The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

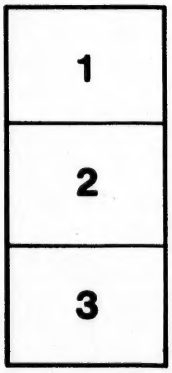
Bibliothèque nationale du Québec

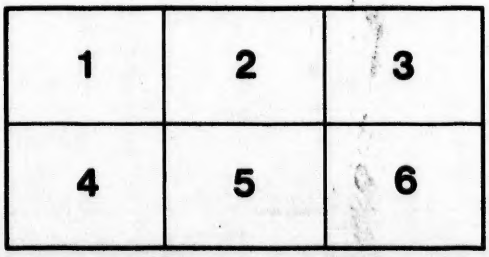
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





GI

ABRÉGÉ

DE

GÉOGRAPHIE MODERNE.

10527

ABRÉGÉ
DE
GÉOGRAPHIE MODERNE,

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

OU DESCRIPTION HISTORIQUE, POLITIQUE, CIVILE ET NATURELLE DES EMPIRES, ROYAUMES, ÉTATS ET LEURS COLONIES, AVEC CELLE DES MERS ET DES ÎLES DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE;

PAR J. PINKERTON ET C. A. WALCKENAER.

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION A LA GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE ET A LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, ORNÉE DE FIGURES,

PAR S. F. LACROIX,
MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR, etc.

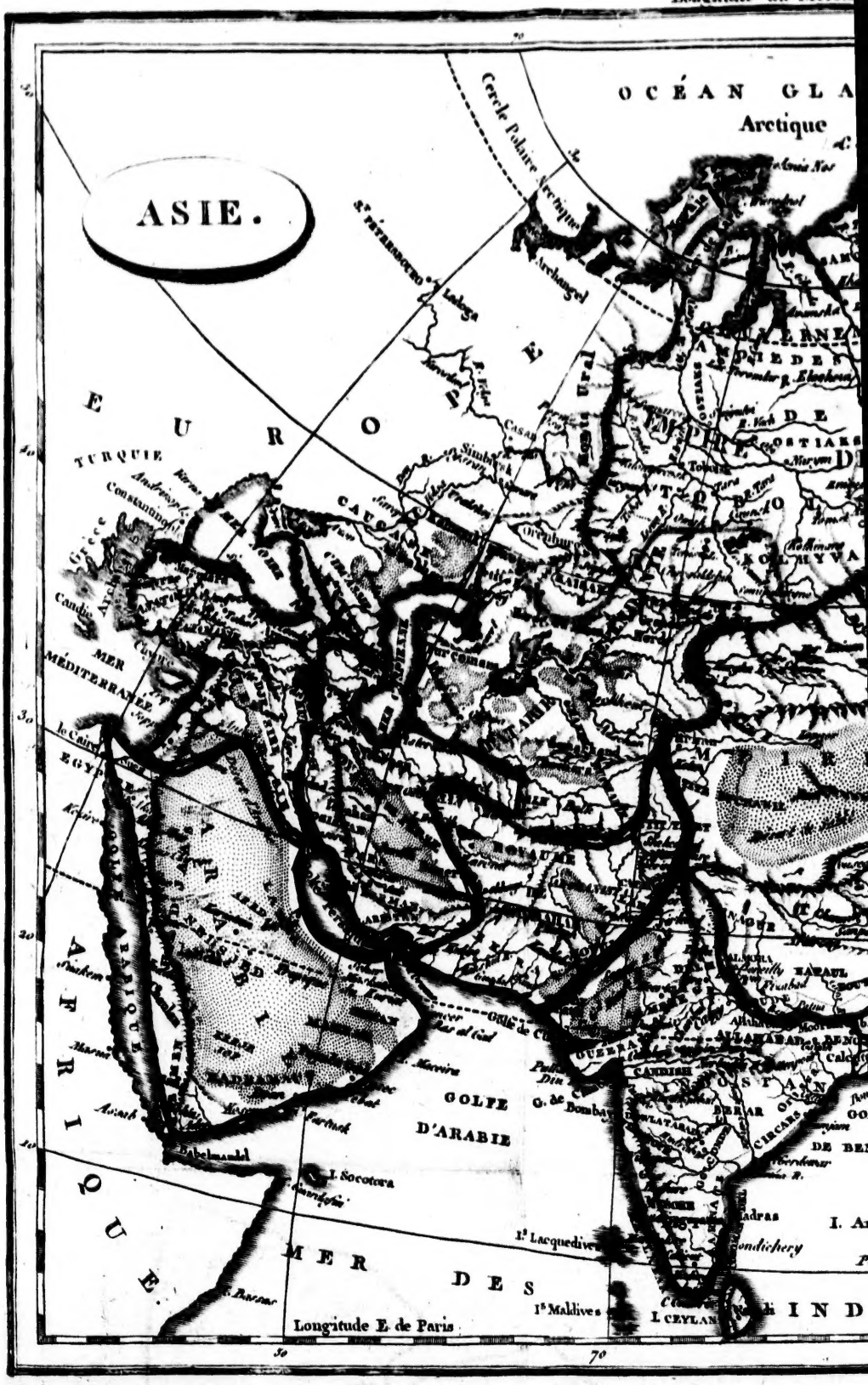
SUIVI D'UN PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE,

PAR J. D. BARBIÉ DU BOCAGE,
MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE A L'UNIVERSITÉ IMPÉRIALE, etc.

Accompagné de dix cartes dressées par ARROWSMITH et P. LAPIE, et terminé par une Table de noms de géographie ancienne et moderne.

CONFORME A LA DIVISION POLITIQUE DE L'EUROPE EN 1811.

PARIS,
J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT NEUF.
1811.


Longitude du Mérid
OCÉAN GLA
Arctique
ASIE.
Cercle Polaire Arctique
Archangel
Ladoga
EUROPE
TURQUIE
Constantinople
Grèce
Candie
MER MÉDITERRANÉE
le Caire
EGYPTE
AFRIQUE
Oranbourg
Simbirsk
Casan
Tobolsk
OSTIAKS
KOLHYVA
GOLFE D'ARABIE
G. de Bombay
I. Socotora
Babelmandel
Ist Lacquediver
Ist Maldives
I. CEYLAN
MER DES INDES
Longitude E. de Paris
Madras
Pondichery
ALLAHABAD
BERAR
CIRCARS
NAPAUL
Calcutta
30
20
10
50
70

Longitude du Méridien de Paris

ASIE.
Cercle Polaire
Boréal
E U R O P E
TURQUIE
Constantinople
Grèce
Candie
MER MÉDITERRANÉE
le Caire
EGYPTE
Cancer
OCÉAN

ASIE.

Etendue.—Limites.—Population primitive.—Progrès de la géographie.—Religions et climats.—Mers et golfes.—Mer Rouge.—Golfe de Perse.—Mer Caspienne.—Lac Aral.—Lac Baïkal.—Détroit de Bering.—Rivières.—Montagnes.—Gouvernement.—Ordre de distribution.

Après avoir donné de l'Europe une description assez détaillée, nous passerons aux autres parties du globe, dont nous parlerons plus brièvement. A mesure que les contrées s'éloignent, l'intérêt diminue, et il est plus difficile de se procurer de bons matériaux. L'Asie néanmoins mérite d'être traitée avec quelque étendue, à cause des événemens importans qui s'y sont passés, et de ses rapports avec l'histoire ancienne et moderne.

Etendue. Cette grande partie du monde s'étend depuis l'Hellespont jusqu'au cap Oriental, c'est-à-dire depuis le 24e deg. de longitude est de Paris jusqu'au 188e, ce qui fait 164 degrés; et, à prendre le degré à une latitude moyenne, 6,500 milles géographiques. Du sud au nord, c'est-à-dire depuis le cap de Malacca jusqu'au cap Cevero-Vostochnoi, qui brave les glaces de l'océan Arctique, l'Asie, qui commence vers le 2e degré de latitude, ne se termine qu'au 77e, ce qui forme environ 4,500 milles géographiques.

Les anciens n'avaient de la vaste étendue de l'Asie que des notions confuses. Le vénitien Marc-Paul est le premier qui, vers la fin du treizième siècle, la reconnut un peu exactement. Ce ne fut même que dans des temps très-modernes que des voyageurs pénétrèrent jusqu'à son extrémité orientale, à travers la Russie et les autres domaines russes. Bering, Cook et La Pérouse en complétèrent la découverte.

Limites. On sait que l'Asie est bornée à l'est par un détroit qui la sépare de l'Amérique, et qui porte le nom de Bering, parce que ce navigateur le reconnut le premier. Ses autres bornes sont les océans Arctique et Indien. Celui-ci comprend plusieurs îles considérables, notamment la Nouvelle-Hollande, auxquelles nous donnons la dénomination plus classique d'Australasie. Dans la description de l'Europe, nous avons établi les limites occidentales de l'Asie : [elles sont formées par la rivière Cara, la vaste chaîne des monts Ourals, les rivières Oufa et Belaya, par le majestueux Volga, par la petite rivière de Karposka, qui prend sa source près de Sarepta et se jette dans le Don, fleuve qui, depuis cet endroit de son cours jusqu'à son embouchure dans la mer d'Azof, peut être considéré comme la ligne de séparation des deux continens.]

Population primitive. A l'exception des Techouks ou Tchouktcki, que l'on croit originaires des côtes opposées de l'Amérique, on regarde comme entièrement primitive la population de l'Asie. Quelques colonies russes vinrent se fixer dans la partie septentrionale, et pénétrèrent jusqu'à la mer de Kamtchatka. On trouve un petit nombre d'établissemens européens dans l'Inde et dans les îles qui sont au sud-est. Il vient de se faire au port Jackson, regardé comme faisant partie de l'Asie, une tentative plus importante pour y introduire une colonie européenne. A cela près, la population prodigieuse de l'Asie est absolument primitive.

Les Malais et les insulaires asiatiques forment une classe du genre humain, entièrement distincte et séparée, ayant un langage particulier, et répandue dans toute la partie méridionale du continent de l'Asie.

Progrès de la géographie. Ils pourraient fournir matière à d'importantes discussions dont un abrégé n'est point susceptible. Ptolémée nous offre ce que nous avons de plus authentique sur les connaissances géographiques des anciens. Malheureusement les commentateurs ne s'accordent point sur le vrai sens de plusieurs parties de son texte. Il paraît cependant que de son temps on avait découvert environ un quart de l'Asie, et que ces connaissances s'accrurent peu jusqu'à la publication des voyages de Marc-Paul, au commencement du quatorzième siècle. C'est à lui que l'on doit les premières notions sur la Chine, sur les îles du Japon et autres pays adjacens. Les conquêtes de Gengis-Khan, en 1220, donnèrent lieu à la découverte des parties de l'Asie les plus éloignées. Il était souverain des Mongols établis à l'est du pays des Huns. Les Mongols avaient originairement habité les montagnes où l'Onon prend sa source. Au sud-ouest et à peu de distance était Kara-Koum, leur première capitale. Zingis, par ses victoires, étendit son empire depuis Cathay ou le nord de la Chine jusqu'à l'Indus. Ses successeurs poussèrent leurs conquêtes jusqu'en Russie. La Hongrie et même d'autres contrées d'Allemagne ne furent point à l'abri de leurs excursions. Ce sont ces succès brillans qui attirèrent l'attention de l'Europe, et engagèrent à des voyages qui présentaient de l'intérêt. Les Mongols s'ouvrirent aussi un chemin jusque dans les déserts de la Sibirie. En 1242, Cheibani-Khan y conduisit 15 mille familles (1). Ses descendans régnèrent à Tobolsk pendant trois siècles, avant que ce pays fut conquis par les Russes. Deux européens, nommés Carpini et Rubriquis, ayant été chargés d'aller prendre des informations sur cet empire des Mongols, le dernier trouva à Kara-Koum un orfévre français au service du khan, et l'autre recueillit sur les Samoïèdes quelques notions que les Mongols tenaient de leurs compatriotes qui s'étaient établis en Sibirie.

Pendant l'espace de deux siècles après Marc-Paul, ce qu'on avait de con-

(1) Gibbon, tome XI, page 424.

naissances sur l'Asie reçut peu d'augmentation. On commençait même à mettre en doute la véracité de ce voyageur. L'impression cependant qu'avaient faite ses écrits sur un homme de génie, donnèrent lieu à l'une des plus célèbres entreprises qu'on ait jamais tentées. Christophe Colon ou Colomb, comme nous l'appelons, imagina que, puisque l'Asie s'étendait à l'est à une grande distance, ses côtes orientales ne devaient pas être éloignées des côtes occidentales de l'Europe, et qu'une courte navigation devait y conduire. C'était une erreur, en ce qu'il y avait un continent intermédiaire; mais cette erreur donna lieu à la découverte des îles auxquelles nous avons donné le nom d'*Indes occidentales*; parce qu'en effet Colomb crut être arrivé au Zipango de Marc-Paul ou au Japon.

La découverte des côtes et des îles d'Asie suivit celle de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance. Les nouveaux voyages des Russes, ceux de l'immortel Cook et de l'infortuné La Pérouse prouvèrent qu'il restait beaucoup à faire. A peine avait-on quelques notions de la Sibirie avant la bataille de Pultawa. Pierre-le-Grand y envoya quelques prisonniers suédois, et c'est à Strahlenberg, l'un d'eux, que nous devons la première relation de ce pays. Pallas et d'autres accrurent nos connaissances à cet égard. Cependant nous n'avons encore que des notions imparfaites sur le pays de Daourie, sur quelques contrées situées entre la Russie et la Chine, sur le Tibet et d'autres pays du centre. Avant la carte du major Rennell, l'Indostan nous était mal connu. L'intérieur de la Nouvelle-Hollande ou de la Notasie reste à découvrir. Quand la géographie de l'Europe présente tant d'imperfections, il n'est pas étonnant que celle des autres parties du globe en offre davantage.

Religion. Il y a en Asie diverses religions. Il en sera fait mention à l'article de chaque pays. [Les principales sont le Mahométisme, qui domine sur-tout dans la Turquie d'Asie, la Perse et l'Arabie, le Chamanisme, dont le siége est dans le Thibet, mais qui est répandu dans tout le nord de l'Asie et dans la Chine; le Bhramanisme qui règne dans l'Indostan.] Le climat de l'Asie admet aussi toutes les variétés qui se trouvent entre l'Océan arctique et l'équateur.

Mers. Moins favorisée que l'Europe en mers intérieures, l'Asie cependant a sa part de la Méditerranée, et possède en outre les golfes Arabique et Persique, les baies de Bengale, de Nankin, etc. Elle doit à ces avantages, d'avoir joui de bonne heure des bienfaits de la civilisation.

Mer Rouge. Le golfe Arabique des anciens, ou la mer Rouge, sépare l'Asie de l'Afrique, qui, n'ayant point de mers Méditerranées ou intérieures, recueille plus particulièrement les avantages de cette proximité. C'est sur-tout à l'Egypte et à l'Abyssinie qu'a été utile ce golfe célèbre, dont l'étendue occupe environ 21 degrés ou 1,260 milles géographiques : il se termine par deux branches que d'anciennes cartes repré-

sentent égales. La vérité est que la branche occidentale est plus longue que l'autre, qui dépasse à peine le mont Sinaï.

Golfe de Perse. Il appartient entièrement à l'Asie. Non moins remarquable que le golfe Arabique, et moins long de moitié, il reçoit l'Euphrate et le Tygre.

A l'exception du Pont-Euxin déjà décrit, et que des observations récentes ont fait mieux connaître, les autres grands amas d'eau que l'on rencontre en Asie diffèrent par leur nature de ceux des autres parties du monde.

Mer Caspienne. Cette mer a environ 10 degrés ou 600 milles en longueur, et 85 à 178 milles en largeur. Strabon et Pline la croyaient un golfe. Hérodote en donne une idée plus juste. Il paraît qu'autrefois elle était plus étendue vers le nord. Encore aujourd'hui les sables qu'elle a abandonnés sont imprégnés de sel, et on y trouve les mêmes coquillages que ceux qui se rencontrent dans ses eaux. Cependant la chaîne, qui des monts Ourals s'étend jusqu'au Volga, a dû dans tous les temps former ses limites septentrionales. Les plus habiles géographes pensent que cette mer s'avançait, à l'est, jusqu'au lac Aral, quoiqu'un terrain élevé, produit peut-être par les sables qu'ont chariés le Gihon, le Sirr et d'autres rivières, les sépare aujourd'hui. Les côtes septentrionales de la mer Caspienne sont basses, marécageuses et couvertes de roseaux. Elles sont à pic dans les autres parties. L'eau y est profonde. Une sonde de 450 brasses n'y atteint pas le fond. Cette mer reçoit plusieurs grosses rivières. Ce sont, au nord, le Jemba, l'Oural ou Jaïk et le Volga; à l'ouest, la Kouma, la Terek, la Kour et la Kisil-Ozen: celles du sud sont peu importantes. On croit que le Tedjen s'y jette à l'est. Le Gihon ou *Oxus* des anciens y entrait au moins par une double embouchure. Depuis, il a pris sa direction vers le nord, et se jette dans le lac Aral. On pêche dans la mer Caspienne des harengs, des saumons, des veaux marins, d'excellens esturgeons qui remontent le Volga et fournissent le kaviar et d'autres objets d'exportation. Le meilleur port de la mer Caspienne est celui de Bakou. Des roches embarrassent celui de Derbent, quoiqu'un des principaux pour le commerce: le port d'Ensili ou Sinsili n'est pas commode. [Sur la côte orientale est celui de Mankichlack.]

Lac Aral. Environ à 88 milles à l'est de la mer Caspienne, se trouve le lac d'Aral; il a 175 milles en longueur; et, d'après les nouvelles cartes russes, environ 100 milles de largeur. [D'après ces mêmes cartes, il reçoit à l'est le Sirr, puis la Kouwan, qui communique avec le Sirr, et enfin l'Oujani. Au midi s'y déchargent le Gihon ou Mamou-Daria, et quelques autres rivières moins considérables.] Toutes ces rivières descendent du Belour-Tag ou *Immaüs*. Le lac Aral, entouré

de déserts, a été peu visité, d'où il suit qu'on n'a à son égard que d'imparfaites notions. On le dit salé comme la mer Caspienne. Il y a dans son voisinage beaucoup de petits lacs, dont les eaux contiennent aussi du sel.

Lac Baïkal. Ce lac est en Sibirie. Il s'étend en longueur depuis le 51e deg. de latitude nord jusqu'au 55e, ce qui fait environ 306 milles. Sa plus grande largeur n'en excède pas 30. Son eau fraîche et limpide a une teinte verdâtre : elle gèle à la fin de décembre. Ses glaces fondent en mai. Ce lac est sujet à de violentes tourmentes. La terreur enfante la superstition; c'est pour cela sans doute qu'on a donné à ce lac le nom russe de Svetoie-More, ou mer Sacrée (1). On y pêche du poisson en abondance, sur-tout du saumon, et une sorte de harengs nommés omuli. Il a plusieurs îles dont une, appelée Olchon, renferme des sources sulfureuses. La rivière de Selinga s'y jette au sud. Au nord il donne naissance à celle d'Angara, qui verse ses eaux dans l'énorme fleuve Yenisei.

Détroit de Bering. Nous passerons sous silence les autres mers ou lacs de l'Asie; mais le détroit qui la sépare de l'Amérique est digne de quelques observations. Bering le découvrit. Dans la suite il fut visité par Cook. Il n'a que 35 milles de largeur. Bering était danois, et employé en 1728 au service de Pierre-le-Grand. Il traversa le détroit peut-être au milieu des brouillards ordinaires au pays, car il n'aperçut pas la terre qui est à l'est. L'illustre Cook reconnut le tout avec beaucoup d'exactitude, et donna à ce détroit le nom du navigateur danois (2). Sur la rive asiatique est le cap Oriental; celui du prince de Galles est sur la côte d'Amérique. La profondeur du détroit est de 12 à 30 brasses. Au nord de ces détroits la côte d'Asie court vers l'ouest, tandis que celle d'Amérique se dirige presque au nord. A la distance d'environ quatre ou cinq degrés, les deux continens sont réunis par une glace solide et impénétrable. Les mers d'Asie ont beaucoup de bas-fonds : il ne paraît pas qu'elles offrent au commerce beaucoup de ressources.

Rivières. Les principaux fleuves d'Asie sont le Kiang-Keou, le Hoan-Ho, le Lena, le Yenisei et l'Obi. Par la longueur de leur cours ils peuvent rivaliser avec les plus grands fleuves du globe. On a fait mention du Volga à l'article de l'Europe, parce que c'est là principalement que s'étend son cours. Les plus importantes rivières après ces fleuves, sont l'Amour, le Sampou ou Burrampouter, et le Gange. L'Indus et l'Euphrate leur sont fort inférieurs. Nous parlerons plus en détail de ces fleuves, en traitant des contrées auxquelles ils appartiennent.

Montagnes. Celles d'Asie passent pour être moins élevées que celles d'Europe. Nous avons décrit la chaîne des monts Ourals qui bordent l'Europe. Celle des monts Altaïques rivalise en étendue avec

(1) Tooke's *view*, 1, 142. (2) Pennant, *Arc. zool.* clxxxix.

les Andes, commençant au 68° deg. de longitude, et ne se terminant qu'au 138°; ce qui donne environ 4,300 milles. Ses parties sont connues sous différentes dénominations, inconvénient dû à l'imperfection des connaissances géographiques. On nomme monts Sayansk la partie qui est au-delà des sources du Yeniseï; Yablonnoi, celle qui est au sud du lac Baïkal, d'où quelques branches se dirigent vers le pays des Téchouks ou les extrémités les plus orientales de l'Asie. Au sud de la chaîne Altaïque s'étend le désert élevé de Cobi ou Chamo, qui court de l'ouest à l'est dans une direction parallèle. La haute région du Tibet peut être comprise dans cette partie centrale la plus élevée de l'Asie. Les autres chaînes sont celles de Bodgo, Changaï, Belour, celle du Tibet, et les Gauts orientaux et occidentaux de l'Indostan. Le Caucase occupe l'intervalle entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. On parlera de toutes ces montagnes avec plus de détails. [On a peu d'observations sur leurs hauteurs; le plus haut sommet d'Himmala, près de Patna, a 3,000 toises d'élévation au-dessus des plaines de Nipal; Elburz, dans la chaîne du Caucase, compte 1,500 toises de hauteur, et le mont Liban 1,093 toises].

Gouvernement. Celui de l'Asie est presque partout despotique. Le mot de république y semble inconnu. C'est en Arabie que l'autorité se montre sous les formes les plus tempérées.

Ordre de distribution. Dans l'ordre à établir entre les différens états, relativement à leur population et à leur importance, la Chine a un droit incontestable au premier rang. Vu néanmoins qu'elle n'influe aucunement sur les affaires de l'Europe, il paraît plus convenable de parler d'abord de deux puissances principales dont les intérêts sont intimement unis à la politique européenne. L'une est la Porte ou l'empire ottoman; l'autre la Russie, qui, bien qu'inférieure à la Chine en population, l'emporte de beaucoup sur celle-ci, sous le rapport de sa force militaire et de son influence politique.

Après la Russie, la Chine, état limitrophe, se présente naturellement. Nous décrirons ensuite le Japon et l'empire des Birmans, puissance nouvellement formée et déjà très-considérable. Il serait difficile de classer, d'après leur importance politique, l'Indostan, la Perse et l'Arabie divisés en plusieurs états indépendans. Nous suivrons à leur égard l'ordre géographique. Ainsi, après avoir parlé de l'empire des Birmans, nous ferons connaître les petits états situés au-delà du Gange, entre l'Indostan et la Chine, sous la puissance de laquelle ils tomberont bientôt si les Birmans ne s'en emparent. Nous continuerons notre examen en suivant la direction de l'ouest, et nous décrirons successivement l'Indostan, la Perse, l'Arabie. Ensuite, nous offrirons un tableau abrégé des îles que renferment les océans Indien et Pacifique.

TURQUIE D'ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Etendue et limites. — Divisions. — Population primitive. — Progrès de la géographie. — Epoques historiques. — Antiquités.

Etendue et limites. Cette région, comprise entre le 23e deg. 40 min. et le 44 de long. est, et entre le 29e et le 45e de latit. nord, s'étend depuis la mer Egée ou l'Archipel jusqu'aux confins de la Perse, ce qui forme un espace d'environ 920 milles. Du côté de la Perse, ses limites sont plutôt de convention que naturelles, quoiqu'elles soient un peu marquées par les montagnes d'Ararat et d'Elwend. Au nord, la rivière de Kouban et la chaîne du Caucase séparent les domaines ottomans de ceux des Russes. Ils se terminent au sud à la jonction du Tygre avec l'Euphrate. Une partie considérable du cours de ce dernier fleuve sert de limite aux possessions ottomanes du côté de l'Arabie. [Le reste de la démarcation avec cette dernière contrée s'établit par une ligne en quelque sorte arbitraire, tirée à travers le désert depuis l'Euphrate, au 34e deg. de lat., jusqu'à Suez, à l'extrémité septentrionale de la mer Rouge.] Depuis la rivière de Kouban jusqu'au confluent du Tygre avec l'Euphrate, on compte environ 943 milles.

Divisions. Ce grand pays, qui formerait à lui seul un empire s'il pouvait recouvrer son ancienne population, se divise en neuf ou dix provinces. La Natolie en fait la partie la plus occidentale : elle a le Karaman au sud, et Roum au nord-est. Au nord de l'Arménie se trouve Gouria ou Gouriel, la Mingrelie et les Abkhas ou Abases du Caucase, connus plus anciennement sous le nom de Circassiens. L'Arménie porte aussi le nom de Turcomanie : elle a au sud le Kourdistan et l'Irak-Arabi. Ce dernier pays est situé dans les environs de la célèbre ville de Bagdad, et faisait autrefois partie de la Perse. L'ancienne Mésopotamie occupe l'espace entre le Tygre et l'Euphrate : aujourd'hui elle correspond à une portion de la province d'Algésiras. Les célèbres contrées qui bordent la Méditerranée à l'est, ont retenu le nom classique de Syrie ou Sorie. Quelques-unes de ces provinces sont comparativement des acquisitions récentes, puisque Bagdad a obéi à la Perse jusqu'en 1638. Érivan, au contraire,

reconquis par les Perses en 1635, a cessé depuis ce temps de faire partie de l'empire des Turcs. Ces provinces sont divisées en gouvernemens, que des pachas administrent arbitrairement.

Population primitive. Les premiers habitans de ce pays furent des Scythes, auxquels se sont mêlés quelques Assyriens venus du sud. La langue turque est la dominante. Le grec moderne occupe le second rang. L'usage qu'on y fait de l'arabe, du syrien, du persan, de l'arménien et de quelques autres dialectes parlés sur les bords de la mer Noire, prouvent combien la population y est mélangée.

Progrès de la géographie. La connaissance de ces régions remonte depuis les temps modernes jusqu'à l'antiquité la plus reculée. La barbarie des Turcs, en s'opposant aux tentatives des voyageurs, n'a pas permis que l'on complétât les éclaircissemens qui étaient à désirer sur cette partie de l'Asie.

Epoques historiques. En parlant de la Turquie européenne, on a fait mention des principales époques de l'histoire turque. L'Arménie et la Géorgie furent conquises par les Ottomans au onzième siècle. Bientôt après, le reste de l'Asie mineure éprouva le même sort. Leur royaume de Roum s'étendait depuis l'Euphrate jusqu'à Constantinople, et depuis la mer Noire jusqu'aux confins de la Syrie. Les princes guerriers qui se succédèrent agrandirent encore leur territoire aux dépens de celui des Perses et des Mamelouks de l'Egypte. Sélim II, en 1516, s'empara de la Syrie, alors soumise à l'Egypte. Tauris et le Diarbekir, qui faisaient partie des domaines persans, tombèrent aussi sous sa puissance. En 1589, Châ-Abbas, empereur de Perse, se vit obligé de céder trois provinces aux Ottomans; et, comme on l'a déjà dit, les Turcs, en 1638, s'emparèrent de l'Irak-Arabi et de Bagdad. Un traité entre la Porte et la Perse fixa, en 1736, les limites des deux empires. Depuis ce temps, les Turcs ont été occupés à se défendre contre les Russes. Mais leur ascendant sur la Perse fut tel, qu'en 1727 ils conquirent le pays entre l'Erivan et Tauris, ou Tebriz; ils s'avancèrent même jusqu'à Hamadan, limites à la vérité plus naturelles que celles qui existent aujourd'hui.

Antiquités. La Turquie asiatique, autrefois le séjour célèbre des arts, offre en grand nombre des restes imposans d'antiquité. Mais il a été si souvent question de ces monumens, qu'ils sont connus même par le commun des lecteurs. Les ruines les plus magnifiques sont celles de Palmyre ou Tadmor dans le désert, environ à 128 milles au sud-est d'Alep, et à l'extrémité septentrionale des vastes solitudes de l'Arabie. Balbec ou l'ancienne *Héliopolis* est à 42 milles nord-ouest de Damas. Les ruines d'un temple qu'on croit avoir été celui du Soleil, sont ce qu'on y trouve de plus remarquable. [A deux lieues à l'est du village de Szuf, au midi de Damas, on a découvert les ruines de l'ancienne

ille de Gerasa dans un lieu nommé Dcherrach ; on prétend que es ruines ne le cèdent point à celles de Balbec. Près de Caraman, ans l'Asie mineure, sont les ruines de Larenda, dont on parle dans e pays avec admiration, et qui sont connues sous le nom de *mille t une églises* (*a*).] Tout récemment, des recherches faites dans les plaines où était située l'ancienne Troie, ont ouvert un vaste champ aux amateurs de l'antiquité. On sait aujourd'hui que le Simoïs est un torrent qui e jette dans l'Hellespont, près du château neuf d'Asie, en face d'une atterie construite par les ordres du baron de Tott. Les Romains ayant détourné le cours du Scamandre qui allait auparavant joindre la rive ccidentale du Simoïs, ce changement ignoré embarrassa long-temps les ntiquaires. Des tombeaux de la plus haute antiquité, construits en forme e tertre comme ceux de nos ancêtres, ont résisté aux assauts du temps t de l'avarice. De curieux voyageurs, après les avoir bien examinés, sont arvenus à marquer avec assez de vraisemblance leur situation. Suivant ux, celui d'Hector est derrière l'ancienne Troie; ceux d'Achille et de atrocle sur le rivage. Ils croient avoir également reconnu les tombes de uelques autres héros d'Homère (1). Troie occupait l'emplacement du ont situé près du village de Bounar-Bachi.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Population. — Gouvernement. — Détail des Pachaliks.

Population. On a déjà traité de la population de la Turquie d'Asie n parlant de la Turquie européenne. On évalue à 345,800 milles arrés l'étendue de la Turquie asiatique, et le nombre de ses habitans 10,000,000. En supposant 8,000,000 pour la Turquie d'Europe, n a un total général de 18,000,000. L'Egypte, soumise à l'aristoratie militaire des beys, ne fait point partie de l'empire turc et 'y a jamais été soumise qu'accidentellement. Les états mahométans aritimes ont fourniquelquefois des vaisseaux et des secours d'hommes la Porte, mais ce n'est qu'en qualité d'alliés. La population de l'Egypte, i celle de ces contrées d'Afrique, n'appartiennent donc pas à l'empire ttoman.

[*Gouvernement.* La Turquie d'Asie n'est plus aujourd'hui divisée omme autrefois en plusieurs pachaliks réguliers, et ayant des limites

(*a*) Olivier, *voyages*, t. VI, p. 386, in-8°. (1) Lechevalier, *voyage de la Troade.*— Morrit's *vindication.*—Dallaway's, *Constantinople.*

constantes. Chaque pacha ou gouverneur particulier, par l'effet de la faiblesse du gouvernement turc, peut faire la guerre à son voisin, et s'emparer de sa province, pourvu qu'il paye à la Porte le tribut accoutumé.

Détail des pachaliks. Le pacha de Bagdad est le plus éloigné du centre de l'empire, et celui qui possède les domaines les plus étendus. Son pachalik s'étend depuis Mardin jusqu'au golfe Persique. Dans le pachalik de Bagdad se trouvent enclavés les petits pachaliks de Mosul et de Gesiréh. Les peuples du nord du Kourdistan, ainsi que ceux situés près du Caucase, sont gouvernés par leurs princes, et payent seulement un tribut. La Syrie est divisée en quatre pachaliks, savoir : 1° Celui d'Alep, dont les principales villes sont Alep et Scanderoun ou Alexandrette. 2° Celui de Syrie, dont les principales villes sont Tripoli et Latakiéh. 3° Celui d'Acre, qui, indépendamment d'Acre sa capitale, compte encore les villes de Baïrout, Séide ou l'ancienne Sidon, Sour l'ancienne Tyr, et Kaysariéh. 4° Celui de Damas, dont les principales villes, outre celle qui donne le nom au pachalik, sont Famiéh sur l'Oronte, Naplouse, et Gaza sur les confins de l'Egypte. Les villes de Jérusalem et de Jaffa, quoique enclavées dans ce pachalik, ont un gouvernement particulier. Les pachaliks d'Acre et de Damas se partagent l'ancienne Palestine. Les pachaliks qui sont au nord de la Mésopotamie, dépendent presque tous de celui d'Erzeroum. La partie occidentale de l'Asie mineure, depuis Adramyte jusqu'en face de Rhodes, est dominée par la famille de Cara-Osman-Oglou; leur capitale est Pergame. Au milieu de leurs possessions est la ville de Smyrne, régie particulièrement par des officiers de la sultane Validé. A l'orient de la presqu'île, sur la mer Noire, Tchapan-Oglou a formé un état indépendant. La capitale de ses états est Amasie. Angora et Trébisonde ont chacune un gouvernement particulier. A l'ouest des états de Tchapan-Oglou est le pays de Djanick et une partie de l'ancienne Paphlagonie, qui appartiennent à Tayar-Pacha; mais la ville de Sinope, aujourd'hui presque ruinée, est cependant restée fidèle à la Porte. Il en est de même de quelques villes de l'intérieur, gouvernées par des pachas particuliers, telles que Koniéh, Kutaiéh, Nicomédie et autres. La plupart des îles, telles que Chypre, Rhodes, Cos, Samos, Chio et Mételin, sont gouvernées par des pachas particuliers qui dépendent du capitan-pacha, ou amiral de la flotte] (*a*).

(*a*) Barbier Dubocage, *notes manuscrites.*

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et usages.— Villes principales.— Lieux remarquables de la Natolie, de Roum, de Tarabosan, de Karamanie, de l'Arménie turque, du Kourdistan, du Caucase, de l'Irak-Arabie, de la Syrie. — Manufactures et commerce.

Mœurs et usages. Nous avons, à l'article de l'Europe, décrit brièvement les mœurs et les usages des Turcs; mais ce qui caractérise le plus leur empire, c'est qu'il est à demi-civilisé et à demi-composé de hordes errantes. La faiblesse du gouvernement et le défaut de police y rendent les voyages dangereux. Avec une meilleure administration, on parviendrait à fixer les tribus vagabondes des Turcomans et des Kourdes. Des troupes réglées et des garnisons maintiendraient la sûreté sur les frontières, et l'homme ami des sciences et des arts pourrait de nouveau visiter avec fruit ce pays classique.

[Les Druses qui habitent les montagnes du Liban, dans le pachalik d'Acre, ont une religion et des coutumes particulières; ils permettent le mariage entre frères et sœurs. Les Maronites sont une secte de chrétiens répandus dans les environs de Tripoli. A l'orient de Mosul ou Moussol, dans les montagnes de Sandjar, sont les Yezidis, secte abhorrée également des chrétiens et des mahométans. Leur religion mal connue paraît basée sur la croyance d'un esprit émané de Dieu, qui s'est manifesté dans Mahomet, dans Jésus-Christ, et dans tous les prophètes. Ils vivent de rapines, ou exercent les plus bas emplois (*a*). Aux extrémités septentrionales de la Turquie sont les Mingreliens, les Iméritiens, les Abases ou Abkas, les Circassiens, et autres tribus voisines du Caucase, qui présentent une diversité curieuse dans les mœurs, les habitudes et le langage].

Villes principales. Constantinople, capitale de l'empire turc, appartenant à la Turquie d'Europe, a déjà été décrite.

Après cette ville, la plus considérable de ce grand empire est :

Alep, dans la Syrie, sur la Koïk, qui se perd dans un lac. Les Arabes s'en emparèrent sous le règne d'Héraclius, empereur d'Orient, vers l'an 637. Elle est une des places les plus commerçantes de la domination ottomane, et l'entrepôt des marchandises de la Perse et de l'Arabie : c'est l'ancienne Beroé (*Beroea*) ou l'*Hierapolis* de Syrie. Elle est bien bâtie et pavée, ce qui n'est pas commun dans le Levant. [Elle a près de six milles de circuit. La plupart des maisons sont en pierres de taille,

(*a*) Garzoni, *Notice sur les Yezidis*, dans la *Description du Pachalik de Bagdad*.

et surmontées par de très-belles terrasses. Le château, qui tombe en ruines, est dans le centre de la ville. On y compte environ 150,000 habitans; suivant d'autres, elle en a plus de 200,000. Elle est entourée d'un mur solidement construit, et flanquée de tours, ce qui ne suffit pas toujours pour la garantir des insultes des Arabes, des Turcomans et des Kourdes, qui en infestent les environs (a).] De grands cavenserais servent à y loger les étrangers et à y traiter les affaires de commerce. On y trouve des marchands de tous les pays; c'est là que résident les consuls européens chargés des intérêts commerciaux de leurs nations respectives. Alep a des manufactures de soie et de coton. On y parle la langue syriaque, et il y a quatre sortes de chrétiens, savoir: des schismatiques grecs, des Arméniens, des Jacobites et des Maronites. Chacune de ces communions a son évêque ou patriarche. La ville est gouvernée par un pacha (1).

Damas, capitale de la Syrie, sur la rivière Baradé, est une ville extrêmement ancienne. Elle est située dans une plaine fertile. Les Turcs l'appellent El-Scham-Scherif. Omar, successeur de Mahomet, la prit avec toute la Phénicie. Elle fut long-temps le séjour des califes, à qui elle doit une partie de ses embellissemens. Elle eut ensuite des sultans particuliers. C'est la résidence d'un pacha, un des premiers de l'Asie. Elle a de beaux jardins, de superbes fontaines, des mosquées magnifiques et plusieurs sortes de manufactures. Elle est renommée par ses étoffes de soie; elle était jadis célèbre par sa manufacture de sabres, fabriqués, à ce qu'il paraît, avec des bandes minces et alternatives d'acier et de fer, ce qui les rendait si flexibles qu'ils pliaient jusqu'à la poignée, et qu'ils pouvaient cependant couper les corps les plus durs. Le secret de cette fabrication est aujourd'hui perdu. Il y a un archevêque grec, beaucoup de chrétiens et de juifs. On y compte 180,000 habitans.

Smyrne, ville célèbre de l'ancienne Ionie, dans une baie de l'Archipel, fut, dit-on, fondée 400 ans avant Alexandre, et a été rebâtie par ce conquérant. Elle est décrite par Strabon, et il paraît que de son temps, elle avait des temples, des gymnases et des portiques d'une grande magnificence. Le port, extrêmement spacieux, subsiste encore tel qu'il était. On croit que la Smyrne d'aujourd'hui n'est pas absolument sur le même emplacement que l'ancienne, qui fut détruite par un tremblement de terre, l'an 180 de J. C. Les principales nations européennes y entretiennent des consuls. Elle est dans la Natolie. Son commerce est très-florissant, et consiste principalement en soie, toiles de coton, camelots de poil de chèvre, marroquins, tapis, etc. Malheureusement la peste y fait souvent de grands ravages. C'est une des villes qui

(a) Olivier, *voyages*, t. IV, p. 173. (1) *Russel's Aleppo.*—Browne, 384 et suiv.

e disputent l'honneur d'avoir donné naissance à Homère. On y compte 120,000 habitans (1). Les Turcs l'appellent Ismir. Au sud de Smyrne e voient les ruines de l'ancienne Ephèse, ville autrefois magnifique, et qui aujourd'hui n'est plus qu'un village.

Bagdad, dans l'ancienne Chaldée, aujourd'hui l'Irak-Arabi, est sur a rive orientale du Tygre et dans un beau site. Elle fut bâtie par le calife Abugiafar-Almansor, l'an 762 de notre ère. Ses murs sont de brique, et la ville est mal bâtie. [Les maisons n'ont qu'un étage, et un grand nombre sont accompagnées de jardins. Les rues ne sont point pavées; elles sont étroites, mal-propres et sans alignement. On y compte environ 100,000 habitans (*a*).] Il s'y fait un commerce considérable. Les Turcs la prirent en 1638, après y avoir perdu 40,000 hommes. Les dattes croissent en abondance dans son voisinage. Elle a été autrefois la résidence des califes. Au sud se voient les ruines de Babylone, qui était située sur l'Euphrate.

Angora, autrefois *Ancyre*, ville ancienne de la Natolie, dans une situation élevée et riante, a un archevêque grec. Son principal commerce consiste en camelots faits avec le poil d'une chèvre qu'on ne trouve point ailleurs. C'est près de cette ville que, le 17 août 1401, Tamerlan vainquit Bajazet, le prit et le fit enfermer dans une cage de fer où il termina ses jours. Il s'y est tenu plusieurs conciles. Elle compte 80,000 habitans. Ses rues sont pavées.

Pruse ou Bursa, située près de la mer de Marmara et dans la Natolie, est une des plus grandes et des plus belles villes d'Asie. Elle a de superbes mosquées, un sérail et d'autres édifices publics. Les sultans y résidaient avant la prise de Constantinople. Les Arméniens, les Grecs y ont des églises, et les juifs des synagogues. Son commerce consiste en tapis et en soie, qu'on regarde comme la plus belle de la Turquie. Son voisinage fournit des bois de construction. Elle est arrosée par un grand nombre de sources qui descendent des montagnes voisines. Tournefort lui donne 60,000 habitans. Elle a des bains chauds.

Bassora ou Basra, dans l'Irak-Arabi, fut bâtie par Omar III en 636. Elle est située au-dessous du confluent de l'Euphrate et du Tygre, près du golfe Persique. Les Turcs s'en rendirent maîtres en 1668. Il s'y fait un grand commerce. Elle a donné naissance à beaucoup de savans auteurs arabes. On y compte 50,000 habitans, [la plupart Arabes, le reste est un mélange de juifs, de Persans, d'Indiens et de Sabéens. Les maisons de cette ville sont mal bâties, les rues sont infectes, et le séjour en est malsain, à cause des débordemens du Schat el Arab, ou fleuve des Arabes (*b*).]

(1) Chandler, 65. (*a*) Rousseau, *Description du pachalik de Bagdad*, p. 6. 1809. (*b*) *Ibid.* p. 34.

[Mosul ou Moussol sur le Tygre, vis-à-vis l'endroit où était situé l'ancienne Ninive, renferme, suivant un voyageur moderne, 56,000 habitans, la plupart Arabes, Kourdes et chrétiens. Elle commerce en toiles de coton blanches qui ont pris de là le nom de mousselines. Ses rues sont étroites; peu sont pavées, mais en général les maisons sont mal bâties (*a*).

Diarbekir, capitale du Diarbeck, sur la rive occidentale du Tygre, fait un gros commerce en toiles rouges de coton et en marroquins. On lui donne 40,000 habitans.

Sivas, l'ancienne Sebaste, et Amasia, patrie du géographe Strabon, chefs-lieux de pachaliks, contiennent, dit-on, de 50,000 à 60,000 habitans; mais nous n'avons pas de renseignemens récens bien authentiques sur ces deux villes. Il n'en est pas de même de Kutaiéh. C'est une ville grande, riche, commerçante et très-peuplée. On y compte environ neuf mille maisons, ce qui donne une population de 45,000 habitans. Elle est située en pente au bas d'une montagne peu élevée. Ses maisons, quoique bâties en terre, ressemblent beaucoup à celles de Constantinople. C'est la capitale d'une province fort étendue, et le siége d'un pacha du premier rang qui a la prééminence sur tous les pachas d'Asie (*b*).

Erzeroum, dans l'Arménie turque, au pied des montagnes et sur l'Euphrate, a deux évêques, l'un arménien et l'autre grec. C'est l'entrepôt pour les caravanes de la Perse et des Indes. Son commerce consiste en fourrures et ouvrages de cuivre. Elle a 28,000 habitans.

Orfa, au nord d'Algésiras, a environ 30,000 habitans. Elle est bâtie sur la pente de deux collines et entourée de mauvais remparts. Les maisons sont bien bâties et en pierres de taille. Elle est peuplée de Turcs, d'Arabes, de Kourdes, d'Arméniens et de Juifs. C'est une ville d'entrepôt. On y fabrique de beaux marroquins et des toiles de coton (*c*).

Jérusalem, célèbre par son ancienneté et par les mystères qui s'y sont accomplis, était capitale de la Judée, quand cette contrée était possédée par les Juifs. Elle a perdu presque tout son ancien lustre. Le mont Calvaire est renfermé dans son enceinte. Elle est en grande partie habitée par des chrétiens et des Juifs, et visitée comme un lieu de dévotion. On y compte environ 20,000 habitans. Le nombre des pélerinages, en 1806, ne s'est monté qu'à 1,500 (*d*). Dans son voisinage est Bethléem, bourg considérable, et fameux par la naissance du Sauveur; on y rencontre encore la grotte qu'on prétend avoir été son ber-

(*a*) Olivier, in-8°, t. IV, p. 268. (*b*) *Ibid.* t. VI, p. 410. (*c*) *Ibid.* t. IV, p. 221. (*d*) Seetzen, *Annales des voyages*, tom. IX, p. 344.

eau. Elle est décorée d'une grande quantité de lampes d'argent et de quelques bons tableaux. Le couvent qui s'y trouve a l'air d'un fort. L'église, construite par Justinien, tombe en ruines (*a*).

Ismid, l'ancienne *Nicomédie*, sur la mer de Marmara, compte, dit-on, 30,000 habitans. Cette ville est très-commerçante et a un bon port.

Saint-Jean-d'Acre ou Acca, la capitale du pachalik de ce nom, a, suivant quelques auteurs, 15,000 habitans. Elle fut assiégée par les Français en 1799; elle est petite, mais bien fortifiée.

Tripoli ou Tarabolus, autre capitale d'un pachalik, a 16,000 habitans.

Lieux remarquables. Nous suivrons l'ordre géographique pour les autres villes ou bourgs qui sont moins considérables, mais qui valent la peine d'être mentionnés.

Dans la Natolie ou Anadolie, outre Ismid, Pruse ou Bursa, Smyrne, Kutaiéh, Angora et Amasie, précédemment décrites, on remarque encore au sud-ouest d'Angora, Koniéh, l'ancienne Icone, qui a environ deux milles de tour, et une population de 12,000 ames. On y fabrique de beaux marroquins jaunes et des tapis semblables à ceux de Perse (*b*). Sinope, au nord-est d'Angora, avec un double port sur la mer Noire, contient environ 5,000 habitans.

Dans le district de Roum est Tocat, au sud-est d'Amasie, qui fait un grand commerce en vins, fruits et étoffes de soie; dans le midi de ce district sont Morasch et Adana, chefs-lieux de pachaliks particuliers.

Dans le district de Tarabosan est Tarabosan ou Trébisonde, au nord-est de Tocat, qui eut l'honneur d'être la capitale d'un empire et de lui donner son nom. Cette ville compte environ 15,000 habitans. Près de là est Irizéh ou Risé, ville qui a de belles manufactures de toiles, et à laquelle des géographes modernes accordent 30,000 habitans, ce qui est fort douteux (*c*).

Dans la Karamanie est Karaman, située dans une plaine au nord du Taurus. Cette ville compte environ 7,000 habitans; elle fait un assez grand commerce avec Smyrne, Satalie et autres villes de l'Asie mineure. Les rues sont sales, les maisons basses et bâties en terre (*d*). Erekli, l'ancienne Héraclée, et Kaisariéh, dans le même district, sont au nord-est de Karaman.

Dans l'Arménie turque, indépendamment d'Erzeroum dont il a déjà été question, on remarque Kars au sud-est de Trébizonde, place forte, et résidence d'un pacha et d'un évêque arménien; Bajazet, au sud-est d'Erzeroum et sur les confins de la Perse. Cette ville fait un assez grand commerce de vin avec cette dernière contrée et avec la Géorgie; Van, au sud de Bajazet et près du lac de ce nom.

(*a*) Seetzen, t. IX, p. 342. (*b*) Olivier, t. VI, p. 393. (*c*) *Voyez* Gaspari, éd. 1806, p. 412.—Fabri, édit. 1803, p. 111. (*d*) Olivier, t. VI, p. 386.

Dans le Kourdistan, Betlis, au midi de Van, est la ville principale; elle est le chef-lieu d'une des cinq principautés qui partagent ce pays; les noms des quatre autres sont *Djeziré*, *Amadie*, *Djulameck* et *Karatchiolan*.

Dans le Caucase, la *Mingrélie* renferme Iskouriah et Anarghia; l'*Imériticie*, Cutaïs ou Cotatis sur le Phase ou la Rione : sur la côte, et dans le *Gouriel*, est Poti qui vient d'être pris par les Russes.

Dans l'Irak-Arabi se trouvent Bagdad et Bassora, que nous avons déjà décrites, et Hilla sur l'Euphrate, où se fabrique de la faïence et des voiles de soie, et près de laquelle se voient les ruines de Babylone.

Dans la province d'Algésiras ou l'ancienne *Mésopotamie*, après Mosul ou Moussol, Diarbékir et Ourfa ou Orfa déjà décrites, on doit nommer Mardin, ville forte, située à l'extrémité du pachalik de Bagdad, sur une haute montagne. Les maisons sont bâties en pierre et s'élèvent en amphithéâtre le long d'une pente roide hérissée de rochers (*a*).

La Syrie, ou, comme l'appelle les Orientaux, le *Barr el Scham*, pays de la gauche, contient, outre Alep ou Haleb, Tripoli, Damas et Jérusalem, déjà décrites; Gaza, au sud-ouest de Jérusalem et sur les confins de l'Egypte, avec un mauvais port et un assez bon commerce. Hébron compte encore 4,000 habitans, et a des verreries. Jaffa, sur la côte, ne mérite pas le nom de ville. Sour, l'ancienne Tyr, offre à peine des traces de son existence : c'est un village où on compte tout au plus 600 habitans, Maronites, Grecs et Arabes (*b*); mais Saïda, l'ancienne Sidon, conserve encore 5,000 habitans et quelque commerce. Ladikiéh, l'ancienne Laodicée, compte environ 6,000 habitans, dont 4,000 Turcs : cette ville n'est point, comme les autres de la côte, entourée de murailles; son port est en partie comblé (*c*). Scanderouna ou Alexandrette, au nord-ouest d'Alep, est comme le port de cette dernière ville, et donne le nom à la baie au fond de laquelle elle se trouve située. On y élevait autrefois des pigeons qui portaient des dépêches à Alep.]

Manufactures. Nous avons cité les principales manufactures en parlant des villes. La rhubarbe et quelques autres drogues forment les principaux articles de commerce. La Grande-Bretagne faisait autrefois presque seule celui du Levant. Depuis le milieu du siècle dernier, la balance était, avant la révolution, en faveur de la France.

(*a*) Olivier. (*b*) *Ibid.* t. IV, p. 55. (*c*) *Ibidem.*

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons.— Aspect du pays, sol et agriculture.— Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Forêts. — Végétaux. — Animaux. — Minéraux. — Eaux minérales.

Climat et saisons. On a toujours regardé comme excellent le climat de l'Asie mineure. Il y règne une température douce et pure, que l'on ne trouve point de l'autre côté de l'Archipel, sur la côte d'Europe. De hautes chaînes de montagnes, dont quelques-unes sont couvertes d'une neige éternelle, y modèrent les chaleurs de l'été.

Aspect du pays. On doit en général considérer la Turquie asiatique comme un pays montagneux, mêlé cependant de belles plaines qui, au lieu de moissons, offrent de riches pâturages aux nombreux troupeaux des Turcomans. La qualité du sol y varie. Celui de l'Asie mineure est sur-tout argileux. Ses principales productions sont le blé, l'orge et le doura (1). Les raisins et les olives y abondent. Les provinces méridionales produisent une grande quantité de dattes. L'agriculture en Syrie est dans un état déplorable. Quoique non attachés à la glèbe comme ceux de Pologne, les habitans y sont peut-être encore plus opprimés. Du pain d'orge, des oignons et de l'eau, voilà leur unique nourriture (2).

Rivières. Le principal fleuve de la Turquie asiatique est incontestablement l'Euphrate. Il sort des montagnes d'Arménie, à quelques milles au nord-est d'Erzeroum (3), et se dirige sur-tout au sud-ouest vers Semisat, où, sans une haute chaîne de montagnes, il se déchargerait dans la Méditerranée. Il est joint à l'est par la Morad, dont le cours est double en étendue de celui de l'Euphrate; de sorte qu'il serait presque plus naturel de dire que l'Euphrate prend sa source au mont Ararat, à 140 milles à l'est de celle qu'on lui attribue. A Semisat, autrefois *Samosate*, ce noble fleuve coule au sud, et, après avoir reçu le Tygre, se jette dans le golfe Persique. On peut évaluer à 1,225 milles l'étendue de son cours. Après l'Euphrate, le fleuve le plus important est le Tygre. Il prend sa source au nord de Medan, à 128 milles au sud de celle de l'Euphrate. Sa direction est presque régulièrement sud-est, jusqu'à ce qu'il joigne l'Euphrate au-dessous de Korna, environ à 11 milles au nord de Bassora, après un cours de près de 686 milles.

(1) Browne, 418. (2) Volney, 413. (3) Tournefort, t. II, p. 198.

L'Euphrate et le Tygre sont navigables à une grande distance de la mer. [Ces deux fleuves réunis forment le Schat el Arab ou fleuve des Arabes qui se décharge dans le golfe Persique.]

La troisième rivière est nommée par les Turcs Kisil-Irmak. C'est le fameux fleuve *Halys* des anciens. Elle prend naissance au mont Taurus, non loin d'Erekli. D'autres veulent que ce soit plus à l'est. Elle poursuit son cours tortueux vers le nord, traversant presque toute l'Asie mineure, jusqu'à ce qu'il se perde dans l'Euxin, à l'ouest du golfe de Sansoun.

La Sacarie, nommée autrefois *Sangarius* ou *Sangaris*, a sa source environ à 44 milles au sud d'Angora. Elle coule nord-ouest, et se jette dans l'Euxin, à 62 milles à l'est de Constantinople.

Nous placerons après elle le Méandre, qui naît au nord de l'ancienne ville d'*Apamie*, et dont le cours, célèbre par ses nombreuses sinuosités, est évalué à près de 220 milles. Les Turcs lui donnent le nom de Boyouc-Minder ou grand Méandre, pour le distinguer d'une petite rivière qui lui porte ses eaux, et qui lui ressemble par son cours tortueux. Près de son embouchure, le Méandre a 94 pieds de large. Son lit est extrêmement profond. Ses eaux sont fangeuses et rapides, après qu'elles se sont accrues considérablement de celles du lac Myus.

Vient ensuite le Sarabat ou l'ancien *Hermus*, qui roule du sable d'or, et se jette dans l'Archipel à 80 milles au nord du Minder, après un cours de la même étendue.

Les autres rivières, quoique célèbres dans l'histoire et chez les poètes, sont moins considérables.

Celle qui tient le premier rang en Syrie est l'*Orontes*, aujourd'hui Oron ou Asi, qui prend naissance à 10 milles au nord de Damas, coule d'abord presque droit au nord jusqu'à ce que, soudain se dirigeant au sud-est, elle parvient près d'Antioche, et va bientôt se décharger dans la Méditerranée.

Lacs. La Turquie asiatique contient un grand nombre de lacs. Au nord du Kourdistan est celui de Van, l'un des plus remarquables. Du nord-est au sud-ouest, il a 70 milles de longueur, et environ 35 de largeur.

Dans la Syrie, la mer Morte peut être regardée comme un lac, et porte même le nom de lac Asphaltite. Elle a 44 milles en longueur, et de 11 à 12 en largeur. Le lac de Rackama ou Rahemah, au sud de Hilla ou de l'ancienne Babylone, a 25 milles de long, et coule dans l'Euphrate.

Vers le centre de l'Asie mineure, est un lac salé de 62 milles de long. C'est le Tatta ou *Palus Salza* de la géographie ancienne de d'Anville.

On trouve dans la Natolie une quantité d'autres lacs moins considérables. Nous citerons celui d'Ulubad, autrefois nommé le lac d'*Apol-*

Ionie. Il est parsemé d'îles, et reçoit les eaux du mont Olympe. La plus grande de ces îles a environ deux milles et demi de tour. Elle porte le nom d'Abouillona, qui probablement était celui de la ville qu'on y avait bâtie. Environ à 44 milles au nord-est, est le lac appelé par les anciens *Ascanius* et aujourd'hui Isnick.

Montagnes. Plusieurs montagnes de l'Asie mineure ont été célèbres dans l'antiquité. La première chaîne est celle du Taurus : les anciens croyaient qu'elle s'étendait depuis le voisinage de l'Archipel jusqu'aux sources du Gange, et la regardaient comme l'extrémité de l'Asie. Cela s'accorde peu avec les découvertes modernes. On pourrait, par la même raison, ne faire qu'une même chaîne des monts Carpathiens, des Alpes et des Pyrénées. C'est nuire également à la science que de séparer ce qui doit être uni, ou de réunir ce qui est séparé. Les voyageurs russes nous ont donné une juste idée du Caucase, en le représentant comme une chaîne qui commence à l'embouchure de la rivière de Kouban au nord-ouest, et qui se termine à l'endroit où la rivière de Kour se jette dans la mer Caspienne. Sur le reste, nous n'avons point de renseignemens assez sûrs. Il paraîtrait qu'il y a une chaîne qui s'étend depuis le Caucase, au sud-ouest, jusqu'à la baie de Scanderoun. Cette chaîne semble être l'anti-Caucase de l'antiquité. Ses parties étaient connues sous diverses dénominations. A l'autre extrémité du Caucase, d'autres chaînes s'embranchent vers la Perse, et y pénètrent du nord-ouest au sud-est. Il est à présumer qu'elles se terminent dans la partie méridionale des déserts de la Perse, ou que leur connexion avec les montagnes de Hindou-Koh, qui fournit les sources occidentales de l'Indus, est si imparfaite que rien ne serait plus systématique que de les regarder comme formant une seule chaîne. La chaîne du Taurus, dans cette partie qui est au nord de la baie de Scanderoun, est aujourd'hui appelée Kouroun par les Turcs, peut-être de l'ancien nom grec *Keraunos*. [Un peu plus à l'ouest et au nord d'Anemour, cette chaîne prend chez les Turcs le nom de Ramadan Oglou-Balaklar.] Son étendue est d'environ 525 milles de l'est à l'ouest, depuis l'Euphrate jusqu'au rivage de l'Archipel. Un voyageur moderne a trouvé qu'entre Aintab et Bostan, il fallait trois jours pour la monter et la descendre. Ses hauteurs sont couvertes de cèdres, de sapins et de genevriers.

Le mont Ararat est à l'est de l'Arménie. C'est une montagne détachée avec deux sommets. Le plus haut est enseveli dans une neige éternelle. Sur un de ses flancs se trouve un abîme d'une profondeur prodigieuse, dont les bords à pic sont raboteux et noirs comme s'ils avaient été colorés par la fumée. Cette montagne appartient à la Perse. On en parle ici à cause de ses rapports avec celles dont il est question dans ce chapitre.

Au-delà de l'Ararat sont les branches de la chaîne du Caucase ; [l'Elburz, un de ses plus hauts sommets, a 1500 toises d'élévation.] Il paraît que les montagnes d'Elwend, qui semblent être les *Niphates* des anciens, lui appartiennent.

En Syrie, la chaîne la plus célèbre est celle du Libanon ou Liban. Elle suit la direction méridionale et septentrionale du rivage de la Méditerranée, généralement à une distance de 27 à 35 milles. Les points les plus élevés se trouvent entre Balbek et Damas ; [une de ses cimes, Tummel-Mézereb, compte 1093 toises de hauteur (*a*).] L'anti-Liban est une petite chaîne détachée qui court vers l'est dans une direction presque parallèle. Ces montagnes sont d'une hauteur considérable ; leurs sommets sont souvent couverts de neige ; elles paraissent être calcaires. Le granit ne commence à s'apercevoir que dans le voisinage du mont Sinaï et du golfe Arabique.

Le côté oriental de l'Archipel offre plusieurs montagnes fort élevées, et célèbres dans les ouvrages classiques. Elles s'étendent surtout du nord au sud. La plus fameuse est l'*Olympe*, aujourd'hui Kehik-Dag. Selon Tournefort, c'est une vaste masse couverte d'une neige éternelle. Plusieurs petits ruisseaux y prennent leurs sources et vont se perdre dans le lac d'Ulabad.

Vers l'ouest de l'Olympe, à une distance d'environ 120 milles, s'élève le fameux mont Ida, d'une grande hauteur, quoique moindre que celle de l'Olympe. Les anciens avaient donné à son principal sommet le nom de *Garganus*. Il s'en détache à l'occident des élévations qui s'étendent jusqu'à l'Hellespont. Au milieu de cet espace était située l'ancienne Troie. Le Garganus est à peu près à 27 milles du rivage. C'est de là que sortent le *Granique*, le *Simoïs*, et d'autres ruisseaux renommés : la plupart coulent vers le nord. Au sud du Mender ou Méandre, le Taurus détache une branche nommée Cadmus et Grius, qui se courbe vers l'île de Cos et les Cyclades.

Forêts. La plupart des montagnes de la Turquie asiatique sont couvertes de forêts immenses. On y trouve le pin, le hêtre, le chêne, l'orme, et d'autres arbres. Les rives méridionales de la mer Noire offrent des bois touffus d'une grande étendue. Les habitans en tirent leur chauffage. On n'a point encore trouvé de charbon de terre dans aucune partie de cette vaste contrée.

Végétaux. Depuis qu'elles sont soumises au joug ottoman, la Natolie, la Syrie et la Mésopotamie ont été peu accessibles aux voyageurs européens. Nous avons cependant de bonne main quelques connaissances sur les productions naturelles de la Syrie ; mais celles des mon-

(*a*) La Billardière, *icones Plantar-Syriæ*, dec. 1, p. 5.

tagnes et des riches vallées de la Natolie, vers le Caucase, nous sont entièrement inconnues. Le sol de ces contrées habitées les premières, et dont la civilisation remonte à la plus haute antiquité, est en général sec, pierreux, et moins arrosé que la plupart des pays de l'Europe.

L'olivier abonde dans les îles de l'Archipel, et sur toutes les côtes du Levant. De temps immémorial, le saule pleureur a ombragé les bords de l'Euphrate de ses branches pendantes. On y trouve l'olivier sauvage, dont le fruit est petit, mais doux et bon; le mûrier blanc, le storax, qui donne une résine odorante; le grenadier, l'amandier, le pêcher, le cerisier, originaire de Pont en Natolie, d'où il fut apporté à Rome par Lucullus; le limonier, l'oranger, le myrte, qui croît naturellement le long des ruisseaux; le bananier, la vigne qui grimpe d'elle-même jusqu'aux sommets des arbres les plus élevés, et forme des berceaux verdoyans d'où elle retombe en festons; le lentisque, le térébinthe, le pistachier à noix, le cyprès, le cèdre, ornement du Liban, où l'on voit encore quelques individus, restes vénérables des antiques forêts qui le couvraient; la ketmie de Syrie, remarquable par l'éclat de ses fleurs, ce qui la fait rechercher pour les jardins de Constantinople et pour ceux des autres parties de l'empire turc où elle ne croît point spontanément; le figuier, le sycomore, commun en Palestine et dans d'autres cantons de la Syrie; le chêne teinturier, qui produit les plus belles noix de galle, et dont on doit la connaissance et la description au savant naturaliste Olivier; le platane oriental, dont le feuillage touffu semble former un dais de verdure; le menisperme lacuneux, dont le fruit narcotique sert aux habitans d'appât pour prendre le poisson.

Nous citerons parmi les arbustes à fleurs, le lilas, commun sur les bords de l'Euphrate; le jasmin jaune et blanc, que l'on trouve en Syrie dans les bosquets et les taillis. Les habitans recherchent ses tiges creuses pour leurs pipes. Le genêt d'Espagne et le genêt épineux couvrent les terrains sablonneux si communs en Syrie, et le laurose commun fait l'ornement des bords de tous les ruisseaux. On exporte du Levant divers articles qui servent aux teintures et à la médecine. On peut citer parmi les premiers la garance : on en cultive dans le voisinage de Smyrne une variété qu'on nomme *alisari;* elle donne un plus beau rouge que celle d'Europe : c'est à elle qu'est due la supériorité des teintures du Levant sur les nôtres. On trouve aussi, dans ces contrées, le jalap, la scammonée, le croton à teinture, le ricin commun, dont la graine donne l'huile de castor; la coloquinte, le pavot, d'où l'on tire l'opium; le chêne ægylops, qui produit la velanède.

Enfin la Turquie asiatique a des plantes comestibles, dont ailleurs on fait peu ou point d'usage. Telles sont l'aubergine, la mauve de juif,

le gouet collocase dont la racine est douce et farineuse, tandis que les autres plantes du même genre ont une âcreté insupportable.

Animaux. Les meilleurs chevaux de la Turquie asiatique sont de race arabe. On les nourrit d'orge et de paille hachée qu'on leur donne en petite quantité, pour les accoutumer à l'abstinence et à la fatigue. On y fait un plus grand usage des mulets et des ânes. Les voyageurs ont peu parlé des bestiaux; il paraît qu'ils ne valent pas ceux d'Europ Le bœuf y est rare et mauvais. Le mouton vaut mieux. Le chevreau est un mets recherché.

Le lion se trouve aussi dans ces contrées; on ne le rencontre dans aucune partie de l'Europe, pas même dans la Russie d'Asie; il est même rare qu'on l'aperçoive à l'ouest de l'Euphrate. Tournefort dit avoir vu des tigres sur le mont Ararat. Mais il est probable qu'il a voulu parler du petit tigre ou peut-être du léopard; car le grand tigre royal n'habite que les déserts de l'Indostan. On compte aussi parmi les animaux de l'Asie mineure, l'hyène et le sanglier. Enfin des troupes de chackals troublent le silence des nuits par leurs cris affreux. Les villes et les villages fourmillent de chiens, qu'on laisse errer pour écarter, dit-on, les étrangers et les brigands. L'ibex ou chèvre des rochers, se laisse voir sur les sommets du Caucase. Nous avons parlé des chèvres d'Angora. L'Asie mineure a aussi la gazelle commune, et une prodigieuse quantité de daims et de lièvres. [L'aspalax d'Aristote ou le *mus typhlus* de Pallas se trouve en Syrie, en Perse, en Mésopotamie, aussi bien que dans la Russie méridionale. C'est le seul quadrupède connu qui soit entièrement dépourvu du sens de la vue (*a*).] La perdrix rouge est celle que l'on y rencontre le plus ordinairement; elle est un tiers plus grosse que celle d'Europe.

Minéralogie. Ce pays étendu et montagneux devrait être riche en mines; mais la minéralogie y est dans un état déplorable. Il produisait autrefois de l'or. Aujourd'hui l'on n'y connaît que la mine de cuivre de Tokat. L'île de Chypre a aussi des mines de ce métal, de plomb et de cristal de roche. Suivant Hasselquist, les montagnes de la Judée sont de pierre calcaire d'un blanc jaune. Vers l'Orient, cette pierre est grisâtre et moins dure.

Eaux minérales. Les plus célèbres sont celles de Pruse ou Bursa, au pied du mont Olympe. Les bains en sont de marbre, et construits avec magnificence. Ils ont deux réservoirs ou citernes où l'on se baigne; l'un est destiné aux femmes, et l'autre aux hommes. L'eau de ces sources fume continuellement. Elle est si chaude qu'on ne peut y tenir la main. Pour le bain, on la mêle avec de l'eau froide que fournissent les nombreuses sources du mont Olympe.

(*a*) Olivier.

CHAPITRE V.

ILES QUI DÉPENDENT DE LA TURQUIE D'ASIE.

Métélin.—Scio.—Samos.—Cos.—Rhodes.—Chypre et villes de Chypre.

Les principales îles de l'Archipel, considérées comme appartenant à la Turquie d'Asie, sont Mytilène, Scio, Samos, Cos, Rhodes et l'île de Chypre.

1. Mételin, ou l'ancienne *Lesbos*, est la plus grande et la plus septentrionale de ces îles : elle a 35 milles en longueur et 21 dans sa plus grande largeur. Son aspect montagneux est diversifié agréablement par des baies et des anses, et par de riches plantations d'oliviers, de vignes et de myrtes. Ses montagnes sont toutes boisées. Elle a des bains chauds qui semblent indiquer que l'île est en grande partie calcaire. Le climat est délicieux. L'île était autrefois renommée par ses vins et par la beauté de ses femmes. La capitale d'aujourd'hui se nomme Castro ou Métélin. [Ses rues sont pavées, mais étroites. Elle a environ 2,000 maisons et 10,000 habitans. Elle est bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline (*a*).]

2. Scio est l'ancienne *Chio*. Elle a environ 32 milles de longueur sur 12 seulement de largeur moyenne. Le vin de Scio, célébré par Horace, conserve encore son ancienne réputation. La ville de Scio, située sur la côte orientale de l'île, est belle et commodément bâtie. Les Grecs qui l'habitent jouissent de l'aisance et de la liberté. L'industrie y est si active, que l'île entière ressemble à un jardin. C'est à la culture du lentisque ou arbre à mastic, que sont dus ces avantages. Le lentisque produit la gomme précieuse si recherchée des sultanes et des odalisques ; elles la mâchent pour parfumer leur haleine. L'île entière est montagneuse. Tournefort y a vu des perdrix privées, que l'on nourrissait comme des poules. Chandler parle de nombreux bosquets de limoniers, d'orangers, de citroniers, dont les fleurs parfument l'air, et qui charment l'œil par la beauté de leur fruit couleur d'or. Les Génois ont possédé cette île charmante pendant environ 240 ans. Ils la perdirent en 1566. Sur le rivage d'Asie, en face de Scio, est situé Tchesmé ; c'est là que la flotte turque fut détruite par les Russes en 1770. On croit que la population de Scio se monte environ à 113,000 habitans, dont 100,000 Grecs (1).

(*a*) Wittman's, *travels in Turkey*, p 456, in-4°, 1803. (1) Tournefort, p. 281.— Van Egmont, 1, 237.—Chandler, 46.

3. Samos a environ 26 milles de long sur 9 de large. Une chaîne de collines la traverse. Sa partie la plus agréable est la plaine de Cora. Tournefort y compte 12,000 habitans, tous Grecs. Il y a un aga ou officier militaire turc, et un cadi ou juge. Autrefois la poterie de Samos passait pour excellente; aujourd'hui cette branche de commerce y est presque nulle. C'est dans la partie septentrionale de l'île que se prépare la poix que l'on tire des pins. La soie, le miel et la cire que Samos produit, sont très-estimés. La plupart des montagnes abondent en marbre blanc, et fourmillent de gibier de toute espèce. Le meilleur port est celui de Vati, au nord-ouest. On trouve dans cette île quelques restes d'un temple de Junon, autrefois célèbre (1).

4. Cos, l'une des Sporades, nommée aussi Stanchio ou Stingo, a 20 milles de long sur 3 de large. Peu de voyageurs modernes y ont abordé. Pline la qualifie d'île illustre. C'est de Cos qu'on tira les premières pierres à aiguiser. Leur nom latin (*Cos*) conserve la trace de cette origine. Cette île est couverte de bosquets de limoniers. On y trouve une espèce de platane d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires. Son principal commerce est en oranges et en limons. C'est la résidence d'un pacha. Hippocrate et Appelles étaient de Cos. Il y avait un fameux temple d'Esculape.

5. Rhodes a environ 33 milles de long sur 13 de large. Cette île a joui d'une grande célébrité dans les temps anciens et modernes. Elle est fertile en blé, quoique sablonneuse. On y compte à peu près 36,0000 habitans. La ville, située au nord-est, porte le même nom que l'île. Il n'est permis à aucun chrétien d'y résider. Elle était autrefois fameuse par son colosse de bronze, qui avait 130 pieds de haut. [Végenère, écrivain du seizième siècle, est le premier qui ait prétendu que ce colosse était placé à l'entrée du port, les jambes écartées, tandis que de son côté Muratori soutient, quoiqu'à tort, qu'il n'a jamais existé]. Rhodes appartint pendant deux siècles aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, nommés alors, à cause de cela, chevaliers de Rhodes. Les Turcs la prirent en 1523. Pour dédommager l'ordre, Charles-Quint lui donna l'île de Malte, où depuis les chevaliers ont fixé leur chef-lieu, ce qui les a fait nommer chevaliers de Malte. [Cette île est diversifiée par des collines très-élevées; les vignobles sont entourés de murs de pierre. Les villages sont propres et bien bâtis; le peuple y a l'air heureux et aisé. Les chevaux et le bétail y sont en général petits; les lièvres, les perdrix, les canards et autres gibiers y sont abondans (*a*).]

6. On trouve d'autres petites îles le long de la côte de l'Asie mineure. Telle est celle de Castel-Rosso au sud-est de Patera. Elles ne valent pas la peine d'être citées, sur-tout si on les compare avec la grande et célèbre île de Chypre, autrefois Cypre, qui a environ 140

(1) Chandler, 1, 307.—Dallaway's, 231. (*a*) Wittman's, *travels*, p. 430.

milles de long sur 62 milles dans sa plus grande largeur. On sait que les anciens l'avaient consacrée à Vénus, et cette île est fameuse dans la mythologie. C'est là qu'étaient les lieux célèbres d'Amathonte, de Paphos, de Cythère et de la forêt d'Idalie. On lui avait donné le nom de *Macarea*, c'est-à-dire Fortunée, à cause de ses riches mi. , de ses vins excellens et de sa fertilité. Elle fut long-temps au pouvoir des Ptolémées d'Egypte, avant de tomber sous celui des Romains. Elle appartint ensuite aux empereurs d'Orient. Un prince grec y usurpa le pouvoir, et fut chassé par Richard Ier, roi d'Angleterre. Ce monarque en fit présent à la maison de Lusignan, pour la dédommager de la perte du trône de Jérusalem. Au quinzième siècle, l'héritier de cette maison la céda aux Vénitiens. Enfin, en 1570, les Turcs s'en emparèrent. Le sol en est fertile; mais l'agriculture y est négligée. Ses principaux produits sont la soie, le coton, la térébenthine, les bois de charpente. Le vin de Chypre mérite la réputation dont il jouit. Les oranges y sont délicieuses. Les montagnes sont couvertes de jacintes, d'anémones et d'autres fleurs non moins belles. On croit que l'île de Chypre doit son nom à d'abondantes mines de cuivre, et l'on dit qu'autrefois on y trouvait de l'or, de l'argent et des émeraudes. Ce qu'on appelle diamant de Paphos, est un cristal de roche trouvé près de cette ville. Il y a dans le même lieu une carrière d'amiante, et plusieurs collines composées principalement de talc. Les autres productions minérales sont du jaspe rouge, des agates et de la terre d'ombre. Les Cypriotes sont de grands et beaux hommes. La principale beauté des femmes consiste dans la vivacité de leurs yeux. Quoique l'île soit vaste, à peine y compte-t-on 50,000 ames; effet triste, mais naturel, d'un gouvernement désastreux. L'île de Chypre est traversée par une chaîne de montagnes, parmi lesquelles on trouve un troisième mont Olympe; ce qui fait penser que peut-être ce nom est primitif, et qu'on s'en servait pour désigner toutes les montagnes d'une grande hauteur. Toutes les rivières se dessèchent en été, au point de ne pouvoir verser leurs eaux dans la mer. Cependant on y trouve des étangs, des lacs et des marais qui rendent l'air humide et insalubre.

Villes. Les villes principales de l'île de Chypre sont :

Nicosie, capitale. Elle est agréablement située au milieu de l'île. C'est la résidence d'un pacha. Il y a de belles mosquées, des églises grecques, et un archevêque de cette communion. Cerina a un port, un château bien fortifié, et un évêque grec. Baffa, que l'on croit bâtie sur les ruines de l'ancienne *Paphos*, est à peine un bourg aujourd'hui : elle a un port et quelques fortifications. Famagouste est sur la côte orientale de l'île de Chypre : deux forts la défendent; elle fut prise par les Turcs sur les Vénitiens en 1571, après un siége de dix mois. Limassole ou Limisol a des restes d'antiquité; il y a un port et on y commerce en grains et en coton.

RUSSIE ASIATIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Etendue. — Limites. — Population primitive. — Noms. — Progrès de la géographie. — Epoques historiques. — Antiquités.

Etendue. Cette vaste partie du globe s'étend sur une longueur presque égale à celle de l'Asie, depuis le 35e degré de longitude orientale jusqu'au 188e, ou, ce qui revient au même, jusqu'au 172e de longitude occidentale. Sa latitude étant très-élevée, nous ne compterons que 30 milles par degré, ce qui donnera une étendue en longueur de 4,590 milles. Sa plus grande largeur, depuis le cap de Cevero-Vostochnoi, appelé dans quelques cartes Taimura, jusqu'à la chaîne Altaïque au sud du lac Baïkal, est de 28 degrés ou 1,680 milles, étendue qui surpasse celle de l'Europe entière.

Limites. A l'est, la Russie d'Asie n'a d'autres limites que celles de l'Asie elle-même, et les mers de Kamtchatka et d'Ochotsk. Au nord elle est bornée par l'océan Arctique, et à l'ouest par la frontière qui sépare l'Asie de l'Europe. Les limites méridionales exigent plus de détails. De ce côté le territoire russe est séparé de l'empire ottoman et de la Perse par la rivière de Kouban, par une partie du Caucase et une ligne de convention, [si toutefois on fait abstraction de cette portion de la Géorgie qui s'est mise récemment sous la protection de la Russie; ce qui étendrait de ce côté la limite de l'empire russe jusqu'au nord du petit lac de Kiagar-Kouni, près d'Erivan.] La limite remonte ensuite vers la mer Caspienne, en passant à travers du Steppe ou désert d'Issim; elle côtoie le rivage oriental de l'Obi jusqu'à l'endroit où ce fleuve sort de la chaîne Altaïque. Là, cette limite joint le vaste empire chinois, et se prolonge le long de la chaîne Altaïque jusqu'aux sources de l'Onon, où elle renferme une grande contrée nommée la Daourie, qui s'étend d'environ 171 milles en largeur jusqu'au sud des montagnes de Yablonnoy. Entre la Russie et la Tatarie chinoise, la ligne de limite est en partie conventionnelle, et marquée en partie par la rivière Argoun, qui, après s'être jointe à l'Onon, forme le grand fleuve d'Amour. De cet endroit la limite retourne vers la chaîne des montagnes, et en suit une branche jusqu'au promontoire qui se trouve au nord de l'embouchure de l'Amour.

Population primitive. On peut regarder, à quelques exceptions près, la population de la Russie asiatique comme primitive. Un petit nombre de colonies russes s'y sont établies nouvellement. Et, comme nous l'avons déjà dit, on peut considérer comme originaires d'Amérique les Téchouks qui habitent la côte opposée à ce continent, parce qu'ils diffèrent des autres races asiatiques par leurs usages et les traits de leur figure. Dans le voisinage des Téchouks, mais plus au nord, on trouve les Youkagirs, branche des Yakouts; enfin, plus loin encore et à l'ouest, habitent les Samoïèdes. Au sud des Téchouks sont les Koriaks qui appartiennent à la même race; et, plus au sud encore, les Kamtchadales, peuple distinct, et qui parle un langage différent. Les Lamouts font partie des Mantchous ou Tongouses, appelés vaguement Tartares ou Tatares, quoiqu'ils n'appartiennent ni à cette race ni à celle des Mongols. Les Tongouses sont épars entre le Yeniseï et l'Amour. Les tribus méridionales, sous la conduite d'un khan ou chef, conquirent la Chine dans le dix-septième siècle. Les Ostiaks et d'autres tribus de Samoïèdes se sont avancées au sud entre le Yeniseï et l'Irtich, et sont suivies par diverses races de Mongols, de Kalmouks, de Bourats, etc., et par d'autres Tatares ou Huns, tels que les Telouts, les Kirguises, et autres. On remarque parmi ces nations sept langues absolument différentes, sans compter plusieurs dialectes (1).

Noms. Le vaste pays situé au nord de l'Asie, porta d'abord le nom de *Sibir* ou *Sibérie*. Il paraît qu'insensiblement cette dénomination cessa d'être en usage. Lorsque les Mongols y fondèrent un royaume, les princes de cette nation établirent leur résidence sur la rivière Toura, au lieu même où est aujourd'hui la ville de Tioumen, à 150 milles au sud de Tobolsk. Dans la suite les khans se portèrent sur la rive orientale de l'Irtich, et y fondèrent la ville d'Isker, près de Tobolsk. Ce nouvel établissement se nomma de même *Sibir*, sans qu'on sache pourquoi ni quelle est l'étymologie de ce mot; et le nom de la ville fut donné à toute la principauté mongole. Les Russes s'étant emparés du pays, et n'en connaissant pas l'étendue, appliquèrent le nom de *Sibir* à toute cette moitié de l'Asie.

Progrès de la géographie. Dans cette vaste partie du monde, les progrès de la géographie sont fort récens. Elle n'attira l'attention de l'Europe civilisée que vers le milieu du seizième siècle. Il est assez remarquable que l'Amérique ait été, pour ainsi dire, découverte avant l'Asie, d'autant plus que les fréquentes invasions que firent en Europe des hordes sorties du fond de l'Asie auraient dû exciter la curiosité. Nous avons déjà dit qu'en 1242, les Mongols, sous la conduite de

(1) Voyez *Hist. des découv. russes*, etc. Berne, 1779, 1787, 6 vol. C'est un abrégé des *Voyages* de Pallas, Gmelin, Ghiorghi, etc.

Cheibani, établirent dans la partie occidentale de la Sibérie, aux environs de Tobolsk et de la rivière Toura, une principauté, qui de là fut nommée Touran, qu'il ne faut pas confondre avec le Touran ou la Tatarie des Perses. L'histoire de cet état lointain est peu connue, et se perd dans l'éclat dont brille celle des dynasties mongoles.

Sous le règne d'Ivan Vasilivitch, regardé comme le fondateur de la puissance russe à cause de ses conquêtes sur les Tatares, il se fit quelques incursions jusqu'au fleuve Obi, et des chefs mongols faits prisonniers furent amenés à Moscou (1). Mais plus d'un demi-siècle s'écoula avant que l'on songeât à conquérir la Sibérie. L'exécution de ce grand dessein ne commença que sous Ivan Vasilivitch II, qui monta sur le trône de Russie en 1534. Trogonaff, marchand russe d'Archangel, ayant introduit dans sa patrie le commerce de fourrures, le czar conçut le désir de faire la conquête du pays qui les produisait. En 1558, ce prince ajouta à ses titres celui de seigneur de Sibir ou de la Sibérie. Ce ne fut néanmoins qu'au commencement du dix-septième siècle que les Russes en furent maîtres paisibles. On trouve qu'en 1621, un nommé Cyprian avait été nommé archevêque de Sibir; il fut le premier, et il faisait sa résidence à Tobolsk: il a écrit l'histoire de la conquête du pays. Vers le milieu du dix-septième siècle, les Russes avaient étendu leur domaine jusqu'au fleuve Amour; mais le Kamtchatka ne fut complétement soumis qu'en 1711. Dans la suite, Bering et d'autres navigateurs entreprirent la découverte de l'autre extrémité de l'Asie. Le premier partit en 1728, et côtoya le rivage oriental de la Sibérie jusqu'au 67° deg. 18 min. de latitude. Mais ses importantes découvertes ne datent que de 1741. Les îles Aleutes furent visitées en 1745. Sous le règne de Catherine II, d'autres expéditions eurent encore plus de succès. Enfin Cook compléta ce qui avait été commencé si heureusement.

Au sud, le royaume mongol de Casan ayant été subjugué en 1552, et celui d'Astracan en 1554, les limites de l'empire russe se trouvèrent reculées jusqu'à la mer Caspienne. Une carte de cette mer, dressée par ordre de Pierre-le-Grand, contribua considérablement au progrès des connaissances géographiques. On s'aperçut que tous les géographes anciens et modernes s'étaient mépris sur la véritable forme de cette mer, et qu'au lieu d'avoir sa plus grande étendue de l'est à l'ouest, comme on l'avait pensé, c'était au contraire du nord au sud qu'elle s'alongeait davantage. Sous Catherine, les travaux de Pallas et d'autres savans voyageurs ajoutèrent infiniment à la science; en sorte qu'il fut possible de publier un atlas de la Russie, qu'on peut regarder comme presque entièrement complet.

(1) Coxe's, *Russia*, p. 177.

Epoques historiques. L'agrandissement de l'empire russe est d'une date si récente, que si l'on en excepte ce que nous venons de dire, ce pays fournit peu d'époques historiques. L'histoire du Capschak ou royaume d'Astracan, avant la conquête des Mongols, et celle de Kasan, état barbare, sont obscures et présentent peu d'intérêt. La ville de Kasan fut bâtie en 1257. En 1441, elle devint la capitale d'une petite principauté mongole, qui était indépendante et située partie en Asie, partie en Europe. Les Russes prétendent que, dans le treizième siècle, avant l'invasion des Mongols, Astracan était en leur pouvoir; mais ni cette supposition, ni le reste de l'histoire de la Russie asiatique ne sont appuyés de preuves suffisantes.

L'empire russe confine à la Tatarie chinoise, ou plutôt aux Mongols et aux Mantchous soumis à l'empire chinois. Cette proximité a donné lieu à des événemens qu'il est bon de connaître. Nous avons dit qu'au milieu du dix-septième siècle les Russes s'étant avancés jusqu'au fleuve Amour, y soumirent quelques tribus tongouses, et y élevèrent de petites forteresses. L'empereur chinois Cam-Hi ayant eu le même dessein sur ce pays, il s'éleva des différends entre ces deux grandes puissances, et les hostilités commencèrent en 1680. Les Chinois détruisirent les forts des Russes. Les choses s'étant conciliées, on signa en août 1689 le traité de Nertchinsk, ainsi nommé d'une ville de la Daourie, où les plénipotentiaires s'étaient assemblés. On convint que la chaîne de montagnes qui est au nord de l'Amour, et le cours de la petite rivière Gorbitza, depuis sa source jusqu'à l'endroit où elle se verse dans l'Amour, enfin les rives de l'Argoun ou Argounia seraient les limites des deux empires (1). Cet arrangement faisait perdre aux Russes un vaste territoire et la navigation de l'Amour, qui leur était d'une grande importance à cause de leurs possessions lointaines en Asie; mais il en est résulté pour eux l'avantage d'une liaison commerciale avec les Chinois. En 1727, on continua de déterminer les limites des deux empires vers l'occident, depuis la source de l'Argoun jusqu'à la montagne de Sabyntaban, près du confluent de deux rivières avec le Yeniseï. De cette manière, les frontières entre l'empire russe et les Mongols, soumis à la Chine, se trouvèrent définitivement fixées. Dans ces derniers temps Zourouchaitou, sur la rivière d'Argoun, à 50 deg. de lat. et 115 deg. de long., et Kiachta à 51 deg. de lat. et 104 deg. de longitude, et à 77 lieues au sud de la mer Baïkal, devinrent les places de commerce pour les deux empires. Il n'est pas sur le globe de ligne de limites plus étendues que celle dont nous venons de parler. Elle est de 80 degrés sous la latitude moyenne de 50; ce qui, à 39 milles par degré, forme un résultat de 3,120 milles.

(1) Coxe's, p. 220.—Du Halde, IV.

[En 1783 il fut conclu un traité entre Héraclius, prince de Karduel et de Kacket, portions de la Géorgie qui étaient soumises à la Perse; et depuis ce temps, après différentes guerres auquel ce traité a donné lieu, Karduel et Kacket ont définitivement été incorporés à la Russie en 1801, et en formait alors le cinquante-unième gouvernement.]

Antiquités. Des tombes de pierre, répandues en grand nombre dans les steppes ou déserts, sont ce qui a paru de plus curieux en antiquités. On en rencontre sur-tout sur les rives du Yeniseï. Elles sont chargées d'images grossières qui représentent des visages d'hommes, des chameaux, des cavaliers armés de lances, et d'autres objets. En les fouillant on y trouve, outre des ossemens humains, des os de chevaux, de bœufs, etc., des fragmens de poterie, des lambeaux de vêtemens, etc. (1).

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion.—Gouvernement.—Population.—Relations politiques.

Religion. La religion chrétienne grecque, professée par les Russes, a fait peu de progrès dans leurs possessions d'Asie. Au sud-ouest, plusieurs tribus tatares sont mahométanes; d'autres suivent les dogmes du dalaï-Lama, dont nous parlerons dans la description de la Chine. Quant aux tatares orientaux, leur religion est celle de Chaman, établie principalement sur le dogme de la non création de la matière, sur l'existence d'un monde spirituel, et sur le renouvellement des êtres (2).

Les Chamanieus croient même que les Bourchans ou dieux tirent leur origine de la grande masse matérielle et de l'esprit. Leurs époques de destruction et de rénovation ressemblent beaucoup à celle des Indous. Tandis que les ames ordinaires reçoivent leur arrêt définitif, les ames vertueuses deviennent choubils, c'est-à-dire esprits errans, et se purifient tellement par la transmigration qu'elles parviennent à l'état de Bourchans ou de dieux. Les Tengis ou esprits de l'air tiennent le milieu entre les hommes et les dieux; ils dirigent les affaires sublunaires, et toutes ces bagatelles auxquelles les hommes attachent tant d'importance, mais qui ne méritent pas l'attention de la divinité. L'enfer renferme ceux qui se sont rendus coupables de quelques crimes : ce système religieux est intimement lié avec celui du dalaï-Lama; et il est tellement répandu, que quelques auteurs prétendent que le chamanisme est la

(1) Dec. *Russ.* VI, 220. (2) Tooke's, *Russia*, 1783, IV, 42.

religion dominante sur le globe. Dans la Russie d'Asie, elle est professée par la plupart des nations, comme les Tatares, les Finlandais, les Samoïèdes, les Ostiaks, les Mantchous, les Bourats, les Tongouses; elle s'est même propagée chez les Koriaks, les Téchouks et les peuples des îles orientales (1).

L'archevêque de Tobolsk est métropolitain de la Russie asiatique septentrionale, et celui d'Astracan, de la méridionale. Il y a deux autres archevêchés; savoir, celui d'Irkoutsk, celui de Nertchinsk, et peut-être quelques autres siéges nouvellement établis.

Gouvernement. La Sibérie ou Sibirie est divisée en deux grands gouvernemens; celui de Tobolsk à l'ouest, et celui d'Irkoutsk à l'est. Les autres provinces moins considérables sont Tomsk ou Kolivan, Nertchinsk, Yakoutsk et Ochotstk. Au sud-ouest est le gouvernement du Caucase, avec une ou deux autres divisions, où l'Europe et l'Asie se trouvent entremêlées. A mesure que l'on s'éloigne de la capitale, le nerf de l'autorité se relâche, et quelques présens ou tributs annuels deviennent presque la seule marque de l'assujétissement. [La Géorgie russe, ou Karduel et Kacket, forme un district au midi du Caucase, séparé de la Sibirie par quelques tribus indépendantes, qui habitent les plus hauts sommets de cette vaste chaîne.]

Population. Celle de la Sibirie ne monte pas au-delà de trois millions et demi d'habitans; ainsi l'Europe doit peu redouter à l'avenir les hordes de Tatares (2). [Karduel et Kacket, ou la Géorgie russe nouvellement acquise, contient environ 350,000 habitans]. De petites colonies russes se sont établies dans quelques-unes des provinces éloignées et dans les îles.

Relations politiques. L'importance et les relations politiques de cette partie de l'empire russe concernent principalement la Chine et le Japon.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et usages.—Langage.—Villes principales.—Lieux remarquables à l'ouest des monts Ourals, dans les monts Ourals, dans la Sibirie ou à l'est des monts Ourals.—Commerce.

Mœurs et usages. Dans la Russie asiatique, les mœurs et les usages varient suivant les différentes nations. Celle des Tatares proprement dits est la plus nombreuse; elle occupe non seulement l'ancien royaume de Sibir, mais elle a donné naissance à d'autres tribus de l'ouest, comme les Nogays, les Kirguises ou Kaizaks, les Bachkirs et autres, jusqu'aux

(1) Tooke's, *Russia*, III. (2) Tooke's, *view*, II, 132.

sources de l'Obi. Après les Tatares, la nation la plus considérable est celle des Mongols. Les Kalmouks en forment une tribu, et habitent à l'ouest de la mer Caspienne. Les autres, appelés Bourats, Torgouts, etc., sont principalement établis dans le voisinage du lac Baïkal. Plus loin, à l'est, on trouve les Mantchous ou Tongouses. Telles sont les trois races d'hommes bien distinctes, qu'avant les progrès de la géographie on confondait en Europe, sous le nom général de Tatares. Les Tatares sont le même peuple que les Huns de l'antiquité, et ils ont aussi les mêmes mœurs. Elles ont été décrites par tous les auteurs qui ont traité de la chute de l'empire romain. Avant cette époque, les Huns n'étaient point connus des anciens. Nous renvoyons aux ouvrages de Pallas et d'autres voyageurs, pour ce qui concerne les mœurs et les usages des diverses nations qui habitent la Russie d'Asie. Il est difficile de choisir dans un sujet si ample. Nous parlerons des mœurs des Mongols, parce qu'elles nous paraissent plus propres à donner une idée de celles des autres nations. Les Mongols russes sont nomades : leurs troupeaux consistent en chevaux, chameaux, bœufs, brebis et chèvres : leurs femmes tannent le cuir, cherchent dans la terre les racines propres à la nourriture, préparent et gardent les provisions d'hiver, qu'elles salent ou qu'elles font sécher, distillent le koumiss, sorte de liqueur spiritueuse faite avec du lait de jument. Les hommes vont à la chasse; leurs tentes sont formées d'une espèce de feutre; ils construisent de petits temples, autour desquels leurs prêtres logent dans des huttes de bois. Les Kalmouks sont divisés en trois classes : les nobles, qui portent le nom d'os blancs; le peuple, composé d'esclaves qui se nomment les os noirs; et le clergé, issu de ces deux castes, mais composé d'hommes libres (1). Des dénominations semblables ont lieu à l'égard des femmes. Celles qui sont nobles sont appelées chair blanche, les femmes du peuple chair noire; la généalogie se compte seulement par les os. La puissance du Taidcha ou chef ne s'évalue que par le nombre et l'opulence de ses sujets, le territoire ne comptant pour rien dans ces immenses régions. Ces sujets forment un *olouss* divisé en *imaks*. Chaque *imak* est composé de 150 à 300 familles, commandées par un *saïssan* ou noble. S'il y a un khan ou grand empereur, les chefs ou princes lui sont soumis, mais seulement dans les affaires qui concernent l'intérêt général. L'impôt est à peu près la dixième partie du troupeau ou des autres revenus. Mais, au premier signal, tout le monde doit se présenter à cheval devant le prince qui renvoie ceux qui ne sont point propres aux fatigues de la guerre. Les armes sont des arcs, des lances, des sabres, et quelquefois des armes à feu. Les guerriers riches sont revêtus de cottes de maille, semblables à celles dont on se servait en Europe dans le quinzième

(1) Tooke's, IV, 14.

siècle. Mais leurs troupes sont hors d'état de résister à des armées régulières, et jettent même quelquefois le désordre dans celles de leurs alliés.

Les Mongols en général sont petits, ont le visage plat et les yeux obliques (1), des lèvres épaisses, le menton court, la barbe rare, les cheveux noirs, le teint d'un brun rouge ou jaune. Celui des femmes est clair, agréablement mêlé de blanc et de rose, et annonce la santé. Leur vue est extrêmement perçante. Ils sont dociles, hospitaliers, bienfaisans et voluptueux. Chez eux l'industrie est réservée aux femmes; elles possèdent cette qualité dans un haut degré, et une gaîté continuelle l'accompagne. Leurs livres religieux sont écrits dans la langue tangout ou du Tibet. Chaque imak a un maître d'école qui instruit les enfans mieux qu'on ne le croirait. Ils se nourrissent de viande qu'ils ont en abondance, et à laquelle quelquefois ils mêlent des végétaux. L'eau en général est leur boisson. Cependant ils usent de lait aigri préparé à la manière des Tatares, de lait de beurre et de koumiss. Mais l'hydromel et l'eau-de-vie sont leurs liqueurs favorites. Quand les pâturages leur manquent, la tribu entière plie ses tentes et se transporte ailleurs, plus au nord si c'est en été, et vers le midi si c'est en hiver. Ces transmigrations ont ordinairement lieu douze ou quinze fois par an. Les troupeaux, les hommes, les femmes, les enfans forment une sorte de procession régulière. Les jeunes filles suivent en chantant en cadence. Les amusemens de ces peuples joyeux et errans sont la course à cheval, dans laquelle les filles mêmes excellent; l'arc, la lutte, la pantomime, les danses, les chansons des jeunes femmes, accompagnées du luth, de la viole, de la flûte, et dont les sujets sont des aventures héroïques ou amoureuses; mais le ton en est dur et triste. Les cartes ne leur sont point inconnues; le jeu d'échecs est leur jeu favori.

M. Tooke a publié quelques poésies calmouques assez curieuses, pour lesquelles nous renvoyons à son ouvrage.

Les mœurs et les usages des Tatares et des Mantchous sont les mêmes que ceux des Mongols, à quelques différences près.

Parmi ces peuples barbares, les Tatares, les Mongols et les Tongouses ou Mantchous, sont ceux qui méritent le plus d'attention. De grands empires ont été renversés par leurs ancêtres, et ils ont eu de l'influence sur la destinée d'une partie du globe. Le nom vague de Tatarie est presque effacé de nos cartes, et il semble qu'on pourrait avec avantage y substituer celui des principales nations établies sur ce grand territoire. Ainsi on appellerait *Tongousie* ou *Mantchourie*, le pays qui est à l'est; *Mongolie* celui du centre, et *Tatarie* celui qui est à l'ouest. Au reste,

(1) L'œil oblique qui monte vers les tempes, comme celui des Chinois, est propre aux Mongols et aux Mantchous. Les Tatares ont l'œil petit, mais droit et horizontal.

les Mongols sont le peuple principal. Nous décrirons plus brièvement les mœurs des autres.

[Les Tongouses ou Mantchous errent depuis l'embouchure de l'Amour jusqu'au lac Baïkal, sur les bords du fleuve Angara et des rivières de Tongoutska, d'Aldan, de Youdoma, de Mayo, le long de la côte d'Ochotsk, aux environs de l'Amicon, de la Kovima, d'Indigirka, de Oud d'Alasey, sur la côte de l'océan arctique et dans les montagnes de ces régions. Ils chassent presque continuellement avec un arc et des flèches; quelques-uns ont des fusils. Rarement ils restent six jours dans la même place, et ils en changent, dussent-ils ne s'éloigner que de quelques toises du lieu où ils étaient. Leur taille est au-dessous de la moyenne. Leur physionomie est vive, leurs yeux petits. Les deux sexes sont adonnés à l'ivrognerie et aux liqueurs fortes. Ils sont polygames, mais la première femme commande aux autres. Ils offrent à leurs amis et aux étrangers leurs filles, mais non leurs femmes. Ils n'enterrent point leurs morts; mais après les avoir enfermés tout parés dans de fortes bières, ils suspendent ces bières entre deux arbres (a).]

Les Samoïèdes habitent l'extrémité septentrionale de l'Asie, et ressemblent beaucoup aux Lapons.

Les Kamtchakdales, à l'extrémité occidentale et près de l'Amérique, sont petits, ont les yeux creux, peu fendus, les joues proéminentes, le nez plat, le teint basané, presque point de barbe. Ils ressemblent aux Japonais, mais ils habitent dans des huttes.

Les Téchouks qui sont au nord, vivent sous des tentes et près des rivières; ils ont de gros traits, mais ils n'ont pas le nez plat ni les petits yeux creux des Kamtchakdales. On les croit originaires d'Amérique.

Les Koriaks composent au plus 2000 familles.

Les Yakouts, aux environs de la ville de ce nom, et les Youkagirs, sont des Tatares dégénérés, qui se sont soustraits à la domination des Mongols.

Les Géorgiens, au midi du Caucase, s'habillent comme les Cosaques. Les femmes élevées dans les couvents savent lire et écrire, ce qui est rare parmi les hommes. Les Abkases et les Tchiques, qui dépendent de la Turquie, sont au nord-ouest de la chaîne du Caucase, ainsi que les Mingréliens, les Imériticns et les Gouréliens, qui forment la basse Géorgie ou la Géorgie turque. Au nord, les Tchirkasses ou Circassiens habitent la grande et la petite Kabardie, et reconnaissent actuellement la souveraineté de la Russie. La beauté des Circassiennes est célèbre; on leur serre, dès leur naissance, les reins avec une ceinture de cuir, afin

(a) Sauer, *expedition of Billing*, p. 47. London, 1802.

de faire grossir le buste. Au centre et à l'est, et sur les plus hauts sommets de la chaîne, sont les Souanètes, les Ossètes, les Atwaches, les Lesguis, et autres tribus indépendantes. Comme la Russie est actuellement, dans le Caucase, la puissance dominante, il convenait à l'article qui la concerne de donner une idée générale des peuples qui habitent cette vaste chaîne.]

Langage. Les langues de ces diverses nations primitives diffèrent entre elles. On trouve parmi les Tongouses, les Mongols et les Tatares, quelques traces de littérature, et même des manuscrits composés dans les différens idiomes. L'histoire des Tatares par Abulgasi donne une idée favorable de la manière d'écrire de ce peuple. Le dernier empereur de la Chine a ordonné que les meilleurs ouvrages chinois fussent traduits en mantchou, qui a un alphabet, et que par conséquent l'on peut parvenir à entendre plus aisément que leur texte original. On trouve aussi beaucoup de livres écrits en mongol. Malgré leur barbarie, ces nations sont de beaucoup supérieures à la plupart de celles de l'Afrique, et méritent une attention souvent prodiguée à des peuples qui ne les valent pas.

Villes principales. L'une des principales villes de la Russie asiatique, est :

Astracan, dans une île à l'embouchure du Volga. Elle était autrefois capitale d'un royaume du même nom. Elle est bâtie sur plusieurs petits coteaux qui dominent des prairies arrosées par le Volga. Les maisons y sont de bois, ce qui rend la ville très-sujette aux incendies. Son principal commerce consiste en sel et en poisson. Le Volga s'y déborde comme le Nil. Il y a un siége épiscopal et des manufactures. Le czar Iwan Basilowitz prit cette ville en 1554, sur les Tatares nogays. On y compte 70,000 habitans. Il y a 25 églises russes et deux couvens. Les Arméniens, les Luthériens, les Papistes, et même les Indous, ont aussi leurs temples (1).

Téflis, sur la rivière Kour, était capitale de la Géorgie. C'est une grande ville ornée de beaux bazars et de caravanserais commodes. Il y a des bains chauds renommés. On y fait le commerce de fourrures. Il y a des manufactures de toiles peintes, et 25,000 habitans.

Kasan, capitale d'un gouvernement de ce nom, près du Volga, a une citadelle, un archevêché et un collége. Le czar Ivan Basilowitz s'en empara en 1551. Elle commerce en pelleteries, et fournit du bois de construction. Il y a 25,000 ames.

Tobolsk, capitale de la Sibirie, au confluent des rivières de Tobol et d'Irtich, est bâtie en bois. Vers 1786, elle éprouva un violent incendie qui la détruisit presque en entier. Elle a un archevêque, et fait un gros

(a) Tooke's, *Russia*, IV, 541.

commerce de pelleteries. Il en part des caravanes pour la Chine et pour l'Inde, d'où elles rapportent des mousselines, des soies, de la lacque, de la rhubarbe et des dattes. Sa population est de 16,260 habitans; elle a 2,118 maisons et 12 églises.

Irkoutsk, située sur la rivière Angara, qui sort du lac Baïkal, est la capitale du gouvernement de ce nom. Les églises et quelques autres édifices y sont bâtis en pierres. Elle sert d'entrepôt au commerce entre la Russie et la Chine. Il y a un archevêque et une cour souveraine, dont la juridiction s'étend sur toute la Sibirie. On y compte 10,000 ames. Le nombre des maisons est de 1,500 (1).

Tomsk ou Tomoskos, entre les deux bras de la rivière de Tom, fournit de belles fourrures blanches. On y a découvert d'anciens tombeaux, où l'on a trouvé des pièces d'or et d'argent, des agrafes, des boucles, etc. Il y a dans le voisinage des mines de cuivre et de plomb. Cette ville a 8,000 habitans.

Orenbourg, sur le Jaïk ou l'Oural, fut fondée en 1740 pour protéger les nouvelles conquêtes et favoriser le commerce; c'est aujourd'hui le siége d'un trafic considérable avec les tribus qui sont à l'est de la mer Caspienne. Cette ville fait aussi par caravanes un commerce avantageux avec l'Inde. Il y a 7,000 habitans.

Lieux remarquables. Les autres villes étant moins considérables, nous allons les décrire selon leur ordre géographique et relativement à leur situation à l'égard de la vaste chaîne des monts Ourals. En effet, quoique la portion de l'Asie qui est à l'ouest de cette chaîne et celle renfermée dans son étendue soient incomparablement les plus petites, cependant ce sont les plus importantes sous le rapport de la géographie civile, parce qu'elles sont plus peuplées et renferment plus de villes; elles sont aussi divisées en un plus grand nombre de gouvernemens.

A L'OUEST DES MONTS OURALS, dans le *gouvernement d'Astracan*, est Sarepta près de laquelle sont des colonies d'Allemands; et à l'autre extrémité de ce gouvernement, à l'embouchure de l'Oural ou du Jaïk, est Gourief, situé avantageusement pour le commerce avec les Tatares indépendans. Sur les frontières d'Europe, du côté du Don et dans le *district des Cosaques de la mer Noire*, est Azof sur la mer de ce nom; et au nord-est de ce dernier lieu, dans le *gouvernement du Don*, est Tcherkass. Dans le *gouvernement du Caucase* on remarque sur la frontière diverses forteresses, tels que Stawropol, Alexandrowsk, Mossdok. Au midi du Caucase est Tiflis, capitale de la *Géorgie russe*. A cette ville déjà décrite on pourrait ajouter Gori, petite ville, et la résidence d'un archevêque grec.

Dans les MONTS OURALS et dans le *gouvernement d'Orenbourg*, après

(1) Lesseps, II, 344.

la capitale on remarque Ouralsk, autrefois Jaïk, qui a des manufactures de camelot et un commerce assez considérable. Plus au nord, *Oufa*, sur la Belaya, capitale d'une province du même nom; et dans le *gouvernement de Perm*, qui entremêle l'Europe et l'Asie, sont Ekatherinbourg, ville assez bien bâtie, qui compte environ 5,000 habitans; et plus au nord-est, Irbit habitée par des marchands grecs, arméniens, kalmoucs et tatares.

A L'EST DES MONTS OURALS est la SIBIRIE, divisée en trois grands gouvernemens : *Tobolsk*, *Tomsk* ou *Kholyvan*, et *Irkoutsk*. Leurs capitales, qui portent les mêmes noms, ont déjà été décrites. Kholyvan est au sud de Tomsk; et Jéniséik, qui est au nord-est, compte environ 6,000 habitans. Kiatchta, sur les frontières de la Chine ou plutôt de la Mongolie, et que le commerce avec ce pays rend célèbre, est dans le gouvernement d'Irkoutzk et dans la province de Nertchinsk; la capitale de cette province, qui porte aussi ce dernier nom, est sur la Schilka; c'est la dernière forteresse des Russes de ce côté; c'est là qu'on exile les criminels que l'on fait travailler aux mines; les exilés qui n'ont point commis de grands crimes sont ordinairement relégués à Tobolsk ou dans les environs. Yakoutsk, qui est plus au nord-est, se trouve située sur le rivage glacé du Lena, qui, à cet endroit, a deux lieues de large, quoiqu'à 600 milles de son embouchure. Cette ville, capitale de la province de même nom, ne compte qu'environ 3,000 habitans. Entre Yakoutsk et Ochotzk est un lieu remarquable nommé Oust-Mayo, sur la Mayo, qui se rend dans le Lena. C'est là que réside le chef des Tongouses et où se rassemblent une fois l'an les tribus éparses de ce peuple pasteur. Ochotzk, sur la côte orientale de la Sibirie, est un port qui donne son nom à la mer qui en est voisine. C'est de ce lieu qu'on fait voile pour le Kamtchatka, ainsi que pour l'archipel du nord et pour la côte nord-ouest de l'Amérique.

DANS LA PRESQU'ÎLE DE KAMTCHATKA on remarque sur la côte orientale Avatcha ou le port de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui est le lieu principal, et Kamtchatka à l'embouchure de la rivière de ce nom; sur la côte occidentale et presque à l'extrémité de la péninsule est Bolscherek au fond d'une baie. Les Kamtchatkdales habitent seulement la partie méridionale du Kamtchatka; la partie septentrionale est occupée par les Kouriles.

Manufactures et commerce. Il y a à Astracan quelques manufactures, sur-tout en cuirs. On y recueille du sel. C'est sur les bords de la mer Caspienne que se prépare la colle de poisson, avec la vessie à air de l'esturgeon et du belouga. A 40 milles au nord d'Astracan, se trouve une manufacture considérable de salpêtre. Les Tatares et les Baskirs font des feutres d'une grande dimension, dont quelques-uns sont

exportés. Le cuir de Russie se fabrique dans les districts européens. On le tanne avec l'écorce du saule, après quoi on le teint. On emploie à la fabrication du chagrin des peaux de chevaux et d'ânes; mais il n'y a qu'une certaine partie de la croupe qui y soit propre. Le grain se forme, en pressant, sur le cuir encore mouillé, les semences dures de la grande arroche (1). Les paysans font de la poix avec les pins de Sibirie. Il y a plusieurs manufactures de fer et de cuivre près des monts Ourals.

Le principal commerce de cette partie de l'empire consiste en zibelines et autres fourrures précieuses, que les Chinois recherchent avec empressement, et pour lesquels ils donnent en retour de la soie, du thé et des porcelaines. Avec les Kirguises on échange des lainages, du fer et des objets de ménage, pour des chevaux, du bétail et de fort belles peaux de mouton. Par la mer Noire on exporte en Turquie des fourrures, du kaviar, du fer, de la toile; et on importe des vins, du fruit, du café, des soies, du riz. Les objets d'exportation par la mer Caspienne sont à peu près les mêmes; mais le retour se fait principalement en soie. Les bons ports russes sont Astracan, Gourief et Kisiliar, près l'embouchure du Terek; le meilleur est Bakou, appartenant à la Perse. Les Tatares de l'est de la mer Caspienne apportent les produits de leur pays et de la Bucharie. Ce sont des fourrures, du coton, du chanvre, des peaux, de la rhubarbe; mais le principal article consiste en soie brute, qu'on apporte du Schirvan et du Ghilan, à l'ouest de la mer Caspienne.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons. — Aspect du pays. — Sol et agriculture. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Forêts. — Plantes. — Animaux. — Minéraux. — Eaux minérales.

Climat et saisons. Le climat de la Russie d'Asie s'étend depuis le pied du Caucase où croît la vigne, jusqu'aux roches de l'océan Arctique, sur lesquelles rampe le lichen stérile. Dans la plus grande partie de la Sibirie, dont la frontière la plus méridionale descend jusqu'au 50° deg. de lat., tandis que la septentrionale monte jusqu'au 78°, le climat est plus froid que tempéré. En effet, les trois quarts de cette étendue sont au même niveau que la Norwège et la Laponie, et hors de l'influence des vents tempérés de la mer Atlantique. Au sud du lac Baïkal, le pays est sur la même ligne que Berlin et le nord de l'Allemagne. La chaîne

(1) Took's, *view*, III, 331.

des montagnes qui bordent les régions plus méridionales augmente encore la rigueur du froid, et le lac Baïkal est communément gelé depuis décembre jusqu'en mai (1). La Daourie, ou la province qui entoure Nertchinsk, est de toutes ces contrées orientales celle qui jouit du climat le plus favorable. Le changement des saisons s'opère rapidement dans ces hautes latitudes. En un moment un printemps chaud succède à un long et froid hiver. La promptitude et l'accroissement de la végétation y sont inimaginables.

Aspect du pays. En général, la Russie d'Asie s'offre sous l'aspect de vastes plaines marécageuses, couvertes de neiges, et traversées par d'énormes rivières qui, sous une masse épaisse de glace, poursuivent leurs cours effrayans vers la mer Arctique. Au centre même de la Sibirie on ne trouve point d'arbres. La végétation y est presque anéantie par la rigueur du froid. Vers le sud, le sol est couvert de vastes forêts. Les vues majestueuses des environs du lac Baïkal contrastent admirablement avec les traces de l'industrie humaine, les champs cultivés et les jardins que l'on y découvre. Au sud même, les rivières sont déjà aussi grosses que le Danube et le Rhin, et offrent dans une grande étendue une navigation sûre. Les vastes plaines, nommées steppes, présentent un caractère qui est particulier à l'Asie. Mais les montagnes y sont moins imposantes, et ressemblent plutôt aux Apennins qu'aux Alpes et aux Pyrénées.

Sol et agriculture. Une grande partie de la Sibirie n'est point susceptible de culture. Le sol des districts de l'ouest et du sud est très-fertile. Vers le nord de Kholyvan, l'orge rend douze pour un, et l'avoine vingt. Dans cette terre noire et légère, le sarrasin est sujet à monter; mais semé dans un terrain plus maigre, il rend de douze à quinze pour un. A l'exception du blé, toutes les graines céréales de l'Europe croissent dans la Sibirie méridionale. On a tenté, près d'Astracan, la culture de l'olivier : la chaleur de l'été suffit pour le faire prospérer; mais les hivers y sont trop froids. Les rives de l'Ourals ou Jaïk produisent en abondance de l'excellente rhubarbe : on en trouve également dans les districts méridionaux arrosés par le Yeniseï, et dans les montagnes de la Daourie. Mais en général l'agriculture est loin de fleurir dans tout l'empire russe, et l'on ne peut aspirer à cet avantage tant que les paysans seront esclaves et attachés à la glèbe.

Rivières. Quelques-unes des plus grandes rivières de l'Asie appartiennent à l'empire russe. Il en est dont le cours le dispute, pour l'étendue, à celui des plus considérables fleuves du globe. L'Obi, y compris son embouchure, parcourt 1,660 milles; le Yeniseï 1,530, et le Lena 1,370. Le Hoan-ho, avec ses sinuosités, surpasse l'Obi en longueur. Le

(1) Bell's, *voyages*.

Kiang-keou, qui traverse la Chine, si on y comprend le Porticho, a un cours d'environ 1,750 milles.

L'Obi commence au lac d'Altyn, à 51 deg. de latitude : pour trouver sa source, il faudrait peut-être, en longeant la rivière Chabekan, revenir jusqu'au 47°. L'Irtich supérieur entre dans le lac Saisan ou Zaizan. Lorsqu'il en sort, il reçoit le nom d'Irtich inférieur; et après un long circuit, il se joint à l'Obi au-dessous de Samarof. Il prend sa source vers le 45° deg., et peut-être devrait-il être regardé comme la branche principale. Quoi qu'il en soit, l'Obi perce à travers la chaîne Altaïque, et passe à Kholyvan après avoir reçu quelques petites rivières. Au nord et à quelque distance de Kholyvan, la Tomm et d'autres grosses rivières venant de l'est se jettent dans l'Obi. Nous avons déjà dit qu'au-dessous de Samarof, l'Obi reçoit l'Irtich; après quoi, après avoir reçu la Sosva près de Beresof, il se décharge dans un vaste golfe qui porte son nom, et fait partie de l'océan Arctique. L'Obi est navigable presque à sa source; il abonde en poissons : l'esturgeon de l'Irtich est le plus estimé. L'Obi passe pour le plus grand fleuve de l'empire russe (1).

Après l'Obi vient le Yeniseï. Il prend sa source dans la Siskit, qui sort des montagnes, au sud-ouest du lac Baïkal; mais il ne porte le nom de Yeniseï qu'après avoir été grossi de plusieurs rivières. Alors il dirige son cours directement au nord, presque vers l'océan Arctique. Peut-être y aurait-il plus d'exactitude à dire qu'il tire son origine du lac Baïkal, d'où sort la rivière d'Angara, appelée mal-à-propos Tongouska. En effet, la rivière d'Angara ayant un plus long cours et plus d'importance que le Yeniseï, il serait naturel qu'elle conservât son nom jusqu'à son entrée dans l'océan Arctique, où ce fleuve forme une baie qui a 72 petites îles : il a quelques cascades, mais il est navigable dans sa plus grande partie. On lui donne un mille de large à sa sortie du lac Baïkal : son eau est si limpide que l'on distingue les cailloux du fond à une profondeur de deux brasses (2) : son lit se resserre en passant à travers des rochers. Les pilotes qui naviguent dans le lac Baïkal n'en parlent qu'avec respect, et le nomment la Mer Sainte; ils trouvent mauvais qu'on ne lui donne que le nom de lac. Ils appellent aussi *Saintes* les montagnes qui l'environnent (3).

Plus loin vers le sud est le Selinga, qui, outre d'autres rivières, reçoit l'Orchon et la Toula ou Tola : celle-ci est la dernière qu'on rencontre jusqu'au désert qui sépare la Russie de la Chine. Le pays que traverse la Toula et l'Onon dans la province de Nertchinsk, est un des plus intéressans de la Sibirie pour la botanique et la zoologie, à cause des objets rares et particuliers à l'Asie qu'il offre aux curieux.

Le Lena prend sa source à l'ouest du lac Baïkal. Son cours est

(1) Pennant, *Arct. zool.* CLXI. (2) Bell. 1, 307, 315. (3) *Ibid.* 316.

parallèle à celui de l'Angara, dont il est séparé par une chaîne de montagnes. Il reçoit la Witim et l'Okma jusque près d'Yakoutsk : il se porte du sud-ouest au nord-ouest, direction utile qui établit des moyens de communication avec des contrées lointaines. Après Yakoutsk il poursuit son cours presque directement au nord. Son lit est très-large et entrecoupé d'îles.

Tels sont les principaux fleuves de la Russie asiatique. On a déjà parlé du Volga. Le Jaïk, fleuve considérable, nommé depuis peu l'Oural (1), est le seul qui, après avoir pris sa source à l'est des monts Ourals, perce cette chaîne granitique pour passer à l'ouest, et se jeter dans la mer Caspienne. Le Terek se jette aussi dans la mer Caspienne, et n'est remarquable que par la fertilité de ses rives. Le Kouban suit une direction opposée, et va se perdre dans le Pont-Euxin, ou la mer Noire.

Vers l'autre extrémité de la Russie est l'Anadir, qui traverse le pays des Téchouks. L'Amour appartient à la Chine. L'Onon, aussi appelé Schilka, a un cours d'environ 430 milles.

Lacs. Le lac Piazinsko, l'un des plus considérables de ce pays, est au nord de la Sibirie ; [et dans le pays des Samoïèdes, plus au nord-est, près du cap de Ceverovostochnoï, est le lac de Taïmourskoï.] Nous avons cru, à cause de son étendue, devoir parler du lac Baïkal en traitant des mers intérieures : cependant ses eaux sont douces. Entre l'Obi et l'Irtich se trouve un grand lac de 150 milles de long ; il est divisé par une île en deux parties, dont l'une se nomme lac de Tchani, et l'autre lac de Soumi. Il est d'autres petits lacs au nord de la mer Caspienne ; l'eau de quelques-uns est salée, particulièrement celle du Bogdo, situé près d'une montagne du même nom.

L'Altan-nor ou lac Doré, appelé par corruption lac Elton, est à l'est de Zaritzin, dans le gouvernement de Saratof : ses eaux sont salées ; [et à l'est de ce lac et de chaque côté de la rivière Oural sont plusieurs autres petits lacs qui paraissent être de même nature.] Le lac Altyn, dont il a été question en décrivant le fleuve Obi, est appelé par les Russes Teletzo ; il s'étend vers le nord des monts Altaïques.

Montagnes. Les monts Ourals ont déjà été décrits en parlant de la Russie européenne. La chaîne la plus considérable est celle des monts Altaïques. Suivant Pallas, après avoir croisé la source de l'Irtich, elle présente ses sommets escarpés et couverts de neige, entre ce fleuve et l'Obi ; de là elle tourne vers les sources du Yeniseï, et passe au sud du lac Baïkal où elle prend le nom de montagnes de Sayansk ; dans cet endroit elle se dirige davantage vers le nord jusqu'aux environs d'Ochotsk : elle reçoit là le nom de Yablonnoy, qui signifie montagne des

(1) *Dec. Russ.* IV, 309.

pommes. Quelques branches, sous ce dernier nom ou sous celui des monts Stanovoï, se portent vers l'extrémité de l'Asie. Cette même chaîne prend le nom de chaîne de Daourie au nord de cette province: elle jette quelques rameaux qui s'étendent au sud vers la Chine.

Suivant le même docteur Pallas, Bogdo-Tola ou Bogdo-Alim, montagne énorme, élève avec majesté ses sommets pointus sur les confins des déserts de la Soungarie et de la Mongolie : elle détache trois autres chaînes qui s'étendent, l'une vers le lac Altyn au nord-ouest, l'autre appelée Changay, au sud-est; une troisième nommée Massart ou Musart, dont le sommet est toujours couvert de neige, se porte au sud, où l'on croit qu'elle joint la chaîne du Tibet (1). Enfin, il sort de cette même montagne une branche formée d'énormes roches. On lui a donné le nom de Monts bigarrés : elle va se réunir à l'Alginskoï-Sirt des Kirguises. Entre cette dernière chaîne et celle de Massart ou Musart, la rivière du Sirr ou Sihon, ainsi que la Tala, prennent naissance dans les montagnes d'Ala-Koula. L'Ili coule au nord dans le lac Palkati ou Balcach, et les rivières Esnit et Tshouï, ou Zani, coulent dans la même direction. C'est du Bogdo que sort l'Irtich supérieur. Cette montagne prodigieuse est située au 91e degré de longitude et au 44e de latitude. Il est à présumer que la chaîne Altaïque va rejoindre celle du midi. [Le désir d'indiquer la liaison de ces différentes chaînes de montagnes encore peu connues, nous a forcé de sortir des limites de la Russie asiatique, et d'anticiper sur la description des contrées qui sont au midi de cette vaste région.]

L'argile domine sur la pente occidentale de la chaîne Altaïque. Les hauteurs sont de granit. Dans plusieurs parties, on trouve de la pierre calcaire. Sinnaïa-Sopka, ou les montagnes bleues, qui sont les plus élevées du gouvernement de Kholyvan, n'ont pas plus de 500 toises au-dessus du niveau de la mer. Elles sont formées d'un granit grossier : à la base se trouvent un schiste argileux et de la pierre calcaire. Là, une chaîne granitique se dirige vers le nord. Elle contient de la mine d'argent, de cuivre et de zinc.

Le Schlangenberg est la montagne la plus riche en minéraux. Au nord-ouest, près de la rivière d'Alay, il étend quelques branches qui abondent en minéraux, et sont en grande partie composées de granit et de porphyre. L'une d'elle, située au nord de l'Ouba, s'élève à 900 toises au-dessus du lit de cette rivière. La partie de la chaîne Altaïque, qui occupe l'espace entre l'Obi et le Yeniseï, n'a jamais été examinée à fond; mais on sait qu'elle fournit du granit, du jaspe, du porphyre, de la pierre calcaire de première et seconde formations, des serpentines, du petro-silex, de l'ardoise, du cristal de roche, de la cornaline et de la

(1) Pallas.

calcédoine. L'une des plus hautes cimes est celle du mont Sabin près de la source de l'Abakan. La plupart de ces montagnes sont nues ; c'est à leur base et près des rivières que s'élèvent les forêts. Le mont Sayansk abonde en granit, en porphyre, en talc ou verre de Moscovie. Les branches qui embrassent le lac Baïkal offrent des mines de talc, et des promontoires d'un quartz blanc de lait. On a découvert du charbon fossile près d'Irkoutsk, et l'on rencontre des sources salées dans beaucoup d'endroits.

Les montagnes de Nertchinsk, ou de la Daourie russe, jettent des branches vers la Selinga et l'Amour. Les plus hautes avoisinent les sources de l'Onon et de l'Ingoda : leurs cimes escarpées sont formées de granit. La chaîne qui se dirige au sud de Nertchinsk, sud-ouest et nord-ouest, et passe entre les rivières d'Onon et d'Argoun, est la plus féconde en minéraux. On compte au nombre de ses riches produits le granit, le porphyre, la calcédoine, la cornaline, le beril ou l'aigue-marine, la topaze, la jacinte. Ce district opulent a aussi des lacs salés, des sources chaudes, de l'alun, des pyrites vitrioliques, du soufre natif et du charbon de terre. Les métaux qu'on y rencontre sont le zinc, le fer, le cuivre, et plusieurs mines de plomb qui contiennent de l'argent et de l'or. La zoologie et la botanique n'y offrent pas moins d'objets curieux et intéressans (1).

On a peu visité la chaîne de Stanovoï, nommée aussi Monts d'Ochotsk. C'est une continuation des montagnes de la Daourie. Elle produit à peu près les substances dont on vient de parler; mais une chose qui lui est particulière et qui mérite d'être remarquée, c'est que plusieurs de ses branches sont formées en entier d'un superbe jaspe rouge et vert. La branche qui traverse le Kamtchatka étant toujours couverte de glaces et de neiges, est peu connue : elle a plusieurs volcans.

Au sud-ouest de la Russie asiatique, il y a encore d'autres chaînes dignes d'attention. Telle est la partie inférieure des monts Ourals, qui se dirige à l'ouest au-dessus d'Orenbourg.

Le Caucase forme une partie de la limite qui sépare les domaines russes de la Turquie et de la Perse. Cette chaîne, entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, présente une longueur d'environ 350 milles. Où elle s'élève davantage, elle a cinq milles de large, et de 17 à 25 dans ses autres parties. Ses sommets sont couverts d'une glace éternelle; le plus élevé est l'Elburz, qui a 1,500 toises de haut. Elle est formée d'une substance granitique, à laquelle succèdent l'ardoise et la pierre calcaire ; dans les anciens temps elle produisait de l'or. On y trouve encore de légers vestiges d'argent, de plomb et de cuivre. On croit qu'elle

(1) *Dec. Russ.* VII, 183.

contient du lapis-lazuli. Les vallées du Caucase abondent en excellens arbres forestiers (1).

Forêts. La Russie asiatique est si abondante en forêts qu'on ne leur a pas donné de noms particuliers. A l'ouest du gouvernement d'Irkoutsk s'étend, jusqu'à la rivière de Kan, une vaste et sombre forêt d'arbres résineux (2). Les parties septentrionales et orientales de la Sibirie n'ont point de bois : le sapin de Norwège ne se trouve plus au-delà du 60e deg. de latitude ; le sapin argenté n'outrepasse pas le 58e. En Europe, au contraire, le sapin de Norwège forme d'immenses forêts dans le Lapmarck et jusqu'au-delà du cercle polaire arctique (3).

Steppes. Après avoir parlé des forêts, nous devons jeter un coup-d'œil sur ces vastes plaines absolument de niveau, qui forment un des caractères particuliers de l'Asie et de quelques parties de la Russie d'Europe : elles semblent avoir quelque analogie avec les déserts sablonneux de l'Afrique. Ces steppes ne sont pas absolument dépourvus de végétation. C'est un sable quelquefois parsemé de touffes de gazon, et même de buissons rabougris. Entre les embouchures du Don et du Volga, se trouve un steppe qui ressemble au lit d'une mer dont les eaux se seraient retirées : il a des lacs salés ; on y rencontre même du sel, mais ni bois ni eau douce (4).

A l'est du Volga commence un vaste steppe. On l'appelait autrefois steppe des Kalmouks, parce que des tribus de ce peuple avaient usage d'y errer avant qu'elles se fussent retirées des domaines russes en 1771. Cet immense désert, en y comprenant le steppe d'Issim, a une étendue de 600 milles de l'est à l'ouest ; mais au nord de la mer Caspienne, sa largeur n'excède pas 190 milles : il n'appartient point en entier à la Russie ; la plus grande partie est abandonnée aux Kirguises vagabonds. Une rangée de collines de sable s'étend presque depuis l'extrémité des monts Ourals jusqu'à la mer Caspienne ; le reste n'offre à perte de vue qu'une plaine sablonneuse, où l'on rencontre quelques étangs salés et une grande quantité de coquillages marins.

Le steppe de Barabin, au nord-ouest d'Omsk, a environ 350 milles de long sur 260 de large ; le sol en est noir et productif : on y trouve quelques lacs salés et des forêts de bouleaux. Celui d'Issim ne présente que rarement le même aspect. Dans tous deux, on rencontre des tombes qui indiquent la sépulture des chefs pasteurs tatares ou mongols.

Le vaste espace qui est entre l'Obi et le Yeniseï, depuis le nord de Tomsk jusqu'à l'océan Arctique, est aussi regardé comme un steppe. En effet, c'est une plaine d'une longueur prodigieuse, sans apparence de

(1) Pallas, *dernier voyage*, 1793. (2) *Dec. Russ.* VII, 183. (3) Pennant, *A. Z.* p. CLXXX. (4) Tooke's, *view*, I, 178.

montagnes et presque de collines. On donne le même nom de steppe à l'espace encore plus vaste qui sépare les fleuves Yenisei et Lena, et entre l'océan Arctique au nord, et la rivière Tungouska au 60e deg. de lat., ainsi qu'aux parties qui sont au-delà du Lena, jusqu'à la rivière de Kolyma ou Kovima. Mais la pauvreté des langues se fait sur-tout sentir dans les descriptions géographiques; un steppe russe ressemble tantôt à un désert nu et stérile, et tantôt à des savannes couvertes, et ornées par de fertiles pâturages.

Végétaux. L'empire de Flore, dans la Russie, peut être divisé en deux portions inégales. La plus petite est bornée à l'ouest par le Don et le Volga; à l'est, par les monts Ourals; au sud, par la mer Caspienne, les frontières de la Turquie et de la Perse. Le climat y est délicieux. Le sol incliné vers le sud, et protégé par des montagnes contre les vents du nord, paraît être très-fertile. Ses productions végétales ressemblent beaucoup à celles de la Tauride que nous avons déjà décrites. Le cèdre, le cyprès, le savinier, le genevrier, le hêtre, tapissent les flancs des montagnes: le pêcher, l'amandier, le figuier, déploient leurs richesses dans le réduit abrité des rochers; le cognassier, l'abricotier, le poirier à feuilles de saule, et la vigne, croissent naturellement dans les buissons et les taillis. La rosage à fleurs pourpres et l'azalie du Levant font l'ornement des marais. L'olive, le majestueux platane, le laurier-thym, croissent en abondance sur les bords de la mer d'Azof et de la mer Caspienne; le seringa, le jasmin, le lilas, la rose caucasienne, embaument les vallées romantiques du Caucase. D'aussi beaux échantillons doivent faire espérer aux amateurs de l'histoire naturelle une ample récolte d'objets dignes de leur attention.

La Sibirie forme la portion la plus vaste des domaines russes en Asie. Le sol s'y abaisse en talus vers le nord; et la chaîne Altaïque, toujours couverte de neige, ainsi que d'autres chaînes de montagnes, lui dérobent l'influence bienfaisante du sud. Des plantes robustes peuvent seules résister à un climat si rigoureux. Le chêne et le noisetier, qui supportent les frimas de l'Allemagne, ne pourraient y exister. Si l'on rencontre quelques-uns de ces végétaux au pied de la chaîne Altaïque, ils y sont souffrans, nains et rabougris jusqu'aux rives de l'Amour. Dans la Daourie plus abritée, ils reprennent leur taille naturelle. La bruyère elle-même et le myrte des marais, qui tapissent les parties basses de la Laponie, ne se hasardent pas à l'est des monts Ourals. Il ne faut point en conclure que les nobles fleuves de la Sibirie n'arrosent que des terrains stériles et couverts de glace ou d'une neige éternelle: des forêts de bouleaux et d'aunes peuplent leurs rives. On y voit croître le tilleul, l'érable de Tatarie, diverses sortes de peupliers, des pins et des sapins de toutes espèces. Pendant l'été court de ces contrées, la

terre offre de belles plantes, qui, l'hiver, demeurent ensevelies sous la neige.

La prune de Sibirie, le frêne de montagne, la rose de Daourie, forment des buissons charmans à l'abri desquels fleurissent la pivoine et le lys jaune, dont la racine fournit aux tribus tatares un mets favori. Nous ne parlerons pas de mille autres dont la nomenclature n'offrirait ni instruction ni intérêt. Deux espèces seulement méritent une mention particulière, savoir : la berce à cinq feuilles, et la berce de Sibirie, parce que leurs tiges sèches fournissent aux naturels une efflorescence sucrée, d'où, par la fermentation et la distillation, ils tirent une liqueur forte qui leur fait goûter le premier des plaisirs pour toutes les nations du nord, le plaisir de l'ivresse.

Animaux. Dans la plus grande partie de la Russie asiatique, le renne que l'on trouve jusqu'à l'extrémité la plus orientale de cette partie du monde, tient lieu du cheval, de la vache et de la brebis. [En Asie, cet animal s'avance au midi jusqu'aux bords des rivières Baldsja et Onon, entre le 49e et le 50e deg. de lat. nord ; tandis qu'en Europe il ne descend pas plus bas que le 61e.] Dans le Kamtchatka, les chiens sont employés aux transports comme en Poméranie. Cependant, le midi de la Russie d'Asie est peut-être la première patrie du cheval. En effet, ce noble animal s'y trouve dans l'état sauvage, ainsi qu'une espèce particulière d'âne (1). Suivant quelques-uns, le terrible urus, ou bison, habite les montagnes du Caucase ; mais il se pourrait que les voyageurs l'eussent confondu avec l'yak, ou bœuf grognant de Tatarie. On chasse en Sibirie la brebis sauvage ou l'argali. Celui-ci se trouve aussi sur le mont Taurus, sur le Caucase, et jusque dans le Kamtchatka. L'ibex, ou chèvre des rochers, se rencontre fréquemment dans les précipices du Caucase. Les montagnes qui entourent le lac Baïkal offrent des cerfs d'une hauteur extraordinaire, et en outre l'animal à musc, l'ours sauvage, des loups, des renards, la zibeline qui, à cause de sa fourrure, est l'objet d'un commerce important. Il y a plusieurs espèces de lièvres peu connues ailleurs, [tels que le tokai, le pika, l'ogoton, le sulganou. La gerboise de Sibirie et la gerboise ordinaire se rencontrent dans les endroits sablonneux. C'est encore en Sibirie que l'on trouve une espèce de souris que Linné regardait comme le plus petit de tous les quadrupèdes ; mais depuis, on a découvert dans ces mêmes régions une autre espèce (*sorex exilis*) encore plus petite, et qui ne pèse pas plus d'une drachme.] Le castor se plaît sur les rives du Yeniseï. Le walrus, ou grande espèce de veau marin, n'est point étranger aux rivages de l'océan Arctique. L'espèce commune se trouve jusqu'au Kamtchatka.

(1) Pennant, 1, 2 — *Doc. Russ.*, VI, 309.

Le manati, ou lamentin, qui est peut-être la syrène de la fable, habite le détroit de Bering et les îles entre les deux continens.

Les chevaux des Mongols sont d'une rare beauté. Quelques-uns sont tigrés, d'autres tachetés comme le léopard. On fend les narines aux poulains, afin que dans la course ils puissent aspirer plus d'air. Les trois nations nomades du centre de l'Asie, c'est-à-dire les Tatares, les Mongols et les Mantchous, mangent la chair du cheval, mais jamais crue, comme des auteurs le prétendent. Quelquefois, il est vrai, ils la font sécher au soleil et la mangent ensuite sans autre préparation. L'adon, ou le haras d'un noble mogol, peut contenir de trois à quatre mille chevaux ou jumens. Le bétail est d'une taille moyenne. Il passe l'hiver dans les steppes ou déserts. Ces peuples font usage de lait de jument: ils le font tirer par des vaches qu'on musèle, en leur passant un anneau aux narines.

Les meilleures zibelines se trouvent dans le voisinage d'Yakoutsk et de Nerstchinsk; mais elles existent en plus grand nombre au Kamtchatka. On emploie divers stratagèmes pour les surprendre ou les tuer sans endommager la peau, qui vaut quelquefois 240 liv. sur les lieux. On fait cas du renard noir. Une peau de cet animal suffit quelquefois pour payer le tribut de tout un village (1). Le renard des rochers ou des glaces, communément de couleur blanche, est parfois bleu; on le trouve en grand nombre dans l'Archipel oriental; il le dispute au singe pour l'espiéglerie et l'adresse. On emploie plusieurs moyens ingénieux pour détruire l'ours; les Koriaks arrangent une amorce au bout d'une courroie attachée à une branche d'arbre, de manière que, la branche se relevant, l'animal y demeure suspendu. Dans les montagnes méridionales on recherche sa trace; on y place une corde, ayant à une de ses extrémités un billot, et à l'autre un nœud coulant, l'animal, lorsque son cou s'y trouve embarrassé, fait des efforts pour se dégager : il épuise ses forces en traînant le billot, ou il le lance avec fureur au fond de quelque précipice, dans lequel il est lui-même emporté. [Dans les lieux inondés et marécageux du Caucase se trouve le chauss ou lynx des marais, espèce nouvelle que Gulgdenstaedt a le premier bien décrite, et qui s'est aussi rencontré en Egypte et en Abyssinie (*a*).]

Minéraux. La Sibirie est riche en minéraux. Pierre-le-Grand, le premier, ordonna la recherche et l'examen des mines de ses états. Elles lui ont offert par la suite d'immenses ressources. Les principales mines d'or de Sibirie sont celles de Catherinbourg ou Ecatherinbourg; elles sont à l'est des monts Ourals, vers le 57e deg. de lat. En 1719, on y établit un bureau d'administration. D'autres mines de différens genres, au nord et au sud de Catherinbourg, s'étendent à une distance considé-

(1) Tooke's, *view*, III, 43. (*a*) Cuvier, *Annales du Mus. d'hist. nat.*, t. XIV, p. 155.

rable. On y compte jusqu'à 105 fonderies, sur-tout pour le cuivre et le fer. Les mines d'or de Beresof sont aussi dans ce voisinage; elles étaient de peu d'importance sous le règne de l'impératrice Elisabeth. Celles de Nertchinsk, découvertes en 1704, contiennent principalement du plomb mêlé avec de l'argent et de l'or. Les mines de Kholyvan sont en grande partie situées dans le Schlangenberg, ou mont des Serpens; on commença en 1748 à les exploiter pour le gouvernement. Rarement on trouve de l'or natif dans ces mines. Il est communément mêlé avec d'autres substances, sur-tout avec de l'argent. Il y a aussi des mines de cuivre dans les monts Altaïques. La plus singulière de ces mines est celle qu'on a nommée Dentritic; le minérai en est pâle, affecte la forme de la fougère, et contient peut-être de l'argent. On rencontre des malachites ou cuivre carbonaté vert d'une grande perfection, dans une mine située à 30 milles au sud de Catherinbourg. Ce qu'on appelle pierre d'Arménie est une malachite bleue (1). On trouve le plomb rouge de Sibirie sur une pierre sablonneuse et mi-cassée. Cette substance a donné lieu à la découverte d'un nouveau métal nommé chrome. Le docteur Pallas a aussi découvert une grosse masse de fer natif, près du mont Emor ou Nemir, non loin du Yenisei, au sud de la Sibirie. Mais les mines de fer qui alimentent les nombreuses fonderies des monts Ourals, sont les plus importantes et les plus utiles à la Russie. Malgré tant de richesses minérales, elle est encore obligée de tirer d'ailleurs du vif-argent et du zinc. Les demi-métaux y sont rares.

On trouve près d'Ilek, et non loin d'Orenbourg, du sel gemme. Le charbon de terre est à peine connu; mais le soufre, l'alun, le sel ammoniac, le vitriol, le nitre, le natron, s'y rencontrent en abondance.

La Sibirie produit une grande variété de pierres précieuses, particulièrement la montagne d'Adunchollo, près de la rivière d'Argoun, dans la province de Nertchinsk ou de Daourie. Les principales sont la topaze et la jacinte, toutes deux à prismes triangulaires; le beril ou l'aigue-marine, la chrysolite, des grenats rouges et d'autres d'un blanc jaunâtre, l'opale, etc.; le feld-spath vert, dont les Russes font des ornemens; de très-beaux onix, etc. On trouve dans le voisinage de Catherinbourg ces beaux cristaux de roche nommés cheveux de Vénus et de Thétis.

Le beau jaspe rouge et vert se tire des montagnes les plus éloignées. Le lapis-lazuli se trouve dans le voisinage du lac Baïkal. La chaîne des monts Ourals fournit du marbre blanc. Les montagnes primitives offrent de nombreuses variétés de granit et de porphyre. A toutes ces

(1) Guthrie, *Table of gems.*—Bec., xv, p. 212.

richesses minérales il faut encore ajouter le cuivre natif en cristaux et à grandes lames.]

Eaux minérales. La Russie d'Asie n'abonde point en eaux minérales. A Sarepta, sur la frontière de l'Europe et de l'Asie, il y a une source sulfureuse et fétide. On en rencontre quelques autres en Sibirie. Les eaux minérales de Terek, près du Caucase, ont une température moyenne. Il y en a encore d'autres dans la province de Nertchinsk chez les Kalmouks, au sud des monts Altaïques, dans le pays quelquefois appelé Soungarie, et dans le voisinage du lac Baïkal. Près de ce lac et de la mer Caspienne, on trouve quelques sources imprégnées de naphte et d'huile de pétrole. Mais les principales sources sont celles de Kamtchatka décrites par Lesseps. Les eaux thermales de Natchikin sont près d'un volcan au sud de la presqu'île : il ne paraît pas qu'on soit remonté jusqu'à leur source : l'eau se précipite d'une cascade haute d'environ 300 pieds. M. Kasloff y a construit des bains à l'usage des Kamtchatkdales. Le courant a environ un pied et demi de profondeur, et six ou sept pieds de largeur. L'eau y est extrêmement chaude et d'une nature très-pénétrante. A l'ouest du golfe de Penjinas est une source chaude d'une grande étendue ; elle tombe dans la rivière de Tavatona ; il en sort des nuages de vapeur semblables à de la fumée.

CHAPITRE V.

ILES DE LA RUSSIE ASIATIQUE.

Iles Aleuts. — Iles de Cuivre et îles de Bering. — Ile Kadiak. — Iles Kouriles. — Iles Lachofiennes.

Ces îles étaient autrefois divisées en trois groupes ; savoir : les îles Aleuts, celles d'Andrenovie et les Kouriles. Ces dernières, avec les îles des Renards, s'étendaient jusqu'au promontoire d'Alaska au nord de l'Amérique. Les îles Aleuts ou Aleouts étaient peu connues. On les croyait d'abord plus nombreuses ; on les avait ensuite réduites à deux, celle de Bering et celle de Cuivre. Une nouvelle expédition faite par le capitaine Bellings dans ces mers, et dont M. Sauer a donné la relation, nous a valu sur cet archipel des connaissances plus sûres, et quelques détails curieux dont voici l'abrégé.

[Ces îles forment un arc de cercle qui joint en quelque sorte les deux continens. Elles sont au nombre de douze principales, et accompagnées d'un grand nombre d'îlots. L'île de Cuivre et celle de Bering se rapprochent de Kamtchatka. La première est ainsi nommée à cause de la grande quantité de cuivre qu'on y a trouvé. Les plus considérables ensuite, en

partant de la presqu'île d'Alaska, sont : Onnamak, qui paraît la plus grande, Ounalachka, Omnak, Archka, Tanaga et Kanagah, Amshitka, Kiska, Atton, et enfin les îles de Cuivre et de Bering. Peu de ces îles sont habitées. Les plus peuplées sont Ounalachka et Sithanaka, qui en est voisine. Les insulaires se percent la lèvre inférieure et le cartilage qui sépare les narines, pour y introduire divers ornemens. Les femmes se tatouent; elles font des nattes et en forment divers meubles avec beaucoup d'adresse. Les superstitions de ce peuple se rapprochent du chamanisme. Le mariage n'y est qu'une liaison que l'homme rompt et multiplie à sa volonté. On y rend des honneurs aux morts.

Ces îles offrent des montagnes composées d'une espèce de jaspe, et dont le sommet est couvert de neige. Dans celle de Tanaga il y a des lacs d'eau douce. Les principaux quadrupèdes sont des renards et des souris. Parmi les oiseaux on remarque des canards, des perdrix, des cormorans, des aigles, etc.; parmi les végétaux, le saule nain, le sénevé, l'angélique et plusieurs racines. L'île de Clerk est, dit-on, très-peuplée. Quant à l'idiome des Aleouts, il diffère de celui de l'île de Kadiak, et tous deux n'ont aucune ressemblance avec celui qu'on parle au Kamtchatka.

La population de l'île de Kadiak est d'environ 1,300 hommes, sans compter les femmes. Les Russes y ont un petit établissement, et ces peuples sont sous leur domination. La polygamie y est en usage. On y embaume les morts, qu'on enterre avec leurs armes, et quelquefois avec des esclaves qu'on leur sacrifie. La demeure des naturels est une sorte de cabane peu enfoncée dans la terre; la porte, qui se ferme avec une peau de veau marin, est au levant; au centre est le foyer, au-dessous d'une ouverture dans le toit, laquelle sert en même temps de fenêtre et de cheminée. Les productions végétales de cette île sont le sureau et un grand nombre de framboisiers et de groseilliers. Les habitans vivent de racines et de poisson. Dans l'intérieur de l'île se trouvent de vastes forêts qui peuvent fournir une grande quantité d'excellent bois de construction.

Il paraît que les îles d'Andrenovie et des Renards sont les mêmes que les îles Aleouts; et on ne voit plus que celles-ci sur les meilleures et les dernières cartes (*a*).]

Les îles Kouriles s'étendent depuis le promontoire méridional du Kamtchatka jusqu'à la terre de Jesso et le Japon. On croit qu'elles sont au nombre de vingt. Les plus considérables sont Poro, Mouchir et Mokantourou. Quelques-unes de ces îles sont volcaniques; d'autres contiennent des forêts de bouleau, d'aunes et de pins. La plupart fourmillent de renards de différentes couleurs. Les habitans des Kouriles paraissent avoir une origine commune avec les Kamtchatkdales. Dans

(*a*) *Relation de l'expédition du capitaine Billing*, par Sauer, *passim*.

l'intérieur de quelques-unes de ces îles se trouve un peuple désigné sous le nom de Kouriles chevelus. On ignore ce qui a donné lieu à cette dénomination.

Au nord de la Russie asiatique, entre les embouchures de la Jana et de l'Indigirta, au 72e degré de latitude, un nommé Lachat découvrit en 1774 quelques îles qui ont reçu le nom de Lachofiennes, de celui qui les a découvertes. Plus loin au nord, Lachof a observé une terre qu'il croit être un continent, où il vit des habitans. Il est probable que c'étaient quelques pêcheurs de la côte opposée de la Sibirie; car il est difficile de croire que des hommes aient pu fixer leurs habitations dans une contrée plus septentrionale que la Novaja Zemlia (*a*).

(*a*) Pinkerton, *Modern Geography*, 2e édit. in-4°, 1807, t. II, p. 87. Il cite le 7e vol. des *Nordische beytrage* de Pallas.

EMPIRE DE LA CHINE.

Dans le dernier siècle, les empereurs chinois de la race des Mantchous ont étendu leur vaste empire sur plusieurs contrées occidentales habitées par des hordes errantes de Mongols, de Mantchous et de Tatares. Ils sont en même temps parvenus à établir si fermement leur autorité sur le Tibet, que l'empire chinois peut être regardé comme s'étendant depuis les parties du grand Océan, nommées mers de la Chine et du Japon, jusqu'aux rivières de Sarazou et de Sihon à l'ouest. Cet espace est de 80 deg. qui, à prendre sous la latitude moyenne de 30 deg., donne une longueur de 4,200 milles géographiques. Mais comme la grande horde des Kirguises rend un simple hommage à la Chine, cet empire n'étend pas ses limites réelles au delà de Belour-Tag et le lac Palkati, ce qui réduit sa longueur à 4000 milles. Du nord au sud, à compter depuis les monts Ourals, sous la latitude de 50 deg. jusqu'au sud de la Chine vers le 21 degré, on aura en largeur 29 deg. ou 1,740 milles.

Cet empire forme donc trois grandes divisions; savoir : 1° la Chine proprement dite; 2° la Tatarie chinoise ou le pays des Mantchous et des Mongols au nord et à l'ouest; 3° le Tibet. Ces vastes régions méritent d'être décrites chacune à part, non seulement à cause de leur importance, mais parce qu'elles diffèrent essentiellement par leur régime politique, par leurs mœurs et sous beaucoup d'autres rapports.

PREMIÈRE PARTIE.

CHINE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Noms.—Etendue.—Limites.—Population primitive.—Progrès de la géographie.—Epoques historiques.—Divisions.—Antiquités.

Noms. Cette contrée célèbre est appelée par les naturels du pays Tchon-Koue, mot qui signifie centre de la terre, les Chinois ayant la vanité de croire que toutes les régions du monde ne sont que comme des lisières et des appendices de leur patrie. La Chine porta le nom de Cathay après la conquête de sa partie septentrionale par les descendans

de Zingis ou Gengis, et sous ce nom elle joua un grand rôle chez les poètes et les romanciers. Alors la partie sud se nommait Mangi. On ignore l'origine du nom de Chine que ce pays porte parmi nous. C'est avec peu de raison qu'on le ferait dériver du mot *Sinæ* des anciens, Gossellin ayant démontré que le pays des Sines était situé beaucoup plus à l'ouest. Les voyageurs mahométans du neuvième siècle, dont Renaudot a publié les écrits, donnent à la Chine le nom de Sin; mais les Perses le prononcent Tchin. [Les Russes nomment ce pays Kithaï, et les Japonais Tho.]

Étendue. La Chine proprement dite est située entre le 41e et le 21e deg. de latitude, et entre le 98e deg. de longitude à l'orient de Paris, et le 120e; elle s'étend depuis la grande muraille au nord jusqu'à la mer de la Chine au sud, ce qui forme une longueur d'environ 1,140 milles. Sa largeur, depuis le rivage de l'océan Pacifique jusqu'aux frontières du Tibet, peut être de 884 milles. Sa surface est évaluée à 973,499 milles géographiques carrés. (1) Au sud et à l'est, la mer forme sa limite. Au nord, elle est bornée par la grande muraille et le désert de Chamo. A l'ouest, une ligne conventionnelle la sépare du Tibet. Cette ligne néanmoins est souvent marquée par des montagnes et des rivières. Telle est la rivière Yalou qui tombe dans le Kiang-Keou, et qui sépare la Chine du pays du Tibet.

Population primitive. La population de la Chine paraît être entièrement aborigène ou primitive. Les traits des Chinois ont une grande affinité avec ceux des Tatares, des Mongols et des Mantchous. Cependant il est probable que les Chinois forment une quatrième grande division, qui ne semble pas être strictement dérivée de ces races barbares.

Progrès de la géographie. Les connaissances géographiques sur la Chine sont de fraîche date pour les nations de l'occident. [Les connaissances des Romains paraissent s'être arrêtées à l'ouest du désert de Chamo, dans la petite Bucharie, et au midi de ce désert dans le pays de Sirinagar au nord de l'Inde, et sur la côte au cap Camboja, à l'extrémité méridionale de la Cochinchine (*a*). M. de Guignes a essayé de prouver que les Chinois ont eu des relations avec l'empire romain, et que c'est le pays de Ta-Tsin, désigné dans leurs anciennes histoires.] La première relation de la Chine que nous ayons, est celle d'un voyage fait au neuvième siècle par deux Mahométans. On est surpris d'y trouver le récit d'actions dignes de cannibales; mais on sait combien les écrivains arabes aiment les fables. Ces voyageurs nous donnent cependant une haute idée de l'empire de la Chine. Ils parlent de Canfou, que nous croyons être Canton, comme d'une ville d'un grand commerce.

(1) Forst., *Disc. in the north*, p. 147. (*a*) Gossellin, *Mémoire sur la Sérique*, t. XLIX des *Mém. de l'Acad. des inscrip.*—*Ibid.* Mém. manuscrit sur l'Inde.

Alors les empereurs résidaient à Cambdan, qui semble être la ville de Nankin, mot qui signifie cour du sud, par opposition à Pekin, dont le nom signifie cour du nord. Ce vaste empire continua de demeurer inconnu aux Européens jusqu'à la fin du treizième siècle. Marc-Paul, vers ce temps, publia ses voyages. Oderic de Portenau a donné, en 1318, la relation de celui qu'il avait fait à la Chine (1). Le siècle suivant ne fournit rien à cet égard; mais enfin les ténèbres se dissipèrent, et l'on dut cet avantage à la découverte du cap de Bonne-Espérance, et aux autres expéditions des Portugais.

Époques historiques. On prétend que l'histoire de la Chine remonte, par une chaîne de faits certains, jusqu'à 2,500 ans avant J. C. Le fondateur de cet empire est Fo-Hi; mais les annales chinoises ne commencent guère qu'à Yao, 2357 ans avant J. C. (2); [et même tout ce qui est antérieur à l'époque de la prise de Troie paraît entièrement fabuleux. Semat-Sien, le premier historien des Chinois, ne vivait que 104 ans avant l'ère chrétienne; cet auteur ne commence à déterminer un peu régulièrement la date des événemens qu'à la régence de Koun-ho, ou 841 ans avant J. C. Le premier livre des Chinois est le Chouking, attribué à Confucius, et qui fut, dit-on, écrit 484 avant J. C. (*a*). Mais les Chinois avouent que le Chouking, tel que l'avait écrit Confucius, fut brûlé l'an 213 avant J. C., avec tous les autres livres de l'empire, par l'ordre de l'empereur Chi-hoang-tin. Le Chouking, tel qu'il existe aujourd'hui, a été dicté de mémoire par un vieillard nommé Fou-chung, 176 ans avant J. C., sous l'empereur Vente (*b*). Dans les discussions sur l'antiquité des Chinois, on a trop souvent perdu de vue ces faits importans, qui sont reconnus comme incontestables par les savans de la Chine. Huit cents ans avant l'ère chrétienne, la Chine n'était composée que du Honan, du Chan-sy, du Pé-tche-ly, du Chantong, et d'un petit canton du Chen-sy; elle ne forma un seul corps que vers l'an 220 avant J. C. Bientôt après, livrée aux troubles et divisée de nouveau, elle ne fut réunie que passagèrement; et ce n'est que depuis 1279 ans après J. C., c'est-à-dire depuis 530 ans, qu'elle ne compose qu'une seule et unique monarchie (*c*).] Le nombre des dynasties ou familles qui se sont succédées sur le trône depuis la première nommée Hia, jusqu'à la maison de Tsing qui règne aujourd'hui, se monte à vingt-deux (3). On prétend qu'Yu, le premier empereur de la maison Hia, a écrit un livre sur l'agriculture, et encouragé les canaux d'irrigation. On dit aussi qu'il divisa l'empire en neuf provinces. Les anciennes révolutions de la Chine intéresseraient peu les lecteurs. Chaque dynastie, comme c'est l'ordinaire, finit par

(1) Macartney's, *Emb.*, t. III. *Append.* (2) Du Halde, t. III, p. 7. La Haye, 1756, in-4°. (*a*) De Guignes, *voyages à Pekin*, t. I, p. 166. (*b*) Le P. Gaubil, *Chouking*, p. 356. (*c*) De Guignes, t. III, p. 150. (3) Du Halde, t. I, p. 266.

quelque prince faible ou corrompu, qu'un de ses sujets doué de plus de talens et de courage fait descendre du trône. Quelquefois l'empire se trouve partagé en monarchie du nord et en monarchie du sud. Cette dernière est regardée comme la principale. L'empereur Taitsong, qui régnait dans le septième siècle de l'ère chrétienne, passe pour l'un des plus grands princes dont la Chine s'honore. Les Nieutchés, qui, dans le dix-septième siècle, ont pris le nom de Mantchous, établis au nord de cette grande monarchie, ont souvent influé sur la succession au trône. Sous Gengis et ses successeurs, les Mongols furent maîtres des cinq provinces septentrionales. Hoay-tsong, qui commença à régner l'an de J. C. 1627, fut le dernier prince des dynasties chinoises. Quelques guerres malheureuses contre les Nieutchés ou Mantchous, avaient rendu cet empereur mélancolique et cruel. Il se fit des soulèvemens. L'insurrection la plus terrible eut pour chefs Li et Techang. Le premier assiégea Pekin, dont un mécontentement général lui ouvrit les portes. L'empereur se retira dans ses jardins, tua d'abord sa fille avec son sabre, après quoi il se pendit à un arbre. Il n'avait que 36 ans. L'usurpateur paraissait affermi sur le trône, lorsqu'un prince de la famille royale appela les Mantchous. Ceux-ci s'avancèrent sous la conduite de leur roi Tsong-Te. Mais à peine ce monarque était-il en[illegible] en Chine qu'il mourut. Son fils, âgé de six ans, fut proclamé empereur, et la régence fut confiée à son oncle. Le jeune prince, nommé Chun-Tchig, est le premier empereur de la dynastie actuelle. Il y a eu quatre successeurs de la même famille mantchou. [En 1796, l'empereur Kien-Long abdiqua l'Empire en faveur de Kia-King, son dix-septième fils, actuellement régnant.]

Divisions. La Chine proprement dite se divise ordinairement en quinze ou seize provinces; mais si d'une part on y ajoute Fong-Tien, autrement nommée Koan-ton ou Leao-tong, au nord de la grande muraille, et enfermée par une barrière de pieux, division qui, dans le dénombrement fait par l'empereur Kien-Long, est mis au nombre des provinces de la Chine, et que de l'autre on compte les deux provinces qui subdivisent Kiang-Nan et Hou-Kouang, le nombre des provinces de la Chine sera porté à dix-neuf. Cependant Leao-Tong ayant toujours été considéré comme faisant partie de la Tatarie, et ne se trouvant pas mentionné dans le dernier état remis au lord Macartney, il convient de l'exclure des provinces de la Chine proprement dite. Le nombre de ces provinces est donc de dix-huit. En voici le détail : Pé-tche-ly, Chant-Tong, Chan-sy et Chen-sy, au nord du fleuve Hoan-ho. L'on doit observer que les noms de la plupart de ces provinces expriment leur situation géographique : en chinois, *pé* signifie le nord, *nan* le midi, *tong* l'orient, *sy* l'occident. La vaste province de Kiang-Nan s'étend au nord et au midi du fleuve dont elle porte le nom; elle a été divisée en deux pro-

vinces, dont l'une se nomme Nganhoei et l'autre Kiang-sou : Set-Chouen est à l'ouest de Kiang-Nan. La grande province de Hou-Kouang, qui est traversée par le Kiang-Keou, a aussi été divisée en deux provinces nommées, relativement à leur situation à l'égard du grand lac Hou, Hou-Pa et Hou-Nen. Les autres provinces sont toutes au midi du fleuve Kiang-Keou; Kiang-Si est à l'orient de Hou-Kouang, Koey-tcheou à l'occident, et Quang-si au midi; Yunnan est à l'extrémité sud-est de la Chine et confine aux royaumes de Laos et d'Ava; enfin sur la côte, en procédant du midi au nord, sont Quantong, Fo-Kien et Tche-Kiang (*a*).]

Antiquités. On doit mettre au rang des antiquités chinoises les médailles des anciennes dynasties dont les habitans ont formé des collections curieuses. On trouve aussi à la Chine quelques anciennes pagodes et des tours revêtues de divers ornemens, bâties en mémoire d'événemens fameux; quelques temples peu élevés et d'une autre construction que celle des pagodes; enfin des arcs de triomphe d'une antiquité très-reculée.

Mais le monument le plus remarquable qu'offre la Chine, est cette muraille étonnante qui s'étend le long de ses frontières septentrionales. Cet ouvrage, qui est à juste titre considéré comme l'un des plus grands travaux sortis de la main des hommes, se prolonge sur les cimes de hautes montagnes, dont quelques-unes ont 4,779 pieds de hauteur, s'enfonce dans des vallées profondes, et croise de larges rivières au moyen d'arcades. Dans quelques endroits, la muraille est double et triple pour commander d'importans passages; et de cent verges en cent verges, on trouve ou une tour, ou un fort bastion. Son étendue est de 1,300 milles. Près de Koupekou, le mur a 23 pieds de haut, et 14 pieds d'épaisseur à son sommet. Les tours sont carrées. Quelques-unes ont 45 pieds de haut sur environ 38 de large. La pierre employée dans les fondations et aux angles, est un granit gris. Le reste est construit en briques bleues. Le mortier est blanc et d'une dureté remarquable. Sir Georges Staunton regarde comme certaine l'époque de la construction de cette grande barrière. Suivant lui, elle existe depuis 2,000 ans. M. Bell ne donne à cette muraille que 600 ans d'antiquité, et prétend qu'elle fut bâtie vers 1160. Renaudot la croit plus moderne encore, et observe qu'aucun voyageur au-delà de 300 ans n'en fait mention. Marc-Paul n'en parle pas; et quand on supposerait qu'il n'a point porté ses pas de ce côté, il serait très-étonnant qu'il n'en eût eu aucune connaissance. Au milieu de ces difficultés, on pourrait penser que, d'après le système de défense adopté dans les différens

(*a*) *Mémoires concernant les Chinois*, t. VI, p. 378 et 178.—D'Anville, *Atlas de la Chine*.—De Guignes, t. III, p. 67.

âges, il existait très-anciennement un mur grossier pour servir de barrière à la Chine; que ce mur étant tombé en ruines, on l'a relevé, peut-être après l'invasion de Gengis. L'état actuel de cette construction ne permet guère de lui attribuer une plus haute antiquité.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Gouvernement. — Lois. — Population. — Colonies. — Armées et revenus. — Importance et relations politiques.

Religion. Suivant du Halde, les anciens Chinois adoraient un Être suprême sous le nom de Chang-Ti ou de Tien. Ils désignaient par ce mot l'esprit qui, du haut des cieux, gouvernait le monde, D'autres croient que le Tien n'était que le firmament visible. Ils rendaient aussi un culte à des esprits subalternes qui présidaient aux royaumes, aux provinces, aux cités, aux rivières, aux montagnes. D'après ce système, qui correspond à ce qu'on nomme le Chamanisme, ils offraient des sacrifices sur le sommet des montagnes.

[Laon-Kiun ou Lao-tse établit sa secte 604 ans avant J. C. C'est la plus ancienne qui existe; elle reconnait l'immortalité de l'ame, le culte des génies et des divinités subalternes inférieures aux génies. Le Tao ou l'Être suprême est, suivant Lao-tse, le principe du ciel et de la terre; de là sa secte reçut le nom de Tao-tse (*a*). Confucius, qui naquit 551 ans avant J. C., épura la croyance de Lao-tse; il porta les esprits religieux vers la vie active, au lieu de leur faire un devoir de la retraite et de la solitude, comme l'avait prescrit Lao-tse. Aussi la doctrine de Confucius a prévalu parmi les savans (*b*).]

Vers l'an 65 de l'ère chrétienne, la secte de Fo, venue de l'Indostan, s'introduisit à la Chine. Cette secte tire son nom de l'idole Fo, que l'on croit être le Boudh de l'Indostan. Ses dogmes sont les mêmes que ceux des Indous, [et elle paraît aussi avoir de grands rapports avec la religion du grand Lama.] Elle admet la métempsycose, ou le passage des ames d'un corps à l'autre. On nomme bonzes les prêtres de cette religion, et on croit que Fo voit avec plaisir la bienveillance que l'on témoigne à ses serviteurs. Outre Fo, il y a encore d'autres idoles subalternes. Les jésuites trouvant les sectateurs de Fo plus opposés au christianisme que les autres Chinois, les ont à tort accusés d'athéisme. Depuis le quinzième siècle, plusieurs lettrés chinois ont embrassé un nouveau système religieux. Ils admettent un principe universel sous le nom de

(*a*) De Guignes, t. II, p. 329. (*b*) *Ibid.* p. 333.

Taï-Ki, grand faîte. Il paraît que c'est l'ame du monde des anciens philosophes. Cette opinion, à la vérité, pourrait mériter le nom d'athéisme, et il n'est pas extraordinaire de voir des hommes d'esprit, dégoûtés de l'absurdité des superstitions grossières, finir par tomber dans l'absurdité contraire. Mais les Chinois sont si loin d'être athées, qu'ils adoptent au contraire le polythéisme, et qu'ils croient à l'influence d'une infinité de démons inférieurs sur les moindres actions bonnes ou mauvaises. [Cette dernière secte avait pris naissance dans le onzième siècle, l'an 1070 de J. C. Chao-Kan-Tse en fut l'auteur; mais elle ne prit de grands accroissemens qu'en 1400, lorsqu'elle eut été adoptée par l'empereur alors régnant (*a*); elle est nommée secte de Jukiao. Il n'y a à la Chine aucun ordre de prêtres, si ce n'est les bonzes de la secte de Fo et celle de Lao-Kiun, qui est la même que celle de Tao-tse. Ces deux sectes ont des monastères. De toutes les religions établies à la Chine aucune n'est dominante; elles sont toutes subordonnées au gouvernement (*b*). Les bonzes et les prêtres ne jouissent d'aucun privilége particulier ni de beaucoup de considération. Ils sont ordinairement pris dans les basses classes du peuple. Cependant les Chinois sont extrêmement superstitieux.] Les temples chinois sont toujours ouverts. Il n'y a, à la Chine, qu'un très-petit nombre de chrétiens et de mahométans.

Gouvernement. Le gouvernement de la Chine est patriarchal. L'empereur est absolu, mais il regarde ses sujets comme ses enfans et non comme ses esclaves; les abus d'autorité y sont rares. La stabilité de ce gouvernement, dans ce qui lui est essentiel, étonne avec raison les hommes les plus versés dans l'histoire. Elle repose sur un principe méconnu ailleurs, et que Bacon a établi; savoir: que la «science est une puissance». En Chine, tous les agens du gouvernement ont reçu une éducation soignée; ils montent, par gradation, aux différens emplois. Cette marche est indispensable. Depuis le juge de village jusqu'au premier ministre, il y a neuf classes de ces agens ou officiers auxquels les Portugais ont donné le nom de Mandarins. Les études sévères auxquelles tous sont assujétis maintiennent, à l'égard du gouvernement, la stabilité des principes; et, tandis que le trône subit les vicissitudes attachées aux choses humaines, la constitution reste inébranlable, et les affaires suivent leur cours accoutumé. Dans ce vaste empire, dont la population est si nombreuse, il est possible que la sûreté de l'Etat ne soit pas compatible avec une parfaite liberté. Aux yeux d'un européen, la punition des verges pourra paraître dégrader la dignité de l'homme; ce n'est pourtant en Chine qu'une correction paternelle. Les soldats y montrent beaucoup de douceur envers le peuple; et il n'y a point de sentence de mort qui ne doive être signée de l'empereur.

(*a*) De Guignes, t. II, p. 346. (*b*) *Ibid.* p. 348.

Les gouverneurs des provinces sont absolus. Néanmoins les insurrections y sont assez fréquentes. La vénalité est en Chine un vice universel. Malgré tout, l'aisance et le bonheur du peuple prouvent que, de tous les états connus, c'est encore le mieux gouverné.

Lois. Les lois chinoises remontent à une haute antiquité, et sont en grand nombre. Les édits de la dynastie régnante maintiennent les mandarins dans les bornes étroites du devoir.

Population. On n'est point d'accord sur la population de la Chine. Paw dit hardiment qu'elle est exagérée lorsqu'on la porte à 82,000,000 (1). Dans leur dernière ambassade, les Anglais virent avec étonnement à quel point la Chine était peuplée. [En 165[illegible], après la conquête, Nieuhoff compte, d'après les livres des impositions, 105,871,434 individus. En 1743, un autre dénombrement, publié par les missionnaires, donne 150,265,475. En 1761, celui qu'a fait connaître le père Allerstain, porte 198,214,552. Enfin, celui fourni par le mandarin Chow-la-Zin au lord Macartney, présente 333,000,000 d'individus. M. Barrow a soutenu la possibilité de cet accroissement étonnant de population par des raisons très-plausibles. M. de Guignes fils l'a combattue par des argumens qui le sont aussi. Au milieu de cette incertitude, on doit observer que tous les récits de ceux qui ont été à la Chine, même ceux de M. de Guignes, concourent à prouver une très-grande population. Or, si on suppose à ce pays 150 millions d'habitans, un calcul comparatif avec l'étendue de son territoire donne un individu par quatre arpens; ce qui fournirait une population un peu plus forte qu'en France. Deux cents millions d'habitans font trois arpens par tête; ce qui accorde à la Chine une population égale à celle des Pays-Bas-Hollandais; et, après avoir rapproché et comparé tout ce qui a été écrit sur ce sujet important, ce nombre de deux cents millions me paraît être celui auquel il convient de s'arrêter (*a*).]

Colonies. Les lois chinoises ne permettent à aucun naturel de quitter son pays; d'où il suit que la Chine ne peut avoir aucune colonie proprement dite; il faut néanmoins que ces lois soient mal observées, puisqu'à Batavia et ailleurs on trouve un grand nombre de Chinois qui vont et viennent comme commerçans.

Armées et revenus. Les troupes consistent en un million d'hommes d'infanterie, et en 800,000 de cavalerie. [M. de Guignes n'admet que 600,000 hommes d'infanterie, et 242,000 de cavalerie (*b*). Mais cet auteur paraît porté à diminuer la population de la Chine, et par conséquent ses forces militaires. Cependant il est celui qui fournit les renseignemens

(1) Paw, *Recherches*, t. 1, p. 78. (*a*) Voyez *Mémoires concernant les Chinois*, t. VI, passim.—Nieuhoff, p. 6. Amst., 1668, in-folio.—Barrow's, *travels in China*, p. 674. London, 1804, in-4°.—De Guignes, t. III, p. 55. (*b*) *Ibid.* p. 12.

les plus exacts sur les revenus de cet immense empire, évalué, sans aucune preuve réelle, par Staunton, à 1485 millions (*a*). D'après les calculs très-probables de M. de Guignes, les revenus de l'Etat se montent environ à 710 millions, et ceux de l'empereur à cent millions; total, 810 millions. Les dépenses ne se montent qu'à 500 millions, d'où résulte par an un excédent de 210 millions. L'impôt sur les terres, qui est le dixième de leur évaluation, se paie moitié en argent et moitié en nature (*b*).]

Importance et relations politiques. La Chine n'ayant aucune alliance étrangère, son importance politique est concentrée dans l'intérieur du pays. On a prétendu qu'un seul vaisseau européen serait en état de détruire toute la flotte chinoise, et que dix mille hommes pourraient faire la conquête de cet empire. Mais, vu son étendue, il ne faudrait pas moins d'une armée de 100,000 hommes pour s'y maintenir. Ainsi l'invasion de la Chine, de la part d'une puissance éloignée, ne laisserait point espérer un succès durable.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et coutumes. — Langage. — Education. — Villes principales. — Lieux remarquables de la Chine septentrionale, de la Chine centrale, de la Chine méridionale. — Edifices. — Grands chemins. — Navigation intérieure. — Manufactures et commerce.

Mœurs et usages. En arrivant dans les ports de la Chine, on est frappé de la filouterie et de l'improbité des habitans. Il faut supposer que ces inclinations vicieuses sont moins prononcées dans les lieux où la tentation est plus rare. Il est d'autres défauts qui ne sont pas moins remarquables. Telles sont l'indolence des classes supérieures, et la malpropreté des classes inférieures. Un pauvre dévore tout ce qu'il rencontre, même les animaux morts par suite des maladies les plus dégoûtantes. Du moins celui-ci, au milieu d'une si nombreuse population, peut trouver une excuse dans la nécessité. On doit attribuer à la même cause l'exposition des enfans. D'un autre côté, les Chinois sont doux et tranquilles. Affables par caractère, ils laissent rarement apercevoir la plus légère teinte de rudesse ou d'emportement. Ces qualités sont dues aux soins vigilans de leur gouvernement patriarchal, et à l'abstinence absolue des mets échauffans ou de liqueurs enivrantes. L'usage du thé y est général. Dès le matin on en prépare un grand vase où la famille puise

(*a*) Staunton, t. III, p. 390, (*b*) De Guignes, t. III, p. 94.

toute la journée. Les mariages ne se font que de l'aveu des parens. La polygamie est permise. Pour obtenir l'épouse, on fait un présent à sa famille. Son mari ne peut la voir qu'après la cérémonie des épousailles. [Les célibataires y sont méprisés; mais une sorte de respect religieux s'attache aux filles qui gardent leur virginité (*a*).] Il n'est pas permis d'enterrer dans les villes. Communément les sépulcres sont placés sur des collines ou des montagnes stériles où il n'y a point à craindre que les travaux de l'homme troublent la cendre des morts. Le blanc est la couleur du deuil, afin que, souillée plus aisément, elle atteste, par cette mal-propreté, le chagrin et l'oubli des soins ordinaires. Dans les occasions solennelles, le deuil dure quelquefois trois ans; mais pour l'ordinaire, il n'excède pas vingt-sept mois (1). Les maisons sont de briques ou d'argile durcie, et plus communément de bois. En général, elles n'ont qu'un rez-de-chaussée. Néanmoins celles des négocians ont un étage qui leur sert de magasin. L'extérieur des édifices est orné de colonnes et de galeries; mais intérieurement ils sont peu meublés. Les Chinois portent une longue robe avec des manches larges et une ceinture de soie flottante. La chemise et les pantalons varient suivant la saison. En hiver, l'usage des fourrures est général, depuis la peau de brebis jusqu'à celle de l'hermine.

[Les Chinois sont d'une taille ordinaire; on en voit de bien faits et de très-vigoureux. L'embonpoint étant regardé à la Chine comme une marque d'opulence et d'esprit, les peintres du pays représentent tous les Chinois avec une grosse tête et une taille courte; mais il ne faut pas les juger d'après ces peintures. La figure des Chinois est large, carrée; le front est découvert; les yeux sont alongés, placés à fleur de tête, et assez saillans pour être aperçus tous les deux à la fois quand on regarde de profil. Le nez est petit et aplati entre les yeux; la bouche est médiocre; les oreilles sont larges. Le teint des Chinois est d'un brun clair. Les mandarins laissent croître leurs ongles, sur-tout celui du petit doigt, coutume qui existait en France sous Louis XIV. Les Chinoises ont en général le nez court, la bouche petite, les lèvres vermeilles. Il y en a de très-jolies; mais l'usage général qui a prévalu parmi elles de se farder dès leur plus tendre jeunesse, leur gâte la peau. On connaît leur coutume de se serrer les pieds jusqu'à ce qu'ils deviennent très-petits. Cette coutume n'existe pas chez les femmes tatares. Leurs coiffures varient suivant l'âge: des cheveux épais annoncent une très-jeune fille; une tresse pendante ou quelquefois relevée fait voir qu'elle est nubile. Les femmes mariées portent les cheveux entièrement retroussés, et en forment un nœud qu'elles attachent avec des épingles (*a*).]

(*a*) De Guignes, t. II, p. 279. (1) Du Halde, t. III, p. 146. (*a*) De Guig. t. III, p. 156.

Les Chinois se couvrent la tête d'un petit chapeau en forme d'entonnoir; il varie suivant le rang; il est surmonté d'un large bouton dont la couleur désigne les dignités. En général, l'habit est simple et uniforme. Dans l'audience donnée à lord Macartney, l'empereur n'était distingué de ses courtisans que par une grosse perle dont son bonnet était orné. Les principaux amusemens des Chinois consistent en représentations théâtrales, en feux d'artifices où ils excellent, et en tours d'adresse. Il n'y a en Chine ni richesse ni pauvreté excessive. [Il y a sept classes de citoyens : les mandarins, les militaires, les bonzes, les laboureurs, les artisans et les marchands. Ces derniers sont les moins estimés. Tous les citoyens, lorsqu'ils ont les degrés nécessaires, peuvent parvenir aux emplois. Les laboureurs sont les plus nombreux, et c'est la classe que le gouvernement protège le plus (*a*). Le respect pour la vieillesse, pour ses pères et mères, pour ses supérieurs, ne se trouve dans aucun pays de la terre commandé par les lois, les mœurs, les habitudes et la religion, au même degré qu'à la Chine.]

Langage. L'idiome chinois est regardé comme le plus singulier de l'univers. [Suivant M. de Guignes, la langue chinoise a 53,000 caractères, dont 10,000 seulement sont nécessaires à connaître, et il n'y a cependant que 364 sons qui se nomment clés (*b*).] Il paraît que cette langue était originairement hiéroglyphique. Dans la suite, on ne considéra plus que le son. Les idées abstraites sont, comme à l'ordinaire, exprimées par des termes relatifs. Ainsi, le mot vertu qui, en latin, emporte avec lui l'idée de force, se restreint, chez les Chinois, à la piété filiale. L'ascendant de la science ayant de bonne heure prévalu dans ces contrées, la force physique n'a pas été admise comme une qualité distinctive. [On distingue la langue mandarine, parlée par les hommes bien élevés, d'avec la langue vulgaire, qui est la seule que connaisse le bas peuple.]

Education. Les établissemens d'éducation sont nombreux à la Chine; mais les enfans des pauvres sont principalement instruits dans la profession de leurs pères. Un traité d'éducation chinoise publié par le P. du Halde, recommande comme points capitaux, 1° six vertus; savoir, la prudence, la piété, la sagesse, l'équité, la fidélité, la concorde; 2° six actions louables; savoir, l'obéissance aux parens, l'amour fraternel, l'union et l'harmonie dans les familles, l'affection pour ses voisins, la sincérité dans l'amitié, la bienveillance à l'égard des pauvres et des malheureux; 3° six articles essentiels d'instruction; savoir, la connaissance des rites religieux, la musique, l'habileté à tirer de l'arc, l'équitation, l'écriture, le calcul. Un tel plan d'éducation vaut mieux sans doute que l'étude de quelques langues mortes. [Il existe

(*a*) De Guignes, p. 425. (*b*) *Ibid.* t. II, p. 388.

peu de villages à la Chine où l'on ne rencontre une école; il y en a dans tous les bourgs et dans toutes les villes. Le gouvernement ne subvient aux frais d'aucun collége établi dans les provinces; il entretient seulement celui de Pekin, appelé Koue-Tse-Kien, dans lequel l'empereur fait élever les enfans des grands. Les gens riches ont des précepteurs chez eux. L'état de précepteur est honorable, et les enfans ont un respect profond pour leurs maîtres (*a*).]

Villes principales. [Les villes de la Chine sont en général ceintes par des murailles, quelquefois flanquées de tours, et entourées de fossés remplis d'eau. Ces villes sont très-étendues relativement à leur population, parce qu'elles renferment dans leurs enceintes des jardins très-vastes, des espaces vides et même des champs cultivés; leurs portes s'ouvrent au soleil levant, et se ferment à la nuit. Des soldats y sont toujours postés en sentinelles pour veiller sur ceux qui entrent et qui sortent. La police y est parfaitement faite. La fondation de la plupart est postérieure au temps des Tsin, ou à l'an 250 avant Jésus-Christ (*b*). Les villes du premier ordre se distinguent par le surnom de Fou; le mot de Tcheou désigne les villes du second ordre, et celui de Hien les villes du troisième. Quelquefois une Fou, ou ville du premier ordre, est divisée en plusieurs Hiens (*c*). Chaque Fou paraît donner son nom au district dont elle est la capitale, et dans lesquelles les provinces se trouvent subdivisées. On compte, dit-on, dans l'empire jusqu'à 4,400 villes murées].

Pekin est la capitale de la province de Pé-tche-ly et de tout l'empire. C'est la même ville que Cambalu, capitale du Cathay chez les auteurs du moyen âge. Elle est, dit-on, trois fois plus grande que Paris, et entourée de faubourgs qui à eux seuls formeraient de grandes cités. La plupart des rues sont tirées au cordeau. Beaucoup ont 120 pieds de largeur et plus d'une lieue de longueur; elles sont garnies de riches boutiques. La ville est entourée d'un mur de 30 pieds d'élévation, assez épais pour que des sentinelles à cheval soient placées dessus. Ce mur est percé de neuf portes formées par de hautes arcades d'une assez bonne architecture. Le palais à lui seul a deux lieues de tour; il est formé d'un grand nombre de bâtimens pittoresques, dispersés sur une grande étendue de terrain, et placés de manière à donner à l'ensemble un air d'enchantement. Les maisons n'ont qu'un étage et sont fort propres. Souvent trois générations habitent sous le même toit. La police se fait à Pekin avec beaucoup d'exactitude. On y compte, dit-on, deux millions d'habitans (1). [Le mot de Pé-kin signifie cour du nord, par

(*a*) De Guignes, t. II, p. 410. (*b*) *Ibid.* t. III, p. 107 et 141. (*c*) *Aperçu sur la Chine*, p. 14; dans le t. XII de l'*Histoire générale de la Chine*, par le P. Mailla.

(1) Staunton, II, p. 329.

opposition à Nan-Kin, qui signifie cour du midi. Le véritable nom de Pekin est Chun-Tien-Fou; elle fut fondée en 1111 avant Jésus-Christ, à deux lieues nord-est de l'ancienne ville de Yen-King. Elle est divisée en deux parties, la ville chinoise et la ville tatare; cette dernière n'a été bâtie qu'en 1544.]

Nankin, capitale de la province de Kiang-Nan, est appelée Mangi par les écrivains du moyen âge. C'était autrefois la résidence des empereurs. On dit cette ville plus spacieuse que Pekin, et on la regarde comme la plus considérable de l'empire; son enceinte n'a pas moins de 15 milles de circonférence. Il y avait un très-beau palais qui fut brûlé en 1645, lorsque les Tatares envahirent la Chine. C'est près de Nankin que se trouve la fameuse tour de porcelaine, si haute que, pour parvenir à son sommet, on monte 884 degrés. Elle est couronnée d'une pomme de pin d'or massif. Le canal Impérial passe à Nankin. Cette ville compte un million d'habitans, outre une garnison de 40,000 hommes.

Canton ou Quang-Ton, ou Quang-tcheou-Fou, capitale de la province de ce nom, est le seul port de la Chine qu'il soit permis aux Européens de fréquenter, et le plus grand de toute cette vaste contrée. Souvent on y voit à l'ancre 5,000 bâtimens. Les rues sont droites et pavées, mais la plupart sont étroites. Il se fait dans cette ville un trafic immense. Toutes les nations de l'Europe y ont des factoreries. Le thé est le principal objet d'exportation. L'Angleterre en tire, dit-on, treize millions de livres pesant. Cette ville est si peuplée qu'un grand nombre d'habitans y loge sur le fleuve dans des barques. On y compte 1,500,000 ames.

Lieux remarquables. Nous avons peu de renseignemens sur ce grand nombre de villes populeuses et riches, répandues sur le vaste sol de la Chine. Nous nous contenterons donc, après avoir décrit les trois principales, de passer en revue quelques-unes des plus remarquables, en procédant du nord au midi.

Dans la Chine septentrionale, au nord de la rivière Hoeï-ho et du fleuve Hoan-ho, dans la *province de Pé-tche-ly*, outre Pekin, on doit nommer Paoting; Fou ou chef-lieu d'un département qui contient 19 districts, dont trois Tcheou ou villes du second ordre, et 16 Hiens ou villes du troisième ordre (*a*). Tsinan, dans la *province de Chantong*, est célèbre par ses fabriques de verre et ses soies. Taynen est dans la *province de Chensi*, et peu éloigné du fleuve Hoan-ho; on y fabrique de riches étoffes et de beaux tapis.

Dans la Chine centrale, entre le Kiang-keou, la rivière Hoeï-ho et le Hoan-ho, on distingue d'abord la ville de Sin-gan-fou, capitale de

(*a*) Nomenclature des provinces, dans l'*Histoire générale de la Chine*, t. XII.

la *province de Chensi*, près de la rivière Hoeï-ho. Elle a quatre lieues de tour; ses murs très-élevés forment un carré régulier.

[Tching-tou, capitale de la *province de Setchuen*, est située dans une île formée par des rivières.

Kaisong-fou, capitale de la *province de Honan*, est sur le Hoan-ho. Elle éprouva, en 1642, une inondation qui faillit la submerger en entier.

Dans le Kiang-nan, outre Nankin, on doit nommer Yang-tcheou-fou, près de laquelle sont les jardins célèbres d'Ou-Yuen, appartenant à l'empereur (*a*); Liut-tcheou-fou, qui se trouve sur la route de Quanton à Pekin, et Sou-tcheou-fou, près du grand lac Tay-hou; cette dernière est célèbre par ses jolies femmes dont on fait commerce, et qu'on instruit avec soin dans tous les arts d'agrément.

Dans la partie du *Hou-Kouang*, qui est au nord du Kiang-keou, sont Siang-Yang, Tengan et Hoang-tcheou, sur le Kiang-keou.

Dans la CHINE MÉRIDIONALE, entre le fleuve de Kiang-keou et la côte, est Voutchang, au confluent du Kiang-keou et de la rivière de Yuen. On distingue encore Fou-tcheou dans la *province de Kiang-si*, et Fou-tcheou sur la côte, dans la province maritime de Fo-Kien. La ville de Kieou-kang-fou est sur la limite septentrionale de la *province de Kiang-si*, et sur les bords du fleuve Kiang-keou, qui est fort large en cet endroit. La ville de Kieou a de bonnes murailles, des rues pavées et garnies de boutiques. On y fabrique beaucoup de bottes (*b*). Dans la même province, et plus au midi, est Kan-tcheou-fou, ville considérable, dont le territoire produit beaucoup d'arbres à vernis. Les murs sont en bon état et flanqués de bastions carrés. Les portes sont ornées de pavillons. La jonction des deux rivières Tchang et Kan a lieu à la sortie de la ville (*c*).

Kou-Fyang est la capitale de la *province de Koeï-tcheou*. Yunnan, près d'un lac, est aussi le chef-lieu de la province où elle est située. *Quang-ton* ou Canton, capitale de la province du même nom, a déjà été décrit. Macao, en partie construit et possédé par les Portugais, est bâti sur un terrain montueux, à l'extrémité d'une île, nommée par les Chinois Ama-gao, et en langue mandarine Ngao-men. Les rues sont pavées. Cette ville, autrefois très-florissante, est considérablement déchue; cependant la plupart des nations européennes qui trafiquent à la Chine y ont des comptoirs (*d*). Vers la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième, les Européens étaient admis dans le port de Ning-Po, aussi nommé Liampo ou Liampoa, dans la *province de Tchekian*. Ning-Po est encore un des trois ports d'où il est permis aux Chinois d'expédier des marchandises pour l'étranger. Les deux autres sont Quan-

(*a*) De Guignes, t. II. (*b*) *Ibid.* t. I, p. 307. (*c*) *Ibid.* p. 291. (*d*) *Ibid.* t. III, p. 180.

ton et Emouy; ce dernier, nommé aussi Hiamen, est dans une île et sur la côte, dans la *province de Fo-kien*, vis-à-vis Formose. Les Anglais y ont eu un comptoir.]

Edifices. Les principaux édifices sont des pagodes et des tours, dont quelques-unes ont neuf étages. Les temples sont peu élevés et toujours ouverts. On sait que l'architecture chinoise a un caractère original. On a déployé dans la construction du palais impérial à Pekin tout ce qu'elle offre d'éclat. [Dans les campagnes sont un grand nombre d'arcs de triomphe, élevés aux frais des particuliers, la plupart en l'honneur des veuves qui sont mortes sans s'être remariées].

Grands chemins. Les grandes routes de la Chine sont parfaitement entretenues. Celle qui avoisine la capitale, et par laquelle on entre à Pekin, est magnifique : c'est une large avenue garnie d'arbres et d'un niveau parfait. Le milieu est pavé avec des dalles de granit, dont la longueur est depuis six pieds jusqu'à seize. On les a fait venir de fort loin. [Cependant ces routes ne sont pavées qu'à l'approche des grandes villes. On y est aussi très-incommodé par la poussière; elles sont mal alignées, et on permet souvent aux particuliers d'y creuser des puits ou des trous au niveau du sol.]

Navigation intérieure. Les canaux de la Chine ont souvent excité l'envie et l'admiration des autres nations. Les fleuves Hoan-Ho et Kiang-Keou dirigeant tous deux leur cours vers l'est, c'était du nord au sud qu'il était important d'établir des communications. Ces vues sont en grande partie remplies par le canal impérial, qui l'emporte sur la grande muraille, par son utilité et son importance. On dit qu'il fut creusé dans le dixième siècle, et que 30,000 hommes y furent employés pendant dix ans. Il n'est point en ligne droite, ni étroit, comme les canaux d'Europe. Son cours est sinueux, sa largeur inégale, et quelquefois très-considérable. La rivière Eu-Ho y verse ses eaux. Il y a des écluses ménagées avec habileté, et d'un entretien peu coûteux. Elles s'ouvrent à des heures fixes. Le niveau d'eau a été pris avec tant de soin, qu'il s'en perd fort peu, et que les ruisseaux qui se jettent dans le canal remplacent abondamment le déchet. Sir John Staunton a donné une description détaillée de ce canal célèbre. Suivant lui, il commence à Lin-Sin-Chou, où il joint l'Eu-Ho, et se prolonge jusqu'à Han-Chou-Fou, en suivant une ligne irrégulière, dont la longueur est d'environ 428 milles. A l'endroit où il joint l'Hoan-Ho, il est large d'environ trois quarts de mille. [Il ne paraît pas qu'il ait fallu percer aucune montagne pour creuser un canal, comme le prétend lord Macartney. Ce canal porte le nom de Yun-Ho en chinois (*a*).] Au sud, le fleuve Kan-Kian, qui coule du sud-ouest au nord-est, pourvoit à la navigation (1).

(*a*) De Guignes, t. II, p. 199. (1) Staunton, t. III, p. 204.

Il y a une infinité d'autres canaux dont nous ne parlerons point. Il n'y a pas de province qui n'ait le sien avec des embranchemens, pour conduire à toutes les villes et à la plupart des villages.

Manufactures et commerce. Les manufactures de la Chine embrassent presque toutes les branches d'industrie. Les plus renommées sont celles de porcelaine, de soie, de papier, etc. La porcelaine de la Chine jouit depuis plusieurs siècles d'une haute célébrité. On emploie dans sa fabrication une argile blanche, nommée kaolin, et le petuntzé, sorte de spath altéré; quelques-uns y joignent la roche savonneuse et le gypse (1).

Le commerce intérieur de la Chine est immense, et se fait en grande partie par eau. Celui du dehors, vu l'étendue du pays, a peu d'importance. Il se fait quelques affaires avec la Russie et le Japon. Le principal objet d'exportation est le thé. Il en passe annuellement en Angleterre pour environ 24,000,000 de francs. [Tout le commerce étranger se fait à Quanton, et par l'entremise d'une compagnie privilégiée de marchands chinois, que l'on nomme Hannistes. Les principaux articles d'exportation sont, après le thé: la soie, le nankin, la porcelaine, le musc, le borax, le camphre, la cannelle, le mercure, l'or, la rhubarbe, le sang-dragon, le sucre, la toutenague, la turmerick. Les marchandises qu'on y importe après le coton et les draps, les deux plus forts articles sont : l'acier, les ailerons de requins, l'ambre gris, l'ambre jaune, l'arac, qui vient de Batavia, de Malacca ou de la Cochinchine; l'assa-fœtida, l'azur, le benjoin, le bezoard de vache, la bitche de mer, le calin, sorte d'étaim qui vient de Malacca ou de Batavia; le camphre de Borneo, la cire, les clous de girofle, la cochenille, le corail, la corne de rhinocéros, les coupons de draps écarlates, le cuivre du japon, l'écaille de tortue, l'ébène, le fil d'or, le ginseng du Canada, les glaces, les vîtres, les montres d'or, de la muscade, des nids d'oiseaux, de l'opium, des peaux de lapins et de loutres, des perles, du poivre, des rotins, du bois de sandal, du tabac du Brésil. M. de Guignes a très-bien prouvé que les Chinois n'éprouveraient aucune privation par la cessation du commerce des Européens, excepté à l'égard du coton et des draps dont ils pourraient encore facilement se passer (*a*).]

(1) Staunton, t. III, p. 300. (*a*) De Guignes, t III, p. 243.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons. — Aspect du pays. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Forêts. — Végétaux. — Animaux. — Minéraux.

Climat et saisons. Les Européens, ne fréquentant guère que le midi de la Chine, se sont habitués à considérer son climat comme très-chaud. Cependant les parties septentrionales sont sujettes à des hivers aussi rigoureux que ceux qu'on éprouve en Europe. La chaîne des monts Mantchous, toujours couverts de neige, influe tellement sur la température de Pekin, que le terme moyen du thermomètre y est pendant les nuits d'hiver de 20 degrés au-dessous de zéro, et que rarement il est pendant le jour au-dessus du point qui marque la glace. [A Quanton, le thermomètre descend quelquefois en hiver à 1 ou 2 degrés au-dessous de zéro, et monte en été jusqu'à 32 degrés au-dessus. Les mois les plus chauds sont juillet, août et septembre; les plus froids, novembre, décembre et janvier (*a*).] Au reste, il n'est pas possible d'assigner une température à un pays si vaste. Il n'est peut-être pas de plante qui ne pût subsister et croître dans quelqu'un des terrains que renferment les limites de ce vaste empire. [Les vents sont réguliers, sur-tout dans la partie méridionale. Ceux du nord et du nord-est soufflent en octobre, novembre, décembre, janvier, février et mars. Ils sont forts; et comme ils viennent des contrées glacées de la Tatarie, ils sont secs, piquans et froids. Les vents de l'est et du sud-est soufflent en avril et en mai; les vents d'est amènent quelquefois de la pluie; ils sont assez forts : ceux du sud sont plus modérés. Les vents du sud et du sud-ouest soufflent en juin et en juillet; ils sont chauds et plus forts que ceux du sud : ceux de l'ouest sont faibles et occasionnent de fortes chaleurs; en août et en septembre, les vents repassent à l'est par le sud, et reviennent enfin en octobre au même rumb d'où ils étaient partis. Il y a des ouragans ou typhons qui se font sur-tout sentir en juillet, août et septembre (*b*).]

Aspect du pays. L'aspect de la Chine est extrêmement varié. En général le sol y est fertile. La surface en est unie et coupée par beaucoup de rivières, de ruisseaux et de canaux. Cependant on y trouve des chaînes de montagnes granitiques, et quelques portions où la nature inculte et sauvage déploie des beautés mâles et sévères. La culture en a considérablement diminué le nombre; et les Chinois, en les imitant en petit dans leurs jardins, cherchent à se dédom-

(*a*) De Guignes, t. III, p. 309. (*b*) *Ibid.* p. 308 et 310.

mager de l'uniformité qui résulte de la perfection des travaux champêtres. A tout prendre, [la figure bizarre de certaines montagnes,] le style original de l'architecture, la forme extraordinaire des arbres et des plantes, donnent au pays un air très-pittoresque.

Sol et agriculture. Le labourage, suivant tous les voyageurs, y est porté au plus haut point de perfection. On sait que l'empereur rend chaque année hommage à ce premier des arts, en traçant quelques sillons. On a décrit en détail ce qui concerne l'agriculture chinoise. Voici quelques traits de ce tableau : Lorsque le terrain n'est point de niveau, les Chinois en convertissent la pente en un certain nombre de terrasses, soutenues par de petits murs de pierres. Une montagne se trouve ainsi cultivée jusqu'au sommet, où l'on ménage un réservoir d'eau pour les arrosemens. [Dans plusieurs provinces, on arrose aussi les terres par le moyen de roues hydrauliques, faites avec des bambous, et qui sont d'une légèreté et d'un effet admirables. On sait aussi lancer avec beaucoup d'industrie, par le moyen de paniers fabriqués exprès, l'eau d'un étang sur les champs qui en sont voisins (*a*).] Les Chinois portent aux engrais une attention particulière. Des vieillards, des femmes et des enfans ramassent dans les rues et sur les routes les fientes des animaux. Les excrémens de l'homme ne sont point négligés. Dans les fermes et sur les bords des sentiers, l'on enfouit en terre des vases pour l'usage des passagers qui ont des besoins. On ramasse les os d'animaux; les résidus de végétaux, de racines, tout s'emploie jusqu'aux poils, aux cheveux que les barbiers ont coupés et recueillis. On mêle ces engrais avec de la terre argileuse, on laisse le tout se mûrir par la fermentation. Malgré ces soins extrêmes, la quantité d'engrais que l'on recueille ne suffirait pas à la culture. On la réserve donc pour la production des principales plantes alimentaires, telles qu'une sorte de choux nommée petsaï, d'un goût très-délicat, etc. A la Chine, on l'obtient sans beaucoup d'engrais, et on ne laisse point les terres en jachères. L'irrigation est regardée comme un point principal. La culture est d'une propreté remarquable. On ne laisse point de mauvaises herbes dans un champ. La charrue est très-simple, n'a qu'une poignée et point de coûtre, parce qu'il n'y a point de gazon à couper (1). [Il n'y a point de prairies artificielles, et presque point de pâturages; on ne connaît pas l'usage des jachères. Le riz est le principal objet de culture, et ensuite le froment. La province de Hou-Kouang est une de celles qui produit le plus de riz, ensuite ce sont celles de Kiang-nan et de Quantong. Kiang-si n'en donne que ce qu'il faut pour la nourriture de ses habitans. Quang-sy donne du riz et du froment; Petche-ly, Chan-sy, Chen-sy et Chantong donnent du froment et du

(*a*) De Guignes. (1) Staunton, t. III, p. 157 et 306.

millet; mais les Chinois ne cultivent point l'avoine, et l'arrachent au contraire comme les mauvaises herbes. On cultive la canne à sucre dans le Fokien, le Setchuen, le Quantong et le Kiang-nan. Cette dernière province produit les meilleurs thés verts, et Fokien les thés bruns. C'est dans la province de Quantong que croissent les plus communs. On cultive le coton dans le Houkouang, dans le Fokien, dans le Quantong et dans d'autres provinces. L'indigo se recueille principalement dans le Tchekiang, dans le Chan-tong et dans le Quantong. Les mûriers, et par conséquent la soie, abondent dans le Kiang-nan, dans le Fokien, dans le Tchekiang, dans le Honan, dans le Setchuen et dans le Quantong. Sur les montagnes, on cultive le tcha-chou, arbuste dont la graine sert à faire de l'huile (*a*)].

Rivières. Deux grands fleuves, l'Hohan-Ho et le Kiang-Keou, méritent une attention particulière. Le premier, nommé rivière Jaune à cause du limon qu'il charie, prend sa source dans deux lacs situés dans les montagnes de la portion de la Tatarie nommée Kokonor, au 35e deg. de latitude nord, et au 95e deg. de longitude à l'orient de Paris, suivant la carte d'Asie d'Arrowsmith. Ce fleuve, après un cours dont la direction varie, et qui est d'environ 1,510 milles, ou, suivant l'estimation de la dernière ambassade anglaise, de 1,870 milles, se jette dans la mer Jaune. Sa largueur n'est guère que d'un mille, et sa profondeur que de 9 à 10 pieds; mais il coule avec une grande rapidité. A 60 milles de son embouchure, il est traversé par le canal Impérial.

Le Kiang-Keou, ou Yang-tse-Kiang, prend sa source dans le voisinage de celle de Hoan-Ho, ou, d'après les relations reçues et les cartes, à 170 milles plus à l'ouest. Il serpente autant vers le sud que le Hoan-Ho vers le nord. Après avoir baigné les murs de Nankin, il se jette dans la mer, à 87 milles au sud de l'embouchure du Hoan-Ho. Dans l'étendue de son cours, à peu près égale à celle du Hoan-Ho, il prend différens noms. Près de sa source, les Eleuts le nomment Porticho. Ces deux fleuves ne le cèdent point pour la longueur de leur cours à celui des Amazones. Tout majestueux qu'est le Gange, il n'a pas la moitié de leur étendue. La dernière ambassade anglaise évalue à 1,900 milles le cours du Kiang-Keou. Il est remarquable que ce fleuve aussi bien que le Hoan-ho prennent leurs sources dans les mêmes montagnes, coulent pendant quelque temps assez près l'un de l'autre, se séparent ensuite, laissent entre eux un espace de 15 degrés, et viennent enfin se décharger dans la même mer, renfermant ainsi une immense étendue de terrain qu'ils ont fertilisée. [En se jetant dans la mer orientale, au 32e deg. de latitude, le Kiang-Keou a formé, au rapport des Chinois, l'île Tsong-

(*a*) De Guignes, t. II, p. 117, et t. III, p. 199, pl. 74 et 75 de l'Atlas.

ming, qui se trouve à son embouchure. Il est profond; mais il n'est pas aussi rapide que le Hoan-Ho. A 140 lieues de la mer, à la ville de Kieou-Kiang, il a environ une demi-lieue de large, à Tsin-Kiang-Fou, qui est à trente lieues de son embouchure, il a une lieue de large (*a*).]

Beaucoup de grandes rivières portent à ces deux fleuves le tribut de leurs eaux. [Telle est la rivière de Hoey-ho qui traverse la province de Chen-sy, et se jette dans le Hoan-Ho, en formant avec ce fleuve une ligne qui s'écarte peu du même parallèle, et qui établit une ligne de démarcation naturelle pour la partie la plus septentrionale de la Chine. Hoay-Ho est une autre rivière qui se jette dans le grand lac Hout-tse-hou et de là dans le Hoan-Ho, près de son embouchure. Dans le centre sont les rivières de Lo-Kiang, de Kan-Kiang et de Ou-Kiang, qui se jettent dans le Kiang-Keou, et qui courent du sud au nord; dans le midi, le Long-Kiang qui vient de l'est, et qui prend différens noms dans diverses parties de son cours, et le Pe-Kiang, qui coule du nord au sud, se réunissent à peu de distance de leur embouchure pour se jeter dans le golfe de Quang-tcheou-Fou ou de Quanton (*b*).]

Lacs. La Chine ne manque pas de vastes et beaux lacs. Du Halde nous apprend que celui de Tong-Tint-Hou, dans la province de Hou-Kouang, a plus de 80 lieues de tour. Le lac de Poyang-Hou, dans la province de Kiang-si, a environ 30 lieues de circuit; il est formé par le confluent de quatre rivières. [Ces deux lacs sont au midi du Yan-tse-Kiang, et communiquent avec ce fleuve. Il y a aussi un lac considérable assez au sud de Nankin, nommé Tay-Ho, qui est très-considérable. Il y en a deux autres très-grands entre l'espace compris entre le Hoan-Ho et le Yan-tse-Kiang dans ces parties de leurs cours où ces deux grands fleuves, non loin de leurs embouchures, se rapprochent le plus l'un de l'autre. Ces lacs se nomment Kaoyeou-Hou et Hant-tse-Hou. Ce dernier est le plus près du Hoan-Ho avec lequel il communique, et est formé par la rivière Hoay-Ho]. Nous nommerons encore, parmi les lacs remarquables, [ceux de Payoing, de Sec-Hou et celui de Oui-chan-Hou, près du Hoan-Ho, et sur les limites des provinces de Kiang-nan et de Quanton. Dans le centre de la province de Yunnan, près de la capitale, sont deux lacs assez considérables, et un autre plus à l'ouest, nommé Chang-koïn, près de Talitou.] Sur un lac, près du canal Impérial, on voit quelques milliers de petites barques et de radeaux destinés à un singulier genre de pêche; sur chacune de ces embarcations sont dix ou douze oiseaux qui, à un signal donné, plongent dans l'eau et en rapportent dans leur bec des poissons d'une grandeur étonnante. Ils

(*a*) De Guignes, t. II, p. 197. (*b*) Atlas de la Chine de du Halde. — Cartes de l'Asie de d'Anville et d'Arrowsmith.

sont si bien dressés, qu'on n'emploie aucun moyen pour les empêcher de dévorer leur proie. Ils n'y touchent que quand le maître leur en donne pour servir à leur nourriture, ou pour les encourager. Ces bateaux sont d'une construction si légère, que souvent les pêcheurs les portent eux-mêmes au lac avec les oiseaux dont ils se servent.

Montagnes. On n'a pas de connaissances exactes sur les montagnes de la Chine. Du Halde nous apprend qu'elles abondent en mines d'argent; que quelques-unes ont des carrières de marbre; qu'on trouve dans d'autres du cristal, et, sur presque toutes, des plantes médicinales. Suivant lui, les provinces d'Yunnan, Koeitcheou, Setchuen et Fokien sont si montagneuses que l'agriculture en souffre. La province de Kiang-nan et celle de Chensi ont des montagnes fort hautes. La dernière ambassade ne procure point à cet égard de renseignemens plus satisfaisans; peut-être la carte d'Arrowsmith est-elle encore ce qu'on a de mieux. On y voit qu'une branche considérable s'étend depuis la chaîne centrale de l'Asie, se dirigeant au sud vers le fleuve Hoan-Ho. Deux autres grandes branches qui se portent est et ouest, semblent être la continuation des chaînes énormes du Tibet, et traversent la partie centrale de la Chine. Dans la partie méridionale, les crêtes principales vont du nord au sud. [La montagne de Mey-lin, qui sépare la province de Quantong de celle de Kiang-si, est fort escarpée et très-boisée. Elle est composée de pierres grises, veinées de blanc, se détachant par feuillets (*a*). Au nombre des plus hautes montagnes, Nieuhoff, nommée Pié, près de Sunten; Kinning, près de Kiukoam, qu'on est neuf jours à gravir, et d'autres dans la province de Setchuen (*b*).]

Forêts. La culture a détruit en Chine presque toutes les forêts; il n'en subsiste que dans les parties montagneuses. Les palais de l'empereur sont entourés de bois fort étendus; mais ces parcs semblent être plutôt l'ouvrage de l'art que celui de la nature.

Végétaux. Peu d'Européens ont pénétré dans l'intérieur de la Chine, et ceux à qui on en a accordé la permission étaient occupés d'autres soins que de celui d'observer la nature. Aussi la Flore chinoise est-elle demeurée pour nous dans un grand état d'imperfection. Osbeck a visité les environs de Canton. Staunton a inséré une courte liste de plantes dans sa relation de l'ambassade anglaise. Telles sont les seules sources où l'on ait à puiser.

Parmi les arbres et les arbrisseaux élevés, nous citerons le thuya oriental, très-bel arbre vert; le laurier camphre, dont le bois fournit de bonne charpente, et des racines duquel distille le camphre; l'euphorbe à feuilles de laurose, propre à faire des haies; l'arbre à suif,

(*a*) De Guignes, t. 1, p. 282. (*b*) Nieuhoff, p. 72 et 73, cité par M. Pinkerton, *Modern Geography*, t. 11, p. 133, 2e édit. London, 1807.

qui donne une cire verte dont on fabrique des bougies; le bananier, le mûrier blanc, le mûrier à papier, le tamarin, enfin les deux espèces d'arbres à thé, dont les feuilles sont l'objet d'un commerce si prodigieux avec l'Europe. Quelques belles plantes croissent dans les haies, comme l'amarantine, la balsamine et l'élégante quamoclit de l'Inde, du genre des liserons. [Il faut aussi mentionner l'hortensia, devenue depuis peu si à la mode en France, et qui y croît actuellement en pleine terre.]

Animaux. [La Chine possède tous nos animaux domestiques, tels que le cheval, l'âne, le bœuf, le buffle, le chien, le chat et le cochon; les éléphans y sont communs, ainsi que les chameaux. On y trouve des antilopes, le rhinocéros unicorne, le cerf, l'ours, le sanglier, le lapin, le renard, diverses sortes de singes, et entre autres le gibbou, le magot et le pithèque. L'animal du musc, particulier au Tibet et au plateau de l'Asie, pénètre jusque dans les provinces de Chensi et de Setchuen. C'est de la Chine que nous avons tiré les faisans dorés dont on admire le riche plumage dans nos volières. Cette contrée possède aussi une sorte de sarcelles remarquables par ses deux crêtes orangées. Les rivières et les lacs offrent à peu près tous les poissons communs en Europe. Le poisson doré, ou dorade chinoise (*cyprinus auratus*) qui orne nos viviers, et que beaucoup de gens se plaisent à conserver dans des bocaux, est originaire d'un lac appelé Tsien-Kien, près de la ville de Tchang-Hou, dans la province de Tchekiang, vers le 30e degré de latitude (*a*). Il fut apporté en Angleterre en 1611, d'où il se répandit dans toute l'Europe. Le bombix, connu sous le nom de ver à soie, nous vient aussi de la Chine.]

Minéralogie. La Chine a des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et de mercure; mais le plomb et l'étaim y sont rares. Ses montagnes contiennent du *lapis-lazuli*, du marbre, du jaspe, du cristal de roche, de l'aimant, du porphyre; quelques-uns disent qu'on y trouve aussi des rubis, mais d'autres prétendent qu'ils viennent d'Ava. Les provinces du nord ont du charbon de terre; il est d'un usage général à Pekin. On le tire des montagnes voisines, qui paraissent inépuisables. Il y a beaucoup

[(*a*) Bloch et Lacépède, *Hist. des poissons*, t. x, p. 366, édit. in-12. Malgré tant de désignations, cette ville de Tchang-Hou n'est pas encore bien désignée; elle ne se trouve pas sur la carte particulière de la province de Tche-Kiang, dans l'atlas du P. du Halde, ni mentionnée dans la description de cet auteur (voyez *description de l'empire de la Chine*, t. 1, p. 172, édit. in-folio). Serait-il question de la ville de Hang-Tcheou-Fou, capitale de cette province, et près de laquelle la carte marque un petit lac, ou bien est-ce la petite ville de Tsang-Hoa-Hien, plus à l'orient et sur la frontière de Kiang-Nan? Cela importe peu sans doute; mais il importerait beaucoup que les naturalistes se donnassent la peine de vérifier sur les cartes les noms de lieux dont ils font mention, et qu'ils apprissent à connaître les bonnes cartes des pays dont ils parlent. L'énumération des principaux fleuves du globe, donnée par Buffon, présente un tissu d'erreurs telles, qu'on peut à peine se persuader que ce grand naturaliste fut contemporain de d'Anville.]

de mines d'argent. On les exploite peu, de crainte de nuire à l'agriculture. L'or se tire principalement du sable de quelques montagnes, vers les frontières du Tibet. Ce métal précieux est peu employé, excepté par les doreurs; l'empereur seul possède des vases d'or massif. Le toutenag, qui est un mélange naturel de fer et de zing, paraît être particulier à la Chine. Il y en a une mine dans la province d'Hou-Kouang, d'où en peu de jours on peut en tirer plusieurs quintaux. Le cuivre d'Yunnan et de quelques autres provinces sert à faire la petite monnaie de cuivre qui a cours dans tout l'empire. La Chine possède du cuivre blanc qu'on y appelle petung. Il diffère du toutenag avec lequel on le confond quelquefois; cependant on le mêle souvent avec ce minéral pour le rendre plus doux; mais le meilleur moyen est de l'allier avec un cinquième d'argent.

CHAPITRE V.

ILES QUI DÉPENDENT DE LA CHINE.

1° Iles de Formose ou Tayoan, et îles de Pong-hou. — 2° Ile d'Haynan. 3° — Iles Lieoutcheou et Madjicosemah.

Parmi un grand nombre d'îles semées sur les côtes méridionale et orientale de la Chine, les plus considérables sont :

1° Ile de Formose ou Tayoan. Elle est sous le tropique, vis-à-vis la province de Fokien. Les Hollandais s'y étaient établis; mais ils en ont été chassés par les Chinois qui la soumirent à la fin du dix-septième siècle. Les habitans de l'intérieur du pays sont presque encore dans l'état sauvage. Ils se gravent diverses sortes de figures sur le corps. Une chaîne de montagnes partage cette île du nord au sud. C'est surtout la partie ouest que les Chinois ont soumise. Les indigènes occupent l'autre côté de la chaîne de montagnes. [D'après les relations un peu suspectes des Hollandais, ces indigènes auraient les coutumes les plus singulières. Ils vont nus pendant une partie de l'année, par principes de religion. Les femmes ne peuvent mettre d'enfant au monde avant l'âge de trente-six ans; et si elles conçoivent avant cette époque, elles se font avorter. Les hommes épousent plusieurs femmes, et les quittent à volonté. Leur langue paraît différer de celle de toutes les contrées voisines. Les hommes sont vigoureux, d'une grande taille, et d'une couleur qui tient le milieu entre le jaune et le noir. Les femmes sont toutes petites, mais grasses et robustes. En 1787, toute l'île se révolta contre les Chinois; et, suivant M. de Grammont, il en coûta à ces der-

derniers 100,000 hommes et 2 millions de taëls pour terminer cette guerre. En 1789, l'empereur de la Chine faisait bâtir à grands frais une forte muraille de séparation, pour empêcher les Formosiens de rentrer sur les terres chinoises (*a*).]

Tayouan est la capitale de Formose. [Les autres ports sont ceux de Quelong au nord-est, et Tanchoui au-dessus du cap nord-ouest. Cette île est sujette à de fréquens tremblemens de terre. Les îles de Pong-hou, ou des Pescadores, entre Formose et la Chine, renferment un bon port, mais elles n'ont pas d'eau douce.]

2° L'île d'Haynan : Elle est montagneuse et située au sud de la province de Quang-Si, environ à 8 lieues du continent; cependant la partie occidentale est assez unie et très-productive. Il y a des mines d'or et un petit poisson bleu dont les naturels font grand cas; mais à peine vit-il quelques jours, si on le réduit à une petite quantité d'eau. On y pêche aussi des baleines et des perles.

Kiunt-Cheou en est la capitale.

3° Les îles Liéou-Tchéoux et Madjicosemah forment un petit royaume tributaire de la Chine : on les dit au nombre de trente-six; elles sont peu considérables, excepté néanmoins la principale qui donne son nom au groupe; elles ont été découvertes par les Chinois au septième siècle, et soumises seulement au quatorzième. L'empereur Kiang-Hi, en 1720, y établit une bibliothèque, et ordonna que dans l'île principale on bâtit un temple à Confucius. Le langage de ces insulaires diffère de celui de la Chine et du Japon. On s'y sert des caractères japonais. Le peuple y est doux, affable, gai et sobre. Les produits principaux sont du soufre, du cuivre, de l'étain et des coquillages, parmi lesquels se trouve l'huître perlière.

[Ces îles ont été visitées dernièrement par Robert-William Broughton, et la description qu'il en donne est une des parties les plus curieuses de son voyage. Elles consistent en deux groupes, dont le plus méridional et le moins considérable des deux porte le nom d'îles Madjicosemah : la plus grande de ce groupe est l'île Typinsan, qui est aussi la plus proche des îles Lieoutcheoux, ou Likeujo, ou Lieutcheux proprement dites, lesquelles sont à peu de distance de là, en remontant vers le nord-est. L'île appelée la Grande-Lieutcheux, qui s'étend du sud au nord, a environ 84 milles géographiques de long sur 18 milles dans sa plus grande largeur : elle est la principale de ce dernier groupe. Le port et la ville de Napchan qui est au nord-ouest, est le siége du gouvernement auquel toutes ces îles sont soumises, et la capitale de ce petit état. Les habitans des îles Lieutcheux et Madjicosemah se ressemblent. Ils sont Japonais d'origine, et non Chinois. Ils

(*a*) *Mémoires concernant les Chinois*, t. xv, p. 394.

parlent et écrivent la langue du Japon avec lequel ils sont en relation de commerce. Ils trafiquent aussi avec la Chine dont ils sont tributaires, et avec l'île Formose. Ils ont des chevaux et du gros bétail, et une race fort grande de cochons très-différente de celle que l'on trouve en Chine (1).]

(1) *A voyage of discovery to the north Pacific ocean*, etc., by William Broughton, p. 241, in-4°.

Noms. —
de la gé
Mantch

Noms.
tarie, l'im
Arctique,
de l'Asie. L
trionale le
la partie
orientale.
propremen
L'ouest est
Mantchous
Le nom
que les trib
rait donne
chourie à
s'agira prin
tion de la T
parlé de la
Etendue
breuse pop
les ténèbres
jusqu'au 14
ce qui, en
milles. Sa
qu'aux con
géographiq
Limites.

EMPIRE DE LA CHINE.

DEUXIÈME PARTIE.

TATARIE CHINOISE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Noms. — Etendue. — Limites. — Population primitive. — Progrès de la géographie. — Epoques historiques et étymologie du nom de Mantchou. — Antiquités.

Noms. Autrefois on appelait en général *Tartarie*, ou plutôt *Tatarie*, l'immense contrée qui est entre le Tibet, la Chine et l'Océan Arctique, depuis la mer Noire à l'ouest, jusqu'à l'extrémité nord-est de l'Asie. Des notions plus précises ont fait donner à la partie septentrionale le nom de Sibirie; et dans quelques-unes des cartes nouvelles, la partie qui est au midi a reçu les noms de Tatarie occidentale et orientale. Cependant, même dans cette partie qu'on nommerait plus proprement Asie centrale, les vrais Tatares sont en petit nombre. L'ouest est principalement habité par les Mongols, et l'est par les Mantchous.

Le nom de *Mongolie* conviendrait donc mieux à ce grand pays, parce que les tribus de Mongols y sont les plus nombreuses; ou bien l'on pourrait donner le nom de *Tatarie* à la partie de l'ouest, celui de *Mantchourie* à celle de l'est; l'espace mitoyen se nommerait *Mongolie*. Il s'agira principalement ici des Mongols et des Mantchous. La description de la Tatarie indépendante trouvera sa place après que nous aurons parlé de la Perse à laquelle d'intimes relations la lient.

Etendue. Cette vaste et intéressante portion de l'Asie, dont la nombreuse population, après avoir inondé l'Europe, l'a replongée dans les ténèbres de l'ignorance, s'étend depuis le 70e deg. de long. orientale jusqu'au 143e. Ainsi elle occupe, dans ce sens, un espace de 73 degrés; ce qui, en prenant le degré à la latitude moyenne de 45, fait 3,100 milles. Sa largeur, depuis la frontière qui est au nord du Tibet jusqu'aux confins de la Russie, est d'environ 18 degrés ou 1,080 milles géographiques.

Limites. On a déjà parlé de ses limites vers la Russie. Elle n'en a

d'autres à l'est que la mer. Au midi, elle s'étend le long de la grande muraille de la Chine. A l'occident, ses limites sont déterminées par la fameuse chaîne de Belour-Tag ou montagnes nébuleuses qui séparent l'empire chinois de la grande Bucharie. La chaîne à l'ouest du lac Palkati sépare les Calmouks, sujets de la Chine, des Kirguises de la Tatarie indépendante.

Population primitive. Autant qu'on peut s'en fier aux anciennes relations historiques, la population du centre de l'Asie est primitive. La partie de l'ouest était habitée par les Scythes, race de Goths subjugués ou chassés par les Tatares ou Huns venus de l'est, et inquiétés d'un autre côté par les Mongols. Au-delà de ceux-ci étaient les Nieutché ou Mantchous moins puissans, mais qui, dans le dix-septième siècle, conquirent la Chine. Maintenant les habitans principaux sont les Mantchous et quelques tribus mongoles connues sous les noms de Kalkas, d'Eleuts et de Kalmouks. On ne connaît le centre de l'Asie que très-imparfaitement. Des voyageurs russes ont recueilli, il est vrai, un petit nombre de renseignemens précieux; mais la jalousie des Chinois et d'autres circonstances contribuent à prolonger notre ignorance sur ces intéressantes contrées.

Progrès de la géographie. Quoique Ptolémée ait parlé avec une sorte d'exactitude du pays des Sères, aujourd'hui la petite Bucharie, néanmoins ce n'est que depuis Marc-Paul, c'est-à-dire, sur la fin du treizième siècle, qu'on a commencé à connaître la Tatarie. Cet auteur est, à juste titre, regardé comme le père de la géographie tatare; et la description qu'il a donnée des contrées qui sont au nord du Tibet, est digne d'éloge.

Les ouvrages plus modernes, parmi lesquels on peut citer les voyages de Gerbillon publiés par du Halde, ceux de Bell et quelques fragmens de Pallas, n'ont pour objet que quelques petites portions de ce vaste territoire (1). Une preuve de la disette de matériaux à cet égard, c'est que d'Anville lui-même s'est vu obligé de recourir à Marc-Paul.

Epoques historiques. C'est plutôt dans l'histoire de la Chine que dans toute autre source, qu'il faut aller chercher les principales époques historiques de cette partie de la Tatarie. L'histoire romaine est la première qui fasse mention des Huns ou Tatares. Les écrits d'Abulgasi donnent à peine quelques lumières sur les Mongols. Il semble, d'après cet auteur, qu'avant Gengis il y eut un célèbre khan, nommé Oguze, qui vivait vers l'an 130 de l'ère chrétienne. L'histoire fait mention des règnes de Gengis et de Tamerlan; mais le partage de leurs conquêtes et les divisions de leurs successeurs ont réduit presque à rien le pouvoir des Mongols. Une partie de ceux-ci a subi le joug de la Chine, et l'autre

(1) Le petit nombre de renseignemens que l'on a sur ce pays, ne permet pas d'oublier les notes jointes à l'*Histoire généalogique des Tatares*. Leyde, 1726, in-8°.

celui de la Russie. Il n'est pas à présumer qu'ils puissent aujourd'hui rien tenter contre leurs voisins.

[Ce n'est que vers la fin du onzième siècle que les Kins ou Nieutché, aujourd'hui maîtres de la Chine, ont commencé à se former en corps de nations. En 1586, quelques-unes des hordes nieutché obtinrent des Chinois la permission de s'établir dans le voisinage de Leao-Toung, au-delà de la grande muraille, et bientôt la guerre fut déclarée entre eux et les Chinois. Alors ils formèrent une confédération; et en 1601, s'étant assemblés dans la ville d'Otoli, située dans le désert d'Omokhoï, ils se choisirent des chefs, et changèrent leurs noms de Nieutché en celui de Mantchou (*a*) auparavant inconnu, et dont l'étymologie a jusqu'ici échappée aux recherches des savans les plus distingués, qui se sont épuisés en conjectures à ce sujet. Qu'il me soit permis d'observer que ce nom paraît évidemment dérivé de deux mots de la langue de ces peuples, que l'empereur Kien-Long nous indique dans la préface de son dictionnaire comme étant toujours mal écrits par les Chinois (*b*). Ces mots sont *mingan*, mille, et *outchou*, tête, qui, réunis, forment *Mingan-outchou*, et par contraction, *Mantchou*. Ainsi les Nieutché, en se confédérant pour imprimer de la terreur à leurs ennemis, se firent appeler la confédération des mille têtes, ou des mille chefs, ou des mille tribus. Ce qui me confirme dans cette conjecture et m'enhardit à la proposer le premier, c'est que le pays où les Nieutché habitaient et où ils s'assemblèrent lors de cette confédération, perdit à cette époque l'ancien nom de Nieutché pour prendre celui de Ningouta, qu'il porte aujourd'hui, et que, de l'aveu même de l'européen le plus savant dans la langue mantchou (*c*), ce nouveau nom provient, par contraction, de deux mots mantchous, Ninkgoun-ta, qui signifie les sept chefs. Le nom de Mantchou se forme de Mingan-outchou, par une abréviation presque semblable et d'après une métaphore analogue. La langue des peuples non policés est toujours très-métaphorique.]

Antiquités. On n'a presque aucun monument à citer qui rappelle l'ancienne puissance des Mongols. Lorsque le pays sera mieux connu, il est vraisemblable qu'on y découvrira des tombeaux, des restes d'anciens temples, et d'autres vestiges d'antiquité. [La description qu'on a donnée des ruines de Kalbassoum et d'Abaïkit sur les limites de la Soungarie et du gouvernement de Kholyvan et de la Tatarie indépendante, promet des résultats importans pour l'histoire au courageux voyageur qui pourra pénétrer dans ces contrées.]

(*a*) Langlès, *Alphabet mantchou*, p. 32, 34, 43 et 48; 3e édit. in-8°, 1807.
(*b*) *Ibid.* p. 77. (*c*) *Ibid.* p. 46.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Gouvernement. — Population. — Division. — Armée et relations politiques.

Religion. La religion la plus universellement répandue dans cette partie de l'Asie, est le chamanisme, ou la croyance d'un Être suprême qui gouverne le monde par l'entremise d'esprits très-puissans qui lui sont subordonnés. Les Kalkas révèrent le grand Esprit dans leur grand Lama avec lequel ils croient qu'il s'incorpore. En parlant du Tibet, nous donnerons plus de détails sur cette espèce de religion.

Gouvernement. Autrefois le gouvernement était une monarchie mêlée d'aristocratie, et même de démocratie. Il est aujourd'hui dirigé par des chefs qui font hommage à l'empereur de la Chine, et reçoivent de lui leur pouvoir et leurs titres; néanmoins la plupart des formes anciennes sont conservées. Quoique l'écriture ne soit pas absolument inconnue aux Mongols, leurs lois paraissent n'exister que par tradition.

Population. Il serait difficile de se former une idée précise de la population de la Tatarie. Les tribus soumises à la Russie, quelque pompeuses que soient les dénominations dont on les décore, fournissent à peine deux ou trois millions d'ames; de même on ne peut pas porter à plus de six millions le nombre des habitans du centre de l'Asie.

Division. Les Chinois ont divisé le pays des Mantchous en trois gouvernemens : 1° celui du Chinyang; il est en partie défendu par une forte palissade de bois, et comprend le Leao-Toung. La ville principale est Chinyang, que les Mantchous appellent aussi Moukden. C'est encore une place considérable. On y voit le mausolée de Kunchi, regardé comme le conquérant de la Chine et le chef de la famille régnante (1). 2° Le gouvernement de Kiren-Oula; il s'étend au nord-ouest jusqu'aux rives du fleuve Ségalien, couvertes de forêts et environnées de déserts. Kien en est la capitale. Cette ville est située sur la rivière Songari, qui se jette dans le fleuve Sagalien ou l'Amour. C'était la résidence d'un général mantchou, qui y exerçait les fonctions de vice-roi (2). Le gouvernement de Tsitchicar, ainsi appelé d'une ville nouvellement fondée sur le Nonni-Oula. Il y a une garnison chinoise. Les Chinois ont donné à cette province le nom de Daourie, dérivé de la tribu Tagouri, qui en occupe la plus grande partie. Elle est bornée, à l'ouest par la rivière Argoun, qui sépare la Russie de la Chine. Ces provinces étaient, avant

(1) Lacroix, t. II, p. 221. (2) Du Halde, t. IV, p. 7.

la conquête de la Chine, sous la dénomination mantchou; ainsi elles n'ont pas changé de souverains.

A ces gouvernemens on pourrait ajouter la Corée qui, depuis plusieurs siècles, est tributaire de la Chine; mais comme elle forme cependant un état séparé, nous lui consacrerons un article à part à la fin de celui-ci.

A l'ouest sont plusieurs tribus de Mongols et de Kalkas. Ceux-ci, qui habitent les environs de Kokonor ou du lac Bleu, se nomment aussi Eleuts ou Kalmouks. Ce sont diverses branches de Mongols. Les Eleuts ont beaucoup souffert dans les guerres de 1720 et 1757; leur contaich ou kan a disparu. On peut diviser leur pays en trois parties: 1° celle qui, même du temps de Tamerlan, portait le nom de Gétie; quelques-uns croient que c'est le pays des anciens Massagètes. Elle est située vers les lacs de Palkati, ou Balkach, ou Tengis et Zaizan; c'est la Soungarie des Russes (1). 2° Celle qui renferme la petite Bucharie, ainsi nommée pour la distinguer de la grande, soumise aux Usbeks, nation tatare. Cette partie est habitée par un peuple industrieux, d'une origine distincte, et qui s'est peu mêlé avec ses vainqueurs les Kalmouks ou Mongols. 3° Le pays de Tourfan au nord du lac Lok-Nor, et celui de Chamil ou Hami à l'est. [D'Anville, dans sa carte d'Asie, donne aussi à ce pays le nom de Geté, et il y place les Eygurs ou Oïgours.] Ces régions sont peu connues et environnées de déserts. En dernier résumé, c'est la race mantchou qui domine. Les Mongols méritent à peine le nom de nation. Les Kirguises ou Tatares de l'ouest sont confinés dans des districts stériles et d'une petite étendue. Ils appartiennent plus proprement à la Tatarie indépendante.

Armée. On pourrait sans doute lever de nombreuses armées dans cette partie de l'empire chinois, mais elles seraient peu redoutables. La tactique européenne et les armes à feu nous laissent peu de motifs de craindre une nouvelle invasion des Mongols. Les diverses tribus sont d'ailleurs si divisées entre elles, que leur intérêt politique se trouvera nécessairement lié à celui de la Russie ou à celui de la Chine, aussi longtemps que ces deux empires subsisteront.

(1) Soungarie signifie la main gauche, de même les tribus qui, dans leurs adorations, se tournent vers l'orient, appellent le Tibet *Barontala*, ou région de la droite.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et usages. — Langage et littérature. — Villes et lieux remarquables de la petite Bucharie, de la Mongolie, et de la Mantchourie ou Tongousie. — Commerce.

Mœurs et usages. Il a déjà été question des mœurs et des usages des Mongols dans la description de la Russie asiatique. Les Mantchous, qui méritent une mention particulière, ont des coutumes différentes de celles des Mongols. Suivant les relations des Jésuites, ils n'ont ni temples ni idoles, mais ils reconnaissent et adorent un Être suprême, auquel ils donnent le titre de roi du ciel. Il est probable que leur religion est le chamanisme, ou une sorte de polythéisme raisonné.

Langage. Les langues mantchou, mongole et tatare, diffèrent radicalement l'une de l'autre. La tatare passe pour la plus parfaite.

Littérature. La littérature des Mantchous est peu connue. On sait seulement qu'un de leurs monarques, que l'on croit antérieur à la conquête de la Chine, leur a donné un code de lois. [Leur système d'écriture actuelle ne date que du commencement du dix-septième siècle (*a*), et leur littérature paraît être entièrement d'emprunt et composée de livres traduits du chinois.]

Villes et lieux remarquables. Ce vaste pays a quelques villes; la plupart sont nouvellement bâties et construites avec peu de solidité. Nous parcourrons les principales en allant de l'ouest à l'est.

Dans la PETITE BUCHARIE l'on trouve :

Cachgar, ville autrefois considérable, et qui donnait son nom à un grand royaume renfermé à peu près dans les mêmes limites que la petite Bucharie d'aujourd'hui (1). Elle est bien déchue de son ancienne splendeur; elle a néanmoins conservé quelque commerce. Yarkand ou Yarken, située sur une rivière du même nom qui, après avoir coulé vers l'orient, va se jeter dans le lac de Lop. Petis de la Croix a prétendu qu'Yarkand était la même ville que Cachgar, mais sans fondement. Kotun ou Koten était, dans le dernier siècle, une ville florissante. On l'appelle aussi Chatéen; elle est située sur une rivière qui porte le même nom, et qui se dirige aussi vers le lac de Lop. Peut-être est-ce du nom de cette ville qu'est dérivé le mot *coton* en usage parmi nous. Karia est sur la rivière Kareja, qui paraît aller se perdre dans le désert de Cobi.

(*a*) Langlès, *alphabet mantchou*, p. 53. (1) *Hist. des Tatares*, p. 388.

Dans la Mongolie on distingue Turfan, au nord du lac de Lop, et dans une principauté du même nom, dont elle est la capitale; c'est une ville considérable qui est fréquentée par les marchands qui vont de Perse en Chine. Encore plus à l'est se trouve Hami, Chami ou Chamil, située dans une plaine fertile et arrosée par une rivière; cette ville donne son nom à un petit pays entre le grand désert de Cobi et celui de Noman-Cobi ou Tzocurin. C'est, suivant du Halde, une petite ville, mais fort peuplée; elle a une lieue de circuit, et deux belles portes. Des collines l'abritent du nord.

On parle de quelques autres villes, mais peut-être ne sont-ce que des postes ou lieux habituels où les Mongols, qui préfèrent la vie nomade au séjour des villes, ont l'usage de dresser leurs tentes.

Kara-Koum, que les Chinois nomment Holin, est vers le 45e degré de latit. et le 108e de longit., sur une rivière nommée Onguin-Pira, au midi du désert de Toula et dans le pays des Calkas. C'est une ville ancienne qui, ainsi que nous l'avons observé, paraît avoir disparu.

Coucou est une petite ville bâtie sur un coteau, près d'une rivière qui se décharge dans le Hoan-Ho. Il paraît que c'est la ville de Couchan du père du Halde. Elle est vers le 40e deg. de latit. et le 112e de longitude.

Les cartes marquent plusieurs villes mongoles vers la Chine, à l'est du grand désert.

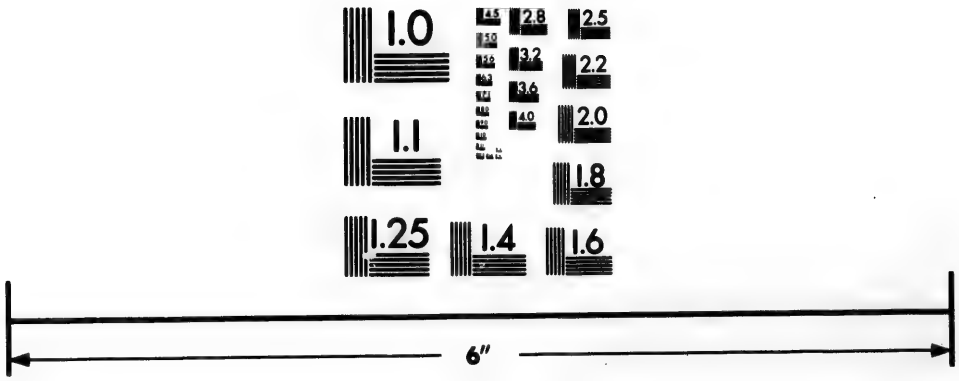
A l'est des monts Siolki, la Mantchourie ou Tongousie en contient aussi plusieurs, parmi lesquelles nous nommerons :

Hotoun-Sagalien-Oula (1), ainsi appelée de sa position sur le bord de la rivière du même nom; elle est dans la Daourie (2). Tsitchicar, dont on a déjà parlé. Petouna ou Pedne, qui, du temps de du Halde, était habitée par des exilés et des soldats mantchous, sous le commandement d'un lieutenant-général. Ningouta, résidence d'un général mantchou, et entrepôt d'un commerce considérable, dont l'objet principal est la plante fameuse nommée *ginseng*, qui croît en abondance dans le voisinage. Schiniang ou Moukden est une grande ville bien peuplée et la capitale de la province de Leao-toung. Cette province, qui occupe le nord de la Chine, est hors l'enceinte de la grande muraille, et sur le bord septentrional du golfe de Pé-tche-ly. La partie qui n'est pas défendue par la mer, est entourée d'un retranchement de pieux. Nous avons déjà observé qu'elle est quelquefois considérée comme faisant partie de la Chine.

(1) C'est-à-dire ville sur la rivière Noire. Dans le langage mantchou, *oula* signifie rivière, comme *kiang* dans la langue chinoise et *muren* dans l'idiome mongol; *alin* et *tabahan* signifient montagne chez les mongols, et *hata* rocher. Dans la langue tatare ou turque, *tag* veut dire montagne, et *daria* rivière.

(2) Du Halde, t. IV, p. 19.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Les autres villes ou villages sont Merguen, Irin-Oula, etc. A peine y a-t-il vestige d'habitation au nord et à l'est de l'Amour.

Commerce. Les principaux articles sont le ginseng et les perles, que l'on trouve dans les rivières qui se jettent dans l'Amour. Le pays exporte d'excellens chevaux. Cashgar était autrefois célèbre par son musc et son or. La Corée produit de l'or, de l'argent, du fer, le beau vernis jaune, du papier d'une grande blancheur, des fourrures, du sel fossile et de petits chevaux qui n'ont que trois pieds de hauteur. Les autres villes ne sont que des entrepôts. Les grands marchés pour le commerce entre les Russes et les Chinois sont du côté de la Russie, Zourouchaïtou sur le fleuve Argoun, et Kiachta. Vis-à-vis, sur la frontière chinoise, on a bâti des cabanes de bois pour servir au même objet.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons. — Aspect du pays. — Sol et agriculture. — Rivières. Lacs. — Montagnes. — Plantes. — Animaux. — Minéraux.

Climat et saisons. Quoique le centre de l'Asie soit à peu près sous le même parallèle qu'une partie de la France et de l'Espagne, les neiges qui couvrent ses montagnes en rendent la température très-froide; cependant cette contrée est préférable à la Sibirie pour le climat et les productions.

Aspect du pays. De longues chaînes de montagnes, des fleuves considérables, de grands lacs et de vastes déserts sont les principaux traits qui caractérisent cet immense pays. Mais ce qu'il offre de plus singulier, c'est le vaste plateau qui semble comme étayé au sud par les montagnes du Tibet; au nord, par la chaîne Altaïque; à l'ouest, par les monts de Belour-Tag; et à l'est, par ceux qui bornent les Kalkas. Ce plateau, le plus élevé de tous ceux du globe, est coupé par quelques chaînes de montagnes et par le désert de Cobi et de Chamo. Privé d'eau et de verdure, ce désert est fatal aux chevaux; mais on peut le traverser avec des chameaux. Il s'étend depuis le 78e deg. de longit. orientale jusqu'au 108e, ce qui fait 30 deg., lesquels, évalués à la latit. moyenne de 40 deg., donnent 1,380 milles; mais on y trouve quelques *oasis* ou portions fertiles, et même des contrées entières de ce genre. D'un autre côté, des embranchemens également stériles s'étendent dans différentes directions.

Agriculture. Le blé et quelques autres produits agricoles ne sont point étrangers aux Mantchous méridionaux et aux habitans de la petite

Bucharie. Le sol, dans une aussi grande étendue, doit varier. Le sable noir y domine.

Rivières. Les fleuves les plus importans sont l'Amour, nommé par les Mantchous Sagalien-Oula. C'est un des plus grands fleuves de la terre. Son cours est d'environ 1,620 milles. Il reçoit toutes les eaux du pays des Mantchous. La Soungarie, dans laquelle se jette la rivière de Nonni, lui porte ses eaux. La Selinga et l'Irtich traversent aussi l'Asie centrale. L'Yarkand, après un long cours, entre dans le lac de Lop. L'Ili, fameux dans l'histoire tatare, se perd dans le lac de Balkach.

Lacs. Les principaux sont ceux de Balkach, ou Tengis ou Palkati, et de Zaizan; ils ont l'un et l'autre environ 128 milles de long. Après ceux-là, nous nommerons le Kokonor ou lac Bleu, qui donne son nom à une tribu mongole. Dans la langue mongole, *nor* signifie lac. *Omo* a le même sens dans la langue mantchou.

Montagnes. On n'a jamais décrit exactement les chaînes de montagnes qui traversent le centre de l'Asie : peu même sont connues sous les noms qui leur conviennent. Les naturels du pays nomment Belour-Tag ou montagnes sombres l'*Imaüs* des anciens. Cette chaîne s'étend du nord au sud, [vers le 72e degré de longitude orientale, et elle forme à l'ouest la limite de cette grande division de l'Asie. A l'est et dans le pays des Mantchous, les montagnes se dirigent aussi du nord au sud. On pourrait nommer montagnes Blanches la chaîne qui traverse la Corée et se prolonge vers le nord jusqu'à l'Amour ou Saghalien-Oula; une autre petite chaîne qui se prolonge dans la même direction jusqu'aux rives de l'Oufa dans la Russie d'Asie, porte le nom de Hinkan dans la carte de M. d'Anville. On pourrait, d'après une indication donnée par du Halde, conserver à la chaîne qui court du nord au sud entre le 115e et le 118e deg. de longitude, le nom de Siolki, qu'elle porte dans la carte de l'Asie centrale de M. Pinkerton. Cette chaîne paraît séparer la Mantchourie de la Mongolie.]

On connaît moins encore les montagnes du milieu. [Les monts Mousarts de Pallas paraissent se diriger de l'est à l'ouest à travers le vaste désert de Cobi.] Les montagnes des frontières de la Russie ont été décrites exactement; mais on n'a que des notions imparfaites sur les chaînes qui sont au nord du Tibet et vers les sources du Gange. On peut en dire autant des branches qui courent à l'est et à l'ouest de la partie septentrionale du grand désert, [et qui portent, sur la carte de l'Asie centrale de M. Pinkerton, les noms de Changaï et d'Oungan.]

Les rivières d'Onon et Argoun, et plusieurs autres prennent leur source dans la haute chaîne de Sochondo, dont le sommet consiste en larges roches entassées les unes sur les autres en forme de terrasses.

Là sont deux cavités énormes dont les côtés sont à pic, et au fond deux petits lacs qui reçoivent les eaux produites par la fonte des neiges, et donnent naissance à des torrens qui s'échappent à travers les rochers avec un bruit terrible. Cette chaîne est couverte d'une neige éternelle. Elle sépare les eaux de la Daourie de celles qui vont se jeter dans le lac Baïkal, tourne vers le sud-ouest, et va rejoindre une chaîne glacée qui se porte dans la Mongolie.

Forêts. On trouve quelques forêts sur le bord des rivières; mais en général la grande élévation du sol et sa qualité sablonneuse y rendent les arbres presque aussi rares qu'en Afrique.

Végétaux. On ne peut parler que par conjectures des plantes de la partie centrale de l'Asie. Il est à présumer qu'on y trouve celles du nord de l'Allemagne jointes peut-être à quelques-unes de la Sibirie. Il paraît qu'une large bande de plantes européennes sépare la flore de l'Inde de celle de la Sibirie. D'après ce système, le midi du Tibet aurait des plantes analogues à celles de l'Inde, tandis que le nord de la Tatarie en produirait de semblables à celles de la Sibirie. Peut-être découvrira-t-on quelque jour de nouvelles espèces dans ces vastes contrées. Maintenant les seules que nous puissions citer, sont la singulière fougère nommée agneau de Sibirie, le ginseng, spécifique favori des Chinois, et la rhubarbe palmée.

Animaux. [Il n'est peut-être pas de pays dont la zoologie soit plus intéressante que celle de la Tatarie chinoise, qui renferme les lieux les plus fertiles du nord de l'Asie, et le vaste plateau que quelques auteurs regardent comme le berceau du genre humain. Tous les animaux utiles aux hommes s'y rencontrent dans l'état sauvage. Le cheval, l'âne, l'hemione de Gmelin ou Dzigitai, mot qui signifie grande oreille, s'y rassemblent par troupes. Ce dernier, comme le mulet, tient le milieu entre le cheval et l'âne. Le chameau erre en liberté dans les déserts de la Mongolie; l'yak ou bœuf grognant, mal-à-propos confondu avec l'auroch, y fréquente les pâturages. Le re[illegible] y trouve sauvage au nord du lac Baïkal; mais plus au sud, au 55° deg. de latitude, il habite avec l'élan, qui a tant de rapport avec lui. L'argali (brebis sauvage), la chèvre, le chamois, le bouquetin du Caucase, l'antilope goîtrée, qui probablement est la chèvre jaune de du Halde, le saïga, le kevel bondissent dans les lieux escarpés. L'animal du musc erre dans ces solitudes. Dans les bois qui sont au nord-ouest de la Corée on trouve le sanglier, l'ours brun et noir, le blaireau, le renard noir, le chat, le lynx, l'once, etc.; mais il n'y a point de tigres proprement dits. A ces animaux on peut ajouter l'adive, le serval, le manul, espèce de lynx encore mal connue, l'hermine, la marte, la zibeline, la loutre, la marmotte, la polatouche, l'écureuil strié, diverses sortes de lièvres,

le tolaï, l'ogoton, et une petite espèce de lapins blancs qui vont en troupes. Nous n'omettrons point l'argus, nommé par les Chinois luen, bel et singulier oiseau qui tient le milieu entre le faisan et le paon, et qui paraît originaire des montagnes de l'Asie centrale. On le retrouve, dit-on, en Chine et à Sumatra.]

Minéraux. Les contrées de l'est et de l'ouest produisent de l'or; les premières ont aussi de l'étain. La Daourie russienne fournissant des minéraux précieux, on doit présumer qu'on en trouverait de pareils dans les domaines chinois, si on les recherchait avec le même soin et la même habileté. L'examen des eaux minérales et des autres curiosités naturelles semble avoir été absolument négligé.

CHAPITRE V.

CORÉE, ET ILE OU PRESQU'ILE DE TCHOKA.

[La Chine a soumis à sa domination quelques pays adjacens. Les principaux sont la presqu'île de Corée, et l'île ou presqu'île de Tchoka.

Corée. La presqu'île de Corée est séparée de la Chine par le golfe de Pé-tche-ly. La rivière d'Yalou semble en faire une île parfaite, d'autant plus qu'on donne à cette rivière trois lieues de large. Les Mantchous appellent cette presqu'île *Solho*, et les Chinois *Kao-Ly*. Elle confine à la Tatarie chinoise.

Les bornes de la Corée, au nord et à l'est, sont le pays des Mantchous; à l'ouest, elle est bornée par la province chinoise qui se nomme Leao-Toung ou Quan-Tong, et séparée de la Mantchourie orientale par une palissade de bois que les Chinois appellent Muteonching. A l'est et au sud, elle est environnée de la mer; elle s'étend du 34 au 43e degré de latitude, et du 122e degré de longitude au 127e. Sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, est de 360 milles. Les annales de la Corée sont incertaines, et ne nous sont connues que par ce que les Chinois en ont dit. L'écriture est la même qu'en Chine, quoique la langue diffère. Les principales rivières sont la Yalou et la Tou-Men: la Yalou coule à l'ouest dans la mer Jaune, et la Tou-Men à l'est; toutes deux sont au nord, et prennent leur source dans une même montagne qui est très-haute, appelée par les Chinois Tchang-Pe-Chan, et par les Mantchous, Kolmin-Changuien-Alin, ou montagnes blanches. La Corée est divisée en huit provinces; la capitale est King-Ky-Tao. Les villes ressemblent à celles de la Chine; mais les maisons sont mal bâties et couvertes en chaume. La grande muraille que les Coréens ont élevée pour se défendre des Mantchous, tombe en ruine, et a été en partie détruite par ces derniers dans leurs premières invasions en Chine. Ce pays est très-

froid ; il est, dit-on, rempli de montagnes, et cependant fertile et bien cultivé ; il produit du riz et du millet. On nomme parmi ses produits la plante du ginseng, l'or, l'argent, la gomme d'un arbre qui ressemble au palmier, et qui donne un air de dorure au vernis. Les animaux les plus communs sont le sanglier, les ours, les martes, les zibelines, les castors, les cerfs ; suivant Hamel, il y a beaucoup de crocodiles. Les habitans fabriquent un papier de coton qui est fort, et moins cher que celui de la Chine ; ils font leur vin avec une espèce de grain nommé paniz. Ils sont, dit-on, d'un naturel doux, et aiment la danse et la musique. La Corée étant le pays de l'Asie le plus civilisé vers le nord, intéresse beaucoup sous ce rapport ; l'histoire de ce peuple, plus approfondie, ne contribuerait pas peu à éclaircir celle des Tatares-Mantchous et des Japonais (*a*).

Les Coréens sont tributaires des Chinois, et viennent deux fois l'an à Pekin pour payer le tribut et commercer. Les marchandises qu'ils apportent consistent en or, en argent, en ginseng, en pelleteries, en toiles fines de lin et de coton, en éventails, en papiers à figures pour tentures, en tabac, et principalement en papier très-fort et très-estimé à la Chine, et dont on se sert pour garnir les fenêtres. Ils emportent, en échange, des soies écrues, des damas, des pièces de soies légères, des thés, des ouvrages de cuivre blanc et du coton. Les Coréens ont un roi ; à sa mort, l'empereur de la Chine envoie à son fils deux grands mandarins qui lui donnent le titre de vang (roi). Les Coréens ne sont pas bien vus à la Chine ; leur langue est différente de celle des Chinois ; mais ils se servent des mêmes caractères (*b*).]

Ile ou presqu'île de Segalien ou de Tchoka. Cette grande contrée fut découverte par l'infortuné La Pérouse, [qui la considère comme une île ; mais Broughton, qui a remonté plus au nord dans le golfe ou la Manche qui la sépare de l'Asie, croit qu'elle tient au continent par un isthme très-étroit. On ne pourra s'assurer de ce point de géographie, qu'en débarquant sur la côte voisine ; car le détroit, s'il existe, ne peut être franchi par des chaloupes et encore moins par des vaisseaux, à cause des bas-fonds qui s'y trouvent et des côtes qui se rapprochent graduellement en formant un angle très-aigu (*c*). Elle est située à l'embouchure de l'Amour, entre le 45 et le 55e degré de latititude, et entre le 140 et le 145e degré de longitude à l'orient de Paris.] On ne soupçonnait point son étendue. D'Anville la plaçait à 240 milles au nord de Jesso. Suivant La Pérouse, elle n'en est séparée que par un petit détroit d'environ 20 milles, et qui porte aujourd'hui le nom de ce navigateur.

(*a*) *Histoire générale des voyages*, passim. (*b*) De Guignes, t. 1, p. 411.
(*c*) Broughton's, *travels*.

Dans les cartes qu'il a dressées, elle n'a pas moins de 480 milles en longueur, sur une largeur moyenne de 80. C'est une des plus importantes découvertes de ce voyageur. Les naturels ont une figure qui se rapproche de celle des Tatares; ils se tatouent de bleu la lèvre supérieure, et sont vêtus de larges robes faites de peau ou de nankin piqué, et serrées par une ceinture. Leurs huttes ou cabanes sont construites de pièces de bois et couvertes de gazon. Ils ménagent au milieu une place pour faire du feu. Au sud de Tchoka on trouve quelques articles de commerce tirés du Japon. Les habitans trafiquent aussi avec les Mantchous et les Russes. Le nom véritable de cette île ou presqu'île est Tchoka. Les Japonais la nomment Oku-Jesso; ce qui peut-être signifie au-delà de Jesso. Les Russes, qui n'en connaissent que la partie septentrionale, lui donnent le nom d'île Segalien, parce qu'elle fait face à l'embouchure du grand fleuve de ce nom. Le centre est montagneux, boisé et couvert de pins, de saules, de chênes et de hêtres. Les côtes sont unies et tres-propres à l'agriculture. La Pérouse vante la douceur et l'intelligence des habitans. Il assure aussi qu'ils ne ressemblent en rien aux Mantchous et aux Chinois.

EMPIRE DE LA CHINE.

TROISIÈME PARTIE.

TIBET.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Noms. — Etendue et situation. — Population primitive. — Limites et provinces. — Progrès de la géographie. — Histoire.

Ce pays intéressant est du nombre de ceux sur lesquels on n'a presque point de renseignemens, et qu'on peut regarder comme non encore découverts. Nous prendrons pour guide la dernière relation du capitaine Turner. Elle se borne malheureusement à une petite partie de ce pays; mais c'est la plus authentique. Nous y joindrons les renseignemens donnés par le père Georgi dans son alphabet thibetain, [ainsi que ceux fournis par la relation des Lamas tangouts qu'a publiée M. Pallas.]

Noms. Le nom de Tibet est indou ou persan. Au Bengale on prononce Tibbet ou Tibt; mais les natifs appellent le pays Pouë ou Pouë-Koachim, ce qui signifie région neigeuse du nord. [Les Mongols désignent ce pays sous le nom de Tangout, Tobbet ou Tibbet, ou Teboudoun, ou plus ordinairement sous celui de Baroun-Tala (main droite), par opposition au pays habité par les Mantchous, qu'ils nomment Dsououn-Tala (la main gauche) (*a*).]

Etendue et situation. Suivant les cartes les plus nouvelles, le Tibet s'étend depuis le 73e degré de longitude jusqu'au 99e; ce qui, réduit à la latitude moyenne de 30 degrés, donne environ 1350 milles. Sa largeur depuis le 27e deg. de latitude jusqu'au 35e, est de 480 milles géographiques.

Population primitive. On n'a point fait de recherches exactes sur la population primitive du Tibet. Les habitans du Boutan, province méridionale du Tibet, paraissent différer essentiellement des Indous, et ressemblent un peu aux Chinois. On peut en inférer qu'ils appartiennent à la nombreuse race d'hommes qui avoisinent la Tatarie,

(*a*) *Description du Tibet*, d'après les relations des Lamas Tangoutes établis parmi les Mongols, traduits de l'allemand de M. Pallas, par J. Reuilly, p. 15. Paris, in-8o, 1808.

quoiqu'ils ne soient ni Mantchous, ni Mongols, ni Tatares proprement dits.

Limites et provinces. Il y a lieu de croire que les limites de ce pays doivent être reculées de deux degrés au-delà de l'étendue que lui donnent nos meilleures cartes, dans lesquelles n'est comprise aucune portion du grand Tibet au nord de Cachemire. Il faut donc reporter ces limites jusqu'aux rivières de la petite Bucharie, entre le 37e et le 38e deg. de latitude nord. On divise le Tibet en supérieur, moyen et inférieur. Le supérieur comprend la province de Nagari, pleine d'horribles rochers et de montagnes couvertes d'une neige éternelle. Le moyen Tibet est composé des provinces de Chang, de Ou et de Kiang. On trouve dans le Tibet inférieur celles de Takbo, Congbo et Kahang. Plusieurs de ces provinces se subdivisent; celle de Nagari, par exemple, considérée comme royaume, a trois départemens; savoir, Chang-Kar, Pourag et Tamo. Chang est borné à l'ouest par Nipal. La province de Ou comprend Lassa, capitale du Tibet. Kiang est au nord-est de Ou. Ce pays est habité par un mélange de Tibétains et de Mongols qui logent sous des tentes. Kahang est au sud-est sur les frontières des Birmans; il est divisé en douze départemens.

On doit ajouter à ces provinces la vaste région d'Amdoa, si elle n'est pas la même que Kahang. Il est probable qu'elle avoisine la Chine, ses habitans étant plus industrieux et parlant chinois. Le pays de Hor est situé entre la Tatarie et les provinces de Nagari et de Kiang. Il paraît que c'est le Hohonor de nos cartes. Ce que nous appelons Boutan est nommé par les naturels Deopo ou Takbo. [Le nom de Boutan ou Boudi-Stan est pareillement inconnu aux lamas mongols et aux lamas kalmouks, et paraît avoir été formé de celui de Teboudoun par les missionnaires catholiques (*a*).] Tous les pays qui sont à l'ouest ne sont pas censés appartenir au Tibet. Le mélange des dénominations chinoises, mongoles ou tibétaines, a nui considérablement aux progrès de la géographie. [A l'est, la province de Tarcenton, qui produit beaucoup de thé, a, depuis 1720, été incorporée à la Chine, suivant le père Georgie; mais cette province ne se trouve pas sur les cartes. Le Sifan, sur lequel on a peu de renseignemens, paraît aussi ne plus appartenir au Tibet.] Toute la partie nord-est de cette vaste contrée, avec la province chinoise de Chensi, avant que la grande muraille s'étendît dans ces cantons, formait le fameux Tangout de l'histoire orientale. Du côté de l'ouest, de hautes montagnes couvertes de neige, d'où se précipitent de terribles avalanches, ont de tout temps empêché les Perses et les peuples belliqueux de la Bucharie de songer à soumettre ce pays. Les déserts du nord-est l'ont moins bien défendu contre les Eleuts et les

(*a*) Pallas, p. 5.

Mongols. Ces mêmes montagnes de l'ouest ont opposé aux voyageurs tant d'obstacles, que les connaissances géographiques sur ce pays ne sont guère plus avancées aujourd'hui que du temps de Ptolémée.

Progrès de la géographie. Les progrès de la géographie dans le Tibet sont d'une date récente. Il n'est pas vraisemblable que ces montagnes couvertes de neige aient été connues des anciens. Les Portugais ont les premiers pénétré dans ces vastes contrées, qui ne nous sont encore connues que très-imparfaitement. La partie méridionale du Tangout, décrite par Marc-Paul, paraît être le Tibet. Il parle de la province de Tebeth qui contenait huit royaumes produisant de l'or, des épices, une belle race de chiens et d'excellens faucons.

Vers 1715, l'empereur de la Chine chargea deux lamas, instruits dans les mathématiques, de lui dresser une carte du Tibet. Ils comprirent dans leur travail tout l'espace qui se trouve entre Sining, dans la province de Chensi, et les sources du Gange; les jésuites revirent cette carte et la corrigèrent. Du Halde l'a insérée dans ses ouvrages, et c'est encore, avec quelques légers changemens, celle que suivent les géographes; cependant elle ne mérite pas grand crédit. Beaucoup de provinces y sont omises, et il n'y est fait aucune mention de la célèbre rivière Cogra.

La géographie de l'Asie demeurera donc incomplète jusqu'à ce que nous ayons de bonnes cartes de ses contrées centrales, et sur-tout du Tibet. On regarde avec raison ce pays comme le cœur de l'Asie, d'où découlent les fleuves qui vivifient les parties méridionales de ce vaste continent. Les sources du Gange et de l'Indus, le Sampou, d'autres grands fleuves et de l'Inde et de la Chine, appartiennent à cet intéressant pays. Il faut que leurs cours soient reconnus et décrits, si l'on veut se former une idée précise de la géographie asiatique.

Histoire. Il paraît que le lama du Thibet est le prêtre Jean du moyen âge. Cette dénomination, attribuée à l'empereur des Abyssins, est une erreur, et l'effet de l'ignorance des Portugais. Marc-Paul nous apprend que les Mongols ont ravagé le Tibet. La succession paisible des lamas ne peut offrir que peu de matériaux à l'histoire. Les petits chefs séculiers des différentes provinces pourraient peut-être figurer dans les annales de la Chine et de l'Inde; mais ce qui les concerne ne serait que d'un médiocre intérêt pour des Européens. Voici néanmoins ce qu'on peut recueillir des écrits de Turner et de Du Halde. Le Tibet a été pendant quelque temps soumis à des princes séculiers, nommés Tsanpa. Le lama n'exerçait alors qu'un pouvoir spirituel, et résidait à Lassa. Les Eleuts vainquirent le prince séculier, et transférèrent son autorité au lama. [Suivant le père Giorgi, cette réunion eut lieu vers l'an 1100.] Selon Du Halde, des différens s'élevèrent entre les lamas anciens ou rouges, et le lama jaune. Celui-ci l'emporta par l'influence de la Chine.

En 1792, les peuples du Nipal ravagèrent le Tibet. L'empereur de la Chine envoya une armée au secours du lama. Depuis ce temps, les Chinois ont établi sur les frontières des postes militaires qui interceptent la communication de leur pays avec le Bengale. Les tombeaux et les monastères étant construits en pierres, il en reste quelques-uns d'une antiquité assez reculée. Quant aux idoles, taillées grossièrement dans le rocher, elles sont peu propres à prouver que dans ce pays les arts aient fait quelques progrès.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion.— Gouvernement.—Population.—Revenus et importance politique.

Religion. La religion paraît être un rejeton schismatique de celle des Indous (1). D'abord elle s'introduisit dans la partie du Tibet qui touche l'Inde; de là vient que cette partie est devenue la résidence du grand lama. Elle passa ensuite dans la Tatarie-Mantchou et se répandit à la Chine et au Japon. Elle a encore beaucoup d'analogie avec la doctrine de Brama; mais elle en diffère dans les rites et les cérémonies. Les Tibétains se rassemblent dans des temples ou chapelles; ils y chantent en chœur, accompagnés de beaucoup d'instrumens; ce qui donne à leur manière de prier quelque ressemblance avec l'office célébré dans les églises du culte romain. Ils ont des monastères habités par une foule de gilongs ou moines, et d'anneas ou religieuses. [Tous les prêtres Tangouts, Mongols et Kalmouks s'accordent à dire que les excrémens et l'urine, tant du Dalaï-lama que du Bodgo-lama, le second en dignité, sont conservés comme des choses sacrées; ce qu'on a récemment voulu révoquer en doute. Les excrémens servent à former les amulettes, à faire des fumigations dans les maladies, et sont employés comme remède interne pour les dévots. L'urine est distribuée par petites gouttes, et données dans les maladies graves (*a*)].

Gouvernement. Le gouvernement du Tibet est théocratique ou spirituel. Le lama nommait un tipa ou régent séculier. Il est probable qu'aujourd'hui c'est l'empereur de la Chine qui exerce ce droit. Dans le Boutan, regardé communément comme une province du Tibet, il y a un raja ou prince appelé Daëb, dont l'autorité n'est ni affermie ni étendue. Les lois, comme la religion, y ont beaucoup de ressemblance avec celle des Indous. [Le chef spirituel et temporel du Tibet prend le titre de

(1) Turner, p. 306. (*a*) Pallas, p. 30.

« dalaï-lama ; fortuné vicaire sur cette terre du grand Dieu saint, siéگeant à sa droite (ouest), et réunissant à une seule doctrine tous les « vrais croyans qui demeurent sous le ciel (*a*) ».]

Population. On n'a rien de certain sur la population du Tibet ; mais le pays étant montagneux et le climat très-froid, et l'élévation du sol ayant, par rapport à la température, bien plus d'influence que la latitude, la population ne doit pas y être très-considérable. Le nombre des hommes y surpasse celui des femmes. D'après la facilité avec laquelle les Eleuts en ont fait la conquête, on a lieu de penser que tout le Tibet ne peut mettre sur pied une armée de plus de 50,000 hommes. En supposant qu'à l'exception des moines on levât un homme sur dix, la population ne monterait pas à plus d'un demi-million. Cependant il est probable que ce nombre est au-dessous de la vérité. D'un autre côté, l'assertion de Georgi, qui donne au Tibet 33 millions d'habitans, et 690 mille soldats, est très-exagérée, sinon ridicule, puisque la Chine s'est plusieurs fois emparé de ce pays avec des armées peu nombreuses.

Revenus et importance politique. Les revenus du lama et des autres princes séculiers sont peu considérables. Jamais le Tibet, au moins gouverné comme il l'est, ne sera d'un grand poids dans la balance politique.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs des habitans. — Langage. — Villes et cités. — Edifices. — Manufactures et commerce.

Mœurs. Turner peint les habitans du Tibet comme un peuple doux et sociable. La physionomie des hommes tient un peu de celle des Tatares. Le teint des femmes est animé et haut en couleur, comme les fruits qui, dans les pays chauds, reçoivent immédiatement les impressions du soleil.

Les mariages n'exigent point de longs préliminaires ; ils se concluent en peu de jours. Les prêtres ne se permettant aucune société avec les femmes, n'y sont point appelés pour les ratifier, et même n'y paraissent point : ce lien cependant est indissoluble (1).

Une circonstance remarquable et particulière au Tibet, c'est qu'il paraît que la polygamie y est admise en sens inverse des autres contrées orientales. Les femmes y ont plusieurs maris. Le frère aîné d'une famille choisit une épouse. Elle lui est commune avec tous ses puînés, en quelque nombre qu'ils soient (2). [Cependant les lamas Tangouts, sur le témoignage desquels Pallas a composé sa relation, nient que cet usage

(*a*) Pallas, p. 51. (1) Turner, p. 352. (2) Du Halde et Turner.

soit autorisé par les lois, et ne le regardent que comme un désordre accidentel (*a*).] On a tant de respect pour le lama, qu'après sa mort on conserve son corps dans une châsse. Celui des prêtres est brûlé; on en garde les cendres dans de petites images de métal. Les autres cadavres sont exposés dans de grands enclos entourés de murailles, et y servent de nourriture aux oiseaux de proie. Chaque année on célèbre la fête des morts, comme au Bengale et à la Chine.

On se formera une idée des mœurs et des usages du pays, d'après le récit curieux que fait Turner de son entrevue avec le lama, alors enfant, qui ne pouvait encore parler; car, d'après leur système de métempsycose, ces peuples croient que l'ame du lama qui meurt, passe immédiatement dans le corps d'un enfant, qu'ils prétendent reconnaître à des marques infaillibles.

En général, le Tibet est parvenu à un assez haut degré de civilisation; mais les sciences y ont fait peu de progrès. L'année y est lunaire, et le mois n'a que 29 jours.

Langage. On n'a rien de certain sur l'origine du langage usité au Tibet. La littérature porte principalement sur des objets religieux. Les livres y sont imprimés avec des planches de bois, sur des feuilles d'un papier mince, fabriqué avec les fibres de la racine d'un petit arbuste. Cette pratique ressemble à celle des Chinois. Les Indous au contraire gravent leurs écrits avec un poinçon d'acier, sur les feuilles encore fraîches du palmier rondier. Ces feuilles, dit-on, sont à l'abri de l'attaque des vers (1). L'écriture va de gauche à droite comme en Europe. [Les commissions délivrées par le dalaï-lama sont en trois langues, chinoise, mantchoue et tangoute, ce qui prouve que ces trois langues sont en usage au Tibet et dans les contrées voisines (*b*).]

Instruction publique. Les gylongs ou moines reçoivent une éducation régulière, et paraissent chargés même de celle des enfans qui ne sont point destinés à la vie monastique. [Selon Giorgi, dans le palais royal de Lassa, nommé Laprang, est une académie fréquentée par la jeunesse des contrées environnantes. Le cours des études emploie douze ans. On y enseigne la logique, l'astronomie, la philosophie, la médecine, mais sur-tout la théologie de Boudh ou de Xaca (*c*).]

Villes. Les cartes sont remplies de noms que l'on croit indiquer des villes, mais qui n'appartiennent probablement qu'à de simples villages. Il n'y a presque point de commerce au Tibet, et par conséquent point de classe mitoyenne. On n'y trouve pas d'intermédiaire entre la hutte du pauvre, ou le riche monastère et le palais des chefs du gouvernement.

(*a*) Pallas, p 41. (1) Turner, p. 323. (*b*) Pallas, p. 50. (*c*) Pinkerton, 2e édit., t. II, p. 176.

Lassa, dans la province du Hou, presque au centre du Thibet, en est la capitale; on la nomme aussi Barentola. Cette ville est petite, mais les maisons y sont construites en pierres. Elles sont vastes et élevées (1). C'est à sept milles de Lassa, à l'est, qu'est la fameuse montagne de Putala, sur laquelle est placé le palais du dala-lamaï. Il paraît que *la*, dans la langue du pays, signifie montagne; ainsi Pouta-la est la même chose que montagne de Pouta ou de Boudh (2).

En se dirigeant vers l'ouest, est Changa-Prang, Aredrong et Shiron, et ensuite Ladak ou Latac, capitale de la province du même nom.

Eskerdou ou Shekerdou est la capitale du petit Tibet.

Edifices. Les principaux édifices sont des monastères. Turner décrit celui de Techou-Lombou. Il est composé de quatre ou cinq cents logemens habités par des moines, outre des temples, des mausolées et le palais du grand lama. Les bâtimens sont de pierres, avec deux étages au moins, des plate-formes et des parapets de bruyères ou de branchages, sans doute pour que la neige en fondant puisse s'échapper à travers. La fenêtre du milieu fait saillie et forme un balcon. On trouve dans Turner la description et des dessins de quelques palais et forteresses dont l'architecture n'est pas sans mérite. Les ponts sont romantiques; ils consistent tantôt en chaînes tendues d'un précipice à l'autre, d'autres fois ce sont des poutres enchevêtrées, représentant la section supérieure d'un octogone. Les routes, dans les montagnes, ressemblent à celles de la Suisse, et sont dangereuses après la pluie.

Manufactures et commerce. On fabrique au Tibet des schalls et des draps de laine; mais en général il y a peu d'industrie. On envoie à Cachemire le superbe poil de chèvre qu'on pourrait mettre en œuvre. Les exportations principales se font en Chine. Elles consistent en poudre d'or, diamans, perles, peaux de moutons, musc, draps de laine. Les Chinois donnent en retour des produits de leurs manufactures. Le Tibet envoie dans le Nipal du sel gemme, du borax brut et de la poudre d'or, que l'on paie en basse-monnaie d'argent, en cuivre, riz et étoffe grossière de coton. Il se fait aussi par le Nipal, en or, borax et musc, un commerce avec le Bengale. On en reçoit en retour du drap d'une grande largeur, de la quincaillerie, des émeraudes, des saphirs, du lapis-lazuli, du jayet, de l'ambre, etc. Le principal commerce se fait avec la Chine. Le thé se porte à Sining dans la province de Chensi. Il y est promptement enlevé par les Tibétains. Les principes religieux du Tibet ne permettant pas qu'on y batte monnaie, les affaires se font au moyen du bas argent du Nipal, qui a cours dans tout le pays.

(1) Rennell, p. 306. (2) Bernouilli, t. III, p. 297.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat.—Aspect du pays. — Sol.— Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Végétaux. — Animaux. — Minéraux. — Petit Tibet.

Climat. Comparé avec celui du Tibet proprement dit, le climat du Boutan peut être regardé comme tempéré; néanmoins les hivers y sont rigoureux. Il règne dans les saisons, dans leur durée et leur retour périodique, une uniformité remarquable. Elles y sont partagées à peu près comme dans le midi du Bengale. Depuis mars jusqu'en juin, c'est le printemps; l'atmosphère est variable. Il y a du tonnerre, des orages, et quelquefois des pluies rafraîchissantes. La saison des pluies règne depuis juin jusqu'à la fin de septembre. Le temps est pesant, les rivières débordent et vont inonder le Bengale. En octobre et jusqu'au mois de mars, le ciel est serein; rarement il est obscurci par des brouillards ou des nuages. Pendant trois mois de cette saison, on ressent un froid plus rigoureux peut-être qu'en Europe, sur-tout vers la limite méridionale du Tibet, et près de cette chaîne qui la sépare d'Asam, du Boutan et du Nipal.

Ainsi un des traits caractéristiques de ce climat est un froid sec et piquant qui, sous la latitude de 26 degrés, c'est-à-dire assez près de la zone torride, rivalise avec celui des Alpes sous le 46e parallèle.

Aspect du pays. Malgré ses montagnes informes et confuses, le Boutan est couvert d'une verdure éternelle et abonde en forêts, dont les arbres sont d'une grosseur et d'une hauteur étonnantes. La main de l'homme se fait remarquer sur le penchant des montagnes. On y remarque un grand nombre de vergers, de champs et de villages. Le Tibet proprement dit offre un spectacle tout différent; ce sont ou des collines basses et rocailleuses sans végétation, ou des plaines arides également tristes à la vue. Il y règne un froid glacé qui oblige les habitans d'aller chercher un abri, soit dans le fond de quelques vallées, soit entre des roches que le soleil a échauffées. On trouve au Tibet du gibier de toute espèce, et de nombreux troupeaux de bétail. Il est infesté par un grand nombre d'animaux carnassiers. Il y a peu d'animaux sauvages dans le Boutan. On y trouve néanmoins quelques faisans et des singes. L'aspect nu et stérile du Tibet propre paraît indiquer un pays riche en mines.

Sol. Dans cette contrée, la nature du sol n'est point favorable aux progrès de l'agriculture. Communément à l'approche de l'hiver, les

vallées sont inondées; on laboure et on sème au printemps (1). Des pluies et un soleil ardent hâtent la maturité de la récolte; on la fait en automne : des bœufs foulent la moisson; elle consiste en froment, pois et orge. Il faut au riz un climat plus méridional.

Rivières. Le principal fleuve du Tibet est le Sampou ou Berhampouter. Il prend sa source à l'ouest dans les mêmes montagnes que le Gange. Il parcourt est et sud-est un espace d'environ 857 milles, jusqu'aux confins du Tibet et d'Asam; alors il se dirige sud-ouest, et se jette dans l'embouchure du Gange. Cette seconde partie de son cours peut être évaluée à environ 350 milles, [de sorte que la totalité de son trajet est d'environ 1200 milles.]

C'est aussi sur les frontières orientales du Tibet que le Hoan-Ho et le Kiang-Keou prennent leurs sources. On connaît peu les autres rivières; mais on présume que le grand fleuve japonais de Camboge, ou le Maï-kaung du Laos, le Nou-kia, que l'on croit se jeter dans le golfe du Pégou près de Martaban, et l'Irrawadi de cette dernière contrée, prennent aussi naissance dans les montagnes du Tibet, que l'on peut appeler les Alpes de l'Asie. C'est de la partie occidentale de cette chaîne que sort encore le Sardjou ou Gagra qui, après un cours d'environ 600 milles vers l'est, et presque parallèle à celui du Gange, se joint à ce fleuve près de Choupra.

Lacs. Ces régions alpines ont beaucoup de lacs, comme il arrive ordinairement. Le principal se nomme Terskiri. Il a 68 milles de long sur 21 milles de large. Les lamas chinois, dont nous avons parlé plus haut, ont désigné sur leurs cartes beaucoup d'autres lacs dans la partie septentrionale du Tibet. Il est certain qu'il y en a un très-singulier qui fournit du tincal ou borax brut. Le lac de Jamdro ou Palté, à trois journées au sud de Lassa, n'est pas moins extraordinaire, s'il existe véritablement. On prétend qu'il consiste en une vaste tranchée de deux lieues de large, laquelle environne une île de 12 lieues de diamètre. On trouve dans le Tibet propre quelques autres lacs dont, pendant l'hiver, l'eau gèle à une grande profondeur.

Montagnes. Nous avons déjà parlé des vastes chaînes de montagnes du Tibet. Malheureusement on n'a rien de bien assuré sur leur direction et leur étendue. Celles de l'ouest et du sud semblent former un croissant qui s'étend depuis les sources du Gange jusqu'aux frontières d'Asam, en se dirigeant du nord-ouest au sud-est. Au nord de Sampou, semble s'étendre une chaîne parallèle et plus haute, aux extrémités de laquelle se trouvent plusieurs grands lacs glacés. La principale élévation se nomme Koiran. Elle est au sud du lac Terskiri, et paraît occuper le centre de la chaîne. D'autres branches s'étendent au nord

(1) Turner, p. 354.

et au sud. La chaîne la plus méridionale est nommée par les Indous Himmala.

Végétaux. Le Boutan, province située au sud du Tibet, abonde en forêts où, à l'exception du chêne, on trouve tous les arbres de l'Europe, tels que cyprès, ifs, frênes, trembles, pins et sapins, etc., et même plusieurs espèces particulières à l'Asie, comme les bambous, les bananiers, etc. Ces productions sont communes au Nipal, province voisine à l'ouest. Sur les sommets neigeux des montagnes croît la rhubarbe ondulée, dont les habitans font usage. Les marais sont couverts de joncs et de plantes grasses. Parmi les arbres fruitiers cultivés ou sauvages, on distingue le pêcher, l'abricotier, le pommier, le poirier, l'oranger, le grenadier. Le riz est la plante la plus généralement cultivée; on y récolte aussi l'orge et l'igname. Les turneps, les concombres, les citrouilles y croissent en abondance.

Animaux. On remarque dans le Boutan peu d'animaux sauvages, excepté des singes; mais on trouve au Tibet toutes les espèces de gibiers. Les chevaux y sont petits, mais très-vifs. Le bétail est aussi d'une taille médiocre, notamment les moutons, dont il y a de nombreux troupeaux, et qui ont la tête et les jambes noires; leur laine est douce et leur chair excellente. On la mange crue; séchée à l'air, elle n'offre point un mets désagréable, même pour un palais européen (1). Les chèvres y sont en grand nombre; elles produisent le beau poil dont on fait les schalls. On le trouve sous un poil plus grossier. Nous ne devons point omettre une espèce particulière d'animal que les Tatares nomment yak : il a le poil long et épais : sa queue lustrée et flottante est dans le Levant un article de luxe : on en fait des émouchoirs; quand elle est tannée, elle sert à la parure : cet animal ne beugle pas. Lorsqu'il souffre, il fait entendre une sorte de grognement qui lui a fait donner le nom de bœuf grognant. L'animal à musc se plaît au grand froid. Le musc ne se trouve que dans le mâle. Il se forme dans une petite poche près du nombril. Celui qui n'est point altéré, est noir et séparé par de minces pellicules (2). En été, les lacs abondent en oiseaux d'eau. Plusieurs de ces oiseaux offriraient peut-être de nouvelles espèces aux zoologistes. On sait peu de chose sur les poissons et les insectes de cette contrée.

Minéraux. Il paraît que le Boutan ne contient que du fer et un peu de cuivre. Le Tibet propre, au contraire, abonde en riches minéraux. L'or s'y trouve en grande quantité, quelquefois sous la forme de poudre, dans le lit des fleuves, d'autres fois en veines irrégulières. A deux journées de Techou-Lombou, se trouve une mine de plomb; dans d'autres endroits, du cinabre riche en mercure, et ailleurs, des

(1) Turner, p. 302. (2) *Ibid.* p. 200.

indications de mines de cuivre. Le Tibet produit aussi du sel gemme; mais faute de combustibles, on ne peut y établir de fonderies. Le charbon y serait plus précieux que l'or.

La production la plus particulière au Tibet est le borax brut; on le tire d'un lac situé à quinze journées au nord de Techou-Lombou qui ne reçoit aucun ruisseau et qui est alimenté par des sources dont l'eau est amère et salée. Le borax se forme en dépôt au fond du lac. On l'extrait en grosses masses, que l'on rompt pour la commodité du transport, et on le laisse sécher. Quoique depuis long-temps on en tire, il ne paraît pas diminuer. Il semble même que les cavités formées journellement pour son exploitation se remplissent, ce qui fait croire qu'il s'en forme journellement de nouveau. On ne le trouve néanmoins qu'à de médiocre profondeur et sur les bords. Le sel gemme, au contraire, ne peut se pêcher que dans les endroits les plus profonds. Les eaux du lac ne baissent ni ne haussent d'une manière sensible. Il a au moins 17 milles de circonférence. Il est gelé une grande partie de l'année; et, dès le mois d'octobre, les ouvriers employés à l'extraction du borax ou du sel gemme, sont obligés de discontinuer leurs travaux. Au Tibet on se sert du borax pour les soudures et pour la fonte des métaux, et du sel gemme pour les usages domestiques (1). Il y a beaucoup d'eaux minérales dont les propriétés sont demeurées inconnues aux naturels, et qui ne leur sont par conséquent d'aucune utilité.

Petit Tibet. Avant de finir cet article, il est bon d'observer qu'au nord-ouest de Cachemire se trouve un district nommé le petit Tibet, où l'on présume qu'est la source principale de l'Inde; mais on a peu ou point de connaissance de ce pays, que l'on représente aussi comme faisant partie de l'empire de la Chine. Sa situation même est douteuse, puisque d'Anville, dans sa carte de l'Asie, le place au nord-est de Cachemire, d'où il suivrait qu'il formerait l'extrémité nord-ouest du Tibet propre. Mais il est plus probable que le petit Tibet est au nord et au nord-ouest de Cachemire, puisqu'il est séparé du grand Tibet par une haute chaîne de montagnes, et de la grande Bucharie par une chaîne encore plus haute, celle de Bélour. On dit que c'est un pays montagneux et très-pauvre; que le fleuve de l'Inde le traverse, et qu'au nord il est couvert de forêts. Sa capitale se nomme Ascardou. Plus loin, au nord, est Schakar, ainsi que nous l'avons remarqué en parlant des limites du grand Tibet. Temir-Kand, ou la Forteresse-de-Fer, paraît commander le passage entre le grand et le petit Tibet; et les deux Gangas des cartes chinoises (sources supposées du Gange) sont probablement deux rivières qui coulent de l'est, et viennent se joindre au fleuve de l'Inde.

(1) Turner, p. 405.

JAPON.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Noms. — Etendue. — Limites. — Population primitive. — Progrès de la géographie. — Epoques historiques. — Antiquités.

Les géographes ayant presque toujours rangé le Japon parmi les îles d'Asie, n'en ont jamais parlé avec le soin que semble demander son importance : c'est néanmoins un empire considérable qu'on pourrait, à cause de sa situation, comparer aux îles britanniques, puisqu'il forme une grande puissance insulaire à l'extrémité orientale de l'Asie, comme l'Angleterre à l'extrémité occidentale de l'Europe. Il mérite d'ailleurs une attention particulière par la singularité de son gouvernement, sa prodigieuse population, ses progrès dans les arts, et par les mœurs et usages qui lui sont propres.

Noms. Marc-Paul, le père de la géographie asiatique, parle du Japon sous le nom de Zipangri ou Zipangu. Les habitans l'appellent Nipon ou Niphon ; et les Chinois, Sippon et Jepuen. Il a porté le nom d'Yang-Hou (magasin du soleil), et celui de Nou-Koué (royaume des esclaves).

Etendue. Il s'étend depuis le 30e deg. de lat. nord jusqu'au 41e ; et, suivant les cartes modernes, depuis le 129e deg. de longit. orientale jusqu'au 140e. Il est composé de plusieurs petites îles et de quelques grandes. Parmi celles-ci on remarque Kiusiu, nommée aussi Saikokf, ou contrée occidentale, et par plusieurs auteurs Ximo, Sikof ou Xicoco ; mais la plus importante de toutes est Nipon, au nord-est des deux précédentes. Kiusiu ou Ximo peut avoir 120 milles de longueur sur 80 de largeur. L'île de Nipon n'a pas moins de 660 milles de longueur, mais sa largeur moyenne n'excède pas 80 milles. Ces îles sont divisées en provinces et districts, selon l'usage des pays civilisés.

Au nord de Nipon est une autre grande île nommée Jesso, ou Chica, ou Insou. Elle est soumise aux Japonais, qui y ont établi quelques colonies ; mais comme elle est habitée par des peuples sauvages, on doit plutôt la regarder comme une conquête du Japon, que comme faisant partie intégrante de cet empire dont la civilisation est très-avancée.

Population primitive. Il paraît que les Japonais sont une race de Chinois. Kæmpfer observe néanmoins que les langages diffèrent radicalement ; mais si l'on comparait la langue japonaise avec celle de la

Corée, terre la plus voisine du Japon, et l'idiome de la Chine avec la langue chinoise, peut-être y remarquerait-on quelque analogie. Il est possible que les Japonais aient quitté le continent dès les premiers momens de l'association politique. Leur position insulaire et une civilisation d'un genre différent auront aisément donné lieu à un langage particulier.

Progrès de la géographie. Avant la relation de Kæmpfer, on ne connaissait le Japon que par les relations peu exactes des Portugais. Kæmpfer lui-même a quelquefois copié les cartes fautives des Japonais. [Depuis la publication de son ouvrage, des voyages récens ont considérablement amélioré la géographie de cette contrée. On doit nommer parmi les principaux ceux de Thunberg et de Broughton.]

Epoques historiques. Les Japonais étudient avec soin l'histoire de leur pays. Kæmpfer en a donné un bon extrait, qu'il a divisé en trois périodes : la 1re fabuleuse, la 2e douteuse, la 3e certaine. Nous ne parlerons pas de la 1re qui remonte au-delà de l'époque où les Juifs placent la création du monde. Dans la 2e époque, l'histoire japonaise est mêlée à celle des Chinois. Il en résulte que les Japonais conviennent eux-mêmes avoir tiré de la Chine leur gouvernement, et lui devoir les premiers progrès de leur civilisation. Leurs annales font mention d'un monarque chinois nommé Sin-Non. Ils le représentent avec une tête de taureau ou avec deux cornes, parce qu'il enseigna l'agriculture et la manière de former des troupeaux (1). Il serait difficile de ramener à une origine plus naturelle et plus simple le Jupiter-Ammon des Egyptiens et autres allégories semblables.

La troisième période, ou celle des faits certains, commence avec l'établissement de la succession héréditaire des empereurs ecclésiastiques, c'est-à-dire 660 ans avant l'ère chrétienne : elle dura jusqu'à l'année de l'ère vulgaire 1585. Pendant ce temps, cent sept princes de la même dynastie ont gouverné le Japon. Les princes séculiers s'emparèrent ensuite du pouvoir souverain. Ces différens règnes avaient été pacifiques, à quelques invasions près tentées par les Mantchous et les habitans de la Corée; mais ils avaient été repoussés vigoureusement. Sous le règne de Gouda, le quatre-vingt-dixième Daïri, ou empereur ecclésiastique, les Mongols, sous Moukou, après avoir conquis la Chine, 14 ans auparavant, essayèrent de s'emparer du Japon. Des récits exagérés font monter le nombre de leurs petits navires à 4,000, et celui des combattans à 240,000. Mais du moins il est certain que les jonques chinoises portaient une armée formidable. Une affreuse tempête dispersa tout cet armement. Les Japonais attribuèrent cet avantage à la protection de leurs dieux. En 1585, les généraux de la

(1) Kæmpfer, t. 1, p. 231, traduction française.

couronne qui étaient aussi héréditaires, s'emparèrent de la puissance souveraine. Les Daïris depuis ce temps sont soigneusement surveillés et même renfermés, de crainte qu'ils n'essaient de recouvrer leur ancien pouvoir.

Antiquités. Excepté quelques monnaies et des idoles, le Japon ne peut offrir aucune antiquité. Les édifices y étant communément construits en bois, ne sont point susceptibles d'une longue durée.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Gouvernement. — Lois. — Population. — Colonies. — Armée et marine. — Revenus. — Importance et relations politiques.

Religion. La religion des Japonais est le polythéisme, mais ils reconnaissent un Créateur suprême; ils forment deux sectes principales : celle de Sinto et celle de Boudsdo. La première croit l'Être suprême trop élevé pour faire attention aux hommages et aux faibles intérêts des humains. Ceux qui composent cette secte invoquent comme médiatrices des divinités inférieures, car la nécessité d'une méditation sert de base à presque toutes les religions. Ils s'abstiennent de nourriture animale; ils détestent l'effusion du sang, et n'oseraient toucher un cadavre (1).

Leurs prêtres sont séculiers ou moines. Les derniers seulement sont initiés dans les mystères. Leurs cérémonies religieuses sont gaies; car ils regardent les dieux comme des êtres qui se plaisent à répandre le bonheur. Outre le premier jour de l'année et trois ou quatre grandes fêtes, ils observent comme un jour sacré le premier de chaque mois. Ils ont différens ordres de moines et religieuses comme dans le culte romain. L'esprit de l'homme se ressemble partout.

La secte de Boudsdo tire son origine de l'Indostan. C'est la même que celle de Boudha ou Boudh, que l'on dit avoir pris naissance dans l'île de Ceylan, environ mille ans avant Jésus-Christ. En passant par la Chine et par la Corée, elle s'y mêla avec quelques dogmes étrangers, mais elle conserva celui de la métempsycose. Selon cette doctrine, les ames des méchans passent dans des corps d'animaux jusqu'à ce qu'elles soient purifiées.

En 1549, peu de temps après la découverte du Japon par les Portugais, les jésuites y arrivèrent. Eux et leurs successeurs y prêchèrent l'évangile jusqu'en 1638, que 37,000 chrétiens furent massacrés. Il y

(1) Thunberg, t. IV, p. 19.

avait eu auparavant quelques autres persécutions. On a prétendu que l'ambition des Portugais avait irrité les Japonais, et que les jésuites ne s'étaient point tenus dans les bornes de leur ministère. Une discussion à ce sujet serait déplacée ici. La vérité est que la religion chrétienne est devenue odieuse au Japon. On assure que chaque année on y foule la croix aux pieds. Mais il est faux de dire qu'on force les Hollandais à cette profanation.

Gouvernement. L'autorité qui, jusqu'à la fin du seizième siècle, avait été exercée par les Daïris ou princes spirituels, est aujourd'hui entre les mains du Koubo ou empereur séculier. Il y a six ordres de dignités ecclésiastiques, dont quelques-unes sont jointes à des offices particuliers. Les autres sont simplement honoraires. Le prince séculier, du consentement du Daïri, confère des titres qui correspondent à ceux de nobles, de chevaliers, etc. Ce qui concerne la littérature est particulièrement du ressort de la juridiction ecclésiastique. Le Daïri réside à Miaco. Il a encore une cour, mais moins brillante qu'autrefois.

Le gouvernement des provinces est confié à des grands, dont la famille demeure en ôtage près de l'empereur. Ils sont obligés de paraître chaque année à la cour. Ils y viennent en grande pompe, avec des présens considérables. Le revenu du prince, comme parmi nous du temps de la féodalité, provient de ses domaines. Les grands jouissent de tous les priviléges de leurs fiefs, entretiennent une force militaire, réparent les chemins de leur territoire. Ceux du premier ordre se nomment Daimios, les autres Siomios. Leurs dignités sont héréditaires. Les Siomios doivent, chaque année, résider six mois à la cour, et laisser leurs enfans dans la capitale. Ainsi le gouvernement est une monarchie héréditaire et absolue, appuyée du pouvoir des princes inférieurs également absolus, mais dont la jalousie mutuelle, ainsi que les ôtages qu'on exige d'eux, garantit la soumission à l'autorité suprême.

Lois. Kæmpfer croit les lois du Japon supérieures à celles de l'Europe. Les parties comparaissent devant le juge, qui prononce sans délai. Thunberg nous apprend que les lois sont en petit nombre, mais observées rigoureusement (1). La plupart des crimes sont punis de mort. La sentence doit être signée par le conseil privé : les parens répondent pour ceux dont ils doivent surveiller l'éducation. La police est excellente. Elle est exercée dans chaque ville par un magistrat. Chaque rue est sous l'inspection d'un commissaire, et toutes les nuits deux citoyens font la garde pour avertir en cas d'incendie. Une preuve de la bonté des lois, c'est qu'il se commet peu de crimes (2).

Population. Nous n'avons point de renseignemens qui nous permettent de fixer la population du Japon d'une manière précise. Tous les

(1) Thunberg, t. IV, p. 64. (2) *Ibid.* t. IV, p. 72.

voyageurs cependant conviennent qu'elle est prodigieuse, et que les montagnes même sont l'objet des travaux du cultivateur. Thunberg assure que Iedo, capitale de l'Empire, a 55 milles de circonférence, et qu'elle peut égaler Pekin en étendue (1). Beaucoup de villages ont trois quarts de mille de long; ils sont très-rapprochés. Il y en a qu'on ne peut traverser qu'en plusieurs heures. Kæmpfer assure que la quantité de monde qu'on rencontre sur les routes est inconcevable, et que la Tokaido, l'une des sept grandes routes du Japon, est souvent plus fréquentée que les rues des villes les plus peuplées de l'Europe (2). Suivant le géographe Varenius, le nombre des troupes entretenues par les princes ou gouverneurs, y compris l'armée particulière du Koubo, monte à 468,000 hommes d'infanterie et à 58,000 de cavalerie (3). Peut-être se formerait-on une idée assez juste de la population du Japon, en la supposant égale à celle de la Chine, proportion gardée. La superficie du premier de ces empires n'étant que la dixième partie de celle de l'autre, on pourrait présumer que la population en est d'environ 30,000,000 d'ames.

Colonies. Quoique les lois défendent aux Japonais de quitter leur patrie, ils regardent comme le leur tout pays qu'ils ont conquis, et n'hésitent pas à y former des établissemens. De là vient qu'on trouve des colonies japonaises à Jesso ou Insou, dans quelques autres îles, et jusque dans l'Archipel indien.

Armée et marine. Nous venons de dire que les Japonais tenaient sur pied plus d'un demi-million de combattans. Ils sont braves. Leur marine n'est pas importante, et la forme de leurs navires les rend peu propres à résister au gros temps. Ils font usage de la boussole.

Revenus. Varenius porte la somme totale des revenus de l'empire à 2,834 tonnes d'or : chaque tonne est évaluée à 240,000 fr., ce qui fait un total de 680,160,000 fr., sans compter ce que paient les villes qui dépendent immédiatement de l'empereur. Il a lui-même un trésor considérable en or et en argent. Au reste, comme dans tous les pays on emploie communément le revenu public à l'entretien d'une grande force armée, le meilleur moyen d'évaluer le revenu du Japon serait peut-être de le calculer d'après le nombre des troupes qu'il tient sur pied.

Importance et relations politiques. Le Japon n'entretient aucune relation politique avec les autres états. N'ayant d'autre territoire que des îles et point de marine, son importance politique est extrêmement bornée, pour ne pas dire nulle.

(1) Thunberg, t. III, p. 282. (2) *Ibid.* p. 345 et 348. (3) *Descript. Jap.*, c. IX.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et coutumes. — Langage. — Littérature. — Education. — Villes principales. — Edifices. — Manufactures et commerce.

Voici comme un voyageur moderne dépeint les Japonais (1). Ils sont bien faits, actifs et libres dans leurs mouvemens; robustes, mais moins cependant que les habitans du nord de l'Europe; leur taille est moyenne, leur teint jaunâtre. Les femmes de distinction sont parfaitement blanches. Les yeux des Japonais ressemblent à ceux des Chinois; ils sont oblongs, petits, enfoncés dans la tête, de couleur brune, sombre ou noire : leurs paupières forment un sillon dans le grand angle de l'œil; leurs sourcils sont plus hauts qu'à l'ordinaire; leur tête est grosse et leur col court; ils ont les cheveux noirs, épais et lustrés, sans doute à cause de l'huile dont ils les oignent. Leur nez est gros et court, sans être aplati.

Mœurs et usages. Les Japonais, parvenus à un degré de civilisation assez éminent, doivent offrir une grande diversité de caractères. Cependant les vertus l'emportent sur les vices. Ils ne sont point artificieux comme les Chinois. La polygamie leur est permise. Les femmes sont entièrement à la disposition du mari : elles ne vivent point renfermées; on rase la tête à celles qui sont infidèles. On brûle après la mort le corps des personnes de distinction, on enterre les autres. Les Japonais ont un grand nombre de ragoûts; les viandes se servent dépecées, sur des plats de porcelaine. On n'y connaît ni le vin ni les autres liqueurs spiritueuses; leur boisson est le sacki, sorte de bière faite avec du riz. Les Portugais ont introduit le tabac parmi eux : l'usage de fumer est devenu général.

Les maisons des Japonais sont de bois et peintes en blanc. Quoiqu'elles n'aient que deux étages, elles sont commodes. Les séparations entre les divers appartemens sont mobiles. On n'y fait usage ni de chaises ni de tables. On s'assied sur des nattes (2).

L'habit est composé d'une sorte de robe-de-chambre serrée par une ceinture, et d'un pantalon. Il est commun aux deux sexes (3). Les Japonais n'ont point de bas; les chaussures sont de paille de riz. Les hommes ont la tête rasée depuis le front jusqu'à la nuque. En voyage ils portent des chapeaux en cône, faits avec une sorte d'herbe. Leurs amusemens consistent en spectacles qui, dit-on, ne sont point inférieurs à ceux des nations les plus policées.

(1) Thunberg, t. III, p. 251. (2) *Ibid.* p. 267. (3) *Ibid.* t. IV, p. 54.

Langage. Thunberg a publié un curieux vocabulaire de la langue japonaise; elle a quelque ressemblance avec l'idiome monosyllabique des Chinois. On doit aussi aux jésuites quelques dictionnaires japonais.

Littérature. Ce peuple judicieux ne le cède à aucune autre nation orientale dans les sciences et la littérature. Il regarde comme indispensable l'étude de tout ce qui tient à l'économie domestique. Il n'est pas de Japonais qui ne soit très-instruit dans l'histoire de son pays (1). Ils cultivent l'astronomie, et observent aussi bien que le permet l'imperfection de leurs instrumens. Ils ont l'usage de l'imprimerie; mais leurs caractères ne sont pas mobiles, et ils n'impriment qu'un côté du papier. Ils travaillent parfaitement le fer et le cuivre. Aucune nation orientale ne fait de plus belles étoffes de soie et de coton. Leurs porcelaines sont plus parfaites que celles de la Chine. Leur adresse est incomparable dans la fabrication des armes blanches. Ils font, avec la feuille du mûrier, des papiers de toutes les sortes. Ils tirent leur vernis tant vanté d'une espèce de sumac que Linné appelle *rhus vernix*.

Education. Les Japonais ont des écoles où leurs enfans apprennent à lire et à écrire. On les instruit sans les avilir par des châtimens corporels. On excite leur courage par des chants en l'honneur des anciens héros.

Villes principales. La capitale du Japon est Iedo. Elle est située sur une baie dans la partie sud-est de Nipon ou Niphon, la principale des îles japonaises. Le port est peu profond. Les vaisseaux sont obligés de mouiller à la distance de cinq lieues. En 1772, un effroyable incendie ravagea cette ville, bâtie toute en bois, parce que les tremblemens de terre y sont communs. C'est la résidence de l'empereur. On fait sur son étendue des récits peu croyables (2). Un grand fleuve la traverse: on le passe sur un pont magnifique, d'où l'on mesure la distance de tous les lieux de l'Empire. La ville est enrichie de plusieurs palais.

Miaco ou Meaco, située à 140 milles sud-ouest de Iedo, est la deuxième ville de l'Empire. Elle est célèbre par son commerce et ses manufactures. C'est le magasin général de toutes les marchandises du Japon. On y frappe la monnaie impériale: c'est là aussi que s'impriment tous les livres. Kæmpfer porte le nombre de ses habitans à 405,642, sans compter la nombreuse suite du Daïri ou chef de la religion, qui y fait sa résidence.

Nagasaki ou Nangasaki, capitale de l'île de Kiusiu, n'était qu'un simple village. Le commerce portugais en a fait une ville importante. Ce port est le seul où il soit permis aux vaisseaux étrangers de jeter l'ancre. Cette ville se trouvant la plus rapprochée de la petite île Dezima,

(1) Thunberg, t. IV, p. 54. (2) *Ibid.* t. III, p. 189.

où les Hollandais avaient établi un comptoir, est aussi la mieux connue.

On compte trente ou quarante autres villes dans l'empire japonais; mais peu ont été visitées par des Européens, si ce n'est celles qui se trouvent sur la route qui conduit de Nagasaki à la capitale. Osaca et Sakaï, deux villes situées sur la côte au midi de Miaco, portent aussi le nom de villes impériales (1). [On doit aussi nommer le port de Nambou ou Nabo, à l'extrémité nord-est de Nipon.]

Edifices. Le palais impérial consiste en un grand nombre de bâtimens qui occupent un espace immense. Il a une grande tour carrée, marque de prééminence dont les autres grands jouissent, mais seulement dans leurs domaines. Le salon de cent nattes a 600 pieds de long sur 300 de large. Les colonnes sont de bois précieux. Les principaux meubles sont des nattes blanches, garnies de franges d'or. L'empereur donne son audience dans une salle moins étendue, garnie de tapis.

Les chemins sont parfaitement entretenus.

Manufactures et commerce. Nous avons parlé des principales manufactures. Le commerce intérieur est considérable et n'est point grevé d'impôts. Les ports sont couverts de vaisseaux, et les chemins de marchandises qu'on voiture; les boutiques en regorgent. De grandes foires établies dans les villes, y attirent un concours prodigieux. On tire de la Chine des soies écrues, du sucre, de la térébenthine, des médicamens, etc. On exporte du cuivre en barre, de la lacque, etc. La monnaie d'or du Japon s'appelle kobang, celle d'argent kodama. Elles représentent quelquefois Daikok, dieu des richesses, assis sur des barriques d'or, avec un marteau dans sa main droite et une bourse dans sa main gauche.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons.— Aspect du pays. — Sol et agriculture.— Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Volcans. — Forêts. — Botanique. — Animaux. — Minéraux.

Climat et saisons. En été, la chaleur serait insupportable au Japon, si l'air n'était quelquefois rafraîchi par des brises de mer. Le froid n'y est pas moins rigoureux quand le vent souffle de l'est ou du nord-est. La température y est très-variable; l'eau y tombe par torrens pendant les satsaki, c'est-à-dire les mois pluvieux. Ce temps commence au

(1) Kæmpfer, t. 1, p. 1.

milieu de l'été. Cette prodigieuse humidité est la cause de la fertilité du pays. Il y tonne souvent. Il est sujet aux tempêtes, aux ouragans, aux tremblemens de terre. Suivant les observations de Thunberg, à Nagasaki, le plus haut degré de chaleur fut de 29 deg. $\frac{1}{2}$ au mois d'août, et le froid le plus rigoureux de 10 deg. $\frac{1}{2}$ en janvier (thermomètre de Réaumur) (1).

Aspect du pays. Quoiqu'il y ait au Japon des plaines considérables, comme le prouve la description de Miaco, Thunberg prétend que le pays est montagneux, et que ses côtes sont escarpées et battues par une mer orageuse. Un grand nombre de rivières et de ruisseaux l'arrosent et diversifient le paysage. Tout y atteste l'industrie de l'homme.

Sol. Le sol n'est pas fertile de sa nature, mais des pluies fécondes et un travail opiniâtre surmontent les obstacles. L'agriculture est en si haute estime chez ce peuple sensé, qu'il n'y a pas un coin de terre qui reste inculte. Le fermier est exempt de tous droits féodaux, et cultive avec liberté et industrie le champ qui lui a été confié : il n'y a point de communes. Si quelque terre reste abandonnée, elle devient le patrimoine d'un voisin laborieux. Les Japonais ne négligent rien pour fumer leurs terres; ils ramassent à cet effet tous les excrémens et toutes les ordures; ils sarclent leurs champs avec soin. La surface des collines est cultivée au moyen de murs de pierre qui supportent des plateaux de terre semés de riz ou de légumes : ces lits de verdure forment une perspective charmante. Le riz est la production principale; on cultive peu le blé sarrasin, le froment et l'orge. Le riz se sème en avril et se récolte en novembre; alors on sème le blé pour le récolter en juin. La patate douce y est abondante. On tire de l'huile à brûler d'une espèce de chou. L'orge reste en terre pendant l'hiver. On cultive des plantes propres aux teintures, ainsi que le cotonier, et le mûrier qui nourrit une grande quantité de vers-à-soie. L'arbre au vernis, le camphrier, la vigne, le thé, le bambou s'y trouvent dans l'état sauvage, et y sont des objets de culture.

Rivières. Les rivières du Japon n'ont point été dessinées avec soin. Les principales sont la Nogafa, la Jedogawa, qui passe à Osaka, où elle est traversée par plusieurs ponts de cèdre qui ont depuis 300 jusqu'à 360 pieds de long. L'Ogin-gawa (*a*) est l'une des plus grosses et des plus dangereuses. La Fousi-gawa est large et rapide. La plus considérable de toutes est le Jodo ou Yodo, qui coule au sud-ouest du lac

(1) Thunberg, t. III, p. 234.

[(*a*) Le mot *gawa* ou *gava* signifie, en japonais, *rivière*. Il est assez remarquable que le nom de *gava* ou *gave* ait dans les Pyrénées la même signification.]

d'Oïtz. Kæmpfer nomme l'Ojin ou Ogin, l'Aska, et l'Oomi, que l'histoire du Japon dit être sorti de terre en une nuit (1).

Lacs. Le principal lac est celui d'Oïtz, d'où sortent deux rivières. On dit qu'il a 50 lieues japonaises de longueur, équivalant chacune à une heure de marche à cheval. Sa largeur n'est pas considérable.

Montagnes. L'une des principales montagnes est celle de Fousi, couverte de neige toute l'année. Celles de Fakonie sont dans le même canton. Elles environnent un petit lac du même nom. Plusieurs sont couvertes de bois, d'autres cultivées comme on l'a dit ci-dessus.

Près du lac Oïtz est la délicieuse montagne de Jessan; elle passe pour sacrée, on dit qu'elle n'offre pas moins de 3000 temples.

Volcans. Il y a près de Firando une île volcanique. Quelques autres îles environnantes ont aussi des volcans (2). On en trouve un dans la province de Figo, qui jette continuellement des flammes. Il en existe un autre, qui était autrefois une mine de charbon, dans la province de Tsikuser.

Forêts. Vu l'état de la culture où est le Japon, les forêts doivent y être rares. Quelques-unes seulement ornent les flancs d'un petit nombre de montagnes.

Végétaux. Il y a de l'analogie entre la flore de la Chine et celle du Japon. Peut-être même ces deux pays ont-ils tiré un grand nombre de leurs plantes de la Cochinchine et des îles Philippines. On cultive au Japon le gingembre, le poivre noir, le sucre, l'indigo. Dans les parties élevées de l'intérieur, on trouve le laurier, le camphrier, le *rhus vernix*, dont on croit que l'écorce donne la gomme qui forme la base de l'inimitable vernis du Japon. Cette contrée possède l'oranger, le citronnier, dont une espèce est sauvage et particulière au pays; deux sortes de mûriers, l'une propre à la nourriture des vers-à-soie, l'autre estimée par les fibres blanches de son écorce intérieure, dont on fait de très-beaux papiers. Le mélèze, le cyprès, le saule pleureur, qui croissent dans des régions plus chaudes, se trouvent au Japon à leur dernière limite. Il en est de même de l'opium, du jalap; le catalpa y est commun. L'arbre à suif, le cocotier, des palmiers de diverses espèces embellissent les bois, et sur-tout le rivage de la mer, par la variété de leurs formes et la beauté de leur feuillage. D'un autre côté, les bords des rivières sont couverts de superbes bambous dont on retire de grands profits. Les principales plantes comestibles sont, outre le riz, l'orge et le froment, les patates, les melongènes, les turneps, le gouet comestible, etc. Les Japonais ont nos arbres fruitiers.

Animaux. On ne trouve au Japon ni moutons ni chèvres; on y regarde ces animaux comme nuisibles à l'agriculture, et le coton y

(1) Thunberg, t. 1, p. 163.—Kæmpfer. (2) Kæmpfer, t. 1, p. 166.

rend la laine inutile. Le porc en est banni par le même motif. Cependant on en rencontre quelques-uns dans le voisinage de Nagasaki, introduits sans doute par les Chinois. Les quadrupèdes sont rares au Japon. Une seule ville de la Suède, suivant Thunberg, a autant de chevaux que tout ce grand empire. Le gros bétail ne sert qu'au labour et aux charrois. On ne fait usage ni de sa chair ni de son lait. La poule et le canard y sont domestiques. Des motifs de superstition ne permettent pas que l'on ait beaucoup de chiens. Le chat est l'animal favori des dames.

Minéraux et eaux minérales. L'or est commun au Japon; mais pour ne pas le déprécier, on n'en exploite que la quantité dont on a besoin; on s'en sert pour battre monnaie; on l'emploie dans la borderie et dans les dorures; on ne peut l'exporter : aucune mine ne peut être ouverte sans la permission de l'empereur. On trouve de l'argent dans la province de Bingo et vers Kattami. Deux îles, Gensima et Kensima, sont appelées les îles d'or et d'argent. Le cuivre est l'une des principales sources des richesses du Japon. Les Hollandais et les Chinois en exportent une grande quantité : il contient beaucoup d'or; celui d'Atsingo est le plus malléable. Le fer est le métal le plus rare de cette contrée. On en fait des cimeterres, des couteaux, des ciseaux et d'autres instrumens utiles. Le Japon produit aussi du soufre en grande abondance. On trouve du charbon de terre dans les provinces septentrionales. Les Japonais, dans leurs maladies, font usage des eaux minérales d'Obamma et d'Omfen. On a peu fait de recherches sur les curiosités naturelles.

CHAPITRE V.

ILES QUI DÉPENDENT DU JAPON.

Iles au sud et à l'est. — Jesso ou Insou. — Iles au nord-est.

Iles au sud et a l'est. Quelques petites îles, particulièrement au sud et à l'est, dépendent du Japon; l'une d'elles se nomme Fatsitio; c'est le lieu où l'on exile les grands; toutes ces îles ne sont guère connues que de nom.

[Si les cartes sont exactes, une suite de petites îles lie en quelque sorte le Japon vers le midi avec les îles Lieoukieou; la plus considérable est celle de Lekco au midi de Kiusiu; d'un autre côté, le petit groupe des îles Gotta ou Gotto, peu éloigné d'autres qui semblent appartenir à la Corée, resserre le détroit qui donne entrée au midi à la mer du Japon; cette mer se trouve comme fermée au nord-est par la grande

île de Jesso ou Insou, et par l'île ou presqu'île de Tchoka ou Segalien, qui ne laissent de communication avec la mer extérieure que par le détroit de la Pérouse et celui de Matzemaï; car, ainsi que nous l'avons remarqué, on n'a pu encore parvenir à prouver l'existence du détroit qui est au nord. L'île ou presqu'île de Tchoka a été décrite à l'article de la Tatarie chinoise; nous devons nous occuper ici de l'île de Jesso ou d'Insou plus rapprochée du Japon dont elle dépend et sur laquelle nous avons des renseignemens très-récens.

Jesso ou Insou. La position insulaire de la terre de Jesso est actuellement bien déterminée par la navigation de La Pérouse au travers du détroit qui porte son nom, et par celle de Broughton au travers de celui de Sangaar, qu'il nomme Matzemaï. Ce dernier navigateur nous a donné récemment des notions très-curieuses sur cette île jusqu'ici si peu connue. Les habitans l'appellent Insou. Sur nos cartes elle porte le nom de Jesso ou Chicha, les Russes l'appellent aussi Matmaï. Les habitans paraissent d'un naturel doux; leur corps est très-velu, ce qui s'observe même parmi les enfans. Leurs maisons sont bâties en bois; ils se nourrissent de poissons séchés et d'herbes marines, et élèvent de jeunes ours et des aigles qu'ils mettent en cage probablement pour s'en nourrir; ils sont très-pauvres et sous la puissance des Japonais qui, plus courageux et plus féroces, les tiennent sous une dure sujétion. Ces derniers paraissent avoir usurpé tout le commerce du pays. Ils trafiquent non seulement avec la Chine et autres puissances asiatiques, mais aussi avec les Russes; car Broughton a trouvé chez eux un alphabet et des cartes en langue russe. Ils ont un langage qui leur est propre, mais où il entre beaucoup de mots japonais. D'après la relation de Laxmann, qui, en 1792, aborda dans cette île, il paraît que les natifs sont de la même race que les habitans des îles Kouriles. Si cette relation n'est pas exagérée, cette île est plus peuplée et plus avancée vers la civilisation que ne l'a cru Broughton. Laxmann traversa sept villes ou bourgs, pour se rendre du port de Nimuro à la ville de Matmaï. Les Japonais entretenaient par-tout une police suivie et une surveillance continuelle (*a*). Laxmann dit avoir vu, sur sa route, des champs cultivés avec le plus grand soin et où l'on avait semé du froment, des lentilles, des pois, du chanvre et du tabac; il n'aperçut pas de bestiaux et ne rencontra pas d'autres oiseaux domestiques que des poules. A Matmaï, toutes les maisons étaient ornées de tapis (*b*). Le détroit de Sangaar ou de Matzemaï, qui sépare le Japon de l'île d'Insou, n'a pas plus de 15 milles géogr. de largeur du sud au nord. Près de ce détroit, sur la côte orientale de l'île Insou, est une baie profonde d'une forme circulaire, que Broughton

(*a*) Relation de Laxmann, dans la traduction française du *voyage de Broughton*, t. II, p. 317. (*b*) *Ibid.* p. 329.

a décrite et figurée sous le nom de baie du Volcan; elle offre un aspect très-pittoresque; en général toute cette portion de l'île est riche et fertile (*a*).]

Iles au nord-est. [Au nord-est de Jesso ou Insou sont diverses îles, telles que la terre de Compagnie, l'île Marikan, qui, avec les îles Kouriles, forment une chaîne entre le Japon ou les terres qui en dépendent et la presqu'île de Kamtchatka, ou l'extrémité nord du continent de l'Asie. Ces îles sont peu connues. Il paraît, d'après les récits de plusieurs navigateurs, que les Russes seuls y font occasionnellement quelque commerce.]

(*a*) Broughton, *voyage of discovery*, etc. London, 1805, in-4°.

EMPIRE DES BIRMANS,

COMPRENANT LES ROYAUMES D'AVA ET DU PÉGOU.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Noms. — Limites. — Population primitive. — Progrès de la géographie. — Histoire.

Noms. Avant la publication d'un ouvrage nouveau et intéressant (1), à peine connaissait-on l'état des Birmans. Il tire son nom des Birmahs, nation guerrière qui habitait le pays autrefois appelé *Inde au-delà du Gange*. La capitale de cet état était Ava ou Awa. Les naturels donnent au Pégou le nom de Bagou. On croit que cette dernière contrée, située au midi de l'autre, est la Chersonnèse d'Or des anciens.

Limites. M. Symes place l'empire des Birmans entre le 9e et le 26e degré de latitude nord, et entre le 90e et le 105e degré de longitude du méridien de Paris; ce qui fait une longueur de 1020 milles sur une largeur de 600, mais celle-ci varie beaucoup et est très-étroite dans certaines parties.

La géographie de ce qu'on appelle l'Inde au-delà du Gange, est encore remplie de doutes. Au nord, l'empire birman est séparé d'Asam par des montagnes. Plus loin vers l'est, il confine à la Chine et au Tibet. A l'ouest, une chaîne de montagnes et la petite rivière de Naaf le séparent des possessions britanniques dans le Bengale. La mer continue la limite. Au midi et à l'est, elle est encore incertaine. Il suffit donc de faire observer que, depuis la séparation de l'Indostan d'avec la Perse, l'empire birman constitue la cinquième grande puissance de l'Asie; qu'il étendra probablement sa domination sur Laos et Camboge, mais qu'il demeurera séparé des royaumes réunis de la Cochinchine et du Tonquin, à cause des déserts et des hautes montagnes qui les protègent de ce côté.

Population primitive. On a fait peu de recherches sur la population primitive de cette contrée. Son alphabet, sa religion, sa littérature paraissent lui être venus de l'Indostan; mais le langage, cette marque caractéristique de l'origine d'une nation, n'a pas été suffisamment comparé avec celui des contrées adjacentes.

Progrès de la géographie. [Ce pays n'a pas été inconnu aux anciens,

(1) Syme's, *account of the embassy to Ava.*

et forme la limite de leurs connaissances géographiques à l'époque où Ptolémée a écrit ses prolégomènes (*a*)]. Mais il n'a été connu des modernes que par les découvertes des Portugais. Néanmoins d'Anville même n'a pu se garantir d'erreurs graves dans le dessin qu'il en a tracé, et l'ouvrage de M. Symes fait désirer des éclaircissemens plus précis.

Histoire. Voici ce que le livre de M. Symes contient de plus intéressant sur l'histoire des Birmans. Il paraît que, vers le milieu du seizième siècle, cette nation nombreuse et guerrière, autrefois sujette du Pégou, y excita une révolution, s'empara d'Ava, et ensuite de Martaban. Alors les Portugais étaient maîtres dans ces contrées; mais ils en furent chassés par les Hollandais. Les Anglais avaient des comptoirs à Syrian et à Ava.

Cependant les Birmans continuèrent de gouverner le pays jusqu'en 1740. Une guerre civile s'éleva. Les Pégouans, en 1750 et 1751, battirent les Birmans. Le dernier roi de ceux-ci fut fait prisonnier; deux de ses fils se sauvèrent à Siam.

Binga Della, roi du Pégou, ayant achevé la conquête d'Ava, en laissa le gouvernement à son frère Apporaza. Tout semblait appaisé, quand il s'éleva un de ces hommes que la Providence suscite quelquefois pour opérer le changement des empires. C'était Alompra, Birman d'une naissance obscure : il était chef d'un petit village lors de la conquête; les vainqueurs lui avaient laissé cet emploi subalterne. D'abord il s'essaya contre de petits détachemens qu'il défit, et parvint à s'emparer d'Ava. Binga Della marcha contre lui avec des forces imposantes, et fut vaincu. Alompra, encouragé par ce succès, continua ses conquêtes. En 1757, il investit la capitale du Pégou, et la prit au bout de trois mois : il résolut alors de marcher contre les Siamois. Il approchait de leur capitale, lorsqu'à deux journées de Martaban, il fut saisi d'une maladie qui l'emporta en 1760. Son fils Namdodgi lui succéda, étouffa plusieurs insurrections et mourut en 1764; il laissait un fils en bas âge, nommé Momien. Schembouen, oncle du jeune prince et frère puîné du grand Alompra, exerça d'abord l'autorité, avec le titre de régent; ensuite il s'empara du diadème.

Pour détourner l'attention du peuple, Schembouen, suivant l'usage des usurpateurs, déclara la guerre aux Siamois : il les défit et prit leur capitale; il battit également une armée de Chinois venus pour s'opposer à ses progrès. Cependant, quoique vaincus, les Siamois n'étaient pas soumis. Un prince Siamois monta sur le trône, et vainquit les Birmans en 1771. Schembouen mourut à Ava en 1776.

Il eut pour successeur son fils Chengouza, qui gouverna tyrannique-ment, et fut tué en 1782, dans une conspiration, à la tête de laquelle

(*a*) Gosselin, *mémoire manuscrit sur l'Inde.*

était Schembouen Minderadgi son oncle, qui s'empara du gouvernement.

Tout était soumis jusqu'à Merghi. Minderadgi résolut de passer les montagnes d'Anoupec, et de réduire Aracan sous son obéissance. Cette conquête fut commencée en 1783, et promptement achevée. Il dirigea ensuite ses armes contre Siam, et envoya une flotte pour s'emparer de l'île de Junksaylon, qui fait un riche commerce en étaim et en ivoire; ses troupes ayant été défaites, il sortit de sa capitale à la tête de 30,000 hommes, mais il éprouva un nouvel échec.

Enfin, en 1793, un traité fut conclu entre les Birmans et les Siamois. Les premiers demeurèrent maîtres de toutes les villes maritimes de la côte occidentale jusqu'à Merghi inclusivement. Malgré cette cession, le royaume de Siam a peu perdu de son ancienne puissance. L'empire Birman s'étend tout au plus jusqu'au 100e deg. de longitude, et seulement dans la partie septentrionale du royaume de Siam.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Lois. — Gouvernement. — Population. — Armée et marine. — Revenus — Importance et relations politiques.

Religion. La religion des Birmans est la même que celle des Indous; non qu'ils soient sectateurs de Brama, mais ils sont disciples de Boudh, regardé par toutes les sectes comme le neuvième Avatar ou descendant de la divinité, en qualité de Rédempteur. Les Birmans croient à la transmigration des ames. Celles qui seront trouvées radicalement perverses, seront condamnées à une punition éternelle. Les ames vertueuses au contraire jouiront, sur le mont Merou, d'un bonheur qui ne finira point. Les Birmans regardent la miséricorde comme le principal attribut de la divinité.

Lois. Les lois des Birmans sont intimement unies à leur religion. Les vers sacrés, fabriqués par Menou, sont accompagnés de nombreux commentaires, ouvrages des Mounis ou anciens philosophes. C'est ce qui constitue le Dherma-sastre ou corps des lois. Elles sont claires et plus sensées qu'aucun autre code indou, et conformes à la plus saine morale. Elles spécifient les crimes, et rappellent les anciennes décisions pour guider les juges. Le jugement par épreuve ou par imprécation, est la seule chose absurde que l'on trouve dans ce livre: pour un Européen, il est à l'égard des femmes offensant et indécent. A l'exemple de l'immortel

Menou, ce code rappelle aux princes et aux magistrats leur devoir d'une manière sévère et énergique.

Gouvernement. La forme du gouvernement est despotique. Cependant le roi a un conseil composé de nobles. Les dignités ne sont point héréditaires. Si elles vaquent par mort ou démission, elles retournent à la couronne. Le tsaloë ou la chaîne est la marque distinctive des nobles. L nombre des anneaux ou cordes indique la gradation. Le roi seul en porte vingt-quatre. Le rang se marque aussi par la matière ou la forme de quelques objets d'usage ordinaire.

Population. Le colonel Symes évalue la population de l'empire Birman à 17,000,000 d'ames. Il ne dissimule pas que cette évaluation est un peu conjecturale.

Armée et marine. Tout citoyen est obligé au service militaire; mais le nombre des troupes réglées n'est pas considérable. Pendant la guerre, on lève un homme sur trois ou quatre maisons qui peuvent s'en exempter, moyennant une somme d'environ 960 fr. (1). La famille du soldat répond de lui. En cas de lâcheté ou de désertion de sa part, on la met à mort. L'infanterie n'a point d'uniformes; mais elle est armée de sabres et de mousquets. La cavalerie porte des piques de sept à huit pieds de long. Les arsenaux du roi contiennent au plus 20,000 méchans fusils. Des bateaux de guerre forment la principale force militaire. Ils sont au nombre d'environ 500, creusés dans le tronc solide de l'arbre tek. Leur longueur est de 80 à 100 pieds, et leur largeur au plus de 8. Ils portent 50 à 60 rameurs, pourvus chacun d'une épée ou d'une lance, et 30 soldats armés de mousquets. Ils attaquent impétueusement, et s'efforcent d'en venir à l'abordage; mais ils courent souvent risque de chavirer par le choc d'un autre bateau plus considérable. Ces batailles navales rappellent celles des anciens.

Revenus. Les revenus consistent dans le dixième du produit des terres et de toutes les denrées étrangères que l'on importe. Le montant en est incertain. Cependant aucun argent ne sort des coffres du monarque, excepté dans les cas urgens, parce que les dons qu'il fait consistent en terres ou en emplois dont il dispose. On croit qu'il possède d'immenses trésors.

Importance et relations politiques. L'empire Birman peut avoir une grande influence sur le commerce de l'Orient. C'est une barrière contre l'ambition des Chinois qui, s'agrandissant de ce côté, pourraient se réunir avec les autres souverains, et mettre en danger les possessions des Anglais dans l'Indostan. L'intérêt de ceux-ci est donc de maintenir les Birmans dans leur état actuel, mais de ne point favoriser l'augmentation de leurs forces, qui, si elles étaient accrues, pourraient devenir

(1) Symes, t. II, p. 352.

préjudiciables à la Grande-Bretagne. [Les puissances ennemies de cette dernière doivent donc chercher à favoriser l'ambition des Birmans et à contribuer à l'accroissement de leur empire.]

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et coutumes. — Langage. — Littérature. — Villes principales. — Edifices. — Navigation intérieure. — Manufactures et commerce.

Mœurs et usages. Quoique les Birmans ne soient séparés des Indous que par une étroite chaîne de montagnes, il y a entre les deux peuples autant de différence que s'ils habitaient les deux extrémités du globe. Les Birmans sont vifs, inquiets, actifs, irascibles. Contre l'usage des orientaux, ils n'enferment point leurs femmes. Elles peuvent communiquer librement entre elles, à peu près comme en Europe. Mais sous d'autres rapports, elles sont traitées comme si elles appartenaient à une espèce inférieure à celle des hommes. Devant la loi, le témoignage d'une femme ne vaut pas celui d'un homme. Quoique les femmes jouissent de beaucoup de liberté, en général leur conduite est sage. Un travail assidu les préserve des écarts. Elles filent et tissent des toiles. Dans la guerre, les hommes déploient la férocité des sauvages. En paix, ils sont doux et civils. Leur mois est de 29 ou 30 jours. Ils ont un mois intercalaire chaque troisième année. Leur manière de diviser le mois leur est particulière. Ils comptent les jours non seulement depuis la nouvelle lune, mais encore du moment où elle est pleine, ce qu'ils nomment lune décroissante. Ils aiment la poésie et la musique. Un de leurs principaux instrumens est le Him, qui ressemble à la flûte de Pan; il est composé de plusieurs roseaux joints ensemble avec une seule embouchure. La mélodie en est douce et mélancolique.

Langage et littérature. L'alphabet birman comprend trente-trois sons simples. On écrit de gauche à droite, comme en Europe. Les livres des Birmans sont mieux exécutés que ceux des Indous. Dans chaque Kioul, ou monastère, il y a une bibliothèque. Le colonel Symes fut surpris du nombre de ceux qui composent la bibliothèque royale. Ils étaient classés avec ordre, et rangés dans des caisses, sur lesquelles on avait écrit en lettres d'or ce qu'elles contenaient. L'étude des lois et de la religion forme la principale branche de l'éducation parmi les grands. Celle du peuple est négligée.

Villes principales. La ville principale de l'empire Birman est aujourd'hui : Ummerapoura : elle est bâtie sur la rive orientale de la grande rivière qui se jette dans l'Irraouadi, et a été fondée récemment. C'est aujourd'hui la capitale de l'Empire et la résidence du souverain. Située entre un lac et un gros fleuve, elle ressemble à Venise au milieu des eaux. Un grand nombre de bateaux amarrés sur le lac, forment un coup-d'œil charmant. Le fort est un carré parfait. Il contient les greniers publics. A chacun des angles est un temple de 100 pieds de haut. Le palais du roi est au centre. Il a une vaste cour, au-delà de laquelle est le lolou ou salle du conseil. Cette salle est soutenue par 77 colonnes distribuées sur onze rangs. La ville est ornée de tourelles, de clochers et d'obélisques. Les rues sont larges et pavées en briques. On n'a rien de certain sur l'étendue et la population de cette ville; mais il est à présumer qu'elles ne sont pas considérables.

Ava ou Aungwa était la capitale d'un royaume du même nom; mais elle tombe en ruines depuis la fondation d'Ummerapoura qui est bâtie tout auprès. On a enlevé d'Ava une quantité considérable de matériaux pour la construction de la ville nouvelle. L'herbe y croît de tous côtés. Cependant on distingue encore l'alignement des rues : elle n'offre partout que l'image de la désolation.

Pégou, autrefois la capitale du royaume de même nom, se trouve beaucoup plus au midi et non loin de la côte méridionale. Cette ville fut rasée par Alompra en 1757. Quelques temples et la grande pyramide de Schomadou furent épargnés. Cette pyramide est surmontée d'un parasol de 53 pieds de circonférence, dont les supports sont dorés. On en fait remonter la fondation jusqu'à l'an 500 avant Jésus-Christ. L'empereur a donné aux Pégouans la permission de rebâtir leur ville. Dans l'état où elle est, elle n'occupe pas la moitié de son ancienne étendue. C'est la résidence d'un maywoun ou gouverneur.

Lieux remarquables. [On peut considérer l'empire Birman comme divisé en deux parties par le fleuve Irraouadi : le Birman oriental et le Birman occidental.

Dans le Birman oriental, outre les trois principales villes Ummerapoura, Ava et Pégou, on distingue Pagahm, sur les bords du fleuve au midi d'Ava; plus au sud est Piaye-Miou ou Prome, célèbre par plusieurs siéges sanglans; Rangoun, l'un des principaux ports de l'empire Birman, située sur le golfe du Bengale, et qui fait un commerce considérable. Cette ville, quoique d'une fondation récente, contient 30,000 ames. Sirian est à l'embouchure du fleuve Pégou. Elle était autrefois possédée par les Portugais, et célèbre par le commerce des rubis et d'autres pierres précieuses qu'on tirait des montagnes septentrionales du Pégou. Martaban était aussi un port très-important, avant que

l'empereur en fit obstruer l'entrée. Tavoï et Merghi sont peu connues. Tanasserim s'est maintenue dans le rang de ville, et Chetigoua qui est auprès n'est qu'un village, mais ce lieu est intéressant comme le terme des connaissances des anciens à l'époque ou Ptolémée écrivit ses Prolégomènes (1).]

Dans le Birman occidental, on remarque sur la côte le *royaume d'Aracan*, nommé aussi *Mog* sur la carte de d'Anville, et auquel nous consacrerons un article particulier. Les Birmans ont conquis récemment ce pays, quoiqu'il soit comme enfermé par une haute chaîne de montagnes; sa capitale est Aracan non loin de la côte, c'est une ville considérable où l'on compte un grand nombre de temples. Vers les frontières de la Chine, on trouve Bamou et Quang-Ton, dont le nom ressemble à celui de Canton, ville chinoise. Plus au midi est Munnipora dans la *province de Cassay*. Monchabou est une ville considérable, située au nord de la capitale. Plus au midi et non loin du cap Negrins est Persaim. D'Anville ne fait pas mention de cette dernière ville sur sa carte d'Asie; mais non loin de là et plus rapprochés de la côte, il place Cosmin et Mero.

Edifices. Parmi les édifices de ce pays, le plus considérable est le Schomadou, dont nous avons parlé plus haut à l'article du Pégou. Le colonel Symes a donné les dessins des kioums, et une vue de la grande salle d'audience.

Navigation intérieure. De grandes rivières et les nombreuses embouchures de l'Irraouadi pourvoient abondamment à la navigation.

Manufactures et commerce. Les Birmans excellent dans la dorure. Ils ont à Chagain une manufacture d'idoles. Le marbre qu'ils y emploient est beau, et presque transparent. La capitale fait un commerce considérable avec l'Yunnan, province de la Chine la plus voisine. Ce commerce consiste en coton, ambre, ivoire, pierres précieuses, noix de bétel. On reçoit en retour de la soie écrue ou ouvrée, des velours, des feuilles d'or, des confitures, du papier, diverses sortes d'ustensiles. Les articles de commerce intérieur sont le sel et la gnapée, sorte de sauce de poisson qui s'emploie avec le riz. Les étrangers apportent du drap, de la quincaillerie, de la porcelaine de la Chine, de grosses mousselines du Bengale. Les Birmans n'ont point d'argent monnoyé, les lingots ont cours dans le commerce.

(1) Gossellin, *mémoire manuscrit sur l'Inde.*

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons. — Aspect du pays. — Rivières. — Montagnes. — Forêts. — Végétaux. — Animaux. — Minéraux.

Climat et saisons. Le climat est tempéré. La santé vigoureuse des habitans en atteste la salubrité.

Aspect du pays. Presque toutes les variétés de sol et d'aspect se rencontrent dans ce pays, depuis le Delta marécageux à l'embouchure de l'Irraouadi jusqu'aux collines douces, aux vallons pittoresques, aux vastes et majestueuses chaînes de montagnes. Le sol fertile offre d'aussi belles moissons de riz que les plus riches campagnes du Bengale. Plus au nord, le pays est montagneux. Le bord des rivières abonde en blé, en grains de toute espèce et en légumes. On récolte du sucre, du tabac d'excellente qualité, et tous les fruits des tropiques. On s'y livre à l'agriculture avec ardeur, mais le mode qu'on emploie n'a pas encore été détaillé d'une manière particulière.

Rivières. Le principal fleuve de l'empire Birman est l'Irraouadi. Il paraît qu'il passe par Moguang, Bamou, Ummerapoura et Prome, et qu'il se jette dans la mer par plusieurs embouchures, après avoir parcouru 1,030 milles. Le Kin-Douem prend sa source dans les montagnes d'Asam. La rivière Sytang pourrait bien n'être qu'une branche de l'Irraouadi. Le Thaluan se jette dans la mer près de Martaban. La rivière de Siam ou la Maygue traverse aussi une partie de l'empire Birman. La géographie de toutes ces rivières est très-imparfaite.

Montagnes. Les plus hautes montagnes sont vers les frontières du Tibet. Leur nom est inconnu, excepté celui des montagnes d'Anoupec, entre Ava et Aracan. Quelques-uns, d'où sortent les sources de la rivière du Pégou, courent est et ouest.

Forêts. Les forêts sont d'autant plus nombreuses que plusieurs parties de ces contrées sont encore dans leur état primitif. On y trouve tous les bois connus dans l'Indostan. A quatre journées au nord de la capitale, le sapin croît en abondance. Mais le roi des forêts de l'empire Birman est l'arbre tek, supérieur au chêne de l'Europe, inconnu dans ces contrées.

Végétaux. Les nombreuses régions qui composent l'Inde au-delà du Gange, ont tant d'analogie relativement à leurs productions végétales, qu'il est impossible de donner une description particulière de leurs

flores respectives. C'est dans les contrées où les inondations produites par les moussons entretiennent l'humidité du terrain, que la végétation se présente sous les formes les plus riches et les plus variées. Là règne une verdure éternelle; là s'élève avec majesté l'arbre de sandale blanc, si renommé dans tout l'Orient par le parfum qu'il répand quand on le brûle; là se trouve l'arbre tek, le véritable ébenier, le sycomore, le figuier d'Inde, le bananier, dont la large feuille offre un abri impénétrable aux ardeurs du soleil.

Parmi les plantes, nous citerons le cannelier, le gingembre, le cardamon, la turmeric, qui sert à la teinture; le bétel, trois ou quatre sortes de poivres. La canne à sucre, le bambou, le spikenard, qui sont les trois plantes les plus célèbres de la famille des roseaux, se trouvent dans ces contrées. La patate douce, d'excellens melons, un grand nombre de plantes nourricières offrent aux habitans les plus abondantes ressources. Ajoutons à cela des fruits excellens, tels que l'ananas, l'orange, le limon, etc., et l'on aura une faible idée des productions diverses de ce beau pays.

Animaux. Les animaux sont les mêmes que ceux de l'Indostan. Les éléphans abondent au Pégou. La race des chevaux y est petite, mais ils sont pleins de feu. On y trouve une sorte d'oie sauvage appelée henza ou l'oie des Birmans : c'est le symbole de l'empire, comme l'aigle l'était chez les Romains. Il y a aussi des tigres, des léopards, des ours, le rhinocéros indien, l'orang-outang, le gibbon, et plusieurs autres espèces de singes; le bubale, le cerf, plusieurs espèces d'antilopes, etc.

Minéralogie. Si, comme il est vraisemblable, cette contrée est la Chersonnèse d'Or des anciens, on doit peu s'étonner de ses riches produits. Jusqu'ici on avait cru que Malacca était cette Chersonnèse; mais ce pays ne produit aucun minéral de quelque valeur, excepté l'étain; il n'est célèbre que pour avoir été l'entrepôt du commerce des Portugais avec les Chinois. Au contraire, les rivières du Pégou roulent de l'or; les sables en sont imprégnés. La coutume de dorer le faîte des temples et les aiguilles des obélisques y est connue de temps immémorial. On y trouve souvent l'or mêlé avec l'argent. A Badouem, vers les frontières de la Chine, il y a des mines de ces deux métaux. Une mine de rubis et de saphyrs est maintenant ouverte sur une montagne nommée Woubolou-Taun, près de la rivière de Kin-Douem. On y trouve aussi de l'étain, du fer, de l'antimoine, du plomb, de l'arsenic et du soufre. Des fouilles près de l'Irraouadi ont fourni en grande quantité un ambre pur et transparent. Mais le plus singulier produit du Pégou est le rubis qui égale presque le diamant en valeur. Il se rencontre dans une montagne entre Syrian et Pégou; mais les mines les plus riches sont à 25 milles au nord de la capitale.

MALAYA OU MALACCA,

ET ILES ADJACENTES.

CHAPITRE PREMIER.

Noms.— Etendue et situation. — Population primitive. — Progrès de la géographie. — Epoques historiques. — Divisions. — Géographie politique.— Mœurs et coutumes. —Villes. — Langage.—Manufactures et commerce. — Géographie naturelle.

La presqu'île située au sud de l'empire des Birmans se nomme Malaya ou Malacca.

Noms. Les opinions diffèrent sur l'étymologie du nom des Malais : quelques-uns le font dériver d'un mot qui signifie vifs et spirituels (1) ; d'autres, et c'est le sentiment de Valentyn, prétendent qu'ils tirent leur nom d'une rivière de l'île de Sumatra et qu'ils ont ensuite transmis ce nom à leur péninsule, dépendante autrefois du roi de Siam, et habitée alors par des pêcheurs.

Etendue et situation. La presqu'île de Malacca peut avoir 8 degrés ou près de 400 milles en longueur, sur une largeur moyenne d'environ 128 milles. Ses limites au nord ne sont pas encore bien déterminées. Elle est située entre le 2e et le 11e degré de latitude nord, et entre le 95e et le 102e degré de longitude à l'orient de Paris.

Population primitive. La rivière de Sumatra, sur les bords de laquelle on prétend qu'habitaient primitivement les Malais, s'appelle Malajoe. Les Malais, à ce qu'il paraît d'après la description de Valentyn, étaient originairement établis sur la côte orientale de Sumatra, au royaume de Polambang, en face de l'île de Banka. Le lecteur judicieux remarquera que ces traditions sont fondées sur des manuscrits modernes, et tendent seulement à prouver que les Malais viennent de l'ouest.

Progrès de la géographie. [Cette Chersonnèse n'a été connue des anciens que postérieurement à Ptolémée (*a*).] Elle a échappé à Marc-Paul, à moins que ce ne soit ce qu'il nomme Maletur, où il dit qu'il y a une grande quantité d'épices, et des habitans qui ont un langage qui

(1) Je ne trouve pas ce mot dans le dictionnaire malais du docteur Howison, publié en l'année 1800, ouvrage qui tire un grand intérêt des établissemens formés par les Anglais à Poulo Pinang ou aux îles du prince de Galles, sur la côte de Malacca. Pinang est le nom, poulo signifie simplement île.

(*a*) Gossellin, *mémoire manuscrit sur les connaissances des anciens, le long des côtes orientales d'Asie.*

leur est propre. Quoi qu'il en soit, il paraît que la découverte s'en fit en 1509 par les Portugais qui cherchaient la Chersonnèse d'Or. Ils conquirent la presqu'île en 1511. Les relations que nous avons de Malacca sont toutes extrêmement défectueuses. Valentyn, malgré son ancienneté, est encore le seul guide (1). Les détails qu'il donne pour l'histoire sont extraits de divers manuscrits malais écrits en caractères arabes.

Epoques historiques. Les Malais, à ce que disent les traditions que nous venons de citer, élurent un roi pendant leur séjour à Sumatra. Ce prince, appelé Siri-Toeri-Bowana, régna quarante-huit ans, et se prétendait descendant d'Alexandre-le-Grand. Son avénement au trône eut lieu vers l'an 1160 de l'ère chrétienne. Ses sujets, sous son règne, passèrent à la côte située en face de Sumatra, et à son extrémité nord-est; de là ils se répandirent par degrés jusque sur la côte opposée, où ils pénétrèrent durant le règne de Siri-Toeri-Bowana. Le pays prit le nom de Tanah-Malajoe ou terre de Malay. Il comprend un espace qui s'étend du 2e au 11e deg. de latitude septentrionale. Cependant les habitans de la ville et du district de Malacca sont particulièrement désignés sous le nom d'Orang-Malajoe, ou des Malais proprement dits. Les autres provinces ajoutent à leur dénomination celle du lieu où elles sont situées : comme, par exemple, Malajoe Djochor, Malajoe-Patani, etc., ce qui signifie les Malais de Djochor, les Malais de Patani, etc. Au bout de quelques années, les Malais bâtirent la ville de Singapoera, qui donna son nom au détroit situé au midi de l'île de ce nom.

Le dernier roi de Singapoera fut Siri-Iskender-Chah. Obligé de fuir devant l'armée victorieuse du roi de Madjapahit, qui régnait dans l'île de Java, il se retira vers le nord, et y fonda, en 1253, une nouvelle capitale qu'il appela Malacca, du nom d'un arbre (le mirabolan) sous lequel il s'était reposé en allant à la chasse.

Plusieurs rois gouvernèrent successivement les Malais jusqu'à Alawoddix, dont le règne peu glorieux se termina en 1447, par la réunion de Malacca au royaume de Siam. Sous son successeur, le sultan Mahmoud-Chah, les Malais parvinrent, en 1509, à s'affranchir du joug de Siam; mais ce fut pour retomber bientôt après sous celui des Portugais.

A cette époque, Mahmoud-Chah se réfugia à Johor ou Djohor, et y fonda une nouvelle ville et un royaume. Une fois maîtres absolus de Malacca, les Portugais formèrent une alliance avec Siam; mais les Hollandais en firent une autre de leur côté avec le roi de Johor, et se réunirent à lui en 1606 pour attaquer les nouveaux possesseurs. Divers combats sur mer n'eurent d'abord aucun succès décisif; mais en 1641, la valeur des Portugais ne put sauver Malacca. Ils perdirent cette ville l'année même

(1) Valentyn, *description des établissemens hollandais dans les Indes orientales*; t. VII, p. 508; 8 vol. in-folio, 1726, publiée à Dorth en hollandais.

où ils secouèrent en Europe le joug espagnol. Cet établissement avait été cent trente ans en leur possession, et passait alors pour être, après Goa, le plus important des Indes orientales.

Divisions. D'après la carte et la description curieuse de Valentyn, la péninsule de Malacca est bornée au nord par la rivière Rindang, qui passe à Ligore en suivant la direction de l'est, et par une petite chaîne de montagnes qui la sépare du royaume de Siam. Elle contient cinq royaumes ou plutôt cinq provinces désignées chacune sous le nom de leurs capitales respectives. Sur la côte orientale on trouve celles de Patani et de Pahang, au-delà desquelles est situé, plus au midi, le royaume de Djohor ou Johor. Keidah ou Queda, et Peyrah ou Perac, sont sur la côte occidentale, ainsi qu'une autre province appelée la côte Malay, dont la capitale est Malacca.

Géographie politique. On n'a aucun renseignement sur l'état politique de ce pays, ni aucune donnée pour évaluer sa population, ses revenus et ses forces militaires.

Mœurs et coutumes. Les Malais sont bien faits, de taille moyenne; leurs membres, quoique bien proportionnés, sont petits. Ils ont le poignet aminci, et même la jambe vers la cheville du pied. Ils sont bruns, ont les yeux larges, le nez un peu épaté, ce qui est plutôt l'effet de l'art que de la nature. Leurs cheveux sont longs, noirs et luisans.

Ils sont actifs, passionnés pour la navigation, la guerre, et sur-tout le pillage et les aventures. Ils parlent sans cesse de leur honneur, et ils passent pour traîtres et féroces, au point que, hors le cas d'extrême nécessité, il est défendu aux Anglais d'en embarquer pour servir dans les équipages. Pleins d'audace, ils tentent les entreprises les plus dangereuses; il n'est pas rare de voir une barque de 25 ou 30 Malais attaquer un bâtiment de 30 à 40 canons, le poignard à la main, et s'en emparer après avoir massacré l'équipage.

Les Malais sont le peuple des Indes orientales le plus vif, le plus spirituel et le plus sociable. Ils ont le teint plus clair que celui des autres nations. Leur manière de vivre choque moins la propreté; leur langue est en usage dans tout le pays qui borde la Perse du côté de l'orient, et sa connaissance entre dans le plan de toute bonne éducation. Ils apprennent aussi l'arabe et le persan; mais c'est à Malacca qu'existe le langage le plus pur, malgré l'affectation que montre la haute classe, composée des princes, des courtisans et des prêtres à l'entremêler d'expressions arabes. Il y a une infinité d'ouvrages écrits en cette langue; des ballades mêmes et des chansons conservent les époques historiques et les traditions du pays. Le trait distinctif de leur caractère est la gaieté; mais il faut se mettre en garde contre leur méfiance, leur ruse et leur orgueil. L'habillement des hommes consiste en un pantalon et une

large robe bleue, rouge ou verte. Le cou reste nu; mais un turban couvre la tête. Le vêtement des femmes ressemble à celui que l'on trouve généralement dans les Indes orientales. C'est une jupe longue et étroite qui descend de la poitrine aux pieds; le reste du corps est découvert, et leurs cheveux sont communément attachés. Les Malaises possèdent en général un degré d'intelligence infiniment supérieur à celle des autres femmes de l'Orient; aussi leur conversation est-elle remplie d'esprit et d'agrément. Le reste des habitans est composé d'un mélange de Portugais, de Maures et de Chinois; un petit nombre aussi tire son origine du Bengale et de Guzarat.

Villes. Faute de renseignemens plus nouveaux et plus authentiques, nous allons décrire la ville de Malacca d'après Valentyn, telle qu'elle existait sous le gouvernement des Hollandais.

La ville de Malacca est à 2 deg. 20 minutes de latitude septentrionale, et à 99 deg. 45 minutes à l'orient de Paris. Elle est située sur la côte Malai, à huit lieues environ de l'île de Sumatra, qui lui fait face, et bâtie moitié sur une colline, moitié dans une plaine basse, humide et mal-saine. Sa circonférence est d'environ seize cents pas ou d'un mille hollandais. Une forte muraille, de près de six cents pas de longueur, ferme son entrée du côté de la mer; de l'autre, elle est bornée par la rivière. La maison des jésuites dominait les collines environnantes. Le pays en général est si plat, que le rivage de la mer ne commence à être sec à eau basse, qu'à la distance de deux portées de fusil, et que son terrain fangeux et mal affermi en rend l'approche extrêmement difficile. La juridiction de la ville avait une étendue de près de trente milles de long sur huit à dix de large. Deux petites îles s'y trouvent comprises: la première, à une portée de canon, est appelée Ilha-das-Naos; l'autre, un peu plus éloignée, porte le nom d'Ilha-das-Pedras. Toutes deux fournissent une terre argileuse propre à la fabrication des briques. Les vaisseaux portugais étaient dans l'usage de jeter l'ancre entre ces îles, sur un fond de quatre à cinq brasses. Le nord-ouest de la ville était légèrement fortifié, attendu que l'accès en est défendu de ce côté par une riviere dont le flux de la mer sale les eaux. Son courant est rapide, et sa largeur peut avoir environ quarante pas. On l'appelle Crysorant. Une autre riviere coule à l'extrémité orientale de la ville. Il y a un pont de bois sur la Crysorant, et le pays est agréable et élevé dans cette partie; mais, du côté du sud-ouest, il n'offre qu'un sol marécageux.

La ville est percée d'une grande quantité de rues, les unes larges, les autres étroites, mais toutes sans pavé. Les maisons de briques et bâties du temps des Portugais, subsistent encore. Malacca a la forme d'un croissant; sa partie centrale, bâtie sur la montagne, se détache du reste, et a deux portes d'entrée; c'est là que le gouverneur fait sa rési-

dence. Avant la conquête des Portugais, la pêche était la seule occupation des habitans de Malacca. Leur nombre s'éleva jusqu'à onze milles; mais, au temps de Valentyn, il était réduit à deux ou trois cents Hollandais ou Portugais, et à un petit nombre de Malais qui habitaient des cabanes aux extrémités de la ville, et cultivaient quelques terres des environs.

Les forêts dont la ville est entourée sont infestées de bêtes féroces, et particulièrement de tigres; elles contiennent aussi un grand nombre d'éléphans.

[On a déjà fait mention de Patani et de Pahang, situées sur la côte orientale, ainsi que de Johor, à l'extrémité méridionale de la péninsule, de Keydah ou Quedah, et de Peyrah ou Perac, sur la côte occidentale, autrefois capitales d'autant de petits royaumes.]

Langage. Le malai est une langue douce et mêlée de beaucoup de voyelles; ce qui lui a fait donner le nom d'italien de l'orient.

Les Malais se servent de caractères arabes. En adoptant la religion mahométane, ils ont pris aussi beaucoup de mots arabes. Ils écrivent sur du papier, se servent d'une encre de leur composition, et de plumes faites de branches les plus menues d'un certain arbre. On croit que le malai pur se parle encore dans la presqu'île; il n'a d'inflexion ni dans les noms ni dans les verbes.

Manufactures et commerce. Les principaux articles de commerce sont le camphre que l'on tire du royaume de Pahang, l'étaim, l'or, le poivre, la pierre de porc et l'ivoire. Les manufactures fabriquaient diverses étoffes que l'on porte dans le pays et dans l'Indostan; des toiles de coton, des perses et des ustensiles de cuivre.

Le gouverneur de Malacca était chargé de la surveillance de plusieurs factoreries, dont quelques-unes étaient établies dans la péninsule, et d'autres sur la côte orientale de Sumatra. Les directeurs étaient choisis par le gouverneur et le conseil. Ces factoreries étaient celles de Peyrah, de Keydah, d'Œdjang-Salang et d'Andragiri. La première factorerie, celle de Peyrah, était sur la côte Malais, dans les états de la reine d'Atsjien. On la conservait uniquement pour le commerce de l'étaim. Cet article s'échangeait contre de l'argent monnoyé ou des toiles, à raison de cinquante risdales le bahar. La férocité des naturels qui assassinèrent tous les Hollandais en 1651, fit renoncer à cette factorerie. La seconde, celle de Keydah ou Quedah, était sur la même côte, presque en face d'Atsjien, royaume de Sumatra. Elle avait pour objet d'entretenir avec le petit souverain de Keydah, un commerce d'étaim, d'or et d'ivoire. La troisième, celle d'Œdjang-Salang (*a*), était dans une île du même

[(*a*) Cette île me paraît être celle de Junkseylon, qui est nommée Salanga sur la carte de l'Archipel oriental d'Arrowsmith.]

nom. Les Hollandais y faisaient un commerce d'étaim et d'ivoire. La quatrième, celle d'Andragiri, était sur la côte de Sumatra. Le poivre et l'or composaient les articles de son commerce. Les Hollandais allaient aussi chercher de l'étaim à Ligor et à Tanasserim dans le royaume de Siam : ils allaient aussi chercher de l'or ainsi que de la pierre de porc à Bangkœlo, avant que les Anglais y eussent formé des établissemens. L'île Dinding était également considérée comme une dépendance de Malacca.

Géographie naturelle. Suivant Olearius, il pleut continuellement dans ce pays durant les mois de novembre, de décembre et de janvier, et le vent y souffle du nord-est. Le principal produit de l'agriculture est le riz, et on y laboure la terre avec des bœufs et des buffles (1). Hamilton nous apprend (2) que les provinces de Keydah et de Peyrah sont riches en étaim; et qu'au nord-est de Malacca il existe une haute montagne d'où sortent différentes rivières qui roulent du sable d'or en petite quantité. Il ajoute que la rivière Pahaung, dont la source est très-éloignée, et qui coule aux environs de Malacca, contient de l'or, sur-tout dans ses parties les plus profondes, et qu'on en a trouvé des morceaux du poids de cinq à six onces, depuis trois jusqu'à dix brasses de profondeur. Ce sont des découvertes nouvelles; mais ce que l'on regarde encore aujourd'hui comme les principaux produits, c'est l'étaim et le poivre. On y trouve des crocodiles, des éléphans, des tigres, des daims, la civette, et des hommes sauvages qui pourraient bien n'être que des orangs-outangs; l'hérisson de Malacca, qui produit la pierre de porc. Au reste, la géographie naturelle de cette presqu'île est très-peu connue (*a*).

CHAPITRE II.

Iles Adaman. — Ile de Barren. — Etablissemens anglais. — Iles Nicobar.

Vis-à-vis la côte de Malacca se trouvent, à une distance assez considérable, les îles d'Andaman et de Nicobar.

Iles Adaman. La plus grande des îles Adaman a environ 120 milles de long sur 18 dans sa plus grande largeur. Des baies profondes y forment d'excellens havres, et permettent à de petits vaisseaux d'entrer fort avant dans les terres. On y trouve de vastes forêts peuplées d'arbres précieux, tels que l'ébenier et l'arbre à pain. Hamilton prétend que

(1) Hamilton, t. 1, col. 338 et 342, édit. in-folio, 1927. (2) *Id.* p. 73, 83 et 252.

(*a*) Ce chapitre est en grande partie extrait de la 2e édit. anglaise de M. Pinkerton, t. II, p. 230.

plusieurs des îles Adamans abondent en vif-argent (1). Les seuls quadrupèdes qu'on y voit sont des cochons sauvages, des singes et des rats. Les habitans sont peu civilisés, et peut-être cannibales. Ils ont les cheveux laineux et ressemblent parfaitement à des nègres. D'ailleurs, ils sont brutaux, féroces et perfides. Leurs canots sont travaillés grossièrement. Ces parages abondent en poissons et sur-tout en huîtres excellentes. L'île de Barren, à 15 lieues à l'est des Adamans, a un volcan considérable. Les Anglais ont formé un établissement dans la plus grande des Adamans, et y ont fait passer du Bengale quelques criminels. Cela n'a point été inutile aux natifs, qui sont environ 2,000. Ils paraissent avoir déjà fait quelques progrès dans l'industrie anglaise. Les îles Adamans sont situées vers le 91e degré de longitude à l'est de Paris, et le 112e degré de latitude nord. [On doit observer que la plus grande de ces îles se trouve divisée en trois, par deux détroits très-resserrés qui la traversent d'orient en occident, dans la carte de l'Inde extérieure de Dalrymple (*a*), ainsi que dans la dernière carte d'Asie d'Arrowsmith, tandis que dans les cartes de d'Anville et la grande carte des passages de l'Archipel asiatique d'Arrowsmith, elle ne forme qu'une seule île.]

Iles Nicobar. Les îles Nicobar sont au nombre de trois, situées au midi des îles Adamans, vers le 91e degré et demi de longitude, et le 8e de latitude. La plus grande a 5 lieues de circonférence. Elles produisent des cocos, de l'arèque, des patates, et ces nids d'oiseaux si estimés en Chine, [qui sont ceux de la Salangane de Buffon.] Le peuple a le teint cuivré, les yeux obliques, et d'autres traits de la race tatare. Une petite bande de draps dépasse leur vêtement par-derrière; de là l'origine des contes absurdes des marins, qui portèrent Linné lui-même à inférer que quelques espèces d'hommes avaient des queues. Les seuls quadrupèdes de ces îles sont des cochons et des chiens. Le trafic consiste en noix de cocos; on en donne cent pour une aune de drap bleu.

(1) Hamilton, t. II, p. 68, édit. in-8°, 1727. (*a*) *Voyez* l'atlas du major Syme's, *embassy to Ava*.

SIAM.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Nom. — Etendue et limites. — Divisions. — Population primitive. — Progrès de la géographie. — Epoques historiques.

Avant l'agrandissement encore nouveau de l'empire des Birmans, la riche et florissante monarchie de Siam était regardée comme le principal état de l'Inde au-delà du Gange.

Nom. Le nom que les Siamois se donnent est celui de *taï* ou hommes libres; et ils nomment leur pays Meouang-Taï ou royaume des hommes libres. Le nom de Siam paraît être dû aux Portugais, qui le tirèrent de leur commerce avec le Pégou. En langue latine, les Portugais nomment les natifs *siones*. Il paraît que le nom oriental est Shan (1).

Etendue et limites. L'étendue du royaume de Siam a été nouvellement restreinte par les envahissemens des Birmans. Il est difficile de la déterminer avec exactitude. On peut dire en général que ce pays est situé entre le 8e et le 20e deg. de latitude nord, et entre le 96e et le 101e deg. de longitude à l'orient de Paris. A l'ouest de la presqu'île de Malacca, quelques domaines au sud de Tanasserim restent peut-être encore aux Siamois. Ligor fait leur limite à l'orient; et une chaîne de montagnes à l'occident sépare cette contrée du Pégou. Au sud et à l'est, l'Océan et une autre chaîne de montagnes qui se trouve entre les possessions siamoises et les pays de Laos et de Camboge, forment, comme autrefois, la limite. Ainsi, encore aujourd'hui, le royaume de Siam peut être regardé comme une large vallée entre deux chaînes de montagnes. Sa longueur est d'environ 10 deg. ou près de 600 milles; sa largeur moyenne d'environ 60 milles.

Divisions. Ce royaume est divisé en dix provinces, qui sont Supthia, Bancok, Porcelon, Pipli, Camphine, Rappri, Tanasserim, Ligor, Cambouri et Concacema, qui toutes ont un gouverneur particulier.

Bancok est situé à sept lieues de la mer, et se nomme Fou en siamois. Ses environs sont embellis de jardins délicieux qui fournissent aux habitans beaucoup de fruits dont ils font leur principale nourriture.

Tanasserim est une province abondante en riz et en fruits excellens. C'est dans son port sûr et commode qu'on voit arriver des vaisseaux

(1) *Asiatic researches.*

de toutes les nations, et le peuple y trouve plus de ressources pour subsister que dans les autres parties du royaume.

Cambouri, qui est sur la frontière du Pégou, fait un grand commerce de bois d'aigle, de dents d'éléphans et de cornes de rhinocéros. C'est aussi de cette province qu'on tire le plus beau vernis.

Ligor produit une espèce d'étain que les Français appellent kalain.

Porcelon était autrefois une souveraineté particulière. Elle est célèbre par ses bois de teinture et ses gommes précieuses (1).

Population primitive. C'est la comparaison des langues qui donne des lumières sur l'origine des peuples. Ce sujet, à l'égard des Malais, a été peu éclairci. Parmi les conjectures, la plus vraisemblable serait celle qui les fait venir de l'Indostan. Suivant Turpin, les habitans du Laos et les Pégouans ont établi à Siam une colonie considérable depuis que leur pays fut ravagé par les Birmans. Les Malais y ont aussi des établissemens, et les anciens rois avaient une garde de Japonais; circonstance propre à donner une grande idée de la communication qui existait entre les nations orientales. Malgré tout ce que l'on a dit de la défense d'émigration prononcée par les lois de la Chine, il n'en est pas moins vrai que les colonies chinoises sont les plus florissantes de toutes.

Progrès de la géographie. Les connaissances géographiques au sujet de Siam, remontent à une haute antiquité, si, comme il est assez raisonnable de le penser, les Siamois sont les *Sinœ* de Ptolémée. Sous le règne de l'empereur Justinien, Cosmas, appelé *Indicopleustes*, disait que la soie des *Sinœ* était importée à Taprobane, c'est-à-dire à Ceylan. Il ajoute que cette île est à égale distance du golfe Persique et du pays des *Sinæ*, ce qui convient parfaitement à Siam. Il est vrai que ce pays aujourd'hui donne peu de soie; mais il paraît que celle dont il s'agit était un coton soyeux, produit par un arbre qui est encore abondant à Siam. Il se peut d'ailleurs que Siam ne fût que l'entrepôt de cette marchandise. Quand la véritable soie vint à être connue chez les Romains, vers le temps d'Aurélien, la livre se vendait douze onces d'or. Les moines persans, qui introduisirent dans le sixième siècle le ver-à-soie dans l'empire de Bysance, le tirèrent peut-être de l'ouest de la Chine, s'ils ne trouvèrent pas ce précieux insecte dans quelques-unes des vallées les plus chaudes du Tibet. Tout en refusant aux Grecs et aux Romains la moindre connaissance de la Chine, on est loin d'en inférer que les Perses fussent dans le même cas, car les voyageurs arabes du neuvième siècle donnent une connaissance parfaite de ce pays. On pourrait trouver quelques faibles notions sur Siam chez les géographes orientaux du moyen âge. Il suffira de dire que ce pays fut inconnu à l'Europe jusqu'au moment de sa découverte par les Portu-

(1) Turpin, t. 1, p. 23.

gais. Mandelslo a compilé une fort bonne relation de Siam. Mais les descriptions qu'en ont données les Français offrent des connaissances plus précises et plus étendues.

Epoques historiques. L'histoire du royaume de Siam est pleine de fables. Ils la datent du moment de la disparition de leur dieu Sammona Codam ou Boudh (1). Selon Loubere, leur premier roi commença à régner l'an 1300 de leur ère, ou l'an 756 de l'ère chrétienne. Leurs démêlés avec les Pégouans et diverses révolutions sont, depuis la découverte de leur pays par les Portugais, les principaux événemens de leur histoire. En 1568, il y eut guerre avec le roi du Pégou et Siam, pour un tribut de deux éléphans blancs que les Siamois refusèrent. Il en résulta un carnage affreux. Les Siamois furent vaincus. Raja Hapi s'affranchit de ce tribut en 1620 (2). En 1680, un aventurier grec, nommé Phalcon, forma des liaisons avec les Français; ses projets ambitieux furent découverts, et il eut la tête tranchée. Les autres événemens de l'histoire des Siamois se trouvent liés à ceux de l'empire des Birmans.

Turpin, dans son second volume, conduit cette histoire jusqu'en 1770. La conquête de Siam, dit cet écrivain, fut le résultat de la guerre de l'éléphant blanc, nommée ainsi du refus que fit le roi de Siam de céder à celui des Birmans la possession d'un de ces animaux. En 1754, un jardinier de profession, nommé Manlong, élu roi par les Birmans, peuple du royaume d'Ava, eut assez de courage et de génie pour soustraire ses compatriotes à la domination pégouanne sous laquelle ils languissaient depuis long-temps. Il commença par s'emparer de la ville et du port de Siriam, en 1759. Martavan et Tavail se rendirent également. Ce fut dans cette dernière ville, qu'entendant parler des richesses de Siam, il conçut le projet de s'en rendre maître, et qu'en conséquence il fit partir trente vaisseaux avec ordre de s'emparer de Mergui et de Tanasserim. Etonné de la terreur qu'inspirait son nom, il se persuada que la conquête de tout le royaume de Siam lui serait facile. Mais sa mort prévint l'exécution de ses desseins, et le plus jeune de ses fils, proclamé son successeur, se vit obligé de retourner dans ses états pour affermir son autorité naissante. La rebellion d'un gouverneur Birman, protégé par le roi de Siam, ralluma bientôt la guerre. Le 10 janvier 1765, les Birmans se présentent de nouveau devant Mergui, la prennent, et s'avancent ensuite contre Tanasserim, qu'ils réduisent en cendres; mais ce n'était que le prélude d'autres expéditions plus importantes. Après avoir mis tout à feu et à sang, ils viennent à deux lieues de la capitale. Le 7 septembre 1766, ils s'emparent d'une tour fort élevée à un demi quart de lieue de la ville, qui fut prise d'assaut le 8 avril 1767; mais à peine eurent-ils subjugué ce pays, qu'ils

(1) Loubere, t. 1, p. 21. (2) Mandelslo, p. 322.

l'abandonnèrent et retournèrent dans leurs foyers, emmenant avec eux le roi de Siam ainsi que les princes et princesses de son sang. Après leur départ, les Siamois se choisirent pour chef un officier nommé Paia-Thaé, qui sut mettre le pays sur un pied de défense respectable, et repousser les nouvelles attaques des Birmans. Ceux-ci tournèrent alors leurs armes contre les Chinois, et remportèrent aussi des victoires sur eux. Le reste de l'histoire moderne de Siam se trouvant confondu avec celle de l'empire birman, on peut le rapprocher de cet extrait. La situation politique de ces deux pays leur donne une liaison très-importante avec les possessions des Anglais dans l'Indostan.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Gouvernement. — Lois. — Population. — Armée. — Marine. — Revenus. — Importance et relations politiques.

Religion. La religion des Siamois, comme celle des Birmans, ressemble à celle des Indous. Ils croient à la transmigration des ames; mais ils imitent les Chinois dans quelques-uns de leurs rites, et notamment dans la fête en l'honneur des morts (1).

Gouvernement. Le gouvernement de Siam est despotique. Le monarque y est l'objet d'honneurs presque divins. La succession à la couronne est héréditaire dans la ligne mâle.

Lois. Les lois de cette contrée sont sévères. On punit de mort, ou par la mutilation, des fautes qui ne sont pas très-graves.

Population. On n'a sur la population de ce pays aucun renseignement certain. Si l'empire birman renferme 14,000,000 d'hommes, on pourrait peut-être en supposer 8,000,000 au royaume de Siam. Loubere assure qu'en comptant hommes, femmes et enfans, le nombre n'en excède pas un million neuf cent mille (2), tant est conjuctural tout ce qu'on nous rapporte de ces contrées lointaines!

Armée. Loubere prétend que le roi de Siam n'a d'autres troupes que ses gardes. Mandelslo estime qu'on peut lever dans le pays 60,000 combattans : on peut joindre à cela 3 ou 4 mille éléphans dressés pour la guerre.

Marine. La marine des Siamois est composée de bâtimens de diverses grandeurs. Quelques-uns sont richement décorés. Chez ces peuples, comme chez les Birmans, d'assez fréquentes batailles navales ont eu

(1) Syme's, t. II, p. 319. (2) Loubere, t. I, p. 30.

lieu, et les grands fleuves de l'Inde au-delà du Gange ont été souvent ensanglantés.

Revenus. On ne sait rien d'exact sur les revenus de cet état. Mandelslo dit qu'ils proviennent du tiers de tous les héritages des droits sur le commerce, et des présens des gouverneurs de province. Loubere parle d'un impôt sur les terres, et d'un domaine royal considérable (1).

Importance et relations politiques. Le cabinet de Versailles, sous Louis XIV, parut attacher beaucoup d'importance à des relations avec Siam. On se proposait d'en faire l'entrepôt de grandes affaires commerciales. Si les Birmans devenaient dangereux pour les possessions anglaises, une alliance avec les Siamois serait utile à la Grande-Bretagne. Sous le simple rapport commercial, la question de préférence à donner aux Birmans ou aux Siamois, est une affaire de calcul.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et usage.— Physionomie.— Langage.— Littérature.— Villes principales. — Edifices. — Manufactures et commerce.

Mœurs et usages. Les mœurs et les usages de tous les états situés entre les vastes contrées de la Chine et de l'Indostan, se ressemblent beaucoup. Elles offrent cependant quelques nuances, à mesure qu'on approche de l'un ou de l'autre de ces foyers de civilisation. Siam a embrassé en partie la religion des Indous, et ses mœurs tiennent plutôt de celles de l'Indostan, que de celles de la Chine. Les femmes y jouissent d'une assez grande liberté. On les marie de bonne heure. Les mariages se font par l'entremise d'autres femmes. A la troisième visite, et après l'échange de quelques présens, le mariage est comme fait. Il n'y a ni cérémonie religieuse, ni civile. La polygamie est permise. Une des femmes cependant est toujours regardée comme la principale.

Les funérailles se font comme à la Chine (2). Le corps est renfermé dans une bière de bois ou dans un coffre vernissé. Les moines nommés talapoins, peut-être à cause d'une sorte de parasol appelée talapan dont ils font usage, chantent des hymnes en langue *bali*. Après une procession solennelle, le corps est brûlé sur un bûcher fait de bois précieux, et dressé près de quelque temple. Souvent la cérémonie est accompagnée de représentations théâtrales, dans lesquelles les Siamois excellent. Les tombeaux sont d'une forme pyramidale. Ceux des rois sont grands et

(1) Loubere, t. 1, p. 284. (2) *Ibid.* p. 371.

élevés. Le deuil n'est pas prescrit par la loi comme en Chine. Les pauvres sont enterrés sans appareil.

La nourriture des Siamois consiste en riz et poisson, dont le pays abonde. Ils mangent aussi des lézards, des rats, et toute sorte d'insectes.

Les maisons sont petites et construites en bambous. Elles sont élevées sur des colonnes, à cause des fréquentes inondations. On les déplace, et on les transporte à volonté. Si elles sont sujettes à être incendiées, du moins cet accident est aisément réparé. Les palais sont plus étendus, plus élevés, et construits de bois de charpente; cependant ils n'excèdent pas un étage.

Physionomie. Les Siamois sont petits, mais bien faits. Leur figure approche plus du lozange que de l'ovale; elle est large et proéminente aux pommettes des joues. Le front se resserre tout-à-coup, et finit en pointe presque comme le menton. Leurs yeux s'élèvent un peu vers les tempes, sont petits et sans vivacité. Ils ont presque entièrement jaune ce qui est blanc dans les yeux des autres nations. La proéminence de la pommette fait qu'ils paraissent avoir les joues creuses. Leur bouche est grande, leurs lèvres sont épaisses et pâles. Ils se noircissent les dents. Leur teint assez grossier est d'un brun-rouge, ce qui est en partie l'effet du climat (1). Kæmpfer les met au rang des nègres, et les compare à des singes (2). Il résulte de là que du côté de la figure, ils sont inférieurs aux Birmans, et se rapprochent des Tatares ou des Chinois.

Leur vêtement est léger : la chaleur du climat le leur rend presque inutile. Ils excellent dans les jeux scéniques. Ils en tirent les sujets de leur mythologie et de l'histoire fabuleuse de leurs héros. Ils ont des courses de bœufs, de bateaux, des combats d'éléphans et de coqs, des tours de force, la lutte, les danses de cordes, des processions religieuses, des illuminations, de beaux feux d'artifices. Les hommes sont communément indolens et passionnés pour les jeux de hasard. Les femmes s'occupent d'ouvrages d'industrie.

Langage. Le langage siamois a trente-sept lettres consonnes. Les voyelles forment un alphabet à part. On y trouve l'R inconnu aux Chinois, et le W. La prononciation est une espèce de chant, comme dans d'autres langues anciennes. Il n'y a ni inflexions, ni noms, ni verbes. Le génie de la langue étant très-différent de celui des idiomes européens, toute traduction est extrêmement difficile. Les mots sont monosyllabiques comme chez les Chinois.

Le bali des Siamois ressemble à celui des Birmans, et a trente-trois lettres.

(1) Loubere, t. 1, p. 81. (2) Kæmpfer, t. 1, p. 29.

Littérature. Les Siamois ne manquent point d'instruction. A sept ou huit ans, ils mettent leurs enfans dans des couvens de talapoins, qui leur apprennent à lire, à écrire, à compter; car le négoce est la profession la plus générale. On les instruit aussi dans la morale. Malheureusement Boudh est encore plus le dieu de la ruse que celui de la sagesse. Si la première n'est pas une vertu, elle passe au moins pour la marque d'une grande capacité. Les Siamois ont des livres d'histoire, un fort bon code de lois. La poésie, des romans, une mythologie particulière, forment les autres parties de leur littérature (1).

Villes principales. Siam est la capitale de ce royaume. Ce nom lui fut donné par l'ignorance portugaise. Le véritable est Yuthia, ou plutôt Sigathia, et quelquefois Crumg, qui signifie la cour. Cette ville est située dans une île formée par la rivière Meinam. Du temps de Loubere son enceinte était considérable : mais à peine la sixième partie en était-elle habitée. On ignore son état depuis 1766, époque où elle secoua le joug birman.

Louvo est une ville fort peuplée, qui communique avec Siam par un canal. Le roi y passait une partie de l'année.

Les autres villes sont Bankok à l'embouchure du Meinam, et Ogmo sur la côte orientale du golfe de Siam. Ces villes ne sont guère qu'un ramas de quelques chaumières, qu'entoure une palissade en bois, et rarement un mur en briques. Loubere fait aussi mention de Motac, sur la frontière au nord-ouest. [D'Anville, sur sa carte d'Asie, indique Porselouc comme la capitale du haut Siam.]

Edifices. L'un des plus remarquables édifices de cette contrée, est le Puka-Thon. C'est une pyramide élevée dans une plaine au nord-ouest, en mémoire d'une victoire célèbre remportée sur le roi du Pégou. La construction en est massive, mais magnifique : elle a 112 pieds de haut.

Dans la partie orientale de la ville de Siam, sont deux places entourées de murs et séparées par un canal. On y voit des monastères, des colonnades, des temples, sur-tout celui de Berklam, avec une grande porte ornée de statues, de sculptures et d'autres décorations, que Kæmpfer dit être d'assez bon goût (2). Nous devons néanmoins faire observer qu'il n'est pas d'accord avec Loubere, trop accoutumé peut-être à la magnificence et à l'élégance de la cour de Louis XIV.

Manufactures. Quoique peu actifs, les Siamois sont ingénieux, et leurs manufactures méritent des éloges. Ils entendent mal la fabrication du fer et de l'acier, mais ils excellent dans le travail de l'or et dans la miniature. Le peuple s'occupe de la pêche et des moyens de pourvoir à sa subsistance. Les classes supérieures partagent leur temps entre l'indolence et les soins d'un léger commerce.

(1) Loubere, t. II, p. 73. (2) Kæmpfer, t. I, p. 43, 45 et 50.

Commerce. C'est avec le Japon, la Chine, l'Indostan et les Hollandais, que s'entretiennent les principales relations commerciales. Les productions consistent en une quantité prodigieuse de grain, de coton, de benjoin, en bois de sandale, etc., en antimoine, plomb, fer, aimant, or, argent, saphirs, émeraudes, agates, cristal, marbre et tombac (1).

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons.—Aspect du pays.—Sol et agriculture.—Rivières.—Lacs.—Montagnes.—Forêts.—Animaux.—Minéralogie.—Iles.

Climat et saisons. Les deux premiers mois de l'année siamoise qui correspondent à nos mois de décembre et de janvier, forment l'hiver de ce pays. Pendant le troisième et le quatrième, le petit été a lieu, et le grand pendant les sept autres. Situés du même côté de l'équateur, les Siamois ont leur hiver en même temps que nous; mais il est aussi chaud que notre été. Ils ne connaissent point d'automne. L'hiver est sec. Il souffle pendant toute cette saison un vent du nord refroidi dans son passage sur les neiges du Tibet, et à travers les déserts glacés de la Mongolie. L'été est humide (2).

Aspect du pays. Cette contrée, ainsi que nous l'avons dit, consiste dans une large vallée entre deux hautes chaines de montagnes. Elle ressemble à l'Egypte, tracée sur une échelle plus grande. Si on la compare à l'empire birman, elle n'a pas la moitié de son étendue en terres propres à la culture. Il n'y a pas non plus autant d'industrie. Les Siamois ne cultivent que les bords des rivières. Les montagnes sont couvertes de forêts primitives, remplies d'animaux de toute espèce. De là vient ce grand nombre de peaux de daims et autres, dont on fait commerce. Les roches imposantes qui avoisinent le golfe, le volume et les inondations du Meinam, la perspective pittoresque de vastes forêts illuminées par des nuées de mouches phosphoriques, forment un spectacle qui ravit d'admiration ceux qui en sont les témoins.

Sol. Vers les montagnes le sol est aride. Au bord des rivières, comme en Egypte, on trouve une terre profonde dans laquelle à peine rencontre-t-on un caillou. C'est en effet un dépôt de limon accumulé dès les premiers âges, et engraissé par les inondations qui ont lieu régulièrement. Le riz y croit abondamment. Sans le despotisme qui appauvrit ce pays, ce serait un paradis terrestre.

(1) Dalrymple, *oriental repertory*, p. 118. (2) Loubere, t. I, p. 53.

Agriculture. L'agriculture y a conservé sa première simplicité. La principale production est le riz. Il est d'excellente qualité. On cultive le blé dans les terres à l'abri des inondations, et le maïs dans les jardins. Le pays abonde en pois et autres légumes. Soit indolence ou préjugé, rarement on fait la même année deux récoltes dans le même champ (1).

Rivières. Le principal fleuve est le Meinam, nom qui signifie mère des eaux. Il est profond, rapide, toujours à plein bord et plus considérable que l'Elbe. Suivant Kæmpfer, sa source est dans les montagnes qui donnent naissance au Gange. Quelques-unes de ses branches s'étendent dans les royaumes de Camboge et du Pégou. Les inondations ont lieu en septembre, après la fonte des neiges sur les montagnes septentrionales, et lorsque la saison pluvieuse a commencé. L'eau du Meinam, quoique fangeuse, est agréable et salutaire.

Les rives du Meinam sont basses et marécageuses, mais très-peuplées depuis Yuthia jusqu'à Bankok. Plus bas ce sont des déserts. Les singes, les mouches phosphoriques et les mosquites y fourmillent. Au nord des domaines siamois, quelques rivières se jettent dans le Meinam. [La carte d'Asie de d'Anville et celle d'Arrowsmith diffèrent beaucoup relativement aux rivières de ce pays, sur lesquelles nous avons peu de renseignemens authentiques.]

Lacs. A l'est de ce royaume se trouve un petit lac, d'où sort une rivière qui coule dans celle de Camboge. Il est probable qu'il en existe d'autres vers les montagnes.

Montagnes. Nous avons fait mention des chaînes de montagnes dans lesquelles ce royaume est comme enclos. On peut leur donner le nom de montagnes Siamoises, jusqu'à ce qu'on connaisse le leur propre. Une petite chaîne court est et ouest un peu au nord d'Yuthia. Des plaines terminent le royaume de Siam vers le nord. Jamais il ne paraît s'être étendu, même par conquête, jusqu'aux montagnes qui servent de frontières à la Chine.

Forêts. Dans ce royaume, plusieurs vastes forêts épaisses fournissent diverses sortes de bois précieux.

Animaux. On y trouve des éléphans, des rhinocéros, des buffles et des daims. Le cheval y est à peine connu, quoiqu'il y en ait de sauvages au Tibet. Il y a pourtant, ou du moins il y a eu, au service du roi de Siam, quelque cavalerie mal montée. Les éléphans de Siam sont célèbres par leur beauté et leur intelligence. Les blancs y reçoivent une sorte de culte, parce que les Siamois croient que c'est dans ces corps que passent les ames de leurs rois. Les sangliers, les tigres et les singes y sont en grand nombre. De temps à autre, le Meinam est infesté de

(1) Loubere, t. 1, p. 7.

petits sermens venimeux. Les arbres qui le bordent sont couverts de mouches phosphoriques qui, pendant la nuit, comme nous l'avons déjà dit, renvoient ou cachent la lumière dont elles éclatent avec autant d'uniformité que le ferait une machine combinée pour produire cet effet.

Minéralogie. Il y a dans ce royaume des mines d'or, et quelques-unes de cuivre mêlé d'or en diverses proportions. Mais l'étain et le plomb sont les métaux que les Siamois exploitent particulièrement. L'étain que les Portugais nomment kalin, se vendait dans les Indes. Il était mou et mal raffiné. Excepté celui de Junkseylon, le reste s'exploite au profit du roi. Dans le voisinage de Louvo, une montagne produit de l'aimant; d'autres fournissent des agates. On rencontre aussi quelques saphirs.

ILES QUI DÉPENDENT DE SIAM.

Parmi un grand nombre de petites îles qui payent au roi de Siam le tribut d'une soumission douteuse, Junkseylon est la seule qui mérite d'être citée. Suivant la relation du capitaine Forrest, qui y aborda en 1784, elle exporte 500 tonnes d'étain, et contient 12,000 habitans. [Cette île est située près de la côte ouest de Malacca, au midi de Tanasserim et près de l'isthme de Kraw; elle est nommée Salanga sur la grande carte hydrographique des passages des océans Indien et Pacifique par Arrowsmith.]

AN-NAN MÉRIDIONAL,*

RENFERMANT LA COCHINCHINE, SIAMPA ET CAMBOGE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Vues générales. — Nom. — Etendue et limites. — Divisions. — Population primitive. — Progrès de la géographie. — Epoques historiques. — Evénemens récens.

Vues générales. La côte d'Asie qui, du nord au sud, s'étend depuis le 22e degré de latitude où se termine le royaume de la Chine, jusqu'à la pointe de Camboya ou l'extrémité du golfe de Siam, qui atteint le 9e degré, présente dans l'intérieur une chaîne de montagnes qui se prolongent dans la même direction à une distance assez considérable de ses rivages. Cette longue et fertile contrée qui renferme les pays appelés sur nos cartes Tong-Quin, Cochinchine, Siampa et Camboge, et par les natifs An-Nan, paraît avoir été primitivement (*a*) soumise à la Chine; mais après avoir secoué le joug des Chinois vers la fin du treizième siècle, elle a été plusieurs fois morcelée en divers états indépendans, et souvent réunie sous un seul gouvernement. Dans le moment où nous écrivons cette description, elle ne forme qu'un seul royaume. Cependant, comme on n'a pas une entière certitude que le Tong-Quin soit soumis au même sceptre, nous lui consacrerons un article séparé; mais nous réunirons dans un seul article la description des autres districts de cette riche contrée, avec d'autant plus de raison que la géographie politique concorde ici avec la géographie naturelle.

Nom. Les noms de Cochinchine, de Siampa et de Camboge sont inconnus dans le pays, et ces trois districts réunis portent, conjointement avec le Tong-Quin, le nom d'An-Nan (1). Ainsi le Tong-Quin sera distingué par le nom d'An-Nan septentrional; et le reste d'An-Nan, que nous décrivons, par celui d'An-Nan méridional.

Etendue et limites. L'An-Nan méridional est situé entre le 9e et le 17e degré de latitude nord, et entre le 102e et le 107e degré de longitude à l'orient de Paris. Il est borné à l'est et au sud par la mer de la Chine; au nord, par le Tong-Quin, et à l'ouest par la chaîne de mon-

* Tout cet article est de M. Walckenaer. (*Note de l'éditeur.*)

(*a*) Kofler, *historica Cochinchina descriptio*, p. 18.

(1) Barrow's, *voyage to Cochinchina*, p. 245, in-4°, London, 1806, et la *description de Tonquin*, par Richard, 2 vol. in-12, 1778.

tagnes dont nous avons parlé, qui le sépare d'un désert ou d'autres états peu connus parmi lesquels se trouve le royaume de Laos, que nous décrirons plus particulièrement.

Divisions. Ce pays se divise en trois grandes provinces : celle de Don-Naï, qui s'étend depuis la pointe de Camboge au 9e degré de latit. jusqu'au 12e; celle de Chang, qui s'étend du 12e au 15e degré de latitude; et celle de Hué, qui s'étend depuis le 15e degré jusqu'au 17e. Le Siampa ou Tsiampa de nos cartes, nommé par les natifs Fen-Tan, n'est qu'une division de Don-Naï.

Population primitive. Les premiers habitans de ces contrées paraissent avoir été les Moys ou Kemoys, qui, lors de la conquête du pays par les Chinois, se retirèrent dans les montagnes situées à l'ouest, où ils maintiennent leur indépendance en vivant dans un état presque sauvage. On les dit noirs et ressemblant beaucoup aux Caffres (*a*). Les habitans actuels d'An-Nan sont issus des Chinois auxquels ils ressemblent par leurs mœurs, leurs habitudes et les traits de leurs visages.

Progrès de la géographie. Comme d'après les recherches intéressantes de M. Gossellin (*b*) il est prouvé que les dernières limites des connaissances des anciens se sont étendues jusqu'à la pointe de Camboge, il en résulte qu'ils ont connu l'extrémité méridionale d'An-Nan. Les modernes en doivent la découverte aux Portugais. Les voyages de Barrow à la Cochinchine ont, dans ces derniers temps, singulièrement contribué à éclaircir la géographie de cette intéressante contrée.

Epoques historiques. L'an 1280, les Tatares s'étant emparé du trône de la Chine, le Tong-Quin qui faisait partie de cet empire, profita de cette révolution pour se rendre indépendant. Vers le milieu du quinzième siècle, la Cochinchine se sépara du Tong-Quin. Il y eut depuis cette époque de fréquentes guerres entre les deux pays. Les Cochinchinois bâtirent une muraille au nord de leurs possessions pour établir une séparation absolue entre eux et les Tonquinois, et toute communication fut interdite par mer.

Evénemens récens (*c*). En 1774, An-Nan éprouva une révolution dont le récit est nécessaire pour faire connaître l'état politique actuel de cette contrée.

Caung-Choung gouvernait, comme souverain légitime, le royaume de la Cochinchine depuis trente-cinq ans, lorsqu'une conspiration formée par trois frères le renversa du trône. Les conjurés se partagèrent

(*a*) Chapmann, *asiatic register*, t. III, p. 84. (*b*) Gossellin, *mémoire manuscrit sur les connaissances des anciens dans l'Inde.*

[(*c*) Indépendamment de la relation de M. Barisy que Barrow a publiée dans ses voyages, j'ai eu, pour le récit qu'on va lire, des renseignemens manuscrits d'un officier supérieur français, qui se trouvait alors à Pondichéri.]

ensuite le pouvoir : l'aîné, nommé Yin-Yac, qui était un riche marchand, eut en partage les deux provinces de Hué et Don-Naï ; le second, nommé Long-Nian, qui, sous l'ancien roi, était officier général, eut la province de Hué sur les confins du Tong-Quin ; le plus jeune des trois fut créé grand-prêtre de tout le royaume d'An-Nan. Long-Nian commença son règne par s'emparer du Tong-Quin et par en expulser le roi légitime, qui s'adressa à l'empereur de la Chine dont il était tributaire. Kien-Long, cet empereur mal servi par ses généraux, ne put expulser l'usurpateur, et se contenta de son hommage. Alors Long-Niang se fit couronner comme roi des royaumes réunis d'An-Nan méridional et septentrional, et prit le nom de Quang-Tung. Le roi détrôné du Tong-Quin accepta une place de mandarin dans une des provinces de la Chine. Quang-Tung soupçonnant la bonne foi de la cour de Pékin, au lieu d'aller en personne rendre hommage à l'empereur de la Chine, y envoya un de ses officiers qu'il fit passer pour lui. Lorsque cet officier fut de retour, il le fit mettre à mort avec toute sa suite, afin de dérober la connaissance de son secret à l'empereur de la Chine. Ceci eut lieu vers l'an 1779.

Les usurpateurs s'étaient emparé du roi de Cochinchine et l'avaient fait mettre à mort avec plusieurs de ses adhérens. Mais dans le tumulte d'une première révolution, Caung-Choung avait confié sa femme et son fils l'héritier du trône, avec l'épouse de son fils et son petit-fils, à un missionnaire français. C'était d'Adran, vicaire apostolique de la Cochinchine, homme également remarquable par sa vertu, par son courage, par les ressources de son génie, par une constance à toute épreuve, et par le bonheur avec lequel il sut achever une entreprise qui eût paru impossible à toute autre. Il parvint à faire disparaître de la capitale les restes de cette royale famille ; il les cacha tous dans une forêt éloignée sous un bananier, où ils étaient nourris par un prêtre nommé Paul, qui leur apportait tous les jours leurs frugales provisions. D'Adran parvient à leur faire gagner la côte ; et après s'être procuré quelques vaisseaux marchands français et portugais, il engagea le jeune Caung-Choung, souverain légitime d'An-Nan ou de Cochinchine depuis la mort de son père, à attaquer avec ce petit nombre de bâtimens la flotte des usurpateurs. Caung-Choung réussit dans ce projet et détruisit cette flotte ; mais s'étant ensuite avancé avec des forces trop inférieures, il fut obligé de se reployer et de quitter de nouveau le pays. Il s'embarqua sur la rivière Saïgong ou de Camboge avec douze cents hommes seulement en état de porter les armes, et il se retira dans la petite île de Poulo-Waï, dans le golfe de Siam, et peu éloignée de la côte de Camboge. L'usurpateur ayant découvert sa retraite, résolut d'envoyer des troupes pour s'emparer de sa personne. Caung-Choung le prévint, se réfugia à

Siam et se mit sous la protection du roi de ce pays, qui alors était en guerre avec les Birmans. Caung-Choung offrit ses services au roi de Siam, obtint le commandement de son armée; et, avec des forces inférieures, il parvint, par la supériorité de sa tactique, à forcer les Birmans à la retraite et à leur faire accepter le traité de paix qu'il leur proposa. Caung-Choung, de retour dans la capitale de Siam, fut reçu en triomphe, regardé comme un libérateur, et comblé par le roi de présens et d'honneurs. Ce roi, soit par envie, soit par un amour-propre, irrité de n'avoir pu obtenir pour concubine ou pour femme la sœur de Caung-Choung, résolut de perdre le héros qui lui avait conservé son royaume. Ce dernier, instruit de ce que tramait contre lui, de concert avec leur monarque, les généraux siamois jaloux de sa gloire, quitta brusquement la cour de Siam, s'empara d'un vaisseau, et se réfugia de nouveau avec quinze cents fidèles sujets dans la petite île de Poulo-Waï. Egalement poursuivi par la haine des deux puissans souverains d'An-Nan et de Siam, Caung-Choung ne put sortir de la petite île où il s'était réfugié, et fut obligé de s'y fortifier pour repousser les attaques de ses ennemis. Lui et sa suite ne trouvèrent pour toute nourriture dans cette retraite que des racines sauvages, dont l'épuisement, effet immanquable de leur séjour, devait les livrer à toutes les horreurs de la faim. Pourtant, quoiqu'isolé au milieu des flots de l'Océan sur un rocher stérile, il restait au roi détroné d'An-Nan et à ses courageux companons une grande ressource. C'était l'évêque d'Adran. Tandis que Caung-Choung se distinguait à la tête des troupes siamoises, l'évêque d'Adran, au péril de sa vie, s'était rendu dans la partie méridionale de la Cochinchine pour s'y ménager des intelligences parmi les habitans restés fidèles au souverain légitime, et pour préparer son rétablissement sur le trône par le moyen des troupes que le roi de Siam s'était engagé à fournir. Au retour de cette périlleuse mission, l'évêque d'Adran apprend l'ingratitude des Siamois envers le vainqueur des Birmans, et le cruel destin dont il était menacé. Il va le trouver dans l'île de Poulo-Waï, soutient son courage, ranime ses espérances, s'embarque et part pour la France, accompagné du fils aîné de Caung-Choung; autre espoir de ses vertueux projets si, pendant son absence, le père succombait sous les coups de ses ennemis.

D'Adran arrive à la cour de Louis XVI en 1787, présente à ce monarque l'héritier du roi détrôné de la Cochinchine, et conclut, au nom de ce roi, un traité avec le monarque de France, par lequel ce dernier s'engage à fournir les secours nécessaires pour rétablir Caung-Choung sur le trône. D'Adran se rembarque aussitôt; et, en 1789, toujours accompagné du jeune prince, il arrive à Pondichéri. Le comte de Conway qui y commandait, craignit de compromettre le sort

de cette colonie s'il la dégarnissait d'une partie de ses forces. Il ne donna point à l'évêque d'Adran les secours que lui avait accordés le roi de France; de sorte que ce dernier ne put amener à Caung-Choung qu'un petit vaisseau et quelques armes. Cependant, comme les usurpateurs s'étaient divisés entre eux et se faisaient mutuellement la guerre, l'intrépide monarque saisissant ce moment favorable, sortit en 1790 de la retraite où il était resté deux ans; et, appelé par les vœux des habitans, il parvint, par le moyen de sa petite armée et des secours et munitions que lui avait procurés l'évêque d'Adran, à triompher de ses ennemis et à reconquérir le royaume de ses pères. Quang-Tung, l'un d'eux, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'était emparé du Tong-Quin, est mort en 1791, laissant la couronne à un fils de douze ans, qui a été, à ce qu'on croit, expulsé par le souverain légitime d'An-Nan.

Durant les courts intervalles de paix dont Caung-Choung a joui assisté de l'évêque d'Adran, il a fait construire des vaisseaux, établi des manufactures, organisé son armée, envoyé des missions pour civiliser les Miaotsé et les habitans du Laos, institué des écoles publiques pour l'éducation, construit des ponts, des ports et des phares pour les vaisseaux, facilité le commerce par de sages réglemens; il a fait faire à ses sujets des progrès considérables dans les sciences, les arts et l'industrie. L'évêque d'Adran a traduit en chinois un système de tactique militaire pour l'usage des armes de la Cochinchine, et plusieurs traités de l'Encyclopédie pour l'instruction particulière du monarque.

Caung-Choung a toujours soutenu son vertueux ministre contre la jalousie et l'intrigue de ses mandarins; et, malgré leurs vives représentations, il n'a voulu confier qu'à lui seul l'éducation de ses enfans. L'attachement et la vénération qu'il avait pour lui étaient portés au plus haut degré; il le distinguait par l'épithète de maître illustre, qui n'est accordé qu'au seul Confucius; et lorsqu'en 1800 l'évêque d'Adran, chargé d'ans et d'honneurs, a terminé sa glorieuse carrière, jamais les missionnaires, compagnons de ses travaux apostoliques, n'ont pu obtenir du monarque d'An-Nan qu'il s'abstint d'honorer les funérailles du saint évêque, selon les rits de la religion cochinchinoise qu'il professe. Caung-Choung poursuit avec une constance admirable et avec un succès toujours croissant les maximes de gouvernement et les règles d'administration que cet homme illustre lui a tracés. Ce monarque, doué d'une activité infatigable et d'une constitution vigoureuse, surveille toutes les parties de son empire; il est d'une frugalité à toute épreuve, et jamais ne se permet ni vin ni liqueur forte. Sa vie est réglée d'après un mode constant et uniforme, et à chaque heure de la journée il a des occupations déterminées. Agé aujourd'hui (1810) d'environ cinquante-quatre ans, il maintient dans son armée une discipline sévère, et ses

propres fils y commandent d'abord comme officiers subalternes, et ne montent en grade qu'autant qu'ils l'ont mérité (*a*). Caung-Choung a, dit-on, non seulement réuni le Tong-Quin à ses états (*b*), mais on prétend qu'il a fait demander à l'empereur de la Chine la grande île d'Haïnan, afin de rétablir dans toute son intégrité, et tel qu'il était primitivement, l'empire des rois de Cochinchine (*c*).

Antiquités. M. Poivre assure qu'il y a près de Camboge les ruines d'un vaste édifice d'architecture européenne; mais ce récit n'a point été confirmé.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Gouvernement. — Population. — Armée. — Relations politiques.

Religion. La religion d'An-Nan est la même que celle de la Chine; et la doctrine de Boudh, différemment modifiée (*d*), paraît y dominer. Les habitans célèbrent en pompe le premier jour de l'année lunaire; ils ont aussi une fête des morts (*e*) et les enterrent avec beaucoup de solennité. Il n'y a que le roi qu'on ensevelit sans bruit, sans ostentation et dans le plus grand silence, de peur que le génie de la mort, instruit de son décès, ne cause quelque dommage à l'état.

Gouvernement. Le gouvernement ressemble à celui de la Chine, et il y a de même plusieurs classes de mandarins; il y a aussi des tribunaux chargés de diverses branches d'administration.

Lois. Les lois déterminent une grande variété de supplices selon la nature des délits. Les officiers ou membres du gouvernement prévaricateurs sont décapités; les voleurs sont percés d'une lance; les empoisonneurs sont foulés aux pieds par les éléphans.

Population. M. Barrow (*f*) porte à vingt millions le nombre des habitans d'An-Nan, du Tong-Quin et de Laos réunis; mais on n'a à cet égard aucun document positif.

Armée. Un état dressé en 1800 porte à 113,000 hommes le nombre des troupes de terre d'An-Nan méridional, et à 139,000 ceux employés au service de la marine.

(*a*) Barrow, *voyage to Cochinchina*, p. 250, et *Asiatic register*, t. III, p. 84.

(*b*) *Voyez* Murr, dans Kœffler, p. 125. Ces nouvelles sont datées de Madrid, avril, 1803. (*c*) Barrow, p. 284. (*d*) *Ibid.* p. 328. (*e*) Kœffler, *historiæ Cochinchinæ descriptio in epitome redacta ab Anselmo Eckart.* Noremberge, 1803, p. 72, 76. (*f*) Barrow, p. 244.

Relations politiques. Si les relations politiques de la Cochinchine avec la France étaient rétablies sur le même pied que dans le traité conclu avec Louis XVI par l'évêque d'Adran, il pourrait en résulter l'expulsion des Anglais dans l'Inde. Aussi ces derniers font-ils tout ce qui est en leur pouvoir pour se concilier l'amitié du souverain d'An-Nan.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et coutumes.—Langage.—Villes.—Edifices.—Commerce.

Mœurs et coutumes. Les habitans d'An-Nan, quoique ressemblant aux Chinois dont ils tirent leur origine, sont cependant beaucoup plus gais et plus enclins à parler. Leurs traits sont en général très-gros; leur couleur est aussi foncée que celle des Malais (*a*). De même que les Malais, l'habitude qu'ils ont de mâcher l'arec et le bétel rougit leurs lèvres et noircit leurs dents, ce qui leur donne un aspect étrange.

Les personnes d'un rang supérieur sont vêtues de soie. Elles ont dans leurs manières toute la politesse chinoise. L'habit consiste dans de larges robes avec de grandes manches, des tuniques et des caleçons de coton. Il est commun aux deux sexes. Les hommes se couvrent la tête d'une sorte de turban. Ils ne se servent ni de souliers ni de pantoufles, et vont les pieds nus. Cependant ceux d'un rang supérieur ont des espèces de sandales. Les maisons sont de bambous, couvertes de roseaux et de paille de riz. On les place au milieu de bosquets d'orangers, de limoniers, de bananiers, de cocotiers. La volaille abonde dans les marchés. Les Cochinchinois fabriquent avec le riz une liqueur spiritueuse pour leur usage. Ils travaillent le fer avec assez d'adresse, et leur poterie de terre est fort propre.

Les femmes ne sont point séparées des hommes et jouissent de la même liberté qu'eux; mais, de même qu'en Chine, c'est sur elles que tombent en grande partie tous les travaux de l'agriculture et les soins les plus pénibles de l'intérieur.

Langage. La langue écrite est la même qu'à la Chine; mais le dialecte vulgaire n'est plus entendu des Chinois. Ils font du papier avec l'écorce de l'*aleoxylum verum*, et se servent du pinceau pour écrire sur des écorces (*b*). La langue vulgaire se nomme annamitique, et elle est aussi en usage dans le Tong-Quin.

Villes. La capitale d'An-Nan ou de toute la Cochinchine est Quin-Nong, dans la province de Chang, vers le 13 deg. 50 min. de latitude.

(*a*) Barrow, p. 308. (*b*) Kœffler, p. 71.

Cette ville est située à l'entrée de la baie de Chincheu, qui offre un bon havre.

Plus au nord est la ville de Hué, capitale de la province du même nom, et qui était le lieu de la résidence de Quang-Tung, aussi roi de Tong-Quin. Hué est située sur les bords d'une grande rivière accessible à de grands vaisseaux si une barre de sable n'en bouchait l'entrée. Au midi de cette rivière est Han-San, appelé Touron sur nos cartes, une des baies les plus belles et les plus sûres qu'il y ait au monde, et où mouillent ordinairement les vaisseaux européens qui font le commerce de cette contrée.

Au sud de Touron est le port de Faï-Fo, autrefois très-fréquenté par les Chinois; et au nord de Hué, près des frontières de Tong-Quin, est Kehoa, autrement Coan-Hoa ou Sin-Hoa, lieu où M. d'Anville, à cause de ce dernier nom, a placé la *Sinarum Metropolis* de Ptolémée.

A l'extrémité méridionale d'An-Nan est Saï-Gong, la capitale de la province de Don-Naï. Elle est à l'embouchure du grand fleuve de Don-Naï ou de Saï-Gong, nommée aussi rivière de Camboge ou japonaise. Sur nos cartes, cette ville a un bon port et un arsenal maritime. Les Cochinchinois excellent dans la construction des vaisseaux. La capitale du district de Siampa se nomme Feneri.

Edifices. Les temples et autres édifices de Cochinchine sont bas et mal construits, et ne rappellent en aucune manière l'élégance et la singularité de l'architecture chinoise.

Commerce. Diverses sortes de bois précieux, et entre autres le fameux bois d'aigle, celui de Calambac, celui du Japon, le bois de sandal et le bois de rose, la gomme de Camboge, l'or et l'argent en lingots, sont les principaux objets d'exportation qui, avec le poivre, la cannelle, de la soie grossière, le coton, la cire, le miel, l'ivoire, les nids d'oiseaux, la noix d'Arèque sont aussi échangés par les Cochinchinois, contre du riz, des draps et du fer (*a*). Presque tout le commerce de cette contrée se faisait par les Chinois et par les Portugais de Macao. Les missionnaires observent qu'il n'y a pas de pays qui ait avec Siam plus de relations commerciales que la Cochinchine.

(*a*) Chapmann, *Asiatic register*, t. III, p. 84.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons. — Sol et aspect. — Agriculture. — Rivières et montagnes. — Forêts. — Plantes. — Animaux. — Minéraux. — Curiosités naturelles. — Iles qui dépendent de la Cochinchine.

Climat et saisons. La saison pluvieuse a lieu pendant les mois de septembre, d'octobre et de novembre. Les trois mois qui suivent sont froids et offrent à peu près l'hiver de l'Europe. L'inondation ne dure que deux ou trois jours; elle arrive quinze jours avant la saison des pluies. Borry rapporte que les pluies ont lieu régulièrement, seulement pendant trois jours de chaque semaine. Si cela est vrai, c'est un phénomène fort singulier. Durant les mois de mars, d'avril et de mai, on jouit d'un printemps délicieux. La chaleur des trois mois suivans est insupportable.

Sol et aspect. Le sol de la Cochinchine est extrêmement fertile. L'aspect d'un pays aussi riche en productions de tous genres doit être extrêmement varié; mais les Européens n'ont encore visité que quelques points de la côte, et l'intérieur leur est inconnu.

Agriculture. Les principaux produits de l'agriculture sont le riz, la canne à sucre, des patates, des melons, de l'indigo et du coton. On fait deux récoltes de riz, l'une en avril, et l'autre en octobre. Le pays produit aussi une grande abondance de fruits, diverses sortes d'oranges, de grenades, de figues, etc. On cultive aussi le thé et le tabac.

Rivières et montagnes. Si on excepte le grand fleuve de Don-Naï ou de Saï-Gong, vulgairement nommé la rivière de Camboge, qui arrose An-Nan dans sa partie méridionale, et produit, comme le Nil, des inondations périodiques, on ignore jusqu'au nom des nombreuses rivières qui arrosent ce pays. Il en est de même des montagnes qui sont à l'ouest. La partie d'où l'on tire le fameux bois de Calambac se nomme Bui-Kiang, et est située vers le 13e degré de latitude.

Forêts. Le fleuve de Saï-Gong ou de Camboge traverse de vastes forêts composées des bois les plus précieux, et sur-tout inappréciables pour l'architecture navale, tels que le tek, le bois de fer *syderoxilon*, le *callophyllum* qui s'élève aussi haut et aussi droit que le pin de Norwège. On y trouve en outre des ébéniers, des cèdres, des mimosas, des bois odoriférans qui paraissent particuliers à cette contrée et qui sont très-recherchés à la Chine, tel que le bois de rose, le bois d'aigle et le bois de sandal, l'aloës calambac.

Plantes. Nous venons de nommer les principales plantes parmi celles qui sont l'ornement des forêts. Nous avons aussi fait connaître la meil-

leure partie de celles qui sont cultivées. Dans les endroits marécageux, les Cochinchinois recueillent aussi pour leur nourriture la salicorne, la sabline, la bacelle maritime (*a*) et autres végétaux de ce genre. Loureiro a donné un ample catalogue des plantes de la Cochinchine (*b*), dans lequel on remarque le jalap, la scammonée, recherchés en médecine, le phyllade ou la phryne placentaire avec les feuilles duquel on enveloppe les provisions pour leur donner plus de goût et de saveur, et que l'on mêle, ainsi que l'espèce de gingembre nommé gulanga, dans les liqueurs fermentées qu'on retire du riz et du sucre; le nard indien, excellent parfum; diverses espèces de mangliers qui donnent de belles couleurs; le palmier éventail de la Cochinchine, et la polypode ou fougère arborescente qui tous deux servent à couvrir les habitations; le sebifère glutineux ou l'arbre à suif dont le fruit donne une huile dense et très-blanche avec laquelle on fabrique des chandelles qui ont une belle apparence, mais une odeur désagréable; son bois est léger, de couleur pâle, et on s'en sert pour les solives et les portes des maisons (*c*). Nous nommerons encore le *dracæna ferrea*, l'une des plantes qui produit la gomme résine nommée sang-dragon; le *croton laciferum*, sur lequel les fourmis élaborent la gomme lacque qu'on retire des nids qu'ils y construisent.

Animaux. C'est en Cochinchine qu'on trouve les plus grands éléphans. On chasse aussi, dit-on, le tygre et le buffle (*d*) dans les forêts. On y rencontre en abondance des rhinocéros, des sangliers, des cerfs, des renards, des hérissons, des écureuils et des singes. Les chevaux de cette contrée sont petits, mais pleins d'ardeur. On y trouve des mulets, des ânes, et sur-tout une quantité innombrable de chèvres. Toutes les espèces d'animaux domestiques, excepté les moutons, y abondent. Leurs cochons ont les jambes comme un chien. On y mange de la chair d'éléphans, des chiens et des grenouilles. Outre plusieurs espèces de bons poissons, les Cochinchinois recherchent pour leur nourriture deux ou trois espèces de balistes et autant du genre chetodon, dont une, ornée de bandes pourpres et jaunes, est pour les couleurs un des plus beaux poissons qui existent. Les Cochinchinois se nourrissent aussi de diverses espèces de mollusques; une d'elles, nommée biches de mer ou trépan, qui paraît être une espèce d'actinie ou d'holothurie, est même un objet de commerce.

C'est particulièrement sur les côtes de la Cochinchine et sur les îlots et rochers qui en sont voisins, que la salangane (*hirundo esculenta*) construit ces nids si recherchés des gourmands, et qui sont pour ce

(*a*) Barrow, p. 314. (*b*) *Loureiro flora Cochinchinensis*, 2 vol. in-8°, 1793, *passim*. (*c*) Barrow, p. 290. (*d*) Kœffler, p. 31.

pays une source particulière de revenus. Le paon paraît commun dans les forêts.

Minéraux. Plusieurs rivières de Cochinchine roulent de l'or, et les mines fournissent de ce métal dans un état très-pur. On dit qu'on en a découvert récemment une mine près de Hué. Il y a aussi des mines d'argent. Ce métal se vend par lingots de cinq pouces de long.

Curiosités naturelles. Dans les montagnes qui avoisinent le Tong-Quin, à six lieues du fleuve nommé Soa-Gianh, est une grotte immense: au fond de cette grotte, et dans une ouverture supérieure, on voit s'échapper avec impétuosité la source d'une rivière, qui tombe en cascade et produit un coup-d'œil d'autant plus extraordinaire que l'eau en est blanche, et forme en bas de sa chute, par le moyen du sédiment calcaire qu'elle tient en dissolution, des stalactites extrêmement brillantes et variées. L'eau de cette rivière est très-renommée pour l'inflammation des yeux et pour diverses maladies, et son cours, dans l'intérieur même de la grotte, est assez considérable pour pouvoir porter de petits bateaux (*a*).

ILES QUI DÉPENDENT DE LA COCHINCHINE.

Les Paracels ou Pracels forment une longue chaîne de petites îles qui s'étendent du nord au sud depuis le 11e jusqu'au 15e degré de latitude, vis-à-vis la côte orientale de la Cochinchine, et à environ vingt lieues de distance; elles sont hérissées de rochers et environnées de bas-fonds, principalement fréquentés par les pêcheurs et par ceux qui font le commerce des nids de la salangane qui s'y trouvent en grand nombre.

Au midi d'An-Nan, à environ dix-huit lieues de la côte, est le petit groupe d'îles de Poulo-Condor, où les Anglais avaient formé un établissement.

(*a*) Koeffler, p. 25 et 26.

AN-NAN SEPTENTRIONAL,

OU TONG-QUIN.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Noms. — Etendue. — Limites. — Epoques historiques.

Depuis plus d'un siècle, il ne nous était parvenu rien de nouveau sur le Tong-Quin, lorsqu'en 1778, l'abbé Richard en publia une histoire, composée d'après des mémoires laissés par l'abbé de Saint-Phalle, missionnaire au Tong-Quin pendant onze ans, et mort à Paris en 1766; faute de renseignemens plus récens et plus détaillés, nous prendrons principalement cet auteur pour guide dans la description qui va suivre.

Noms. Le mot Tunquin ou Tong-Quin, suivant Richard, signifie cour de l'orient, parce que, lors de la plus grande étendue de l'empire de la Chine, le Tong-Quin qui en faisait une province était le siége d'une résidence impériale. Mais, dans cette hypothèse, le Tong-Quin aurait bien plutôt dû se nommer cour de l'ouest, d'après sa position à l'égard de la Chine. Les natifs appellent leur pays An-Nan, qui signifie repos du midi. [Ainsi le Tong-Quin serait An-Nan du nord, tandis que la Cochinchine est l'An-Nan méridional.]

Limites. D'après les limites assignées plus haut à l'An-Nan méridional, le Tong-Quin s'étend entre le 17° et le 22° degré de latitude. A l'orient et au nord, il est borné par la Chine, à l'occident par les royaumes de Laos et de Bowes ou Baos. Ce dernier est inconnu dans la géographie, et, suivant Richard, il est situé au nord-ouest du Tong-Quin.

Epoques historiques. Quoique le Tong-Quin ait fait anciennement partie de l'empire de la Chine, et que l'on y trouve encore des vestiges de villes et des tours bâties par les Chinois, cependant les Tonquinois ont toujours été regardés comme un peuple tout à fait distinct. Il ne faut pas espérer de savoir rien de précis sur l'ancienne histoire de ce pays. Tout ce que l'on sait par les premières annales de la Chine, c'est que ce vaste empire a englobé un certain temps le Tong-Quin dans les bornes de son territoire. Mais les Tatares s'en rendirent maîtres, sous la conduite d'un chef nommé Ding, qui prit la qualité de roi, et fut massacré dans une révolte.

Des troubles civils furent la suite de cet événement. Les successeurs de Ding eurent aussi des guerres à soutenir contre la Chine, qui finit

par s'emparer du pays et le fit gouverner par des vice-rois. Le gouvernement de ceux-ci indisposa la nation. Elle prit les armes, et réussit à obtenir sa liberté de l'empereur de la Chine, en se soumettant à des conditions qui, depuis cinq à six cents ans, sont fidèlement observées. Une révolte qui eut lieu en 1748, a rendu au chef ecclésiastique, nommé Dova, presque toute l'autorité dont il jouissait primitivement. Dans les derniers temps, l'histoire du Tong-Quin est la même que celle de la Cochinchine que nous avons racontée en détail.

Les jésuites essayèrent, au commencement du dix-septième siècle, d'établir au Tong-Quin la religion chrétienne; mais ils rencontrèrent de grands obstacles dans les mœurs et les usages du pays, ainsi que dans les violentes persécutions qu'excitèrent ces innovations; cependant un édit du roi, en date du 22 avril 1774, remit en liberté les chrétiens captifs à cause de leur foi, et leur permit l'exercice de leur religion (1).

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Gouvernement. — Lois. — Population. — Armées.— Revenus.

Religion. Le fond des opinions religieuses vient de la Chine, et la secte de Foë est la plus répandue. Chaque ville ou village se choisit un génie tutélaire ou patron. Ces génies sont quelquefois, comme en Egypte, de vils animaux. Des serpens, des chiens, des chats, des bœufs, des poissons. Plus souvent, et avec plus de raison, ce sont des hommes qui ont bien servi la patrie. Les Tonquinois ont aussi un grand respect pour la magie.

Gouvernement. La dépendance du Tong-Quin se maintient encore par l'usage d'ambassades solennelles qu'il envoie à la Chine. Celle-ci reçoit les ambassadeurs avec une pompe dont le seul but est de donner une haute idée de sa propre puissance. L'autorité est partagée, comme au Japon, entre deux princes, l'un ecclésiastique et l'autre séculier. Le premier s'appelle le Dova, et le second, sous le nom de Chova, a toute l'autorité réelle. Un général habile usurpa le premier l'autorité royale. Après la mort d'un Chova, son successeur assigne à ses frères un si faible revenu que l'on en a vu un, dans les marchés publics, faire le métier de porte-faix.

Lois. Les lois, comme celles de la Chine, ont pour base fondamentale l'autorité paternelle et l'obéissance filiale. Les magistrats sont respectés comme des pères, et leur affection pour le peuple est de la

(1) Richard, t. II, p. 346.

même nature que celle que l'on doit à ses enfans. Les Européens leur ont donné, comme à ceux de la Chine, le nom de mandarins, dérivé du mot portugais mandar, qui signifie commander; mais ce titre n'existe dans aucune de ces langues. Toutes les deux s'expriment également par le mot Quan. L'importance de la place décide de la dignité des Quans.

Des tribunaux sont établis pour connaître des contestations qui s'élèvent entre les particuliers. Malheureusement il s'y est glissé une si grande corruption qu'il n'y a point de crimes dont on ne soit sûr de se faire absoudre à prix d'argent, point de procès dont on ne puisse acheter la décision. Toutes les charges de judicature et les charges militaires sont vénales, celles des lettrés ne sont que pour un temps. Les exécutions sont rares. Le supplice ordinaire est de perdre la tête, ce qui est regardé comme la plus grande ignominie; les princes et les grands seigneurs ont seuls le privilége d'être étranglés.

Les lois reconnaissent le droit d'aînesse, et les filles n'ont qu'une petite portion de l'héritage de leurs pères et mères. La polygamie est en usage, et un homme peut répudier ou même vendre sa femme. L'usure n'est pas assez réprimée.

Population. Le Tong-Quin en général est très-peuplé. Il y a peu de villes, mais beaucoup de villages, si près les uns des autres qu'ils semblent ne former qu'une suite d'habitations.

Armées et marine. L'armée est, dit-on, de 140,000 hom., dont 8 ou 10 mille de cavalerie. On pouvait y ajouter autrefois 350 éléphans, mais l'usage des armes à feu semble avoir fait reconnaître leur inutilité pour la guerre. Depuis la révolution arrivée dans la Cochinchine, où le Chova s'est rendu indépendant du Tong-Quin et a pris le titre de roi, on entretient sur la frontière un corps de 10,000 hommes. Chaque gouverneur de province a sous ses ordres 700 hommes avec un éléphant. Le reste des forces militaires est rassemblé dans la ville royale ou le camp qui la joint, et n'est pas composé, dit-on, de moins de 100,000 hommes.

Les armes des Tonquinois sont le fusil à mèche; ils n'ont pas encore l'usage des platines à ressort; ils emploient aussi l'arc, la flèche, le sabre, la pique, la demi-pique et le bouclier. Les troupes n'ont pas d'uniforme réglé, à l'exception de la maison du roi. Les soldats qui en font partie sont vêtus d'étoffes bleues ou rouges, et passent pour l'élite de l'armée.

La marine se borne à 2 ou 300 galères plus propres à la navigation des rivières qu'à tenir la mer. Elles sont sans voile et ne vont qu'à la rame.

Revenus. Le roi du Tong-Quin est l'un des plus riches princes de l'Orient. Il a des trésors de la plus grande valeur et des revenus considérables, qui consistent dans le produit de ses domaines, dans les différens impôts, la vente des charges, et les droits du dixième qui se prélève sur toutes les marchandises que les vaisseaux apportent.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et coutumes. — Langage. — Education. — Villes. — Routes. — Commerce.

Mœurs et coutumes. Si l'on compare les mœurs générales des Tonquinois à celles de la Chine, ils paraîtront un peuple brut et grossier. Les révoltes et les conspirations sont fréquentes parmi eux, et ils y sont plutôt entraînés par la superstition que par l'espoir d'améliorer leur condition. Les deux sexes ont la taille médiocre, le visage large, sans être aussi plat que celui des Chinois, les yeux et le nez petits, les cheveux noirs assez longs. Les hommes ont peu de barbe et ne se rasent point. On en voit peu de contrefaits, les femmes y sont assez belles. Les personnes de distinction n'ont pas le teint aussi brun que les gens du peuple. Leur couleur approche beaucoup de celle des Portugais et des Espagnols. Aussitôt qu'ils ont atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, ils se noircissent les dents pour éviter, disent-ils, la honte de les avoir blanches comme celles des chiens. Ils laissent aussi croître leurs ongles de même que les Chinois. Cependant cette mode se borne aux mandarins, aux lettrés, et aux autres personnes d'un rang distingué. Les femmes teignent les leurs en rouges, ainsi que dans plusieurs autres pays de l'Orient. Il est même d'une certaine élégance d'avoir les mains et les pieds teints d'une nuance marquée de cette couleur.

L'habit des hommes consiste dans une pièce de soie de plusieurs aunes, dont ils se ceignent les reins. Les femmes du commun sont modestement vêtus. Elles ont une longue jupe et un ou plusieurs habits de la même forme que celui des hommes, mais plus courts. Elles se couvrent le sein d'une pièce de toile ou de soie, en forme de cœur, qui leur sert de parure; elles ont des pendans d'oreilles et des bracelets d'or et d'argent. Elles n'ont pas l'usage des colliers; elles sont ordinairement jambes et pieds nus, ainsi que les hommes. Le noir est pour les personnes de distinction; et lorsqu'elles se rendent au palais, leurs robes sont d'une couleur tirant sur le violet obscur. Les hommes et les femmes attachent leurs cheveux en nœud derrière la tête; mais en présence d'un supérieur, ils les laissent tomber par marque de respect.

Langage. La langue chinoise y est encore la langue savante. Mais les Tonquinois se sont formé une espèce de jargon de cette langue mère, auquel les Chinois n'entendent rien. Il est presque tout en mo-

nosyllabes, et la différence dans la prononciation fait exprimer au même mot des choses différentes.

Education. Les maîtres d'écoles institués dans les bourgs et villages principaux ont la plus grande autorité sur leurs disciples. On contracte avec eux des obligations qui ne finissent qu'avec la vie. Mais la multitude de maîtres d'école ne fait pas que le peuple soit mieux instruit. Les pères sont obligés par les lois de veiller à l'éducation de leurs enfans ainsi qu'à leur conduite, et de s'intéresser à leur fortune.

Villes. La seule ville qui mérite proprement ce nom est Kacho ou Kécho, capitale du royaume. Le roi y fait son séjour. Elle est située sur le fleuve San-Koï, à 40 lieues de la mer, au 21e degré de latitude nord. On peut la comparer pour la grandeur aux villes d'Asie les plus célèbres, et l'on estime que son enceinte est au moins aussi étendue que celle de Paris. Le premier et le quinzième jour de chaque lune, il s'y tient de grands marchés qui attirent presque tous les habitans des villes et des villages à une distance considérable. Ces jours-là, la foule est si grande qu'il est difficile de faire cent pas dans une demi-heure. Les rues sont larges et belles, pavées de briques en partie ou par bandes, parce qu'on y laisse des passages qui ne sont pas pavés, pour les chevaux, les éléphans et les voitures du roi. Les deux tiers des maisons sont de bois. Les autres sont de briques; de ce nombre sont les comptoirs des marchands étrangers que l'on distingue au milieu d'une multitude de chaumières construites de bambous et d'argile. Les palais des mandarins, et les édifices publics qui occupent de vastes espaces, n'ont rien de remarquable qu'un grand bâtiment de bois qui en fait la principale partie, et qui est construit plus solidement que les maisons ordinaires. Les matériaux en sont choisis, forts, bien travaillés, ornés de sculptures et de peintures. La distribution est agréable, et la couverture en tuiles de différentes couleurs est bien entendue. Le palais du roi occupe un très-grand espace dans la ville, mais l'architecture n'en est pas plus distinguée que celle des palais des mandarins. Avant la dernière révolution, les triples murs de la vieille ville et du palais, ses cours pavées de marbre et d'autres traces de grandeur donnaient de cet édifice l'idée de l'un des plus beaux et des plus vastes qui fussent en Asie, car le palais seul embrassait dans sa circonférence une étendue de six à sept milles (1). Aujourd'hui la capitale n'a qu'une enceinte formée par une haie vive de bambous.

Héan est, après Kacho, la ville la plus considérable. Elle a plus de deux mille maisons, et est située sur la rive droite du fleuve à quatre cinq ou journées de son embouchure dans la mer. Autrefois les Français y avaient un comptoir; comme elle n'est éloignée de la capitale que de deux

(1) Richard, t. 1, p. 37.

jours de navigation, on y fait un commerce d'entrepôt très-considérable.

A cinq ou six lieues de l'embouchure de la rivière qui traverse la capitale est une autre ville nommée Doméa, beaucoup moins grande que Héan, mais fort connue des étrangers. C'est là seulement qu'il leur est permis d'avoir des établissemens.

Ces villes, ainsi que la plupart des villages, sont entourées de haies vives de bambous.

Routes. Les grands chemins sont entretenus aux dépens du public; mais, quoique élevés comme en Hollande, ils sont presque impraticables dans la saison pluvieuse. On trouve fort peu de ponts. C'est une précaution pour rendre les chemins plus difficiles en temps de guerre.

Commerce. Le commerce intérieur du Tong-Quin est considérable. Il consiste principalement en fruits de différentes espèces, en étoffes de soie et de coton, et en toiles faites avec l'écorce de l'arbre à papier. La cannelle serait un article très-avantageux, si on la cultivait avec soin. Les forêts en sont pleines, mais il n'est permis à aucun particulier d'en élever chez lui. On n'en voit que dans les jardins du roi et ceux des temples. Sa couleur tire plutôt sur le gris que sur le rouge, qui est la couleur de la cannelle de Ceylan; elle est aussi plus épaisse, plus rude et a moins d'odeur. Le sucre serait aussi une branche considérable de commerce au Tong-Quin, si ses habitans savaient le préparer. Le papier est un article très-important. Il se fait avec du bambou que l'on réduit en pâte liquide et que l'on jette dans des cuves assez semblables à celles de nos papeteries. On emploie aussi dans sa composition quantité d'arbustes et de la plante annuelle du coton. On le trempe dans l'eau d'alun pour le rendre plus ferme et plus lissé. Le sel que l'on tire de l'eau de la mer forme aussi un article considérable du commerce intérieur.

Les Chinois font presque tout le commerce extérieur. Ils apportent du thé, de la porcelaine, des étoffes de soie, des toiles peintes, du sucre en cassonnade et candi, de la farine de froment et d'orge; de la batterie de cuisine, du fer, des épiceries, du chanvre et du lin, de la cire, du coton, du verre et de la quinquaillerie. Les objets d'exportation sont le vernis du Tong-Quin, la soie crue ou travaillée, des toiles d'écorce d'arbre, différens ouvrages de nacre de perle, que les ouvriers savent très-bien employer, de l'ivoire, de l'ébène, de l'écaille de tortue, de la cannelle, du cuivre, du coton et plusieurs autres articles. Les Hollandais en tirent aussi la calamine et la transportent au Japon où elle sert à convertir le cuivre rouge en laiton.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons. — Sol et agriculture. — Fleuves et rivières. — Montagnes. — Forêts. — Animaux.

Climat et saisons. La chaleur n'est pas extrême. Le climat est tempéré depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars. Le froid se fait sentir assez vivement dans les mois de janvier et février, quoiqu'on n'y voie jamais ni neige ni glace, et que la grêle y soit très-rare. La température de l'air devient assez mal-saine dans les mois d'avril, de mai et de juin, à cause des brouillards et des pluies. Une chaleur excessive se fait sentir dans les mois de juillet et d'août. Les ouragans et les trombes de mer sont fréquens dans les golfes du Tong-Quin et dans les mers adjacentes.

Aspect du pays. Le Tong-Quin peut être considéré comme divisé en deux portions, l'une la partie haute, voisine de Laos et de la Chine, ne présente que des montagnes couvertes de forêts; la partie basse, au contraire, située le long des côtes arrosées par de nombreuses rivières coupée par des lacs et des canaux, a beaucoup d'analogie avec la Hollande.

Sol et agriculture. La culture des terres est facile, les récoltes du riz ne manquent jamais, et sont presque toujours abondantes. On peut regarder toutes les campagnes où il croît, comme autant de marais. Quelques cultivateurs sèment des pois, des féves et d'autres légumes qu'ils ont le temps de récolter, sans faire tort à la plantation du riz.

Rien n'est plus simple que la charrue dont on se sert. Cet instrument est sans roues, composé de trois pièces de bois; l'une sert de timon, une autre de manche, et la troisième plus courte et plus fort attachée au bas du manche, à angle presque droit, porte le soc. Cette charrue est tirée par des bœufs ou des buffles.

Fleuves et rivières. La seule province de l'occident au Tong-Quin est arrosée de sept grandes rivières qui se réunissent à quinze lieues au-dessus de la ville royale, et forment une espèce de mer ou un très-grand lac. Il en sort plusieurs branches qui se rejoignent d'espace en espace, et qui forment des fleuves considérables. La Songkoy est une des rivières navigables qui traverse le Tong-Quin du midi au nord.

Montagnes. Les frontières, du côté de la Chine, de la Cochinchine et de Laos, sont formées par des montagnes fort étendues. Elles ne sont point hérissées de rochers arides comme les Alpes; elles ressem-

blent davantage à cette partie de l'Apennin qui s'étend de Gênes à la mer Adriatique.

Forêts. Les forêts sont d'une étendue immense, et les Européens en tireraient un grand parti par leurs établissemens dans ces climats, si le bois n'y était pas abandonné à la direction d'un peuple sauvage, qui le coupe sans ménagement, et met souvent le feu à des parties épaisses qu'il n'éclaircirait que par un travail pénible.

Animaux. Nous avons déjà parlé à l'article de l'agriculture du bœuf et du buffle; le Tong-Quin possède aussi des chevaux petits, mais vifs et robustes; on n'y connaît pas les ânes et les moutons. Il y a très-peu de chèvres. On y nourrit beaucoup de cochons, des chats, des chiens. La volaille y est très-abondante. Les canaux, les rivières, les champs sont couverts d'oiseaux de différentes espèces, qui sont bons à manger. Les forêts renferment des cerfs, des sangliers; on y voit aussi des paons, des perdrix et des cailles. Mais les tigres rendent leur voisinage dangereux. Quelques-uns de ces animaux ont huit à dix pieds de long. Ils sont d'une force prodigieuse et enlèvent les buffles les plus gros avec une légèreté étonnante. Lorsqu'ils sont affamés, leur férocité devient terrible. On en a vu un se jeter dans un bourg, et y dévorer quatre-vingt-cinq personnes. Les éléphans sauvages ne sont pas moins à craindre. Ils renversent quelquefois les maisons et tuent les hommes qu'ils rencontrent. Les forêts sont peuplées de singes de toute espèce, qui font, ainsi que les perroquets, les plus grands ravages dans les fruits et les grains, lors de leur maturité. Dans le golfe du Tong-Quin est une petite île où l'on dit que se trouve l'animal du musc, et dans le voisinage de laquelle se fait la pêche des perles (*a*).

(*a*) Dans la seconde édition de son grand ouvrage en 3 vol. in-4°, M. Pinkerton a donné une longue description du Tong-Quin sans divisions de chapitres et selon l'ordre de la relation de Richard qu'il a extrait. Nous avons abrégé et rédigé cet extrait, en lui donnant une forme régulière et semblable au reste de l'ouvrage.

(C. A. W.)

LAOS.

Géographie naturelle.— Commerce.— Mœurs et usages.— Villes.— Rivières.—Etats voisins.—Ponthiamos.—Camboge intérieur.

La description que M. Turpin donne de cette contrée, paraît être la plus nouvelle que nous ayons (*a*). Suivant cet auteur, Laos signifie millier d'éléphans, et tire son nom de la quantité de ces animaux qui peuplent les forêts de ce pays. Les fleurs dont les plaines sont émaillées y nourrissent de nombreux essaims d'abeilles, qui fournissent la cire et le miel. Les mines d'étain, de fer et de plomb sont d'un grand produit. L'or et l'argent roulent dans les rivières, d'où on les tire avec des filets de fer. Il y a aussi des rubis et des émeraudes; on exporte du thé, du coton, du soufre rouge, qui est probablement du réalgar.

Les Chinois faisaient un commerce considérable avec Laos, avant l'irruption des Tatares. Ils apportaient du velours, des étoffes de soie, des camelots, des tapis, du crin, des toiles de coton, de l'or, de l'argent, de la porcelaine qu'ils échangeaient contre de l'ivoire, de l'opium et des herbes médicinales.

C'est dans la province de Laos qui donne son nom à ce royaume, qu'on trouve un puits très-profond d'où l'on tire des rubis, et sur-tout des émeraudes, dont une, que le roi possède, est de la grosseur d'une orange ordinaire.

Le peuple de Laos est celui de la presqu'île de l'Inde qui a le plus de droiture dans les affaires, et de fidélité dans ses promesses. Les éloges qu'on leur adresse à cet égard est ce qui les flatte le plus. Les bourgs et les villages sur le territoire desquels le voyageur a été volé, sont obligés de l'indemniser de ses pertes. D'un autre côté, ce peuple est paresseux, très-adonné aux femmes et très-superstitieux.

Les mariages se contractent et se dissolvent avec une extrême facilité. Les funérailles sont plutôt des fêtes que des scènes de douleur. On dépose dans les tombeaux des sommes que les prêtres, vraisemblablement, prennent soin de remettre en circulation au bout d'un certain espace de temps convenable.

Le commerce se faisait d'abord avec Siam. Il passa ensuite au Pégou et a fini par s'établir avec Camboge.

Ce peuple ignorant se glorifie d'avoir appris aux Siamois l'art d'écrire sur des feuilles de palmier. La langue et les caractères sont les mêmes, mais les Laos ne peuvent prononcer les lettres *l* et *r*. On dit que, dans

(1) Turpin, t. II, p. 381.

les premiers temps, leur culte plus épuré que celui des autres peuples, était sans mélange de superstitions. Ils n'avaient point de temples, et ils adoraient un Dieu créateur qui veillait à la police du monde, et auquel on ne pouvait plaire que par l'exercice des vertus, et non par des sacrifices et des cérémonies. Ils croyaient qu'après une certaine révolution de siècle l'univers se renouvellerait, et ce système de la grande année périodique a été adopté par presque tous les peuples de l'antiquité. Leur commerce avec les Chinois altéra des notions si simples. Ils eurent des prêtres qui s'érigèrent en législateurs, et qui, pour n'être pas dans le cas d'être réfutés, produisirent des livres écrits en caractères étrangers. Ils croient que l'univers se renouvelle, et comptent dix-huit mille ans depuis la renaissance de la terre actuelle. La polygamie est la récompense qu'ils font espérer aux gens de bien dans l'autre monde; mais comme cette doctrine n'est pas favorable aux femmes, on est persuadé que celles qui auront bien vécu seront changées en hommes. Les riches même achètent des dispenses, et les indigens doivent seuls désespérer de la félicité éternelle.

[Suivant Kæmpfer, les villes principales étaient Lantjam ou Lantchang et d'où les habitans du Laos ont été appelés Lanjanais; plusieurs cartes modernes ajoutent la ville de Sandepora. Mohang signifie ville dans le langage du pays, et les Chinois appellent la capitale Mohang-Leng (*a*). L'ambassade hollandaise envoyée dans ce pays en 1641, nomme cette capitale Winkiam.

La principale rivière est le Maikaung ou Mimam-Kong, nommé aussi Kiou-Long, ou rivière de Don-Naï, ou de Saygong; elle traverse le royaume de Camboge dont elle prend aussi le nom, elle paraît former beaucoup de cascades et de rapides. Arrowsmith la fait sortir des Alpes du Tibet où elle est appelée Satchou; d'Anville la nomme Lant-Tsan-Kiang, ce qui indique la rivière de Lantsang ou Leng, capitale de Laos. Dalrymple, dans sa carte de l'Inde extérieure, la fait communiquer avec le Maygue ou le fleuve qui coule à Siam, par la rivière Anan, vers le 19e degré de latitude. L'or et la gomme lacque paraissent abondans au Laos et sont les deux principaux objets de commerce.

[Ponthiamos. Au midi du Laos, entre Camboge et Siam, on indique le petit état de Ponthiamos, nouvellement formée près de la baie de Cancao ou d'Aïhem, suivant d'Anville, sur la côte du golfe de Siam. On ne sait rien sur cet état.

Camboge. Il en est de même de l'intérieur du pays, borné à l'ouest par les côtes du golfe de Siam à son extrémité; la capitale, Levek ou Camboge, se trouve placée sur nos cartes à une distance considérable de la côte et de l'An-Nan méridional.]

(1) Du Halde, t. II, p. 125.

ARRACAN, JANGOMA, TIPERA, ASAM.

ARRACAN.

Il a déjà été fait mention d'Arracan dans l'article de l'empire des Birmans auquel il paraît réuni; mais, avant de commencer la description de l'Indostan, il est nécessaire de revenir sur les pays peu connus qui lui sont limitrophes. Nous ne possédons, à l'égard d'Arracan, qu'un très-petit nombre de matériaux imparfaits, et nous savons seulement que l'étendue de ses côtes paraît le rendre propre au commerce. L'air y est pur, et il n'y a point de maladies contagieuses. Les plaines, dit-on, sont extrêmement fertiles, et des vallées délicieuses offrent le spectacle d'innombrables troupeaux de bestiaux; mais les chevaux sont rares, et l'on se sert de buffles pour labourer la terre. La saison pluvieuse, improprement appelée l'hiver, commence en avril et finit en octobre; les autres mois sont secs, et fournissent une provision abondante de végétaux, de fruits et de grains; mais on n'y cultive ni froment ni seigle.

La capitale donne une grande idée du royaume; elle embrasse une étendue considérable.

Le peuple d'Arracan a, dit-on, une aversion extrême pour le commerce et la vie maritime; mais les mahométans exportent des éléphans dans l'Indostan et en Perse, et donnent en échange des toiles, des soies et des épices. Les principales richesses d'Arracan consistent en bois, en ivoire, en plomb et même en étain, si nous en croyons Turpin (1).

Un front grand et aplati forme le trait caractérisque des habitans d'Arracan; mais cet ouvrage de la mode et du caprice résulte d'une feuille de plomb qu'ils s'appliquent dès la plus tendre enfance. Leurs narines sont très-ouvertes, et l'on prétend que la grandeur de leurs oreilles est monstrueuse. Une chemise de coton, à manches, fait tout leur habillement; mais ils portent de longues robes les jours de cérémonies. Leurs cheveux sont tressés, et les femmes arrangent les leurs en boucles flottantes, avec une adresse qui ne serait pas indigne de nos coquettes européennes.

La virginité n'est point considérée comme une qualité. L'indolence des maris leur fait préférer les femmes qui ont servi momentanément aux plaisirs des matelots étrangers.

La médecine n'est exercée que par des prêtres appelés Raulins, qui

(1) Turpin, t. II, p. 362.

soufflent sur le malade, prononcent des paroles mytérieuses et offrent des sacrifices.

Les corps des grands sont déposés après leur mort dans un cimetière; mais notre auteur assure que l'on jette ceux des pauvres dans les rivières, usage extrêmement contradictoire à celui de toutes les autres nations. Il ajoute cependant que les cadavres sont quelquefois exposés aux oiseaux de proie, comme on sait que cela se pratique chez les Perses. Ce peuple regarde comme un acte d'humanité, d'avancer le terme fatal d'une maladie de langueur. Leurs temples, à ce que l'on assure, ressemblent à des pyramides, et ils adorent des dieux domestiques, dont ils s'impriment souvent l'image sur les bras avec un fer chaud. Il y a des processions religieuses, comme celles de l'Indostan où l'on voit une infinité de victimes volontaires se faire écraser sous les roues du char qui porte les idoles.

Les prêtres sont divisés en trois ordres. Leur chef a sa résidence dans l'île de Munay, et jouit d'un grand pouvoir; car le roi, tout despote qu'il est, reste découvert en sa présence, et lui cède le pas dans les cérémonies. Tous les prêtres vivent dans un célibat perpétuel, et la violation de cet état de pureté entraîne à l'instant leur dégradation; quelques-uns d'entre eux vivent en hermites, au milieu des rochers, dans l'épaisseur des forêts et dans des déserts, tandis que d'autres habitent des palais et sont entretenus aux frais du gouvernement. La chaîne des monts Anoupec sépare ce pays de l'empire birman, ainsi que nous l'avons déjà observé.

JANGOMA.

Au milieu d'autres petits états voisins de l'Indostan et de l'empire des Birmans, on peut distinguer le royaume de Jangoma ou Yangoma, situé au nord de Siam. La fréquence des révolutions en a, dit-on, fait varier l'étendue, à des époques très-rapprochées. Les Siamois prétendent que ce pays est gouverné par des prêtres. Les habitans sont grands et bien proportionnés. Le seul vêtement qu'ils portent dans ce climat chaud est une ceinture de toile. Les femmes sont renommées dans tout l'Orient par leur galanterie et leur beauté. Sous ce dernier rapport elles surpassent celles du Pégou, et les rois voluptueux ne croient pas pouvoir enrichir leur harem d'un plus bel ornement que d'une concubine de Jangoma. Le riz est la nourriture ordinaire, et le pays passe aussi pour produire en abondance du musc, du poivre, de la soie, de l'or, de l'argent, du cuivre et de la gomme de benjoin. Mais c'est assez parler d'un royaume sur lequel nous n'avons que des relations aussi douteuses.

TIPERA.

Entre Arracan et les possessions anglaises, on trouve au Bengale la petite et montagneuse contrée de Tibra, Tipera ou Tipora, où il existe, dit-on, une mine d'or; on ne sait rien sur ce pays; et, tranquilles dans leurs montagnes, les habitans doivent leur bonheur à leur obscurité.

[Au midi de Tipera et dans les montagnes au nord de Chittigong, sont les sauvages nommés Coukil et Choumias (*a*). Au nord de Tipera, la carte d'Arrowsmith indique le pays de Silhet avec une ville de même nom, située sur les bords de la rivière Sourma qui coule dans le Burrampouter.]

ASAM.

Entre le Bengale et le Tibet, le Burrampouter traverse le pays d'Asam, région jusqu'ici peu connue, et dont on peut donner une courte description. Il est séparé par le fleuve en deux parties; l'une, au nord, s'appelle Uttarcut; l'autre, au midi, Dacshincut. Les montagnes de Duleh et de Landa séparent l'Asam du Tibet (1), et celles du Numrup du pays de Cachar et de Cassay. L'Asam est entrecoupé par diverses rivières qui se jettent dans le Burrampouter, parmi lesquels est la Donec au midi, dont les environs offrent des champs, des jardins et des bosquets. Ses productions consistent en plusieurs espèces de fruits excellens, en poivre, noix de cocos, sucre et gingembre. La soie passe pour égaler celle de la Chine, et l'animal porte-musc n'y est pas inconnu. La partie du nord, l'Uttarcut, surpasse la partie du sud sous les rapports de l'agriculture et de la population. Le sable des rivières contient, à ce qu'on prétend, de l'or et de l'argent, et le soin de les chercher est l'occupation de beaucoup d'habitans. Les dogmes de l'Indostan n'y sont pas très-connus, quoiqu'il y ait quelques brames; et le langage du peuple ressemble, en quelque sorte, à celui du Bengale. Le raja, ou roi, réside à Ghargon, la capitale, qui est située au sud de la grande rivière : elle est défendue par des bambous, et a quatre portes construites de pierre et de terre. Le palais, le salon public, etc. semblent une imitation grossière de ceux des Birmans. Les naturels du pays sont braves et vigoureux, et se sont défendus plus d'une fois contre les invasions des Mongols. Turpin (2), dans son histoire de Siam, donne sur ce pays quelques détails intéressans, puisés apparemment dans les manuscrits de l'évêque de Tabracca et d'autres missionnaires. C'est le seul pays d'Asie, dit-il, où l'humanité ne soit pas écrasée sous le poids du despotisme.

(*a*) Colebrouk, dans les *mém. de la Société asiat.*, t. VII, p. 183, in-4°. Calcutta.
(1) *As. Res.* t. II, p. 171. (2) Paris, 1771.

On n'y connaît point les impôts, et le gouvernement fait seul les frais d'exploitation des mines d'or, d'argent, de plomb et de fer. Un animal différent de nos vers ordinaires y produit la soie, et sa qualité est mauvaise. Les hommes et les femmes ont la taille régulière, et n'ont qu'une ceinture autour du corps. Leur tête est couverte d'un bonnet bleu où pendent des dents de porc. Leurs bracelets, qui sont leur ornement le plus recherché, sont de corail ou d'ambre jaune. Les exacteurs et la pauvreté y sont également inconnus. Chaque particulier épouse plusieurs femmes, dont chacune a son emploi dans la maison. Quoique le pays nourrisse beaucoup de quadrupèdes, la chair de chien est préférée. Il y croît des vignes, et l'on ne fait usage du raisin que pour en extraire de l'eau-de-vie. C'est avec la matière verte qui couvre la superficie des eaux stagnantes qu'ils font leur sel. Ils en extraient aussi des feuilles de l'arbre connu sous le nom de figuier d'Adam, en les brûlant et les faisant bouillir. Ils fabriquent de l'excellente poudre à canon, et c'est à ce peuple que les Orientaux attribuent la gloire de cette invention. Turpin remarque à ce sujet comme une grande singularité que ce pays a été pendant cinq cents ans sans avoir de guerre. Le secret de la poudre, ajoute-t-il, passa aux Pégouans; ceux-ci le communiquèrent aux Chinois qui, les premiers, en ont fait usage à la guerre.

INDOSTAN.

INTRODUCTION.

Divisions générales. — Divisions politiques. — Etendue, revenus et population des possessions anglaises. — Etats indiens.— Ordre de description.

Divisions générales. Nous adopterons la division établie par le major Rennell, non seulement parce qu'elle paraît la meilleure, mais parce que le public est déjà familiarisé avec sa méthode.

Il partage l'Indostan en quatre parties : 1° celle qui est occupée par le Gange et ses principales branches; 2° celle qu'arrose le Sind ou l'Indus, cette portion est nommée par les natifs Sindhwary; 3° l'espace situé entre la rivière Kistna et les deux premières divisions; 4° les pays au sud de la rivière Kistna, ou ce qu'on appelle improprement la presqu'île méridionale. En effet, aucune partie de l'Indostan ne peut porter le nom de presqu'île dans l'acception moderne de ce terme.

Faute de montagnes assez importantes, on ne peut avoir recours qu'aux rivières pour servir de divisions naturelles. Mais comme elles ne forment point limites, ce sont les pays qu'elles arrosent qu'il faut regarder comme des portions de territoire détachées. D'après cette supposition, la partie *gangétique*, pour nous servir d'une expression employée par M. Pennant, comprendra tout l'espace situé entre les confins du Tibet et les sources du Choumboul et de la Sipra, et depuis les montagnes voisines d'Agimire et les collines d'Abougour jusqu'aux frontières les plus orientales de l'Indostan.

La portion arrosée par le Sind ou l'Indus serait par la même raison appelée *Indostan sindétique,* et l'on regarderait comme partie supplémentaire à cette portion le Serhind et quelques autres plages à l'ouest de l'Indostan gangétique.

La *partie méridionale* aurait pour limite d'un côté la rivière Kistna, et de l'autre la mer. Autrefois cette partie s'appelait Decan, c'est-à-dire terrain situé au midi.

La portion qui est au nord de la Kistna se nommerait *Indostan intérieur,* et s'étendrait au nord et à l'est jusqu'à l'Indostan gangétique, et au nord et à l'ouest jusqu'à l'Indostan sindétique, et ses provinces supplémentaires.

Ainsi dans la portion gangétique se trouveraient le Bengale, Bahar, Allahabad, Oude, Agra, une portion du Delhi et de l'Agimire.

La partie sindétique renfermerait Kuttore, Cachemire, Caboul, Candahar, Lahore, le Moultan et Sindé.

La division centrale aurait Guzerat à l'ouest, Candisch, Bérar, Orissa, les Sircars, la plus grande partie du royaume de Golconde, le Visiapour, le Doulatabad et Concan.

La division méridionale contiendrait le reste du royaume de Golconde, le Mysore, le vaste pays du Carnate, Maduré, les côtes de Malabar et de Coromandel, enfin l'île de Ceylan.

Divisions politiques. Il reste à considérer l'Indostan dans ses rapports politiques; c'est-à-dire en tant qu'il est divisé en différens états soumis à diverses puissances. Parmi celles qui sont établies dans l'Indostan, la Grande-Bretagne est sans contredit la prépondérante. A ses anciennes possessions, elle vient d'ajouter nouvellement plusieurs provinces du Mysore avec Seringapatam sa capitale, sans compter Bombay et l'île importante de Ceylan qu'elle a enlevée aux Hollandais. La province de Cuttac, conquise sur les Marattes dans la dernière guerre, opère presque la réunion de la partie sud-ouest du Bengale avec les Sicars septentrionaux. Après l'Angleterre, les Marattes, dont le pays fait partie de la division centrale, sont les plus puissans. Le troisième rang est occupé par le nisam ou soubah du Decan. Toute la partie centrale, à l'exception de Seringapatam, obéit au raja de Mysore; à l'ouest ou dans la partie sindétique, se trouvent les Seiks et Zemaun-Shah, etc. Nous joignons ici, avec quelques changemens, la table extraite des Mémoires du major Rennell :

I. POSSESSIONS ANGLAISES.

1. Le Bengale et Bahar, avec le Zémindary de Bénarès.
2. Les Sircars septentrionaux, qui comprennent Guntour.
* 3. Barra-Mahal et Dindigoul.
4. Jaghire, dans le Carnate.
* 5. Le Calicut, Palicaud et les contrées de Courga.

II. ALLIÉS DES ANGLAIS.

1. Azuph-Dowlah. Oude.
2. Mahomed Alli. Le Carnate.
3. Travancore et Cochin.

III. ÉTATS DES MARATTES.

POUNA MARATTES.	PRINCES ET PROVINCES TRIBUTAIRES.
1. Malwa.	1. Le rajah de Jyenagur.
2. Candeish.	2. — Jouhpour.
3. Partie d'Amednagour, ou Dowlatabab.	3. — Oudipour.
4. Visiapour.	4. — Narwah.
5. Partie de Guzerat.	5. — Gohud.
6. — Agra.	6. Partie de Bundelcound.

7. — Agimire.
8. Allahabad.
9. Schanoure ou Sanore Bancapour, Darwar, etc., situés dans le Douab ou pays entre les rivières de Kistna et Toumboubra.

7. Mahomed Hiat. Bopaltol.
8. Futty Sing. Amedabad.
9. Gurry Mundella, etc.

INDOSTAN.

BÉRAR MARATTES.

1 Bérar.
2. Orissa.

TRIBUTAIRES.

Bembajec.

IV. NIZAM ALI, SOUBAH DU DECAN.

1. Golconde.
2. Aurungabad.
3. Béder.
4. Partie de Bérar.
5. — Adoni, Bacor et Canoul.
6. Cuddapali. Cummum (ou Combam) et Gadicotta (ou Ganjecotta).
7. Partie de Gouti, Adoni et Canoul.
8. Partie du Douab.
9. D'autres districts acquis en 1799.

V. LES SEIKS.

Lahore, Moultan, et les parties occidentales de Delhi.

Comme l'autre grande puissance s'étend principalement vers la Perse, et peut être regardée comme étrangère, il ne nous reste plus à faire mention que des petits états.

1. Les successeurs de Zabéda Cawn. Sechaurunpour.
2. Jats.
3 Pattan-Rohillas. Furruckabad.
4. Adji Sing. Rewah.
5. Bundelcound ou Bundela.
6. Le petit Ballogistan.

Auxquels on peut aujourd'hui ajouter le raja de Mysore.

Nota. Les contrées marquées d'un astérisque sont des acquisitions faites par les Anglais sur Tippou Sultan, par le dernier traité de Seringapatam. Il faut y ajouter aujourd'hui Coimbétore, Canara et d'autres districts acquis en 1799. *Voyez* la carte supplémentaire de Rennell, du 5 avril 1800.

Etendue, revenus et population des possessions anglaises. Avant la chute de Tippou en 1799, on estimait l'étendue des possessions anglaises à 197,496 milles anglais carrés; ce qui fait 60 milles de plus que n'en comprennent la Grande-Bretagne et l'Irlande. La population était de 10,000,000 d'hommes. L'étendue s'est augmentée de 15,000 milles carrés, et la population se monte aujourd'hui à 12 ou 14 millions. Le revenu net excédait 72 millions de francs avant les cessions faites par Tippou en 1792, qui l'a augmenté de 9,600,000 francs : le revenu de ce qui a été cédé en 1799 ne paraît pas avoir outrepassé de beaucoup la moitié de cette somme.

Etats indiens. Les Marattes sont partagés en deux états; savoir, celui de Pouna à l'ouest, et celui de Bérar à l'est. Ils sont gouvernés par des chefs qui paient une sorte d'obéissance au paishwa ou souverain. Les

Seiks sont une secte religieuse nouvellement établie; ils parurent au milieu du dix-septième siècle, et se sont peu à peu rendus très-redoutables à leurs voisins. Les Jats ou Jets, tribu d'Indous, ont fondé, il y a environ un siècle, un royaume à l'entour d'Agra dont ils ont fait leur capitale. Les Afghans forment une autre nation particulière; ils sont originaires des montagnes entre la Perse et l'Inde.

Ordre de description. Il résulte de ce que nous avons dit, que l'Indostan est divisé en quatre parties que nous appelons régions du Gange, de l'Inde, du centre, et méridionale. Dans trois de ces portions, l'Angleterre est extrêmement puissante, pour ne pas dire prépondérante. Peut-être quelques personnes penseront-elles que l'on aurait dû faire un article particulier des possessions anglaises. Les rapports naturels nous ont paru devoir obtenir la préférence sur ceux qui ne sont que politiques. Nous suivrons donc, dans la description de l'Indostan, la même méthode que nous avons employée pour d'autres pays de l'Europe. Après avoir jeté un coup-d'œil général sur ce grand pays, nous consacrerons un chapitre à chacune des grandes divisions, et nous y développerons brièvement tout ce qui peut servir à le faire connaître.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE L'INDOSTAN.

Noms.—Limites.—Population primitive.—Progrès de la géographie.—Histoire.— Chronologie. — Epoques historiques. — Monumens anciens. — Mythologie. — Religion. — Gouvernement. — Lois. — Population. — Revenus publics. — Importance politique. — Mœurs et usages. — Langage. — Littérature. — Ancienneté de la civilisation. — Universités. — Navigation intérieure. — Manufactures. — Produits naturels. — Climat et saisons. — Aspect général du pays. — Sol. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Désert. — Forêts. — Végétaux. — Animaux. — Minéraux. — Eaux minérales. — Curiosités naturelles.

Noms. Dans le Samscrit cette contrée célèbre est, dit-on, nommée Bharata; mais il paraît que Bharat était le nom du premier roi, et que le véritable nom du pays est Medhyama (1). La dénomination d'Indostan lui vient des Perses, et semble dérivée du fleuve Indus, ou peut-être du peuple nommé Hindou, avec la termination *tan* ou *stan*, qui signifie contrée. Long-temps on l'appela Mogol, parce qu'il était soumis aux princes mongols, descendans de Tamerlan.

(1) Rennel, xx.—*As. res.*, t. 1, p. 419.

Limites. Cette portion de l'Asie s'étend depuis le cap Comari ou Comorin au sud jusqu'aux montagnes qui forment la limite septentrionale de Cachemire ; c'est-à-dire, suivant les cartes modernes, depuis le 8e jusqu'au 35e degré de latitude nord, ce qui fait 27 degrés ou 1620 milles. L'étendue en longitude, à commencer de la rivière Araba jusqu'aux montagnes qui séparent le Bengale de Cassay et de l'empire birman, c'est-à-dire depuis le 64e deg. de longit. orientale jusqu'au 90e, est de 26 degrés sous la latitude de 25 deg., ce qui fait environ 1400 milles.

La limite est marquée au nord par les montagnes dont nous venons de parler. A l'ouest vers la Perse, d'autres chaînes et le désert forment la frontière, jusqu'à ce que la limite, en se dirigeant au sud, se termine à la rivière Araba. L'océan indien et le golfe de Bengale forment les autres limites. La petite rivière Naaf et les montagnes qui séparent les possessions britanniques d'Arracan, de Cassay et de Cachar, servent de limites à l'extrémité orientale.

Population primitive. La population de l'Indostan peut en général être regardée comme indigène ou primitive. On y remarque néanmoins d'assez grandes variétés dans l'espèce humaine ; effet naturel de la diversité du climat dans un pays aussi étendu. Les Indous, par exemple, sont plus blancs au nord, au lieu qu'au midi ils sont presque noirs, sans avoir les cheveux crépus, et les traits des nègres.

Le teint des femmes, et même celui des hommes des classes supérieures, est couleur d'olive foncée, mêlée d'une teinte légère de rouge. La forme et les traits des Indous approchent du type européen ou persan. Cette nation ayant été conquise dès les temps anciens, a dû éprouver quelque léger mélange de sang étranger.

Progrès de la géographie. C'est des victoires d'Alexandre que datent les progrès de la géographie dans l'Indostan. Depuis ce prince, plusieurs auteurs grecs et romains nous ont laissé d'intéressans détails sur ce pays. Les plus célèbres sont Strabon, Arrien et Pline. L'un des monumens les plus précieux à cet égard est la carte de Ptolémée, avec la description qui l'accompagne ; mais l'une et l'autre sont si défigurées qu'elles embarrassent les hommes les plus instruits. [Cependant un savant français, M. Gossellin, est parvenu à expliquer toutes les anomalies qu'elles présentent et à déterminer la position de tous les lieux qui s'y trouvent mentionnés ; il a aussi démontré que l'énorme étendue donnée à l'île de Ceylan par le géographe grec n'était due qu'à une confusion de mesures qu'il a rétablies dans leur exactitude primitive (*a*)].

Il ne paraît pas que jusqu'au sixième siècle on ait pu se procurer des détails plus instructifs sur ce pays célèbre ; ceux de Cosme sont

(*a*) Gossellin, *Mém. manuscrit sur les connaissances des anciens dans l'Inde.*

peu intéressans, excepté néanmoins en ce qui concerne le trafic de la Perse avec l'Inde. On peut aussi tirer quelques éclaircissemens des relations des voyageurs mahométans au neuvième siècle, et de quelques ouvrages orientaux sur la géographie. Suivant les chroniques anglaises, Alfred-le-Grand envoya des présens au tombeau de Saint-Thomas, dans les Indes. Marc-Paul, à qui l'Europe doit les premières bonnes notions sur la géographie de l'Orient, eut des imitateurs. Enfin, la découverte que les Portugais firent du cap de Bonne-Espérance procura le moyen de parvenir à des connaissances plus précises.

Histoire. L'ancienne histoire de l'Indostan est enveloppée d'obscurités, soit qu'on n'y ait point écrit d'annales régulières, soit que les brames aient détruit ces monumens anciens. Sir William Jones et Anquetil du Perron ont, à cet égard, fait quelques recherches; mais elles appartiennent plus à la science des antiquaires qu'à l'histoire (1). Si l'on en croit la tradition du pays, le nord de l'Indostan était soumis à un seul raja ou souverain; cela semble peu problable. Tout fait croire que ces vastes domaines formaient plusieurs monarchies. Il paraît néanmoins que le Decan, ou la partie méridionale, même à une époque assez rapprochée, était gouverné par un empereur particulier. Suivant Rennell, les souverains de la dynastie Bahminea, qui commença avec Hassan Caco, l'an de l'ère chrétienne 1347, surpassèrent en magnificence ceux de Delhy, même dans les temps les plus brillans de leur histoire; ils faisaient leur résidence à Calberga, ville située au centre de leur empire, et qui est encore aujourd'hui un lieu considérable. De cet état écroulé sous le poids de sa propre grandeur, se formèrent quatre puissans royaumes; savoir, celui de Visiapour ou plus exactement de Bejapour, et ceux de Golconde, Bérar, et Amednagour. On connaît peu leurs limites; mais ils fleurirent jusqu'aux conquêtes des Mongols. Les deux premiers conservèrent même leur indépendance jusqu'au temps d'Aurunzeb (2).

Chronologie. La chronologie des Indous, publiée par Anquetil du Perron, est celle des rajas ou souverains du Bengale. Les invasions des Perses, dont l'une remonte à 14 siècles avant l'ère chrétienne, sont ce qu'elle contient de plus remarquable. Il paraît que ce royaume du Bengale comprenait presque tout l'Indostan gangétique. Au reste, on connaît peu et les noms et l'étendue des monarchies qui, dans ces temps anciens, se sont établies dans ce pays.

Epoques historiques. Les chroniques indiennes remontent à plusieurs millions d'années. Leurs auteurs diffèrent d'un ou deux mille ans sur la date de l'incarnation de Boudha; on peut juger par-là du crédit que méritent ces fables. L'Indostan n'a produit aucun historien.

(1) *Asiatic researches*, t. II.—Bernoulli, t. II. (2) Rennell, LXXIV.

Ce qu'on a de mieux sur l'histoire de ce pays est tiré des mémoires persans. C'est là que Ferishta, écrivain persan lui-même, a puisé ce qu'il a écrit au commencement du dix-septième siècle. Il faut convenir que la littérature indienne présente un dédale compliqué d'où le bon sens paraît exclu (1). On en jugera par l'antiquité que les Indiens donnent à leur temple d'Ellora, et à leur singulière forteresse de Dowlatabad. Suivant eux, ces édifices subsistent au moins depuis 7900 ans, tandis que, selon les Mahométans, assez exagérés eux-mêmes en fait de chronologie, ils ont à peine 900 ans.

Au défaut de monumens historiques indigènes, nous tirerons de sources étrangères quelques époques principales.

1° Invasion d'Alexandre. A cette époque, la partie de l'ouest était partagée entre un grand nombre de souverains.

2° L'an 1000 de l'ère chrétienne, Mahmoud de Ghizni fait la conquête de la partie nord-ouest.

3° L'an 1205 commence la dynastie des empereurs patans ou affghans avec Couttoub. Elle finit en 1393 avec Mahmoud III.

4° Les empereurs mogols, vulgairement appelés grands mogols, commencent avec Baber en 1525. Après une courte interruption, ils se continuent par les Patans jusqu'à Schah-Aulum en 1760.

L'invasion de Tamerlan et celle de Schah-Nadir forment aussi époque dans l'histoire de l'Indostan. Les Portugais y avaient formé des établissemens qui furent bientôt après suivis de ceux des Hollandais. Les Français y étaient, en 1749, la nation la plus puissante; mais leur pouvoir s'y affaiblit promptement par la perte qu'ils firent, en 1761, de Pondichéry, leur principal établissement. Les Anglais y avaient depuis long-temps des comptoirs. L'expédition de Tanjore est la première qu'ils tentèrent contre un prince de l'Inde. Des contestations s'élevèrent au sujet du Carnate. Le fort de Calcutta ayant été enlevé aux Anglais en 1756, le nabab en fit périr la garnison dans une espèce de fosse privée d'air. La bataille de Plassey, donnée en juin 1757, jeta le fondement du pouvoir des Anglais dans cette contrée. Lord Clive, gouverneur du Bengale, moyennant un tribut annuel, obtint la cession de ce royaume, ainsi que du Bahar, et d'une partie d'Orissa. Bientôt une guerre s'engagea avec Hyder-Aly, qui, de simple soldat, s'était élevé insensiblement au grade de général d'armée, et avait détrôné le souverain de Mysore; mais ni l'un ni l'autre parti n'en tirèrent de grands avantages. Hyder étant mort en 1783, eut pour successeur son fils Tippou, qui, en 1799, paya de sa vie et du partage de ses domaines le mauvais succès de ses armes.

L'Angleterre possédait le Bengale depuis 1765; elle y ajouta Bénarès en

(1) Bentley, *Asiatic researches*, t. v, p. 315.

1775. La France, en 1754, avait acquis quelques provinces détachées, nommées Sircars; elles passèrent sous la domination anglaise en 1759 (1).

Parmi les événemens de l'histoire moderne de l'Indostan, on ne doit point omettre la fameuse bataille donnée, en 1761, à Panniput au nord-ouest de Delhy, entre les Mahométans, sous la conduite d'Abdalla, roi de Candahar, et les Marattes. 150,000 hommes de la première de ces deux armées y combattaient contre 200,000 de la dernière.

Monumens anciens. La plupart des monumens de l'Indostan consistent en tombeaux et en édifices construits par les Mahométans depuis la conquête. On trouve dans une île, près de Bombay, des excavations en forme de temples, des statues, etc.; mais les plus magnifiques restes d'antiquité sont près de la ville d'Ellora, à 200 milles à l'est de Bombay (2). Outre des monnaies, des sceaux, on y voit des idoles qui appartiennent évidemment à la mythologie actuelle des Indous. Mais à quelle époque faut-il reporter ces antiquités? ont-elles trois cents ans ou trois mille ans? C'est ce que rien n'indique, bien différentes en cela des monumens égyptiens qui portent le caractère des temps auxquels l'histoire les attribue.

Mythologie. Quoique la mythologie des Indous remonte sans aucun doute à une époque fort reculée, il paraît cependant que l'ancienne religion s'y est considérablement altérée. Tout fait croire que le culte de boudha s'est conservé assez pur chez les Birmans et quelques autres peuples, mais que les bramines, pour étendre leur pouvoir, y ont fait de grandes innovations. C'est le sentiment de quelques auteurs habiles qui nous avertissent de ne pas confondre les anciens brames avec les bramines modernes. Au lieu de Boudha, qui semblent avoir été l'objet principal du culte pendant les temps anciens, les modernes ont offert à la vénération du peuple Brahma, Vishna et Schiva. Le fond de cette religion orientale, en mettant à part les incohérences qu'elle présente, est la croyance en un être ineffable et suprême, trop grand pour n'être point au-dessus des hommages des hommes, de sorte qu'ils doivent les adresser à d'autres divinités puissantes, mais inférieures.

Religion. Les Indous sont supposés tirer leur origine de quatre castes principales qui toutes tirent leur origine du dieu Brahma, et se subdivisent en plusieurs autres. Les brames sont issus de la bouche (symbole de la sagesse) pour prier, lire et instruire. Les Chchters, des bras (symbole de la force) pour tirer de l'arc, combattre et gouverner. Les bices, du ventre ou des cuisses (emblême de nourriture); ils doivent pourvoir à la subsistance du peuple par l'agriculture et le commerce. Les souders tirent leur origine des pieds (emblème de l'assujétissement); la nature les a condamnés à travailler et à servir (3).

(1) Rennell, cxxxiv. (2) *Asiat. res.* t. I et VI. (3) Robertson's *Disquisition*, p. 338.

Quelques anciens auteurs, par erreur peut-être, ont subdivisé chacune de ces castes en deux, ou même davantage. Au reste, on ne peut se dissimuler que si elles sont établies dans l'Inde de temps immémorial, elles y ont éprouvé des changemens importans. Il paraît que les brames ne faisaient pas originairement une caste à part, mais que comme les prêtres et les moines d'Ava, de Siam, et des autres royaumes, tous les individus, de quelques castes qu'ils fussent, pouvaient entrer dans cet ordre nécessairement soumis à un chef séculier, ou à la caste militaire. Aujourd'hui le moindre bramine ne voudrait pas manger avec son souverain. Abstraction faite de toutes les fables, il est vraisemblable qu'il s'éleva quelques contestations entre les autorités ecclésiastique et civile, et que la première l'ayant emporté, elle déclara qu'à sa caste appartenait la primauté, et fit intervenir la religion pour sanctionner cet envahissement.

Gouvernement. L'Indostan est aujourd'hui divisé en divers gouvernemens, dont nous ferons connaître la forme en parlant des états particuliers. Qu'il nous suffise de dire que, bien que la caste des brames tienne le premier rang, jamais cependant il n'y a eu parmi eux de grands-prêtres. L'autorité est demeurée entre les mains de la caste militaire. Le monarque est regardé comme le propriétaire de tous les domaines, à l'exception de ceux qui appartiennent aux brames. Les Ryots sont entrés en possession des terres à titre de fermage perpétuel, moyennant une certaine redevance. On n'est point d'accord sur ce qui concerne les Zemindars. Les uns veulent qu'ils ne soient que les collecteurs des revenus royaux; d'autres les regardent comme des propriétaires fonciers, qui ont un droit héréditaire aux revenus qu'ils perçoivent, moyennant une somme qu'ils paient à la couronne.

Lois. La législation des Indous est intimement liée avec leur religion. Le lecteur curieux pourra consulter le code des lois indiennes, traduit et publié par les soins de M. Hastings.

Population. On croit que la population de ce vaste pays se monte à 60 millions d'individus, dont à peu près un quart se trouve dans les domaines de la Grande-Bretagne, depuis sur-tout que de fréquens combats ont dû la diminuer considérablement dans les autres parties de cette contrée. Quand on songe que la Chine a en étendue un quart de moins que l'Indostan, et que sa population passe pour être de deux cents millions d'ames, on ne peut que gémir sur les tristes effets de la philosophie indienne, plus propre à conduire des enthousiastes dans un cloître, qu'à favoriser les progrès de l'esprit public et de l'industrie humaine.

Revenus publics. Du temps d'Aurunzeb, les revenus publics se montaient à 800 millions de francs, somme qui, eu égard à la valeur

comparative des denrées, pourrait équivaloir à 4 milliards en Angleterre.

Importance politique. L'influence politique dans l'Indostan est aujourd'hui partagée entre les puissances qui y dominent. Telle a toujours été la mauvaise forme de gouvernement de ce pays, que, défendu par de hautes montagnes, il n'a jamais manqué de devenir la proie de quiconque a voulu l'envahir. Les principes religieux n'y permettent point la formation d'une marine.

Mœurs et usages. Les mœurs et les usages de l'Inde, intimement liés avec les dogmes religieux, y sont uniformes, à quelques exceptions près, qui regardent les pays de montagnes et un petit nombre de districts séparés. On sait que les veuves, sur-tout celles des brames, s'y brûlaient après la mort de leurs maris. Cette coutume, dont on ne connaît ni l'origine ni le motif, commence à s'abolir. Voici les autres usages principaux. Dès qu'un enfant vient au monde, il est soigneusement inscrit sur le registre de sa caste. Des astrologues tirent son horoscope; car les Indous comme les Turcs admettent la prédestination. Un brame impose un nom au nouveau-né. On abandonne l'enfant à la nature, et nul pays n'offre plus de vigueur et des formes plus élégantes. On remet les garçons entre les mains des brames, qui leur apprennent à lire et à écrire. Les filles restent renfermées chez leurs parens jusqu'à l'âge de douze ans (1). La polygamie est permise. L'une des femmes a le titre d'épouse principale. Les Indous sont extrêmement sobres. Ils s'abstiennent de nourriture animale et de liqueurs enivrantes. Cependant, à en juger par leurs mortifications fanatiques, par leurs suicides et leurs superstitions, nulle part l'égarement de l'esprit humain n'a été porté à un tel point. Les maisons sont bâties en terre ou en briques, et recouvertes avec du mortier ou un excellent ciment. Quelques petites ouvertures y tiennent lieu de fenêtres. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée et une cour, avec une petite galerie soutenue par de légères colonnes de bois. Les amusemens des Indous consistent en processions religieuses. Quoique les danseurs y soient en grand nombre, les représentations théâtrales y sont moins communes que dans les contrées plus à l'est.

Langage. On croit que l'ancien langage de l'Indostan était le samscrit, idiome de première origine, et assez parfait pour que sir William Jones le compare au grec et au latin. On y parle aujourd'hui un grand nombre de dialectes dont voici les principaux (2):

1° Celui de Candi en usage à Ceylan; il ressemble beaucoup au samscrit.

2° Le tamulac; il se parle au Decan, à Maduré, dans le Mysore, sur une partie de la côte de Malabar.

3° Le malabar; on s'en sert depuis le cap Comorin jusqu'au Canara.

(1) *Voyage aux Indes orientales*, par Fra Paolino Bartolemeo (Wesdin), 1800.
(2) *Ibid.* p. 317.

4° Le canara; il s'étend jusqu'à Goa.

5° Le marachda, parlé chez les Marattes.

6° Le talenga, en usage à Orissa, à Golconde, sur la rivière Kistna et jusqu'aux montagnes de Balangat; il est harmonieux, abondant, et il a cinquante-deux caractères au moyen desquels on peut écrire le samscrit. Chacun de ces langages a son alphabet propre, dont il faut s'instruire en changeant de province, si l'on veut être entendu.

7° La langue du Bengale, mauvais idiome corrompu; elle emploie le B au lieu du V, on la parle à Calcutta et au Bengale sur les bords du Gange.

8° Le dévanagaric, ou langue de l'Indostan, appelé par d'autres nagrou, nagori, et même dévanagaric; on le parle à Bénarès; il a 52 caractères avec lesquels on peut écrire le samscrit.

9° Le guzaratique, non seulement en usage à Guzarate, mais encore à Baroche, Surate, Tatta, et dans le voisinage des montagnes de Balangat; ses caractères sont peu différens de ceux du dévanagaric.

10° Le nipalic, parlé dans le royaume de Nipal; il ressemble beaucoup au dévanagaric.

Littérature. Si la chronologie indienne était moins incertaine, la littérature de l'Indostan offrirait des monumens propres à satisfaire la curiosité : mais les Indous ne parlent que par millions de siècles. Rien dans leur histoire ne sert de point de ralliement, d'où il résulte que dans tout ce qu'ont publié leurs lettrés, il n'y a que désordre et contradiction.

Leurs livres les plus importans sont les Vedas. Il en est un qui n'a que neuf sections. Dans un autre, on en compte jusqu'à mille. M. Bentley a prouvé que leurs Pouranas n'avaient pas au-delà de 700 ans d'antiquité. Ils ont quelques poèmes épiques. Les deux principaux sont le Ramayana composé par Valmici, et le Mahabarat de Vyaza, qu'on dit être l'auteur de quelques Pouranas, et dont on ne peut faire remonter l'existence au-delà de 700 ans. Leurs chartres sont dans un style emphatique. On y trouve quelques mots composés qui n'ont pas moins de 150 syllabes. On chercherait vainement dans leurs écrits des vestiges du bon goût qui régnait dans ceux des anciens, et qui distingue aujourd'hui les ouvrages des Européens. En lisant les ennuyeuses niaiseries indiennes, on est tenté de croire que si le climat de ce pays exalte l'imagination, il l'égare en même temps et affaiblit le jugement.

Les Indous ne connaissent point l'imprimerie, on ne s'est nullement occupé des moyens de déterminer l'antiquité de leurs manuscrits, quoique ce fût par où il fallait commencer. Rien ne peut donc guider dans ce labyrinthe. Quiconque veut faire quelque recherche, au lieu de raisonnemens et de preuves solides, ne trouve que les assertions hardies des brames, qu'a trop légèrement adoptées la crédulité européenne.

Antiquité de la civilisation. Tout ce que l'on a écrit sur la civilisation de l'Inde est fort exagéré, soit quant au degré où on la dit parvenue, soit quant à son ancienneté. On ne peut cependant nier qu'elle n'y ait fait de grands progrès, et que les mœurs de ce peuple ne soient douces et aimables. Cependant il n'est ni science ni art où ils égalent les Chinois et les Japonais, et, sous beaucoup de rapports, ils leur sont inférieurs.

Universités. La principale université établie dans le nord de l'Indostan est Bénarès, école célèbre et ancienne, enclavée aujourd'hui dans les possessions anglaises. Dans le Decan, l'académie de Triciour, sur la côte de Malabar, est en grande réputation. On trouve aussi une célèbre école de brames à Cangiburam dans le Carnate. Au rapport de Ptolémée, elle existait déjà dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Comme elle est composée de membres au moins aussi instruits que ceux de l'université de Vanarès ou Bénarès, il y a lieu d'espérer que les conquêtes des Anglais dans cette partie de l'Inde donneront lieu à des découvertes curieuses. D'ailleurs, les connaissances anciennes doivent s'y être mieux conservées que dans la partie du nord envahie par les Mahométans, ennemis naturels de tout ce qui a rapport aux sciences.

Navigation intérieure. A l'égard de la navigation intérieure, il y a entre l'Indostan et la Chine un contraste frappant. Au quatorzième siècle, Feroz III, de la dynastie Patan, fit creuser quelques canaux de peu d'étendue, dans le voisinage de Delhi. Il voulait, dit-on, unir le Gange avec l'Indus ou Setlège. Ce projet d'un canal qui n'aurait pas eu le quart de la longueur de celui de la Chine, fut vanté comme une entreprise admirable. Cela seul suffit pour prouver l'infériorité des Indous et des Mahométans leurs vainqueurs, dans les arts qui contribuent à la prospérité publique.

Manufactures. De temps immémorial, les Indiens sont célèbres par leurs manufactures, sur-tout par celles de mousselines et de coton. Il en est fait mention dans le Périple de la mer Erythrée, qui même parle avec éloge des belles teintures indiennes. Strabon vante l'élégance de leurs ouvrages en métaux et en ivoire. L'Indostan n'a aujourd'hui de manufactures célèbres que celles de mousselines et de calicos. Les autres exportations consistent en diamans, soie écrue, quelques étoffes, épices et drogues. On tire du Tibet la matière première des beaux schalls de Cachemire. La peinture est dans l'enfance chez les Indous; on n'y connaît ni le clair-obscur ni la perspective. La sculpture n'y est pas plus avancée. Quelques temples offrent cependant un air de majesté. Un petit nombre d'outils suffit à l'artiste indien, au point que le matin il établit tout son atelier sous un arbre, et le rapporte aisément le soir.

Productions naturelles. L'Indostan produit des diamans, des pierres précieuses, plusieurs sortes d'épices ou d'aromates, des substances médicinales, du riz, du sucre et quelques articles de luxe.

Climat et saisons. Le climat y varie suivant la différence de latitude et la situation locale. Quoique les montagnes du Tibet soient couvertes d'une neige éternelle, cependant il règne en général dans toutes les vastes contrées de l'Indostan une sorte d'uniformité relativement au climat. Au Bengale, la chaleur et la sécheresse commencent en mars et durent jusqu'à la fin de mai. Le thermomètre (échelle de Réaumur) y monte quelquefois à 34 deg. deux tiers. De temps à autre, de violens orages venant du nord-ouest tempèrent ces grandes chaleurs. La saison pluvieuse dure depuis juin jusqu'en septembre. Les trois mois suivans sont agréables. D'épais brouillards règnent en janvier et en février. Les pluies périodiques se font aussi sentir dans l'Indostan sindétique, excepté dans le Cachemire qui paraît en être garanti par les montagnes voisines. Le reste de l'Indostan en est inondé : a[illegible]nge et les autres rivières sortent de leur lit : l'inondation cesse en septembre. Dans les montagnes, les pluies commencent avec les premiers jours d'avril; mais rarement dans les plaines, avant la fin de juin. A la fin de juillet, toutes les parties basses du Bengale sont couvertes d'eau (1). L'inondation occupe une étendue de plus de cent milles. On n'aperçoit plus que les villages, les arbres et quelques tertres élevés, emplacemens d'habitations abandonnées qui paraissent au milieu des eaux comme des îles.

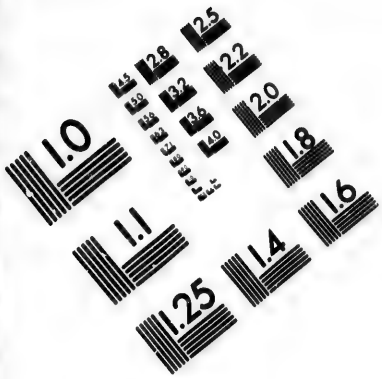
Dans la division du sud se trouve la chaîne des Gauts ou montagnes de Malabar et de Coromandel, qui arrête les grandes masses de nuages.

Les moussons ou vents de sud-ouest et de nord-est, soufflant alternativement, amènent des pluies qui ne règnent que du côté de la montagne exposé au vent (2). Depuis octobre jusqu'en avril, la mousson est nord-est. Depuis mai jusqu'en septembre, sa direction est opposée. La saison pluvieuse a lieu sur la côte de Coromandel pendant la mousson nord-est, et sur celle de Malabar pendant la mousson sud-ouest. En général, mars, avril, mai et juin sont des mois secs.

Ainsi, tandis que l'hiver du Tibet correspond presque avec celui de la Suisse et du reste de l'Europe, à peine, dans tout l'Indostan, à l'exception de Cachemire, y a-t-il quelque vestige d'hiver. D'épais brouillards règnent en novembre; le reste de l'année est partagé en de grosses pluies et d'excessives chaleurs.

Aspect du pays. L'aspect de l'Indostan offre la plus agréable variété : cependant les montagnes n'y sont point très-hautes. Les points les plus élevés des côtes de Malabar et de Coromandel n'excèdent pas 500 toises. L'Indostan consiste sur-tout en plaines étendues, fertilisées par des

(1) Rennell, p. 349. (2) *Ibid.* p. 293.—Wesdin, p. 4.



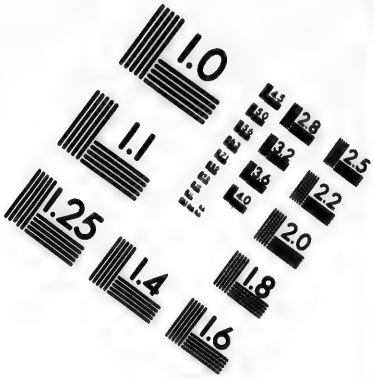
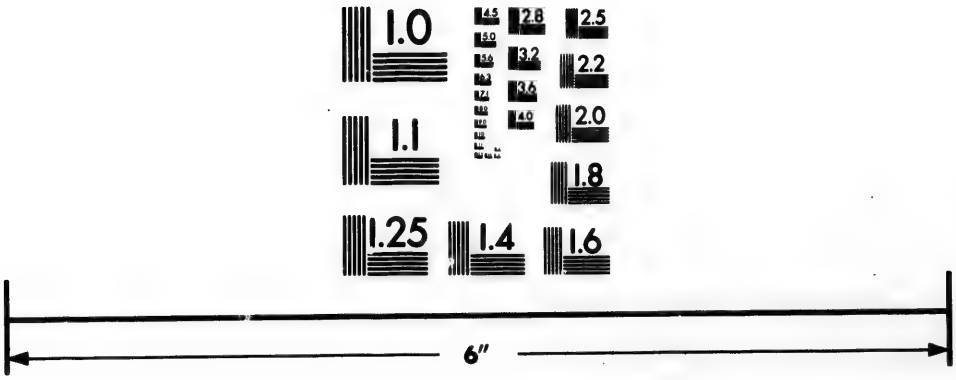


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

rivières, des ruisseaux, et entourées de quelques collines. Les pluies périodiques, les grandes chaleurs y donnent à la végétation une vigueur inconnue dans les autres parties du globe. Par-tout l'œil est enchanté de la variété et de la richesse qu'offre la campagne.

Sol et agriculture. Le sol de l'Indostan est d'une fertilité étonnante. Quelquefois il se compose d'un excellent terreau noir, qui a jusqu'à 10 pieds de profondeur. Le riz est la production principale. On le cultive même dans les terrains sablonneux de la côte de Coromandel, où l'on déploie beaucoup d'industrie pour entretenir l'humidité qui lui est nécessaire. On y cultive aussi le maïs, la canne à sucre, etc. On met moins de soin dans la recherche des engrais qu'à la Chine; et peut-être n'y sont-ils pas aussi nécessaires. Le coton réussit parfaitement sur la côte aride de Coromandel.

Rivières. Les deux grands fleuves de l'Indostan sont le Gange et l'Indus. Le premier doit être regardé comme le souverain de ceux du pays. Un grand nombre de rivières lui portent le tribut de leurs eaux. Son cours a une étendue de 1,230 milles. Sa source est encore incertaine, quoiqu'elle soit marquée dans la carte du Tibet des lamas chinois, publiée par du Halde, et suivie par les autres géographes. Mais on ne peut pas compter beaucoup sur une telle autorité. Le jésuite Tieffenthaler parle d'une célèbre cataracte nommée Gangoutra ou Gueule de vache, située sous la latitude de 33 deg., où le Gange, après s'être enfoncé dans une caverne et après avoir passé à travers une montagne, se jette dans un grand bassin creusé dans le roc. A Hurdwar, environ 240 milles au sud de Gangoutra, si toutefois ce lieu existe, le Gange entre dans les vastes plaines de l'Indostan; il prend son cours au sud-est par l'ancienne ville de Canoge, autrefois capitale d'un royaume, passe par Allahabad, Bénarès et Patna, etc., jusqu'à ce que, se séparant en plusieurs branches, il forme un immense delta, et se jette dans le golfe de Bengale. Ses bouches sont entrecoupées d'îles nommées Sunder-Bunds, couvertes de bambous et d'autres plantes qui donnent retraite aux tigres et autres bêtes féroces. Calcutta, capitale des possessions britanniques, est située sur l'embouchure la plus occidentale, nommée Hougley ou Ougly. Cette branche, et la plus orientale qui reçoit le Burrampouter, sont les plus larges et les plus importantes de celles du Gange.

De toutes les rivières qui se jettent dans ce fleuve, le Burrampouter est le plus considérable : c'est le Sampou du Tibet et le Burrampout des habitans d'Asam. Le major Rennell a déterminé son cours et sa jonction avec le Gange. Cette rivière traverse les domaines britanniques, dans un espace de 340 milles : 60 milles avant de se joindre au Gange, elle a 5 milles de large. Ses eaux réunies à celles du Gange au-dessous

de Luckipour, forment une sorte de golfe entrecoupé d'îles (1). Entre le Bengale et le Tibet, le Burrampouter traverse le pays d'Asam, région peu connue, mais arrosée de plusieurs rivières qui se jettent dans le Burrampouter. L'une de ces rivières est la Donec au midi (2). On croit le cours du Burrampouter à peu près égal en étendue à celui du Gange. On pense aussi que l'un et l'autre prennent leur source à peu près vers le même endroit; ils s'écartent ensuite de plus de 850 milles, et finissent par se réunir.

Les autres rivières qui se jettent dans le Gange, sont la Gagra ou la Sarjou, la Cosa, la Testa, la Jumna ou Yumena, et particulièrement la Choumboul, la Betwa et la Soan.

La Gagra sort des montagnes du Tibet, et, après un long cours, traverse la province d'Oude.

La Jumna prend sa source dans les montagnes de Sirinagour : son cours est presque parallèle à celui du Gange à l'ouest : elle se jette dans le Gange à Allahabad, après avoir parcouru 420 milles. Elle reçoit, ainsi que la Choumboul qui se joint à elle, les eaux de plusieurs autres rivières.

La Soan sort du même lac que la Nerbudda. Elle se jette dans le Gange un peu au-dessous de sa jonction avec la Gagra. Plusieurs rivières versent leurs eaux dans le Hougley, ou branche occidentale du Gange.

L'Indus est nommé par les Indous Sindé ou Sindeh. Le samscrit l'appelle Seendho : il porte aussi le nom de Nilab ou rivière Bleue. Sa source, comme celle du Gange, est inconnue. D'après la carte d'Islenief, il paraît sortir de la chaîne de Belour-Tag ou des montagnes nébuleuses. Son cours est d'environ 850 milles, jusqu'à l'endroit où, formant un delta dans la province de Sindi, il se jette dans la mer par plusieurs embouchures.

Plusieurs rivières se réunissent au Sindé vers le milieu de son cours, et forment le *Panjab* ou pays des Cinq-Rivières. D'autres viennent s'y jeter de l'ouest, comme la Kameh et la Comul. Le Sindé ou Indus reçoit de l'est la Behut ou Chelun peut-être l'ancien *Hydaspe*, la Chunab ou *Acesinas*, la Rauvi ou *Hydrastes*, le Setlège ou l'*Hesydrus*, grossi lui-même de l'*Hyphasis*, qui s'y jette à l'ouest. Toute cette partie de l'Indostan est peu connue.

Telles sont les rivières des deux premières grandes divisions, c'est-à-dire de l'Indostan gangétique et de l'Indostan sindétique. Les principales rivières de la partie intérieure sont :

Le Godavéri; il sort par un grand nombre de sources des Gaûts occidentales appelées plus proprement monts Sukhiens, à 60 milles

(1) Rennell, p. 358. (2) *As. res.* t. II, p. 171.

environ au nord-est de Bombay (1). Il reçoit une grande rivière appelée la Bain-Gonga, qui traverse de vastes forêts, et qui fut découverte par le colonel Camac. Le cours de la Bain-Gonga est évalué à 350 milles, et celui du Godavéri à 610 milles. Ce dernier fertilise le pays comme un autre Nil ou Gange; et les bienfaits qu'il répand le font regarder comme sacré.

La Nerbudda se dirige directement à l'ouest, reçoit peu d'eaux tributaires, et parcourt une longueur à peu près égale à celle du Godavéri.

La Taptée passe par Surate. Son cours est d'environ 340 milles. Du sommet des monts Sukhiens ou Gauts occidentales, se précipitent toutes les rivières qui coulent vers l'est.

Il nous reste à parler des rivières de la partie la plus méridionale de l'Indostan; la principale est la Kistna, ou rivière sacrée; elle prend sa source à Balisur dans les monts Sukhiens, au sud et assez près de Pouna. Son cours est d'environ 430 milles. Il forme un delta près de Massulipatam, et reçoit la Bima, la Muzi et la Toumbuddra, sur les bords de laquelle on a nouvellement découvert plusieurs provinces populeuses et des cités florissantes.

Au midi de la Kistna sont la Pennar, la Paliar, et sur-tout le Cavéri, regardé aussi comme sacré; il passe par Seringapatam: son cours est d'environ 250 milles. Les rivières qu'il reçoit sont peu importantes; mais il forme à son embouchure un delta plus considérable que celui de toutes les autres rivières du midi.

Lacs. Les lacs de l'Indostan sont peu nombreux. Rennell parle de celui de Colair. Dans les inondations il a de 35 à 45 milles d'étendue. Il est au nord, et environ à 12 milles de Massulipatam, à peu près à mi-chemin entre la Godavéri et la Kistna. Un autre lac, nommé Chiska, borne les Sircars anglais. C'est une espèce de crique salée qui communique avec la mer. Le lac de Pulicat est de la même nature. On trouve dans les environs du Gange et de l'Indus quelques autres lacs. Suivant les anciennes traditions, le pays de Cachemire était originairement un grand lac. On voit encore dans la partie septentrionale de cette délicieuse contrée une vaste étendue d'eau d'environ 46 milles de circuit, qui porte le nom de lac d'Ouller ou de Tal.

Montagnes. On peut mettre au rang des montagnes de l'Indostan les alpes méridionales du Tibet, qu'en effet on aperçoit de l'Inde. Elles sont couvertes de neiges éternelles. De là vient qu'elles se nomment Himmala, qui signifie neige; et de là peut-être encore le nom d'*Immaüs*, donné par les anciens à quelques-unes de ces montagnes. Ptolémée parle d'un de ces *Immaüs* qui court nord et sud; c'est le Belour-Tag des Russes et des Tatares, dont les branches occidentales sont au-

(1) *As. res.* t. 1, p. 65.

jourd'hui nommées Argun, Ak-Tau, etc. Un autre *Immaüs*, au nord de l'Indostan, va de l'est à l'ouest. Comme l'*Immaüs* septentrional de Ptolémée est sans difficulté le Belour-Tag, il faut que son *Immaüs* méridional soit l'Himmala des Indous, qui a dû être connu des anciens.

La liste suivante contient les noms des autres principales montagnes de l'Inde dont le major Rennell a fait mention dans son excellente carte de l'Indostan.

Les Chaliscuteli, entre le désert occidental et le Setlège.

Les monts Alideck, au-dessus de Gujurat.

Les monts Gomaun ou Kemaoun, nommés aussi Sewalic; ils forment la barrière extérieure des alpes du Tibet en Sirinagour.

Les monts Himmaleh, au nord de Tassisudon.

Quelques chaînes au Bengale.

Les Lucknow à la source du Mahanada.

Les monts de Goadwana, qui courent parallèlement à la Nerbudda, et tournent ensuite au sud vers Narnalla.

Quelques branches près de la Choumboul.

Les monts Grenier, dans le Guzerat.

Les monts Shatpourta, entre la Nerbudda et la Taptée.

Quelques chaînes de l'autre côté de la Nerbudda.

Une chaîne des monts appelés Bundch, parallèle au Godavéri, mais éloignée de ce fleuve.

Les Gauts, ou monts Sukhiens, qui s'étendent le long des côtes occidentales et orientales du Deccan. Les Gauts s'élèvent à pic de chaque côté, semblables à de vastes murs, et soutiennent le plateau du milieu. A l'exception d'une brèche d'environ 60 milles, occupée en grande partie par une forêt, ces montagnes s'étendent du cap Comorin à Surate. C'est là que cesse leur effet sur les saisons. Le plateau élevé au milieu du Deccan est peu sujet aux pluies. Au nord de Mysore ces montagnes sont nommées Balla-Gaut, et les parties moins élevées de la chaîne s'appellent Payen-Gaut (1).

Désert. A l'est de l'Inde se trouve un désert de sable long de 350 à 430 milles, et large de 50 à 120. Il se nomme Agimire, et paraît avoir été connu d'Hérodote; mais on ne sait rien de positif sur ce qui le concerne. Ces plaines sablonneuses sont particulières à l'Asie et à l'Afrique.

Forêts. Une grande partie de cette vaste portion de l'Asie étant restée dans son état sauvage primitif, divers cantons offrent d'immenses forêts, sur-tout vers l'embouchure du Gange et dans les grandes contrées à l'ouest des Sircars. La végétation y surpasse tout ce que l'on peut imaginer. Des plantes rampantes d'une grosseur prodigieuse s'y étendent d'arbre en arbre, et y forment d'impénétrables berceaux.

(1) Rennell, p. 276, et carte du Deccan, 1800. *Ibid.* CXXXVII, Wedin, p. 214.

Végétaux. Nul pays du monde n'offre peut-être un sol plus fertile et plus favorisé de la nature : elle semble s'être plue à y répandre avec profusion les plantes les plus choisies, celles qui sont les plus propres à la nourriture de l'homme, ou qui contribuent le plus à la commodité et à l'agrément de la vie. Les terres y donnent deux moissons, et beaucoup d'arbres deux récoltes de fruits. Les forêts fournissent de magnifiques bois de charpente. On trouve dans l'Indostan un grand nombre de plantes médicinales; d'autres qui sont propres à la teinture et produisent ces belles couleurs que nous admirons sur les toiles des Indes. Le coton y croît en abondance, et fournit à l'heureux indien un vêtement approprié au climat. Ce qui caractérise sur-tout la végétation des pays situés sous le tropique, c'est la multitude de ces arbres élancés qui appartiennent au genre du palmier. Leur tronc nu s'élève dans les airs, et se termine par une touffe de larges feuilles sans branches, à moins qu'ils ne soient en fruits. Plusieurs de ces espèces sont naturelles à l'Inde; mais le cocotier est peut-être celle qui s'y trouve avec le plus d'abondance. Il croît sur les côtes de Malabar et de Coromandel. Son fruit donne une nourriture agréable, et les fibres de son enveloppe servent à fabriquer les câbles les plus élastiques que l'on connaisse. L'arèque appartient à la même famille. Cet arbre se rencontre peu dans l'état sauvage; mais on le cultive dans tout l'Indostan pour sa noix qui, mêlée avec des feuilles de bétel et un peu de chaux vive, est d'un usage général, et se mâche comme le tabac en Europe. Le petit palmier à éventail a de larges feuilles dont on se sert pour écrire et couvrir les maisons; on fait des solives de son bois; on en extrait aussi une liqueur spiritueuse. Le grand palmier à éventail abonde sur les montagnes du Carnate; une de ses feuilles peut couvrir dix à douze hommes. Nous ajouterons le palmier Sagou; l'espèce nommée silvestre, dont le fruit farineux est le mêts favori des éléphans; le plantain, etc.

Parmi ceux qui sont d'usage en médecine ou dans les arts, nous nommerons le tamarin, le bois de camboge, de l'écorce duquel sort une gomme du même nom, le laurier casse, dont l'écorce se substitue à la cannelle, le sapan, bois rouge employé dans la teinture, le bois de sandal, le cotonier, le tek dont on fait usage pour la construction des vaisseaux, l'ébenier. Quelques autres sont remarquables par la beauté de leurs fleurs ou l'élégance de leurs formes, tels que l'*hibiscus ficulneus* et le *bombax ceiba*. Parmi les plantes, nous nommerons l'indigo, la garance indienne, le jasmin grandiflore (1).

Animaux. Ceux qui voudront connaître en détail la zoologie de l'Indostan, peuvent consulter la description de ce pays par M. Pennant. La nombreuse cavalerie des princes indiens suppose que les chevaux

(1) *Hortus malabricus.*—Roxburgh's *plants of the coast of Coromandel.*

s'y trouvent en grande quantité. Ceux de Lahore et du Turkistan sont célèbres. On tire de Perse et d'Arabie ceux qui sont destinés pour les grands. Les races inférieures, quoique vives, sont sans beauté. Le pays produit des bidets qui n'ont pas plus de 30 pouces de haut (1). Quelquefois on y rencontre le mulet et l'âne sauvage en troupes. Les bestiaux sont nombreux dans l'Indostan, et souvent fort gros. Ils ont une bosse sur le dos; l'espèce la plus commune est celle du bœuf indien ou zébu. Mais Wesdin dit qu'on trouve dans le Deccan une grande espèce de bœuf qui a dix pieds de haut et le poil d'une belle couleur cendrée; dans le nord, l'espèce nommée arni est noire et a, dit-on, 14 pieds de haut (2). Les moutons y ont du poil au lieu de laine, excepté néanmoins dans les parties les plus septentrionales. On y trouve en grand nombre diverses espèces d'antilopes. Quelques-unes sont très-belles et d'une taille élevée, particulièrement le nilgau. Bernier décrit la chasse à l'antilope : elle se fait au moyen du léopard qu'on dresse à cet effet. Le chameau arabe ou celui qui n'a qu'une bosse habite le voisinage de Patna. L'éléphant y est commun. Sa hauteur ordinaire est de 10 pieds. L'Inde a plusieurs espèces de singes. On dit qu'on trouve l'orang-outang dans les vastes forêts qui sont à l'ouest des Sircars : on doit le distinguer du jocko de Buffon. L'axis et le cerf-cochon sont deux espèces particulières à l'Inde. Ceylan possède le *moschus memina* et le *moschus pigmeus*. Il y a trois espèces d'écureuils, et un genre singulier de celle des paresseux. Les chiens sont de l'espèce du dogue. Ils ont les oreilles effilées et le nez pointu. On compte parmi les animaux sauvages, l'ours, le sanglier, le loup, le renard, le jackal, l'hyène, le léopard, la panthère, le lynx, l'unau. On trouve dans la partie du nord, des civettes et d'autres quadrupèdes. Le lion paraît avoir toujours été inconnu dans l'Indostan, où les anciens sculpteurs ont en vain essayé de représenter un animal qu'ils ne virent jamais. Cependant M. Pennant assure qu'on en voit quelques-uns près du célèbre fort de Gwalior, et dans les environs de Marwhah et de Cachemire. Le tigre royal, animal plus terrible que le lion, habite le Bengale. Il était connu des anciens. Senèque le poëte l'appelle le tigre du Gange. Cet animal a, dit-on, cinq pieds de haut, et enlève quelquefois de jeunes bœufs. On prétend que son élan le porte à la distance de 100 pieds, ce qui n'est pas hors de la vraisemblance si on le compare avec celui du chat. Le rhinocéros unicorne abonde dans les îles du Gange. [On trouve dans les fleuves le crocodile vulgaire et le grand gavial à museau effilé. L'animal décrit par Pennant sous le nom de *bradipus ursinus*, est un véritable ours grand et formi-

(1) Pennant, t. II, p. 239. (2) Wesdin, p. 214.
(3) Cuvier, *Annales du muséum*, t. X, p. 60.

dable (1).] On trouve dans le Tibet et à Ceylan des paons et des poules dans l'état sauvage. [Indépendamment du ver à soie commun à toutes les contrées chaudes de l'Asie, on distingue dans l'Indostan deux papillons sauvages dont les chenilles fournissent de la soie avec laquelle on fabrique depuis un temps immémorial des étoffes très-durables. L'un est le *phalena paphia* de Cramer, ou *bombix militta* de Fabricius, dont la chenille est connue dans le pays sous le nom de tusseh, celle de l'autre se nomme arrindy, et l'insecte parfait est nommé par Roxburg *phalena cinthia;* elle se nourrit exclusivement des feuilles du *palma christi.* Ces deux insectes précieux se trouvent sur-tout dans le Bengale, et particulièrement dans les districts de Dinagepore et de Rungpore (*a*).]

Minéraux. La production la plus précieuse de l'Inde est le diamant. Le Brésil en produit aussi, mais d'une qualité inférieure. C'est la substance minérale la plus dure et la plus brillante qui existe d'une transparence parfaite, et reconnue combustible. Quoique le diamant soit ordinairement sans couleur, on en rencontre de jaunes, de gris, de bruns ou noirs, etc. On les trouve dans les lits des torrens, dans une terre jaune ferrugineuse, sous des roches de quartz. Les principales mines de diamans sont celles de Visiapour et de Golconde. On cite, comme l'une des plus fameuses, celle de Raolconde qui est dans le premier de ces deux pays. Il y en a une près de la rivière Mahanada, au sud de Sumboulpour, et une autre à Colore, près des rives méridionales de la Kistna, non loin de Condavir (2). L'Inde en a plusieurs autres. Les pierres précieuses les plus recherchées après le diamant, sont le saphyr et le rubis. Les domaines birmans en produisent. Les rivières qui viennent du Tibet et qui se jettent dans le Gange et l'Indus, roulent de l'or; mais on ne connaît point de mine d'or dans l'Indostan. Ce pays n'offre non plus aucun indice de mine d'argent. Il paraît qu'on n'y connaît pas davantage le cuivre.

Eaux minérales. Les Indiens regardent quelques fleuves comme sacrés. Ils s'y baignent par dévotion, et croient que leurs eaux ont la vertu de les guérir de leurs maladies. On conçoit qu'avec cette opinion, ils se soient peu occupés de la recherche des fontaines minérales. Ils connaissent néanmoins quelques sources chaudes qu'ils tiennent aussi pour sacrées.

Curiosités naturelles. L'une des plus célèbres curiosités naturelles de l'Indostan est le Gangoutra ou chute du Gange, appelé quelquefois Gueule de vache. Suivant le rapport d'un brame qui assure avoir été sur les lieux, le Gange sort du pic de Cailasa, à sept journées de chemin, au sud de Ladac ou Latac, capitale d'une petite principauté

(1) Shaw's *Zoological remarks*, Pinkerton's, *géogr.*, 2e édit., t. II, p. 778.
(*a*) *Mém. de la Société linnéenne*, t. VII. (2) Rennell, p. 290, 253, 250 et 253.

du Tibet. Ce pic est environ à deux milles au sud de Mansaror. Le fleuve coule l'espace de sept à huit milles, après quoi il se précipite sous terre, et reparaît de nouveau dans le pays de Kedarnauth, au lieu appelé Gungowtry (1). Le pont d'Adam est une fable inventée par les brames, dont l'imagination vive et le jugement faible revêtent tous les objets d'une teinte de merveilleux. Ce pont n'est qu'une suite de bancs de sable qui s'étendent depuis le promontoire jusqu'à l'île de Ceylan. Ces bancs étaient connus sous le nom de Rama; les mahométans l'ont changé en celui d'Adam.

CHAPITRE II.

INDOSTAN GANGÉTIQUE, OU CONTRÉES DU GANGE.

Etendue et divisions. — Possessions anglaises. — Revenus. — Gouvernement. — Armée. — Villes principales du Bengale, de Bahar, de Allahabad, de Oude, de Delhy, de Malwha. — Etats environnans. — Boutan. — Nipal. — Sirinagour.

Etendue et divisions. Cette grande portion de l'Indostan s'étend depuis les limites orientales du Bengale jusqu'au pays de Sirhind. Sa longueur est d'environ 860 milles. Sa plus grande largeur, à compter des sources de Choumboul jusqu'aux montagnes de Sewalick, peut être d'environ 390 milles, et la moindre de 200. Elle comprend les provinces du Bengale, Bahar, Allahabad, Oude, Agra, une partie du Delhy, d'Agimire et de Malwa au sud. La plupart égalent en célébrité les plus fameuses provinces de l'Indostan. Elles formaient les plus belles portions de l'empire mogol et de grands royaumes dans les temps anciens.

Possessions angluises. Les Anglais y possèdent le Bengale, Bahar, Bénarès. Ces établissemens sont comme le centre de la puissance britannique dans l'Inde. Ils occupent un espace de 470 milles de long sur 250 de large, et formeraient à eux seuls un puissant royaume. La population y est de dix à onze millions de noirs, outre les Anglais dont le nombre n'est pas certain.

Revenus. Le revenu de ces provinces est évalué à 101,040,000 fr., les frais de perception et les charges à 59,960,000; ainsi le revenu net est de 41,080,000 fr. Leur situation les met à l'abri de toute attaque, ou du moins rend difficile une invasion étrangère.

Gouvernement. L'administration des vastes établissemens que les Anglais ont dans le Bengale, fut d'abord confiée à un gouverneur-général, et à un conseil suprême composé d'un président et de onze

(1) *As. res.* 45, t. VI, p. 102.

conseillers. En 1773, on les réduisit à quatre, lesquels, avec sir Warren Hastings, nommé gouverneur général, dirigeaient toutes les affaires civiles et militaires du Bengale, de Bahar et d'Orissa. Ils avaient aussi l'inspection des gouvernemens inférieurs de Madras à l'est, de Bombay à l'ouest, et de Bencoulen dans l'île de Sumatra. La cour de justice est composée d'un président et de trois juges. Les Indous sont gouvernés par leurs propres lois, et continuent d'être livrés à des pratiques superstitieuses dont il sera difficile de les détourner tant que les brames conserveront sur eux leur funeste influence.

Armée. La Grande-Bretagne entretient dans le Bengale une force armée suffisante pour être respectée. Elle varie néanmoins suivant les circonstances. Elle consiste en quelques bataillons anglais, renforcés par un certain nombre de sepays ou cipayes, milice du pays médiocrement disciplinée, et parmi lesquels se trouvent ordinairement un grand nombre de fainéans. Il est certain que 20,000 Anglais sont en état de mettre en fuite 200,000 noirs ou Indous. La bataille décisive de Plassey qui assura à l'Angleterre la possession de plusieurs riches provinces, fut gagnée par une armée de 900 Européens. (1).

Villes principales. La ville principale du *Bengale*, et même de toutes les possessions des Anglais dans l'Indostan, est Calcutta, chef-lieu de leurs établissemens.

Décrire une ville de ce pays, c'est les faire connaître toutes, parce qu'elles sont bâties sur le même plan. Qu'on imagine des rues sinueuses et étroites dont quelques-unes sont pavées avec des briques, beaucoup de réservoirs d'eau, des étangs, de grands jardins, des maisons rarement à deux étages, construites quelques-unes en briques, d'autres en terre, ou simplement avec des nattes et des bambous, couvertes de toits plats et en terrasse, et l'on aura l'idée d'une ville indienne.

Calcutta néanmoins fait exception. Toute la partie de la ville où demeurent les Anglais est bâtie en briques, et la plupart des habitations ressemblent à des palais. C'est l'entrepôt du commerce du Bengale, et la résidence du gouverneur de l'Inde. On y compte 500,000 habitans. Calcutta est située à environ 100 milles de la mer, sur la branche occidentale du Gange, à 22 deg. 33 min. lat. nord, et 86 deg. 8 min. long. orient. de Paris. Le fleuve y est navigable, même pour les plus grands vaisseaux. La ville est moderne; elle occupe l'emplacement du village de Govindpour, et fut bâtie il y a environ 90 ans. La citadelle est la plus forte et la mieux construite de l'Inde; mais elle est trop grande pour le but qu'on s'était proposé; on voulait un poste où l'on pût se défendre en cas d'extrémité, et les troupes qu'il faudrait pour cela seraient en état de tenir la campagne. Cette grande capitale des posses-

(1) Rennell, xcv.

sions britanniques en Asie offre un tableau pittoresque et intéressant. L'Indien noir s'y trouve mêlé avec le mahométan olivâtre. La couleur de l'un et de l'autre contraste avec celle des Anglais. La blancheur des jeunes beautés européennes s'y voit encore rehaussée par le brun foncé du teint des Indiennes. On y trouve les agrémens et les commodités de la vie anglaise réunis au luxe asiatique. Les journaux même sont rédigés avec soin et imprimés avec élégance. La Société asiatique établie par le célèbre William Jones, fait fleurir le goût de la science et des lettres dans ces contrées lointaines (1). Le commerce de Calcutta est considérable; il consiste en sel, sucre, soie, mousseline, opium et autres denrées. On cultive avec soin, dans la province de Bahar, le pavot qui fournit ce dernier article. Le sel se transporte par le Gange à Asam. On reçoit en échange de l'or, de l'argent, de l'ivoire, du musc, etc. On importe des îles Maldives des cauris, sorte de coquillages qui servent de monnaie.

Dacca est une autre ville considérable; elle est située dans la partie orientale des possessions anglaises, au-delà de la principale branche du Gange. Elle est célèbre par ses mousselines fort recherchées en Europe, et fabriquées avec du coton recueilli sur son territoire. C'était autrefois la capitale du *Bengale*. Hougley ou Ougly est une petite ville, mais ancienne, sur la branche orientale du Gange, à laquelle elle a donné son nom. Elle fait un grand commerce de toiles peintes et de mousselines. Les Anglais y ont des comptoirs.

Patna est la capitale de la province de *Bahar*. On y fabrique la plus grande partie du salpêtre exporté en Angleterre; elle a une forteresse bâtie en briques, et fait un gros commerce. Les Anglais y ont un établissement.

Bénarès est une ville riche et peuplée, située sur la frontière des possessions anglaises et sur le Gange; elle fait un gros commerce en étoffes de soie, toiles peintes et mousselines. La compagnie en fit l'acquisition en 1775; elle se nommait autrefois Kasi. C'est une des plus anciennes universités des brames dans le nord.

Allahabad, capitale de la province de ce nom, est au confluent de la Jumna et du Gange. C'est une ville peu importante. Elle appartient au nabab de Oude. Non loin de ce lieu et au sud-ouest, sont les mines de diamant de Penna, dans la petite province détachée de Bundelcund.

Lucknow est la capitale actuelle de la province de *Oude*. C'était autrefois Fyzabad, ville sur la Gogra, près de l'ancienne cité d'Aioudh, qui paraît avoir donné son nom au pays.

Berilli est à une distance considérable au nord-ouest. C'est une petite ville, mais assez célèbre.

(1) Rennell, p. 58 et 59.

Agra, sur la rivière Jummah, n'était qu'un poste fortifié. En 1566, le célèbre empereur Acbar en fit la capitale de l'empire mongol. En peu de temps elle devint magnifique et l'une des plus grandes villes de l'Indostan. Elle déchut aussi rapidement. On y admire le mausolée de Tadge-Mehal, femme du mogol Schah-Jehan. On employa, dit-on, vingt ans à le construire.

Delhy, capitale de la province de ce nom, fut bâtie au commencement du seizième siècle, sur les ruines de l'ancienne Delhy, par Schah-Jehan. Elle est au nord-ouest d'Agra, et sur les confins de l'Indostan sindétique; c'est la capitale mahométane de l'Inde. On prétend que cette ville fort ancienne se nomma d'abord Indarpout. Elle est maintenant en ruines; mais il reste de magnifiques vestiges de palais et de bains de marbre. La grande mosquée est un édifice somptueux. La ville est dépeuplée depuis le massacre dans lequel Schah-Nadir fit périr, dit-on, cent mille hommes. Il en emporta un butin immense. Quelques-uns croient que c'était le siége du royaume de Porus vaincu par Alexandre. Les empereurs mongols y faisaient quelquefois leur résidence. Ils y avaient, dit-on, des écuries pour 12,000 chevaux et 500 éléphans (1).

Ougein, dans le *Malwha* et au midi de Delhy, environnée d'une forte muraille avec des tours, a cinq milles de circonférence. Il y a un bazar ou marché spacieux pavé en pierres, quatre mosquées, quelques temples indous, et un palais nouvellement bâti par Sindia. Au sud coule la rivière Sippara (2). Cette ville présente de loin l'aspect d'une forêt, à cause des allées d'arbres qui bornent ses rues. Serongo, au nord-est d'Ougein, a des manufactures d'étoffes de soie, de mousselines et de bazin.

En tournant à l'est, la rivière Nerbudda peut, dans une partie de son cours, être considérée comme la limite méridionale de l'Indostan gangétique de ce côté.

Gurrah n'est pas une ville de grande importance : mais un lieu digne de remarque est le fort de Gwalior; il est situé à 70 milles au sud d'Agra, sur un roc isolé fort étroit, mais qui a quatre milles de longueur, et dont les flancs, de deux ou trois cents pieds de hauteur, sont à pic. Au sommet est une ville avec des puits, des réservoirs et quelques terres cultivées. Les Anglais, sous la conduite du major Popham, le surprirent en 1779. Ces forteresses isolées n'étaient point rares dans l'Inde ancienne. L'histoire d'Alexandre-le-Grand fait mention de celle d'*Aornos*.

Etats environnans. Il nous reste à offrir quelques observations sur les états environnans à l'est et au nord. Le *Roshawn* de Rennell est le nom indien d'*Arracan*, et ne doit pas en être distingué. Ce qu'il nomme *Cassay* est aussi un autre nom pour le *Meckley* ou la campagne des

(1) *Asiatic researches*, t. IV, p. 417. (2) *Ibid.* t. VI, p. 40.

Mouggalous, peuple qui habite entre Asam et Arracan, et qui a Mounipoura pour ville capitale. Ces tribus montagnardes sont peu connues et presque encore dans l'état sauvage.

Nipal. D'après les observations du docteur Buchanan faites en 1802, et communiquées en manuscrit par leur auteur à M. Pinkerton, le Nipal est une plaine immense qui sépare les montagnes étendues appelées Bindachul, d'une contrée montagneuse encore plus considérable, dont le nom est Hemachul ou Hemalichul. Il paraîtrait, d'après le docteur, que la chaîne qui borne immédiatement l'Indostan au nord, s'appelle Binda ou Vinda, tandis que la chaîne supérieure serait celle de Himmala. Il y a une mine fort riche de cuivre à Nipal, et les montagnes environnantes sont de granit gris. Le cristal de roche que l'on trouve sur les montagnes couvertes de neige, s'appelle belor. C'est de là peut être que vient le nom de Belour-Tag. Les saligrans ou pierres sacrées sont des ammonites renfermées dans une gangue de schiste noir. Les goîtres ou tumeurs à la gorge sont communs à Nipal. Les habitans sont noirs, malgré leur position au milieu de montagnes éternellement couvertes de neiges, circonstance qui prouve que l'influence du climat n'est pas la seule cause de cette variété. Les moutons à quatre cornes paraissent être les bêtes de sommes les plus ordinaires dans les montagnes du Tibet. Les meilleurs fruits de Nipal sont les oranges et les pommes de pin. On y voit un mélange assez extraordinaire des arbres et des plantes de l'Europe et de l'Asie. Catmandou, le lieu où la cour fait sa résidence, est agréablement bâti; beaucoup de maisons y ont trois étages. Des femmes portant l'épée, forment la garde de la reine et la suivent à cheval montées comme les hommes. Elles sont choisies parmi les plus belles, et la licence de leurs mœurs est égale à la perfection de leurs charmes. Le nom que l'on y donne au Tibet est Bhoeta. La source de la rivière Gundouski est un peu plus haute que nous ne la voyons marquée dans nos cartes (1).

[A l'est du Nipal ou Napaul sont *Gorkah*, *Kemoun*, *Almora*, petits états presque entièrement inconnus.]

Sirinagour, dont il a été publié nouvellement une relation intéressante, est le pays de l'Indostan le plus reculé vers le nord-est. A 70 milles de la ville de ce nom, une grande chaîne de montagnes s'étend de l'est à l'ouest. Le mont le plus remarquable de cette chaîne est celui de Hem. Il se termine en quatre ou cinq pointes coniques. A sa base est un lieu du culte indien, nommé Buddrinaut. Quelques ruisseaux en descendent pour se jeter dans l'Aliknundra, reconnu par les Indous, en cet endroit, pour être le divin et véritable Gange. Ce pays est montagneux et pauvre. La rivière y a 250 verges de largeur. On en lave le sable qui contient

(1) Pinkerton's *geography*, 2e édit., t. II, p. 369.

de l'or. Deux mines de cuivre se trouvent à 35 milles au nord, et une de plomb à 42 milles à l'est. [C'est dans ce pays que paraît avoir été située la Sérique des anciens proprement dite, tandis que leur *Serica Indica* était plus au midi dans le pays de Sirhind (*a*). La dernière carte de l'Inde par Arroswmith, publiée en 1804, offre pour cette partie beaucoup de détails nouveaux, et sur-tout une rivière nommée Batta qui me paraît être le *Bautes fluvius* de Ptolémée. Cette rivière est à la droite de la source du Gange.]

CHAPITRE III.

INDOSTAN SINDÉTIQUE, OU CONTRÉES DE L'INDUS.

Etendue.—Villes principales de Lahore, de Cachemire, de Moultan, de Caboul, de Sind, d'Agimire.

Etendue. Cette partie de l'Inde s'étend depuis les montagnes septentrionales de Cachemire et de l'Hindou-Koh, au nord de Caboul, jusqu'à l'embouchure de l'Indus, dans une longueur de 790 milles sur une largeur moyenne de 300 milles. Outre une partie des provinces de Delhy et d'Agimire, elle renferme le Moultan, Lahore, Cachemire, Caboul, la province de Candahar et celle de Sindi à l'embouchure de l'Indus. A l'est de ce fleuve ou dans le Panjab, les Seiks, nouvelle secte religieuse, forment le pouvoir dominant; tandis que la domination du Schah persan, qui a le siége de son empire à Candahar, s'étend à l'ouest et comprend plusieurs provinces à l'est de la Perse. Sindi même lui paie tribut.

Villes principales. En traitant des villes principales de cette partie de l'Indostan, nous commencerons notre description par le nord-est, et nous la finirons par le point opposé.

Lahore était la capitale des Mahométans, au temps de leur conquête. Elle est aujourd'hui celle des Seiks. On dit que cette ville, y compris les faubourgs, avait autrefois trois lieues de long; elle est à 420 milles d'Agra. La rivière Rauvée y passe. Les empereurs y ont quelquefois résidé. On y fabrique des mousselines et des tapis magnifiques (2).

Cachemire, presque au nord de Lahore, est la capitale du royaume de ce nom. Elle s'appelle aussi Sirinagour; ce qui la fait confondre avec une autre ville qui appartient à l'Indostan gangétique. Elle est située sur la rivière de Jalum, et s'étend à peu près à trois milles

(*a*) Gossellin, *recherches sur la Sérique*, t. XLIX des *mém. de l'acad.*

(2) Rennell, p. 82.—Wesdin, p. 232.

de chaque côté. Les maisons y sont bâties de briques et de mortier. Les rues sont étroites et mal-propres. La ville n'a aucun édifice digne d'attention. Elle est dans une vallée délicieuse. Le pays est aujourd'hui possédé par les Afgans. Le riz s'y cultive dans les plaines; le blé, l'orge et les autres grains, sur les collines d'alentour. La matière des beaux schalls de Cachemire se tire du Tibet. Les Cachemiriens sont bien faits; mais leurs traits sont grossiers. Les femmes y sont très-brunes. Leur habillement n'a point de grâce. Le peuple est gai et avide de plaisirs. La langue est dérivée du samscrit (1).

Caboul est la capitale du Schah persan, connu sous le nom de roi du Candahar. Les domaines de ce prince s'étendent vers le couchant, jusqu'au-delà de la mer de Durrah. Ils renferment une partie du Corasan, et la grande province du Segistan, ce qui comprend environ 680 milles de longueur sur à peu près la moitié en largeur. Caboul est une ville considérable, dans une situation salubre et pittoresque. L'on y fait un grand commerce de chevaux.

Ghisni ou Gasna est remarquable, comme la capitale des premiers conquérans Mahométans, dont l'empire correspondait au royaume moderne de Candahar (2).

Attock, petite ville et forteresse bâtie par Acbar en 1581. Environ 17 milles au-dessus d'Attock, l'Indus coule avec une grande rapidité. Dans les endroits où il n'est pas coupé par des îles, il a près d'un mille de largeur. Son eau est extrêmement froide en juillet, et colorée par un beau sable noir.

Candahar, capitale de la province de ce nom, est une ville de peu d'importance, mais bien fortifiée. C'est un lieu de passage pour ceux qui viennent de la Perse dans l'Inde. Il y a beaucoup de Guèbres et de Banians. La partie occidentale du Candahar, avec une portion orientale du Sigistan, forment ce que l'on appelle plus particulièrement l'Afganistan.

En suivant le cours de l'Indus, on rencontre quelques autres lieux dignes d'attention, dont les principaux sont :

Moultan, capitale de la province de ce nom, est sur la grande rivière de Chunab, non loin de l'endroit où elle se joint à l'Indus. Moultan n'est recommandable que par son ancienneté et ses manufactures de coton et de toiles peintes (3). Sirhind est aussi dans le *Moultan*. Nos cartes placent cette ville sur la rivière de Caggar; mais d'Anville et Rennell ne s'accordent pas au sujet du cours de cette rivière, peut-être se perd-elle dans le grand désert sablonneux. D'après la carte d'Arrowsmith, elle semble se jeter dans le Sind.

Tatta est la capitale de la province de *Sindi;* elle est située sur le Delta

(1) Forster, t. II. (2) Rennell, p. 152. (3) *Ibid.* p. 178.

de l'Indus, dont la partie supérieure est cultivée avec soin, mais qui n'offre dans la partie inférieure que des broussailles, des lacs et des marais. Dans le temps des moussons du sud-ouest, pendant les mois de juillet, d'août et de septembre, tout ce pays est couvert d'épais nuages. Il n'y tombe cependant pas de pluie, excepté sur les bords de la mer. Il règne à Tatta des chaleurs insupportables. Les vents qui soufflent de l'est et du nord-ouest et qui viennent des déserts de sable, y sont très-pernicieux. Cette ville avait autrefois des manufactures de soie, de laine de Kerman et de coton; elles ont beaucoup déchu. Il y avait aussi une fabrique célèbre de palanquins, espèce de canapé garni d'un pavillon. Quatre hommes au service des gens opulens portent pour une somme modique cette voiture commode. Le prince du Sindi est mahométan et tributaire du roi de Candahar.

Agimire, Agimer ou Asmer est la ville la plus orientale de cette division, et la capitale de la province du même nom. Elle n'a rien de remarquable que sa forteresse située sur une montagne.

CHAPITRE IV.

INDOSTAN CENTRAL, OU CONTRÉES INTÉRIEURES.

Limites et divisions.—Villes principales de Berar, de Nisam, d'Orissa. —Désert.— Commerce ancien, et Pirates.

Limites et divisions. Cette partie de l'Indostan a, au nord, l'Indostan gangétique, à l'ouest le désert de sable et l'Océan. Elle est bornée au sud par la rivière de Kistna, et par la Bima qui se jette dans la Kistna. A l'est elle est baignée par le golfe du Bengale. De l'est à l'ouest, depuis la pointe Jigat jusqu'au cap des Palmiers, sa longueur est d'environ 1050 milles sur une largeur moyenne de 350. Elle comprend la province d'Orissa, les Sircars appartenant aux Anglais; une partie du royaume de Golconde, Berar, Dowlatabad, Candeish, Guzerat et quelques autres districts moins considérables.

Les villes principales de cette division sont :

Amedabab, capitale de la province de *Guzerat*. Elle est grande et bien fortifiée. Elle commerce en indigo, sucre, gingembre, diamans, borax, étoffes de soie et toiles peintes. Elle fut prise par les Anglais sous le général Goddart en 1780, et rendue aux Marattes en 1783 (1).

Cambaye n'est éloignée d'Amedabad que d'environ 45 milles, et peut être regardée comme le port de cette capitale. Elle est située au fond

(1) Rennell, XLVI et 228.

du golfe de ce nom. Elle faisait autrefois un grand commerce d'épices, d'ivoire, de soie et de toiles de coton. Aujourd'hui ce port, encombré de sable et de limon, est peu fréquenté. C'est à Surate que se fait le principal commerce. Les souverains de Cambaye étaient autrefois puissans, et ont long-temps résisté contre le pouvoir des princes mongols.

Baroach, au sud de Cambaye, est située sur une rivière dont l'eau est favorable au blanchîment des toiles. C'est là qu'on les apporte des diverses parties de l'Inde.

Surate est une ville considérable, avec un port excellent sur le golfe de Cambaye et au midi de la ville de ce nom. C'était dans ce port qu'autrefois les Mahométans s'embarquaient pour le pélerinage de la Mecque. Les Portugais s'en emparèrent dès leur arrivée dans l'Inde. Stavorinus (1) a récemment donné des détails intéressans sur cette ville. Selon lui, elle compte 500,000 habitans, Maures, Arabes, Persans, Mongols ou Turcs. Elle fournit au commerce presque toutes les marchandises de l'Indostan.

Bombay, dont le nom est dérivé de deux mots portugais *buon bahia*, bonne baie, est l'un des chefs-lieux des établissemens anglais dans l'Indostan. Cette ville, située sur une petite île de sept milles de long, est grande, a une bonne citadelle, un port, un chantier et un arsenal bien fournis. Les Portugais la cédèrent aux Anglais en 1662, comme faisant partie de la dot de la femme de Charles II, roi d'Angleterre.

Dans cette même baie sont les îles de Salcette et d'Elephanta, où sont des temples souterrains.

Bourhampour, à l'est de Surate et dans le centre du *Candeish*, est une ville de peu d'importance, elle a des manufactures de toiles peintes. Ellichpour, encore plus à l'orient, est la ville la plus considérable de la province de *Berar*. Nagpour, à l'est d'Ellichpour, est la capitale de la division orientale de l'empire maratte. On peut la regarder comme la ville centrale de l'Indostan. Les pluies y commencent avec la mousson du sud-ouest. En nous dirigeant vers le sud, nous trouvons *Dowlatabad*, ville bien fortifiée. Elle donne son nom à la province. Elle a une forteresse singulière établie sur un roc à pic (2). Aurungabad est une ville moderne fondée par Aurunzeb, qui lui donna son nom. Sous le règne de cet empereur, elle était capitale du Deccan. Elle le fut ensuite du pays de *Nisam*, avant que Hydrabad obtînt la préférence. A l'extrémité orientale de l'Indostan centrale, on remarque Cattack, ville bien fortifiée, et la capitale de la province d'*Orissa*. Jagarnaut a une fameuse pagode dont l'idole est une pierre noire de figure pyramidale, et qui a pour yeux deux gros diamans. Sa bouche et son nez sont peints de vermillon.

Désert. A l'est et à une petite distance de Nagpour, commence le

(1) Stavorinus, t. II, p. 479. (2) Bernoulli, t. I, p. 480.

vaste désert peu connu encore, que traverse la grande rivière Bain ou Baun-Gonga ou Waini, et qui se termine aux montagnes qui bordent les Sircars anglais. Ces contrées sont habitées par des sauvages nus, nommés Goands (1). Les Sircars n'ont rien qui soit digne de remarque. On n'y connaît, non plus que dans le delta du Godavéri, aucune ville qui vaille la peine d'être citée; car Masulipatam, ville assez considérable, étant située sur la rive de la Kistna, appartient de préférence à la division méridionale de l'Indostan.

Commerce ancien et pirates. Cette partie centrale de l'Indostan correspond à peu près au Deccan. Autrefois les ports de la côte occidentale de l'Inde étaient extrêmement fréquentés; mais ils se sont insensiblement comblés, le commerce a décliné, et a été transporté sur le Gange, qui offre des avantages plus grands capables de dédommager amplement de la longueur du voyage. La réputation de ces côtes si célèbres sous les Romains et les Arabes, s'est évanouie. Dans les derniers temps, des pirates s'établirent sur leur partie méridionale, et de là infestèrent les mers voisines. Il paraît que, dès l'âge de Pline et de Ptolémée, de pareils brigands, attirés par l'appât du gain, y faisaient déjà le métier de corsaires. Les derniers s'y maintinrent jusqu'en 1756, époque où les Anglais s'emparèrent de Gheriah dans le Concan, principale forteresse de ces forbans.

CHAPITRE V.

DIVISION MÉRIDIONALE DE L'INDOSTAN.

Limites et divisions.—Villes principales de Mysore, de Carnate, de Jaghire, de Malabar, de Cochin, de Travancore, de Visiapour, de Calicut, de Nizam, de Golconde.—Digression sur les Marattes.

Limites et divisions. Cette partie, appelée aussi Deccan ou Sud, est bornée par la Kistna et par d'autres rivières qui se jettent dans la Bima. Elle s'étend depuis la latitude de Bombay jusqu'à la pointe du cap Comorin, ce qui forme une étendue d'environ 730 milles en longueur sur 300 milles de largeur moyenne. Elle contient toute la province de Visiapour; la plus grande partie de royaume de Golconde; celui du Mysore, le Carnate; les principautés de Tanjore, de Travancore, les Samorins de Calicut; la côte à poivre de Canara, et d'autres districts moins considérables parmi lesquels est le Concan, que l'on suppose être le Kamkam dont les auteurs arabes font mention; cette partie de

(1) *Asiat. annual register*, t. 11, p. 128 et 200.

l'Indostan était autrefois désignée généralement sous le nom de Carnate : elle était soumise à un rajah, dont la capitale était Bijanagur, ville ruinée, située sur la rive méridionale de la Toumboudra et dont on croit que la circonférence a été de 8 milles : dans son enceinte on trouve encore des restes de temples et d'anciens monumens. Elle fut, dit-on, fondée par Belaldea en 1344 (1).

De 1792 à 1799, les Anglais ont ajouté aux districts qu'ils possédaient à l'entour de Madras l'acquisition de vastes provinces au sud et à l'ouest du Mysore.

Ils possèdent en outre une partie des domaines des rajahs du Mysore, dont Hyder-Ali s'était emparé. Ces belles contrées renferment plusieurs villes considérables dont nous allons faire mention.

Villes principales. Seringapatam est l'une des principales et la capitale du *Mysore :* elle est située dans une île formée par le Caveri. Cette ville a des palais et de grandes mosquées ; ses environs sont décorés de beaux jardins : elle était défendue par une haie vive de 40 à 50 pieds de largeur, formée de tous les arbres épineux qu'offre le climat (2). C'était la capitale des états de Typou. Sur la côte on trouve d'abord Massulipatam, à l'embouchure de la Kistna, et célèbre par ses toiles peintes.

Madras, sur la côte et dans la province de *Jaghire*, qui fait partie du *Carnate*, est une grande ville bien bâtie ; elle appartient aux Anglais depuis 1640. Les Français s'en emparèrent en 1746. Elle a une bonne forteresse ; mais malheureusement elle n'a point de port. Il n'y en a pas même depuis l'embouchure du Gange jusqu à Trinquemale sur la côte orientale de Ceylan ; ce qui fait que ce dernier port est infiniment utile aux Anglais. Dans l'étendue de 15 degrés, ou de plus de 900 milles, la côte est hérissée de ressifs dangereux, qui en rendent l'accès impraticable, excepté aux bateaux plats du pays. Peut-être qu'un jour l'industrie humaine parviendra à établir de bons ports aux embouchures de la Kistna, du Caveri et du Godavéri, qui n'ont besoin que d'être dégagés de leur engorgement. Néanmoins Madras fait un gros commerce. Elle est divisée en trois parties, et l'on y compte, dit-on, 100,000 habitans. Le nabab y réside souvent. Dans ses domaines se trouvent des temples célèbres visités par les pélerins. Un peu à l'ouest est Arcot, la capitale du *Carnate*. Cette ville est située près de la frontière occidentale de l'établissement anglais de Madras. Elle est considérable.

En retournant sur la côte on trouve Pondichéri. Cette ville fut fondée par les Français en 1674. Les Hollandais s'en emparèrent en 1693, et M. de Lally la rendit aux Anglais le 15 janvier 1761. Avant que les Anglais s'en emparassent, c'était une grande et belle ville.

(1) Rennell, *dernier mémoire*, p. 20, 40. (2) Pennant's *view of Hind.* t. II, p. 82.

Tranquebar est un célèbre établissement danois dans le royaume de *Tanjore*, qui fait aussi partie du *Carnate*, et embrasse le vaste delta du Caveri. Tranquebar est une ville forte située sur la côte : elle fait le commerce de toiles peintes et de mousselines ; les Danois s'y établirent en 1617. C'est près de Tranquebar qu'est l'île de Seringham, fameuse par une vaste pagode où les pélerins se rendent en foule. Des missionnaires luthériens qui s'y transportèrent pour convertir les Indous, n'ont pas peu contribué à jeter du jour sur l'histoire naturelle de ces contrées.

Sur la côte occidentale, ou côte de *Malabar*, se trouve *Cochin*, capitale d'un royaume de ce nom ; cette ville occupe une langue de terre qui est environnée par un bras de mer où se déchargent plusieurs fleuves. Une barre dangereuse en obstrue le port. Le célèbre Vasco de Gama y mourut en 1625. A l'arrivée des Portugais, cette ville était soumise à un rajah. En 1660, les Hollandais l'enlevèrent aux Portugais. Les baies et les marais de cette côte basse et mal-saine abondent en poissons et en gibier. Cochin fait un gros commerce en poivre, cannelle et pierres précieuses. Au midi de Cochin est Anjanga, dans le *Travancore*, et au nord sont *Calicut* et Mangalore, toutes deux appartenant aux Anglais ; la première est dans la province de même nom, la seconde était autrefois un établissement portugais.

Goa était autrefois la capitale des établissemens portugais et le siége d'un tribunal d'inquisition. Cette ville est située sur une petite île au milieu d'une baie qui reçoit la Gonga et quelques autres rivières. Son port est le premier et le meilleur de l'Inde. Elle était gouvernée par un vice-roi. Elle a un siége archiépiscopal, et offre une perspective charmante. Elle fut prise en 1510 par le grand Albukerque. Long-temps elle fut le centre du commerce portugais ; mais elle a beaucoup perdu de son ancien lustre.

Marattes. Dans l'intérieur des terres, au-delà de la chaîne des montagnes, en avançant vers l'est, on trouve Pounah, capitale de la partie occidentale de l'empire des Marattes.

[Les Marattes sont une des castes des plus nombreuses et des moins relevées des Indous. A peine connus il y a cent ans, ils ont formé un empire composé d'états et de souverainetés distinctes les unes des autres, mais confédérées entre elles lorsque le besoin l'exige. Le centre de leur confédération est à Pounah, et le gouvernement civil est entre les mains de Bramines et non de Marattes. Le chef militaire de la confédération se nomme Peschwa, et il n'a d'autorité que durant la guerre. Lorsque tous les états sont réunis, il peut entrer en campagne avec plus de deux cent mille hommes : la cavalerie des Marattes est excellente, et ils sont très-habiles dans l'art d'élever et de dresser les chevaux. Ils habitent un pays montagneux,

pleins de postes fortifiés et très-propres à la guerre défensive. Leur caste se divise en trois grandes tribus, les kounbys ou fermiers, les doungous ou bergers, les courla ou vachers. Ils sont petits et mal faits; mais leurs armées sont en grande partie composées de Sipays, autre caste des Indous, qui sont au nombre des plus beaux hommes de l'Inde. Les Marattes se regardent comme continuellement en guerre avec leurs voisins, et vivent de pillage. Ils ne déclarent la guerre que pour obtenir de l'argent et ne se battent que lorsqu'on leur en refuse. Pounah, qui renferme la plus grande partie des richesses de l'état maratte, n'est guère remarquable que par son excellente police qui emploie à elle seule plusieurs milliers d'hommes. A dix heures du soir on tire le canon, et personne alors ne peut paraître dans les rues qu'il ne soit arrêté par des patrouilles; il est détenu en prison s'il n'est relâché le matin par le cutival. On est si sévère sur ce point de discipline que le peschwa lui-même a été emprisonné une nuit pour s'être trouvé dans les rues à une heure indue. A Pounah il y a plusieurs mosquées et une église chrétienne où tous les sectateurs des deux religions ont le libre exercice de leur culte, sans craindre ni vexation ni oppression; ce qui fait honneur à l'esprit tolérant des Bramines : mais l'histoire des peuples anciens prouve que telle est la qualité distinctive des sectes religieuses qui ont pour base le Polythéisme (*a*).]

Pourunder est une forteresse à environ 18 milles au sud-est :

Visiapour ou Béjapour, capitale d'une province, et autrefois d'un grand royaume de ce nom. Dans le voisinage sont de riches mines de diamant.

A l'est de Visiapour est Hydrabad, métropole du *Nisam*, et particulièrement du royaume de *Golconde*. Cette ville n'a d'ailleurs rien de remarquable. Entre ces deux dernières villes est Calberge, autrefois capitale du puissant royaume de *Deccan*, sous la dynastie Bamideah.

A l'est d'Hydrabad, on trouve *Golconde*, capitale d'un ancien royaume, aujourd'hui presque déserte. Elle est entourée de murs et défendue par des tours. Cette ville fut jadis célèbre par ses richesses.

(*a*) Tone, *Aperçu sur les Marattes* (*Asiatic annual register*, 1808), dans les *Annales des voyages*, t. v, p. 129.

CEYLAN.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Etendue et noms.—Population primitive.— Progrès de la géographie et époques historiques. — Antiquités.

Etendue et noms. [Cette île est située entre le 5° 5 m. et 9° 53 m. deg. de latitude nord, et entre les 77° 23 m. et 79° 36 m. deg. de longitude à l'orient de Paris]. Il s'en faut beaucoup qu'elle soit aussi étendue que les anciens l'avaient cru. Cependant elle est presque aussi grande que l'Irlande : on porte généralement sa longueur à 225 milles, et sa largeur à plus de 125 milles. Elle est nommée par les anciens Taprobane, Salice et Sieledeba. Elle portait chez les Arabes le nom de Serendib. [En langue indienne on l'appelle Lauca, et chez les Chinois Sut-su-Koue, royaume des Lions, ou Sou-Chen et Polomuen-Koua, royaume des Bracmanes]

Population primitive. Le plus grand nombre des habitans de l'île de Ceylan est incontestablement d'origine indienne. Les sauvages, nommés Bedahs ou Vaddahs, paraissent en être les habitans primitifs.

Progrès de la géographie et époques historiques. L'histoire de Ceylan est peu connue. On sait seulement que, sous l'empereur Claude, il vint à Rome une ambassade envoyée par un roi ou rajah cingalais, que Pline appelle *Rachia,* prenant peut-être le titre pour le nom. Lorsque les Portugais, en 1506, s'établirent à Ceylan, le principal monarque était le roi de Cotta et tenait sa cour à Columbo : on nommait Candea ou Kandi la province ou royaume du centre de l'île, qui depuis parait être devenue la souveraineté principale. Les Portugais s'étaient rendus maîtres des côtes, ils ne tentèrent point la conquête de l'intérieur du pays, dont la situation élevée et les épaisses forêts rendaient l'accès difficile. En 1660, ils furent chassés par les Hollandais. Ceux-ci eurent en 1759 des contestations avec le roi de Kandi : elles se terminèrent en 1766 par un traité, dans lequel ce prince, en cédant aux Hollandais les côtes dont ils étaient en possession, se reconnut leur tributaire, et s'engagea à leur vendre chaque année une certaine quantité de cannelle à un prix médiocre. Tout nouvellement la partie de l'île, dont les Hollandais étaient maîtres, a passé dans les mains des Anglais, qui font des efforts pour conquérir l'île entière. [Mais, après s'être emparé de Kandi, ils ont éprouvé des revers en 1803 et sont jusqu'ici forcés

de se contenter, comme les Portugais et les Hollandais, de la possession des côtes. Les relations qu'ils ont publiées dans ces derniers temps, ont ajouté à nos connaissances géographiques sur cette île (*a*).]

[*Antiquités.* Dans l'intérieur de Ceylan on trouve les ruines de plusieurs villes et des monumens qui offrent des traces de constructions et de progrès dans les arts supérieurs à tout ce que l'on voit aujourd'hui, et qui indiquent une civilisation beaucoup plus avancée que celle des peuples qui habitent cette île actuellement. On y a découvert aussi des inscriptions dont le sens inconnu aux natifs actuels confirme cette opinion. Telle est l'immense figure d'homme que l'on voit à Biligamme-Corle, à huit milles géographiques au nord de Matura, et sur-tout les ruines de la grande ville d'Anurogdburro, dans la province de Noure-Calava, près de celle de Jafnapatam, ville où les rois arabes, anciens possesseurs de cette île, faisaient leur résidence, et où se voit encore le temple qui a servi à leur sépulture (*b*).]

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Gouvernement. — Lois. — Population. — Colonies. — Armées. — Marine. — Importance et relations politiques.

Religion. Les habitans de Ceylan suivent l'antique culte de Boudh. Ils représentent ce dieu avec des cheveux courts et crépus, parce que, suivant leur tradition, il les coupa avec une épée d'or, qui produisit cet effet. On croit que le culte de Boudh a pris naissance à Ceylan, et que c'est de là qu'il s'est répandu dans l'Inde, le Tibet, et même jusqu'en Chine et au Japon : c'est du moins l'opinion reçue à Siam, au Pégou, etc. Boudh était sans doute, comme Confucius, quelque philosophe qui florisait vers l'an 540 avant l'ère chrétienne, et qu'on aura déifié. Cette religion offrant plus de raison et de bon sens que les visions des brames, ses sectateurs méritent un peu plus de croyance que les rêves ridicules et la chronologie millionnaire des Pundits. D'autres pensent que le culte de Boudh est originaire de l'Inde au-delà de Gange. Au reste, les prêtres de Boudh diffèrent de ceux de Brama en trois points principaux. Ils peuvent quitter le sacerdoce ; ils mangent de la viande, quoiqu'ils ne se permettent pas de tuer les animaux ; enfin ils ne forment point une caste à part, mais ils sont tirés des différentes classes de la société (1). [Les Cingalais ou les habitans de l'intérieur sont extrêmement superstitieux.]

(*a*) Percival, *Account of Ceylan*, 2e édit, p. 430. (*b*) *Ibid.* p. 220-221 et 252.
(1) Wesdin, p. 429.—*As. res.* t. VI, p. 423.

Gouvernement. [Les habitans des côtes sont, depuis la conquête des Portugais, sous la domination des Européens, et actuellement sous celle des Anglais. Ceux de l'intérieur obéissent tous à un roi despotique qui réside à Kandi, à la réserve cependant d'un petit nombre de sauvages nommés Vedahs, qui vivent indépendans dans les montagnes situés au nord de l'île (*a*).]

Population. On ne sait rien de positif sur la population de Ceylan. La civilisation du pays n'étant pas très-avancée, il est probable que l'île n'est pas fort peuplée. Il faut regarder comme des fables ce que quelques auteurs ont écrit de ses cent villes. A peine pourrait-on en citer une qui méritât ce nom.

Importance et relations politiques. Ceylan n'a d'importance que sous le rapport commercial, et de célébrité que par la cannelle et les pierres précieuses qu'elle produit. Le port de Trinquemale, à l'est, est d'un grand intérêt pour les Anglais, parce qu'il n'y en a point d'autre sur la côte orientale de l'Indostan; et, dans le cas d'une révolution qui les obligerait de quitter l'Indostan, ils trouveraient à Ceylan un vaste asile, au moyen duquel leur crédit se perpétuerait, et leur commerce pourrait se continuer dans ces contrées lointaines.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et usages.—Langage, littérature, éducation.—Villes principales de Ceylan intérieur et de Ceylan extérieur.—Manufactures et commerce.

Mœurs et usages. Les naturels de Ceylan sont appelés Cingalais: on ignore d'où vient cette dénomination. Ils ne sont pas si noirs que les habitans du Malabar. Leurs mœurs et leurs usages diffèrent peu de ceux des Indous; ils ont de même les divisions par caste. Les frères y peuvent, comme au Tibet, avoir une femme en commun; mais la polygamie y est aussi permise aux hommes. En général, la chasteté est une vertu, dont à peine on a l'idée en Orient. Le commerce des deux sexes y est regardé comme infiniment plus indifférent que l'usage de certaines nourritures (1). [On parle à Ceylan un langage particulier à l'île, dont le portugais est la base, mais considérablement mélangé avec beaucoup de langues indiennes et européennes, et particulièrement le français (*b*);] néanmoins une partie des habitans entendent la langue talmud et celle du Malabar. Les officiers du prince, comme dans l'Inde

(*a*) Percival, p. 232. (1) Wesdin, p. 435. (*b*) *Ibid.* p. 136.

au-delà du Gange, sont décorés d'une chaîne d'or. [Les Cingalais sont extrêmement propres et boivent sans toucher le vase avec leurs lèvres et en versant immédiatement la liqueur dans leur bouche. Leurs maisons sont petites, basses, et construites avec de l'argile et des bambous. Dans l'intérieur de l'île, où ils craignent les attaques subites des bêtes féroces, ils construisent leurs chétives huttes sur la pointe des rocs et sur les sommets des arbres (*a*). Ils traitent leur femmes avec douceur et sur un pied d'égalité qui se rapproche des mœurs européennes (*b*). Knox prétend qu'autrefois ils brûlaient leurs morts, mais il est certain qu'actuellement ils les enterrent; ils sont en général sérieux et même tristes; ceux des côtes imitent le plus qu'ils peuvent les manières européennes, tandis que ceux de l'intérieur les ont en horreur.]

[Les Bedahs ou Veddahs paraissent une race entièrement différente des Cingalais; ils sont moins bruns et de couleur cuivrée; ils sont bien faits, portent de longues barbes, nouent les cheveux sur le sommet de leur tête et vont presque entièrement nus. Ils résident principalement dans la province de Bintan, qui est au nord-est de l'île et dans la direction de Trinquemale et Batacolo. Il y en a encore sur les limites de Jafnaptam, à l'ouest et au sud-ouest; ces derniers sont les seuls qui aient été vus des Européens, ils subsistent entièrement par la chasse; et, comme les nègres de l'intérieur de l'Afrique, lorsqu'ils veulent commercer, ils s'approchent des lieux habités, y déposent au pied d'un arbre ce qu'ils veulent donner en désignant par diverses emblèmes ce qu'ils désirent, et viennent reprendre ensuite à la même place ce qu'on y a déposé en échange (*c*).]

[*Villes principales.* On doit suivre dans l'énumération des villes ou villages de cette île la division à la fois naturelle et politique qui la partage en deux parties, c'est-à-dire commencer par le vaste plateau de l'intérieur ou les états du roi de Kandi, division que nous nommerons *Ceylan intérieur,* et ensuite les côtes qui, plus basses et plus fertiles, entourent les montagnes de l'intérieur et sont possédées par les Européens: nous leur appliquerons la dénomination de *Ceylan extérieur.*

[Kandi est au centre de l'île et la capitale de l'intérieur; elle fut prise par les Portugais en 1590, et par les Hollandais en 1764; les Anglais s'en emparèrent aussi en février 1803, et un des officiers de l'expédition décrit de la manière suivante cette profonde retraite de la puissance suprême des natifs.]

« Les environs de la ville de Kandi surpassent tous les lieux de la terre par leur agrément et leur fertilité. Des montagnes cultivées jusqu'à leurs sommets, offrant de distance en distance des villages, des ruisseaux, et de nombreux bestiaux, de riches vallées couvertes de

(*a*) Percival, p. 192. (*b*) *Ibid.* p. 194. (*c*) *Ibid.* p. 283 et suiv.

bois, au milieu desquels on distingue l'arec, le cocotier, le limonier, l'oranger; des champs magnifiques ensemencés de riz ou d'autres grains, et arrosés par divers ruisseaux qui coulent des montagnes; tout se réunit pour former un tableau à la fois enchanteur et extraordinaire. Le palais est une masse immense de bâtimens. La ville peut avoir deux milles de longueur. Elle consiste en une rue fort large, au bout de laquelle on aperçoit le palais. Il y a bien quelques autres rues qui viennent y aboutir, mais elles sont fort petites. Les maisons sont presque toutes bâties en terre. Elles ont toutes une élévation de cinq marches au-dessus du sol. Le palais est bâti en pierres, revêtues d'un ciment remarquable par sa blancheur. Sa forme est un carré d'une grande dimension, dont un des côtés reste encore à terminer. L'on a ménagé au centre une petite enceinte carrée qui sert de cimetière aux rois de Kandi. Le palais contient un grand nombre de chambres, dont les murailles offrent une multitude d'inscriptions et de dessins représentant les figures les plus grotesques. L'on voit dans une chambre la statue colossale de Boudh en bronze, représenté dans l'attitude d'un homme assis, et ayant deux statues plus petites à ses pieds. La rivière de Kandi est belle et poissonneuse, mais le roi n'y permet jamais la pêche (*a*).

Après Kandi, la ville la plus importante de *Ceylan intérieur* est Digliggy-Neur, à environ 10 milles à l'est de Kandi, ensuite Nilunby-Neur, à 6 milles au sud de cette dernière ville (*b*).

La capitale de la domination européenne ou de *Ceylan extérieur* a de tout temps été Colombo sur la côte sud-ouest. Le port n'est pas bon, mais la ville est bien fortifiée, et le palais du gouverneur est construit avec élégance; il n'a qu'un étage, et un balcon pour prendre le frais (*c*). L'île étant de toute part exposée aux brises de mer, le climat y est moins chaud que dans l'Indostan, et n'offre point les dangers de l'air marécageux de Batavia. Il y a une imprimerie à Colombo, où les Hollandais ont fait imprimer des livres religieux en langues talmud, malabare et cingalaise. Il paraît que le nom de Colombo, ainsi que celui de Negombo, forteresse à quelques milles au nord de cette capitale, sont indigènes. [Le pettah ou le faubourg des noirs, est, à Colombo, composé de maisons élégantes, construites et habitées par des Hollandais. Colombo est une des villes les plus peuplées de l'Inde et celle ou l'on trouve la population la plus mélangée; il y a des individus de presque toutes les nations de l'Asie et de l'Afrique (*d*)]. Jaffna ou Jafnapatan était un établissement hollandais dans une île détachée. [Cette île est une des parties les plus fertiles de Ceylan et une des mieux habitées, elle formait autrefois un état séparé]. Jaffna a un port et une bonne forteresse. C'est avec

(*a*) *Asiatic register, for* 1804, p. 13. London, 1806. (*b*) Percival, p. 252.
(*c*) *Ibid.* p. 514. (*d*) Percival, p. 186.

Negumbo et Colombo les villes les plus saines. Condatchey est une mauvaise place dans un territoire sablonneux. Elle est près le golfe de Manaar, où se fait la pêche des perles. Les bas-fonds du port de Rama ou d'Adam fournissent une quantité considérable de cette précieuse production. N gombo a un bon port. Ses environs abondent en canneliers.

En avançant à l'est, la côte est remplie de bancs de sable et de rochers; mais Trinquemale, à l'embouchure de la Mowil-Ganga (le Gange de la grande carte de Taprobane de Ptolémée), est défendue par une forteresse, et offre un des plus beaux ports du monde: le climat en est extrêmement mal-sain. Batacolo, port moins considérable, est sur la même côte. [Du même côté Chilon, Calpenteen, Manaar et Pointe-Pedro, offrent des ports passables pour de petits bâtimens (*a*).]

Le sud de Ceylan, qui abonde en pierres précieuses et autres riches productions, a particulièrement attiré l'attention des navigateurs. Matura était une factorerie hollandaise, près du promontoire le plus méridional nommé Dundra. L'on trouve dans le voisinage d'excellente cannelle et plusieurs variétés de pierres précieuses (1). Gale ou Galle est à l'ouest de Matura, près d'une pointe du même nom. C'est une jolie ville, bien fortifiée, située sur l'angle saillant d'un rocher (2). [C'est après Trinquemale le port le plus commode (*b*) pour de grands vaisseaux; Barbereen et Caltura sont de ce côté deux autres ports convenables seulement pour de petits bâtimens.]

Manufacture et commerce. Il ne paraît pas que l'île ait aucune manufacture: mais les naturels savent travailler l'or et l'argent. Les vaisseaux hollandais avaient coutume de partir de Galle, chargés de cannelle, de poivre, et d'autres épices. Les perles et les pierres précieuses faisaient aussi un article d'exportation. Le bois de Colombo est d'un usage récent. Il tire son nom de cette capitale. On ignore jusqu'à présent le lieu où il croît. [On fabrique beaucoup de rack ou d'eau-de-vie de riz dans le voisinage de Colombo et sur les mêmes côtes. On exporte aussi de Ceylan du sucre grossier, des noix de cocos, de l'huile, du miel, de la cire, du corail, de l'ivoire et divers fruits. On y importe du riz, des toiles de coton, des calicos, des pièces de toiles imprimées, de la mousseline grossière, des bas, de la porcelaine, de l'étain, du cuivre et divers petits ustensiles. On y porte aussi de Bombay des oignons, et une espèce de poisson nommé bomboes. A Barbareen il y a une manufacture de cordages et de câbles faits de noix de coco (*c*).]

(*a*) Percival, p. 59. (1) Thunberg, t. IV, p. 195, 231. (2) *Ibid.* p. 194.
(*b*) Percival, p. 231. (*c*) Percival, p. 137 et 150.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat. — Aspect du pays. — Sol et agriculture. — Rivière. — Montagnes. — Forêts. — Végétaux. — Animaux. — Minéraux. Pêches des perles. — Iles voisines de celle de Ceylan.

Climat. Le climat de Ceylan est à peu près le même que celui du continent qui lui est contigu. L'île néanmoins étant environnée de la mer de tous côtés, l'air y est plus frais et plus salubre. [On doit observer que les hautes montagnes de l'intérieur partagent les effets des moussons, comme à l'égard des côtes de Malabar et de Coromandel, à l'ouest, la saison des pluies a lieu dans les mois du mai, juin et juillet, comme sur la côte de Malabar. Dans les mois d'octobre et de novembre au contraire, c'est le nord de Ceylan qui éprouve la saison pluvieuse et les effets des moussons, tandis que dans le sud il n'y a que quelques ondées partielles (*a*).]

Aspect du pays. L'aspect du pays est à peu près le même que celui de l'Indostan méridional. Il présente au centre un plateau large et élevé, qui, s'abaissant, forme de toute part des côtes basses de six ou huit lieues de largeur. De hautes montagnes, d'épaisses forêts remplies d'arbres et de plantes aromatiques, arrosées par des rivières et des ruisseaux, offrent une agréable variété, et font que les Indous regardent cette île comme un paradis.

Sol et agriculture. Les vallées sont d'un terrain gras et fertile; le sol donne par la culture une grande quantité de riz et autres végétaux utiles. [On cultive maintenant dans les jardins, et sur-tout dans les environs de Colombo, l'arbre qui produit la cannelle, principale richesse de l'île. Cet arbre croît aussi sauvage en grande abondance. Les habitans de l'intérieur ont fait peu de progrès en agriculture; chaque village cultive en commun les champs qui lui appartiennent. Ils labourent avec des bœufs. On cultive aussi le café sur les côtes.]

Rivières. [La principale rivière de Ceylan est la Mowil-Ganga, qui prend sa source au sud-est de Kandi, tourne autour de cette ville et se décharge dans la mer à Trinquemale. La Muli-Wadi est ensuite la plus considérable, elle prend sa source près du pic d'Adam, une des plus hautes montagnes de l'île, et se décharge dans la mer par divers bras près de Colombo, Nigumbo, Pantura et Caltura; le plus grand de ces bras s'appelle la rivière Mutwal ou Calana-Ganga, et se décharge dans

(*a*) Percival, p. 57.

la mer à environ trois milles du fort de Columbo ; mais cette description de M. Percival ne s'accorde pas avec la carte jointe à son ouvrage. D'après cette carte, réduite par Arrowsmith sur celle qui se trouve dans la possession de la compagnie des indes anglaises, la Mutwal et le Muli-Wadi, forment deux rivières séparées et qui ne se joignent dans aucune partie de leurs cours.]

Montagnes. Ptolémée nomme Malea la chaîne qui court nord et sud. Ce mot, dans la langue du pays, signifie montagne, comme celui de Ganga signifie rivière. Dans Ptolémée, la partie du nord est nommée Galibe. Il paraît que ces montagnes sont granitiques, et qu'on y trouve beaucoup de pierres précieuses engagées dans du quartz. Le Pic, auquel les mahométans ont donné le nom d'Adam, est le plus élevé. Dans le samscrit, il est appelé Salmala. On prétend que c'est de là que Boudh est monté au ciel.

Forêts. L'île de Ceylan a une grande quantité de forêts très-étendues, qui servent de retraite à des éléphans sans nombre. L'habile voyageur Thunberg a décrit les plantes de ce pays, et sur-tout l'arbuste précieux qui produit la meilleure cannelle.

Végétaux. Les principales productions végétales sont le palmier rondier et le talpat, le licuala épineux, de l'écorce duquel on se sert pour écrire et pour faire des parapluies ; l'ophiorrhiza mungos, la crotalaire, l'arbre puant, l'ophiose serpentaire et autres.

Animaux. Les éléphans se trouvent particulièrement dans la partie méridionale de l'île, et ne le cèdent en beauté qu'à ceux de Siam. On les chasse principalement dans les environs de Matura. On y trouve des buffles sauvages, et les cultivateurs en emploient de privés. Les sangliers y sont en grand nombre. On y voit quelques tigres, des ours, des chakals, diverses sortes de daims et de singes. Des alligators, espèce de crocodiles, dont quelques-uns ont jusqu'à 18 pieds de longueur, fréquentent les rivières de l'île. Le paon étale à Ceylan son magnifique plumage (1).

Minéraux. Nulle part la minéralogie n'offre plus de beautés et plus de richesses. Sans parler du fer, de l'or, de la plombagine, etc. on trouve le rubis, le saphyr, la topaze et un grand nombre de pierres précieuses, dont Thunberg a donné la liste. Il faut ajouter à cela les quartz ; le plus beau est le violet, connu sous le nom d'améthiste. La véritable émeraude qu'on croyait particulière au Pérou, la tourmaline, l'œil de chat, etc., s'y rencontrent pareillement. [On recueille une petite quantité de Mercure à Cotta, à six milles de Columbo (*a*).]

Pêche des perles. La pêche des perles mérite d'être décrite en détail. Elle commence vers la mi-février sur le rivage nord-ouest, et continue

(*a*) Percival, p. 359. (1) *View of Hindostan*, t. 1.

jusqu'au milieu d'avril, époque où la mousson sud-ouest commence: alors le village de Condatchey, dans le golfe de Manaar au nord-ouest de l'île, est rempli d'un mélange de gens de toute couleur, de tous états et de tout pays. Des tentes, des huttes, des boutiques, de vastes bazars couvrent la côte. La mer offre le spectacle varié d'un grand nombre de bateaux qui se rendent sur les bancs, ou qui en reviennent chargés des richesses qu'on y a pêchées. Les plongeurs sont sur-tout des chrétiens. Ils plongent depuis cinq jusqu'à dix brasses, restent sous l'eau deux minutes, et rapportent communément dans leurs filets une centaine d'huîtres. [On prétend qu'en 1797, un pêcheur d'Anjengo est resté sous l'eau pendant six minutes (*a*).] Presque toutes ces perles sont formées autour d'un grain de sable ou autre corps étranger, à peu près comme les diverses couches d'un oignon. Les jaunes, ou de couleur d'or, sont les plus estimées des naturels. Quelques-unes sont d'un rouge brillant, mais celles d'un gris foncé ou noirâtre n'ont aucune valeur.

ILES VOISINES DE CELLE DE CEYLAN.

Parmi les autres îles des côtes de l'Indostan ou voisines de Ceylan, il en est peu qui méritent qu'on en fasse mention.

[Au nord de Ceylan sont quelques petites îles auxquelles les Hollandais ont donné les noms d'Amsterdam, Leyde, Delft, etc.; ces petites îles, avec celles de Manaar et de Ramiseram, forment comme une espèce de prolongation de la pointe de Ceylan et semblent indiquer que cette grande île fut autrefois jointe au continent.]

Les Lacdives et les Maldives n'offrent qu'un intérêt médiocre. Dives, en langue indienne, signifie île. C'est des Maldives et des Lacdives que parle Ptolémée, lorsqu'il dit qu'on trouve jusqu'à 1,300 îles avant d'atteindre Ceylan. Les premières forment une enceinte oblongue : elles ne sont séparées que par une mer basse : elles sont gouvernées par un chef qui porte le nom ou le titre d'Atoll. [Les habitans des Maldives ressemblent beaucoup aux Cingalais de l'île de Ceylan, et paraissent être la même race d'hommes.] Le commerce y consiste en coquilles nommées *cauris*, en noix de coco, et en poissons.

Le groupe des Lacdives, quoiqu'elles ne soient qu'au nombre de 30, est plus étendu. On y trafique aussi en noix de coco et en poissons. L'ambre gris flotte souvent dans leur voisinage.

Il a été parlé des îles d'Andaman et de Nicobar, dans ce qui concerne l'Inde au-delà du Gange dont elles font partie.

(*a*) Percival, p. 91.

PERSE,

RENFERMANT LE ROYAUME DE PERSE PROPREMENT DIT, OU LA PERSE OCCIDENTALE, ET LE ROYAUME DE CANDAHAR, OU LA PERSE ORIENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Division. — Nom. — Etendue. — Population. — Progrès de la géographie. — Provinces. — Perse orientale — Anciens monumens.

Division. La puissante et ancienne monarchie des Perses a été, pendant la plus grande partie du siècle dernier, livrée à des discordes civiles qui ont anéanti son importance politique et livré à l'avilissement ses habitans, autrefois célèbres par leur sagesse et par leur douceur naturelles. Deux grandes divisions se sont établies dans l'empire, partagé en contrée orientale et occidentale; tandis que les provinces voisines de la mer Caspienne, défendues par leurs montagnes, se sont fait une sorte d'indépendance. Ces circonstances ne permettent guère de donner une description exacte du pays. Cependant la main de la nature en ayant pour ainsi dire fixé les limites, une pareille entreprise devient moins difficile. Nous donnerons la description de la Perse telle qu'elle était du temps de Chardin, en y joignant ce qu'on en a appris par les informations les plus authentiques et les plus récentes.

Nom. Le nom de Perse tire son origine de la province de Pars ou Fars, comme l'Angleterre a tiré le sien d'une petite tribu de cette île. Ce nom cependant est peu connu des naturels. Iran est la dénomination sous laquelle, de temps immémorial, sont connues les vastes régions situées au sud et à l'ouest de la rivière Oxus ou de Gihon, qui est l'Amou des Russes et des Tatares. Les autres provinces situées au-delà de cette rivière se nommaient autrefois An-Iran.

Etendue. La Perse, située entre le 25e et le 43e degré de latitude nord, et entre le 43e et le 68e degré de longitude à l'orient de Paris, a une étendue de plus de 1,050 milles de longueur depuis les montagnes et les déserts qui, avec la rivière d'Araba, forment les limites orientales de l'Indostan jusqu'aux montagnes occidentales d'Elewend et autres limites de la Turquie d'Asie; sa largeur est d'environ 900 milles du sud au nord, depuis les déserts de la mer des Indes habités de tout temps par des tribus sauvages d'arabes qui sont ichtyophages, jusqu'aux autres déserts qui avoisinent le lac d'Aral.

Population primitive. Il paraît que la population du pays monta-

gneux de la Perse est indigène. On ne peut du moins citer aucune nation qui l'ait précédée. Tous les écrivains, depuis Scaliger et Juste-Lipse jusqu'à William Jones, s'accordent à lui donner une origine schythique et à reconnaître en elle la souche de toutes les nations scythiques ou gothiques. Tandis que les Scythes de la partie méridionale d'Iran faisaient des progrès dans la civilisation, des tribus plus septentrionales et encore barbares se répandaient autour de la mer Caspienne et du Pont-Euxin. D'elles sortirent les nations puissantes des Gètes et des Massagètes, les Gogs et les Magogs des orientaux, et quelques autres qui habitent le nord et l'est de l'Immaüs ou Belour-Tag. D'elles aussi sortirent ces nombreuses colonies conquérantes qui, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, vinrent s'emparer de la plus grande partie de l'Europe. Il paraît cependant que les Mèdes et les Parthes doivent leur origine aux Sarmates ou aux Esclavons, et qu'ayant quitté leur pays situé sur les rives du Volga, ils suivirent la chaîne des montagnes de la Circassie, et vinrent s'établir au sud de la mer Caspienne, siége ancien de la Médie et de la Parthénie. Le Caucase fut, de tout temps, comme un point central d'immigrations et d'émigrations de l'est à l'ouest. De là cette variété dans les races et dans le langage, laquelle subsiste encore aujourd'hui. Le savant William Jones n'a pas hésité d'avancer que la langue persanne et le zend ont la même origine que le gothique, le latin et le grec; mais il croit que le pehlave provient de l'assyrien et du chaldaïque. [On distingue actuellement en Perse les tribus guerrières, la plupart originaires du turkistan, qui sont le peuple dominateur, et les Perses, considérés comme originaires du pays nommé Elrat ou Thatjik (*a*).]

Progrès de la géographie. Les guerres qui eurent lieu entre les Perses et les Grecs, n'ont pas peu contribué à jeter des lumières sur l'ancienne géographie de ce pays. Hérodote, le père de l'histoire, né à Halicarnasse, colonie grecque, a fait des vingt satrapies ou grandes provinces de la Perse, sous le règne de Darius Hystapes ou Ghushtap, une description qui a été savamment éclaircie par le major Rennell. Notre plan, au reste, n'embrasse que les provinces et les limites modernes. L'on doit néanmoins faire attention que ces limites étant formées par des chaînes de montagnes ou par des rivières, elles coïncident souvent avec les anciennes.

Provinces. Les provinces actuelles de la Perse sont : 1° la Géorgie, ou plutôt le Gurgustan, dans lequel on doit comprendre le Daghistan et le Chirvan. On peut les regarder comme l'Albanie des anciens; nom donné en divers endroits à des régions montagneuses. [Le Daghistan appartient presque en entier aux Russes, qui sont maîtres de Terkou et de Derbent.]

(*a*) *Tableau de la Perse actuelle*, manuscrit.

2° L'*Erivan* ou Arménie persanne, formé d'une grande partie de l'ancienne Arménie; il est compris entre le Kour ou *Cyrus* au nord, et l'Aras ou *Araxes* au midi. [Erivan en est la capitale, et cette province est un démembrement de l'Azerbaïdjan ou Aderbijan. Près de là est le Kourdistan persan, dont les principales villes sont Sine, Hamadan, Kermanshah, etc.]

3° L'*Aderbijan* renferme le Mogan, qui est l'*Atropatena* des anciens. La capitale est Tebriz ou Tauris.

4° Le Ghilan sur la mer Caspienne. C'est le *Gela* des anciens. La capitale est Recht.

5° Le *Mazendéran* ou Thabristan termine la liste des contrées qui sont sur la mer Caspienne. Au sud, il est entouré par une haute branche du Caucase. C'est là que résidaient les *Mardi* de l'histoire ancienne; ils avaient à l'est la célèbre province d'*Hyrcanie*, qui forme aujourd'hui le Corcan et le Dahistan. [Les principales villes du Mazanderan sont Estirabâd, Sari, Fehrabad. Près de là est le district de Djordjan ou Gurgian, aujourd'hui presque inhabité.]

6° En retournant à l'ouest on trouve l'*Irac-Ajemi*, qui correspond à l'ancienne *Ecbatane*. Au sud est Ispahan, long-temps la capitale de la Perse.

7° Le *Chosistan* ou Louristan s'étend vers le Tigre. Sa capitale, Bassora ou Basra, après une attaque vaine faite dernièrement par les Arabes, est restée entre les mains des Turcs. [Ce pays répond à l'ancienne *Susiane;* ses villes principales sont Toster ou Suze et Hawize, capitale d'un petit canton qui porte ce nom, et qui est l'Ahwaz de d'Anville.]

8° La célèbre province de *Fars* ou la Perse propre. Des montagnes l'entourent au nord, à l'ouest, au sud. A l'est, un désert la sépare du Kerman. C'est là que sont situées la belle ville de Schiras et celle d'Istakar, où se trouvent aussi les ruines de *Persepolis*.

9° Le *Kerman*, dont la capitale porte le même nom. C'est l'ancienne *Carmanie*.

10° Le *Laristan* ou Germ, petite province sur le golfe Persique, au sud-est de la province de Fars. [Les côtes du golfe Persique, qui bornent cette province au midi, sont habitées par des tribus d'Arabes indépendans.]

11° A l'est du *Kerman* est la grande province de *Mékran;* elle s'étend jusqu'aux déserts de l'Inde. C'est l'ancien *Gadrustan* ou la *Gédrosie*. Cette province a toujours été stérile et couverte de déserts. La géographie ancienne n'y indique aucune autre ville que celle de *Pura*, place peu importante située sur l'extrême frontière, et qui est probablement Borjiau.

12° Le *Ségistan* ou Sistan, autre vaste province frontière vers l'est,

était principalement l'*Arachosie* et la *Saranga* de l'antiquité, au lieu que la province de *Paropamisus* faisait partie du Kandahar et des limites nouvelles de l'Indostan.

13° La dernière province de la Perse moderne est le *Khorasan*, qui la termine au nord-est. [Les trois quarts seulement du Khorasan appartiennent à la Perse occidentale. Le territoire de Merw est occupé par les Usbecks, et celui de Herat dépend encore du roi de Kandahar, de Cachemire et de Kaboul (*a*).] Vers ce point, le Khorasan est borné par le Gihon ou *Oxus*, et au sud par le lac de Zèré ou Zurra, qui est le grand *Aria Palus* de l'antiquité. Les provinces classiques enclavées dans le Khorasan sont, au nord, *Margiana*, et, au sud, *Aria*.

Outre les provinces dont il vient d'être fait mention, et indépendamment de la Turquie asiatique qui est à l'ouest, l'ancienne Perse comprend la *Bactriane* ou Balk, royaume de 350 à 440 milles carrés; et, de l'autre côté de l'*Oxus*, la *Sogdiane* sur la Sogd, rivière qui traverse la moderne Samarkand. [Ces contrées furent pendant quelque temps réunies à la Perse moderne sous Nadir-Schah, vers le milieu du siècle dernier.] La quinzième satrapie d'Hérodote renfermait encore les *Saces* et les *Caspiens*, probablement le pays de Shash, et quelques autres tribus près de la mer Caspienne. A l'ouest, cette province confine à la *Khorasmie* qui appartenait à la seizième satrapie d'Hérodote. C'est aujourd'hui l'espace désert de Kharism avec le petit territoire de Khiva. [La côte maritime depuis les environs de Gomron ou de Bender-Abassi jusqu'au Schat el Abiad, est occupée par diverses tribus d'Arabes qui sont de la secte des Sunnis, et par conséquent ennemis des Persans, mais cependant soumis au roi de Perse, et qui lui paient un tribut annuel (*b*).]

Les pays dont on vient de faire mention forment une partie considérable de ce qu'on appelle aujourd'hui la Tatarie indépendante; ce qui les concerne a été de tout temps si intimement lié avec l'histoire de la Perse, que nous essaierons de les décrire à la suite de cet article.

Progrès de la géographie. Les auteurs dans lesquels on peut puiser ce qui a rapport aux progrès de la géographie de la Perse sont, chez les anciens, Strabon, Pline, les historiens d'Alexandre, etc.; dans le moyen âge, les écrivains arabes Ebn-Haukal, Abulféda, etc.; et parmi les modernes, Chardin et d'autres célèbres voyageurs.

Epoques historiques. Les principales époques historiques de l'empire des Perses peuvent être rangées dans l'ordre suivant :

Histoire ancienne. 1° Selon Justin, les *Scythes* ou habitans encore barbares de la Perse conquirent une grande partie de l'Asie, et attaquèrent l'Egypte environ 1,500 ans avant le règne de Ninus, fondateur du royaume d'Assyrie, c'est-à-dire, autant qu'on peut le conjecturer

(*a*) *Tableau de la Perse actuelle*, manuscrit. (*b*) Olivier, t. VI, p. 105.

d'après les faibles lueurs de la chronologie de ces temps anciens, environ 3,660 ans avant l'ère chrétienne. La civilisation des Egyptiens, peuple d'origine assyrienne, comme semble le prouver le langage cophte, favorisée par des circonstances locales, doit remonter à des temps plus anciens, et leur chronologie paraît dater d'environ 4,000 ans avant J. C. L'autorité vénérable de l'Ecriture sainte atteste cette ancienne civilisation de l'Egypte. Il est probable que les Perses avaient établi au nord-est de la rivière *Oxus* le premier siége de leur empire, et que la monarchie assyrienne occupait l'Euphrate et le Tigre avec le sud-ouest de la Perse.

L'histoire des Assyriens commence avec Ninus, environ 2,160 ans avant J. C. On dit que ce prince fit un traité d'alliance avec le roi d'Arabie, et que, de concert avec lui, il subjugua toute l'Asie, à l'exception de l'Inde et de la Bactriane; c'est-à-dire, suivant les dénominations anciennes, l'Asie mineure et la partie occidentale de la Perse.

2° On croit que Zoroastre, roi de la Bactriane, fut contemporain de Ninus. Il inventa, dit-on, la magie, c'est-à-dire que ce fut un homme instruit, qui sut, par des moyens naturels, produire des effets qui parurent extraordinaires. L'histoire de ce législateur se perd dans les ténèbres des temps reculés.

3° Cyrus fonde l'empire persan 557 ans avans l'ère chrétienne. Bientôt après il s'empare de Babylone. C'est ce grand événement qui fit connaître les Perses aux nations civilisées de l'ouest; car on fait remonter à Kayumarras, arrière-petit-fils de Noé, l'histoire des premiers Perses; et, dans les anciennes traditions, il est sur-tout question des guerres contre Touran et l'Inde; ce qui fait croire que la position primitive de ce peuple était dans la partie orientale de la Perse.

4° L'an 328 avant J. C., le premier empire de Perse fut renversé par Alexandre. Après la mort de ce prince s'établirent les monarchies grecques de la Syrie et le royanme grec de la Bactriane, dont le savant Bayer a donné une histoire intéressante. La fondation de ce royaume date de l'an 248 avant J. C. Il contenait plusieurs satrapies, parmi lesquelles on comptait la Sogdiane.

5° L'empire des Parthes commença aussi 248 ans avant J. C. Ce n'était que le renouvellement de l'empire des Perses sous un autre nom.

6° Vers l'an 220 de l'ère chrétienne, Ardshur ou Artaxerxe releva la branche des rois de Perse. Cette dynastie est connue sous le nom de Sassanides.

7° Les mahométans font la conquête de la Perse vers l'an du Christ 636. Le royaume de Perse se trouva rétabli dans le Khorasan l'an 820, et, après plusieurs révolutions, reprit sa première situation.

8° En l'an 934, la maison de Bouiah parvint au trône.

9° Celle de Sephi ou Sophi lui succéda en 1501; de là vint la dénomination de Sophi, donnée aux rois de Perse. Nous ne retracerons point ici les conquêtes de Gengis et de Timur ou Tamerlan.

10° Schah-Abas, surnommé le grand, prend les rênes de l'empire en 1586.

11° Les Afgans conquirent la Perse en 1722. Cet événement fut suivi, en 1736, de l'extinction de la maison des Sophis et de l'élévation de Nadir, surnommé Thamas Kouli-Khan, au trône impérial. Ce chef féroce était né dans le Khorasan. Le 20 juin 1747, il fut tué dans la même contrée, près de la ville de Mesched, après un règne de 11 ans. [Après sa mort, Ahmud qui commandait les Afghans dans le Kandahar, profita de la confusion qui suivit pour se rendre indépendant, et pour fonder un nouvel état aussi puissant que le reste de la Perse. Depuis cette époque, cette contrée est toujours restée divisée en deux royaumes séparés par des montagnes et des déserts.]

Histoire moderne. Nadir Schah eut pour successeur son neveu Adir, dont le règne fut court. A celui-ci succéda son frère Ibrahim. Cependant Timur Schah régnait dans le Caboul, le Kandahar, et les provinces limitrophes de l'Indostan. Profitant de la confusion à laquelle la Perse était livrée, il mit le siége devant Mesched, et prit cette place après un blocus de huit mois.

Une horrible anarchie suivit cet événement. La plume se refuse à décrire les horreurs qui se commirent. Tout fut dévasté, depuis le golfe Persique jusqu'en Russie. La férocité des chefs qui se disputaient l'empire, laissa par-tout des traces ineffaçables de destruction, et changea jusqu'au caractère du peuple, dont la prudence dégénéra en artifice, et le courage en cruauté.

Enfin, la partie occidentale de la Perse trouva quelque repos sous le gouvernement de Kerim-Khan, qui néanmoins ne prit point le titre de schah, mais se contenta de celui de vekil ou régent. Ce bon prince avait servi sous Nadir, dont il avait été le favori. A la mort du tyran, il était à Schiras. Il prit le gouvernement de cette ville, et fut soutenu par les habitans, qui étaient charmés de sa bienfaisance et connaissaient sa justice. Pour reconnaître cet attachement, Kerim embellit leur ville de beaux palais, de mosquées et de jardins magnifiques. Il répara les grandes routes, rebâtit les caravanserais. S'il devait aux armes la puissance dont il fut revêtu, du moins son règne ne fut souillé d'aucun acte sanguinaire. On loue sa charité envers les pauvres, et les efforts qu'il fit pour rétablir le commerce. Il parait qu'il mourut vers 1779, après un règne de vingt-un ans (1).

Une autre période de malheurs et de confusion suivit la mort de

(1) Pallas, t. II, p. 262.

Kerim. Son parent Zéki-Khan s'empara du gouvernement, qui lui fut contesté par un autre parent nommé Alimurad. Zéki contribua à sa propre perte par sa cruauté. Il fut massacré par ses troupes à Yezdekast, à six journées au nord de Schiras, sur la route d'Ispahan.

Alors Aboul-Futah, fils de Kerim, fut proclamé par les troupes et reconnu par Ali-Mourad; mais Sadek, son oncle, marcha contre lui, le détrôna et le fit enfermer après l'avoir privé de la vue. Ali-Mourad, qui était à Ispahan, se révolta contre l'usurpateur, assiégea Schiras à la tête de 12,000 hommes, prit cette ville, et fit mourir Sadeck avec trois de ses enfans. Ali-Mourad fut alors regardé comme paisible possesseur du trône de Perse. Cependant, après la mort de Kerim, un eunuque, appelé Aga-Mehemet ou Akau, s'empara du Mazendéran, où il se rendit indépendant. En marchant contre lui, Ali-Mourad fit une chute de cheval dont il mourut sur-le-champ. Son fils Djaffar prit le sceptre; mais il fut défait par Mehemet à Yezdekast, et il se retira à Schiras.

En 1792, Mehemet conquit les villes de Kasbin et de Téhéran ou Tahiran. Ayant joint ses troupes à celles d'Ali, khan de Hamsa, qui s'était aussi rendu indépendant depuis la mort d'Ali-Murad, ils marchèrent vers Schiras où était Djaffar. Celui-ci y périt dans une insurrection. Son fils Luft-Ali s'enfuit dans les provinces méridionales; [mais il fut pris par trahison et livré à son ennemi, qui le fit périr en 1794 (*a*).]

Mehemet n'avait plus de rival, excepté Hidaet, khan de Ghilan, qui s'enfuit de Rasht, lieu de sa résidence, et fut tué près du port de Sinsili. Mehemet devint donc maître de toute la Perse occidentale. [Il entreprit alors la guerre contre les Russes qui avaient soustrait la Géorgie à la dépendance de la Perse. Avant de marcher contre eux, il soumit d'abord le Khorasan, ce qui donna le temps aux Russes de s'emparer de Derbent, de Bakou, de Chamaki et de toute la Géorgie. Mehemet, lorsqu'il se disposait à marcher contre eux, fut assassiné dans son camp le 14 mai 1797. Son neveu, Baba-Khan, lui succéda, et prit le nom de Fetah-Ali-Khan. Il paraît avoir gouverné jusqu'ici la Perse avec justice et déployé l'énergie qui convient à sa position (*a*). Cependant une nouvelle guerre a éclaté entre lui et la Russie en 1803, et la Géorgie est restée à cette dernière puissance.]

Perse orientale. Il nous reste à dire un mot de la Perse orientale, séparée en partie de l'occidentale par de hautes chaînes de montagnes. Cette séparation a non seulement donné lieu à de grands désastres dans ce vaste empire, mais elle occasionne encore une grande obscurité dans l'histoire ancienne de la Perse.

Les meilleurs matériaux concernant le royaume de Kandahar semblent être ceux qui ont été recueillis par le major Rennell, et cepen-

(*a*) Olivier, *voyage en Perse*, t. VI, chap. 6. (*b*) *Ibid.* p. 267.

dant ils n'apprennent pas beaucoup de choses. Il en résulte néanmoins qu'Ahmed Abdalla, premier roi de Kandahar, était originairement chef d'une tribu d'Afgans que Nadir-Schah réduisit sous son obéissance. A la mort de celui-ci, Ahmed reparut soudain au milieu de ses anciens sujets, et fonda un royaume considérable dans la partie orientale de la Perse. Ce royaume renfermait les provinces de l'Inde, cédées par le Mogol à Schah-Nadir. Ahmed établit sa capitale à Caboul, à une distance respectable derrière les montagnes d'Hindon-Koh; mais la déplorable anarchie qui régnait à l'occident de la Perse assurait suffisamment sa tranquillité.

Ahmed mourut vers 1773. Timur lui succéda et continua de résider à Caboul. L'on donna à cette monarchie le nom de royaume de Kandahar, qui était celui de la province centrale. Timur eut pour successeur Zemaun, qui probablement règne encore. Depuis la grande bataille de Panniput contre les Marattes, donnée par Ahmet-Abdalla en 1761, le royaume de Kandahar paraît avoir joui d'une paix constante et de toutes les douceurs qui résultent d'un gouvernement sage.

Vers l'est, la province la plus reculée de cette monarchie nouvelle comprend Cachemire (1), qui fut probablement soumise vers 1754. A l'ouest, suivant Rennell (2), le royaume de Kandahar s'étend jusque dans le voisinage de la ville de Terhiz ou Turshiz, sous la même longitude que Mesched. La province de Sindi, à l'embouchure de l'Indus, est aussi sous l'obéissance de Zemaun, ainsi que la partie occidentale du Moultan. Les Seiks, nation guerrière dont nous avons déjà parlé, possèdent la rive orientale de l'Indus, et la vaste et fertile province de Lahore. Les autres provinces de la Perse orientale sont: Kuttore, Caboul, Candahar, le Ségistan, le Mékran, la partie orientale du Khorasan, la province de Gaur; d'où il résulte une largeur moyenne d'environ 420 milles. Ce qui reste de Balk et de la grande Boucharie appartient à la Tatarie indépendante. Les principaux sujets de Zemaun sont les Afgans qui habitent les montagnes entre la Perse et l'Indostan, et que l'on peut regarder comme les fondateurs de l'empire. Ses autres sujets sont des Indous, des Persans et quelques Tatares. Ces détails sont tirés des voyages de Franklin, de ceux de Gmélin, qui parcourut les provinces septentrionales par ordre de l'impératrice de Russie; et enfin de la relation du voyage que Pallas fit en 1793 et 1794. [Il paraît que ce pays se trouve, depuis 1804, de nouveau déchiré par une guerre civile que se livrent trois compétiteurs qui s'en disputent la souveraineté, et dont l'un réside à Kaboul, l'autre à Kandahar, et le troisième à Herat (*a*).]

Anciens monumens. Parmi les monumens antiques de la Perse, on peut regarder les ruines de *Persepolis* comme les plus célèbres. Elles

(1) Forster, t. II, p. 14. (2) Rennell, p. 152. (*a*) Gaspari, *Lehrbuch der Erdbeschreibung*, part. 2, p. 217. Weimar, in-8°, 1809.

sont au nord de Schiras, au pied d'une montagne qui fait face au sud-ouest. Elles dominent la vaste plaine de Merdasht; la montagne de Rohumut forme à l'entour une enceinte qui ressemble à un grand amphithéâtre. Les bornes qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de décrire les portiques, les salles, les colonnes et les bas-reliefs que l'on y admire. Il s'y trouve des inscriptions en caractères qu'on n'a pu encore déchiffrer. On rencontre en divers endroits de la Perse de petits édifices et des grottes du même genre d'architecture. Il serait difficile d'assigner l'époque de leur construction; mais tout semble indiquer qu'elle est antérieure aux conquêtes des mahométans. Le plus curieux est celui de Kirmanchah, au pied du mont Bisoutoun, non loin d'Hamadan. D'autres monumens dignes de l'attention des voyageurs paraissent appeler leurs recherches et promettre de dédommager des peines que l'on prendrait pour en aller faire l'examen.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Gouvernement. — Population. — Armées. — Marine. — Revenus. — Importance et relations politiques.

Religion. La religion mahométane est aujourd'hui celle qui domine en Perse. Elle y fut introduite à la pointe de l'épée, et par conséquent au milieu des désastres et de la désolation. Les Persans néanmoins ont adopté un système de croyance plus modéré que celui des Turcs et des Arabes. Aussi sont-ils regardés comme des hérétiques par les autres musulmans (1). [Les Persans sont de la secte des Chias. On trouve cependant des Sunnis dans le Kourdistan et aux frontières orientales; mais ils sont l'objet d'une haine invétérée que l'on renouvelle dans le cœur du peuple par des spectacles annuels. Toutes les classes sont extrêmement adonnées à l'astrologie (*a*).]

Il paraît qu'il ne reste aucun des anciens Perses qui adoraient le feu, à l'exception peut-être d'un petit nombre qui vont encore visiter les éruptions volcaniques de Naphte près de Bakou, sur la côte occidentale de la mer Caspienne (2). Ces innocens idolâtres ont expiré sous le fer des mahométans, qui les représentaient comme des mangeurs d'enfans, et inventaient contre eux toutes sortes de calomnies. Nous apprenons de M. Hanway que ces guèbres ou infidèles adorent, près de Bakou, le feu, emblème d'Ormuzd ou du suprême Créateur (3). Ils reconnaissent, sous

(1) Chardin, t. VII de l'édit. in-12 en 10 vol. (*a*) *Tableau de la Perse actuelle*, manuscrit. (2) Gmélin, *Découvertes russes*, t. II, p. 19. Berne, 1779, 6 v. in-8°.
(3) Hanway's *travels*, t. I, p. 263.

le nom d'Ariman, un mauvais principe qu'ils croient issu de la matière; mais ces adorateurs du feu sont venus de l'Indostan quand Abas les chassa de leur pays. Ils sont encore en grand nombre près de Bombay, où ils se sont fait remarquer par leur coutume d'exposer les morts dans des espèces d'enclos où les oiseaux de proie vont les dévorer. Cet usage s'est propagé chez quelques autres peuples orientaux. M. Hanway assure qu'il se trouve ainsi quelques guèbres près d'Ispahan, dans un lieu nommé depuis Gueberabad, c'est-à-dire faubourg habité par les guèbres. [Il en existe aussi aux environs de Yezd, dans le Kerman (*a*).]

Les mullas ou prêtres mahométans se nomment en Perse, akonds, ce qui signifie lecteurs. Ils prêchent et font les fonctions de maîtres d'école (1). Les pechnamas sont au-dessus des mullas. La première dignité ecclésiastique est celle de sèdre ou grand pontife, et ensuite celle du scheik islam ou juge suprême de toutes les causes civiles; on l'appelle aussi sader-cassa ou grand-prêtre, et quelquefois nabab ou vicaire du prophète. [La troisième dignité est celle de casi ou de premier magistrat civil et religieux; la quatrième enfin est celle de muphti ou interprète suprême de la religion (*b*).] Les fakirs ou kalenders sont des moines vagabonds et d'effrontés mendians qui, sous le prétexte de la religion, forcent le peuple à les entretenir dans leur oisiveté. [Les chrétiens arméniens schismatiques dont le patriarche demeure à trois lieues d'Erivan, dans le lieu nommé Utch-Kilisia (les trois églises), sont répandus dans les provinces septentrionales; mais ils sont peu nombreux : il y a encore moins de catholiques. Les juifs sont, comme dans tout l'Orient, pauvres et avilis; leur nombre ne s'élève guère qu'à 30 ou 35,000, parmi lesquels se trouvent des restes de ces vieilles et célèbres tribus que les anciens rois de Perse arrachèrent à leur patrie et retinrent en captivité (*c*).]

Gouvernement. En Perse, comme dans toutes les contrées orientales, le gouvernement paraît avoir été de tout temps despotique. Cependant celui de Kandahar est sage et modéré. La situation du peuple, soumis à la volonté et aux extorsions des khans, est déplorable. Ce sont des chefs héréditaires de petits districts, qui dépendent eux-mêmes de la volonté du souverain qui peut les faire mourir. Les grands khans prennent quelquefois le titre de beglerbegs ou seigneur des seigneurs. On nomme darogas ou gouverneurs ceux qui exercent l'autorité dans les villes (2).

Population. On peut estimer la population de la Perse à 10,000,000 d'ames, dont 6,000,000 pour la partie occidentale, et les quatre autres millions pour le royaume de Kandahar (3).

(*a*) Olivier, t. v, p. 133. (1) Chardin, t. x, p. 79. (*b*) Olivier, p. 294. (*c*) *Ibidem.* (2) Chardin, t. vi, p. 41. (3) *Ibid.* t. iv, p. 265.

Armées. Quoique M. Franklin ait avancé que les divers rois de la Perse occidentale ne pouvaient mettre sur pied plus de 20,000 hommes chacun, il en résulte de la relation de Pallas, que le seul Aga Mehemet-Khan avait levé une armée de 70,000 hommes. Mais, en supposant réunies toutes les forces de la Perse occidentale, et que cette contrée fut rendue à l'état de prospérité dont elle est susceptible, il est vraisemblable qu'elle ne pourrait pas avoir une armée de plus de 100,000 hommes, nombre auquel il est probable que se monterait aussi la force armée du royaume de Kandahar. [En temps de paix, il n'y a pas d'armée proprement dite; et en temps de guerre, l'armée est presque toujours congédiée aux approches de l'hiver. La maison du roi forme à la vérité un corps assez nombreux et toujours sur pied. Les principales armes des Persans sont les flèches, la lance, la massue, le sabre et le cangear. Ils connaissent les armes à feu; mais ils les emploient en général moins que les Turcs (*a*).]

Marine. Quelques pratiques de la religion de Zoroastre ne pouvant avoir lieu en mer, il en est résulté que les anciens Perses n'ont jamais eu de marine, quoiqu'ayant à leur disposition un vaste golfe et les embouchures du Tigre de l'Euphrate. Le roi des rois ordonna que l'on se servit des vaisseaux phéniciens pour les expéditions maritimes.

Les Arméniens, nation industrieuse, font presque à eux seuls tout le commerce de l'océan Indien et de la mer Caspienne; une sorte d'orgueil éloigne les Persans de cette profession. Ils préfèrent s'occuper de chevaux ou de chasse, et mènent ce qu'on appelle la vie de gentilhomme, sans s'embarrasser des moyens d'améliorer leurs propriétés ou de contribuer à rendre leur pays plus florissant. A peine un bâtiment persan a-t-il été jamais rencontré sur mer; le nom même d'un vaisseau de guerre leur est inconnu (1). [Ils avaient autrefois une petite flottille dans le golfe de Perse pour contenir les Arabes de Mascate et faire quelque commerce avec l'Indostan, et une autre sur la mer Caspienne.]

Revenus. Il serait difficile d'évaluer avec précision les revenus de la Perse. Cependant, vu l'état de dévastation du pays, il est à présumer qu'ils ne sont pas considérables. D'après quelques conjectures, on pourrait faire monter à 72 millions le revenu du roi de Kandahar, et à 48 celui de la Perse occidentale. Chardin (2) assure qu'autrefois on le percevait partie en nature, partie en métaux ou en pierres précieuses, à quoi il fallait ajouter quelques taxes ou droits. Le Kourdistan, par exemple, fournissait du beurre; la Géorgie, de belles esclaves, etc. Quelques auteurs estiment le revenu total à 700,000 tomans, dont chacun vaut environ 84 francs.

Importance et relations politiques. L'importance politique de la

(*a*) Olivier, t. v, p. 346. (1) Le missionnaire Sanson, *voyage de Perse*, p. 108. Paris, 1695. (2) Chardin, t. VI, p. 133.

Perse est aujourd'hui bien déchue. Mais, dans son état actuel, l'empire ottoman n'a rien à craindre de sa part; les Russes paraissent tentés d'étendre leurs conquêtes sur les provinces montagneuses voisines de la mer Caspienne, et se sont déjà emparés en partie de la chaîne du Caucase.

Quant à la Perse orientale ou au royaume de Kandahar, il a peu de chose à redouter de la part des Seiks qui sont au-delà de l'Indus. Quoique les khans usbecks de Balk, de la Boucharie et de Kharism commandent à un peuple guerrier, ils sont divisés entre eux, et par conséquent peu formidables. Dans le cas d'une guerre, il est à présumer que l'avantage demeurerait au roi de Kandahar. Il peut, il est vrai, s'élever quelques contestations entre la Perse orientale et la Perse occidentale; mais lors même que ces deux parties réunies seraient sous l'obéissance du même souverain, il s'écoulerait beaucoup de temps avant que la Perse pût reprendre un rang parmi les grandes puissances de l'Asie.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et usages. — Langage. — Littérature. — Education. — Villes principales et lieux remarquables de la Perse occidentale et orientale. — Edifices. — Manufactures.

Mœurs et usages. Chardin, Thevenot, Sanson, Deslandes, et d'autres voyageurs ont donné d'amples descriptions des mœurs et des usages des Persans au dix-septième siècle. Les voyages de Gmélin dans le Ghilan et ceux de Franklin et d'Olivier offrent sur ce sujet des détails curieux plus modernes.

Les Persans, quoique fiers, se piquent de politesse et d'hospitalité, non cependant sans l'espoir de quelques présens en retour. Ils se croient en général plus sages et plus spirituels que les autres peuples : cependant ils sont colères, et quelques voyageurs prétendent que les dissentions récentes qui ont eu lieu ont répandu une teinte de cruauté sur le caractère national. Olivier observe, au contraire, que le caractère dominant de ce peuple est la douceur et l'humanité. Riches ou pauvres, tous ont une gaîté naturelle. Souvent chez eux une joie immodérée succède à des querelles vives. Ils aiment les femmes, et même le vin. On les nomme, avec assez de raison, les Français de l'Asie. [C'est des Persans que nous est venu l'usage des cafés nommés chez eux kahvé-kahné. Ils étaient autrefois très-somptueux, et on y était servi par de jeunes Géorgiens très-beaux et d'un maintien très-lascif; mais aujourd'hui ces maisons

sont en petit nombre.] Le teint des Persans, beau en général, est quelquefois légèrement olivâtre, et même d'un brun de plus en plus obscur à mesure qu'on approche du Kandahar et de l'Inde. Ils sont ordinairement gras; ils ont les cheveux noirs, le front élevé, le nez aquilin, les joues pleines, le menton large et la figure ovale. Les hommes sont robustes et propres aux fatigues de la guerre. Ils se rasent la tête deux ou trois fois par semaine, et portent de hauts bonnets cramoisis. Leur barbe, qu'ils tiennent pour sacrée, est entretenue soigneusement. [Ils la portent habituellement moins longue que les Turcs. Les barbes les plus noires sont les plus estimées, et ceux qui ne l'ont pas ainsi ont grand soin de se la faire teindre.] Ils ont l'un sur l'autre trois ou quatre vêtemens légers, serrés par un ceinturon. Ils font grand cas des larges manteaux de drap épais. [Ils aiment beaucoup les bijoux et portent aux doigts un grand nombre de bagues. Le roi et quelques grands portent au-dessus du coude des bracelets de pierres précieuses. L'usage de la pipe est inconnu; on y a substitué le narguil, par le moyen duquel les Persans font passer à travers l'eau la fumée du tabac qui perd ainsi toute son âcreté (*a*).] Les femmes s'enveloppent la tête de pièces de soie de diverses couleurs. Leurs robes sont plus courtes que celles des hommes. En Perse, on mange deux ou trois fois par jour. Midi est l'heure du dîner; mais, à l'exemple des Grecs et des Romains, le repas principal est celui du soir. La base de la nourriture est le blé, et le peuple mange du riz en petite quantité quand il n'est pas très-cher; on le prépare de différentes manières. On fait excessivement bouillir la viande. On sert des légumes, des racines, des fruits, des gâteaux, des œufs durs, et sur-tout des confitures. Les Persans se font remarquer par une grande propreté sur eux et dans leurs habitations; ils font encore plus de dépenses pour leurs harems que les Turcs. Les mariages se font par l'entremise des femmes, et sont célébrés avec la même pompe que chez les Russes. La polygamie est permise; mais la première épouse a la supériorité sur les autres. Les convois funèbres se font avec beaucoup d'ostentation. On élève aux riches de superbes tombeaux. Tels sont ceux des douze imans ou vicaires du prophète, regardés par les Chias comme ses seuls successeurs légitimes. [Tout, en Turquie, porte l'empreinte de la barbarie; tout, en Perse, annonce une nation douce et civilisée. Les Turcs sont vains, dédaigneux, inhospitaliers; les Persans sont polis, complimenteurs, affectueux. Les premiers, en se transportant des rives du Jaxarte et de l'Oxus dans les délicieuses provinces de l'Asie mineure, en s'établissant dans la Grèce policée, ont conservé toute la rudesse d'un peuple pasteur et guerrier; les autres, au milieu des Arabes, des Usbecks, des

(*a*) Olivier, t. v, p. 267 et 273.

Turcomans, des Kourdes, des Afghans qui les ont tour à tour vaincus et opprimés, n'ont pas perdu le goût des arts, l'amour des lettres, le penchant qu'ils ont toujours eu pour le trafic et le commerce. Les Perses, aussi superstitieux aujourd'hui que les Turcs, ne sont pas aussi fanatiques; mais ils sont plus fourbes, plus dissimulés, plus intrigans qu'eux. Les juges en Perse sont encore plus corruptibles qu'en Turquie (*a*).]

Langage. [Les tribus guerrières qui dominent en Perse se divisent en plusieurs langues, comme nos anciens chevaliers de Malte. Ces langues sont au nombre de quatre: 1° la langue turque, qui se subdivise en quarante-une tribus; 2° la langue kourde, qui contient huit tribus; 3° la langue arabe, qui comprend huit tribus originaires de l'Arabie; mais elles ont perdu la langue de leurs pères. Elles parlent aujourd'hui un persan peu relevé et vivent encore sous des tentes; 4° la langue lore, dont huit tribus habitent le Farsistan et l'Irak, et cinq autres se trouvent dans le Loristan et les environs de Kirmanschah, de Khamsé. Les That ou Tadjik, ou Persans proprement dits, sont considérés comme des sujets des tribus guerrières. Ils habitent plus particulièrement les villes et les bourgs. C'est un assemblage de toutes sortes de nations, Arabes, anciens Guèbres, juifs et chrétiens qui, de gré ou de force, ont adopté la religion musulmane. Ils s'occupent en général des sciences, des arts libéraux et mécaniques, des manufactures, de l'agriculture et du commerce. On en tire les mirzas et les hommes de lettres et d'église que le gouvernement appelle aux emplois publics (*b*).]

Le persan est la plus célèbre des langues orientales pour la force, la beauté et la douceur. L'excellent ouvrage de sir William Jones sur la poésie orientale nous a découvert une partie des richesses de cette langue. En général la littérature persanne est celle de l'Asie qui approche le plus de la perfection européenne. L'idiome a de l'affinité avec l'allemand, mais il est adouci par l'usage qu'en a fait un peuple depuis long-temps policé. L'un des plus anciens monumens de la littérature persanne, est le Scha-Nama ou histoire des rois, poème héroïque du célèbre Ferdusi. Sadi, excellent moraliste, a écrit en prose mêlée de vers, comme la plupart des sagas islandais.

Littérature. Hafiz est l'Anacréon de l'Orient. Son tombeau, élevé dans le voisinage de Schiras, est un objet de vénération. Il s'y fait des pélerinages et de fréquentes parties de plaisir. A la tombe est attaché un exemplaire des ouvrages de ce poète célèbre. Les sciences sont peu cultivées en Perse. Le Persan, superstitieux, croit aux rêves de l'astrologie, comme si la courte existence de l'homme pouvait avoir quelque rapport avec les astres et les mondes innombrables qui se meuvent dans l'immensité de l'espace!

(*a*) Olivier, t. v, p. 256. (*b*) *Tableau de la Perse actuelle*, manuscrit.

Education. Les exercices militaires font en Perse la principale partie de l'éducation. Dans les temps anciens, le premier soin des parens était d'apprendre aux enfans à ne jamais s'écarter de la vérité. Ce noble système a été mis en oubli.

Villes. La division politique de la Perse en deux parties, orientale et occidentale, en nécessite une semblable dans l'énumération des villes principales et des lieux remarquables.

Dans la Perse occidentale, [Téhéran se distingue comme le chef-lieu du gouvernement et celui où le roi fait sa résidence; mais, de même que Madrid en Espagne, ce n'est point la ville la plus peuplée ni la plus florissante des pays dont elle est la capitale. Olivier croit que Téhéran a été presque entièrement détruit par les Afghans, et dit qu'elle offre partout l'aspect d'une ville neuve et entièrement rebâtie. Elle est carrée et a un peu plus de deux milles de long; mais il n'y a pas la moitié de cet espace qui soit occupée par des maisons; on y voit de grands espaces vides et des jardins très-spacieux. Olivier n'évalue sa population qu'à 15,000 habitans, en y comptant la maison et les troupes du roi. Le palais du roi, situé au nord de la ville, en occupe près du quart, et ne laisse rien à désirer pour la magnificence. Cette ville est située dans une belle plaine presque toute arrosée; mais le séjour n'en est pas sain, et la plupart des habitans qui en ont les moyens s'en absentent dans les deux derniers mois de l'été et dans les premiers de l'automne, pour éviter les fièvres et les dyssenteries qui sont alors très-communes (*a*).]

Ispahan était la capitale de la Perse moderne. Suivant Chardin (1), cette ville avec ses faubourgs avait environ 24 milles de circuit, et 600,000 habitans. Elle est sur le Zenderoud, qui prend sa source dans les montagnes d'Yayabat, à trois journées vers le nord. Mais Abas-le-Grand parvint à grossir cette petite rivière d'une autre plus considérable qu'il fit venir de trente lieues, en perçant, à grands frais, une montagne qu'elle avait à traverser. Aujourd'hui le Zenderoud, enflé par la fonte des neiges, est aussi large au printemps que la Seine l'est à Paris pendant l'hiver. La ville d'Ispahan n'a que des murs de terre. On y compte huit portes. Les rues sont étroites, mal alignées et mal pavées. La place royale, le marché, les palais du sophi et des grands, les mosquées et les bains publics étaient la plupart construits avec magnificence. Les environs sont agréables et diversifiés par le voisinage des montagnes. Depuis le temps de Chardin, cette ville a bien déchu. Les Afgans la prirent et la pillèrent en 1722. Ce n'est en grande partie qu'un vaste terrain couvert de ruines. On prétend néanmoins que, quoique diminuée des deux tiers, cette ville a encore 300,000 habitans. [Mais Oli-

(*a*) Olivier, t. v, p. 87. (1) Chardin, t. VIII.

vier, qui l'a visitée récemment, ne lui donne pas plus de 50,000 habitans (*a*). Les parties orientale et septentrionale n'offrent, dans un rayon d'une demi-lieue et même davantage, que des maisons écroulées, des pans de murs inclinés, des amoncellemens de terre; et cette ville, qui avait 24 milles de circuit, n'a pas à présent plus de deux milles de diamètre. Toutefois elle offre encore dans ses ruines des restes de magnificence suffisans ponr justifier tout ce qu'en ont dit les anciens voyageurs; et le Tchar-Bag, cette belle promenade à l'occident de la ville, surpasse encore toutes celles de ce genre que l'on voit en Europe. L'architecture des ponts est d'une élégance admirable et à laquelle on ne peut rien comparer.]

Schiras est la seconde ville de l'empire; c'est la capitale du Farsistan ou du *Persis* des anciens. Elle est dans une vallée fertile, de 26 milles de long sur 12 de large, et de toutes parts environnée par de hautes montagnes. Elle a 4 milles de circuit, un mur de 25 pieds de haut, de 10 pieds d'épaisseur, et flanqué de tours. La citadelle est bâtie en briques. La mosquée de Kerim est superbe; mais elle n'est pas achevée. On trouve dans le voisinage les tombeaux d'Hafiz et de Sadi. L'eau vient dans la ville par un beau canal creusé dans le roc. Au-dehors, de belles allées de cyprès et de sycomore conduisent à des jardins délicieux, embaumés par le parfum des fleurs et rafraîchis par les eaux vives. Les champs sont fertiles en riz, en froment et en orge. On commence à moissonner en mai. Les vivres y sont à bas prix. Les chevaux de Farz ont perdu de leur réputation, et le cèdent aujourd'hui à ceux du Dush-Tistan, province au sud-ouest. Schiras a une verrerie. Le climat de cette ville célèbre est délicieux, sur-tout au printemps. Alors des fleurs sans nombre parfument l'air; le rossignol d'orient (*turdus bubil* ou *turdus canorus*), le bouvreuil, la linotte, le chardonneret et autres oiseaux chanteurs charment l'oreille par la plus douce des mélodies. Le vin de Schiras passe pour le meilleur de la Perse (1).

[Plusieurs autres villes de la Perse occidentale mériteraient sans doute d'être classées au nombre des villes principales; mais dans l'incertitude où nous sommes sur leur état actuel et sur le nombre des habitans qu'elles contiennent, nous préférons de suivre l'ordre géographique pour celles qui nous restent à mentionner.]

Teflis ou Tiflis, capitale de la Géorgie, a déjà été décrite à l'article de la Russie asiatique.

Derbent, capitale de la province de *Daghistan*, appartient aussi aux Russes. C'était autrefois une place forte sur la mer Caspienne, au pied du mont Caucase. Pierre-le-Grand s'en était emparé pendant les troubles de la Perse. Catherine II la prit de nouveau en 1780; elle est sur

(*a*) Olivier, p. 180. (1) Franklin, *passim*.

la pente d'une montagne qui s'étend jusqu'à la mer. L'abordage y étant difficile, il y a peu de commerce. Elle fait cependant par terre, avec le Ghilan, un trafic qui consiste sur-tout en safran. Les jardins de ses environs produisent d'excellens raisins et tous les fruits d'Europe. On voit près de cette ville les restes d'une muraille qui allait depuis la mer Caspienne jusqu'au Pont-Euxin.

Erivan est à l'ouest et sur les frontières de la Turquie; elle est la capitale de la province d'*Iran*. Cette ville est fort étendue; c'est la capitale de l'Arménie persanne; elle est mal bâtie. Le voisinage abonde en vin et en choses nécessaires à la vie. Après de vifs débats avec les Turcs, les Persans, depuis 1635, en sont demeurés maîtres. Près d'Erivan et au sud-ouest est situé le célèbre monastère arménien d'Ech-miazin ou Utch-Kilisia, où réside le patriarche des Arméniens hérétiques. Au sud s'élève le fameux mont Ararat, qu'on peut regarder comme une espèce de frontière entre les domaines de la Turquie et ceux de la Perse. Des auteurs prétendent que c'est sur sa cime que l'arche s'est arrêtée après le déluge. [A l'est de la province d'Iran est celle de *Schirvan*, qui renferme Schamacha. Dans le milieu de son territoire est Bakou, à l'extrémité et sur la côte de la mer Caspienne.]

Au sud-ouest d'Erivan est Tauris ou Tebris, dans l'*Aderbijan*. Cette province n'a guère d'autres villes qui méritent d'être citées. Vers le commencement du siècle dernier, Tauris fut fort endommagé par un tremblement de terre; elle a de grands édifices publics et de beaux bazars. On prétend que la grande place pouvait contenir 30,000 hommes rangés en bataille. Il y a dans le voisinage des carrières de marbre blanc. Il y avait même une mine d'or; mais elle est abandonnée. On travaille encore le cuivre dans cette ville. Sa situation à l'ouest de la grande chaîne du Caucase, fait que l'air y est froid, mais sec et salutaire. Tauris fait un commerce considérable. Quelques écrivains lui donnent 100,000 habitans. [Un auteur, en 1760, ne lui en donnait que 40,000. Ardebil, dans la même province, un peu à l'est de Tauris, est célèbre par la sépulture des anciens rois.] Ourmiah se fait remarquer par le lac qui l'avoisine.

En continuant de nous diriger vers l'est, nous trouvons Rasht ou Recht, la capitale du *Ghilan*. Quoique cette ville soit la résidence d'un khan, elle n'a ni murs ni portes; mais on y compte deux mille maisons qui sont presque toutes environnées d'arbres, de manière que l'aspect de la ville ressemble à celui d'une forêt. Elle fait un grand commerce. Le palais du khan était composé de plusieurs pavillons, avec de belles galeries et de beaux jardins. Cette ville est l'entrepôt de la soie que le pays produit en abondance.

Sari est la capitale du *Mazendéran*, et la résidence du khan de cette

province. C'est un lieu peu considérable, si sur-tout on le compare avec Aschraf, demeure favorite d'Abas-le-Grand, qui l'avait embellie de beaux palais et de vastes jardins. Cette ville fut ruinée dans les guerres qui désolèrent la Perse après la mort de Schah-Nadir. [Mais Balfrouch est aussi indiquée comme la ville principale du Mazendéran. Ferabad, dans la même province, est un port fréquenté par les Russes. Astrabad a des manufactures d'étoffe de soie et de laine. En tournant au sud-ouest, on trouve Bistam, petite ville dans un district particulier nommé *Comis* sur les cartes, à l'extrémité nord du désert Salé. A l'ouest est Chover ou Khavar, à l'endroit où l'on traverse la chaîne caucasienne du Mazendéran.]

[En nous dirigeant de nouveau vers le sud, nous trouverons dans la grande province de l'*Irak Agemi* presque toutes les villes principales de la Perse; car, indépendamment de Téhéran et d'Ispahan précédemment décrites, on y voit Hamadan, que l'on croit être l'ancienne Ecbatane, et qui est située à une lieue à l'orient du mont Elwind. Cette ville, autrefois très-florissante, n'est plus aujourd'hui qu'une grande bourgade; plus de la moitié de ses maisons sont détruites, les remparts sont en partie écroulés, et la forteresse a été presque entièrement rasée; les manufactures d'étoffes de soie subsistent encore, mais dans un état de langueur (*a*). Kirmanschah, célèbre par le monument qui est auprès, est au sud-ouest d'Hamadan. Cette ville est bien fortifiée, mais laide et mal bâtie. Les maisons sont toutes bâties en terre; la citadelle est forte, et toute la ville est entourée d'un fossé très-profond (*b*). En nous dirigeant vers le nord, nous trouvons Sultanie et Casbin. La première fut autrefois considérable; Casbin l'était encore davantage; et sa population, jadis évaluée à 100,000 habitans, est aujourd'hui réduite à vingt ou vingt-cinq mille. Le palais du roi tombe en ruines, et les maisons sont basses et mal bâties. Le commerce y est encore très-actif (*c*). Au midi de Casbin sont Kom et Cachan. Quant à la première, on peut dire qu'elle n'existe plus que de nom; elle ne présente que des ruines; à peine peut-on compter trois cents habitans et une cinquantaine de chétives maisons dans cette ville qui, du temps des sophis, contenait plus de 100,000 habitans (*d*). Mais Cachan, quoique déchue, compte encore 30,000 habitans; cette ville a une grande lieue de long de l'est à l'ouest, et plus de demi-lieue du nord au sud. On y fabrique des étoffes de soie et de coton, beaucoup d'ustensiles de cuivre, des lames de sabre et des cangears. On y travaille bien l'or et l'argent (*e*). Sawa est au nord-ouest de Kom, et dans la même direction que Casbin.]

(*a*) Olivier, t. v, p. 52. (*b*) *Ibid.* p. 23. (*c*) *Ibib.* p. 86. (*d*) *Ibid.* p. 167. (*e*) *Ibid.* p. 169.

Dans le *Khousistan* on ne peut nommer que Toster ou Chouster, l'ancienne Suse.

Dans le *Farsistan* on remarque d'abord Schiraz, que nous avons déjà décrite, et qui, peut-être, par ses richesses et sa population, doit être considérée comme la capitale de toute la Perse. Au sud-ouest de Schiraz est Abou-Schar, port important pour le commerce; et à l'extrémité orientale est Yezd, située dans un pays presque désert; c'est néanmoins une grande ville bien peuplée. On y fait le commerce de soie et de toiles de coton. Les femmes de cette ville passent pour les plus belles de la Perse. Quelques auteurs modernes font d'Yedz la capitale du Kerman; mais il est assez généralement reconnu qu'elle appartient à la province de Farz. Elle a des manufactures de tapis et d'étoffes faites de crins de chameaux.

Le petit district montagneux du *Laristan* n'offre que la ville de Lar, sa capitale, qui mérite d'être nommée.

A l'est du Laristan est le *Kerman*, qui a une capitale du même nom, moins connue cependant des Européens que Bender-Abassi, que quelques auteurs semblent placer à tort dans le Laristan. Bender-Abassi est un port situé à l'opposite d'Ormus, ou plutôt entre Ormus et Kismish ou Kishma. Aujourd'hui ce lieu est plus connu sous le nom de Gomroun; c'était le plus célèbre abord du golfe Persique, et l'entrepôt général des marchandises de la Perse. En 1612, les Portugais s'en étaient emparé et y avaient bâti deux forts. Schah-Abas, aidé des Anglais, les en chassa en 1614. En 1622, avec le même secours, il les força de quitter la petite île d'Ormus. On faisait autrefois un commerce considérable à Bender-Abassi. Il est aujourd'hui bien déchu, et les Hollandais même ont abandonné cette ville pour se retirer à Karek ou Garak. L'entrepôt des Anglais est aujourd'hui à Bassora.

Kerman est, ainsi que nous venons de le dire, la capitale de la province du même nom. On y fabrique de belle vaisselle de terre. Hirabad est une ville considérable près de la montagne d'Elbourg, et vers le désert Salé.

Dans la Perse orientale, après *Kaboul* qu'on peut regarder comme la principale ville de cette monarchie, mais qui appartient plutôt à l'Indostan, on doit nommer Kandahar, capitale de la province de *Kandahar*. D'Anville et d'autres géographes reconnaissent cette ville pour être un domaine de l'empire des Perses. Elle n'est remarquable que comme un lieu de passage pour aller de la Perse dans l'Indostan.

Zarang ou Zarend est la capitale du *Ségistan;* elle est située près du lac de Zara. On y fait de très-belle porcelaine.

Tiz, dans le *Mékran*, a un port sur l'océan Indien. Plus à l'est et sur

la même côte est le port de Guadal, occupé par les Baloutches, qui sont une tribu d'Afghans.

En remontant vers le nord nous trouvons la vaste province de *Khorasan*, dont une partie seulement appartient au souverain de Kandahar; sa capitale est Herat. Cette ville peu considérable est située dans une plaine spacieuse entrecoupée de ruisseaux, de ponts, de villages et de plantations qui réjouissent l'œil du voyageur fatigué de son passage dans les déserts de l'Afganistan. Elle fait un assez gros commerce. Elle était la capitale du Khorasan avant que le premier sophi donnât ce titre à la ville de Meschid, parce qu'elle possédait le tombeau de Musa, l'un des douze grands imans, qu'il prétendait être son ancêtre. Rokhage ou Arrhokage est sur la rivière Hinmend, et est capitale d'un district de même nom qui fait partie de la province de *Zaablestan*, située entre celle de *Segistan* et de *Khorasan*.]

Edifices. Les désastres récens de la Perse ont occasionné la ruine de ses plus beaux édifices, et notamment du palais d'Ashref dans le Mazenderan. Nous avons dit que Kérim en éleva de superbes à Schiraz, et qu'il répara les grandes routes. Celles de la Perse, pays montagneux, passent pour être en mauvais état. Néanmoins la chaussée d'Abas-le-Grand est un fort bel ouvrage (1). [Les caravanserais ou lieux de repos pour les voyageurs sont, en Perse, après les palais des rois et les principales mosquées, les plus beaux édifices. L'architecture des Persans est plus simple, plus élégante que celle des Turcs, et parfaitement adaptée au climat. Ils mettent sur-tout dans les plafonds et les dômes une recherche et une richesse qui étonne (*a*).]

Manufactures et commerce. Quoiqu'il nous vienne encore de la Perse quelques tapis qui se vendent en Europe un prix extravagant, les manufactures de ce pays sont aujourd'hui presque nulles. Le commerce avec la Russie est peu important. Il consiste en sel, naphte que l'on tire de Bakou, et un peu de soie du Schirvan et du Ghistan. Ce commerce n'est évalué qu'à deux millions. Chardin a décrit dans le plus grand détail les manufactures de la Perse telles qu'elles existaient au dix-septième siècle. On y brodait en perfection les peaux, le drap et les étoffes de soie. On faisait à Schiraz, à Meschid et à Yezd des poteries excellentes; celles de Zarend égalaient les plus belles porcelaines de la Chine. Quelques-unes étaient si dures, qu'on en fabriquait des mortiers où l'on pouvait piler différentes substances (2); celle d'Yezd était remarquable par sa légèreté. Le cuir et le chagrin y étaient parfaits. On excellait dans la chaudronnerie. On employait, pour l'étamage, l'étain de Sumatra. Les arcs de la Perse étaient les plus estimés de l'Orient, et la trempe des sabres si bonne, que Chardin la regardait comme inimitable en Europe. Non

(1) Hanway, t. I, p. 198. (*a*) Olivier, *Voyage en Perse*. (2) Chardin, t. IV, p. 243.

contens de l'acier qu'ils tiraient de leurs mines, les Persans en faisaient venir de l'Inde, qu'ils travaillaient d'une manière particulière. Leurs rasoirs étaient très-recherchés. Ils taillaient les pierres précieuses, et teignaient les étoffes avec un succès rare. Quant aux tapis, on les tirait sur-tout du Ségistan. Chardin observe que de son temps on les appelait tapis de Turquie, parce que c'était de cette contrée qu'on les apportait en Europe.

Le roi était intéressé dans la plupart des manufactures, vice d'administration qui n'est pas particulier à la Perse. On envoyait dans l'Indostan du tabac, des fruits confits, des dattes, des vins, de la porcelaine, des cuirs, etc. On portait en Turquie du tabac, des ustensiles de cuisine; et en Russie, des soies fabriquées, etc.

[Les Persans conservent encore, sous le rapport de l'industrie manufacturière, une partie de leur supériorité sur les nations de l'Orient qui les environnent. Mais un des arts mécaniques où ils excellent le plus est la teinture; ils paraissent, à cet égard, supérieurs aux Européens (*a*).] On fait à Yezd et à Kerman, avec de la laine de chameau, des schals inférieurs à ceux de Cachemire, mais encore très-recherchés. On fait aussi avec du poil de chèvre des étoffes nommées habbé ou habba, qui résistent plus que toute autre à la pluie. Ces belles toiles peintes, si connues sous le nom de Perse, et autrefois si à la mode en Europe, étaient tirées d'Ispahan; mais elles n'étaient point fabriquées en Perse; elles étaient apportées de l'Inde; il en était de même des mousselines et autres toiles très-fines de coton. Le commerce de la Perse avec la Turquie est peu étendu; il consiste principalement en drogues. Les plumes à écrire sont fournies dans tout l'empire ottoman, par un roseau qui croît aux environs de Schuster, à Avisa ou Ahwaz et sur les bords de la rivière Kara-Soui (*b*). Les principaux objets d'exportation sont, en Perse, la soie et la laine. La Perse fournit aussi à l'Indostan beaucoup de cuivre qu'elle tire de Herat, du Khorasan et du Ségestan. L'essence de rose se tire du Laristan et du Kerman. On en envoie beaucoup dans l'Inde et en Turquie; on l'extrait d'un grand rosier à fleur blanche. Elle est plus chère à Ispahan que celle qu'on apporte en Europe de Smyrne et de Constantinople; ce qui prouve que nous ne l'avons jamais pur par la voie du commerce (*c*).]

(*a*) Olivier, t. v, p. 303. (*b*) *Ibid.* p. 321. (*c*) *Ibid.* p. 306.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons. — Aspect du pays. — Sol et agriculture. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Déserts. — Forêts. — Botanique. — Animaux. — Minéraux. — Iles.

Climat. On a dit qu'il y avait en Perse trois climats; mais, même au midi, de hautes montagnes modèrent l'extrême chaleur. Les provinces septentrionales, situées vers la mer Caspienne, sont en général froides et humides. Les montagnes qui sont au sud du Mazenderan arrêtent les vapeurs qui s'exhalent de cette mer. Chardin observe qu'au centre de la Perse, l'hiver commence en novembre et finit en mars; qu'il est rigoureux et accompagné de neige et de glace. De mars en mai, les vents sont fréquens; mais depuis ce dernier mois jusqu'en septembre, l'air est serein et rafraîchi pendant la nuit par des brises. Depuis septembre jusqu'en novembre, les vents règnent de nouveau. En général, au centre et au sud de la Perse, l'air est sec; le tonnerre et les éclairs sont rares; mais au printemps, la grêle occasionne souvent des ravages. Près du golfe Persique, un vent chaud, auquel on a donné le nom de *samiel*, suffoque quelquefois le voyageur imprévoyant (1). [En juillet et août, le thermomètre de Réaumur indique à Téhéran une chaleur habituelle de 27 à 28 degrés. Le froid vif que l'on éprouve en Perse pendant l'hiver même à une latitude très-peu septentrionale, aussi bien que la grande chaleur, sont dus à l'excessive sécheresse de l'air. Cette sécheresse est telle que, dans toute la Perse, on ne voit aucune rosée sur les plantes, aucune vapeur dans l'atmosphère, aucun brouillard sur les monts les plus élevés; le ciel est si pur que, pendant la nuit, à la clarté des étoiles, on y reconnaît un homme à dix pas (*a*).]

Aspect du pays. La Perse est en grande partie montagneuse. Lorsqu'il s'y trouve de grandes plaines, elles sont ordinairement désertes. Ce qui est le plus à remarquer dans cette contrée, c'est le manque de rivières. Sous ce rapport, elle le cède à toutes les régions de l'Asie, excepté à l'Arabie. Les arbres y sont rares, si ce n'est au nord et dans quelques parties des montagnes occidentales. Cela explique la vénération que les rois de Perse avaient pour les platanes et les autres arbres dont l'ombre s'étend au loin. Si l'on considère la Perse dans son ensemble, un des traits qui frappe le plus, c'est la division en deux parties distinctes par des déserts et des chaînes de montagnes; circons-

(1) Chardin, t. IV, p. 19. (*a*) Olivier, *Voyage en Perse.*

tance qui, dans tous les temps, comme nous l'avons déjà dit, a beaucoup influé sur sa situation politique et sur ses destinées.

Sol et agriculture. Le sol de la Perse n'est point fertile. Ses vallées même sont le plus souvent sablonneuses. [Quand on a quitté les plaines brûlées du bas Kourdistan et du Chusistan pour pénétrer dans l'intérieur de la Perse, on s'est élevé de sept ou huit cents toises. Le sol reste à cette hauteur dans l'Irak-Adjemi; il baisse un peu vers Ispahan, Cachan et Kom. Il se soutient à peu près au même niveau à Schiraz et à Yezd; mais il s'élève ensuite encore davantage d'un côté vers Erivan, et d'autre vers le Loristan. Le sol s'élève moins brusquement au sud qu'à la partie occidentale et à la partie septentrionale. A Schiraz et à Istakar, le dattier disparaît; l'oranger y végète très-bien (*a*), mais il ne peut croître à Ispahan à cause du froid. On ne le retrouve que sur les côtes moins élevées et plus chaudes de la partie méridionale de la mer Caspienne (*b*).] Du temps de Chardin, il n'y avait pas la dixième partie du terrain en culture. Olivier assure qu'aujourd'hui il n'y en a pas la trentième. La principale occupation du laboureur est d'arroser ses terres; [et, à cet égard, les Persans montrent beaucoup d'industrie. Il n'y a pas de pays qui soit plus sec que la Perse et où on se soit procuré autant de sources artificielles, où l'on ait creusé autant de puits (*c*).] Ces observations néanmoins se bornent aux parties centrales et méridionales. En général, le nord est riche et fertile.

En Perse, l'objet principal de la culture est le froment, qui y est excellent; mais le riz est l'aliment préféré et le plus universel (1). On cultive aussi l'orge et le millet. Les charrues sont petites, et l'on ne fait que gratter le sol. On se sert de la bêche pour façonner le terrain en carrés et former de petits rebords pour retenir l'eau. L'engrais ordinaire consiste en excrémens humains et fiente de pigeons mêlés avec de la terre: ce mélange se conserve pendant deux ans, pour qu'il soit moins brûlant. [C'est aux environs de Schiraz que l'on cultive le tabac le plus renommé et que l'on fait le meilleur vin; il ressemble un peu au Madère.]

Rivières. A parler rigoureusement, on ne doit point regarder l'Euphrate et le Tygre comme ayant appartenu à la Perse, à quelque époque que ce puisse être, quoique Ctésiphon, capitale des Parthes, et Séleucie fussent bâties sur le dernier. La rivière d'Ahwaz prend sa source dans les montagnes d'Elwend. Une de ses branches se jette dans le Tygre avant sa jonction avec l'Euphrate; mais la principale branche coule au milieu du confluent de ces deux fleuves qui, à partir du point où ils se réunissent jusqu'à ce qu'ils se déchargent dans le golfe Persique, portent le nom de fleuve des Arabes. Il paraît que l'Ahwaz est le

(*a*) Olivier, t. v, p. 205 et 206. (*b*) *Ibid.* p. 194. (*c*) *Ibid.* p. 307. (1) Chardin t. iv, p. 222.

Gynde d'Hérodote, que d'Anville appelle le Zindeh, et les Turcs Kara-Soui ou la rivière Noire. Le cours de cette rivière, l'une des plus considérables de la Perse, a environ 340 milles d'étendue.

De la chaîne de montagnes qui est au nord-est, se versent dans le golfe Persique plusieurs rivières d'un cours peu étendu. Une des plus considérables est le Rud ou Divrud, qui tombe dans le golfe à son embouchure. Les rivières du Mékran sont la Krenk et la Mekschid qui, réunies, forment la rivière de Mend, ainsi appelée du nom d'une ville qu'elle traverse. [Ces rivières sont peu connues, et la carte de Reichard donne le nom de Mekschid à celle qu'Arrowsmith nomme Krenk; mais ces deux géographes s'accordent à donner tous deux le nom de Nehenk au courant le plus oriental qui porte aussi le nom de Mekschid dans la carte d'Arrowsmith. Une différence plus importante, c'est que dans la carte d'Arrowsmith le Mend se décharge dans la mer près de Tiz, tandis que dans Reichard c'est le Souring-Kour qui est plus à l'ouest, et est formé par deux rivières presque aussi considérables que celles qui affluent dans le Mend.] L'Haor et l'Araba sont des rivières peu importantes. La dernière forme une des limites de l'Indostan.

Au nord-est, est le Gihon ou Djihoun, l'ancien *Oxus*, rivière considérable que l'on nomme aussi Amou, mais qui, avec toutes les rivières qui lui portent leurs eaux, appartient de préférence à la Tatarie indépendante. Il faut néanmoins en excepter le Mourgab, l'ancien *Margus*, qui, suivant d'Anville et La Rochette, se perd dans les sables avant d'arriver au Djihoun. En se dirigeant vers l'ouest, le Tedjen, qui est l'ancien *Ochus*, coule à l'orient de la mer Caspienne, [selon la plupart des cartes; tandis que celle de Reichard, copiée en partie sur celle de Wahl, la fait perdre dans un vaste marais près du golfe de Balkan.] Quelques autres petites rivières descendent des montagnes du Mazenderan [et se jettent au midi de la mer Caspienne, tandis que celle de Kisil-Ozen s'y jette au sud-ouest.] Kizil-Ozen ou Sefid-Roud est le *Mardus* de l'antiquité, et doit être la Swidura de Gmelin. D'Anville la fait sortir des montagnes d'Elwend, et lui donne un cours double de celui qu'elle a dans les cartes les plus récentes. Elle se jette dans la mer au-dessous de Langorod. Hanway appelle cette rivière Sefiutrod. On y trouve toute sorte de poissons.

Plus au nord, et toujours à l'ouest de la mer Caspienne, est l'Aras ou ancien *Araxes;* il se jette dans la Kour ou *Cyrus*. Tous deux sont rapides et prennent leur source dans les montagnes du Caucase. A son embouchure, la Kour a plusieurs îles que l'eau couvre au printemps. La pêche y est abondante. D'autres rivières du centre de la Perse se perdent dans les sables. Leur ancienne célébrité ne permet pas de les passer sous silence. Tel est le Zende roud qui passe par Ispahan, et qui paraît avoir été le second Gynde

des anciens. [Son cours, de l'ouest à l'est, est d'environ 50 à 60 lieues; il se perd à 20 lieues d'Ispahan dans une plaine marécageuse.]

Mais au midi et dans la province de Fars, le fleuve le plus important est le Bundamir, qu'on croit être l'Araxes des anciens. Il passe entre Schiraz et Istakar, près des ruines célèbres de Persepolis, et se jette dans un lac salé nommé Baktegan, qui reçoit aussi la Kuren. La Rochette, dans sa belle carte des marches d'Alexandre, suppose que cette rivière est le *Medus* et peut-être le *Mardus* des anciens. [Des deux principales rivières qui le forment, celle de l'ouest porte le nom de Bundamir ou Bindemyr jusqu'à sa source; et l'autre, qui est la plus considérable, porte, sur la carte de Reichard, le nom d'Abkhouren.]

En traversant le grand désert, la plus remarquable des rivières de l'intérieur de la Perse est l'Hinmend, qui coule dans le Ségistan et sort de deux sources séparées, dont l'une est dans les montagnes de Gaur, lesquelles font partie de l'Hindou-Koh, et l'autre dans celle de Gebelabad au sud. Les eaux des deux sources, après s'être réunies à peu de distance à l'est de Bost, coulent vers l'ouest. Otter (1) prétend qu'elles se divisent ensuite en plusieurs branches qui se perdent dans les déserts du centre de la Perse; d'autres géographes pensent au contraire que l'Hinmend passe par Zarang, et se jette dans la mer de Zareh ou de Durrah.

[A l'est d'Hinmend et de la montagne de Solyman, est la rivière de Vaïhend qui coule directement du nord au sud et qui se perd dans un petit lac de même nom; ce nom est aussi celui de tout ce district peu connu et qui paraît de toute part renfermé par des montagnes.]

Lacs. Le plus célèbre des lacs de Perse est l'*Aria-Palus* des anciens. Il est dans la partie occidentale du Ségistan. Les Français l'appellent lac Zeré ou Zerend, parce qu'il est près d'un village de même nom. Les Anglais le nomment mer de Durra, à peu près pour la même raison. Le nom qui lui conviendrait le mieux serait celui de mer du Ségistan. Il a 30 lieues de longueur sur une journée de chemin de largeur. Environ à 12 milles à l'est de Schiraz est le lac salé de Baktegan, qui reçoit les rivières de Kuren et de Bundamir (2). Les cartes lui donnent 35 milles de long sur 10 de large. Au nord-ouest se trouve le grand lac d'Ourmia, près d'une ville du même nom. Il a 42 milles de long sur une largeur de moitié. Son eau est fortement imprégnée de sel. C'est dans les montagnes voisines que les fameux *assassins* avaient fixé leur demeure. Le lac d'Erivan, à une distance d'environ 100 milles au nord, peut avoir 25 lieues de circonférence. Au milieu est une petite île. Il abonde en carpes et en truites. C'est le *Lychnites* de Ptolémée (3).

(1) Otter, *Voyage en Turquie et en Perse*, t. 1, p. 217. Paris, 1748, 2 vol. in-12.
(2) Ousseley Ebn-Haukal, p. 84-206-203. (3) Chardin, t. 11, p. 222.—Tournefort, t. 11, p. 256.

Montagnes. Il paraît que ni les anciens, ni même la plupart des voyageurs modernes n'avaient une connaissance fort exacte des montagnes de la Perse. La plupart s'accordent à nous la peindre comme un pays uni, tant ils observaient mal même les objets les plus à leur portée.

La première chose à considérer dans la description des montagnes d'un pays, doit être de tracer la direction des principales chaînes. D'après les observations exactes de Gmelin, la chaîne du Caucase s'étend à l'ouest du Ghilan et au sud du Mazenderan, jusqu'à ce qu'elle expire dans le Khorasan au sud-est de la mer Caspienne. [Le pic de Demavend qui se trouve à huit ou dix lieues à l'orient de Téhéran, s'élève considérablement au-dessus de ces montagnes. Il est en tout temps couvert de neige, et il jette quelquefois beaucoup de fumée; ce qui nous prouve qu'il est volcanique (*a*).]

La chaîne la plus méridionale est d'une grande hauteur. Elle a été décrite par M. Franklin, qui la fait courir parallèlement avec le golfe Persique nord-ouest et sud-est, à la distance d'environ 45 milles des côtes.

Une troisième branche, d'une très-grande hauteur, semble continuer dans la même direction que cette dernière, au sud du lac Ourmia, où elle se joint avec la chaîne du Caucase (1).

A l'ouest se trouve une autre branche parallèle; les Turcs l'appellent Aiagha-Tag. On croit que c'est le *Zagros* des anciens, qui séparait l'Assyrie de la Médie. Cette branche s'étend jusqu'au lac de Van; car le mont Ararat, solitaire et isolé dans une vaste plaine, paraît appartenir au Caucase dont il est plus rapproché (2).

L'Hetzardara, ou les mille montagnes, forme une branche au nord de Fars, qui se dirige de l'est à l'ouest. Une de ses parties, d'où sort la rivière d'Ispahan, est appelée Koh-Zerdeh ou Montagne jaune.

Quelques écrivains représentent la province de Fars comme séparée du Kerman par des montagnes; mais la véritable barrière est formée par un désert de sable qui s'étend depuis le sud du lac Baktegan jusque dans les environs de Zarang, et se joint avec le grand désert qui divise la Perse en deux parties. Il n'y a aucune montagne importante à l'est de Fars. Suivant d'Anville, une branche peu élevée qu'il nomme Meder, passe nord-est au milieu de Kerman, et une autre qu'il appelle Kofez, et qui suit la même direction, sépare ce pays du Mékran. Quelques autres encore traversent le Mékran : on en ignore les noms. La Rochette nomme montagnes de Lakhy celles qui sont les plus près de l'Indostan. Plus au nord sont les montagnes de Wully, qui s'étendent depuis le voisinage de Shatgan, à travers le lac Vaihend. On peut les regarder comme

(*a*) Olivier, t. v, p. 87. [Arrowsmith donne aussi le nom de Demavend aux montagnes qui sont au sud-ouest d'Ispahan.] (1) *Dec. Russ.*, t. II, p. 303. (2) Otter, t. I, p. 267 et 269.—D'Anville, *Géogr. anc.*, t. II, p. 463.

formant une branche de celles que La Rochette nomme Gebelabad.

A l'est du Ségistan est le Soliman-Koh ou montagne de Soliman. On présume qu'au nord et à l'ouest de la mer de Zurra se trouvent des montagnes d'une hauteur considérable. On en connaît deux dont l'une se nomme Berschek, et l'autre Ouk. La première est célèbre par un temple consacré au feu, et visité par les Guèbres.

Déserts. A l'est du Tygre, au 33e degré de latitude, commence un grand désert que traverse la rivière d'Ahwaz; il s'étend jusqu'au nord de Shuster ou Tostar; il peut avoir, de l'est à l'ouest, 120 milles de longueur sur 68 de largeur; il est habité par une tribu errante d'Arabes, nommée Beni-Kiab, peuple aussi peu connu que les solitudes qui lui servent de demeure.

Le grand désert Salé s'étend depuis le voisinage de Kom jusqu'à la mer de Zurra, dans une ligne est-ouest d'environ 340 milles de longueur sur une largeur de 210. Mais on peut dire que, près de Nauben Dejian, il se joint au désert de Kerman qui s'étend à environ 300 milles. Ces deux déserts réunis occupent un espace d'environ 600 milles, sur une largeur moyenne de 170, même sans y faire entrer l'étendue de 170 milles du désert de Mékran. Ils séparent le vaste empire de la Perse en deux parties presque égales. Tout ce grand espace est imprégné de nitre et d'autres sels qui altèrent les eaux des lacs et des rivières du voisinage. [En général le sel est si abondant dans toute la Perse, qu'il est charié par les eaux de pluie dans les bas-fonds; ce qui fait que, par-tout où les eaux séjournent l'hiver, le terrain devient salé. Tous les lacs de ce pays sont salés; tous les grands amas d'eau le deviennent de même au bout de quelques années.] Au sud du Mékran il y a d'autres déserts d'une grande étendue.

Un troisième grand désert est celui de Karakoum ou Sable noir, au nord de Meschid et de la rivière Tedjen. Il forme la limite septentrionale du Khorasan et de la Perse moderne; mais sa description appartient plus particulièrement à la Tatarie indépendante.

Forêts. La Perse a peu de forêts; le Khorasan, les montagnes du Ghilan, du Mazenderan, et d'autres vers le Kourdistan en offrent quelques-unes. Le Mazenderan fournit des bois de charpente, et son nom signifie le pays des haches.

Plantes. On n'a point de catalogue exact des plantes de la Perse. Les écrits de Pallas et de Gmelin contiennent seulement quelques notions sur celles des bords de la mer Caspienne. Une grande partie du territoire persan est occupée par des déserts dont le sol imprégné de sel repousse la végétation, excepté peut-être celle de quelques plantes propres à ce terrain, comme la soude, l'arroche portulacoïde, le plantain salé, la statice de Tatarie, etc. Autant que les recherches qu'on a faites sur les montagnes

peuvent le faire soupçonner, la plus grande partie des plantes ressemblent à celles qu'on a observées sur les alpes de la Suisse et de l'Italie.

Les plantes des montagnes et des lieux cultivés qui avoisinent la mer Caspienne nous sont mieux connues. Par celles que nous connaissons déjà, il est aisé de juger qu'il doit y en avoir beaucoup d'autres. Le buis si fatal aux chameaux croît en abondance dans le Mazenderan. On trouve sur leur sommet le cyprès, le cèdre et diverses sortes de pins. Les collines sont ombragées de tilleuls, de chênes, d'acacias, de châtaigners, de platanes. Le sumack, dont la propriété astringente est si utile à la teinture et à l'art du tanneur, y croît en abondance. Le frêne, qui produit la manne, n'y est pas moins commun. Les fruits les plus estimés de l'Europe nous ont été apportés de la Perse. Tels sont la figue, la grenade, la mûre, l'amande, la pêche, l'abricot et la prune; celle de Bokhara est renommée. Les orangers y sont énormes. On les trouve dans les parties abritées des montagnes. La chaleur réfléchie par le sable est particulièrement favorable à la culture du citron. [La vigne y étale toutes ses richesses, et rien n'est comparable à la bonté du raisin blanc nommé kichmich. On mange aussi le fruit du chalef ou olivier de Bohême qui, ainsi que le plaqueminier, est commun. La partie méridionale produit du coton et du sucre. Les peupliers y sont d'une beauté rare; le saule pleureur borde les rivières. Les endroits marécageux produisent un jonc dont on fait les plus belles nattes. Du côté de Kirmanchah, on mange comme aliment les pétioles de l'espèce de rhubarbe nommé riebas (*a*). Le sainfoin alagie donne, dans les contrées les plus chaudes de la Perse ainsi que dans l'Arabie, une sorte de manne nommée therenjabin (*b*). Les arbustes d'ornement et les plantes d'agrément ne sont que très-peu connus. Néanmoins quatre espèces remarquables par leur abondance et leur beauté donnent à cette contrée, sur-tout aux yeux d'un européen, un air de parure qui surpasse tout ce qu'on voit ailleurs. Ces plantes sont le jasmin, l'anémone écarlate et la bleue, la tulipe et la renoncule des prairies. Nouvellement, Olivier nous a rapporté de ce pays des plantes qui nous étaient totalement inconnues, et dont nos jardins vont s'enrichir.]

Animaux. Les chevaux persans passent pour les plus beaux et les mieux faits de l'Orient, mais ils le cèdent en vîtesse aux chevaux arabes. Ils sont plus hauts que ceux d'Angleterre. Les mulets sont très-recherchés. L'âne ressemble à celui d'Europe; mais on en a apporté d'Arabie une race qui est excellente; elle est leste, vive et adroite. Son poil est doux, sa tête haute. Le chameau y est commun. Il n'y en a point dans le Mazenderan, à cause du buis qui s'y trouve et dont ce animal mange les feuilles, quoique ce soit pour lui un poison. Le bétail

(*a*) Olivier, t. v, p. 127. (*b*) *Ibid.* p. 336.

ressemble à celui d'Europe, excepté vers l'Indostan, où il a une bosse. Les cochons sont rares, excepté dans les provinces au nord-ouest. Les moutons ont le dos si large, qu'on leur fait porter quelquefois des charges pesant plus de trente livres. De nombreux troupeaux paissent dans les provinces septentrionales d'Erivan. Quelques forêts contiennent des daims et des antilopes. On trouve le lièvre en grande quantité dans les friches. Dans les bois sombres se retirent le sanglier, l'ours, le lion, et, suivant quelques-uns, une espèce du même genre que le tigre. Il existe près du fleuve des Arabes une espèce de lion sans crinière, qui a été connu des anciens. On trouve dans les eaux de la mer Caspienne une grande abondance d'esturgeon et une sorte de carpe délicieuse, et les rochers qui bordent cette mer recèlent le veau marin. L'âne sauvage habite les déserts du centre; l'hyène et le chakal, les provinces du sud. Le pigeon et la perdrix y sont dans la plus grande abondance; le boulbil ou rossignol oriental embellit le printemps par ses chants variés (1). [Le guêpier de Perse, décrit par Pallas, fait en été admirer la beauté de son plumage au nord de la mer Caspienne, et passe en septembre dans les parties méridionales de la Perse (*a*).] Les Persans ont été long-temps dans l'usage d'apprivoiser les animaux sauvages, au point d'employer quelquefois pour la chasse le lion, le léopard, la panthère et l'once. [On sait que le scorpion est très-commun dans toute la Perse; mais, malgré le proverbe, il ne l'est pas plus aux environs de Cachan qu'ailleurs. Olivier assure que, dans tout l'espace qu'il a parcouru, il n'a pu, malgré toutes ses recherches, trouver en Perse aucune sorte de coquillage terrestre, et il attribue à l'extrême sécheresse de l'air ce fait d'histoire naturelle très-curieux (*b*).]

Minéraux. Quoique probablement les montagnes de la Perse recèlent dans leur sein des trésors inconnus, la minéralogie de cette contrée offre peu d'importance. Le Kerman et l'Yezd ont des mines de plomb avec un mélange d'argent. Il y a dans les provinces septentrionales des mines de fer. On trouve du cuivre dans les montagnes du Mazenderan et près de Casbin; il n'est pas de bonne qualité : les fondeurs sont obligés d'y joindre un vingtième de cuivre du Japon ou de Suède.

Les turquoises sont les seules pierres précieuses que produise la Perse, si même elles doivent conserver ce nom, puisque ce ne sont que des os ou de l'ivoire imprégné d'une eau cuivreuse. Il y en a deux mines, l'une à Nischapour dans le Khorasan, l'autre à quatre journées au sud de la mer Caspienne, dans une montagne appelée Feruz-Koh. [Le lapis-lazuli est abondant sur quelques montagnes du Khorasan, et ce sont les Persans qui nous ont fait connaître la couleur qu'on tire de

(1) Chardin, t. IV p. 72-94. (*a*) Olivier, t. V, p. 125, et Pallas, t. II, p. 15, édit. fr. in-4°. (*b*) Olivier, p. 210.

ce minéral, si connue sous le nom d'outremer (*a*).] On sait que les perles se pêchent en abondance dans le golfe Persique, sur-tout près des îles de Bahrein sur la côte d'Arabie. Quelques-unes pèsent 50 grains; mais on regarde comme belles celles de 10 à 12 grains (1).

Chardin ajoute que la montagne de Demavend fournit du soufre et du nitre. Il place cette montagne au sud de l'*Hyrcanie* ou du Mazenderan (*b*). Quelques déserts sont couverts de soufre, d'autres de sel qui se trouve sur-tout dans une grande pureté près de Cachan. On rencontre du sel gemme près d'Ispahan. On dit même que dans le climat sec du Kerman on s'en sert pour bâtir.

Eaux minérales. Les montagnes de la Perse ont des eaux minérales de toute espèce; mais elles sont également négligées et par les médecins et par le peuple.

Curiosités naturelles. Parmi les principales curiosités naturelles, on doit faire mention des sources de naphte ou d'huile de roche qui sont dans le voisinage de Bakou, sur la côte occidentale de la mer Caspienne, et principalement près du promontoire d'Apcheron. La terre y est sèche et rocailleuse. Il y existe plusieurs anciens petits temples. Dans l'un d'eux, près d'un autel, on a fixé dans la terre un large tuyau creux en forme de canne. De son ouverture supérieure sort une flamme bleue plus pure que celle de l'esprit de vin ou de tout autre esprit ardent : il s'échappe une flamme semblable d'une ouverture horizontale ménagée dans le rocher. Il y a aussi de la naphte blanche dans la péninsule d'Apcheron, mais elle a moins de consistance ; on ne l'y trouve qu'en petite quantité. Les Russes la boivent comme cordial et comme médicament; ils l'appliquent aussi à l'extérieur. Non loin de là se trouvent deux sources d'eau chaude qui bouillent comme la naphte. L'eau est imprégnée d'une argile bleue qui la rend épaisse; mais elle s'éclaircit en la laissant déposer. Quand on s'y baigne, elle fortifie et donne de l'appétit (2). Kæmpfer a visité ces sources à la fin du dix-septième siècle, et Gmelin en 1773. On trouve d'autres sources semblables dans une presqu'île voisine (3). Le khan de Karek en tire un revenu qu'on évalue à 40,000 roubles.

Iles. L'île principale du golfe Persique est celle d'Ormus, autrefois fameuse, aujourd'hui abandonnée. Kishma, et vers l'autre extrémité Karek, dont les Hollandais furent chassés en 1765, ne valent pas la peine d'être décrites. On peut en dire autant des îles de la mer Caspienne, dont les principales sont sur la côte des Ousbeks.

(*a*) Olivier, p. 302. (1) Otter, t. 1, p. 208. (*b*) [C'est alors probablement celle dont Olivier fait mention, et qu'il dit être située à l'est de Téhéran. *Voyez* ci-dessus, p. 232.] (2) Hanway, t. 1, p. 863. (3) *Découv. des Russes*, t. 11, p. 213.

TATARIE INDÉPENDANTE.

CHAPITRE PREMIER.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Nom.—Etendue.—Divisions.—Progrès de la géographie.—Géographie moderne.— Liaison des deux Boucharies.—Description de la petite Boucharie, villes principales, histoire, religion, population, mœurs et usages, productions, climat, commerce.

Les descriptions que nous avons données de la Russie asiatique et de l'empire chinois nous ont déjà fourni l'occasion de nous étendre sur ce qui concerne le pays que les géographes ont appelé Tatarie, dénomination vague que l'on a appliquée à une contrée plus étendue que l'Europe, et habitée par des nations et des races d'hommes très-distinctes. Par une suite d'avantages sur les Kalmouks de la Mongolie, les bornes de l'empire chinois ont été reculées jusqu'aux montagnes de Belour, et ont ainsi enfermé la petite Boucharie. A l'est, la Mantchourie est restée sous l'obéissance des mêmes chefs, qui sont devenus empereurs de la Chine.

Nom. Le nom de Tatarie indépendante convient parfaitement à la contrée que nous allons décrire, restreinte du moins dans les bornes que nous lui donnons. En effet, les Ousbecks et les Kirguises sont indubitablement d'origine tatare, et ces peuples ne dépendent ni de la Chine, ni de la Russie, ni de la Perse, trois grandes puissances qui les avoisinent.

Etendue. Le territoire possédé par ces tribus [est situé entre le 50e et le 80e deg. de longitude à l'orient de Paris, et entre le 35e et le 55e deg. de latitude nord.] A compter de la mer Caspienne jusqu'aux montagnes de Belour, ce territoire n'a pas moins de 750 milles en largeur. Sa longueur, depuis les montagnes de Gaur au sud jusqu'aux limites russes au nord du désert d'Issim, peut être d'environ 1280 milles; mais une partie de ce grand espace est désert.

Divisions. Ce pays est principalement divisé en vastes steppes ou plaines stériles situées au nord et habitées par trois tribus de Kirguises; savoir: la grande, la moyenne, et la petite. Quelques autres tribus tatares moins considérables sont établies sur les bords du lac d'Aral. Cette partie était autrefois appelée Turkistan occidental. Sa capitale était Taraz. Elle est sur une rivière qui se jette dans le Sirr ou Cyr, ou Sihon, un peu au-dessus d'Otrar. Le Sirr est l'*Yaxartes* des anciens. Il porte aussi le nom de Shash, qui est celui du territoire principal.

Au sud des montagnes d'Argoun, le long du Sirr et sur les bords de ses rivières tributaires, la terre devient fertile. Après l'Ilak et le Shash, provinces les plus septentrionales de celles qui sont sur le Sihon, on trouve le Fergana et un autre district nommé Oshrushna, dans lequel est une ville du même nom. Le royaume de Kharism est séparé de ces provinces par des déserts et des montagnes. Il fut autrefois assez puissant pour s'opposer au grand Gengis; mais insensiblement il a cédé aux empiétemens du désert.

Au sud de la chaîne de l'Aktau ou de Yespera se déploie la fertile contrée de Sogd ou ancienne Sogdiane, dont Samarcand est la capitale. Les provinces de Balk, de Khilan, de Tokarestan et de Gaur terminent au sud les bornes de la Tatarie indépendante, séparée par les déserts de l'ouest de la province persane du Khorasan. En général, le Kharism à l'ouest n'est point considéré comme faisant partie de la grande Boucharie; mais cette dernière dénomination doit s'appliquer à l'espace entier depuis les montagnes d'Argoun et les sources de la rivière d'Ilak jusqu'aux confins de l'Indostan.

Progrès de la géographie. Dans les temps anciens, ce qu'on appelle aujourd'hui le Turkistan occidental avec le nord de la mer Caspienne était occupé par les Massagètes. Au sud, ils avaient pour voisins les Scythes de ce côté-ci de l'*Immaüs*, ou Belur-Tag. Il paraît que la petite Boucharie faisait partie du pays des Sères, et que d'Anville s'est trompé en transportant à Kantcheou dans la province chinoise de Schensi, la capitale de ces peuples.

Liaison des deux Boucharies. La liaison naturelle et inévitable qui se trouve entre les deux Scythies anciennes situées des deux côtés de l'*Immaüs*, et, dans les derniers temps, entre le Turkistan occidental et l'oriental, entre la grande et la petite Boucharie, exige que l'on prenne une connaissance préliminaire de ce dernier pays, quoiqu'il ait été récemment subjugué par les Chinois, et que nous en ayions déjà parlé brièvement en traitant de la Chine.

Description de la petite Boucharie. La province de Schensi, dans la partie nord-ouest de la Chine, s'offre comme une langue de terre étroite, mais d'une longueur considérable, semblable à un promontoire. Elle s'étend entre le grand désert du nord-est et les Eleuts de Koko-Nor au sud-ouest. Dans cet endroit, la grande muraille est basse et construite grossièrement de mottes de terre ou de glaise durcie. Ce territoire appartenait au royaume de Tangut. C'est une conquête moderne de la Chine.

Au-delà de cette partie qui est la première que visitent les caravanes, on trouve sur les cartes des jésuites plusieurs rivières, lacs, villes, etc. Nous ne citerons que la rivière Etziné, les villes d'Ouey-Yuen et de

Chao-Maing, et les lacs de Sopou et de Souhouc. A l'ouest coule la Polonkir, rivière considérable sur laquelle est située la ville de Schatcheou, à l'endroit où cette rivière se jette dans le lac Hara ou Kara-Nor (lac Noir) (1).

La limite méridionale et les provinces de la petite Boucharie nous sont presque entièrement inconnues. Il n'en est point ainsi des parties occidentales et septentrionales sur lesquelles différentes relations et les cartes de d'Anville et d'Islenief nous donnent des renseignemens fort exacts. Pour éviter le désert que ses sables et ses roches hérissées rendent presque impraticables, les caravanes marchent vers Hami (2), en faisant un circuit au nord. Là, au pied des montagnes d'Alak, qui mettent un peu à l'abri du froid insupportable de ces contrées, se trouvent les villes de la petite Boucharie. Cette province offre des traits qui en font l'une des plus singulières régions du monde.

Villes principales. Suivant toutes les relations, les villes les plus remarquables de ce pays sont Cachgar, Yarkand; et vers le nord-est, Axu ou Axou. Parmi les autres, nous citerons Turfan et Chializ, appelée aussi Yulduc, et par les Turcs Haraschar ou la Cité noire. Hami ou Camil, avec les villages qui l'environnent, forme une province détachée qui, depuis plusieurs siècles, s'est mise sous la protection de la Chine (3). Nous avons parlé d'une partie de ces villes en traitant de la Tatarie chinoise.

La petite Boucharie était soumise aux Kalmouks, nouvellement eux-mêmes subjugués par les Chinois. Dans des temps plus anciens, c'était la contrée des Sères; mais elle fut peu connue jusqu'au temps de Gengis, après la mort duquel elle échut en partage à son fils Zagathai. Elle faisait partie de la Mongolie. Les provinces du nord appartenaient au pays de Geté, dans lequel, au nord-est de Turfan, étaient les anciennes habitations des Eygurs ou Oygours, race finlandaise qui, dans le dixième siècle, répandit la désolation dans toute l'Europe, et s'établit ensuite en Hongrie. Le sage et bon Kien-Long, dernier empereur de la Chine, fit plusieurs voyages dans la Mongolie pour en imposer, par l'appareil de sa puissance, aux Kalmouks, les plus dangereux voisins de l'empire. En 1759, il attaqua ces peuples, les défit complétement, et annexa leur vaste territoire à ses domaines. Indépendamment des régions du nord, la petite Boucharie, nommée ainsi mal-à-propos, a plus de 850 milles de longueur depuis les confins d'Hami jusqu'aux montagnes de Belour, sur une largeur de plus de 420 milles, depuis les montagnes du Tibet jusqu'à celles d'Alak.

Religion. La religion dominante est la mahométane. Les conquérans

(1) Du Halde, t. IV, p. 31. (2) Rennell, *Mémoir*, p 198. (3) Petis de la Croix, t. II, p. 56.—Cherefedin, t. III, p. 216.

kalmouks étaient idolâtres; mais ils ne gênèrent point les consciences.

Population. La population de ce pays ne peut être considérable. Elle est composée principalement de Boucharіens auxquels on donne un teint basané; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient généralement beaux hommes. On dit qu'ils sont polis et portés à la bienveillance. Il est probable qu'ils parlent la langue zagathienne, qui est la même que le turc, et qui l'aura emporté sur leur langage natif; car la majeure partie de ces peuplades doit être indigène, quoique mêlée de Tatares ou de Turkomans et de quelques Kalmouks.

Mœurs et usages. L'habit des hommes ne descend qu'à mi-jambes. Ils portent des ceintures comme les Polonais. Les femmes sont vêtues de même que les hommes. Elles ont de longues boucles d'oreilles comme celles du Tibet. Leurs cheveux pendent en longues tresses entrelacées de rubans. Elles teignent leurs ongles avec le suc du henné. Les deux sexes portent des caleçons et des bottes légères de cuir de Russie. La coiffure des hommes ressemble à celle des Turcs. Les maisons sont de pierres; l'ameublement se tire principalement de la Chine. Leur nourriture est préparée proprement, et consiste le plus souvent en viandes hachées. Comme les Russes, ils conservent très-long-temps leurs provisions en les exposant à la gelée. Le thé est la boisson générale. Les femmes s'achètent. Les cérémonies du mariage diffèrent peu de celles qui sont en usage chez les Turcs; les prêtres ou mullahs jouissent d'un grand crédit. Pour l'usage ordinaire, on se sert d'une petite monnaie de cuivre; mais l'or et l'argent se pèsent comme chez les Chinois, avec qui ils faisaient un commerce considérable avant l'invasion des Kalmouks, commerce qui doit être plus productif que jamais depuis qu'ils sont soumis au même empire. Ils ne sont point guerriers. Ils se servent cependant de la lance, du sabre et de l'arc. Les riches ont des cottes de maille.

Productions. Le pays abonde en fruits, et particulièrement en vin. On dit qu'il y a plusieurs mines d'or et d'argent; mais ni les natifs ni les Kalmouks n'ont assez d'industrie pour en tirer parti. A la fonte des neiges on ramasse beaucoup d'or dans les torrens; on le porte à la Chine ou à Tobolsk en Sibirie. Le pays produit aussi des pierres précieuses, des diamans et du musc, que l'on tire sans doute des montagnes méridionales voisines du Tibet, dans lesquelles abonde l'animal qui le produit (1).

Climat. Contre l'ordinaire, la partie méridionale de cette contrée est plus froide que la septentrionale, parce que la première avoisine les alpes du Tibet, et que l'autre est abritée par la chaîne plus basse de l'Alak. Comme le vêtement le plus ordinaire est de coton, il est probable que cette plante y est commune.

(1) *Découvertes russes*, t. III, p. 123.

Commerce. Telles sont les particularités que nous avons pu recueillir concernant cette intéressante contrée. Le docteur Pallas, en parlant d'Orenbourg, donne une idée du commerce de la Boucharie; mais comme il joint les Boucharіens au peuple de Chiwa, il est probable qu'il entend parler de la grande Boucharie. Il met au rang des productions de cette contrée la soie écrue, certaines peaux d'agneaux d'une finesse remarquable, et le poil de chameau.

CHAPITRE II.

DESCRIPTION DE LA TATARIE INDÉPENDANTE.

Kirguises. — Désert d'Issim. — Hordes. — Population. — Mœurs. — Coutumes. — Commerce. — Histoire. — Kharism. — Nom. — Chiwa. — Commerce. — Grande Boucharie. — Nephtalites. — Etendue et limites. — Histoire. — Religion. — Provinces. — Villes principales. — Manufactures. — Climat. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Minéraux. — Caractère du peuple.

Kirguises. Près de la moitié septentrionale de la Tatarie indépendante est occupée par les Kirguises, peuple incontestablement d'origine tatare. Les U becks habitent la partie méridionale.

Steppe d'Issim. Le grand steppe ou désert d'Issim sépare les Kirguises de la Sibirie. Ce steppe est coupé par une rivière du même nom et par quantité d'autres moins considérables, dont les unes vont joindre l'Issim, quelques autres se perdre dans les sables, d'autres enfin se jeter dans des lacs dont l'eau est salée ou amère (1). Le sol même est imprégné de sel et de nitre. On ne doit pas cependant regarder ce vaste espace comme un pur désert dépourvu de toute végétation. On prétend qu'il s'y trouve un grand nombre d'anciens tombeaux, ainsi que dans le steppe barabinien entre l'Irtisch et l'Obi, où le bouleau croît en abondance, bien que tout prouve que ce steppe a été autrefois un marais salé d'une immense étendue.

Quoiqu'un grand nombre de Kalmouks aient quitté en 1770 les bords du Volga pour aller se mettre sous la protection des Chinois, il en reste encore quelques tribus à l'ouest des Kirguises. On croit le nom de Kirguises dérivé de celui du fondateur de cette tribu. Ils se divisent en grands, moyens et petits. Ils ne sont connus que depuis la conquête de la Sibirie par les Russes en 1606. Ils sont sans foi, pusillanimes,

(1) *Dec. Rus.*, t. 4, p. 456. — Pallas appelle ce désert le steppe d'Isett.

et cependant d'un caractère inquiet. Il est probable que le nombre des individus des trois ordres n'excède pas un demi-million (1).

Mœurs et usages. Les Kirguises se sont insensiblement avancés de l'est vers l'ouest. Leurs mœurs sont les mêmes que celles des Tatares, décrites fort au long par Pallas. Leurs tentes sont faites avec une sorte de feutre. Ils boivent du koumiss, liqueur qu'ils composent avec du lait de jument aigri. La grande horde passe pour être la souche des deux autres. Ils mènent une vie errante; chaque horde a un khan particulier; cependant la moyenne, lorsque Pallas voyagea dans le pays, n'avait qu'un sultan ou prince qui reconnaissait le khan de la petite horde. En 1777, l'élection de ce khan, surnommé Nour Hali, avait été confirmée par la Russie. Les Kirguises ont les traits tatares; ils ont le nez plat et les yeux petits, mais non pas obliques comme les Mongols et les Chinois. Ils possèdent des chevaux, des chameaux, du bétail et des chèvres. Le poil laineux de leurs dromadaires se vend aux Russes et aux Boucharіens. Chaque année on tond ces animaux. Leurs moutons sont à larges queues; c'est leur principale nourriture. Les agneaux sont si délicats qu'on en fait passer à Pétersbourg pour la table de l'empereur. Leurs peaux d'agneaux sont les plus renommées après celles de la Boucharie; mais la laine des brebis est grossière. Les steppes leur fournissent du gibier. On y trouve aussi des loups, des blaireaux, des renards, des antilopes, des hermines, des belettes, etc. Les montagnes sont habitées par la brebis sauvage (*ovis musmon*), le bœuf du Tibet (*bos grunniens*), le chamois, le chakal et l'âne sauvage (2).

Les Kirguises se regardant comme des frères, n'emploient à leur service domestique que des esclaves qu'ils ont faits dans leurs incursions. Leur vêtement est celui des Tatares. Il consiste principalement en un large caleçon et des bottes pointues. Les femmes ornent leur tête de cous de hérons, disposés comme des cornes. Ces peuples sont mahométans, mais peu exacts dans leurs pratiques religieuses.

Commerce. Ils trafiquent avec la Russie. Leur principale place de commerce est Orenbourg, où ils mènent chaque année jusqu'à 150,000 moutons, des chevaux, du bétail, des chameaux, de la laine, etc. La horde moyenne s'avance jusqu'à Omsk. Leurs marchés se font par échanges; ils rapportent en retour différens articles manufacturés, de la draperie, des meubles. De la Boucharie, de Chiwa, de Taschkund, ils tirent des armes et des cottes de maille que la Russie leur refuse. Ils aiment passionnément les femmes kalmoukes, parce qu'elles conservent long-temps leurs charmes. Ils les épousent quand elles consentent à se faire mahométanes. Ils font chaque année la fête des Morts. Anciennement ils étaient Chamaniens. Des prêtres turcs les ayant convertis au

(1) Took, t. II, p. 78. — *Dec. Russ.*, t. III, p. 375. (2) *Ibid.* p. 379 et 396.

commencement du dix-septième siècle, ils se firent circoncire. Suivant Pallas qui les visita en 1769, ils n'en sont pas moins livrés aux extravagances de la magie et de la superstition (1).

Histoire. Cette région aride a été autrefois le théâtre de grands événemens. Il est probable qu'elle était alors plus fertile. Tout fait croire qu'elle s'est desséchée successivement, et qu'anciennement elle offrait un plus grand nombre de rivières et une végétation plus riche. Depuis les Massagètes jusques aux Turcs, des nations fameuses l'ont habitée. Ces derniers, venus des montagnes de Bogdo, lui donnèrent le nom de Turkistan. Dès le sixième siècle, ils s'étaient répandus jusqu'à la mer Caspienne. Ils soumirent ensuite la Sogdiane et les Nephtalites de la grande Boucharie, appelés, dans ces temps d'ignorance, Huns blancs. C'est du Turkistan que sortirent ces armées innombrables de Turcs qui changèrent la destinée de tant de nations. Les mêmes motifs firent donner à la petite Boucharie le nom de Turkistan oriental. Les Turcs et les Huns doivent être regardés comme issus de race tatare. Ces nations n'étaient point connues en Europe lorsque, vers 375, les Huns parurent après avoir traversé les déserts qui les dérobaient aux Européens; aux traits singuliers qui les distinguaient, on les prit pour une race d'hommes nouvelle. Telle est l'origine du nom de Turkistan, contrée d'où sortirent des armées qui ont désolé les plus belles contrées de l'Orient, et menacé la liberté de l'Europe.

Kharism. Avant de passer à la grande Boucharie, il convient de décrire le pays de Kharism : il s'étend depuis le Gihon ou Amou jusqu'à la mer Caspienne. Il est borné au nord et au sud par de vastes déserts. Sa ville capitale est Chiwa; c'était autrefois Urghenz. Ce pays a environ 300 milles tant en longueur qu'en largeur. Du temps de Gengis c'était un puissant royaume. Il renfermait alors le Khorasan et une partie de la grande Boucharie.

Aujourd'hui cet état est presque réduit à la province de Chiwa, dont un homme à cheval pourrait faire le tour en trois jours. Les tribus qui portent le nom de Konrates ou d'Usbeks araliens, paraissent indépendans de l'état de Chiwa, et occupent les plaines voisines du lac Aral. Il y a dans le Kharism cinq villes à une demi-journée de cheval l'une de l'autre. Le khan de Kharism est absolu et ne dépend de personne, excepté néanmoins du Moulha-Bashi ou grand-prêtre, dont l'autorité balance la sienne. Les Tatares de Chiwa diffèrent peu des Kirguises, qu'ils surpassent pourtant en ruse et en finesse. Ils habitent des maisons, et portent à Bokhara et dans la Perse des fourrures et des pelleteries. Ils tirent ces articles des Kirguises et des Turcomans, qui souvent ont été pour

(1) Voyages de Pallas. Comparez avec Hanway, *Travels in Russia*, t. 1, p. 239.

eux de fâcheux voisins. Le pays ne fournit guère que du coton, des peaux d'agneaux de qualité inférieure, un peu de soie écrue ou manufacturée, etc.

Khiva ou Chiwa, capitale d'une province de même nom, selon Hanway, est à peu près à 395 milles de la mer Caspienne. Cette ville est distante d'Orenbourg environ du double. Le même auteur nous apprend qu'elle est bâtie sur un terrain élevé, qu'elle a trois portes, une forte muraille de terre flanquée de tourelles, et un fossé profond rempli d'eau. Elle domine sur une campagne agréable, que l'industrie des habitans a su rendre fertile; les maisons sont de bois et mal bâties. En 1739, le khan de Chiwa ayant rassemblé 20,000 hommes, défendit cette place contre Nadir; mais elle fut obligée de se rendre à discrétion.

Nous trouvons dans Pallas que le peuple de Chiwa porte à Orenbourg une quantité considérable de coton écru. Les côtes de la mer Caspienne sont occupées au nord par quelques restes de Tatares, et au sud par les Usbeks. La baie de Balkan est fréquentée par les vaisseaux russes. Les îles produisent du riz, du coton. L'une d'elles, nommée Naphtonia, fournit une grande quantité de naphte, ce qui suppose que la couche de cette substance se prolonge depuis Bakou dans une direction sud-est, au travers de la mer. Ces îles sont habitées par des Turcomans pirates. Au nord de la grande baie de Balkan est le lac de Karabogas, avec une autre petite entrée après laquelle on trouve le port d'Alexandre ou Iskander. Les marchands de Chiwa apportaient à Astracan de l'or et des pierreries qu'ils tiraient probablement de la petite Boucharie. On insinua à Pierre-le-Grand que ces productions précieuses pouvaient venir de Kharism, et il conçut l'idée d'y faire un établissement. Il envoya 8,000 Russes sous le commandement de Beckawitz vers Chiwa. Ils furent taillés en pièces par les Usbeks (1).

On trouvera, sur ce qui concerne Kharism, tous les détails qu'on peut désirer dans l'histoire générale de la Tatarie, écrite vers 1660 par un de ses khans ou princes nommé Abulgazi. Il était né en 1605, et fut élu en 1643, après avoir été long-temps emprisonné en Perse. Il mourut en 1663, avec la réputation d'un excellent prince et d'un homme doué des plus rares qualités.

Urghenz est une ville en ruine. [A l'ouest du Gihon ou Amou-Daria, à environ 24 milles géographiques au nord de Chiwa, on a bâti une ville du même nom, et qui porte celui de nouvelle Urghenz. Azarist ou Hazarasp touche au grand désert nommé Ḳara-Koum ou sables noirs, et est situé à 18 milles au sud-ouest de Chiwa; on y compte, dit-on, 1500 habitans. Chanka, à peu près à la même distance à l'est

(1) Hanway, t. 1, p. 241.—Bentink, p. 515.

de Chiwa, en compte 2,000. Il en est de même de Schabat, directement au nord de Chiwa, mais un peu plus éloigné. Ket, encore plus au nord, compte à peine 1,500 habitans.

Konrat, près de l'embouchure du Gihon, dans le lac Aral, est le camp d'hiver des Usbeks araliens : il a cinq lieues de circonférence, et est défendu par un rempart en terre ; les portes sont fermées par des chevaux de frise (*a*).]

Grande Boucharie. L'une des portions les plus importantes de la Tatarie indépendante est la grande Boucharie. On croit que ce nom lui vient de Bokhara, la première des villes de ce pays que visitèrent les marchands perses. Elle fait partie du Touran des anciens Persans, et fut connue des Grecs et des Romains sous les noms de Sogdiane et de Bactriane. La première de ces provinces est aujourd'hui le Maweralnahar, ou contrée au-delà du fleuve, de la géographie orientale. L'autre correspond au pays de Balk. Le second fils de Gengis lui donna le nom de Zagathai. Les historiens byzantins donnent au peuple de cette contrée celui de Ephtalites, et, par corruption, de Nephtalites, dérivé d'Aphtela ou rivière d'Or, dénomination sous laquelle les Persans connaissent l'Oxus ou Amou. Ces mêmes écrivains désignent les Nephtalites sous le nom de Huns blancs.

Etendue. Du nord au sud, la grande Boucharie a en longueur 600 milles sur une largeur de 245, si l'on y comprend le Fergana. Ainsi elle a plus d'étendue que la Grande-Bretagne, mais moins que la petite Boucharie. Au nord, elle est bornée par les montagnes d'Argoun ; à l'ouest, par un désert. La rivière d'Amou et d'autres déserts la séparent du Kharism et du Khorasan. Au sud et à l'est, la nature lui a donné pour barrières éternelles les montagnes de Gaur ou le *Paropamisus*, l'Hindou-Koh, et la chaîne du Belour (1).

Histoire. La population primitive de la grande Boucharie est, ainsi que celle de la Perse, d'origine scythique. L'histoire de ce pays remonte aux temps les plus anciens, puisqu'on peut le regarder comme le berceau et le siége de l'ancienne monarchie persane. Il devint plus connu au temps des conquêtes d'Alexandre et lorsqu'il s'établit une monarchie grecque dans la Bactriane. Mais c'est sur-tout après l'envahissement de la Perse par les Othomans au septième siècle, que les historiens de Gengis et de Timur, ainsi qu'Abulgazi, ne laissent rien à désirer sur ce qui concerne cette contrée. En 1494, sultan Bader, l'un des descendans de Timur, fut, avec ses Mongols, chassé de la grande Boucharie par les Tatares nommés Usbeks. Il se retira dans l'Indostan, où il fonda l'empire mongol. Ses vainqueurs fondèrent en Boucharie une monarchie puissante qui fut gouvernée par une suite de khans depuis 1494 jus-

(*a*) *Annales des voyages*, t. IV, p. 384. (1) Pallas, *Dec. Russ.*, t. III, p. 379.

qu'en 1658. Il paraît qu'alors elle se partagea en plusieurs états qui avaient chacun leur prince. En 1741, Bokhara, avec son petit territoire, formait un de ces états (1). C'est contre les Usbeks du Khorasan que Schah-Nadir, mieux connu sous le nom de Tamas-Kouli-Kan, commença à se distinguer. La province de Gaur est soumise aux rois de Kandahar; mais il paraît que Balk et Samarkand continuent d'obéir à des khans usbeks. Au défaut de mémoires récens, on ne peut former que des conjectures sur l'état actuel de cette contrée. On présume que les puissances qui y dominent sont le khan de Balk au sud, et celui de Samarkand au nord.

Religion. Les Usbeks et les Boucharíens sont mahométans de la secte des Sunnis.

Gouvernement. Le gouvernement des khans est despotique.

Population. La population de la grande Boucharie est formée de Tatares et de Boucharíens. Il est probable que, dans des circonstances pressantes, elle pourrait mettre sur pied une armée de 100,000 hommes. Quand Schah-Nadir soumit Bokhara et Chiwa, il respecta Balk et Samarkand, et les considéra comme d'utiles alliées. Ces deux provinces lui fournirent des troupes. Il se glorifiait lui-même d'être Tatare, et ne voulait pas qu'on le crût Persan.

Revenu. D'après l'état des revenus de Schah-Nadir donné par Hanway, ce prince tirait du Khorasan 12,000,000 de francs. Excepté l'Erivan, aucune province persane ne peut fournir une si forte somme.

Mœurs et usages. Les mœurs et usages des Usbeks ressemblent à ceux des autres Tatares. Ils passent néanmoins pour les plus spirituels et les plus industrieux de cette nation. Plusieurs habitent sous des tentes pendant l'été; mais l'hiver ils se retirent dans des villes ou villages. Ils font de fréquentes et soudaines invasions dans les provinces persanes. Les plus civilisés sont ceux de Balk, qui font un commerce considérable avec la Perse et l'Indostan. Les Boucharíens natifs ou les Tadjiks sont mieux faits que les Tatares. Par l'élégance de leurs formes et l'agrément de leurs traits, ils se rapprochent des habitans de la petite Boucharie. Ils ont aussi la même manière de s'habiller (2). Les Boucharíens ne portent point d'armes. Les Usbeks, au contraire, savent manier le fusil. On dit même que leurs femmes, qui surpassent en beauté les femmes tatares, ne répugnent point à les suivre au combat. On parle en Boucharie la langue zagatayenne, qui est celle des Turcomans. L'idiome boucharien n'a point encore été examiné. On présume qu'il dérive du persan; mais il est mêlé de mots turcs, mongols, et même indous. Les Boucharíens ressemblent aussi aux Perses par la physiono-

(1) Hanway, t. 1, p. 242. (2) *Voyez* les gravures dans la collection d'Astley, t. IV, p. 483; et la *Persia* de la collection d'Elzevir.

mie. La grande Boucharie est célèbre par sa fameuse école de Samarkand, où s'enseignaient les sciences orientales. Les souverains même n'y négligeaient pas la culture des lettres, comme le prouve l'exemple d'Ulug-Beg et d'autres. C'était encore, au commencement du dix-huitième siècle, la plus fameuse des universités mahométanes (1).

Provinces. Dans la grande Boucharie, les villes donnent leur nom aux provinces, ou le reçoivent d'elles. Il paraît qu'au nord, la province de Fergana est soumise aux Kirguises de la grande horde. Sa capitale est Andegan. Les autres provinces principales sont la partie occidentale du Shash, et un district appelé par d'Anville Oshrushnah, d'une ville du même nom (2). Mais la province la plus célèbre et la plus fertile est celle de Sogd, ainsi nommée d'une rivière qui la traverse. Les autres sont celles de Vash, de Kotlan et de Khilan. Les plus méridionales sont le Tokarestan et Gaur.

Villes remarquables. Samarkand, capitale de la grande Boucharie et autrefois celle de l'empire de Tamerlan, est sur le bord méridional de la Sogd. Cette rivière, à la distance d'environ 85 milles de Samarkand, après avoir baigné les murs de Bokhara, passe à travers un grand lac, et va, à ce qu'on prétend, joindre l'Oxus ou l'Amou. Il paraît que Samarkand est bien déchue depuis Tamerlan. Dès la fin du dix-septième siècle, suivant Bentink, elle n'avait que des murs de terres et des maisons construites avec de l'argile durcie. Quelques-unes cependant étaient de pierres tirées des carrières voisines. Le khan de la grande Boucharie campait dans les prairies des environs, parce que le château était inhabitable et presque en ruines. On fabriquait à Samarkand d'excellent papier de soie. On croit que c'est dans cette ville qu'il a été inventé. Suivant Ebn-Haukal, dès l'an 650, on y connaissait une manufacture de cet article de commerce (3). La riche vallée de Sogd produisait des raisins délicieux, des melons, des poires, des prunes. On en envoyait en Perse et même dans l'Indostan.

Bokhara, située sur le penchant d'un coteau, a souvent disputé à Samarkand le titre de métropole. Lorsque les agens anglais allèrent dans cette ville en 1741, elle était grande, peuplée et soumise à un khan. Elle n'avait qu'un mince mur de terre et des maisons d'argile; mais on y voyait de nombreuses mosquées construites en briques (4). On y fabriquait du savon et des toiles de coton. Les principales productions consistaient en coton, riz et bétail. On recevait des Kalmouks de la rhubarbe et du musc. Gengis-Khan prit Bokhara en 1220, et Tamerlan en 1370. Les Usbeks en sont en possession depuis 1498. On se ser-

(1) Bentink, notes sur Abulgazi, p. 279. (2) C'est le Setruchteh de Ebn-Haucal, p. 261, si le nom est exact. (3) Oussley's Ebn-Haukal, p. 300. (4) Hanway, t. 1, p. 242.

vait à Bokhara de monnaie d'or et d'argent; mais Schah-Nadir ayant pris cette ville, l'argent de l'Inde et de la Perse y devint commun. Dès le dixième siècle, la ville de Bokhara était célèbre par ses manufactures de belles toiles. Ebn-Haukal indique ici une chaîne de montagnes au nord de Zarcah, c'est Ak-tau ou la Montagne blanche.

Balk, au commencement du dix-huitième siècle, était la ville la plus peuplée et la plus considérable de ces contrées. Elle est sur la rivière de Dehash, qui se jette dans l'Amou, et sort du Paropamisus. Ses maisons sont de briques ou de pierres; le château ou palais est construit en marbre tiré des montagnes voisines. Elle a un khan particulier de la tribu des Usbeks. Cette belle cité était l'objet de l'ambition des puissances voisines de la Perse et de l'Indostan. Mais, outre l'obstacle qui naît de leur jalousie mutuelle, elle est défendue d'un côté par de hautes montagnes, et de l'autre par des déserts. On y fabrique de belles soieries. C'est le centre du commerce de la grande Boucharie avec l'Indostan.

Zouf, appelée aussi *Gaur* du nom de la province dont cette ville est la capitale, est soumise au roi de Kandahar. On remarque dans les environs de cette dernière un grand nombre de figures et de monumens taillés dans le roc. Bamian est située dans la même province, et sujette du même prince. Anderab est la capitale du *Tokarestan* (1). Elle est près d'un défilé par lequel on traverse les montagnes d'Hindou-Koh. Ce passage est soigneusement gardé par le khan de Balk. On trouvait dans le voisinage de riches carrières de lapis-lazuli, substance que la grande Boucharie fournissait à nos pères, et qu'elle continue de nous fournir encore aujourd'hui.

Badakskan, située sur l'Amou, nommé en cet endroit Harrat, est au nord d'Anderab, et n'en est pas éloignée. Comme elle est isolée sur une branche des monts Belour, on en avait fait une prison d'état pour les prétendans vaincus ou les rebelles. Elle était petite, mais bien bâtie et très-peuplée. Les rubis qu'on trouve dans le voisinage, l'or et l'argent que roulent les torrens après la fonte des neiges, le lapis-lazuli et d'autres pierres précieuses formaient les richesses de ses habitans. Les caravanes qui vont dans la petite Boucharie ou à la Chine passent par cette ville. De là à Bokhara on compte seize journées de chemin (2).

En se dirigeant toujours vers le nord, on trouve *Khotlan*, capitale de la province du même nom.

Termed est sur l'Amou, à l'ouest de Khotlan et au nord de Balk. Les relations modernes en font à peine mention.

(1) Du temps d'Ebn-Haukal, ce district portait le nom de Taïkan; et c'est évidemment le Taïcan de Marc-Paul, p. 224. (2) Bentink, notes sur Abulgazi, p. 55; —Voyage de Goez dans la collection d'Astley, t. IV, p. 644.

En général toutes les villes du nord paraissent avoir beaucoup décliné sous la domination des Usbeks.

Commerce. Nous avons cité les principales manufactures en parlant des villes. Indépendamment du commerce qui se fait en Perse, dans l'Inde et à la Chine par les caravanes, les marchands boucharien portent en Russie non seulement les productions de leur sol, mais d'autres denrées qu'ils tirent des contrées orientales.

Climat. Quoique ce pays soit situé sous le même parallèle que l'Espagne, la Grèce et la Turquie d'Asie, le voisinage de hautes montagnes toujours couvertes de neiges, et celui des déserts de la Sibirie y rendent la chaleur très-supportable.

Aspect du pays. Les campagnes offrent une grande variété. Elles sont coupées de beaucoup de rivières, entremêlées de collines agréables et dominées par des montagnes à perte de vue; mais le bois y est rare. Il doit cependant y avoir de grandes forêts sur la partie occidentale du Belour. Les bords des rivières sont si fertiles, que l'herbe y excède quelquefois la hauteur d'un homme. Dans d'autres mains, ce pays rivaliserait avec les meilleurs de l'Europe.

Rivières. Les principaux fleuves de la Tatarie indépendante sont l'Amou ou l'ancien *Oxus* qui, près de sa source, prend le nom d'Harrat, et le Sirr ou la rivière Shash.

L'Amou ou le Jihon prend sa source dans les montagnes de Belour, à peu près à 170 milles au nord-est de Badakshan. il se grossit de beaucoup de rivières, telles que l'Ortong, la Dehash ou rivière de Balk, et plusieurs autres qui descendent de l'Hindou-Koh et des montagnes de Gaur. Enfin il va se jeter dans le lac d'Aral. Son cours a au moins 790 milles. Il abonde en poissons de plusieurs espèces. [Les dernières cartes russes indiquent plus au midi la Kouvan et l'Oujani qui se rendent aussi dans le lac Aral, après avoir arrosé le Maweralnahr et le pays des Usbeks araliens.]

Le Sirr ou la rivière de Shash est l'ancien Jaxartes. Il prend sa source dans les montagnes de Terek-Daban, qui forment la partie septentrionale de la chaîne du Belour. Il baigne les villes d'Andegand et de Cojend, se grossit du Taraz, traverse le désert de Bursuk, et se jette dans le lac d'Aral à l'est. Ebn-Haukal, auteur d'une description curieuse de ces contrées au dixième siècle, nomme ce fleuve Chajé. Les autres rivières sont la Dzui, qui prend sa source au nord du lac Turkul, l'Irghiz, la Turgai, qui se rend dans le lac Axacal, et l'Issim; cette dernière parcourt le steppe de même nom.

Lacs. Le plus grand lac de ces contrées est celui d'Aral ou mer des Aigles. Nous en avons parlé en traitant de l'Asie. Le lac de Tengis, Balcash ou Palkati, est le plus grand de l'Asie après ceux d'Aral et de

Baïcal. Il a 120 milles de longueur sur à peu près moitié en largeur; mais il appartient plus proprement au pays des Kalmouks soumis à l'empire de la Chine.

Montagnes. La principale chaîne de montagnes est celle de Belour, couverte d'une neige éternelle. Ses branches les plus considérables se dirigent vers l'ouest. A l'est est le plateau élevé qui forme le centre de l'Asie. Le Belour est comme l'arc-boutant occidental de ce plateau que soutient au septentrion la chaîne Altaïque. A l'exception de quelques lieux abrités des vents du nord et de l'est, un froid excessif règne sur cette vaste plaine. Elle est coupée d'un grand nombre d'autres montagnes dont la hauteur, ajoutée à celle de ses bases, doit être énorme. Dans la partie occidentale entre la Sibirie et le Tibet, sont des branches irrégulières de rocs nus qui s'offrent à l'œil comme des débris qui ont survécu à la destruction d'anciennes montagnes. La chaîne du Belour ou ancien *Immaüs* se dirige presque nord et sud. Elle se continue par les montagnes d'Alak ou Alak-Oula, au nord de la petite Boucharie. Celles-ci se réunissent au grand Bogdo, la plus haute montagne de l'Asie centrale, du moins s'il faut en croire les Tatares et les Mongols. Le Belour va aussi joindre l'Hindou-Koh qui, avec les montagnes de Gaur, semblent en être la continuation, sans qu'elles soient interrompues, excepté par un défilé étroit au sud d'Anderab. L'Argoun ou Argjun forme, avec le Kara-Tau, une chaîne qui s'ouvre, comme il arrive quelquefois au passage d'une rivière. Ces deux montagnes paraissent être une branche détachée du Belour.

Minéraux. La botanique et la zoologie de ce pays n'ont été l'objet des recherches d'aucun habile naturaliste. Nous avons vu que les régions alpines de la Tatarie indépendante étaient habitées par plusieurs sortes d'animaux connus au Tibet. On a, sur la minéralogie, des notions un peu moins imparfaites, quoique depuis plus de mille ans qu'ils habitent ce pays, les Tatares et les Mongols n'aient fait aucun progrès dans l'art de la métallurgie. Les montagnes du sud-est contiennent de l'or, de l'argent, du lapis-lazuli, et une production particulière, le rubis-balais, qui est un rubis de couleur rose-pâle. Dans le dixième siècle, avant qu'une longue oppression eût étouffé l'industrie, la province de Fergana produisait du sel ammoniac, du vitriol, du fer, du cuivre, du plomb, de l'or, des turquoises, du vif-argent, etc. Dans la montagne de Zarka, deux sources fournissaient de la naphte, du bitume. On y trouvait aussi une pierre qui s'enflammait, ce qui suppose qu'elle contenait du charbon minéral. Dans le Sestrushteh ou l'Oshrushna de d'Anville, il y avait une caverne d'où s'exhalait une vapeur qui, la nuit, paraissait enflammée, et de laquelle on tirait du sel ammoniac; en creusant la terre, il en sortait une vapeur semblable. Dans les montagnes

d'Aïlak ou Ilak, les plus septentrionales et autour d'Otrar, il y avait des mines d'or et d'argent (1).

Caractère des habitans et du pays selon Ebn-Haukal. La description que donne de ce pays Ebn-Haukal, ce père de la géographie arabe, dédommagera le lecteur de la sécheresse de quelques détails, inconvénient inévitable en traitant d'un pays sur lequel la géographie n'offre encore que des notions imparfaites. Il peint les habitans de cette contrée comme les hommes du monde les plus généreux et les plus hospitaliers. Si un étranger arrivait parmi eux, on se disputait l'avantage de le recevoir. Ceux qui en étaient privés portaient à son logement ce qu'ils avaient de mieux en fruits et en provisions. Etant dans le pays de Sogd, il vit, dit-il, un grand palais dont les portes n'avaient pas été fermées depuis plus de cent ans, et où était reçu avec ses animaux et tout son équipage quiconque se présentait. Les riches employaient leurs trésors à bâtir des caravanserais où les caravanes les plus nombreuses trouvaient tout ce qui leur était nécessaire. Le Maweralnahr avait 300,000 koulabs, dont chacun fournissait un cavalier et un soldat à pied; et lorsqu'ils étaient appelés à une expédition, leur absence n'était pas sensible dans ce pays. C'étaient les meilleures troupes; nulle part il n'y en avait de plus braves, de plus fidèles, de plus exactes dans leur service. Suivant le même auteur, aucune contrée n'était plus florissante et plus délicieuse. Le Sogd de Samarkand, le Rud-Aïleh et le Gutah de Damas étaient alors considérés comme les trois lieux de la terre les plus beaux et les plus salubres. Dans le pays de Sogd on pouvait voyager pendant huit jours entiers sans sortir du plus agréable des jardins. L'air était d'une pureté parfaite, les fruits exquis, et mille ruisseaux qui se glissaient à travers les arbres, mille plantes aromatiques rafraîchissaient et embaumaient cette espèce de paradis terrestre (2).

(1) Ebn-Haukal, p. 172. (2) Oussley's Ebn-Haukal, p. 234.

ARABIE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Limites. — Population. — Progrès de la géographie. — Epoques historiques.

La dernière contrée qui nous reste à décrire dans le vaste continent de l'Asie est l'Arabie, pays plus célèbre que connu. Les anciens la partageaient en trois parties inégales : l'Arabie Pétrée au nord de la mer Rouge, ainsi nommée, ou de Petra son ancienne capitale, ou de ses rocs et de ses montagnes, dont une des principales est le mont Sinaï; l'Arabie Déserte à l'est; enfin l'Arabie Heureuse au sud-ouest, et sur les bords de la mer Rouge.

Limites. L'Arabie s'étend depuis le 31e degré de longitude jusqu'au 51e à l'orient de Paris, et depuis le 13e degré de latitude jusqu'au 33e. Cette contrée est bornée à l'ouest et au sud par la mer Rouge ou le golfe Arabique et par l'océan Indien; à l'est, par le golfe Persique et par les déserts qui sont à l'ouest de l'Euphrate. Au nord la limite est moins prononcée; mais dans les temps anciens elle formait et forme encore aujourd'hui un angle d'environ 80 milles à l'est de Palmyre, qui n'est point renfermée dans les limites de l'Arabie. A compter de cet endroit, la ligne de limite s'avance sud-ouest jusque vers l'angle sud-est de la Méditerranée, qui forme la limite septentrionale de l'Arabie Pétrée. Depuis le cap de Babelmandel jusqu'à l'extrémité de l'angle vers l'Euphrate, l'Arabie a en longueur au moins 1570 milles. Sa largeur moyenne est d'environ 700 milles.

Divisions. Le centre de l'Arabie est occupé par une vaste province, ou plutôt par un désert immense appelé Nedged, qui la remplit presque en entier, à l'exception néanmoins de quelques portions peu considérables vers les côtes, comme l'Hejaz sur la mer Rouge, pays qui comprend la Mecque et Médine; l'Yemen vers le détroit de Babelmandel; l'Hadramaut sur les rives de l'océan Indien; l'Oman au sud de l'entrée du golfe Persique; enfin Lahsa ou l'Hajar, que d'Anville appelle l'Hejer, situé sur le bord occidental du même golfe (1). Le territoire de Souakem et de Massuah sur la côte occidentale de la mer Rouge, est actuellement sous la domination du schérif de la Mecque, mais sa description appartient à celle de l'Afrique dont il fait partie.

(1) D'Arvieux, *Voyage de la Palestine;* Paris, 1717; et Niebuhr.

Population primitive. Les Arabes sont incontestablement la même race que les anciens Assyriens, pères des Syriens, des Egyptiens et des Abyssins. Les langages de tous ces peuples et celui des Hébreux ont entre eux une connexion intime; ainsi la population de l'Arabie est indigène. Les Arabes d'ailleurs diffèrent, par la forme et par les traits du visage, des Persans, leurs voisins à l'est. L'histoire sacrée et profane représente les Assyriens comme un peuple civilisé et adonné au commerce dès la plus haute antiquité; et quand on voudra renoncer aux préjugés, on conviendra que ni l'Inde ni la Chine ne peuvent prétendre à une ancienneté plus reculée. La situation de la Syrie et la variété de ses productions ont dû y donner naissance aux premières opérations commerciales. Les Syriens avaient visité les côtes de la Grande-Bretagne avant que les Chinois eussent seulement découvert les îles du Japon, preuve de la supériorité des premiers dans la navigation, et par conséquent dans les autres sciences et arts. Quant aux Indous, nous avons déjà réfuté leurs prétentions à la haute antiquité qu'ils se donnent. On sera moins étonné de la préférence qu'à cet égard nous accordons aux Arabes, si l'on considère que c'est une race d'hommes intelligente et industrieuse, pleine de courage, dont le pays n'a jamais subi un joug étranger, et qui a toujours conservé pur le feu sacré de la liberté, entretenu par leurs ancêtres au milieu de leurs montagnes inabordables. Ils ont donné leur religion et leurs lois à la moitié de l'Asie, de l'Afrique, et à une grande partie de l'Europe. Leurs califes encourageaient les arts et les sciences à une époque où les Européens croupissaient dans la barbarie; et depuis Samarkand jusqu'au centre de l'Afrique, la langue arabe et les usages de ce peuple sont encore aujourd'hui en vénération.

Progrès de la géographie. Les monumens historiques les plus anciens font mention de l'Arabie. Il paraît que la navigation sur l'océan Indien n'était pas étrangère aux anciens Arabes. Strabon et Erathostènes ont connu leurs côtes méridionales. Ptolémée a laissé une description de l'Arabie qu'il avait été à portée de bien connaître. Cependant la forme qu'il lui a donnée n'est point exacte. Il a ôté au golfe Arabique une partie de sa longueur, et trop prolongé le golfe Persique. Les derniers géographes arabes, et sur-tout Abulfeda, ont corrigé ces erreurs. Néanmoins ce n'est que dans les derniers temps qu'on a pu se procurer une description exacte des côtes. Cette partie de la géographie s'est même perfectionnée depuis d'Anville. Niebuhr, à qui on doit d'excellens renseignemens sur ce pays, n'a pas pénétré dans l'intérieur. Il reste donc encore beaucoup de découvertes à faire pour le connaître parfaitement.

Epoques historiques. On pourrait regarder comme une partie de

l'histoire des Arabes ce qui concerne les anciens Assyriens, puisque ces peuples n'étaient qu'une branche d'Arabes établis au nord. Quant à l'histoire de l'Arabie elle-même, elle est enveloppée d'épais nuages jusqu'au temps de Mahomet. Cependant la tradition des Arabes célèbre le règne d'Antar, l'un de leurs héros aussi fameux que le Rustan des Perses (1). Il ne paraît pas qu'avant Mahomet, l'Arabie ait obéi à un monarque ou se soit réunie en corps de république. Le royaume d'Yemen, situé à l'extrémité sud-ouest, et séparé de l'intérieur par des déserts et des montagnes, fut successivement subjugué par les Abyssins, les Perses, les sultans d'Egypte, et les Turcs (2). Mais le Nedged a toujours été à l'abri des invasions; et, loin qu'on l'ait conquis, à peine était-il connu. Cependant, suivant Niebuhr, d'anciennes traditions arabes semblent indiquer que toute l'Arabie fut, dans des temps très-reculés, soumise à une race de princes nommée Tobba, comme ceux d'Egypte s'appelaient Pharaon; que ces rois, originaires de Samarkand, étaient adorateurs du feu; qu'ils avaient conquis l'Arabie, et l'avaient civilisée.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Secte des Wahabis. — Gouvernement.

Religion. L'Arabie était anciennement idolâtre. Les sacrifices humains y étaient en usage comme chez les Syriens et les Carthaginois. A cette religion succéda le sabéisme qui y fut apporté de la Chaldée. Le christianisme y eut des prosélytes. Enfin Mahomet parut, et bientôt ses dogmes furent embrassés par tous les Arabes. Le mahométisme s'y divise en deux sectes: les Sunnis et les Zéidites. Ceux-ci s'accordent avec les premiers sur le fond de la doctrine; mais ils sont plus relâchés dans la pratique. Au milieu du dernier siècle, un scheik nommé Makrami y fonda une secte nouvelle.

Secte des Wahabis. [Vers le même temps, Abd-el-Wahab introduisit dans le Nedged une nouvelle religion qui n'est que le mahométisme réformé. Elle enseigne que Dieu seul doit être adoré, et qu'on ne peut, sans tomber dans l'idolâtrie, rendre des honneurs à Mahomet ou à d'autres prophètes. [Mais elle admet toujours le coran comme un livre divin, et se conforme aux dogmes et aux pratiques qu'il exige. C'est sous le scheik Mohammed, petit-fils d'Abd-el-Wahab, que cette secte commença à acquérir un grand pouvoir. Scheik Mohammed ayant converti à sa croyance le prince du Dréhyéh et

(1) Pocoke's *specimen*, 1640, in-4°. (2) Gibbon, t. IX, p. 229.

de Lahsa, Ebn-Sehoud soumit, par son secours, les hordes errantes du Yemen; et, dans l'espace de quinze ou seize années, il conquit l'Arabestan, et s'empara des districts de Dréhyéh et de Lahsa. Les réformés prirent alors le titre de Wahabis, de celui d'Abd-el-Wahab, père du nouveau législateur. Scheik Mohammed fut déclaré pontife suprême, et Ebn-Sehoud s'adjugea le titre de prince et généralissime des Wahabis. De là le partage de l'autorité souveraine en puissance spirituelle et temporelle, distinction qui s'est conservée par la suite entre les descendans des deux chefs. Dréhyéh fut choisi pour la capitale de ce nouvel état. Après la mort d'Ebn-Sehoud, son fils Abd-Elaziz continua ses projets d'agrandissement, et bientôt tout le vaste désert compris entre la mer Rouge et le golfe Persique, et qui, depuis le fond de l'Arabie, s'étend jusqu'à Alep et Damas, ne se trouva plus peuplé que des sectateurs du fils d'Abd-el-Wahab, et même aujourd'hui l'île de Bahrain, et une partie des Arabes du district de Mascate reconnaissent l'autorité des Wahabis et leur paient tribut. Ils font de fréquentes incursions dans les pays voisins. En 1801 ils ont donné de l'inquiétude à la Porte. Ils ont pillé les pélerins de la Mecque en 1807; et peu après ils ont pris la ville d'Ana qu'ils ont saccagée. Si l'on en croit les Arabes, lorsqu'ils sont réunis ils peuvent mettre de cent à cent vingt mille hommes sur pied. Les Wahabis abhorrent davantage les sectateurs de Mahomet que ceux des autres religions, et sont plus humains envers les chrétiens et les Juifs qu'envers les musulmans auxquels ils ne font aucun quartier. Ils ne se nourrissent que de pain qui souvent est fait d'orge, de dattes, de sauterelles et de poissons, et quelquefois aussi, mais rarement, de riz et de viande de mouton. Le café leur est interdit, et ils ne connaissent pas l'usage de fumer. Leurs coutumes sont aussi simples et grossières que leur manière de vivre; une parfaite égalité règne entre eux; nulle distinction, nul titre qui puisse les assujétir moralement les uns aux autres. Ils se traitent mutuellement de frères; ils conservent leur familiarité rustique, même avec leur chef, mais ils exécutent aveuglément ses volontés. Ils enterrent leurs morts sans aucune pompe; ils ne s'habillent que d'étoffes de laine ou de coton. Ils se couvrent d'un simple manteau très-grossièrement tissu qu'ils portent sur la chair même; ils vont pieds nus. Leurs maisons, construites en chaume et en terre, n'offrent, pour tout ameublement dans l'intérieur, que des nattes et des vases de bois ou d'argile. Ils prennent leurs repas presque couchés à la manière des anciens Romains, ayant pour tables des peaux de moutons taillées en rond. Dans leurs expéditions guerrières, ils n'emportent avec eux que deux outres pleines, l'une d'eau, l'autre de farine qu'ils chargent sur leurs dromadaires; quand ils sont pressés par la faim, ils délaient un peu de cette farine

dans une écuellée d'eau, et l'avalent sans aucune autre préparation; souvent aussi quand l'eau leur manque, ils se désaltèrent avec l'urine de leur monture. Leur horde immense peut se diviser en trois classes: les guézours ou gens de guerre, les laboureurs et les artisans. Ils n'ont point cette répugnance pour l'agriculture que leur ont prêtée certains voyageurs mal instruits, peut-être, d'après les Beni-Gerbis qui se sont séparés d'eux. Ces derniers forment une race sauvage, vagabonde et féroce: ils ne connaissent point le pain ni l'agriculture, et se nourrissent uniquement de lait de chameaux, et de ce que la campagne peut leur offrir d'herbages et d'animaux. Ils se sont soumis récemment au pacha de Baghdad, qui leur a fait passer l'Euphrate et les a fixés en Mésopotamie (*a*).]

Gouvernement. L'autorité est partagée entre les imans et les scheiks; le titre d'iman est l'équivalent de celui de vicaire du prophète. C'est par conséquent une dignité ecclésiastique. Il en est de même chez les Perses, où l'on donne le nom d'imans aux douze successeurs du prophète. En Arabie, le mot iman est synonyme de calife ou d'émir, c'est-à-dire de prince des fidèles. Il n'en est pas de même chez les Turcs où les imans ne sont que de simples prêtres. Ils donnent le nom de mulla à ceux qui sont à la tête d'une cour de justice.

Le trône de l'Yemen est héréditaire. L'iman ou émir est indépendant et ne reconnaît aucun supérieur ni spirituel ni temporel. Il fait la paix et la guerre; mais il ne peut condamner à mort sans l'avis d'un conseil de cadis dont il est le président. S'il montre des dispositions au despotisme, on le dépose. Les fakirs forment la première classe des citoyens. On nomme dollas les gouverneurs de districst. Lorsque le dolla est d'une naissance distinguée, il prend le nom de wallis. Les autres dignités sont celles de scheik et de cadi. Le prince fait les fonctions de grand-prêtre. Son armée, en temps de paix, est de 4,000 hommes d'infanterie, et 1,000 de cavalerie. Les soldats n'ont point d'uniforme. Il n'y a pas de marine. Les vaisseaux sont grossièrement construits; ceux de l'Yemen ont des voiles faites avec des nattes (2).

(*a*) Notice sur les Wahabis, dans la *descript. du pachalik de Bagdad*, p. 152 et suiv. Paris, 1809, in-8°. (2) Niebuhr, p. 162, 179, 196.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et usages.— Habillement. —Langage.— Education.—Villes. —Edifices.— Manufactures.— Productions.— Commerce.

Mœurs et usages. Nous venons de faire connaître dans le chapitre précédent les mœurs de la plupart des Arabes de l'intérieur; on peut dire en général que celles des autres Arabes sont à peu près les mêmes que celles des bédouins, décrites par tant de voyageurs. Niebuhr a donné des détails de celles de l'Yemen. C'est la partie de l'Arabie qui présente le plus d'intérêt. Les anciens la connaissent sous le nom d'Arabie Heureuse. Le meurtre y est puni de mort. Cependant on abandonne quelquefois le meurtrier à la famille offensée. Les Arabes le disputent aux Persans en politesse. On trouve encore parmi eux quelques vestiges de leurs anciennes vertus hospitalières. Leur salut ordinaire est *salam alekum*, ou la paix soit avec vous. Ils baisent la main des personnes au-dessus d'eux en signe de respect. Leurs maisons sont de pierres, mais mal bâties. L'Arabe est d'une taille moyenne; il est fluet, et comme desséché par le soleil; il est très-sobre dans sa nourriture. Rarement le peuple mange à son repas autre chose que du mauvais pain fait avec une espèce de millet nommé doura, auquel il joint du lait de chameau et un peu d'huile ou de beurre. Il ne boit que de l'eau. L'habitude qu'il a de manger du pain de doura fait qu'il le préfère à celui d'orge, qu'il trouve moins substantiel. Les riches même mangent peu de viande. Ils la croient mal-saine dans un climat chaud. En général les orientaux sont buveurs d'eau; mais ils aiment avec passion la pâtisserie. L'une de leurs principales boissons est le café. Cependant les habitans de l'Yemen en prennent rarement, parce qu'ils croient qu'il échauffe. Avec les cosses, ils préparent une boisson que l'on fait par infusion comme le thé. Les Arabes riches se servent de porcelaine de la Chine, les autres de poterie de terre. Quoique les liqueurs spiritueuses leur soient défendues, ils en font quelquefois usage. Ils fument une plante qui ressemble au chanvre, et qui les enivre. Le tabac ne leur est pas étranger. Ils en usent à la manière des Turcs et des Perses.

Habillement. Leur habillement ressemble à celui des Turcs ou des Indous; il est long. Ils ont de grands caleçons, un ceinturon de cuir brodé, un coutelas ou dague. Ils portent sur l'épaule une grande pièce de toile fine, originairement destinée à les garantir du soleil. Leur

coiffure consiste dans un grand nombre de bonnets, depuis dix jusqu'à quinze; quelques-uns sont de toile, les autres de coton ou de laine. Celui qui est extérieur est quelquefois richement brodé. Ces bonnets sont recouverts d'une large pièce de mousseline d'où pendent des franges de soie ou d'or. Cet épais couvre-chef qui, au premier coup-d'œil, paraît si bizarre, peut leur être nécessaire pour les garantir des coups de soleil. On reconnaît cette même forme de coiffure dans les anciens monumens de l'Egypte, pays où les hommes de peine se dépouillent quelquefois de tous leurs vêtemens pour les placer sur leur tête. Les femmes se teignent les ongles en rouge, et les pieds et les mains en jaune brun, avec le jus du henné. Elles se brunissent les paupières avec de l'antimoine; elles ne négligent rien pour se rendre les sourcils larges et noirs. La polygamie n'a guère lieu que chez les riches. En général elle est beaucoup moins commune dans tous les pays mahométans qu'on ne le croit en Europe. [Dans plusieurs tribus du nord on donne aux enfans nouveau-nés des noms d'après les circonstances accidentelles au moment de la naissance. S'il pleut, le garçon s'appelle Matthar, et la fille Motthra; si on observe un météore ignée, le garçon s'appelle Nidschen, et la fille Nidschem; le froid donne lieu au nom de Berda, etc. Les hommes ajoutent à ces noms accidentels ceux de Mohammed, Hassan, Admed et autres. Les Arabes chassent beaucoup avec l'once et le faucon. Ils ont plusieurs sortes d'armes, et l'usage des armes à feu devient de jour en jour plus commun; cependant l'arme la plus estimée est encore la lance.]

Langage. Dès les temps les plus anciens, la langue arabe, extrêmement répandue, a dû être divisée en différens dialectes. Le seul royaume d'Yemen en a plusieurs, et la classe supérieure n'y parle pas le langage du peuple. Celui dans lequel est écrit le koran est si éloigné de la langue parlée aujourd'hui à la Mecque et à Médine, qu'on est obligé de l'enseigner dans les écoles. C'est parmi les Arabes errans du pays de Jof ou de Mareb, contrée limitrophe du royaume d'Yemen à l'est, que se trouvent aujourd'hui les principaux poètes arabes. On en rencontre aussi quelques-uns dans les villes. Ils se rendent dans les cafés pour y amuser la compagnie qui s'y trouve. [Les Arabes ont un goût très-vif pour la poésie; on cite avec éloge les poésies de Szaïda, nouvelle Sapho de la tribu de el-Scharart. Leurs histoires les plus estimées sont celles d'Antar, le recueil de Beni-Helal et de Daher (*a*).] Les savans connaissent parfaitement les anciens trésors de la littérature arabe; mais peu de ces célèbres ouvrages ont été composés en Arabie. La plupart ont pris naissance dans les provinces conquises depuis Samarkand jusqu'à Cordoue.

(*a*) J. Seetzen, *Mémoire sur les tribus arabes*, t. VII, p. 303.

Education. Le peuple sait lire et écrire. Les personnes des classes supérieures ont des instituteurs pour leurs enfans et pour leurs jeunes esclaves. Il y a communément à côté de chaque mosquée une école où des fondations entretiennent des maîtres et des espèces de boursiers. Les villes ont des écoles publiques où l'on apprend à lire, à écrire, et à compter. Les filles sont instruites séparément par des femmes. Il y a aussi des colléges où l'on enseigne l'astronomie, l'astrologie, la philosophie et la médecine. Le petit royaume d'Yemen a deux universités fameuses, l'une à Zebid pour les Sunnis, et l'autre à Damar pour les Zeïdites.

Villes principales. Les villes les plus célèbres de l'Arabie sont la Mecque et Médine, que les musulmans regardent comme sacrées. C'est pourquoi ils ne permettent pas aux étrangers d'en approcher.

La Mecque était connue des Grecs sous le nom de *Macoraba*. Dans les temps de sa plus haute prospérité, elle n'eut jamais ni plus d'étendue, ni une population plus considérable que Marseille. Quelques motifs cachés sans doute, et peut-être la superstition, ont déterminé ses fondateurs dans le choix d'une situation si peu favorable. Elle est au pied de trois montagnes arides. Le sol n'est qu'une roche, et elle n'a que des eaux saumâtres et amères. Il faut aller loin de la ville chercher des pâturages; et les raisins qu'on y apporte viennent des jardins de Tayef, éloignés de 70 milles. La position de la Mecque, si peu propre à l'agriculture, est du moins favorable aux spéculations commerciales. Les relations avec l'Abyssinie sont faciles au moyen du port de Gedda ou Judda, éloigné seulement de 40 milles. Par le golfe Persique, on peut communiquer avec l'Euphrate. Enfin, la Mecque a l'Yemen à droite, et la Syrie à gauche. Le gouvernement de cette ville sainte est entre les mains d'un shérif, qui est un prince temporel. Il jouit d'un gros revenu, qu'augmentent encore les riches dons des princes mahométans. La Mecque est la patrie de Mahomet, et le lieu où il résidait. La mosquée ou temple de cette ville est d'une grande magnificence. Son dôme est, dit-on, couvert d'or. On ajoute qu'elle a cent portes, au-dessus de chacune desquelles il y a une fenêtre. Un nombre infini de pélerins visitent ce chef-d'œuvre de la religion mahométane.

Médine est au nord de la Mecque, à une distance d'environ 175 milles. L'une et l'autre ne sont éloignées de la mer Rouge que d'une journée de chemin. Cette ville, suivant Niebuhr, est petite, et n'a qu'une mauvaise muraille. On n'y trouve rien de remarquable qu'une vaste mosquée qu'on dit soutenue par 400 colonnes ornées de 300 lampes toujours allumées. On y voit le tombeau de Mahomet et ceux d'Abubeker et d'Omar ses successeurs. Médine est située dans une plaine qui abonde en palmiers.

Sana ou Saana, dans le royaume d'*Yemen*, est la capitale de l'Arabie Heureuse; elle est au pied d'une montagne appelée Nikkum, près de laquelle est un jardin spacieux. Cette ville n'est pas grande; on peut en faire le tour en une heure; encore beaucoup de jardins y sont-ils renfermés. Ses murs sont de briques. Elle a sept portes, quelques palais et des caravanserais pour les marchands et les voyageurs. Le bois de chauffage y est très-rare comme dans toute l'Arabie. On y trouve pourtant une petite quantité de charbon de terre et de la tourbe. Les fruits y sont excellens, sur-tout les raisins, dont il y a plusieurs variétés. A peu près à 6 milles au nord est une vallée agréable arrosée par plusieurs ruisseaux, dont un beaucoup plus considérable coule à l'ouest.

Moka est dans le *Tehama* ou pays de plaine de l'Yemen. Cette ville fut bâtie il y a environ 400 ans. Elle est célèbre par le café de ce nom. Elle a plusieurs belles mosquées et un bon port; elle est fréquentée par les vaisseaux anglais qui viennent de l'Indostan.

Lieux remarquables. [Nous suivrons l'ordre géographique pour les autres lieux dont un très-petit nombre mérite à peine le nom de villes.

Dans l'*Arabie Déserte* et à son extrémité septentrionale est Anah sur l'Euphrate, qui est la résidence d'un émir, et qui compte environ 5,000 habitans. Au midi d'Anah, sur la côte du golfe Persique, et vis-à-vis l'île de Bahrein, est *Lasha*, qu'arrose la rivière Aftan. Elle est dans la province d'*Hedger*, et aussi la capitale d'un district particulier. Ses maisons ne sont construites qu'en terre et en roseaux, tandis que celles Drehyéh, situées beaucoup plus à l'ouest et dans le désert à 90 milles de Bassora, sont bâties en pierres. Cette dernière ville est en quelque sorte la capitale des Wahabis (*a*), On ne distingue dans le *Nedjed* aucune ville qui mérite d'être nommée. Karjathaïn et Jemama paraissent être les deux principaux villages.

Dans l'*Arabie Pétrée* sont Médine, la Mecque et son port, Gidda ou Judda dont nous avons déjà parlé, et qui reçoit environ annuellement cinquante vaisseaux, dont cinq ou six du Bengale richement chargés. Yambo est le port de Médine. Toutes ces villes se trouvent dans l'*Hedjaz*, province de l'Arabie Pétrée. Plus au nord et entre les deux branches du golfe Arabique qui forment l'isthme de Suez, est Tor sur la mer Rouge, que les Grecs nomment Kastho. A l'ouest du mont Sinai, Aïlah du côté de l'Asie, et Suez du côté de l'Afrique, se trouvent tous deux à l'extrémité des deux branches du golfe.

Dans l'*Arabie Heureuse* est l'*Yemen*, qui se divise en deux districts, le *Tehama* (ou le pays bas), et le *Dchebal* (au pays haut ou de montagne).

Dans le *Tehama* ou pays bas qui se prolonge sur la côte, on trouve

(*a*) *Descript. du pachalik de Bagdad*, p. 135.

Moka, qui reçoit annuellement trente bâtimens de Surate et de Bender-Abassy. Le commerce de l'Europe avec Moka se borne à deux ou trois vaisseaux tous les ans. Les achats de café se font à Beït-el-fakik, ville située à quarante lieues de Moka, et à huit des ports de Loheya et de Houdeda. Beït-el-fakik est dans une plaine aride et brûlante. Le mois de mai est l'époque où les meilleures qualités de café descendent des terres. Les Européens chargés des opérations partent de Moka en petites caravanes, accompagnés des courtiers de leur nation; cinq jours après ils sont rendus à Beït-el-fakik. On ne fait à Moka que le commerce des gommes et de quelques drogues médicinales (*a*).

Dans le *Dchebal* est Sanah, la capitale de tout l'Yemen, dont il a déjà été question. Damar ou Samar avec une académie célèbre, et Mauh-Ahheb ou Mahwaheb. *Aden* est la capitale d'un autre petit état de même nom qui se trouve à l'embouchure du détroit de Bab-el-mandeb, et qui fait aussi partie de l'Yemen. A l'orient est l'*Hadramaut*, dont Mareb est considéré comme la capitale; mais les cartes diffèrent beaucoup dans la position de cette ville. Niebuhr la place dans la province de *Jof*, à 66 milles géographiques au nord-est de Sanah. En suivant la côte vers l'est, se trouve *Seger*, autre petit état dans lequel est la ville de Keschin avec un port. La côte ensuite remonte vers le nord et borde le pays de *Mahrah*. Après une côte déserte près de laquelle est l'île de Maceïra ou de Modchore, on trouve enfin le riche pays d'*Oman*, qui présente quelques lieux dignes de remarque; tel est Rostack où réside l'iman d'Oman. Mascate est plus célèbre comme ville de commerce, et a un excellent port. Zohhar, au nord de Maskat et plus près du golfe Persique, offre aussi un bon port et est la plus ancienne ville de l'Oman.]

Edifices. L'édifice le plus célèbre de l'Arabie est la Kaba, ou temple de la Mecque. Suivant Niebuhr, c'est un carré découvert, entouré de colonnades, et surmonté de minarets. Dans cet espace, auquel on ne peut donner le nom de mosquée, se trouvent cinq ou six chapelles, et au centre un petit édifice carré, appelé plus particulièrement la Kaba, dans lequel se trouve la pierre noire, objet de la vénération des mahométans.

Manufactures. Les manufactures de l'Arabie sont de peu d'importance. Cependant le peuple y est ingénieux et plein d'industrie, et n'aurait besoin que d'être encouragé par le gouvernement. On laisse fabriquer par des Juifs, même dans l'Yemen, les ouvrages d'or et d'argent, et jusqu'à la monnaie. Il n'y a en Arabie ni moulins à eau ni moulins à vent. On y fait quelques fusils, mais ce ne sont que de mau-

(*a*) Couplet, *Voyage dans l'Arabie Heureuse*, dans les *Annales des voyages*, t. x, p. 161.

vaises pièces d'une médiocre exécution. Moka a une verrerie, et l'Yemen quelques manufactures de grosse toile.

Productions. Les anciens attribuaient faussement à l'Arabie quelques productions qui y étaient importées des Indes orientales. Celles qui lui sont propres sont le café, l'aloës, la myrrhe, et de l'encens de qualité inférieure (1).

Commerce. Le commerce de l'Arabie avec l'Indostan a beaucoup diminué depuis les découvertes des Portugais. Ceux-ci, avec leur habileté et la supériorité de leur marine, n'eurent pas beaucoup de peine à triompher des efforts que pouvaient faire les Arabes avec leurs petits vaisseaux. On exporte de l'Yemen du café, de l'aloës, de la myrrhe, dont la meilleure vient d'Abyssinie; de l'oliban, encens d'une qualité inférieure, de l'ivoire et de l'or. Les Européens importent du fer, de l'acier, des canons, du plomb, de l'étain, de la cochenille, des miroirs, des couteaux, des sabres, du verre taillé et des perles fausses. [On y apporte de l'Inde des toiles, des soieries, du cardamome, du gingembre, du safran, du benjoin, du sucre candi, du bois d'Aigle. Si l'on en croit un auteur qui paraît bien informé, l'exportation du café, année commune, monte à 70 millions pesant (*a*).]

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons.— Aspect du pays. — Sol et agriculture. — Rivières. — Montagnes. — Déserts. — Plantes. — Animaux. — Minéraux. —Curiosités naturelles. — Îles.

Climat et saisons. Dans les montagnes de l'Yemen, les pluies règnent depuis le milieu de juin jusqu'à la fin de septembre. Rarement néanmoins le ciel est couvert vingt-quatre heures de suite. Dans tout le reste de l'année à peine aperçoit-on un nuage. A Maskat et dans les montagnes orientales, la saison pluvieuse a lieu depuis la mi-novembre jusqu'au milieu de février; et dans la province d'Oman, depuis le milieu de février jusqu'à la mi-avril. Il est des années où il ne pleut pas du tout dans les plaines de l'Yemen. En général le vent de la mer est humide, et celui qui souffle du désert est sec. C'est sur-tout au nord qu'on éprouve les effets désastreux du vent brûlant appelé samiel (2).

Aspect du pays. Le centre de l'Arabie n'offre qu'un vaste désert avec quelques oasis ou îles fertiles. Sur les bords de la mer, où il pleut assez pour favoriser la végétation, on trouve des provinces florissantes.

(1) Niebuhr, p. 126. (*a*) Couplet, t. x, p. 154. (2) Niebuhr, p. 4.

[Cette vaste presqu'île ressemble, sous ce double aspect, à l'Afrique dont elle est voisine.]

Les montagnes de l'Yemen sont d'une hauteur considérable, mais nues et non boisées. Leur température et leurs plantes offrent un contraste frappant avec celles des plaines. En général le défaut d'eau jette sur toute l'Arabie une teinte de stérilité.

Sol et agriculture. On récolte en Arabie de fort beau blé, du maïs, du doura, de l'orge, des féves, des lentilles, des raves; on y cultive aussi la canne à sucre, le tabac, le coton, quelques plantes propres à la teinture, et sur-tout l'indigo. Le grain y rend dix pour un. L'arrosement des terres est la principale occupation et le point capital de l'industrie. A la moisson on arrache les épis avec leurs racines; mais le fourrage se coupe avec la faucille. Près de Sanah on récolte l'orge à la mi-juillet. A Maskat on sème le blé en décembre, et on le recueille en mars.

Rivières. L'Arabie n'a point de rivières remarquables, à moins qu'avec quelques géographes on ne lui attribue le Tygre et l'Euphrate, qui traversent l'Irak-Arabie. Pendant la saison des pluies, des torrens descendent par momens de la cime des montagnes. Tel est l'Aftan, qui passe près de Lahsa. Une rivière prend sa source près de Sanah et se jette dans la mer des Indes au-dessous d'Harjiach, et dans la baie de Cava-Canim; il y en a quelques autres petites, et deux ou trois ruisseaux dans l'Oman. On trouve aussi un ou deux petits lacs salés entre des collines qui retiennent leurs eaux.

Montagnes. La principale chaîne de montagnes semble suivre la direction de la mer Rouge. Les montagnes de l'Oman paraissent être une continuation de celles qui sont de l'autre côté du golfe Persique, et les îles qui sont à l'embouchure de ce golfe peuvent être regardées comme les sommets de cette chaîne continuée; dans la province de Seger, que l'on croit faire partie de l'Hadramaut, on remarque une suite de collines fameuses par l'encens qu'elles produisent. La célèbre montagne de Sinaï est dans l'Arabie Pétrée; sa cime très-élevée se partage en deux sommets de granit rouge (1).

Déserts. Les déserts de l'Arabie offrent un spectacle plus frappant que ses montagnes. Le Nedged, dans sa presque totalité, n'est qu'un désert immense depuis l'Oman jusqu'à la Mecque. Vers les frontières de Hejaz et de l'Yemen, il est interrompu par le Kerjé, qui contient le district de Sursa et quelques campagnes fertiles, avec des villes indiquées par Niebuhr. Sa partie nord-ouest n'est pas moins déserte. Elle a une oasis à l'ouest de Lasha, et peut-être quelques autres qui sont encore inconnues.

(1) Niebuhr, p. 197.

Végétaux. La plus grande partie de l'Arabie ne consistant que dans des sables arides et stériles, étant d'ailleurs absolument dépourvue de rivières, ne promet pas de grands succès aux recherches des botanistes. Rarement l'on rencontre des plantes dans ces plages brûlées. La plupart de celles qui s'y trouvent appartiennent aux espèces salines et grasses, telles que la ficoïde, l'aloës, l'euphorbe, la stapélie et la soude. Elles servent à étancher la soif du chameau, et à récréer la vue du voyageur dans les marches pénibles des caravanes. Le côté occidental offre plus de richesses. De nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes dans la mer Rouge, entretiennent partout où ils coulent une verdure aimable. On peut diviser en trois classes les plantes qui croissent dans cette partie de l'Arabie. Les unes naissent dans les sables qui couvrent le voisinage de la mer; elles participent de la nature de celles des déserts. La plaine n'est point assez arrosée pour que l'on y voie se déployer la riche végétation qui distingue les campagnes de l'Inde. Des gazons et des herbages occupent les parties basses, et fournissent une nourriture abondante aux troupeaux nombreux des tribus qui se plaisent à y errer. Les bords des rivières, les vallées qui sont entre les montagnes, les plaines qui s'étendent à leurs pieds ont, sur le reste du pays, beaucoup de supériorité. La nature et la main de l'homme semblent se disputer à qui les couvrira de plus riches productions. Beaucoup de plantes de l'Inde et de la Perse, que leur beauté ou leur utilité a rendues célèbres, s'y font remarquer : tels sont le tamarin, le cotonier, le bananier ou figuier d'Inde, la canne à sucre, toutes sortes de melons et de courges. Au milieu de tant de richesses, l'Arabie Heureuse offre deux arbres précieux qui lui sont particuliers. L'un est le café, l'autre le basalmier. Ce dernier produit le baume de la Mecque, la plus odorante et la plus chère de toutes les gommes-résines. On trouve en Arabie des arbres épars. Les bocages ne sont même pas rares sur les montagnes; mais il n'y a pas de forêts proprement dites. Dans la classe des palmiers, l'Arabie possède le dattier, le cocotier, le grand palmier à éventail. Nous mettrons dans la liste des arbres naturels ou cultivés qui s'y trouvent, le figuier, le sycomore, le plantain ou bananier, l'amandier, l'abricotier, l'arbre à chapelet, l'acacia du Nil, la sensitive, l'oranger, etc. Parmi les arbustes et les plantes, nous citerons le ricin, le séné, tous deux d'usage en médecine, l'amarante globuleuse, le lys blanc et le grand pancrais, tous distingués par leur odeur et leur parfum (1).

Animaux. Le cheval est la gloire de la zoologie arabe. Quelques auteurs croient que, dans les déserts au nord de l'Hadramaut, il existe dans l'état sauvage (2). En Arabie, les chevaux sont divisés en deux clas-

(1) Forskal, *Flora Ægyptiaco-Arabica.* (2) Zimmerman, *Zoologia-Geog.*, p. 140.

ses : les kadichi ou espèce commune, et les kochlani ou chevaux nobles, qu'on croit issus des écuries de Salomon, et dont on conserve la généalogie depuis deux mille ans. On a le plus grand soin d'en tenir la race pure. Ils supportent les plus grandes fatigues, et passent des jours entiers sans manger; ils se jettent sur l'ennemi avec impétuosité, et sont principalement élevés par les bédouins dans les déserts du nord. Il y a aussi dans le pays une excellente race d'ânes qui se vendent à grand prix, et dont les qualités approchent de celles des mules. L'Arabie, comme l'Afrique, semble être le pays natal du chameau, appelé par les orientaux le navire du désert. En effet, la conformation de ses pieds, la faculté qu'il a de supporter la faim et la soif, et ses autres qualités, semblent prouver que la providence l'a destiné à faciliter le passage de ces vastes plaines de sable qui, sans son secours, ne pourraient être traversées. On ne trouve pas dans ce pays de chameaux à deux bosses ou de chameaux bactriens (1). En général les bœufs, en Arabie, ont une bosse sur le dos. On n'a point de renseignemens particuliers sur la race des moutons; mais il paraît que la laine en est grossière et la chair peu délicate. On trouve la chèvre des rochers dans les montagnes de l'Arabie Pétrée. Les autres animaux sont le chakal, l'hiène, de singes, le jerboah ou rat de Pharaon, des antilopes, des bœufs sauvages, des loups, des renards, des sangliers, la grande et la petite panthère, enfin le zibeth et le daman d'Israël (*hyrax syriacus*). Le faisan habite les bois de l'Yemen. Dans les plaines on rencontre la perdrix grise, et l'autruche dans les déserts. On rend à un oiseau de l'espèce de la grive, qui chaque année vient du Khorasan, une sorte de culte, parce qu'il détruit les sauterelles. Les tortues de terre sont en grande abondance en Arabie; c'est la nourriture des chrétiens les jours d'abstinence. On y a remarqué un petit serpent tacheté de blanc et de noir : on le nomme baétan; sa morsure cause la mort sur-le-champ. Parmi les sauterelles, les Arabes distinguent l'espèce rouge, qu'ils regardent comme un mets délicat, et pour lequel ils n'ont pas plus de répugnance que nous pour les langoustes et les chevrettes.

Minéraux. L'Arabie n'a ni mines d'or ni mines d'argent; seulement on trouve une petite quantité de ce dernier métal mêlé au plomb que l'on tire de la province d'Oman. Le district de *Saad*, dans la partie septentrionale de l'Yemen, a des mines de fer, mais le métal en est cassant. L'Yemen fournit des onyx; l'agate, appelée pierre de Moka, vient de Surate, et l'on tire les plus belles cornalines du golfe de Cambaye. Au reste, il ne paraît pas que l'Arabie produise aucune pierre précieuse. Celles qu'on y trouvait y avaient été importées de l'Inde. Il

(1) Niebuhr, p. 145.

y a du sel gemme près de Loheia, et une source chaude et minérale près d'Homada, dans un canton de l'Yemen appelé Kaukeban.

Curiosités naturelles. Il n'est pas douteux que l'Arabie, lorsqu'elle aura été examinée, n'offre plusieurs curiosités naturelles. La disette presque générale d'eau fait qu'on y regarde comme une merveille de la nature une sorte d'étang qui est près de l'ancienne ville de Mareb, quoique la main de l'homme y ait eu quelque part. Dans le voisinage de Mareb est une vallée où se réunissent six ou sept ruisseaux. Les deux montagnes se rapprochent à l'est; on en a fermé l'issue par un mur épais, en sorte que l'eau ne peut sortir de cette espèce de bassin. Il en résultait de grands avantages pour l'agriculture par les arrosemens que ce réservoir facilitait; mais le mur a été négligé, et il laisse échapper l'eau. Elle se perd maintenant dans le désert qui est au nord de l'Hadramaut (1).

ÎLES QUI DÉPENDENT DE L'ARABIE.

Il y a plusieurs îles dans le golfe Arabique; mais deux sur-tout méritent d'être remarquées: l'une est celle de Socotra, à 200 milles de la côte méridionale de l'Arabie. Elle est fameuse par son aloës, appelée dans le commerce succrotin, du nom du lieu qui le produit. Cette île appartenait, du temps de Niebuhr, au scheik de Keschin, [mais elle paraît actuellement reconnaître la suprématie de l'iman de Mascate.] Ses habitans sont d'origine arabe. Elle a deux baies et quelques bons ports. [Le meilleur est celui de Tamarida sur la côte septentrionale, qui paraît aussi être la ville capitale. Cette île est traversée par des montagnes nues, et son sol est extrêmement stérile. Ses productions commerciales pour l'exportation ne consistent qu'en mosunbrun, gomme que les Arabes retirent de l'aloës, en cinabre et en sang-dragon, qui est aussi une gomme de la couleur du carmin. On y trouve beaucoup de chèvres, de moutons, de volailles, presque point de bœufs, et une grande quantité de dattes. Le corail y est très-commun, et la ville de Tamarida en est en partie construite. On trouve aussi de l'ambre gris dans les mers voisines (*a*).]

L'île de Bahrein est dans le golfe Persique, près de la côte d'Arabie. Elle est fameuse par la pêche des perles qui se fait dans son voisinage. Le nom de Bahrein qu'elle porte aujourd'hui est moderne. Abulféda et les Arabes de Lasha la nomment la grande île Aual. Les habitans d'Aual et des autres îles moins considérables, sont Arabes et de la secte de Chia. On a construit dans la grande île une ville bien fortifiée. Dans le groupe que forment les autres, il peut y avoir quarante ou cinquante villages peu considérables.

(1) Nieb., p. 240. (*a*) *Voyage à l'île Socotra*, dans les *Ann. des voy.*, t. x, p. 129.

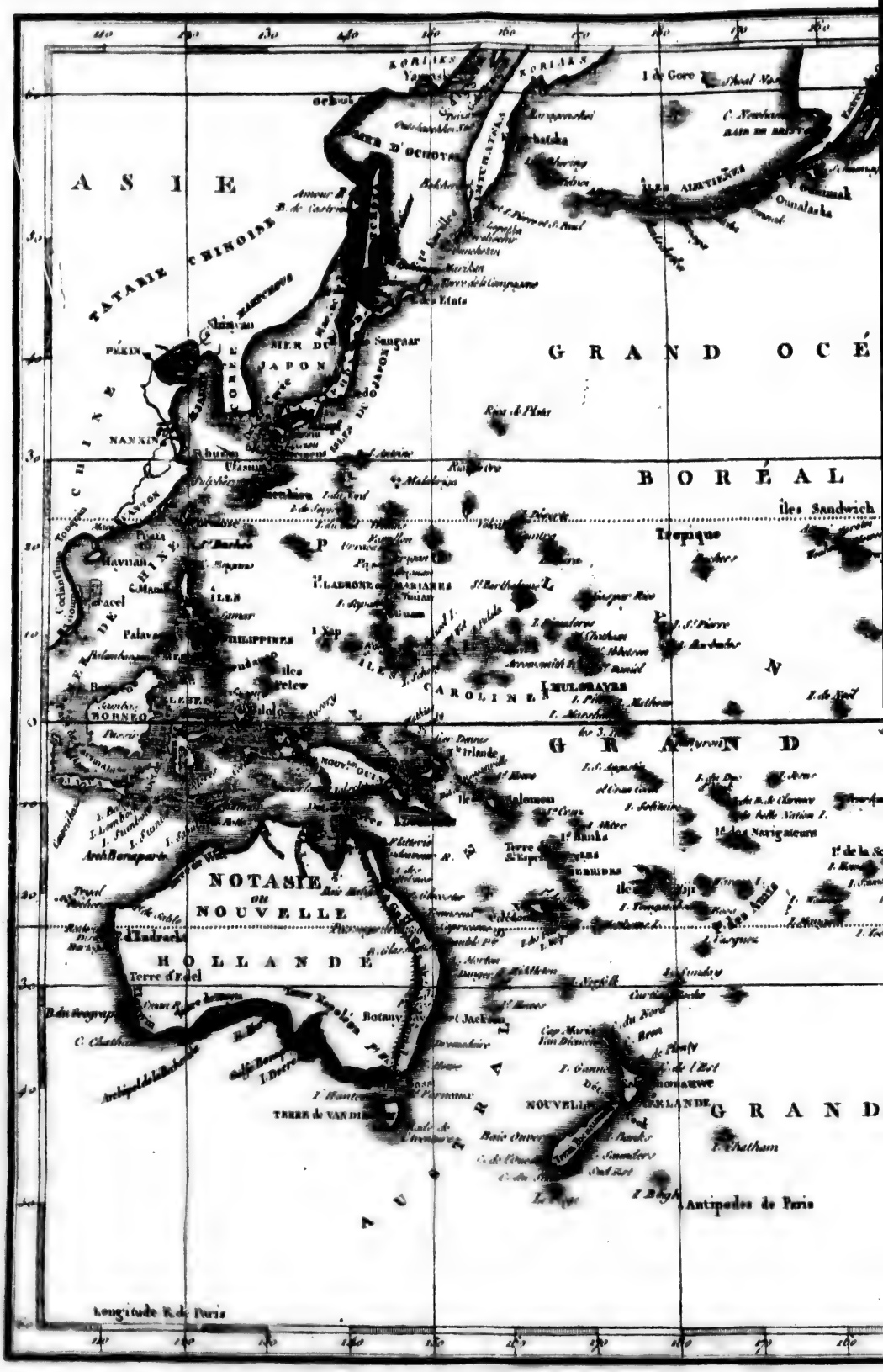
inérale

squ'elle
disette
lle de la
Mareb,
e voisi-
isseaux.
l'issue
pèce de
par les
igé, et il
ui est au

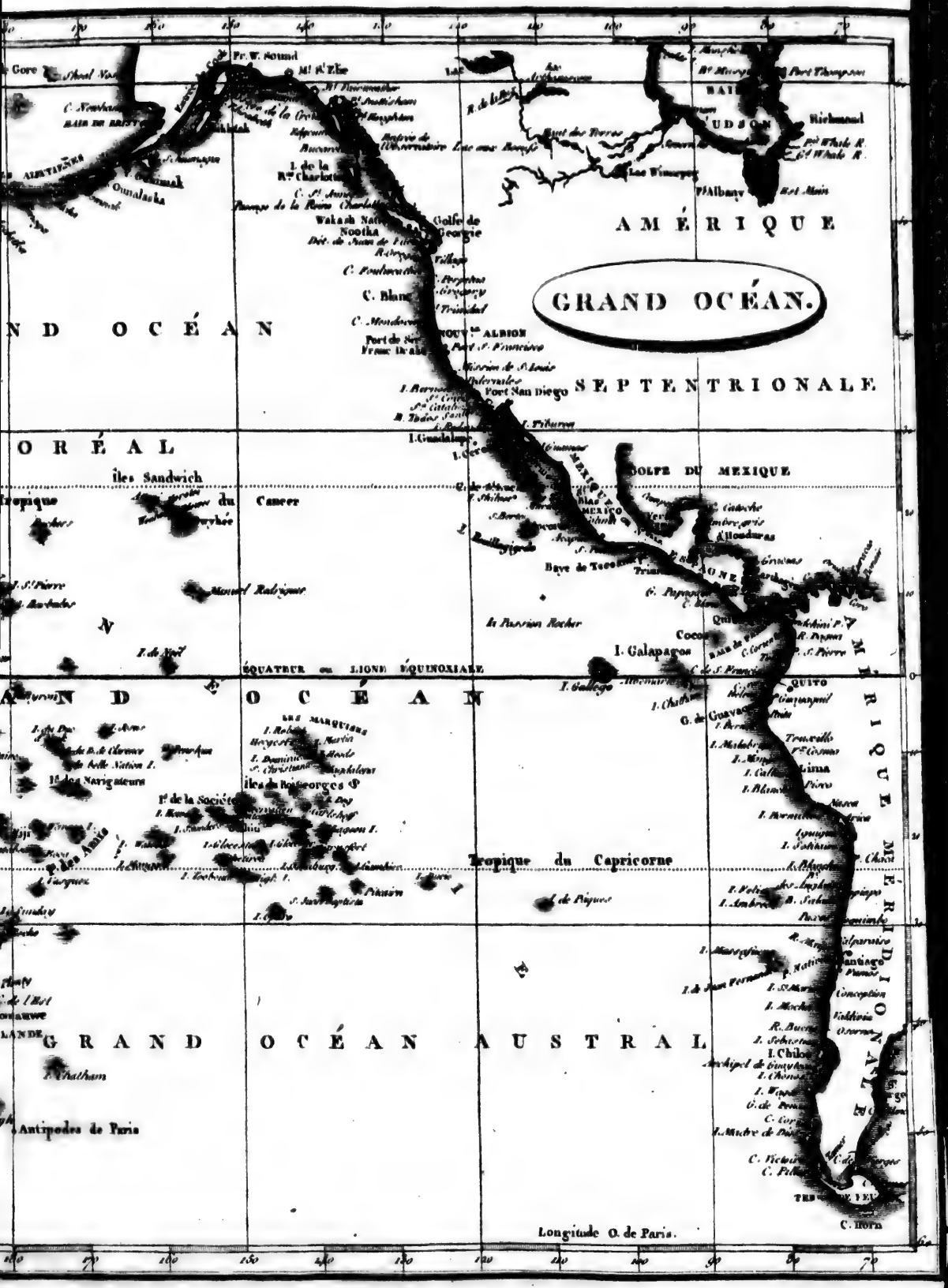
tout mé-
lles de la
, appelée
Cette île
mais elle
cate.] Ses
ns ports.
qui paraît
ontagnes
commer-
mme que
, qui est
ucoup de
, et une
ville de
mbre gris

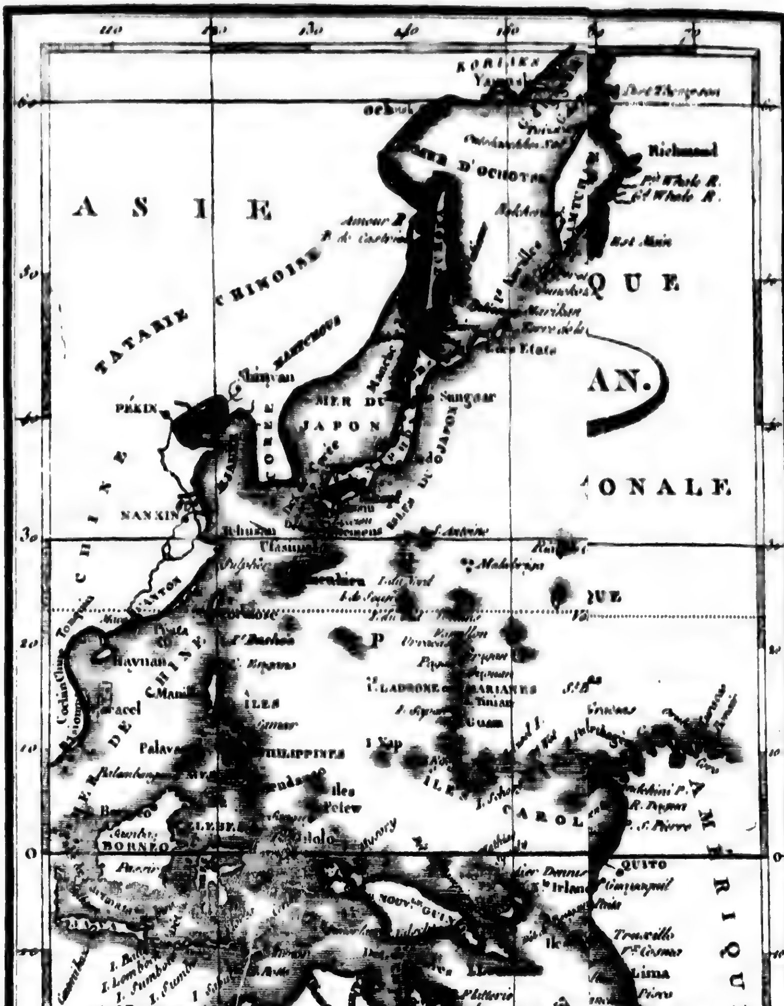
d'Arabie.
oisinage.
Abulféda
habitans
le la secte
fortifiée.
te ou cin-

x, p. 129.



ASIE
TATARIE CHINOISE
CHINE
PÉKIN
NANKIN
MER DU JAPON
MER D'OCHOTSK
KORIAKS
I de Gore
Shoal Nos
Ounalaska
GRAND OCÉ
BORÉAL
Iles Sandwich
Tropique
Rica de Plata
Sangaar
Ulasun
Haynan
Palavan
ILES PHILIPPINES
Iles Pelew
BORNEO
CAROLINES
I. MULGRAVES
GRAND
NOUVELLE HOLLANDE
NOTASIE ou NOUVELLE HOLLANDE
Terre d'Edel
Botany
Port Jackson
TERRE de VAN DIEMEN
NOUVELLE ZÉLANDE
GRAND
I. Chatham
Antipodes de Paris
Longitude E. de Paris


GRAND OCÉAN.
AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE
ND OCÉAN
ORÉAL
Iles Sandwich
Tropique du Cancer
GOLFE DU MEXIQUE
Golfe de Georgie
Port San Diego
Port Albany
Richmond
Ounalaska
Wakash Nat.
Nootka
C. Blanc
Nouv.ta Albion
Baye de Tecoane
Cocos
I. Galapagos
Quito
Lima
Santiago
Concepcion
Valdivia
Chiloé
C. Horn
ÉQUATEUR ou LIGNE ÉQUINOXIALE
AND OCÉAN
Iles des Navigateurs
Iles de la Société
Iles du Roi Georges
Tropique du Capricorne
GRAND OCÉAN AUSTRAL
Antipodes de Paris
Longitude O. de Paris.



(1) Nieb., p. 240. (a) Voyage à l'île

Division géné
l'Australas

Après la des
appartiennent
dans la mer P
grand Océan c
champ.

Ces diverses
établi entre el
classer. Cette i
savant présiden
aux contrées q
Hollande, à la
du même systè
été nommées P
description de l
comme un cont
l'océan Indien. I
Polynésie ou de
elles se joignent
néanmoins des
se rattacheront
qu'ici ont échap

De même que
ou grand océan
tal, et que l'Afr
de même ce qu
comme une sé
l'océan Pacifique
nent, baigné à
fique. Alors une
nord et vers le s
cette ligne imag
est pas de même
sion qui servirai
cette partie. Ain

(1) De Brosses,
56, 2 vol. in-4°.

OCÉANIQUE.

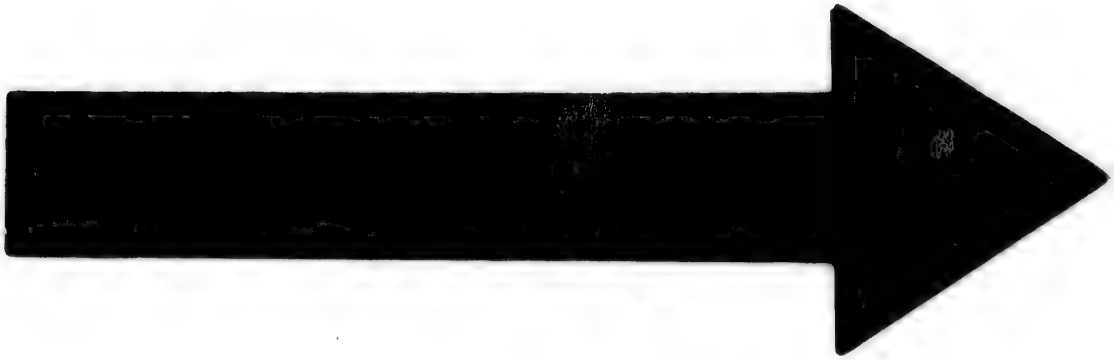
Division générale de l'Océanique, contenant l'Archipel austral, l'Australasie, et la Polynésie.— Aspect des mers équatoriales.

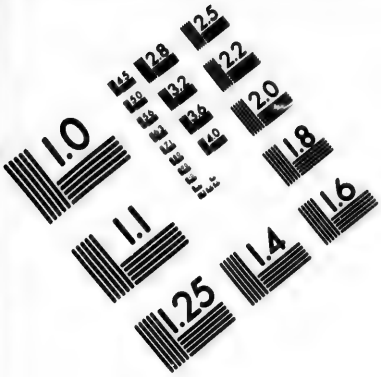
Après la description du continent de l'Asie, les nombreuses îles qui appartiennent à cette partie du monde, et celles qui sont disséminées dans la mer Pacifique, ou, pour parler plus convenablement, dans le grand Océan oriental, ouvrent aux recherches géographiques un vaste champ.

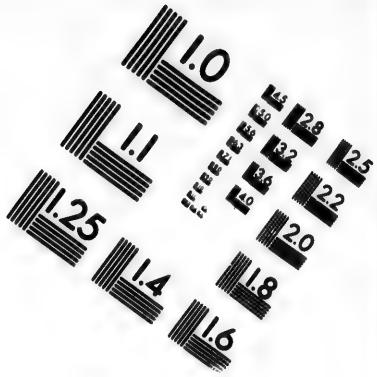
Ces diverses contrées sont si étendues, et la nature semble avoir établi entre elles une telle distinction, qu'il devient nécessaire de les classer. Cette idée n'est point nouvelle ; il y a plus d'un siècle que le savant président De Brosses (1) proposa de donner le nom d'Australasie aux contrées qui sont au sud de l'Asie, et nommément à la nouvelle Hollande, à la nouvelle Guinée, à la nouvelle Zélande, etc. Par suite du même système, les nombreuses îles de l'océan Pacifique auraient été nommées Polynésie, d'un mot grec qui signifie plusieurs îles. La description de la nouvelle Hollande, qu'on peut avec raison regarder comme un continent, suit naturellement celle de l'Asie et des îles de l'océan Indien. Il paraît convenable de traiter immédiatement après de la Polynésie ou des îles de l'océan Pacifique. Fort éloignées de l'Amérique, elles se joignent, par de courts passages, à l'Australasie, à l'exception néanmoins des îles de Sandwich qui, peut-être dans les temps à venir, se rattacheront d'elles-mêmes à la Polynésie par des groupes qui jusqu'ici ont échappé aux navigateurs.

De même que le continent de l'Amérique sépare la mer Atlantique ou grand océan occidental, de la mer Pacifique ou grand océan oriental, et que l'Afrique sépare aussi la mer Atlantique de celle des Indes, de même ce qu'on a appelé la nouvelle Hollande peut être regardé comme une séparation établie par la nature entre l'océan Indien et l'océan Pacifique, et, à ce titre, réclamer justement le nom de continent, baigné à l'ouest par l'océan Indien, et à l'est par la mer Pacifique. Alors une ligne tirée des caps du centre les plus avancés vers le nord et vers le sud formerait la limite des deux Océans. L'étendue de cette ligne imaginaire vers le midi est de peu d'importance ; mais il n'en est pas de même vers le nord où elle serait un point essentiel de division qui servirait à classer avec précision les îles qui se trouvent dans cette partie. Ainsi celles qui sont à l'ouest de cette ligne, plus rappro-

(1) De Brosses, *Histoire des navigations aux Terres australes*, t. 1, p. 79. Paris, 1756, 2 vol. in-4°.







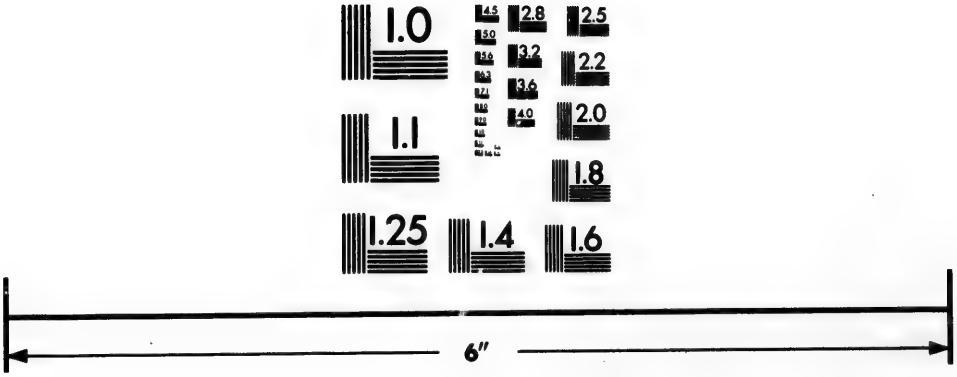
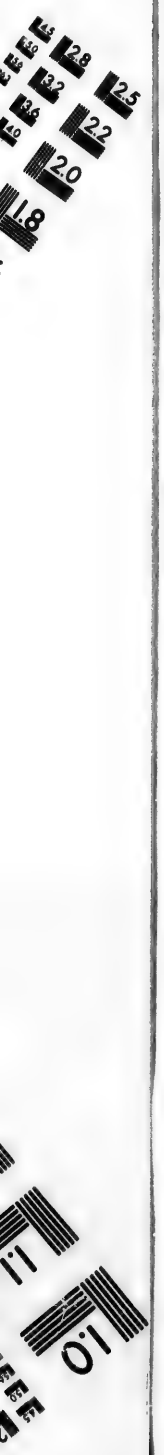


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

chées de l'Asie, seraient réunies sous la dénomination commune d'îles asiatiques, ou Archipel austral, tandis que celles qui sont à droite feraient partie de l'Australasie et de la Polynésie. Cette ligne de division dépend nécessairement de l'observation de la plus grande largeur du canal entre les Moluques et Papou ou la nouvelle Guinée, et le 128e degré de longit. à l'est de Paris paraît former à peu près cette limite (1). Il suit de là qu'Amboine appartiendrait aux îles de l'Asie, et que Timor-Laut ferait partie de l'Australasie. Le méridien qui formerait cette limite passe à Ceram; mais la proximité de cette île avec celle d'Amboine la lie naturellement aux îles Asiatiques, parmi lesquelles celle de Mysol peut être aussi rangée. De l'extrémité nord-ouest de Papou, ou plutôt de quelques petites îles qui gissent à cette extrémité, on pourrait, en suivant le même méridien, tirer une ligne qui laisserait parmi les îles Asiatiques Gilolo à l'ouest, et celles de Pelew parmi celles de la Polynésie dans l'océan Pacifique. Cette ligne, en se courbant au nord-ouest, embrasserait les îles Philippines, et passerait au sud de Formose. La classification des autres îles ne présente aucune difficulté.

Les bornes étant ainsi fixées entre les océans Indien et Chinois à l'ouest, et l'océan Pacifique à l'est; et entre les îles Asiatiques, l'Australasie et la Polynésie, la limite entre les deux dernières grandes divisions, c'est-à-dire entre l'Australasie et la Polynésie, pourrait être assignée de la manière suivante. La nouvelle Hollande serait regardée comme un continent, ou comme une grande île à laquelle on joindrait toutes celles qui y sont adjacentes. Par ce moyen, Papou appartiendrait à l'Australasie; on tirerait une ligne à la latitude de 3 ou 4 degrés au nord de l'équateur, laquelle passant ensuite dans le méridien de 168 degrés à l'orient de Paris, comprendrait les nouvelles Hébrides. De là elle suivrait le parallèle de 30 deg. sud, jusqu'au 173e deg. de longitude à l'ouest, de manière à renfermer la nouvelle Zélande et l'île Chatam; l'on aurait ainsi la limite naturelle de l'Australasie. Le nom de Notasie pourrait être substitué à celui de nouvelle Hollande que porte la plus vaste division de l'Australasie.

La division de la Polynésie est celle qui offrirait le plus d'étendue. Elle se prolongerait à l'ouest jusqu'à la ligne tirée plus haut autour des îles Asiatiques. Elle monterait ensuite vers la latitude de 18 degrés, et à la longitude orientale de 126, dans une direction nord-est, de manière à renfermer l'île Rica de la Plata sous le 159e deg. de longitude; de là se courbant au sud-est, elle embrasserait les îles septentrionales de Sandwich (2), où périt l'illustre Cook, et les Marquises; elle atteindrait

(1) Forster, p. 31. (2) Il y a d'autres îles nommées Sandwich, au 59e degré de latitude sud et au-dessous du cap Horn. Ces doubles emplois d'un même nom embrouillent la nomenclature.

le 118e deg. de longitude à l'ouest de Paris, ou le 24e à l'est. Toutes les îles au nord-est ou à l'est de cette ligne de démarcation seraient regardées comme appartenant à l'Amérique septentrionale ou méridionale.

La borne méridionale des îles Asiatiques peut être considérée comme suffisamment déterminée par le vaste canal qui est entre elle et la Nouvelle Hollande; et le méridien de l'extrémité nord-ouest de Sumatra offre une ligne de séparation à l'ouest entre les îles Asiatiques proprement dites, et celles de l'océan Indien. On peut donner à l'Australasie la même limite occidentale.

Il ne reste plus à déterminer que la limite méridionale de l'Australasie et de la Polynésie; mais comme on n'a découvert que peu ou point d'îles au sud de la Nouvelle Zélande, le parallèle de 50 deg. latit. sud peut être pris pour limite de l'une et de l'autre.

Ainsi la Polynésie s'étendra depuis le 50e deg. de latit. sud jusques environ le 35e de lat. nord, c'est-à-dire qu'elle comprendra 85 degrés ou 5,100 milles en longueur. Sa largeur, prise sur l'équateur depuis le 168e deg. à l'est jusqu'au 128e à l'ouest, donnera 60 deg. ou 3,600 milles.

La longueur de l'Australasie, à compter depuis le 93e deg. de longitude orientale jusqu'au 187e de longitude occidentale, donnera pour la longueur 30 deg. ou 5,000 milles, sur une largeur de 3,180 milles, depuis le 3e deg. de latit. nord jusqu'au 50e de latit. sud.

[A l'exemple de quelques auteurs allemands, on pourrait comprendre sous une seule et même dénomination ces trois divisions réunies, et leur donner le nom d'Océanique. Cette grande division maritime serait considérée comme une cinquième partie du monde, et opposée aux quatre autres que l'on pourrait appeler terrestres.

Ainsi l'Océanique s'étend depuis le 93e deg. de longitude orientale jusqu'au 118e degré de longitude occidentale, et depuis le 50e de latit. sud jusqu'au 35e degré de latit. nord.]

Aspect des mers équatoriales. L'Océan occupe la plus grande partie de cette vaste portion du globe que nous décrivons, et c'est en le traversant pour aller visiter ces terres lointaines que l'on a sur-tout observé quelques-uns des phénomènes que présente cet immense volume d'eau qui couvre la plus grande partie de la planète que nous habitons. Le plus singulier de tous ces phénomènes et celui qui a frappé tous les voyageurs est sa phosphorescence. Ici la surface de la mer étincelle et brille comme une étoffe d'argent électrisée dans l'ombre; là, ses vagues se déploient en nappes immenses de soufre et de bitume embrasés; ailleurs, on dirait une mer de lait dont on n'aperçoit pas l'extrémité. Quelquefois des étoiles brillantes semblent jaillir par milliers du fond de ses eaux, ou elle paraît rouler sous ses vagues des masses rouges incandescentes tantôt

carrées, tantôt globuleuses, tantôt coniques et pirouettant sur elles-mêmes, tantôt se déployant en guirlandes éclatantes ou s'échappant en serpenteaux lumineux. Souvent même des jets de feux étincelans s'élancent au-dessus de la surface de l'Océan, et quelquefois on le voit comme décoré d'une immense écharpe de lumière mobile onduleuse dont les extrémités vont se rattacher aux bornes de l'horizon. Quoique ces divers phénomènes appartiennent à toutes les mers, cependant ils sont plus fréquens et plus prononcés dans les mers équatoriales et dans la vaste étendue de l'Océanique qui n'est resserré par aucune côte. Ils sont d'autant plus sensibles, que l'onde est plus agitée, et que l'obscurité de la nuit est profonde. Ils paraissent entièrement dus à la phosphorescence propre aux animaux marins, et plus particulièrement aux mollusques et aux zoophistes mous qui, flottant à la surface de l'eau, peuvent à chaque instant modifier leurs formes déjà irrégulières et bizarres, et dont le corps mou, gélatineux et transparent offre souvent les couleurs les plus riches et les plus variées; dont quelques espèces, telle que le salpa, réunies en nombreuses légions, composent des bancs de trente à quarante lieues d'étendue qui resplendissent dans les ténèbres de couleurs de rose, d'azur ou d'opale (*a*).]

(*a*) Péron, *Voyage aux Terres australes*, p. 39, 42 et 45.

ARCHIPEL AUSTRAL,
OU ILES ASIATIQUES.

Ordre des îles de l'Archipel austral. — Iles de la Sonde, ou chaîne de Sumatra. — Bornéo. — Manilles. — Iles Célébéziennes. — Iles des Epices.

Divisions de l'archipel austral. Toutes les divisions que nous venons d'établir, même la plus petite, c'est-à-dire celle des îles Asiatiques appelée l'Archipel austral, sont d'une étendue considérable. Cette dernière n'a pas moins de 35 degrés ou 2,100 milles de largeur depuis le 13e deg. de lat. sud jusqu'au 22e deg. de lat. nord, sur une longueur à peu près correspondante, puisqu'elle est de 37 deg. prise à peu de distance de l'équateur, depuis le 93e deg. de long. orientale jusqu'au 132e.

La simple inspection des cartes de cette partie du globe nous montre une grande chaîne d'îles situées très-près les unes des autres, depuis Sumatra au nord-ouest jusqu'à Lackal ou Lachal au sud-est. Cette chaîne est formée de Sumatra, Java, Balli, Sumbava, Florez et Timor, comme îles principales; et ensuite de Sumba au midi, de Maduré, Billiton, Banca, etc. au nord. La main de la nature paraissant, pour ainsi dire, les avoir séparées de toutes les autres, on pourrait leur donner le nom d'*îles Sumatriennes*, par analogie avec la dénomination reçue d'*îles de la Sonde*, que rien n'empêche aussi d'étendre et de restreindre à tout ce groupe, lequel, outre le détroit ou passage ainsi nommé, en présente plusieurs autres par où la mer des Indes communique avec l'océan Pacifique et la mer de la Chine.

L'île de Bornéo étant d'une grande étendue, serait supposée n'appartenir à aucun groupe; mais les petites îles qui l'environnent, comme les Soulous, Pulo-Laut, Anamba, Natuna, seraient nommées *îles Bornéennes*.

Aux Philippines, le groupe le plus régulier de ces mers, se réuniraient les Baschi, d'autres petits groupes au nord, Mindanao et Palawan au sud.

La grande île des Célèbes se groupe naturellement avec Schulla, Boutan, Salayar; toutes prendraient le nom d'*îles Célébéziennes*.

Les Moluques ne sont, à proprement parler, que cinq ou six îles de petite étendue à l'ouest de Gilolo; mais ce nom antique et fait pour être respecté s'étendrait à Gilolo, Mysol, Ceram, Amboine et Banda. Les autres appartiendraient à Papou dans l'Australasie.

Ces cinq divisions : 1° les îles Sumatriennes ou de la Sonde ; 2° Bornéo et les îles Bornéennes ; 3° les Philippines ; 4° les Célébéziennes ; 5° les Moluques ou îles des Epices, semblent non seulement indiquées par la nature, mais encore paraissent suffisantes pour la description de ce vaste Archipel.

CHAPITRE PREMIER.

ILES DE LA SONDE, OU CHAINE SUMATRIENNE.

Sumatra, climat et saisons, mines, mœurs et usages, gouvernement, animaux, commerce, villes.—Iles qui environnent Sumatra. — Java, Bantam, géographie naturelle. — Balli, Lombok, Sumbava, Florez. — Timor.

Cette division, comme nous l'avons déjà dit, comprend Sumatra, Java, Balli, Lombok, Sumbava, Florez et Timor, avec quelques autres îles moins importantes qui avoisinent celles-ci. [Elle s'étend entre le 93e et le 129e deg. de longitude à l'orient de Paris, et entre le 10e deg. de latitude sud et le 5e deg. de latitude nord.]

Sumatra a environ 810 milles en longueur sur 170 en largeur. L'établissement anglais de Bencoulen, sur la partie sud-est de cette île, a fourni l'occasion d'examiner de plus près le climat et les productions; et M. Marsden en a publié une relation intéressante dans laquelle nous puiserons (1).

L'île de Sumatra n'était pas connue des anciens, puisque les descriptions de Ptolémée se terminent beaucoup plus au nord ; et le mont Ophir, qui a fait supposer à quelques auteurs que ce pays était connu de Salomon, est une dénomination moderne des Européens. Les Arabes firent, au neuvième siècle, des découvertes parmi lesquelles cette île est comprise ; mais elle ne parvint à la connaissance des Européens qu'au seizième siècle. Une chaîne de montagnes la traverse ; les rangées qu'elles forment sont souvent doubles et triples ; elles s'approchent généralement davantage de la côte occidentale ; mais elles ne sont point assez hautes pour être couvertes de neiges. Le mont Ophir, qui est exactement sous l'équateur, s'élève à 13,842 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et ne le cède que d'environ 2,000 au mont Blanc. Outre les chaînes de montagnes, il y a des plaines élevées avec des ressauts et des cascades dont l'une descend du sommet d'une montagne

(1) Marsden, *History of Sumatra*, in-4°, 2e édit., 1784.

terminée en cône. Quelques rivières coulent sur la côte occidentale; mais la navigation de la plupart est obstruée par des bancs de sable.

Climat et saisons, aspect du pays. Quoique ce pays soit situé sous la zone torride, le thermomètre y monte rarement au-dessus de 23 degrés, au lieu que dans le Bengale, il monte à 30 degrés; il ne gèle jamais dans l'île de Sumatra : cependant les habitans de l'intérieur des montagnes sont obligés d'allumer du feu le matin pour dissiper le froid. Il y tonne fréquemment, sur-tout pendant la mousson du nord-ouest. L'année s'y divise seulement en deux saisons marquées par la mousson pluvieuse et par la mousson sèche [La mousson du sud-est ou la sèche commence en mai, et finit en septembre; la mousson pluvieuse ou du nord-ouest commence en novembre, et finit en mars.] Le sol consiste en une argile grasse et rouge, recouverte d'un lit de terre noire qui entretient une éternelle verdure. Les trois-quarts de l'île, sur-tout vers le sud, sont couverts d'une forêt impénétrable. A l'ouest, entre les montagnes et la mer, on trouve de grands marais.

Minéraux. Il paraît qu'il y a des mines d'or (1), mais on néglige de les exploiter : le cuivre se trouve mêlé avec ce riche métal. L'île produit d'excellent fer et de l'acier. L'étain, ce minéral rare, y est un des principaux articles d'exportation. Quelques montagnes sont volcaniques, mais les éruptions ne sont pas fréquentes.

Mœurs et usages, gouvernement, lois. Les côtes sont occupées principalement par des Malais qui paraissent s'y être établis nouvellement. L'intérieur est habité par des races de natifs, parmi lesquels M. Marsden mentionne les Gougous couverts de longs poils, et peu supérieurs à l'orang-outang de Bornéo. La principale souveraineté des naturels est celle de Menang-Cabou. Les Rejangs paraissent être ceux parmi lesquels la race et les mœurs primitives se sont conservées avec le plus de pureté. Ils sont petits et minces; ils aplatissent le nez de leurs enfans, et leur alongent les oreilles; ils ont les yeux noirs et le teint jaune, sans cette nuance de rouge qui forme la couleur cuivrée. Dans les classes supérieures, les femmes sont jolies et d'un maintien assez agréable. La principale distinction entre les naturels de l'intérieur et les Malais des côtes paraît consister en ce que les premiers sont mieux faits et plus robustes. Leur vêtement, comme à Otahiti, est tissu avec les fibres de l'écorce interne d'un certain arbre. L'habit des Malais consiste en une veste, une robe et une sorte de manteau, avec une ceinture dans laquelle ils passent leurs criks ou poignards. Ordinairement leurs villages sont sur des collines plantées d'arbres fruitiers. Le balli ou salle commune est au centre. Leurs maisons, faites de bois de bambous et couvertes de feuilles

(1) Marsden, p. 133.

de palmiers, sont élevées sur des piliers, et on y monte avec une échelle; l'ameublement en est simple. Ils se nourrissent de riz.

Outre le malais, on y parle plusieurs langues : toutes néanmoins paraissent avoir de l'affinité entre elles. Dans ces îles, et dans presque toutes les autres de l'Asie, les tribus les plus grossières montrent un certain degré de civilisation. L'autorité du panjeran ou prince s'étend sur d'autres magistrats; mais sa pauvreté met des bornes au pouvoir qu'il exerce. Il n'y a point de lois; on juge d'après les coutumes. La plupart des crimes, sans excepter même le meurtre, se rachètent avec de l'argent. Les formalités qui accompagnent le mariage forment une exception aux usages de la plupart des contrées non civilisées. L'idée d'estime qu'on attache à la chasteté est remarquable. Les mariages se célèbrent dans le balli ou salle du village, et sont accompagnés de danses et de chants. Les combats de coqs et de cailles, les danses, les dés et d'autres jeux forment leurs amusemens favoris. On y fait un usage général de l'opium, mais il ne paraît pas suivi d'excès répréhensibles : ce que les naturels appellent *mongamo* est une sorte de frénésie plutôt produite par un sentiment de vengeance, ou par le désir de repousser l'oppression, que par l'ivresse. La religion chrétienne n'a pas pénétré à Sumatra.

Animaux. Le bétail et les brebis y sont aussi de petite taille. On trouve dans l'île l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre, l'ours, la loutre, le porc-épic, le daim, le sanglier, la civette, plusieurs espèces de singes, et particulièrement le *simia nemestrina*, singe à menton barbu, qui paraît particulier à cette île. Le buffle y est employé au labour. Leurs chevaux sont petits, mais bien faits, et capables de supporter la fatigue. Le faisan de Sumatra est d'une beauté rare. Le lézard des maisons court sur le plafond des chambres; c'est l'animal le plus grand de ceux qui ont la faculté de marcher dans une position renversée. L'île fourmille d'insectes, parmi lesquels se trouve le termite destructeur.

Commerce. La denrée la plus abondante est le poivre; il est produit par une plante rampante qui ressemble à la vigne. Les autres articles sont du camphre, du benjoin, une sorte de cannelle grossière nommée *cassia*. On y trouve aussi le coton soyeux (*bombax ceiba*), supérieur en apparence à la soie, mais qui se file difficilement. Il croît dans des cosses de quatre ou cinq pouces de longueur, qui crèvent quand elles sont mûres. Le commerce se fait sur-tout avec la Chine et l'Indostan. Les Malais excellent dans les ouvrages de filigranes en or et en argent, et dans l'art de tisser la soie et le coton.

Le royaume d'Achen ou Achem, situé à l'extrémité nord-ouest de l'île, fait un commerce considérable avec la côte de Coromandel. Les

naturels de ce royaume sont plus vigoureux, plus grands et plus basanés que les autres habitans des îles Sumatriennes.

Lieux remarquables. Les lieux ou villes les plus remarquables de Sumatra sont Bencoulen au sud-ouest, où les Anglais ont formé un établissement, principalement pour la culture du poivre; ensuite Achen au nord, qui a un excellent port, et sur la côte sont Jambi et Palimban.

Iles qui environnent Sumatra. Sumatra est entourée de plusieurs petites îles. Celle de *Banca* est célèbre par ses mines d'étain, découvertes en 1710 et 1711 (1). On connaît peu *Biliton* et les îles *Pitti*. Toutes ces îles sont à l'est de Sumatra. Les *Nassau* ou les *Poggy* à l'ouest sont remarquables en ce que leurs habitans diffèrent de ceux des îles voisines, et ressemblent aux Otahitiens par leur aimable simplicité et par leurs traits. Leur couleur, comme celle des Malais, est d'un brun clair ou cuivreux. [Leur nombre ne passe pas quinze cents; ils se nourrissent principalement de sagou. Leur principal village, qui est dans la partie septentrionale, se nomme Cockup (2).]

[Java. Cette île a environ 560 milles de longueur sur 85 de largeur moyenne. Elle abonde en forêts, et offre le spectacle d'une verdure enchanteresse.

Noms et situation. Les géographes persans et arabes désignent l'île de Java sous le nom de Djezyret-âl-Maharadjet (île du grand roi), ou bien Saryrah (*a*); elle est au sud-est de Sumatra; elle est traversée de l'est à l'ouest par le 12e degré de latitude nord, et s'étend depuis le 103e jusqu'au 112e degré 30 minutes de longitude à l'orient de Paris.

Climat, aspect du sol, agriculture. [Selon la Billardière, cette île est divisée de l'est à l'ouest, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes très-hautes. Les principales sont nommées, par l'auteur, montagnes de Prau, de Panangounau, Passervan, d'après les dénominations usitées dans le pays. Dans la saison des pluies (en février), il en descend des torrens qui inondent de grandes plaines qu'on ne peut plus alors traverser qu'en bateau. Les montagnes ne sont pas infertiles, car sur celles de Passervan, qui sont près de Sourayaba, on y cultive le froment; et des arbres fruitiers apportés d'Europe réussissent très-bien sur ces hauteurs, dont la température est très-douce. Cependant Stavorinus dit qu'on éprouve un froid assez vif près de la montagne Bleue, à 16 lieues au sud de Batavia. Les autres produits cultivés sont le riz, qui croît en très-grande quantité, et a fait donner à cette île le surnom de grenier de l'Orient; le ricin, dont on fait de l'huile; l'indigo, qui est sur-tout exploité par les Chinois, et en petite quantité; le maïs, la canne à sucre, le sorgho jaune.]

(1) *Voyez* Stavorinus, t. I, p. 35, trad. angl. (2) *Asiatic. res.*, t. VI, p. 77.
(*a*) Langlès, voyage de Thunberg, t. II, p. 112.

[*Animaux.* Les chevaux sont petits. Le paon est commun dans les forêts; on trouve des coqs sauvages, dont le plumage est très-brillant, et la crête blanche, mêlée d'une teinte légère de violet. Une espèce de *jouana*, qui diffère peu du *parra sinensis*, fréquente les marais, habitation ordinaire d'un redoutable serpent, le *boa constrictor*, qui avale des chevreaux entiers. Des caïmans remontent aussi la rivière qui passe au fort d'Anké. Les buffles sont petits, de couleur grisâtre; on les apprivoise et on leur fait traîner de très-grands chariots. Les moutons sont rares. Les sangliers pullulent dans les bois, et font beaucoup de tort aux cultures. Des voyageurs assurent qu'il y existe des rhinocéros (*a*); et parmi les singes de Java, les naturalistes nomment le *simia apedia* de Linné, et le *simia aygula*, l'aigrette. On trouve aussi dans les bois l'écureuil bicolor, et le *sciurus sagitta* ou écureuil volant de Java; l'axis, le babiroussa et le joli chevrotin de Java. Les crocodiles y sont énormes et très-abondans.

Curiosités naturelles. Non loin de Sourabaya est une fontaine dont les eaux se couvrent de pétrole qu'on ramasse avec soin pour le mêler avec du goudron. On rencontre dans son voisinage une grande quantité de pierre ponce (*b*). Il y a de fréquens tremblemens de terre à Java, et la ville de Batavia est exposée à des inondations périodiques qui arrivent à peu près tous les sept ans.]

Population primitive, mœurs et usages. [Les Javans sont de couleur jaune, avec des yeux noirs et peu enfoncés; ils ont le nez petit et écrasé, et même camus, les cheveux longs et noirs, la bouche moyenne, mais la lèvre supérieure un peu arquée, avancée et assez épaisse; ils sont pour la plupart d'une taille au-dessus de la médiocre. Les Javans sont maintenant confondus avec les Malais, et parlent la langue de ces derniers; mais l'ancien javan, qui s'est encore conservé dans toute sa pureté chez les grands, n'a aucune ressemblance avec le malais, ni même avec les idiomes des îles voisines dont nous possédons les vocabulaires, tandis qu'on remarque la plus grande affinité entre la plupart de ceux-ci et le malais (1). Leur écriture, comme celle des Européens et des Chingulais, se lit de gauche à droite, ce qui, en Orient, est une autre singularité.]

Divisions en province et population. [D'après des mémoires publiés par les Hollandais, l'île de Java se divise en quatre grands districts, Bantan, Chériboun (ou Tchériboun), et la côte orientale qui s'étend depuis la rivière de Lossary, qui sépare son territoire de celui de Cheriboun jusqu'au cap Sandana ou détroit de Baly. Bantam contenait,

(*a*) *Voyez* de la Guat, Londres, 1708, 2e partie, p. 93, Andersen Reisen, parag. 2. Hambourg, 1696. (*b*) La Billardière, *Voyage à la recherche de la Pérouse*, t. II, p. 310 et suiv. (1) Voyages de Thunberg, t. II, p. 293.

dit-on, en 1780, 90,000 habitans, sans y comprendre la petite île de Poulo-Sêlan ou Panêtan, soumise à un chef particulier. Jacatra, qui est limitrophe de Bantam, et appartenait tout entier à la compagnie, contient, d'après un dénombrement fait en 1777, 340,415 ames; et, dans ce nombre, Batavia et la banlieue en comprenaient seules 173,000 environ. Chériboun, en 1754, contenait 90,000 habitans; le nombre de ceux de la côte orientale est évalué à 1,509,000, ce qui fait une population totale de 2,029,915 habitans.]

Villes et lieux remarquables. Batavia est la principale ville de l'île; c'était la capitale des possessions hollandaises. Elle a de bonnes fortifications, et une citadelle du côté de la mer. La ville est grande, bâtie en pierre, et traversée par des canaux. Elle offre un assemblage de plusieurs nations qui parlent diverses langues. Les Chinois, attirés par l'espoir du gain, y sont en grand nombre, malgré les lois qui leur défendent l'émigration. Tout le monde y entend le malais, qui est le français de l'Orient. Les rues sont plantées de grands arbres comme dans les villes de Hollande, ce qui, avec les canaux, contribue à l'insalubrité de l'air. La plus forte chaleur n'y est que de 21 deg. un tiers à 24 deg. (échelle de Réaumur); mais elle devient si insupportable par la situation basse de la ville et par les vapeurs qui s'exhalent des canaux et d'une mer bourbeuse, que depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre après-midi il est impossible de sortir. Le soleil s'y lève et s'y couche à six heures pendant toute l'année; le repos de la nuit est interrompu par des nuées de mousquites. L'eau de mauvaise qualité et l'air mal-sain y causent des fièvres et des dyssenteries sans nombre. Le soir, depuis six heures jusqu'à neuf, des parties de plaisirs se forment; et l'intempérance ajoutant son poison à l'insalubrité du climat, rend le séjour de cette ville infiniment funeste à la santé. On dit qu'il est rare que chaque année il n'y meure pas une personne sur trois. La saison des pluies commence en décembre, et dure jusqu'en mars.

C'est à Batavia que se tenait le conseil-général des Indes. Le gouverneur, simple marchand hollandais, y avait un état de maison supérieur à celui de la plupart des souverains de l'Europe. La compagnie hollandaise y envoyait chaque année plus de vingt vaisseaux chargés de marchandises européennes, et prenait en retour de l'or, de l'argent, des porcelaines, du thé, du coton, des soieries et toutes sortes d'épices (1).

Sourabaya est le premier établissement européen après Batavia.

Iles voisines de Java. La petite île de *Madure*, au nord de Java, a un prince indépendant. Il paraît que les Hollandais y ont commis des cruautés pires que celles dont les Portugais et les Espagnols se sont

(1) Thunberg, t. II, p. 216, 220; et t. IV, p. 129. — Barrow, *Voyage to Cochinchina*, p. 170.

rendus coupables lors des premières découvertes. Tritchinapali est la capitale de cette île.

L'île de *Balli* n'est remarquable que par les esclaves, le coton, le fil de carêt et le porc salé qu'elle fournit. La capitale porte le même nom que l'île, et trafique en toiles de coton. On sait peu de choses sur *Lombok*, *Sumbava* et *Florez*.

Timor. C'est en 1522 que Timor fut découverte par les compagnons de Magellan, qui trouvèrent dans cette île seule le bois de sandal blanc. Les Portugais, après de longs combats, parvinrent à y faire un établissement. En 1613 ils en furent chassés par les Hollandais, qui regardent cette île comme une sorte de barrière pour leur commerce des épices. Timor a 150 milles de long sur 50 de large; elle est située vers le 10° deg. de latitude nord, et le 121° de longitude à l'orient de Paris. Ses habitans passent pour les plus braves de l'Archipel oriental. [La saison sèche dure depuis mai jusqu'en novembre, alors règne le vent d'est depuis novembre jusqu'en mars; l'île est inondée par les pluies dans cet intervalle. Les vents d'ouest et de nord-ouest soufflent avec violence. On y ressent de légers tremblemens de terre dont la direction est du sud-est au nord-ouest.

[Tout le terrain de l'île de Timor ne forme qu'une suite continuelle de hautes montagnes couvertes de bois et séparées les unes des autres par de profondes vallées. On ne trouve de plaines qu'auprès de la mer, et encore sont-elles de peu d'étendue. La relation hollandaise que nous suivons (*a*) peint le sol de Timor comme stérile, rempli d'une espèce de petites pierres, et présentant beaucoup de petites élévations sur lesquelles il ne pousse ni arbres ni herbes, et qui sont composées d'une terre blanche comme la craie, et entremêlé de terre glaise. D'un autre côté, un voyageur français très-éclairé peint cette île comme l'un des pays les plus fertiles du monde (*b*). Peut-être n'en a-t-il jugé que par le district occupé par les Hollandais, qui est le plus favorisé de la nature et le mieux cultivé.

La principale rivière est celle qui coule à Coupang. Le cuivre et l'or paraissent se trouver dans cette île en assez grande abondance, et la plupart des rivières charient des parcelles de ce dernier métal. Un des principaux objets de commerce est le bois de sandal, qui croît surtout dans la partie méridionale. On en exportait annuellement de cinq à six mille quintaux. On récolte aussi une grande quantité de cire. Les abeilles font leurs ruches sur les branches des plus grands arbres. Les bambous poussent dans l'île de Timor en si grande abondance, qu'ils forment des forêts impénétrables. Parmi les animaux, on distingue le

(*a*) Van Hogendorp, *Description de l'île de Timor*, dans les *Mémoires de la Société de Batavia*, en hollandais; trad. dans les *Annal. des Voy.*, t. XI, p. 373.

(*b*) Péron, *Voyages de découvertes aux Terres Australes*, p. 459.

sanglier nommé barbiroussa, des singes, des cochons, des moutons, des chèvres et des buffles. Les naturels du pays se nourrissent des grandes espèces de chauve-souris; et ce mêts, qu'ils regardent comme délicieux, n'est pas non plus dédaigné par les Européens. Dans le district d'Amanabung, habité par les Uiaani, il existe une haute montagne au pied de laquelle est une ouverture de 10 à 12 pieds de circonférence. Pendant six à sept mois de l'année il en sort un vent si violent qu'il n'est pas possible d'approcher. La population de l'île de Timor se compose d'Hollandais qui habitent dans les environs de Coupang; de Portugais noirs ou indigènes qui occupent la partie septentrionale de l'île; de Portugais blancs ou européens situés au nord-est aux environs de Dilil; de peuplades indépendantes; de natifs qui occupent toute la partie de l'île appelée Belo, le long de la côte méridionale de l'est à l'ouest, et qui se distinguent par leur couleur noire, leurs cheveux courts, laineux, leur nez écrasé, leurs pieds larges et tortus; et enfin de Malais et de Chinois que le commerce y attire. Les indigènes composent plusieurs petites souverainetés indépendantes régies par des rois dont l'autorité se trouve bornée par celle des grands et des chefs de famille. Toutes ces nations ont les mêmes superstitions. Celle qui environne Coupang s'imagine, dit-on, descendre d'un crocodile, et lui sacrifie une jeune esclave parée de fleurs. Les rois et les grands font couvrir leurs dents antérieures avec de l'or par un procédé qu'on ignore (*a*).]

Iles voisines de Timor. Diverses îles environnent Timor. A l'ouest est *Simao* ou *Semawu*, résidence du roi de Coupang. Son sol est stérile; on n'y cultive que du maïs. Dans un district de cette île appelée Uiyasa, est une source d'eau qui blanchit le linge comme de l'eau de savon. La petite île de *Kambing*, entre Simao et Timor, ressemble à un cône tronqué, et paraît volcanique. Elle n'est guère habitée que par des cerfs; ce qui lui a fait donner, par les Hollandais, le nom d'Haarten-Eyland. Au sud-ouest de Coupang est la petite île de *Rotty*, qui renferme quinze royaumes, dont le principal se nomme Termano. Sur les côtes de ce royaume il y a deux grands rochers distans l'un de l'autre de 350 toises; les insulaires s'imaginent que ce sont deux époux dont les fonctions conjugales deviennent la cause des ouragans et des tremblemens de terre assez fréquens dans cet endroit. L'île de *Rotty* se distingue aussi par la beauté de ses femmes et le courage de ses habitans. Ils aiment à sucer le sang des animaux, et le mêlent à leur boisson. Diverses petites îles sont à l'ouest de celle de *Rotty*. Les habitans de celle de *Dao* qui est la principale, se distinguent par l'habileté avec laquelle ils savent travailler l'or, quoiqu'ils manquent de tous les outils nécessaires; ceux de l'île de *Savo*, qui est à 24 milles à l'est sud-ouest de Campang, préfèrent la

(*a*) Hogendorp, p. 294.

chair de chiens à toute autre nourriture, et c'est aussi ces animaux qu'ils offrent en sacrifice dans les occasions importantes. C'est parmi les natifs de cette île que les gouverneurs hollandais de Timor choisissaient leurs meilleurs soldats. Cette île produit beaucoup de riz et d'orge; elle est plate et fertile; celle de *Solor*, au contraire, est montagneuse et stérile; ses habitans sont renommés comme d'excellens marins.]

CHAPITRE II.

ILES BORNÉENNES.

Bornéo. — Nom. — Etendue. — Epoques historiques. — Religion. Mœurs et coutumes.— Divisions et villes.—Commerce.—Climat.— Rivières.—Montagnes.— Iles qui environnent Bornéo.

Cette division s'étend entre le 106° degré de longitude et le 119° à l'orient de Paris, et entre le 5° degré de latitude sud et le 8° de latitude nord. Elle ne comprend que la grande île de Bornéo et quelques petites îles qui en dépendent.

Bornéo. Cette île passe pour la plus grande du globe, et ne le cède qu'à la Notasie ou Nouvelle Hollande, qui, le disputant en étendue à l'Europe même, peut à juste titre être regardée comme un continent. Il y a apparence que Bornéo est la grande Java dont Marc-Paul fait mention, et qu'il dit avoir 3,000 milles de circuit. En effet, Bornéo a 800 milles de longueur sur 525 dans sa plus grande largeur.

Etendue. Cette île, la plus grande de toutes celles de l'Inde orientale, s'étend du 4° degré et demi de latitude sud, au 8° degré septentrional au-delà de l'équateur. Cet espace forme en tout 12 degrés et demi de latitude.

Epoques historiques. Don George de Ménésès, gouverneur des Moluques, est le premier qui ait songé à connaître Bornéo. Il y envoya Basco Laurens en 1526; et, depuis cette époque, les Portugais, ceux de Macao sur-tout, y ont été de temps en temps acheter du poivre et d'autres marchandises précieuses. En 1604, les Hollandais parurent dans cette île pour la première fois; mais la compagnie ne trouvant pas que le commerce y répondît à ses espérances, l'abandonna en 1623. Les Chinois lui succédèrent. Les Anglais y ont eu aussi un comptoir; mais il leur a procuré moins d'avantages que leur établissement aux Célèbes.

Religion. On ne connaît ni pagodes ni bramines dans l'intérieur de l'île; chacun s'y crée un Dieu à sa fantaisie. Quelques-uns adorent le soleil, la lune et les étoiles. La religion mahométane règne sur la côte. Les missionnaires portugais avaient bien réussi à baptiser trois ou

quatre mille hommes; mais en 1690, le roi de Banjarmassin fit assassiner les prêtres, et abolit ainsi la religion chrétienne. Les montagnards, appelés idaans ou marons, offrent à leur Dieu des victimes humaines (1).

Divisions et villes. L'île est divisée en sept royaumes désignés par leurs chefs-lieux, savoir : Banjarmassin, Succadana, Lamba, Sambas, Hermata, Jathou et Bornéo. Banjarmassin, le plus important de tous, s'étend vers le nord dans une longueur de 3 degrés. Sa largeur, à l'ouest de la rivière de Cataringa, n'est que de 45 milles hollandais (2). Ce royaume est suivi de celui de Succadana. Lamba vient après; il touche au nord de la ligne équinoxiale. En s'avançant plus au nord vers le 2e degré, on arrive à la ville d'Hermanta, qui donne son nom à un état maritime. Enfin Bornéo, résidence du roi, et située au nord-nord-ouest sur une très-belle rivière, se fait remarquer dans le voisinage d'une grande baie dont les deux côtés sont garnis de petites îles entourées de bancs de sable. Entre Sambas et Bornéo, la côte forme deux grands enfoncemens. En face du premier sont les îles de Coucados, Slakenbourg et un volcan, à très-peu de distance du rivage. Le pays de Marudo s'avance ensuite au nord entre quatre pointes. A partir de l'une d'elles appelé Punta-Corpaon, la côte tourne à l'est, et forme une grande baie appelée la baie de Sainte-Anne. Quant à l'intérieur du pays, on sait que le royaume de Lava en occupe le centre; mais il est très-peu connu. On croit seulement qu'il renferme un grand nombre de déserts. Les Anglais possèdent plusieurs points sur la côte (3), et deux havres excellens, Amboag et Pulo-Gaya.

Mœurs et coutumes. Les habitans des côtes sont remarquables par leur perfidie et leur férocité. Les montagnards ont des mœurs plus douces (4).

Commerce. L'Europe et l'Inde font un commerce (5) considérable avec cette île. Ses principales productions sont de l'or, des diamans, sur-tout dans le royaume de Succadana, des perles, du poivre, du girofle, de la muscade, du camphre, du benjoin, du sang de dragon, du bois de calambac, du bois d'aigle, des bambous, du fer, du cuivre, de l'étain, des pierres de Bezoar, de jolis coffres de roseaux, de la cire et d'autres articles. Les objets d'échange que l'on vend le plus facilement sont des agates rouges, des bracelets de cuivre, du corail de toute espèce, de la porcelaine, du riz, de l'opium, du sel, des oignons, du sucre et des toiles.

Climat. Le climat a beaucoup d'analogie avec celui de Ceylan (6); l'air est constamment frais, et l'on n'a à souffrir ni de ces vents de terre

(1) Forrest. (2) Le mille hollandais employé par Valentyn, est de 15 au degré: c'est celui d'Allemagne. (3) Forrest. (4) *Hist. générale des voyages.* (5) *Ibid.* (6) Forrest.

si communs à la côte de Coromandel, ni de ces chaleurs insupportables que l'on éprouve à Calcutta dans le Bengale.

Rivières. Un nombre considérable de rivières arrosent ce pays. Les principales sont celles de Cacaringa, de Maudaway, de Sampit, qui se déchargent dans une vaste baie où mille vaisseaux peuvent se mettre à l'abri des vents; de Pomboang, de Saudanoun, etc. etc.

Montagnes. Dans la partie septentrionale de Bornéo se trouve la haute montagne de Kenibalou. Les anciennes cartes lui donnent le nom de mont Saint-Pierre; la cime en est plate (1).

Productions végétales, animales et minérales. Le pays abonde en toutes sortes de fruits communs au tropique; mais quelques-uns lui sont particuliers, tels que le madang, dont la grosseur est égale à celle d'une pomme, et le balono qui ressemble au mango. On y voit de grands bestiaux appelés lisang, des troupeaux de daims, des cochons sauvages, et tous ces animaux n'ont pas de tigres à redouter comme à Sumatra. C'est à Bornéo que l'on trouve le *simia pongo*, grande espèce de singe qui a la taille de l'homme, mais qui s'en rapproche moins que l'orang-outang.

Les montagnes contiennent, dit-on, une grande quantité d'or. On en trouve aussi dans le sable des rivières, et sur-tout dans les étangs, où Valentin assure que l'on voit quelquefois des blocs du poids de dix à vingt livres, et quelquefois plus; mais les insulaires n'aiment pas à plonger dans l'eau de ces étangs, toujours froide comme la glace, et d'ailleurs ils craignent de toucher à ces grosses masses qu'ils regardent mal à propos comme servant de matrices à de plus petites.

Iles qui environnent Bornéo. La grande île de Bornéo est entourée d'autres plus petites qui, à cause de leur rapport avec elle, peuvent être appelées *Bornéennes*. Tel est le groupe des *Soulous* au nord-est; elles abondent en perles. La principale a trente milles de longueur sur douze de large. Ses habitans sont civilisés, et obéissent à un sultan; car les mahométans ont pénétré jusque-là. L'île de *Tawé* est entre les Soulous et Bornéo. A l'extrémité nord sont *Banguey*, et non loin de là *Balabac*, celle des Philippines qui est le plus au sud-ouest. L'île de *Balambangan* est remarquable par la tentative que firent les Anglais en 1773 pour s'y établir. L'insalubrité du climat et une attaque des habitans des Soulous les décidèrent à l'évacuer. Cette petite île a de beaux bois et une rivière qui produit de l'eau douce en abondance. A l'ouest de Bornéo l'on trouve les groupes de *Natuna* et d'*Anamba*, que l'on a peu fréquentés; observation également applicable à plusieurs îles au sud de Bornéo. Nous remarquerons, d'après des découvertes nouvelles, que Pulo-Laut, que d'Anville représente dans ses cartes comme une île, fait partie de l'île de Bornéo.

(1) Forrest.

CHAPITRE III.

ILES PHILIPPINES.

Luzon. — Villes. — Intérieur de Luzon. — Mindanao. — Petites îles.

[Cette division s'étend depuis le 114e degré de longitude jusqu'au 125e à l'orient de Paris, et depuis le 5e degré jusqu'au 22e degré de latitude nord.]

Ce groupe considérable fut découvert par Magellan en 1521. Il lui donna le nom d'Archipel de Saint-Lazare. Ces îles furent ensuite nommées Philippines en l'honneur de Philippe II, roi d'Espagne.

Luzon est la plus grande et la plus importante; elle comprend une étendue de plus de 7 degrés, ou près de 450 milles de longueur sur 85 de largeur moyenne. La jalousie des Espagnols n'a pas permis qu'on en prît une connaissance exacte. On sait qu'elle est traversée dans sa longueur par une chaîne de hautes montagnes qui se dirigent vers l'est. L'île produit de l'or, du cuivre, du fer, et l'on dit que le sol y est d'une fertilité peu ordinaire. Les naturels sont d'un caractère doux, et paraissent Malais d'origine. On les nomme *tagals*, comme tous les habitans des Philippines. Ils sont grands, bien faits, n'ont pour tout habit qu'une sorte de chemise avec de larges caleçons. Les femmes portent un manteau; leurs longs et beaux cheveux noirs traînent quelquefois jusqu'à terre. Leur teint est d'un brun foncé. Les maisons, construites en bambous, sont couvertes de feuilles de palmier, et élevées sur des pieux de 8 à 10 pieds de hauteur. Les habitans se nourrissent principalement de riz et de poisson salé. L'île de Luzon a plusieurs lacs, dont le principal donne naissance à la rivière de Manille. On y trouve quelques volcans; les tremblemens de terre n'y sont point rares. On y cultive la canne à sucre et le cocotier; le coton y est d'une grande beauté.

Villes. Manille (1), capitale des établissemens espagnols aux Philippines, et de l'île de Luzon, est fort bien bâtie. Les maisons en sont jolies, et la fertilité des campagnes qui l'entourent les rend propres à toutes sortes de cultures. Tant d'avantages malheureusement deviennent tout-à-fait nuls entre les mains d'un peuple qui ne sait pas en faire usage. La défense de l'exportation des denrées nuisait à la culture; et les habitans, sans émulation, mais tourmentés comme tous les hommes du désir de s'enrichir, tournaient leurs vues et leurs espérances vers le galion qui va tous les ans à Acapulco. Les trois millions de piastres que l'arrivée de ce galion répandait à Manille étaient bientôt enlevés par un vaisseau anglais

(1) *Voyage à la nouvelle Guinée*, p. 25. Paris, 1776, in-4°.

qui était dans l'usage d'échanger toutes ses marchandises contre de l'or ou de l'argent. Aussi ce commerce était-il ruineux pour les habitans, tandis qu'il ne tiendrait qu'à eux d'en faire un très-lucratif avec l'Ile-de-France, qui prendrait en retour de ses marchandises les productions de leur pays, telles que des cordages, du goudron, de la poix, des toiles, du sucre, de l'huile, des bambous, de l'indigo et du rocou (1).

Le désir de connaître les établissemens espagnols engagea M. Sonnerat à s'avancer dans l'intérieur du pays. A peine fut-il à une journée de marche de distance de la capitale, qu'il eut lieu de remarquer le contraste frappant qui existe entre le pays soumis aux Espagnols, et la partie dont les habitans ont su conserver leur indépendance. Ceux-ci vivent dans l'état sauvage; et, quoiqu'ils n'aient rien à perdre, une terreur continuelle les agite. Ce sentiment provient sans doute du souvenir des tentatives que l'on a faites pour les priver de leur liberté. La vue d'un homme les met en fuite. Ils ne se réunissent point en société. L'instinct seul et la force irrésistible de la nature les rapproche quelquefois des femmes, et cette malheureuse contrée est étrangère aux charmes et aux plaisirs attachés à l'amour par la nature. M. Bernard de Saint-Croix dit qu'il y a deux classes de natifs dans les Philippines : les uns ont les cheveux lisses, et les autres les ont laineux. Les premiers se nomment Tinguiones, et les seconds sont connus sous celui d'Ygorates ou Negritos del Monte. Le bois que traversa M. Sonnerat en sortant de Manille, le conduisit à une île située au milieu d'un lac et habitée par un peuple qui se gouverne suivant ses lois. Les montagnards voisins ont établi des peines contre les crimes. L'adultère est celui qui passe pour le plus grand à leurs yeux. Les plaines immenses que l'on trouve de l'autre côté des montagnes servent de retraite à une nation sauvage chez laquelle les arts ont commencé à s'introduire, sans cependant adoucir la férocité de ses mœurs. Calamba est un des principaux villages appartenant à ce peuple, et M. Sonnerat y vit des combats de coqs et des représentations dramatiques qui l'étonnèrent par la manière dont elles furent exécutées, ainsi que par les décorations et la déclamation des acteurs. A deux lieues de Calamba, il fut témoin d'un phénomène fort singulier. C'est un ruisseau dont l'eau chaude ou même bouillante fit monter à 69 deg. le thermomètre de Réaumur, quoique l'expérience eût été faite à une lieue de la source. Des arbrisseaux vigoureux, parmi lesquels il distingua l'*agnus castus* et l'*aspalatus*, trempaient leurs racines dans cette eau bouillante, et leurs branches s'étendaient à travers une vapeur si forte, que les hirondelles tombaient mortes de huit à dix pieds de haut en cherchant à voler au-dessus de la rivière. Mais ce qui excita plus

(1) Le rocou ou roucou est l'achiote des Espagnols, le *mitella Americana maxima tinctoria*. On l'appelle aussi ouroucou et bixa.

encore sa surprise, ce fut d'apercevoir des êtres vivans, des poissons dans une eau où il ne pouvait tenir la main. Cependant, ajoute-t-il, pourquoi un animal, dont la température naturelle est de 30 degrés, ne supporterait-il pas une chaleur de cinquante, lorsque l'on voit l'homme supporter en Russie 20 ou 25 degrés de froid, 60 degrés de chaleur dans les tropiques, et 70 sous la ligne équinoxiale ?

Mindanao est la plus grande des Philippines après Luzon. Elle est remarquable par sa beauté et sa fertilité. Le principal établissement espagnol est à *Sambuang* au sud-ouest. Cette île est montagneuse ; mais on trouve dans les vallées un riche terrain noir arrosé par des ruisseaux limpides. Dans l'intérieur est un lac nommé Lano, qui a environ 50 milles de circonférence. Les chevaux et les buffles s'y sont multipliés d'une manière surprenante. Au sud se trouve un volcan qui sert de fanal.

Mindanao, capitale de l'île, est une assez grande ville bien fortifiée, et qui a un bon port. Les maisons y sont bâties sur des pieux pour se garantir des reptiles venimeux. Il en est de même du palais du souverain. Ce prince est mahométan.

Le capitaine Forest donne trois racines au mot magindano : *mag*, allié ou parent ; *in*, pays, et *dano*, lac. Cette dénomination embrasserait ainsi toutes les familles établies dans le pays aux environs du lac. Mais le terme espagnol mindanao est infiniment plus doux et a prévalu depuis long-temps.

De petites rivières se déchargent dans le Lano. La profondeur de ce lac varie, suivant la distance du rivage, de dix à vingt et trente brasses ; elle est même de cent entre Gunappi et Sawir. La seule rivière qui se jette dans la mer et sorte du lac, prend sa source au pied des hauteurs de Moruway. Quatre petites îles, Balak, Apon, Nusa et Solangan, sont renfermées dans le lac, et on pêche une grande quantité de poissons sur leurs côtes.

Le même auteur rapporte qu'il y a environ dix ans, une des montagnes de la côte méridionale lança des flammes et de la fumée avec toute la violence d'un volcan. Les environs furent couverts d'une immense quantité d'énormes pierres. Il s'y mêlait un sable noir qui fut poussé à Mindanao, c'est-à-dire à 6 ou 7 milles, et les cendres volèrent jusqu'à Soulon, à 40 lieues de là. On ne voit plus dans les environs la moindre trace d'une rivière qui, dit-on, y coulait autrefois.

Petites îles. Les principales entre les autres îles Philippines sont : *Palawan*, *Mindoro*, qui donne son nom à cette portion de mer renfermée entre Bornéo, les Soulous, Mindanao, Samar, Luzon et Palawan, *Pani*, *Buglas* ou l'île des Nègres, *Zebu*, *Leiyt* ou *Leta*, et *Samar*. A l'est de Zebu est la petite île de *Mactan*, où le célèbre

Magellan perdit la vie. Les autres petites îles sont en grand nombre. En général, ce groupe présente des produits volcaniques, tels que lave, soufre, sources chaudes, verre de volcan. On trouve dans toutes ces îles des sangliers, des daims, et plusieurs autres sortes d'animaux. L'arbre à pain y croît. Cet utile végétal se montre d'abord à Sumatra. A compter de cet endroit, il répand ses bienfaits sur les nombreuses îles des océans Indien et Pacifique.

CHAPITRE IV.

ILES CÉLÉBÉZIENNES.

Célèbes.—Nom. — Etendue. Limites.—Progrès de la géographie.— Epoques historiques.— Gouvernement. — Mœurs et coutumes.— Commerce. — Aspect du pays. — Rivières. — Productions.— Animaux. — Iles qui environnent Célèbes.

[Cette division s'étend entre le 116° et le 124° degré à l'orient de Paris, et entre le 3° degré de latitude sud et le 5° degré de latit. nord.]

Célèbes. Les naturels (1) et les Malais donnent à Célèbes le nom de Nigri-Oran-Buggess (pays des Buggasses), ou de Janna-Macassaa. Elle est d'une forme irrégulière, située entre Bornéo à l'ouest, et les îles de Gilolo ou Halamahera, d'Ouby de Céram, et d'Amboine à l'est. Au midi, elle est séparée de Salayer par un détroit que les Hollandais appellent Bugerouns. Au nord, le petit bras de mer qui la borne est parsemé de plusieurs îles. Sangir est au nord-est, et l'archipel Soulou au nord-ouest. La carte de d'Anville et celle de Robertson ne s'accordent point sur la forme de cette île. Elle est divisée en diverses parties par d'immenses baies, de sorte que la largeur ne passe pas communément 50 milles; mais à partir du centre où les diverses parties se joignent, elle peut être de 120 milles jusqu'à la baie de Tolo à l'est.

Progrès de la géographie. Bien que cette île semble avoir été connue de Magellan et de Pigafetta sous le nom de Célébi, comme Bornéo sous celui de Burni, on dit qu'elle fut d'abord visitée en 1525; mais elle ne fut pas regardée comme appartenant aux Moluques, ainsi que le prétend M. Pennant, (2) car Pigafetta restreint ce nom aux cinq petites îles à l'ouest de Gilolo.

Epoques historiques. Les Portugais, favorisés par le roi du pays, formèrent un établissement près de Macassar, au sud-ouest; mais ils en

(1) Forest's *voyage to Calcutta*, p. 70. (2) Pennant, t. IV, p. 86.

furent chassés en 1660 par les Hollandais, qui continuèrent de dominer dans l'île, et permirent aux Chinois seuls d'y commercer.

Divisions et gouvernement. Célèbes est divisée en six districts dont plusieurs ont une forme de gouvernement particulière; mais on remarque dans tous un mélange du système féodal. *Goa* est le plus ancien de ces états. Macassar en fait partie, et les Hollandais y ont un établissement. Le roi s'appelle Karwang, quelquefois Rajah-Goa. Sa domination s'étendait autrefois non seulement sur la totalité de l'île de Célèbes, mais sur plusieurs îles adjacentes avant que les Portugais eussent doublé le cap de Bonne-Espérance. *Bony* ou *Pony*, située à l'est de Goa, est gouvernée par un prince appelé Pajong (1). Sa dignité n'est point héréditaire, et son élection se fait par sept oraneagos, que le souverain a la faculté de nommer, mais dont il ne peut augmenter le nombre. Il est obligé de les choisir parmi les propriétaires de francs-fiefs. Quand un électeur vient à mourir, le pajong désigne son successeur. Le pajong, malgré l'appui des Hollandais, n'est pas absolu. Son autorité est restreinte par une espèce de parlement dont les membres élus par les titulaires de fiefs sont au nombre de quatre cents; savoir : deux cents sous le titre de matuas, cent pabicharros et cent galarangs. *Warjou* ou *Touadou*, troisième district de Célèbes, est aussi gouverné par un prince électif que nomme la noblesse. Cette distinction est héréditaire dans ce pays. Au nord-nord-ouest de la côte on trouve le district de *Mandar*, dont le gouvernement est une espèce de république.

Quant à *Sopin* et à *Selindrim*, ils sont dans l'intérieur des terres, et ont fort peu d'importance comparativement aux quatre autres. L'auteur ne dit rien de la forme de leur gouvernement.

Population. La population de Célèbes est au moins égale à celle de Java où les Hollandais ont de nombreuses possessions. On y compte deux ou trois millions d'habitans.

Mœurs et coutumes. Les naturels, appelés Macassars, déshonorent souvent leur courage par le métier de pirates, attaquant les vaisseaux en désespérés avec des lances ou flèches empoisonnées avec le jus d'un arbre ou arbrisseau fameux appelé upas. Ils étaient autrefois regardés comme des cannibales, et le roi des Moluques avait coutume d'envoyer à Célèbes les criminels pour y être dévorés. Leurs maisons sont élevées sur pilotis à la manière accoutumée, à cause de la saison des pluies ou mousson d'ouest, qui a lieu depuis novembre jusqu'en mars (2).

Commerce. Les principaux articles du commerce de Macassar, avant que les Hollandais eussent fait la conquête de ce royaume en 1669,

(1) Le plus puissant peuple était les Bonians, sur la baie de Boni, appelés Buggases par les marins anglais, et Boucaniers par les autres nations. Stavorinus, t. II, p. 181. (2) Mandeslo, t. I, p. 403.

étaient du riz dont la qualité, dit-on, est supérieure, de l'or, mais de mauvais aloi, du savon, du bois de sandal, du coton, du camphre, toutes sortes d'ustensiles, des armes pour les Indiens, du gingembre, du poivre long et des perles. Les marchandises apportées en retour étaient des étoffes d'or et d'argent, du coton de Cambaie, de l'étain, du cuivre, du fer, du savon et de l'assa fœtida (1).

Climat. Le climat est tempéré. Les montagnes, les collines et les vallées dont le pays est entrecoupé, le mettent à l'abri des chaleurs excessives. Les trois baies qui se prolongent dans l'intérieur de l'île servent aussi à y faire circuler constamment un vent frais, en sorte que la chaleur ne monte jamais au degré que l'on devrait attendre à une pareille latitude.

Aspect du pays. Cette île est élevée et montagneuse, principalement au centre où il y a plusieurs volcans en éruption. Quoique toutes les îles Asiatiques offrent des vues sublimes et des tableaux enchanteurs, cependant Célèbes surpasse, dit-on, toutes les autres à cet égard. Des rivières nombreuses prennent leur source dans les montagnes et se précipitent au pied d'immenses rocs, viennent tomber avec fracas au milieu des groupes majestueux et pittoresques des arbres les plus singuliers.

Rivières. Les trois rivières principales sont la Chiourana, qui prend sa source dans le district de Warjou, traverse celui de Bony, et se décharge par plusieurs embouchures dans la Sewa, sur la côte occidentale; la Bole, qui coule au nord, et se décharge à Bole après un cours extrêmement rapide; le Jan-Paudan, qui a son embouchure à la côte occidentale de l'île, et coule long-temps au sud de Macassar.

Productions. On pourrait appeler avec raison le groupe des Célèbes îles du poison; car elles sont remplies d'arbres et de plantes vénéneuses. Quoiqu'on ait exagéré les effets du fameux upas qu'on a placé aussi parmi les productions de Java, cependant on peut dire que la nature a contre-balancé les productions salutaires des îles des Epices par les preuves les plus marquées de sa puissance pernicieuse.

Animaux. Les bœufs de Célèbes sont de la même taille que ceux d'Europe, et les vaches fournissent un lait excellent (2). Cette île possède aussi des chevaux et des buffles, et ses forêts renferment un grand nombre de daims et de sangliers. On n'y voit ni tigres ni lions. L'éléphant et le rhinocéros y sont également inconnus; mais on peut dire que les singes exercent dans l'île une véritable souveraineté.

Iles qui environnent Célèbes. Dans le voisinage de Célèbes on rencontre beaucoup de petites îles, comme Sanguy au nord, les Schullas

(1) *Hist. génér. des voyages*, édit. hollandaise, t. xv, p. 135, extrait de Valentyn.
(2) *Ibidem.*

et *Peling* à l'est, *Boutan* et *Sala* au midi, et quelques autres moins considérables à l'ouest. Toutes, jusqu'aux plus petites, sont habitées et gouvernées par des chefs. Il y avait garnison hollandaise à Sanguy et dans quelques autres îles qui sont comme des gardes avancées pour protéger les îles des Epices. Boutan est vraisemblablement toujours gouvernée par un sultan mahométan.]

CHAPITRE V.

ILES AUX ÉPICES OU MOLUQUES.

Situations.—Noms.—Gilolo.—Bouro.—Mortay.—Mysol.—Ouby.—Moluques proprement dites, Butchian, Makian, Motir, Tidore, Ternate, Amboyne, groupe de Banda.—Iles au sud-ouest.—Kissier.

Situations. [Cette division s'étend entre le 124e et le 129e deg. à l'orient de Paris, et entre le 4e deg. de latit. sud et le 3e deg. de latit. nord. C'est la plus petite et la plus importante des cinq divisions de l'Archipel oriental.]

Noms. Dans l'origine, cinq îles seulement, situées à l'ouest de Gilolo, portaient le nom de *Moluques;* savoir : Ternate, Tidore, Motir, Makian et Bakian ou Batchian (1). Par la suite cette dénomination, synonyme avec celle d'îles aux Epices, s'est étendue à plusieurs autres. D'Anville met au nombre des Moluques toutes les îles de l'Archipel oriental, excepté celles de la Sonde et les Philippines; mais cela n'est pas sans inconvénient. Il paraît préférable, pour éviter la confusion, de ne renfermer sous le nom d'îles aux Epices que celles que l'on trouve depuis Mortay au nord jusqu'à Banda au sud, et depuis Mysol à l'est jusqu'à Bouro et Oubi à l'ouest. D'après cela, les principales îles aux Epices seront Gilolo, Ceram, Bouro, Mortay, Oubi, Misol (2), Amboine, le groupe de Banda, et toutes les petites îles plus rapprochées de celles-ci que du groupe des Célèbes et de la chaîne de Sumatra. Dans cette description, seront particulièrement comprises les cinq îles célèbres connues originairement sous le nom de Moluques.

Gilolo est une île d'une étendue considérable, et qui, dans sa forme irrégulière, ressemble à Célèbes; elle a environ 197 milles en longueur : la largeur de chaque péninsule passe rarement 35 milles. Les côtes sont basses; mais l'intérieur s'élève en pics d'une grande hauteur. On dit qu'elle a été autrefois gouvernée par un shérif envoyé de la Mecque. Aujourd'hui elle paraît partagée entre les sultans de Ternate et de Tidore. Tataney est une de ses principales villes; elle est située sur un petit promontoire de la côte orientale, et tellement entourée de précipices, qu'on

(1) Pigafetta, p. 167. (2) Stavorinus, t. II, p. 411.

ne peut y arriver qu'avec des échelles. L'île abonde en buffles, chèvres, daims et sangliers; mais il y a peu de moutons. L'arbre à pain et le sagou y sont communs. Les habitans excellent dans l'art de tisser; mais la jalousie hollandaise entravait leurs efforts industrieux (1).

Ceram est une autre île d'une étendue considérable; elle a 165 milles de long sur 35 de large. M. Forrest assure qu'il y a des girofliers. Le sagou y est commun, et forme un article d'exportation. Cette grande île a été peu visitée. [Elle est traversée de l'est à l'ouest par plusieurs chaînes de montagnes parallèles. On trouve le casoard dans ses forêts profondes et le long de ses côtes méridionales, depuis Elipapoëth jusqu'à Kelemori. Les autres oiseaux du même genre que l'on trouve à Bouton et dans les îles Aroé diffèrent un peu de ceux de Ceram (*a*).]

Bouro, à raison de son étendue, doit être placée après Ceram. Elle a environ 80 milles de long sur 44 de large. Elle appartenait au roi de Ternate. En 1660, les Hollandais y bâtirent un fort. On y trouve la civette et le sanglier nommé babiroussa. L'île de Bouro s'élève presque perpendiculairement du sein d'une mer profonde. Au premier coup-d'œil on la croirait entourée d'un mur. Les montagnes intérieures sont si élevées, qu'on les découvre quelquefois de 28 lieues. Parmi les arbres qui y croissent, on compte l'ébénier vert et une espèce de bois de fer. Il est probable que le giroflier et peut-être le muscadier bravent, dans les réduits secrets des montagnes, tous les efforts de l'avarice humaine.

Mortay, Mysol (appelée aussi Mixoal ou Michoal) et Oubi, sont des îles peu connues.

Mortay est une fort belle île, mais médiocrement peuplée. Elle est couverte de bois de sagou, que les habitans de Gilolo viennent couper. Elle appartient au roi de Ternate.

Mysol, la plus orientale de ce groupe, est d'une forme triangulaire. Les villages sont bâtis dans l'eau sur des pieux. L'oiseau du paradis quitte Papou pour venir habiter les forêts romantiques de cette île. On l'y prend en grand nombre. Ces charmans oiseaux appartiennent à Papou ou à la Nouvelle Guinée; mais leurs ailes légères les portent dans toutes les îles aux Epices. Ils y nagent dans un air aromatique, et paraissent descendre du ciel.

Oubi abonde en girofliers. Les Hollandais ont un fort sur la côte occidentale. L'île est principalement habitée par des esclaves échappés de Ternate.

Moluques proprement dites. Mais les îles les plus importantes de ce groupe sont les Moluques proprement dites, situées à l'extrémité occidentale. Il faut y joindre Amboine et Banda au sud. Les îles appelées petites Moluques, ou celles qu'on a primitivement et exclusivement nommées îles Moluques, sont, comme nous l'avons déjà dit, Ternate, Tidore,

(1) Pennant, t. IV, p. 193.—Mendelslo, t. I, p. 404. (*a*) La Billardière, *Voyages*.

Motir, Makian et Batchian. Des navigateurs portugais y avaient abordé en 1510. Le bruit de cette découverte fut un des motifs de l'expédition espagnole commandée par Magellan. Les Espagnols et les Portugais se disputèrent dans la suite la possession de cette nouvelle source de richesses. Enfin les Portugais l'emportèrent; mais vers 1607, les Hollandais les chassèrent. Les Anglais ayant réclamé leur part de ce commerce opulent, on signa, en 1619, un traité par lequel les Moluques, Amboine et Banda devenaient communes aux deux nations; savoir : pour deux tiers aux Hollandais, et pour un tiers aux Anglais, à condition que chaque puissance contribuerait proportionnément à les défendre de toute invasion (1). Mais trois ans s'étaient à peine écoulés, que les Hollandais songèrent à se débarrasser de leurs co-partageans. Ils prétendirent que les Anglais avaient formé un complot entre eux; et les auteurs de cette prétendue conspiration, après des aveux arrachés par les tourmens, furent mis à mort (2).

On croit que le giroflier croissait en abondance dans l'île de Makian. Les Hollandais en bornèrent la culture à Amboine. Le muscadier réussit particulièrement dans les îles de Banda. Il paraît que les Romains ont connu le clou de girofle, mais non la noix muscade qui semble avoir été apportée en Europe par les mahométans.

Batchian. La plus grande des petites Moluques est Batchian : elle est gouvernée par un sultan qui en même temps est souverain d'Oubi, de Ceram et de Goram, petite île au sud-est de cette dernière, regardée comme le lieu de l'Orient le plus éloigné où se professe la religion mahométane. Les Hollandais payaient à ce prince une pension, soit pour la destruction des muscadiers, soit pour quelque fourniture de noix muscade. Il leur était d'ailleurs peu utile.

Makian est une petite île plus éloignée de Batchian que les autres Moluques. Elle s'élève de la mer sous la forme d'une haute montagne conique. Elle était regardée comme le chef-lieu des établissemens hollandais dans ces îles avant qu'Amboine devînt la métropole des Moluques (3).

Motir. Vient ensuite Motir, île extrêmement agréable. Un écrivain anglais l'appelle le siége du plaisir et de la volupté.

Tidore a vingt-cinq mosquées. Son sultan, ainsi que je l'ai dit, possède la partie méridionale de Gilolo, et tire un tribut de l'île de Mysol.

Ternate est la plus septentrionale des Moluques, et l'une des plus importantes, quoiqu'à peine elle ait 24 milles de circonférence. Son sultan a sous sa domination Makian, Motir, le nord de Gilolo, Mortay, quelques-unes des Célèbes, et une partie de Papou qui lui paie un tri-

(1) Rymer's *Fœdera*, t. XVII, p. 170. (2) Pennant's *Outlines*, t. IV, p. 168.
(3) Forest, p. 38.

but en or, ambre et oiseaux de paradis. Les Hollandais firent, en 1638, un traité avec le roi de Ternate et d'autres petits princes. Ce traité fut plusieurs fois renouvelé; mais sa meilleure garantie consistait en fortes garnisons qui tenaient en respect les sultans de Ternate et de Tidore. Le sol de Ternate est élevé. Il est arrosé par de nombreuses sources qui descendent des pics dont les sommets se perdent dans les nues. Cette île a un volcan qui éprouva une éruption extrêmement violente en 1693. Les principaux quadrupèdes sont des chèvres, des daims, des sangliers. Les oiseaux y sont d'une beauté rare, particulièrement le martin-pêcheur, de couleur écarlate et azur. Les naturels lui donnent le nom de déesse. On trouve quelquefois à Ternate un boa, espèce de serpent, long de trente pieds, et qui avale, dit-on, quelquefois de petits daims.

Amboine. Les îles d'Amboine et de Banda ne sont pas moins remarquables. Ce sont les plus méridionales. L'avarice hollandaise avait restreint à Amboine la culture du giroflier, et à Banda celle du muscadier. Le gouverneur d'Amboine faisait tous les ans une tournée dans les îles aux Epices, pour s'assurer qu'on ne contrevenait point à ces prohibitions. Amboine et les provinces qui en dépendent possédaient, en 1774, près de cent six mille pieds de girofliers qui ont produit six cent quatre-vingt-dix mille pesant de clous de girofle. Amboine fut découverte par les Portugais vers 1515; mais ils ne l'occupèrent qu'en 1564. Les Hollandais la leur enlevèrent en 1607. Elle a environ 50 milles de longueur du nord au sud. A l'ouest, une large baie la divise en deux presqu'îles. Une autre baie sur la côte orientale offre un mauvais port où les Portugais avaient élevé leur principale forteresse, nommée Victoria.

Amboine est la capitale de l'île; elle est à l'extrémité sud-ouest, et assez bien bâtie. Le gouverneur y réside. Les maisons n'ont qu'un étage, à cause des fréquens tremblemens de terre.

L'aspect de l'île offre un beau paysage mêlé de montagnes boisées et de vallées verdoyantes enrichies par la culture et couvertes de nombreux hameaux. Le giroflier y croît à la hauteur de 40 ou 50 pieds, et déploie au loin ses branches et ses feuilles pointues. Dans les vallées abritées, cet arbre produit par an jusqu'à trente livres de clous de girofle. La récolte s'en fait depuis novembre jusqu'en février. Le sol est une argile rouge; mais dans les vallées elle est noirâtre et mêlée de sable. Lorsque l'amiral Rainier, en 1796, s'empara d'Amboine pour les Anglais, on y comptait 45,252 habitans, dont 17,813 étaient protestans, et le reste mahométans, à l'exception de quelques Chinois et de quelques sauvages; 188 seulement étaient Européens. Cet établissement était un des principaux en richesses et en importance après Batavia. Les naturels diffèrent peu des Malais. Lorsqu'ils sont enivrés d'opium, ils commettent toutes sortes de crimes. Leur habit est une large che-

mise ou robe de coton. Ils obéissent à des rajahs. On y importe de l'île de Java du bétail et du grain. Les Hollandais y ont découragé la culture de l'indigo, de peur que les habitans, devenus riches, ne fussent tentés de se révolter. Le sucre et le café y sont excellens. On y récolte des fruits délicieux, parmi lesquels il faut placer le mangoustan de l'Inde. Il y a quelques années qu'on permit de cultiver le muscadier à Amboine, parce que Banda n'en fournissait point assez. Les principaux quadrupèdes sont des daims et des sangliers, le phalanger de Buffon. Parmi les oiseaux, nous citerons le casoard, qu'on élève dans les basses-cours, mais qui n'est pas indigène. Les bois les plus précieux sont tirés de Ceram.

Groupe de Banda. Banda ou Lantor est l'île principale d'un groupe qui en comprend six ou sept autres; savoir: *Rossigen*, *Nera*, *Gonong*, ou *Ganapez*, *Way* et *Rhon*. Elle n'a pas plus de 7 milles de longueur de l'ouest à l'est. Sa plus grande largeur est d'environ 5 milles. Elle possède une ville du même nom, où le souverain fait sa résidence. Le muscadier est l'objet principal de la culture de ces îles. On le voit fleurir non seulement dans leur riche terreau noir, mais encore dans les laves de *Gonong*, île dont la hauteur est de 1,940 pieds au-dessus du niveau de la mer, et remarquable par son volcan. Quand les Anglais s'emparèrent des Moluques, en 1796, elles produisaient annuellement environ 163,000 livres pesant de noix muscade, et 46,000 livres de macis. En 1778, un violent ouragan, accompagné d'un tremblement de terre, avait détruit la plus grande partie des muscadiers. Cet arbre est de la grosseur d'un poirier. Ses feuilles ressemblent à celles du laurier. Il porte depuis dix jusqu'à cent ans. La noix muscade est à peu près de la grosseur et de la couleur d'un abricot. Sa forme approche de celle de la poire. Dans sa parfaite maturité, l'écorce s'ouvre et laisse apercevoir le macis d'un rouge foncé, couvrant en partie la petite cosse de la noix qui est noire.

Comme ce pays est presque entièrement couvert de ces plantes précieuses, on y transporte des bestiaux et des grains de Batavia. On compte à Banda et dans les îles adjacentes environ 8,000 habitans. Avant le massacre d'Amboine, les Anglais avaient été expulsés de Lantor et de Rhon. En 1796, ils s'emparèrent de toutes les îles aux Epices, à l'exception de Ternate. Elles furent rendues aux Hollandais par le traité de 1801 (1).

Iles au sud-ouest. Les îles au sud-ouest qui sont dans la dépendance de Banda, sont au nombre de sept; la principale est *Kissier*. Le gouvernement hollandais n'en tirait que du bois de sandal, du daim salé et quelques esclaves.

(1) *Asiatic register*, p. 200 et 216.—Stavorinus, t. I, p. 342, et t. II, p. 418.—*Hist. gén. des voyages*, t. XVII, p. 59.

AUSTRALASIE.

Enumération des différentes contrées de l'Australasie.

L'AUSTRALASIE [qui forme la seconde division de l'OCÉANIQUE] comprend, ainsi que nous l'avons déjà dit, les contrées suivantes :

1° La Notasie ou Nouvelle Hollande, avec toutes les îles découvertes ou à découvrir dans l'océan Indien, à 20 degrés à l'ouest, et entre le 20e et 30e degré à l'est, et particulièrement les grandes îles ci-après ; savoir :

2° Papou ou la Nouvelle Guinée.

3° La Nouvelle Bretagne et la Nouvelle Irlande, avec les îles de Salomon.

4° La Nouvelle Calédonie et les Nouvelles Hébrides ou Hebudes.

5° La Nouvelle Zélande.

6° La grande île connue sous le nom de terre de Van-Diémen, que des découvertes nouvelles nous ont appris être séparée de la Notasie par un détroit, ou plutôt par un canal appelé le détroit de Bass ; et [comme il existe sur la côte nord de la Notasie une autre terre nommée terre de Diémen, nous proposons de donner à cette grande île le nom de celui qui l'a le premier découvert, et de l'appeler Tasmanie.]

CHAPITRE PREMIER.

NOTASIE, OU NOUVELLE HOLLANDE.

Situation et étendue. — Progrès de la géographie. — Colonie anglaise du port de Jackson. — Population primitive. — Climat et saisons. — Aspect du pays. — Montagnes. — Rivières. — Animaux. — Minéraux. — Iles.

Situation et étendue. Quelques personnes présumaient que cette vaste contrée pouvait être formée de plusieurs grandes îles séparées par d'étroits passages ; mais les découvertes modernes [et particulièrement celles des Français et celles du capitaine Flinders ont rectifié cette idée (*a*).] En naviguant le long de la partie ouest de la côte méridionale qu'on n'avait pas encore visitée, on a complété la reconnaissance des lieux et déterminé les dimensions de ce grand pays. Les cartes les plus

(*a*) *Voyage de découvertes aux Terres australes*, exécuté par ordre de S. M. l'empereur et roi, pendant les années 1800, 1804, rédigé par Péron ; 1 v. in-4°. (1807)

nouvelles lui accordent le titre de continent, auquel son immense étendue paraît lui donner des droits. Elle a en longueur depuis le 110° jusqu'au 152° degré de longitude à l'orient de Paris, environ 42 degrés de longitude sous la latitude moyenne de 25 degrés, ce qui fait 2,340 milles géographiques. Sa largeur du nord au sud, depuis le 11° jusqu'au 39° degré de latitude sud, donne une étendue de 1680 milles. L'Europe, le moindre des anciens continens, ayant 2845 milles de longueur sur environ 2,000 milles de largeur, il suit de là qu'on ne peut, sans exagération, assimiler l'étendue de la Nouvelle Hollande à celle de l'Europe, à moins qu'on ne suppose la différence compensée par les grandes îles qui avoisinent la première.

Progrès de la géographie. Quoiqu'il paraisse certain que les Chinois ont connu la partie septentrionale de Papou, il n'y a pas l'ombre de vraisemblance qu'ils aient abordé à la Nouvelle Hollande. Les Espagnols et les Portugais doivent être les premiers qui en ont eu connaissance, parce que les premiers ils naviguèrent dans cette partie du monde.

Cependant le président de Brosses (1) regarde les Hollandais comme les principaux auteurs de la découverte de l'Australasie. Selon lui, elle fut aperçue pour la première fois au mois d'octobre 1616, lorsque Hartighs aborda à la partie occidentale de cette grande terre; [et la date du voyage d'Hartighs se trouve confirmée par le dernier voyage des Français, qui ont trouvé au nord de l'île nommée Dirck-Hartighs l'inscription originale relative à l'arrivée du navire hollandais l'Endraght, commandé par le capitaine Dirck-Hartighs qui, le premier, a visité la côte opposée, nommée depuis la terre d'Endraght, comme le vaisseau qu'il commandait (*a*).] Un autre Hollandais, nommé Zeachen, découvrit la partie septentrionale, et lui donna le nom de Van-Diémen, en l'honneur d'Antoine Van-Diémen, alors gouverneur général des Indes orientales. La baie de Carpentaria, découverte en 1628, prit de même son nom du général Carpenter.

En 1642, le célèbre Tasman revenant de Batavia avec deux vaisseaux, découvrit la partie méridionale de la terre de Van-Diémen, la Nouvelle Zélande et d'autres îles moins importantes. En 1770, après en avoir visité les côtes avec un soin qui équivaut à une découverte nouvelle, Cook en prit possession formelle au nom du roi de la Grande-Bretagne. Le gouvernement anglais, lorsque la guerre d'Amérique fut terminée, cherchait un endroit où l'on pût transporter les criminels. Il se décida pour ce nouveau pays. Un vaisseau y arriva le 20 janvier 1788. Mais Botany-Bay n'ayant pas répondu aux espérances qu'on en avait con-

(1) De Brosses, *Histoire des navigations aux Terres australes*, t. 1, p. 426.
(*a*) Péron, p. 194.

çues, l'établissement fut transféré à Sidney-Cow près du port Jackson, situé sur la côte méridionale. Ce port est l'un des plus beaux du globe (1).

[Depuis l'établissement des Anglais dans la Nouvelle Hollande, Bass a découvert le détroit auquel il a donné son nom, qui constate la position insulaire de la terre de Van-Diémen; mais les Français ont eu la gloire de compléter la délinéation des côtes de la Notasie. D'Entrecasteau a d'abord constaté le gissement de la terre de Nuyts; et, dans les années 1802 et 1804, les ingénieurs des corvettes le géographe et le naturaliste ont relevé avec soin toute la côte sud-ouest depuis le 130° degré jusqu'au 141° degré de longitude à l'orient de Paris. Cette côte a été nommée terre Napoléon; et le vaste et double golfe qu'elle offre dans son milieu a reçu le nom de golfe de Bonaparte (*a*).]

[*Colonie anglaise du port Jackson.* C'est sur le bord méridional du port Jackson, et dans une de ses anses principales, que s'élève la ville de Sidney, capitale du *comté de Cumberland* et de toutes les colonies anglaises dans l'Australasie. Assise sur le revers de deux coteaux voisins l'un de l'autre, traversée dans sa longueur par un petit ruisseau, cette ville naissante offre un coup-d'œil agréable et pittoresque. Jamais peut-être on eut un exemple plus éclatant de la toute-puissance des lois et des institutions sur le caractère des individus et des peuples: transformer les brigands les plus redoutables, les voleurs les plus déshontés de l'Angleterre, en citoyens honnêtes et paisibles, en cultivateurs laborieux; opérer une révolution complète dans les habitudes vicieuses des plus viles prostituées; les forcer, par des moyens infaillibles, à devenir d'honnêtes mères de famille et des épouses fidèles; s'emparer de la population naissante, la préserver, par les soins les plus assidus, de la contagion de ses parens, et préparer ainsi une génération plus vertueuse que celle qui la fit naître d'abord: tel est le spectacle touchant que présente cette nouvelle colonie anglaise (*b*). A 25 milles à l'ouest de Sidney-Town est la ville de Rose-Hill ou Parramatta. Une grande route ouverte au milieu de vastes forêts, établit entre ces deux villes une utile communication (*c*). La ville ou plutôt le village de Parramatta se composait, en 1802, d'environ cent quatre-vingts maisons peuplées par 1,500 individus. Le village d'Haukesbury est sur la rive droite de la rivière de ce nom, dont les bords sont dans cet endroit très-escarpés.]

Population primitive. D'après les relations des navigateurs, il paraît que la Notasie est habitée par trois ou quatre races d'hommes différentes. Celles du sud-ouest ne paraissent pas être les mêmes que les races

(1) Collins, p. 2. (*a*) Péron, t. 1, p. 316. (*b*) *Ibid.* p. 12 du rapport de l'Institut. (*c*) *Ibid.* p. 380.

observées au nord (1), et l'une et l'autre diffèrent de celles de l'est qui sont les seules que nous connaissions.

Mœurs et usages. C'est peut-être, de tous les peuples découverts jusqu'ici, ceux qui ont fait le moins de progrès dans la civilisation. Ils sont divisés en familles : dans chacune, le plus âgé est appelé be-anna ou père. Chaque famille a sa résidence particulière. Pour distinguer les tribus, on ajoute le mot *gal* au nom du lieu qu'elles habitent. Ainsi le rivage méridional de Botany-Bay étant appelé *Gwea*, la tribu qui l'occupe se nomme *Gweal-Gal*. Une tribu nombreuse et robuste a le droit singulier d'arracher une dent aux jeunes gens des autres tribus. C'est, d'une part, un acte d'autorité, et, de l'autre, une marque de subordination. On ne leur connaît aucune religion; cependant ils ont une faible idée d'une existence future, et pensent qu'après la mort ils retournent aux nuages d'où ils sont tombés, et qu'ils ressusciteront sous la forme de petits enfans. Ils sont petits et mal faits, et ont sur-tout les cuisses, les jambes et les extrémités du corps extrêmement maigres et grêles; ce qui tient peut-être à leur mauvaise nourriture. Les traits des femmes ne sont pas désagréables, quoiqu'ils approchent de ceux des nègres. La barbe noire et épaisse des hommes, et l'os qu'ils se passent dans le cartilage du nez, leur donnent un air affreux. L'huile dont ils se frottent pour se garantir des insectes leur fait dans les chaleurs exhaler une puanteur insupportable. Ils se barbouillent le visage avec de l'argile blanche ou rouge. Les femmes se font remarquer par la perte des deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche. Ces peuples ont la vue extrêmement perçante. Quelques individus sont noirs comme des nègres, d'autres cuivrés comme les Malais; mais leurs cheveux sont longs sans être laineux comme ceux des Africains. Ils ont le nez épaté, les narines larges, les yeux creux, les lèvres grosses, les sourcils épais, et la bouche d'une grandeur énorme; mais leurs dents sont blanches et égales; leurs mâchoires sont saillantes, et quelques-uns, au langage près, ressemblent à des orangs-outangs. [Ils diffèrent sur-tout des habitans de Van-Diémen par la couleur moins foncée de leur peau, par la nature de leurs cheveux lisses et longs, et par la configuration remarquable de leur tête qui, moins volumineuse, se trouve déprimée en quelque sorte vers son sommet; tandis que celle des Diéménois est, au contraire, alongée dans le même sens. (*a*).]

Leurs huttes grossières ont la forme d'un four, et sont construites d'écorces d'arbres. Le feu est à l'entrée. Ils y demeurent couchés pêle-mêle. Ils tuent le poisson avec une espèce de fourche. Les femmes se

(1) Cependant la description que le grand navigateur Dampier fait des sauvages de la partie du nord qu'il visita en 1688, ressemble beaucoup à celle que l'on a donnée de ceux des environs du port Jackson. (T. 1, p. 462.) (*a*) Péron, t. 1, p. 450.

servent, pour le prendre, de lignes d'écorce d'arbres, et de hameçons faits de l'écaille de l'huître à perle, qu'elles usent sur un caillou jusqu'à ce qu'elle ait pris la forme convenable. Ils font quelquefois griller leur poisson. A cet effet, ils allument du feu sur du sable, au milieu de leurs canots. Les chenilles et les vers font aussi partie de leur nourriture. Les canots sont d'écorce d'arbres, qu'ils affermissent en la montant sur des pièces de bois.

Les mariages se forment parmi ces peuples d'une manière très-extraordinaire. Celui qui veut obtenir une femme l'épie dans sa retraite, la renverse à coups de bâton, et la mène toute ensanglantée dans sa hutte. La personne ainsi enlevée est appelée épouse.

Ces pauvres sauvages sont livrés à la superstition la plus grossière. Ils croient à la magie. Ils ont des charmes contre le tonnerre, et prétendent prédire les événemens par cette sorte de météores appelés étoiles tombantes. Ils connaissent la propriété. Quelques-uns même paraissent posséder en propre des terres qui peut-être leur ont été concédées pour quelque service, et ils les transmettent par héritage. Ils ont des noms pour le soleil, la lune, quelques étoiles, la voie lactée, etc. Ils sont en général vindicatifs, jaloux, courageux et rusés.

M. Collins a donné un ample vocabulaire de leur langage. On dit qu'il est agréable à l'oreille, expressif et sonore. On ne lui connaît point d'analogie avec les autres langues connues. Ces peuples sont-ils indigènes? viennent-ils des extrémités les plus méridionales de l'Asie? ont-ils passé dans ces contrées de Madagascar, ou des côtes orientales de l'Afrique? Ce sont des questions qui peuvent fournir par la suite matière à de savantes recherches. [Comme parmi presque tous les peuples sauvages, les familles sont responsables des crimes ou des offenses de tous ceux qui les composent, la vengeance de la famille offensée s'exerce souvent sur d'innocens enfans qui n'ont d'autres torts que d'être parens de l'offenseur. Ils célèbrent, par des jeux sanglans et des combats meurtriers, la mort naturelle des plus distingués d'entre eux. Ils enterrent les enfans, ils brûlent les hommes faits. Ceux qui assistent à un enterrement sont priés, sous quelque prétexte que ce soit, de ne plus mentionner le nom de la personne morte; et, pour cette raison, celles qui portent le même nom en changent. Les enfans qui sont encore au sein, qui perdent leur mère, sont enterrés vivans avec elle, et c'est souvent le père même qui place son enfant dans la tombe. Cette coutume, qui révolte, est cependant le résultat nécessaire de leur manière de vivre: tout être qui ne peut pas pourvoir à sa subsistance doit mourir.]

Climat et saisons. La Nouvelle Hollande étant située de l'autre côté de l'équateur, les saisons y sont comme dans les parties méridionales de l'Afrique et de l'Amérique, l'inverse de celles d'Europe, c'est-à-dire

qu'on y a l'été quand nous avons l'hiver, et le printemps quand nous avons l'automne. M. Collins dit que le mois de décembre y est très-chaud; mais il convient que le climat est beau et salubre. Les pluies y sont violentes, et tombent principalement à la pleine et à la nouvelle lune. On y éprouve par intervalles du tonnerre mêlé d'éclairs. L'île de Norfolk a une saison pluvieuse; elle commence en février et finit en août. [Le climat de la Nouvelle Hollande offre des singularités qui donnent malheureusement lieu de présumer que l'intérieur est occupé par de vastes déserts de sables comme l'Afrique. Au port Jackson, les vents du nord et du nord-ouest qui traversent des montagnes élevées, sont cependant brûlans; ils brûlent les végétaux, dessèchent les ruisseaux, et font périr les animaux (*a*). A la terre de Lieuwin, les vents de l'est à l'ouest offrent des phénomènes analogues; et au sud, vis-à-vis la terre de Van-Diémen, les vents qui soufflent du nord sont absolument semblables.]

Aspect du pays. Il serait absurde de vouloir décrire un pays dont à peine on connaît une petite partie. Celle de la Nouvelle Hollande qu'on a reconnue est élevée, mais non point montagneuse. Elle est ombragée de grands arbres et de taillis qui s'étendent jusque sur les côtes, où l'on trouve aussi de vastes marais. Aux environs de Botany-Bay, le sol est noir, gras, et très-fertile en plantes; c'est ce qui lui a fait donner le nom de Baie botaniqne; mais ces apparences favorables sont contre-balancées par de grands inconvéniens. On y a déjà fait de belles moissons de maïs et de froment, sur-tout dans l'île de Norfolk; et lorsque l'expérience aura éclairé sur la manière de cultiver qui convient le mieux au sol et au climat, l'on en fera un pays très-productif. [Mais au nord, à l'ouest, et au sud, les rivages de la Notasie ont offert aux navigateurs qui les ont visités un aspect uniformément stérile.]

Montagnes. On sait peu de choses sur les rivières, les lacs et les montagnes de cette contrée. Une chaîne court du nord au sud, à 50 ou 60 milles dans l'intérieur des terres; [mais elles sont les plus escarpées qu'il y ait au monde, et jusqu'ici elles ont bravé les efforts de tous les Européens les plus exercés à gravir les montagnes. On y a envoyé des expéditions d'hommes pourvus de tout ce qui était nécessaire pour franchir cette énorme barrière, sans qu'on ait encore pu y parvenir. Cette chaîne se nomme vulgairement les montagnes Bleues (*Blue mountains*), quoique le gouvernement leur ait imposé le nom de montagnes de Camarthen et de Lansdown. Les premiers plans, qui n'ont que 200 à 300 toises d'élévation, sont composés de grès quartzeux (*b*). Les naturels même du port de Jackson n'ont pu encore gravir ces montagnes, et le pays au-delà leur est aussi inconnu qu'aux Européens.] On ren-

(*a*) Péron, p. 397 et 400. (*b*) *Ibid.* t. 1, p. 389.

contre souvent des colonnes de basalte ; et dans l'île d'Howe elles s'élèvent à une telle hauteur qu'on les aperçoit de 12 lieues.

Rivières. [Jusqu'ici on n'a pas découvert sur ce vaste continent une seule véritable rivière de la grandeur de la Marne ou de l'Allier. Les embouchures que l'on a prises pour celles des grands fleuves lorsqu'on les a remontées, n'ont présenté que des baies très-profondes ou de petits golfes qui pénètrent loin dans l'intérieur des terres, à l'extrémité desquelles se déchargent de larges torrens dont le cours impétueux n'est que périodique, ou qui ne sont que de misérables ruisseaux incapables de porter les plus faibles embarcations. Ainsi la rivière de George, celle de Cook à Botany-Bay, celle de Paramatta au port Jackson, celle d'Hawkesburry à Brokenbay, la rivière Hunter, celle de l'Endeavour, toutes les rivières du golfe Carpentarie récemment reconnues par le capitaine Flinders ; les rivières ou les havres de la baie des Chiens marins ; la rivière des Cygnes, celle de la baie du Géographe, le port du roi Georges, le golfe Bonaparte, le golfe Joséphine, le port Philippe, le port Western, etc., sont toutes conformes à la description que j'ai donnée (*a*), et concourent, avec les phénomènes singuliers des vents brûlans qui soufflent de l'intérieur, à faire penser que cet intérieur est occupé par des déserts. L'Hawskesburry, la plus considérable des rivières du duché de Cumberland, prend sa source dans les montagnes inaccessibles de l'ouest, et est sujette à des crues périodiques.]

Animaux. Les animaux de cette vaste contrée offrent une singularité qui lui est propre. La plupart sont du genre des opossums, ou didelphes, et sautent habituellement sur leurs pattes de derrière. Le plus grand de tous est le kangouroo. Outre cette espèce, on trouve encore le kangouroo-rat, qui n'est pas plus grand que l'animal dont le nom sert à le désigner. Les chiens du pays tiennent de l'espèce du chacal ; ils n'aboient jamais. Ils sont noirs ou blancs, avec une teinte de rouge ; quelques-uns sont très-beaux. Les autres quadrupèdes sont les belettes, les fourmilliers, le *platypus* à bec de canard, animal singulier, dans la conformation duquel la nature semble s'être écartée de ses lois ordinaires, en alongeant en bec d'oiseau la mâchoire d'un quadrupède. Parmi les oiseaux on compte l'aigle brun, diverses sortes de faucons, de très-beaux perroquets, des outardes, des perdrix et des pigeons. Nous n'omettrons point une nouvelle espèce de casoard qu'on dit avoir sept pieds de long. Il est commun, et sa chair a le goût de celle du bœuf. Les oiseaux aquatiques qu'on a eu occasion d'observer sont le héron, une espèce d'ibis ou courlis, et le pélican gigantesque. On y trouve aussi une espèce particulière d'oies et de canards. Le cygne noir est encore une production singulière de ce nouveau continent. Il se trouve dans la

(*a*) Péron, t. 1, p. 414.

rivière Hawskesburry et dans d'autres eaux douces près de Brokenbay. Il a le maintien gracieux et majestueux du cygne blanc. La tortue verte se trouve en abondance dans les îles de Norfolk et de Howe. On en rencontre aussi sur les côtes de la Nouvelle Hollande. Il y a diverses espèces de lézards et de serpens. Parmi les cétacées, nous citerons les dauphins, les marsouins, et une espèce singulière d'amphibie qui saute au moyen de fortes nageoires attachées à sa poitrine; de sorte qu'il semble que la nature se soit plue à rapprocher dans cette contrée le quadrupède de l'oiseau, et à introduire le poisson sur terre. Le crabe bleu est d'une rare beauté.

Minéraux. Ce pays n'étant point encore connu, on a peu de renseignemens sur sa minéralogie. En 1797, un vaisseau venant du Bengale fit naufrage sur la côte méridionale. De dix-sept hommes, trois seulement, après quatre-vingts jours de route, parvinrent à gagner l'établissement. Ils rapportèrent qu'ils avaient rencontré d'immenses lits de charbon de terre. [On a trouvé depuis des couches immenses de ce minéral au port Hacking et au port Stephen, et on en transporte au Bengale et au cap de Bonne-Espérance (*a*).]

Iles. [Si on excepte la terre de Van-Diémen, qui forme une division à part, les îles qui avoisinent la Notasie sont trop peu considérables pour mériter une description. Sur la côte nord, les cartes en marquent une dans le golfe de Carpantarie, et près de la terre de Witt est l'archipel Bonaparte, et les îles des Hermites et de Forestier. Sur la côte ouest, sont plusieurs îles dans la baie des Chiens, et entre autres celle de Dirck-Hartigh. Sur la côte sud on distingue vers le 120e degré de longitude l'archipel de la Recherche ou les îles d'Entrecasteaux. Plus à l'est, les îles de Saint-François et de Saint-Pierre; et, continuant vers l'orient, on rencontre un assez grand nombre d'îles à l'entrée du golfe de Bonaparte, dont la plus considérable est l'île Decrès. Dans le détroit de Bass on remarque, à l'ouest, l'île de King; et à l'est, les îles des Furneaux. Toutes ces îles sont petites et très-près des côtes. Il n'y a que des ressifs sur la côte ouest; mais les îles d'Howe, de Middleton et de Norfolk, quoique peu importantes, doivent être remarquées, parce qu'elles forment des points de relâche intermédiaires entre la Notasie, la Nouvelle Zélande et la Nouvelle Calédonie.]

(1) Péron, p. 443.

CHAPITRE II.

PAPOU, OU LA NOUVELLE GUINÉE.

Papou, population primitive, géographie naturelle. — Ile de Waigiou. — Salwaty. — Archipel de la Louisiade.

Papou. Ce pays qui participe de l'opulence des Moluques et de la variété de leurs productions animales et végétales, est l'un des plus intéressans de l'Australasie. Il paraît que Saavedra, capitaine espagnol, envoyé du Mexique par Cortez pour prendre connaissance des îles aux Epices, découvrit Papou en 1528. Cette découverte fut perfectionnée par d'autres navigateurs hollandais (1). On doit à Cook la connaissance du détroit qui sépare cette contrée de la Nouvelle Hollande. De Brosses et Bougainville avaient douté de son existence (2). Papou est une île considérable [située entre l'équateur et le 10e degré de latitude, et le 128e et le 146e degré de longitude orientale.] Elle s'étend depuis le cap Blanc au nord-ouest, jusqu'au cap Rodney au sud-est, dans une longueur de 1020 milles, sur une largeur moyenne de 250. D'après cela, cette île serait plus étendue que Bornéo, que l'on regardait comme la plus grande île du globe.

Population primitive. Dans cet immense territoire si favorisé par la nature, il n'y a pas d'établissement européen. Les habitans de la partie septentrionale se nomment Papous. C'est de là que vient le nom du pays. Suivant la tradition, ils ont la même origine que les habitans des Moluques. Leur langage n'a aucune affinité avec celui de la Nouvelle Galles méridionale; mais il est probable qu'il tient de celui de Bornéo et des autres îles à l'occident, où les Malais se sont répandus. Les naturels sont noirs. On dit qu'ils ont les cheveux laineux comme les nègres; peut-être cette circonstance est-elle due à l'art seul, ainsi que dans la Nouvelle Hollande, d'autant plus que les traits de ces peuples se rapprochent de ceux des Malais. Il y a dans l'intérieur des terres une race d'hommes nommés Haraforas (3). Ils vivent sur des arbres. Ils y montent au moyen d'un pieu auquel ils ont fait des entailles, et qu'ils tirent après eux, crainte de surprise. L'extérieur des Papous et leurs habitations présentent un spectacle presque risible. Leurs maisons, comme celles des Bornéens, etc., sont construites au-dessus de l'eau sur des échafaudages. Leurs femmes sont adroites, sur-tout à faire des nattes et des

(1) De Brosses, t. 1, p. 159. (2) *Introduction to Cooke's voyage* (*by Bishop Douglas*, p. 16), et Dalrymple's *Collection of voyages in the pacific Océan*, 1770.
(3) Forrest, p. 109.

pots de terre qu'elles cuisent avec des herbes sèches ou des broussailles ; elles savent même manier la hache. Cependant leurs indolens maris passent leur temps dans l'inaction ou à la chasse du sanglier (1).

L'aspect de ces peuples est effrayant et hideux. Leur peau est d'un noir luisant, dure, et souvent défigurée par des marques telles que celles de la lèpre. Ils ont les yeux grands, le nez plat, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, les lèvres épaisses, sur-tout la lèvre supérieure, les cheveux laineux, d'un noir luisant ou d'un rouge vif. Ils les rassemblent en touffe sur leur tête, et quelquefois les ornent avec des plumes d'oiseaux de paradis. Les uns se passent dans les cartilages du nez, des os, des anneaux, etc. ; d'autres se font des colliers de défenses de sangliers. La tête des femmes est moins volumineuse que celle des hommes ; elles portent de petits anneaux de cuivre à l'oreille gauche.

On connaît peu les dogmes religieux des Papous. Leurs tombes sont de roc de corail, quelquefois grossièrement sculptées. Ils commercent principalement avec les Chinois, qui leur fournissent des outils et des ustensiles de ménage. Ils donnent en retour de l'ambre gris, de l'écaille de tortue, des petites perles, des oiseaux de paradis ou d'autres oiseaux qu'ils dessèchent avec beaucoup d'adresse. Ils exportent aussi quelques esclaves, qui sont sans doute des prisonniers faits dans les guerres qu'ils ont entre eux (2).

Géographie naturelle. Les côtes de Papou sont fort élevées. Dans l'intérieur du pays, des montagnes s'élèvent sur d'autres montagnes. Les unes et les autres sont revêtues de riches forêts. Le cocotier se trouve en abondance sur les rivages. Cette contrée délicieuse, qui semble appeler la culture et l'industrie, n'est habitée que par un petit nombre de sauvages.

L'histoire naturelle de Papou est peu connue ; mais la zoologie offre quelque chose de frappant et de romantique. C'est là que résident ces charmans oiseaux de paradis dont M. Pennant compte dix ou douze espèces. C'est sur-tout dans les îles d'Arrou, voisines de Papou, qu'on les prend. Il paraît qu'ils naissent à Papou et qu'ils y passent la saison pluvieuse. Lorsque la mousson occidentale ou sèche arrive, ils se retirent à Arrou, volant en troupes de trente à quarante. Ils s'abattent sur les arbres les plus élevés, et se nourrissent, suivant les uns, de baies, et, suivant d'autres, de muscades et de papillons. On les tue avec des flèches émoussées, ou bien on les prend au lacet et à la glu. On les vide, et on les sèche à la fumée ou à la vapeur du soufre. On les vend pour des clous ou des morceaux de fer, et on les

(1) Forres't *Voyage to New-Guinea.*—Pennant's *Ontlines*, t. IV, p. 208.
(2) *Ibid.* p. XII, 95, 134, 153.—Pennant's, t. IV, p. 202.—Sonnerat, t. II, p. 202.

exporte à Banda. Papou possède aussi de très-beaux perroquets, et le pigeon géant ou couronné, qui égale presque le poulet d'inde en grosseur.

Le capitaine Forrest qui a navigué dans ces mers, et qui est entré dans le port de Dory, a aperçu à une distance considérable les montagnes d'Arfac qui sont fort hautes. Il a trouvé dans quelques îles une grande quantité de muscadiers. Cela fait présumer qu'il y en a aussi dans la terre de Papou, et que peut-être y trouverait-on le giroflier.

Quelques-unes des petites îles qui avoisinent Papou sont mieux connues que l'île principale.

Waigiou. A son extrémité nord-ouest sont Waigiou et Salwatty. La première île est assez étendue; sa population est, dit-on, de 100,000 ames. Elle a deux ports excellens, Piapis et Offak (1).

[L'île de Waigiou est nommée par les naturels Ouarido; elle est couverte de très-grands arbres, et offre par-tout un terrain montueux assez élevé, même à une petite distance du rivage. On y voit des cabanes de bois de bamboux, élevées sur des pieux à environ 12 pieds au-dessus du sol, et couvertes de feuilles de latanier. Les naturels ont tout le corps nu, à l'exception des parties naturelles qu'ils couvrent d'une étoffe grossière. Leurs chefs seuls sont habillés avec un pantalon très-large, et une camisole d'étoffe qu'ils achètent des Chinois; ils ont aussi, comme ces derniers, un chapeau conique de feuilles de vacoux, et la plupart parlent chinois. Ils ont tous les cheveux crépus, très-épais, et assez longs; leur peau n'est pas très-noire; quelques-uns laissent croître leurs moustaches. Ils tirent de l'arc avec adresse. Les chefs ont le titre de sultan. Ils se nourrissent de cochons, de tortues, de poules, d'oranges pampelmous, de coco, de papayes, de courges, de riz, du pourpier quadrifide, de cannes à sucre, d'ignames, de patates, de citrons, de piment, d'épis de maïs encore vert qu'ils font griller. On a trouvé dans cette île le beau promerops de la Nouvelle Guinée de Buffon, le gros kakatoës tout noir, et une nouvelle espèce de calao qui a été décrite sous le nom de calao de l'île Waigiou. Les coqs sauvages et le faisan couronné des Indes sont très-communs dans les bois. D'Entrecasteaux mouilla vis-à-vis la petite île de Boni, dans l'excellente rade de Boni-Sainé, par 2 min. 30 sec. de latit. sud, et 128 deg. 41 m. de longitude orientale (*a*).]

Salwatti. Salwatti est une île populeuse gouvernée par un rajah. Le peuple de ces deux îles ressemble à celui de Papou. C'est une race d'hommes hideuse et remarquable par sa férocité. Ils vivent de poissons, de tortues et de sagou.

(1) Forest's *Voyage an Chart.* (*a*) La Billardière, t. II, p. 291. — Dentrecasteaux, t. I, p. 416.

Iles de Timorlaut et d'Arrou. Au sud de Papou et à une distance assez grande sont les iles de Timorlaut et d'Arrou. On connaît peu la première. Nous avons déjà dit que les îles d'Arrou étaient l'une des principales résidences des oiseaux de paradis. Dans la carte d'Arrowsmith, ces îles paraissent divisées en cinq par des détroits intermédiaires. Leur principale production est le sagou. Les habitans font des expéditions à Papou, et y enlèvent des esclaves qu'ils vont vendre à Banda. Depuis 1623, les îles d'Arrou étaient censées appartenir à la compagnie hollandaise, et dépendaient de Banda.

Iles au nord. Au nord de Papou sont les îles de Mysori, de Jobi [autrement nommées îles de William Schouten], et quelques autres de moindre importance, telles que Waleket, Famia, Piamis, Wagiol, Luib, Wiag et Siang, que nous nommons pour bien déterminer les limites entre l'Australasie et les îles de l'Archipel austral qui en sont proches. Ainsi Gag et Gibbi ou Geby se trouvant plus près de Gilolo, appartiennent à cet archipel.

Archipel de la Louisiade. [Au sud-ouest de Papou est l'Archipel de la Louisiade, reconnu par le contre-amiral Dentrecasteaux, qu'on doit aussi renfermer dans cette division; ce qui en fait descendre la limite ouest au 18e degré de latitude sud, et au 153e degré de longitude à l'orient de Paris. La plus orientale de ces îles est celle de Rossel; la plus grande et la plus voisine de la Nouvelle Guinée est celle de Dentrecasteaux; dans l'intervalle sont les îles Saint-Aiguan au sud-est. Mais la reconnaissance entière de cet archipel est loin d'être complète (*a*).

A l'ouest, l'Archipel de la Louisiade est entouré d'écueils et de ressifs; il paraît très-peuplé. Les habitans vont tout nus, et sont d'une couleur noire peu foncée; leurs cheveux laineux sont entourés de touffes de plumes; il y en a cependant d'aussi noirs que les nègres de Mozambique, avec lesquels ils ont beaucoup de rapport; et ces deux races distinctes, dans un même pays, sont une particularité d'autant plus singulière, qu'elle se retrouve encore dans l'île Sainte-Croix et dans plusieurs îles de la mer du sud. Les habitans de la Louisiade n'entendent pas le malais; leurs cabanes sont construites comme celles des habitans de Papou ou de la Nouvelle Guinée, et élevées de huit à douze pieds au-dessus du terrain. Ils sont armés de zagaies et d'un bouclier au bras gauche, arme défensive qui n'est pas commune parmi les sauvages de l'Australasie. Ils construisent des filets pour pêcher; ils aiment beaucoup les odeurs, et parfument la plupart des objets dont ils se servent (*b*).]

(*a*) *Voyez* la 27e carte de l'atlas du *Voyage* du contre-amiral Bruny-Dentrecasteaux. (*b*) *Voyage* de La Billardière, t. II; et *Voyage* de Dentrecasteaux.

CHAPITRE III.

Nouvelle Bretagne. — Nouvelle Irlande. — Iles de Bougainville, et archipel de Salomon. — Nouvelle Hanovre. — Iles de l'Amirauté, de l'Hermite et de l'Echiquier.

[Cette division se trouve renfermée entre les mêmes degrés de latitude que la précédente; mais elle s'étend plus à l'est depuis le 140e jusqu'au 160e degré de longitude à l'orient de Paris.]

Nouvelle Bretagne. C'est Dampierre qui, après avoir passé le détroit qui porte son nom, découvrit la Nouvelle Bretagne. Elle n'est séparée de Papou que par ce détroit. En 1767, le capitaine Carteret traversa un autre détroit qui la sépare de la Nouvelle Irlande. Celle-ci est une langue de terre qui s'étend du nord-ouest au sud-est. Il est probable que la Nouvelle Bretagne est elle-même divisée en plusieurs îles. Le muscadier y abonde, et c'est peut-être l'endroit le plus reculé vers l'est où croisse ce précieux végétal. En 1700, Dampierre aborda dans cette île au port Montague. Il trouva le pays montagneux, couvert de bois, mais entremêlé de vallées fertiles, et arrosé par de belles rivières; il lui parut peuplé. Les naturels ressemblent à ceux de Papou, et naviguent dans des canots avec beaucoup d'adresse. La principale production paraissait être le cocotier; mais on y trouvait aussi des ignames, d'autres racines, et particulièrement du gingembre. La mer et les rivières y sont très-poissonneuses. L'île principale et celles qui l'avoisinent ont quelques volcans. [La Nouvelle Bretagne a offert à Dentrecasteaux des indices d'une grande population, et les cabanes des habitans y sont élevées sur des pieux comme celles de Papou.]

Nouvelle Irlande. En abordant à la Nouvelle Irlande, le capitaine Carteret trouva les habitans dans des dispositions hostiles. Ils étaient armés de lances dont la hampe était un caillou aiguisé; leur visage était barbouillé de blanc, leurs cheveux couverts d'une poudre de la même couleur. Ils sont noirs; leurs cheveux sont laineux; mais ils n'ont pas les grosses l[illegible] et le nez épaté des nègres. Quelques-uns de leurs canots, faits d'u[illegible] arbre, avaient 90 pieds de longueur. Bougainville visita aussi cette île, et y observa le poivrier. Parmi un grand nombre d'oiseaux, on y trouve le pigeon couronné (1). [Le contre-amiral Dentrecasteaux a presque complété la découverte de ces différens archipels, qui, plus à l'est que la Nouvelle Guinée, suivent une direction parallèle, et se trouvent liés

(1) Dalrymple, t. 1, p. 47, et De Brosse, t. 1, p. 173. Dalrymple pense (p. 46) que les îles Salomon, de Mendana sont la Nouvelle Bretagne de Dampierre.

avec elles par les îles de la Nouvelle Bretagne. Près du havre de Carteret, la Nouvelle Irlande offre des montagnes escarpées qui présentent sur leurs sommités des débris de corps marins dont elles sont en partie composées; il y en a qui paraissent s'élever à plus de 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et elles sont couvertes de grands arbres jusqu'à leurs sommets. On y trouve l'arbre à pain. Les cases des sauvages sont construites avec beaucoup d'art. La petite île des Cocos qui se trouve auprès est entièrement calcaire; il y croît beaucoup de figuiers et très-peu de cocos. On y trouve aussi une nouvelle espèce d'arec qui s'élève à plus de 140 pieds, dont la tige est mince, le fruit rouge, ayant la forme et la grosseur d'une olive.]

Nouvelle Hanovre. [Au nord-ouest de l'île de la Nouvelle Irlande est une autre île assez grande nommée la Nouvelle Hanovre; elle est séparée de la première par un canal formé par des ressifs, dont l'entrée est encore obstruée par des îlots; elle offre vers le nord-ouest un terrain aplati, tandis que son centre est coupé par de très-hautes montagnes. Du côté de [illegible] Nouvelle Hanovre, la Nouvelle Irlande se termine par [illegible] basses.]

Iles de Portland, de l'Amirauté, des Hermites. [En se d[illegible] l'ouest et en approchant de la Nouvelle Guinée, on ren[illegible] suite de petits archipels, qui sont les îles Portland, les îles de l'Amirauté, les îles des Hermites et de l'Echiquier. Ils présentent tous une île principale qui occupe le centre d'un groupe d'îles dont les contours sont formés par un grand nombre d'îlots aplatis, liés entre eux par des ressifs. L'archipel des îles de l'Amirauté peut avoir dix-huit lieues de long; l'île principale est montueuse. Les insulaires ont la peau d'un noir peu foncé; leur physionomie est agréable, et diffère peu de celle des Européens; ils semblent peu sociables, voleurs; ils ont des chefs qui paraissent avoir une grande autorité sur ceux qui leur sont soumis; ils sont armés de zagaies faites d'un verre volcanique. Ils portent à l'extrémité de leurs parties naturelles la coquille *bulla ovum;* sauf cette partie, ils vont entièrement nus. Les femmes seules ont un vêtement à l'entour de la ceinture. Ils paraissent se nourrir principalement de noix, de cocos qui croissent en abondance dans leurs îles. Leurs cheveux sont crépus et de couleur noire; ils les rougissent quelquefois avec de l'ocre mêlée d'huile; il en est souvent de même de plusieurs parties de leur corps, et sur-tout de leur figure. C'est dans ces îles qu'on eut un instant l'espoir de retrouver l'infortuné La Pérouse.

L'archipel des Hermites est encore moins considérable, et n'a guère que 14 lieues de circuit. Les naturels paraissent plus doux et plus pacifiques que ceux de l'Amirauté, quoiqu'ils semblent plus robustes. Ils vont entièrement nus, et ne portent pas même la coquille. Toutes

ces îles et celles qui les environnent, sont couvertes d'arbres (*a*).]

Iles Salomon. Il s'en faut de beaucoup que les contrées dont je viens de parler aient été complétement reconnues. On peut en dire autant des îles Salomon, qui paraissent avoir été découvertes par Mendana en 1575, lorsqu'il faisait voile de Lima à l'ouest. Ces îles, suivant la carte de la mer Pacifique par Arrowsmith, forment un groupe considérable qui s'étend depuis l'île d'Anson au nord-ouest jusqu'à celle d'Egmont au sud-est. Quelques-unes de ces îles paraissent fort étendues, sur-tout en longueur. Si ce sont les îles Salomon des Espagnols, on assure qu'elles abondent en mines d'or. Quelques-uns des naturels ont le teint cuivré, d'autres sont d'un noir foncé. Ils portent une écharpe autour des reins, et des colliers de grains d'or. Leurs canots sont petits; ordinairement ils en attachent deux ensemble. Ils se nourrissent d'une sorte de pain de racines qu'ils portent dans des paniers de feuilles de palmier.

[Ces îles sont la terre des Arsacides de Bougainville; elles sont une des parties intéressantes du voyage de Dentrecasteaux, qui en a presque complété la découverte. Elles sont au nombre de six à huit, entourées de ressifs et de bancs de corail formés par des polypes, comme ceux de la Calédonie; ce qui en rend la navigation très-dangereuse : elles présentent un aspect fertile et un coup-d'œil enchanteur. Tout le sol y est ombragé par des arbres jusqu'aux sommités les plus élevées. L'île de Bouka, qui est la plus près de la Nouvelle Irlande, est séparée de celle de Bougainville par un étroit canal. Ces deux îles portent particulièrement le nom d'îles Bougainville. L'île de Bouka est très-peuplée, et de vastes plantations de cocotiers bordent ses rivages. Les habitans sont d'une taille moyenne et d'un noir peu foncé; ils vont nus; leurs muscles sont très-prononcés et annoncent une grande force; leur figure est laide, mais expressive. Ils ont la tête fort grosse, le front large, de même que toute la face, qui est très-aplatie, particulièrement au-dessous du nez, le menton épais, les joues un peu saillantes, le nez épaté, la bouche large et les lèvres assez minces. Ils épilent toutes les parties de leur corps et se serrent le bas-ventre (*b*).]

(*a*) La Billardière, t. 1, et Dentrecasteaux, t. 1, chap. 5 et 6, p. 101 à 128.

(*b*) Dentrecasteaux, t. 1, chap. 5 et 6, p. 381, et La Billardière, t. 1, p. 230, pl. 43, fig. 2.

CHAPITRE IV.

Nouvelle Calédonie. — Nouvelles Hébrides, ou archipel du Saint-Esprit. — L'archipel de Santa-Cruz.

Ce groupe fut découvert en 1774 par le capitaine Cook. Cependant, dès 1768, Bougainville avait navigué à travers les Hébrides, et l'on croit que les plus septentrionales sont la terre du Saint-Esprit, de Quiros. [Cette division s'étend depuis le tropique du capricorne à 26 deg. 18 min. de latitude sud jusqu'au 10e degré de latitude sud, et entre le 160e et le 170e degré de longitude à l'orient de Paris.]

Nouvelle Calédonie. La Nouvelle Calédonie est une île considérable. Sa partie méridionale n'a été qu'imparfaitement reconnue. Elle est habitée par une race robuste, d'un teint brun foncé, et qui ressemble à celle de la Nouvelle Zélande.

Cook visita la partie nord-ouest. Les femmes y sont plus chastes que dans les autres îles de l'océan Pacifique. Les cabanes sont propres. Elles ont la forme d'une ruche, sont chaudes, mais pleines de fumée; quelques-unes ont des portes sculptées. L'habit consiste dans une légère écharpe. Ces peuples n'ont pas les cheveux laineux; mais ils les frisent et les ornent d'un peigne; ils se rasent la barbe. Leur nourriture consiste en racines et poisson. Le pays est aride et plein de rochers. Le docteur Forster trouva dans la Nouvelle Calédonie de grandes roches de quartz avec des couches de mica couleur d'or, mêlées de serpentine, d'hornblend, de talc et de grenats. L'arbre à pain et le cocotier y sont rares; mais on y a observé plusieurs plantes nouvelles. [Dentrecasteaux a complété la découverte de la Nouvelle Calédonie en relevant toute la côte du sud; elle présente une chaîne effrayante de ressifs qui se prolongent au-delà de cette île, et barrent la mer pendant un espace de 324 milles du sud-est au nord-est. Il y a aussi dans ses environs plusieurs petites îles entourées de ressifs, et liées entre elles par des bancs. La nouvelle Calédonie, vue de la mer, offre trois rangs de montagnes de différens degrés d'élévation, un aspect en général stérile, et des signes d'une population peu nombreuse.]

[La Billardière a trouvé une singulière conformité entre la figure des habitans et les productions végétales des îles de Van-Diémen et de Calédonie, quoique cependant ces deux îles soient fort éloignées l'une de l'autre. Les habitans de la Nouvelle Calédonie ont les cheveux laineux, leur taille est médiocre, et leur peau aussi noire que celle des habitans de l'île de Van-Diémen. Ils ne connaissent pas l'usage de l'arc; mais ils sont armés de zagaies et de massues qu'ils fabriquent avec

beaucoup de soin; ils se servent aussi de la fronde. Des observations exactes ont convaincu qu'ils étaient anthropophages. Ils se nourrissent ordinairement de coquillages, de poisson, de racines, et mangent aussi une espèce particulière d'araignée. Les femmes n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture de filamens d'écorce; plusieurs, parmi les hommes, ont la tête entourée d'un filet à mailles, ou d'une coiffure faite avec des feuilles et le poil du *vampire* (grande espèce de chauve-souris). Ils cultivent des ignames, des patates, mais en petite quantité. Ils élèvent sur les montagnes de petits murs les uns au-dessus des autres, pour arrêter l'éboulement des terres qu'ils cultivent; usage qu'on retrouve dans l'Asie mineure, en Chine, au Japon, en Egypte, et qui n'est pas une aussi grande preuve d'industrie qu'on l'aurait d'abord cru; car il est peu de peuples aussi misérables et aussi peu industrieux que les habitans de la Nouvelle Calédonie. Leurs terres sont en général stériles; et, pour appaiser le sentiment de la faim, ils mangent même d'une sorte de stéatite verdâtre d'une nature très-friable. Ceux qui habitent les montagnes sont sur-tout d'une extrême maigreur; ils n'ont aucune espèce d'industrie, et dorment en plein air. Ils font des masques avec du bois de cocotier. Ils ont des chefs, mais leur autorité paraît très-bornée.]

[La Nouvelle Calédonie paraît traversée entièrement par une chaîne de montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur; elles s'élèvent graduellement vers l'est-sud-est, à environ 500 toises au-dessus du niveau de la mer. Les principaux composans de ces grandes masses sont le quartz, le mica, une stéatite plus ou moins dure, du schorl vert, des grenats, de la mine de fer spéculaire. Il croît dans cette île des cocotiers, des bananiers, des cannes à sucre, du gingembre et une foule d'autres végétaux (*a*).]

Nouvelles Hébrides. Parmi les Nouvelles Hébrides ou Hébudes, celles dont le capitaine Cook a donné un détail plus particulier sont Mallicollo au nord, et Tanna au sud. Le peuple y est laid et petit. Le docteur Forster prétend que le langage de Mallicollo diffère de tous ceux qu'on fut dans le cas d'observer dans le voyage. Tanna a un volcan remarquable et quelques sources chaudes. On y trouve des bananiers, des cannes à sucre, des patates et plusieurs sortes d'arbres fruitiers. Les naturels ressemblent plus aux habitans de la Nouvelle Hollande qu'à ceux des îles des Amis. Ils manient la pique avec beaucoup d'adresse. [L'île principale, qui est au nord, porte le nom de Terre du Saint-Esprit, et sur plusieurs cartes françaises on a conservé à ce groupe le nom d'*Iles du Saint-Esprit*, ou, en espagnol, *del Espiritu Santo* (*b*).]

Archipel de Santa Cruz. [Les îles de ce petit archipel sont situées à peu de distance au nord des Nouvelles Hébrides. Les naturels ont un

(*a*) La Billardière, t. II, p. 211. (*b*) Atlas du *Voyage* de Dentrecasteaux.

aspect sinistre et désagréable ; ils sont d'une couleur olivâtre, et leur physionomie a beaucoup de rapports avec celle des habitans des Moluques: seulement on en remarque quelques-uns qui ont la peau noire, et qui paraissent être d'une race bien différente ; ceux-là ont les lèvres grosses, le nez large et aplati ; mais tous en général ont les cheveux crépus, et le front très-large. Ils sont d'une assez grande taille ; leurs cuisses et leurs jambes sont peu musclées ; la plupart ont le nez et les oreilles percés de trous dans lesquels ils passent des anneaux d'écailles. Ils vont nus ; presque tous sont tatoués, sur-tout sur le dos. Ils s'épilent par tout le corps, et ils aiment à porter des cheveux blonds, qu'ils parviennent, à ce qu'il paraît, à rendre-tels par le moyen de la chaux, comme aux îles des Amis. Cette couleur contraste singulièrement avec le noir de leur peau. La partie septentrionale de Santa Cruz est plus peuplée que la partie méridionale. Les cases des natifs sont plus élevées, plus grandes et plus commodes que celles des îles des Amis. L'île de Santa Cruz est nommée par Carteret Queen's Charlotte Island et new Guernesey, ou île du lord Egmond. Au nord-est se trouve la petite île de Trevanion, et au sud-ouest celle du lord Howe, nommée aussi new Jersey. Les petites îles de lord Edgecombe, de Ourry et de la Recherche sont les plus méridionales de ce groupe, comme celles du Volcan et de Swallow sont les plus septentrionales, si toutefois cependant ces dernières existent réellement (*a*).]

CHAPITRE V.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Progrès de la géographie. — Population primitive. — Mœurs et usages. — Géographie naturelle. — Antipodes de Paris.

Progrès de la géographie. [Cette contrée s'étend depuis le 164e jusqu'au 177e degré de longit. à l'orient de Paris, et depuis le 52e deg. jusqu'au 36e degré de latitude sud.] Elle fut découverte par Tasman en 1642. Il ne prit point terre. Les naturels vinrent à bord, et sept hommes de son équipage ayant débarqué sans précaution et sans armes, furent massacrés.

Le célèbre Cook reconnut la Nouvelle Zélande en 1770, et découvrit le détroit qui la divise en deux grandes îles. La méridionale est appelée par les naturels T'Avai Poenamoo, et la septentrionale Taheino. La première a 500 milles de longueur sur 120 de largeur moyenne ; l'autre est à peu près aussi étendue. L'une est plus fertile que l'autre ;

(*a*) La Billardière, t. II.—Dentrecasteaux, t. I, 369 et carte 20 de l'atlas.

mais toutes deux jouissent d'un climat tempéré qui ressemble à celui de la France.

Population primitive. Les naturels ont le teint d'un brun plus foncé que celui des Espagnols; quelques-uns pourraient passer pour beaux. Leur taille égale celle des Européens, et en général leurs traits sont réguliers; leurs yeux sont noirs. On s'étonne de trouver tant de différence entre eux et les natifs de la Nouvelle Hollande. Il paraît que ceux-ci sont d'origine africaine, tandis que tous les autres insulaires de l'océan Pacifique semblent être originaires d'Asie. Les nouveaux Zélandais enterrent leurs morts. Ils croient que, le troisième jour après l'inhumation, le cœur se sépare du corps, et qu'il est porté dans les nuages par un ea-toua ou génie.

Mœurs et usages. Le suicide est très-commun parmi eux. Ils renoncent à la vie pour les moindres sujets : qu'une femme soit battue par son mari, c'en est assez pour qu'elle se pende.

Ils n'ont d'autre division du temps que les révolutions de la lune. Ils en comptent jusqu'à cent, et appellent cet intervalle *ta-ii i-tou* ou cent lunes; et c'est d'après ces révolutions qu'ils calculent leur âge et la date des événemens. On trouve dans les voyages de Cook d'amples détails sur cette île, qui ne le cède qu'à Papou en étendue et en importance. Les orages y sont fréquens et violens; il n'y a pas de *morai* ou lieu public destiné au culte. Les prêtres adressent à Dieu des prières pour la prospérité de la nation.

Ils portent un vêtement oblong fait de leur lin soyeux. Des morceaux de jad ou une sorte de chapelet ornent leurs oreilles. Ils se barbouillent le visage de rouge avec une ocre martiale mêlée de graisse. [Les chefs se tatouent avec beaucoup de soin. La polygamie est en vigueur parmi eux, et ils épousent ordinairement toutes les sœurs d'une même famille lorsqu'elles sont nubiles (*a*).] Leurs habitations sont faites avec plus de soin que celles de la Nouvelle Hollande; [et dans la baie des îles chaque cabane est entourée d'un petit terrain cultivé (*b*).] Ils construisent leurs canots avec des planches bien jointes, et liées ensemble par de forts osiers. Quelques-uns de ces canots ont 50 pieds de long. Souvent ils en attachent deux ensemble. Les grands portent trente hommes et plus. Plusieurs sont ornés d'une tête assez habilement sculptée. Ils cuisent leur poisson dans des fours grossiers. Ils suppléent au pain par une sorte de fougère, de laquelle ils extraient une substance gélatineuse qui ressemble au sagou. Ils se servent très-adroitement de leurs outils grossiers faits de jade vert. Pour armes, ils ont des piques, des javelines et le patou, sorte de massue ou de hache d'armes. Dans le combat, ils font des grimaces affreuses, sans doute pour causer plus

(*a*) Savage, *account of new Zeeland*, p. 44. London, 1807. (*b*) *Ibid.* p. 12.

de frayeur. Ils grillent les membres encore palpitans de leurs ennemis, et les dévorent avec un plaisir singulier. [Cependant ceux de la baie des Iles près du cap Nord n'offrent aucun caractère de férocité. Ils haïssent les liqueurs fortes. Un des plus distingués parmi les naturels s'est déterminé à s'embarquer dans un vaisseau anglais, et a été transporté à Londres en 1805 (*a*). Le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres se conserve dans des chansons qu'ils répètent souvent, en s'accompagnant de leur flûte grossière, mais qui n'est cependant pas sans quelque harmonie. Ils aiment aussi la danse avec passion.]

Géographie naturelle. Le sol ressemble à une marne jaune. Les collines sont couvertes d'arbres d'une hauteur prodigieuse, qui gardent leurs feuilles jusqu'au printemps suivant, où d'autres leur succèdent. En décembre, qui correspond à notre mois de juin, la verdure y était dans toute sa beauté. Le lin de la Nouvelle Zélande a paru digne d'une attention particulière. Il est d'une hauteur remarquable, et donne une filasse qui a la finesse de la soie. Les habitans cultivent aussi la pomme de terre (*b*). Jusqu'ici la culture en a été tentée sans succès en France et en Angleterre. Les oiseaux y sont d'espèces et de couleurs particulières. Il est singulier que, dans une contrée aussi étendue, on n'ait trouvé d'autres quadrupèdes que quelques rats, et un chien-renard qui vit dans la domesticité avec les naturels.

Antipodes de Paris. A l'ouest de la Nouvelle Zélande et vers le 180e degré de longitude, sont les petites îles Chatam et le petit groupe des îles nommées Bounty. Ces dernières sont remarquables, en ce que c'est la terre la plus proche des Antipodes de Paris, qui n'en sont éloignées que de 50 lieues au sud-est.

CHAPITRE VI.

TASMANIE OU TERRE DE VAN-DIÉMEN.

Noms. — Situation et étendue. — Géographie naturelle. — Mœurs et usages. — Aspect des côtes.

Noms. Situation et étendue. Cette terre est la dernière de celles qui composent la grande division de l'Australasie. Ce nom lui fut donné par le célèbre navigateur hollandais Tasman, en l'honneur de Van-Diémen, gouverneur général des Indes orientales. Tout nouvellement on a découvert que c'était une île, ayant la forme d'un carré oblong d'environ 140 milles en longueur sur moitié de largeur; [et comme il se

(*a*) Savage. (*b*) *Ibid.* p. 54.—Collins, p. 524.—Forst. *obs.* 31.

trouve au nord de la Nouvelle Hollande une autre terre de Diémen, nous proposons d'appeler cette grande île Tasmanie, du nom de celui qui l'a découverte. Elle est traversée par le 145e deg. de long. à l'orient de Paris et par le 42e et demi de latit. sud.] Elle est séparée de la Nouvelle Hollande par un détroit, ou plutôt par un canal d'environ trente lieues de large, qui se trouve tracé dans les cartes modernes sous le nom de détroit de Bass. Dans ce détroit on trouve une petite chaîne d'îles qui se dirigent du nord au sud. En janvier 1777, Cook aborda dans cette terre pour y faire du bois, de l'eau et du fourrage pour les animaux qu'il avait à bord. Quelquefois des arbres creusés, au moyen du feu, jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds, tiennent lieu d'habitations.

Géographie naturelle. [Une des découvertes les plus importantes de Dentrecasteaux, est le canal qui porte son nom. Auparavant, les îles au sud-ouest de Van-Diémen étaient regardées comme en faisant partie. La Billardière, un des naturalistes de cette expédition, nous a donné des détails importans sur cette île intéressante; suivant lui, il existe une grande chaîne de montagnes qui, dans une vaste étendue, se dirige du nord-est au sud-ouest, et une autre du sud-est au nord-ouest. Leurs sommets les plus élevés se couvrent de neige dans le mois de mai; il y a beaucoup de ruisseaux et plusieurs lacs. Sur le flanc des montagnes, notre naturaliste vit une couche horizontale de charbon de terre dont la plus grande épaisseur ne surpassait pas trois pieds et demi, mais qui s'étendait sur une longueur de plus de 200 toises; elle reposait sur du grès, et était couverte d'un schiste brun-foncé. Il trouva aussi dans les rochers de beaux morceaux d'hématites de couleur rouge bronzée et du tripoli. Les forêts sont très-épaisses, et il est difficile d'y pénétrer; elles offrent un grand nombre d'arbres très-élevés, et d'autres de grandeur médiocre qui croissent avec vigueur, malgré l'ombrage que leur portent des pieds énormes d'*eucalyptus globulus*. Près de la baie des rochers où nos navigateurs s'arrêtèrent, est un lac situé dans une vaste plaine qui abonde en pélicans].

Mœurs et usages. [Les habitans de Van-Diémen ne s'enfuirent point à l'approche des Français, comme ceux de la baie de Legrand, ils se montrèrent doux et affables. Les femmes et les hommes vont également nus, ou couverts d'une peau de kanguroo. Ils ont les cheveux laineux, et se laissent croître la barbe; la mâchoire supérieure s'avance, dans les enfans, beaucoup au-delà de l'inférieure; mais s'affaissant avec l'âge, elle se trouve, dans l'adulte, à peu près sur la même ligne. Ils ont aussi, comme les naturels de la Notasie, les cuisses, les jambes et les bras très-maigres. Leur peau n'est pas d'un noir très-foncé; mais pour la faire paraître plus qu'elle ne l'est en effet, ils se couvrent de poussière de charbon, principalement les parties supérieures du corps. Il ne leur

manque aucune dent, et l'usage de s'arracher deux des incisives supérieures ne paraît pas s'être introduit chez eux. Ils mangent des moules, des huîtres, des lepas, des homards, des crabes qu'ils font griller; ce sont les femmes qui sont principalement chargées du soin de procurer la nourriture et de la préparer. Ils ne paraissent pas avoir de chefs: chaque famille semble vivre dans une parfaite indépendance; mais les enfans témoignent une grande subordination pour ceux qui leur ont donné le jour, et les femmes en agissent de même envers leurs maris, qui les accablent de travaux. Ils paraissent tous ignorer l'usage de l'arc. Ceux de la baie de l'Aventure ont le corps tatoué, et leurs cheveux sont saupoudrés d'ocre. Les femmes sont gaies et folâtres; mais, d'après le récit de Péron, on ne doit communiquer avec les hommes qu'avec précaution, et ils se sont montrés, envers lui et ses compagnons, défians, ingrats et perfides. Quelquefois des arbres creusés au moyen du feu jusqu'à la hauteur de six à sept pieds, leur tiennent lieu d'habitation. Ils brûlent leurs morts et en renferment les cendres dans un tombeau construit avec des branches d'arbres (*a*)].

Aspect des côtes. Comme la terre de feu, celle de Van-Diémen présente un front âpre et prononcé aux régions glacées du pôle austral; comme elle aussi, l'on voit que son étendue au midi a dû être beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. A une élévation extraordinaire ses côtes joignent une irrégularité de formes qui les placent au rang des spectacles les plus grands et les plus imposans de la nature.

(*a*) La Billardiere, *Voyages*, t. II, p. 11-16, etc.—Collin's *Account of the english Colony, in new Southwales*, seconde édition, p. 478. — Péron, *Voyage aux Terres Australes*, t. I, p. 207 à 360.

POLYNÉSIE.

Situation et étendue de la Polynésie.— Enumération des différentes contrées qui la composent.

Nous avons indiqué les limites de cette grande division dans notre Introduction à l'Océanique. Une ligne tirée vers le nord par le 128e degré de longit. à l'est de Paris, laisse dans l'Archipel oriental les Philippines séparées, par une vaste mer, des îles Pelew les plus occidentales de la Polynésie. Il y a cependant encore quelques petites îles au sud-ouest. Vers le 20 deg. de lat. nord, la ligne de démarcation se forme au nord-est de manière à renfermer l'île de *Todos-los-Santos*, et celle de *Rica-de-Plata*. De là elle s'avance vers l'est pour comprendre les îles Sandwich, passe au sud vers le 120e deg. de longit. ouest, jusqu'à ce qu'elle atteigne la latit. méridionale de 50 degrés, où elle tourne à l'ouest, et va rejoindre la limite de l'Australasie.

En attendant que de nouvelles découvertes améliorent la géographie de la Polynésie, nous la diviserons ainsi qu'il suit :

1° Les îles Pelew ;

2° Les îles des Larrons, formant une chaîne qui se dirige au nord ;

3° Les Carolines, autre chaîne dont peut-être les îles Pelew sont la suite. Cette division comprend aussi les Pescadores et les Mulgraves.

4° Les îles Sandwich ;

5° Les Marquises ;

6° Les îles de la Société, nommées ainsi en l'honneur de la Société royale de Londres, et l'Archipel Dangereux.

7° Les îles des Amis, comprenant aussi le groupe des Fidji et celui des Navigateurs.

On trouve d'autres îles éparses qu'il serait difficile de rattacher à des groupes ; mais elles sont peu importantes.

CHAPITRE PREMIER.

ILES PELEW OU ILES PALAOS.

Situation, — Mœurs et usages.— Nom.— Date de la découverte.— Géographie naturelle.

[Ce groupe est situé au 132e degré de longit. à l'orient de Paris, et au 5e et demi de latitude nord.]

On a une relation agréable et intéressante de ces îles, composée par

M. Keate, sur les mémoires du capitaine Wilson, qui y fit naufrage en 1783. Cet écrivain ingénieux a sans doute embelli son sujet; mais il en résulte toujours que les habitans des îles Pelew sont un peuple aimable, gai, et encore dans l'innocence des enfans de la nature.

Ils sont bien faits, et d'une taille au-dessus de la moyenne. Ils ont un teint plus foncé que celui qu'on appelle cuivré; mais ils ne sont pas noirs, et ils ont des cheveux longs et flottans. Les hommes vont nus; les femmes portent deux petits tabliers, ou plutôt des franges faites avec la fibre de l'enveloppe de la noix de coco. Les deux sexes se tatouent et se teignent les dents en noir. Il ne paraît pas qu'ils aient aucune idée de religion, quoiqu'ils pensent que l'ame survit au corps. Ils sont doux, affables, industrieux, et cette petite tribu, ainsi que les Otahitiens, font exception aux résultats ordinaires qu'offre la vie sauvage. Leur langage paraît être dérivé du malai, répandu dans les nombreuses îles de ces mers. La polygamie est chez eux en usage; mais ils ont rarement plus de deux femmes. Ils ont des lieux de sépulture, et ils enterrent leurs morts avec une solennité religieuse. Ils mettent des pierres horizontales sur leurs tombeaux, afin d'empêcher qu'ils ne soient profanés.

Le gouvernement est entre les mains d'un roi, lequel a sous lui des *rupacks* ou chefs, qui forment une sorte de noblesse. Tout le territoire appartient en propre au souverain. Ses sujets n'ont que des propriétés mobilières, comme un canot, des armes. des meubles grossiers, etc. Nos oiseaux de basse-cour existent chez ces peuples, dans les bois et dans l'état sauvage. Les naturels les négligeaient avant que les Anglais leur eussent appris le parti qu'on pouvait en tirer pour la subsistance. Le poisson est leur principale nourriture. Ils font une sorte de confiture avec la canne à sucre, qui paraît indigène dans ces îles. Leur principale boisson est le lait de la noix de coco. Ils se lèvent avec le jour, et prennent aussitôt un bain à l'eau froide. Leurs maisons sont établies sur de larges pierres élevées d'environ trois pieds de haut. Elles sont construites de planches et de bambous. Le foyer est au milieu. Ils ont de vastes salles pour leurs assemblées. Leurs meilleurs couteaux sont faits avec des coquilles de moule, ou avec du bambou fendu. Ils fabriquent des vases ovales en poterie grossière. Leurs meubles et leurs instrumens ressemblent à ceux d'Otahiti. Leurs armes sont des piques, des dards et la fronde. Leurs canots sont faits de troncs d'arbres, avec des ornemens assez propres.

Le nom de Pelew ou Pélou est seulement celui de la capitale d'une des îles, nommée Coroura.

A peine quelque Européen avait-il abordé dans ces îles, quand le capitaine Wilson prit terre à Oloulong : cependant la première décou-

verte de ces îles date de l'an 1710, et non de 1722, comme l'a cru M. Keate. Elles sont d'une élévation moyenne et bien boisées. Un ressif de corail en rend l'accès difficile. On n'y trouve aucune espèce de grains, et point d'autres quadrupèdes que des rats et trois ou quatre chats domestiques, vraisemblablement amenés à terre après quelque naufrage; mais il y a beaucoup d'oiseaux, de pigeons et de volailles sauvages. L'ébénier croît dans les forêts de ces îles. L'arbre à pain, le cocotier, la canne à sucre et le bambou s'y trouvent en abondance (1).

CHAPITRE II.

ILES DES LARRONS.

Ou îles Marianes, Gam, Tinian, l'Assomption. — Iles de Magellan. — Rocher de Loth.

Iles des Larrons. Magellan découvrit ces îles en 1521. Il leur donna le nom d'îles des Larrons, à cause du penchant des naturels pour le vol et de leur adresse à l'exécuter. [Ce groupe se dirige du nord au sud entre le 10e et le 21e deg. de latit. nord, et vers le 142e deg. de longit. à l'orient de Paris.]

D'après la relation que le jésuite Gobien a publiée de ces îles, nommées aussi îles Marianes, il paraît qu'avant l'arrivée des Espagnols les naturels se croyaient les seuls hommes de la terre. Quand les Espagnols et les Hollandais y abordèrent, ils les prirent pour des frères chez qui l'usage de la langue guamoise s'était perdue. Par le teint, les mœurs et le gouvernement, ils ressemblent aux Tagals, ou habitans des Philippines. Ces îles étaient alors très-peuplées. Dans 40 lieues de circuit, *Guam* comptait alors 30,000 habitans; [mais elle est aujourd'hui dépeuplée, et possède au plus 1500 individus (*a*)].

C'est sous Philippe IV que ces îles prirent le nom d'*îles Marianes*, en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche. La plus grande est celle de *Guam;* mais celle de *Tinian* est devenue plus célèbre par la description romantique que l'on en a faite dans le voyage de l'amiral Anson. Les navigateurs qui y ont abordé par la suite n'en ont pas fait les mêmes éloges. Anson y rencontra une grande quantité de bétail : il était entièrement blanc, à l'exception des oreilles qu'il avait noires. Il est vraisemblable qu'il avait été importé par les Espagnols pour l'usage de la garnison de Guam. Il croît aussi dans ces îles des orangers, des limoniers, des co-

(1) Keat's *Account of Pelew Islands*, p. 220-318-342, édit. in-8°. London, 1789. —*Lettres édifiantes*, t. xv, p. 321, in-12. Paris, 1781.—*Hist. gén. des voyages*, t. xv, p. 72. (*a*) Beatring, *Essai hist. et géog. sur les îles Marianes*, dans les *Annal. des voyages*, t. IX, p. 265.

cotiers ; enfin l'on y trouve le célèbre arbre à pain. Les Espagnols y ont introduit la culture du coton. On sait que ces îles leur appartenaient, et qu'ils y avaient un gouverneur assisté de 200 soldats du pays.

Elles sont au nombre de douze ou quatorze, dont trois ou quatre seulement ont été visitées par des Européens. Les pirogues volantes des naturels sont faites d'une manière si ingénieuse, que Pigafetta et Anson en furent frappés. Ils en parlent comme de modèles de construction. [D'après le voyage de La Pérouse, il semble que quelques-unes de ces îles sont volcaniques. Ce navigateur visita celle de l'*Assomption*.]

Iles de Magellan. Au nord des îles des Larrons, il s'en trouve plusieurs autres petites qui s'étendent jusqu'à *Todos-los-Santos*, au 30e degré de latitude. Celles qui sont plus au nord appartiennent au Japon. [Ces îles pourraient donner lieu à une division distincte ; et comme Magellan paraît avoir découvert l'île Samar, une des principales d'entre elles, on pourrait leur donner le nom d'îles de *Magellan*. On les a aussi nommées îles Gani et îles des Volcans.]

Il faut ranger parmi les fables japonaises ce que quelques auteurs racontent des îles d'Or et d'Argent. Elles ne méritent pas plus d'attention que quelques autres, éparses dans l'océan au nord des Carolines (1).

Rocher de Loth. C'est dans ces mers que se trouve le rocher énorme, appelé Femme de Loth. Il est situé sous le 29e deg. 50 min. de lat. septentrionale, et sous le 140e deg. 23 min. de long. orientale. Il s'élève presque perpendiculairement en forme de pyramide, à la hauteur de près de 350 pieds. Les flots viennent se briser contre lui avec fureur, et se précipitent avec un bruit épouvantable au fond d'une caverne creusée dans celui de ses flancs qui est au sud-est.

CHAPITRE III.

ILES CAROLINES.

Population primitive. — Hogoleu. — Yap. — Groupes d'îles à l'Orient. — Iles Pescadores et îles Mulgraves.

Iles Carolines. Ces îles forment le groupe le plus considérable, ou plutôt la chaîne la plus étendue de toutes celles de l'océan Pacifique. Elles se dirigent de l'est à l'ouest depuis le 143e degré de long. jusque vers le 175e, en y comprenant les îles Mulgraves. Elles furent découvertes par les Espagnols en 1686, et nommées Carolines, en l'honneur de Charles II, alors roi d'Espagne. Elles sont au nombre de trente, et très-peuplées, à l'exception de trois, qui ne sont point habitées. Les naturels ressemblent

(1) *Supplément* de De Brosses, t. II, p. 392. — Gobien, *Hist. des îles Marianes.*

à ceux des Philippines : ils se nourrissent principalement de poisson et de noix de coco. Suivant les lettres des Jésuites, chacune de ces îles avait son chef particulier, mais toutes reconnaissaient un souverain qui faisait sa résidence à Lamurec. Ces peuples croient à des esprits célestes qui descendent pour se baigner dans le lac sacré de Fallalo; mais ils n'ont ni temples, ni idoles, ni aucune apparence de culte. Quelquefois ils jettent leurs morts à la mer; d'autres fois ils les enterrent et environnent le tombeau d'un mur de pierre. On dit que ceux d'Yap adorent une sorte de crocodile, et qu'ils ont des magiciens. La polygamie leur est permise. Le tamul, ou chef de la grande île d'Hogoleu, avait neuf femmes. La punition des criminels consiste à être bannis d'une île dans une autre. Il ne parait pas qu'ils aient d'instrumens de musique; mais leurs danses sont accompagnées de chants. Les seules armes qu'ils aient sont des lances, auxquelles un os pointu sert de hampe. Jusque dans ce coin reculé du globe on trouve des nègres esclaves. On dit que dans une ou deux de ces îles le sang est mêlé. Vingt-neuf Espagnols y ont été laissés; il est vraisemblable qu'ils s'y seront mariés. Les habitans d'*Uloa* passent pour les plus civilisés, et ressemblent beaucoup à ceux des îles Pelew.

La plus considérable des Carolines est Hogoleu : elle a 77 milles de longueur, sur une largeur de 35 milles. Yap, à l'extrémité occidentale de la chaîne, tient le second rang; mais sa grandeur est tout au plus le tiers de la première (1).

Iles Mulgraves. On a découvert à l'extrémité orientale quelques petits groupes qu'il faut ranger parmi ceux de la même chaîne : tels sont les îles des Pescadores et des Muskittos; mais le groupe des Mulgraves qui se dirige du nord au sud, entre le 10e degré de latitude nord et le 2e de latitude sud-est, est assez considérable pour former une division à part, s'il était mieux connu.

CHAPITRE IV.

ILES SANDWICH.

Decouvertes, situation, nom. — Mœurs et usages. — Gouvernement. — Climat. — Animaux.

Découvertes et situation, nom. Ces îles furent découvertes par le célèbre Cook. [Ce groupe se dirige du nord-ouest au sud-est entre le 19e et le 24e degré de latitude, et le 91e et 203e degré de longitude, à

(1) De Brosses, t. II, p. 58. *Supplément*, p. 443. *Ibid.* p. 486. — *Hist. génér. des voyages*, t. XV, p. 81.

l'orient de Paris.] L'île d'Owhyhée est la plus considérable des Sandwich. Elle a 240 milles de circuit. La mort de Cook, qui y fut tué par les naturels, le 14 février 1779, lui a valu une funeste célébrité. Cook donna à ces îles le nom de Sandwich, par reconnaissance pour le comte de Sandwich, qui prit un vif intérêt à ses travaux. Les naturels y sont plus bruns qu'à Otahiti. S'ils ont à se reprocher la mort de Cook, ce ne fut pas du moins un effet de férocité naturelle, mais la suite d'un premier mouvement de vengeance, qui pourtant n'était pas fondée.

Mœurs et usages. Ces peuples portent leur chevelure quelquefois lisse, d'autres fois frisée comme en Europe. Leur nez est un peu aplati par par le bout; ce qui peut provenir de leur manière de saluer, qui consiste à se presser le nez l'un contre l'autre. Le capitaine King les peint comme un peuple doux et bienveillant, moins léger que celui d'Otahiti, et moins orgueilleux que celui des îles des Amis. Ils ont même fait quelques progrès dans l'agriculture et les manufactures. Cependant ils sacrifient encore des victimes humaines; mais, autant du moins qu'on peut le savoir, ils ne les mangent pas comme font les habitans de la Nouvelle-Zélande. Ils ne se rasent point la barbe : hommes et femmes ont, pour chasser les mouches, une sorte d'éventail fait de la fibre du coco, ou de longues plumes. Comme les autres peuples de la Polynésie, ils se tatouent le corps. Cet usage est tel, que les femmes se tatouent même le bout de la langue. Ils ont pour vêtement une pièce d'étoffe grossière, appelée *maro*, préparée comme à Otahiti. Ils se la passent entre les cuisses et l'attachent autour des reins. Dans les combats, une natte tissue soigneusement, qu'ils se jettent sur les épaules, leur sert de cotte d'armes. Dans les grandes cérémonies, les chefs sont vêtus d'habits de plumes fort brillans, et travaillés avec beaucoup d'art. Ils se nourrissent de poisson, d'ignames, du fruit du bananier, de cannes à sucre. Les grands se régalent avec du sanglier ou de la chair de chien. Les femmes ne portent qu'une écharpe légère. Leurs cheveux sont coupés par derrière et relevés par devant.

Gouvernement. L'autorité réside dans un chef suprême, nommé Eri-Tabou. S'il meurt, on honore ses funérailles par le sacrifice d'un ou deux de ses domestiques. Les chefs inférieurs sont appelés Erei, et tiennent le premier rang. Les propriétaires forment la seconde classe, les ouvriers la troisième. Ces rangs paraissent héréditaires. A l'exception des sacrifices humains, qui y sont très-fréquens, les autres rits religieux ressemblent à ceux des îles de la Société, que nous décrirons en parlant d'Otahiti.

Climat. Le climat des îles Sandwich est plus tempéré que celui des îles d'Amérique, situées sous la même latitude. A Owhyhée, les nuages, arrêtés par les montagnes, produisent des pluies intérieures qui n'ont

pas lieu sur les côtes. En général, les vents viennent de l'est, et l'on y est rafraîchi par une brise régulière de terre et de mer.

Animaux. Les quadrupèdes, ainsi que dans toute la Polynésie, y sont en petit nombre. On n'y a aperçu que des porcs, des chiens et des rats; mais les oiseaux y sont en grand nombre. On compte parmi eux de gros pigeons blancs, des pluviers sifflans, des chouettes et une sorte de corbeaux. L'arbre à pain s'y trouve en abondance, et les cannes à sucre y sont d'une grosseur prodigieuse (1).

CHAPITRE V.

ILES MARQUISES.

Noms, situation, étendue. —Mœurs et usages. —Animaux. —Noa-Beva.

Ces îles furent découvertes par Mendana. Il leur donna le nom de Marquises, en l'honneur de don Garcia de Mendoza, marquis de Caniente et vice-roi du Pérou. C'est pourquoi elles sont aussi appelées îles Mendozes. [Elles sont situées vers le 218e degré de longitude à l'orient de Paris, et entre le 10e et le 13e degré de latitude nord.] La plus connue des Européens est celle d'Ohittahoo, au sud d'une plus considérable, nommée Ohevahoa. Cook visita ces îles en 1774. Le navigateur français Marchand y aborda en 1789. De toutes les relations de ces îles, la meilleure et la plus récente est celle des missionnaires anglais qui y prirent terre avec le capitaine Wilson, en 1797. Les habitans des Marquises l'emportent sur tous les autres insulaires par les belles proportions de leurs formes et la régularité de leurs traits. Sans l'habitude de se tatouer, qui leur couvre le corps de nombreuses taches noires, ils ne paraîtraient que basanés. La couleur de leurs cheveux est variée; cependant il n'y a point de roux parmi eux. Les femmes sont d'une beauté remarquable; elles se tatouent beaucoup moins généralement que les hommes. [Elles nagent avec une agilité surprenante, et entourées seulement d'une ceinture de feuillage.] Les cérémonies religieuses ressemblent à celles d'Otahiti. Il y a dans chaque district des morais, dans lesquels on enterre les morts sous de grandes pierres. Ces peuples révèrent un grand nombre de divinités. L'autorité des chefs n'est pas considérable; on n'y reconnaît point d'autres lois que la coutume. Il n'y a pas d'heure réglée pour les repas. Ils mangent cinq à six fois le jour, et quelquefois plus souvent. Les femmes y paraissent plus soumises aux hommes qu'à Otahiti. Leurs canots sont faits de bois

(1) De Brosses, t. 1, p. 251. —*Missionary voyage*, p. 145. London in-4°, 1799.

et de l'écorce d'un arbre très-souple. Ils ont depuis 15 jusqu'à 20 pieds en longueur. La proue, sculptée grossièrement, représente une figure humaine. Excepté les porcs, on n'y voit aucun quadrupède; mais il y a de la volaille domestique, et les bois sont remplis de plusieurs espèces de beaux oiseaux. Un missionnaire anglais y resta dans le louable dessein d'y faire cesser les massacres mutuels et les sacrifices humains. La plus grande des Marquises est Noa-Beva, qui a tout au plus moitié de l'étendue d'Otahiti. La multitude de petites îles éparses dans ces mers atteste la merveilleuse variété des travaux de la nature. La plus considérable de la Polynésie est Owhyhée, qui a 85 milles de longueur (1).

CHAPITRE VI.

ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Situation et étendue. — Otahiti, habitans, religion, gouvernement, productions, aspect du sol, climat, minéraux. — Ulitea, Iles Basses ou *Archipel Dangereux.— Ile de Pâques.*

Situation et étendue. On a plus écrit sur ces îles que sur aucune autre de la Polynésie. On peut comprendre sous le nom d'îles de la Société toutes celles qui se trouvent depuis le 175e deg. de long. occidentale, jusqu'à l'extrémité orientale de la Polynésie. Elles formeront ainsi un archipel composé de 60 à 70 îles, plus nombreux que celui des Carolines. Toutes ces îles sont généralement comprises entre le 10e et le 25e deg. de latitude sud.

Otahiti. L'île d'Otahiti l'emporte de beaucoup sur toutes les autres par sa grandeur. Elle a environ 100 milles de circonférence. Elle consiste en deux péninsules réunies par un isthme d'environ 3 milles de largeur. Suivant la carte de Cook, publiée de nouveau dans le Voyage des missionnaires avec quelques améliorations, l'île d'Otahiti est formée de deux montagnes, l'une plus grande et l'autre plus petite, réunies comme nous l'avons dit plus haut. Il n'y a d'habitations que sur les côtes, circonstance commune à toutes les îles de la Polynésie, dont les habitans se rapprochent des rivages, parce que le poisson est leur nourriture principale.

Près du sommet de la plus considérable des deux montagnes, est un lac curieux, de quelque étendue; mais il n'en sort aucune rivière: seulement il laisse échapper des ruisseaux qui, après un cours de quelques milles, vont se jeter dans l'Océan.

Habitans. Les Otahitiens sont d'une couleur olivâtre, tirant sur celle

(1) De Brosses, t. 1, p. 251.—*Missionary*, etc.

de cuivre. Les hommes, sans cesse exposés au soleil, ont le visage très-basané; mais les femmes n'ont qu'une teinte ou deux de plus que les jolies brunes européennes. Elles ont de beaux yeux noirs, des dents unies et blanches, la peau douce, les membres gracieusement proportionnés. Elles parfument et ornent de fleurs leurs cheveux d'un noir de jayet. Avec tant d'avantages, elles le cèdent en beauté aux femmes des Marquises. L'habitude qu'elles contractent dès l'enfance de s'élargir le visage, de s'agrandir la bouche et de s'aplatir le nez, leur donne un air masculin qui gâte leurs charmes naturels. Dans les voyages anglais et français, les gravures les représentent avec de belles têtes grecques, formées d'après les plus belles proportions académiques. Il est certain que tout cela n'existe que dans l'imagination des artistes. Les chefs sont d'une taille plus haute que celle du peuple. Il en est peu qui aient moins de six pieds. La force et la stature devant être un des principaux objets de distinction dans les premiers âges des sociétés, sans doute ces avantages, que l'aisance et une meilleure nourriture leur ont conservés, auront valu un rang distingué aux ancêtres de ceux d'aujourd'hui, à qui il sera passé par héritage. L'habit des deux sexes est presque le même, excepté que les hommes portent le *maro*, pièce d'étoffe qui enveloppe la taille et se passe entre les cuisses. Une autre pièce oblongue, percée pour le passage de la tête, pend devant et derrière; une troisième se drape sur le milieu du corps, et une sorte de manteau carré se jette par-dessus tous ces vêtemens. Les deux sexes portent des guirlandes de fleurs et des plumes. Les femmes font usage d'une sorte de bonnet fait de feuilles de cocotier. Elles accouchent aisément. Les enfans savent nager aussitôt que marcher. Ces peuples ont une langue douce et harmonieuse; c'est l'italien de la mer Pacifique: leur voix moelleuse et tendre lui prête encore un charme nouveau. Quoique grossières encore, leurs manufactures étonnent et prouvent beaucoup d'industrie. Leurs habitations ont 18 pieds de long et sont garnies de quelques meubles, tels que des baquets, des paniers, des nattes et un large coffre.

Religion. Ils ont un grand nombre de divinités. Chaque famille a son *tae*, ou esprit gardien, à qui elle rend un culte au moraï; c'est ainsi qu'on nomme leur temple: mais ils reconnaissent une divinité supérieure, qu'ils nomment Fwhanow-Po, ou Fils de la Nuit. Ce peuple, plein de bienveillance, ne peut se persuader qu'il puisse y avoir une punition dans une autre vie. Ils en regardent la simple idée comme le plus monstrueux effort de la méchanceté humaine. Ils admettent cependant l'immortalité de l'ame, et différens degrés de béatitude future, proportionnés aux vertus et à la piété. Ils ont un grand nombre de tahouras ou prêtres, qui jouissent de beaucoup de crédit; mais, dans certaines occasions, les chefs exécutent eux-mêmes les cérémonies reli-

gieuses. Les hommes qu'ils immolent ne sont ordinairement que des criminels. On leur ôte la vie pendant le sommeil; exemple singulier de superstition féroce, mêlé à des sentimens d'une pitié compatissante et d'humanité. Les femmes n'ont point entrée aux moraïs, mais jamais on n'en sacrifie comme aux îles des Amis.

Gouvernement. Le gouvernement d'Otahiti est monarchique et héréditaire. La cérémonie du couronnement se fait avec une grande pompe; mais c'est une des occasions où l'on trouve l'usage des sacrifices humains; et le premier hommage des chefs de chaque district est de présenter à leur nouveau souverain les yeux des victimes qu'ils ont amenées. Le roi n'entre dans aucune maison particulière; sa seule présence la rendrait sacrée, et par là même inhabitable pour tout autre que lui ou les gens de sa suite. La terre que ses pieds ont touchée devient sa propriété; aussi ne marche-t-il presque jamais. C'est une marque distinctive de sa dignité d'être porté sans cesse sur les épaules d'un homme. Les chefs de district exercent, chacun dans leur ressort, une autorité absolue, et reconnaissent cependant la suzeraineté du roi, auquel ils sont obligés de prêter leur secours quand ils en sont requis. Des officiers inférieurs nommés tattiras sont également revêtus d'une portion de puissance aussi entière quant aux droits qu'elle leur donne, mais plus bornée quant au territoire. Les Mahanounes composent la classe des laboureurs et des ouvriers. Ils sont serfs, avec la liberté toutefois de changer de maîtres, et de transporter leur résidence d'un district à un autre. Les toutous sont les domestiques. On appelle touti ceux qui servent les femmes. Ces derniers sont exclus de toute cérémonie religieuse. La dernière de toutes les classes est une race d'hommes regardés comme infâmes. On les désigne sous le nom de mahous. Ils sont remarquables par leur affectation à imiter les femmes, soit dans leurs manières, soit dans le son de voix, soit dans leur habillement. Une société connue sous le nom de l'arréroy peut passer pour une espèce d'ordre, ou de réunion assez semblable à notre franc-maçonnerie. Ses membres jouissent d'une haute considération. Peu d'entre eux se marient, et leurs lois leur ordonnent de mettre leurs enfans à mort. Ils sont tous soldats, et la nécessité d'entretenir un corps de guerriers paraît avoir été le but de cette institution. Les Otahitiens connaissent le droit de propriété, mais non l'usage des titres. Chacun sait ce qui lui appartient, et nul d'entre eux ne pourrait, sans s'exposer à l'infamie, tenter d'usurper la terre de son voisin. Chez ce peuple, comme parmi toutes les nations peu civilisées, la force est de toutes les qualités la plus considérée. La naissance d'un enfant est le sujet d'une infinité de cérémonies qui prouvent l'espoir que l'on fonde sur son utilité future. La vieillesse, au contraire, est méprisée, parce que l'on n'a plus

rien à en attendre; et le rang même ne peut rendre une considération que l'âge a fait perdre.

Usages et coutumes. L'hospitalité et la générosité sont des vertus communes à toutes les classes. L'usage de se toucher le nez en s'abordant est la forme de leur salut. Ils ne se découvrent que devant leurs chefs, et encore les hommes et les femmes, vêtus ou coiffés à la mode européenne, sont-ils dispensés de cette formalité. La tête est regardée comme une partie sacrée. Ils ne la chargent jamais d'aucun fardeau, et ce serait leur faire une injure que d'y porter la main lorsqu'ils taillent leurs cheveux; ils enterrent avec soin dans les moraïs la partie coupée.

Productions. Comme dans toutes les îles de la Polynésie, les principaux animaux de ces contrées sont des porcs. Il y a aussi des chiens et de la volaille. L'arbre à pain y abonde. Le pays est enrichi de vastes plantations de cocotiers et de bananiers. Les mers fourmillent de poissons. Les habitans entendent parfaitement l'art de la pêche. Leurs pirogues ont des agrès; quelquefois ils en attachent deux ensemble.

Aspect du sol. — Climat, minéraux. Quoique les îles des Amis paraissent plus avancées dans la civilisation, et que les femmes des Marquises l'emportent en beauté sur celles d'Otahiti, cependant les Otahitiens ont tant de douceur et d'affabilité dans leurs manières; leur île, rafraîchie par de nombreux ruisseaux, est d'une beauté si romantique, elle offre une végétation si riche, qu'elle mérite la préférence sur toutes les autres de la Polynésie. Nous avons dit que l'île d'Otahiti consistait en deux montagnes. Elles sont entourées d'une bordure de terres basses, qui s'étend depuis le rivage jusqu'à la naissance des collines. Quelquefois cette bordure a un mille de largeur; dans d'autres endroits, les rochers sont suspendus sur les flots. Le sol des terres basses et celui des vallées qui coupent la chaîne sont d'une fertilité remarquable; c'est un riche limon noirâtre. Lorsque les vents alisés soufflent vers le sud, il pleut de ce côté de l'île. La partie septentrionale est moins sujette à des pluies fréquentes et violentes. Dans cette partie, la récolte de l'arbre à pain commence vers le mois de novembre, et dure jusqu'à la fin de janvier. Dans la partie du sud, elle commence souvent en janvier, et finit en novembre. Au pied des montagnes, le riche limon des terres basses se change en veines d'argile ou de marne de différentes couleurs. Au-dessous est un grès tendre et grisâtre. On y rencontre aussi en abondance du basalte d'un grain très-fin, dont les naturels font leurs outils. On a observé dans les ruisseaux du verre volcanique, ou pierre obsidienne, et des pierres-ponces, indices certains de l'existence d'un ancien volcan. Le lac dont nous avons parlé plus haut pourrait bien en avoir été le cratère. On dit qu'on n'en trouve point le fond. Le principal port de l'île est Matavai, dans la partie septentrionale. Il en

est au sud-est un autre également sûr : on le nomme Langaras.

L'île la plus considérable après Otahiti est Ulitea; toutes les autres de ce groupe sont beaucoup plus petites, et n'offrent rien qui doive obtenir place dans une description générale (1).

Iles Basses ou *Archipel Dangereux*. A l'est des îles de la Société, ce qu'on appelle sur nos cartes les Iles Basses ou l'Archipel Dangereux, s'étendent du nord-ouest au sud-ouest depuis le 210e deg. de longit. jusqu'au 212e, et entre le 13e et le 23e deg. de latitude sud. On distingue dans ce groupe l'île de Toukea, visitée par Cook. D'autres ont été découvertes par Roggewym, Marchand et Bougainville.

Ile de Pâques. Quoique l'île de Pâques, nommée aussi Téapi, soit entièrement détachée, et à une distance très-considérable de celles dont nous venons de parler, nous l'y joindrons par forme de supplément. Il nous paraît en effet plus convenable de la classer dans la Polynésie, que d'en traiter à l'article de l'Amérique méridionale. On croit qu'elle a été vue pour la première fois en 1786 par Davis. Cook et La Pérouse y ont abordé. Elle a la forme d'un triangle, dont le plus long côté a environ 25 milles. Quelques indices semblent prouver qu'il y a eu autrefois un volcan. Les moraïs ou lieux de sépulture y sont d'une construction singulière : c'est une plate-forme dans laquelle sont élevées de grosses masses, grossièrement taillées en bustes. Quelques-unes ont jusqu'à quinze pieds de haut. La matière principale employée à cet usage est une lave rouge, légère et très-poreuse. On trouve à peine un arbre au-dessus de dix pieds dans l'île de Pâques; elle n'est arrosée d'aucun ruisseau; le peu d'eau qui s'y rencontre est retenu dans le creux des rochers. Les habitans néanmoins sont très-industrieux; ils ont des plantations de bananiers et de mûriers à papier, dont ils font de l'étoffe. Ils cultivent la patate et l'igname; ils ont le langage et les traits des autres naturels de la Polynésie (2).

CHAPITRE VII.

ILES DES AMIS ET DES NAVIGATEURS.

Situation et étendue. — Iles des Amis. — Iles Fidji. — Iles des Navigateurs.

Situation et étendue. Cette division s'étend principalement du sud-ouest au nord-est. Elle renferme trois groupes principaux : celui des îles des Amis, les îles Fidji, celles des Navigateurs, et quelques autres îles détachées, situées au nord et au sud. [Toutes ces îles se trouvent, en

(1) *Missionary voyage*, p. 315, 327.—Forster, *obs.* 21. (2) *Voyage de La Pérouse.*—Forster, *obs.* 19.—Dalrymple's *collection*, t. II, p. 75.

général, placées entre le 173e et le 190e degré de longit. à l'orient de Paris, et entre le 10e et le 25e deg. de latit. sud.]

Iles des Amis. Les îles qui forment le groupe le plus méridional furent nommées îles des Amis par Cook, à cause des dispositions amicales qu'il y rencontra. Elles avaient été découvertes par Tasman en 1643, et il avait donné le nom d'Amsterdam à la principale île de ce groupe, appelée aujourd'hui par les naturels Tongatabou. La relation de cet ancien navigateur se rapporte avec celle de Cook et des autres voyageurs modernes. Les habitans de ces îles, par la gravité de leur maintien, offrent une sorte de contraste avec ceux d'Otahiti. Le pouvoir de leurs chefs approche plus du despotisme. Leurs propriétés étant plus assurées, il en est résulté parmi eux plus d'activité et d'industrie. Du reste, les mœurs, les usages et les traits de la figure sont à peu près les mêmes qu'à Otahiti. Les chefs cependant y sont d'une taille moins haute.

Tongatabou. On trouve dans le Voyage des missionnaires anglais une bonne carte de Tongatabou. Il paraît que cette île consiste sur-tout dans des plaines parfaitement cultivées, et couvertes de clos défendus par des haies de jonc de six pieds de haut, entre lesquelles on a ménagé un grand nombre de chemins. Cet ensemble forme un tableau d'industrie qui pourrait faire honte à plus d'une nation qui se prétend civilisée. Tongatabou n'a que seize milles de longueur sur environ huit dans sa plus grande largeur. Au nord est une lagune qui, avec quelques îles, forme un port passable. On trouve, dans l'île, des cochons, du fruit de l'arbre à pain, des cocos et des ignames. Quoique les guerres soient moins fréquentes aux îles des Amis qu'à celles de la Société, on sacrifie pourtant à Tongatabou un grand nombre de victimes humaines; et, malgré leurs idées sur la propriété, les habitans ne se font aucun scrupule de voler les étrangers. Quelques missionnaires eurent la charité de rester parmi eux pour les instruire dans quelques-uns des arts utiles: malheureusement les rats désolèrent les plantations de végétaux européens. Ces animaux destructeurs, avec des cochons, des chiens, des guanos, formaient les seuls quadrupèdes de l'île, avant que, dans le voyage qu'on y fit en 1797, on y eût laissé des chats. Les moraïs y sont appelés *Fiatoukas*. Ce sont de grandes terrasses auxquelles on monte par des marches de roches de corail. L'édifice est construit de la même matière.

Iles Fidji. Au nord-ouest sont les îles de Fidji, sujettes de Tongatabou, suivant le rapport des missionnaires anglais.

Iles des Navigateurs. D'après le récit de La Pérouse, il paraîtrait que les îles découvertes par Bougainville en 1768, et nommées par lui îles des Navigateurs, parce que les habitans avaient un grand nombre de pirogues, sont loin d'être les moins importantes de ce groupe considérable. A Maouna, l'une de ces îles, le capitaine de Langle, le naturaliste

Lamanon, et neuf personnes de l'équipage, furent massacrés, parce que, dans les présens de grains de verre faits aux chefs, quelques-uns avaient été oubliés. D'après la carte de La Pérouse, il parait que Pola, nommée aussi Oteewby, la plus grande de ces îles, a environ 37 milles de longueur sur la moitié en largeur. Elle est donc plus grande que Tongatabou, mais moindre qu'Otahiti. L'ordre de grandeur et de position de l'ouest à l'est, appelle ensuite Oyolava ou Oahtooha, Maouna ou Tootoullah, et Opoun ou Toomahlouah. Si les calculs de La Pérouse ne sont point exagérés, les îles des Navigateurs, par leur fertilité et leur population, forment l'archipel le plus important que l'on ait encore découvert dans la Polynésie méridionale. A Maouna, les frégates se virent environnées de 200 pirogues pleines de provisions de toute espèce. Les femmes étaient très-jolies et fort libres; les hommes d'une haute stature, vigoureux et féroces [illegible] qui semblait leur inspirer du mépris pour la petite taille des Français. Les villages sont délicieusement situés au milieu de riches vergers sans culture; leurs cabanes sont très-propres, ornées de colonnades grossières, et couvertes de feuilles de cocotier. L'île abonde en cochons, en chiens et en oiseaux; elle produit l'arbre à pain, le cocotier, le bananier, le guava et l'oranger. Les habitans faisaient peu de cas du fer et des étoffes; ils n'estimaient que les grains de verre. Suivant La Pérouse, l'île d'Oyolava est au moins égale à Otahiti en beauté, en étendue, en fertilité et en population. Il prétend que cette île, avec celles de Pola et de Maouna, contient 400,000 hab. (1); mais ces calculs paraissent exagérés. Il n'est pas probable qu'il y ait plus de 300,000 habitans dans l'Australasie et la Polynésie. L'abondance des vivres y est telle, qu'à Mahouna, en 24 heures, on se procure 500 cochons et une immense quantité de fruits. Les naturels d'Oyolava sont d'une taille haute. Cette île a un village, qui est peut-être le plus considérable de la Polynésie; la fu[illegible] qui s'en élevait l'aurait fait prendre pour une ville, et la mer était couverte de pirogues. Tout féroces que paraissent ces insulaires, ils sont extrêmement industrieux. Avec de simples outils de basalte, ils polissent dans une assez grande perfection des ouvrages en bois. Non seulement ils ont des étoffes d'écorces d'arbre, mais ils en fabriquent encore avec de la filasse, tirée probablement d'un lin qui ressemble à celui de la Nouvelle Zélande. Un naturel des Philippines, qui était à bord du vaisseau français, entendait leur langue, dérivée du malais, langue répandue, comme nous l'avons déjà dit, dans toute la Polynésie.

Les îles des Navigateurs sont couvertes d'arbres fruitiers de toute espèce, et de bois peuplés de pigeons et de tourterelles. Un des amusemens des naturels est de les apprivoiser.

(1) La Pérouse, t. III, p. 106.—*Miss. voy.*—Forster, *obs.*, p. 219.

FLORE DE L'OCÉANIQUE,

Ou végétaux de l'Archipel austral, de l'Australasie et de la Polynésie.

Nous avons parlé des végétaux propres à l'Indostan et à la presqu'île au-delà du Gange. Ils composent en grande partie la flore de ces archipels nombreux, connus sous le nom de Philippines, de Moluques, d'îles de la Sonde, etc., que l'on peut regarder comme une grande et importante dépendance du continent indien. Ces îles étant situées directement sous l'équateur, ou s'étendant à 10 deg. environ au sud et au nord de la ligne, la végétation doit y être portée au plus haut point de perfection qui puisse résulter de l'influence combinée de la chaleur et de l'humidité. Un peuple guerrier et vigilant les habite; leur climat est funeste à la santé des Européens, et l'on s'est contenté d'y faire quelques établissemens de commerce sur les côtes : aussi sommes-nous dans une ignorance presque absolue des productions végétales de l'intérieur, parmi lesquelles il s'en trouve probablement plusieurs qui sont particulières à ces contrées, et qui demandent une plus grande intensité de chaleur que celles qui croissent dans les plaines de l'Indostan.

Parmi leurs productions connues, il faut ranger toutes les espèces de palmier des Indes orientales, tels que le cocotier, l'arèque, le sagou, le grand palmier à éventail, etc. : ils y croissent tous en abondance, et fournissent aux naturels, presque sans aucun travail, une nourriture et une boisson excellentes. On y trouve également les arbres fruitiers et les plantes qui enrichissent le continent voisin, comme le mango sucré, l'eugénie odorante, le tamarin qui appaise les ardeurs de la fièvre, le grenadier, l'oranger, le bananier, le gingembre, la canne à sucre, la turmérique, la pomme de pin, la patate douce, le riz, plusieurs espèces de haricots, des melons, des concombres, des gourdes, etc. Le bambou et les autres roseaux indigènes de l'Inde parviennent à une plus grande élévation dans les marais de Java et de Sumatra, que sur les bords du Gange. Enfin le bois de sandal, le calembac ou précieux bois d'aloës, le canari, dont l'écorce distille la gomme élemi, l'*annota*, la *cassia*, l'ébénier, plusieurs arbres à gommes, dont les usages et les noms même sont inconnus en Europe, se trouvent dans ces îles en un degré de perfection auquel ils ne parviennent point ailleurs.

La chaleur et l'humidité, propres aux îles de l'Inde, en font un climat particulièrement favorable à la croissance de ces plantes, que leurs qualités précieuses et leur parfum mettent au premier rang du règne végétal; c'est pour ainsi dire le pays natal des épices. Les deux espèces de poivre se trouvent dans ces îles dans l'état naturel et dans celui de culture. Sumatra et les îles voisines produisent la cannelle; le giroflier

sbonde dans les Moluques. On trouvait dans plusieurs la noix muscade, avant que la jalousie de la compagnie hollandaise eût restreint ces riches productions aux petites îles de Banda, dans le voisinage d'Amboine. Mais si cette partie du globe a l'avantage de produire les aromates les plus précieux, elle donne aussi naissance aux plus mortels poisons. L'île Célèbes produit le macassar, gomme funeste que distille une sorte de *rhus* ou *sumac*. Les naturels nomment *ipo* ou *upas* cet arbre, et d'autres également vénéneux, qui croissent dans la même île. Son poison est si subtil que, selon Rumphius, aucune plante ne peut vivre à la distance d'un jet de pierre autour de cet arbre. Les oiseaux qui s'y abattent par hasard sont aussitôt suffoqués. On ne peut en recueillir la gomme qu'après s'être enveloppé tout le corps d'une épaisse toile de coton. Si on en approche la tête nue, on perd tous ses cheveux, et une seule goutte tombée sur la peau y cause un ulcère presque incurable, si même elle ne produit pas la mort.

De tous les végétaux de la Nouvelle Hollande, on ne connaît encore que ceux du voisinage du port Jackson. Les forêts y sont peuplées d'arbres très-élevés; rarement elles sont embarrassées par du taillis, de sorte qu'on peut y pénétrer en tous sens. Une herbe haute de plusieurs pieds recouvre le reste du terrain, et sert d'abri à un petit nombre d'animaux sauvages. Nulle part la nature ne paraît avoir été plus avare des trésors dont elle enrichit le règne végétal. La seule plante qui offre du fruit est une sorte de ronce grimpante (*billardiera scandens*) dont la semence est enveloppée dans une pulpe cylindrique, qui a le goût de la pomme cuite. L'arbre le plus élevé est l'*eucalyptus robusta;* il parvient quelquefois à la hauteur de cent pieds. On en tire une gomme noire. Son bois rouge est importé en Angleterre sous le nom d'acajou de la Nouvelle Hollande. On extrait aussi une gomme rouge du *cerratopetalum gummiferum*. C'est presque le seul des bois de ce pays qui surnage à l'eau. On y trouve un grand nombre de papilionacés, dont très-peu cependant peuvent être rapportés aux anciens genres: on en a introduit dans nos serres deux belles espèces, savoir, le *platylobium formosum* et le *pultnæa stipularis*. La plupart des autres n'ont rien de remarquable par leur beauté ou leur utilité, et ne doivent qu'à leur qualité d'étrangères l'honneur d'être admises dans nos jardins.

A mesure que les divers groupes d'îles de la mer du sud se rapprochent de l'Amérique, depuis celle des Larrons jusqu'à l'île de Pâques en largeur, et en longueur depuis les îles Sandwich, sous le tropique du cancer, jusqu'à la Nouvelle Zélande, à 20 degrés au-delà de celui du capricorne, on trouve dans les végétaux des traits généraux de ressemblance que modifient les divers degrés de chaleur et d'humidité. Dans toutes ces

îles croissent, ou spontanément, ou sous l'influence de la culture, quatre plantes comestibles d'une grande utilité, savoir : la patate douce, l'igname et deux espèces d'*arum*, le *macrorhison* et l'*esculentum*, plantes naturellement fort âcres, mais qui deviennent, par la culture et la cuisson, une nourriture douce et farineuse. Parmi les végétaux particuliers aux tropiques, l'*artocarpus incisa*, ou arbre à pain, est un des plus dignes de remarque. Cet arbre précieux s'élève à la hauteur de plus de 40 pieds. Son tronc a la grosseur du corps d'un homme; son fruit est gros comme la tête d'un enfant. Récolté avant d'être mûr, et cuit sous la cendre, il offre une nourriture très-saine, qui ressemble à du pain frais de froment. Pendant huit mois de suite, cet arbre produit son fruit dans une si grande abondance, que trois suffisent pour nourrir un homme pendant un an. Ce n'est pas sa seule propriété : de son écorce intérieure on fabrique une étoffe; son bois est excellent pour la construction des cabanes et des pirogues; ses feuilles tiennent lieu de nappes, et de sa sève glutineuse et laiteuse on fait un fort bon ciment et de la glu. Le bananier et le cocotier ne sont pas d'une moindre utilité. Les Nouvelles Hébrides produisent l'orange douce, et le palmier à éventail croît sur les montagnes des îles des Amis. L'*inocarpus*, dont le fruit ressemble à la châtaigne, la canne à sucre, le mûrier à papier, diverses espèces de figuiers et de *mimosa* se plaisent dans les îles les plus considérables ou les plus hérissées de rochers. Le *piper methysticum*, avec lequel on prépare une boisson enivrante, nommée ava ou kava, n'y est que trop commun. Enfin l'on y rencontre trois plantes que les naturels regardent comme sacrées, savoir : le *crateva* ou *pouratarourou*, le *terminalia glabra* ou *tarairi*, et le *dracæna terminalis*. C'est d'après cela qu'on en fait principalement usage pour ombrager les moraïs (1).

[*Animaux*. Nous avons mentionné, aux différentes contrées de l'Océanique, les principaux animaux qui leur appartiennent. On a pu observer que, sous ce rapport, la Notasie ou Nouvelle Hollande forme en quelque sorte un monde à part. Dans toutes les îles de la Polynésie, les navigateurs européens ont trouvé le cochon dans l'état domestique, tandis qu'avant leur arrivée il n'existait ni dans l'Amérique, ni à la Nouvelle Hollande; ce qui semble, avec beaucoup d'autres circonstances, prouver que la Polynésie a eu avec l'ancien continent des rapports de communication dont la Notasie et l'Amérique ont été privées.]

(1) Burman, *Thesaurus zeylanicus*. — Rumphius, *herbarium amboïnense*. — *Specimens of the Botany of new Holland*. — Forster, *De plantis esculentis Oceani australis*.

AMÉRIQUE.

Etendue. — Epoques des découvertes de l'Amérique. — Population.

Etendue. La limite méridionale du continent de l'Amérique ne peut offrir aucune difficulté; elle est marquée d'une manière claire par le détroit de Magalhaens, ou Magellan, comme on prononce en France. La limite septentrionale n'est pas déterminée avec la même précision. Si la baie de Baffin existe, cette limite s'étend jusqu'au 80e deg. et peut-être jusqu'au pôle. Au milieu de ces doutes, il suffira d'évaluer la longueur de l'Amérique depuis le 72e deg. de lat. nord, jusqu'au détroit de Magellan, c'est-à-dire jusqu'au 54e deg. de lat. sud; ce qui donne un espace de 126 deg. ou de 7560 milles géographiques.

Dans l'Amérique méridionale, la plus grande largeur se prend depuis le cap Blanc à l'ouest, jusqu'au cap Saint-Roch à l'est. Suivant les meilleures cartes, cette distance est de 48 degrés, ou 2880 milles géométriques. Dans la septentrionale, on peut compter la largeur depuis le promontoire d'Alaska jusqu'au point le plus oriental du Labrador, ou même du Groënland. Dans le dernier cas, on ajouterait plus d'un tiers à l'estimation.

Découverte de l'Amérique. La découverte de l'Amérique est communément attribuée à Christophe Colon ou Colomb, comme on prononce d'après les premiers ouvrages latins qui furent écrits sur ce sujet. Mais comme il est aujourd'hui généralement reconnu que le Groënland forme une partie de l'Amérique, on doit reculer l'époque de la découverte du Nouveau Monde jusqu'en l'année 982, où des Norvégiens abordèrent au Groënland. En 1003, cette découverte fut suivie de celle du Vinland, qui paraît avoir été une partie du Labrador, ou peut-être de Terre-Neuve. Des divisions intestines eurent bientôt détruit la colonie du Vinland; mais celle du Groënland continua de fleurir jusqu'à ce que les communications maritimes fussent interrompues par l'envahissement des glaces du pôle arctique. Quoiqu'alors la colonie européenne cessât d'exister en Amérique, néanmoins les Danois assurèrent leurs premiers droits par des établissemens sur la côte occidentale, appelée le Nouveau Groënland, pour le distinguer de la colonie primitive. Le Groënland continua d'être connu; et comme plusieurs vaisseaux anglais abordèrent en Islande dans les quatorzième et quinzième siècles, il est probable que cette partie de l'Amérique ne se déroba point entièrement à leurs recherches.

On peut donc déterminer de la manière suivante les principales époques de la découverte de l'Amérique :

En 982, des Norvégiens découvrent le Groënland, et y établissent une colonie.

En 1003, ils abordent au Vinland, partie du Labrador, ou de Terre-Neuve. Ils y forment une petite colonie, mais elle ne subsiste pas long-temps. Après cela, il se passe un long intervalle de temps sans qu'on fasse aucune découverte nouvelle. Les plus exactes recherches n'offrent rien jusqu'au temps de Colomb.

En 1492, le vendredi 3 août, Colomb met à la voile pour aller à la recherche d'un monde nouveau. Le 1er octobre il était, d'après son calcul, à 770 lieues à l'ouest des Canaries. Les gens de son équipage commençaient à se révolter; il leur promet de faire voile en arrière sous trois jours, s'il ne découvrait point la terre. Bientôt d'heureux présages s'annoncent; on aperçoit des oiseaux de terre, un jonc nouvellement coupé, une pièce de bois taillée, une branche d'arbre avec des baies rouges et fraiches. Ces circonstances déterminent Colomb à donner à son escadre, le soir du 11 octobre, l'assurance qu'ils apercevraient la terre au point du jour. La nuit se passe dans cette agréable attente, et une lumière ayant été aperçue en mouvement, les cris de *terre, terre*, retentirent du haut du grand mât (1). Dès l'aurore du vendredi 12 octobre, une belle île se présenta à deux lieues au nord. Aussitôt le *Te Deum* fut chanté et accompagné d'acclamations, de cris de joie, d'admiration, et de tous les témoignages de reconnaissance et de vénération pour l'amiral. Colomb mit pied à terre le premier, au grand étonnement des naturels qui prirent ces nouveaux hôtes pour les enfans du soleil. Il est impossible de décrire la surprise qu'on éprouva des deux côtés. Colomb donna à l'île qu'il venait de découvrir le nom de San-Salvador. Elle est connue aujourd'hui sous son nom primitif de Gua-Nahani (île du Chat de nos marins). Elle fait partie du groupe des îles Bahama. Bientôt après, Colomb découvrit Cuba et Saint-Domingue. A son retour, il visita les Açores, et arriva à Lisbonne le 14 mars 1493.

En 1493, le 25 septembre, Colomb part pour son second voyage. Il fait voile plus au sud, découvre plusieurs des îles Caraïbes, et fonde une ville à Saint-Domingue, le premier établissement européen dans le Nouveau Monde. Colomb ne revint en Espagne qu'en 1496.

En 1498, Colomb entreprend un troisième voyage. Il se dirige vers le sud-ouest, où il croyait trouver les îles aux épices de l'Inde. Le 1er août, non loin de l'embouchure du fleuve Orénoque, il découvre une île qu'il nomme la Trinité. D'après la vaste étendue de cette embouchure, il jugea que le fleuve devait parcourir un immense pays. Il aborda dans différens endroits de la côte du continent, appelée aujour-

(1) Robertson's *America*, t. 1, p. 114.

d'hui *Paria*. Il revint ensuite à Hispaniola ou Saint-Domingue. En octobre 1500, il fut renvoyé en Espagne chargé de chaînes.

En 1499, Ojeda, l'un des officiers qui avaient accompagné Colomb dans son second voyage, fait voile vers l'Amérique avec quatre vaisseaux; mais il n'ajouta pas beaucoup aux premières découvertes. Au nombre des aventuriers de l'expédition était AméricoVespuci, Florentin, que l'on nomme en France Américi Vespuce. Il était fort habile dans la navigation, et peut-être remplissait-il alors les fonctions de premier pilote. A son retour, il publia la première relation qui ait paru au sujet du nouveau continent; et le caprice de la renommée lui assura un honneur au-dessus de tout ce qu'avaient jamais obtenu les plus grands conquérans, celui d'attacher d'une manière ineffaçable son nom à une vaste portion de la terre.

En 1500, Cabral, amiral portugais, fait voile aux Indes orientales, et découvre le Brésil. Cette découverte, effet du hasard, prouve qu'indépendamment du génie de Colomb l'Amérique ne serait pas restée long-temps inconnue.

En 1502, Colomb fait un quatrième voyage. Il découvre une grande partie du continent, particulièrement le havre de Porto-Bello.

En 1513, de la cime des montagnes de l'isthme, Vasco Nugnez de Balboa aperçoit le grand océan Pacifique. Il en prit possession au nom du roi d'Espagne. C'est cette découverte qui détrompa entièrement de la fausse opinion que l'Amérique appartenait à l'Asie. Il serait minutieux de s'étendre davantage sur les époques des autres découvertes qui se firent dans cette portion de l'Amérique. En 1515, le continent fut observé jusqu'à Rio de la Plata; mais les parties de l'ouest étaient peu connues, même en 1518. Vingt-six ans s'étaient écoulés depuis le voyage de Colomb, avant que l'on entendit parler des empires du Mexique et du Pérou. Hispaniola et Cuba continuaient d'être les chefs-lieux de la puissance espagnole.

En 1519, Cortez, avec onze petits vaisseaux qui portaient six cent dix-sept hommes, part pour aller faire la conquête du Mexique. Elle est achevée en 1521. Vers le même temps, Magellan reconnut l'océan Pacifique. La découverte de la côte septentrionale de l'Amérique était une conséquence nécessaire de cette expédition. On parlait des richesses immenses du Pérou. Ces récits enflamment le courage de Pizarre. Il part de Panama avec un seul vaisseau, et aborde dans cette contrée en 1526. En 1530, il en entreprend la conquête à la tête de trente-six hommes de cavalerie et de cent quarante-quatre hommes d'infanterie. En dix ans, il s'empare de cet empire et le partage entre ses compagnons. En 1543, l'Espagne, pour la première fois, envoie un vice-roi au Pérou.

Dans l'Amérique septentrionale, les progrès des découvertes furent plus lents.

En 1497, Giovanni Gaboto (Jean Cabot), Vénitien, qui avait été chargé par Henry VII, en 1495, de chercher une route plus abrégée pour se rendre dans l'Inde, découvrit un pays, que ses matelots nommèrent Terre-Neuve. Il reconnut aussi les côtes d'Amérique jusqu'à la Virginie; mais cette terre opposant un obstacle à ses projets, il retourna en Angleterre.

En 1500, Corté de Réal, capitaine portugais, chercha un passage au nord, et découvrit le Labrador.

En 1513, la Floride fut découverte par Ponce, capitaine espagnol.

En 1534, François Ier ayant fait partir une flotte de Saint-Malo pour faire un établissement dans l'Amérique septentrionale, Cartier, qui la commandait, découvrit, le jour de Saint-Laurent, le grand golfe et le fleuve, auxquels il donna le nom de ce saint. L'année suivante, il remonta le fleuve jusqu'à la grande cataracte, située à environ 300 lieues de l'embouchure : il y bâtit un fort, et donna au pays le nom de Nouvelle France.

En 1578, sir Humphrey Gilbert obtint une patente pour aller faire des établissemens en Amérique. En 1583, il découvrit le havre Saint-Jean, et le pays qui est au sud. Il en prit possession, mais il se perdit en revenant en Europe.

Le voyage de Drake autour du monde ranima l'enthousiasme des Anglais. Walter Ralegh obtint une patente semblable à celle de Gilbert.

En 1584, deux petits vaisseaux expédiés par Ralegh se dirigèrent malheureusement vers le pays appelé aujourd'hui Caroline du nord, et manquèrent l'entrée des deux belles baies de Chesapeak ou de Delaware. Ils revinrent en Angleterre avec deux naturels. La reine Elisabeth donna à cette contrée le nom de Virginie, dénomination qui s'étendit ensuite à tous les établissemens anglais de l'Amérique septentrionale, jusqu'à ce qu'enfin elle fut appliquée à un pays différent de la première Virginie.

En 1585, Ralegh fit partir une petite colonie, sous le commandement de sir Richard Granville. Celui-ci s'établit dans l'île de Roanoke, position incommode et inutile. Cet officier revint en 1586. Ralegh fit publier la relation de cette expédition avec d'excellentes gravures. Cet homme instruit et digne d'un meilleur sort, fit quelques autres tentatives pour établir des colonies dans l'Amérique; mais elles n'eurent pas plus de succès. Dans la suite, il céda son privilége à quelques négocians, dont les entreprises se bornèrent à un petit trafic. A la mort d'Elisabeth en 1603, il n'y avait pas un seul établissement

glais en Amérique. Tout, sur le vaste continent, était entre les mains des Espagnols ou des Portugais.

Le vénérable Halkuyt, curieux de faire partager à ses compatriotes les profits des colonies, forma à cet effet une association de personnages distingués par leur rang et leurs talens. Jacques Ier accorda à cette société une patente en date du 1er avril 1606. Ce monarque ne pensait guères qu'il contribuait à former un état qui deviendrait un jour indépendant, et qui se distinguerait dans la suite par sa puissance. En 1607, la baie de Chesapeak fut découverte; et le premier établissement durable fut fondé à James-Town, dans la Nouvelle Virginie. Le capitaine Smith, qui par la suite a publié une relation de ses voyages, déploya dans cette expédition les talens d'un homme habile et entreprenant. Cependant la colonie était sur le point de revenir en Angleterre, lorsque lord Delawar y arriva en 1610: quoiqu'il n'y demeurât qu'un temps fort court, sa conduite ranima le courage des colons, et l'établissement prit de la solidité.

Après avoir fait mention des progrès divers de l'établissement des Anglais dans cette contrée, lequel a un rapport intime avec sa découverte, il est nécessaire de rappeler brièvement quelques autres découvertes qui n'ont point de liaison avec ce qui concerne ces établissemens.

En 1585, Jean Davis, habile navigateur, visite la côte occidentale du Groënland; il y découvre une mer peu considérable, mais improprement appelée détroit de Davis, puisqu'elle est aussi large que la Baltique. Dans un autre voyage, il s'avance jusqu'à l'île de Disko, et jusqu'aux rivages opposés du Groënland, qu'il nomme côte de Londres. Il découvre aussi le détroit de Cumberland. A tout prendre, les trois voyages de Davis sont d'une grande importance. Le point le plus avancé qu'il ait reconnu paraît être Sanderson's Hope, vers le 72e degré de latitude (1). De-là il se dirigea vers l'ouest, mais il fut arrêté par des montagnes de glace.

En 1607, Hudson fit son premier voyage. On prétend qu'il longea la côte du Groënland jusqu'au 80e degré, ou l'extrémité la plus reculée du Spitzberg. Dans son voyage de 1710, il découvrit le détroit qui porte son nom, et cette mer intérieure presque aussi vaste que la Baltique, nommée malgré cela baie d'Hudson.

En 1616, une société d'hommes zélés pour le bien public envoya le capitaine Billot chercher un passage au nord-ouest. William Baffin le suivit comme pilote. Ce voyage est l'un des plus remarquables que présente l'histoire de la géographie. Bien au-delà de l'extrémité la plus reculée du détroit de Davis, ils trouvèrent le détroit de Horn, le cap Dudley-Diggs, l'île d'Halkuyt, le détroit de sir Thomas Smith, les îles

(1) Forster's *Voyage and discoveries in the north*, p. 298, etc.

Cary, les détroits de Jones Alderman et de sir James Lancaster, tous entièrement inconnus aux navigateurs qui les avaient précédés, et à ceux qui les ont suivis. Baffin prétendit qu'il était entré dans une mer intérieure et étroite, et qu'il s'était avancé jusque passé le 78e degré. Cook, au contraire, le plus habile navigateur moderne, assure n'avoir point trouvé l'océan Arctique libre au-delà du 72e degré, et Davis lui-même fut obligé de s'arrêter à ce point. Il est remarquable que jusqu'à présent il ne s'est élevé aucun doute sur l'existence de la baie de Baffin, tandis qu'il est assez vraisemblable que Baffin n'était qu'un hardi imposteur, qui avait prétendu se rendre recommandable à ses commettans, en leur faisant croire qu'il avait donné leurs noms à des contrées nouvelles, et qui voulait en obtenir de l'argent, en nourrissant, par ce grand nombre de positions imaginaires, leur espérance d'un passage au nord-ouest. Il faut que dès ce temps son rapport ait donné lieu à des soupçons, car l'entreprise n'eut aucune suite.

En supposant la baie de Baffin effacée de nos cartes, il est probable que le Groënland serait une continuation du continent, et qu'il s'étendrait au nord-ouest jusque vers le 75e degré de latitude, ou que peut-être c'est, comme la Nouvelle Hollande, une terre détachée, qui va jusqu'au pôle. En général, dans ces cantons, la ligne de limite de la mer Arctique, telle qu'elle a été vue par Hearne en 1772, et par Mackensie en 1789, est vers le 70e degré de latitude. Il est assez probable qu'à une latitude plus haute, elle se réunit à ce qu'on appelle la baie de Baffin. Dans ce cas, le Groënland est une terre détachée, et le pays au nord de la baie d'Hudson n'est que la réunion de plusieurs grandes îles de l'océan Arctique. Les découvertes des Russes, de Cook et de Vancouver, paraissent avoir complété ce qui concerne les côtes occidentales de l'Amérique; et, d'après les voyages de Hearne et de Mackensie, on peut se former une idée de ses bornes vers l'océan Arctique.

Population. La population de ce vaste continent a donné lieu à beaucoup de discussions. Quelques auteurs ont prétendu qu'elle montait à 150 millions, d'autres la restreignent au 10e, c'est-à-dire, à 15 millions; et cette dernière opinion paraît encore exagérée.

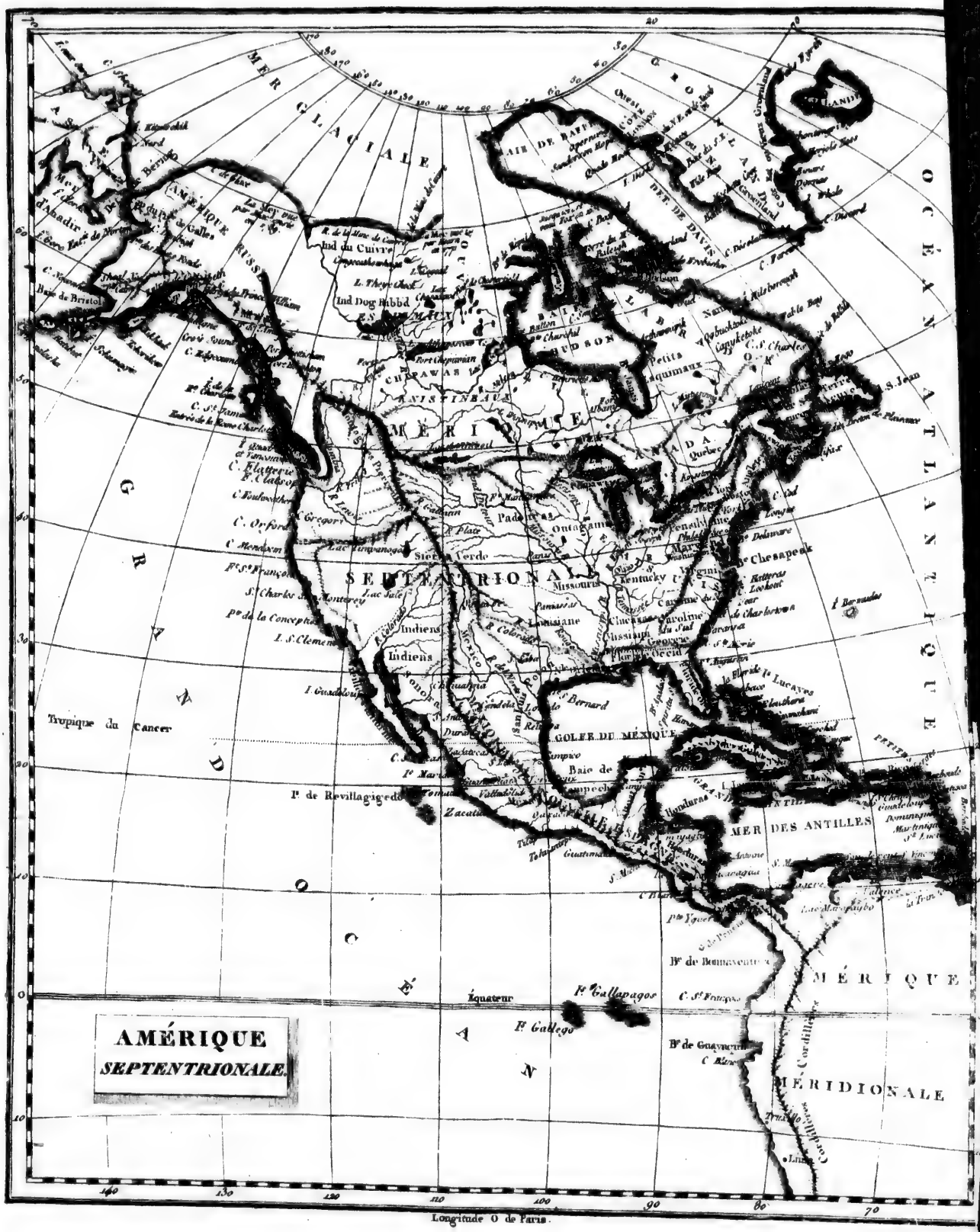
La population de l'Amérique septentrionale n'excède pas 9 millions, en y comprenant le Mexique; et l'Amérique méridionale compte peut-être à peine 6 millions d'habitans.

ncaster, tous
récédés, et à
dans une mer
le 78e degré.
assure n'avoir
ré, et Davis
arquable que
ice de la baie
n'était qu'un
andable à ses
rs noms à des
, en nourris-
eur espérance
n rapport ait
e suite.

l est probable
, et qu'il s'é-
ude, ou que
détachée, qui
e de limite de
1772, et par
est assez pro-
on appelle la
détachée, et
de plusieurs
Russes, de
concerne les
de Hearne et
vers l'océan

lonné lieu à
qu'elle mon-
-dire; à 15

9 millions,
ompte peut-


AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.
MER GLACIALE
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN PACIFIQUE
MER DES ANTILLES
GOLFE DE MEXIQUE
Tropique du Cancer
Équateur
Longitude O de Paris.

A

Limit

Lin
l'océa
Au su
la pr
tenan
nière
vraise
d'Huc
couve
En at
celle
de 64
toire
jusqu
la su
Kamt
large

Po
de l'A
sur la
aucu
traits
Pallas
es T
uisq

La
epte
naly
preu
dant
égard
habit
nêm
Ju
eux

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Limites. — Population primitive. — Langues. — Climat. — Mers intérieures. — Lacs. — Rivières. — Montagnes.

Limites. Cette partie du nouveau continent est bornée à l'est par l'océan Atlantique, et à l'ouest par le grand océan ou mer Pacifique. Au sud, elle est supposée s'étendre jusque dans le voisinage de Panama, la province de Veragua étant généralement considérée comme appartenant à l'Amérique septentrionale. On n'a point encore fixé d'une manière bien certaine la limite septentrionale; mais comme il ne paraît pas vraisemblable qu'une langue de terre qui est au nord-ouest de la baie d'Hudson, s'étende bien loin vers le nord, il est à présumer que les découvertes ultérieures placeront cette limite du 74e au 75e deg. de lat. En attendant, on peut en toute sûreté la supposer vers le 72e deg., et celle du sud vers le 7° 30 min. de lat. nord; ce qui donne une étendue de 64 deg. et demi, ou de 3,870 milles. La largeur, depuis le promontoire d'Alaska jusqu'au point le plus reculé du Labrador, c'est-à-dire, jusqu'au cap Saint-Charles, surpasse la longueur. Si l'on découvrait par la suite que le Groënland se réunit aux terres arctiques, comme le Kamtchatka, par exemple, se réunit à l'Asie, alors la longueur et la largeur se trouveraient beaucoup augmentées.

Population primitive. Nous connaissons si imparfaitement les langues de l'Amérique, qu'il nous est impossible de dire quelque chose de précis sur la population primitive de cette partie du monde. On ne trouve chez aucun des naturels la plus petite trace de ces yeux obliques ni des autres traits qui forment le caractère distinctif des habitans de l'est de l'Asie. Pallas, Lesseps, Cook et d'autres savans voyageurs ont pensé que les Techouks et les Koriaks venaient indubitablement de l'Amérique, puisqu'ils n'ont aucun des traits asiatiques.

Langages. Il est à regretter que les divers langages de l'Amérique septentrionale et méridionale n'aient point été soumis à un examen analytique et comparé, comme on l'a fait pour les langues des nombreuses tribus soumises à la Russie et à la Chine. Il est un point cependant sur lequel s'accordent les auteurs qui ont fait des recherches à cet égard, c'est que ces peuples, doux et peu favorisés de la nature, qui habitent la partie la plus septentrionale, nommés Esquimaux, sont les mêmes que les Samoyèdes de l'Asie, et les Lapons de l'Europe.

Jusqu'à ce qu'on ait comparé les divers dialectes de l'Amérique avec ceux des autres parties du monde, il sera impossible de traiter avec

quelque succès la question intéressante, concernant la manière dont elle a été peuplée. Dire que sa population lui vient du nord de l'Asie, c'est éluder la difficulté et non la résoudre ; car les habitans de ces contrées froides sont ordinairement en petit nombre et peu entreprenans. Si au contraire nous faisons attention au voisinage de l'Afrique, à la couleur cuivrée que les voyageurs y ont observée dans plusieurs tribus, il ne nous paraîtra pas plus difficile que des Africains soient passés en Amérique, que dans la Nouvelle Hollande. C'est au reste le seul sentiment que l'on puisse adopter, car nous avons déjà vu que le langage malais, qui s'est étendu si avant dans l'Asie, n'a aucun rapport avec ceux de l'Amérique.

Progrès de la géographie. Nous avons déjà parlé des progrès de la géographie dans le chapitre où nous avons traité de l'Amérique en général. Les parties les plus septentrionales et celles du centre ne sont connues qu'imparfaitement. Les Français, dans le dix-septième siècle, ont successivement découvert les lacs immenses qui forment un des traits caractéristiques de l'Amérique septentrionale. Les voyages de Hearne et de Mackensie ont beaucoup ajouté à ces premières découvertes ; [et enfin la partie ouest, depuis l'embouchure du Missouri jusqu'à l'entrée de la rivière Columbia dans l'océan Pacifique, vient d'être reconnue par une expédition envoyée par le gouvernement des Etats-Unis, sous la conduite des capitaines Lewis et Clarke.]

Religion. Le christianisme domine dans l'Amérique septentrionale. La religion catholique est suivie dans les possessions espagnoles et parmi les Français du Canada. Le protestantisme, sous diverses formes, est la religion des Etats-Unis. Quant à celle des tribus sauvages, il en sera question quand nous traiterons des principales d'entre elles.

Climat. L'Amérique septentrionale s'approchant d'un côté du cercle polaire, et de l'autre de l'équateur, on conçoit que le climat doit y être très-varié. En général, l'été y est proportionnément plus chaud, et l'hiver plus froid que dans la plupart des contrées de l'ancien monde. En juillet, le thermomètre de Réaumur s'est élevé près de la baie d'Hudson jusqu'à 23 deg. cinq neuvièmes, et a baissé en janvier jusqu'à 20 deg. un neuvième au-dessous de zéro. Les vents les plus fréquens viennent de l'ouest, et le froid le plus violent se fait sentir avec ceux du nord-ouest. Dans les provinces du milieu, l'inconstance du temps est remarquable, sur-tout par les passages du chaud au froid. En Virginie, la neige tombe en abondance ; mais rarement elle reste sur terre plus de deux fois vingt-quatre heures. Cependant il arrive quelquefois qu'après un jour doux et même chaud, la rivière James, dans un endroit où elle a deux ou trois milles de largeur, se glace en une nuit, de manière à pouvoir être traversée à pied. Ces variations prodigieuses pa-

raissent être l'effet du passage subit du vent au nord-ouest. La Caroline méridionale et la Floride sont sujettes à des chaleurs insupportables, à de furieux ouragans, à des coups de tonnerre horribles, à de désastreux effets de la foudre. Ces changemens subits de la température influent aussi sur la santé d'une manière très-préjudiciable.

Le climat des parties occidentales de l'Amérique septentrionale est plus rigoureux à cause du voisinage de la grande chaîne des montagnes pierreuses. Il paraît que celui de la Californie est agréable, quoiqu'on y souffre des chaleurs de l'été. A la latitude de 59 degrés, la terre nue et stérile, conserve l'aspect de l'hiver, même en juin. De fréquens brouillards y augmentent l'obscurité, et les glaces semblent éternelles (1).

Mers intérieures. Parmi les mers intérieures de l'Amérique septentrionale, on peut compter les golfes du Mexique, de la Californie et de Saint-Laurent, avec la baie ou plutôt la mer d'Hudson, et ce qu'on appelle le détroit de Davis, qui probablement n'est qu'une mer, par laquelle l'océan Atlantique communique avec les mers Arctiques. L'existence de la baie de Baffin est douteuse; mais cette partie de l'Amérique a divers lacs si considérables, qu'ils mériteraient le nom de mer, surtout les lacs Supérieur, Michigan et Huron, qui forment une étendue d'eau d'environ 300 milles en longueur, le grand lac Slave au nord, qui a environ 190 milles, et le lac Winipic.

Golfe du Mexique. De toutes ces mers, la plus renommée est le golfe du Mexique, parce qu'il est situé dans le climat le plus favorable, et qu'il présente à son entrée ce grand archipel des îles de l'Amérique septentrionale, appelé Indes occidentales. De ce golfe, un seul courant se dirige vers le nord-est, et s'étend jusque vers le banc de Terre-Neuve. On le croit formé par l'accumulation des eaux poussées par le vent alisé : on le distingue aisément des autres parties de l'Océan. L'eau y est de 3 deg. et demi plus chaude. Il ne s'en échappe point d'étincelles pendant la nuit, et lorsqu'il arrive dans des latitudes plus froides, il y occasione d'épais brouillards.

Golfe de Californie. Le golfe de Californie, qui paraît être l'embouchure de deux grandes rivières, occupe le côté opposé. L'inquiète jalousie des Espagnols ôte aux géographes les moyens de se procurer des éclaircissemens sur cette contrée.

Golfe de Saint-Laurent. Le golfe de Saint-Laurent sert d'embouchure à une rivière du même nom, qui gèle communément depuis décembre jusqu'au mois d'avril. Ce beau golfe est fermé par l'île de Terre-Neuve et par de nombreux bancs de sable, sur-tout par celui qui est appelé le grand banc, où l'on pêche la morue. Cette célèbre pêcherie a plus de 340 milles de long, sur environ 120 de large. Sa profondeur est de 22 à 50

(1) La Pérouse, t. II, p. 67.

brasses. Le flux y est considérable, et il y règne de fréquens brouillards. La pêche principale commence le 10 mai, et dure jusqu'à la fin de septembre. Un seul pêcheur peut prendre jusqu'à douze mille morues; mais le terme moyen ne va qu'à 7,000. La plus grosse morue peut avoir 4 pieds 3 pouces de long, et peser 46 livres (1). Plus de 500 vaisseaux anglais sont communément occupés à la pêche sur ce banc. On en comptait autrefois autant de la part de la France, qui précédemment avait un établissement dans l'île du cap Breton, voisine de Terre-Neuve. Il y a aussi de grandes pêcheries sur les bancs situés près des côtes de la Nouvelle Ecosse, sur-tout sur celui de l'île Saddle, que les Français nomment île de Sable. Cette île a la forme d'un arc, et a environ huit lieues de longueur: au milieu se trouve un petit étang d'eau de mer, qui à chaque reflux se remplit par une petite entrée.

Mer d'Hudson. La baie ou mer d'Hudson peut être considérée comme s'étendant depuis l'entrée du détroit d'Hudson, jusqu'à son extrémité occidentale, c'est-à-dire, depuis le 67e degré de long. ouest, jusqu'au 97e; ce qui fait 30 deg. de long. qui, à la latitude de 60, donnent 900 milles environ. Il résulte de là que cette mer surpasse la Baltique en longueur et en largeur. Ses rivages sont escarpés et hérissés de roches. L'air y est d'un froid extrême presque toute l'année. La chaleur en juin y est excessive, mais elle dure peu. Cette mer n'est pas poissonneuse; cependant on y trouve la baleine commune. En juillet, lorsque les rivières sont dégelées, le beluga ou baleine blanche s'y pêche en grande quantité. On prend aussi de gros esturgeons près d'Albany. Le vaste territoire au sud de cette mer appartient en propriété à la compagnie de la baie d'Hudson, dont le principal commerce consiste en fourrures, [et qui étend ses relations avec les Indiens sauvages jusqu'aux rives du Missouri] (*a*). La recherche d'un passage au nord-ouest, qui paraît ne pas exister, a été l'occasion de fréquens voyages dans ces mers.

L'entrée de Chesterfield s'étend à l'ouest, et forme un détroit singulier qui se termine par un magnifique lac d'eau douce. Les environs offrent un pays uni, riche en pâturages, et où l'on trouve des boucs en grande quantité. Il est probable qu'au nord-ouest la mer d'Hudson débouche dans l'océan Arctique, où des glaces éternelles présentent une barrière impénétrable aux entreprises commerciales (2). On peut regarder le golfe ou la mer de Davis comme faisant partie de la mer d'Hudson: il paraît qu'il communique avec l'océan Arctique.

Baie de Baffin. Ce qu'on appelle la baie de Baffin s'étend depuis le 48e deg. de long. occidentale, jusqu'au 96e. En supposant le degré de 16 milles, on aurait, pour la longueur de cette baie, 768 milles: sa lar-

(1) Pennant, *Arct. zool.*, CCCVII. (*a*) *Voyages* des capitaines Lewis et Clarke, trad. franç., p. 422. Paris, 1810. (2) Pennant, CCXV.

geur vers la partie de l'ouest ne serait guère moindre. Comme cette mer est peut-être entièrement imaginaire, il serait inutile d'entrer dans de plus longs détails. Nous remarquerons seulement que la côte ouest du Groënland n'a point été reconnue au-delà du 72° deg. de latitude, ou de Sanderson's Hope, et d'un ancien établissement danois, nommé Opernewig. Diverses cartes représentent au milieu de la baie de Baffin un assez grand territoire sous le nom d'île de James : c'est peut-être un promontoire du Groënland, ou plutôt une grande île au nord de la mer d'Hudson, placée d'après de fausses données.

Lacs. Les lacs Supérieur, Michigan, et Huron, forment une large mer intérieure, que l'on pourrait appeler la mer du Canada ou des Hurons. Cette vaste surface d'eau a, comme nous l'avons déjà dit, environ 300 milles en longueur, et plus de 85 dans sa plus grande largeur. Suivant les cartes françaises, la portion de cette mer que l'on appelle lac Supérieur, n'a pas moins de 128 milles de circonférence. La plus grande partie des côtes semble consister en rochers et en terrains inégaux, comme ceux de la mer Baïkal. L'eau en est claire et limpide, et le fond est presqu'entièrement composé de grosses roches. Ce lac a plusieurs îles : l'une, nommée Minong, a environ 50 milles de long.

Le lac Supérieur reçoit plus de trente rivières, dont quelques-unes sont considérables ; mais leur description est loin d'être exacte. Au nord-ouest, sur les bords d'une de ces rivières, on trouve du cuivre natif. Les principaux poissons du lac sont l'esturgeon et la truite (1). Cette dernière se pêche dans toutes les saisons, et l'on prétend qu'il y en a depuis 12 jusqu'à 50 livres. Cette partie de la mer du Canada communique avec le lac Huron par le détroit de Sainte-Marie, qui a environ 40 milles de longueur, et dans quelques places seulement un ou deux milles de largeur. A l'ouest se trouve un torrent ou chute d'eau, que l'on peut néanmoins descendre en canot. De cet endroit on jouit d'une vue délicieuse. Sur cette vaste surface d'eau, les tempêtes sont aussi dangereuses que sur l'Océan, car les vagues se brisent avec plus de fureur, et s'élèvent presque aussi haut. Le circuit de ce qu'on appelle le lac Huron est d'environ 850 milles. Un autre détroit de peu de longueur conduit dans un troisième lac, nommé Michigan, également navigable pour les vaisseaux de toute grandeur. Lorsque la population de l'Amérique septentrionale se sera étendue vers ces lacs, des villes florissantes s'établiront sur leurs bords. La latitude de ce climat correspond à celle de la mer Noire et du golfe de Venise, et l'on n'a rien à y craindre des frimas qu'éprouve la Baltique. Aucun voyageur n'a dit que ces lacs fussent sujets à se glacer.

Le lac de Winnipeg ou Winipic peut aussi prétendre au nom de mer

(1) Morse, p. 127.

Intérieure. Suivant Mackensie (1), il se décharge dans la baie d'Hudson par le fleuve Nelson, qui est un prolongement du Saskashawin. Ce lac le cède de beaucoup en grandeur au lac Slave (de l'Esclave), nouvellement découvert, d'où sort la rivière de Mackensie, qui va se rendre dans l'océan Arctique. Suivant la carte d'Arrowsmith, le lac Slave a 170 milles de long sur 85 dans sa plus grande largeur. On n'a sur ce lac que des connaissances très-imparfaites. Il est vraisemblable qu'on en trouvera d'autres dans les régions occidentales de l'Amérique septentrionale qui n'ont point encore été visitées. Nous parlerons de ceux qui sont moins considérables, en traitant des contrées auxquelles ils appartiennent. Il suffira d'observer ici qu'il y a vraisemblablement plus de deux cents lacs d'une grande étendue dans l'Amérique septentrionale; singularité qui distingue ce pays de toutes les autres parties du monde.

Rivières. Le Mississipi est l'un des fleuves les plus fameux de l'Amérique septentrionale. Trois petits lacs forment sa source vers le 47e deg. de latitude, et il se jette dans la mer sous le 29e. Son cours est par conséquent d'environ 1200 milles géographiques. Le Mississipi reçoit les eaux de l'Ohio, de l'Illinois et de plusieurs autres rivières qui viennent de l'ouest. Il reçoit aussi les eaux du Missouri, ou plutôt il se jette dans ce dernier fleuve. Il se promène majestueusement à travers de vastes forêts, d'immenses prairies, et va se décharger dans le golfe du Mexique. Il fait tant de détours, que de la Nouvelle Orléans à l'embouchure de l'Ohio il y a par eau 730 milles, quoique la distance en ligne directe ne soit que de 390. Avec quelques coupures, on parviendrait à l'abréger de beaucoup. Au printemps, les eaux sont si hautes, et le courant si rapide, qu'on ne le remonte qu'avec une extrême difficulté; mais des contre-courans sur les bords remédient à cet inconvénient. En automne les eaux sont plus basses. Les marchandises se transportent au printemps et en automne dans les établissemens supérieurs, au moyen de bateaux. Le voyage de la Nouvelle Orléans au pays des Illinois se fait en huit ou dix semaines. Ce grand fleuve est entrecoupé d'un grand nombre d'iles, dont plusieurs ont une étendue considérable. Après les débordemens, ses eaux ne rentrent point dans leur lit; mais elles s'échappent par diverses embouchures dans le golfe du Mexique. L'île où est située la Nouvelle Orléans, et les rives opposées, paraissent être des terrains de nouvelle formation. En y creusant à une médiocre profondeur, on trouve l'eau et une grande quantité d'arbres. Depuis les chutes de Saint-Antoine, vers le 45e deg. de latit., le Mississipi roule ses eaux limpides et reçoit un grand nombre de fleuves tributaires avant sa jonction avec le Missouri: celui-ci en augmente la

(1) Mackensie, p. 62, et la carte de l'Amérique septentrionale, par Arrowsmith, édition de 1802.

profondeur plutôt que la largeur, et en trouble les eaux par le limon qu'il y décharge. Le Mississipi, comme le Nil, dépose un limon fertile. Lorsque ses bords auront été cultivés, cette contrée pourra, par l'excellence de son sol et la beauté de son climat, devenir aussi florissante qu'aucune autre partie du monde. Le commerce, la richesse, la puissance de l'Amérique dépendront peut-être un jour du Mississipi, si même les rives de ce superbe fleuve n'en deviennent pas le centre (1).

[Tout le cours du Missouri a été reconnu avec le plus grand soin par l'expédition des capitaines Lewis et Clarke. Ce fleuve, bien plus considérable que le Mississipi, reçoit du sud-ouest la rivière Plate à 630 milles de son embouchure. A 2575 milles de ce dernier point, il cesse d'être navigable, à cause des grandes chutes qui s'y trouvent. Trois rivières principales et d'égale grandeur contribuent à le former; toutes trois prennent leur source dans les montagnes pierreuses. La Galatin vient du sud-ouest; la rivière Jefferson et celles de Madisson du nord-ouest. Le confluent de ces rivières est situé à 2848 milles, ou 949 lieues de l'embouchure du Missouri, en y comprenant tous les détours que fait ce fleuve (*a*). Entre la rivière de la Plate et les rivières qui affluent, et qui vers sa source forment le Missouri, ce fleuve fait un grand détour vers le nord, que l'on nomme la Grande Bande. De l'autre côté de la chaîne des montagnes pierreuses (*Stoney mountains*), coule la rivière Columbia, qui reçoit du sud la rivière Lewis, et se jette ensuite dans le grand Océan près du cap Disappointement. Il n'y a pas plus d'un mille de distance de la source du Jefferson, une des sources du Mississipi, jusqu'à une des branches de la rivière Columbia. Depuis le confluent du Missouri et du Mississipi, jusqu'à l'embouchure de la Columbia, sur la côte ouest de l'Amérique, le trajet est de 3555 milles (*b*).]

L'Ohio est un beau fleuve dont les eaux sont pures et le courant peu rapide. Son lit est uni et sans roches, excepté dans un seul endroit. Au fort Pitt, il a un quart de mille de largeur. A sa jonction avec le Mississipi, ni l'un ni l'autre de ces deux fleuves n'ont plus de 900 verges de large. La longueur du cours de l'Ohio avec toutes ses sinuosités, depuis le fort Pitt jusqu'à sa jonction avec le Mississipi, est d'environ 1188 milles. Son débordement commence en avril et finit en juin. Un vaisseau qui tirerait douze pieds d'eau pourrait naviguer en toute sûreté depuis Pittsbourg jusqu'à la mer. Deux grandes rivières navigables se réunissent pour former l'Ohio : l'une se nomme Monongahela, et l'autre Allegany.

De ce que nous avons dit, il suit que le Missouri est le fleuve le plus considérable de l'Amérique septentrionale, et qu'il forme ce qu'on appelle le Mississipi. Mesuré sur la même échelle comparative qui a été adoptée

(1) Morse's *American geography*. (*a*) Gass., p. 188. (*b*) *Ibid.* p. 194.

pour donner une idée générale de la longueur des fleuves en Europe et en Asie, il aura environ 1700 milles de cours. Celui du grand fleuve de Saint-Laurent, remarquable par sa largeur dans l'Amérique septentrionale, est beaucoup moindre. Dans l'Amérique méridionale, le Maragnon ou rivière des Amazones, mesuré à la même échelle, peut avoir une longueur de 1970 milles, et Rio de la Plata d'environ 1770 milles. Le Kiang-Kéou est plus considérable que le Missouri, et peut, ainsi que l'Oby, le disputer au Maragnon. Il s'est néanmoins glissé à ce sujet quelques méprises : les fleuves d'Amérique ont été mesurés avec leurs détours, au lieu que ceux de l'Asie ne l'ont été que sur les cartes, et abstraction faite des sinuosités. On doit observer qu'un climat favorable et d'autres circonstances rendent les rivières d'Amérique plus navigables, au lieu que l'Oby est obstrué par les glaces, et le Kiang-Kéou par les roches alpines du Tibet.

La rivière de Saint-Laurent est en général regardée comme la seconde de l'Amérique septentrionale. A son embouchure elle n'a pas moins de 90 milles de large. Jusqu'à Québec, distante de la mer de 400 milles, elle est navigable même pour des vaisseaux de ligne. Près de Québec (1), elle a 5 milles de largeur, et à Montréal depuis 2 jusqu'à 4. Quoiqu'il ait quelques chutes, ce grand fleuve peut être regardé comme navigable jusqu'à Kingston et au lac Ontario, à 638 milles de la mer.

Les autres rivières principales de l'Amérique sont le Saskashawin, qui coule dans le lac Winnipeg, l'Atabaska, l'Uniga ou rivière de Mackensie, qui va joindre ses eaux dans la mer de Glace qui se trouve au nord, le Rio-Bravo qui coule dans le golfe du Mexique, celle d'Albany qui se décharge dans la baie d'Hudson. La rivière de Nelson et celle de Churchill sont aussi fort considérables, et se jettent dans cette mer; mais leur géographie est très-imparfaite. On doit en dire autant de la rivière Oregan ou Columbia, qui se rend à l'ouest dans le grand Océan, et dont nous avons parlé. Il est vraisemblable que l'on découvrira d'autres rivières considérables dans ces cantons, lorsqu'on aura poussé les découvertes plus loin.

Montagnes. Les montagnes de l'Amérique septentrionale sont loin de rivaliser avec les Andes du midi. Quelques chaînes irrégulières traversent l'isthme; mais ce ne pourrait être que par une vaine théorie qu'on les considérerait comme ayant quelque connexion avec les Andes, car elles ne sont pas de la même nature, et n'ont pas la même direction. L'isthme offre aussi quelques volcans. Au reste, l'histoire naturelle de l'Amérique espagnole est extrêmement imparfaite.

Le centre de l'Amérique septentrionale présente une plaine vaste et fertile, arrosée par le Missouri et les fleuves qui lui portent le tribut de leurs eaux.

(1) Weld, t. II, p. 56.

A l'ouest, aussi loin que l'on a pu pousser les découvertes, une chaîne de montagnes part du nouveau Mexique, se dirige vers le nord, et va rejoindre celle qui porte le nom de *Stoney mountains*, ou montagnes pierreuses, laquelle s'étend jusque dans le voisinage de l'océan Arctique. Les montagnes pierreuses ont, à ce qu'on croit, environ 3000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. D'après le rapport des navigateurs, elles ressemblent à celles de la Norwège, et forment un vaste pays montagneux, tandis que les rivages voisins sont remplis de petites baies et d'îles. Lorsque des savans éclairés auront complétement reconnu cette partie, depuis les montagnes pierreuses et la rivière de Mackensie, jusqu'à la source de l'Oregan et le détroit de Beering, on trouvera peut-être qu'elle contient les montagnes les plus élevées de l'Amérique septentrionale. [Vers les sources du Missouri, les montagnes pierreuses ont une largeur considérable. La chaîne principale, de même que les Andes, se dirige du nord au sud; mais elles émettent vers l'ouest des branches qui pénètrent entre les rivières de Jefferson, de Madisson et de Galatin.] Au nord-ouest, le Groënland, le Labrador et les terres qui environnent la mer d'Hudson, offrent des hauteurs irrégulières couvertes d'une neige éternelle, des pics pelés et nus qui, par leur forme, ressemblent aux aiguilles des Alpes, mais qui sont d'une élévation bien inférieure; enfin, des montagnes qui vont en décroissant à mesure qu'elles approchent du pôle.

Les montagnes les plus célèbres de l'Amérique septentrionale sont les Apalaches : elles traversent les Etats-Unis du sud-ouest au nord-est. Suivant les meilleures cartes, elles commencent au nord de la Géorgie, où elles donnent naissance à plusieurs rivières qui coulent au sud vers le golfe du Mexique. De là sortent aussi la Tennassée et d'autres qui vont au nord. Il y a quelques chaînons collatéraux, comme *iron* ou *bald mountains* (montagnes de fer ou pelées), les montagnes du chêne blanc, et d'autres. De là, la chaîne des Apalaches s'étend à travers la partie occidentale de la Virginie, en jetant quelques branches collatérales. La largeur du tout est souvent de 70 milles. Cette chaîne passe ensuite dans la Pensylvanie, coupe la rivière d'Hudson, et s'élève alors davantage : enfin elle semble se perdre dans le New-Brunswick. On doit remarquer que la chaîne des Apalaches, bien loin de donner naissance à des rivières, traverse au contraire le cours de plusieurs.

On peut supposer à la chaîne des Apalaches 900 milles de longueur, étendue qui surpasse celle de toutes les montagnes de l'Europe, si l'on en excepte les Alpes de la Norwège. On ne peut fixer avec précision la hauteur des principales montagnes; mais il est probable qu'elle n'excède pas 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer : souvent elles sont revêtues de forêts.

Les montagnes de l'isthme, aussi bien que celles de la partie ouest de l'Amérique septentrionale, sont d'une élévation beaucoup plus considérable. Suivant les meilleures cartes, les Andes cessent dans la province de Darien à la chaîne de Sierra Tagargona, qui se perd en quelque sorte dans la mer, à l'ouest du golfe. Vers la partie occidentale de cette province, une autre chaîne court nord et sud. On peut la regarder comme une limite naturelle entre les deux grandes portions de l'Amérique. Cette chaîne est appelée Sierra de Canatagua. Dans la province de Veragua, des chaînes se dirigent aussi du nord au sud. A l'ouest de cette province se trouve le volcan de Vara. [M. Humboldt, dans ces derniers temps, a mesuré avec beaucoup de précision les hauteurs des montagnes du Mexique. Le Pococatepec et le pic d'Orizaba s'élèvent à plus de 2,700 toises. Le mont Elie, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, sous le 60e degré 2 minutes de latitude, est encore plus élevé et atteint, suivant Galiano et Valdes, à une hauteur de 2,792 toises. Dans les îles, comme c'est l'ordinaire, les montagnes sont moins élevées; celles dites montagnes Bleues, dans la Jamaïque, ne s'élèvent qu'à 1,138 toises.]

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Situation. — Limites. — Division. — Population primitive. — Progrès de la géographie. — Epoques historiques.

Situation. Le territoire des Etats-Unis [est situé entre le 45e et le 29e degré de latitude nord, et entre le 80e et le 95e degré de longitude à l'orient de Paris.]

Limites. Les Etats-Unis sont bornés à l'est par l'océan Atlantique, et à l'ouest par le Mississipi, regardé comme une limite de l'Amérique espagnole ; au nord, par une ligne idéale qui traverse les grands lacs du Canada, se continue le long de la rivière Saint-Laurent jusqu'au 45e deg. de latit. au sud, et assez près de Montréal, d'où elle passe à l'est, se dirige le long d'une chaîne de montagnes qui court nord-est, puis se brisant vers le sud-est, elle va se terminer à la rivière de Sainte-Croix, qui se jette dans la baie de Fundi. Au sud, une autre ligne purement arbitraire, vers le 31e deg. de latitude, sépare les Etats-Unis des domaines espagnols dans la Floride occidentale et orientale.

La plus grande étendue de ce territoire est de l'est à l'ouest : vers le nord elle a plus de 1100 milles. La ligne qui suit les rivages de l'Atlantique n'est guère moindre. La largeur vers les lacs du Canada jusqu'à la limite méridionale, ne surpasse pas 850 milles. La surface peut être évaluée à 640 millions d'acres anglais carrés, dont 51 millions sont couverts par les eaux : il en reste donc 589 millions en terres.

Division. On partage le territoire des Etats-Unis en trois grandes divisions principales, qui sont : les états du nord, les états du centre, et les états du sud. Les états du nord sont : le Vermont, le New-Hampshire, le Massachussett's, le Connecticut et la petite province de Rhode-Island. Le district de Main, situé dans cette division, appartient à l'état de Massachussett's. Suivant Morse, sa limite orientale s'étend jusqu'à la rivière de Sainte-Croix, sous le 69e deg. de long. occidentale de Paris : au nord, la chaîne d'Albany, qui paraît être un prolongement des Apalaches, le sépare des possessions anglaises ; mais cette limite est contestée par les colons de la Nouvelle Ecosse. Depuis 1614, toutes ces provinces, situées au nord, étaient connues sous le nom particulier de Nouvelle Angleterre : leur peu d'étendue est remarquable. Les cinq, prises ensemble, égalent à peine New-York, la Pensylvanie ou la Virginie.

Les états du milieu sont : le New-York, le New-Jersey, la Pensylvanie, le Delaware, et le territoire au nord-ouest de l'Ohio.

Ceux du sud sont le Maryland, la Virginie, Kentucky, la Caroline du nord, la Caroline du sud, la Géorgie, le Tennassée, ou le pays au sud de Kentucki, et la Louisiane, acquisition récente. Ces provinces sont subdivisées en comtés.

Population primitive. La population primitive de ce pays consistait en quelques tribus sauvages qui ont disparu, et dont les noms sont presque oubliés. Nous avons déjà traité des progrès des colonies anglaises : un grand nombre d'Allemands, de Hollandais et de Suédois ont formé des établissemens dans ce pays.

Progrès de la géographie. Depuis la première colonie conduite par Ralegh, et qui eut si peu de succès, ce qu'il y a de plus important consiste dans les découvertes des belles baies de Chesapeak et de Delaware. Quant aux lacs du nord et à d'autres traits caractéristiques de ce pays, on en doit la connaissance à des Français établis au Canada.

Epoques historiques. Après celle de leur première formation en corps de colonies, les principales époques de l'histoire des Etats-Unis consistent dans les divers événemens de la guerre qui a fait reconnaître leur indépendance. Voici les principales :

1° L'acte du timbre, de 1765, avait pour but une augmentation du revenu de la Grande-Bretagne, par des impôts sur les colons américains. En 1766, ils repoussèrent cette entreprise avec une noble fermeté. Le cabinet britannique suivit son plan, mais par des voies plus détournées. En 1770, il retira ces lois fiscales, à l'exception de celle qui imposait six sous sur chaque livre de thé.

2° En 1773, les Américains brûlèrent une goëlette armée par le gouvernement, et mouillée devant Rhode-Island : ce fut le premier acte insurrectionnel.

3° Le thé envoyé dans le port de Boston par la compagnie des Indes orientales, fut jeté dans la mer par dix-sept hommes déguisés en sauvages américains. Cet événement occasiona ce qu'on appelle le bill du port Boston, du mois de mars 1774, et l'acte tendant à changer le gouvernement de Massachussett's-Bay.

4° Des députés se réunirent à Philadelphie le 26 octobre 1774, et formèrent le premier congrès; mais on n'y proclama pas l'indépendance des Etats.

5° D'autres actes du parlement britannique ayant augmenté les mécontentemens, la guerre civile commença par une escarmouche entre les troupes anglaises et la milice de Lexington. Le 17 juin 1775, se donna la bataille de Bunker's-Hill. Deux jours auparavant, le congrès américain avait nommé Washington général des armées.

6° Le 4 juin 1776, le congrès américain publia, au nom des Etats, la déclaration solennelle de leur indépendance.

7° Le 30 janvier 1778, le roi de France conclut un traité d'alliance avec les Etats-Unis.

8° Par le traité de paix du 30 novembre 1782, après une guerre de sept ans, l'indépendance des Etats-Unis fut reconnue.

9° La constitution des Etats-Unis ayant été trouvée imparfaite, un nouveau plan fut proposé à chacun d'eux, et reçut leur approbation. Le 30 avril 1789, Georges Washington fut installé président des Etats-Unis. La démission et la mort de cet homme illustre, la courte mésintelligence des Etats-Unis avec la France, mésintelligence causée par la vénalité du Directoire, la manière dont elle a été terminée par Bonaparte, sont des événemens récens, et qui sont connus de tout le monde.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Religion. — Lois. — Gouvernement. — Population. — Armée. — Marine. — Revenus. — Importance politique.

Religion. Les Etats-Unis d'Amérique professent la religion chrétienne réformée; mais toutes les sectes y sont tolérées, ou plutôt elles y jouissent d'une égale indépendance. Les premiers colons du Maryland étaient catholiques : leur religion y domine encore; ceux du Connecticut sont épiscopaux réformés. On n'en finirait pas si l'on voulait présenter un tableau complet des sectes établies dans ces contrées, et des diverses doctrines ou opinions religieuses qui y ont cours : on en jugera par les listes suivantes. M. Morse classe dans l'ordre suivant les sectes du Massachussett's.

Dénomination des différentes sectes religieuses.	*Nombre des congrégations.*	*Nombre supposé des différens sectateurs.*
Congrégationalistes (1). . .	400	277,600
Anabaptistes	84	58,296
Episcopaux	16	11,104
Amis ou quakers	10	6,940
Presbytériens.	4	2,776
Universalistes.	2	1,388
Catholiques romains	1	694
	517	358,798

(1) Ce sont des indépendans modérés, qui prétendent que chaque congrégation possède un pouvoir ecclésiastique complet, mais qui font profession de bonne amitié avec les autres congrégations.

Dans la Pensylvanie, les lieux consacrés au culte public sont, pour chaque secte, ainsi qu'il suit :

Les amis ou quakers	5	Les luthériens suédois	1
Les presbytériens ou scissionnaires	6	Les moraviens	1
Les épiscopaux	3	Les anabaptistes	1
Les luthériens allemands	2	Les anabaptistes universels	1
Les calvinistes allemands	1	Les méthodistes	1
Les catholiques	4	Les juifs	1

Gouvernement. Le gouvernement des Etats-Unis consiste en un président et deux conseils. Le président est élu pour quatre ans. Le sénat ou conseil supérieur est composé de deux membres pris dans chacun des Etats, dont les fonctions durent six ans. Le conseil représentatif se renouvelle tous les deux ans. Chacun de ses membres représente depuis 33 jusqu'à 50,000 habitans. Le pouvoir législatif réside dans les deux conseils. Le président exerce le pouvoir exécutif. Il y a un vice-président qui le supplée quand les circonstances l'exigent. Le président commande les armées de terre et de mer. Il a le droit de faire grace, hors le cas de haute trahison. Il fait les traités avec le consentement des deux tiers du sénat, dont il doit aussi prendre l'avis dans la nomination des ambassadeurs. On a obvié par des réglemens à ce qu'aucun Etat séparé n'usurpât des attributions qui appartiennent à la république entière, comme celle de faire des traités d'alliance, de donner des lettres de marque, ou de se permettre des actes d'indépendance qui mettraient l'union en danger. Une cour suprême est investie du pouvoir judiciaire. Il y a autant de cours inférieures que le congrès le juge convenable. Un juge ne peut être dépouillé de sa charge que pour mauvaise conduite. Chaque état a son gouvernement particulier, composé ordinairement d'un sénat et d'une chambre de représentans, élus chaque année.

Lois. Les lois ressemblent beaucoup à celles qui sont en vigueur en Angleterre, et cela n'est pas étonnant, puisque les premiers colons les ont apportées de la mère-patrie. Les différens états ont aussi leurs coutumes ou lois particulières, que le congrès approuve quand elles ne troublent point l'harmonie générale.

Population. En 1790, le congrès ordonna le dénombrement des Etats-Unis. On y trouva 3,930,000 habitans, sans compter ceux du nord-ouest de l'Ohio, que l'on présume être au nombre de 20,000. Le dernier dénombrement officiel publié à Washington en 1802, présente un total de 5,172,312 individus, y compris les esclaves, dont le nombre se monte à 875,626.

Armée. Les Etats tiennent sur pied une petite force armée pour le

maintien de l'ordre public. Ils lèvent en outre, tous les trois ans, 5,000 hommes pour la défense des frontières. Des troupes de ligne sont regardées comme incompatibles avec le gouvernement républicain, et la force de l'Etat réside dans les milices, que M. Morse évalue à 700,000 hommes. Mais ses raisonnemens sont vagues et peu concluans. Il semble plus conforme aux règles ordinaires de n'estimer tout au plus qu'à 150,000 hommes la force effective des Etats-Unis; et ce nombre qui serait suffisant pour subjuguer tout le continent, l'est à plus forte raison pour mettre les Etats-Unis à l'abri de toute invasion.

Marine. La marine de ce pays est peu importante, quoique, durant leur courte querelle avec la France, les Etats eussent équipé quelques vaisseaux. Il est à présumer que dans un ou deux siècles ce peuple, à l'exemple de celui dont il est sorti, ambitionnera la gloire d'une marine militaire, et que les flottes américaines le disputeront à celles de l'Europe. D'après le rapport de M. Galatin, il n'y avait en 1804 que douze frégates de 36 à 44 canons, armées en guerre.

Revenu. Le revenu des Etats-Unis consiste dans des droits sur les importations, le tonnage, et dans quelques petites taxes. Il se montait, en 1805, à environ douze millions et demi de dollars. Les dépenses ne se montent qu'à sept millions quatre cent mille dollars : le reste sert à amortir la dette publique, qui se montait, en 1796, à plus de quatre-vingt millions de dollars; mais quinze millions ont été amortis sous la présidence de M. de Jefferson.

Importance politique. L'importance politique des Etats-Unis dépend principalement du caractère individuel du président; car le gouvernement n'a point assez de force par lui-même pour employer des moyens coercitifs, même quand l'avantage de l'Etat l'exigerait. Les voyageurs les plus impartiaux n'ont pu cacher leur étonnement et en même temps leurs regrets, de voir que l'esprit d'avarice et d'égoïsme y présidait à toutes les décisions, y entravait toutes les démarches, y arrêtait tous les grands mouvemens. Il faut cependant espérer que ce mal ne sera que passager, et qu'après que les pères auront amassé des richesses suffisantes, leur postérité tournera son attention vers des vues plus glorieuses. La guerre avec les Indiens aurait dû faire connaître toute la puissance des Etats-Unis : le contraire est arrivé. Des économies mesquines ont paralysé la force nationale. L'intérêt public et la gloire de l'état en ont également souffert. Ce n'est qu'avec des efforts pénibles que l'on est parvenu à équiper quelques frégates contre la France. On en avait voté six, et à peine contribua-t-on pour trois. Quelqu'ardent admirateur que l'on soit de cette nouvelle république, quand on fait attention à ces faits, on est forcé de convenir que l'importance politique de ce pays ne peut être pesée que dans la balance de la postérité.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et usages. — Langage. — Littérature. — Education. — Villes et cités. — Edifices. — Manufactures et commerce.

Mœurs et usages. On conçoit qu'à quelques particularités près, les mœurs et les usages des habitans des Etats-Unis doivent peu différer de ceux des Anglais leurs ancêtres. Les voyageurs néanmoins ont observé, même à Philadelphie, un air de froideur et de réserve, un manque d'urbanité qui y rendent la société triste. Le peuple, ridiculement glorieux de son indépendance, croit en faire preuve en affectant des manières fières et arrogantes. On n'y connaît point cet échange mutuel de civilités, ces formes polies, peu importantes peut-être au fond, mais d'où cependant résulte le charme de la vie. Des opinions différentes sur les points religieux, dont quelques-uns même sont très-nouveaux, et l'amour de l'argent, contribuent à jeter du sombre sur les caractères. On ne connaît dans les Etats-Unis ni les fêtes des anciennes républiques, qu'animait une joie bruyante, ni les mœurs simples, gaies et heureuses des Suisses. En général, on y a peu de goût pour les jouissances de l'esprit. On prétend qu'il règne dans quelques provinces un amour excessif du jeu; mais le jeu principal consiste dans une sorte d'agiotage, par lequel on achète, pour les revendre, des terres propres à faire de nouveaux établissemens, spéculation qui, semblable à celle du fameux système de Law, aiguillonne l'avarice et ne fait rien estimer que l'argent.

Langage. A la fin de la guerre avec la mère-patrie, les esprits étant encore échauffés et pleins de ressentimens, on proposa d'adopter un autre langage que celui qu'on parlait en Angleterre. Un plaisant vota pour l'hébreu, et la délibération probablement en resta là. On continua de parler anglais; mais, depuis dix ans, on s'aperçoit que cette langue s'altère, et il est à présumer que, dans un siècle ou deux, l'Amérique septentrionale se sera formé un dialecte particulier, qui aura peut-être aussi peu de rapport avec celui qui sera alors parlé en Angleterre, que le portugais en a aujourd'hui avec l'espagnol.

Littérature. Les livres publiés d'abord dans l'Amérique anglaise traitaient, pour la plupart, d'objets religieux. Avant l'indépendance, Francklin s'y était fait un nom dans les lettres. Depuis ce temps, les Etats-Unis ont produit un grand nombre d'écrivains estimables. Des

sociétés littéraires s'y sont établies, et publient leurs mémoires. Des bibliothèques et un grand nombre de papiers publics contribuent à y répandre l'amour de la science. Le gouvernement a aussi porté sa surveillance et ses soins sur l'éducation. Il s'est formé plusieurs colléges où de bons maîtres s'occupent de l'enseignement avec beaucoup de zèle. Dans les provinces septentrionales, connues sous le nom de Nouvelle Angleterre, il y a des écoles pour toutes les communions religieuses. Les catholiques même ont un collége à Maryland.

Universités. Par un acte du parlement de 1754, un collége fut établi à New-York. Il est aujourd'hui nommé collége Columbia; et on dit qu'il y a plus de cent étudians. A Prince-Town, dans le New-Jersey, est un autre collége appelé Nassau-Hall, qui a près de quatre-vingts étudians. Un troisième fut fondé, en 1782, à Chestertown dans le Maryland, sous le nom de collége de Washington : le Tennassée même, outre une académie et plusieurs écoles de grammaire, a une société établie pour le progrès des connaissances utiles. Le collége d'Yale, dans le Connecticut, fut fondé en 1717, et reconstruit en 1750. On y entretient cent trente étudians (1). La Pensylvanie a plusieurs sociétés littéraires, et particulièrement la société philosophique américaine, qui se forma en 1769, et qui en 1771 et 1786 publia deux volumes de ses mémoires. L'université de Pensylvanie fut fondée à Philadelphie durant la guerre. Depuis, elle a été réunie au collége, et les sciences s'y cultivent aujourd'hui avec succès. On trouve dans la même province les colléges de Dickenson et de Franklin. L'université d'Harward fut fondée en 1638, dans la province du Massachussetts. Elle passe pour le principal établissement littéraire de l'Amérique septentrionale. Il y a aussi à Louisville une université pour la Géorgie. D'autres provinces ont l'avantage d'avoir des colléges, ou plutôt de grandes écoles. Il paraît que ces institutions détachées sont plus favorables aux progrès des sciences qu'une ou deux grandes universités. Dans le New-Hampshire, on fonda en 1769 un collége pour l'instruction des sauvages : mais depuis ce temps on y a admis la jeunesse des provinces septentrionales, à qui il est devenu d'une grande utilité.

Villes. S'il s'agissait de classer les villes des Etats-Unis, eu égard à leur étendue et à leur importance, Philadelphie obtiendrait le premier rang; on placerait ensuite New-York, Boston, Baltimore, Charlestown, etc. Mais quant aux relations commerciales, New-York l'emporte sur Philadelphie, et Charlestown sur Baltimore. Avant de parler de chacune d'elles, il nous paraît convenable de décrire celle de Washington, destinée à être la capitale des Etats-Unis.

Washington occupe une partie du territoire de Columbia, qui fut

(1) Morse, p. 358.

cédée à la fédération par les états de Virginie et de Maryland. Il fut arrêté qu'on en ferait le siége du gouvernement, et qu'il y serait transféré après l'année 1800. On a commencé à bâtir cette ville en 1792. Elle n'est point encore achevée. Elle est située sous le 38e degré 50 min. de lat. nord, presque à l'embouchure du Patomack. Cet emplacement ne le cède à aucun de l'Amérique, pour la beauté, la convenance et la salubrité. Une pente suffisante y favorise l'écoulement des eaux pluviales, et l'enceinte de la ville renferme des sources excellentes. Elle sera pourvue d'un hâvre, qui sera un des plus commodes de l'Amérique. Cette capitale a l'avantage d'être également éloignée des extrémités septentrionales et méridionales des Etats-Unis. De grandes avenues ou rues, depuis 130 jusqu'à 160 pieds de large, doivent y conduire aux places publiques, et peuvent aisément être partagées de manière à avoir un chemin pavé pour les voitures dans le milieu, et deux allées de chaque côté. Les autres rues ont de 90 à 110 pieds. Déjà de grands édifices sont construits, parmi lesquels on distingue le palais du président et le capitole. Celui-ci est sur une éminence, d'où la vue domine sur toutes les parties de la ville et sur la campagne. Le palais du président occupe un endroit encore plus élevé. Chacun des états doit y avoir une vaste place. D'immenses carrières qui sont sur les bords du Patomack fournissent à toutes ces constructions (1). En 1801, cette ville contenait 776 maisons, et 7000 habitans

Philadelphie (amour fraternel) est la capitale de la Pensylvanie. Le plan en fut dressé en 1683 par le fameux Williams Penn. La forme de cette ville est un carré long qui a environ 2 milles de longueur entre les rivières de Schuylkill et de la Delaware, ou plutôt sur le rivage occidental de la dernière. Cette ville est construite avec élégance. Chaque quartier consiste en un carré de 8 acres; au centre est une place de 111 acres. La grande rue a 100 pieds de large dans toute sa longueur, et les autres rues en ont 60. Toutes sont pavées et garnies de trottoirs. Philadelphie a une université, une académie des sciences et des arts, une bibliothèque publique, un beau cabinet d'histoire naturelle et deux théâtres. C'est beaucoup pour un établissement fondé par des quakers, naturellement ennemis du luxe; mais leur nombre est considérablement diminué : à peine forment-ils aujourd'hui le tiers de la population. Le goût des plaisirs et des commodités prévaut insensiblement dans cette ville, et les théâtres commencent à y être très-fréquentés. Il y a à Philadelphie 50,000 habitans. C'est dans cette ville que la fièvre jaune se manifesta pour la première fois, en 1793.

New-York, capitale de la province du même nom, est située sur un promontoire à l'embouchure de la belle et pittoresque rivière d'Hudson.

(1) Morse, p. 468.

Cette ville a environ deux milles de longueur et quatre de circonférence. Elle souffrit beaucoup durant la guerre de la liberté ; mais depuis ce temps elle s'est embellie et considérablement accrue. Son principal édifice est l'hôtel de la fédération, beau bâtiment d'architecture grecque, dans lequel Washington fut installé président des États. Du côté du commerce, New-York a la supériorité sur toutes les villes des Etats-Unis ; son port peut recevoir des vaisseaux de toute grandeur et de toute charge; c'est aussi la ville la plus agréable. On met New-York au-dessus de Charlestown. Les maisons y sont bien bâties : il y a une université et des sociétés savantes, des chantiers pour la construction des vaisseaux, une manufacture de glace et différentes fabriques ; néanmoins, au rapport de M. Morse, elle n'offre pas tout ce qui serait convenable pour les progrès de l'éducation et pour l'avancement des sciences et des arts. Elle compte 40,000 habitans. La fièvre jaune a fait de grands ravages dans cette ville, et tout récemment un incendie en a consumé une partie.

Boston, capitale de l'état de Massachussetts, l'est encore de toutes les provinces comprises sous le nom de Nouvelle Angleterre. Son commerce, quoique toujours considérable, a pourtant perdu de sa première splendeur. Son port, situé sur une grande baie, est excellent et assez spacieux pour contenir 500 vaisseaux à l'ancre. L'entrée en est étroite et défendue par un bon château. La jetée a 600 verges de longueur, et le port est semé de petites îles qui produisent d'excellens grains et de gras pâturages. Cette ville a aussi souffert de la guerre ; mais elle commence à se rétablir. Elle n'a pas plus de deux milles en longueur, et sa forme est circulaire. Les édifices y ont une sorte d'élégance. Le mail, planté de plusieurs rangées d'arbres, offre une promenade agréable. Du même côté s'élève une colline nommée *Beacon's hill*, sur laquelle on a érigé divers monumens en mémoire des événemens les plus importans de la guerre. Boston a un très-beau quai, deux théâtres, une académie des sciences, et d'autres sociétés savantes. C'est la patrie de Francklin. On y compte environ 24,000 ames.

Charlestown, dans la Caroline du sud, est située au confluent des deux grandes rivières d'Ashley et de Cooper. Toutes deux sont navigables, et se terminent par une spacieuse embouchure. La situation de Charlestown est un peu enfoncée ; mais des brises de mer y portent le frais et contribuent à la salubrité. Les mœurs y sont douces, aisées et sociales. La ville est riche et commerçante ; en 1791 elle renfermait 16,359 habitans, dont 7684 étaient esclaves.

Baltimore, dans le Maryland, est sur le bord septentrional de la rivière de Patapsco, qu'il faudrait plutôt regarder comme une crique de la grande baie de Chesapeak. Cette ville s'est promptement élevée à

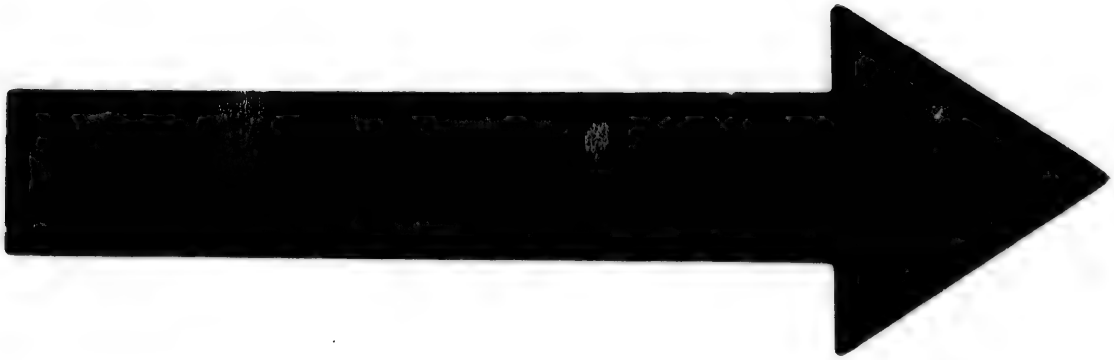
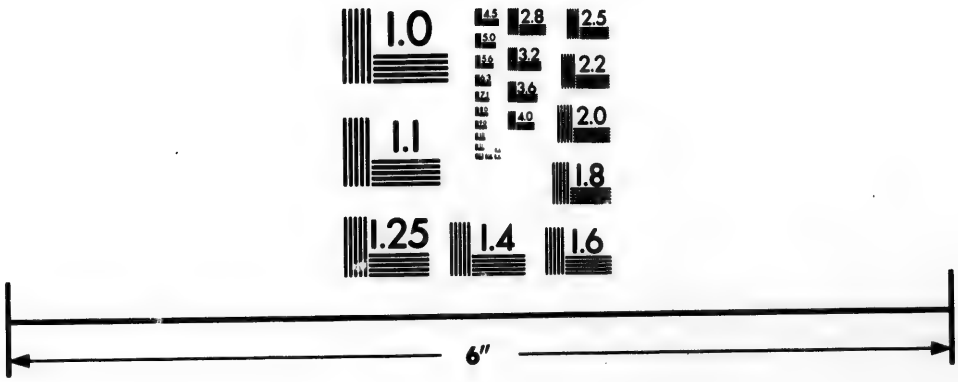


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

l'état de prospérité où elle est aujourd'hui. Sa situation est un peu basse, mais l'art y a pourvu, et elle est aujourd'hui passablement salubre. Il y a beaucoup de catholiques et un évêque de leur communion. Elle fait un grand commerce, et elle a deux banques. En 1790, elle renfermait 13,503 habitans.

La Nouvelle Orléans doit être, par son importance commerciale, mise au nombre des principales villes des Etats-Unis, depuis qu'ils ont acquis la Louisiane. Cette ville fut fondée en 1720, sous la régence du duc d'Orléans; le plan en est régulier et consiste en trois rues principales et parallèles. Quoique située à 105 milles au-dessus de l'embouchure du Mississipi, la Nouvelle Orléans n'est qu'à huit jours de navigation du Mexique et des Colonies anglaises, françaises et espagnoles, dans les Indes occidentales. En 1804, cent soixante et dix vaisseaux américains et quatre-vingt-dix-huit vaisseaux espagnols ont abordé dans son port. Le quai de cette ville est remarquable. Elle essuya deux terribles incendies en 1788 et en 1795; elle contient environ 1,400 maisons et 10,000 habitans. En 1800 et 1801, on a, dans l'intervalle d'une année, rapporté de la Nouvelle Orléans 60,000 barils de fleur de farine, 1000 balles de coton, 2000 barils de tabac, 1500 barils de sucre, une quantité considérable d'indigo et de fourrures (1).

Lieux remarquables. [Les lieux les plus remarquables des Etats-Unis sont principalement composés des capitales de chacun des états qui composent cette puissance fédérative. En les classant selon la géographie naturelle, nous distinguerons les villes qui sont à l'est des montagnes, d'avec celles qui sont situées à l'ouest et au sud.

Parmi les premières, en commençant par le nord, on remarque Boston, Philadelphie, New-York, Baltimore, Washington, déjà décrites comme villes principales; on peut nommer ensuite Portsmouth, dans *New-Hampshire*, dont elle est capitale. Elle a un port excellent à l'embouchure de la rivière Piscataqua. Bennington, au pied de la grande montagne, et à l'extrémité de l'état de *Vermont*, sur la rivière d'Horick. En 1777, il se donna près de cette ville une bataille entre les Anglais et les Américains. Elle a 2,400 habitans. Cambridge, dans le *Massachussetts*, remarquable par son université. Il y a une bonne bibliothèque, et un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Salem, autre ville de la même province, est bien peuplée, et trafique en porcs et bœufs salés. Newport, capitale de l'état de *Rhode-Island*, fut fondée en 1539 par William Coddington. Son port est excellent; elle commerce en poissons. Hartford, capitale du *Connecticut*, est située

(1) *Account of Louisiana, abstracted from documents in the offices of state Philadelphy*, p. 8, in-8°, 1804. — *Mémoires sur la Louisiane*, in-8°, p. 3. Paris, 1805.

agréablement. Elle a des manufactures, une banque, une société de médecine, et une population de 6,000 ames. Albany, dans l'état de *New-York*, est sur la rivière d'Hudson. La ville est jolie et commerçante. C'est une des plus anciennes de l'Amérique : les Hollandais l'ont fondée en 1660. Elle est l'entrepôt du Canada et des lacs. Hudson, sur la même rivière et dans la même province. On commença à la bâtir en 1783. Déjà elle rivalise avec les autres villes de l'Amérique septentrionale, par ses rapides progrès et sa situation avantageuse. Les vaisseaux de toute grandeur peuvent y arriver. Trenton est la capitale du *New-Jersey*; elle est sur la Delaware, bien bâtie, et dans une situation agréable. Newark, dans la même province, est renommée par son cidre. On doit nommer ensuite Perth-Amboy et Burlington. Cette dernière était le siége du gouvernement de Jersey avant la révolution : elle est sur la Delaware. Annapolis, ancienne capitale du *Maryland*, a des maisons construites en briques et une maison d'état, qui passe pour un des plus beaux édifices des Etats-Unis. C'est une des plus agréables villes de l'Amérique septentrionale. Richmond, sur la rivière de James, est la capitale de la *Virginie*. La ville, située agréablement, est divisée en haute et basse. Elle a de beaux édifices publics, et entre autres un capitole, élevé sur une colline qui domine la ville : il est construit en briques rouges, sur le modèle de la maison carrée de Nismes, mais avec de plus grandes dimensions : il est orné de la statue de Washington. On compte à Richmond 6,000 habitans. Williamsbourg, dans la même province, a un collége et un hôpital pour les gens en démence. Norfolk, aussi dans l'état de Virginie, a un bon port et un chantier pour la construction des vaisseaux; sa situation est malsaine; la fièvre jaune y a fait de grands ravages en 1797. Alexandrie, sur le Patomack, fait un gros commerce. Vernon, où résidait le général Washington, est dans le voisinage. Ralleigh, dans la *Caroline du nord*, est une ville nouvelle, fondée en 1791 en l'honneur de Walter Ralleigh, qui le premier avait projeté un établissement colonial dans cette province, et qui fut décapité sous Jacques Ier, en 1618. La Fayette, autre ville nouvelle de la *North-Caroline*, est sur la rivière de Clarendon. Elle fut fondée en l'honneur de M. de la Fayette. Elle est située commodément pour le commerce.

Au sud des montagnes, on remarque, indépendamment de Charlestown et de la Nouvelle Orléans, dont nous avons parlé, Columbia, dans la *Sud-Caroline*, ville nouvellement construite. Elle est située au centre de l'Etat sur la rivière Santée. C'est aujourd'hui le siége du gouvernement. Savannah, sur la rivière du même nom, ancienne capitale de la *Géorgie*, environ à trois lieues de la mer, fut remplacée par Augusta, sur la Savannah, dans la même province, qui a été le siége

du gouvernement jusqu'en 1795. Il a été transféré depuis à Louisville : cette dernière est sur la rivière Ogéchée.

A l'ouest des montagnes Bleues, et au nord des monts Apalaches, on trouve Knoxville, située sur la rivière d'Holston. C'est la capitale de l'état de *Tennassée*. Lexington et Francfort sont les principales villes du *Kentucky*. Marietta, qui n'existait pas il y a quinze ans, est chef-lieu de l'état nommé *Ohio*, qui a été récemment admis dans l'union. Cette ville contient environ 200 maisons. Gallipoli, dans le même état, est habitée par des familles françaises, fort pauvres, et renferme à peu près cent maisons.]

Edifices. Les principaux édifices des Etats-Unis sont les salles où s'assemblent les états de chaque province, ensuite le capitole et le palais du président des états, qui sont destinés à embellir la métropole nouvelle : les plans sont, dit-on, de M. l'Enfant. Ils promettent une grande magnificence.

Navigation intérieure. Jusqu'ici la navigation intérieure des Etats-Unis a rarement exigé qu'on ouvrît des canaux. On a trouvé que les grandes rivières qui les traversent la facilitaient assez. En effet, il n'y a pas de pays au monde plus favorable au commerce intérieur, et rien n'égale les ressources qu'offrent à cet égard le Missouri et un grand nombre d'autres fleuves, sans compter les lacs d'une étendue prodigieuse. On dit qu'on ouvre dans ce moment un canal entre les rivières Sckuylkill et Susquehana, et que l'on en projette plusieurs autres. On commence aussi à perfectionner les grandes routes. Divers ponts ont été construits, et il en est plusieurs en bois d'une grande étendue.

Manufactures. Les manufactures sont encore dans leur enfance. On était accoutumé à tirer d'Angleterre les choses dont on avait besoin ; et quoique le lien de la dépendance soit rompu, les liaisons commerciales continuent de subsister. Les principales manufactures consistent en tanneries et en mégisseries. Boston était célèbre par les vaisseaux qu'on y construisait. On fabrique dans les Etats-U[illegible] les ouvrages en fer et en bois, diverses sortes de machines, des meubles de ménage, des câbles, des toiles à voiles, des cordages, de la ficelle, du fil à voiles, des briques, des tuiles, de la poterie, du papier, des chapeaux, des sucres, du tabac, de la poudre à canon, divers ustensiles en cuivre, airain ou étain, des draps, des instrumens de mathématiques, des voitures de toute espèce. L'industrie domestique n'est pas moins ingénieuse. Elle suffit presque seule à l'habillement des familles. Il se fait dans chaque maison de gros draps, des serges, des flanelles, des toiles de coton, diverses sortes d'ouvrages en toile, qui non-seulement pourvoient aux besoins du ménage, mais dont une partie s'exporte. Des colons français établis sur l'Ohio ont tiré de fort bons vins des vignes sauvages qui

croissent naturellement dans le pays. Dans le nord et dans les états du centre, on prépare le sucre de l'érable ; on a jugé qu'il égalait en qualité celui qu'on extrait de la canne. Les secousses que l'Europe vient d'éprouver, auront fait passer en Amérique un grand nombre d'ouvriers habiles, avec d'autant plus d'empressement que la main-d'œuvre y est chère, et que les ouvrages mécaniques y sont fort recherchés.

Commerce. Le principal commerce des Etats-Unis est encore concentré dans les ports britanniques. La France néanmoins commence à y prendre une grande part, et il se fait quelque trafic avec le Portugal, l'Espagne, la Hollande et la mer Baltique. Les relations commerciales avec les Indes orientales et l'Afrique sont peu importantes. Les exportations, en 1792, se montaient à plus de 21 millions de dollars. Les articles principaux consistaient en potasse, coton, café, lin, poisson sec ou mariné, os et blanc de baleine, froment, blé d'Inde, indigo, moutons, cochons, mélasse, goudron, térébenthine, rhum d'Amérique, tabac, fourrures, bâtons, bardeaux, planches, ais, et toutes sortes de charpente. En 1789, le tonnage avait été évalué à 297,468 tonneaux, et en 1798 à 800,000. Cinquante mille matelots avaient été employés à la navigation. En 1804, les Etats-Unis ont exporté pour la valeur de 77,699,074 dollars (1). La banque de Philadelphie fut fondée en 1787. Elle paraît avoir eu du succès. Elle porte aussi le nom de banque des Etats-Unis. Son capital monte à dix millions de dollars. Les monnaies d'or sont des aigles, des demi-aigles et des quarts d'aigle. L'aigle vaut dix dollars ou deux liv. sterl. et cinq schellings. Sa valeur surpasse d'environ un quart le mohur d'or de l'Indostan. En argent, outre le dollar, le demi-dollar et le quart de dollar, il y a des dixièmes de dollar qui valent à peu près six sous d'Angleterre. Il y a aussi des vingtièmes ou demi-décimes. Le centime de cuivre égale la centième partie du dollar, ou un peu plus d'un demi-denier anglais. Le demi-centime vaut environ un farthing.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons.—Aspect du pays.—Sol et agriculture. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Forêts et marais. — Végétaux. — Animaux. — Minéraux.

Climat. Nous avons déjà dit que le climat des Etats-Unis se faisait remarquer par ses passages subits du chaud au froid, ou du froid au

(1) *Voyez* Pinkerton's *Geography;* Philadelphie, in-8°, 1804 ; édition augmentée par le docteur Barton.

chaud. Le vent du nord-ouest y est glacial; ce qui vient de ce qu'il passe sur un immense continent glacé. Dans les plaines, à l'est des Apalaches, les chaleurs sont excessives, et dans quelques endroits on ne parvient pas même, avec de la glace, à mettre la viande de boucherie et la volaille à l'abri de la putréfaction. Vers les montagnes, le climat est sain, même dans les provinces méridionales. Dans celles qui sont au nord, l'hiver est plus long et plus rigoureux qu'en Angleterre; l'été y est aussi plus chaud. Communément la pluie est accompagnée d'un vent de nord-est. Sur le flanc ouest des Apalaches, le vent sud-ouest produit le même effet. Dans la Géorgie, l'hiver est très-doux. Rarement on y voit de la neige, et le vent d'est y est le plus chaud. Cette chaleur excessive des plaines doit être regardée comme la cause principale de la maladie désastreuse, nommée fièvre jaune, qui parut pour la première fois à Philadelphie en 1793, et dont les ravages se sont reproduits beaucoup trop fréquemment dans diverses villes des Etats. Vers l'embouchure du Mississipi, le climat est plus chaud d'environ trois degrés que sur les côtes Atlantiques; les vents qui prévalent sont ceux du nord-ouest, du sud-ouest et du nord-est.

Saisons. Les saisons dans l'Amérique septentrionale correspondent à celles de l'Europe, mais non avec l'égalité de température à laquelle on devrait s'attendre sur un continent; car au milieu des chaleurs de l'été il se trouve des jours où le feu est nécessaire. La latitude du Labrador est la même que celle de Stockholm, et le Canada est sous le même parallèle que la France. Il y a néanmoins une grande différence de température entre les mêmes latitudes des deux continens. L'embouchure de la Delaware même est gelée pendant six semaines chaque hiver. La côte occidentale de l'Amérique septentrionale ne paraît pas plus chaude que la côte orientale. Des forêts nombreuses et d'immenses plaines d'eau douce contribuent peut-être à rendre ce climat comparativement froid; mais sans doute l'effet de ces causes diminuera à mesure que la population et l'industrie feront des progrès.

Aspect du pays. L'aspect de ces vastes contrées n'offre pas autant de variété qu'on pourrait l'imaginer; la nature y est pour ainsi dire dessinée à plus grands traits qu'en Europe. On ne trouve pas non plus dans ce pays de ces souvenirs classiques, de ces situations relatives à l'histoire, qui transportent l'esprit dans des siècles reculés, et donnent naissance à une foule d'idées. La hauteur des arbres et la diversité de leur feuillage contribuent beaucoup à enrichir le paysage. Mais le colon américain redoute le voisinage des grands arbres, et ne les épargne point quand ils sont près de son habitation, parce que n'ayant pas de racines profondes, leur chute dans les ouragans occasione de grands désastres. Si de hautes montagnes ne rendent point la perspective imposante, elle est

du moins fort embellie par des rivières d'une étendue considérable. En général les provinces du nord, nommées Nouvelle Angleterre, qui avoisinent la chaîne des Apalaches, sont montagneuses. Cette chaîne a été nommée avec assez de justesse la colonne vertébrale des Etats-Unis. Dans ces régions septentrionales, les vallées sont recouvertes d'épaisses forêts, et souvent traversées par des rivières. Des ruisseaux y tombent des rochers en cascades romantiques, tandis que vers la mer le rivage n'offre qu'une plaine unie et sablonneuse. Dans la Virginie, située au centre, les montagnes Bleues et d'autres parties des Apalaches rehaussent la beauté du paysage, à laquelle ajoutent encore de belles plantes et de charmans oiseaux. Le colibri, qui, semblable à l'abeille, va pomper le miel des fleurs, s'y fait sur-tout remarquer par le jeu mobile de ses couleurs d'émeraude, de pourpre et d'or. Là, une plaine de 150 ou de 200 milles en longueur, qui occupe tout l'espace entre les montagnes et la mer, est couverte de riches métairies, et habitée par ces anciens et honnêtes propriétaires des Etats-Unis, connus par leur obligeante hospitalité. De semblables plaines se trouvent aussi aux Carolines et à la Géorgie. Au-delà des monts Apalaches, s'étend une autre plaine non moins riche, et d'une étendue surprenante, que traversent les eaux fangeuses du Mississipi. Il ne paraît pas que ce soit un plateau, car elle est presque de niveau avec la plaine de l'est. Le Kentucky offre aussi des sites rians : son sol, qui repose sur un lit de pierre calcaire, est varié par d'agréables élévations; et un espace d'environ 200 milles, le long de l'Ohio, est entrecoupé de petites collines et de jolis vallons.

Sol. Quoique le sol soit de différentes qualités, il est en général fertile : à l'est des montagnes Bleues, il consiste tantôt en un terreau gras et riche, de couleur brune, tantôt en une argile jaune, qui devient sablonneuse à mesure que l'on avance vers la mer. Quelquefois on y rencontre des marais considérables, des prairies salées et des landes. Souvent les sommets des montagnes sont marécageux, et hantés par des oiseaux aquatiques, tandis que les vallées qui sont au pied, composées de rocs durs et impénétrables à l'eau, sont sèches et stériles (1). Au milieu même des anciennes forêts, on trouve de ces espaces d'une fort grande étendue, qui ne produisent pas un seul arbre. Le sol n'est pas moins excellent à l'ouest des Apalaches. Quelques terres du Kentucky sont très-fertiles en blé. L'acre y rapporte 60 boisseaux. On rencontre communément un lit de pierre calcaire à six pieds de profondeur. Les vallées des provinces méridionales sont aussi très-productives.

Agriculture. Les Américains ne manquent point d'habileté en agri-

(1) Belknop's *Hampshire*, t. III, p. 34.

culture, et paraissent avoir adopté ce que d'utiles expériences ont appris aux Anglais à cet égard. L'illustre Washington, président des Etats-Unis, était lui-même un excellent fermier. L'on est assez d'accord que les trois quarts des habitans de ce pays s'occupent d'agriculture. C'est en effet la classe indépendante et robuste des agriculteurs qui fait la force des Etats, parce que le commerce lui fournit en abondance les moyens d'améliorer le sol autant que faire se peut : c'est sur-tout dans la Nouvelle Angleterre et en Pensylvanie que fleurit l'agriculture, et tels ont été ses progrès, que les Etats peuvent presque chaque année augmenter la quantité de blé et de farine qu'ils mettent en exportation. En 1786, la Pensylvanie exporta 150,000 barils de fleur de farine. En 1789, l'exportation se monta à 369,618 barils. Parmi les nombreuses productions de ce pays, il faut compter le blé, l'orge, le sarrasin, l'avoine, les fèves, les pois et le maïs, qui est indigène. En Virginie, on sème une petite quantité de riz, et l'on a trouvé qu'il réussissait fort bien sur les bords de l'Ohio. L'épeautre, production précieuse, réussit aussi en Pensylvanie. Dans les autres provinces, on fait d'abondantes récoltes de chanvre et de lin. Les turneps et autres végétaux cultivés en Angleterre, semblent jusqu'ici n'avoir pas beaucoup attiré l'attention des colons : cependant on a fait beaucoup de prairies artificielles. La pomme de terre est originaire du pays. Il y en a une espèce qu'on appelle *ground nut* (noix de terre), dont le goût plaît particulièrement à quelques personnes. On y récolte différentes espèces de melons et de concombres : on y cultive aussi le houblon. Il est inutile de parler du tabac, que l'on sait être un produit de la Virginie. Cette province, opulente par son agriculture et ses mœurs, a beaucoup de ressemblance avec les établissemens anglais dans les Indes occidentales. Les plantations d'arbres fruitiers y sont l'objet de soins particuliers. Le cidre est la boisson ordinaire dans les parties du nord et dans celles du centre. L'excellente pomme *newtown* croît en abondance près de New-York. La pêche se cultive dans la Virginie, et le ratafia de pêche de cette province est renommé. On y trouve aussi le pavie, l'abricot, etc. ; et ces fruits y sont délicieux.

Rivières. Les principales rivières des Etats-Unis ont déjà été décrites dans le tableau général que nous avons donné de l'Amérique septentrionale. Nous parlerons ici de quelques autres dont le cours est moins étendu, et qui appartiennent plus particulièrement au territoire des Etats-Unis. Le Mississipi, ce fleuve qui forme la grande barrière occidentale, reçoit, outre l'Ohio qui traverse de l'est à l'ouest le vaste territoire des Etats-Unis, diverses autres rivières considérables, au rang desquelles est celle des Illinois, qui arrose de vastes et fertiles prairies. Les rivières plus septentrionales qui se jettent dans le Mississipi, sont

Wisconsin, le Chipawi, et la rivière de Sainte-Croix. L'Ohio reçoit au nord le grand et le petit Miami et le Wabash. Le grand Kennaway, le Kentucki, la rivière Verte, et sur-tout la Cumberland et la Tennassée y tombent du sud. Les contrées qui sont à l'ouest de la Géorgie, sont arrosées par diverses rivières qui vont joindre le golfe du Mexique.

Parmi celles qui coulent à l'est dans l'Atlantique, nous nommerons la rivière de Sainte-Croix, qui forme une des limites des Etats-Unis, la Penabscot, la Kennebec, la Saco, la Mérimac, la Connecticut, qui donne son nom à un des Etats, et dont le cours est considérable, mais qui néanmoins le cède à la rivière d'Hudson. Celle-ci prend sa source dans quelques lacs des parties septentrionales de New-York, et se jette dans l'Océan, près de la ville de ce nom. La Delaware, qui baigne Philadelphie, et à laquelle se joignent plusieurs autres rivières, est plus remarquable par sa largeur que par la longueur de son cours. La Susquehanna est fort longue et fort large, et devient, après un cours tortueux, la plus grande rivière tributaire de la baie de Chesapeak, qui reçoit aussi le Patomack et la Fluvanna, ou rivière James.

C'est sur les rives du Patomack que s'élève la nouvelle capitale des Etats-Unis; mais ce n'est pas le seul fondement de la célébrité de cette rivière : elle est encore remarquable par le passage qu'elle a su se pratiquer à travers les montagnes Bleues et la chaine des Apalaches, après avoir reçu le Shenandoa, rivière considérable. Plus au sud, les principales rivières coulent à l'ouest dans l'Ohio : cependant la rivière Noire et le Staunton se dégorgent dans l'entrée de Roanok. Le Sund de Pamlico reçoit une rivière du même nom. Les rivières du cap Fear, la Pedée, la Santée, la Savannah, l'Altamaha de Géorgie, terminent la liste de celles qui coulent sur le territoire des Etats-Unis.

Lacs. Outre les grands lacs nommés lacs supérieurs, Mechigan, Eric et Ontario, qui forment la limite au nord, et dont nous avons déjà parlé dans la description générale de l'Amérique septentrionale, il y en a plusieurs autres encore assez considérables dans les parties septentrionales des Etats-Unis. Ceux de l'ouest n'ont point été reconnus exactement. Les petits lacs, nommés Cedar, Little-Winnipeg et Leeg, donnent naissance au Mississipi. A l'est, le lac Champlain est le plus important. Il ressemble à une grande rivière qui se jeterait dans le fleuve Saint-Laurent, et il offre des moyens aisés de communication avec le Canada. Le lac Champlain forme la limite entre l'état de New-York et celui de Vermont : il peut avoir 75 milles de longueur; rarement sa largeur en outrepasse 4 ou 5. Il se termine dans la grande rivière, nommée Chambly ou de Richelieu, qui tombe dans l'enclave du Canada. Le lac Georges, à l'extrémité méridionale du lac Champlain, n'est, dans quelques endroits, éloigné de la rivière d'Hudson,

que de quelques milles : de sorte qu'on pourrait facilement, et à peu de frais, tirer un canal qui le joignît. Outre plusieurs petits lacs qui sont au sud-ouest de celui de Champlain, il en est d'autres dans la même direction. La province de New-York possède ceux d'Oneida, de Cayuga et de Sennaka.

Montagnes. Nous avons déjà décrit les montagnes.

On peut regarder comme des prolongemens des Apalaches celles qui portent le nom de Blanches et de Vertes, *White* et *Green mountains*, dans les provinces du nord, ainsi que le *Land's-Height* (la hauteur de terre), qui borne le district du Main. A la même chaîne Apalache appartiennent les montagnes Sauvage et Chauve, *Savage* et *Bald mountains*, ainsi que l'Allegany. Ce dernier nom est aussi un des noms de l'Ohio, et on l'étend quelquefois à toute la chaîne des Apalaches. Plusieurs autres montagnes sont connues dans le pays sous des dénominations différentes ; mais le nom de montagnes Bleues est le plus général pour la chaîne extérieure qui regarde l'Océan (1).

Forêts et marais. Les forêts primitives sont en si grand nombre dans les Etats-Unis, qu'on n'en distingue aucune particulièrement. On n'a point encore découvert en Amérique de ces déserts sablonneux qui sont si remarquables en Asie et en Afrique. Il y a au contraire, même dans les régions de la zone torride, de l'eau en abondance ; circonstance qu'on pourrait citer comme une preuve de plus en faveur du système de l'émersion récente de ce continent. Les volcans même vomissent en Amérique des torrens d'eau et de fange, et nulle part on ne trouve de ces plaines arides qui attestent l'ancienne existence et l'épuisement d'un terrain plus fertile, ni de ces roches nues, qui sont comme les squelettes d'antiques montagnes. La grande plaine située dans la partie orientale de la Virginie et de la North-Caroline, à laquelle on a donné le nom de *Marais du Désespoir* (Dismal Swamp), occupe environ 150,000 acres ; mais dans ses parties les plus humides, elle est entièrement couverte de genèvriers, de cyprès ; et dans les plus sèches, de chênes blancs et rouges, et de plusieurs espèces de pins (2). Ces arbres y viennent d'une grosseur et d'une hauteur prodigieuses. Dans les intervalles croissent des broussailles si épaisses, que le marais est impénétrable. Cependant en général les forêts de l'Amérique septentrionale offrent sous leur ombre des passages libres. Des roseaux, une herbe touffue y nourrissent et ont bientôt engraissé le bétail, accoutumé à retourner de lui-même à la ferme. Un grand nombre d'ours, de loups, de daims, et d'autres bêtes sauvages, fréquentent cette forêt marécageuse. Certaines parties sont si sèches qu'on peut les traverser à cheval. D'autres, au contraire, sont si humides, qu'un homme à pied y enfon-

(1) Morse, p. 293. (2) Weld, t. 1, p. 179.

erait jusqu'aux épaules : on y a creusé un canal ; même dans les partie s sèches, à trois pieds de profondeur, on voyait jaillir de toute part de l'eau roussâtre. Dans la partie septentrionale, le bois de charpente fait un article de commerce ; celle du midi produit du riz, qui y réussit très-bien. Ce qui doit étonner, c'est qu'aux environs de ces terres humides, il ne s'est jamais manifesté aucune de ces maladies qui sont si communes dans les pays marécageux. L'Amérique renferme quelques autres marais semblables.

On en trouve un très-singulier dans la Géorgie, à l'extrémité sud-est de cet état. Les uns le nomment Ekansanoko, d'autres Ouaquafenoga. Dans la saison pluvieuse, il devient un lac. Ce lac ou marais a environ 500 milles de circonférence. Il renferme diverses îles fertiles et assez considérables. Si l'on en croit les Indiens de la nation des Crics, l'une d'elles est un vrai paradis, habité par une race privilégiée, et par des femmes admirablement belles, qui sont les filles du soleil. On dit que ces insulaires sont le reste d'une tribu que les Crics ont presque entièrement exterminée.

Végétaux. Les plantes des Etats-Unis, y compris les Florides, ou, en d'autres mots, de tout le pays qui s'étend à l'est, depuis le Mississipi jusqu'à l'Océan, et depuis le fleuve Saint-Laurent et ses lacs, jusqu'au golfe du Mexique au sud, peuvent être divisées en deux classes, dont l'une renferme les végétaux communs à toute la contrée, et l'autre ceux qui ne se trouvent que dans quelques provinces particulières. Les espèces le plus généralement répandues parmi les arbres forestiers et propres à la charpente, sont le chêne à feuilles de saule, qui croît dans les marais ; le chêne marronier, qui, dans les états méridionaux, devient d'une grosseur énorme, et n'est guère moins précieux par ses glands farineux et doux, que par l'utilité de son bois ; le chêne blanc, le rouge et le noir ; deux espèces de noyer, le noir et le blanc. Ce dernier se nomme aussi hiccory. On le recherche pour l'huile qu'il produit. Le tulipier et le laurier-sassafras, moins capables de supporter le froid que les précédens, ne paraissent que sous la forme d'arbrisseaux, sur les confins du Canada : ils sont arbres dans les provinces plus tempérées, et acquièrent toute leur perfection en hauteur et en beauté sur les rives chaudes de l'Altamaha, dans la Géorgie. L'érable à sucre, au contraire, ne se plaît dans les provinces méridionales que sur la pente septentrionale des collines. Il devient plus commun et plus grand, à mesure que l'on s'approche du climat plus âpre des provinces de la Nouvelle-Angleterre. Le liquidambar copalme, le bois de fer, l'orme d'Amérique, le peuplier noir, le taccamahacca se trouvent dans les Etats-Unis, par-tout où le sol le permet, sans que la diversité du climat paraisse influer sur eux. Les régions légèrement sablonneuses, sèches ou humides, sont

occupées par l'importante et utile famille des pins. Les principales espèces sont le sapin commun, celui de Pensylvanie, et le hemlock, les pins noir et blanc, celui du lord Weymouth, le larix. On pourrait y joindre l'arbre de vie et le cèdre rouge d'Amérique, qui se rapprochent beaucoup de cette famille. Parmi les arbrisseaux et sous-arbrisseaux qui sont répandus sur le vaste terrain des Etats-Unis, on peut citer les suivans : l'arbre à frange ou le chionanthe, l'érable rouge, le sumac, le chêne vénéneux, le mûrier rouge, le prunier *persimmon*, le faux acacia, et le févier à trois épines.

Les montagnes ne sont point assez élevées pour être riches en plantes alpines. Le climat néanmoins y étant plus froid que dans les plaines, on trouve dans les montagnes du sud les plantes de la Pensylvanie ou des autres états du nord, et les terrains élevés de ceux-ci offrent les plantes du Canada. Mais c'est sur-tout à la Virginie et aux autres provinces méridionales, que la flore d'Amérique doit sa gloire. Là, parmi la verdure toujours fraîche, d'immenses savannes au milieu de la magnificence solennelle de forêts aussi anciennes que le monde, ou sur la surface de vastes marais dont l'humidité se combine avec la chaleur du climat, une végétation vigoureuse étale aux yeux du botaniste étonné tout ce que le régne végétal peut offrir de plus riche en couleurs, en parfums, en formes élégantes, tout ce qui peut contribuer à charmer les sens et à fixer l'attention.

Les chaînes des collines calcaires qui courent parallèlement aux rivières, et qui du niveau des savannes s'élèvent en plaines étendues ou en cimes arrondies, sont ordinairement couvertes de bois, tantôt clairs, tantôt touffus, excepté dans les endroits que l'industrie des habitans a conquis à l'agriculture. Dans ces riches espaces croissent en abondance le superbe palmier, le chêne toujours vert, le laurier odorant, le laurier commun, le pin genêt, qui étend au loin son ombre, et le cèdre rouge. Le figuier papayer s'élève à vingt pieds de hauteur. Sa tige droite et argentée, est terminée par un dais de feuilles larges et découpées. L'oranger, par le parfum de ses fleurs et la douceur de son fruit, réalise dans ces contrées la fable du jardin des Hespérides. Au-dessus de ces riches arbres domine le magnolié à grandes fleurs. Il s'élève à plus de cent pieds de haut. Son tronc, parfaitement droit, est terminé par une touffe en forme de cône, formée par un feuillage d'un vert foncé. Du centre des couronnes de feuilles qui terminent les branches, sort une fleur d'une blancheur éclatante par sa forme : elle ressemble à une grosse rose. Bientôt on voit lui succéder un cône de couleur cramoisie, lequel renferme des semences arrondies, qui imitent la beauté et le rouge vif du corail. Ces semences, en se détachant de leur capsule, demeurent pendant plusieurs jours suspendues par un fil délié, de s

pouces au moins de longueur. Ainsi, soit que l'on considère son élévation, soit que l'on fasse attention à l'éclat de ses fleurs ou à la beauté de son fruit, le magnolier ne le cède à aucun arbre.

Les plaines qui se trouvent sur le bord des rivières, et qui par conséquent sont ordinairement inondées pendant la saison pluvieuse, s'appellent savanes. Tous les arbres qui y croissent, sont en général de l'espèce de ceux qui viennent le long des eaux. Les principaux sont l'arbre au castor et l'olivier d'Amérique. Ils croissent ou isolés, ou réunis en groupes, formant de petits bosquets assez clairs, tandis que la plus grande partie de la plaine est couverte d'une herbe haute, épaisse et pleine de suc, entremêlée de buissons. Là, le galé cirier, plusieurs espèces d'azalées, d'andromèdes, de rosages, tantôt solitaires, tantôt réunis en buissons par la main de la nature, ou entrelacés avec la grenadille purpurine et la capricieuse clitorie, déploient toute leur magnificence. Les bords des étangs et les lieux humides sont ornés par les fleurs azurées et brillantes de l'ixia, par les panicules dorés du balisier jaune, les touffes roses de l'hydrangée; tandis que les bordures des forêts, et les limites douteuses des savanes qui s'élèvent imperceptiblement vers elles, sont embellies par une infinité de riantes espèces de phlox, par la timide sensitive, par l'irritable dionée, par l'éclat pourpre de l'amaryllis de Virginie, et par d'impénétrables rangs de l'yucca, surnommé très-beau.

Presque en tout temps, même dans les plus grandes chaleurs de l'été, les marécages sont couverts d'eau. On les distingue du reste du pays par les tiges mouvantes et pressées du roseau géant, par le feuillage léger du tupelo aquatique, par le taccamahacca et le cyprès chauve: ce dernier est peut-être l'arbre le plus pittoresque de toute l'Amérique; quatre ou cinq étais énormes, ou colonnes grossières, s'élèvent de terre, et se réunissent en forme d'arcades, à la hauteur de six à sept pieds. De ce centre sort une tige droite de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pieds, sans aucune branche. Alors se développe la tête de l'arbre en forme de parasol; elle est composée de feuilles découpées délicatement et d'un vert tendre. La grue et l'aigle trouvent un asile sûr dans cette plate-forme aérienne; et les graines huileuses contenues dans les cônes ou fruits de ce bel arbre, sont pour les perroquets un mets délicieux, qui les attire en grand nombre.

Il nous resterait beaucoup de plantes à décrire: nous nous contenterons de nommer diverses sortes de lupins, de palmiers nains, la vigne sauvage, des courges, des bignones, et une grande quantité d'autres plantes grimpantes, qui s'élèvent jusqu'au sommet des arbres les plus hauts, comme pour y aller jouir des bienfaits du soleil, et développer, sous la bénigne influence de ses rayons, leurs fleurs et leurs

fruits ; le ginseng, que l'on trouve depuis le bas Canada jusqu'en Géorgie, et qu'on exporte même en Chine (1). Nous pourrions parler du platane occidental, et décrire ses pavillons hospitaliers, qui ombragent les rives de l'Ohio.... Qu'il nous suffise d'avoir esquissé quelques-uns des grands traits caractéristiques de la flore de ce pays, qui, de tous ceux situés dans les climats chauds, est le plus accessible aux recherches des savans européens (2).

Animaux. Les animaux domestiques des Etats-Unis sont presque les mêmes que ceux de l'Angleterre, à quelques légères nuances près, du côté de la taille ou dans la couleur. Parmi les grands animaux, on y trouve le bison : on l'aperçoit encore en troupeaux nombreux sur les bords du Mississipi ; autrefois il n'était pas en moins grande quantité dans les parties occidentales de la Virginie et de la Pensylvanie. [Le bison, ou bœuf d'Amérique, figuré par Buffon et Hernandès, et bien décrit par Hearne, est, quoiqu'il ait une bosse sur le dos, une espèce bien distincte des zèbus de l'Inde et de l'Afrique, et des aurochs un peu bossus, ou bisons du nord de l'Europe. Ils diffèrent aussi beaucoup des petits bœufs musqués des parties les plus septentrionales de l'Amérique, qui se rencontrent aussi à l'ouest, au-delà du Mississipi.] Parmi les animaux dont l'espèce est perdue, on cite le mammouth. On regarde comme lui ayant appartenu, d'énormes os qui se trouvent principalement près de quelques fontaines salées, situées sur les bords de l'Ohio. Le *moose deer*, espèce d'élan dont les cornes ont cinq pieds de haut, y est devenu extrêmement rare, et cessera probablement bientôt d'y exister, comme le loup et le sanglier dans la Grande-Bretagne. Le cerf d'Amérique est plus grand que celui d'Europe : il paît en grand nombre dans les riches savanes du Missouri et du Mississipi, où l'on trouve d'autres troupeaux d'une espèce connue sous le nom de daim de Virginie. Dans toutes les provinces des Etats-Unis, on rencontre des ours, des loups, des renards, et quelques autres animaux carnassiers, de l'espèce du chat, improprement appelés panthères et tigres. On y trouve aussi des animaux carnassiers inférieurs, tels que le lynx, l'once, le margay, qui sont du genre des chats : ces animaux et bien d'autres encore fournissent des fourrures ; une des plus précieuses est celle du castor. Cet animal a la précaution de construire sa cabane au milieu des étangs, pour se mettre en sûreté contre ses ennemis. On le trouve dans toutes les provinces des Etats-Unis, ainsi que le rat musqué, qui construit également sa demeure dans les ruisseaux peu profonds. Les provinces méridionales offrent quelques espèces de

(1) Michaux, *Voyages*, p. 183. 1804. (2) Forster, *Flora America septentrionalis*.—Michaux, *Flora boreali-americana*, in-8°. Paris, 1803.—Walter, *Flora Caroliniana*.—Bartram's *Travels*.—Kalm's *Travels*.

singes. Le morse, les espèces de phoques connues sous les noms de cheval marin et de veau marin, habitent en grand nombre les rivages du nord, et l'on aperçoit quelquefois sur ceux du midi le lamentin, que l'on dit être commun dans l'Amérique méridionale.

On distingue parmi les oiseaux diverses espèces d'aigles, de vautours et de chats-huans. Il y en a beaucoup auxquels on a donné des noms qui appartiennent aux oiseaux d'Europe, quoiqu'en général les naturalistes découvrent entre eux des différences essentielles. Le coq d'Inde est originaire d'Amérique, et abonde dans les provinces du nord (1). Il fut apporté du Mexique en Espagne, et d'Espagne en Angleterre, vers 1524. La Virginie a une grande quantité de beaux oiseaux, et l'on peut aisément concevoir quelle multitude d'espèces aquatiques doivent se rassembler dans les vastes lacs et les rivières nombreuses de ces régions. Le plus gros de ces oiseaux est le cygne sauvage : on en a vu qui pesaient 36 livres. Il y a aussi des grenouilles d'une grosseur remarquable. La tortue de mer y est d'un goût exquis. On trouve souvent des crocodiles dans les rivières du midi. M. Morse donne une liste de près de 40 sortes de serpens qui se trouvent sur le territoire des Etats-Unis. La Virginie sur-tout en produit un grand nombre. Le serpent à sonnettes est le plus grand : sa longueur est depuis quatre jusqu'à six pieds (2); c'est aussi l'un des plus redoutés. On pêche sur les côtes et dans les rivières des Etats-Unis la plupart des poissons estimés en Europe, et particulièrement une grosse truite blanche, qui se trouve dans les lacs en grande abondance.

Minéraux. La minéralogie des Etats-Unis est encore peu connue (3). On n'y trouve que du fer et du charbon de terre, substances, il est vrai, bien précieuses pour l'industrie. L'état de Massachussett's offre du minerai de fer en grande quantité, et possède beaucoup de forges : on y rencontre aussi du cuivre. Il y a une mine de plomb sur les bords du Connecticut; mais l'exploitation en serait trop coûteuse. Rhode-Island en a de fer et de cuivre. A Philipsbourg, dans la Nouvelle-York, il y a une mine d'argent, avec du plomb, du zinc, de la manganèse, du cuivre et du charbon de terre. Les provinces du centre renferment du fer, et la Virginie est célèbre par la variété de ses minéraux. On a trouvé près des chutes du Rapahanoc une masse d'or que ses eaux avaient probablement entraînée des sources de cette rivière, ou de celles de quelques ruisseaux tributaires. Il y a dans cette province quelques mines de plomb, qui rendent en métal de 50 à 80 livres sur 100 de minerai : on y trouve aussi du cuivre et de la plombagine. Les deux bords de la rivière James produisent en abondance d'excellent charbon de terre, que l'on dit avoir été découvert par un jeune homme qui pêchait des écre-

(1) Pennant, *Arc. zool.*, p. 359. (2) Morse, p. 169. (3) *Ibid.* p. 391.

visses. La même substance se rencontre en grande quantité sur les bords de l'Ohio et du Mississipi. A Pittsbourg, elle est d'une qualité supérieure; mais c'est sur-tout en Virginie, où il y en a des lits fort étendus, que l'on exploite ce précieux minéral. La pierre calcaire est rare à l'est des montagnes Bleues; mais une veine de marbre traverse la rivière James. La Virginie possède des améthistes. Une longue chaîne de roches calcaires s'étend dans toute la Caroline septentrionale, dans une direction sud-ouest; mais jusqu'ici on n'y a point découvert de minéraux. Sur le territoire au sud de l'Ohio, les montagnes de Cumberland, ou autrement la cime du grand Laurier, contiennent ce qu'on appelle du charbon de pierre; et près des branches supérieures du Tennassée, sont deux sources qui fournissent du sel. On dit qu'on a aperçu dans la Caroline méridionale quelques indices de mines d'argent et de plomb, ainsi que du fer en grande abondance et des carrières de pierre de taille. La Géorgie est remarquable par la fertilité de son sol; mais si l'on en excepte un lit considérable d'écailles d'huitres, qui est à 90 milles de la mer, on n'y a fait aucune découverte fossile intéressante. Dans la Haute-Louisiane, à 38 milles à l'ouest nord-ouest du poste de Sainte-Geneviève, est une mine de plomb très-riche, qui produit 75 pour 100 (1). Il y a d'autres mines de ce métal au sud-ouest de Sainte-Geneviève. Toutes ces mines sont exploitées et produisent un revenu considérable.

Eaux minérales. Les provinces des Etats-Unis contiennent plusieurs sources d'eux minérales de différentes vertus. Dans celle de Vermont, ou de *Green mountain*, il y a une source sulfureuse assez singulière: elle tarit au bout de deux ou trois ans, et va reparaître ailleurs. Les sources de Saratoga, dans la province de New-York, sont abondantes, et offrent des pétrifications curieuses : elles sont très-fréquentées, aussi bien que celles de New-Lebanon, dans la même contrée. La Virginie a deux sources chaudes; dans l'une, l'eau est à 35 deg. 5 neuvièmes. On les nomme sources d'Augusta : d'autres, plus fréquentées, sont situées près de la rivière de Patomack. Les sources de sel du Kentucki méritent aussi d'être citées. On en trouve trois autres dans la province de Tennassée.

Curiosités naturelles. Ces contrées offrent un grand nombre de curiosités naturelles, que les Anglais, portés par un goût particulier à ce genre d'observations, ont décrites avec une exactitude fort louable. Outre l'issue que s'est pratiquée la rivière Patomack à travers la chaîne des montagnes Bleues, et d'autres phénomènes dont nous avons fait mention, on trouvera dans la géographie américaine de Morse les principaux traits singuliers sous lesquels la nature se montre dans ce climat. La province de Vermont renferme une grotte curieuse de sta-

(1) Pinkerton's *Geography*, 2e édit., t. III, p. 128.

lactites : on y arrive par une descente de 104 pieds ; là s'ouvre une cavité spacieuse qui a vingt pieds de large et 100 de long, et qui se termine par une salle circulaire, au fond de laquelle bouillonne une source d'eau pure. Près de Durham, dans le New-Hampshire, est un rocher tellement en équilibre sur un axe, qu'on le fait mouvoir en le touchant du bout du doigt. Il paraît que c'est le reste d'une montagne éboulée, qu'en France et en Angleterre on ferait passer pour un monument celtique.

Dans la province de New-York, on voit un ruisseau se faire jour à travers une colline d'environ 60 verges de diamètre, sous une belle voûte creusée dans le roc. Là, se trouve aussi une grotte de stalactites, dans laquelle on a découvert le squelette pétrifié d'un énorme serpent. Sur le territoire au nord-ouest de l'Ohio, des savanes ou de riches plaines s'étendent l'espace de 30 à 40 milles sans aucun arbre. Elles sont remplies de daims, de bétail sauvage, de coqs d'Inde, et souvent visitées par les ours et les loups. Mais ces cantons sont sur-tout remarquables par d'anciens forts d'une forme oblongue, à côté desquels on voit un tombeau. [On trouve des forts semblables le long du Missouri, jusque sur la côte ouest, au-delà des montagnes pierreuses.] Comme il existe parmi les Mexicains une tradition qui les fait venir du nord, peut-être ces forts sont-ils des monumens de leur ancienne résidence, ou de celle d'autres peuples qu'ils auront subjugués. Le *Pont naturel*, dans la Haute-Virginie, peut aussi être rangé dans la classe de ces monumens grands, effrayans et sublimes, où la nature semble avoir emprunté les moyens de l'art. C'est un vaste rocher recouvert de terre et d'arbres, suspendu au-dessus d'un abîme qu'il traverse ; un ruisseau paraît s'y être ouvert un passage dans le cours des siècles. L'eau coule maintenant à deux ou trois cents pieds au-dessous. La largeur de ce pont peut être d'environ soixante pieds, et l'épaisseur de la masse de quarante (1).

ILES QUI DÉPENDENT DES ÉTATS-UNIS.

L'état de Rhode-Island est continental, mais il a deux ou trois petites îles qui lui sont attachées. Rhode-Island, l'une d'elles, et qui lui donne son nom, a environ 13 milles de longueur sur 4 de largeur. Sa capitale, appelée Newport, est une ville considérable. Martha's Vineyard et Nantucket sont deux petites îles à l'est de Rhode-Island, qui dépendent de l'Etat de Massachusetts. La première renfermait, en 1790, environ 4,000 habitans, et la seconde 4,600 (*a*). Les Etats-Unis ont encore Long-Islang, et quelques langues de terre environnées d'eau sur les rivages de la Caroline septentrionale. Les autres, éparses le long des côtes, dans des baies ou des lacs, sont de peu d'importance.

(1) *Voyez* Chatellux, *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, t. II, p. 302. — Weld's *Travels*. (*a*) Morse, *Géogr.*, p. 399, 3e édit. in-8°; Boston, 1796.

POSSESSIONS ESPAGNOLES

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Vues générales. — Etendue. — Limites. — Divisions. — Population primitive. — Epoques historiques. — Antiquités.

Vues générales. [Avant de nous occuper particulièrement des possessions espagnoles dans l'Amérique septentrionale, il sera bon de jeter un coup-d'œil sur l'ensemble de ces possessions dans le nouveau continent. Elles y occupent l'immense étendue de terrain comprise entre les 41e deg. 43 min. de latitude australe, et les 37e deg. 48 min. de latitude boréale. Cet espace de 179 degrés égale non seulement la longueur de toute l'Afrique, mais il surpasse encore de beaucoup la largeur de l'empire russe, qui embrasse 167 degrés de longitude sous un parallèle où les degrés ne sont plus que la moitié des degrés de l'équateur.

Le point le plus austral du nouveau continent habité par les Espagnols, est le fort Maullin, sur les côtes du Chili, vis-à-vis l'extrémité septentrionale des îles de Chiloe; et le point le plus septentrional est la mission San-Francisco, sur les côtes de la Nouvelle-Californie. La langue espagnole, par conséquent, est répandue sur une étendue de plus de 1900 lieues en longueur. Une communication régulière de postes a été établie depuis le Paraguay, jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale. Un missionnaire placé près des Indiens Guaranis peut ainsi correspondre avec un autre missionnaire habitant du nouveau Mexique ou des pays voisins du cap Mendocin, sans que leurs lettres s'éloignent beaucoup des limites de l'Amérique espagnole.

Les possessions espagnoles en Amérique se divisent en neuf grands gouvernemens que l'on peut regarder comme indépendans les uns des autres. De ces neuf grands gouvernemens, cinq, savoir : les vice-royautés du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, les capitaineries générales de Guatimala, de Porto-Rico et de Caraccas, sont compris dans la zone torride, les quatre autres divisions, savoir : la vice-royauté du Mexique, celle de Buenos-Ayres, la capitainerie générale du Chili, et

celle de la Havane, qui comprend les deux Florides, embrassent des pays dont une grande partie est placée hors des deux tropiques, c'est-à-dire dans la zone tempérée. Nous verrons par la suite que cette position seule ne détermine pas la nature des productions qu'offrent ces belles contrées (*a*).

Nous avons pris pour guide dans cet aperçu le bel ouvrage de M. de Humboldt sur la statistique de la Nouvelle-Espagne, et c'est sur son autorité que nous allons parler de ce pays intéressant, si imparfaitement connu pendant long-temps. Le livre de M. de Humboldt a fait disparaître l'obscurité qui couvrait ces régions, et, grâces à lui, on sera à même d'apprécier toute leur importance.

Etendue. Elles s'étendent depuis le 37e degré 48 minutes, jusqu'au 10e degré de latitude nord; ce qui forme une longueur de plus de 27 deg., ou 1900 milles géographiques. La largeur ne correspond pas à une longueur aussi considérable; elle est même très-inégale : sous le 30e parallèle, elle est de 20 degrés de longitude; sous le 20e parallèle, de 8 degrés, et sous le 10e elle est restreinte à un degré.

Limites. Les bornes de ces vastes domaines ne sont pas fixées avec certitude au nord et à l'est, car les Espagnols soutiennent que tout le nord-ouest de l'Amérique leur appartient, mais les Anglais forment des prétentions sur la partie de la côte nord-ouest au-dessus de Monterey jusqu'aux environs du port de Drake, et fixent la frontière espagnole au port San-Francisco. C'est celle que M. de Humboldt a adoptée, quoique par le dernier traité elle ait été reculée plus haut jusqu'au cap Mendocin. Du côté de l'est, le congrès de Washington tend à restreindre les limites espagnoles jusqu'à la rive droite du Rio Bravo del Norte, tandis que les Espagnols comprennent parmi leurs possessions les savanes qui s'étendent jusqu'au Rio Mexicano ou Mermentas, à l'est de Rio Sabina. La limite naturelle vers le sud serait formée par la chaîne de montagnes appelée Sierra de Canatagna; mais la province de Veragas, que ces montagnes bornent au sud, dépendant de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, il faut la ranger dans l'Amérique méridionale, et fixer les limites des possessions espagnoles dans l'Amérique septentrionale au 10e parallèle nord.

Divisions. Ces vastes régions comprennent, 1° la capitainerie générale de Guatimala, qui embrasse, selon sa division politique, les gouvernemens de Costa Rica et de Nicaragua, ou les deux provinces de même nom, et celles de Honduras, de Vera Paz, de Chiapa et de Guatimala. 2° La vice-royauté du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne : renferme,

(*a*) *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, par M. le baron de Humboldt, p. 5.

1° Le Mexique proprement dit; 2° Les provinces intérieures, à l'orient et à l'occident. Il se divise aujourd'hui en douze intendances et trois provinces, qui sont les provinces de la *Nouvelle Californie* et de l'*ancienne Californie*, le long du grand Océan, et la province du *Nouveau-Mexique*, entièrement dans l'intérieur des terres; toutes les trois sont dans la zone tempérée, à l'exception de l'extrémité méridionale de la nouvelle Californie, qui entre dans la zone torride. Les intendances sont : la *Nouvelle Biscaye* ou *Durango*, sur le plateau central; *Sonora*, qui se divise en Sonora, Cinaloa et Hostimuri, *San-Luis Potosi*, qui comprend les provinces de Texas, la colonie du Nouveau-Santander et Cohahuila, le nouveau royaume de Léon, et les districts de Charcas, Altamira, Catorce et Ramos. Ces trois intendances sont aussi dans la zone tempérée, mais les parties les plus australes des intendances de Sonora (Cinaloa) et de San-Luis Potosi, appartiennent à la zone torride; enfin, les intendances qui sont entièrement dans cette zone : *Zacatecas*, dont une petite portion septentrionale est cependant hors de ce climat; *Guadalaxara*, *Guanaxuato*, *Valladolid* ou *Mechoacan*, *Mexico*, *la Puebla*, *Vera-Cruz*, *Caxaca*, *Merida* ou *Yucatan*, qui comprend la province de Tabasco. Nous passerons sous silence d'autres divisions assez compliquées de ce grand pays. On en trouvera un aperçu à l'article de la population.

L'empire du Mexique, avant sa conquête par les Espagnols, était limité sur les côtes orientales par les rivières de Guasacualco et de Tulpan; sur les côtes occidentales par les chaînes de Sonocusco et par le port de Zacatula. Il avait 600 milles de long sur 140 de large. La république de Tlascala et le royaume de Mechoacan le serraient étroitement; la première n'était qu'à 60 milles de la capitale. Il ne comprenait que les intendances de Vera-Cruz, Oaxaca, Mexico, et une partie de celles de la Puebla et de Valladolid. La rivière Santiago séparait les peuples agricoles du Mexique et de Mechoacan, des peuples barbares et nomades qui habitaient plus au nord, et qui poussaient souvent leurs incursions jusqu'à l'extrémité septentrionale de la vallée de Mexico ou Tenochtitlan.

On ne doit pas non plus confondre la dénomination d'Anahuac employée assez fréquemment par les premiers historiens, avec celle de Nouvelle-Espagne. Avant la conquête, on désignait sous le premier nom tout le pays contenu entre le 14e et le 21e degré de latitude. Outre l'empire de Montezuma, les petites républiques de Tlascala et de Cholula, le royaume de Tezcuco ou Acolhoacan, et celui de Mechoacan qui comprenait une partie de l'intendance de Valladolid, appartenaient à l'ancien Anahuac.

3° Les deux Florides, séparées par la Louisiane des contrées dont

nous venons de parler. On les divise en Floride orientale et occidentale.]

Population primitive. La population primitive de ce vaste pays paraît avoir été composée de Mexicains et de diverses autres tribus. Le centre était déjà parvenu à un assez haut degré de civilisation, que des hordes sauvages habitaient encore e nord et le sud. Le langage des Mexicains paraît n'avoir rien de commun avec celui des Péruviens. Mais les vocabulaires mexicains sont très-imparfaits. Ni l'un ni l'autre de ces langages ne ressemble à celui des Malais, qui ont peuplé la plupart des îles du grand océan. On n'y trouve non plus aucune conformité avec le tatar ou le mantchou, quoique les idiômes mexicains et péruviens diffèrent singulièrement de ceux des autres races. Forster, dans son histoire des voyages au nord, suppose que les royaumes du Mexique et du Pérou furent fondés dans le treizième siècle par les troupes que Kublai-Kan avait envoyées de la Chine pour conquérir le Japon. Il se peut que cette flotte, qui essuya une horrible tempête, et que l'on crut perdue, n'ait été que dispersée. Les animaux de l'Amérique diffèrent beaucoup de ceux de l'ancien continent, et ne peuvent, en aucune manière, en avoir tiré leur origine. Si l'on n'admet point que l'auteur de la nature ait créé pour ce continent une race d'hommes particulière, avant de rien décider sur cette question il faudra réunir les vocabulaires des langages de l'Afrique, où les Guanches avaient le teint cuivré, confronter ces langues avec celles de l'Amérique; il se pourrait qu'alors les Mexicains et les Péruviens n'eussent dû leur civilisation qu'à une situation et à des circonstances plus favorables. L'opinion générale semble être que les Mexicains et les Péruviens étaient une race différente des autres Américains. Au milieu de tant de conjectures, on pourrait rechercher s'ils ne seraient point originaires du Japon, ou si peut-être ils ne seraient pas de la même race que les habitans de la grande île de Tchoka, ou de celle de Sagalien, dont les traits, décrits par La Pérouse et les savans qui l'accompagnaient, n'ont aucune ressemblance avec ceux des Tatars. Dans ce cas, l'on pourrait supposer qu'il y aurait encore dans l'Asie orientale quelques restes d'un peuple chassé par les Mantchous, lorsque ceux-ci quittèrent leurs anciens établissemens pour s'avancer plus à l'est.

Epoques historiques. Les époques historiques du Mexique offrent peu d'intérêt depuis sa conquête par les Espagnols en 1521. Guatimozin, dernier roi, périt l'année suivante. Montezuma était mort en 1520. Suivant les traditions du pays, les Mexicains croyaient descendre de plusieurs tribus qui, depuis le septième jusqu'au douzième siècle de l'ère chrétienne, s'étaient successivement avancées des régions inconnues vers le nord et le nord-ouest, et s'étaient établies dans la province d'Anahuac. Ces peuplades nouvelles et entre autres les Toul-

teques, arrivés vers 648, moins barbares que les habitans du pays, commencèrent à leur donner quelque goût pour la vie civile. Vers le commencement du treizième siècle, les Mexicains ou Aztêques, tribu plus civilisée que les autres, s'avança des bords du golfe de Californie, et prit possession des plaines adjacentes au grand lac qui occupe le centre du pays. Pendant quelque temps, elle fut gouvernée par des chefs ou juges. Son territoire s'étant beaucoup étendu, l'autorité suprême se concentra dans les mains d'une seule personne (1). Suivant les mémoires qui reculent le plus l'établissement de la monarchie, elle ne remontait pas au-delà de 197 ans avant la conquête; c'est-à-dire qu'elle avait commencé dans Acamapitzin, l'an 1324 de J. C. Des guerres, des révoltes, des famines, de grandes inondations forment les principaux traits de l'histoire du Mexique. Ce qui concerne le gouvernement espagnol n'offre aucun événement important; les naturels se trouvant resserrés entre deux mers, et maintenus dans la soumission bien plus aisément que dans l'Amérique méridionale, où une immense étendue de terrain offre des facilités pour les soulèvemens, et des moyens de retraite aux conspirateurs.

La Californie fut découverte par Cortez en 1536; mais, quoique dès cette époque on eût reconnu que cette contrée était une presqu'île, on la représenta pendant long-temps sur les cartes, comme une île. Les jésuites s'y établirent avec autant d'autorité et de succès que dans le Paraguay. Lorsqu'en 1766 on les força d'en sortir, on trouva que le sol y était assez fertile, qu'il y existait une précieuse pêcherie de perles, mais qu'il n'y avait pas de mines d'or. Les provinces de Cinaloa et de Sonora sur la côte orientale de la mer Vermeille, et les immenses contrées à l'est, n'étaient point soumises aux anciens monarques du Mexique, mais elles reconnaissent la souveraineté de l'Espagne. Les colons y sont en petit nombre. Avant la conquête même, ces pays n'étaient que très-peu habités. En 1765, il s'éleva une guerre entre les Espagnols et les sauvages. Elle se termina en 1771, par la soumission de ces derniers. [Dans les marches qu'elle occasiona, les Espagnols découvrirent dans la partie de la province de Sonora, appelée la *Pimeria-Alta*, une étendue considérable de terrain où tous les ravins et même des plaines contiennent de l'or de lavage disseminé dans des terrains d'alluvion. On y a trouvé des pepites d'or du poids de 4 à 6 livres; mais ces *lavaderos* sont faiblement exploités, à cause des incursions fréquentes des Indiens indépendans, et sur-tout à cause de la cherté des vivres, qu'il faut tranporter de très-loin dans ce pays inculte (2). Dans d'autres parties des provinces de Sonora et de Cinaloa, on découvrit d'autres mines qui n'étaient pas moins riches.]

(1) Robertson, *Hist. de l'Amérique*, p. 9. (2) Humboldt, p. 296.

L'histoire des Florides est suffisamment connue. Elles avaient été l'objet d'une contestation entre les Français et les Espagnols. Elles furent cédées aux Anglais à la paix de 1763; mais les Espagnols les ayant recouvrées pendant la guerre d'Amérique, la possession leur en fut assurée par le traité de 1783.

[*Antiquités*. Les anciens monumens du Mexique consistent dans un petit nombre de peintures symboliques dont les couleurs sont très-vives, mais dont le dessin est grossier. On a conservé quelques ustensiles des Mexicains. Ils n'offrent rien de bien parfait; leurs édifices étaient construits en pierre et en terre.

Les teocallis, ou monumens religieux de Tenochtitlan (Mexico), étaient de forme pyramidale; on y distinguait plusieurs assises ou étages, comme dans diverses pyramides de Saccara. Ils étaient exactement orientés comme toutes les pyramides égyptiennes et asiatiques. Le principal teocalli de Tenochtitlan avait 29 toises de haut et 49 de base. Il formait une pyramide si tronquée, que, vu de loin, il semblait un cube énorme sur la cime duquel s'élevaient de petits autels couverts de coupoles construites en bois. On ignore quels matériaux entraient dans la construction de ce teocalli. Les historiens disent seulement qu'il était couvert d'une pierre dure et polie. Les énormes fragmens que de temps en temps on découvre autour de la cathédrale de Mexico sont de porphyre; des pierres sculptées ont été trouvées récemment jusqu'à 5 à 6 toises de profondeur : ce qui donnerait lieu de penser que peu de nations ont remué de plus grandes masses que les Mexicains. Les teocallis étaient déjà en ruines en 1524 : il est probable, par conséquent, que l'extérieur était d'argile et revêtu d'amygdaloïde poreuse. On voit encore aujourd'hui près de Teotihuacan, dans la vallée de Mexico, les restes de deux pyramides qui, par leur grandeur et leur masse, peuvent imposer aux yeux des Européens. La première, qui est la plus australe, a 104 toises de base et 28 toises de haut; la seconde est de 5 toises plus basse, et sa base est beaucoup moins grande. Les peuples que les Espagnols trouvèrent établis à la Nouvelle-Espagne attribuaient à la nation toulteque la construction de ces deux monumens. Ils ont servi de modèle aux teocallis aztêques; leur intérieur est de l'argile revêtu de petite pierre. Ce noyau est revêtu d'un mur épais d'amygdaloide poreuse. Malgré les injures du temps, on reconnait encore la division de l'ensemble en assises. Celles-ci étaient subdivisées en petits gradins d'une demi-toise de haut. Une particularité très-remarquable, c'est que tout à l'entour de ces deux pyramides connues sous le nom de *maisons du soleil et de la lune*, on trouve un groupe, on peut même dire un système de petites pyramides qui n'ont que 4 à 5 toises d'élévation. Il paraît assez certain qu'elles servaient de sépulture aux

chefs des tribus. On remarque aussi dans cette vallée le retranchement militaire de Xochicalco ; il ressemble pour la forme aux teocallis. Les pierres qui le revêtent sont de porphyre à base basaltique ; elles offrent une coupe très-régulière, et des figures hiéroglyphiques, parmi lesquelles on distingue des crocodiles jetant de l'eau, et des hommes assis les jambes croisées à la manière asiatique : la plate-forme de ce monument extraordinaire a plus de 9,000 mètres carrés.

Près de Cholula, sur le plateau de la Puebla, est une pyramide qui, dans son état actuel, n'a que 25 toises de haut, mais dont les côtés ont 226 toises de long.

La partie septentrionale de l'intendance de Vera-Cruz offre aussi une pyramide qui était restée inconnue aux anciens conquérans, et que le hasard fit découvrir à des chasseurs il y a environ 30 ans. Elle est construite d'immenses pierres de taille porphyritiques. Mais ce monument est moins remarquable par sa grandeur que par son ordonnance, par le poli des pierres et par la grande régularité de leur coupe. Il a d'ailleurs la même forme que les teocallis.

L'intendance d'Oaxaca renferme des ruines d'édifices plus remarquables que les teocallis par leur élégance et l'ordonnance de leurs ornemens. Les murs de ce monument, appelé *le palais de Mitla*, sont décorés de grecques et de labyrinthes formés en mosaïque de petites pierres porphyritiques. On y reconnaît le même dessin que l'on admire sur les vases faussement appelés étrusques, ou dans la frise du vieux temple du *Deus Rediculus*, près de la grotte de la nymphe Egérie à Rome. Selon la tradition des indigènes, ce palais, comme le manifeste la distribution de toutes ses parties, était construit au-dessus du tombeau des rois. Ce monument, ou plutôt ces tombeaux, forment trois édifices placés symétriquement dans un site extrêmement romantique. L'édifice principal est le mieux conservé ; il a près de 20 toises de long. Un escalier pratiqué dans un puits, conduit à un appartement souterrain dont les murs sont couverts des mêmes grecques qui ornent les murs extérieurs de l'édifice. Mais ce qui distingue les ruines de Mitla, ce sont six colonnes de porphyre placées au milieu d'une vaste salle et soutenant le plafond. Ces colonnes, presque les seules trouvées dans le nouveau continent, manifestent l'enfance de l'art. Elles sont dépourvues de base et de chapiteaux, et ont 15 pieds de haut. On a trouvé dans les ruines de Mitla des peintures curieuses représentant des trophées de guerre et des sacrifices. La distribution des appartemens de ce singulier édifice offre des rapports frappans avec celui que l'on remarque dans les monumens de la Haute-Egypte, figurés par M. Denon.

Enfin dans les savanes immenses qui bornent au nord la province de

onora, deux religieux franciscains, les pères Gariès et Font, recon-urent en 1773, sur la rive sud du Rio-Gila, les ruines d'une an-cienne ville aztêque, au milieu desquelles s'élève l'édifice que l'on ppelle la Casa grande. Ces ruines occupent près d'une lieue carrée de errain. Toute la plaine est encore couverte de têts, de vases de terre eints avec art; l'édifice principal, construit en briques non cuites, a 480 ieds de long et 260 de large (1).]

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

eligion. — Gouvernement. — Population. — Armée. — Revenus. — Navigation. — Revenus. — Importance politique.

Religion. [La religion des colons espagnols de ces contrées est la atholique romaine. L'inquisition et une bigoterie singulière y dépa-ent cette religion; mais le clergé mexicain est moins nombreux qu'on e le croit en Europe. Il n'est composé, y compris les frères lais ou ser-ans, les sœurs converses et tous ceux qui ne sont pas destinés aux rdres, que de treize à quatorze mille personnes. A la tête du clergé pagnol de l'Amérique septentrionale, sont deux archevêques et plu-eurs évêques. Ces prélatures sont à la nomination du roi. L'épiscopat a souvent été occupé par des hommes d'une vertu exemplaire et ont le souvenir est encore cher aux habitans de toutes les classes, et r-tout aux indigènes. Les églises y sont décorées avec luxe.]

Il paraît que la religion des anciens Mexicains était principalement ndée sur la crainte. Leurs temples étaient remplis de figures d'ani-aux malfaisans. Des jeûnes, des pénitences, des blessures volontaires, s mortifications formaient l'essence de leurs rits. Ils regardaient les crifices humains comme les plus agréables à la divinité. Ils faisaient uffrir des tourmens cruels aux captifs qu'ils avaient faits à la guerre, finissaient par les immoler.

Gouvernement. Les anciens Mexicains étaient soumis à un roi héré-taire; néanmoins le droit de succession était modifié par une sorte élection non inconnue en Europe dans les temps barbares, c'est-à-dire 'un frère ou un neveu du monarque décédé était souvent préféré à s fils. Il paraît que l'autorité absolue avait commencé avec Mon-zuma. Il y avait différens conseils et diverses classes de nobles, la plu-rt héréditaires. Il y régnait une espèce de féodalité. On donnait aux

(1) Humboldt, p. 169, 239, 263, 274, 297. — *Tableaux de la nature*, p. 158.

nobles le titre de *pilli* ou de *tlatoani*. Ce furent les Espagnols qui introduisirent celui de *caciques*, qui, suivant Clavigero, signifie prince dans le langage d'Hispaniola. Les terres n'appartenaient point au monarque; les propriétaires pouvaient en disposer. Comme on ne connaissait point l'écriture, il n'y avait pas de code de lois. Les armes et la tactique y étaient dans un état fort imparfait.

L'autorité est aujourd'hui exercée par le vice-roi du Mexique, supérieur, en rang, à ceux du Pérou et du nouveau royaume de Grenade. Cependant, en 1776, quelques provinces ont été érigées en gouvernemens indépendans. Les appointemens des vice-rois du Mexique et du Pérou sont aujourd'hui de 40 mille ducats; mais les emplois lucratifs dont ils disposent, le monopole et les permissions qu'ils peuvent accorder, les font monter à des sommes énormes. La cour du vice-roi est l'image de celle du souverain. Il a des gardes à pied et à cheval, et sa maison est montée comme celle d'un prince. Les provinces ont des tribunaux nommés audiences. On en compte onze dans l'Amérique espagnole; elles ressortissent du conseil des Indes, qui réside en Espagne, et dont l'autorité s'étend jusque sur les vice-rois.

Population. [C'est avec raison que l'on évalue à plus de sept millions d'hommes la population des possessions espagnoles dans l'Amérique septentrionale, puisque la Nouvelle-Espagne seule contient plus de huit dixièmes de ce nombre, ainsi que l'on va le voir par le tableau suivant, tiré de M. de Humboldt.

Provinces intérieures soumises au commandant général de Cohahuila.		*Nouvelle Espagne proprement dite, immédiatement soumise au vice-roi.*	
Nouveau royaume de Léon. . .	29,000	Mexico.	1,511,900
Nouveau royaume de Santander	38,000	Puebla	813,300
Cohahuila.	16,900	Vera-Cruz.	156,000
Texas.	21,000	Oaxaca.	534,800
		Merida ou Yucatan	465,800
Soumises au commandant général de Chihuaga.		Valladolid ou Mechoacan. .	476,400
		Guadalaxara.	630,500
		Zacatecas.	153,300
Sonora.	121,400	Guanaxuato	517,300
Durango ou Nouvelle-Biscaye.	159,700	San-Luis Potosi, sans compter les provinces mentionnées plus haut.	230,000
Nouveau Mexique.	40,200	*Ci-contre* . . .	450,800
Ancienne Californie.	9,000		
Nouvelle Californie	15,600		
	450,800	TOTAL.	5,940,100

Ce nombre, bien loin d'être exagéré, est probablement très-éloigné de celui de la population existante aujourd'hui. Il est réellement étrange que des géographes modernes s'obstinent à exagérer la population de

l'Asie, et à rabaisser celle des possessions espagnoles en Amérique. On oublie que, sous un beau ciel et sur un sol fertile, la population fait des progrès rapides, même dans les pays les moins bien administrés; on oublie que des hommes épars sur un terrain immense souffrent moins des imperfections de l'état social, que lorsque la population est très-concentrée (*a*).

On a vu, par le résultat partiel de la population, que près des sept huitièmes des habitans vivent sous la zone torride. Ils sont d'autant plus clair semés que l'on avance vers Durango et le Nouveau-Mexique. Parmi cinq millions qui occupent la partie équinoxiale du Mexique, les quatre cinquièmes habitent le dos de la Cordillère ou des plateaux, dont l'élévation, au-dessus du niveau de la mer, égale la hauteur du Mont-Cenis. Les conquérans espagnols n'ont fait que suivre la trace des peuples conquis. Ceux-ci, préférant les régions froides aux chaleurs excessives de la côte, étaient restés sur le dos de la Cordillère en poussant leurs émigrations vers le sud. Les Espagnols ne trouvèrent que très-peu d'habitans dans les pays situés au-delà du parallèle de 20 deg. Aujourd'hui à peine trouve-t-on un individu de race aztêque dans les provinces internes.

La population mexicaine est composée des mêmes élémens que ceux qu'offrent les autres colonies espagnoles. Voici la récapitulation de la population avec la proportion de ces diverses races entre elles.

Indigènes ou Indiens			2,500,000
Blancs Espagnols,	Créoles	2,025,000	2,100,000
	Européens	75,000	
Nègres africains			6,100
Castes de sang mêlé			1,231,000
			5,837,100

Depuis un siècle, le nombre des indigènes a augmenté, et toute la vaste région connue sous le nom de Nouvelle-Espagne est plus habitée actuellement qu'elle ne l'était il y a un demi-siècle, sur-tout dans les provinces intérieures, en allant vers le nord. La population s'est accrue en même temps que la culture plus soignée du sol et la civilisation se sont avancées vers des contrées occupées précédemment par des peuples sauvages et barbares (*b*).

La petite vérole, introduite depuis 1520, paraît n'exercer ses ravages que tous les dix-sept ou dix-huit ans. Dans les régions équinoxiales, elle a, comme le vomissement noir et comme plusieurs autres maladies, ses périodes fixes, auxquelles elle est assez régulièrement assujétie. Mais depuis 1804 la vaccine a été introduite, et n'a pas rencontré

(*a*) Humboldt, p. 151. (*b*) *Ibid.* p. 54.

d'obstacles. Il s'est formé des comités de vaccine dans les principales villes.

La race indienne est sujette à une maladie appelée le matlazahuatl, qui ne se montre que de siècle en siècle. Cette épidémie a quelque ressemblance avec le vomissement noir. Celui-ci n'attaque que rarement les Mexicains. Son site principal est la région maritime, dont le climat est excessivement chaud et humide. La première maladie, au contraire, porte l'épouvante jusque dans l'intérieur du pays, sur le plateau central, aux régions les plus froides et les plus arides. Un autre fléau est la famine. Indolens par caractère, les indigènes ne cultivent que ce qu'il leur faut pour leur propre nourriture, ou tout au plus pour la consommation des villes et des mines les plus voisines. Il est vrai que les progrès de l'agriculture ont été très-marquans depuis vingt ans; mais l'augmentation de la consommation a été extraordinaire. Aussi le spectacle affligeant de la famine se renouvelle-t-il toutes les fois qu'une cause quelconque a gâté la récolte de maïs. La disette de vivres y est accompagnée, comme ailleurs, des épidémies les plus funestes à la population (*a*).]

Armée. Les armées que les Espagnols tiennent sur pied en Amérique s'alimentent en grande partie des recrues venues d'Espagne. Une jalousie inquiète paraît s'être opposée à ce qu'on eût des éclaircissemens précis sur les forces entretenues dans les garnisons et autres postes pour maintenir les naturels dans l'obéissance et s'opposer à une invasion. La marine y est tirée de la mère-patrie; mais des bateaux de ronde et des bâtimens de commerce sont affectés aux colonies américaines.

Revenus. Robertson fait monter à plus de 24 millions de francs le revenu de la couronne d'Espagne dans le Mexique; mais la dépense est considérable. D'après les derniers renseignemens, la totalité du revenu que l'Espagne tire de l'Amérique et des Philippines, est évaluée à 64 millions 800,000 francs, dont il faut déduire la moitié pour les frais d'administration. [Le produit des mines de la Nouvelle-Espagne est en ce moment de 23,000,000 piastres, qui équivalent à près de 121,000 de fr. Ce produit a triplé en cinquante-deux ans, et a sextuplé en cent ans; car, en 1695, il n'était que de 4 millions de piastres. Les droits payés au gouvernement par les propriétaires des mines sont de treize et demi pour cent (*b*).]

Importance politique. [Parmi les colonies espagnoles, le Mexique occupe en ce moment le premier rang, tant à cause de ses richesses territoriales, qu'à cause de sa position favorable pour le commerce avec l'Europe et l'Asie. L'importance de ce beau pays ne pourra qu'aug

(*a*) Humboldt, p. 71. (*b*) *Ibid.* p. 531.

menter à mesure que la civilisation et l'agriculture y feront de nouveaux progrès, et qu'une administration bien entendue le mettra à même de profiter des avantages immenses que la nature lui a prodigués (*a*).

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE CIVILE.

Mœurs et usages.— Langage. — Education. —Villes principales.— Lieux remarquables.— Edifices. — Manufactures et commerce.

Mœurs et usages. [Le caractère et les mœurs des Espagnols du Mexique sont à peu près les mêmes que dans la mère-patrie. Aujourd'hui les natifs blancs préfèrent la dénomination d'Américains à celle de créoles. La culture intellectuelle a fait de grands progrès parmi eux. L'étude des mathématiques, de la chimie, de la minéralogie est très-répandue à Mexico. On y observe une jeunesse douée d'une rare facilité pour saisir les principes des sciences (*b*).

La lutte qui a duré pendant des siècles entre les indigènes et les Espagnols qui habitent les provinces intérieures, la nécessité dans laquelle se trouvent ces derniers de veiller sans cesse à leur sûreté, donne à leur caractère une énergie, on peut même dire une trempe particulière. A ces causes se joignent sans doute la nature du climat, qui est tempéré, un air éminemment salubre, la nécessité du travail dans un sol moins riche et moins fertile, le manque total d'Indiens et d'esclaves que les blancs pourraient employer pour se livrer à l'oisiveté. Dans les provinces intérieures, au développement des forces physiques, favorisé par une vie singulièrement active, se joint la force de l'ame et une heureuse disposition des facultés intellectuelles. Ceux qui dirigent les établissemens d'éducation de la ville de Mexico, ont observé depuis long-temps que les jeunes gens qui se sont distingués par des progrès rapides dans les sciences, étaient en grande partie originaires des provinces les plus septentrionales de la Nouvelle-Espagne.]

On a de nombreuses relations des mœurs et des usages des anciens Mexicains. Nous en rapporterons néanmoins quelques singularités. En parlant à un égal, ils se servaient du mot *talt*, et de celui de *tatzin* quand ils s'adressaient à un supérieur. La grammaire mexicaine d'Aldama prouve qu'ils avaient des verbes destinés à exprimer le respect. Ainsi, par la même raison que les poltrons sont cruels, le peuple le plus féroce du monde était en même temps le plus servile et le plus

(*a*) Humboldt, p. 6. (*b*) *Ibid.* p. 118.

révérencieux. Leurs guerres étaient continuelles et sanguinaires, et leurs mœurs en rapport avec ces dispositions barbares. Les principaux guerriers se couvraient de la peau des victimes sacrifiées, et parcouraient les rues en dansant. Ils divisaient l'année en dix-huit mois, dont chacun était de vingt jours. Les cinq jours qu'il fallait ajouter étaient consacrés à des fêtes. Ils semaient du maïs et cultivaient quelques racines; mais leur agriculture était grossière, et ils ne connaissaient point l'usage de la monnaie. A la mort d'un chef, on sacrifiait un grand nombre de personnes pour l'accompagner dans l'autre monde.

[Les Indiens de la Nouvelle-Espagne ressemblent en général à ceux qui habitent le Canada, la Floride, le Pérou et le Brésil. Même couleur basanée et cuivrée; les cheveux plats et lisses, peu de barbe, le corps trapu, l'œil alongé, ayant le coin dirigé par en haut vers les tempes, les pommettes saillantes, les lèvres larges; dans la bouche, une expression de douceur qui contraste avec un regard sombre et sévère.

Les indigènes, soumis à la domination européenne, occupés des travaux de l'agriculture, assujétis à une nourriture uniforme et presque entièrement végétale, atteignent généralement à un âge assez avancé, lorsqu'ils ne s'adonnent pas à l'ivrognerie. Leurs boissons enivrantes sont l'eau-de-vie de canne à sucre, le maïs et la racine du jatropha fermenté, sur-tout le vin du pays, le suc de l'*agave americana*, appelée pulque. Cette dernière liqueur est même nourrissante, à cause de son principe sucré non décomposé; prise avec modération, elle est très-salutaire. Les indigènes n'ont presque jamais aucune difformité. Quant à leurs facultés morales, il est très-difficile de les apprécier avec justesse. Au commencement de la conquête espagnole, les Indiens les plus aisés et chez lesquels on pouvait supposer une certaine culture intellectuelle, périssaient en grande partie victimes de la férocité des Européens. Le fanatisme chrétien sévit sur-tout contre les prêtres aztêques. Il ne resta donc, des naturels, que la race la plus indigente, les pauvres cultivateurs, les artisans, les porte-faix, dont on se servait comme de bêtes de somme, et sur-tout cette foule de mendians qui remplissaient les rues de toutes les grandes villes de l'empire mexicain. Or, comment juger, d'après ces restes misérables d'un peuple puissant, du degré de culture auquel il était parvenu, et du développement intellectuel dont il est susceptible? L'indigène mexicain est grave, mélancolique, silencieux; il aime à mettre du mystérieux dans ses actions les plus indifférentes. Accoutumé à un long esclavage tant sous la domination de ses propres souverains que sous celle des premiers conquérans, il souffre patiemment les vexations auxquelles il est encore assez souvent exposé de la part des blancs et des alcades de sa caste. Plusieurs enfans indiens élevés dans les colléges de la capitale, ou instruits à l'académie

de peinture fondée par le roi, se sont distingués dans les arts d'imitation. Ils déploient sur-tout beaucoup d'aptitude pour les arts mécaniques. Le sort des indigènes cultivateurs s'est beaucoup amélioré depuis l'établissement des intendances; mais la loi continue à les priver des droits les plus importans dont jouissent les autres citoyens. Ils sont regardés comme en minorité perpétuelle; mais ils ne sont pas, comme au Pérou, assujétis au travail forcé des mines. Quelques familles possèdent des fortunes considérables (*a*).

Langage. La migration successive des peuples américains s'étant constamment faite du nord au sud, il est clair que la population indienne de la Nouvelle-Espagne doit être composée d'élémens très-hétérogènes. On y parle vingt langues, ce qui prouve une grande variété de races et d'origines. Quatorze de ces langues ont déjà des grammaires et des dictionnaires assez complets. Il paraît que la plupart sont au moins aussi différentes que l'est le grec de l'allemand, ou le français du polonais.

La langue mexicaine ou des Aztêques est la plus répandue. Elle s'étend aujourd'hui depuis le 37° jusqu'au lac de Nicaragua, sur une longueur de quatre cents lieues. Cette langue est moins sonore, mais presque aussi répandue et aussi riche que celle des Incas. Après la langue aztêque, dont il existe onze grammaires imprimées, la langue la plus générale de la Nouvelle-Espagne est celle des Otomites. La plupart des mots de la langue aztêque se terminent en *tl;* quelques-uns sont d'une longueur surprenante et difficiles à prononcer. Les Mexicains en emploient un de vingt-sept lettres en s'adressant à leur curé (*b*).

Education. Les domaines espagnols renferment plusieurs établissemens excellens pour l'éducation; on s'y occupe même de former celle des naturels. A l'académie des beaux arts de Mexico, l'enseignement se donne *gratis*. Dans la réunion des élèves, les rangs, les couleurs, les races d'hommes sont confondues.

Villes principales. Mexico n'est plus, comme au temps de la conquête, située au milieu d'un lac, et ne tient plus au continent simplement par des digues. Le centre est actuellement éloigné de 2,250 toises du lac de Tezcuco, et de 4,500 de celui de Chalco. La différence de situation provient uniquement de la diminution des eaux du lac de Tezcuco. On reconnaît, en parcourant les environs de la ville, combien elle est plus petite que ne l'était Tenochtitlan sous le dernier des Montezuma. Pendant plus d'une heure on marche entre les ruines de l'ancienne ville. Mexico est au nombre des plus belles villes que les Européens aient fondées dans les deux hémisphères; il en est peu de même étendue qui, pour le niveau uniforme des rues, pour la gran-

(*a*) Humboldt, p. 73, 90, 100. (*b*) *Ibid.* p. 81.

deur des places publiques, puissent lui être préférées. L'architecture y est généralement d'un style assez pur. Il y a même des édifices dont l'ordonnance ne déparerait pas les plus belles capitales de l'Europe. Les constructions y ont un air de solidité et de magnificence. Les maisons y ont des terrasses au lieu de toits. Cette ville est aussi remarquable par la bonne police qui y règne. La plupart des rues ont des trottoirs très-larges; elles sont propres et très-bien éclairées par des réverbères à mèche plate. Comme Mexico forme un grand carré dont chaque côté a près de 1,375 toises, sa population est éparse sur un grand espace de terrain. Les rues étant très-larges, elles paraissent en général assez désertes; elles le sont d'autant plus, que, dans un climat que les habitans des tropiques considèrent comme froid, le peuple s'expose moins à l'air libre que dans les villes situées au pied de la Cordillère. Aucune ville du nouveau continent, pas même celles des Etats-Unis, n'offre des établissemens scientifiques aussi grands et aussi solides que la capitale du Mexique. On se contentera de citer l'École des mines, le Jardin des plantes et l'Académie de peinture et de sculpture. Cette dernière a exercé l'influence la plus heureuse sur le goût de la nation. La statue équestre du roi Charles IV, jetée en fonte à Mexico, et qui est élevée sur la grande place, est un ouvrage qui, en beauté et en pureté de style, égale ce que l'antiquité nous a laissé de mieux en ce genre. Les églises y sont richement décorées. Mexico est le centre d'un vaste commerce entre Vera-Cruz et Acapulco. Le vice-roi y fait sa résidence. Cette ville est aussi le siége d'un archevêque, de l'audience et d'une université.

La vallée de Tenochtitlan, où est située Mexico, offre un aspect varié et imposant. Du haut d'une des tours de la cathédrale, on domine une vaste plaine; des champs soigneusement labourés s'étendent jusqu'au pied des montagnes colossales couvertes de glaces perpétuelles. La ville paraît baignée des eaux du lac de Tezcuco, dont le bassin est entouré de villages et de hameaux. De grandes avenues d'ormes et de peupliers conduisent à la capitale. Deux aqueducs très-élevés traversent la plaine, et offrent un coup-d'œil aussi agréable qu'intéressant.

L'eau se rencontre par-tout dans le sol de Mexico à très-peu de profondeur; mais elle est saumâtre comme celle du lac de Tezcuco. Les sources d'eau potable sont à l'est de la ville, et y sont amenées par les deux aqueducs dont on vient de parler. L'ancienne ville de Tenochtitlan en avait de non moins considérables. Les lacs situés dans la partie méridionale de la vallée dégagent de leur surface des miasmes que l'on sent dans les rues de Mexico chaque fois que le vent du sud vient y souffler. Cependant l'air de cette ville n'est pas malsain; il est très-vif. On y éprouve souvent des gelées blanches; quelquefois il y tombe de la neige, et même

l'eau y gèle pendant l'hiver; mais la glace a à peine l'épaisseur d'une ligne.

Les travaux entrepris pour préserver Mexico du danger des inondations, offrent sinon des modèles à imiter, du moins des objets dignes de fixer l'attention. Mexico est située par les 19 deg. 25 min. 45 sec. de latitude septentrionale, et les 101 deg. 25 min. 30 sec. de longitude à l'ouest de Paris. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de 1,168 toises. Sa population, de 137,000 habitans.

Guanaxuato, chef-lieu de l'intendance du même nom, située entièrement sur le dos du plateau de la haute Cordillère d'Anahuac. Cette ville est ornée d'édifices somptueux, et située auprès des mines les plus riches que l'on connaisse. Elévation, 1,069 toises. Population, 70,600.

La Puebla de los Angeles, chef-lieu d'intendance, ville bien bâtie, a beaucoup de manufactures et fait un commerce considérable. Elévation, 1,126 toises. Population, 67,800.

Queretaro, dans l'intendance de Mexico, célèbre par la beauté de ses édifices et de ses aqueducs, ainsi que par ses manufactures. Elévation, 995 toises. Population, 35,000.

Zacatecas, chef-lieu d'intendance. L'exploitation des mines y entretient une grande activité. Population, 33,000.

Guatimala, résidence du capitaine général, siége d'une audience, d'un archevêque et d'une université. On fait à Guatimala un grand commerce en cacao et en indigo. Les femmes y sont réputées les plus belles de toute l'Amérique espagnole. Cette ville est située un peu plus au sud que celle qui fut détruite par un tremblement de terre en 1777.

Oaxaca, chef-lieu d'intendance, dans une vallée charmante remplie de beaux pâturages, fait un grand commerce en soie, en laine et en cochenille. Population, 24,400.

Guadalaxara, chef-lieu d'intendance, siége d'une audience et d'un évêché. Cette ville, située sur la rive gauche du Rio de Santiago, est belle et florissante. Population, 19,500.

Valladolid de Mechoacan, chef-lieu d'intendance, siége d'un évêque. Cette ville est très-jolie et jouit d'un climat délicieux. Elle est animée par un grand commerce. Ses environs sont agréablement diversifiés par des bois et des lacs. Quoiqu'elle soit sous les 19 deg. 42 min. de latitude, et que sa hauteur au-dessus de l'Océan ne soit que de 977 toises, on y a vu tomber de la neige. L'aqueduc qui y conduit l'eau potable, a été construit aux frais du dernier évêque.

Lieux remarquables. Dans le royaume de Guatimala, pays extrêmement fertile, très-peuplé en comparaison de toutes les possessions espagnoles, et d'autant mieux cultivé que le sol, bouleversé par les volcans, n'y offre presque pas de mines métalliques, on trouve Cartago, dans la province de *Costa Rica*, petite ville qui a un siége épiscopal et

un gouverneur; Saint-Léon de Nicaragua, près d'un grand lac et d'un volcan; Chiapa, fameuse par ses manufactures.

Dans les provinces maritimes de la côte orientale du Mexique, opposée à l'Europe, et située sous la zone torride, on distingue principalement:

Merida, dans l'intérieur des terres, résidence de l'intendant d'*Yucatan*. Cette presqu'île, basse et sablonneuse, traversée, dans son intérieur du nord au sud, par une chaîne de collines peu élevées, est dépourvue d'eau douce le long d'une partie de ses côtes; mais ce pays, quoiqu'un des plus chauds, est un des plus sains de l'Amérique équinoxiale. Il produit en abondance du bois de Campèche, de la cire et du coton. *Campèche*, avec un port qui n'est pas très-sûr. *Vera-Cruz*, chef-lieu d'intendance, centre du commerce avec l'Europe et les îles Antilles, ville jolie et régulièrement construite, située dans une plaine aride, dépourvue d'eaux courantes et entourée, d'un côté, de collines de sables mobiles, dont la rèverbération augmente la chaleur suffocante de l'air; et, de l'autre, de marécages qui le rendent très-mal sain. Le port en est peu sûr et d'un accès difficile. Population, 16,000. Xalapa, dans la partie de l'*intendance de Vera-Cruz*, qui occupe la pente orientale de la Cordillère. Cette ville, élevée de 759 toises au-dessus du niveau de la mer, au pied d'une montagne, dans une situation très-romantique, est entourée de forêts épaisses qui offrent de belles promenades. Elle a une école de dessin, dans laquelle les enfans des pauvres habitans sont élevés avec les citoyens les plus aisés. Population, 13,000.

Dans les provinces maritimes de la côte occidentale opposées à l'Asie, et situées entièrement sous la zone torride: Tehuantepec, port situé au fond d'une anse, dans l'*intendance d'Oaxaca*, l'un des plus beaux pays de cette partie du globe. Beauté et salubrité du climat, fertilité du sol, variété des productions, tout concourt au bien-être des habitans; aussi cette province est-elle, depuis les temps les plus reculés, le centre d'une civilisation avancée. La végétation y est belle et vigoureuse, sur-tout à mi-côte, dans la région tempérée. Cholula, dans la partie de l'*intendance de Puebla*, qui forme un plateau élevé de 950 à 1,050 toises au-dessus du niveau de l'Océan; chef-lieu d'une ancienne république qui résista pendant des siècles aux empereurs du Mexique. Elle est environnée de belles plantations d'agaves. Population, 16,000. On trouve, dans cette même partie de l'intendance, la capitale, qui lui donne son nom. Tlascala, ancienne république tellement déchue de son ancienne splendeur, que l'on n'y compte plus que 3,400 habitans, parmi lesquels il n'y a que 900 Indiens de race pure. Cependant Cortez y trouva une population qui lui parut plus considérable que celle de Grenade. C'est sur le même plateau que sont concentrées la population

et la culture. Presque tout le pays qui s'étend depuis son extrémité jusqu'aux côtes du grand Océan, est désert, quoique très-propre à donner les productions les plus précieuses des tropiques. Acapulco, port célèbre, vaste et commode, sur le grand Océan, dans l'*intendance de Mexico*. La ville est adossée à une chaîne de montagnes granitiques, dont la réverbération augmente la chaleur étouffante du climat. La population habituelle de cet endroit, formée presque exclusivement par des gens de couleur, s'élevait à 9,000 ames à l'époque de l'arrivée du galion de Manille; mais habituellement elle n'est que de 4,000. Zacatula, petit port situé, comme le précédent, dans la partie de l'intendance de Mexico, où le climat est brûlant et peu salutaire. Tezcuco, dans la partie élevée de 1,050 toises au-dessus de l'Océan, jolie ville, très-industrieuse: population, 5,000. Tacuboya, à l'ouest de Mexico. On voit, dans les environs, de belles plantations d'oliviers d'Europe. San-Blas, port dans l'intendance de Guadalaxara, résidence du département de la marine. Le climat y est ardent et malsain. L'intérieur de la province, qui occupe le plateau et la partie occidentale des Cordillères, jouit d'un climat tempéré; la culture y est variée et florissante.

Dans les provinces intérieures situées sous la zone torride, Villa de Léon, au milieu d'une plaine éminemment fertile en blé, dans l'*intendance de Guanaxuato*, l'une des plus riches de la Nouvelle-Espagne, par sa culture, par ses mines et par ses manufactures. Sombrereta, résidence d'un tribunal des mines, dans l'intendance de Zacatecas, pays élevé à plus de 1,050 toises au-dessus de l'Océan. Il est montagneux, aride et exposé à une intempérie continuelle de l'air; les mines font sa principale richesse.

Dans la partie de la côte orientale opposée à l'Europe, et située presque entièrement dans la zone tempérée, est *San-Luis Potosi*. Cette ville, située sur la partie orientale du plateau d'Anahuac, a 12,000 habitans. Elle est la résidence d'un intendant, qui administre un pays plus étendu que toute l'Espagne européenne. Mais cette région immense, douée par la nature des productions les plus précieuses, située sous un beau ciel, dans la zone tempérée, vers les bords du tropique, est, pour la plus grande partie, un désert sauvage; sa position sur les limites orientales de la Nouvelle-Espagne, la proximité des Etats-Unis, la fréquence des communications avec les colons de la Louisiane, et un grand nombre d'autres circonstances, favoriseront probablement bientôt les progrès de la civilisation et de la prospérité de cette vaste et fertile contrée. La seule partie de cette intendance qui avoisine celle de Zacatecas, est un pays froid et montueux. Le reste, c'est-à-dire le nouveau royaume de Léon, Cohahuila, San-

tander et Texas, sont des régions très-basses qui présentent peu de mouvement de terrain. Elles jouissent d'un climat assez inégal, excessivement chaud en été, et d'une fraîcheur extraordinaire en hiver, lorsque les vents du nord chassent les colonnes d'air froid du Canada vers la zone torride. La mer y est peu profonde le long des côtes, dont une partie est encore très-peu connue. Comme cette intendance touche à des pays déserts ou habités par des Indiens indépendans et nomades, on peut dire que ses limites septentrionales ne sont pas déterminées. Le terrain montagneux appelé le Bolson de Mapimi, embrasse plus de 3,000 lieues carrées de terrain. C'est de là que sortent les Apaches qui attaquent les colons de Cohahuila et de la Nouvelle-Biscaye. Enclavé dans deux provinces, limité au nord par le grand Rio del Norte, le *Bolson de Mapimi* est considéré tantôt comme un pays non conquis par les Espagnols, tantôt comme faisant partie de l'*intendance de Durango*.

Dans les provinces intérieures situées sous la zone tempérée, Santa-Fé, ville peu considérable sur la rive orientale du grand Rio del Norte, est la résidence de l'intendant du *Nouveau Mexique*, pays fertile, situé des deux côtés du Rio del Norte, peu peuplé, et dépourvu jusqu'à présent de richesses métalliques. Cette province est séparée de celle de Durango et de la Californie par un désert dans lequel les voyageurs sont quelquefois attaqués par les Indiens. D'autres espaces déserts sont situés dans cette province ou sur ses confins. Celui que l'on appelle le *Muerto* est une plaine de trente lieues de long sans eau. Le climat est froid, et souvent le Rio del Norte gèle à une épaisseur assez forte pour porter les voitures. La culture a fait des progrès dans les pays qui sont moins arides. Les champs y sont cultivés en maïs et en froment; les jardins renferment tous les arbres fruitiers d'Europe, et les vignes y produisent des vins liqueureux et excellens. Taos, au-dessus du 37e parallèle, contient 8,900 habitans. Albuquerque, à l'ouest de la Sierra Obscura, en a 6,000. Les colons du Nouveau-Mexique, connus par la grande énergie de leur caractère, vivent dans un état de guerre perpétuelle avec les Indiens voisins. C'est à cause du manque de sûreté qu'offre la vie des champs, que les villes sont plus peuplées que l'on ne devrait s'y attendre dans un pays aussi désert. Il s'en faut, au reste, que tous les Indiens qui vivent en inimitié avec ces colons, soient tous également barbares. Ceux de l'est sont nomades et guerriers; s'ils font le commerce avec les blancs, c'est souvent sans se voir, et d'après des principes dont on trouve des traces chez plusieurs peuples de l'Afrique. Ils plantent, le long du chemin de Chihuahua à Santa-Fé, de petites croix auxquelles ils suspendent une poche de cuir avec un peu de viande de cerf. Au pied de la croix, se trouve étendue une peau de cerf. Les soldats des presidios ou postes militaires qui entendent le

ngage hiéroglyphique, prennent la peau de buffle et laissent au pied e la croix de la viande salée. Avec les Indiens nomades qui errent dans s savanes à l'est du Nouveau-Mexique, contrastent ceux que l'on ouve à l'ouest, entre les fleuves Gila et Colorado. Le P. Garcès, qu isita en 1773 le pays des Moqui, fut surpris d'y trouver une ville dienne avec une ou deux grandes places, des maisons à plusieurs ages et des rues alignées et parallèles les unes aux autres. Le peuple y assemblait tous les soirs sur le toit des maisons. La construction des difices du Moqui est la même que celle des Casas Grandes, au bord u Rio-Gila. Les Indiens qui habitent la partie septentrionale du Nouveau-Mexique, donnent aussi une hauteur considérable à leurs maisons our découvrir l'approche de leurs ennemis. Tout paraît annoncer, ans ces contrées, des traces de culture des anciens Mexicains; on peut upposer que, lors de la migration de ces peuples vers le sud, plusieurs ribus restèrent dans ces contrées boréales. Au dix-septième siècle, lusieurs missionnaires de l'ordre de saint François s'étaient fixés parmi es Indiens du Moqui et de Nabajoa; mais ils furent massacrés dans la rande révolte de 1680. En nous dirigeant au sud nous trouvons *Durango*, chef-lieu d'intendance, qui a 12,000 habitans; ses environs sont à ,000 mètres d'élévation au-dessus de l'Océan; il y neige souvent. Chihuaga, résidence d'un commandant général, ville entourée de mines considérables : 11,600 habitans. Saltillo, sur les confins de la *province de Cohahuila* et du petit *royaume de Léon* : population, 6,000. Cette ville est entourée de plaines arides; le plateau sur lequel elle est située n'est couvert que de *cactus*, et s'abaisse vers le nord-est. Parras, près d'un lac de ce nom. Les conquérans y ont transporté la vigne, qui y a très-bien réussi : 8,000 habitans. L'intendance de Durango ou Nouvelle-Biscaye occupe l'extrémité septentrionale du grand plateau d'Anahuac, qui s'abaisse au nord-est vers le Gran Rio del Norte. Au nord, et sur-tout à l'est, sur une lisière de plus de 200 lieues, elle est limitrophe d'un pays inculte habité par des Indiens guerriers et indépendans qui inquiètent les colons espagnols et les forcent à ne marcher que bien armés. Les postes militaires dont on a garni les frontières des provinces intérieures, sont trop éloignés les uns des autres pour empêcher les incursions de ces sauvages. Le nombre de ces Indiens errans a, il est vrai, un peu diminué depuis la fin du dernier siècle. Quelques tribus vivent en paix avec les Espagnols, réunissent leurs cabanes et cultivent le maïs.

Dans les provinces maritimes de la côte occidentale, sous la zone tempérée, Arispe, résidence de l'intendant de la *Sonora* : 7,600 habit. Hostimuri, ville environnée de mines considérables : 10,000 habitans. Guitivis ou Santa-Cruz de Mayo, port où s'embarque le courrier qui va de Mexico à Loreto et en Californie. El Rosario, près des riches mines de Copala. Les

autres villes de cette intendance sont Villa del Fuerte, Culiacan, et Mazatlan, port de mer. Dans la partie septentrionale de la province de Sonora, appelée la Pimeria-Alta, les villages sont séparés des rives du Rio-Gila par une région qu'habitent des Indiens indépendans dont on n'a pas jusqu'ici réussi à faire la conquête. Il n'existe encore aucune communication par terre entre l'intendance de la *Sonora*, le *Nouveau-Mexique* et la *Californie*. On ne trouve pas de villes dans la *Vieille-Californie*, pays sablonneux et peu susceptible d'amélioration. La population y a tellement diminué depuis trente ans, qu'il n'y existe plus que quatre à cinq mille naturels cultivateurs dans les villages des missions. Ceux qui n'y vivent pas sont peut-être, de tous les sauvages, ceux qui se rapprochent le plus de l'état que l'on est convenu d'appeler de nature. On observe que ceux qui habitent le nord de la presqu'île sont un peu plus civilisés et plus doux que ceux de la partie australe. Les progrès de la *Nouvelle-Californie* sont plus satisfaisans. De toutes les missions de la *Nouvelle-Espagne*, celles de la côte du nord-ouest offrent vers la civilisation l'avancement le plus rapide et le plus marquant. Le nombre des habitans a doublé en douze ans, en ne comptant que les Indiens qui, fixés au sol, ont commencé à s'adonner à la culture des champs. Le produit des récoltes et le nombre des bestiaux a aussi doublé. Le sol y est arrosé et fertile; et le climat beaucoup plus doux qu'à latitude égale sur les côtes orientales du nouveau continent. Le ciel y est brumeux; mais les brouillards fréquens donnent de la vigueur à la végétation. On y cultive la vigne jusqu'au 37e deg., et l'olivier dans les endroits à l'abri des vents impétueux. A Monterey, port sur le grand Océan, qui est le principal presidio, les religieux montrent avec satisfaction aux voyageurs plusieurs végétaux utiles venus des graines que M. Thouin avait confiées à l'infortuné La Pérouse. Les Indiens qui habitent les villages de la Nouvelle-Californie s'occupent depuis quelques années, à tisser des étoffes grossières de laine. Mais leur occupation principale, qui pourrait devenir une branche de commerce intéressante, est la préparation des peaux de cerf (*a*).

On ne remarque, dans les deux *Florides*, que Pensacola, capitale de la *Floride occidentale*, au fond d'une baie du même nom, et Saint-Augustin, sur l'océan atlantique.]

Edifices. Les principaux édifices sont les cathédrales, les églises et les monastères. Quelques-uns de ces bâtimens sont construits avec beaucoup de goût. Les aqueducs sont encore des monumens remarquables par leur magnificence. Une portion de ce qu'on appelle le grand chemin d'Europe, depuis Vera-Cruz jusqu'à Mexico, est assez uni et agréable. Dans un pays dont une partie est aussi montagneuse, il n'est

(*a*) Humboldt, p. 263 et 317.

pas étonnant que les chemins soient raboteux et escarpés. Cependant on s'est occupé de leur amélioration. Il n'y a pas de navigation intérieure, et peut-être y est-elle très-difficile à établir.

Manufactures et commerce. La Nouvelle-Espagne est remarquable par une grande quantité et une singulière variété de productions dans les trois règnes de la nature. Peut-être cette richesse nuit-elle à l'amélioration des manufactures. La métallurgie, après avoir langui pendant long-temps, y a enfin fait quelques progrès. La cochenille, le sucre, une petite quantité de soie et du coton forment, avec l'or et l'argent, les principaux articles d'exportation. On prétend que le chocolat était une liqueur des Mexicains. Le meilleur cacao se tire de Guatimala. Il se tenait à Acapulco une foire célèbre à l'arrivée des vaisseaux du Pérou et du Chili. Quand elle était finie, le fameux galion chargé de toutes les richesses de l'Amérique, faisait voile pour Manille. Depuis 1748, on a abandonné les galions. On suit aujourd'hui une autre méthode, et l'on emploie de plus petits bâtimens. Le dernier roi d'Espagne a mis sur un meilleur pied sa marine commerçante. En 1764, il fit établir entre la Corogne et la Havane, des bateaux de poste qui partaient chaque mois. De là, de petits bâtimens passaient à Vera-Cruz et à Porto-Bello dans l'Amérique méridionale. On leur permit d'y faire des échanges. L'année suivante, le commerce de Cuba fut ouvert à toute l'Espagne. On étendit ensuite ce privilége à la Louisiane et aux provinces d'Yucatan et de Campèche. En 1774, les communications commerciales furent déclarées libres entre les trois vice-royautés du Mexique, du Pérou et de la Nouvelle-Grenade. Une politique mieux entendue a rendu libre le commerce entre la Nouvelle-Espagne et les Philippines. La richesse de la première de ces deux contrées s'en est considérablement accrue. Il n'y a plus rien qui puisse attirer les commerçans anglais à la baie d'Honduras; car il a été reconnu que le bois de Campèche, de la côte opposée d'Yucatan, est d'une qualité supérieure.

CHAPITRE IV.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons. — Aspect du pays. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Forêts. — Végétaux. — Animaux. — Minéraux. — Curiosités naturelles.

Climat et saisons. [La plupart des terres de la Floride étant basses, le climat y est malsain en été, mais les hivers y sont doux et salubres. L'humidité domine dans le royaume de Guatimala; mais les pluies y

sont très-utiles. Elles tempèrent l'extrême chaleur, qui autrement serait insupportable. On y éprouve souvent de violens orages.

En embrassant d'un coup-d'œil général toute la surface du Mexique, qui est de 118,478 lieues carrées de 25 au degré, on voit qu'une moitié seulement est située sous le ciel brûlant des tropiques, et que l'autre appartient à la zone tempérée. Cette dernière partie a 60,000 lieues carrées. Mais, dans ces régions équinoxiales, le sol, le climat, la physionomie des végétaux, tout porte le caractère des zones tempérées. La proximité du Canada, la grande largeur qu'acquiert le nouveau continent vers le nord, la masse de neiges dont il s'y couvre, causent, dans l'atmosphère mexicaine, des refroidissemens auxquels on ne devrait guère s'attendre dans ces régions. On a vu tomber de la neige dans les rues de Mexico, à 1,168 toises de hauteur, et encore 200 toises plus bas, dans la ville de Valladolid. Si le plateau de la Nouvelle-Espagne est singulièrement froid en hiver, d'un autre côté, la température y est très-élevée en été. La grande masse de la Cordillère du Mexique, l'immense étendue de ses plaines produisent une réverbération des rayons solaires, qu'à hauteur égale on n'observe pas dans les pays montagneux plus inégaux. La température moyenne y est de 17 degrés. Les seules côtes de la Nouvelle-Espagne jouissent d'un climat chaud et propre aux productions des tropiques; mais en général l'air y est malsain. Sur la pente de la Cordillère, à la hauteur de 12 à 1500 mètres, il règne perpétuellement une douce température de printemps; de fortes chaleurs et un froid excessif y sont également inconnus. Ces régions sont célèbres par la grande salubrité de leur climat et par l'extrême abondance des arbres fruitiers que l'on y cultive. Mais les plateaux, élevés à plus de 2,500 mètres, ont un climat rude et désagréable, même pour l'habitant du nord. Les provinces intérieures et situées sous la zone tempérée ont, de même que le reste de l'Amérique septentrionale, un climat qui diffère essentiellement de celui que l'on rencontre sous les mêmes parallèles dans l'ancien continent. On ne connaît que deux saisons dans la région équinoxiale du Mexique, et même jusqu'au 28e degré de latitude boréale, la saison des pluies, qui commence au mois de juin et finit au mois de septembre ou d'octobre, et la saison des sécheresses, qui dure huit mois, depuis octobre jusqu'à la fin de mai.

Aspect du pays. Tout l'intérieur du Mexique, sur-tout l'intérieur des pays compris sous les anciennes dénominations d'Anahuac et de Mechoacan, vraisemblablement même toute la Nouvelle-Biscaye, forment un plateau immense élevé de 1,050 à 1,300 toises au-dessus du niveau des mers voisines. Ce plateau est si peu interrompu par des vallées, et sa pente uniforme est si douce, que jusqu'à Durango, à 140 lieues de Mexico, il paraît constamment élevé de 875 à 1,400

oises. Ce plateau extraordinaire, prolongé sur le dos de la Cordillère, entre le 18e et le 40e degré de latitude boréale, paraît s'incliner ensiblement vers le nord. Il est composé de plaines qui semblent aunant de bassins desséchés d'anciens lacs, et qui se suivent les unes les autres; elles ne sont séparées que par des collines qui s'étendent à peine de 200 à 250 mètres au-dessus de ces mêmes bassins. De deux côtés, e plateau s'élève brusquement à la hauteur qu'il occupe; mais, du côté du grand Océan, la pente est moins rapide que du côté du golfe du Mexique. Dans la Floride, le sol ressemble beaucoup à celui de la Géorgie et des établissemens de la partie des Etats-Unis qui est à l'ouest.

Rivières. La Nouvelle-Espagne souffre en général du manque d'eau et de rivières navigables. Le grand fleuve du nord (Rio Bravo del Norte), et le Rio-Colorado, sont les seules rivières qui puissent fixer l'attention du géographe, tant à cause de la longueur de leur cours, qu'à cause de la grande masse d'eau qu'elles portent à l'Océan. Le Rio del Norte, depuis les montagnes de la Sierra-Verde jusqu'à son embouchure dans la province du Nouveau Santander, a 512 lieues de cours. Il verse ses eaux dans le golfe du Mexique. Le Rio-Colorado, qui prend sa source à l'ouest du Rio del Norte, et dans les mêmes montagnes, se jette dans le golfe de Californie après un cours de 250 lieues. Un peu au-dessus de son embouchure, il reçoit le Rio-Gila, dont le cours assez prolongé est en partie parallèle à l'équateur. Mais ces rivières, situées dans la partie du royaume la plus inculte, resteront sans intérêt pour le commerce, jusqu'à ce que de grands changemens dans l'ordre social et d'autres événemens fassent refluer des colons dans ces régions fertiles et tempérées.

Dans toute la partie équinoxiale du Mexique, on ne trouve que de petites rivières dont les embouchures sont très-larges. La forme étroite du continent y empêche la réunion d'une grande masse d'eau. La pente rapide de la Cordillère donne plutôt naissance à des torrens qu'à des fleuves. Parmi le petit nombre de rivières qui existent dans la partie méridionale de la Nouvelle-Espagne, les seules qui puissent, avec le temps, devenir intéressantes pour le commerce intérieur, sont : 1° le Rio Guasacualco et celui d'Alvarado, tous deux au sud-est de Vera-Cruz, et propres à faciliter la communication avec le royaume de Guatimala. Ils se jettent dans le golfe du Mexique, ainsi que le suivant. 2° Le Rio de Montezuma ou de Tula, qui porte les eaux de la vallée de Tenochtitlan au Rio de Panuco ou Tempico, et par lequel en oubliant l'immense élévation de Mexico au-dessus du niveau de l'Océan, on a projeté une navigation depuis la capitale à la côte orientale. 3° Le Rio de Zacatula. 4° Le grand fleuve de Santiago, qui naît de la rivière de Lerma, dont la source sort d'un lac situé près d'une

ville de même nom, au sud-ouest de Mexico; celui de Las-Laxas, qui, de même que le précédent et le Rio-Yaqui dans la province de Sonora, se jettent dans le grand Océan.

Lacs. Le principal lac de l'Amérique espagnole septentrionale, au moins parmi ceux qui jusqu'ici ont été observés, est celui de Nicaragua. Il a environ 140 milles de long du nord-ouest au sud-est, et à peu près la moitié en largeur. Ce grand lac est situé dans la province du même nom, vers le sud de l'isthme, et il a, par la rivière de Saint-Jean, une communication avec la mer des Antilles. Il existe plusieurs mémoires sur la possibilité de réunir le lac de Nicaragua avec l'océan Pacifique, mais aucun n'a éclairci la principale difficulté, qui est la hauteur du terrain dans l'isthme; et c'est le point généralement ignoré jusqu'à présent (*a*). Parmi les lacs plus septentrionaux, ceux de la vallée, de Mexico occupent environ le dixième de la surface de cette vallée qui est de 244 lieues carrées. A l'endroit où l'isthme commence à s'élargir, il y a plusieurs autres lacs. Les principaux sont celui de Chapala, qui a près de 160 lieues carrées, et qui est traversé par la grande rivière de Santiago; le lac Pascuaro, dans l'intendance de Valladolid, un des sites les plus pittoresques des deux continens, et celui de Parras dans la Nouvelle-Biscaye (*b*).

Dans la Floride occidentale se trouvent les lagunes de Pont-Chartrain et de Maurepas, et dans la Floride orientale les lacs de Mayaco, de George, avec quelques autres moins remarquables.

Montagnes et volcans. On a vu plus haut que le plateau immense qui compose l'intérieur de la Nouvelle-Espagne, est formé par la Cordillère du Mexique, chaîne de montagnes colossales qui peut être considérée comme une prolongation des Andes du Pérou. Malgré leur abaissement dans le Choco et dans les provinces de Darien, les Andes traversent l'isthme de Panama, et recouvrent une hauteur considérable dans le royaume de Guatimala: par exemple, cette crête hérissée de cônes volcaniques, longe la côte occidentale depuis le lac de Nicaragua jusque vers la baie de Tehuantepec, mais dans la province d'Oaxaca, elle occupe le centre de l'isthme mexicain. Depuis le 18e au 20e degré, dans les intendances de la Puebla et de Mexico, la Cordillère se dirige du sud au nord, et se rapproche des côtes orientales.

C'est dans cette partie du grand plateau d'Anahuac, entre la capitale et les villes de Cordova et de Xalapa que paraît un groupe de montagnes qui rivalisent avec les plus élevées du continent. Il suffit de nommer quatre de ces colosses, dont la hauteur était inconnue avant le voyage de M. de Humboldt: le Popocatepetl de 5400 mètres (2771 toises); l'Itzaccihuatl ou la Femme blanche, de 4786 mètres

(*a*) Humboldt, p. 16. (*b*) *Ibid.* p. 44.

(2455 toises); le Cilaltepetl ou pic d'Orizava, de 5295 mètres (2717 toises); et le Nauhampatepetl ou le coffre de Parote, de 4089 mètres (2089 toises). Ce groupe de montagnes volcaniques offre de grandes analogies avec celui du royaume de Quito (*a*).

Plus au nord du parallèle de 19 degrés, près les ruines célèbres de Zimapan et du Doctor, la Cordillère prend le nom de Sierra-Madre : s'éloignant de nouveau de la partie orientale du royaume, elle se porte au nord-ouest vers Guanaxuato. Au nord de cette ville, regardée comme le Potosi du Mexique, la Sierra-Madre prend une largeur extraordinaire. Bientôt elle se divise en trois branches, dont la plus orientale se dirige vers les mines de Charcas et de Catorce, pour se perdre dans le nouveau royaume de Léon. La branche occidentale occupe une partie de l'intendance de Guadalaxara. Depuis Bolanos elle s'abaisse rapidement et se prolonge par Culiacan et Arispe jusqu'aux bords du Rio-Gila, sous le 38e parallèle. Elle acquiert cependant de nouveau une grande hauteur dans la Tarahumara, près du golfe de Californie, où elle forme les montagnes de la Pimeria-Alta, célèbres par des lavages d'or considérables. La troisième branche de la Sierra-Madre, que l'on peut regarder comme la chaîne centrale des Andes mexicaines, occupe toute l'étendue de Zacatecas. On peut la suivre par Durango et le Parral, dans la Nouvelle-Biscaye, à la Sierra de los Mimbros, située à l'ouest du Gran-Rio del Norte. De là elle traverse le Nouveau-Mexique et se joint aux montagnes de la Grue et à la Sierra-Verde. Ce pays montueux, situé sous le 41e degré, a été examiné en 1777 par les R. P. Escalante et Font. Il donne naissance au Rio-Colorado dont les sources, comme nous l'avons vu plus haut, se rapprochent de celles du Rio del Norte. C'est la crête de cette branche centrale de la Sierra-Madre qui partage les eaux entre le grand océan et la mer des Antilles. C'est elle dont Fidler, Mackensie, ainsi que Clarke et Lewis, ont examiné la continuation sous les 50 et 55e degrés.

Le volcan de Colima, dans l'intendance de Quadalaxara, est le plus occidental de la Nouvelle-Espagne : il jette souvent des cendres et de la fumée. Son élévation au-dessus du niveau de l'océan est de 2800 mètres. Il ne se couvre de neige que lorsque, par l'effet des vents du nord, il en tombe dans la chaîne des montagnes voisines.

Dans l'intendance de Mexico, une seule cime entre dans la limite inférieure des neiges perpétuelles qui, sous le 19e et le 20e degrés de latitude boréale, commence à 4600 mètres (2350 toises) d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Cependant le sommet porphyritique du Nevado de Toluca, ancien volcan dont la forme ressemble beaucoup à celle du Pichincha près Quito, se dépouille de neige dans les mois plu-

(*a*) Humboldt, p. 37 et 38.

vieux de septembre et d'octobre. L'élévation du Pico del Fraile, ou de la plus haute cime du Nevado de Toluca est de 4620 mètres (2370 toises).

Le Popocatepetl, dans l'intendance de la Puebla, est constamment enflammé, mais depuis plusieurs siècles on ne voit sortir de son cratère que de la fumée et des cendres. Le sommet du volcan enflammé d'Orizaba présente une échancrure qui rend le cratère visible de très-loin. Le coffre de Perote sert de signal aux navigateurs lors de leur atterage sur Vera-Cruz. Une couche épaisse de pierres ponces environne cette montagne porphyritique. Rien n'y annonce un cratère au sommet, mais les courans de lave que l'on observe le long de ses flancs, paraissent être les effets d'une explosion latérale très-ancienne. Le petit volcan de Tuxtla, adossé à la Sierra de Saint-Martin, est situé à 4 lieues de la côte au sud-est de Vera-Cruz. Il se trouve par conséquent hors de la ligne parallèle des volcans mexicains enflammés. Sa dernière éruption volcanique a eu lieu le 2 mars 1793. Les cendres volcaniques couvrirent alors les toits des maisons à Oaxaca, à Vera-Cruz et à Perote. Dans ce dernier endroit, éloigné du volcan de 57 lieues en ligne droite, le bruit souterrain ressemblait à des décharges de grosse artillerie.

La cime de montagne la plus élevée de l'intendance de Valladolid est le Pic de Tancitaro. Il se couvre souvent de neiges. A l'est de ce pic, à 36 lieues de distance des côtes, et à 42 de tout autre volcan actif, il s'est formé dans la nuit du 29 septembre 1759, le volcan de Jorullo, montagne de scories et de cendres, haute de 258 toises relativement au niveau ancien des plaines voisines, élevées d'à peu près 410 toises au-dessus de l'océan. Ce volcan est entouré de plusieurs milliers de petits cônes de 6 à 9 pieds de hauteur qui sortirent de la voûte soulevée du terrain et que les habitans du pays appellent des fours. Le thermomètre y monte à 95 degrés quand on le plonge dans des crevasses qui exhalent une vapeur aqueuse. Il s'en élève continuellement une fumée épaisse jusqu'à 30 à 45 pieds de haut. Dans plusieurs on entend un bruit souterrain qui paraît annoncer la proximité d'un fluide en ébullition. Au milieu des fours, sur une crevasse qui se dirige du nord-est au sud-est, sont sorties de terre six grandes buttes, toutes élevées de terre de 12 à 15 pieds au-dessus de l'ancien niveau des plaines. La plus élevée de ces buttes est le volcan de Jorullo. Il est constamment enflammé; cependant depuis 1760 les grandes éruptions sont devenues plus rares. Le pays soulevé par l'action du feu souterrain et le grand volcan, commence à se couvrir de végétaux; mais l'air d'alentour est extrêmement échauffé. MM. de Humboldt et Bonpland trouvèrent dans le fond du cratère l'air à 47 degrés, en quelques endroits à 58 et 6[illegible] degrés. Ils furent obligés de passer sur des crevasses qui exhalaient des vapeurs sulfureuses et dans lesquelles le thermomètre montait à 85 de[illegible]

Le passage de ces crevasses et les amas de scories qui couvrent des creux considérables, rendent la descente dans le cratère assez dangereuse. La position du nouveau volcan de Jorullo donne lieu à une observation géologique très-curieuse. Les volcans du Mexique ou éteints, ou actifs, sont placés sur une ligne perpendiculaire à l'axe de la grande chaîne des montagnes de ce pays qui s'étend du sud-est au nord-ouest. Il est assez remarquable que le Jorullo se soit formé sur le prolongement de la ligne de ces volcans.

Dans l'ancien continent le granit, le gneiss et le schiste micacé constituent la crête des hautes montagnes. Ces mêmes roches paraissent rarement au jour sur le dos des Cordillères de l'Amérique, particulièrement dans les parties centrales. Des couches d'une épaisseur énorme de porphyre amphibolique de grunstein d'amygdaloïde, de basalte et d'autres formations trapéennes y couvrent le granit. Les filons des métaux se trouvent, la plupart, dans les roches primitives et dans celles de transition, moins communément dans les montagnes de formation secondaire qui n'occupent une vaste étendue de terrain qu'au nord du tropique du cancer (*a*).]

Végétaux. [On sait en général que le Mexique est extrêmement riche en productions végétales; mais, faute de notions exactes et détaillées, on est obligé de n'en parler que vaguement.

La diversité des climats de la Nouvelle-Espagne donne la possibilité d'y cultiver les plantes des zones tempérées et celles de la zone torride. Dans la seule intendance de Vera-Cruz, en montant depuis cette ville vers le plateau de Porote, on voit à chaque pas changer la physionomie du pays, le port des plantes, les mœurs des habitans et la culture à laquelle ils se livrent. En peu d'heures on parcourt toute l'échelle de la végétation, depuis l'héliconia et le bananier, dont les feuilles lustrées se développent dans des dimensions extraordinaires, jusqu'au parenchyme rétréci des arbres résineux (*b*).

Les plantes propres à l'Amérique espagnole septentrionale sont le cactier, sur lequel se nourrit et se plaît particulièrement l'insecte qui produit la cochenille; l'agavé d'Amérique, appelée *maguey* par les Mexicains. Ils le cultivent, en coupent le faisceau de feuilles centrales, et recueillent, de la plaie, un suc sucré qu'ils font fermenter, et qui est leur boisson habituelle. On distingue encore le portlande du Mexique, arbre dont la racine peut, jusqu'à un certain point, remplacer le quinquina pour la guérison des fièvres; le *cheirantostemum*, arbre remarquable par son extrême rareté et par la forme singulière de son feuillage; le jalap, indigène près de Xalappa; la salsepareille, la vanille, qui sont des articles de commerce assez importans; les deux arbres

(*a*) Humboldt, p. 493 et 494. (*b*) *Ibid*, p. 271.

qui fournissent les baumes de Tolu et de Copahu. Les côtes des baies d'Honduras et de Campèche sont fameuses par leurs forêts immenses de bois d'acajou et de Campèche; et le canton voisin de Guatimala, par son indigo et son cacao. Ces plantes sont peu cultivées à la Nouvelle-Espagne. Le gayac, le tamarin, la canne à sucre, le coco et beaucoup d'autres végétaux des îles des Indes occidentales, enrichissent et ornent ces fertiles contrées. On trouve dans les bois l'ananas sauvage, et les terrains rocailleux et bas sont couverts de diverses espèces d'aloës et d'euphorbes. Parmi le peu de plantes mexicaines que l'on cultive dans les jardins d'Europe, nous citerons la sauge brillante, dont les fleurs sont cramoisies, la belle *dalea*, l'élégante bermudienne striée, le soleil gigantesque, et la délicate *mentzelia*.

Animaux. Hernandez, qui florissait vers le milieu du dix-septième siècle, et que l'on nomme le Pline de la Nouvelle-Espagne, a donné une bonne zoologie de ce pays. On y voit une grande variété d'animaux. Parmi les plus singuliers, il faut placer le coendou, espèce de porc-épic. Ce que l'on y appelle tigre est une espèce de panthère qui devient quelquefois d'une grosseur considérable. Suivant Clavigero, le plus gros quadrupède de ces contrées est le tapir, animal amphibie qui a beaucoup de conformité avec l'hippopotame. On trouve dans le Nouveau-Mexique deux espèces de bœufs sauvages: l'une est à bosse, mais diffère du zébu; l'autre a le poil floconneux; on rencontre dans la Californie, des moutons sauvages, des cerfs d'une taille considérable et des chèvres. Les espèces d'oiseaux sont très-variées à la Nouvelle-Espagne. Les anciens Mexicains avaient dans leurs basses-cours des hoccos et des dindons. Ce dernier oiseau ne se trouve sauvage actuellement que dans les provinces septentrionales (1).

Minéraux. [Long-temps avant l'arrivée des Espagnols, les anciens Mexicains connaissaient l'usage de plusieurs métaux. Ils ne se contentaient pas de ceux qui, à l'état natif, se trouvaient à la surface du sol, sur-tout dans le lit des fleuves et dans des ravins creusés par les torrens; ils se livraient aussi à des travaux souterrains pour exploiter des filons. Ils avaient des instrumens propres à tailler la roche. Cortez nous apprend, dans la relation historique de son expédition, qu'au grand marché de Tenochtitlan on voyait vendre de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, de l'étain. Ils faisaient même usage du cinabre. De tous les métaux, le cuivre était employé le plus communément dans les arts mécaniques; pour le durcir, ils l'alliaient avec l'étain; ils remplaçaient ainsi jusqu'à un certain point le fer et l'acier. Cependant les mines de fer ne manquent pas à la Nouvelle-Espagne (*a*).

(1) Hernandez, *Nov. Hispan.* x, cap. 20.— Lockman's *Travels of the Jesuits*, t. 1, p. 400. (*a*) Humboldt, p. 482.

Le Mexique, dans son état actuel, offre près de cinq cents endroits célèbres par les exploitations de métaux précieux qui se trouvent dans les environs. Il est probable que ces endroits, désignés par le nom de *réales*, comprennent plus de trois mille mines. Ces mines sont divisées en trente-six districts ou arrondissemens, auxquels sont préposés autant de conseils des mines (*a*).

Le Mexique fournit annuellement à l'Europe et à l'Asie, par les ports de Vera-Cruz et d'Acapulco, deux millions cinq cent mille marcs d'argent. Les trois districts de Guanaxuato, de Zacatecas et de Catorce (dans l'intendance de San-Luis Potosi), fournissent plus de la moitié de cette somme. Un seul filon, celui de Guanaxuato, donne près de du quart de l'argent mexicain, et la sixième partie du produit de l'Amérique entière.

La partie des montagnes mexicaines qui produit aujourd'hui la plus grande quantité d'argent, est contenue entre les parallèles de 21 et de 24 deg. et demi de latitude nord. Il est assez remarquable que les richesses métalliques de la Nouvelle-Espagne et du Pérou se trouvent placées, dans les deux hémisphères, presque à égale distance de l'équateur (*b*).

L'or n'est pas très-abondant à la Nouvelle-Espagne. La quantité du produit annuel de ce métal ne se monte qu'à sept mille marcs. L'or mexicain provient, pour la plus grande partie, de terrains d'alluvion, dont on l'extrait par les lavages. Ces terrains sont fréquens dans la province de Sonora. Une autre partie de l'or mexicain est extraite des filons qui traversent les montagnes des roches primitives.

Nous avons vu précédemment que la valeur de l'or et de l'argent fournis par le Mexique était annuellement de 23,001,000 piastres; ce qui est plus du double de ce que donnent les autres colonies espagnoles et le Brésil réunis: car le produit annuel des mines du Nouveau-Monde est de 45,504,000 piastres (*c*).

Le produit des mines d'argent du Mexique est loin d'avoir atteint son maximum. Des espaces immenses de terrain renfermant des richesses métalliques n'ont pas encore été attaqués. La Nouvelle-Espagne, mieux administrée et habitée par un peuple industrieux, pourra donner à elle seule les 100 millions de francs en argent que fournit l'Amérique entière.

Un avantage très-notable pour les progrès de l'industrie nationale, naît de la hauteur à laquelle la nature, dans la Nouvelle-Espagne, a déposé les grandes richesses métalliques. Au Pérou, les mines d'argent les plus considérables se trouvent à d'immenses élévations, très-près de la limite des neiges éternelles. Pour les exploiter, il faut amener de loin les hommes, les vivres, les bestiaux. Au Mexique, au contraire, les

(*a*) Humboldt, p. 454. (*b*) *Ibid.* p. 500. (*c*) *Ibid.* p. 504.

filons d'argent les plus riches, comme ceux de Guanaxuato, de Zacatecas, de Tasco, ect., se trouvent à des hauteurs moyennes de 875 à 1,050 toises au-dessus du niveau de l'Océan. Les mines y sont entourées de champs labourés, de villes, de villages; des forêts couronnent les collines voisines; tout y facilite l'exploitation des richesses souterraines (*a*).

L'exploitation des autres métaux, tels que le cuivre, le plomb, l'étain, le fer, le mercure, est extrêmement négligée. Cependant lorsqu'une guerre maritime entrave les communications avec l'Europe, l'industrie mexicaine se réveille momentanément. C'est alors que l'on commence à fabriquer de l'acier, à employer les minerais de fer et de mercure que recèlent les montagnes; mais les efforts de ce zèle louable sont de peu de durée. La paix met fin à des entreprises qui semblaient donner aux travaux des mineurs une direction plus utile pour la prospérité publique (*b*).

Au reste, les sources principales de la richesse du Mexique ne sont pas les mines, mais une agriculture qui a été sensiblement améliorée depuis la fin du dernier siècle. Les champs les mieux cultivés en maïs et en froment, ceux qui rappellent aux voyageurs les plus belles campagnes de France, se trouvent dans les plaines qui entourent les mines les plus riches du monde (*c*).]

Eaux minérales et curiosités naturelles. La Nouvelle-Espagne a des eaux minérales et quelques sources chaudes, mais d'une médiocre célébrité. Outre des volcans, elle offre d'autres curiosités naturelles. L'une des plus remarquables est le *ponte di Dios*, ou pont de Dieu; il ressemble à un pont naturel qui est sur le territoire des Etats-Unis; il est à environ 100 milles au sud-est de Mexico, près du village de Molcaxac, sur la profonde rivière nommée Aquetoyaque : on y passe comme sur une grande route.

(*a*) Humboldt, p. 41. (*b*) *Ibid.* p. 480. (*c*) *Ibid.* p. 354.

POSSESSIONS ANGLAISES

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Population générale. — Divisions.

Population générale. Quoique les contrées de l'Amérique septentrionale que possède encore la Grande-Bretagne, paraissent de peu d'importance, si on les compare aux grandes et florissantes colonies qui appartiennent à l'Espagne, ou au territoire des Etats-Unis; quoiqu'elles soient médiocrement peuplées, et situées sous un climat peu favorable, elles sont néanmoins intéressantes par leur étendue et leur produit. Nous avons estimé la population des colonies espagnoles à sept millions, et celle des Etats-Unis à cinq. On ne compte guère dans les possessions anglaises que deux cent mille ames, dont la plus grande partie est composée de Français et de naturels du pays.

Division. La principale de ces possessions est le CANADA, aujourd'hui divisé en haut et bas. Le premier est formé des parties de l'ouest au nord des grands lacs, ou de la mer du Canada. L'autre est sur le fleuve Saint-Laurent vers l'est. Il contient Québec, capitale de tout le pays, et chef-lieu des établissemens coloniaux qui restent à la Grande-Bretagne dans l'Amérique septentrionale.

A l'est du Canada, et au sud du fleuve Saint-Laurent, est la NOUVELLE-ECOSSE. En 1784, elle fut divisée en deux provinces; savoir, la Nouvelle-Ecosse au sud, et le New-Brunswick au nord.

Ce qu'on appelle la Nouvelle-Bretagne comprend les parties les plus septentrionales vers la baie d'Hudson et les côtes du LABRADOR. La grande île de Terre-Neuve, celle du cap Breton, l'île de Saint-Jean qui en est voisine, font aussi partie des possessions britanniques. Dans les cartes anglaises, à l'exception du Groënland qui est attribué au Danemarck, toutes les parties les plus septentrionales de l'Amérique, soit à l'est, soit à l'ouest, jusqu'au port de sir Francis Drake, sont marquées de la couleur propre au territoire anglais; [mais la priorité ou la plus grande exactitude des découvertes ne donnent pas des titres suffisans à la possession d'un pays: il faut y avoir des établissemens réguliers et permanens. Or c'est ce qui manque aux Anglais dans les parties reculées de l'Amérique septentrionale vers l'ouest, et dans celles qui sont au nord et à l'est de la baie d'Hudson. En conséquence nous placerons ces contrées parmi celles qu'habitent encore les tribus sauvages indigènes, non soumises aux Européens.

CHAPITRE PREMIER.

CANADA.

Etendue. — Population primitive et progrès de la géographie. — Religion. — Gouvernement. — Population. — Revenus. — Mœurs et usages. — Langage. — Villes. — Manufactures et commerce. — Climat et saisons. — Aspect du pays et agriculture. — Rivières, lacs, montagnes, animaux, minéraux, curiosités naturelles.

Etendue. Ce pays s'étend depuis le golfe Saint-Laurent et l'île d'Anticosti à l'est, jusqu'au lac de Winnipeg à l'ouest, ou depuis le 66e degré de longitude ouest de Paris jusqu'au 99; ce qui, sous cette latitude, donne environ 1200 milles. Sa largeur se compte depuis le sud du lac Eric, ou depuis le 43e degré de latitude au 49e : d'où il résulterait une étendue d'environ 360 milles; mais sa largeur moyenne n'est pas de plus de 200 milles.

Population primitive et progrès de la géographie. La population primitive ne consistait qu'en quelques tribus sauvages, dont les premières relations françaises ont donné les noms et décrit les mœurs (1). Il faut consulter ces ouvrages pour ce qui concerne les progrès successifs de la découverte, et le premier établissement qui se fit à Québec en 1608. Ils contiennent aussi les notions les plus exactes que l'ont ait sur ces contrées; ils les font au moins aussi bien connaître que les relations anglaises publiées plus récemment. Durant un siècle et demi que le Canada demeura entre les mains des Français, ils poussèrent leurs découvertes vers l'ouest; et Lahontan, à la fin du dix-septième siècle, a donné une assez bonne relation du Missouri et de quelques lacs situés au-delà de celui que l'on nomme Supérieur. Wolff s'empara de Québec en 1759, et le Canada fut cédé à la Grande-Bretagne par le traité de 1763.

Religion. La religion du Canada est la catholique romaine; mais les colons anglais y sont maîtres de suivre la communion à laquelle ils sont attachés. On n'y compte que 12 ecclésiastiques de l'église anglicane. Les ecclésiastiques catholiques, y compris l'évêque de Québec, y sont au nombre de 126.

Gouvernement. Un acte passé en 1791 établit un conseil législatif et une assemblée pour chaque province du haut et bas Canada, avec le pouvoir de faire des lois, du consentement du gouverneur; mais pendant deux ans le roi a le droit de les improuver et de les faire retirer. Le

(1) *Histoire de la Nouvelle France*, par Marc Lescarbot. — Creuxii *Historia canadensis*. — Voyage de Champlain. — *Hist. de la Nouvelle-France*, par le P. de Charlevoix. — *Mœurs des sauvages*, par le P. Lafitau. — Voyage de Lahontan, etc.

conseil est composé de sept membres pour le haut Canada, et de quinze pour le bas. Le gouverneur les convoque d'après les ordres du roi. Ils sont à vie; néanmoins ils perdent leur place par une absence de quatre ans, ou par l'engagement au service d'une puissance étrangère. L'assemblée est formée de cinquante membres pour le bas Canada, et de seize pour le haut. Ils sont choisis par les francs-tenanciers des villes et des districts. Ces conseils s'assemblent au moins une fois l'an. Les pouvoirs des chambres ou assemblées subsistent pendant quatre ans, hors le cas où elles seraient dissoutes. L'administration de l'Amérique anglaise est confiée à un premier magistrat, qui prend le titre de gouverneur-général des quatre provinces britanniques dans l'Amérique septentrionale, et qui réunit à ses autres fonctions le commandement en chef de toutes les troupes dans les quatre provinces, dans les gouvernemens qui leur sont annexés et à Terre-Neuve. Il a un lieutenant dans chaque province qui, en son absence, exerce tous ses pouvoirs (1).

Population. La population du Canada, suivant le dénombrement ordonné par le général Haldimand en 1784, montait à 113,012 Français et Anglais, non compris les loyalistes dans le haut pays. Les sauvages peuvent être au nombre de 50 mille. Il est probable que, depuis ce temps, la population s'est accrue. Le seul profit que tire la Grande-Bretagne du Canada, consiste dans le commerce avantageux qu'elle fait avec la colonie. On prétend qu'on y emploie environ 7,000 tonneaux. On estime les dépenses de la liste civile à 620,000 fr., dont la moitié est payée par le gouvernement, et le reste par le pays, au moyen de droits d'importation pour les eaux-de-vie, le vin, et quelques autres articles. Les frais d'établissemens militaires, la réparation des forts, etc., sont fixés à deux millions quatre cent mille francs. Les présens que l'ont fait aux sauvages, les salaires des personnes employées parmi eux pour le commerce, etc., dans le haut Canada, se montent à la même somme; mais l'avantage qu'on en retire contre-balance bien ces dépenses.

Mœurs et usages. Les habitans du Canada ont cette gaîté franche et cette urbanité aimable qui distinguent les Français. Les femmes savent en général lire et écrire; le langage ordinaire est le français. La langue anglaise n'est en usage que parmi un petit nombre de colons venus d'Angleterre. [Un voyageur anglais rapporte une particularité qui mérite d'être citée : nous emploierons les propres expressions de cet observateur aussi exact que sincère. C'est une chose étonnante et bien digne de remarque que, malgré les présens considérables distribués, chaque année, aux Indiens du haut Canada par des agens, anglais de nation, malgré le respect religieux que ceux-ci ne cessent d'avoir pour leurs usages et leurs droits naturels, un Indien qui cherche l'hospitalité préfère, même au-

(1) Morse, p. 114.

jourd'hui, la chaumière d'un pauvre français, à la maison d'un riche propriétaire anglais (*a*).]

Villes. Québec est la capitale du pays. Quoique cette ville, située sur la rive nord-ouest de Saint-Laurent, soit à 160 lieues de la mer, le fleuve y est assez profond et assez spacieux pour que cent vaisseaux de ligne puissent y mouiller à l'aise. Québec est divisée en ville haute et basse. La ville haute, bâtie sur un roc calcaire, et déjà défendue par sa situation, a encore été fortifiée par l'art. Mais la ville basse, du côté de la rivière, est absolument sans défense. On y entretient une forte garnison. Cinq mille hommes suffiraient à peine pour défendre ce poste sur tous les points. On y compte 10,000 habitans, dont les deux tiers sont français. C'est la résidence du gouverneur et le siége des cours de justice; ce qui, réuni à la garnison qu'on y entretient, rend la ville gaie et vivante. Les maisons y sont de pierre, mais petites, laides et peu commodes. Il n'y a point de citadelle. La portion de l'hôtel du gouverneur nouvellement construite est sur un assez bon plan. La plupart des monastères ont été supprimés. Il reste néanmoins trois couvens de femmes; le marché est bien fourni. On y voit souvent de gros chiens traîner de petites charrettes. La ville basse n'est guère habitée que par des marchands et des matelots. Les environs offrent à la vue des scènes sublimes et romantiques. Près de Québec, la rivière de Montmorenci forme une cataracte célèbre. L'eau, sur une largeur de 50 pieds, y tombe d'une hauteur de 240 pieds perpendiculaires.

Lieux remarquables. Montréal est une belle ville, située dans une île du fleuve Saint-Laurent. Elle est à 128 milles au-dessus de Québec, et près d'une montagne dont elle tire son nom; elle contient environ 1,200 maisons et 6,000 ames. Les rues y sont fort régulières. Il y a quatre couvens et six églises, dont quatre sont catholiques. Le principal commerce y consiste en fourrures qui s'envoient en Angleterre. La compagnie du nord-ouest est sur-tout composée de marchands de Montréal. Ils envoient des canots par l'Utawas, d'où les marchands se portent à travers le lac de Winnipeg. Trois-Rivières, autrefois capitale d'un gouvernement du même nom, et appelée ainsi parce que trois rivières s'y réunissent, est dans une belle situation. Cette ville est très-fréquentée par les Indiens, qui y apportent beaucoup de pelleteries. Elle contient environ 250 maisons, et passe pour la troisième ville de l'Amérique anglaise. Kingston, presque à l'endroit où le fleuve Saint-Laurent sort du lac Ontario, et près du lac des milles îles, n'est remarquable que par sa position. Elle contient à peu près cent maisons habitées par des émigrés des Etats-Unis : on y a bâti un fort (1). Le commerce des fourrures y est florissant. Sorelle a été bâtie en 1787 par les loyalistes américains; elle n'a que 110 maisons éparses.

(*a*) *Voyage au Canada*, en 1795, par J. Weld, t. II, p. 180. Paris, an VIII.

(1) Weld's *Travels*, t. II, p. 11 et 64.

la construction des vaisseaux y est la principale branche d'industrie. Newmarck est sur la côte de la rivière de Niagara, qui appartient aux Anglais ; ce n'est guère qu'un hameau.

York, siége du gouvernement du haut Canada, est située par les 43° 35 minutes de latitude nord, sur un port magnifique, formé par une longue presqu'île à l'entrée d'une baie profonde, placée à la pointe nord-est du lac Ontario. La population y fait des progrès rapides : c'était jadis le fort de Frontenac ou Cadaroqui.

Manufactures et commerce. Les principaux articles d'exportation sont les fourrures, les pelleteries, une petite quantité de poisson et le ginseng d'Amérique. Les importations consistent en eaux-de-vie, vins, tabac, sucre, sel, et provisions pour les troupes. Excepté une petite quantité de toiles et de gros draps, tous les articles manufacturés sont anglais.

Climat et saison. On éprouve au Canada les extrêmes du froid et du chaud à un point étonnant. Le thermomètre, en juillet et en août, s'élve à 28 degrés de Réaumur, et en hiver le mercure gèle. La neige commence en novembre ; en janvier le froid est si âpre, qu'il est impossible de se tenir quelque temps à l'air sans courir le risque d'avoir les membres gelés. Les intervalles de chaleur ne servent qu'à faire mieux sentir le froid, et à rendre ses effets plus dangereux. Néanmoins l'hiver est le temps des amusemens. Des traîneaux attelés d'un ou deux chevaux, offrent des moyens commodes et prompts pour se transporter d'un lieu dans un autre. Des poëles sont placés dans les salles, et communiquent de la chaleur aux appartemens par des tuyaux. Les portes et les fenêtres sont doubles. Lorsque l'on sort, toutes les parties du corps sont enveloppées de fourrures, à l'exception des yeux et du nez. Le dégel commence ordinairement en mai : il vient soudainement. La glace se brise avec un bruit semblable à celui du canon. La manière dont elle se précipite dans la mer est terrible, sur-tout quand une pile de glace va se briser contre un roc. Le printemps n'est point distingué de l'été. La végétation est très-rapide ; le mois de septembre est l'un des plus agréables.

Aspect du pays et agriculture. Le pays est en général montagneux et boisé ; mais sur-tout dans le haut Canada, il y a des savanes et des plaines d'une grande beauté. Dans le bas pays, le sol végétal a la profondeur de dix ou douze pouces ; il consiste principalement en une terre noire et meuble qui repose sur un lit d'argile. Cette mince couche est très-fertile, et rarement les colons français avaient usé d'engrais. Depuis quelque temps on a fait usage de la marne, que l'on rencontre en grande quantité sur les rives du fleuve Saint-Laurent. On cultive, pour l'usage particulier, une petite quantité de tabac, des légumes et beaucoup de grains. Le blé forme un des articles de l'exportation. Une espèce de vigne y est indigène, mais les raisins en sont acerbes et ne sont guère

plus gros que ceux de Corinthe (1). On trouve dans les forêts une grande variété d'arbres, tels que le hêtre, le chêne, l'orme, le frêne, le pin, le sycomore, le châtaigner, le noyer, etc. L'érable à sucre y est très-abondant, et le sucre qu'on en retire est d'un usage général dans le pays.

Rivières. Nous avons déjà décrit le fleuve Saint-Laurent, en donnant une idée de l'Amérique septentrionale. De toutes les rivières qu'il reçoit, l'Utawas est une des plus importantes. Elle sort de divers lacs vers le centre du Canada. Son eau est d'une belle couleur verte, au lieu que celle du Saint-Laurent est fangeuse. Plusieurs autres rivières d'une moindre importance viennent du nord se perdre dans le Saint-Laurent. Nous avons aussi déjà parlé des grands lacs. Il y en a plusieurs autres dont l'énumération deviendrait ennuyeuse.

Montagnes. Nous ne connaissons aucun géologue qui ait examiné les montagnes du Canada avec assez d'attention pour en déterminer les chaînes, ou pour donner des éclaircissemens suffisans sur leur structure. Il paraît que la chaîne principale se trouve dans les parties septentrionales de cette contrée, qu'elle se dirige du sud-ouest au nord-est, enfin qu'elle donne naissance à un grand nombre de rivières : plusieurs d'elles coulent au sud-est, et quelques-unes se jettent dans la baie d'Hudson. Il y a plusieurs montagnes entre Québec et la mer : un petit nombre sont parsemées vers l'Utawas. Au sud-ouest on rencontre beaucoup de plaines.

Animaux. Le renne, le castor et d'autres animaux de la zone boréale glacée sont ce que le Canada offre de plus curieux ; le puma et le lynx n'y sont pas inconnus. Les deux Canada sont infestés de serpens à sonnettes. Les colibris ne sont pas rares à Québec (2

Minéraux. La minéralogie du Canada est d'un intérêt bien médiocre, le fer même paraît y être très-rare. On dit qu'il y a des mines de plomb qui produisent un peu d'argent (3). Il est vraisemblable, d'après quelques indices, que l'on trouverait du cuivre au sud-ouest du lac Supérieur. L'île du cap Breton abonde en charbon fossile ; mais on n'a point découvert ce précieux minerai dans le Canada.

Curiosités naturelles. Les principales curiosités naturelles sont les grands lacs, les rivières, les cataractes. Parmi ces dernières, la plus remarquable et l'une des plus fameuses du monde, est le saut de Niagara dans le haut Canada. A cet endroit, le fleuve a 2,000 pieds de large, et la chute est de 142 pieds. Elle est coupée par une petite île ; la partie de la chute, qui est du côté des Etats-Unis, a 1200 pieds de large, et sa hauteur est de 163 pieds. De cette cataracte s'élève continuellement un nuage que l'on aperçoit quelquefois d'un très-grand éloignement. On ne peut être témoin de cet imposant spectacle sans se sentir pénétré d'un profond sentiment de terreur.

(1) Weldt, t. 1, p. 381. (2) Kalm, t. 11, p. 253. (3) *Ibid.* p. 349.

CHAPITRE II.

NEW-BRUNSWICK ET NOUVELLE-ÉCOSSE.

New-Brunswick. — Frederic'stown et sauvages nommés Marechites. Nouvelle-Ecosse. — Baie de Fundi. — Villes. — Climat et sol.

New-Brunswick. L'ancienne province de la Nouvelle-Ecosse avait d'abord été occupée en 1616 par les Français du Canada, qui lui avaient donné le nom d'Acadie (1); mais les Anglais, qui considéraient cette presqu'île comme une dépendance de leurs possessions, les en délogèrent, et Jacques Ier en fit don en 1621 à son secrétaire sir William Alexandre, devenu depuis comte de Stirling. Cet établissement n'ayant pas eu de suite, les Français s'en emparèrent de nouveau en 1625. Elle fut cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht en 1713. En 1784, comme nous l'avons déjà dit, on la divisa en deux provinces, dont l'une retint le nom de Nouvelle-Ecosse, et l'autre fut nommée New-Brunswick. La première a deux baies considérables, et la rivière de Saint-Jean, dont le cours est assez long. La rivière de Sainte-Croix sépare New-Brunswick de la province de Main, qui appartient aux Etats-Unis. La rivière de Saint-Jean est navigable l'espace de 60 milles pour des vaisseaux de 50 tonneaux, et l'espace d'environ 170 milles pour des bateaux. Le flux remonte environ à 70 milles. On y pêche du saumon, des loups de mer, des esturgeons. Les bords, engraissés par les débordemens annuels, sont fertiles, unis, et, dans beaucoup d'endroits, couverts de grands arbres. Cette rivière ouvre une route courte et commode pour se rendre à Québec. Le New-Brunswick a plusieurs lacs. Celui qui porte le nom de grand lac a 25 milles de long, et environ 7 de large. La grande chaîne des Apalaches passe au nord-ouest de cette province, et va probablement se perdre dans le golfe de Saint-Laurent.

La capitale de cette contrée est Frederic'stown, sur la rivière de Saint-Jean, à 70 milles du lieu où remonte le flux.

On trouve quelques autres établissemens vers la baie de Fundi, et un fort nommé Howe. Il y a aussi une tribu de sauvages appelés *marechites*. Elle est composée d'environ 140 guerriers. Les principaux produits de ce pays sont du bois de charpente et du poisson.

Nouvelle-Ecosse. Cette province a environ 270 milles de long, sur une largeur moyenne de 68. Son étendue est moindre que celle de New-Brunswick. Elle a plusieurs rivières considérables. L'une des principales

(1) Lahontan, t. II, p. 24.

est celle d'Annapolis, navigable l'espace de 13 milles pour des vaisseaux de 100 tonneaux. La baie de Fundi entre New-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse rentre de 50 lieues dans les terres. Le flux y monte de 45 à 60 pieds.

Villes. Halifax, sur la baie de Chebucto, est la capitale de cette province. Cette ville, bien située pour la pêche, a des communications par mer et par terre avec les autres parties de la province et avec New-Brunswick (1). Elle a aussi un bon port, où communément une petite escadre est en station pendant l'hiver pour protéger les bâtimens de pêche. La ville a de bons retranchemens et des forts construits en charpente. On dit qu'elle contient 15 ou 16 mille habitans; population qui surpasserait celle de Québec. Shelburn, vers le sud-ouest, contenait autrefois 600 familles, et Guisbury environ 250. Annapolis était la capitale de cette contrée : ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable hameau; mais son port est excellent et peut contenir mille vaisseaux. Elle est sur la côte occidentale de la presqu'île.

Climat et sol. Pendant une grande partie de l'année, l'air, dans la Nouvelle-Ecosse, est chargé de brouillards et malsain. On y éprouve un froid vif pendant quatre ou cinq mois. Ce pays renferme beaucoup de forêts. La couche de terre y est mince et en général fort maigre : cependant elle est fertile sur le bord des rivières; et l'herbe, le chanvre, le lin, etc., y croissent en abondance. La Grande-Bretagne envoie dans ces provinces des grains, des toiles, des draps et d'autres articles, environ pour la somme de 720,00 fr. Elle reçoit en retour du bois de charpente et du poisson pour 1,200,000 francs.

La principale pêche est celle de la morue; elle se fait le long de la côte près du cap de Sable. On trouve autour de celui de Canco des collines remarquables de gypse blanc. A peu près à 23 lieues de ce cap, est l'île de Sable, formée toute entière de cette substance, parmi laquelle on trouve des pierres blanches transparentes. Les collines offrent la figure de cônes blancs comme du lait. Quelques-unes ont 146 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette île singulière a des étangs d'eau douce. Il y croît des genevriers, des framboisiers et autres arbustes, un peu de fourrage, et de la vesce pour la nourriture de quelques chevaux, vaches et cochons. La baie de Fundi offre des scènes très-variées, et l'œil y est charmé de divers points de vue agréables et pittoresques.

Les Micmacs, tribu indienne d'environ 300 guerriers, habitent à l'est d'Halifax.

(1) Morse, p. 120.

CHAPITRE III.

ILES QUI DÉPENDENT DES POSSESSIONS ANGLAISES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Ile du Cap-Breton. — Ile de Saint-Jean.—Ile de Terre-Neuve, pêche de la morue, villes. — Ile d'Anticosti. — Iles Bermudes ou *îles Sommer.*

Ile du Cap-Breton. Cette île dépend de la province dn bas Canada, quoiqu'elle ne soit séparée de la Nouvelle-Ecosse que par un détroit d'un mille de large : elle a environ cent mille de longueur. Suivant les auteurs français, elle fut découverte vers l'an 1500 par des Normands et des Bretons qui naviguaient dans ces mers. Comme ils crurent qu'elle faisait partie du continent, ils la nommèrent Cap-Breton. Les Français n'en prirent cependant possession qu'en 1713, lorsqu'on y éleva le fort Dauphin. Le port n'étant point commode, on bâtit Louisbourg en 1720. Cette ville fut peuplée par des colons que l'on fit venir d'Europe, parce que les Acadiens et les Français de la Nouvelle-Ecosse ne jugèrent pas à propos de quitter leurs habitations. En 1745, quelques troupes de la Nouvelle-Angleterre s'emparèrent du Cap-Breton. Depuis ce temps l'île est restée au pouvoir de sa majesté britannique. Le climat est froid et sujet aux brouillards, non seulement à cause du voisinage de Terre-Neuve, mais encore à cause d'un grand nombre de lacs et de forêts qui sont à proximité. Le sol, couvert de mousse, est peu propre à l'agriculture. Les villes principales sont, Sidnei et Louisbourg. Cette dernière a un port excellent. Dans toute l'île il n'y a pas plus de 1000 habitans. Le commerce des fourrures y est peu considérable; mais la pêche est importante, et cette île en paraît être le chef-lieu. Quand elle était entre les mains de la France, on évaluait le produit de cette branche de commerce à 24 millions de francs. Il y a dans l'île un lit fort étendu de charbon de terre. Ses couches sont parallèles à l'horizon, et il n'est pas à plus de six ou huit pieds de profondeur. Jusqu'ici on ne l'a employé que comme lest. Un accident mis le feu dans l'un des puits, il a été impossible de l'éteindre et il brûle encore.

Ile de Saint-Jean. L'île de Saint-Jean est à l'ouest, et à peu de distance du Cap-Breton. Elle a environ 50 milles de long sur 30 de large; elle fait partie de la Nouvelle-Ecosse; elle était habitée par des Français qui, avec ceux du Cap-Breton, furent obligés de se rendre aux Anglais en 1745. On dit qu'elle est fertile et bien arrosée. Un gouverneur-lieutenant réside à Charlott'stown. On estime que l'île a 5,000 habitans.

Ile de Terre-Neuve. L'île de Terre-Neuve fut découverte par Séba tien Cabot en 1496. L'Angleterre doit au même navigateur sa priorité prétentions sur toutes les côtes sud de l'Amérique septentrionale, ju qu'à la Floride. Cette découverte, comme celles de Colon et d'autre se fit sans intention déterminée. Le but était simplement de pénétrer ju qu'aux Indes orientales. L'île de Terre-Neuve a environ 275 milles long sur autant de large. Sa figure approche de celle d'un triangle; e paraît plutôt montueuse que montagneuse. Il y a des forêts de bouleau de pins, et de sapins peu élevés. Au sud-est on trouve des terres élevé et des caps. A peine a-t-on pénétré à 25 milles dans l'intérieur des terre La partie qu'on a reconnue a beaucoup d'étangs, de marais et de lande Les sauvages du continent y sont quelquefois venus, mais ne s'y so pas établis à demeure.

Cette île, ainsi que le grand banc qui en est voisin et qui porte son no sont environnés d'un brouillard continuel. Quelquefois il est remplacé des neiges abondantes ou de fortes ondées. On croit que les brouill sont dus à la chaleur des eaux du courant, qui vient du golfe du Mexiq

Pêche de la morue. La grande pêche du banc de Terre-Neuve co mence vers le 10 de mai, et dure jusqu'à la fin de septembre. La mor que l'on pêche, est, ou séchée pour la Méditerranée, ou encaquée dans saumure pour l'Angleterre et le nord de l'Europe. On évalue le prod annuel de la morue vendue dans les pays catholiques, à 7 millions francs. Après bien des disputes avec les Français, l'île de Terre-Neu fut cédée à l'Angleterre en 1713. Les Français se sont réservé la liber de faire sécher leurs filets sur les rivages nord, et en 1763 il fut co venu qu'ils pourraient pêcher dans le golfe de Saint-Laurent. On le céda aussi les petites îles de Saint-Pierre et de Miquelon. Le traité de 17 donne aux Français le droit de pêche sur les côtes septentrionales et o cidentales de Terre-Neuve. Les habitans des Etats-Unis jouissent d mêmes prérogatives qu'avant leur indépendance. Le dernier traité paix conclu en 1802 confirmait à la France ses anciens priviléges. L principales villes de Terre-Neuve sont: Saint-Jean au nord-est, Pla sance au sud, Bona-Vista au nord; mais il n'y reste pas dans l'île au-de de mille familles pendant l'hiver. Au printemps, une petite escadre vie y protéger les pêcheries et les établissemens. L'amiral est en même tem gouverneur de l'île, dont l'importance est fondée uniquement sur la p che. Il y a deux lieutenans: l'un à Saint-Jean, l'autre à Plaisance.

Ile d'Anticosti. L'île d'Anticosti, à l'embouchure du fleuve Sain Laurent, est pleine de rochers, et n'a point de port; mais elle est bi boisée, et l'on pêche une espèce excellente de morue sur ses rivages.

Bermudes *ou* îles Sommer. [Ces îles, situées à une égale distance la Nouvelle-Ecosse et des Indes occidentales, doivent cependant de p

ence être classées dans ce chapitre : elles forment un archipel assez nombreux, mais chacune d'elles est peu considérable. Les plus grandes ont que 12 à 15 milles de long sur 2 de large tout au plus ; et les us petites ne se présentent que comme des pointes de rochers élevés s-dessus des eaux. Leur ensemble occupe une étendue de 35 milles en ngueur, sur 20 à 25 en largeur. Vers le nord, des bancs de rochers à peu de profondeur, s'étendent de 30 à 40 milles en mer, et rendent l'approche dangereuse aux navires. Ces îles furent découvertes r les Espagnols en 1557, sous la conduite de Jean Bermudes. Cette ation les ayant négligées, elles furent de nouveau reconnues par eorges Sommer, qui y fut jeté par un naufrage en 1609. Elles ressemlent, dans l'éloignement, à de hautes collines couvertes d'une verdure ombre. Elles ne sont pas environnées, comme les côtes des Florides, une plage basse et sablonneuse, mais bordées de rochers élevés, contre squels viennent se briser les flots de l'Océan. Elles passent pour être es-saines. La plupart sont assez arides et dépourvues de sources et de aisseaux. On s'y procure de l'eau par le moyen d'immenses citernes qui urnissent aux besoins des habitans et à ceux des vaisseaux de ligne. es principales îles sont celles de Saint-Georges, de Saint-David et de ommerset. L'île Saint-Georges a une capitale du même nom, dans laquelle on compte 250 maisons bâties en pierres de taille, et environ 000 habitans. Hamilton est dans une autre île à 15 milles de distance. e sont les deux seules villes des Bermudes. Il n'y a point de réunion e maisons en villages. La population de toutes les Bermudes est de 8 à 000 ames. On dit que les nègres y sont plus nombreux que les blancs. lles sont sous l'autorité d'un gouverneur, d'un conseil et d'une assemlée générale. On y suit le rite de l'église anglicane. La principale inustrie des habitans consiste à construire avec l'espèce de genevrier qui orte le nom de ces îles, auquel ils donnent celui de cèdre, et qui est leur ul arbre forestier, des bâtimens légers, qui servent au cabotage entre Amérique septentrionale et les Indes occidentales. Les genevriers des ermudes font la seule richesse des habitans ; et l'on évalue la fortune e chaque particulier par le nombre d'arbres qu'il possède : on les vend r pied une guinée la pièce. Ils y occupent le meilleur terrain. L'agriulture y est aujourd'hui très-négligée. Les Américains y apportent des anches, du maïs, de la farine, du beurre et quelques autres provisions, l'on leur paie argent comptant. La monnaie du pays est la piastre rte (*a*). Il paraît que ces îles n'étaient point habitées lorsque les Anglais y établirent.]

(1) *Notice sur les îles Bermudes*, par Michaux, insérée dans le t. VIII, p. 356 des *nnales du Muséum d'hist. naturelle.*

CONTRÉES SAUVAGES,

OU PAYS NON CONQUIS, HABITÉS PAR DES TRIBUS INDIGÈNES

Nous suivrons, pour cette division, l'ordre des découvertes qui on été faites de l'est à l'ouest. D'après ce plan, qui est conforme à la géo graphie naturelle, nous passerons du Groënland au Labrador, et de l au territoire qui entoure la baie d'Hudson. Nous parlerons ensuite brièv ment des parties centrales et des tribus qui les habitent; après quoi nous nous occuperons de la côte et des îles de l'ouest, dont on do les découvertes aux Russes, à Cook, Vancouver et Quadra, La Pérouse Marchand, et autres célèbres navigateurs, et dont l'intérieur a été plu récemment visité par M. Mackensie, et par MM. Lewis et Clarke.

CHAPITRE PREMIER.

GROENLAND.

Situation et étendue. — Etablissemens européens. — Géographie naturelle.

Situation et étendue. Nous avons déjà dit que les Islandais, au dixiè siècle, avaient fait la découverte de ce grand pays. Soit qu'on le regar comme un continent, soit qu'il forme une île, il appartient incontest blement à l'Amérique. Suivant les meilleures cartes, sa distance de l'I lande n'est que de 8 deg. de long. sous la latitude de 66 degrés; c'est-dire qu'il en est à environ 200 milles; quelques cartes même réduise cette distance à 5 deg. ou à 130 milles.

Etablissemens européens. Les relations de cette colonie avec le D nemark ne furent interrompues que vers le commencement du quinziè siècle. Le dernier des dix-sept évêques avait été nommé en 1406. Il par que les glaces arctiques s'étant progressivement accrues, la colonie trouva renfermée d'un côté par une mer glacée, tandis qu'à l'ouest, d montagnes et des plaines impénétrables en interceptaient l'accès. L'a cien établissement contenait diverses églises et quelques monastère dont Torfæus a conservé les noms et marqué la position dans sa cart D'après ce monument, il paraîtrait qu'à l'extrémité sud-est l'établiss ment s'étendait à environ 170 milles dans les terres.

On a aussi découvert quelques ruines d'églises dans la partie de l'ouest. Dans des temps plus modernes, la côte occidentale fut reconnue par Davis et d'autres navigateurs anglais; mais on n'y essaya aucun établissement. Un pieux ecclésiastique de la Norwège, ayant probablement lu le livre publié par Torfæus en 1715, se sentit si touché de l'état de délaissement où devait être cette colonie, si elle existait encore, qu'en 1721, il se fit mettre à terre sur la côte occidentale du Groënland. Il y demeura jusqu'en 1735, prêchant l'évangile aux habitans. Ce zèle charitable fut imité par plusieurs autres missionnaires. Les frères Moraves y firent un établissement, environ trente ans après. On dit que ce pays est habité jusqu'au 76e degré : mais les établissemens danois et ceux des Moraves sont principalement au sud-ouest. Il paraît cependant qu'il y a eu des factories jusqu'au 73e degré. Les Groënlandais n'ont aucune connaissance de ce que nous appelons la baie Baffin; ils disent seulement qu'au nord de leur pays, il y a un détroit resserré qui le sépare de l'Amérique.

Géographie naturelle. Cette triste contrée n'est qu'un amas de rochers, de glace et de neige. Dans les parties du sud, on trouve quelques petits genevriers, des saules et des bouleaux. On y rencontre le renne, un chien qui ressemble au loup, le renard du pôle arctique, et l'ours blanc particulier aux pôles. Les lièvres y sont communs; le morse et cinq espèces de veaux marins en fréquentent les rivages. Les oiseaux, sur-tout ceux de mer, y sont en assez grand nombre. Le poisson y est commun, et l'on y compte plus de quatre-vingt-dix espèces d'insectes.

L'été y est court, très-chaud, mais toujours obscurci par des brouillards. On y est incommodé par ce qu'on appelle la *fumée glacée*, vapeur qui s'élève des crevasses de la mer Glaciale. Les naturels sont de petite taille : ils ont les cheveux noirs, les yeux petits et le visage plat. C'est une branche des Eskimaux ou Samoyèdes d'Amérique. On croit que leur nombre ne s'élève pas aujourd'hui à dix mille, car leur population a été considérablement diminuée par les ravages de la petite vérole. Leurs canots, dans lesquels un homme se hasarde pour aller à la chasse des veaux marins, sont d'une construction singulière, et se sont quelquefois avancés jusqu'aux îles Orcades. Les plus hautes montagnes sont dans la partie de l'ouest; les trois pointes que l'on appelle *Cornes du Cerf*, se voient de la mer à la distance de 40 ou 60 lieues. En général, les rochers sont verticaux ou peu inclinés et crevassés. Ils sont formés de granit, de grès et de pierres ollaires. Depuis peu on a découvert dans le Groënland une nouvelle substance minérale nommée *cryolite*. La pierre ollaire y est d'une grande utilité, ainsi que dans l'Amérique septentrionale. On l'emploie à faire des lampes et d'autres ustensiles de cuisine. Le sol est tantôt une glaise stérile, tantôt un sable ingrat. L'hiver y est très-rude : souvent le froid est si vif que les rochers éclatent.

CHAPITRE II.

LABRADOR.

Situation. — Etablissemens européens. — Géographie naturelle. — Montagnards et Eskimaux.

Situation. Cette vaste étendue des côtes comprises entre le 57e et le 77e degré de longitude à l'ouest de Paris, et entre le 52e et le 62e parallèles septentrionaux, fut ainsi nommée par Cortereal, navigateur portugais, qui en fit la découverte en 1500. Les terres intérieures étaient habitées par des sauvages américains, et les côtes par des Eskimaux. Les premiers se sont en grande partie retirés vers le sud, et il paraît que les derniers suivent insensiblement leur exemple.

Etablissemens européens. Il n'y existait que quelques factoreries, avant que le clergé morave y formât des établissemens. Le principal est celui de Nain, qui date de 1764. C'est à ces missionnaires que l'on doit la découverte de ce beau feld-spath iridescent, que l'on nomme pierre de *Labrador*. On dit qu'on l'aperçut en naviguant sur quelques lacs, et que les couleurs vives et brillantes qu'il réfléchissait à travers les eaux, le décelèrent.

Géographie naturelle. Tout ce que l'on a découvert du Labrador offre un pays coupé de collines, et même de montagnes. La côte orientale est nue. Des montagnes escarpées s'y élèvent brusquement du fond de la mer. Leur sommet est couvert d'une tourbe noirâtre où végètent quelques plantes rabougries. Les fleuves, les rivières, les lacs, les fontaines, les étangs y abondent en poissons, et sont fréquentés par une multitude innombrable d'oiseaux. Des milliers d'îles s'élèvent à la vue de cette même côte, et sont couvertes d'oiseaux aquatiques de toute espèce, mais sur-tout par celui qui fournit l'édredon. Dans les îles les plus considérables, on trouve des daims, des renards et des lièvres. Les poissons les plus communs sont le saumon, la truite, le brochet, le barbeau, l'anguille et d'autres espèces. L'air est plus doux dans l'intérieur des terres. Il y croît quelques arbres, et l'on y aperçoit des vestiges de fertilité. On y trouve aussi diverses plantes, telles que l'oseille, le céleri sauvage, le cochléaria et le cresson. Quelques indices font croire qu'il y a du fer. Les Eskimaux recueillent aujourd'hui le spath du Labrador sur les rivages de la mer et dans les lacs, car on n'a point encore découvert les roches-mères. Peut-être ce spath est-il la roche brillante que rapporta du Labrador un des premiers navigateurs anglais, comme une échantillon de mine d'or

La plupart des quadrupèdes de ces régions arctiques y sont du genre de ceux qui fournissent les fourrures.

Montagnards et Eskimaux. Les naturels se divisent en montagnards et en Eskimaux. Les premiers ressemblent aux Bohémiens, si l'on en excepte quelques traits français, qui proviennent sans doute d'un mélange avec le sang canadien. Ils vivent principalement de rennes; ils font la chasse aux renards, aux martes et aux bièvres; ils habitent des *wigwams*, sorte de tentes qu'ils couvrent de peaux de renne et d'écorce de bouleaux; ils sont catholiques; et vont régulièrement à Québec remplir leurs devoirs religieux. Les Eskimaux sont de la même race que les Groënlandais; ils font usage de traîneaux, tirés par des chiens, comme en Asie, et sont d'une saleté dégoûtante.

CHAPITRE III.

BAIE D'HUDSON.

Situation et étendue. — Divisions et établissemens européens. — Géographie naturelle.

Situation et étendue. La mer intérieure, nommée communément *baie d'Hudson*, fut reconnue en 1610, et en 1670 une compagnie obtint une charte à l'effet de faire des établissemens dans le pays qui l'avoisine. Cette compagnie a depuis formé des prétentions sur les vastes territoires qui s'étendent à l'ouest, au sud et à l'est de cette mer, depuis le 72e degré jusqu'au 117e. En ne donnant au degré que 30 milles, la longueur de cet espace serait de 1350 milles, sur une largeur d'environ 350.

Divisions et établissemens européens. Toute cette contrée n'étant qu'un amas immense de glace et de neige, n'est point en elle-même d'une grande importance, et paraît peu propre à enrichir cette société. Par une sorte d'hommage dont la mère-patrie n'a pas grand sujet de se glorifier, on avait d'abord donné au pays qui avoisine la baie d'Hudson le nom de *Nouvelle-Bretagne*: ni les cartes anglaises, ni les cartes françaises n'ont adopté cette dénomination. On a pareillement donné aux parties de l'ouest le nom de Nouvelle-Galles, en subdivisant cette province en Galles du nord et Galles du sud. Les parties de l'est ont été nommées Main oriental. Au sud, la baie de James s'avance à 270 milles dans les terres, sur une largeur de 130 milles. C'est dans le voisinage de cette baie que sont les établissemens les plus considérables, tels que le fort Moose et la factorerie du Main oriental. Plus loin au sud, et sur les confins du haut Canada, sont divers comptoirs qui appartiennent peut-être à la compagnie

du nord-ouest. Au nord, est Sévern-House à l'embouchure d'une grande rivière, qui paraît sortir du lac de Winnipeg. Le fort d'York est sur la rivière de Nelson; et plus loin au nord est le fort Churchill, ou du prince de Galles, construit en 1715, et qui semble être l'établissement le plus reculé dans cette direction. La compagnie de la baie d'Hudson ne s'est pas portée, du côté de l'ouest, au-delà d'Hudson's-House, au lieu que celle du nord-ouest, plus habile et plus entreprenante, s'est avancée bien près de l'océan Pacifique.

Géographie naturelle. Les rivières les plus importantes de ces contrées sont celles de Nelson, qui porte plus haut le nom de Saskashawin et la Sévern. Le cours de la dernière n'outrepasse pas 400 milles : mais elle est large et profonde. Au sud, les rivières d'Albany, de Moose, d'Abitib et d'Haricana, sont les plus considérables; mais toutes sont hérissées d'écueils, ou coupées par des cataractes. Près de l'entrée singulière qui porte le nom de Chesterfield, sont divers lacs qui se suivent. En général la mer d'Hudson n'offre que des rivages bordés d'écueils à pic : cependant, par intervalles, il s'y rencontre des marais et des plages assez larges. Elle renferme plusieurs îles élevées, dont la plus considérable, située vers le nord, est peu connue. Quelques géographes placent au centre de la baie de Baffin, si toutefois c'est une baie, une grande île qu'ils nomment île James. D'autres géographes en nient l'existence.

Les hivers sont très-rudes dans ces régions, même sous le 57e degré. La glace des rivières a huit pieds d'épaisseur, et l'eau-de-vie y gèle; le froid y fait éclater les rochers avec un bruit qui égale celui des pièces d'artillerie du plus gros calibre, et les éclats en sont jetés à des distances surprenantes.

Le soleil se lève et se couche précédé ou suivi d'un large cône de lumière jaunâtre. Les aurores boréales versent sur ce climat une clarté douce et diversifiée, qui égale celle de la pleine lune. Les étoiles y étincellent d'un éclat rougeâtre; la pêche n'est pas avantageuse dans la baie d'Hudson : on y a tenté sans succès celle de la baleine. Les coquillages y sont en petite quantité; les quadrupèdes et les oiseaux ressemblent à ceux du Labrador et du Canada. Les indigènes du nord sont Eskimaux; mais les sauvages sont d'une race différente dans la partie sud : toutes ces tribus font des échanges avec les factoreries.

CHAPITRE IV.

RÉGION INTÉRIEURE.

Progrès des découvertes. — Voyage de M. Hearne. — Premier voyage de M. Mackensie. — Deuxième voyage de M. Mackensie. — Voyage de MM. Lewis et Clarke. — Géographie naturelle. — Tribus indigènes.

Progrès des découvertes. Jusqu'au voyage que M. Hearne, officier de la compagnie de la baie d'Hudson, fit en 1771, et aux expéditions bien plus pénibles et bien plus hardies de M. Mackensie en 1789 et 1793, à peine connaissait-on l'intérieur de l'Amérique septentrionale. En 1746, M. d'Anville, avec son habileté ordinaire, avait tracé le plan de la mer du Canada, ou des trois grands lacs contigus. Il terminait cette mer par le lac des Bois, et il faisait sortir de ce lac une grande rivière appelée aujourd'hui Winnipeg, qui coulait au nord, tandis que le même lac donnait naissance à une autre rivière découverte par un sauvage appelé Ochagac, laquelle coulait au midi; mais, dans le vrai, cette dernière n'existe point. Non loin, et au sud du lac des Bois, il place le Mississipi, dont il dit que les sources sont inconnues. Aujourd'hui elles sont marquées sur les cartes dans cet endroit même. Après avoir déterminé quelques autres positions dans ce voisinage, d'Anville convient qu'il ne connaît aucunement le reste du pays situé à l'ouest. Ainsi le grand lac de Winnipeg, celui des Montagnes, le lac Slave, avec les immenses chaînes qui traversent ces contrées, et d'autres grands traits caractéristiques, étaient entièrement inconnus à ce célèbre géographe. Il paraît que l'Europe doit la connaissance du lac Winnipeg à des marchands de pelleteries du Canada, qui le découvrirent en 1760. On parla alors beaucoup d'une prétendue rivière à laquelle on avait donné le nom de Bourbon, et qui peut-être est le Saskashawin.

Voyages de Hearne. M. Hearne fit ses voyages depuis 1769 jusqu'en 1772: [mais il ne publia son livre qu'en 1795, et remplit alors l'engagement formel qu'il avait contracté envers M. de La Pérouse. Le navigateur français avait, dans la guerre entreprise par sa patrie pour soutenir l'indépendance des Américains, fait en 1782 la conquête des établissemens anglais dans la baie d'Hudson. La relation manuscrite des voyages de M. Hearne étant tombée en son pouvoir, il la rendit à son auteur, sous la condition expresse d'en faire jouir le public (*a*).] M. Hearne partit du fort du prince de Galles ou de Churchill, et reconnut, près de l'entrée de Chesterfield, un groupe de lacs désignés par le nom de Doobant et par

(*a*) Voyage de La Pérouse, *disc. prélim.*, p. XLV, et t. II, p. 246, édit. in-8°.

d'autres dénominations. Plus à l'ouest, est un autre lac d'une grande étendue, nommé Athapuscow, dont le centre se trouve sous le 127e degré de longitude et le 62e de latitude. Il atteignit ensuite les bords de la rivière de Cuivre, qui le conduisit jusqu'à la mer par les 69 degrés de lat. boréale. Le cours du fleuve était tellement obstrué d'écueils et de cataractes, qu'il n'était pas navigable pour un bateau. L'embouchure en était traversée par une barre, la marée était basse; mais M. Hearne jugea, par les marques qu'il aperçut sur la glace, qu'elle montait à 12 ou 14 pieds. En ce moment l'eau de la rivière était douce. Cependant il crut que c'était ou la mer ou un bras de mer, soit à cause de la grande quantité d'os de baleine et de peaux de veaux marins dont les tentes des Eskimaux étaient remplies, soit parce qu'il aperçut sur la glace un grand nombre de ces derniers animaux. Au moyen d'une bonne lunette de poche, la mer lui parut remplie d'îles aussi loin que sa vue put se porter. La glace n'était pas encore brisée, mais elle était fondue dans l'espace de trois quarts de mille autour du rivage, des écueils et des îles; peut-être n'était-ce qu'un grand lac qu'il apercevait. Il y a des veaux marins dans la mer de Baïcal, et les os de baleine pouvaient provenir d'échange. Les grands vents produisent aussi une sorte de marée dans les lacs méridionaux. M. Hearne trouva les Eskimaux de cette contrée plus petits que ceux du sud. Leur peau était d'une couleur cuivrée sale. Ils font leurs marmites avec une pierre ollaire mêlée de blanc et de brun. Leurs haches et leurs couteaux sont de cuivre. Leurs chiens, de belle race, ont les oreilles droites et effilées, le museau pointu, et la queue touffue. Il observa plusieurs espèces d'oiseaux de mer, et vit dans les marais et dans les étangs des cygnes, des oies, des courlis et des pluviers. Les quadrupèdes de cette contrée sont le bœuf musqué, le renne, des ours, des loups, la volverenne, le renard, le lièvre des montagnes, des écureuils, des hermines, des souris. M. Hearne visita ensuite les mines de cuivre, qui sont à 25 milles au sud-est de l'embouchure de la rivière. C'est tout simplement une colline qui paraît avoir été fendue par un tremblement de terre ou par des eaux souterraines. Le cuivre s'y trouve en blocs. Quand on veut l'avoir pur, on se sert du feu et de deux pierres pour le battre. A son retour, notre voyageur se dirigea plus à l'ouest. Le 24 décembre 1771, il arriva sur la rive nord du grand lac d'Athapuscow, ou mieux Athabasca. Ce lac est plein d'îles couvertes de bois. Suivant les naturels, il a 120 lieues de long de l'est à l'ouest, et 20 de large. Il abonde en brochets, en truites, en perches, en barbeaux, en deux autres sortes de poissons nommés par les indigènes tittameg et methy. Le rivage nord est hérissé de rocs et coupé de collines; celui du midi est de niveau, et offre un bel aspect. On y trouve des taureaux sauvages plus gros que ceux d'Angleterre, et des rennes. En s'avançant plus au

sud, M. Hearne arriva à la rivière d'Athapuscow, qu'il trouva large d'environ 2 milles, et qui est évidemment la rivière Slave de M. Mackensie. Notre voyageur alors dirigea sa marche vers l'est, sans rien découvrir de remarquable. Il arriva au fort du prince de Galles, le 30 juin 1772.

Premier voyage de Mackensie. M. Mackensie s'embarqua en juin 1789, dans un canot au fort Chepiwan, situé au sud du lac des montagnes. Il suivit le cours de la rivière Slave, jusqu'au lac de ce nom. De là il entra dans une rivière à laquelle il donna son nom, et continuant sa route au nord, parvint à l'océan Arctique. Suivant lui, la rivière Slave est considérable; elle tire sa dénomination d'une tribu indienne, ainsi appelée à cause de son extrême férocité. Il trouva le lac Slave couvert de glaces au mois de juin. Les principaux poissons qu'il y aperçut étaient des carpes, des truites, du brochet et du poisson blanc. Les bords étaient couverts de sapins, de pins, de peupliers et de bouleaux. La rivière à laquelle il donna son nom, a quelquefois 50 brasses de profondeur, quoiqu'elle n'ait pas plus de 280 pieds de large. Le 11 juin, le soleil demeura toute la nuit assez élevé sur l'horizon; peu de temps après M. Mackensie parvint à la mer, où, près de la vaste embouchure de la rivière, il aperçut plusieurs baleines. L'observation de la hauteur du soleil donna à M. Mackensie 69 degrés 7 minutes de latitude boréale. Quoique ce pays soit fort avancé vers le nord, il paraît qu'il y a d'autres sauvages que les Eskimaux. D'après leur récit, il y aurait à l'ouest des montagnes rocheuses, une autre rivière considérable qui se jette aussi dans l'océan Arctique. A son retour, M. Mackensie trouva des sources de pétrole, et une mine considérable de charbon de terre qui était en feu. Le 12 septembre 1789, il termina son premier voyage, auquel il avait employé 102 jours. Il résulte de son expédition et de celle de M. Hearne, une preuve complète qu'il n'existe point dans la partie septentrionale de l'Amérique un passage de l'Atlantique dans la mer Pacifique, ou qu'il se trouve dans une latitude si élevée, que des glaces éternelles doivent le rendre impraticable (1).

Deuxième voyage de Mackensie. Le deuxième voyage de M. Mackensie n'est ni moins important, ni moins curieux. L'entreprenant voyageur et ses compagnons partirent du fort Chepiwan le 10 octobre 1792. Ils s'avancèrent vers la rivière de la Paix ou d'Unjiga, qu'ils remontèrent en suivant la direction du sud-ouest, et arrivèrent à sa source, située dans les montagnes rocheuses, dont M. Mackensie évalue la hauteur à 2300 pieds. Après avoir transporté leur canot avec quelque difficulté, ils s'embarquèrent sur une petite rivière qui coule du côté opposé. Elle les conduisit à la rivière Colombia, ou grande rivière de l'Ouest, sur le cours et la

(1) Mackensie's, *Voyages*, p. 64, in-4°; London, 1801.

source de laquelle on s'était mépris jusqu'alors. Après avoir suivi pendant quelque temps son cours, qui se dirigeait au sud, M. Mackensie la remonta ; puis se débarqua, et continuant sa route par terre vers le grand Océan, il arriva sur la partie de la côte située par les 52e degrés 20 min. de latitude. A l'ouest de la rivière Unjiga, les voyageurs aperçurent un très-beau pays mêlé de collines, de plaines et de bosquets de peupliers. De nombreux troupeaux d'élans paissaient dans les lieux élevés, et des buffles dans les plaines. Ces derniers sont en si grande quantité, que quelques endroits ressemblaient à une basse-cour de ferme. Ils y remarquèrent aussi l'ours gris, l'une des espèces les plus féroces. L'Unjiga a quelquefois de 600 à 1200 pieds de largeur. M. Mackensie dit y avoir éprouvé un froid extrême, occasioné plutôt par l'élévation du pays même, que par la hauteur des montagnes, qui n'outre-passe pas 1500 pieds. Parmi les oiseaux que les voyageurs eurent occasion d'observer, il y avait des geais bleus, des oiseaux jaunes et de très-beaux colibris. Les castors y sont communs, et l'on y trouve des traces de l'espèce d'élan appelée *moos deer*. La Colombia, à l'endroit où ils la joignirent, avait 260 pieds de large. Vers l'océan Pacifique, les sauvages sont plus grands et mieux faits que dans les autres parties de l'Amérique septentrionale ; les voyageurs en rencontrèrent un qui avait au moins cinq pieds onze pouces. Les yeux de ces sauvages ne sont point noirs comme ceux des autres Indiens ; ils sont gris avec une teinte de rouge. Tout le vêtement des hommes consiste en une robe faite avec l'écorce de l'espèce de genevrier que l'on nomme cèdre de Virginie, dont ils savent former un tissu aussi délié et aussi fin qu'avec du chanvre. Cette robe est quelquefois bordée de fil rouge et jaune. A cet habit, les femmes ajoutent un court tablier. Ces peuples ont des canots de 45 pieds de long, dont les bords sont revêtus de dents de loutres de mer, et non de dents d'hommes, comme Cook l'avait cru. En septembre 1793, M. Mackensie arriva au fort de Chepiwan, après une absence de onze mois.

Voyages des capitaines Lewis et Clarke. [Ces deux expéditions avaient, comme on vient de le dire, décidé négativement la fameuse question relative au passage du nord-ouest, qui avait si longt-temps divisé les géographes. Mais il restait une nouvelle question à résoudre : on ignorait si la source du Missouri était très-éloignée de la côte du grand Océan ; on ne savait pas non plus quelle direction suivait le cours des rivières qui se trouvent dans les parties de l'Amérique septentrionale les plus proches de la côte nord-ouest. On désirait connaître les moyens que ces fleuves pouvaient offrir pour faciliter une navigation intérieure. Le gouvernement des États-Unis, présidé alors par le respectable et savant Jefferson, était spécialement intéressé à la solution de ces questions ; il envoya en 1804 MM. Lewis et Clarke avec un détachement militaire pour

remonter le Missouri jusqu'à sa source, et ensuite descendre vers l'endroit où le fleuve Colombia se jette dans le grand Océan. L'expédition partit vers le milieu du mois de mai du poste de Saint-Louis, situé près du confluent du Mississipi et du Missouri, par les 38e degrés 40 minutes de latitude, et 94 degrés 15 minutes de longitude à l'ouest de Paris. On a fait connaître plus haut (1) le résultat principal de cette expédition. On se bornera ici à offrir quelques détails sur ce voyage intéressant. Depuis le point du départ jusqu'au pays des Mandannes, situé par les 47e degré 21 minutes de latit., et les 112e degré 30 minutes de longit. à l'ouest de Paris, le cours du Missouri est de 1700 milles; il fait divers détours. La contrée qu'il parcourt est en général composée de prairies mêlées de bois. La partie haute est entrecoupée de vallées bien arrosées où abondent les daims et les ours. Le pays des Mandannes, où l'on passa l'hiver de 1804, parut moins fertile que celui que l'on avait traversé auparavant. Les îles que l'on rencontre sur le Missouri n'ont pas en général beaucoup d'étendue; dans les grandes eaux elles sont ordinairement submergées. Il règne le long du Missouri et dans d'autres parties du pays des sentiers frayés par les Indiens. Ceux qui sont pratiqués le long du fleuve, ne suivent point en général ses détours: ils traversent directement d'une pointe de terre à l'autre. Les agens de la compagnie du nord-ouest et de celle de la baie d'Hudson, venus de la rivière des Assinibouis, quoiqu'éloignés d'environ 450 milles des Mandannes, commercent depuis peu avec les Indiens. Tous ces traficans sont presque en guerre ouverte les uns avec les autres, et paraissent plus propres à détruire qu'à opérer le bonheur des Mandannes, chez lesquels ils se proposaient de former un établissement dans le courant de 1805.

L'année 1805 fut employée à examiner les sources du Missouri, et à franchir la chaîne des montagnes rocheuses, qui paraît très-large dans cet endroit, et dont les sommets, au mois de juin, restaient couverts d'une neige éternelle.

On arriva, dans le mois de juin, au pied des grandes chutes du Missouri, et après avoir fait un portage très-pénible pendant six lieues, on pénétra par eau à travers les montagnes rocheuses jusqu'aux trois branches de la rivière, situées à 250 milles de la partie supérieure du portage, et à 2848 milles de l'embouchure du Missouri. La plus septentrionale des trois branches, à laquelle on donna le nom de Jefferson, parut répondre le mieux aux vues de l'expédition, et on la remonta jusqu'à l'endroit où elle cesse d'être navigable. Le montant total de la navigation sur le Missouri, se trouvait être alors de 3032 milles, dont on avait parcouru 199 en dedans des montagnes rocheuses. On rencontra, à la source du Jefferson, une partie du détachement qui était allé par terre à la dé-

(1) Page 345.

couverte de la Colombia. Les voyageurs étaient parvenus à une des branches de ce fleuve, et avaient découvert une troupe d'Indiens Shoshones, dont un certain nombre avait consenti à les suivre. Les Indiens ayant rapporté que la rivière sur les bords de laquelle ils résidaient n'était pas navigable, et que le passage à travers les montagnes était impraticable, le capitaine Clarke résolut d'aller par lui-même vérifier ce récit. L'ayant trouvé exact, on mit les canots en lieu de sûreté; on acheta des Indiens vingt-sept chevaux pour transporter le bagage, et on loua un guide pour traverser les montagnes. Le trajet dura 23 jours, et ne fut effectué qu'avec des peines infinies. Les voyageurs éprouvèrent tout ce que la faim, le froid et la fatigue peuvent faire souffrir. En arrivant sur les bords du Koos-koos-ke, ils construisirent quatre pirogues et un canot. Lorsque ces embarcations furent faites, on donna les chevaux en garde aux Indiens Pallotepallors, et on s'embarqua sur le Koos-koos-ke (branche orientale), qui se jette dans le Ki-moo-ee-nen (branche occidentale). Cette dernière, qui, depuis ce confluent, reçut le nom de rivière Lewis, verse ses eaux dans la Colombia. La navigation sur ces deux rivières est sûre au moyen de trois portages, quand les eaux sont hautes; mais comme elles étaient basses dans cette saison, on éprouva beaucoup de difficultés, et on courut des dangers. Le 17 novembre on arriva à l'embouchure de la Colombia, dans le grand Océan, par les 46 deg. 18 min. de lat. nord, et les 125 deg. 39 min. de long. occidentale. Ce fleuve a, dans cet endroit, 1830 toises de large. La longueur totale du voyage de l'expédition avait été de 4133 milles.

Les voyageurs bâtirent un petit fort sur la côte; ils y passèrent l'hiver, et le quittèrent le 23 avril 1806. En remontant la Colombia, ils aperçurent, à 125 milles de son embouchure, une rivière appelée le Multnomah, qui, à son confluent avec le fleuve, avait 250 toises de large. Une île assez considérable avait empêché de la voir en descendant. On conjectura qu'elle devait prendre sa source sur les confins du Nouveau-Mexique, dans le groupe de montagnes d'où sortent le grand Rio del Norte et le Rio Colorado. On suivit la même route que l'année précédente; et, après avoir laissé les pirogues dans le Koos-koos-ke, on prit la voie de terre. Les voyageurs retrouvèrent les effets qu'ils avaient cachés et les chevaux qu'ils avaient confiés aux indigènes. Le pays, au mois de mai, était encore couvert de neige. On en vit jusqu'au 29 de juin; ce qui retarda beaucoup le passage des montagnes rocheuses. Avant de franchir le point qui sépare les eaux du Missouri de celles de la Colombia, on congédia les Indiens de l'ouest, dont la conduite envers les voyageurs avait toujours été honnête, douce et affable. On se partagea en plusieurs bandes, et chacun prit une route différente, afin de reconnaître un

plus grande étendue de pays et les différentes branches du Missouri. Après s'être réuni, on descendit ce fleuve, et l'on arriva au poste Saint-Louis le 23 septembre 1806.

Depuis le pays des Mandannes jusqu'au grand Océan, les armes des Indiens sont généralement des arcs, des flèches et des massues ou casse-têtes. Tous les Indiens, depuis les montagnes rocheuses jusqu'aux rapides de la Colombia, sont bons, simples et honnêtes; mais depuis les rapides jusqu'aux côtes du grand Océan, ils sont fourbes et voleurs. Ces derniers n'ont pas de chevaux; les premiers élèvent un grand nombre de ces animaux et se nourrissent souvent de leur chair. On ne découvre pas chez ceux-ci la même dépravation de mœurs que chez les habitans des côtes de l'Océan et des rives du Missouri. Les Indiens qui habitent les montagnes rocheuses font du pain avec une racine qu'ils appellent comas, dont la forme ressemble à celle d'un oignon, mais qui a une saveur très-douce. Après avoir pelé et lavé cette racine, ils la pilent et en font une pâte, qu'ils mettent ensuite à cuire dans des espèces de fours.

Géographie naturelle. Les trois voyages dont nous venons de présenter l'extrait, répandent le plus grand jour sur la géographie de la partie nord-ouest de l'Amérique septentrionale. On voit que la branche des Andes appelée Sierra Madre, qui se prolonge dans le Nouveau-Mexique, se continue sous le nom de montagnes rocheuses (stony-mountains), se partage en différentes branches et va se terminer à la mer, sous le 70e parallèle et le 157 deg. à l'ouest de Paris. Il n'est pas moins certain qu'une autre chaîne de hautes montagnes suit de même, dans la direction du sud au nord, les côtes du grand Océan, dont elle borde le rivage en plusieurs endroits, et qu'il existe entre ces deux chaînes une grande étendue de pays moins élevé, mais cependant montueux et boisé à mesure qu'il se rapproche de l'origine des rivières qu'il renferme. Il est arrosé par la Columbia et ses affluens qui viennent du nord, et par le Multnomah, qui vient du sud. La chaîne de montagnes qui prolonge le rivage de la mer, force la Colombia de couler parallèlement à la côte, et même de couler un peu au sud jusqu'à ce qu'elle trouve une ouverture pour aller se jeter dans l'Océan à l'ouest, après avoir reçu le Muttnomah, qui arrive du point opposé, mais dont le cours est de même dirigé par les montagnes entre lesquelles il roule ses eaux. La chaîne des montagnes rocheuses et ses diverses branches séparent les bassins des fleuves qui se rendent dans les mers, dont les côtes de l'Amérique septentrionale sont baignées à quatre points opposés de l'horizon. L'Unjiga ou rivière de Mackensie coule vers le nord et se jette dans l'océan Boréal ou mer Glaciale. La Saskashawin prend sa source sur le flanc oriental de la grande chaîne, se dirige à l'est, traverse le lac Winnipeg, en sort sous le nom de rivière de Nelson, et a son embouchure dans la baie d'Hudson, à l'est. La Colombia verse ses

eaux dans le grand Océan, à l'ouest; et le Missouri, après s'être joint au Mississipi, va se perdre dans le golfe du Mexique, au sud. Les sources de quelques-uns des affluens du Missouri se rapprochent beaucoup du point d'où sort le grand Rio del Norte; car MM. Clarke et Lewis, en descendant le grand fleuve dont ils venaient d'examiner le cours, rencontrèrent un grand bateau à fond plat commandé par un de leurs compatriotes. Il faisait route pour la rivière Plate avec des marchandises destinées pour les colonies espagnoles. Le propriétaire des marchandises comptait traverser les montagnes par terre, et déterminer les Espagnols à venir échanger leur or et leur argent contre sa cargaison.

On ne peut encore décider avec certitude si le Tacoutche-Tesse, dont Mackensie reconnut la source par les 54 deg. 20 min. de latitude, et 225 deg. 20 min. de longitude, est la même rivière que la Colombia. Clarke et Lewis ont placé la source d'une des branches de cette dernière à peu près sous le 47e parallèle; mais ce qu'ils nomment branche n'est peut-être qu'un des affluens de la Colombia, dont le cours serait alors beaucoup plus prolongé, et commencerait au point où Mackensie lui a assigné sa source. Ce sera aux voyageurs qui parcourront par la suite ces contrées éloignées, à décider si le Tacoutche-Tesse est identique avec la Colombia, dont le cours entier est encore inconnu.

La chaîne des montagnes rocheuses paraît atteindre son plus grand degré d'élévation vers l'endroit où les branches du Missouri prennent naissance, et conserver à peu près la même hauteur jusqu'aux environs du 54e degré. Il parait qu'elle s'abaisse ensuite insensiblement à mesure qu'elle s'approche de la mer Boréale. C'est, au contraire, sous les latitudes élevées que la chaîne de l'ouest a sa plus grande hauteur, qui devient moindre quand ces montagnes se rapprochent du midi, où elles conservent cependant une élévation assez considérable. La chaîne qui traverse la Californie et qui paraît être la continuation de celle de l'ouest, est composée de montagnes dont la plus élevée a 750 toises au-dessus du niveau de la mer.

Les montagnes, dans le nord de l'Amérique septentrionale, se rapprochent beaucoup plus de la côte de l'ouest que de celle de l'est. La distance des *stony montains* à la baie d'Hudson, est beaucoup plus grande que celle de ces mêmes montagnes au grand Océan; dans la partie à l'est de ces montagnes, le terrain doit s'incliner vers l'orient et le nord par une pente bien douce; car la plupart des lacs nombreux situés entre le 50e et 65e parallèles, communiquent entre eux et faciliteraient la navigation intérieure, si le peu de profondeur de leurs eaux et l'âpreté extrême du climat n'y opposaient des obstacles insurmontables.

Tribus indigènes. Les contrées immenses dont on vient de parler sont habitées par de nombreuses tribus d'indigènes, dont plusieurs auteurs ont

décrit avec exactitude les mœurs et les usages (*a*). On connaît suffisamment les habitudes de ces sauvages, leur manière de chasser, leur extrême cruauté envers leurs prisonniers, leur usage bizarre de se balafrer, et celui qu'ils font du calumet. Une tâche plus difficile serait de donner la liste de leurs nombreuses tribus, et de les classer d'après leur langage. Nous disons habituellement : Les nations sauvages de l'Amérique septentrionale ; celui de familles leur conviendrait mieux. L'énumération de ces familles serait ennuyeuse, et l'on verrait avec très-peu d'intérêt une liste de 400 noms barbares. Il convient cependant de parler des plus remarquables de ces tribus. Les cinq nations des auteurs anglais sont les cinq tribus que les Français désignent sous le nom général d'Iroquois. Elles sont connues sous les dénominations particulières de Mohawks, d'Onéidas, d'Onondagas, de Cayugas et de Sennekas. Elles sont unies par une ancienne ligue offensive et défensive. Les Mohawks habitaient le sud de la rivière de ce nom, dans la province de New-York. Les autres tribus s'étendaient vers le lac Ontario. Les Hurons étaient à l'est du lac qui porte leur nom. Les relations des voyageurs les plus récens nous ont donné la connaissance de plusieurs nations, telles que les Sioux, les Chipeouans, les Mandannes, qui habitent les parties du centre, et des Soshones, qui, avec les Paltotepallors, vivent à l'ouest de la grande chaîne des montagnes rocheuses. Après les Mexicains, la principale tribu de l'Amérique septentrionale était les Natchez, près de l'embouchure du Mississipi. Le Page du Pratz, Charlevoix et d'autres les ont fait connaître, ont parlé du culte que ce peuple rendait au soleil, et des particularités qui les concernent. Cette race est aujourd'hui éteinte. Dans un ouvrage plus étendu que celui-ci, il conviendrait de décrire les mœurs de cette nation, celles des Iroquois, des tribus du centre, des Eskimaux et des races de l'ouest vers l'océan Pacifique. L'algonquin était la langue indigène la plus célèbre de l'Amérique. On la parlait au golfe de Saint-Laurent et dans un circuit d'environ 2,570 milles. Le huron ou le langage des Iroquois avait lieu à l'ouest des Algonquins, dans un espace peu étendu (*b*).] Plus à l'ouest encore, la langue des Sioux était en usage. Elle était aussi parlée par les Knistineaux, appelés, par corruption, Cristinaux, et dont le nom véritable est Killistinons, originairement situés au nord du lac Supérieur. Suivant M. Mackensie, ces Killistinons n'étaient d'abord qu'une même race avec les Algonquins ou habitans de la côte Atlantique ; au lieu que les Chepiwans ou les Chepewas, et les tribus nombreuses qui parlent leur langue, occupent tout l'espace entre le pays des Killistinons et celui des Eskimaux, s'étendant jusqu'à la rivière Colombia, au 52e

(1) Lahoutan, Charlevoix, Corner, Long, Lafitau, Volney.—Le Page Du Pratz, *Histoire de la Louisiane*. (2) *Voyage au pays des Hurons*, et *Dictionnaire huron*, par le P. Sagard Théodat.

degré de latitude. Suivant leur tradition, ils sont venus de Sibérie. On fait peu de recherches sur le langage des Natchez et des autres nations de la Louisiane. Dans l'isthme, on parle divers dialectes dont il a été question à l'article du Mexique.

CHAPITRE V.

CÔTE DE L'OUEST.

Progrès de la géographie.—Baie de Nootka. — Presqu'île d'Alaskha. — Etablissemens européens.

Progrès de la géographie. Cette partie du nouveau continent a été découverte par les Espagnols. En 1542, Cabrillo visita les côtes de la Nouvelle-Californie jusqu'au 37e deg. 10 min. de latitude boréale. Il périt en 1543, à l'île Saint-Bernardo, près du cap Santa-Barbara; mais son pilote, Ferrero, continua ses découvertes au nord jusqu'au 43e degré, où il vit les côtes du cap Blanc. Ce ne fut que 35 ans plus tard, en 1578, que l'anglais Drake attérit le long de cette côte, qu'il suivit jusqu'au 48e degré. Quatre ans après, l'espagnol Francisco Gali découvrit la partie de la côte nord-ouest, sous les 57 deg. 30 min. Il admira, ainsi que tous ceux qui ont après lui visité ces côtes, la beauté des montagnes colossales, dont la cime est couverte de neige, tandis que leur pied est couvert d'une superbe végétation. Il est même très-probable que Gali côtoya une partie de l'archipel du prince de Galles et du roi Georges. Les Espagnols entreprirent encore deux expéditions pour ces mêmes parages, l'une en 1596, l'autre en 1602. Ces contrées furent négligées durant le reste du seizième siècle et la plus grande partie du dix-huitième, et devinrent le théâtre où s'exerçait l'imagination des géographes systématiques. Les Russes, sous la conduite du danois Bering, répandirent la première lueur de vérité sur cette partie du globe. [Enfin les découvertes successives de Cook, La Pérouse, Malaspina, Marchand, sur-tout de Quadra et de Vancouver, et de plusieurs navigateurs de différentes nations, ont complété la connaissance de cette portion du nouveau continent. Nous ne suivrons pas les divisions adoptées par les cartes anglaises, car elles donneraient lieu de penser que toute cette vaste étendue de côtes leur appartient; tandis que depuis les missions des prêtres catholiques au port San-Francisco en Californie, jusqu'à celles des prêtres grecs dans les établissemens russes, il y a plus de mille lieues de côtes habitées par des hommes libres.

Une grande chaîne de montagnes paraît suivre les contours de la côte. A peu de distance, on aperçoit, de tous les points, les sommets de ces montagnes qui, d'un côté, forment la continuation de celles de la Californie, et, de l'autre, se joignent à la chaîne des îles Aleu-

nnes. Au pied de ces montagnes, couvertes de neiges éternelles, s'élève ne lisière étroite, pays parsemé de montagnes et de collines, avec es-peu de plaines, mais entrecoupé d'une infinité de golfes. Presque partout, la profondeur de la mer, près des côtes, est très-considérable, même ans l'intérieur des golfes, qui sont formés, en quelques endroits, par es îles plus ou moins grandes, dont la longueur est en général parallèle à la côte. La plus connue et la plus célèbre de ces îles est celle de Quadra et Vancouver, que l'on appelle aussi Nootka.

Le climat, jusqu'au-delà du 53e degré, est beaucoup plus doux que ur les côtes orientales de l'Amérique et de l'Asie, situées sous les mêmes arallèles. Les habitans de Nootka, comme ceux de la côte septentrionale de la Norwège, ne connaissent presque pas le bruit du tonnerre. Les collines sont couvertes de forêts de différentes espèces de chênes, de pins, de cyprès et de belles touffes de rosiers, de vaccinium et d'andromèdes. On a réussi, à Nootka, dans la culture de tous les légumes d'Europe. Le maïs et le froment n'y ont cependant jamais donné de graines mûres; mais une trop grande force de végétation a paru être la cause de ce phénomène. Partout où l'on a eu occasion d'examiner les montagnes, elles ont semblé composées de granit et de schiste primitif.

On trouve sur le continent et dans les îles des ours blancs et noirs, des daims, des renards, des écureuils, des loups, des lynx, des élans, et d'autres quadrupèdes. Parmi les oiseaux, qui ne sont pas très-nombreux, on a distingué des colibris; cela ne doit pas surprendre, puisque M. Mackensie en a aperçu aux sources de la rivière de la Paix, sous le 54e parallèle. Les côtes sont fréquentées par des baleines, des phoques, des marsouins et par des loutres de mer, dont la fourrure précieuse fait le principal objet de commerce de ces contrées.

Baie de Nootka. Les habitans de Nootka ont été observés avec attention par tous les navigateurs qui ont abordé sur ces côtes. Ces indigènes de l'Amérique sont en général au-dessus de la taille ordinaire, charnus et bien proportionnés; leur malpropreté est au-dessus de toute expression. Rien de plus sale, de plus infect que leurs habitations, qui sont assez vastes et qui contiennent plusieurs familles réunies. Ils ont plus d'industrie que les sauvages chasseurs de l'intérieur du continent. La plupart d'entre eux portent une barbe épaisse, sur-tout au menton, et même des moustaches. Presque toutes les peuplades de la côte partagent avec les peuples aztèques le goût des bains de sueur. Les observations que l'on a recueillies sur les habitans de Nootka, nous apprennent que le tays ou prince Macuina de cette île, appelée Yucatl par les naturels, a un pouvoir absolu: c'est le Montezuma de ces contrées. Son nom est devenu célèbre parmi toutes les nations qui font le commerce de pelleteries. On sut à Mexico, à la fin de l'année 1803, par des lettres de Monterey, que Macuina, plus jaloux de son indépendance

que le roi des îles Sandwich, qui s'est déclaré vassal du roi d'Angleterre, cherchait à acquérir des armes à feu et de la poudre pour se défendre contre les insultes auxquelles il était souvent exposé de la part des navigateurs européens. Ceux-ci depuis 1786 ont fréquenté ces parages pour y faire le commerce des peaux de loutres marines; mais leur concurrence a eu des suites désavantageuses pour eux-mêmes, et pour les naturels du pays. Le prix des fourrures, en renchérissant sur les côtes de l'Amérique, a baissé à la Chine. Les Européens ont cherché à tirer parti de la discorde des tays; plusieurs matelots, et les plus débauchés, ont déserté leurs vaisseaux pour s'établir parmi les naturels du pays. A Nootka, comme aux îles Sandwich, on observe déjà un mélange affreux de la barbarie primitive avec les vices de l'Europe policée.

Presqu'île d'Alaska. Depuis le 125e degré de longit. à l'est de Paris et le 57e de latit., la côte nord-ouest de l'Amérique, en continuant à courir au nord, commence, au-dessus du 60e parallèle, à décrire une courbe qui s'étend au-delà du 155e degré, où elle forme la presqu'île d'Alashka. Le pays est composé de montagnes ou de rochers couverts d'éternels frimas et dépouillés de verdure; en avant l'on voit des collines rocailleuses où croissent des pins, des bouleaux et des aunes, et la partie inférieure offre des lisières de terres tourbeuses qui ne produisent que des herbes très-basses et des mousses. Le mont Fair-Weather, qui a 4489 mètres (2275 toises) d'élévation, et le mont Saint-Elie qui en a 5,441 (2775 toises), sont situés dans cette partie de la côte. L'intérieur des baies est très-souvent en été couvert d'une masse solide de glaces. La grande largeur du continent, et la proximité des montagnes couvertes de neiges éternelles rendent le climat de cette partie de la côte excessivement froid.

Etablissemens européens. Aucune nation européenne n'avait formé jusqu'ici un établissement stable sur l'immense étendue de la côte qui se prolonge depuis le cap Mendocin jusqu'au 55e; au-delà de cette limite, commencent les factoreries russes, dont la plupart sont éparses et éloignées les unes des autres. La plupart de ces petites colonies ne communiquent ensemble que par mer; elles ne sont en général que des réunions de hangars et de cabanes qui servent d'entrepôt pour le commerce des fourrures. Les peuplades des indigènes ont en plusieurs endroits leurs cabanes réunies sur le bord de la mer. Les tribus qui habitent le long du détroit de Bering, sont en guerre perpétuelle avec les Tchoukis, qui ont leurs habitations sur la côte d'Asie (1). Il paraît que les habitans des régions plus septentrionales de cette côte sont des Eskimaux. Dans la partie qu'a traversée M. Mackensie il a trouvé quelques tribus d'une taille extrêmement petite, ayant le visage rond, les joues proéminentes, les yeux et les cheveux noirs, et le teint d'un jaune couleur de suie.

(1) Humboldt, p. 328 et 350.—Fleurieu, Voyage de Marchand.

CHAPITRE VI.

Végétaux et animaux du nord de l'Amérique septentrionale.

Les plantes indigènes des contrées situées au nord du fleuve Saint-Laurent, forment un mélange singulier des flores de la Laponie et des Etats-Unis. D'après le froid rigoureux des hivers, et la chaleur des étés, dans ce vaste pays, on doit en effet s'attendre que les plantes annuelles, et celles que la neige couvre pendant l'hiver, y sont, pour la plus grande partie, les mêmes que celles des provinces plus méridionales : au lieu que les arbres et les arbrisseaux ayant à braver les rigueurs extrêmes du climat, et n'ayant rien qui les protège, doivent appartenir aux espèces qui vivent dans les régions arctiques. En faisant attention à cette circonstance, il sera aisé d'expliquer cette contradiction apparente de l'agriculture du Canada, à laquelle peuvent à peine croire les jardiniers européens, et qui est telle que les courges et les melons d'eau viennent en plein champ, tandis que le blé d'hiver le plus robuste ne résiste point au froid.

Les forêts sont en grand nombre dans ces contrées ; mais les arbres n'y acquièrent jamais ni cette grosseur, ni cette surabondance d'accroissement qui distinguent la végétation des provinces plus méridionales. La famille des arbres verds et résineux y domine, et parmi ceux-là les principaux sont, le sapin à feuilles argentées, le pin du lord Weymouth, celui du Canada, la sapinette d'Amérique, le thuya du Canada, le genevrier ou cèdre de Virginie, le cyprès blanc, le cyprès chauve, qui croît à une hauteur prodigieuse dans les marais. Les plus importans parmi les arbres non résineux qui perdent leurs feuilles, sont l'érable à sucre, l'érable rouge, le bouleau, le tilleul et l'orme d'Amérique, le bois de fer et le gainier du Canada. Il y a un grand nombre d'espèces de chênes, dégénérées en humbles arbustes ; aussi tire-t-on de la Nouvelle-Angleterre tous les bois de construction nécessaires au Canada. Le laurier sassafras et le mûrier rouge se trouvent aussi dans les îles du fleuve Saint-Laurent, mais ils y sont dans le même état de dégradation ; toute la pousse de l'été est détruite par le froid de l'hiver qui le suit. Le frêne, l'if, le frêne des montagnes, se rencontrent dans les parties septentrionales de l'ancien et du nouveau monde. Mais les festons légers de la vigne sauvage, ses grappes pendantes, les fleurs parfumées de l'asclépias de Syrie, forment un ornement caractéristique des forêts du Canada.

Le lys du Canada, semblable au lys sarrane du Kamtchatka, et le gin-

seng, commun à l'Amérique et à la Tatarie, font apercevoir une sorte de rapport entre les flores septentrionales de l'Amérique et de l'Asie.

Le genièvre, le raisin d'ours, la groseille blanche et la rouge, la framboise et la cerise sauvage, que nous avons dit être indigènes en Laponie et dans le nord de l'Europe, se trouvent en grande abondance dans les mêmes situations sur les rivages opposés de l'Atlantique.

Les autres plantes du Canada sont peu connues. Une liste sèche de dénominations linnéennes contribuerait peu à l'instruction de nos lecteurs, et moins encore à leur amusement; cependant, il en est une qui mérite de n'être point oubliée : c'est la zizania aquatique. Ce gramen tient beaucoup de la nature du riz. Il croît abondamment dans les ruisseaux vaseux. Ses semences farineuses et douces sont d'une grande ressource aux tribus indiennes dans leurs voyages; elles servent aussi à nourrir d'immenses volées de cygnes, d'oies, et d'autres oiseaux aquatiques, que l'abondance de cette graine attire. Ce gramen, extrêmement productif, propre au climat, vient dans des lieux qui se refusent à toute autre culture. Il est étonnant que les colons américains n'aient pas pris plus de soin pour perfectionner une plante que la nature semble avoir destinée à devenir un jour le blé de ces pays septentrionaux (1).

Aux autres animaux qui sont propres à ces contrées septentrionales, et dont nous avons déjà parlé, il faut joindre le raton, le carcajou, trois espèces de martres, des marmottes, le cerf du Canada, et le renne du Groënland, enfin l'isatis ou renard du pôle. Les rivages sont fréquentés par diverses espèces de phoques.

(1) Forster's *Flora America septentrionalis.*

ARCHIPEL D'AMÉRIQUE,
OU INDES OCCIDENTALES.

Les plus grandes de ces îles, toutes fort importantes pour le commerce, sont Cuba, Saint-Domingue, la Jamaïque et Porto-Rico, auxquelles on donne le nom de grandes Antilles. Après elles, vient un groupe remarquable, connu sous le nom de petites Antilles, ou îles Caraïbes. Les Français désignent celles-ci sous le nom d'îles du Vent, parce que, suivant l'expression usitée dans la science nautique, elles sont situées au vent, relativement aux grandes Antilles, au golfe du Mexique et à la mer des Caraïbes; c'est-à-dire que les vents qui soufflent habituellement sur ces mers viennent des parages où sont ces îles. Au sud du groupe est l'île de la Trinité, et à l'ouest de celle-ci les îles sous le vent. On trouve au nord de ce grand archipel les îles de Bahama ou les Lucayes, remarquables parce qu'elles furent la première découverte de Colon. [Les îles de l'archipel des Antilles, connues sous la dénomination impropre d'Indes occidentales, que l'on applique quelquefois à l'Amérique entière, sont rangées pour la plupart sur une ligne demi-circulaire qui s'étend depuis les bouches de l'Orenoque, jusqu'à l'entrée du golfe du Mexique, entre les 9e degré 45 min., et 22e degré 45 min. de latitude septentrionale. L'extrémité septentrionale de cet archipel se lie à la Floride par les îles de Bahama, et la pointe occidentale de Cuba correspond à la partie la plus avancée de la presqu'île d'Yucatan, dont elle n'est éloignée que de 51 lieues.]

CHAPITRE PREMIER.

CUBA.

Progrès de la géographie. — Epoques historiques. — Géographie naturelle. — La Havanne et Cuba.

Progrès de la géographie. Cette île magnifique a environ 231 lieues de long sur une largeur de 24. Colon la découvrit dans son premier voyage, après avoir reconnu les îles de Bahama. Mais, quoique charmé de la beauté du paysage, et surpris de l'extrême fertilité du sol, il l'abandonna bientôt pour Haïti, appelée ensuite Hispaniola, et plus tard Saint-Domingue, où il espérait trouver plus d'or; car ce métal, ainsi que les pierres précieuses et les épices, formaient le principal objet des expéditions des premiers navigateurs. Dans l'empressement qu'il eut de faire d'Hispaniola une factorerie qui assurât la possession de tant de trésors, il ne prit pas le temps de vérifier si Cuba était une île ou une portion du conti-

nent. Ce ne fut qu'en 1508, qu'Ocampo en fit le tour. En 1511, trois cents Espagnols, sous les ordres de Valasquez, la conquirent. Il est à présumer que les écrivains du temps ont exagéré le nombre des habitans de cette île, comme il est arrivé de nos jours à l'égard d'Otahiti et d'autres pays nouvellement découverts. Sans doute les Espagnols n'ont pas fait des miracles; et l'usage des armes à feu était alors trop imparfait pour qu'on puisse lui attribuer des effets aussi merveilleux. Les Malais, avec leurs poignards, défient nos fusils et nos canons. Les indigènes américains ne manquaient pas de courage, mais ils étaient en petit nombre; et on peut, sans crainte de se tromper, rabattre les neuf dixièmes de ce que l'histoire du temps assure avoir été moissonné par la valeur ou par la cruauté des Espagnols. Ces réflexions ont pour objet de laver ces derniers du reproche d'avoir exterminé tous les habitans de Cuba. On peut remarquer que les familles indigènes s'éteignent partout également autour de toutes les colonies européennes. Les vrais exterminateurs de ces malheureux sont la petite vérole et les liqueurs spiritueuses.

Géographie naturelle. L'île de Cuba est une possession où la culture s'est beaucoup accrue depuis quelques années, et on y fait une quantité considérable de sucre. Le tabac qui y croît, est regardé comme le meilleur d'Amérique. Cette grande île est traversée par une chaîne de montagnes qui se dirige est et ouest : par conséquent ses rivières, coulant au nord ou au sud, ne peuvent pas avoir un cours très-étendu. Les terres près de la mer sont basses; il y a d'excellens ports. On compte parmi ses produits le gingembre, le poivre long, le mastic, le cacao, le manioc, l'aloës et la cire. On y trouve de riches mines d'un cuivre excellent, qui sert à fournir les autres colonies espagnoles d'ustensiles domestiques : on y rencontre quelquefois de l'or dans les rivières. Les forêts abondent en sangliers et en bétail sauvage; elles fournissent le bois d'acajou, de gayac, etc. Le sol y est excellent; le climat y est chaud et sec, mais plus tempéré que celui de Saint-Domingue, par les pluies et les vents du nord et de l'est qui le rafraîchissent. On y a même trouvé, au mois de janvier, dans un village au sud-ouest de la Havanne, de la glace formée dans un auge de bois. M. de Humboldt y a aussi vu, le 4 janvier 1801, à 8 heures du matin, le thermomètre à 7 degrés au-dessus de zéro. Cependant la température moyenne des mois de janvier et de février dans les plaines de l'île de Cuba, est de 17 à 18 degrés (1). La population y est aujourd'hui de 280 mille individus. L'île a un gouverneur-général duquel relèvent les deux Florides; elle est divisée en dix-huit juridictions, qui chacune ont leurs magistrats. L'histoire naturelle de cette grande île est fort imparfaite.

Villes. La Havanne est la capitale de Cuba : elle fut bâtie en 1519.

(1) Humboldt, p. 357.

Morgan, célèbre boucanier, la prit en 1669; elle se rendit aux Anglais en 1761. Ils y trouvèrent de grands trésors. Depuis cette époque, les Espagnols ont considérablement augmenté les fortifications de Cuba, dont ils sentent l'importance relativement à leurs possessions du Mexique. Cette ville a un port renommé, qui peut contenir 1,000 vaisseaux. Elle fait un commerce considérable : c'est la résidence d'un capitaine-général, et le rendez-vous de toutes les flottes espagnoles.

CHAPITRE II.

SAINT-DOMINGUE.

Progrès de la géographie. — Géographie naturelle. — Villes.

Progrès de la géographie. Cette île, la seconde de l'archipel américain, est en ce moment en la possession de nègres barbares qui, après l'avoir couverte de sang et de ruines, ont changé son nom en celui d'Haïti, qu'elle portait avant la découverte. Elle a 160 lieues de long, sur une largeur moyenne de 30 lieues, et son circuit est de 600 lieues en faisant le tour de toutes les anses. Sous le nom d'Hispaniola, elle fut le premier établissement des Espagnols dans le Nouveau-Monde. La colonie française tire son origine d'une bande de boucaniers ou flibustiers, la plupart Normands, qui s'y établirent au milieu du dix-septième siècle. La partie occidentale fut cédée à la France par le traité de Riswick. L'industrie était portée à un tel point dans cette île, elle était si florissante, qu'on l'appelait le Paradis des Indes occidentales. La population se montait, en 1790, à 679,447 habitans, dont 55,252 blancs, 31,785 mulâtres et gens de couleur libres, et 426,984 nègres esclaves.

L'Assemblée nationale de France, ayant rendu quelques décrets contradictoires touchant les droits qu'avaient les mulâtres, ou hommes de couleur, de voter dans les assemblées politiques, il s'éleva des troubles dans cette île. Après quelques combats entre les blancs et les hommes de couleur, trois mille esclaves nègres appuyés des mulâtres, entrèrent au Cap-Français, le 21 juin 1793, et y firent un horrible massacre des blancs, sans distinction des enfans ni des femmes. Des commissaires fanatiques abolirent l'esclavage, sous prétexte de défendre l'île contre les Anglais. Cette mesure eut l'effet qu'elle devait naturellement avoir, et la colonie a été ravie, au moins pour un temps, à l'agriculture et aux bienfaits de la civilisation. On sait dans quel état de désastre se trouve aujourd'hui cet établissement, si riche il y a 20 ans.

Géographie naturelle. [Le centre de l'île est occupé par un groupe de montagnes plus élevées que les autres, d'où sortent, comme d'un point central, trois chaînes principales qui se dirigent l'une à l'est; c'est la plus longue: elle traverse le milieu de l'île dans cette direction. Une seconde chaîne se dirige vers le nord-ouest et aboutit au Cap-Fou; la troisième, moins longue que la précédente, suit la même direction; puis, décrivant une courbe vers le sud, va se terminer au cap Saint-Marc. Il existe aussi dans les parties occidentales et septentrionales de l'île d'autres chaînons moins considérables. Cette multiplicité de montagnes rend très-difficile la communication entre le nord et le sud de l'île. Au bas de toutes ces montagnes et des collines de la partie française se trouvent ces plaines autrefois couvertes de la végétation la plus riche, et qui faisaient de cette île la plus belle colonie européenne dans l'archipel des Antilles. La plupart des montagnes dont la moitié de l'île est couverte, peuvent se cultiver jusqu'au sommet. Celles qui, par leur escarpement et leur hauteur plus considérable se refusent à la culture, sont sillonées par des ravins où la chute habituelle des torrens entretient une humidité constante. Aussi y voit-on des bananiers, des palmiers et des mimosa de toute espèce. Ces montagnes contiennent différens métaux, du cristal de roche, du soufre, du charbon de terre, etc., des carrières de marbre, de schiste, de porphyre, etc. On remarque en beaucoup d'endroits des excavations, des précipices, des cavernes. Une de ces dernières, située à 5 lieues de la mer, est extrêmement curieuse; l'île de Saint-Domingue est arrosée par quelques rivières et par un assez grand nombre de torrens et de ruisseaux. Aucune des premières n'est navigable à 4 lieues au-dessus de son embouchure (*a*).]

Villes. Les villes principales de l'île de Saint-Domingue avant la dévastation étaient : San-Domingo, la première qui ait été bâtie : elle est dans la partie ci-devant espagnole; elle a donné le nom à l'île; elle a un bon port, un archevêché et une belle cathédrale. Le Cap-Français, ville autrefois riche et florissante. C'est là que se versait plus de la moitié des denrées de la colonie. Le port est excellent. Cette ville fut incendiée en 1795; elle commençait à se relever, quand de nouveaux désastres ont achevé de la ruiner. Le Port-au-Prince était une ville considérable, avec un port spacieux et commode. Léogane, dans une belle plaine qui lui a donné son nom. La terre y est très-féconde; mais il y règne une chaleur excessive, au point qu'on est obligé d'élever des auvents au-dessus des potagers, pour empêcher les légumes de brûler. Les Cayes, ville avec un port : elle faisait un bon commerce.

(1) Moreau de Saint-Mery, *Description de Saint-Domingue*, t. I.

CHAPITRE III.

JAMAÏQUE.

Progrès de la géographie. — Géographie politique. — Géographie naturelle. — Villes.

Progrès de la géographie. Cette île fut découverte par Colon dans son second voyage en 1494; mais il ne la reconnut parfaitement que dans le quatrième et dernier, lorsque la perte de ses vaisseaux le retint malheureusement pendant plusieurs mois dans la partie nord. En 1655, elle tomba entre les mains des Anglais, et par l'industrie de cette nation elle est devenue une des plus florissantes colonies des Indes occidentales. En étendue, elle n'est que la troisième île de cet archipel, n'ayant que 148 milles de long, sur une largeur de 50.

Géographie naturelle. Malgré les brises de mer, la chaleur y est étouffante; une chaîne de montagnes élevées qui s'étendent de l'est à l'ouest, la divise en deux parties. Le sol dans la partie du nord est gras, fertile, et couvert d'une verdure magnifique. L'intérieur est rempli de forêts. Ce qu'on appelle le pic de la montagne Bleue, s'élève de 7431 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les précipices sont entre-mêlés de savanes délicieuses. Il y a dans l'île une centaine de ruisseaux; le plus considérable coule vers le sud et porte le nom de rivière Noire. On y trouve aussi des sources minérales sulfureuses et ferrugineuses. On prétend que les Espagnols y ont exploité des mines de cuivre, peut-être même d'argent. Depuis peu on en a découvert une de plomb. L'arbre à pain y a été introduit par les soins de sir Joseph Banks.

Géographie politique. Elle est divisée en trois *comtés;* savoir, celui de *Cornouailles* à l'ouest, celui de *Midlesex* au centre, et celui de *Surrey* à l'est. Sant-Iago, ou Spanish-Town, en est regardé comme la capitale, et Kingston comme le principal port. On y compte 250,000 nègres esclaves, environ 20,000 blancs, et 10,000 hommes libres de couleur. Les principales exportations se font pour la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Amérique septentrionale, et consistent en sucre, rhum, café, indigo, gingembre et piment. Le tout, en 1788, était évalué à la somme de 48 millions de francs. Le commerce avec la côte de Honduras est à peu près abandonné; mais il se fait encore avec l'Amérique espagnole, par de petits vaisseaux, quelque trafic interlope qui élude la vigilance des garde-côtes. On évaluait l'importation à 36 millions, somme sur laquelle les nègres amenés d'Afrique formaient un article considérable. La taxe personnelle qu'on y perçoit, et les droits sur les

nègres et sur le rhum, rendent annuellement plus de 2,400,000 fr. En 1788, on estimait les dépenses du gouvernement à 1,800,000 fr. Le pouvoir législatif y est composé d'un capitaine général ou gouverneur, du conseil des douze, nommé par le roi, et d'une chambre formée de trente-deux membres, élus par les francs-tenanciers.

Villes. Les villes principales sont : Port-Royal, sur la côte du sud, autrefois capitale de l'île ; mais ayant été deux fois renversée par un tremblement de terre, savoir, en 1692 et en 1772, et consumée autrefois par un incendie, la plus grande partie des habitans l'ont abandonnée, et se sont établis du côté opposé de la baie, à Kingston, qui est une ville bien bâtie. Spanish-Town, ou Sant-Iago, maintenant capitale et siége du gouvernement.

CHAPITRE IV.

Porto-Rico. — Iles Caraïbes. — Guadeloupe. — Barbades et autres îles. — Ile de la Trinité. — Ile des Lucayes ou de Bahama.

Porto-Rico. Cette île qui appartient à l'Espagne, a 34 lieues de long sur 14 de large. C'est un beau pays, fertile et bien arrosé, dont les Espagnols connaissent toute la valeur et l'importance. Le principal commerce y consiste en sucre, tabac, cacao, riz, maïs, gingembre, coton, drogues, fruits et confitures. On dit que la partie du nord contient des mines d'or et d'argent. Colon découvrit Porto-Rico en 1493; et Ponce-de-Léon, qui le premier reconnut la Floride, la soumit vers 1509. Si l'on en croit les voyageurs et les auteurs espagnols, dont l'imagination se plaisait à agrandir tout ce qui concernait le Nouveau-Monde, la population de cette île, lors de la conquête, se montait à 600,000 habitans, nombre que la vérité réduirait au dixième, et peut-être au trentième. Aujourd'hui, Porto-Rico compte plus de 80,000 habitans, dont 6000 seulement sont esclaves. Un grand avantage pour cette île consiste à être un lieu de relâche et de rafraîchissement des vaisseaux qui vont à la terre ferme et à la Nouvelle-Espagne.

Porto-Rico, qui a donné le nom à l'île, en est la capitale. Cette ville a un bon port, défendu par plusieurs forts. Elle fut prise en 1605, et détruite en partie par les Hollandais. Les Anglais ayant voulu en 1797 en faire la conquête, furent repoussés par une poignée de Français qui s'y trouvaient.

Iles Caraibes. [Cette chaîne d'îles qui s'étend depuis Tabago au sud, jusqu'aux îles Vierges au nord, fut reconnue en masse par Christophe Colon dans son second voyage, lorsqu'il toucha à la Guadeloupe et à

Antigoa. Le centre de chacune de ces îles est occupé par une montagne qui en général paraît dominer en hauteur toutes les autres. Dans quelques îles, le centre est volcanique. La mer est presque partout d'une profondeur très-considérable à une très-petite distance du rivage, et le passage d'une île à l'autre n'est pas obstrué par des bancs ni par des hauts fonds.

Le sol des collines est en général une argile grasse ou un tuf volcanique plus ou moins mélangé de terre végétale. Les côtes sont souvent bordées de terrains sablonneux qui se trouvant en partie au niveau de la mer, en sont fréquemment inondés. Le climat y est extrêmement chaud, et son ardeur serait même insupportable, si la brise de mer ne s'élevait à mesure que le soleil prend de la force, et si les pluies abondantes qui tombent depuis juin jusqu'en décembre, ne rafraîchissaient l'air. Ces pluies font seules la différence des saisons, car les arbres y sont verts toute l'année. On n'y connaît pas le froid ni aucun de ses effets; la grêle y est rare. C'est dans la saison pluvieuse, particulièrement au mois d'août, que se font sentir les ouragans, fléaux dévastateurs qui détruisent en un instant le travail de plusieurs années. La chaleur y est mêlée d'une humidité excessive, dont tous les corps animés, et tous les objets où il entre des métaux ou des produits du règne animal, éprouvent l'influence. On a même de la peine à faire sécher parfaitement l'herbe coupée, et si on l'enferme, elle fermente et se pourrit très-promptement (1).

Les Français possèdent dans les îles Caraïbes la Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, Tabago, et quelques autres petites îles; on doit y ajouter Saint-Eustache, Saba, Saint-Martin, qui étaient auparavant aux Hollandais, ainsi que l'île de Curaçao, située hors du groupe, parmi les îles sous le vent. *La Guadeloupe* est la plus importante des îles françaises. Elle consiste en deux îles séparées par un bras de mer fort étroit. L'une, la plus orientale, appelée Grande-Terre, a 14 lieues de long sur 6 de large; l'autre, nommée la Basse-Terre, a 15 lieues de long sur 7 de large. Celle-ci offre un sol agréablement diversifié par des collines, des baies, des plantations. Le sol de la Grande-Terre est marécageux et stérile en plusieurs endroits. Cette île exporte plus de 150 mille quintaux de sucre, 40 mille quintaux de café, et plusieurs autres articles en moindre quantité; l'ensemble de ses productions exportées se monte à la somme de 15 millions de francs. Auprès de la Guadeloupe sont les deux petites îles de la Desirade et de Marie-Galante. La première fournit du coton d'excellente qualité, et la seconde beaucoup de sucre et de café. *La Martinique* a 20 lieues de long sur à peu près autant de large. Elle est remplie de montagnes dont quelques-unes sont très-élevées; toutes en général sont escarpées et hérissées de rochers. La Martinique produit le

(1) Bryan Edwars, *Histoire des Indes occidentales.*

meilleur café des Antilles, et en exporte 70 mille quintaux, ainsi que 250 mille quintaux de sucre, et d'autres denrées pour la valeur de plus de 25 millions. Cette île a plusieurs ports et baies très-commodes. *Sainte-Lucie* qui a huit lieues de long sur 4 de large, n'est pas très-florissante. On y récolte du sucre et du coton. Le sol y est excellent, mais l'insalubrité de l'air s'oppose aux progrès de cette colonie. *Tabago*, hors de la chaîne des Antilles et de la sphère des ouragans, est, par la bonté de son sol, très-propre à la culture du sucre et surtout du coton. Les anciennes îles hollandaises sont peu importantes, et en général montagneuses. Leurs productions sont les mêmes que celles des autres îles.

Les Vierges, l'Anguille, la Barboude, Saint-Christophe, Nevis et Montserrat, Antigoa, la Dominique, la Barbade, Saint-Vincent, la Grenade, la Trinité, appartiennent aux Anglais. *Saint-Christophe*, qui a 7 lieues de long sur 2 de large, est une île singulièrement fertile, et produit du sucre et du coton pour plus de 12 millions de francs. *Antigoa* est de forme à peu près circulaire et a 7 lieues de diamètre. Le port principal, appelé Englishharbour, est extrêmement sûr : on y a établi des chantiers pour les vaisseaux de la marine royale. *La Dominique*, située entre la Martinique et la Guadeloupe, a 9 pieds de long et 4 de large. Le sol y est maigre et plus propre à la culture du café qu'à celle du sucre. On dit que *la Barbade* fut découverte par les Portugais, mais ceux-ci n'y ayant pas fait d'établissement, les Anglais s'en emparèrent sous le règne de Jacques Ier, et y fondèrent Jamestown en 1624. Quoique l'île ait tout au plus 7 lieues de long et 15 de large, cette colonie qui est l'une des plus importantes que les Anglais possèdent, prospéra bientôt d'une manière surprenante. Elle exporte annuellement 10,000 quintaux de sucre, et 6,000 poinçons de rhum, outre du coton, du gingembre, etc. Elle éprouva, le 10 octobre 1780, un ouragan qui fit périr plus de 4,000 personnes, et causa un dommage considérable. La Barbade est la plus orientale des Antilles. Quoique le sol de *Saint-Vincent* soit très-fertile, les productions de cette île sont peu importantes. On y trouve encore quelques Caraïbes. *La Grenade* est très-propre à la culture du sucre, du café, du tabac et de l'indigo. Elle a un poste vaste et très-sûr. Auprès de la Grenade sont situées plusieurs petites îles appelées les Grenadines. La principale est Cariacou.

Les îles de *Sainte-Croix*, de *Saint-Thomas* et de *Saint-Jean*, sont aux Danois. Elles font partie du groupe des *Vierges*, ou n'en sont pas éloignées. Quoique petites, elles sont fertiles et très-productives.

Les Suédois sont en possession de la petite île de Saint-Barthélemi, qui leur fut cédée par la France en 1784. Le sol en est extrêmement aride, cependant la végétation y est assez belle.

Les établissemens de la Grenade et de la plupart des autres îles Ca-

raïbes sont originairement dus aux Français, qui les formèrent dans le dix-septième siècle. Saint-Christophe cependant est une colonie anglaise. On dit aussi que les Anglais ont formé celle d'Antigoa en 1632. Les Français avaient commencé de s'établir à la Guadeloupe dès 1630. Les contestations entre les deux puissances, au sujet de ces précieuses possessions, ont été fréquentes. Durant la guerre qui a éclaté en 1803, l'Angleterre s'est emparée de presque toutes les îles qui appartiennent aux autres puissances européennes.

En général, la fertilité de ces îles contraste singulièrement avec le sol nu et stérile du groupe de Bahama. La soufrière située dans la partie de la Guadeloupe appelée la Basse-Terre, est une montagne volcanique très-abondante en soufre. Elle ne fait plus d'explosion, mais il s'en exhale une fumée continuelle. Sainte-Lucie a un volcan pareil. On voit à Saint-Christophe la colline nommée Brimstone-hill, qui est couverte de pierres-ponces et de soufre. Plusieurs de ces îles ont des sources thermales. Elles offrent, ainsi que nous l'avons vu en parlant de chacune d'elles, les mêmes produits et les mêmes articles d'exportation. Ils consistent en sucre, rhum, café, cacao, indigo, coton, etc. La canne à sucre de Taïti dont on y a introduit la culture depuis quelques années, donne des récoltes plus abondantes que la canne cultivée plus anciennement; on l'y avait apportée des îles Canaries, qui la tenaient de l'Espagne méridionale.

Le groupe des îles sous le vent est rangé à peu près parallèlement à la côte de l'Amérique méridionale. On y trouve : *la Marguerite* et *Cubagua* qui appartiennent aux Espagnols, et ne sont guère cultivées. Le sol en est cependant fertile et couvert d'une verdure magnifique. On pêchait autrefois des perles auprès de ces îles; mais il paraît que les bancs sont épuisés, car la pêche y a cessé.

Curaçao a pour capitale une ville du même nom, grande et belle, qui a un bon port, et qui fait un commerce considérable. Elle renferme des édifices publics et des magasins spacieux. L'île importe des nègres, qu'elle vend aux Espagnols du continent. Buenair et Aruba sont deux petites îles voisines où l'on élève du bétail. On remarque à l'est de ces îles et au sud des îles du vent.]

L'île de *la Trinité*, cédée à l'Angleterre par l'Espagne en 1801. Elle a environ 30 lieues de long sur une largeur moyenne d'environ 19. Colon y aborda en 1498, lorsqu'il découvrit l'embouchure de l'Orenoque; mais cette possession fut négligée jusqu'en 1535. On dit que le climat y est excellent, et que les ouragans, ces terribles fléaux de la plupart des autres îles de l'Amérique, y sont rares. On y éprouve de fortes ondées depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre. Cette île est si bien arrosée, que l'on s'aperçoit peu de la sécheresse du reste de l'année.

Quelques légers mouvemens de tremblement de terre s'y font sentir, mais ils sont peu dangereux. Dans l'intérieur sont quatre groupes de montagnes qui, avec quelques autres chaînes vers les rivages, forment un tiers de l'île. Les deux autres tiers sont extrêmement fertiles. La côte du sud est particulièrement propre à la culture du café. A l'ouest, est un grand port qui offre un abri sûr dans toutes les saisons. C'est là que sont les établissemens principaux. En 1727, des vents du nord y firent périr tous les arbres à cacao. Il conviendrait d'y protéger les plantations nouvelles par d'épaisses rangées de grands arbres. Suivant le dernier dénombrement, la population de l'île est de 17,718 individus, dont 10,000 sont esclaves.

Iles Lucayes ou de Bahama. Quoique ces îles soient très-nombreuses, et que quelques-unes soient assez considérables, elles sont néanmoins peu connues. On dit qu'elles étaient absolument désertes, lorsque, en 1672, quelques Anglais prirent possession de l'île, qu'ils nommèrent la Providence. Etant devenues un repaire de pirates, l'Angleterre y envoya des forces pour les soumettre, et l'on y fit un petit établissement vers 1720. On compte 3 ou 4 mille Anglais dans les îles de Bahama. La moitié habite la Providence, où l'on a construit un fort, et où il y a un port peu considérable. Les exportations, qui sont en petite quantité, consistent en coton, bois de teinture, tortues vivantes et sel. Le sol paraît y être naturellement stérile; et la longueur étroite de ces îles exposées à la chaleur et aux vents, explique leur peu d'importance dans ce grand archipel, si favorable au commerce.

CHAPITRE V.

Végétaux et animaux de l'archipel d'Amérique.

Les îles des Indes occidentales, par leur situation sous le tropique et la hauteur de leurs montagnes, éprouvant dans leurs points divers une grande différence de température, doivent donner naissance à une grande variété de plantes. Nous sommes loin cependant d'avoir une flore complète de ces contrées. L'activité dans les recherches scientifiques s'allie peu avec les mœurs et les occupations commerciales des habitans. D'ailleurs, les exhalaisons pestilentielles des marais, la difficulté de pénétrer dans les forêts touffues et embarrassées qui entourent les montagnes, sont bien propres à décourager le plus hardi naturaliste.

Plusieurs de ces géans des forêts dont nous avons parlé en traitant de la botanique de l'Inde, croissent naturellement dans ces îles, et leur taille majestueuse n'y est point inférieure à celle de leurs frères d'Orient. Tel

est le figuier d'Inde, ou l'arbre des Banians, qui, d'abord faible de tige, cherche l'appui de quelque arbre voisin à l'entour duquel il s'enlace et devient bientôt lui-même une forêt toute entière : tels sont encore le bombax, le bois de Campêche, le courbaril, l'acajou, le bois de Brésil, le palmiste, qui balance quelquefois sa tête sur une colonne droite de 200 pieds de haut; le tamarin, remarquable par la légèreté et l'élégance de sa tige, et par ses cosses acides, si utiles dans un climat brûlant; le bois de fer, le cèdrel, et une espèce de sebestier, connue dans les îles anglaises sous le nom d'orme d'Espagne, tous arbres dont la plupart fournissent d'excellente charpente. L'intérieur des baies est bordé de mangliers et de paletuviers, dont les branches pendantes sont souvent chargées d'huîtres. Ces branches s'enfoncent dans la vase, et y prennent racine.

C'est à juste titre que l'on vante la variété et la saveur des fruits des Indes occidentales. Les vergers établis dans les cantons montagneux produisent la pomme, la pêche, la figue, le raisin, la grenade, l'orange et tous les autres fruits de l'Europe. Les régions plus chaudes offrent d'autres productions propres au sol, qui le disputent aux fruits des arbres naturalisés, si même elles ne les surpassent pas. On peut citer parmi les principales, l'ananas, la sapotille, la poire avocate, la noix d'acajou, le coco, la goyave, la pomme à flan, la papaye, la grenadille.

Une grande partie des produits commerciaux de ces îles est fournie par des plantes que l'on y a naturalisées, et qu'on ne peut ranger au nombre des plantes indigènes. Cependant on a trouvé de la vanille sauvage dans les bois de la Jamaïque et de Saint-Domingue. L'aloës, quoiqu'on ne le cultive qu'à la Barbade, croît spontanément sur le sol sec et rocailleux de Cuba, des Lucayes et de plusieurs autres îles. Le rocou est commun dans les Indes occidentales et dans tous les pays chauds de l'Amérique. Le myrte-piment ou *toute-épice*, non seulement y croît naturellement, mais même y refuse les soins de la culture. De toutes les espèces de myrtes, c'est peut-être le plus beau. Il croît sur le flanc des montagnes qui regardent la mer. Sa hauteur est de 20 ou 30 pieds; et comme aucun arbuste ne végète sous son ombre, il forme presque toujours des berceaux frais, et offre une promenade commode où l'on peut respirer le parfum de ses fleurs blanches comme la neige, et suspendues en longs festons qui flottent au milieu de son feuillage sombre.

Parmi les végétaux que l'on pourrait encore nommer, les fougères arborescentes sont peut-être ce qu'il y a de plus curieux. En Angleterre et en France, ce ne sont que des herbes qui n'excèdent jamais la hauteur de 3 ou 4 pieds, et qui toujours meurent aux approches de l'hiver. En Amérique, où elles jouissent d'un été perpétuel, elles sont vivaces, et acquièrent un grand accroissement; le polypode arbre, en particulier, élève à la hauteur de plus de 20 pieds sa tête couronnée de larges feuilles

dentelées. Par son port majestueux, il ressemble à un palmier. On y remarque encore le gayac, également utile et par la résine qui en découle, et par la dureté de son bois, propre à faire des poulies et d'autres ouvrages de tour; le winterian-cannelle dont l'écorce s'emploie en pharmacie; le quinquina caribéen, qui a les propriétés du quinquina officinal; le mancenillier, arbre vénéneux, dont le poison est extrêmement actif. Les deux objets principaux de la culture et du commerce de l'archipel d'Amérique, le sucre et le café, sont deux plantes étrangères au Nouveau-Monde, et originaires d'Asie. Le café fut envoyé de Moka à Batavia, de Batavia à Amsterdam, et d'Amsterdam à Paris, vers le commencement du dix-huitième siècle. Déclieux prit au Jardin des Plantes de cette dernière ville le pied qu'il transporta à la Martinique, et qui fut le premier de tous ceux qu'on ait cultivés dans l'archipel d'Amérique. On a parlé plus haut de la canne à sucre, introduite en 1506 par Aguillon.

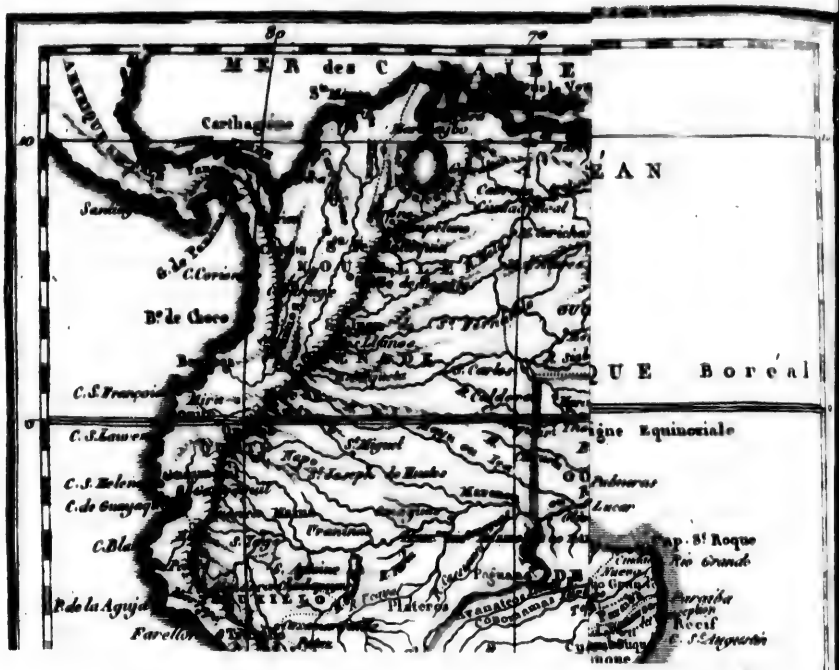
Animaux. Les quadrupèdes sauvages de l'archipel d'Amérique sont tous des plus petites espèces, tels que la chauve-souris, fer de lance, le mulot volant, le rat piloris, l'agouti, le coati. Le crocodile, à museau effilé, de Cuvier, est commun dans les eaux de Saint-Domingue; les perroquets, les colibris, les oiseaux-mouches abondent dans toutes les îles de cet archipel. On pêche fréquemment sur leurs côtes des tortues marines. [Ces amphibies sont sur-tout très-nombreux sur les îlots déserts qui entourent plusieurs îles. L'écaille de l'espèce de tortue appelée caret est la plus estimée dans le commerce. Les lézards et les serpens se rencontrent même dans les lieux habités : quelques-uns de ces reptiles sont très-grands, mais plusieurs espèces ne sont pas dangereuses. Le serpent blanc, entr'autres, est respecté, parce qu'il dévore les rats et autres animaux nuisibles. La mer, autour des îles, est peuplée d'excellens poissons : il en est quelques-uns dont l'usage est pernicieux. Les requins infestent assez souvent les rades où les navires sont à l'ancre. Les insectes, fléaux ordinaires des pays chauds, tourmentent les habitans des Antilles : quelques-uns causent des dégâts considérables, et les plus petits, tels que les chiques, ne sont souvent ni les moins incommodes ni les moins dangereux (*a*).

(*a*) *Voyez* Moreau de Saint-Mery, *Description de la partie espagnole de Saint-Domingue*, t. 1, p. 66. — Brown's *Jamaïca*. — *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, t. 1, p. 15.

almier. On y
i en découle,
tres ouvrages
n pharmacie;
cinal; le man-
nt actif. Les
de l'archipel
ères au Nou-
Moka à Bata-
s le commen-
les Plantes de
ue, et qui fut
Amérique. On
par Aguillon.
Amérique sont
r de lance, le
odile, à mu-
nt-Domingue;
dans toutes les
es des tortues
es îlots déserts
e appelée caret
et les serpens
s - uns de ces
s dangereuses.
vore les rats et
lée d'excellens
x. Les requins
. Les insectes,
s des Antilles:
petits, tels que
es moins dan-

gnole de Saint-
uséum d'histoire

Longitude du Méridien de Paris.
AMÉRIQUE
MÉRIDIONALE.
OCÉAN
ATLANTIQUE Boréal
Ligne Equinoxiale
Tropique du Capricorne
OCÉAN
ATLANTIQUE Austral
GRAND OCÉAN Austral
Carthagène
Bouches de l'Orénoque
GUYANE PORTUGAISE
GOUVERNEMENT
DE RIO NEGRO
Pernambouque
Bahia todo los Santos
CHIQUITOS
Llanos de Manos
Salta
TUCUMAN
RIO GRANDE
Cordova
BUENOS AYRES
SANTIAGO
Valparaiso
Pt. Coquimbo
Pt. de Copiapo
Port de Lou
St. François Atavana
Pt. Juncal
St. Felix et St. Ambroise
I. Juan Fernandès
I. aux Chevres
Rio de la Plata
C. St. Antoine
B. St. André
Serranos
Imperial
Valdivia
Presquile de St. Joseph
Trompeuse
I. Chiloe
G. de Penas
C. de Trinidad
I. Madre de Dios
Port Desiré
Port St. Julien
Falkland ou Malouines
Détroit de Magellan
Terre des États
C. Horn
Christmas Sound
Echelles.
Myriamètres.
10 20 40 60 80 100
Lieues de France.
25 50 75 100 125 150
100. 90 80 70 60 50 40 30 20 10



A

Etendue
— C

Etendue
se trouve d
séparent le
appartient
cette partie
cap Frowa
l'on y comp
ou 3,960
37ᵉ et le 8
2,880 mille
Populat
de la popul
qu'elle vien
de penser
porté quelc
rique. Les
rapportant
voyage fut
couvrirent
Progrès
se compose
la descripti
sont encor
sur les bor
nétrables,
mens. Au
de sable,
a grande
he, fit en
ommença
ontrée. [
s, perfec
t rectifié
publier
ferme d

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

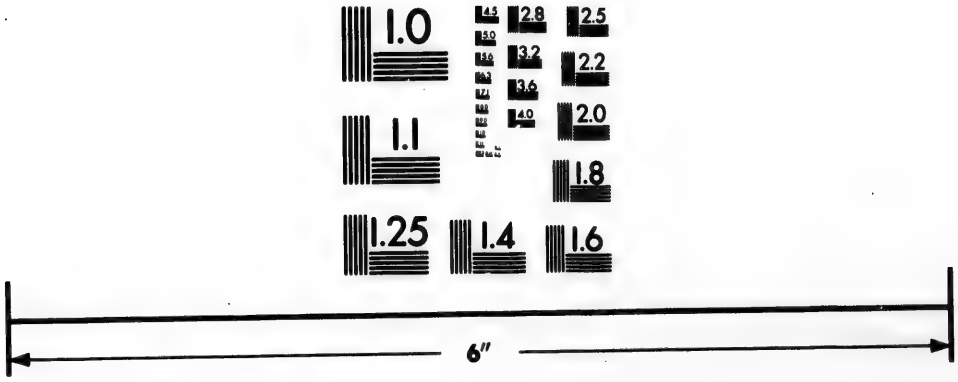
Etendue. — Population primitive. — Progrès de la géographie. — Climat et saisons. — Lacs. — Rivières. — Montagnes.

Etendue. La limite naturelle de cette division du nouveau continent se trouve dans la chaîne de montagnes appelée Sierra de Canatagua qui séparent les provinces de Panama et de Veragua : mais comme celle-ci appartient à l'Amérique méridionale, on peut estimer la longueur de cette partie de l'Amérique, depuis le 10e deg. de latitude nord jusqu'au cap Froward, par les 54 deg. de latitude sud, et même au-delà à 56°, si l'on y comprend la Terre de feu. Sa longueur est [illegible] au moins de 66 deg. ou 3,960 milles; sa largeur, comme nous l'[illegible] déjà dit, est entre le 37e et le 83e deg. de longitude à l'ouest de P[illegible] comprend environ 2,880 milles.

Population primitive. Une profonde obscurité nous dérobe l'origine de la population de ces grandes contrées. L'opinion la plus probable est qu'elle vient d'Afrique, peut-être des îles Canaries. Il est assez naturel de penser que les vents alisés qui soufflent constamment de l'est, auront porté quelques malheureux navigateurs africains sur les côtes de l'Amérique. Les Natchez de la Floride semblent appuyer ce raisonnement, en rapportant que leurs ancêtres sont venus de l'orient ou de l'est, que leur voyage fut long, et qu'ils étaient sur le point de périr quand ils découvrirent l'Amérique.

Progrès de la géographie. L'histoire des progrès de la géographie se compose ici des diverses découvertes dont il a été fait mention dans la description générale de l'Amérique. Plusieurs parties de l'intérieur sont encore faiblement connues, parce que de vastes contrées situées sur les bords de la rivière des Amazones sont couvertes de forêts impénétrables, et que d'autres sont submergées par de fréquens débordemens. Au sud se trouvent de vastes plaines salines et quelques déserts de sable, qui opposent aussi des obstacles aux recherches. Néanmoins la grande carte que don Juan de la Cruz-Cano-y-Olmedilla, géographe, fit en 1775, par ordre du gouvernement espagnol et pour son usage, commença à jeter une vive lumière sur la géographie de cette vaste contrée. [Le voyage de Malespina, dont on publia seulement les cartes, perfectionna la délinéation des côtes. Les travaux de M. d'Azara ont rectifié nombre d'erreurs commises par La Cruz, et M. Faden vient de publier à Londres une carte générale de cette partie du monde, qui renferme des documens très-neufs sur le Brésil, communiqués par les

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Portugais ; M. de Humboldt a donné la position d'un grand nombre de lieux. Il est donc possible aujourd'hui de dresser un plan assez exact de cette grande division du globe.]

Religion. Si l'on excepte le territoire peu considérable possédé auparavant par les Hollandais et quelques tribus sauvages, la religion catholique romaine est généralement professée dans l'Amérique méridionale.

Climat et saisons. Son extrémité s'étendant au sud, bien au-delà de celle de l'Afrique, se trouve exposée à toutes les horreurs des gelées antarctiques ; et la Terre de feu, située seulement sous le 55e degré de latitude sud, éprouve l'hiver presque perpétuel du Groënland, qui est sous le 70e degré de latitude nord. La Tehuelie ou Patagonie, qui consiste principalement en de vastes déserts, en savanes nues, et dont les rivières sont à peine bordées de quelques saules, semble jouir d'une température assez douce, quoique froide. En s'avançant vers le nord, la grande chaîne des Andes forme, suivant les degrés de son élévation, des zones réelles et des climats qui constrastent étrangement avec les théories des anciens géographes. Les principaux inconvéniens de la zone torride sont un froid extrême sur les montagnes, et une excessive humidité dans les plaines. Près de Callao, les mois d'octobre et de novembre forment le printemps. Dans beaucoup d'endroits, ce qu'on appelle l'été est la saison sèche, souvent très-froide ; et l'hiver est la saison pluvieuse. L'été commence en mai ; ce qui est à peu près l'époque où commence l'hiver pour les régions moins élevées ; il dure jusqu'en novembre, temps où commencent à se disperser, les légers nuages, qui dénotent l'hiver dans les vallées. Sur les montagnes l'hiver commence en décembre ; ce qui dans les plaines est le premier mois de l'été. Un voyage de quatre heures peut conduire d'un climat à l'autre.

En général, les contrées à l'ouest des Andes sont sèches, les nuages étant arrêtés par leurs sommets. Au contraire les vastes régions qui sont à l'est de cette chaîne, sont exposées à des torrens de pluie causés par les vents alisés qui soufflent sur l'Atlantique. Au Brésil, la saison pluvieuse commence en mars ou avril, et finit en août, lorsque le printemps commence ou plutôt l'été. Les saisons ne sont distinguées que par l'humidité ou la sécheresse. [Le climat de l'Amérique est généralement moins chaud que celui de l'ancien continent sous les mêmes parallèles. Des causes multipliées, dit M. de Humboldt, et en partie encore peu développées, contribuent à diminuer la chaleur et la sécheresse dans le Nouveau-Monde. Le peu de largeur de ce continent découpé de mille manières, sa prolongation vers les pôles glacés, l'Océan dont la surface non interrompue est balayée par les vents alisés, l'aplatissement de la côte orientale, des courans d'eau très-froide, qui se portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou ; de nombreuses chaînes de

montagnes remplies de sources, et dont les sommets couverts de neiges s'élèvent bien au-dessus de la région des nuages; l'abondance de fleuves immenses qui, après des détours multipliés, vont toujours chercher les côtes les plus lointaines; des déserts non sablonneux, et par conséquent moins susceptibles de s'imprégner de chaleur; des forêts impénétrables qui couvrent les plaines de l'équateur remplies de rivières, et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'Océan et des montagnes, donnent naissance à des masses énormes d'eau qu'elles ont aspirées, ou qui se forment par l'acte de la végétation: toutes ces causes produisent dans les parties basses de l'Amérique un climat qui contraste singulièrement par sa fraîcheur et son humidité avec celui de l'Afrique. On comprend qu'il n'est question dans ce tableau que de ce qui constitue l'humidité de l'air en général et la température de tout le nouveau continent. Quelques contrées, par exemple, l'île de la Marguerite, les côtes de Cumana et de Coro sont aussi chaudes et aussi arides qu'une partie de l'Afrique. L'Amérique méridionale a sans doute une ressemblance étonnante avec cette partie du monde, par sa forme, ses contours et la direction de ses côtes. Mais la structure intérieure du sol et la position relative des régions voisines occasionent en Afrique cette aridité étonnante qui, dans un espace immense, s'oppose au développement de la vie organique. Les quatre cinquièmes de l'Amérique méridionale sont situés au-delà de l'équateur, et par conséquent dans un hémisphère qui, à raison de ses grandes masses d'eau, et par une infinité d'autres causes, est plus frais et plus humide que notre hémisphère boréal: et c'est à celui-ci qu'appartient la partie la plus considérable de l'Afrique. Le Chili, Buenos-Ayres, la partie méridionale du Brésil et le Pérou, tiennent du peu de largeur du continent, qui va en se rétrécissant vers le sud, un climat semblable à celui d'une île, c'est-à-dire, des étés frais et des hivers doux. Ces avantages de l'hémisphère austral se font sentir jusqu'au 40e parallèle sud; mais au-delà ce n'est plus qu'un désert inhospitalier. Le détroit de Magellan est situé par le 53 et le 54e parallèle, et cependant dans les mois de décembre et de janvier, c'est-à-dire en été, où le soleil est dix-huit heures sur l'horizon, le thermomètre ne s'élève qu'à quatre degrés. Le soleil éclaire tous les jours la plaine, et la plus grande chaleur que l'on y ait observée en décembre, n'allait pas au-delà de neuf degrés. Le cap Pilar dont les rochers escarpés n'ont que dix-huit toises de haut, et qui forme au sud l'extrémité de la chaîne des Andes, a presque le même degré de latitude que Berlin (*a*).]

Lacs. [Aucune partie du globe n'a autant de lacs que l'Amérique septentrionale. L'autre moitié de l'Amérique n'est peut-être pas moins remarquable par leur rareté. On en avait supposé plusieurs dans le Paraguay, et

(*a*) *Tableaux de la nature*, t. 1, p. 22.

entr'autres celui de los Xarayes ; mais il n'existe que durant les inondations, qui sont bien plus considérables que celles du Gange, et qui submergent des provinces entières.] Dans la partie la plus septentrionale, on remarque la lagune de Maracaybo ; et le lac de Tacarigua ou Valencia, dans la province de Caracas. La Cruz donne 85 milles de long sur 45 de large au célèbre lac Parima, appelé aussi Paranapitinca, ou mer Blanche. On révoque en doute cette étendue et même l'existence du lac ; mais il paraît qu'il existe au moins durant la saison des pluies. C'était sur ses bords que l'on plaçait cette fameuse ville d'el Dorado, dont les rues étaient pavées d'or. Cette fable paraît devoir son origine à un rocher de schiste micacé qui, semblable à un miroir, réfléchit les rayons du soleil. Le Parima donne naissance à la grande rivière qui porte son nom, et que l'on appelle aussi Rio-Bianco. Elle se joint ensuite au Rio-Negro, et tombe dans la grande rivière des Amazones. On dirait que, dans cette partie de l'Amérique méridionale, il y a rivalité entre la terre et l'eau ; le sol y est si parfaitement de niveau, et si sujet au changement, que les rivières semblent hésister sur la direction qu'elles ont à prendre : aussi coulent-elles dans tous les sens, et des branches de l'Orenoque vont-elles se jeter dans des rivières tributaires de l'immense Maragnon.

Il ne paraît pas qu'il y ait aucun lac considérable dans le pays des Amazones ni dans le Brésil. Il reste beaucoup de découvertes à faire dans ces vastes régions. Le lac de Titicaca, entre Cuzco et la Paz, est regardé comme le plus important de l'Amérique méridionale. Il existe de petits lacs le long du cours de la rivière Parana, et l'on trouve deux grandes lagunes sur la côte orientale, à la latitude de 31 deg. 33 min. Il y a aussi quelques lacs considérables au sud du Chili ; ils communiquent avec la rivière de Sauzes ou des Saules. L'un d'eux porte le nom de lac des Tehuels. D'autres petits lacs plus loin, au sud, sont salés, le terrain y étant imprégné de nitre dans une grande étendue.

Rivières. La rivière des Amazones, mieux nommée fleuve du Maragnon, est regardée comme la [illegible] célèbre rivière, non-seulement de l'Amérique méridionale, mais d[illegible] de entier. Elle a droit à cette célébrité par sa largeur et par l'étendue de son cours. Sous ce dernier rapport, le Kiang-Keou des Chinois, et peut-être l'Obi en Sibérie, pourraient entrer en concurrence avec elle. Le cours de l'Amazone peut être évalué à 1970 milles, et celui de Rio de la Plata environ à 1770 milles ; mais l'embouchure de l'Obi est gelée, et celle du Kiang-Keou n'a pas plus d'un mille ou deux en largeur ; au lieu que celle des deux grandes rivières d'Amérique est d'une étendue qui les font ressembler à des golfes. Les historiens de la Chine rapportent que leurs grands fleuves ont été retenus par l'art dans les lits qu'ils occupent aujourd'hui. Ils inondaient donc, dans les anciens temps, des provinces entières, comme le fait le Maragnon. [On

croit communément que le premier Européen qui a reconnu ce fleuve immense fut François Orellana. Il s'embarqua en 1539, assez près de Quito, sur la rivière de Coca, qui prend plus bas le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande; et, se laissant aller sans autre guide que le courant, il arriva au Cap-Nord, sur la côte de la Guyanne, après une navigation de 1800 lieues, suivant son estime. La rencontre qu'il dit avoir faite, en la descendant, de quelques femmes armées, dont un cacique indien lui dit de se défier, la fit nommer rivière des Amazones. Quelques-uns lui ont donné le nom d'Orellana; mais, avant Orellana, elle s'appelait déjà Maragnon, du nom d'un autre Espagnol.]

La Condamine nous a donné l'histoire et la meilleure description de ce grand fleuve. Sa source n'est pas encore parfaitement connue. Le célèbre mathématicien dont nous venons de parler, dit que l'Ucayal est le principal courant, attendu qu'à la rencontre de l'Ucayal et du Maragnon, le premier est plus large que le fleuve où il perd son nom. Les sources de l'Ucayal sont aussi les plus éloignées et les plus abondantes : il rassemble les eaux de plusieurs provinces du haut Pérou, et il a déjà reçu l'Apurimac qui le rend considérable, par la même latitude où le Maragnon n'est encore qu'un torrent : enfin l'Ucayal, en rencontrant le Maragnon, le repousse et lui fait changer de direction. [L'Ucayal fut d'ailleurs, dès l'époque de la conquête du Pérou, considéré comme le véritable tronc du Maragnon; et la rivière à laquelle on donna plus tard ce nom, portait auparavant celui de Tunguragua. Mais les mêmes causes qui ont jeté du doute sur celle des branches du Maragnon, que l'on doit regarder comme la principale, ont fait balancer entre les branches de l'Ucayal pour savoir quelle est celle qu'il faut admettre comme la branche originaire et première. Les opinions ont été partagées entre le Beni et l'Apurimac : celui-ci ayant en sa faveur l'histoire, la tradition et les observations des voyageurs, on ne peut lui refuser de l'emporter sur l'autre.]

[L'Apurimac a sa source au milieu des savanes de Condoroma, dans la corrégidorerie de Tiuta, au nord de la ville d'Arequipa, à l'ouest du lac de Titicaca, par 16 deg. 30 min. de latitude australe, et 75 deg. 10 min. de longit. occident. de Paris. Il court impétueusement du côté de l'est, puis vers l'ouest, et dirigeant ensuite son cours tantôt au nord-ouest, tantôt au nord, en suivant une ligne droite, ou en décrivant des courbes, il reçoit un si grand nombre de torrens, que bientôt il n'est plus guéable. Il s'ouvre un passage au travers des Andes, et coule entre des montagnes d'une hauteur prodigieuse, qui lui fournissent des eaux en abondance. Après avoir reçu plus de cinquante rivières d'un volume considérable, parmi lesquelles il faut remarquer le Pari, il se joint, entre le 11e et le 12e deg. de latitude, au Beni, qui vient de l'est, et dont le cours est si

impétueux, qu'il repousse l'Apurimac, et le force à se diriger au nord-ouest. Le courant d'eau que forme cette jonction prend alors le nom d'Apo-Paro ou grand Paro; et, continuant à couler avec la même impétuosité dans la direction indiquée plus haut, il arrive au 8e deg. 26 min. de latitude australe, où il reçoit la Pachitea, et prend le nom d'Ucayal. Quittant la direction du nord pour aller vers le nord-est, il s'accroît par les eaux de plusieurs grandes rivières, et s'unit au Tunguragua ou nouveau Maragnon, sous le 4e deg. 55 min. Cette dernière rivière prend sa source dans le lac Lauricocha, qui est situé par le 10e deg. 14 min. de latitude australe, et qui a une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur. Au sortir de ce lac, le Tungaragua a plus de soixante pieds de largeur, et une profondeur proportionnée, même dans la saison où les eaux se retirent. Il court au nord, traverse une région très-montueuse dans l'étendue de six degrés; puis à Jaen de Bracamoros, après avoir reçu deux grandes rivières, il se rétrécit, s'ouvre un passage entre deux montagnes, où la violence de son courant, les rochers qui le barrent, et plusieurs sauts le rendent impraticable. C'est à quatre journées au-dessous de Jaen que l'on s'embarque. Depuis Jaen, son cours se dirige au nord-est : il gagne la chaîne extérieure des Andes, qu'il traverse à une passe appelée le Pongo de Manseriche. Pongo, en péruvien, signifie porte. Là, il tourne à l'est, et se creuse un lit entre deux murailles parallèles de rochers, coupés presqu'à plomb. Il est si resserré, que sa largeur, qui auparavant était au moins de 250 toises, n'est plus ici que de 25. Sa vitesse augmente tellement, que La Condamine parcourut deux lieues en une demi-heure. Il reprend sa largeur, et reçoit plus bas, à gauche, le Huallagá, rivière très-considérable et très-profonde, qui, sous le nom d'Huanuco, a sa source dans un lac peu éloigné de celui d'où sort le Tungaragua; ensuite il se joint à l'Ucayal ou ancien Maragnon, près de San-Joaquin d'Omagna.

On a dit plus haut que parmi les rivières qui se jetaient dans l'Apurimac, on devait remarquer le Pari : il est aussi connu sous le nom de rivière de Jauxa et de Mantora, et quelques auteurs l'ont regardé comme le tronc principal du Maragnon. Il sort d'un lac situé de l'autre côté des montagnes, où le nouveau Maragnon prend sa source.

Au-dessous du confluent de l'ancien et du nouveau Maragnon, la largeur du fleuve augmente sensiblement, ainsi que le nombre de ses îles. Le Maragnon, outre quelques rivières peu considérables, reçoit du nord le Napo, le Parana, l'Yupuro et le Rio-Negro, qui s'est déjà augmenté des eaux du Parima, et qui par le bras du Cassiquiare communique avec l'Orenoque. Les principales rivières qui viennent du midi sont, le Cuchivara ou Purus, et la Madera, formée de la réunion du

Beni, du Mamore et de l'Ytenas, dont les sources sont à l'est des Andes, et qui arrosent une vaste étendue de cet immense continent à une aussi grande distance que celles de l'Ucayal. Cette rivière, grossie par les eaux, peut être regardée comme une autre grande source de la rivière des Amazones. Ce fleuve, au-dessous du Rio-Negro et de la Madera, a communément une lieue de large. Il reçoit ensuite du midi le Topoyos et le Xingu; en s'approchant de l'Océan il se divise en deux branches, dont la plus petite, qui tourne vers le sud, se perd, pour ainsi dire, dans une mer formée par le concours de plusieurs grandes rivières qu'il rencontre successivement. Les plus considérables sont *Rio de dos bocas*, ou rivière des deux bouches; la rivière des Tocantins, et celle de Maju qui viennent du Brésil. L'autre branche se dirige vers le nord-est. Depuis la rencontre du Xingu avec l'Amazone, la largeur de celle-ci est si considérable, qu'elle suffirait pour faire perdre de vue un bord de l'autre, quand les grandes îles qui se succèdent les unes aux autres permettraient à la vue de s'étendre. Sa profondeur est de plus de 100 brasses. Le flux s'y fait sentir à plus de 200 lieues de la côte. A l'embouchure du fleuve, dans l'endroit où son canal se trouve le plus resserré par les îles, le flux de la mer offre un phénomène singulier. Pendant les trois jours les plus voisins des pleines et des nouvelles lunes, temps des plus hautes marées, la mer, au lieu d'employer près de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur : on juge bien que cela ne peut se passer tranquillement. On entend, d'une ou deux lieues de distance un bruit effrayant qui annonce la *pororoca*. C'est le nom que les Indiens de ces cantons donnent à ce terrible *flot*. A mesure qu'il approche, le bruit augmente, et bientôt on voit un promontoire d'eau de 12 à 15 pieds de haut, puis un autre, puis un troisième, et quelquefois un quatrième, qui se suivent de près, et qui occupent toute la largeur du canal. Cette lame avance avec une rapidité prodigieuse, brise et rase en passant tout ce qui lui résiste, emporte des espaces immenses de terrain, déracine les arbres, dévaste tout ce qu'elle rencontre. Partout où elle passe, le rivage est net comme s'il eût été nettoyé avec soin. Les canots, les pirogues, les barques même n'ont d'autre moyen de se garantir de la fureur de cette barre, qu'en mouillant dans un endroit où il y ait beaucoup de fond. Comme le Missouri et le Saint-Laurent, le Maragnon est fangeux. Ses bords sont en général couverts d'herbes touffues, de broussailles, et même de forêts et d'arbres extrêmement élevés, parmi lesquels il y a plusieurs espèces rares, et utiles en médecine. Au-dessous de Borja, un peu après le Pongo, et 4 à 500 lieues au-delà en descendant le fleuve, une pierre, un simple caillou est aussi rare que le serait un diamant. Les sauvages de ces contrées ne savent ce que c'est qu'une pierre, n'en ont pas même l'idée. Le port de Jaen est élevé de 235 toises au-dessus du niveau de la mer, dont il est éloigné

de mille lieues. La navigation de l'Amazone est sujette à beaucoup de périls. Un des plus grands est la rencontre de quelque tronc d'arbre déraciné, engravé dans le sable ou le limon, et caché sous l'eau, qui mettent les canots en danger de chavirer ou de s'ouvrir. Depuis le point où le lit du fleuve acquiert une largeur de 8 à 900 toises, on court un autre danger. Cette vaste étendue donne beaucoup de prise au vent; il excite de vraies tempêtes qui ont souvent submergé des canots. Entre le Xingu et l'endroit où l'Amazone se divise en deux branches, les bateaux ne marchent plus qu'à la faveur des marées. On trouve des lamentins dans ses eaux, jusqu'au Pongo de Manseriche. Les endroits marécageux sont infestés par les serpens et les crocodiles. La plus grande incommodité qu'éprouvent les voyageurs qui naviguent sur ce fleuve, est l'innombrable quantité de moucherons, de moustiques et de maringouins. Elle cesse sur la rive droite, depuis l'embouchure du Xingu. D'après le rapport de La Condamine, il paraît en effet qu'il y a eu une tribu de femmes guerrières au nord de ce grand fleuve (*a*).

Le Rio de la Plata, ou la rivière d'Argent, est formée de la réunion de celles d'Uruguay et de Parana. Celle-ci, qui est le bras principal, prend sa source dans les montagnes où les Portugais ont leurs mines d'or des goyazes entre les 17e deg. 30 min. et les 18e deg. 30 min. de latitude australe (*b*). Elle est formée et grossie par la réunion de beaucoup de ruisseaux et de courans d'eau. Elle se dirige d'abord au sud, se joint à l'Yguazu qui vient de l'est, puis tire fortement à l'ouest jusque vers le 27e deg., où elle reçoit du nord le Paraguay, qui prend sa source sous le 13e parallèle dans les montagnes appelées Sierra del Paraguay, où les Portugais ont beaucoup de mines d'or et de pierres précieuses. Dans la saison pluvieuse, il forme par ses débordemens le lac de los Xarayes. Le Paraguay, avant de s'unir au Parana, reçoit à droite le Pilcomayo et le Rio Grande ou Vermejo. Le Parana, après son confluent avec le Paraguay, reçoit encore la Rio Salsado qui vient du nord-ouest, et, en se réunissant à l'Uruguay, forme le Rio de la Plata. Le Paraguay est navigable depuis le 16e deg. jusqu'à son embouchure, quoique son canal soit en général étroit, parce qu'on ne trouve ni ressifs, ni autres obstacles, et qu'il a toujours assez de fond. Son eau est excellente. Le Parana, malgré l'énorme volume de ses eaux, qui est dix fois plus considérable que celui du Paraguay au point de leur rencontre, n'est pas navigable dans toute son étendue au-dessus de cet endroit. Son cours est entrecoupé de cataractes et de ressifs. Cette rivière est, dans toute sa longueur, rempli d'îles dont quelques-unes sont très-considérables. Ses plus grandes crues ont lieu en décembre plus qu'en toute autre saison. Elle est beaucoup rapide et plus violente

(*a*) *Voyage le long de la rivière des Amazones*, par La Condamine. (*b*) *Voyages au Pérou, de* 1791 *à* 1794, 2 vol. in-8°, atlas in-4°. Paris, J. G. Dentu; 1810.

dans son cours que le Paraguay, parce qu'elle vient de l'est, où le terrain a plus d'inclinaison.

L'Uruguay prend sa source vers le 28e deg. de latitude sud, dans des montagnes situées dans le Brésil, et peu éloignées de la côte voisine de Sainte-Catherine. Il coule d'abord à l'est, reçoit un grand nombre de ruisseaux et de rivières, puis se dirige au sud, et finit par se réunir au Parana pour former le Rio de la Plata. Son cours est rempli de ressifs et de rochers. L'embouchure commune de ces deux fleuves est si large, qu'un vaisseau placé au milieu n'aperçoit point la terre (1).

La troisième grande rivière de l'Amérique méridionale est l'Orenoque, dont les sources ne sont guères plus connues que celles du Nil. Elles n'ont été visitées par aucun Européen, ni par aucun naturel qui ait eu quelque relation avec les Européens. Quelques moines franciscains ont pénétré jusqu'à l'embouchure du Chiguiré, où l'Orenoque est si étroit, que, près de la cataracte des Guaharibes, les naturels y ont jeté un pont fait de liannes tressées; mais la nation des Guaicas, race d'hommes d'une blancheur surprenante, mais très-petits, empêchent d'avancer plus loin vers l'est les voyageurs, qui redoutent leurs flèches empoisonnées. Suivant l'opinion la plus probable, l'Orenoque sort de la pente méridionale de la chaîne des montagnes, qui, sous le quatrième et le cinquième parallèle nord, s'étend de l'est à l'ouest, depuis la Guiane française jusqu'aux Andes de la nouvelle Grenade. Tout ce que l'on rapporte sur le lac dont l'Orenoque tire sa source est fabuleux : c'est en vain que l'on chercherait dans la nature le lac appelé Laguna del Dorado, qui, sur la carte la plus récente d'Arrowsmith, a une longueur de vingt milles, et paraît une mer intérieure. Le petit lac couvert de roseaux, d'où le Pirara, branche du Mao, tire sa source, aurait-il donné lieu à cette fable? Mais ce marécage est situé cinq degrés plus à l'ouest que le canton où l'on peut supposer que se trouvent les sources de l'Orenoque. Ce fleuve n'est long-temps qu'un torrent impétueux, qui, au milieu des forêts, se fraie un chemin au milieu des montagnes, jusqu'à l'instant où, bordé de rivages sans arbres, il coule lentement sur une surface presqu'horizontale. L'Orenoque est du nombre de ces fleuves singuliers qui, après avoir fait beaucoup de détours à l'ouest et à l'est, suivent enfin une direction tellement rétrograde, que leur embouchure se trouve presque dans le même méridien que leur source. Du Chiguiré et du Gehette au Guaviare, l'Orenoque court à l'ouest, comme s'il voulait porter ses eaux au grand Océan. Dans cet espace, il envoie au sud un bras très-remarquable, appelé le Cassiquiare, peu connu en Europe, et qui se réunit au Rio-Negro, ou, comme le nomment les naturels, au Guainia; exemple

(1) *Voyages dans l'Amérique méridionale*, par don Félix de Azara, 3 vol. in-8°, atlas in-4°. Paris, J. G. Dentu; 1809.

unique de l'embranchement de deux grands fleuves. Jusqu'à l'embouchure du Guaviare, l'Orenoque coule le long de la pente méridionale de la montagne de Parimé. La nature du sol et la jonction du Guaviare et de l'Atabapo avec l'Orenoque, le déterminent à se diriger tout d'un coup vers le nord. Par ignorance de la géographie, on a long-temps pris le Guaviare pour la véritable source de l'Orenoque. Les doutes que plusieurs géographes célèbres avaient élevés sur la possibilité de l'union de ce fleuve avec l'Orenoque, sont, on peut le penser, entièrement dissipés par le voyage de M. de Humboldt. Une navigation non interrompue, de 472 milles, sur un singulier réseau de fleuve, l'a conduit du Rio-Negro, par le Cassiquiare, dans l'Orenoque, ou bien des frontières du Brésil, par l'intérieur du continent, jusqu'aux côtes de Caracas. La Condamine avait déjà parlé de cette communication de deux grands fleuves, qui depuis avait été tant contestée. Depuis la rive gauche de l'Orenoque jusque bien au-delà de l'équateur, au 15e degré de latitude australe, s'étend le bassin immense et boisé de la rivière des Amazones; mais à San-Fernando de Atabapo, l'Orenoque, tournant tout-à-coup au nord, perce une partie de la chaîne de montagnes. C'est là que sont situées les grandes cataractes d'Atures et de Maypures; là, le lit du fleuve est rétréci par des masses de rochers gigantesques, et comme partagé en différens réservoirs par des digues naturelles. En pénétrant très-avant dans les terres, il forme dans les rocs des baies très-pittoresques. Depuis l'embouchure de l'Apuré, l'Orenoque, se dirigeant à l'est, sépare jusqu'à l'Océan les forêts impénétrables de la Guyanne, de savanes d'une longueur immense. Il entoure de trois côtés, au sud, à l'ouest et au nord, un groupe de montagnes. Depuis Carichana, où l'Orenoque s'est ouvert un passage par un défilé très-étroit, il est libre de rochers et de tourbillons. Il entre dans l'Océan en formant un delta très-étendu, situé à peu près vis-à-vis l'île de la Trinité. Sa principale embouchure, placée un peu plus au sud-est, semble un lac sans bords (*a*).]

Les autres rivières de l'Amérique méridionale, comparées à celles dont nous avons parlé, sont de peu d'importance. Les principales sont la Madeleine, qui se jette au nord dans la mer des Caraïbes, et le Rio de San-Francisco, qui arrose une grande partie du Brésil. Au sud du Rio de la Plata, on trouve la rivière Mendoza et le Rio de los Sauzes, ou la rivière des Saules; et plus loin, au sud, le Chulclan et le Gallegos. Cette dernière se jette dans l'océan Atlantique, vis-à-vis les îles Malouines ou Falkland. L'Amérique méridionale renferme plusieurs rivières qui ne se rendent pas à la mer : telles sont celles qui se jettent dans le lac de Titicaca. Dans le Tucuman, et au sud-ouest de Buenos-Ayres on voit beaucoup de rivières qui se perdent dans les sables ou dans des lagunes.

(*a*) *Tableaux de la nature*, par M. de Humboldt, t. II, p. 175.

Montagnes. Les montagnes de l'Amérique méridionale forment un des plus importans objets de la géographie naturelle, non-seulement parce qu'elles sont les plus élevées du globe, mais encore parce qu'elles recèlent un grand nombre de volcans qui offrent des scènes également admirables et terribles. [Avant le voyage de M. de Humboldt, la meilleure relation que l'on eût de ces montagnes fameuses était celle des mathématiciens français et espagnols, qui, de 1735 à 1743, séjournèrent dans ces régions pour y mesurer un degré du méridien. Mais La Condamine, dont le voyage renferme les vues les plus belles sur la géologie et la physique générales; Bouguer et Ulloa, n'ayant mesuré quelques-uns de ces colosses qu'approximativement, leurs résultats offrent quelquefois des différences très-considérables. D'ailleurs le génie de La Condamine et le zèle d'Ulloa n'ont pu nous éclairer sur la véritable structure des Andes, parce que la minéralogie n'existait pas encore. C'est à M. de Humboldt que nous avons l'obligation de mieux connaître sous tous leurs rapports ces masses énormes qui parcourent toute la longueur de l'Amérique. La chaîne des Andes s'approche presqu'également des deux pôles. Ses extrémités n'en restent éloignées que de 29 à 30 deg. de latitude. Elle s'étend depuis les îlots placés au sud de la Terre de Feu, ou depuis le cap Horn, jusqu'au mont Saint-Elie, situé sur la côte nord-ouest, c'est-à-dire depuis le 55e deg. 58 minutes de latit. australe, jusqu'au 60e deg. 12 min. de latit. boréale. Elle a 2,500 lieues de long sur 30 à 40 de large en certains endroits. On ne considère ici que la partie comprise dans l'Amérique méridionale.

L'élévation de la Cordillère des Andes est beaucoup plus inégale qu'on ne le croit communément. Il en existe des parties entre le Chimborazo et Loxa, dont la crête n'excède pas la hauteur du Saint-Gothard (2,075 mètres 1,065 toises). Il en existe dans l'hémisphère boréal, dans l'isthme de Panama, qui ne s'élèvent pas à 100 toises; mais la Cordillère atteint une masse et une élévation colossales sous le 17e deg. de latitude australe, dans le Pérou, puis sous l'équateur même, et s'élève à 5 ou 6 mille mètres et au-delà (2,500 à plus de 3,300 toises) de hauteur. En général, la chaîne des Andes peut étonner notre imagination, plus encore par sa masse que par sa hauteur. Au volcan d'Antisana, à 4,505 mètres (2,105 toises) d'élévation, M. de Humboldt a trouvé une plaine qui a douze lieues de circonférence. La hauteur moyenne des hautes Andes, près l'équateur, en faisant abstraction des pics qui s'élancent au-dessus de la crête, est de 3,900 à 4,500 mètres (2,000 à 2,300 toises). Leur largeur est à Quito de 20, et, en quelques parties du Pérou, de 40 à 60 lieues.

La partie des Andes la plus élevée est celle qui se trouve située entre l'équateur et le 1er deg. 45 min. de latitude australe. Ce n'est que dans ce petit espace du globe que l'on trouve des montagnes qui surpassent la hauteur de 5,847 mètres (3,000 toises). Aussi n'y en a-t-il que trois cimes : le

Chimborazo, qui excéderait la hauteur de l'Etna, placé sur le sommet de Canigou, ou celle du Saint-Gothard placé sur la cime du Pic de Ténériffe, le Cayambé et l'Antisana. Les traditions des Indiens de Lican nous apprennent, avec quelque certitude, que la montagne de l'Autel, appelée par les indigènes Capa-Urcu, était jadis plus élevée que le Chimborazo, mais qu'après une éruption continuelle de huit ans, ce volcan s'affaissa. Aussi son sommet ne présente plus dans ses pics inclinés que les traces de la destruction.

Le Chimborazo, comme le Mont-Blanc, forme l'extrémité d'un groupe colossal. Depuis le Chimborazo jusqu'à 120 lieues au sud, aucune cime n'entre dans la neige perpétuelle. La crête des Andes n'y a que 3,100 à 3,500 mètres (16 à 1,800 toises) d'élévation. Depuis le 8e deg. de latitude australe, ou depuis la province de Guamachuco, les cimes neigées deviennent plus fréquentes, sur-tout vers Cuzco et la Paz, où s'élèvent les pics élancés d'Elimani et de Cururana. Au Chili, aucune montagne n'a été mesurée; et, plus au sud, la Cordillère se rapproche si fort de l'Océan, que les îlots escarpés de l'archipel des Huaytecas peuvent être regardés comme un fragment détaché de la chaîne des Andes. Le cône neigé de Cuptana s'y élève encore à 2,900 mètres (1,500 toises); mais plus au sud, vers le cap Pilar, les montagnes granitiques s'abaissent jusqu'à 400 mètres (200 toises), et même jusqu'à de moindres hauteurs. L'élévation des Andes, depuis le Chimborazo jusqu'au nord, n'est pas moins inégale. Depuis 1 deg. 45 min. de latitude australe, jusqu'à 2 deg. de latitude boréale, la Cordillère conserve la hauteur de 5,000 à 5,500 mètres (2,600 à 2,800 toises). La province de Pasto est un des plateaux les plus élevés du globe; c'est le Thibet de l'Amérique. Plus au nord, la Cordillère se divise en trois chaînons : la plus orientale n'a pas de cimes neigées entre les 4e et 10e deg. de latitude; mais à son extrémité boréale, là où elle se détourne à l'est pour former la chaîne des montagnes de Caracas, se trouve le groupe colossal de Sainte-Marthe et de Merida, qui a de 4,700 à 5,500 mètres (2,400 à 2,600 toises) de hauteur. Mais la branche la plus occidentale de la Cordillère des Andes s'abaisse dans l'isthme de Cupique et de Panama, depuis 100 jusqu'à 300 mètres (50 à 150 toises) d'élévation (*a*).]

On a long-temps dépeint, comme absolument plat, le vaste terrain qui, à l'est des Andes, se prolonge en talus vers le Brésil et la Guyanne, et on a cru que les immenses plaines ou llanos, situées au sud de la côte de Caracas, continuent sans interruption jusqu'aux Pampas de Buenos-Ayres et aux Patagons; mais ces llanos sont séparés par des Cordillères, et ne sont pas situés au même niveau. De la Cordillère parallèle au méridien partent trois chaînes primitives parallèles à l'équateur.

Ces chaînes sont : 1° celle de la côte septentrionale, entre 9 et 10 deg.

(*a*) Humboldt, *Tableau physique des régions équatoriales*, p. 117.

de latitude nord. 2° Celle de Parime, ou la chaîne des cataractes de l'Orenoque, depuis 3 jusqu'à 7 deg. de latitude nord. 3° La chaîne de Chiquitos, entre 15 et 20 deg. de latitude sud.

La plus septentrionale, ou celle de la côte de Venezuéla, est la plus élevée, mais la moins large. Elle naît de la chaîne principale, dans l'endroit où, près de l'isthme, celle-ci ne forme plus au nord du Chagre qu'un terrain montagneux de 2 à 300 toises de hauteur. Des rangées de montagnes plus élevées, mais plus irrégulières dans leur agroupement, se dirigent à l'est du Rio-Atrato, sous le nom de Sierra de Abibe, vers la province de Sainte-Marthe. Cette chaîne se resserre à mesure qu'elle s'approche du golfe du Mexique au cap de Vela : elle court ensuite directement à l'est vers la montagne de Paria, ou même vers l'île de la Trinité. Sa plus grande élévation se trouve aux deux montagnes de Sainte-Marthe et de Merida. La première est élevée au-dessus du niveau de la mer d'environ 5,000 varas ou verges d'Espagne, et la seconde de 5,400 varas, ou 2,350 toises. Ces colosses égalent peut-être le Mont-Blanc en hauteur; ils sont perpétuellement couverts de neige, et de leurs flancs se précipitent souvent des torrens de matières bouillantes et sulfureuses. Les pics les plus élevés sont isolés au milieu de montagnes d'une hauteur peu considérable; celle de Merida est dans le voisinage de la plaine de Caracas, qui n'a que 260 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La hauteur générale de la chaîne de la côte est de 600 à 800 toises, à l'exception de quelques sommets plus élevés, mais qui s'abaissent vers l'est. Cependant la hauteur des montagnes secondaires du sud de cette chaîne, composées principalement de pierre calcaire, s'accroît vers l'est de ce continent. La chaîne de la côte est plus escarpée au nord qu'au sud; et dans le Silla de Caracas, au-dessus de Caravelledo, il y a un précipice qui offre le spectacle effrayant d'une hauteur perpendiculaire de 1,300 toises, la partie septentrionale de cette chaîne étant peut-être rompue par le golfe du Mexique.

La seconde chaîne, c'est-à-dire, celle de Parime ou des cataractes de l'Orenoque, est peu connue. On ne croyait pas, il y a 30 ans, qu'il fût possible de la traverser. Elle se sépare des Andes près de Popayan, sous les 3e et 6e deg. de latitude boréale, se dirige de l'ouest à l'est depuis les sources du Guaviare, se porte au nord de cette rivière, où elle forme sous le 7e deg. de lat. les cataractes de Maypuré et d'Aturé, cataractes affreuses qui offrent le seul passage ouvert aujourd'hui pour pénétrer par l'intérieur du continent à la vallée des Amazones. Depuis ce point cette chaîne s'élève et s'élargit beaucoup, ayant entre les sources de plusieurs rivières plus de 120 lieues de large. Plus loin à l'est entre les 68e et 69e deg. de long. à l'ouest de Paris, sa continuation est peu connue. Vers le 69e deg., et le 4e ou 5e deg. de lat. nord, elle se rétrécit beaucoup : elle y forme une chaîne

peu élevée qui divise les eaux; les rivières qui sortent de la pente septentrionale, coulent vers l'Orenoque; celles de la pente méridionale se mêlent aux eaux de l'Amazone. La chaîne s'élargit, et à l'est de l'Essequebo, elle prend une direction sud-est, et va joindre les montagnes granitiques de la Guyanne, où la rivière de Surinam et plusieurs autres prennent leur source. Cette grande Cordillère des cataractes est habitée par un grand nombre de tribus sauvages indomptées, et peu ou point connues en Europe. Nulle part elle ne paraît s'élever aussi haut que la chaîne septentrionale de la côte. La montagne de Duida ou el Cerro de la Esmeralda, n'a pas plus de 1,323 toises au-dessus du niveau de la mer. Située dans une plaine riante, couverte de palmiers et d'ananas, la masse énorme qu'elle présente et les flammes qu'elle jette vers la fin de la saison pluvieuse, la rendent également pittoresque et majestueuse. Vers l'est, la chaîne semble expirer au milieu de roches brisées. On n'y trouve aucune apparence de couches secondaires. Les roches sont de granit, de gneiss, d'un schiste micacé, d'ardoise et de hornblende. Son élévation commune est de 600 toises.

La troisième chaîne de montagnes primitives, ou celle de Chiquitos, n'est connue que par les récits de ceux qui ont traversé le Pampas. Elle réunit, dit-on, les Andes du Pérou et du Chili avec les montagnes du Brésil et du Paraguay, se prolongeant depuis la Paz, Potosi et le Tucuman, par les provinces de Moxos, Chiquitos et Chaco, vers le gouvernement des Mines et celui de Saint-Paul au Brésil. On ajoute que les plus hautes cimes sont entre le 15e et le 20e deg. de lat. australe, et que les eaux se partagent à cette hauteur entre l'Amazone et le Rio de la Plata. Mais il paraît probable qu'il existe dans cet endroit un plateau étendu et peu élevé, dont les extrémités forment un simple escarpement ou une descente d'un terrain plus haut vers un terrain plus bas : en effet, dans la saison des pluies, l'abondance des eaux donne naissance à des lacs temporaires, par lesquels les affluens de la rivière des Amazones communiquent avec ceux du Rio de la Plata.

Entre ces trois Cordillères, sont contenues trois larges et profondes vallées : celle de l'Orenoque, de Rio-Negro, de la rivière des Amazones, et celle des Pampas de Buenos-Ayres. Toutes s'ouvrent vers l'est, mais sont fermées à l'ouest par la haute chaîne des Andes. La vallée du milieu, ou celle des Amazones, est couverte de forêts si impénétrables, que les rivières seules y forment des chemins. Au contraire, celles de l'Orenoque et des Pampas sont des plaines couvertes d'arbres, des savanes qui ne contiennent que quelques palmiers épars. Elles présentent les mêmes chaleurs, le même manque d'eau, que les déserts d'Afrique; quelques-unes sont si unies, que, dans un espace de 800 lieues carrées, souvent on ne trouve pas une inégalité de plus de 8 ou 10 pouces de hauteur. Des parties voisines de

montagnes de 3000 toises de haut, n'ont que 40 à 50 toises d'élévation au-dessus du niveau actuel des eaux. La pente de ces llanos est si douce, les inégalités en sont si peu sensibles, qu'un rien détermine une rivière à couler de tel ou tel côté.

[On vient de voir que les régions équatoriales de l'Amérique méridionale présentent à la fois les cimes les plus élevées et les plaines les plus étendues et les plus basses du monde. La chaîne des Andes est partout déchirée et interrompue par des crevasses qui ressemblent à des filons ouverts et non remplis de substances hétérogènes. S'il y existe des plaines élevées de 2700 à 3000 mètres (14 à 1500 toises), comme dans le royaume de Quito, et plus au nord dans la province de Pasto, elles ne sont pas comparables en étendue à celles de la Nouvelle-Espagne. Ce sont plutôt des vallées longitudinales, limitées par deux branches de la grande Cordillère des Andes. Ces plateaux, tels que ceux de Santa-Fé, de Caxamarca et de la grande plaine de l'Antisana, sont entièrement unis. A l'aspect du sol natal, les personnes qui habitent ces contrées élevées ne se doutent pas de la situation extraordinaire dans laquelle la nature les a placées; cependant tous ces plateaux n'ont pas au-delà de 40 lieues carrées. D'un accès pénible, séparés les uns des autres par des vallées profondes, ils favorisent très-peu le transport des denrées et le commerce intérieur. Couronnant des cimes isolées, ils forment, pour ainsi dire, des îlots au milieu de l'Océan aérien: aussi les peuples qui habitent ces plateaux glacés y restent concentrés; ils craignent de descendre dans les pays voisins, où règne une chaleur étouffante et nuisible aux habitans primitifs des hautes Andes.

Le Pérou et le royaume de Quito offrent des vallées transversales dont la profondeur perpendiculaire est quelquefois de 1400 mètres (700 toises et plus); cependant leur fond reste élevé d'une égale quantité de mètres au-dessus de l'Océan. Leur largeur n'est souvent que de 1200 mètres (500 toises). La pente orientale des Cordillères n'est pas généralement plus douce que l'occidentale. Sous les 3e et 6e deg. de lat. australe, M. de Humboldt a reconnu qu'elle l'était beaucoup moins. M. Haencke a fait la même observation dans la plaine de Cochabamba et dans les montagnes fertiles de Chiquitos. Près de Santa-Fé de Bogota, la pente orientale est si rapide, qu'il est impossible de parvenir aux plaines de Casouare par le Paramo de Chingala. La pente orientale est peu connue, et il est très-facile de confondre les chaînes latérales avec la haute crête qui sépare les immenses plaines du Beni, du Puruz et de l'Ucayal de la vallée étroite du Pérou.

Minéraux. Les régions équatoriales réunissent toutes les roches que l'on a découvertes sur le reste du globe. Le granit soutient la haute charpente des Andes comme les couches secondaires des plaines, mais il est

caché sous des formations postérieures. La haute crête est partout couverte de schiste primitif, de basaltes, de porphyres et de roches vertes. La pierre calcaire, le grès, le charbon de terre s'y trouvent à des hauteurs très-considérables, et leurs couches y sont d'une grosseur prodigieuse. On y voit des coquilles pétrifiées à plus de 3,900 mètres (200 toises) d'élévation. Les grandes masses de soufre dont abonde la Cordillère se trouvent loin des volcans, dans des roches primitives. Les Andes sont riches en toute espèce de métaux; mais la nature y a placé les plus précieux à 3,500 et 4,500 mètres (1800 à 2300 toises de hauteur). Les volcans, dans l'Amérique méridionale, sont presque tous disposés sur une ligne parallèle au méridien. Quelques-uns, et surtout les plus bas, vomissent des laves; d'autres, par exemple ceux de Quito, n'en produisent jamais; mais ils lancent des roches scorifiées, de l'eau, et sur-tout de l'argile mêlée de carbone et de soufre. En passant la haute chaîne des Andes, entre Potosi et Lima, Helm a trouvé que le schiste primitif était la substance dominante, et que dans quelques endroits il était recouvert de couches alluviales de marne, de gypse, de pierre calcaire, de sable, de porphyre brisé, et même de sel gemme. Dans le llano septentrionale de l'Orenoque les roches primitives sont partout recouvertes de pierres calcaires denses, de gypse et de grès. Dans celle de l'Amazone, au contraire, le granit paraît partout au jour. Plus on avance vers l'équateur, et plus devient mince la couche de sable et de grès décomposé qui couvre la croûte primitive du globe. Dans un pays où la végétation est si énormément forte, on voit au milieu des bois des espaces de 4,000 toises carrées de granit, qui est à peine couvert de quelques lichens, et qui ne s'élève pas de deux pouces au-dessus du llano (1). Dans les grès calcaires de la chaîne nord de la côte, M. de Humboldt a trouvé une grande quantité de coquilles de terre et de mer : tout annonçait que cette formation, qu'il n'a pas vue à plus de 8 à 10 lieues de la côte, est très-récente.

Divisions. L'Amérique méridionale est partagée entre les Espagnols qui possèdent la Terre-Ferme, la nouvelle Grenade, la capitainerie générale de Caracas, le Pérou, une partie du pays des Amazones et de la Guyanne, le Chili, le Paraguay, et forment aussi des prétentions sur la Patagonie, la Terre de Feu et les îles Malouines; les Portugais qui possèdent le Brésil, où est aujourd'hui le siége du gouvernement, et qui ont en outre la plus grande partie du pays des Amazones; les Français, à qui appartiennent les deux Guyannes, française et hollandaise; et les indigènes, qui, sur-tout vers le centre et l'extrémité méridionale, ont conservé leur indépendance.

(1) Humboldt, Lettre à M. de la Métherie. — *Journal de physique*, 1801, t. LIII, p. 30. — *Tableau des régions équatoriales*, p. 56.

POSSESSIONS ESPAGNOLES
DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Etendue et limites. — Divisions.

Etendue et limites. Les possessions de l'Espagne dans l'Amérique méridionale, comprennent en longueur l'espace immense qui s'étend depuis la frontière du royaume de Guatimala, par les 10 deg. de latitude boréale, jusqu'au 41e deg. 43 min. de latitude australe, où est situé le fort Maullin, sur les côtes du Chili, vis-à-vis l'extrémité septentrionale de l'île de Chiloe. Ces possessions sont bornées à l'ouest par le grand Océan, au nord par la mer des Caraïbes, au nord-ouest par une partie de l'océan Atlantique. La frontière espagnole est marquée en Guyanne par le cours de quelques rivières; mais en s'éloignant de celle d'Essequebo vers le sud-est, elle est un peu incertaine. Elle passe derrière la limite de la Guyanne française, vers le 62e méridien, et joint la ligne du Brésil; celle-ci court à peu près parallèlement à l'équateur, sous le second deg. de latitude boréale, jusqu'au 69e deg. de longitude, puis va couper perpendiculairement le cours de la rivière des Amazones, s'écarte au sud-ouest jusqu'au 73e deg., où elle court à l'est parallèlement au 19e deg. de latitude australe jusqu'au 66e deg. de longitude; de là elle se dirige avec quelques détours jusqu'au Paraguay, en suit le cours jusqu'au 22e deg., va obliquement aux bords du Parana, qu'elle suit jusqu'au 26e parallèle, se détourne vers l'est, et descend directement au sud du Brésil. Sa longueur est de 1,470 lieues : sa largeur est en quelques endroits de 400 lieues, mais en général elle n'est que de 300. Le territoire du Brésil, dans l'Amérique méridionale, égale à peu près celui qui appartient à l'Espagne, parce que, renfermant la plus grande partie du Maragnon, ce qui lui manque en longueur est compensé par sa grande largeur.

Divisions. Le territoire espagnol est divisé en trois vice-royautés, celle de la Nouvelle Grenade, du Pérou et de Buenos-Ayres, et en deux capitaineries générales, Caracas et le Chili.

Nous allons présenter le tableau de ces possessions, en commençant par celles qui touchent immédiatement à l'Amérique septentrionale. Nous passerons ensuite à celles qui sont plus au sud; et nous finirons par la partie située le long de l'Océan atlantique au midi de l'equateur. Nous exposerons enfin sous un même point de vue ce qui concerne la zoologie et la botanique de ces immenses contrées.

CHAPITRE PREMIER.

VICE-ROYAUTÉ DE LA NOUVELLE-GRENADE.

Etendue. — Provinces. — Histoire. — Gouvernement. — Population. Revenus. — Villes et lieux remarquables. — Commerce. — Climat et saisons. — Géographie naturelle. — Mines. — Curiosités naturelles.

Etendue. Cette vice-royauté s'étend depuis la rivière de Tumbez, sous le 3e deg. 30 min. de latitude australe, et le cours du nouveau Maragnon, sous le 5e deg., qui la séparent du Pérou, jusqu'au 12e degré 30 min. de latitude boréale, où est situé le cap de la Vela, baigné par la mer des Caraïbes qui la borne au nord, et jusqu'au 10e deg. de latitude boréale, où est la limite du royaume de Guatimala; ce qui fait une longueur de 16 degrés, ou 960 milles. Sa largeur moyenne, depuis les côtes du grand Océan, par le 83e degré, jusqu'aux limites de la capitainerie générale de Caracas et aux frontières occidentales du Bresil, par le 69e degré de longit. à l'ouest de Paris, est de 500 milles. Cette vice-royauté, érigée d abord en 1718, puis supprimée, fut finalement établie en 1740. On lui donne quelquefois le nom de vice-royauté de Santa-Fé, du nom de sa capitale.

Provinces. La vice-royauté de la Nouvelle-Grenade est divisée en vingt-quatre provinces, dont les principales sont la Terre-Ferme, qui comprend la Terre-Ferme ou Panama, Veragua et Darieu, toutes trois dans l'isthme; Choco, Sainte-Marthe, Carthagène, Santa-Fé, Antioquia, Popayan, Quito, Guayaquil, Cuença, Riobamba, Loja, etc.

Histoire. La Terre-Ferme fut découverte par Christophe Colon, dans son quatrième voyage. La Nouvelle-Grenade était habitée par un peuple qui avait fait, dans la civilisation, d'aussi grands progrès que les Mexicains et les Péruviens, et qui se défendit avec beaucoup de courage et de résolution. Les Espagnols le conquirent en 1536, guidés par Benalcazar et Guesalda, qui s'étaient emparés, en 1533, du royaume de Quito, état jadis indépendant, mais sur lequel les Incas du Pérou avaient, peu de temps auparavant, étendu leur domination.

Gouvernement. On établit une audience royale à Santa-Fé en 1547. Elle était présidée par un gouverneur général, qui, en 1718, fut remplacé par un vice-roi. Il y a aussi une audience royale à Quito, ainsi qu'un gouverneur subordonné au vice-roi.

Population. Il est difficile d'évaluer avec précision le nombre des habitans, on peut croire cependant qu'il est à peu près d'un million.

Revenus. On manque de données certaines pour déterminer la somme que le gouvernement espagnol tire de cette vice-royauté. Le produit des

mines se monte à 2,992,000 piastres. L'or fournit la plus grande partie de cette somme. On en retire annuellement 22,000 marcs du lavage des terres; la quantité d'argent que l'on extrait des mines est très-peu considérable.

Villes. Santa-Fé-de-Bogota, résidence du vice-roi, a un siége archiépiscopal, une audience et une université. Quoique située sous le quatrième parallèle nord, cette ville étant à 1,365 toises au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une température perpétuelle de printemps. Elle est dans une plaine où l'on cultive le froment d'Europe et le sésame de l'Asie. L'air y est agréable et sain ; il y a des mines dans les environs.

Quito a un siége épiscopal, et des manufactures de coton, de laine et de lin. Le ciel y est triste et nébuleux, et le froid assez âpre : les montagnes voisines offrent peu de verdure. Le 4 février 1797, un affreux tremblement de terre bouleversa la province de Quito, et tua dans un seul instant 40,000 hommes. Il a tellement changé la température de l'air, que le thermomètre y est ordinairement à 4 deg. au-dessus de 0, et ne s'y élève que rarement à 16 ou 17; tandis que Bouguer le voyait constamment à 15 ou 16, et depuis ce temps les tremblemens de terre y sont presque continuels. Malgré ces horreurs et ces dangers dont la nature les a environnés, les habitans de Quito sont gais, vifs, aimables. Leur ville ne respire que la volupté et le luxe, et nulle part peut-être il ne règne un goût plus décidé et plus général de se divertir. Sa population est de 50,000 ames; hauteur au-dessus de la mer, 1,480 toises. Cette ville est dominée par le Pichincha, volcan enflammé qui cause des ravages affreux.

Lieux remarquables. Dans l'isthme qui unit les deux parties de l'Amérique, *Saint-Jacques de Veraga*, capitale de la province de ce nom, petite ville dans une jolie situation. Les habitans filent du coton et le teignent en pourpre avec le suc d'un coquillage que l'on trouve sur les côtes du grand Océan. *Porto-Belo*, sur la côte septentrionale de l'isthme, a un bon et grand port. Colon découvrit ce lieu en 1504. On y transportait de Panama, à dos de mulets, toutes les richesses du Pérou et du Chili qui passaient en Espagne. Chaque année, à l'arrivée des galions, il s'y tenait une foire qui durait six semaines. Le commerce de cette ville est déchu depuis qu'on a abondonné le système des galions et des foires annuelles. *Panama*, sur la mer du Sud, à l'extrémité du golfe et de l'isthme auquel elle donne son nom, jadis belle et riche ville, avec une audience et un évêché. Il s'y faisait un gros commerce ; elle est aujourd'hui bien déchue. Les trois provinces de l'isthme ont un climat très-humide, chaud et malsain : il y pleut pendant près de neuf mois de suite. Le sol y est montueux; on y trouve des plaines fertiles; la végétation y est partout d'une force surprenante. Les rivières y sont nombreuses et charrient de l'or. Mais cette région est mal cultivée, et peu habitée. L'isthme de Panama n'a que 8 lieues de large dans l'endroit le plus étroit.

Dans les provinces situées le long de la mer des Caraïbes : Carthagène a un siége épiscopal et une université. Son port, sûr et profond, est placé sur le bord d'une vaste baie, et défendu par plusieurs forts. Les Anglais, commandés par l'amiral Vernon, ayant tenté de s'en emparer en 1741, furent obligés de se retirer. Sa population est de 5,000 ames; elle est la capitale de la province du même nom, pays chaud et humide, couvert de montagnes et de bois, mais très-fertile en toutes sortes de productions. Sainte-Marthe, ville bien déchue, est dans un lieu fort sain, a un port sûr, spacieux et bien défendu. La province de Ste.-Marthe est très-fertile, a des mines d'or et d'argent, des salines abondantes, ainsi que des fabriques de coton et de vaisselle de terre. Rio de la Hacha, sur le bord de la mer dans un terrain fertile, était riche autrefois par la pêche des perles.

Dans la partie qui est baignée par le grand Océan et dans les provinces de l'intérieur : Guayaquil, port sur la mer du Sud, sert d'entrepôt au commerce de Panama et de Lima. Il y a des chantiers pour la construction des vaisseaux. On y compte environ 18,000 ames. Son territoire abonde en cacao ; il est très-fertile, mais chaud, malsain et rempli de forêts qui couvrent des montagnes escarpées, d'où s'échappent des torrens et des rivières. Popayan, évêché, capitale du district de ce nom, dans une situation très-pittoresque sur la rivière Cauca, au pied des volcans de Suroce et de Sotara, couverts de neige. Le climat y est délicieux. Les principales mines d'or de la Terre-Ferme se trouvent dans les environs. La plupart des habitans sont mulâtres. La ville est très-commerçante: pop., 20,000. Pasto, petite ville située au pied d'un volcan terrible et entourée de forêts épaisses, placées entre des marais où les mules enfoncent à mi-corps: il faut pour arriver à Pasto passer des ravins si profonds et si étroits, que l'on croit entrer dans les galeries d'une mine. Toute la province de Pasto est un plateau gelé, presque au-dessus du point où la végétation peut durer, et entouré de volcans et de soufrières qui dégagent continuellement des tourbillons de fumée. Les malheureux habitans de ces déserts n'ont d'autre aliment que les patates, et si elles leur manquent, ils vont dans les montagnes manger le tronc d'un petit arbre nommé Achupalla; mais ce même arbre étant l'aliment de l'ours des Andes, celui-ci leur dispute souvent la seule nourriture que leur présentent ces régions élevées.

La partie intérieure du royaume de Quito est située sur le plateau de la chaîne des Andes, élevé de 1,460 toises au-dessus du niveau de la mer, hauteur qui donne à ce pays situé sous la ligne une température très-douce et même froide en certains lieux; mais ce plateau est exposé à de fréquens tremblemens de terre. Lorsqu'ils arrivent, souvent la terre s'ouvre partout et vomit d'immenses torrens d'eau qui causent de grands ravages.

On remarque dans cette partie du royaume de Quito, Riobamba, ville située dans un climat très-froid, fut presqu'entièrement détruite par le

tremblement de terre de 1797, ainsi que Lactacunga et Hambato. En allant au sud, Cuença jouit d'un climat assez tempéré. Le pays d'alentour est très-fertile. On y trouve les productions de l'Europe et celles de la zone torride; elle a des raffineries de sucre, et fabrique des toiles de coton : population, 26,000. Elle n'a pas souffert des ravages du tremblement de terre de 1797. Loja : il y a des fabriques. On y fait un assez bon commerce; les forêts des environs sont remplies de quinquina.

Les chefs-lieux des autres provinces sont peu remarquables. La province de *Jaen de Bracamoros*, qui est la plus méridionale, fut conquise par les ordres de Pizarre vers l'an 1540. On y trouve un peu d'or dans les montagnes; les plaines produisent du coton, du tabac et de très-bon cacao. Elle est traversée par le Tunguragua, ou nouveau Maragnon. La province de *Macas* doit à sa position sur la pente orientale des Andes les singularités de sa température. Quoiqu'elle ne soit éloignée que de deux degrés au sud de l'équateur, l'hiver y commence en avril, et y dure jusqu'en septembre, époque du printemps sur le plateau. Le climat y est chaud et humide : la principale production est le tabac; il y a aussi du sucre et du coton. *San-Juan de los Llanos* est la capitale d'une province du même nom, dont l'étendue est immense, et ne présente guère que des plaines arides et sablonneuses : elle est en partie habitée par des Indiens indépendans.

Commerce. Cette vice-royauté a beaucoup souffert de la suppression des galions, et n'a pas encore joui des avantages que lui garantissait la cédule qui établissait la liberté du commerce. Cependant, sans parler de l'or qui y est extrêmement abondant, ses productions sont riches et variées. Le cacao de Guayaquil est très-estimé : on a même essayé dans les environs de cette ville des plantations de cafier qui ont très-bien réussi. Le coton et le tabac de cette vice-royauté sont excellens. On y récolte beaucoup de sucre; et, ce qui paraît surprenant, c'est que la plus grande quantité est produite non dans les plaines sur les bords de la rivière de la Madeleine, mais sur la pente des Cordillères, dans une vallée, sur le chemin de Santa-Fé à Honda, où, suivant les mesures barométriques de M. de Humboldt, le terrain a depuis 600 jusqu'à 1,050 toises au-dessus du niveau de la mer. On y fait de l'encre avec le suc exprimé du fruit de l'Uvila (*cestrum tinctorium*); et il y existe un ordre de la cour, qui enjoint aux vice-rois de n'employer pour les pièces officielles que ce bleu d'Uvilla, parce qu'il est plus indestructible que la meilleure encre de l'Europe. Le commerce est en général peu actif dans l'intérieur du pays, où l'état physique s'oppose à la facilité des communications. Il y a quelques manufactures dans les villes de l'intérieur. Le commerce interlope se fait principalement à Guayaquil, sur le grand Océan; à Sainte-Marthe, et dans les autres ports, sur la mer des Antilles, et par le Rio-

Atrato. On estime que par ce dernier débouché il s'exporte plus de 3,700 marcs d'or en fraude. Dans l'intérieur de la province du Choco, le petit ravin de la Raspadura unit les sources voisines du Rio de Noanama, appelé aussi Rio-San-Juan, et de la petite rivière de Quito. Cette dernière, réunie à deux autres, forme le Rio-Atrato, qui se jette dans la mer des Antilles; tandis que le Rio-San-Juan tombe dans le grand Océan. Un moine très-actif, curé du village de Novita, a fait creuser par ses paroissiens un petit canal dans le ravin de la Raspadura. Au moyen de ce canal, navigable lorsque les pluies sont abondantes, des canots chargés de cacao sont venus d'une mer à l'autre. Ce petit canal, qui existe depuis 1788, réunit sur les côtes des deux Océans deux points éloignés l'un de l'autre de 75 lieues.

On trouve aussi dans ces provinces des bois très-précieux et des drogues, telles que le quinquina et l'ipécacuanha, extrêmement utiles en médecine.

Climat. Cette vice-royauté offre une grande diversité dans la température. Tempéré, et même froid et glacé, mais très-sain sur les plateaux élevés, l'air est brûlant, étouffé, pestilentiel sur les bords de la mer et dans quelques vallées profondes de l'intérieur. Les pluies y sont continuelles pendant l'hiver, qui est déterminé par la position des lieux au nord ou au sud de l'équateur. Quelques endroits y jouissent d'un printemps perpétuel. La crête des Andes est souvent enveloppée de brouillards épais.

Géographie naturelle. Les deux rivières de la Madeleine et de Cauca, dont le cours est parallèle au méridien, ont leur source et leur embouchure dans cette vice-royauté. Elles coulent chacune au fond d'une vallée profonde des Andes, et se réunissent sous le 9e deg. de latitude boréale: elles sont très-considérables dès leur origine. Le cours du Cauca est embarrassé par des rochers et des rapides; mais les Indiens les franchissent en canots. La Madeleine est navigable jusqu'à Honda, d'où l'on ne parvient à Santa-Fé que par des chemins affreux, à travers des forêts de chênes, de mélastomes et de quinquinas. Les différentes espèces de ce genre s'élèvent à d'assez grandes hauteurs au-dessus du niveau de la mer: elles se prolongent dans la Cordillère des Andes sur plus de 700 lieues de long. On les suit depuis le Potosi et la Plata, sous le 20e deg. de latitude australe, jusqu'aux montagnes neigées de Sainte-Marthe, sous le 11e deg. de latitude boréale. Toute la pente orientale des Andes au sud de Huanuco, près des mines de Tipuani, dans le Pérou, est une forêt non interrompue de quinquinas: cet arbre ne se porte pas plus loin à l'est; car on n'en a pas découvert jusqu'à ce jour dans les montagnes du Brésil, quoique la Cordillère de Chiquitos paraisse se lier avec les Andes du Pérou. Le quinquina paraît manquer entièrement dans tout le haut plateau de Riobamba et de Quito, comme aussi

dans celui de Pasto jusqu'à Almaguer. Les grandes catastrophes volcaniques auxquelles ce pays est fréquemment exposé, y ont peut-être diminué le nombre des espèces. En général, M. de Humboldt a observé que la végétation y est moins variée que dans d'autres régions également élevées au-dessus de l'Océan. On trouve dans les Andes de Quindiu et dans les forêts tempérées de l'Oxa, des cyprès, des sapins et des genevriers. Des pyramides neigées s'y élèvent au milieu de styrax, de passiflores en arbres, de bambusas et de palmiers à cire. La minéralogie se rattache à ce qui a été dit des Andes en général : on voit dans la vallée de Bogota des couches de charbon de terre à 1,280 toises de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan.

Montagnes et volcans. La vice-royauté de Santa-Fé contient les montagnes les plus élevées du globe et les volcans les plus nombreux sur une étendue égale de terrain, prise dans toute autre partie de la terre. C'est surtout dans la province de Quito que ces colosses, dont la plupart sont enflammés, élèvent leurs cimes couvertes de neige. Le Chimborazo a 3,267 toises de hauteur, le Pichincha 2,477, l'Antisana 2,773, le Cotopaxi 2,952, le Cayambé 3,055, le Tunguragna 2,531. Le Cotopaxi forme, avec le Tunguragua et le Sangay, les volcans les plus actifs de cette province, dont une partie a été bouleversée par la grande catastrophe de 1797. A cette époque, le Tunguragua baissa. La Condamine lui avait trouvé 2,620 toises de haut. Le volcan de Cargueirazo, adossé au Chimborazo, s'affaisa par un écroulement le 19 juillet 1698. Il était plus élevé que le Cotopaxi, et ne présente plus que les débris de son ancienne grandeur. Le cratère du Pichincha a 751 toises de diamètre, celui du Cotopaxi en a près de 478; tandis que le Vésuve n'en a que 312. Lors de l'éruption du Cotopaxi, en 1803, M. de Humboldt était à Guayaquil. Il entendit les mugissemens souterrains du volcan, semblables aux décharges répétées d'une batterie. La bouche de ce volcan était alors à 42 lieues marines de distance. En 1744, le mugissement se fit entendre à Honda et à Monpox, villes situées dans un éloignement de 220 lieues. En 1738, les flammes montèrent, suivant la mesure de La Condamine, à plus de 461 toises au-dessus du sommet de la montagne. C'est pendant ces explosions, que ce volcan, comme d'autres de la province de Quito, vomit d'immenses quantités d'eaux douces hydro-sulfureuses, de l'argile mêlée de soufre, et des poissons à peine défigurés par la chaleur, et qui forment une nouvelle espèce du genre Pimelodus. Le Pichincha dont le cratère était éteint du temps de La Condamine, est aujourd'hui embrasé, et menace sans cesse la ville de Quito. L'explosion de 1803 fut précédée d'un phénomène effrayant, celui de la fonte subite des neiges qui couvrent la montagne. Depuis vingt ans aucune fumée, aucune vapeur visible n'était sortie du cratère, et dans une seule nuit, le feu souterrain

devint si actif, qu'au soleil levant les parois extérieures du cône, élevées sans doute à une température très-considérable, se montrèrent à nu, et sous la couleur noire qui est propre aux scories vitrifiées.

Mines et minéraux. Le royaume de la Nouvelle-Grenade produit annuellement, ainsi qu'on l'a vu plus haut, 22 mille marcs d'or, et une quantité peu considérable d'argent. On frappe dans les monnaies de Santa-Fé et de Popayan pour 2,100,000 piastres d'or, ou 18,300 marcs. L'exportation de ce métal en lingots et en objets d'orfévrerie se monte à 400 mille piastres.

Tout l'or que fournit la Nouvelle-Grenade est le produit des lavages établis dans des terrains de rapport. On connaît des filons d'or dans les montagnes de Guamoco et d'Antioquia; mais leur exploitation est presqu'entièrement négligée. Les plus grandes richesses en or de lavage sont déposées à l'ouest de la Cordillère centrale, dans les provinces d'Antioquia et du Choco, dans la vallée du Rio-Cauca, et sur les côtes du grand Océan, dans le district de Barbacoas. Il est très-remarquable que le platine ne se trouve guère dans la vallée de Cauca, ou à l'est de la branche occidentale des Andes, mais uniquement dans le Choco et à Barbacoas, à l'ouest des montagnes de grès qui s'élèvent sur la rive occidentale du Cauca. La province d'Antioquia, où l'on ne peut entrer qu'à pied, ou porté à dos d'homme, présente des filons d'or, qui ne sont pas travaillés, faute de bras. Le morceau d'or le plus grand qui ait été trouvé au Choco, pesait 25 livres. Tout l'or est ramassé par des nègres esclaves. Le Choco seul pourrait produire plus de 20 mille marcs d'or de lavage, si, en peuplant cette région, une des plus fertiles du nouveau continent, le gouvernement fixait son attention sur les progrès de l'agriculture. Le pays le plus riche en or est celui où la disette se fait continuellement sentir. Habité par de malheureux esclaves africains, ou par des Indiens qui gémissent sous le despotisme des corrégidors, le Choco est resté ce qu'il était il y a trois siècles, une forêt épaisse, sans traces de culture, sans pâturages, sans chemins. Le prix des denrées y est si exorbitant, qu'un baril de farine des États-Unis y vaut 64 à 90 piastres. La nourriture d'un muletier coûte une piastre ou une piastre et demie par jour; le prix d'un quintal de fer s'élève, en temps de paix, à 40 piastres. Cette cherté ne doit pas être attribuée à l'accumulation des signes représentatifs, qui est très-petite, mais à l'énorme difficulté du transport, et à cet état malheureux de choses dans lequel la population entière consomme sans produire. Le royaume de la Nouvelle-Grenade a des filons d'argent extrêmement riches, mais peu exploités, ainsi que des mines de cuivre et de plomb : on y trouve aussi des émeraudes. Cette gemme était connue du temps des Incas : on en découvre encore dans les tombeaux, qui sont taillées en forme cylindrique, conique ou sphérique, et percées avec

une grande précision. La mine d'émeraude la plus riche est celle de Muzo, dans la province de Tunja. On connaît aussi du mercure sulfuré, ou cinabre, dans la province d'Antioquia, à l'est du Rio-Cauca; dans la montagne de Quindiu, au passage de la Cordillère australe; enfin près de Cuença, dans le royaume de Quito. Le mercure se trouve ici dans une formation de grès quartzeux, qui a 720 toises d'épaisseur, et qui renferme du bois fossile et de l'asphalte.

Curiosités naturelles. Le Saut de Tequendama, situé dans les environs de Santa-Fé-de-Bogota, n'est point, comme on le croit dans le pays, le plus haut du globe; la rivière de Funzha ne se précipite pas, comme le dit Bouguer, dans un gouffre de 250 à 300 toises de profondeur; mais il existe à peine une cascade qui à une hauteur si considérable réunisse une aussi grande masse d'eau. La rivière, qui, un peu au-dessus du saut, conserve une largeur de 20 toises, ce qui est la moitié de la largeur de la Seine à Paris, entre le Louvre et le Palais des Arts, se rétrécit beaucoup près de la cascade même où la crevasse, qui paraît formée par un tremblement de terre, n'a que 10 ou 12 mètres d'ouverture. A l'époque des grandes sécheresses, le volume d'eau qui en deux bouts se précipite à une profondeur de 85 toises, présente encore un profil de 45 toises carrées. On a placé au-dessous de la cascade la figure de deux hommes, pour servir d'échelle à la mesure totale du saut. Lorsque l'on en approche, l'œil est ébloui par une clarté subite, due aux vapeurs blanches qu'élèvent sans cesse les rejaillissemens de l'eau précipitée sur les rochers avec un fracas épouvantable. Le sommet de la montagne qui environne la chute est couronné d'arbres majestueux et orné des fleurs les plus belles. On doit aussi faire mention des ponts naturels de la vallée d'Icononzo, si bien décrits par M. de Humboldt. L'arche supérieure, située à 50 toises au-dessus du niveau du torrent, a 42 pieds et demi de long sur 36 de large. Son épaisseur au centre est de 6 pieds et demi. Les Indiens ont formé sur l'escarpement de la montagne, pour la sûreté des voyageurs, d'ailleurs très-rares dans ce pays désert, une petite balustrade de roseaux qui se prolonge vers le chemin par lequel on va au pont supérieur. Dix toises au-dessous de celui-ci on en trouve un autre. Trois énormes masses de rochers sont tombées de manière à se soutenir mutuellement; celle du milieu forme la clef de la voûte. Au milieu de ce pont est un trou de 24 pieds carrés par lequel on voit le fond de l'abîme (*a*).]

(*a*) Humboldt, *Vues pittoresques des Cordillères.*—Lettre à M. de La Métherie. —Pinkerton's *Modern geography*, t. III, 2e édit. p. 614 et 643. London, in-4°, 3 vol., 1807.

CHAPITRE II.

CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE CARACAS.

Etendue. — Histoire. — Gouvernement. — Population. — Etat militaire. — Revenus. — Mœurs et usages. — Villes et lieux remarquables. — Productions, commerce. — Climat et saisons. — Géographie naturelle. — Guiane espagnole.

Etendue. [La capitainerie générale de Caracas, formée de la partie orientale de la Terre-Ferme d'Amérique, comprend les gouvernemens de Venezuela au centre, Varinas dans l'intérieur, Macaraïbo à l'ouest, Cumana à l'est, la Guiane au sud, et l'île de la Marguerite au nord-est. La mer borne ce pays au nord depuis le 75e degré de longit. à l'ouest de Paris, jusqu'au 62e : c'est l'espace compris entre le cap de la Vela et la pointe de Megilones ou de Paria ; il a encore la mer pour limites à l'est, depuis le 12e deg. de lat. nord, jusqu'au 8e, et la Guiane française ; au sud la partie du Brésil située le long de la rivière des Amazones, et à l'ouest le royaume de Santa-Fé.

Histoire. Cette partie de la Terre-Ferme fut découverte par Christophe Colon, dans son troisième voyage en 1498. Le dessein de ce hardi navigateur était d'aller jusque sous l'équateur ; les calmes l'en empêchèrent, et les courans le portèrent à l'embouchure de l'Orenoque, connue sous le nom de Bouche du Dragon, située entre l'île de la Trinité et la Terre-Ferme. Ce fut à l'aspect de ce lieu que Colon fut convaincu, pour la première fois, de l'existence du continent de l'Amérique. « Une quantité si prodigieuse d'eau douce, ainsi raisonnait ce grand homme qui connaissait parfaitement la nature, n'a pu être rassemblée que par un fleuve d'un cours très-prolongé ; la terre qui donne cette eau doit être un continent et non pas une île. » Cependant comme il ignorait la ressemblance qu'ont entre elles toutes les productions de la zone torride, il pensait que ce nouveau continent était la prolongation de la côte orientale de l'Asie. Lopez de Gomara soutient que Colon reconnut toute la côte jusqu'au cap de la Vela ; mais Oviedo, dont le témoignage est plus sûr, dit que Colon ne côtoya la Terre-Ferme que jusqu'à la pointe d'Araya, au sud de la Marguerite, d'où il fit voile pour Saint-Domingue. Fernando Colon, fils de l'amiral, dit aussi que son père, après avoir reconnu le golfe de Paria, cingla vers Saint-Domingue. La découverte fut suivie par Ojeda et Americo Vespuce : des navires marchands vinrent trafiquer à cette côte ; quelques Indiens attaquèrent les Européens, le gouvernement espagnol permit de rendre esclaves les naturels qui empê-

cheraient ou retarderaient la conquête. Il en résulta un brigandage infame, auquel on mit enfin un terme. On établit des missions sur certains points de la côte; plusieurs missionnaires furent victimes de la scélératesse de quelques-uns de leurs compatriotes envers les Indiens. On envoya une expédition militaire pour soumettre le pays et punir les criminels. Tout commençait à se pacifier, lorsque Charles V donna la propriété de la province de Venezuela aux Welzers, riches commerçans d'Augsbourg. Leurs agens se conduisirent avec tant de férocité, qu'ils furent dépossédés; et cette partie des possessions espagnoles fut soumise au même régime que les autres.

Gouvernement. Le capitaine général est gouverneur et président de l'audience et de tous les tribunaux, excepté de ceux qui connaissent des deniers royaux et du commerce. L'audience royale fut établie en 1786. L'intendant des finances est, en tout, indépendant des autres autorités.

Population. Ce pays, d'une fertilité extrême et d'une très-vaste étendue, est très-médiocrement peuplé. On en peut juger par le tableau suivant.

Province de Venezuela, y compris Varinas. . .	500,000 habitans.
Cumana	80,000
Macaraïbo.	100,000
Guiane espagnole.	34,000
Ile de la Marguerite.	14,000
TOTAL.	728,000

Les blancs entrent dans cette population pour deux dixièmes, les esclaves pour trois, les affranchis ou descendans d'affranchis pour quatre, et les Indiens pour le reste. On dirait, par le nombre relatif d'Espagnols répandus dans la capitainerie générale de Caracas, qu'il se fait d'Espagne une émigration considérable; mais personne n'a la faculté de s'embarquer pour l'Amérique espagnole sans une permission du roi, qui ne s'accorde jamais que pour des affaires de commerce bien constatées, et pour un temps dont la durée ne s'étend pas au-delà de deux années. D'ailleurs la plupart des Espagnols qui quittent la mère patrie, entraînés par la passion nationale pour les mines, vont au Mexique et au Pérou; ils dédaignent les provinces de Caracas, car elles n'offrent à des gens qui veulent trouver l'or en nature, que les productions lentes, périodiques et variées d'une terre qui demande du travail et de la patience. Si l'on en excepte les employés que le gouvernement envoie dans les provinces de Caracas, et peut-être même en les y comprenant, il ne va pas directement de la métropole, pour résider dans ces contrées, cent personnes par an. Il est vrai qu'une bien moins grande quantité retourne en Europe; les créoles se rappellent à peine que l'Espagne est leur mère patrie. L'idée qu'ils en ont est bien loin de leur inspirer celle de s'en rapprocher. Ils estiment qu'ils n'y a point de meilleur pays que le leur. Cette opinion leur donne une

espèce d'orgueil d'être nés sur le sol de l'Amérique, et rend inaltérable leur attachement pour leur pays. Les étrangers éprouvent tant de difficultés pour passer dans les colonies espagnoles, et lorsqu'ils s'y établissent ils essuient tant de désagrémens, qu'ils y sont peu nombreux.

Etat militaire. La force armée consiste en 6,558 hommes de troupes, y compris l'artillerie et les milices. Les côtes sont défendues par quelques forts, mais ils sont très-éloignés les uns des autres.

Revenus. La totalité des impôts et des droits s'élève à peu près à 1,200,000 piastres; mais cette somme suffit rarement pour payer les dépenses.

Mœurs et usages. Les créoles de la Terre-Ferme ont l'esprit vif, pénétrant, et susceptible d'application. Les jeunes gens cherchent à s'instruire. Le costume national y fait chaque jour place au costume français; mais l'on y a encore le respect le plus aveugle pour l'étiquette. L'Espagnol américain est très-processif; il n'y a pas au monde de pays où l'on plaide autant que dans les Colonies espagnoles.

Villes et lieux remarquables. Caracas, capitale, résidence du gouverneur général, de l'audience, de l'intendance, du consulat et de l'archevêque de Venezuela. Cette ville, située à 10 deg. 31 min. de lat. boréale, et à 69 deg. 3 minutes de longitude à l'ouest de Paris, fut fondée en 1567, et bâtie dans une vallée entre les montagnes de la grande chaîne qui côtoye la mer, et sur un terrain très-inégal. Elle est baignée par quatre petites rivières. La température de cette ville ne répond pas du tout à sa latitude. On y jouit d'un printemps presque continuel. Elle doit cet avantage à son élévation, qui est de 460 toises au-dessus du niveau de la mer. Les rues sont bien alignées, larges d'environ 20 pieds et pavées. On y compte trois places publiques; les maisons sont bien bâties: 41,000 habitans. Caracas a pour port la Goayre qui en est à 5 lieues. La mer y est houleuse et incommode, et l'air très-chaud et insalubre.

Porto Cavello. Ville sur le bord de la mer, au milieu de marais qui en rendent l'air malsain. *Valencia*, dans une situation très-agréable, à une demi-lieue d'un lac, et au milieu d'une plaine fertile et salubre. Cette ville est bien bâtie et assez florissante. *Coro*, ancienne capitale près de la mer, dans une plaine aride, sablonneuse et non arrosée. *Cumana*, chef-lieu d'un gouvernement particulier, bâtie en 1520 à un quart de lieue de la mer sur un terrain sablonneux et aride. L'air y est sain, quoique le climat y soit brûlant. Les maisons y sont basses et peu solidement bâties, à cause de la fréquence des tremblemens de terre: population, 24000. Nouvelle-Barcelone. Dans une plaine sur la rive gauche et à une lieue de l'embouchure du Neveri, ville très-sale, au milieu d'un pays inculte, mais dont le sol est excellent. Les gens de couleur forment la moitié de la population. Il s'y fait un grand commerce interlope. *Mucaraïbo*, sur la rive gauche

à lac de même nom et à 6 lieues de la mer, chef-lieu de gouvernement. Cette ville est bâtie dans un terrain sablonneux. L'air y est excessivement chaux, le séjour n'en est cependant pas malsain. Ses habitans sont en général bons marins et bons soldats. Ceux qui ne suivent pas la carrière de la mer, s'occupent de l'éducation des bestiaux, dont son territoire est couvert. *Mérida*, évêché, petite ville dont les habitans sont très-actifs et très-industrieux. Son territoire est le mieux cultivé et le plus productif de la province. *Varinas*, chef-lieu d'un gouvernement, détaché en 1787 de celui de Macaraïbo. On récolte dans ses environs le tabac le plus renommé. On y fait aussi un commerce considérable en productions des tropiques, en bestiaux et en mulets : population 10,000.

Productions, commerce. Les vallées sont les parties les plus productives de la Terre-Ferme, parce que c'est là que la chaleur et l'humidité sont plus également combinées qu'ailleurs. Les plaines, trop exposées à l'ardeur du soleil, ne donnent que des pâturages où l'on élève des bœufs, des mulets, des chevaux. La culture devrait être très-florissante dans ces provinces où il n'existe pas de mines, mais on n'y voit que des plantations de peu d'importance. Le cacao qu'elles produisent est, après celui de Soconusco, dans le royaume de Guatimala, le plus estimé dans le commerce. Les plantations en cacao sont toutes au nord de la chaîne des montagnes qui côtoye la mer : dans l'intérieur on ne cultive que depuis 1774 l'indigo, qui est de très-bonne qualité. Ce fut à la même époque que l'on s'adonna aussi à la culture du coton. En 1784 on songea à cultiver le café comme objet de commerce ; jusqu'à présent les plantations sont tenues avec négligence, et on récolte ce fruit avec peu de soin. Le sucre ne joue encore à la Terre-Ferme qu'un rôle secondaire ; on en exporte très-peu. Il y a cependant un assez grand nombre de sucreries, mais tous leurs produits se consomment dans le pays, car les Espagnols, et surtout ceux de la Terre-Ferme, aiment passionnément les confitures et tout ce qui admet du sucre dans sa composition. Le tabac de la Terre-Ferme est excellent, mais sa culture est entravée. Le commerce de la Terre-Ferme a subi les mêmes variations que celui des autres colonies espagnoles. La contrebande que fesaient les Hollandais établis à l'île de Curaçao, engagea le gouvernement espagnol à créer en 1728 la compagnie de Guipuscoa, qui avait le privilége d'envoyer des navires à la Terre-Ferme, et devait en faire croiser quelques-uns le long des côtes pour empêcher le commerce interlope. Cette compagnie, après avoir subi plusieurs modifications, fut supprimée en 1778, et l'on rendit la liberté au commerce. Outre les denrées dont on vient de parler, et que la Terre-Ferme fournit à l'Europe et à d'autres parties de l'Amérique, elle approvisionne de mulets la plus grande partie des Antilles ; c'est un objet de commerce qui s'élève à 250,000 piastres par an. La contrebande y est toujours très-active.

Climat et saisons. On jouit, dans plusieurs endroits, de la fraîcheur d'un printemps continuel, et dans d'autres l'influence de la latitude se fait pleinement sentir. L'hiver et l'été, c'est-à-dire les pluies et la sécheresse se partagent l'année entière ; les premières commencent en novembre et finissent en avril. Pendant les six autres mois les pluies sont moins fréquentes, quelquefois même rares. Les orages se font moins souvent sentir depuis 1792, qu'avant cette époque. On éprouve quelquefois des tremblemens de terre assez désastreux.

Géographie naturelle. L'espace occupé par le chaînon des Andes qui se prolonge le long de la côte, a de 10 à 20 lieues de largeur. Le peu de hauteur des montagnes les rend presque toutes susceptibles d'être cultivées et habitées; celles qui se refusent au travail et à la demeure de l'homme, sont le Picacho oriental, près de Caracas, dont la hauteur est de 1278 toises au-dessus du niveau de la mer, et le Tumequia, dans les missions, qui a 955 toises d'élévation.

On avait découvert quelques mines d'or dans les provinces de Caracas, mais différentes causes en ont fait abandonner l'exploitation. On a trouvé dans la juridiction de San-Felippe une mine de cuivre qui fournit aux besoins du pays, et même à l'exportation. Jadis on pêchait des perles le long des côtes; aujourd'hui on ne s'occupe plus de cette branche d'industrie. La côte nord de la province de Venezuela produit beaucoup de sel très-blanc. Les eaux minérales et thermales y sont assez abondantes, mais peu fréquentées. Les montagnes de Caracas produisent les mêmes espèces de bois que les Antilles, et beaucoup d'autres qui leur sont particulières. Les vastes forêts qui couvrent ces montagnes fourniraient pendant des siècles aux chantiers les plus considérables, si la nature du terrain ne rendait pas l'exploitation des bois trop difficile et trop dispendieuse pour un pays où la navigation n'a pas assez d'alimens pour en supporter les frais. Les forêts y renferment aussi beaucoup de bois de marquetterie et de teinture, dont on fait usage, et même des drogues médicinales, tels que la salsepareille et le quinquina. Le lac de Macaraïbo fournit de la poix minérale ou du pissaphalte, qui, mêlé avec du suif, sert à goudronner les bâtimens. Les vapeurs bitumineuses s'enflamment souvent spontanément, surtout dans les grandes chaleurs. Les bords de ce lac sont si stériles et si malsains, que les Indiens, au lieu d'y fixer leur demeure, aiment mieux habiter sur le lac même. Les Espagnols y trouvèrent beaucoup de villages construits sans ordre, sans alignement, mais avec solidité. Ce fut le motif qui lui fit donner le nom de Venezuela, diminutif de Venise, qu'il n'a pas gardé, mais qui passa à toute la province où est situé Caracas. La partie septentrionale du lac où l'on a bâti Macaraïbo, est plus saine. Ce lac a 50 lieues de long et 30 de large. Il communique avec la mer, mais ses eaux sont douces. On y navigue facilement, et il

peut porter des bâtimens de la plus grande capacité. La marée s'y fait sentir plus fortement que sur les côtes voisines. Le lac de Valencia que les Indiens appelaient Tacarigua, offre un coup-d'œil bien plus agréable que celui de Macaraïbo; il n'est pas aussi grand, mais plus utile. Ses bords présentent le spectacle attrayant d'une végétation féconde et d'une température agréable. Il a 13 lieues et demi de long et 4 de large. Une vingtaine de rivières y déposent leurs eaux, qui n'ont aucune issue. Ce lac est séparé de la mer par un espace de 6 lieues, rempli de montagnes inaccessibles. Les provinces de Caracas sont très-riches en rivières, ce qui procure beaucoup de facilité pour l'arrosement. Celles qui serpentent dans la chaîne des montagnes, se déchargent dans la mer, et courent du sud au nord, tandis que celles qui prennent leur source sur le revers méridional de la montagne parcourent toute la plaine, et vont se perdre dans l'Orenoque. Les premières sont en général assez encaissées par la nature et ont une pente suffisante pour ne déborder que rarement; et pour que ces débordemens ne soient ni longs ni nuisibles, les secondes, qui ont leur cours sur un terrain plus uni et dans des lits moins profonds, confondent leurs eaux une grande partie de l'année, et ressemblent plutôt à une mer qu'à des rivières débordées. Les marées y sont peu sensibles sur toute la côte nord depuis le cap de la Vela jusqu'au cap Paria; mais depuis ce dernier cap jusqu'à la Guiane hollandaise, elles sont très-fortes. Un grand inconvénient commun à tous les ports des provinces de Caracas, est d'être continuellement exposés aux ras de marées, à ces lames houleuses qui ne paraissent nullement occasionées par les vents, mais qui n'en sont pas moins incommodes, ni souvent moins dangereuses.

Guiane espagnole. Tout l'espace compris entre les fleuves de l'Orenoque au nord, la rivière des Amazones au sud; la mer à l'est, et le 70e deg. de longitude du méridien de Paris, est connu sous le nom de Guiane. Cette étendue de pays est partagée entre les Portugais, les Français, les Hollandais et les Espagnols. La partie qui appartient à ceux-ci et que l'on désigne aussi sous le nom de Nouvelle-Andalousie, a plus de 400 lieues de long, depuis les bouches de l'Orenoque jusqu'aux limites du Brésil. Sa largeur n'est pas de plus de 30 lieues vers le sud; mais ensuite cette largeur augmente jusqu'à plus de 150 lieues.

Snr cette surface immense, on ne compte que 34,000 habitans de toute couleur et de toute condition, dont 19,485 Indiens sous la conduite des missionnaires. La plus forte population est vers le milieu de la partie intérieure. Cette province se divise en haut et bas Orenoque. Le gouverneur et l'évêque résident à San-Thomé, ville fondée en 1586 sur la rive droite du fleuve, à 50 lieues de son embouchure, et qui a été depuis transportée à 90 lieues de la mer. Les rues sont alignées et payées; l'air y est assez sain. On y dort, dans les grandes chaleurs, sur

les terrasses des maisons, sans que le serein y porte atteinte à la santé ou à la vue.

La terre est excellente, sur-tout pour la culture du tabac; mais on ne voit que quelques habitations mal travaillées, où les propriétaires font un peu de coton, de sucre, et de vivres du pays. On exporte une assez grande quantité de bétail. Cette province, destinée par sa fertilité et par sa position à acquérir une grande importance, la devra sur-tout à l'Orenoque. On a déjà décrit le cours de ce fleuve. Les rivières qu'il reçoit et dont le nombre passe trois cents, sont autant de canaux qui porteraient à la Guiane toutes les richesses qu'elles auraient obtenues de la terre. Sa communication avec le fleuve des Amazones par plusieurs branches navigables que M. de Humboldt a parcourues, ajoute aux avantages qu'il peut procurer à la Guiane, en facilitant les relations avec le Brésil et les parties intérieures du nouveau continent (*a*).

La Guiane espagnole comprend une partie de ces déserts arides connus sous le nom de llanos, dont M. de Humboldt a fait une description si intéressante. « En quittant les lieux où la nature prodigue la vie organique, le voyageur, frappé d'étonnement, entre dans un désert dénué de végétation. Pas une colline, pas un rocher ne s'élèvent au milieu de ce vide immense. La terre présente seulement çà et là des couches horizontales fracturées qui couvrent souvent un espace de deux cent milles carrés, et sont sensiblement plus élevées que tout ce qui les entoure. Deux fois chaque année l'aspect de ces plaines change totalement; tantôt elles sont nues comme la mer de sable de Lybie, tantôt couvertes d'un tapis de verdure comme les *steppes* élevées de l'Asie moyenne. A l'arrivée des premiers colons, on les trouva presque inhabitées. On n'y rencontre aucun arbre que des palmiers en éventail appelés *mauritia*, dispersés çà et là. Depuis la découverte du nouveau continent, cette vaste étendue est devenue moins inhabitable. Pour faciliter les relations entre la côte et la Guiane, on a formé quelques établissemens sur le bord des rivières et on a commencé à élever des bestiaux dans les parties encore plus reculées de cet espace immense. Ils s'y sont prodigieusement multipliés, malgré les nombreux dangers auxquels ils sont exposés dans la saison de la sécheresse et dans celle des pluies, qui est suivie de l'inondation. Au sud, la plaine est entourée par une solitude sauvage et effrayante. Des forêts d'une épaisseur impénétrable remplissent la contrée humide située entre l'Orenoque et le fleuve des Amazones; des masses immenses de granit rétrécissent le lit des fleuves; les montagnes et les forêts retentissent sans cesse du fracas des cataractes, du rugissement des bêtes féroces et des hurlemens sourds du singe barbu qui annoncent la pluie (*b*).

(*a*) *Voyage à la partie orientale de la Terre-Ferme*, par Depons; 3 vol. in-8°. Paris, 1806. (*b*) *Tableaux de la nature*, par M. de Humboldt, t. 1.

CHAPITRE III.

VICE-ROYAUTÉ DU PÉROU.

Etendue et limites. — Division. — Histoire et antiquités. — Langage. — Gouvernement espagnol. — Population. — Revenus. — Mœurs et usages. — Villes et lieux remarquables. — Commerce. — Climat et saisons. — Aspect du pays. — Montagnes. — Mines.

Etendue et limites. [Le vaste empire des Incas a infiniment perdu de son étendue depuis que l'on en a détaché au nord, en 1718, les provinces qui composent le royaume de Quito, et en 1778 celles qui vers le sud-est ont été réunies à la vice-royauté de Buenos-Ayres. Actuellement le Pérou comprend du nord au sud, ou depuis Tumbez, par le 3e degré de latitude australe, jusqu'à Morro-Moreno, sous le 23e, un espace d'environ 20 degrés ou 1200 milles. Sa largeur est de 250 à 300 milles, entre le 69e et le 83e degré de longitude à l'ouest de Paris; elle diminue ensuite insensiblement et se réduit à 90 milles au 18e degré de latitude australe. La rivière de Guayaquil qui sort des andes de Loja, sépare le Pérou de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade au nord; la limite est ensuite formée par le nouveau Maragnon. Le territoire d'Atamaca, qui dépend de la vice-royauté de Buenos-Ayres, aujourd'hui dépeuplé, le borne au sud. A l'est il confine avec le Brésil et la vice-royauté de Buenos-Ayres : la frontière du Pérou et de cette vice-royauté passe à l'ouest du lac de Chiquito ou de Titicaca, entre ce lac et Cuzco; mais une partie de l'espace qui se trouve entre les deux vice-royautés est occupée par un désert affreux qui a plus de 1500 milles de longueur. Entre le Brésil et le Pérou habitent des nations encore sauvages et indépendantes : le grand Océan le borne à l'ouest.

Division. Le Pérou se divise en sept intendances, qui sont celles de Truxillo, Tarma, Huancavelica, Lima, Guamanga, Cuzco, Arequipa. Ces intendances comprennent chacune plusieurs départemens ou provinces.

Histoire et antiquités. Ce pays, habité très-anciennement par des peuples sauvages et féroces, fut civilisé à peu près vers le douzième siècle par l'inca Manco-Capac, arrivé d'une région inconnue avec Oello, sa sœur et son épouse. Quinze monarques lui succédèrent jusqu'à la conquête du Pérou en 1531, par François Pizarre, qui fit étrangler en 1533 Atahualpa, le dernier Inca.

De tous les peuples de l'Amérique, les Péruviens sont ceux qui ins-

pirent le plus d'intérêt, parce que sous beaucoup de rapports ils étaient plus avancés dans la civilisation que les Mexicains. Le llama, que l'on peut appeler un petit chameau, a été très-favorable à leur industrie. Leurs édifices, construits en pierres, existent encore. Le gouvernement des Incas ou monarques péruviens, était une sorte de théocratie. Le peuple révérait dans ses rois une origine céleste, à laquelle ne prétendaient pas les souverains du Mexique. La religion des Péruviens était marquée par l'amour et la bienfaisance; au lieu que les Mexicains, dans leurs rites cruels, semblaient être sous l'influence de génies malfaisans. Quelques sacrifices des animaux les plus petits, des offrandes de fruits et de fleurs, formaient le culte principal des Péruviens. La monarchie mexicaine reposait sur la force des armes, celle du Pérou sur la confiance qu'inspire un gouvernement guidé par la sagesse. Loin d'y immoler les prisonniers faits à la guerre, on tâchait de les civiliser. Les Péruviens avaient fait des progrès dans les arts et même dans ceux qui supposent du goût et de l'élégance. On y connaissait la vertu des engrais et de l'irrigation. Cependant le hoyau était le principal instrument employé dans l'agriculture. Les édifices étaient quelquefois de briques cuites au soleil; d'autres étaient construits avec de grosses pierres. Les murs n'avaient jamais plus de 12 pieds de hauteur. Les grandes routes entre Cuzco et Quito sont peu solides en comparaison de celles des Européens; mais on ne peut s'empêcher de les admirer, quand on les compare à ce qu'offrent à cet égard les parties encore sauvages de l'Amérique. Les armes des Péruviens et leurs ornemens annoncent un certain degré d'adresse et d'habileté. Ils taillaient sur-tout et perçaient avec beaucoup de dextérité les émeraudes et les autres pierres précieuses, quelque dures qu'elles fussent. Au milieu de tant de choses louables, on regrette de voir qu'ils sacrifiaient de nombreuses victimes à la mort d'un chef. Un monarque chéri a quelquefois été suivi au tombeau par un millier de serviteurs égorgés. Soit que la population indigène ait péri entièrement, soit que son caractère se soit dégradé sous le joug de l'esclavage, on ne retrouve aujourd'hui aucune trace de l'ancienne civilisation.

Langage. Le langage du Pérou était connu sous le nom de quichua. Le clergé espagnol le cultive encore comme indispensable pour travailler à la conversion des naturels. On n'y trouve pas les consonnes *b*, *d*, *f*, *g*, *r*. La grammaire de ce langage, et même, à ce qu'on dit, celle des Téhuels, sont aussi méthodiques et aussi variées que celle des Grecs.

Gouvernement espagnol. Le vice-roi est, comme dans les autres possessions espagnoles, gouverneur et chef suprême. Il préside l'audience, qui est partagée en trois chambres. Il est aussi membre de la junte suprême du trésor royal, composée en outre du régent de l'audience royale, du doyen du tribunal des comptes et de divers officiers. Le vice-roi est

tenu de donner à son successeur un compte détaillé de son administration et de l'état dans lequel il laisse le pays. Il ne peut partir que six mois après la cessation de ses fonctions, afin que l'on puisse le poursuivre en justice pour les infractions qu'il aurait commises contre les lois.

L'archevêque de Lima a pour suffragans les évêques de Cuzco, Arequipa, Guamanga et Truxillo. On compte dans le Pérou 577 cures présentées par le roi.

Population. Le nombre des habitans du Pérou ne répond pas à la vaste étendue du territoire. Selon ceux qui font monter le plus haut la population, elle s'élève environ à 1,000,000 d'ames, y compris 600,000 Indiens et métis. Le reste consiste, comme ailleurs, en Européens, créoles, et individus de différentes castes. Il est très-vraisemblable que, sous le règne des Incas, la partie de leur empire qui comprenait le Pérou actuel, n'était guères plus peuplée qu'aujourd'hui. Un grand nombre de causes, parmi lesquelles il faut compter l'excessive stérilité de beaucoup d'endroits, s'y est toujours opposée à la multiplication de l'espèce humaine.

Revenus. Une des sources principales du revenu est due au produit de l'hôtel des monnaies de Lima. La valeur des espèces d'or et d'argent que l'on y frappe annuellement est de 5 à 6 millions de piastres. Les revenus du gouvernement montent environ à 4 millions de piastres.

Mœurs et usages. La vivacité d'esprit et la pénétration des habitans du Pérou ont, ainsi que leur goût pour l'étude, infiniment propagé parmi eux les connaissances utiles. Dans tout ce qui n'exige pas une forte combinaison d'idées, le beau sexe y a ordinairement l'avantage sur les hommes. Les universités y forment un centre de lumières qui se répandent sur tout le pays. Sous les auspices de ces corps, les sciences y ont fait depuis peu des progrès incroyables : elles sont généralment cultivées. On y connaît et on y suit toutes les découvertes faites en Europe. Il est à désirer que les universités améliorent le système d'éducation le plus généralement suivi. Ce n'est que sous ce rapport que l'on a quelques reproches à faire aux habitans du Pérou. Le bon goût, l'urbanité, beaucoup de qualités sociales semblent héréditaires parmi eux.

Les indigènes ou Indiens forment une classe très-laborieuse ; ils ressemblent aux habitans du Mexique par leur constitution physique et leur caractère moral ; ils sont forcés de travailler dans les mines royales : les métis leur ressemblent beaucoup; mais les mulâtres sont en général ceux dont la conduite est la moins régulière.

Villes. Lima, capitale du Pérou. Cette ville, sur la rivière de Rima, fut fondée par Pizarre. Il choisit pour son emplacement une plaine spacieuse. Les rues en sont droites, pavées et presque toutes arrosées par de petits canaux qu'on y a conduits de la rivière. Sur la grande place, ornée d'une fontaine magnifique, sont situés le palais du vice-roi et l'église mé-

tropolitaine. Les maisons y sont basses, à cause des fréquens tremblemens de terre; mais l'apparence de ces maisons est belle, la plupart ont des jardins et sont richement meublées. Elle éprouva, en 1678 et 1687, des tremblemens de terre qui y occasionèrent de grands dommages. Celui de 1747 faillit la détruire presque entièrement. Les églises et les monastères y sont riches et en grand nombre. Il y a un siége archiépiscopal, une audience royale, une université, plusieurs sortes de manufactures et une salle de spectacle. Les sciences et les lettres y sont cultivées avec succès; le climat y est sain et agréable; il n'y pleut presque jamais : ses environs abondent cependant en toutes sortes de fruits, et fournissent tout ce qui est nécessaire à la vie. On y compte 52,627 habitans.

Le Callao, à 2 lieues de Lima, est le port de cette ville. Il fut entièrement dévasté par le tremblement de terre de 1747. Ses habitans, au nombre de 3,000 mille, y périrent presque tous.

Cuzco, autrefois capitale de l'empire des Incas, aujourd'hui chef-lieu de l'intendance de ce nom et siége d'un évêché. Cette ville est belle et bien bâtie; on y compte 32,000 habitans. Elle fait un commerce assez considérable en sucre, draps communs, toiles grossières, cuirs, marroquins et parchemin. Cette ancienne capitale du Pérou, fondée par Manco-Capac, est située sur le penchant de plusieurs collines. On voit encore sur l'une d'elles une forteresse que les Incas avaient fait construire pour la défense de la place. Ce bâtiment est en pierres, de dimensions inégales, mais toutes de grandeur remarquable. Un couvent y a pour murs ceux du temple du soleil, et le saint-sacrement est placé à l'endroit où se trouvait la figure en or de cet astre. Un couvent de religieuses occupe le même emplacement où demeuraient les vierges du soleil. La province de Cuzco est au centre de l'empire péruvien, dont elle a été le berceau; aussi les monumens de la civilisation des anciens habitans y sont-ils très-nombreux. La corrégidorerie de Cuzco a un climat assez tempéré.

Guamanga, chef-lieu d'intendance, ville belle et bien bâtie sur le penchant de plusieurs collines. Les maisons sont hautes, construites en pierres et couvertes en tuiles. Elles ont des jardins et des vergers auxquels le manque d'eau est souvent préjudiciable. Il y a une université; les habitans sont polis, intelligens et adonnés aux sciences. On y fait un grand commerce en cuirs, en grains et en fruits : population 26,000. Le district de cette ville jouit d'un climat tempéré et très-fertile. On y élève une grande quantité de bestiaux; on y trouve des mines d'or et d'argent, ainsi que des pierres d'aimant.

Arequipa, résidence d'un intendant et d'un évêque. Cette ville, fondée par Pizarre, a changé d'emplacement; elle est aujourd'hui sur un terrain uni à 20 lieues de la mer. Les maisons y sont en pierre; le climat y est très-doux et l'air très-sain. Ces avantages peuvent à peine compenser les ra-

vages que lui font éprouver les tremblemens de terre : celui de 1725 fut accompagné de l'éruption du volcan de Guayna-Putena, situé tout près de la ville : population, 24,000.

Lieux remarquables. Dans la partie du Pérou située dans la Cordillère des Andes, *intendance de Truxi.* Caxamarca, ville bâtie sur les ruines de celle où résidait Atahualpa. On y voit encore des restes de son palais habité par un des descendans. Cette ville est au milieu d'une plaine fertile qui donne le soixantième grain, et au pied d'une montagne. Le climat y est tempéré et extrêmement sain. A une lieue sont des sources d'eau chaude, appelées le bain des Incas. Les habitans sont très-industrieux. Ils fabriquent toutes sortes d'étoffes grossières de laine, et des toiles de lin et de coton. La matière première de ces articles se trouve dans le district, qui est en partie inégal et montueux, puisqu'il comprend des branches de la Cordillère des Andes. Aussi le climat y est varié, et la terre, ainsi que ses productions, offrent de grandes différences dans un espace peu étendu. Caxamarca est sur une rivière de même nom, et à 10 lieues du nouveau Maragnon : population, 12,000; élévation au-dessus du niveau de la mer,, 1,464 toises. On découvrit en 1771, à 16 lieues de cette ville, les riches et célèbres mines d'argent de Guyalgagua et de Micuipampa, vulgairement appelées de Chota. Elle est à 2,000 toises d'élévation, et cependant les veines métalliques renferment des coquilles pétrifiées. *Tarma*, chef-lieu d'intendance, ville bien bâtie, dans un canton fertile où l'on jouit d'un climat délicieux : population, 5,600. *Pasco*, dans un pays âpre et sauvage, appelé plaines de Bombon, où il ne croît aucune espèce de blé, et qui n'est bon que pour l'éducation du bétail. Malgré ces désavantages, cette ville est une des plus peuplées, des plus commerçantes et des plus importantes du royaume, par le voisinage des riches mines d'argent d'Yauricocha ou Lauricocha. C'est du lac de même nom que sort le nouveau Maragnon; le lac de Chinchaycocha, situé à quelque distance au sud, donne naissance au Pari, qui va se joindre à l'Apurimac, et que l'on a, ainsi que nous l'avons observé plus haut, regardé quelquefois comme branche principale. *Atanjauja*, ville dans la vallée de Jauja, qui est la plus florissante et une des plus peuplées du Pérou, parce que la facilité des communications lui donne la possibilité d'envoyer aux mines de Pasco le maïs et les autres denrées qu'elle produit. *Guancavelica*, à 30 lieues au nord de Guamanga, chef-lieu d'une intendance, dont le sol ne produit rien et dont l'air est froid. Cette ville, bâtie dans une crevasse des Andes, est célèbre par une riche mine de vif-argent qui en est éloignée d'une lieue et demie, et élevée de 2,150 toises au-dessus du niveau de la mer. Les intendances de Guamanga et de Cuzco, situées entièrement dans la partie haute du Pérou, ne renferment

pas des villes remarquables, à l'exception de leurs capitales. Les provinces les plus reculées de ces intendances soit à l'est, soit au sud, n'ont pas de limites fixes, et confinent avec les pays habités par des sauvages indépendans, ou occupés par d'affreuses solitudes.

Dans la partie du Pérou située le long de la côte du grand Océan, *Piura*, la plus ancienne ville du royaume, bâtie par les Espagnols. L'air y est chaud, sec, pur et très-sain. Elle est sur une petite rivière qui fertilise le terrain d'alentour. En été l'eau y manque absolument. On y fait un commerce assez important en cuir, coton, cascarille, indigo, cire, salpêtre, pite ou fil d'aloës, bois et poisson séché. Une autre branche d'industrie des habitans de ce canton est le transport des marchandises à dos de mulet de Quito à Lima : population, 15,000. *Truxillo*, siége épiscopal. Cette ville fut bâtie en 1535 par François Pizarre, qui lui donna le nom de Truxillo, sa ville natale en Espagne. Elle est à une demi-lieue de la mer, dans une contrée agréable et fertile. On voit à quelque distance les ruines d'anciens monumens péruviens. Plusieurs individus se sont enrichis par la fouille de ces ruines : population, 5,800. *Sana* ou *Lambayeque*, dans un pays fertile arrosé par les rivières et par des canaux d'irrigation. On y récolte les productions de l'Europe et celles des tropiques. A quelques lieues de là on voit des vignes qui donnent un assez bon vin : population, 7,600. Dans l'intendance de Lima, *Canete*, port, fait avec Lima un grand commerce de grains, de légumes, d'oiseaux domestiques, de poissons et de fruits. On trouve beaucoup de salpêtre près d'un village des environs. *Ica*, sur une petite rivière près de la mer. Cette ville a plusieurs verreries. La province dont elle est la capitale produit des vins que l'on transporte dans l'intérieur du Pérou, à Guayaquil et à Panama. On y voit aussi beaucoup d'oliviers dont on emploie le fruit pour faire de l'huile. Dans l'intendance d'Arequipa, dont une partie renferme une portion de la chaîne des Andes, et l'autre s'étend le long du grand Océan, *Arica*, port assez bon. L'air en est chaud et malsain. Quelques cantons des environs produisent d'excellentes olives, qui sont remarquables par leur grosseur. On y fait aussi beaucoup de vin, et celui de Saumba a de la réputation. Il y a dans la province d'Arica un volcan qui lance des jets d'une eau infecte et chaude. C'est par le port d'Arica que les provinces de la Paz, d'Oruço, de Charcas et de Potosi, situées dans la vice-royauté de Buenos-Ayres, communiquent avec le grand Océan. *Tacna*, dans l'intérieur du pays, sur une petite rivière au penchant des montagnes. La salubrité du climat y a fait transférer le siége de l'administration, et les autres établissemens publics qui étaient auparavant à Arica. Le pays d'alentour souffre beaucoup du manque d'eau ; ce qui nuit à la fécondité de la terre. On cultive la vigne avec beaucoup de soin et d'intelligence dans cette province ;

elle a des mines d'or et de cuivre, et des mines d'argent très-riches. Celle d'Huantajaya, près du petit port d'Iquique, aux confins du désert d'Atacama, est dans une région entièrement dépourvue d'eau. Les habitans de Tacna sont très-laborieux et très-actifs. Ceux qui s'occupent des sciences et des lettres y font de grands progrès.

Commerce. Le commerce du Pérou s'est considérablement accru depuis qu'on l'a délivré de la gêne que lui imposaient les galions et les foires de Porto-Bello et de Panama. Aujourd'hui les vaisseaux marchands venant d'Europe, y abordent en doublant le cap Horn. Auparavant, les capitaux étaient concentrés en un petit nombre de mains, et pour ainsi dire anéantis. Les marchands tyrannisaient le peuple en réglant à leur gré le prix des marchandises, et eux-mêmes recevaient la loi de ceux qui faisaient le monopole. Actuellement le commerce étant subdivisé en une infinité de petites branches, entretient un plus grand nombre de marchands, et les fortunes qu'il produit ne sont pas si prodigieuses. Les manufactures du Pérou ne font guères que des frises pour l'usage des Indiens et des nègres. Il y a en outre un grand nombre de fabriques de chapeaux et de toiles de coton, ainsi que des verreries; mais leurs produits ne composent pas une forte branche de commerce. Le sucre, la laine de vigogne, le coton, le quinquina sont, avec les métaux, les seuls articles d'exportation. Les mines sont la principale ou plutôt l'unique source des richesses du Pérou. Malgré le peu d'industrie de ceux qui les exploitent, et la faiblesse des secours que les capitalistes fournissent aux mineurs, on raffine et on fond, année commune, à la monnaie de Lima 3,400 marcs d'or, et 570,000 marcs d'argent, et l'on y frappe pour la valeur de 5,307,400 piastres en espèces d'or et d'argent. La navigation du Pérou est bornée; le commerce du blé conduit les navigateurs dans les ports du Chili, où ils vont chercher cette denrée de première nécessité, en échange de sucre, de sel et de riz; ils rapportent de Guayaquil des bois de construction, ainsi que du cacao, du café et quelques autres articles. La pêche est un genre d'industrie exclusivement réservé aux Indiens qui habitent le long des côtes; mais, comme ils manquent d'adresse et qu'ils n'ont ni barques ni instrumens convenables, ils ne s'avancent qu'à peu de distance en mer. C'est ce qui cause la rareté et la cherté du poisson que l'on éprouve si souvent à Lima et dans d'autres endroits peu éloignés de la côte. La subsistance des habitans du Pérou dépend beaucoup des secours étrangers; cependant l'agriculture pourrait fournir suffisamment à leurs besoins: car il est possible de cultiver le froment avec succès dans les vallées voisines de la capitale; mais la nature du terrain et le mauvais état des chemins arrêtent presqu'entièrement la circulation intérieure, et sont autant d'obstacles aux progrès de l'agriculture. Il faut sans cesse, sur-tout dans la partie haute, y passer des ruisseaux et des

torrens; ce qui gêne beaucoup les communications, parce qu'il n'y a que très-peu de ponts. Ceux qu'avaient construits les anciens Péruviens manquaient d'arches. Les radeaux et les ponts de corde suppléaient au manque d'autres ponts, inconvénient que ne ressentaient pas infiniment des peuples qui n'avaient à se déplacer que pour porter leurs tributs à Cuzco. Le Pérou fait par terre un commerce considérable avec la vice-royauté de Buenos-Ayres. On élève beaucoup de bestiaux dans le haut du pays.

Climat et saisons. On ne voit presque jamais tomber de pluie dans la partie inférieure du Pérou, c'est-à-dire le long de la côte qui est baignée par le grand Océan, et comprise entre les parallèles des 5e et 15e degrés de latitude australe. Tout ce territoire, appelé vulgairement la vallée de Tumbez, est mis constamment à l'abri des vents d'est par la prodigieuse élévation de la Cordillère des Andes au-dessus du niveau de la mer. Les cimes de ces montagnes sont toujours entourées de nuages. Il faut cependant en excepter la partie septentrionale de la chaîne, qui, durant les mois de janvier, de février et de mars, est couverte de neige. Les nuages qui enveloppent les Andes tout le reste de l'année, viennent de l'Océan atlantique, poussés par le vent d'est, et ne passent jamais au-dessus des pics glacés qu'ils rencontrent dans leur course. Ils restent ordinairement dans cette situation, et, s'abaissant un peu, ils se résolvent dans le haut du pays en vapeurs et en pluies, accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre affreux.

Les vents qui soufflent constamment dans les districts où ils ne pleut jamais, viennent du sud, et leur cours est parallèle à la Cordillère. Ils amènent des brouillards qui se changent en rosée. La terre, que l'aridité a excessivement desséchée, fournit une quantité de vapeurs trop peu considérable pour entretenir la végétation. Les grandes rosées que l'on a au Pérou sont produites par les évaporations du grand Océan. Elles ne sont pourtant pas aussi abondantes qu'on le suppose en Europe. Dans la partie du pays dont nous parlons, la végétation et la culture ne sont parfaites que dans les vallées arrosées par un ruisseau ou un bras de rivière.

Il y a dans la partie inférieure du Pérou un grand nombre de ruisseaux et de petites rivières. Tous ces courans d'eau viennent de la partie orientale. On les appelle quebradas. Cette étendue de pays, de 20 degrés de longueur, où il ne pleut jamais, a environ quinze lieues de large. Le phénomène qui résulte du manque de pluie, est cette atmosphère continuellement chargée de brouillards qui se transforment en rosée, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Jamais on n'y éprouve les orages auxquels sont sujets les pays où il pleut.

Le climat du Pérou est en général chaud et sec dans la partie basse; tempéré et extrêmement agréable dans la région moyenne; humide,

froid, âpre et rigoureux dans la partie la plus élevée. Dans les pampas ou plaines de Bombon, où est située la ville de Pasco, le thermomètre ne varie que de 0 à 5 degrés au-dessus de 0. L'air du Pérou est très-sain, excepté dans quelques parties, le long de la côte. Ce pays est exposé à de continuels tremblemens de terre. Quelques-uns de ces phénomènes terribles, surtout celui de 1747, y ont causé des dévastations effrayantes.

Aspect du pays, montagnes. Une chaîne de montagnes stériles et très-âpres, plusieurs plaines de sable qui, en quelque sorte, s'étendent tout le long de l'espace étroit qui se trouve entre ces montagnes et la mer; des lacs, dont quelques-uns sont situés sur le sommet des monts, occupent une grande partie du territoire du Pérou. Les vallées qui jouissent de l'avantage de l'irrigation, présentent à la vue une suite de plaines délicieuses, remplies de villes et de bourgades.

Le territoire du Pérou commence à peu de distance au sud de l'équateur, et se prolonge jusqu'au tropique du Capricorne; en largeur il s'étend des bords de la mer Pacifique jusqu'aux forêts et aux dés[illegible] tués le long du fleuve des Amazones et de ses affluens. Au milieu [illegible] espace s'élève la Cordillère des Andes, qui forme encore une autre [illegible] plus petite, que l'on appelle la Cordillère de la côte, et qui est à vingt-cinq lieues de la première. Il en sort des rivières qui, par une inclinaison brusque et avec une impétuosité proportionnée, se jettent dans le grand Océan. Au pied de ces montagnes est située la vallée, qui est fertile partout où l'on peut l'arroser par des canaux. Au revers de la Cordillère de la côte, et dans l'espace qui se trouve entre celle-ci et la chaîne plus élevée, appelée Cordillère des Andes, sont situées les provinces de la *Sierra*, qui, des confins du district de Chachapoyas dans l'intendance de Truxillo, s'étendent jusqu'au grand territoire minéral de Potosi. Les cimes de leurs hautes montagnes que couvre toujours un prodigieux amas de niege, fournissent les eaux qui, se précipitant en torrent, creusent ces ravins profonds auxquels on donne, ainsi qu'aux ruisseaux qu'elles forment, le nom de quebradas, et où l'on cultive toutes les productions végétales propres à nourrir l'homme. Les pentes de ces montagnes offrent des pâturages aux moutons; mais la partie supérieure ne présente qu'une surface de roche, ou totalement nue, ou simplement garnie d'une mousse légère. Ces montagnes finissent dans les plaines du vaste pays arrosé par les affluens du fleuve des Amazones. En considérant les caractères distinctifs du sol et du climat, le Pérou, à l'exception des régions situées dans la partie la plus élevée et où règne un hiver perpétuel, doit être divisé en trois parties, qui sont les montagnes, *la Sierra*, et la côte ou les plaines. Les caractères de la première sont des montagnes très-rapprochées, une température chaude, et des pluies continuelles; celui de la seconde, des saisons régulières et des météores; celui de la

troisième, la sécheresse et un printemps perpétuel. C'est de la pente orientale des montagnes du Pérou que sortent le fleuve des Amazones et toutes les rivières qui lui portent le tribut de leurs eaux.

Mines. Le tableau de la géographie physique du Pérou nous fait voir qu'il y existe des espaces de vingt, et même de trente lieues de longueur, qui ne paieraient pas les efforts du cultivateur d'une seule plante propre à nourrir le plus petit animal. Mais la nature a compensé cette stérilité par l'abondance des métaux précieux, et les montagnes arides du Pérou peuvent en général être considérées comme d'inépuisables laboratoires où se forment l'or et l'argent. A l'exception de la mine d'Huantajaya, située à deux lieues de la mer, les mines les plus riches sont comprises dans les parties les moins salubres de la Sierra, où le manque total de végétation est le signe le plus sûr de leur existence.

Comme les Péruviens ignoraient non seulement l'usage de la monnaie, mais encore l'art de faire mouvoir des machines au moyen de l'eau, et tous les secrets de la métallurgie, les métaux qu'ils tiraient du sein de la terre ne formaient pas des masses d'une valeur bien considérable. Le dernier empereur du Pérou ne put réunir pour sa rançon la valeur d'un million et demi de piastres (7,875,000 francs) en or et en argent; et le pillage de Cuzco ne fut pas évalué à plus de 10 millions de piastres (52,500,000 francs). C'était cependant beaucoup, si l'on fait attention aux procédés employés par les Péruviens : ils consistaient, pour l'or, à en recueillir parmi le sable des rivières les particules entraînées par les eaux; et pour l'argent, à le tirer d'une excavation, qui souvent n'avait pas plus d'un pied de profondeur.

Le Pérou renferme en ce moment soixante-neuf mines d'or, soixante-dix à quatre-vingt-quatre mines d'argent, quatre de mercure, quatre de cuivre, et douze de plomb. Différentes causes ont fait abandonner vingt-neuf mines d'or, et cent quatre-vingt-huit mines d'argent.

L'or provient en partie des provinces de Pataz et de Huailas dans l'intendance de Truxillo. On le retire des filons de quartz qui traversent des roches primitives, et en partie des lavages établis sur les rives du Nuevo-Maragnon dans la province de Chachapoyas.

Presque tout l'argent est retiré des grandes mines de Lauricocha appelées communément mines de Pasco, de celles de Gualgayoc et Micuipampa, ou de Chota, et de celles de Huantajaya. Les mines de Pasco, celles de toute l'Amérique espagnole qui sont le plus mal travaillées, ont été découvertes en 1630. Elles fournissent annuellement près de 2 millions de piast. (10,500,000 fr.). Pour se faire une juste idée de l'énorme masse d'argent que la nature a déposé dans le sein de ces montagnes calcaires, à la hauteur de plus de 2000 toises au-dessus du niveau de la mer, il faut se rappeler que la couche d'oxide de fer argentifère de Pasco est

travaillée sans interruption depuis le commencement du dix-septième siècle, et que dans les derniers vingt ans on en a extrait plus de cinq millions de marcs d'argent, sans que la plupart des puits aient plus de 15 toises de profondeur, et sans qu'aucun d'eux ait atteint la profondeur de 60. Les eaux, très-abondantes dans ces mines, sont épuisées par des pompes mues à bras d'hommes : aussi, malgré le peu de profondeur des excavations, l'épuisement des eaux est extrêmement dispendieux. La couche métallifère de Pasco paraît au jour sur une longueur de 1450 toises, et sur une largeur de 1125. Mieux exploitée, cette mine fournirait la même quantité d'argent que celle de Guanaxuato. Quoique les mines de Chota n'aient été découvertes qu'en 1771, on travaillait cependant du temps des Incas des filons d'argent dans les environs de la petite ville de Micuipampa, où le thermomètre descend presque toutes les nuits au point de la congélation, et qui est de 700 toises plus élevée que Quito. On a trouvé d'immenses richesses, soit dans la montagne de Gualguayoc qui s'élève comme un château fort au milieu de la plaine, soit dans d'autres endroits, et sur-tout dans la Pampa de Navar. Dans cette dernière plaine, sur l'étendue de plus d'une demi-lieue carrée, partout où l'on a retiré le gazon, on a retiré de l'argent sulfuré et des filamens d'argent natif adhèrent aux racines des graminées; souvent l'argent s'y est rencontré en masses, comme si des portions de ce métal fondu avaient été versées sur une argile très-molle. La mine d'argent de Guarochiri, située dans la province de même nom, qui dépend de l'intendance de Lima, est aussi très-riche. Les montagnes de Guarochiri et de Cauta contiennent d'excellent charbon de terre, mais la cherté du transport empêche d'en faire usage à Lima. On a découvert à Guarochiri du cobalt et de l'antimoine.

La mine de mercure de Guancavelica était connue dès le temps des Incas, puisqu'ils employaient le cinnabre pour se farder : les Espagnols commencèrent à l'exploiter pour le compte de la couronne en 1570. Elle fournit communément trois à quatre mille quintaux de mercure par an.

Près de Tarma on extrait des pierres qu'on lessive pour en obtenir du salpêtre.

On trouve aussi au Pérou la pierre des Incas, et la piedra del gelinazo, espèce d'obsidienne, produit volcanique susceptible de recevoir le plus beau poli, et dont les anciens Péruviens faisaient leurs miroirs (*a*).

Près du village d'Amotape, à 16 lieues de Piura, on voit une mine de pétrole ou goudron minéral qui, pendant plusieurs années, a fourni aux besoins du royaume. Comme on a remarqué que cette substance a le défaut de brûler les cordages qui en sont enduits, on la mêle avec du goudron végétal.

(*a*) Humboldt, *Statistique du Mexique*, p. 604.— *Voyages au Pérou*, 2 vol. in-8°. —Pinkerton's *Modern Geography*, 2e édit. p. 577-613.

CHAPITRE IV.

CAPITAINERIE GÉNÉRALE DU CHILI.

Etendue et division. — Histoire. — Population, mœurs et usages, langage. — Villes et lieux remarquables. — Commerce. — Climat, saisons. — Géographie naturelle. — Montagnes, volcans, minéraux. — Rivières et lacs. — Iles du Chili.

[*Etendue et division.* Le Chili s'étend depuis le désert d'Atacama vers le 26e deg. jusqu'au 41e deg. 43 min. de latitude australe où est situé le fort Maulin, point le plus reculé vers le sud, comme nous l'avons dit plus haut, qui soit habité par les Espagnols. Le Chili est compris entre les 71e et 76e deg. 20 min. de longitude à l'ouest de Paris. Sa longueur du nord au sud est de 1,100 milles, et sa largeur moyenne de l'est à ouest de 240, en y comprenant la chaîne des Andes. Il est borné au nord et à l'est par la vice-royauté de la Plata et les tribus indépendantes, au sud par les terres Magellaniques et la mer, à l'ouest par le grand Océan. La chaîne des Andes le sépare à l'est et au sud des pays limitrophes. Il est divisé en 13 provinces, et gouverné par un capitaine général entièrement indépendant du vice-roi du Pérou, excepté pour ce qui a rapport à la guerre; il est alors obligé de le consulter : il préside l'audience royale et nomme les corrégidors.

Histoire. Les Incas avaient établi leur domination dans quelques parties du Chili; mais dans tout le reste les naturels s'étaient, par leur courage, maintenus dans l'indépendance. Les Espagnols ne s'y établirent qu'avec des peines infinies, et après avoir perdu un nombre considérable de soldats et plusieurs de leurs chefs. Les parties montueuses sont encore occupées par les Puelches, les Araucaniens et autres tribus indépendantes. Leur voisinage fut long-temps redoutable aux Espagnols, qui, depuis plus de deux siècles, ont été obligés de soutenir avec ces peuples une guerre presque continuelle, interrompue seulement par les intervalles d'une paix mal assurée. Les chevaux, qui descendent de ceux que les Espagnols avaient transportés dans le nouveau continent, avaient fait de ces Indiens autant de Tatars. Ils se réunissaient subitement en troupes nombreuses, pillaient le pays ennemi et se retiraient avec leur butin; mais, par la sage conduite du capitaine général du Chili, les Araucaniens ont reconnu la protection de l'Espagne, et commencent à goûter la tranquillité (1).

Population, mœurs et usages, langage. L'on n'a pas de renseigne-

(1) La Pérouse, t. II.—Vancouver, t. III.

mens bien positifs sur la population du Chili; on peut cependant évaluer le nombre de ses habitans à 600,000. Depuis la liberté du commerce accordée par l'Espagne à ses colonies en 1778, la population a fait des progrès, et promet d'être proportionnée à la beauté du climat et à la fertilité de ce pays. Les créoles blancs sont bien faits, courageux, francs et ouverts, généreux, enclins à la vanité, vifs, amis des plaisirs, en outre spirituels, remplis de sagacité, doués de l'esprit d'observation et de la plus grande aptitude pour les lettres et les sciences. Ces dispositions favorables ne peuvent guère s'y développer, parce que les bons livres y sont rares et d'un prix exorbitant. Les femmes sont des brunes piquantes; mais un habillement un peu gothique défigure leurs charmes. Le luxe des habits somptueux, des livrées et des équipages, est excessif dans la capitale. La danse et la musique sont, comme dans toute l'Amérique, les divertissemens favoris : la langue espagnole est généralement parlée; mais quelques Espagnols qui habitent les pays voisins des Araucaniens, font usage du langage de ces peuples, qu'ils imitent dans leurs mœurs (1). Les mariages entre les deux nations ne sont pas très-rares.

Villes et lieux remarquables. Sant-Iago, résidence du capitaine général, siége d'une audience royale et d'un évêché. Cette ville, située dans l'intérieur des terres, à 30 lieues de la mer, a plus d'une lieue de circonférence. Ses rues sont larges et bien alignées; quelques édifices sont cités par leur magnificence. Il y a même des maisons particulières fort belles; mais elles n'ont qu'un étage, à cause des tremblemens de terre. La grande place est ornée d'une superbe fontaine. La rivière de Mapucho, qui traverse Sant-Iago, y occasionait autrefois des inondations; mais on l'a contenue par une digue magnifique : population, 30,500; latitude australe, 33 deg. 4 min. Le climat de Sant-Iago est tempéré et salubre. Ses environs sont remplis de jardins, de vergers, de vignobles; plus loin, l'œil se promène sur de vastes pâturages, et les sommets des Andes blanchis de neige couronnent cette intéressante perspective. *Copiapo*, port, chef-lieu d'une province où il ne pleut que très-peu, mais qui produit toutes sortes de grains et de fruits excellens. On y trouve aussi des mines de soufre très-pur, de cuivre, d'argent et d'or. *Coquimbo*, sur une petite rivière à un quart de lieue de la mer, a un port commode et très-fréquenté : l'on y fait un bon commerce en vin, huile, cuirs, savon, bestiaux et chevaux. Ses rues sont tirées au cordeau, les maisons ornées de beaux jardins. *Valparayso*, port à 30 lieues de Sant-Iago. Sa position centrale le rend le principal entrepôt du com-

(1) Il existe sur la langue du Chili un ouvrage très-curieux, intitulé *Chilidugu*. Il est d'un missionnaire allemand appelé Havestad, et contient aussi plusieurs notices intéressantes sur les tribus indépendantes qui habitent les contrées limitrophes du Chili.

merce du royaume. Il est cependant exposé aux coups de vent du nord. Le terrain de la province, dont cette ville est le chef-lieu, est d'une fertilité médiocre; le sol présente une suite de falaises calcaires qui s'élèvent comme les degrés d'une terrasse; les vallées et les plaines comprises entre ces collines escarpées produisent des fruits excellens. *Concepcion*, siége d'un évêque, a un port commode et spacieux. L'ancienne ville de ce nom ayant été bouleversée et détruite par la mer dans un tremblement de terre, on en a bâti une nouvelle à quelque distance du rivage : population, 10,000. *Valdivia*, sur une éminence à l'embouchure d'une rivière du même nom, est un des meilleurs ports du Chili, et commerce en bois de charpente et de construction. On a commencé à ouvrir une route depuis Valdivia jusqu'au fort de Maullin, entreprise hardie, mais d'autant plus utile qu'une mer constamment agitée empêche pendant une grande partie de l'année d'aborder à cette côte dangereuse pour les navigateurs. Au sud et au sud-est du fort Maullin, dans le golfe d'Ancud et dans celui de Rolomavi, par lequel on parvient aux grands lacs de Nahuelhapi et de Todos los Santos, il n'y a point d'établissemens espagnols. On en trouve, au contraire, aux îles voisines de la côté orientale de Chiloé, jusqu'au 43e deg. 34 min. de latitude australe, où l'île Caylen, vis-à-vis la haute cime de Corcobado, est habitée par quelques familles d'origine espagnole (1).

Commerce. Le Chili envoie au Pérou du vin, du bois, du cuivre, de la viande fumée, des peaux, des cordages, des confitures, et sur-tout une grande quantité de blé. La stérilité occasionée dans les vallées des environs de Lima par les suites de l'affreux tremblement de terre de 1747, force de faire venir du Chili le froment nécessaire à la consommation. On en importe annuellement plus de 18 mille boisseaux. Le total de ces exportations au Chili se monte à la somme de 681,000 piastres. Les navires employés à ce commerce rapportent du Pérou de l'argent, du sucre, du coton et du riz pour une valeur de 181,430 piastres. Il y vient aussi quelques bâtimens d'Europe, qui apportent des marchandises de cette partie du monde, et prennent en retour de l'or, de l'argent, du cuivre, de la laine de vigogne et du cuir tanné. On frappe annuellement à Sant-Iago pour 721 mille piastres en or, et 146,000 en argent.

Climat, saisons. La partie du Chili comprise entre les Andes et la mer jouit du climat le plus délicieux de l'Amérique et peut-être du monde en entier. Le printemps y commence le 21 septembre, de même que dans les pays au sud du Tropique du Capricorne. Depuis cette époque, jusqu'aux premiers jours de l'automne, le ciel y est presque toujours serein. Les pluies commencent en avril et durent jusqu'à la fin d'août. Il pleut très-peu dans les provinces septentrionales, et le tonnerre ne s'y fait

(1) Vancouver, t. III.—Humboldt, *Statistique du Mexique*, p. 4.

guères entendre, excepté dans la région des Andes. Il ne tombe jamais de neige dans les parties situées le long de la mer; on en voit peut-être tous les cinq ans, dans celles qui se trouvent dans la région moyenne des Andes; mais dans la contrée élevée, il neige avec tant d'abondance depuis le mois d'avril jusqu'en novembre, qu'elle ne fond pas, et que l'on ne peut traverser la Cordillère que vers le milieu de l'été. On n'éprouve jamais de chaleurs excessives au Chili, parce que les Andes lui servent d'abri, et qu'il est constamment rafraîchi par les brises de mer. La température de l'air est si douce et si égale, que les Espagnols la préfèrent à celle de la partie méridionale de leur pays.

Géographie naturelle. La fertilité du sol répond à la douceur du climat, et rend le Chili propre à recevoir et à nourrir toutes les plantes de l'Europe. Les plus précieuses, telles que le blé, le vin, l'huile, abondent au Chili comme si elles y étaient naturelles. Tous les fruits que l'on y a apportés de notre continent, y arrivent à une parfaite maturité. Les animaux de notre hémisphère s'y multiplient, et les races s'y perfectionnent.

Montagnes, volcans. La chaîne des Andes qui borne le Chili à l'est, a environ 120 milles de large; quelques montagnes sont d'une élévation très-considérable. La chaîne ne présente qu'un petit nombre de passages étroits, bordés de précipices escarpés pour pénétrer dans les pays situés à l'est. La région moyenne, formée par des branches transversales qui viennent de la grande chaîne, comprend des plaines et des vallées, arrosées par des torrens et des cascades qui répandent la fertilité dans les prairies. On compte jusqu'à quatorze volcans enflammés dans la partie la plus élevée des Andes, et d'autres moins considérables qui ne ravagent pas les cantons circonvoisins. On peut attribuer à ces volcans les tremblemens de terre auxquels le Chili est assez souvent exposé, et qui y causent quelquefois de grands désastres. On ne sait rien de précis sur la hauteur des Andes, sinon qu'on les aperçoit de 60 lieues en mer.

Rivières et lacs. Le peu de largeur de la partie maritime ne permet pas que le cours des rivières soit très-souvent prolongé; elles sont nombreuses, et quelques-unes ont un volume d'eau assez fort. On voit dans la partie haute plusieurs lacs, les uns d'eau douce, d'autres d'eau salée.

Minéraux. Le Chili produit annuellement en or et en argent 1,708,000 piastres. L'or est le métal le plus abondant, et celui dont les mines sont les plus nombreuses. L'exploitation des minerais d'argent est en général peu productive. Le cerro de Upsallata, situé, comme les mines du Pérou, dans une région froide et aride, offre cependant des morceaux si riches, qu'ils donnent 40 ou 60 marcs d'argent par quintal. Le produit des mines du Chili a considérablement augmenté depuis quelques années. Ce pays contient des mines de cuivre que l'on exploite avec beaucoup de succès;

celles de Coquimbo donnent les masses de cuivre natif les plus extraordinaires par leur volume. On envoie annuellement plus de 100 mille quintaux de cuivre en Espagne, et plus de 30 mille à Lima. Le plomb, l'étain, le mercure et le fer y abondent; mais on néglige ces métaux. On trouve aussi de l'antimoine, dont on fait beaucoup d'usage dans les opérations métallurgiques. Le sel gemme, l'alun, le soufre et les bitumes de différentes sortes n'y sont pas rares, non plus que le marbre, le porphyre, et diverses espèces de pierres précieuses (1).

Iles du Chili. A l'extrémité méridionale du Chili, se trouve le golfe de Chonos ou de Guayateca, qui renferme l'archipel de même nom, composé de quarante-sept îles; vingt-sept sont peuplées : la plus considérable est celle de Chiloé. Celle-ci a 38 lieues de long sur 9 de large. La côte est découpée par plusieurs baies profondes qui partagent presque l'île en deux vers la partie moyenne. Le port principal est celui de San-Carlos de Chacao, situé par les 41e deg. 57 min. de lat. australe. Il peut recevoir des bâtimens considérables. Le corrégidor, nommé par le capitaine général du Chili, réside à Sant-Iago de Castro. Cette île produit du froment qui n'y mûrit pas toujours à cause du froid; de l'orge, des fèves et des pommes de terre. Les bœufs et les moutons y ont très-bien réussi. Les forêts sont remplies de superbes bois de charpente; elles sont peuplées de sangliers dont on fait d'excellens jambons. La pêche est abondante le long des côtes, et l'intérieur du pays fournit beaucoup de gibier. L'île de Chiloé fait un commerce assez étendu avec le Pérou. Ses exportations pour ce pays, qui consistent en planches, ponchos, jambons et poisson salé, se montent annuellement à plus de 50,000 piastres. On apporte du Pérou des draps et des toiles de coton pour la somme de 30,000 piastres. Elle est habitée par des Espagnols, des mëtis et des indigènes. Ceux-ci sont fort vigoureux, d'un caractère doux et passablement industrieux. Les femmes fabriquent des *ponchos* ou manteaux indiens, ainsi que des draps grossiers et d'autres articles en laine. Elles font aussi de la grosse toile; mais la quantité de ces objets ne suffit pas à l'usage des habitans, dont le nombre, non compris les indigènes, est de 25,000. Ceux qui vivent dans les îles voisines mangent habituellement de la viande salée. Les îles Chonos sont en partie d'origine volcanique. La plupart sont petites et peu fertiles.

Au sud de l'archipel de Chonos, est la presqu'île des trois montagnes, après laquelle on rencontre successivement trois grandes îles, appelées Campana (lat. 49 deg. 20 min.), Madre de Dios et San-Francisco ou Roca Partida. La rigueur du climat les rend de nulle importance (2).

(1) *Histoire naturelle du Chili*, par Molina. (2) Pinkerton, p. 665 — 702.

CHAPITRE V.

VICE-ROYAUTÉ DE LA PLATA OU DE BUENOS-AYRES.

Etendue et limites. — Division. — Histoire. — Population. — Mœurs et usages — Villes. — Lieux remarquables. — Missions des Jésuites. — Commerce. — Climat et saisons. — Aspect du pays. — Rivières et lacs. — Montagnes et mines. — Curiosités naturelles.

[*Etendue et limites.* La vice-royauté de la Plata, établie en 1778, comprend le Paraguay propre et le gouvernement de Buenos-Ayres; l'audience de Las-Charcas, avec les provinces détachées du Pérou, et le Tucuman avec le nouveau Chili ou les provinces du Chili situées à l'est des Andes. Elle s'étend depuis les montagnes de Vilcanota dans la province de Cuzco, sous le 14e deg. parallèle sud, jusqu'au Rio-Negro sous le 38e; ce qui fait une longueur de 24 degrés ou 1440 milles. Sa largeur, qui est à peu près égale partout, est de 12 degrés ou 720 milles. Elle est bornée, au nord, par le Pérou et le territoire portugais; à l'est, par le même territoire et l'océan Atlantique; au sud, par les Pampas, qu'habitent les indigènes indépendans; à l'ouest, par le Chili, le grand Océan et le Pérou.

Division. Cette vice-royauté est divisée en neuf intendances qui renferment trente provinces. Nous parlerons des plus remarquables, à l'occasion des villes qui y sont situées.

Histoire. Juan Diaz de Solis, qui passait pour le plus habile pilote de l'Espagne, ayant été envoyé, en 1515, par Ferdinand le Catholique pour ouvrir, par l'ouest, une communication avec les Moluques, prit sa route le long de l'Amérique méridionale : après avoir découvert, le premier janvier 1516, une rivière à laquelle il donna le nom de Janeiro, il avança dans une baie spacieuse. Il crut que c'était l'entrée d'un détroit qui communiquait avec la mer des Indes. Mais, en pénétrant plus avant, il reconnut l'embouchure d'un grand fleuve, auquel il donna le nom de rivière de Solis : c'est le Rio de la Plata. Les Espagnols ayant voulu faire une descente dans ce pays, Solis et plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels; ceux qui restaient sur les vaisseaux retournèrent en Europe sans tenter aucune autre découverte, et la rivière de la Plata fut oubliée pendant dix ans. A cette époque, une nouvelle expédition aborda à son embouchure; les tentatives pour pénétrer dans l'intérieur du pays furent mêlées de divers succès : les Espagnols persistèrent dans leur entreprise, soutenus d'abord par l'espoir de découvrir les mines, et ensuite par la nécessité de l'occuper eux-mêmes pour empêcher les autres nations de s'y introduire et de pénétrer par là dans

leurs possessions du Pérou. Ils découvrirent peu à peu les diverses parties de la vaste région arrosée par le fleuve et ses affluens, et arrivèrent aux pays découverts par leurs compatriotes le long du grand Océan (*a*).

Population. On évalue à un million à peu près le nombre de blancs, métis et indigènes soumis qui habitent cette vice-royauté. Ceux de ces derniers qui ne sont pas soumis et qui vivent dans son étendue, ne forment pas une population très-considérable.

Mœurs et usages. Les Espagnols qui habitent les provinces détachées du Pérou se rapprochent de ceux de cette vice-royauté; ceux qui vivent dans les gouvernemens de Buenos-Ayres et du Paraguay, croient, comme tous leurs compatriotes, être d'une classe supérieure à celle des Indiens, des nègres et des gens de couleur; mais il règne entre ces mêmes Espagnols la plus parfaite égalité, sans distinction de nobles ni de plébéiens. La seule distinction qui existe est purement personnelle, et n'est due qu'à l'exercice des fonctions publiques, au plus ou moins de fortune, ou bien à la réputation de talens et de probité. Les créoles habitans des villes ont une aversion décidée pour les Européens et le gouvernement espagnol. Cette aversion est beaucoup moins forte chez les habitans de la campagne. Les créoles sont en général élevés avec beaucoup de négligence et très-ignorans. Leurs principaux vices sont la passion des femmes, la fureur du jeu, et, de plus, l'ivrognerie chez le bas peuple. Ils ont pourtant de la finesse et de la justesse dans l'esprit; mais il leur manque des facilités pour étudier, et ils sont paresseux. Les arts et les métiers se réduisent aux plus indispensables, et ne sont guère exercés que par quelques Espagnols pauvres venus d'Europe ou par des gens de couleur. Il règne un très-grand luxe dans les villes les plus considérables. Presque tous les Indiens convertis, plus de la moitié des habitans du Paraguay, ceux des bords de la rivière de la Plata et des villes s'occupent de la culture; mais comme cet état est fatigant, il n'est embrassé que par ceux qui n'ont pas le moyen de se faire négocians ou d'acquérir des terres et des troupeaux pour devenir bergers, et enfin par les journaliers qui ne peuvent pas se louer pour la conduite des troupeaux. Les habitations des agriculteurs espagnols, situées au milieu des terres en exploitation et assez éloignées les unes des autres, sont en général des barraques ou des chaumières petites et basses, couvertes en paille. Les murs sont formés par des pieux fichés en terre verticalement les uns à côté des autres, et les intervalles sont remplis de mortier de terre. Ces agriculteurs l'emportent beaucoup par leur caractère moral, par leur civilisation et par leur manière de se vêtir, sur les bergers; ceux-ci sont les moins civilisés des habitans de ces contrées, et leur genre de vie a presque réduit à l'état sauvage les Espagnols qui l'ont embrassé. Ces bergers sont occupés à garder douze millions de vaches

(1) Voyages de don Felix de Azara.

trois millions de chevaux, avec un nombre considérable de brebis. On ne comprend pas dans cette énumération les animaux sauvages. Tous les troupeaux domestiques sont divisés en autant de troupeaux particuliers qu'il y a de propriétaires. Un pâturage qui n'a que quatre ou cinq lieues carrées de surface, est regardé comme peu considérable à Buenos-Ayres, et au Paraguay il passe pour ordinaire. C'est dans l'intérieur de ces possessions qu'on établit les habitations des bergers.

Cette classe d'hommes, accoutumée dès l'enfance à l'oisiveté et à l'indépendance, ne connaît en rien ni mesures, ni règles. L'amour de la patrie, la pudeur, la bienséance lui sont entièrement inconnus : habituée à égorger des animaux, il lui paraît tout aussi naturel d'en faire autant à un homme, mais toujours de sang-froid et sans colère, parce que cette passion est inconnue dans ces déserts, où il n'y a guère d'occasions capables de l'exciter. Ces bergers sont enclins à la défiance et à la ruse. Lorsqu'ils jouent aux cartes, pour lesquelles ils ont une violente passion, ils s'asseyent, à leur ordinaire, sur leurs talons, tenant sous leurs pieds la bride de leur cheval, de peur qu'il ne s'en aille, et souvent même ils ont à côté d'eux leur poignard ou leur couteau fiché en terre, prêts à percer celui qui joue avec eux, s'ils s'aperçoivent de quelque tricherie, parce qu'ils sont savans sur cet article et qu'ils ne se piquent pas de loyauté au jeu. Ils jouent, dans un instant, tout ce qu'ils possèdent, et toujours de sang-froid. Ils sont d'ailleurs très-hospitaliers ; et si quelque passant se présente chez eux, ils le logent et le nourrissent, souvent sans lui demander qui il est ni où il va, quand bien même il resterait pendant plusieurs mois. Ils sont naturellement portés à voler des chevaux ou de petits objets, mais jamais ils ne font de vols considérables. Ils ont beaucoup de répugnance pour toutes les occupations auxquelles ils ne peuvent pas se livrer à cheval. Ils sont en général très-robustes et peu sujets aux maladies, et font peu de cas de la vie.

Outre les bergers, il y a dans les plaines beaucoup d'hommes qui ne veulent absolument ni travailler ni servir les autres à quelque titre et à quelque prix que ce soit. Ces hommes sont presque tous voleurs, et enlèvent même des femmes : ils vivent avec elles ; et quand le ménage éprouve quelque besoin urgent, l'homme part seul, vole des chevaux dans les pâturages espagnols, va les vendre au Brésil, et en rapporte ce qui lui est nécessaire (*a*).

Villes. Buenos-Ayres, résidence du vice-roi et d'un évêque, siége d'une audience et de divers établissemens publics. On commença à bâtir cette ville en 1635. Elle est située dans une plaine, sur la grève de la rivière de la Plata, à 70 lieues de son embouchure. Les rues sont larges et tirées au cordeau, et la moitié à peu près est pavée. Le port est très-

(*a*) Voyages de don Félix de Azara.

exposé aux vents, et les vaisseaux sont obligés, à cause des bancs de sable, de s'arrêter à trois lieues de distance. Les navires de moyenne grandeur entrent dans une petite rivière longue et étroite, appelée le ruisseau de Buenos-Ayres, où l'on trouve toutes les sûretés et toutes les commodités possibles pour décharger les marchandises, et même pour carener les bâtimens; mais il faut que le vent fasse monter l'eau au-dessus de son niveau ordinaire, pour que ces embarcations puissent passer la barre qui est à son embouchure. Buenos-Ayres est le centre de tout le commerce des provinces du Pérou avec l'Espagne. Les marchandises y arrivent de l'ancien continent et y vont par mer; celles qui sont destinées pour l'intérieur et qui en viennent, sont transportées par des charrettes que traînent des bœufs. Les conducteurs vont en caravanes, pour pouvoir se défendre contre les incursions des Indiens indépendans. Le vice-roi réside dans un fort qui a vue sur la rivière et sur la ville. Population, 40,000; lat. aust. 25 deg. 16 min. 40 secondes; longit. occidentale, 60 deg. 1 min. 4 secondes.

Potosi, ville considérable située sur une éminence et sur la pente méridionale d'une montagne, dans un pays froid et stérile. Elle est fameuse par la montagne ou cerro de Potosi, qui, depuis sa découverte en 1545 jusqu'à nos jours, a fourni une énorme quantité d'argent. La couche de porphyre qui la couronne, lui donne la forme d'un pain de sucre ou d'une colline basaltique. Cette montagne est élevée de 697 toises au-dessus du plateau voisin. La ville de Potosi est le siége de l'administration des mines et des divers établissemens qui y sont relatifs; ses environs sont traversés par une branche de la rivière de Pilcomayo, qui se jette dans le Paraguay; ce qui la rend le centre d'un grand commerce, et facilite ses communications avec Buenos-Ayres. Il y a dans les environs des bains d'eau chaude. Les auteurs varient beaucoup entre eux sur la population de Potosi. Les uns ne lui donnent que 30,000 habitans. Helm, minéralogiste allemand, qui y a séjourné plusieurs années, assure qu'elle contient 100,000 ames; mais ce calcul est exagéré.

La Plata ou Chuquisaca, eut son premier nom d'une fameuse mine d'argent située dans la montagne de Porco, d'où les incas tiraient d'immenses richesses. Cette ville est sur une branche du Pilcomayo. Elle est la résidence d'un archevêque et le siége de l'audience royale de Charcas. Population, 14,000.

La Paz, évêché, ville grande, bien bâtie et ornée de fontaines et d'édifices publics. Elle est assise sur un terrain très-inégal, et environnée de collines de toutes parts, excepté du côté de la rivière. Quand les eaux de celle-ci s'enflent, soit par les pluies, soit par la fonte des neiges, elles entraînent des rochers prodigieux et roulent de l'or, que l'on trouve quand elles sont retirées. Le principal commerce de cette ville consiste en herbe

du Paraguay, que l'on fait passer en grande quantité dans le Pérou. Population, 20,000. La température des environs est froide, mais dans les vallées le sol est fertile, et l'on y cultive même la canne à sucre.

Lieux remarquables. Dans l'audience de *Charcas,* qui comprend les provinces détachées du Pérou en 1778, pays en géneral montueux dans sa partie nord-ouest, *Potosi*, *la Plata* et *la Paz*, dont nons venons de parler. *Chicuito*, dans la province de ce nom, dont le climat est froid, mais sain, et le sol très-fertile; on y élève beaucoup de llamas et de bétail. Cette ville est sur le bord du grand lac de Titicaca, qui porte aussi le nom de lac de Chiquito. Santa-Cruz de la Sierra, au milieu d'un pays coupé de montagnes peu élevées, et dont le climat est chaud et assez humide. Oropesa, dans la province de *Cochabamba*, que l'on appelle le grenier du Pérou. *Tarija*, capitale de la province de Chichas, dont le territoire abonde en blé, en vins et en fruits. *Saint-François d'Atacama*, dans la province d'*Atacama*, qui confine, au nord, avec le territoire d'Arica, au sud avec le Chili, et dont la partie occidentale, qui n'offre qu'un désert aride, est baignée par le grand Océan. L'intérieur de la province est fertile. On trouve des métaux et des eaux chaudes dans les montagnes.

Dans le *Tucuman* et dans le *Cuyo*, partie du Chili qui est à l'orient de la chaîne des Andes, *Salta*, résidence d'un intendant. Cette ville est située dans une vallée très-fertile. On y tient tous les ans, dans les mois de février et de mars, une foire où l'on vend une quantité prodigieuse de mulets et de chevaux. *San-Miguel*, ancienne capitale, bâtie sur une hauteur, au milieu de champs fertiles, et dans le voisinage de forêts étendues; le bois que l'on exploite est employé à la construction des charrettes, dont on fait un grand commerce. *Sant-Iago de l'Estero*, *Rioja*, *Jujuy*, villes dont les habitans élèvent et vendent beaucoup de bestiaux. *Cordova*, résidence d'un évêque, et la meilleure ville du pays; elle est bien bâtie et située entre une colline et une rivière, sur un terrain uni et sablonneux. Les habitans s'enrichissent par le commerce des mulets. Quelques autres colonies d'Espagnols peu nombreuses sont disséminées dans les plaines immenses du Tucuman, et portent le nom de villes. Il y a quelquefois 50 à 60 lieues de distance de l'une à l'autre. Mendoza, sur une rivière de même nom, capitale de la province de *Cuyo*. Cette ville, située sur la pente orientale des Andes, est bien bâtie. La plupart des maisons ont des jardins arrosés par de l'eau vive. Les fruits et les légumes y sont excellens. C'est un des passages les plus fréquentés pour aller au Chili. Le Cuyo est très-fertile en blé; on y récolte aussi beaucoup de vin et d'eau-de-vie et la plupart des fruits d'Europe. Cette province est coupée par des montagnes qui viennent des Andes, et qui s'étendent vers Cordova; elles renferment des vallées délicieuses.

Dans le gouvernement de *Buenos-Ayres* ou de *Rio de la Plata*, situé des deux côtés du fleuve de ce nom, du Parana et de l'Uruguay, *Buenos-Ayres*, Monte-Video, sur la rivière de la Plata, à 20 lieues de son embouchure. Cette ville est entourée par l'eau de tous les côtés, excepté de celui du fort. Le port est peu profond et exposé aux mauvais vents. Les rues de Monte-Video sont larges, tirées au cordeau, mais sans pavé. Sa population totale est de 15,000 ames, dont la moitié à peu près habite au dehors et à quelque distance de son enceinte. Maldonado : le terrain de cette ville est uni et sablonneux. Les rues sont éloignées; mais le port est à une lieue de distance : il est très-grand, a un ancrage excellent, et assez d'eau pour les plus grands bâtimens. Colonia del Sacramento appartenait jadis aux Portugais. Son port est petit et mal abrité. Santa-Fé, sur la rivière de Parana, à 80 lieues au nord de Buenos-Ayres. *Corrientes*, sur la même rivière, à peu de distance de l'embouchure du Paraguay, sur un sol argileux et uni. Ces deux villes, fondées vers la fin du seizième siècle, ont des rues droites et larges, et chacune 4,000 habitans.

Dans le gouvernement du Paraguay, l'*Assomption*, sur la rive droite du Paraguay. Le sol de cette ville est en pente et sablonneux; ses rues sont tortueuses et de largeur inégale; l'air y est sain et tempéré. Il y a un évêque et un collége; latitude australe, 25 deg. 16 min. 40 sec.; longit. occid., 60 deg. 1 min. 4 sec.: pop., 7,000. Cette province renferme encore d'autres colonies; mais ce que l'on aurait à en dire se réduirait à l'année de leur fondation, au nombre de leurs habitans ou à leur situation géographique. Les villes des Espagnols et des gens de couleur sont disposées comme en Espagne, c'est-à-dire que les maisons sont réunies, et que leur assemblage forme des rues et des places; mais tous les bourgs et les paroisses ont leurs maisons éparses dans les campagnes à diverses distances, excepté un petit nombre qui se trouve à côté de l'église ou de la chapelle. Les maisons des peuplades indiennes établies par les Jésuites sont couvertes de tuiles, et les murs sont en briques cuites; celles des autres Indiens et des gens de couleur ne sont que des baraques semblables à celles des bergers. La plupart des édifices des villes sont de briques cuites ou de pierres liées par un mortier d'argile, et les joints extérieurs sont crépis de chaux et de sable; les toits sont de tuiles (*a*).

Missions des Jésuites. Les missions des Jésuites ont été trop louées par quelques auteurs, et trop dépréciées par d'autres. Ces religieux ne se bornèrent pas, ainsi qu'ils l'ont prétendu, à la persuasion et à la prédication apostolique pour réduire les Indiens. Ils eurent quelquefois recours aux moyens temporels; mais ils les manièrent avec beaucoup de modération, de prudence et d'habileté, et cachèrent leur conduite avec grand soin. La formation des peuplades des Jésuites le long du Parana et de l'Uruguay, fut

(*a*) Voyages de don Félix de Azara.

aussi due à la terreur que les Portugais inspiraient aux Indiens. Chaque peuplade était gouvernée par deux Jésuites : l'un, appelé curé, uniquement chargé de l'administration du temporel, ne savait souvent pas parler le langage des Indiens ; l'autre, que l'on appelait compagnon ou vice-curé, était subordonné au premier, et remplissait les fonctions spirituelles. L'unique règle pour diriger ces peuples était la volonté des Jésuites. Les magistrats, choisis parmi les Indiens, n'exerçaient aucune espèce de juridiction, et n'étaient qu'un instrument entre les mains du curé, même pour la partie criminelle. Jamais un accusé ne fut cité devant les tribunaux du roi. Les Indiens de tout âge et de tout sexe étaient obligés à travailler pour la communauté de la peuplade ; aucun ne pouvait s'occuper en particulier. Le curé faisait emmaganiser le produit du travail, et se chargeait de nourrir et d'habiller tout le monde. Tous les Indiens étant égaux, et ne pouvant posséder aucune propriété particulière, nul motif d'émulation ne pouvait les porter à exercer leurs talens, puisque le plus vertueux et le plus actif n'était ni mieux nourri ni mieux vêtu que les autres, et qu'il n'avait pas d'autres jouissances. Les Jésuites réussirent à persuader au monde que cette espèce de gouvernement était la seule convenable, et qu'elle faisait le bonheur de ces Indiens, qui, semblables à des enfans, étaient incapables de se gouverner eux-mêmes. Mais ces Indiens n'étaient pas aussi enfans et n'avaient pas autant d'incapacité qu'on le supposait, puisque, dans l'état sauvage, ils savaient nourrir leurs familles ; ou bien si l'on ne pouvait les corriger de ces défauts, ils n'étaient pas susceptibles de civilisation. Les Indiens étaient baptisés et savaient les commandemens de Dieu et quelques prières ; mais c'est à peu près à quoi se bornait leur religion. Ils n'apprenaient aucune science ; ils fabriquaient des toiles grossières dont ils s'habillaient ; et les arts mécaniques que leur enseignaient des Jésuites envoyés d'Europe à cet effet, étaient dans l'enfance. Aucun de ces Indiens n'avait de chaussure, et les femmes sans exception n'avaient d'autre vêtement qu'une chemise sans manche. Depuis l'expulsion des Jésuites, les moines qui furent chargés du soin de leurs peuplades, ne nourrirent ni n'habillèrent les Indiens aussi bien qu'autrefois, et les fatiguèrent de travail. Cependant on ne doit pas dissimuler que, depuis cette époque, les Indiens se sont passablement civilisés, et qu'ils jouissent de quelque aisance, due à leur commerce et à leurs troupeaux ; ils s'habillent à l'espagnole et acquièrent de petites propriétés ; mais la moitié de leurs peuplades sont désertes, et les Indiens se répandent partout en liberté, mêlés avec les Espagnols (a).

Commerce. Ceux qui commerçaient jadis en Amérique n'y cherchaient que l'or et l'argent, et ne faisaient aucun cas des pays, tels que le Paraguay, qui ne produisaient pas ces métaux. Mais comme ils crai-

(1) Voyages de don Félix de Azara, t. III, p. 223, etc.

gnaient que l'on n'introduisît des marchandises au Pérou par Buenos-Ayres, et que cela ne nuisît aux cargaisons des flottes et des galions qu'ils envoyaient à Panama, etc., ils demandèrent au gouvernement, et en obtinrent la prohibition de toute espèce de commerce par la rivière de la Plata. Ceux qui avaient à souffrir de cette mesure firent de fortes réclamations. On permit à ceux-ci, en 1602, d'exporter au Brésil et à la côte de Guinée, pendant un temps limité, une quantité déterminée des produits de leur sol. Quand le terme fixé pour cette permission fut arrivé, les habitans des bords de la rivière de la Plata en demandèrent la prolongatiou indéfinie, et même avec augmentation. Ils obtinrent en 1618 la faculté d'expédier en Espagne deux navires, dont chacun ne devait pas excéder le port de cent tonneaux. On leur imposa plusieurs autres conditions, et pour que rien n'entrât dans l'intérieur du Pérou, on établit à Cordova de Tucuman une douane pour faire payer cinquante pour cent sur tous les objets importés, et pour empêcher l'extraction de l'or et de l'argent du Pérou pour Buenos-Ayres, même pour le paiement des mules. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'en 1778, époque à laquelle on permit toute espèce de commerce sur la rivière de la Plata et même avec l'intérieur du Pérou.

Les ports de la rivière de la Plata reçoivent annuellement d'Europe des marchandises pour la valeur de 2,545,364 piastres. Les exportations se montent à 4,667,166, et consistent principalement en cuirs en poil et corroyés, suif, chair salée, lames de corne, laine de vigogne et de brebis, farine, quinquina, huile de baleine, cuivre et étain. Il s'expédie aussi beaucoup de navires pour la Havanne et pour Lima; et le commerce qui se fait par la voie de terre avec le Pérou et le Chili, ainsi que dans l'intérieur des provinces, est très-considérable. L'accroissement du commerce a eu des effets sur la prospérité de l'agriculture, qui cependant y est encore dans un état très-imparfait (*a*).

Climat et saisons. La vaste étendue de la vice-royauté de la Plata, et la diversité des pays qui la composent, doivent y produire une grande variété dans le climat. Les provinces qui dépendaient autrefois du Pérou et le Cuyo, ressemblent entièrement à la partie de cette vice-royauté désignée sous le nom de pays des Andes et de la Sierra. Dans les autres contrées, la température dépend de la latitude. A l'Assomption, située à 25 deg. 16 min. 40 secondes de latitude australe, le thermomètre monte en été jusqu'à 29 et 30 deg. en hiver, il descend ordinairement à 7 dég. Dans les années extraordinaires, l'eau gèle. On dit, avec raison, dans le pays qu'il fait toujours froid lorsque le vent est au sud et au sud-est, et chaud quand il est au nord. Les vents les plus ordinaires sont l'est et le nord. A peine connaît-on le vent d'ouest, comme si la Cordillère des

(*a*) Voyages de don Félix de Azara.

Andes l'arrêtait à plus de 200 lieues de distance. A Buenos-Ayres la chaleur est moins considérable, et le froid plus grand. Il n'y a neigé qu'une fois. Les vents y sont plus forts qu'à l'Assomption, ceux du couchant y sont plus fréquens. Les ouragans y sont rares Partout l'atmosphère est humide, et gâte les meubles, sur-tout à Buenos-Ayres. Il est rare que les vapeurs se condensent assez pour former des brouillards. Le ciel est clair et serein, la grêle peu fréquente. Dans toutes les saisons, et sur-tout en hiver, il tombe souvent de la pluie, accompagnée d'éclairs, et de coups de tonnerre qui se succèdent avec rapidité. Le climat du Tucuman est très-froid et très-sec en hiver; des pluies excessives annoncent le printemps, et les chaleurs de l'été sont subites e très-fortes. Tous ces pays sont très-sains, et même en beaucoup d'endroits le voisinage des lieux aquatiques et des terrains inondés que l'on y rencontre fréquemment, n'altère en rien la santé des habitans (*a*).

Aspect du pays. Si l'on excepte l'audience de las Charcas, qui tient de la partie montueuse du Pérou, et le Cuyo, situé à la pente des Andes, toute la surface du vaste pays dont nous nous occupons ne forme qu'une plaine unie et en grande partie sensiblement horizontale; car les exceptions se réduisent à quelques hauteurs ou petites montagnes qui n'ont pas 90 toises d'élévation au-dessus de leurs bases. C'est une suite de contrées arides ou marécageuses : en certains endroits, on voit de grandes plaines salines. Cependant la contrée orientale depuis la rivière de la Plata et à l'est du Parana jusqu'au parallèle du 16e degré, est formée de croupes très-étendues et doucement arrondies, qui diminuent de ce côté l'horizon du pays, et modifient les phénomènes. La Cordillère des Andes et ses branches orientales doivent nécessairement, d'après la surface unie du pays, verser toutes leurs eaux du côté de l'est dans une multitude de ruisseaux et de rivières. Cependant, à peine en arrive-t-il cinq ou six à la mer, soit directement, soit après s'être réunis aux grands fleuves, parce que le terrain qui touche immédiatement les croupes de la Cordillère est tellement horizontal, que les eaux qui en descendent, s'arrêtent dans la plaine sans prendre un cours décidé, et s'évaporent insensiblement. Une autre conséquence, c'est que le pays ne pourra jamais être arrosé par des canaux artificiels, et que l'on n'y connaîtra jamais ni les moulins à eau ni les autres machines hydrauliques. On ne pourra pas même y exécuter de conduite d'eau pour une fontaine, parce que l'eau des rivières et des ruisseaux n'a que la pente juste qu'il faudrait pour un canal de conduite (*b*).

Rivières et lacs. Nous avons parlé, à l'article de l'Amérique méridionale, des principales rivières de cette vice-royauté. Celles qui baignent les provinces de Moxo et de Santa-Cruz, de la Sierra, vont se réunir aux

(1) Voyages de don Félix de Azara. (2) *Ibid.*

affluens de l'Amazone; les autres joignent leurs eaux aux affluens du Parana ou se perdent dans les plaines sablonneuses. Un pays très-plat doit avoir beaucoup de lacs; ceux-ci doivent joindre une surface très-étendue à peu de profondeur, et par conséquent se sécher en été : c'est ce qui arrive à tous les lacs de la plaine, et sur-tout à celui de los Xarayes. Il est formé par le concours de toutes les eaux produites par les eaux abondantes qui tombent depuis le mois de novembre jusqu'en février dans la province de Chiquitos et dans toutes les montagnes dont les eaux contribuent à former la rivière du Paraguay du côté de sa source. En effet, cette rivière ne pouvant contenir toutes ces eaux dans son lit, les répand de côté et d'autre. La figure et la grandeur de ce lac varient par conséquent suivant l'abondance des pluies. On peut par approximation estimer sa longueur à 110 lieues, et sa largeur à 40, et cependant il n'est nulle part navigable, à cause de son peu de profondeur. Pendant la plus grande partie de l'année il est à sec, sans que l'on y trouve une goutte d'eau à boire, et rempli de plantes aquatiques. Quelques auteurs ont cru que ce lac était la source du Paraguay, et c'est précisément tout le contraire. D'autres lacs du Paraguay sont de la même nature que celui de los Xarayes, et tous les dépôts permanens d'eau sont aussi peu profonds. Leur quantité est innombrable, et diminue considérablement celle du terrain cultivable. Il en résulte que ces contrées ne pourront jamais admettre une culture semblable à celle de l'Europe, proportionellement à leur surface, sur-tout les contrées presque entièrement privées de rivières et de ruisseaux, telles que le pays qui s'étend depuis la rivière de la Plata jusqu'au détroit de Magellan, et tout le Chaco, c'est-à-dire, la région située à l'ouest des rivières du Paraguay et du Parana, ou du moins la plus grande partie de leur territoire. Dans le pays situé à l'est de ces deux rivières, tous les ruisseaux, tous les lacs sont d'eau douce; dans tout le Chaco au contraire, et depuis la rivière de la Plata vers le sud, il n'y a ni ruisseau, ni lac, ni puits qui ne soient saumâtres en été, ou quand les pluies sont rares. Les rivières même telles que le Pilcomayo et le Rio Vermejo se ressentent de cette salure quand elles sont très-basses, quoique leur cours ne soit jamais interrompu (1). On remarque dans le pays de la Sierra, à 20 lieues au nord de la Paz, le lac de Titicaca ou Chiquitos, qui a 80 lieues de circuit, et forme un ovale, dont la partie la plus longue s'étend du nord-ouest au sud-est. Il a 70 à 80 brasses de profondeur. L'eau n'est ni amère ni salée, mais il paraît qu'elle est fort trouble. On y pêche une ou deux espèces de poissons. Les oiseaux aquatiques le fréquentent, et ses bords sont couverts de joncs. Dix ou douze grandes rivières et un plus grand nombre de petites, lui portent le tribut de leurs eaux. Il contient plusieurs îles,

(1) Voyages de don Félix de Azara.

dont une est remarquable par sa grandeur. Les Indiens, selon la tradition, jetèrent dans ce lac, à l'époque de la conquête, des trésors immenses, et sur-tout la grande chaîne d'or de l'inca Huaïna-Capac. Les bords du lac se resserrent vers le sud, et forment un golfe qui se termine en une sorte de canal, dont la largeur est de 3 à 4 cents pieds: de là les eaux, quoiqu'elles paraissent dormantes à la superficie, ont en dessous beaucoup de rapidité : elles forment le lac de Paria, que l'on croit avoir un débouché par des conduits souterrains.

Montagnes et mines. La chaîne des Andes qui borne la vice-royauté à l'est a déjà été décrite. La plus grande partie de ce qui n'est pas compris dans les Andes et dans la Sierra, étant un pays très-plat, et qui n'a qu'un petit nombre de montagnes peu élevées, l'on n'y trouve point de minéraux. On rencontre bien quelques grains d'or dans le sable de quelques ruisseaux, mais la quantité en est trop faible pour payer les frais. C'est entièrement à la partie la plus occidentale, aux provinces de la Sierra, qui ont été détachées du Pérou, qu'est due la grande masse de métaux précieux que fournit la vice-royauté de Buenos-Ayres. On peut évaluer leur produit annuel à 4 millions 200,000 piastres. Sur cette quantité, il y a 299,246 piastres, ou 2,204 marcs en or, et 5,923,173 piastres, ou 462,609 marcs en argent. Ce dernier métal provient presque en entier du cerro de Potosi qui, dans l'espace de 233 ans, depuis 1556 jusqu'en 1789, a donné en argent, déclaré à la caisse royale, 788 millions de piastres. Le produit annuel de cette montagne est encore de 3 à 4 cent mille marcs. Ces mines, dans leur état actuel, n'occupent pas le premier rang parmi celles du monde, mais on peut les ranger immédiatement après les mines de Guanaxuato. La richesse des minerais de Potosi a diminué, à mesure que les travaux ont gagné en profondeur ; mais ces minerais sont aujourd'hui travaillés avec plus de soin que dans les premiers temps de la découverte. L'abondance de sel gemme que l'on exploite sur le plateau des Cordillères facilite beaucoup l'amalgamation au Potosi. Vers la fin du seizième siècle, quinze mille Indiens étaient forcés de travailler dans les mines et les usines de Potosi, et l'on conduisait journellement à la ville plus de 1,500 quintaux de sel. Aujourd'hui on n'y compte pas plus de deux mille mineurs, qui sont payés à raison de 2 francs 50 centimes par jour. Quinze mille llamas et autant d'ânes sont employés à porter le minerai de la montagne aux usines d'amalgamation. On trouve aussi dans cette partie de la vice-royauté, ainsi que dans le Tucuman et dans le Cuyo, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et d'étain (1).

A soixante lieues au nord-est de Sant-Iago de l'Estero, après avoir marché continuellement dans des plaines, et sans trouver une seule

(1) Humboldt, l. c. p. 611.

pierre, ce qui arrive dans toute l'étendue du Chaco, on rencontre une masse de fer pur, flexible et malléable à la forge, mais en même temps si dur, que les ciseaux s'ébrèchent et se cassent quelquefois en le coupant. Sa longueur est de treize palmes, sa largeur de huit, et sa hauteur de six. Cette masse renferme beaucoup de zinc, et sa surface présente quelques inégalités. Le fer est posé horizontalement sur une place unie, dont le terrain est argileux et dépourvu d'eau (*a*).

Curiosités naturelles. Le Parana forme, sous le 24e deg. 4 min. 27 secondes de latitude, une cataracte appelée le Saut de Canendiyu, ou de Guayra. La rivière a en cet endroit une grande profondeur, et 2,100 pieds de largeur, qui se réduit tout-à-coup à 180 pieds. La masse d'eau se précipite avec une fureur épouvantable dans cet espace resserré, en tombant sur un plan incliné de 50 degrés à l'horizon; la hauteur perpendiculaire de la chute est de 52 pieds. Les vapeurs occasionées par le rejaillissement de l'eau s'aperçoivent à la distance de plusieurs lieues, et forment dans les environs une pluie continuelle. Le bruit s'entend de six lieues; on croit voir trembler les roches du voisinage. Dans l'étendue de trente-trois lieues au-dessous de cette cataracte, le Parana a une pente considérable, et coule dans un canal de rochers qui sont en général taillés d'aplomb. Ce canal est très-étroit, et les eaux de la rivière se choquent avec fureur. La rivière d'Yguazu a aussi, à deux lieues au-dessus de son embouchure dans le Parana, une cataracte dont la hauteur verticale est de 171 pieds; mais elle est divisée en trois degrés principaux, dont chacun a différens canaux. Une troisième cascade est celle de la rivière Aguaray, qui a à peu près le même volume d'eau que la Seine à Paris. Cette chute est perpendiculaire, et de 384 pieds de hauteur. Elle se trouve au 23e deg. 28 min. de latitude (*b*).]

CHAPITRE VI.

Végétaux et animaux des possessions espagnoles dans l'Amérique méridionale.

[*Végétaux.* On trouve dans l'étendue immense occupée par les possessions espagnoles dans l'Amérique australe, une grande variété de plantes; mais nous sommes loin de bien connaître tous les trésors du règne végétal de ces vastes régions, malgré les travaux de Feuillée, de Ruiz, de Pavon et de M. de Humboldt. La pente orientale des Andes, une grande partie de la vice-royauté de Buenos-Ayres, et toute la contrée comprise entre l'Orenoque, le Rio Negro et le fleuve des Amazones, n'ont pas été vi-

(*a*) Voyages de don Félix de Azara. (*b*) *Ibid.*—Pinkerton's *Modern Geography*, 2e édit. p. 569-576.

sitées par les botanistes, et sont même à peu près inconnues. On est donc réduit à ne présenter que des aperçus généraux sur la flore de ces pays. D'ailleurs, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, il est impossible d'entrer dans des détails.

On sait que l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer détermine, autant que la distance d'un lieu à l'équateur, l'espèce de plantes que l'on trouve dans un canton. C'est un fait dont on est frappé sans cesse dans les régions équatoriales très-élevées. A Santa-Fé-de-Bogata et sur les plateaux des Andes, on vient à peine de quitter des champs cultivés en orge et en froment d'Europe. Outre les aralia, les begonia, le quinquina jaune et d'autres plantes propres à cette région du monde, on voit autour de soi des chênes, des aunes, et d'autres plantes dont le port rappelle la végétation d'Europe, et tout-à-coup on découvre, comme du haut d'une terrasse et pour ainsi dire à ses pieds, un pays où croissent les bananiers, les palmiers et la canne à sucre. Tous les végétaux que l'on cultive pour leurs produits dans les Antilles, se trouvent dans l'Amérique méridionale jusqu'à la hauteur de 500 toises et au-delà. M. de Humboldt a compté jusqu'à 27 espèces différentes de palmiers dans l'Amérique du sud. Le palmier à cire, qui se rencontre sur les Andes, depuis 900 jusqu'à 1,450 toises, atteint la hauteur énorme de 160 à 180 pieds. Tous ne croissent pas à une élévation aussi considérable; car on cessse d'en voir à 900 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Les fougères à haute tige accompagnent toujours l'arbre bienfaisant dont l'écorce guérit la fièvre. La présence de ces deux végétaux indique l'heureuse région où règne continuellement la douceur du printemps. Les plaines arides au pied des montagnes sont remplies de cactus dont les tiges, semblables à des colonnes, parviennent jusqu'à 30 pieds de hauteur, et forment, en se divisant par le haut, des espèces de candelabres. Les llanos sont, dans la saison des pluies, couverts d'herbes et de mimosa très-peu élevés et presque herbacés. Le bleu foncé du ciel, que l'on aperçoit à travers le feuillage délicatement pinné des mimosa en arbre, est d'un effet extrêmement pittoresque. Les vanilles animent les fentes des rochers les plus sauvages, et le tronc des arbres noircis par l'excès de la chaleur dans les régions inférieures, où l'on voit aussi les mangliers, le sablier, le savonnier, le sterculia, le courbaril, les mélastomes à fleurs violettes et blanches, et une infinité d'autres arbres et arbustes. Dans une région supérieure on rencontre les mélastomes à fleurs bleues, le prunier d'Amérique, le fuchsia, le figuier, le cherimolier, les passiflores et le datura en arbre, les alstræmeria et d'autres liliacées qui vivent dispersées. La haute contrée des Andes, le pays montueux nommé à Quito *Paramo*, et à Lima *Puna*, est entièrement couverte d'une espèce de myrte, et d'arbres qui ont le port de cet arbrisseau sous l'équateur. Les lauriers sont des plantes alpines; on n'y

trouve qu'une seule espèce de saule. Dans la zone torride, les plantes sont plus abondantes en sucs, d'une verdure plus fraîche et plus brillante que dans les climats du nord. Les végétaux qui vivent en société et qui rendent si monotones les campagnes de l'Europe, manquent presqu'entièrement dans les régions équatoriales. Des arbres deux fois aussi élevés que nos chênes s'y parent de fleurs aussi grandes et aussi belles que nos lys. Sur les bords ombragés de la rivière de la Madeleine, croît une aristoloche grimpante dont les fleurs ont 4 pieds de circonférence. Les enfans s'amusent à s'en couvrir la tête.

Les plantes qui constituent la richesse des tropiques, le bananier, le papayer, le manioc et le maïs, n'ont jamais été trouvées dans l'état sauvage. Il en est de même de la pomme de terre dont nous sommes redevables à la portion méridionale du nouveau continent : nous lui devons aussi la capucine. On cultive, dans la région des Andes, pour la nourriture de l'homme, une espèce d'anserine appelée quinoa, l'oluco, espèce de capucine; l'oca dont on mange les racines tubéreuses, plusieurs espèces de piment et le coca.

L'herbe du Paraguay, dont l'usage en infusion est si commun et qui forme une branche considérable de commerce, est une espèce de psoralea, désignée sous le nom de glanduleuse. Elle croît au nord du 24e degré, dans le pays dont elle prend son nom (1).

Animaux. Aucun quadrupède indigène de l'Amérique méridionale ne ressemble entièrement à ceux de l'ancien monde; aucun n'égale en grosseur les grands quadrupèdes de l'ancien continent. Le tapir, l'un des plus grands quadrupèdes de l'Amérique méridionale, n'a que 3 pieds et demi de haut et 6 pieds de long. Son museau est terminé par une espèce de petite trompe; il nage très-bien et s'apprivoise aisément. On le trouve jusqu'à 1,000 toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer, et dans les latitudes dont le climat répond à celui que l'on éprouve jusqu'à cette élévation. Les forêts et les savanes des régions les moins élevées sont peuplées de singes de diverses espèces qui vivent en société, de jaguars, des cougouars, et d'autres animaux féroces du genre du tigre, dont quelques-uns sont assez forts pour traîner après eux les jeunes taureaux qu'ils ont tués. On voit encore jusqu'à 500 toises de hauteur les cabiais, les paresseux, les fourmilliers, les tatous, les mouffettes, les loutres et les petits cerfs mouchetés. Ceux-ci vivent aussi dans la région supérieure, ainsi que quelques singes alouates, le pécari, l'ocelot et l'yagouaroundi. Dans un climat plus tempéré et jusqu'à 2,000 toises d'élévation, habitent les grands cerfs, le petit ours à front blanc, le cougouar et des lamas devenus sauvages. Plus haut encore on rencontre des ours et des lamas qui, avec les vigognes, les guanacos et les alpacos,

(1) *Tableau des régions équatoriales*, par Humboldt.

tous ressemblans au chameau, vivent en bandes nombreuses. C'étaient les seules bêtes de somme dont les anciens Péruviens faisaient usage. Ces animaux ne se trouvent pas au-delà de la ligne du côté du nord, où manque l'espèce de graminée qui fait leur nourriture. Ils portent à peu près le poids d'un quintal et demi. La laine des vigognes est la plus estimée.

Les Espagnols ont transporté d'Europe dans l'Amérique méridionale des brebis, des chèvres, des bœufs et des chevaux. Ces animaux s'y sont prodigieusement multipliés, et les deux dernières espèces sont devenues sauvages: tous supportent tous les climats. On les rencontre depuis le bord de la mer jusqu'aux régions où la culture cesse par la rigueur du climat, et où les seuls lamas trouvent leur subsistance. Les chevaux sauvages parcourent les pampas de Buenos-Ayres jusqu'au détroit de Magellan; ils en sont indigènes de même que des hordes de chiens aussi devenus sauvages, qui vivent en société dans des antres souterrains, et et qui souvent attaquent les hommes avec acharnement. Les Péruviens avaient, suivant Garcilasso, une espèce de chien, qui était adorée chez les peuples voisins.

Les troupeaux de bœufs sauvages sont si nombreux, que souvent on ne tue un animal que pour avoir sa peau. Tous les ans, on exporte de Buenos-Ayres près d'un million de cuirs. L'avidité peu réfléchie des chasseurs a pourtant diminué la quantité du bétail errant.

Parmi les quadrupèdes indigènes, on remarque aussi des coendous, des coatis, diverses espèces d'écureuils, de musaraignes, de lièvres, de rats, et beaucoup de chauve-souris. Quelques-unes sont très-grandes et inquiètent les animaux et l'homme. Le lamantin remonte très-haut dans plusieurs fleuves, des phoques parcourent les eaux de la mer le long des côtes. Les espèces d'oiseaux sont très-nombreuses. Le condor, le géant des vautours, plane dans la chaîne des Andes, à des hauteurs immenses; il s'abat tout d'un coup jusqu'au bord de la mer, et parcourt ainsi en peu d'instans tous les climats. D'autres oiseaux de proie, des engoulevens et même des colibris, vivent dans les contrées élevées. A quinze cents toises de hauteur on voit une grande abondance de canards et d'autres oiseaux plongeurs. Les hoccos, les cotingas, les troupiales, etc. s'élèvent moins haut. Au bord de la mer vivent des troupes de pingouins; les endroits les moins habités sont infestés par des boas et des caymans qui, pendant la saison des sécheresses, restent engourdis dans la vase: aux premières ondées de pluie ils sortent de leur tombeau, et se réveillent de leur mort apparente. Les poissons ne vivent plus dans les lacs élevés à plus de 2,500 toises. Dans l'intérieur de la terre, de nouvelles espèces de termestes, insectes destructeurs, rongent les plantes souterraines (1).

(1) Humboldt, *Tableau des régions équatoriales* et *Tableaux de la nature.*

BRÉSIL.

Etendue et limites. — Histoire. — Nom. — Division. — Population. — Revenus. — Mœurs et usages. — Villes et lieux remarquables. — Commerce. — Climat et saisons. — Géographie naturelle. — Minéraux. — Végétaux. — Animaux.

[*Etendue et limites.* Le Brésil s'étend depuis les frontières de la Guiane française et espagnole, vers le 3e degré de latitude nord, jusqu'au port Saint-Pierre par le 32e deg. 30 min. de latitude sud, ce qui fait 35 deg. et demi ou 2130 milles géographiques. Sa largeur, depuis le cap Saint-Roch, par les 37 deg. jusqu'à Saint-Paul de Omaguas, qui est le dernier établissement portugais sur la rivière des Amazones, par les 71 deg. de longitude occidentale, égale cette longueur à peu près. Il est borné au nord par la Guiane et l'océan Atlantique, qui baigne aussi ses côtes à l'est. De tous les autres côtés, il confine avec les possessions espagnoles. Ce vaste territoire, qui le disputerait aux plus grands empires de l'antiquité, est encore moins connu que les possessions espagnoles, soit faute de recherches et de zèle pour le progrès des connaissances, soit à cause des forêts épaisses qui couvrent les rives du Maragnon et celles des rivières qui lui portent leurs eaux. Quoique depuis long-temps il existe des liaisons intimes entre l'Angleterre et le Portugal, les Européens n'ont en général qu'une connaissance imparfaite du Brésil; ils connaissent encore moins la grande contrée appelée mal à propos Amazonie, et que les Espagnols appellent, avec plus de raison, Terre des missions.

Histoire. Le Brésil, découvert par Cabral en 1500, ne fut d'abord regardé par les Portugais que comme un lieu d'exil où ils envoyaient des malfaiteurs. Mais la découverte de mines de métaux précieux ne tarda pas à y attirer des colons. Les Français s'établirent pendant quelque temps, en 1556, à Rio Janeiro et dans la partie septentrionale, et furent obligés de se retirer. Les Hollandais profitèrent de l'asservissement où l'Espagne tenait le Portugal, pour faire la conquête de divers points de la côte du Brésil; ils s'y maintinrent depuis 1626 jusqu'en 1654. Les Portugais les forcèrent de le quitter, et depuis ce temps en sont restés les tranquilles possesseurs. En 1807, la maison de Bragance, qui régnait en Portugal, abandonna l'Europe, s'embarqua pour le Brésil, où elle aborda en janvier 1808. Ce pays est aujourd'hui le centre de ses possessions; l'importance et la prospérité du Brésil ne peuvent que s'accroître des suites de cet événement remarquable.

Nom. Le Brésil tire son nom d'un bois appelé bois de Brésil, connu

avant que l'on fît la découverte de ce pays, où il est très-abondant. Cabral avait donné à cette contrée le nom de Terre de Sainte-Croix.

Division. Le Brésil se divise en neuf grands gouvernemens et dix gouvernemens du second ordre, qui dépendent des premiers. Quatre gouvernemens, ceux de Rio Janeiro, Maragnan, Fernambouc, Bahia et Saint-Paul, sont situés le long de la côte de l'océan Atlantique; celui de Para est sur l'Océan, et le fleuve de l'Amazone, ceux de Guayaz, de Matogrosso et de Minas-Geraes sont dans l'intérieur des terres.

Gouvernement. Le Brésil, gouverné auparavant par un vice-roi que la cour de Lisbonne y envoyait, l'est aujourd'hui par le roi lui-même. L'administration suprême est en ce moment entre les mains du prince régent, fils de la reine.

Population. On n'a point de détails exacts sur la population de cette grande partie de l'Amerique méridionale; mais il paraît que le nombre des Portugais n'y monte pas à plus d'un demi-million, tandis qu'il y a trois millions à peu près de naturels.

Revenus. Les mines de diamans appartiennent exclusivement à la couronne, qui lève aussi un cinquième de ce que produisent celles de l'or. L'Etat lève d'autres taxes, et le produit total de ce qu'il reçoit est d'environ 24 millions de francs.

Mœurs et usages. Les colons européens sont en général gais et amis des plaisirs; mais ils observent rigoureusement les cérémonies de la religion; ils ont sur-tout beaucoup de vénération pour la Vierge, dont l'image est partout placée sous verre. Les hommes portent généralement le manteau et l'épée. La beauté des dames est encore relevée par de grands yeux noirs qui animent leur physionomie. Leurs longs cheveux sont tressés et entrelacés de rubans et de fleurs. Les couvens et les monastères y sont en grand nombre. Il n'y a guère que les esclaves qui travaillent. Les moines et le clergé en ont, comme les autres citoyens. On y importe chaque année environ 20,000 nègres. Un auteur anglais assure que les habitans du Brésil sont des admirateurs passionnés des généraux français et de leurs exploits; il ajoute qu'ils ont de l'antipathie et de la jalousie contre les Anglais: ces sentimens leur sont inspirés par l'arrogance que met cette nation dans l'exercice de sa puissance maritime (*a*). On ne peut, dit-on, parvenir à apprivoiser les sauvages indigènes. Ils sont d'une taille moyenne et d'une constitution musculeuse. Ils ont le teint basané, les cheveux noirs, alongés et droits, et les yeux grands. Ils forment une peuplade particulière entre Rio Janeiro et San-Salvador. On n'a pas jusqu'à présent fait de grandes recherches sur leur langage.

Villes et lieux remarquables. Rio Janeiro, aujourd'hui capitale du Brésil et résidence du monarque. Cette ville, située sur la côte de la capi-

(*a*) Lindley's *Narrative of Brasil*, in-8°, 1805.

tainerie de son nom, a un port spacieux et excellent. Il est protégé par le château de Santa-Cruz, construit sur un énorme rocher de granit. Les chantiers, les magasins et l'arsenal de la marine sont sur une petite île isolée. Les rues sont droites et bien pavées. Un aqueduc, de la forme de ceux que construisaient les Romains, conduit de l'eau dans la ville. Les exhalaisons qui viennent des forêts primitives de l'intérieur du pays, la rendent malsaine. Elle renferme des fabriques de sucre, de rhum, de cochenille ; ses environs produisent du coton, de l'indigo, du café, du riz et du bois de Brésil. Cette ville est le siége d'un évêque : population, 60,000 ames.

San-Salvador ou *Bahia de Todos los Santos*, ancienne capitale, ville opulente et bien fortifiée, avec un port sur la baie de Tous-les-Saints. Il y a un siége archiépiscopal et une cathédrale magnifique. On y fait un grand commerce. Population, 40,000. *Maragnan* ou *Saint-Louis*, ville bâtie dans une île par les Français en 1612, et qui passa depuis sous la domination portugaise. Elle a un port et un siége épiscopal. Le gouvernement dont elle est le chef-lieu produit du coton très-estimé : population, 12,000. *Para*, ville belle et riche, à l'embouchure de la rivière Tocantin, fait un grand commerce, sur-tout en cacao : population, 10,000. Rio-Grande, port à l'embouchure de la rivière du même nom. La province où elle est située est extrêmement fertile en chanvre et en froment. On y élève beaucoup de bestiaux et de chevaux. Paraiba, capitale d'un gouvernement du second ordre. Les Hollandais, après s'en être emparés, la nommèrent Fredericstad. La baie sur laquelle elle est située à une entrée très-difficile. Le pays d'alentour abonde en bois de Brésil. *Olinda di Fernambuco*, que nous appelons Fernambouc, siége d'un évêque, et capitale d'un grand gouvernement, est le centre d'un commerce considérable, sur-tout en coton, qui est d'une qualité excellente. Sa situation agréable l'a fait appeler le *paradis* de l'Amérique. Elle n'est pas loin du cap Saint-Augustin, qui est la pointe la plus orientale de ce continent : population, 20,000. Seregippe a un bon port sur l'océan Atlantique. La province de Seregippe abonde en bestiaux, en grains et en tabac. Porto-Seguro est bâtie sur le sommet d'un rocher, à l'embouchure d'une rivière sur la côte du nord. Elle est ainsi nommée de l'excellence de son port. Il s'y fait un bon commerce. Spiritu-Santo, située dans un pays très-fertile, a un port sur l'océan Atlantique. *Saint-Paul*, dans l'intérieur des terres, a un siége épiscopal. Cette ville est dans une contrée fertile en fruits d'Europe.

On sait peu de chose sur les gouvernemens de l'intérieur. Leurs chefs-lieux sont peu considérables, à l'exception de *Mariana*, capitale de Minas-Geraes, qui est une ville de 12,000 habitans. *Matogrosso*, la plus reculée de ces provinces, est d'une très-grande étendue, mais peu

habitée. Les indigènes indépendans ou à peine soumis en occupent une partie.

Commerce. La richesse et la variété des produits du Brésil donnent à son commerce la plus grande activité. Le coton que l'on y récolte est le plus recherché dans les manufactures de l'Europe. Ses bois de teinture sont aussi extrêmement utiles. Toutes les productions des tropiques y sont très-abondantes. De tous les pays qui fournissent les métaux précieux, le Brésil donne la plus grande quantité d'or ; elle se monte annuellement à trente-deux mille marcs. On frappe tous les ans à la monnoie pour la valeur de 22,858,000 fr. L'argent n'entre que pour une somme très-faible dans cette quantité. Les diamans et les pierres précieuses sont un article d'exportation du Brésil. Ce royaume est en général très-fertile. La seule province de Rio-Janeiro pourrait approvisionner l'Europe de froment.

Climat et saisons. L'humidité constante qui règne sur les bords de l'Amazone et dans le Delta, qu'elle forme à son embouchure, diminue l'intensité des chaleurs. En remontant les affluens de ce fleuve, on rencontre des plaines élevées et des montagnes. Le climat doit être tempéré dans cette région, sur-tout dans les parties qui se rapprochent du tropique du capricorne. Les fruits d'Europe viennent à Saint-Paul, et le froment réussit à Rio-Janeiro. La côte maritime, depuis Para jusqu'à Fernambouc, a un climat assez semblable à celui de la Guiane ; il est cependant moins humide et moins malsain. La saison pluvieuse commence, à Fernambouc, en mars, quelquefois en février, et se termine en août. Le vent du sud est alors dominant. Il ne cesse qu'après cette époque, et même il la précède. Pendant la saison sèche, le vent du nord souffle assez constamment ; les collines n'offrant alors qu'un sol desséché, la végétation y est mourante ou languit. Dans cette saison, les nuits sont extrêmement fraîches. Durant le reste de l'année, la chaleur du climat est tempérée par la brise de mer, et la végétation est dans toute son activité. Un peu avant le lever du soleil, la rosée est très-abondante, et produit des effets aussi incommodes que dans la Guiane ou aux Antilles. La chaleur moyenne de Rio-Janeiro est de 25 deg. Le mois d'octobre y est généralement le plus sec, et le mois de juillet le plus humide. Les environs de Saint-Paul offrent le climat le plus salubre du Brésil. Le vent d'ouest est malsain dans l'intérieur du Brésil, parce qu'il passe par-dessus d'immenses forêts remplies de marécages (1).

Les fièvres putrides y sont assez communes dans la saison pluvieuse. La petite vérole y fait à présent moins de ravages qu'autrefois, grâces à l'introduction de la vaccine, qui y a été favorablement accueillie.

Géographie naturelle. L'intérieur du Brésil est si peu connu, que l'on ne peut dire que des choses très-vagues sur la géographie naturelle de

(1) Pison, *Med. bras.*, lib. 1 et 2.—Marcgrav, *Hist. nat. Brasil*, lib. 7.

cette vaste contrée. Il est vraisembable qu'il existe une chaîne principale de montagnes dans le nord-ouest de Rio-Janeiro et de Saint-Paul, près des sources des rivières de Parana, de Saint-François et des Tocantins. Plusieurs branches partent de cette chaîne et se dirigent vers différens points, sur-tout vers la côte; elles s'abaissent en allant vers le centre de l'Amérique, où cependant elles divisent les affluens des fleuves des Amazones de ceux du Parana, et forment la chaîne de Matagrosso. La côte septentrionale entre Maragnan et Fernambouc renferme une chaîne particulière, qui est une des plus considérables du pays. Depuis Para jusqu'à Fernambouc, les côtes sont bordées d'un ressif sur lequel les vagues de l'Océan viennent se briser. Nous avons déjà parlé du fleuve des Amazones. Les différentes rivières qui, de l'intérieur du Brésil, lui apportent le tribut de leurs eaux, ont toutes un cours de plusieurs centaines de lieues, et sont, à leur embouchure, d'une largeur considérable. Le cours de ces rivières est interrompu par des cataractes. De tous les fleuves qui coulent directement de la chaîne de l'intérieur du Brésil à la mer, le Rio San-Francisco est le seul qui traverse une grande étendue de pays. Après avoir parcouru un plateau élevé en se dirigeant du sud-ouest au nord-est, il change brusquement de direction, se tourne au sud-est, et se jette dans l'océan Atlantique sous le onzième parallèle sud. Son cours est au moins de 1200 milles; ses eaux roulent souvent sur des roches et forment des cataractes.

Minéraux. On n'a sur les mines du Brésil que des connaissances bien superficielles. Ces mines sont principalement situées dans les montagnes de l'intérieur, d'où sortent les rivières qui coulent dans l'Amazone d'un côté, et dans le Parana de l'autre. On sait qu'elles contiennent de l'or, du cuivre et du fer.

[Un naturaliste habile et instruit, M. Correa de Serra, Portugais, a récemment imprimé qu'il n'y avait pas encore de mines exploitées au Brésil, et que tout l'or qu'on en tirait était recueilli par le lavage. Il affirme que, jusque dans ces dernières années, la minéralogie et la métallurgie ont été des sciences entièrement inconnues aux Portugais.]

Les mines de diamans sont situées dans la province de Minas Geraes, près de la petite rivière de Milhoverde, à peu de distance de Villa-Nova do Principe, dans le district de Cerro de Frio, à 17 deg. de latitude sud, et à 46 deg. de longitude occidentale de Paris, suivant La Cruz. Cette substance singulière ne se trouve dans aucune autre partie du monde, excepté dans l'Hindostan, et généralement vers le 17e degré de latitude septentrionale. On a prétendu que les diamans du Brésil sont communément d'une couleur brune et un peu obscure, et qu'ils n'ont pas une aussi belle eau que ceux des Indes. (Suivant Haüy, ces différences ne sont pas prouvées.) On trouve aussi au Brésil des topazes, ainsi

que d'autres pierres précieuses, et des cristaux de roche diversement colorés. Le sel est très-cher au Brésil : on en peut récolter beaucoup sur les côtes ; mais le commerce de cette denrée y est défendu et livré au monopole d'un fermier royal.

Végétaux. Diverses causes ont jusqu'ici opposé des obstacles aux recherches qu'on aurait pu faire sur les productions de ces vastes et riches possessions. Le peu que l'on connaît de la botanique du Brésil est dû à la Flore portugaise de Vandelli, qui contient la description de quelques plantes d'origine brésilienne, et aux journaux des voyageurs qui ont touché à Rio-Janeiro. Les végétaux qui servent à la nourriture de l'homme sont à peu près les mêmes que dans les contrées du tropique. Il serait impossible de faire l'énumération de tous les fruits qu'on y recueille. Nous en avons fait mention, en parlant de la botanique des Indes orientales et des Antilles. Les plantes chaudes aromatiques qu'on y rencontre dans l'état indigène, et dont les habitans se servent dans les assaisonnemens des mets, ou qui forment la base de leurs différentes boissons, sont le gingembre, plusieurs espèces de poivre, le café américain, le poivre de Guinée et le cannelier sauvage. Diverses plantes médicinales très-estimées, sans être particulières au Brésil, y croissent spontanément et en abondance : tels sont la contrayerva, le jalap, l'arbre qui produit la gomme élémi et le gayac. Le Brésil fournit des bois excellens que l'on emploie pour la construction et la mâture des vaisseaux. On y trouve aussi les arbres qui donnent les bois de Fernambouc ou de Brésil, de Campèche, l'acajou, l'ébène, le bois de rose, le bois de satin et beaucoup d'autres. On tire une huile très-fine de l'arachide ; la vanille est commune dans les forêts. Les plantes de simple ornement nous sont peu connues ; mais le myrte du Brésil, la bignone à fleurs jaunes, l'*amaryllis formosissima* ou lys Saint-Jacques, suffisent pour nous donner une haute idée des trésors que recèle cette délicieuse contrée.

Animaux. On retrouve aussi au Brésil la plupart des animaux du Paraguay et du Pérou ; mais ceux que les voyageurs ont mentionnés comme particuliers à cette contrée, sont : l'ouistiti, le sajou, le pinche et le marikina, quatre espèces de singes très-petits, les deux espèces de paresseux, l'aï et l'unau. On y trouve aussi des fourmilliers, des tatous, la marmose, l'écureuil du Brésil, l'agouti, et presque tous les oiseaux de la Guiane ; les bords de la mer y abondent en poissons excellens.

[Près de la côte du Brésil, par 27 degrés 30 minutes de latit. australe, est située l'île de Sainte-Catherine. On y entretient une garnison. Les vaisseaux y trouvent un assez bon mouillage ; mais l'air y est très-malsain (*a*).]

(*a*) Pinkerton, p. 703 et 730.

GUIANE FRANÇAISE,

COMPRENANT LA GUIANE HOLLANDAISE.

Etendue et limites. — Histoire. — Population. — Villes. — Productions et commerce. — Climat et saisons. — Géographie naturelle. — Rivières. — Plantes. — Animaux. — Aperçu général de toutes les Guianes.

Etendue et limites. [La Guiane française, qui comprend aussi l'ancienne Guiane hollandaise, est située entre le 52e et le 62e deg. de longit. à l'occident de Paris, et depuis le 1er deg. 30 min. jusqu'au 7e deg. 20 min. de latitude nord. Elle est bornée au nord et à l'est par l'océan Atlantique ; au sud, par la partie du Brésil connue sous le nom de Guiane portugaise ; et à l'ouest, par la Guiane espagnole.

Histoire. Les Français commencèrent à s'établir dans la Guiane vers l'an 1635. Les limites de leurs possessions, relativement à celles des Hollandais, étaient fixées à la rivière Maroni, et suivaient le cours de cette rivière, qui est peu connue. A l'est, la rivière Araouari et une ligne droite tirée de sa source jusqu'au Rio-Blanco, forment la limite avec le Brésil. La navigation de l'Araouari est commune aux deux nations, mais celle du fleuve des Amazones est exclusivement réservée aux habitans du Brésil. Les traités donnent aux Français environ 420 milles de côtes; mais la plus grande partie est, ou déserte, ou habitée encore par des sauvages. Ils n'occupent guères que l'espace compris entre la rivière d'Oyapoc et celle d'Iracoubo. Aujourd'hui la réunion des deux possessions forme une longueur de côtes de 720 milles.

L'établissement des Hollandais dans la Guiane date de 1663. Quatre ans après, les Anglais s'en emparèrent. Les descendans de ceux-ci y restèrent lorsque les Hollandais eurent repris le pays en 1676. La Guiane hollandaise est au nord-ouest des établissemens français. Elle porte souvent le nom de Surinam, à cause de la rivière de ce nom qui l'arrose, et sur laquelle sa capitale est située. La longueur de la Guiane hollandaise du sud-est au nord-ouest, est d'environ 300 milles le long des côtes de la mer Atlantique. Sa largeur n'est que de 136 milles.

Population. La Guiane française avait toujours été un peu négligée. On n'y compte guères que 13,000 habitans, parmi lesquels les blancs ne forment qu'une population de 1,100 personnes. Le reste est composé de nègres esclaves, et d'un petit nombre d'affranchis et de gens de couleur. La Guiane hollandaise a 5000 habitans blancs et 70,000 nègres.

Villes. Cayenne, capitale, est située dans une petite île de même nom formée à l'ouest par l'embouchure d'une rivière qui s'appelle aussi Cayenne,

à l'est par la rivière de Mahury, au sud par le bras de rivière qui les réunit au nord par l'Océan. Le port est bon et défendu par une citadelle. La population est de 1000 habitans blancs, indépendamment de la garnison. *Paramaribo*, sur la rive occidentale de la rivière de Surinam, nommée aussi rivière de Zélande. Cette ville est considérable. Elle a 1800 hab. blancs.

On trouve dans l'ancienne partie française quelques établissemens peu importans à *Oyapok*, à *Sinamari* et ailleurs, qui ne peuvent mériter le nom de ville. Ceux de *Demerari*, d'*Essequebo* et de *Berbice* dans l'ancienne partie hollandaise, sont plus considérables. L'entrée des rivières est défendue par des forteresses.

Productions et commerce. Les productions de ces colonies sont les mêmes que celles des Antilles. Le café et le coton sont sur-tout très-estimés. Le sucre, l'indigo et le cacao ont moins de réputation. On y récolte aussi beaucoup de rocou. Une autre branche de commerce consiste dans un grand nombre d'espèces de bois de construction et de marquetterie. Depuis une vingtaine d'années, on a formé dans la colonie de Cayenne des plantations de girofle, de muscades, et d'autres épiceries de l'Inde : elles ont bien réussi, et promettent de devenir un objet important de commerce. La valeur des exportations de la Guiane française se monte à un million de francs environ; et les productions exportées de la partie hollandaise s'élèvent à la somme de 24 millions.

Climat et saisons. La chaleur est moindre dans la Guiane que dans les Antilles. Le baromètre s'y soutient entre 19 et 25 degrés. L'action des vents alisés auxquels cette région est exposée, la grande quantité de fleuves et de rivières qui l'arrosent, enfin les forêts immenses dont l'intérieur est encore couvert, tendent à diminuer l'intensité de la chaleur. Il n'y a que deux saisons à la Guiane; celle des pluies, que l'on désigne sous le nom d'hiver, et celle de la sécheresse, que l'on appelle l'été. La première commence ordinairement en décembre, ou même en janvier : on jouit d'un intervalle de temps sec en mars et en avril; c'est ce que l'on appelle la petite sécheresse. A la mi-avril, les pluies recommencent jusqu'en juin, et quelquefois jusqu'à la mi-juillet. Il pleut moins dans les cantons défrichés que dans ceux qui sont couverts de forêts, moins en général à Cayenne qu'à Surinam. La Guiane est exempte des ouragans qui désolent les Antilles. On n'y éprouve point de tremblemens de terre, et la grêle n'y vient pas détruire les récoltes. Le climat n'est pas aussi insalubre qu'on le pense en Europe. On voit fréquemment des Européens n'y éprouver aucune des maladies fâcheuses auxquelles ils sont sujets dans les autres pays de la zone torride. Les endroits les plus malsains sont le long des rivières, où l'épaisseur des bois empêche la circulation de l'air.

Géographie naturelle. On distingue dans la Guiane les terres hautes

des terres basses. Les côtes de la Guiane sont bordées presque partout de terres basses et noyées. Ce sont de grandes plaines formées par des laisses de mer, dont plusieurs sont récentes, et d'autres existent depuis des siècles. Ces espèces de plaines sont recouvertes alternativement à chaque marée montante, d'un pied, dix-huit pouces, ou deux pieds d'eau, plus ou moins. Elles sont partout bordées de paletuviers ou d'autres grands végétaux, qui forment des forêts impénétrables sur un fond de vase, dans lequel on enfonce au moins jusqu'aux genoux. Telle est la nature du pays sur toutes les côtes de la mer, à 3 ou 4 lieues de profondeur, et le long des bords des principales rivières. Ces terres basses sont les plus fertiles.

Les terres hautes ou montagneuses offrent une grande variété dans leur sol. Les unes sont sablonneuses, et ne produisent que de l'herbe sur une grande étendue : c'est ce que l'on nomme les savanes. On y trouve cependant de très-grands arbres. D'autres contiennent un mélange de sable et de glaise, ou du sable noir et des parties ferrugineuses. Dans quelques-unes il n'y a pas une pierre, d'autres en sont remplies, d'autres enfin sont entièrement remplies de rochers. C'est dans les terres hautes que l'on a planté les girofliers ; mais la plupart de ces terres sont peu propres à la culture des plantes du tropique, qui exigent un sol gras et riche.

Rivières. Les fleuves les plus considérables sont l'Essequebo, le Maroni et l'Oyapok. Les sources de ces fleuves ne sont pas encore connues avec certitude ; mais il est probable qu'elles se trouvent entre le 1er et le 2e deg. de latitude nord, dans la branche la plus orientale de la chaîne de l'Orenoque. Ces fleuves ont une embouchure peu profonde, mais très-large. A la distance de 30 ou 60 milles de la mer, ils forment des cataractes nombreuses : on remarque encore les rivières de Demerari, de Berbice, de Surinam, de Sinamari et d'Aprouague ; leur cours est moins long que celui des trois premières, mais c'est la seule différence qui existe entre elles. On sait que l'infortuné Ralegh essaya de s'avancer dans l'interieur de la Guiane par la rivière de Caroni, qui coule au sud du lac Parima, et qui se jette dans l'Orenoque. Le sable de ce lac était, disait-on, de la poudre d'or, et c'était dans son voisinage qu'était située la ville fabuleuse de Manoa del Dorado, dont on assurait que les murailles étaient revêtues de lames du même métal. Tous ces trésors imaginaires s'évanouirent.

Plantes. On a pour la botanique de la Guiane plus de matériaux que pour celle de toute autre partie de l'Amérique méridionale. Ils sont dus aux soins et aux recherches des colons français et hollandais : d'ailleurs, l'humidité du sol et la chaleur du climat y donnent à la végétation une vigueur qu'on ne rencontre peut-être en aucun autre pays du monde. Diverses productions du tropique, telles que le café et le coton, s'y rencontrent dans l'état d'une entière perfection. Outre les espèces communes

de palmiers, deux sont particulières à cette partie de l'Amérique. L'une est le palmier *cokarito*, remarquable pour sa dureté et la facilité néanmoins avec laquelle il se fend. On en fait de petites flèches que l'on empoisonne ensuite. L'autre est le palmier *manicole* : il ne croît que dans les terrains fertiles et profonds. Il parvient à la hauteur de 50 pieds, quoique sa tige, dans sa plus grande épaisseur, n'ait que 9 pouces de diamètre. Le rocou semble être en Guiane dans son climat favori, ainsi que l'annoncent ses couleurs brillantes et la hauteur de sa tige. Parmi les substances dont on fait usage en médecine, nous ne devons pas omettre le quassia et le simarouba, bois extrêmement amers : le dernier, étant frais, répand un suc laiteux. La gomme élastique, nommée caoutchouc, est produite par un grand arbre qui croît dans la Guiane : on se sert dans le pays de cette substance pour faire toute espèce de vaisseau. Un petit arbre appelé *caruna* produit une noix farineuse dont le poison lent sert à la préparation des flèches des Indiens Arrowaks, et devient entre leurs mains un instrument de vengeance. Un autre poison plus sûr encore, parce qu'il est plus prompt, est la ticuna, poison aussi terrible que celui du Macassar. On le prépare avec les racines d'une certaine plante grimpante, qui se trouve dans les forêts marécageuses de ces contrées.

Animaux. Peu de pays offrent une aussi grande variété dans le règne animal. On distingue sur-tout l'alouate, le coaïta, l'ouarine, le saki et le saimari, parmi les singes ; plusieurs espèces de chauve-souris, les jaguars et les couguars, animaux féroces, le tapir, les tatous, les paresseux, les fourmilliers, le chien crabier, les coatis, les didelphes, les écureuils, les pecaris, les cabiais et le cerf des paletuviers.

Les forêts, les savanes, les bords des rivières, les rivages de la mer sont habités par une multitude d'oiseaux. On remarque les cotingas, les colibris, les oiseaux-mouches, les manakins, les jacamars, les tangaras, etc. Leur plumage est diapré des couleurs les plus riches et les plus variées ; ils font l'ornement des cabinets des curieux, ainsi que les toucans, dont le bec monstrueux est d'une substance singulièrement légère. On trouve dans les savanes le tinamou, les hoccos, le marail, dont la chair est excellente ; l'agami ou oiseau-trompette, si curieux par le bruit extraordinaire qu'il fait entendre, et par sa sagacité, qui égale presque celle du chien ; des aigrettes et diverses espèces de hérons et d'échâssiers font la guerre aux reptiles innombrables qui remplissent les marécages. Le camichi, cet oiseau armé si puissamment par la nature et si éloquemment décrit par Buffon, élève sa voix forte au milieu des sons discordans d'oiseaux criards et de reptiles croassans. Le coq de roche, de couleur d'or, belliqueux comme le coq domestique, remarquable par la double crête de plumes mobiles dont sa tête est ornée, embellit les solitudes les plus écartées. On peut encore citer le jabiru ou touyouyou à la

taille gigantesque ; il vit du poisson qu'il pêche dans les rivières.

On rencontre dans les forêts et dans les rivières des serpens, des crapauds monstrueux, des lézards énormes et des caïmans. Les papillons et plusieurs insectes de la Guiane ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que par l'éclat de leurs couleurs et la richesse de leurs reflets dorés. Toutes sortes de crabes, de tortues et de poissons abondent sur les côtes. Le poisson le plus curieux est le gymnote ; il fait ressentir à ceux qui le touchent, même au moyen d'un corps intermédiaire, une violente commotion électrique (1).

Aperçu général de toutes les Guianes. On a vu plus haut (*a*) quelle était l'étendue de tout le pays compris sous le nom de Guiane. Ses limites naturelles, qui en forment une espèce d'île, sont bien connues; mais il est peu de contrées dans le Nouveau-Monde dont les parties intérieures le soient moins. On ignore quelle est l'élévation, la nature et la direction des montagnes d'où sortent d'un côté les fleuves et les rivières qui, après avoir arrosé la partie orientale, se jettent dans l'océan Atlantique, de l'autre l'Orenoque et ses affluens à l'est ; enfin les rivières que reçoit le fleuve des Amazones entre le Rio Grande et son embouchure. On n'a jamais pu arriver aux sources d'aucun de ces courans d'eau. Les tribus indigènes non soumises s'opposent aux recherches que l'on pourrait tenter ; les Espagnols ont plusieurs fois voulu envoyer des expéditions vers le lac Parimé, aucune n'a réussi. On peut conjecturer que le cours des diverses rivières de la partie française n'est pas assez prolongé dans une région très-plate, pour qu'elles communiquent l'une avec l'autre, comme celles qui coulent à l'ouest des montagnes. Les limites entre la partie française et la partie espagnole ne sont en partie fixées qu'idéalement du nord au sud, puisqu'aucune des deux puissances n'a d'établissemens contigus. Entre la Guiane française et le Brésil on trouve une grande étendue de pays à peu près inculte et inhabité, mais pourtant long-temps disputé. Une phrase du traité de paix d'Utrecht, qui semblait confondre l'Oyapok avec la rivière de Vincent Pinçon, une des bouches de l'Arouari près du cap Nord, avait donné un nouvel aliment aux discussions. Le traité d'Amiens rétablit les choses dans l'état où elles étaient au dix-septième siècle. Toute la côte, depuis l'embouchure du fleuve des Amazones, en remontant au nord, n'offre aucune des montagnes dont les cimes pointues sont représentées sur les anciennes cartes. On n'aperçoit qu'un terrain bas presqu'inondé, bordé par des mangliers.

(1) *Voyage aux côtes d'Afrique et en Amérique*, par le chevalier Desmarchais, 4 vol. in-12.—*Mémoires sur Cayenne*, par Bajou, 2 vol. in-8°.—*Description de Surinam*, par Fremin, 2 vol. in-8°.—*Voyage à Surinam*, par Stedmann, 3 v. in-8°.—Lescalier, Notes sur le précédent ouvrage.—*Tableaux de la nature*, par Humboldt, 2 vol. in-12.—Pinkerton, 2e édit., p. 732 et 739. (*a*) Page 477.

CONTRÉES SAUVAGES,

OU PAYS NON CONQUIS, HABITÉS PAR DES TRIBUS INDIGÈNES.

Peuplades du nord, — du Brésil, — de la Plata. — Portrait général. — Patagonie et peuplades du sud. — Détroit de Magellan.

Les tribus indigènes de l'Amérique méridionale qui vivent indépendantes sont extrêmement nombreuses. On en rencontre presque sans interruption depuis l'isthme de Darien jusque sur les bords du détroit de Magellan, et au-delà dans la Terre de Feu. Plusieurs de ces peuplades sont assez nombreuses; d'autres, jadis puissantes, se trouvent réduites à un petit nombre d'individus: il n'existe plus que le nom de quelques-unes, aujourd'hui éteintes. La plupart de ces peuplades se font une guerre éternelle.

Peuplades du nord. Les seules qui soient dignes de remarque dans la Terre-Ferme, sont les Guaraunos, les Goahiros, les Otomaques et les Caraïbes. Les premiers habitent les îles formées par l'Orenoque à son embouchure. Ils passent une partie de leur vie sur le palmier murichi (*mauritia*) qui fournit à la plupart de leurs besoins. Ils fréquentent les villages civilisés, et vivent en bonne intelligence avec les Espagnols, à qui d'ailleurs l'indépendance de ces sauvages est assez indifférente, puisqu'ils ne s'en prévalent pas pour troubler l'ordre public. Il n'en est pas de même des Goahiros qui, au nombre de plus de 30 mille, occupent plus de 30 lieues de côtes entre Macaraïbo et Rio de la Hacha, et s'étendent assez avant dans les terres. Ils ont toujours passé pour les plus féroces des Indiens maritimes. Jamais les Espagnols n'en tentèrent la conquête. Ils sont excellens cavaliers, et font de fréquentes incursions chez les Espagnols, et entretiennent des relations d'amitié avec les Anglais. Les Otomaques sont, la plupart, des hommes farouches et très-sales, qui ont la culture en horreur. Pendant l'inondation de l'Orenoque, leur principal aliment est une espèce de terre argileuse. Les Caraïbes se distinguent par leur nombre, leur activité, leur force et leur bravoure. Ils habitent sur les frontières des plantations de Surinam, inquiètent les établissemens espagnols et sont antropophages.

On avait cru à tort que l'on trouvait dans la Guiane une nation nombreuse qui habitait des villes comme les nôtres. L'intérieur de cette contrée est partagé entre plusieurs peuplades; quelques-unes appartiennent aux Caraïbes; d'autres, telles que les Arrowaks et les Galibis, sont d'un naturel pacifique. La langue des Galibis est répandue depuis Cayenne jusqu'à l'Orenoque (*a*).

(*a*) *Voyage à la Terre-Ferme*, par Depons. — *Voyage à Surinam*, par Stedmann. — *Description de Surinam*, par Fremin.

Peuplades du Brésil et de l'intérieur. Les indigènes du Brésil ont un caractère féroce et intraitable. Ils se défendirent vaillamment contre les Européens qui vinrent faire la conquête de leur pays. La discorde se mit parmi eux, et fut très-utile aux conquérans, qui profitèrent des services de plusieurs naturels du pays. Encore aujourd'hui les Tapuyes vivent dans la liberté et l'indépendance, et préfèrent la mort à la honte d'être vaincus (*a*). Le vaste pays arrosé par les affluens du fleuve des Amazones renferme un grand nombre de peuplades indépendantes ou à moitié soumises. Les unes parlent la langue quechua ou des Incas; les autres, telles que les Omaguas, les Maynas, les Conivos, ont des idiomes différens (*b*).

Peuplades de la Plata. On compte dans la vice-royauté de Buenos-Ayres un grand nombre de ces tribus encore sauvages; quelques-unes sont composées de plusieurs hordes. Les Guaranys sont les plus nombreux; ils occupent la plus grande étendue du pays et pratiquent l'agriculture. Leur langage est le plus répandu. Leur taille est médiocre, et leur visage très-laid. Les Mbayas sont d'un caractère très-fier; errent en chassant et en pêchant, et font exercer l'agriculture par des esclaves ou par des individus de la nation des Guanas : ceux-ci viennent quelquefois se louer aux Espagnols de Buenos-Ayres en qualité d'agriculteurs et même de matelots. Une partie des Charruas s'est incorporée aux missions des Jésuites; l'autre habite à l'est de l'Uruguay, continue avec opiniâtreté la guerre contre les Espagnols, et attaque même les habitans blancs du Brésil. Au sud de la rivière de la Plata, vivent les Puelches que les Espagnols appellent Pampas du nom des vastes plaines qu'ils habitent. Ils sont bons cavaliers, et se nourrissent de la chair des chevaux et des bœufs qui errent dans leur pays. Ils ont long-temps inquiété les Espagnols, et vivent aujourd'hui en médiocre intelligence avec eux. Pour leur faire la guerre, ils se réunissent aux Tehuelches et à d'autres nations qui vivent plus au sud, et qui jamais ne s'attaquent entre elles.

Portrait général. Comme il serait extrêmement fastidieux d'entrer dans une énumération détaillée de toutes les hordes indigènes et de décrire longuement leurs mœurs et leurs usages, nous nous contenterons de faire remarquer que dans les pays couverts de bois, où l'épaisseur des forêts empêche le sauvage de se nourrir de la chasse, il est obligé de soigner quelques plantes, quelques pieds de manioc, de bananier, de pomme de terre, de patates qui servent pour sa subsistance. La pêche, le fruit des palmiers et ces petits terrains cultivés, voilà sur quoi se fonde la nourriture de ces indigènes de l'Amérique méridionale. Ces peuplades agricoles sont les plus actives, les plus douces, les plus pacifiques, et les plus proches de recevoir le bienfait de la civilisation.

(*a*) Pinkerton, 2e édit., p. 757. (*b*) *Voyage en Amérique*, publié par More, en allemand.—*Tableaux de la nature*, par Humboldt.

Les hordes qui vivent de chasse sont les plus errantes, les plus fainéantes, les plus guerrières, les plus fortes et les plus féroces; celles qui subsistent de la pêche sont plus stables et plus actives, mais également fortes, guerrières et féroces. Ces sauvages ont en général beaucoup de penchant à la paresse. Malgré leur indolence, leurs passions sont extrêmes. Ils sont tous très-adonnés à l'ivrognerie. Le caractère de ceux de la Guiane est assez gai, les autres sont graves et silencieux. La plupart de ces peuplades varient par leur langage, leur force, leur taille, et leur degré de vigueur. Elles connaissent à peine l'autorité des chefs et des lois, et n'ont que de très-faibles notions de religion, de craintes ou d'espérances futures. Elles s'assujétissent volontairement dans leurs maladies, leurs mariages, leurs divertissemens, etc. à certaines cérémonies non moins cruelles qu'extravagantes. Le plus souvent elles ne donnent aucune raison de ce qu'elles font, et il est bien difficile et même impossible de le deviner (*a*). Cette race d'hommes est peu féconde. Parmi les nations qui ne détruisent pas leurs enfans, soit par l'avortement, soit en les tuant après leur naissance, et cette détestable coutume n'est que trop générale, aucune femme n'a eu dix enfans. Ces indigènes de l'Amérique sont d'un rouge cuivré; ils augmentent l'intensité de cette couleur en se frottant de différentes drogues et sur-tout de rocou. Ils se barbouillent aussi le visage et le reste du corps de couleurs différentes. Soit que cela provienne de l'épaisseur de leur peau, ou de toute autre cause, la petite-vérole est extrêmement funeste aux indigènes de l'Amérique. La condition des femmes est chez eux extrêmement triste. Elles sont chargées de tous les travaux, et ne mangent pas avec les hommes. La polygamie est en usage dans la plupart des hordes. Tous ces sauvages ont le plus grand respect pour leurs magiciens, qui sont en même temps leurs médecins. Leurs ordonnances, quelque bizarres qu'elles soient, sont toujours suivies à la lettre. Plusieurs de ces nations enterrent avec celui qui vient d'expirer ses chevaux, ses ornemens, ses bijoux, par suite de l'horreur qu'ils ont pour les morts. Ils ne veulent garder rien de ce qui leur a appartenu (*b*).

Patagonie et peuplades du sud. L'extremité sud de l'Amérique méridionale, depuis le 38 deg. de latit. australe jusqu'au détroit de Magellan, comprend plusieurs pays peu connus, et dont la moindre partie est soumise à la domination des Espagnols. Les Moluches ou Araucans, divisés en trois ou quatre tribus, vivent le long des côtes du grand Océan jusqu'au 47e deg. de latitude. Ils sont répandus aussi dans l'archipel de Chonos. Ces peuples sont de haute stature dans la partie montagneuse; la taille de ceux qui demeurent le long des côtes est moins élevée. Ils exercent tous un peu

(*a*) Voyages de don Félix de Azara.—Humboldt, *Tableau des régions équatoriales.* (*b*) Voyages de don Félix de Azara.

d'agriculture et récoltent des fruits. Leur principale richesse consiste dans leurs troupeaux, composés de chevaux, de bœufs et de vigognes. Ils semblent adresser une espèce d'adoration au ciel et aux astres. Ils enterrent les morts dans des fosses carrées. Le corps du défunt est placé sur son séant. On met à côté de lui ses armes, et les vases à boire dont il faisait usage. On dispose à l'entour les squelettes des chevaux que l'on a immolés en son honneur. Une vieille matrone vient tous les ans ouvrir les tombeaux pour nettoyer et vêtir les squelettes. Leur langue est, selon Falkner, qui a vécu long-temps parmi eux, douce, riche et élégante. Les chefs héréditaires s'appellent *Elmen*, et les chefs de guerre *Loqui*. Les Araucans ont attiré dans leur confédération les Puelches, dont nous avons parlé plus haut, et qui occupent la région nommée le nouveau Chili à l'est des Andes. Les Puelches s'étendent jusqu'aux côtes de l'océan Atlantique à l'est, et jusqu'au 47e deg. de latitude australe (*a*).

La vice-royauté de Buenos-Ayres comprend les pays connus sous le nom de Pampas à l'ouest, et de Tuyu à l'est : ils sont arrosés par le Rio Saladillo ; la contrée est d'ailleurs plate et remplie de petits lacs et d'étangs. On y trouve cependant un groupe de montagnes isolées que l'on aperçoit d'assez loin en mer, quoiqu'elles soient à une certaine distance du rivage ; mais les rivages sont très-bas. On y voit beaucoup de bœufs, que les Espagnols et les sauvages viennent chasser. Au sud de cette région est la Comarca ou province déserte ; les côtes sont coupées par des baies qui offrent de bons mouillages, mais où l'on ne trouve ni bois ni eau douce, et où l'on n'aperçoit pas de traces d'habitans. Vers le 47e degré près le Cap-Blanc, le sol se couvre de quelques buissons ; on découvre des plaines immenses couvertes de sel. Le pays est arrosé par quelques rivières. La région qui se prolonge ensuite jusqu'à l'extrémité méridionale du nouveau continent, et qui est même le terrain continental le plus austral du globe, est froide, sauvage et stérile. Sa situation entre trois océans immenses, son élévation, due à une haute et large chaîne de montagnes qui la parcourt et la remplit presque toute entière, l'exposent en toute saison à des vents impétueux et à des changemens subits de température. Les côtes autour du Cap-Desiré sont sablonneuses. Près du port Saint-Julien elles sont formées de rochers recouverts de gravier. Quoique les végétaux soient peu abondans, des troupeaux de bœufs sauvages errent dans l'intérieur, où ils sont attirés par les ruisseaux et les étangs salés. On voit aussi dans cette région l'espèce de lièvre appelée viscacha, des vigognes, des jaguars, et des nandus ou autruches de Magellan.

Détroit de Magellan. Le continent américain est borné au sud par le détroit de Magellan, qui le sépare de la Terre de Feu : il fut ainsi appelé

(*a*) Pinkerton, 2e édit., p. 770.

en l'honneur du célèbre navigateur qui le découvrit en 1519. De nombreux courans, de fréquentes sinuosités, y rendent la navigation pénible. Sa longueur est de 180 lieues, sa largeur varie depuis moins de 2 lieues, jusqu'au delà de 15. A son entrée orientale, le cap des Vierges et des rochers calcaires très-escarpés resserrent beaucoup le passage. A l'extrémité occidentale, le cap de la Victoire au nord et le cap Pillar au sud, terminent le détroit : au milieu du passage, est situé un vaste bassin sur le bord duquel est le port Famine, où les Espagnols avaient fondé une colonie, qui périt par suite d'imprévoyance. La contrée à l'entour est couverte d'arbrisseaux et même de grands arbres. La pointe la plus méridionale du continent de l'Amérique, baignée par les eaux du détroit, porte le nom de cap Froward. En remontant le long de la côte du grand Océan au-delà du détroit, on rencontre l'archipel de Tolède, dont l'île de Madre de Dios fait partie. Nous en avons parlé plus haut à la suite de l'archipel de Chiloë. Les Espagnols ont un port sur l'île Saint-Martin et des factoreries sur plusieurs points de la côte voisine ; mais on manque de renseignemens précis à cet égard.

Le pays dont nous venons d'esquisser la description est habité par deux races d'indigènes : l'une, les Tehuelches, habite entre la Comarca et les Andes. On peut supposer que c'est une tribu des Patagons, car leur taille est très-élevée : c'est un peuple paisible et humain. Ils enterrent leurs morts d'une manière particulière. On dessèche leurs os, ensuite on les porte dans le désert sur le rivage de la mer, où on les place dans des huttes ou tentes environnées des squelettes de leurs chevaux ; mais cette pratique doit être moderne, car tous les peuples errans de l'Amérique ne connaissent les chevaux que depuis l'arrivée des Européens. Toutes les peuplades qui vivent au sud des Pampas n'ont jamais fait usage de flèches. Ils se servaient anciennement d'un dard ou bâton pointu, avec lequel ils combattaient de près ou même de loin en le lançant. Ils l'ont alongé, et l'ont converti en une lance longue qui leur est utile à cheval, et ils conservent leurs anciennes boules : il y en a de deux sortes. La première est composée de trois pierres rondes, grosses comme le poing, recouvertes de peau de vache ou de cheval, et attachées à un centre commun avec des cordons de cuir de la grosseur du doigt et longs de 3 pieds. Ils prennent à la main la plus petite des trois ; et après avoir fait tourner les autres avec violence au-dessus de leur tête, ils les lancent toutes les trois jusqu'à la distance de cent pas ; elles se roulent et se croisent tellement autour des jambes, du cou ou du corps d'un animal ou d'un homme, qu'il leur est impossible d'échapper. L'autre boule se réduit à une seule : elle est de la même grosseur que les autres ; mais quand ils la font de cuivre ou de plomb, elle est beaucoup plus petite : elle est de même recouverte de cuir. Ils l'attachent à une courroie d'environ 3 pieds, qu'ils prennent

par le bout pour faire tourner la boule comme une fronde : quand ils la lâchent elle donne un coup terrible à 150 pas et même plus loin ; car ils la lancent quand leur cheval court à bride abattue. Si l'objet est tout près, ils frappent sans lâcher la boule (1). L'autre peuplade, à laquelle les Européens ont donné le nom de Patagons, a été le sujet de fréquentes discussions entre les géographes et entre les savans. Quelques voyageurs ont fait des Patagons des géans d'une taille démesurée. Ils leur donnaient jusqu'à 8 à 9 pieds de haut. Magellan, le premier navigateur qui vit les Patagons, dit qu'ils paraissaient avoir 6 pieds et demi ; ce qui n'a rien de choquant. A cette époque ils n'avaient pas de chevaux ; mais, comme aujourd'hui, ils étaient pasteurs et nomades, et montaient des vigognes. Ils sont humains et hospitaliers, et ont fort bien accueilli les divers navigateurs que le hazard a conduits sur leurs côtes. Nous apprenons, par la relation de deux Français (2), que le moins grand des Patagons avait 5 pieds 7 pouces de hauteur ; que leur carrure était à proportion plus forte : ce qui faisait paraître leur taille moins gigantesque. Ils ont les membres gros et nerveux, la face large, le teint extrêmement basané, le nez écrasé et épaté, les joues larges, les dents blanches, les cheveux noirs. Ils sont très-robustes ; ils se vêtissent de peaux de vigogne cousues ensemble, le poil en dedans ; elles leur descendent jusqu'auprès de la cheville. Ils ont aussi des guêtres des mêmes peaux, et portent des espèces de chapeaux en forme de toques espagnoles ornés de plumes. Les femmes sont moins basanées, leur vêtement diffère peu de celui des hommes : elles n'ont pas de chapeau. Les Patagons sont excellens cavaliers (3).

ILES DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Iles dans le grand Océan. — Terre de Feu. — Terre des Etats. — Malouines. — Géorgie, etc. — *Iles situées dans l'océan Atlantique.*

On décrira ces îles en allant du nord au sud dans le grand Océan, et en remontant ensuite du sud au nord dans l'océan Atlantique.

Iles dans le grand Océan. Les îles Gallegos et Gallapagos lient l'Amérique à la Polynésie. Celles-ci, situées à 110 lieues au large de la côte de l'Amérique sous l'équateur, et à 95 deg. de longitude occidentale, sont en assez grand nombre, et toutes désertes. On y trouve beaucoup de tortues. Les îles Gallegos sont de même nature et plus à l'ouest sous le même parallèle, et par les 105 deg. de longitude.

Les îles de Saint-Félix et de Saint-Ambroise, situées à peu près sous le 26e parallèle, ne sont que des rochers peu importans.

(1) Voyages de don Félix de Azara, t. II. (2) Pinkerton, 2e édit., p. 775.
(3) Voyage de don Pernetty, t. II.

Les îles de Juan Fernandez, ainsi nommées du navigateur qui en a fait la découverte, sont peu éloignées l'une de l'autre. La plus voisine du continent de l'Amérique est située par 34 degrés de latitude sud, et 81 deg. 18 min. à l'ouest de Paris. Elle a 4 lieues de long et un bon mouillage sur la côte septentrionale qui est couverte de beaux arbres. La côte méridionale est nue et escarpée; on n'y voit que de l'herbe. Les chèvres qui y ont été amenées par les Espagnols, y sont devenues sauvages et y abondent. Les navires viennent souvent y faire de l'eau et rafraîchir les équipages. Un matelot anglais qui fut laissé dans cette île où il vécut seul pendant plusieurs années, a fourni le sujet du fameux roman de Robinson Crusoé.

Terre de Feu. Au sud du détroit de Magellan se trouve ce groupe d'îles que l'on a nommées Terre de Feu, à cause de quelques volcans qui vomissent des torrens de flammes au milieu de neiges éternelles. On avait cru d'abord que ce n'était qu'une seule terre, mais on reconnut par la suite qu'elle était divisée en un grand nombre d'îles montagneuses, par plusieurs passages étroits et tortueux, où les courans sont très-violens et où le vent souffle avec tant d'impétuosité, qu'il est très-dangereux de s'engager dans ce labyrinthe. Les naturels sont d'une stature moyenne; leur visage est plat et large; ils ont les joues proéminentes, le nez épaté. Leur habillement consiste en peaux de veaux marins. Ils habitent des huttes misérables en forme de pain de sucre, et pour toute nourriture ils n'ont que des poissons et des coquillages. Cette affreuse contrée n'est pas aussi désolée que l'on pourrait se l'imaginer. Les vallées des parties orientale et septentrionale sont souvent embellies par des ruisseaux et de la verdure; des arbres ornent les flancs des collines; mais la côte occidentale et méridionale n'offre à la vue qu'une plage aride, battue sans cesse par les vents et les flots : des granits, des basaltes jetés en désordre, y forment d'énormes falaises couronnées de neiges éternelles. Le cap de Horn, que G. Schouten doubla le premier en 1616, est la pointe la plus australe de cet archipel.

Terre des Etats. L'île nommée Statenland, ou Terre des Etats, est séparée de la Terre de Feu par le détroit de Le Maire. Il fut découvert par G. Schouten, qui lui donna le nom du commis de son vaisseau. Le capitaine Cook y trouva des bois et de la verdure. Le froid est si âpre dans ces régions antarctiques, que, sous la latitude du 55e deg. qui est celle du nord de l'Angleterre, le climat est plus rude que dans la Laponie, située sous le 70e.

Iles Malouines. Au nord-est et à la distance de 76 lieues de cet archipel, sont les îles appelées Falkland par les Anglais, et Malouines par les Français; ceux-ci disent qu'elles ont été découvertes par les navigateurs de Saint-Malo. Les Anglais, de leur côté, prétendent qu'elles avaient

été vues en 1593 par Richard Hawkins, qui les nomma Maidenland ou Terre de la Vierge, en l'honneur de la reine Elisabeth. La prétention des Anglais paraît fondée. En 1763 les Français ayant perdu le Canada, tournèrent leur attention vers les Malouines. En 1764 le gouvernement anglais essaya d'y former un petit établissement. L'Espagne ayant paru alarmée de ces tentatives, on ne jugea pas la possession de ces îles assez importante pour entamer une contestation sérieuse. Les Français et les Anglais abandonnèrent leurs droits à l'Espagne, qui est restée maîtresse des îles Malouines, où elle a conservé une petite factorerie. Deux de ces îles sont d'une étendue assez considérable, chacune ayant environ 40 milles carrés. Le climat y est rigoureux, mais il y a une grande variété d'oiseaux et de poissons. Les rivages sont fréquentés par des phoques de la grande espèce, appelés lions marins, et des manchots, espèce d'oiseaux. Ces îles paraissent être entièrement dépourvues de bois. L'herbe y abonde et y croît à une grande hauteur. Les Espagnols y ont porté en 1780, 800 têtes de bétail, tant bœufs que vaches, qui s'y sont prodigieusement multipliées. On ne leur donne ni couvert, ni abri, ni nourriture; ces animaux savent fouiller la neige pour trouver l'herbe qu'elle couvre (1).

Géorgie et îles Sandwich. Au sud-est des îles Malouines et à 420 lieues à l'est du cap Horn, par 55 deg. de latitude australe, on trouve l'île Saint-Pierre, découverte par La Roche en 1675, et ensuite nommée Géorgie par le capitaine Cook, qui la visita en 1776. On pourrait l'appeler île de glace, parce qu'elle présente des roches, ou plutôt des montagnes entièrement gelées, et des vallées qui, au lieu d'arbres et d'arbustes, sont couvertes d'une neige éternelle. Il n'y a d'autres végétaux qu'une herbe dure, de la pimprenelle et des lichens. Les roches y sont d'une ardoise noirâtre en couches horizontales. L'alouette, oiseau qui s'habitue et résiste à tous les climats, s'y trouve comme à la baie d'Hudson. Cook y vit aussi un grand nombre de veaux marins et de manchots.

Plus loin vers le sud-est, par 59 deg. de latitude, se trouvent d'autres îles plus affreuses encore, s'il est possible. Elles portent le nom de Sandwich. On peut les regarder comme le siége de l'empire de l'hiver dans cet hémisphère méridional. Ce ne sont que de vastes masses de noirs rochers toujours couverts de neige et de glace.

Iles de l'océan Atlantique. Parmi le peu d'îles qui sont à l'est de l'Amérique méridionale, on peut citer celles de Saxembourg, de Fernando, de Noronha et de la Trinité : quant à celle de l'Ascençaon, marquée sur quelques cartes, à l'ouest de cette derniere, son existence est au moins douteuse. Elles n'ont toutes que très-peu d'étendue et sont d'origine volcanique (2).

(1) Pinkerton, 2e édit., p. 801. (2) *Ibid.* p. 803.

LE.

idenland ou
rétention des
Canada, tour-
rnement an-
nt paru alar-
ces îles assez
rançais et les
tée maîtresse
Deux de ces
t environ 40
rande variété
s phoques de
ece d'oiseaux.
. L'herbe y
ont porté en
y sont prodi-
bri, ni nour-
'herbe qu'elle

ines et à 420
e, on trouve
ensuite nom-
. On pourrait
utôt des mon-
et d'arbustes,
gétaux qu'une
y sont d'une
ui s'habitue et
dson. Cook y

uvent d'autres
nom de Sand-
e l'hiver dans
s de noirs ro-

ont à l'est de
de Fernando,
ion, marquée
istence est au
et sont d'ori-

AFRIQUE.

OCÉAN
ATLANTIQUE
Tropique du Cancer
Boréal
TOUARYK
DÉSERT
SAHARA ou GRAND
GUALATA
Wadelims
Labdessebas
JALOFES
Feloups
Bambouk
Leucadupes
GOTTO
BALDOU
KAFFARA
SOUDAN
Tombuctou
Milel
GUINÉE
DAHOMEY
ASHANTE
Côte des Dents
C. des Palmes
GOLFE de GUINÉE
C. Formose
BIAFRA
CALBONG
Kilong
Loango
S. Paul de Loan
S. Philipe de Benguel
C. Negro
Prayas das Pedras
Tropique du Capricorne
ATLANTIQUE Austral
Ascension
Echelles:
Myriamètres.
20 40 60 80 100 120
Lieues de France.
50 100 150 200 250 300
Longitude O. de Paris.
Longitude E. d

AFRIQUE.
MEDITERRANÉE
DÉSERT
Berbera
Biafra
DAR BOURNOU
KANAN
KUKU
DONGOLA
Borsum
DAR BERGOU
DAR BAGHIRMI
AFNOU
Tirka
Kongus
Sulsa
ORNA
YEMEN
la Mecque
Gheisan
Mocha
Bab el Mandel
I. Socotra
Doefiti
Delinadt
Bundel d'Aqua
Moro Cobi
SOUDAN
NIGRITIE
NEGRES
DAR KULLA
Bir Kulla
Wire de Vitre
Kolo et Ataf
Mt Al Qamar ou Mts de la Lune
MUJACO
SINGIRO
BOMBA
MACHIDAS
MARACCATOS
BIAFRA
CALBONGAS
Equateur ou Ligne Equinoxiale
FUNGENO
Kilongo
LOANGO
Sunda
Mpango
Angola
CONGO
JAGAS
Matamba
St Paul de Loanda
St Philipe de Benguela
BEMBE
C. Negro
CIMBABBAS
Praya dos Pedras
Pitrelhuna
C. Rostro de Pedra
B. de Walwich
Koraquas
Angra Pequena
AMAQUOIS
C. Voltas
Wt Bermudas
R. des Elephans
B. St Helene
B. de la Table
C. de Bonne Esperance
Aiguilles
BUTUA
BORORO
M. Fura
CARANGA
SHANGRA
Sofala
SABIA
BOUSHOUANA
Delagoa
C. St Marie
Port Natal
Quelimane
Zanzibar
Mombaze
Mozambique
Mozambique
Mahé
Seychelles
Alphonse
Amirante
Bird I.
I. Mauvais
I. aux Arbres
Lusipina
Pemba
Pangani
Mombaze
Mozambique
C. S. Antonio
I. d'Ambre
I. d'Intongil
Mulepoinde
Mulevouranda
Mananpara
Dauphin
I. Bonaparte
I. Ronde
I. de Bourbon
C. S. Marie
C. S. Marie
Port Natal
C. de Bonne Esperance
Aiguilles
OCÉAN
INDIEN
Australe
Longitude E. de Paris.

été vues en 1593 par Richard Hawkins, qui les nomma Maidenland ou Terre de la Vierge, en l'honneur de la reine Elisabeth. La prétention des Anglais paraît fondée. En 1763 les Français ayant perdu le Canada, tour-

AFRIQUE.

Etendue. — Population primitive. — Progrès de la géographie. — Religion. — Climat. — Rivières. — Montagnes. — Déserts.

Etendue. Après l'Asie et l'Amérique, ce continent est le troisième en étendue ; mais si on le considère sous ses rapports politiques et moraux, c'est la dernière et la moins intéressante des quatre grandes divisions du globe.

L'Afrique, depuis son origine méridionale vers le 35e degré et demi de latitude sud jusqu'à la Méditerranée, vers le 37e degré de latitude nord, a en longueur 70 degrés ou 4,200 milles. Sa largeur, prise sur l'équateur, depuis le 20e deg. à l'ouest jusqu'au 40e deg. 45 min. à l'est, peut être évaluée à 4,140 milles.

Population primitive. On pense que le nom que porte aujourd'hui cette partie du monde, était originairement celui d'une petite province au nord, et qu'insensiblement il s'est étendu à tout le continent. Dans les parties centrales et au sud, la population doit être indigène et primitive. En effet, c'est le pays natal des nègres, que leur couleur, leurs traits et la nature de leurs cheveux distinguent de toutes les autres familles du genre humain. Les contrées septentrionales semblent avoir été successivement habitées par différens peuples. Les Egyptiens sont probablement originaires de l'Hindostan, et les Abyssins paraissent être d'extraction arabe. Les Carthaginois, qui se sont établis plus à l'ouest, sont venus de Syrie; et, suivant Salluste, qui cite des manuscrits puniques, les autres parties maritimes ont été peuplées par des Mèdes, des Perses et des Assyriens. Tout fait croire que les habitans primitifs des parties du nord ont de tout temps été essentiellement distingués de la race nègre, dont ils sont séparés par le grand désert de Zaara. A l'est, ces derniers ont encore été repoussés plus loin par la colonie arabe qui s'établit en Abyssinie. Ces peuples qui habitaient le nord de l'Afrique, envoyèrent en Espagne des colonies considérables; et les historiens romains nous apprennent qu'ils avaient fait d'assez grands progrès dans la civilisation. On voit qu'Hérodote lui-même n'est pas étranger à ces deux races d'hommes bien distinctes.

Il est vraisemblable que les Romains avaient reconnu le nord de l'Afrique jusqu'au fleuve Niger. Ils avaient du moins établi de florissantes colonies sur plusieurs points de cette grande étendue de pays. A la chute de l'Empire Romain, les Vandales passèrent en Afrique, et

y fondèrent, l'an 429 de l'ère chrétienne, un royaume qui subsista jusqu'en 535. Dans le siècle suivant, les Arabes mahométans subjuguèrent la partie septentrionale : ils y forment encore aujourd'hui la plus grande partie de la population, sous le nom de Maures. Tout nouvellement on a découvert dans l'intérieur quelques tribus qui ont le teint cuivré et les cheveux lisses ; mais la géographie de ces contrées n'est pas assez avancée pour qu'on puisse établir quelque chose de positif à ce sujet.

Progrès de la géographie. Les progrès de la géographie en Afrique pourraient donner matière à une longue et curieuse dissertation. Hérodote, dont Rennell a développé amplement la géographie, paraît avoir connu le nord de l'Afrique, depuis le mont Atlas à l'ouest, jusqu'en Ethiopie au-delà de l'Egypte. Il fait une mention spéciale d'une grande rivière qui coule au centre de l'Afrique, et qui ne peut être que le Niger. Les savans ne sont point d'accord sur le voyage du Carthaginois Hannon, et moins encore sur celui qu'on dit avoir été entrepris par les ordres de Nechao, roi d'Egypte. Rennell suppose que les anciens ont connu les côtes d'Afrique jusqu'à Sherboro-Sound, au sud de Sierra-Leone. [M. Gossellin a démontré que les limites de leurs connaissances ne passaient pas la rivière de Nun.] Quant aux côtes de l'est, il ne paraît pas que les connaissances des anciens se soient étendues au-delà de l'Ile de Bemba, par le 5e degré de latitude méridionale ; mais les écrits de Ptolémée, qui résidait en Egypte au deuxième siècle, prouvent qu'il a mieux connu l'intérieur de ce continent qu'aucun géographe, avant ou après lui. Le défaut le plus frappant des cartes que Agathodémon a adaptées à l'ouvrage de cet ancien écrivain, c'est qu'il n'a point laissé de place pour les vastes forêts et les déserts que l'on devrait y trouver. De là vient que dans la Germanie, la Perse, l'Arabie, etc. des positions très-distantes sont comme entassées les unes sur les autres. On reconnaît le même défaut dans la carte de l'Afrique. On n'a point laissé de place pour l'immense désert de Zaara. On a reculé jusqu'au 18e degré de lat. la source du Niger, qui est au 11e degré, et son cours a été rapproché du pays des Dates. D'un côté, les parties méridionales occupent trop d'espace dans la carte de Ptolémée, et se trouvent remplies d'un grand nombre de noms de petites tribus, comme la carte de l'Amérique méridionale par La Cruz. Le trait le plus caractéristique de la description que nous a laissée le géographe égyptien, est la rivière de Gir, qui s'y trouve dessinée, avec un cours égal à celui du Niger, mais qui coule de l'est à l'ouest, et va se perdre dans le même lac, marais ou désert, que le Niger. Ce nom de Gir ou Ghir est indigène et exact, puisqu'il y a une autre rivière du même nom dans le pays de Tafilet ou de Sijilmissa ; et il n'est pas peu surprenant que Rennell, dans sa Théorie de ces régions, ait

omis une circonstance aussi frappante. La rivière Bahr-Kulla de Browne paraît être le Gir de Ptolémée.

Il est remarquable que la description que Ptolémée nous a laissée des côtes d'Afrique, ne s'étend guères au-delà des îles Fortunées, appelées aujourd'hui Canaries. Il semble que l'une de ces îles ayant été choisie pour y faire passer le premier méridien, sa position devait avoir été déterminée avec assez d'exactitude. Si les anciens avaient en effet découvert le Cap-Vert, il est probable que les îles qui portaient le même nom, n'auraient pas échappé à leurs recherches. Cependant aucun géographe n'a osé assurer que leurs connaissances se fussent étendues jusque-là, et l'on ne voit pas que les Arabes aient rien découvert dans cette partie. Il paraît, au contraire, qu'on avait perdu toute idée des îles Fortunées, lorsque les Normands, nation qui tenait de ses ancêtres le goût des expéditions maritimes, les découvrirent de nouveau dans le quatorzième siècle. Ce ne fut cependant qu'en 1402 que Bethencourt en fit la conquête (1). Le succès de cette entreprise donna la première impulsion à toutes celles que l'on fit ensuite dans ces parages. En 1412 Jean Ier, roi de Portugal, ayant résolu d'user de représailles contre les Maures, équipa une flotte pour aller attaquer les côtes de Barbarie. Il dépêcha quelques vaisseaux pour reconnaître la côte méridionale de ce pays, sans autre projet que celui de prendre son ennemi en arrière, ou de l'attaquer d'un côté qu'il n'aurait pas songé à défendre. Jusque-là, le cap Nun avait été une limite que n'avaient pas dépassée les aventuriers portugais. Cette fois-ci, ils s'avancèrent jusqu'au cap Boïador, mot qui signifie en portugais rivage à doubler. [Il paraît néanmoins que ce cap était connu auparavant, puisqu'on le trouve tracé sur une carte qui est à la bibliothèque impériale, et dont la date est bien antérieure à l'an 1412.] Quoi qu'il en soit, le prince Henri, quatrième fils du roi Jean, ami des sciences, fit équiper des vaisseaux pour suivre cette découverte. En 1429, Madère fut reconnue (2). Sa fertilité et l'agréable température du climat invitèrent à y faire un petit établissement.

Cependant les progrès furent lents jusqu'en 1433. Mais bientôt après le goût des expéditions s'accrut, les découvertes furent rapides, et en peu d'années toute la côte depuis le Cap-Blanc jusqu'au Cap-Vert, avec la rivière de Sénégal, fut visitée par les Portugais, aidés de quelques navigateurs italiens. Ces découvertes parurent si importantes, que le pape Eugène IV accorda au roi de Portugal une bulle qui lui assurait la possession de tous les pays qu'il découvrirait depuis le cap Nun jusqu'aux Indes. C'est en 1446 que se fit la découverte des îles du Cap-Vert; celle des Açores, qui par leur position font nécessairement partie

(1) *Histoire de la première découverte des Canaries.* Paris, in-8°, 1630.
(2) Bergeron, p. 36.

de l'Europe, fut faite avant 1449. Cependant en 1463, à la mort du prince Henri, on n'avait guère parcouru que 1500 milles de la côte d'Afrique, et l'on ne passa point l'équateur avant 1471. Mais la découverte du golfe de Guinée, regardé jusqu'alors comme la limite du continent, et la connaissance du prolongement de la côte d'Afrique, étaient certainement une acquisition très-importante pour la géographie.

La protection de Jean II, roi de Portugal, donna lieu à des découvertes encore plus lointaines. On prit connaissance du Congo en 1484, et les Européens étonnés virent, pour la première fois, les étoiles d'un autre hémisphère. On conçut alors l'espérance de pouvoir passer aux Indes orientales par la voie de l'Océan. Le roi de Portugal envoya une ambassade au monarque des Abyssins, pour se ménager son amitié, dans le cas qu'on parvînt à tourner les côtes. En 1486, on confia à Barthélemi Diaz la conduite de l'expédition la plus délicate et la plus difficile que l'on eût tentée dans les temps modernes. Il découvrit environ 900 milles d'un pays nouveau, et aperçut enfin le grand promontoire qui forme la dernière limite méridionale de l'Afrique. Mais il y régnait alors des tempêtes si violentes, que Diaz ne jugea pas qu'il fût prudent d'exposer ses vaisseaux, dans l'état où ils étaient, sur ces mers inconnues, où l'on n'était pas sûr de se trouver à portée de se ravitailler ou de se radouber: de sorte qu'après un voyage de 16 mois, ce grand navigateur se vit forcé de revenir sur ses pas, après avoir donné au promontoire le nom de cap des Tourmentes. Mais le roi Jean, qui en conçut un plus heureux augure, voulut qu'on l'appelât, comme il est encore appelé aujourd'hui, le cap de Bonne-Espérance.

Les informations que l'on reçut de l'Abyssinie, ayant confirmé la possibilité d'un passage qui devait faciliter le commerce de l'Inde, le roi de Portugal, aiguillonné d'ailleurs par les succès que Christophe Colon avait eu à l'ouest, fit préparer une autre expédition. Vasco de Gama fut chargé de la commander. Le 20 novembre 1497, il doubla le cap de Bonne-Espérance, et reconnut la côte orientale de l'Afrique jusqu'à Melinde, dans le Zanguebar, d'où il passa aux Indes, et arriva à Calicut le 22 mai 1498. Cette époque doit être regardée, à tous égards, comme la plus remarquable de la géographie africaine (1).

Mais l'intérieur de ce continent était destiné à demeurer encore long-temps inconnu. Cependant, dès le seizième siècle, Léon avait donné une ample description des parties septentrionales; et Alvarez, qui avait visité l'Abyssinie, publia en 1520 une relation très-détaillée de ce pays, à laquelle les voyages de Lobo et de Tellez donnèrent de nouveaux développemens. Les Portugais établirent diverses factoreries à

(1) *Voyez* Bergeron, p. 36. — Robertsons's *America*, p. [illegible] — Barros Dec. [illegible], fol. 10 et 32 de la traduction italienne d'Ulloa. Venise, in-4°, 1552.

l'ouest, pour s'y assurer le commerce de l'or et de l'ivoire, et les monarques du Portugal ajoutèrent à leurs anciens titres celui de roi de Guinée. Les relations des missionnaires augmentèrent les connaissances sur la géographie de l'Afrique. Néanmoins, par un concours de circonstances particulières, ces connaissances ont toujours été fort bornées, et leur perfectionnement a jusqu'ici éprouvé des obstacles presque insurmontables. Ces difficultés ont pour causes principales la vaste étendue des déserts de sable, la hauteur des chaînes de montagnes, les guerres presque continuelles que se font les petites tribus africaines, plus courageuses, plus féroces que celles de l'Amérique, et moins aisées à intimider par les armes européennes. Mais ce qui s'est encore opposé plus particulièrement au progrès des découvertes dans l'intérieur, c'est l'antipathie qui animait contre les Francs les Mahométans d'Afrique, héritiers du ressentiment de leurs ancêtres, autrefois chassés de l'Espagne. Tout récemment Browne a pénétré dans le petit royaume de Four ou Darfour et dans quelques provinces limitrophes. Il y a reconnu la rivière de Bahr-Kulla, qui doit être le Gir de Ptolémée, dont il a déjà été fait mention. Les voyages de Park établissent avec certitude que le Niger coule vers l'est, ainsi que d'Anville, Gendron et d'autres l'avaient marqué dans leurs cartes. On y trouve de plus que les sources de ce fleuve sont plus rapprochées du rivage de la mer qu'on ne l'avait cru. On ne peut trop louer le zèle et les soins que prend la société africaine de Londres pour accroître les progrès des connaissances géographiques, et rien n'y contribuera plus que les excellens mémoires qu'elle publie. Il faut espérer que M. Hornemann (*a*), profitant des instructions de ceux qui l'ont précédé, et connaissant les obstacles qui ont nui à leur entreprise, parviendra, au moyen des précautions qu'il pourra prendre, et aidé du déguisement sous lequel il voyage, à fixer le point où se terminent le Gir et le Niger, et visitera les villes qui les avoisinent, sur-tout Tombouctou. [En partant du cap de Bonne-Espérance, on est parvenu récemment jusqu'à Litakou, au 26e deg. 30 min. de latitude. (*b*)]

Religion. La religion dominante de ce continent est la mahométane, qui malheureusement a fait plus de progrès dans l'intérieur qu'on ne l'avait d'abord cru. Cette circonstance, comme nous l'avons déjà dit, a opposé de nombreux obstacles au zèle et aux efforts des voyageurs, qui ont négligé le déguisement et les feintes que le fanatisme et l'intolérance de cette secte rendent indispensables.

Climat. Le climat de l'Afrique, brûlant au nord, est plus tempéré

(*a*) [On n'a pas encore reçu de nouvelles de ce voyageur, et il y a lieu de craindre qu'il n'ait été la victime de son zèle et de son courage.]

(*b*) Barrow's *Voyage to Cochinchina*, p. 380, in-4°, 1806.

dans les parties méridionales; le froid étant plus considérable sous les latitudes antarctiques, à égalité de degrés, que sous les latitudes arctiques. Il paraît qu'il existe, au centre de l'Afrique, une prodigieuse chaîne de montagnes, qui s'étend depuis celles de Kong à l'ouest, jusqu'à celles de Kumri ou de la Lune, et jusqu'à celles de l'Abyssinie à l'est. Cette chaîne est vers le 10e deg. de latitude nord. De cette chaîne, vers le 28e degré de longitude orientale de Paris, il s'en détache une autre qui prend sa direction au sud. Ces chaînes doivent offrir un climat fort opposé à celui qu'on se figure ordinairement sous la zone torride. L'Amérique méridionale est remarquable par le même phénomène : on y trouve, sous l'équateur, l'immense fleuve du Maragnon, une humidité excessive, et des montagnes couvertes d'une neige éternelle.

Mers intérieures. En Afrique, le manque de mers intérieures n'est pas suppléé par de larges rivières navigables, comme dans l'Amérique méridionale. C'est à la privation de ces deux avantages que l'on doit probablement atttribuer, comme à une cause radicale, le peu de progrès de la civilisation dans cette partie du monde, et la lenteur qu'y a éprouvée le perfectionnement des connaissances géographiques. En effet, des mers intérieures ou des rivières navigables auraient appelé des spéculations commerciales et donné lieu à des établissemens étrangers, plus avantageux que ne peuvent l'être de petites factoreries près des côtes. Par ce moyen, les parties méridionales auraient rivalisé de réputation avec les anciens comptoirs des bords de la Méditerranée et de la mer Rouge. Mais ces deux grandes mers intérieures doivent plutôt être regardées comme des limites que comme des apanages de l'Afrique; et il n'y a dans ce continent aucune étendue d'eau navigable, qui offre la facilité de porter vers le centre les bienfaits de l'industrie et du commerce.

Lacs. Il est probable que l'on trouverait des lacs considérables près des chaînes de montagnes qui sont dans l'intérieur. Jusqu'à présent, celui de Marawi, vers le 10e degré de latitude méridionale, est le seul qui soit assez vaste pour mériter qu'on en fasse mention dans une description générale, et encore ne le connaît-on que très-imparfaitement.

Rivières. Le principal fleuve bien connu est le Nil. Il prend sa source au Gebel-el-Kumri, ou montagne de la Lune, dans un canton nommé Donga, par le 8e degré de latitude nord. A son origine, il porte le nom de Bahr-el-Abiad ou rivière Blanche; et vers le 16e degré de latitude, il se réunit au Bahr-el-Azrek ou rivière Blanche. Ses eaux sont troubles, celles de la rivière Bleue sont limpides. Ces mêmes circonstances ont lieu dans le Maragnon et le Missouri, où le courant principal est fangeux. Alvarez, Tellez et d'autres auteurs portugais, induits peut-

être en erreur par la vanité des Abyssins, ont pris le Bahr-el-Azrek ou la rivière Bleue pour le véritable Nil. Elle était cependant connue des anciens pour une rivière absolument différente, qui sortait du *Coloe palus*, aujourd'hui le lac Dembea, sous le nom de rivière *Astapus*. Le cours du Nil peut être évalué environ à 1700 milles: d'où il suit qu'il peut le disputer aux rivières de l'Asie, dont le cours est le plus long, et qu'il le cède tout au plus à l'Oby, au Kiang-Keou et au Hoan-Ho; et, en Amérique, au Maragnon, ainsi qu'au Missouri. Le Nil forme quelques cataractes considérables : la principale est celle de Geanadil dans la Nubie, avant qu'il ait gagné le niveau de l'Egypte, après avoir passé quelques endroits rapides au sud de Syène. Nous réservons pour l'article de l'Egypte, auquel cet objet se rapporte naturellement, ce que le Nil peut encore offrir de remarquable. Les autres rivières principales sont le Niger et le Gir. L'étendue de leur cours est probablement d'environ 850 milles. Le Sénégal forme aussi un fleuve considérable. Dans les parties méridionales, le Zahir ou Barbela, ou le Zaïre du Congo, et le Zambezi du Mocaranga, sont les plus grandes rivières que l'on connaisse; mais on a peu de notions sur ce qui les concerne.

Montagnes. Le mont Atlas, pour les anciens, a été l'objet d'une attention particulière. Ils ont feint qu'il soutenait le firmament, et c'est de son nom qu'ils ont emprunté celui de l'océan Atlantique et des fameuses îles Atlantides. D'Anville, en supposant que le grand Atlas de l'antiquité est le cap Boïador, se trompe, en ce qu'il étend trop loin au sud les connaissances des anciens. On pourrait plutôt donner ce nom au cap Geer, où il est probable que la chaîne se termine, à moins que peut-être, comme il arrive quelquefois, elle ne se prolonge sous les eaux de l'Océan jusqu'aux Canaries. Dans quelques relations modernes, on considère cette chaîne comme séparant l'état d'Alger du royaume de Zeb et du Bilidulgerid; c'est-à-dire que sa direction est du sud-ouest au nord-est. Ceci semble confirmé par le docteur Shaw (1), qui avoue néanmoins que cet objet n'est pas clair. Autant qu'on peut en juger par les mémoires que l'on a sur cet objet, la chaîne de l'Atlas prend naissance au cap de Geer, d'où elle s'étend dans une direction nord-est, jusqu'à ce qu'elle aille se perdre dans le royaume de Tunis. Plusieurs rivières qui coulent au nord et au sud y prennent leur source. D'après les renseignemens donnés par des minéralogistes français qui ont visité son extrémité orientale, la roche y est granitique et d'origine primitive. [En Barbarie, dans les royaumes de Tunis et d'Alger, la chaîne de l'Atlas est calcaire, suivant Desfontaines (*a*).]

Plus loin à l'est, dans la partie qui porte le nom de pays des Dates, il y a des crêtes de montagnes ou plutôt des collines qui ne font point

(1) Shaw's *Travels*, p. 18, in-folio, 1738. (*a*) Desfontaines, *Flora atlantica*.

partie de l'Atlas. Le long de la côte occidentale du golfe Arabique, est une fameuse chaîne de granit rouge, d'où l'on a tiré les célèbres obélisques de l'Egypte. Dans le voisinage étaient les carrières de ce marbre si renommé, appelé vert antique, observé tout nouvellement par Bruce et Browne. Les hautes montagnes de l'Abyssinie paraissent s'embrancher avec la grande chaîne centrale dont nous avons déjà parlé, ou plutôt elles partent de sa jonction avec celles qui sont à l'ouest de la mer Rouge; mais nous n'avons aucune connaissance de leur histoire naturelle. On peut supposer, par conjecture, que la chaîne qui va au sud se termine vers le 25e degré de latitude, puisque les hautes montagnes qui sont au nord du cap courent est et ouest, et que la rivière d'Orange, qui naît à leur base septentrionale, est supposée suivre une direction nord-ouest et ouest. Les montagnes du cap semblent sur-tout composées de schiste bleu, de grès silicé et de quartz granulé, mêlés de grosses masses de granit, que l'on trouve souvent creuses, comme si elles avaient contenu quelque autre substance moins solide.

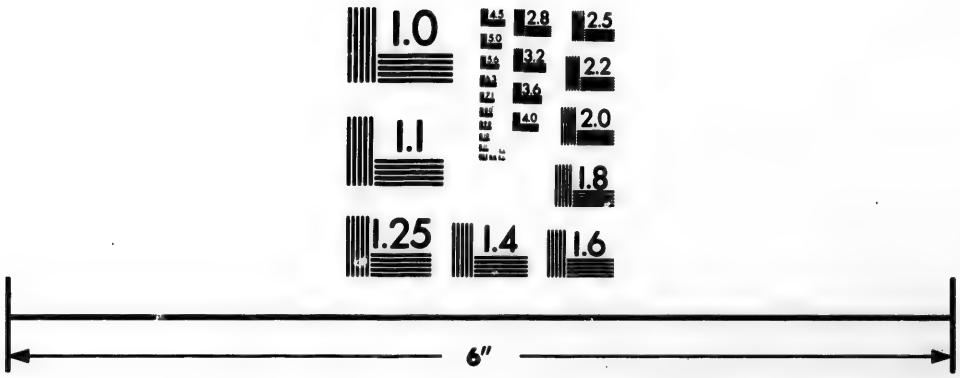
Déserts. Mais ce qui donne à l'Afrique une sorte de physionomie qui lui est particulière, ce sont les immenses déserts qui occupent plusieurs parties de ce continent, et qui peut-être composent une moitié de son étendue. Le principal de ces déserts est celui de Zaara, ou le désert par excellence. Il s'étend depuis les rivages de l'océan Atlantique, à quelques intervalles près, jusqu'aux confins de l'Egypte; ce qui forme une étendue de plus de 45 degrés, ou d'environ 2,500 milles, sur une largeur de 12 degrés ou de 720 milles. Cet espace immense, couvert de sable rouge et de grès, présente comme les ruines d'un continent, et a peut-être donné lieu à la fable de l'Atlantide, pays que l'on imagina d'abord situé au milieu des sables, à l'ouest de l'Egypte, et qu'insensiblement on étendit au-delà, comme il arrivait à toutes les suppositions fabuleuses, avant qu'on fût éclairé du flambeau des découvertes. Tous les efforts de l'industrie humaine échoueraient contre le sol ingrat de cet océan de sable. Cependant il est occupé par quelques oasis ou îles fertiles de différentes dimensions. Fezzan, qui est la principale, a déjà été reconnue; et sur la route de Tombouctou, on rencontre ceux de Mohafs et de Thouat ou de Toudeny.

Dans les parties méridionales de l'Afrique, vers les établissemens européens, il y a aussi des déserts fort étendus; mais il est probable que les chaînes des montagnes centrales dont nous avons déjà parlé, conservent la végétation dans les endroits où elles se prolongent. En effet, on sait que les Portugais ont été arrêtés dans leur passage de Congo au Zanguebar, par des chaînes de montagnes que fréquentent un grand nombre d'animaux féroces, et par des taillis épais d'un arbre épineux, qui est particulier aux forêts d'Afrique. Il est en outre à pré-

sumer que, comme en Asie, il y a un vaste plateau entre les chaînes de l'est et celles de l'ouest, que parcourent les Giagas ou Jagas, peuple que l'on pourrait appeler les Tatars de l'Afrique méridionale, et qu'on dit avoir quelquefois fait des incursions depuis le canal de Mozambique, jusque dans le voisinage du cap de Bonne-Espérance.

Ordre de cette description. Dans la courte description que nous avons à donner de l'Afrique, nous commencerons par l'Abyssinie, l'un des principaux états indigènes, au moins parmi ceux qui nous sont connus. De là, nous passerons à l'Egypte. Nous parlerons ensuite des Etats mahométans situés au nord, puis de la côte occidentale, et enfin du cap de Bonne-Espérance. Nous nous occuperons après de la côte orientale; nous donnerons ensuite un abrégé des découvertes faites jusqu'à présent dans les parties centrales, ou au moins un exposé des conjectures auxquelles on peut se li[illegible] avec quelque vraisemblance. Nous passerons après à l'île de M[illegible]ar. Les îles moins considérables qui doivent entrer dans la division de l'Afrique, telles que les Iles-de-France et de la Réunion, etc., la terre de Kerguelen, l'île de Sainte-Hélène, les îles du Cap-Vert, des Canaries et de Madère termineront enfin notre description de l'Afrique et du monde connu des modernes.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

ABYSSINIE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Etendue et situation. — Population primitive. — Progrès de la géographie.

Etendue et situation. Ce royaume qui, en antiquité et en stabilité, surpasse tout autre Etat africain [est situé entre le 7e et le 15e degré de latitude nord, et entre le 31e et le 41e degré de longitude à l'orient de Paris ;] il a, du nord au sud, environ 11 degrés en longueur, c'est-à-dire près de 660 milles. Sa largeur moyenne est d'environ 8 degrés de longitude, sous la latitude de 10 degrés ; ce qui fait 572 milles. A l'est, sa limite principale est la mer Rouge. Il n'est distingué du royaume d'Adel, que par une ligne idéale. Au sud, des montagnes et des déserts le séparent des royaumes de Gingiro et d'Alaba, tandis qu'à l'ouest et au nord, des montagnes et des forêts lui servent de barrières vers le Kordofan et le Sennaar.

Provinces. L'Abyssinie est divisée en provinces. La première, celle de Tigri, est remarquable, en ce qu'elle ouvre au commerce une communication avec la mer Rouge. La seconde, Gojam, est fameuse par les sources de l'*Astapus*, ou prétendu Nil des Abyssins; Dembea, la troisième, l'est par le célèbre lac du même nom; et enfin Gondar, parce que la capitale de la monarchie y est située.

Population primitive. Il paraît certain que l'Abyssinie a été peuplée, à une époque fort reculée, par une colonie d'Arabes venus du rivage opposé. On peut encore remarquer parmi ce peuple quelques traits particuliers aux Arabes, quoique leur teint soit plus foncé que celui de leurs ancêtres; mais ils n'ont ni le crâne conformé comme celui des nègres, ni aucun des caractères de cette race, quoi qu'en ait dit Volney. C'est vers l'an 333 que les Abyssins furent convertis au christianisme. [Diverses inscriptions découvertes récemment ou auparavant, mal comprises, ont prouvé qu'antérieurement les Abyssins avaient adopté les dieux de la Grèce et de Rome, et que les rois des Axumites et des Homérites avaient étendu leur domination sur la côté opposée du golfe et dans l'Arabie (*a*).] Leur croyance est à peu près celle de l'église grecque, et ils la tiennent du patriarche d'Alexandrie. Ils ont néan-

(*a*) *Voyez* Viscount Valentia, *Voyages and travels to India, Ceylan, Abyssinia and Egypt.*

moins retenu la circoncision africaine, rit natif, d'origine immémoriale parmi eux, et qui n'a aucun rapport avec la religion. Les Abyssins, ainsi que les Arabes dont ils sont les descendans, rapportent à Salomon tout ce qui paraît merveilleux; et ces opinions, qu'ils ont reçues de leurs ancêtres, se sont fortifiées chez eux par la tradition et l'habitude. De là vient que leurs rois se prétendent descendus de ce monarque, à peu près comme les Arabes veulent que leurs chevaux proviennent des haras de ce souverain des Hébreux. Par la même raison, ils s'approprient la reine de Sheba ou Saba, quoique l'opinion commune soit qu'elle régnait dans l'Arabie-Heureuse, de l'autre côté du golfe. Quelques voyageurs crédules ont adopté toutes ces fables. Il est néanmoins reconnu que les annales des Abyssins ne contiennent rien de sûr, et ne sont composées que de faits obscurs ou décousus. Il paraît même que l'écriture n'était point en usage en Abyssinie, avant la conversion de ce pays au christianisme. On tient de source plus certaine que les Axumites ou Abyssins étaient parvenus à un assez haut degré de civilisation au sixième siècle, et qu'ils faisaient quelque commerce avec Ceylan (1). Dans le même siècle, le neguz ou roi d'Abyssinie conquit dans l'Yemen le royaume des Homérites. Un ambassadeur romain parut dans la ville d'Axumée, qui existait encore du temps d'Alvarez.

Progrès de la géographie. A l'égard des progrès de la géographie dans ce pays, on peut remonter jusqu'au temps de Ptolémée, où l'Abyssinie était déjà connue. Cet auteur en décrit avec assez d'exactitude les principales particularités. Il parle des deux grandes rivières, alors appelées *Astapus* et *Astaboras*, qui sont aujourd'hui le Bahr-el-Azrek et le Tacuzzi ou Atbara. Il fait ausssi mention du lac Coloë ou Tembea, et de la ville royale d'Axumé, qui n'est plus maintenant qu'un village nommé Axum. On trouve dans les géographes arabes de quoi remplir l'intervalle entre la géographie ancienne et la géographie moderne.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET CIVILE.

Religion. — Gouvernement. — Population et Armées. — Revenus. — Mœurs et usages. — Langage. — Villes et cités. — Manufactures et commerce.

Religion. La religion du pays, comme nous l'avons déjà dit, est le christianisme, avec quelques rites ou pratiques propres aux Abyssins,

(1) Gibbon, t. VII, p. 342.

et trop peu importantes pour qu'on en fasse mention (1). Les églises ne sont ornées que de misérables peintures sur parchemin, qui représentent la vierge Marie.

Gouvernement. Le gouvernement est absolu et héréditaire, quoiqu'avec une sorte d'élection dans la famille royale. Il paraît qu'il n'y a point de lois écrites, et les arts et les sciences n'y ont point fait de grands progrès. Pour saluer le roi, on se prosterne. Autrefois, par une singularité qui tient du roman, les princes, pendant leur éducation, demeuraient sur une montagne élevée et solitaire. Depuis longtemps cette pratique est abandonnée.

Population et armées. On n'a rien d'authentique sur la population de cette contrée. Alvarez assure que c'est un des pays les plus peuplés de l'univers; mais l'exagération est le défaut commun des écrivains espagnols et portugais. Suivant Bruce (2), l'armée royale n'excède guère 30,000 hommes, et dans un état où la civilisation est encore aussi peu avancée, on peut supposer que l'armée forme un dixième de la population. Cependant, il n'est pas probable que celle-ci soit si médiocre, et nous croyons qu'elle peut monter à 2 ou 3 millions.

Revenus. Les revenus royaux consistent dans les productions brutes des provinces, et l'usage de la monnaie y est inconnu; on trouve cependant de l'or dans le sable des rivières. L'une des principales richesses est le bétail; il est nombreux et se vend à bas prix.

Mœurs et usages. Le teint des naturels est olive foncé. Leur vêtement consiste en une robe légère, nouée avec une ceinture. Une sorte de turban leur couvre la tête. Leurs maisons sont de forme conique, construites en argile, avec un misérable toit de chaume. Les églises sont rondes et entourées d'un portique. Il paraît que le christianisme n'a point eu une si grande influence sur leurs mœurs; les prêtres sont peu respectés. Presque toujours occupé à appaiser des soulèvemens, ou à se défendre contre les Etats voisins, le gouvernement de l'Abyssinie n'a pas porté une grande attention sur ce qui pouvait améliorer l'industrie ou perfectionner la civilisation. Après quinze siècles de christianisme, ce pays rappelle l'idée de la barbarie des sept et huitième siècles dans les Etats de l'Europe. Quelques voyageurs assurent que, dans les festins, on coupe des tranches de chair sur un animal vivant, et Bruce confirme ce fait. D'autres disent seulement que les Abyssins sont passionnés pour la viande crue, goût qui n'est point étranger au Tibet, ni à quelques autres contrées. La religion elle-même plie quelquefois sous l'influence du climat. Quoique la polygamie soit défendue par l'Evangile, il y en a des exemples parmi les Abyssins. Leurs

(1) On les trouvera bien décrites dans l'ouvrage de Godignus, *de Abassynorum rebus, etc. Lugd.* in-8°, 1615. (2) Bruce's *Travels*, t. VI, p. 59.

rois sur-tout ont eu souvent plusieurs femmes et des concubines. Le seul repas qu'on fasse en Abyssinie a lieu le soir, et le jeûne du carême y est rigoureusement observé. La boisson est de l'hydromel et une sorte de bière. Le neguz ou roi est regardé comme l'unique propriétaire du sol. Les propriétés particulières se réduisent aux biens-meubles (1). [D'après la relation de Bruce, il paraît que les Abyssins sont voraces et très-dissolus dans leurs repas, où les deux sexes sont mélangés, et qui se terminent par les scènes de débauches les plus étranges. Dans la même chambre, et en présence de la société la plus nombreuse, ils sacrifient sans honte à Bacchus et à Vénus. Suivant le même auteur, il n'y a point chez eux de véritables mariages; les parties se réunissent, se séparent, et se reprennent de nouveau, selon leur bon plaisir; il n'y a aucune distinction entre les enfans légitimes et illégitimes, depuis la famille du roi jusqu'à celle du pauvre. En cas de séparation, les enfans qui résultent de la cohabitation sont partagés entre le mari et la femme. Par une disposition de la loi, dont on devine le motif, le fils aîné appartient à la femme, et la fille aîné au mari. S'il n'y a qu'un fils et plusieurs filles, il est encore du partage de la femme. M. Bruce dit s'être trouvé dans une société à Koscam, où il y avait une dame d'un haut rang, et sept hommes qui tous avaient été successivement son mari, sans qu'aucun d'eux possédât alors ce titre (*a*).]

Langage. Le langage passe pour être dérivé de l'arabe. Il est partagé en différens dialectes, dont les principaux sont le tigrin, usité dans la province de Tigri, et l'Ambaric. Le galanic est aussi très-répandu. Les Galas sont un peuple voisin fort nombreux, qui par ses incursions trouble souvent la tranquillité publique. On doit aux soins de Ludolphe et de quelques autres missionnaires d'utiles éclaircissemens sur le langage abyssin. Il paraît qu'il a beaucoup d'analogie avec le copte, les Egyptiens étant venus du nord de l'ancienne Arabie, et les Abyssins du sud.

Villes. Les principales villes d'Abyssinie, si néanmoins on doit donner ce nom à des habitations en grande partie composées de tentes ou de baraques, sont :

Gondar, située sur une montagne. C'est la capitale de l'Abyssinie et le camp royal, où réside le souverain. Les maisons y sont construites avec de l'argile, et couvertes de chaume. Le toit a la forme d'un cône, pour faciliter l'écoulement des pluies. Le palais du neguz ou monarque est à l'extrémité occidentale de la ville. Il est bâti en pierre, et flanqué de tours carrées, d'où la vue s'étend au sud jusqu'au lac

(1) Alvarez, folio 200. — Lobo, page 54. (*a*) Bruce's *Travels*, tome VI p. 432, in-8°.

Dembea. La ville contient 10,000 familles ou 50,000 ames. Les lingots d'or sont la monnaie dont on se sert.

Axum, située dans une campagne fertile à 50 lieues de la mer Rouge, était autrefois la capitale du pays : ce n'est plus aujourd'hui qu'un village et des ruines. Dans une place qui paraît avoir occupé le centre de la ville, on voit encore quarante obélisques de granit, qui attestent son ancienne splendeur. Le ruisseau qui arrose Axum, se rendait dans un bassin magnifique de 150 pieds carrés.

Macuah est sur le bord de la mer Rouge, ainsi qu'Erkico; Ankecko au nord-est, sur la côte d'Abex, où cette ville a un port; Alata, au sud-ouest, est remarquable par la cataracte qu'y forme l'Abawi, au sortir du lac Tzana. On dit que sa hauteur est de quarante pieds.

Manufactures et commerce. En Abyssinie les manufactures et le commerce sont d'une médiocre importance. Celui-ci se borne aux affaires qui se font à Masua sur la mer Rouge. On fait dans le pays d'assez agréable poterie; mais, quoique Cosme de Médicis eût envoyé au neguz plusieurs sortes d'ouvriers, et qu'il y en eût d'instruits dans l'art de la verrerie, les Abyssins n'y ont pas fait de progrès, non plus que dans la fabrication des objets d'usage ordinaire.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat et saisons. — Sol et agriculture. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Végétaux. — Minéraux.

Climat et saisons, sol et agriculture. La nature montueuse du pays y rend le climat tempéré. Depuis avril jusqu'en septembre, il règne fréquemment de grosses pluies. Pendant la saison sèche, qui dure les six mois suivans, les nuits sont froides. Il y a long-temps qu'Alvarez a remarqué que la crue du Nil en Egypte était occasionée par de violentes pluies, qui durant l'été inondent les contrées méridionales. Peut-être à cette cause aurait-il pu ajouter la fonte des neiges, dans les Alpes africaines, où le véritable Nil, c'est-à-dire le Bahr-el-Abiad, prend sa source; car il est probable que la chaîne centrale de l'Afrique est, comme l'Atlas et la cime des Andes sous l'équateur, couverte d'une neige perpétuelle; et les géographes de l'antiquité, qui niaient que la zone torride fût habitable, à cause de sa chaleur, auraient bien pu y mourir de froid.

L'Abyssinie est l'une des contrées du monde où l'on trouve le plus de montagnes et de lieux escarpés. L'agriculture y est peu per

fectionnée. On y cultive cependant le millet, l'orge et le froment, etc. Il s'y fait deux récoltes. [Comme en Egypte, on fait fouler les grains par les bestiaux.] Il y a quelques vignes. L'hiver commence en juin, et dure jusqu'au mois de septembre; c'est la saison des pluies; les plus beaux jours sont en décembre et en janvier. [Tel est le climat de l'intérieur; mais à l'orient, sur les bords de la mer Rouge, entre le rivage et la chaîne des montagnes, la saison des pluies ou l'hiver commence en octobre et finit en avril; et dans la partie la plus occidentale, la saison des pluies au contraire commence en mars et finit en octobre : tant les montagnes qui divisent ce pays exercent d'influence sur la température (*a*).]

Rivières. La principale rivière est le Bahr-el-Azrek ou le Nil des Abyssins, dont le cours affecte dans son origine une forme spirale, ainsi que celui de l'Orenoque. Payz, missionnaire portugais, en a décrit les sources avec exactitude, dans le dix-septième siècle. Sa relation a été publiée par le P. Kircher et par Isaac Vossius. De notre temps, Bruce l'a copiée minutieusement. La principale source du Bahr-el-Azrek est au pied de la colline de Guixonguich, presqu'au 12e degré de latitude, suivant les Jésuites, et pas tout-à-fait au 11e, suivant Bruce, qui place la longitude à 34 deg. 35 min. 30 secondes à l'orient de Paris. Celles du véritable Nil, ou du Bahr-el-Abiad, sont dans les Alpes de Kumri, et n'ont pas encore été visitées. Comme ce fleuve ne reçoit le tribut d'aucune autre rivière en traversant l'Egypte, il est singulièrement étroit, et d'une profondeur bien médiocre, vu l'étendue de son cours. Le Bahr-el-Azrek est appelé par les Abyssins Abawi, nom dont on ne connaît point l'origine. Vient ensuite le Tacuz ou Tacuzzi, qui est l'*Astaboras* des anciens, comme l'Abawi est leur *Astapus*. L'Abawi a une cataracte fameuse dans un endroit nommé Alata, peu éloigné de sa sortie du lac Tzana. Le Maleg est un autre fleuve considérable qui se joint à l'Abawi après un cours parallèle dans la direction ouest. L'Abawi et le Tacuzzi reçoivent les eaux de plusieurs autres rivières. Deux autres, savoir: l'Hanazo et l'Hawach, coulent, dans une direction opposée, vers l'entrée de la mer Rouge; mais on dit que le premier se perd dans les sables d'Adel.

Lacs. Le lac principal est celui de Tzana, qu'on appelle aussi lac Dembea, du nom de la province où il est situé. Ce lac est traversé par le Nil, à peu près comme le lac de Parima l'est par l'Orenoque. Il a 50 milles en longueur et à peu près la moitié en largeur. Mais son étendue est bien moins considérable dans la saison sèche que dans celle des pluies. Outre plusieurs autres îles qu'il contient, il en est une au milieu, appelée Tzana, de laquelle on dit que le lac a tiré son nom.

(*a*) Brun's *Africa*, t. II, p. 65.

A l'extrémité méridionale de l'Abyssinie se trouve le lac de Zawaja, source principale de l'Hawach. Parmi d'autres amas d'eau moins considérables, on peut encore citer le lac de Haïk, près des roches royales de Gesben et d'Ambazel.

Montagnes. Les montagnes de l'Abyssinie sont groupées irrégulièrement, et semblent former la jonction de la chaîne qui borde les rivages occidentaux de la mer Rouge, et de cette chaîne bien supérieure qui traverse l'Afrique centrale, de l'est à l'ouest, dans une direction nord-ouest et sud-est, et qui, à l'une de ses extrémités, donne naissance au Niger et à la rivière du Sénégal, tandis que de l'autre extrémité sortent le Gir et le Nil. De là vient qu'à l'est de l'Abyssinie, les chaînes se dirigent probablement nord et sud, et qu'au contraire dans la partie méridionale, elles vont de l'ouest à l'est. Il y a, comme dans les autres chaînes, trois rangs de montagnes, dont les élévations principales occupent toujours le milieu. A l'est de ce royaume sont les hauteurs de Taranta, et vers le centre le Lamalmon. Le Ganza est au sud. Tellez assure que les montagnes les plus élevées sont celles d'Amhara et de Samena. La première est vers le centre du royaume, d'où coulent des rivières dans différentes directions. Les précipices sont horribles, et ressemblent à ceux des Alpes. L'Abyssinie offre un vaste champ à l'histoire naturelle.

Végétaux. Les seuls matériaux que nous ayons pour la flore de l'Afrique orientale, se réduisent à quelques renseignemens médiocres sur la botanique de l'Abyssinie, contenues dans les ouvrages de Ludolphe, de Lobo et Bruce. Les seuls arbres qu'on ait décrits jusqu'ici, quoiqu'il soit probable qu'ils ne sont pas les principaux, sont: le figuier sycomore, l'érythrine des Antilles, le tamarin, le dattier, le cafier, un grand arbre employé à la construction des bateaux, lequel est appelé rack par Bruce, et deux espèces d'acacia. On trouve sur quelques montagnes arides l'euphorbe arborescente. Un arbuste appelé, dans la langue du pays, *vouginous*, et qui est le *brucea antidyssenteria* de Bruce et de Gmelin, est loué par le voyageur anglais, comme un spécifique contre la maladie qui lui a valu sa dénomination. Le *cusso* ou *banksia* de Bruce, qui paraît être une espèce de sumac, est mentionné par le même auteur, comme un puissant vermifuge. Les naturels cultivent en grande quantité une plante herbacée comestible, que Bruce appelle *ensete*, dont ils substituent l'usage à celui du pain. On y trouve, comme en Egypte, le souchet à papier dans les mares. Le même auteur assure que les arbres qui fournissent le baume de Judée et la myrrhe, sont indigènes en Abyssinie.

Animaux. Les chevaux y sont petits, mais pleins de feu, comme dans toutes les contrées alpines. On y trouve les bœufs et les buffles

en grand nombre. Parmi les animaux sauvages on compte l'éléphant du Cap, différent de celui d'Asie; le rhinocéros bicorne, le lion, la panthère, et, à ce qu'on dit, la giraffe ou caméléopard. Comme le pays est montagneux, on y fait peu usage du chameau. L'hyène s'y rencontre assez fréquemment. Elle y est féroce et si hardie, qu'elle parcourt quelquefois les rues des villes pendant la nuit. Il se peut qu'il soit impossible de détruire entièrement ces animaux dans un pays si montagneux; mais cette circonstance annonce au moins une police insouciante. Il y a aussi en Abyssinie des sanglers, des gazelles ou des antilopes, et de nombreuses tribus de singes. On a lieu de croire que le zèbre n'y est point inconnu. Les lacs et les rivières sont remplis d'hippopotames et de crocodiles. Les diverses espèces d'oiseaux n'y sont pas moins nombreuses. Parmi les principales, nous citerons le grand aigle doré. Les oiseaux d'eau y sont rares. L'insecte le plus remarquable est une grosse mouche, dont le lion lui-même craint l'aiguillon redoutable. Les voyageurs parlent de plusieurs sortes d'abeilles sauvages dont le miel est excellent. On dit aussi qu'il y a un grand nombre de reptiles venimeux.

Minéraux. La minéralogie de cette contrée alpine doit être intéressante; mais les naturels sont trop ignorans pour s'en être occupés. On trouve de l'or dans le sable des rivières, et l'on en rencontre en arrachant des arbres. Il y a quelques mines médiocres dans les provinces de Naréa et de Damut. Les frontières de Tigri fournissent du sel fossile.

Il y a une mine considérable dans la montagne de Lasta, que l'on exploite au profit du souverain (*a*). On assure qu'il n'y a point de pierres précieuses, et que le diadème royal même n'est orné que de pierreries fausses. D'autres disent que les Abyssins négligent la recherche de l'or et des pierreries, de crainte que l'envie de s'emparer de ces richesses n'engage les Turcs à envahir le pays.

Curiosités naturelles. Les principales curiosités naturelles sont les vues romantiques de cette contrée montagneuse, l'aspect des rochers suspendus et des précipices qui les environnent, la cataracte d'Alata, et la rivière Mareb au nord-est, qu'on dit se perdre entièrement sous terre.

(*a*) Brun's *Africa*, t. II, p. 119.

ÉGYPTE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE.

Etendue. — Noms. — Population primitive. — Progrès de la Géographie.

Etendue. Cette contrée, célèbre depuis les temps les plus reculés [est située entre le 23e et le 31e degré de latitude nord, et entre le 27e et le 30e et demi de longitude à l'orient de Paris.] Elle a environ 430 milles de longueur du nord au sud, et à peu près la moitié en largeur, si on y fait entrer la grande ou la petite Oasis. Cette étendue néanmoins n'est qu'apparente. L'Egypte, dans la réalité, n'est qu'une vallée étroite, sur les deux rives du Nil, resserrée par des chaînes parallèles de montagnes et de collines.

Noms. [La Bible nomme ce pays *Misraim*, les Arabes aujourd'hui l'appellent *Mesr* ou *Masr*, les Cophtes *Chemi*, les Turcs *Kebit* ou la terre submergée. En Orient on appelle communément la moyenne Egypte, *Mesr Wostami;* et la haute Egypte, *Saïd.*]

Population. Ce pays paraît avoir été peuplé primitivement par des hommes venus du nord de l'Arabie ou de la Syrie. Il est du moins certain que les Egyptiens, comme les Abyssins, ont été, dans tous les temps, entièrement distingués des nations indigènes de l'Afrique. Un ingénieux voyageur de ces derniers temps remarque que les Cophtes et autres habitans de l'Egypte n'ont aucun des traits qui caractérisent les nègres (1). Les yeux des premiers sont noirs, leurs cheveux bouclés, mais guère plus que ceux de certains Européens : la plupart ont le nez aquilin, et quoique leurs lèvres soient quelquefois épaisses, ce n'est pourtant point une chose générale. Le visage des Cophtes présente des traits qui ressemblent extrêmement à ceux qu'on observe sur les momies, et dans les statues ou peintures de ce pays, de la plus haute antiquité. Leur teint est brun foncé comme celui des Arabes, et l'on assure qu'on retrouve encore cette couleur dans les peintures des tombeaux de Thèbes.

Quoiqu'il n'y ait guère de lecteurs qui soient étrangers aux principaux faits historiques qui ont rapport à l'Egypte, et même aux progrès qu'y ont faits les connaissances géographiques, nous joindrons ici un précis des époques égyptiennes les plus remarquables.

(1) Browne, p. 71.

1° [La Bible, Hérodote, les Fragmens de Manethon, offrent tout ce qui est antérieur au temps d'Alexandre.

2° L'Egypte était une province de la Perse lorsque ce conquérant s'en empara, 332 ans avant l'ère chrétienne.

3° Elle forma un royaume indépendant sous ses successeurs, depuis Ptolémée Lagus, en 323, jusqu'à la mort de Cléopâtre, l'an 30 avant Jésus-Christ, qu'elle fut conquise par Auguste.

4° Devenue province romaine, elle demeura soumise aux empereurs de Rome et de Constantinople, jusqu'à l'année 640 de notre ère.

5° Alors elle fut conquise par les Mahométans, et obéit aux califes.

6° Le pouvoir de ceux-ci s'étant affaibli, les Turcomans y exercèrent l'autorité souveraine sous plusieurs dynasties, jusqu'en 1250.

7° Ensuite les Mameloucks ou esclaves guerriers des sultans s'en emparèrent après avoir massacré leurs maîtres, et y régnèrent.

8° Selim II, empereur des Ottomans, ayant occupé l'Egypte, y abolit la monarchie des Mameloucks; mais il leur laissa le pouvoir sous une forme aristocratique, à la charge seulement d'un tribut. Après sa mort, les Mameloucks secouèrent ce joug.

9° Les Français s'emparèrent de l'Egypte en 1798, et la quittèrent trois ans après. Depuis ce temps, elle est en proie à l'anarchie.

Ainsi les Perses ont possédé l'Egypte 193 ans; les Grecs, sous Alexandre et ses successeurs, 303 ans; les Romains et leurs successeurs, 666 ans; les califes successeurs de Mahomet, 247 ans; les Turcomans, 282 ans; les Mameloucks, 548 ans; les Français, 3 ans.]

Antiquités. Les antiquités de l'Egypte ont aussi été souvent décrites. Les principales sont les pyramides et les tombeaux de Thèbes; à quoi il faut ajouter un grand nombre de ruines, et les débris des anciennes villes. On trouve à Achmunein d'anciennes peintures très-curieuses, dont les couleurs ont conservé leur fraîcheur (1). Les Français y ont fait plusieurs découvertes importantes, et entr'autres celle de l'ancienne levée de Bubaste. Dinderah moderne conserve encore des ruines de l'ancienne Tentyris. Il en est de même d'Hermonti, éclipsée cependant par l'ancienne Thèbes, qui est auprès. Esneh, l'ancienne *Latapolis*, présente un superbe temple antique, et Edfu, *Appollinopolis magna*, en offre aussi des mieux conservés et des mieux situés qu'il y ait en Egypte (2).

(1) White, *Egyptiaca*, in-4°, 1801. (2) Denon, *Voyage dans la Haute-Egypte*.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET CIVILE.

Religion. — Gouvernement. — Population. — Revenus. — Mœurs et usages. —Langage.—Villes principales.— Lieux remarquables.— Commerce.

Religion. La religion dominante en Egypte est la mahométane. On y trouve néanmoins beaucoup de Cophtes chrétiens, qui ont leurs prêtres et leurs monastères.

Gouvernement. Nous avons dit que l'Egypte était actuellement sans gouvernement fixe : le temps seul peut nous apprendre si elle doit retourner sous la domination des Beys et des Mameloucks.

Population. M. Browne évalue la population de l'Egypte à 2 millions et demi d'habitans : dans ce nombre il faut compter le Caire pour 300,000.

Revenus. [On n'a jamais pu évaluer au juste les revenus de ce pays; mais on croit généralement que les Mameloucks tiraient de l'Egypte, en revenus publics et particuliers, environ 35 à 40 millions de francs. Ils ont varié chaque année sous les Français, selon les circonstances de la guerre. Le général français Reynier les évalue, l'un portant l'autre, à 20 ou 25 millions (*a*).]

Mœurs et usages. Le koran étant la règle générale à laquelle tout est assujéti dans les contrées mahométanes, il en résulte une grande conformité dans les mœurs et dans les usages. Le fanatisme contre les Francs ou Européens y est extrême. Peut-être, au reste, aura-t-il été un peu modéré par la terreur qu'auront inspirée les armes françaises. Les Cophtes sont un peuple spirituel : ils entendent fort bien les affaires, et les Mahométans les emploient en qualité de secrétaires et de commis. Les gens du peuple sont remarquables par leur malpropreté. Néanmoins, les femmes cophtes des classes aisées ont des traits intéressans et de grands yeux noirs assez beaux. Quoique petite, leur taille offre de l'élégance. La plupart des maisons, même au Caire, ne sont que de misérables huttes.

Langage. Le langage cophte n'est plus connu que dans les manuscrits. L'arabe est d'un usage universel.

Villes et cités. La principale ville de l'Egypte est le Caire, ou, suivant la prononciation orientale, *Kahira*. On peut la regarder comme la métropole de l'Afrique; car, dans tout ce vaste continent, il n'est

(1) Reynier, *De l'Egypte après la bataille d'Héliopolis.*

pas une ville qui puisse se vanter de posséder le sixième de sa population. Elle est située sur la rive orientale du Nil, et à quelque distance du bord; mais deux faubourgs la joignent au fleuve. Les rues y sont étroites, précaution prise contre la chaleur. On les couvre même de toiles, afin d'en être mieux garanti. Tout cela empêchant l'air de circuler, en rend le séjour très-malsain. Dans la ville est un canal appelé le Chalige, dont l'odeur est quelquefois insupportable. La grande mosquée, à laquelle sont attachés de gros revenus, est ornée de colonnes de marbre et de tapis de Perse; elle a une bibliothèque de manuscrits. Le Caire a beaucoup de citernes et de réservoirs d'eau. On y montre encore le puits de Joseph, et des greniers où l'on prétend que ce patriarche faisait serrer les récoltes. Des bains publics sont établis dans diverses parties de la ville, ainsi que des bazars ou marchés. La plupart des maisons sont construites de grès que l'on tire des montagnes voisines. Elles ont trois étages et des toits plats. Les harems, ou appartemens des femmes, sont richement meublés. Ceux des hommes sont propres et simples.

Avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, le Caire était l'entrepôt d'un commerce immense : Il est encore le centre de celui de l'Afrique orientale. On y apporte de l'Yemen du café, des drogues, des parfums, quelques pierreries; de l'Hindostan, des mousselines, du coton, des épices. Les caravanes de Darfour et de Sennaar fournissent des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, des plumes d'autruche, de la gomme, etc. On tire de Tunis et de Tripoli de l'huile, des bonnets rouges, de la flanelle fine; de Syrie, du coton, de la soie, du savon, du tabac; de Constantinople, des esclaves blancs circassiens et géorgiens, entre lesquels se choisissent les fameux Mamelloucks. On reçoit de la même ville différens articles en airain, cuivre et fer. Le Caire a aussi des manufactures. On y fabrique du sucre, du sel ammoniac, des verres de lampes, du salpêtre, de la poudre à canon, du cuir rouge et jaune, et sur-tout des toiles faites avec du lin d'Egypte. Les maisons de plaisance et les jardins des grands sont au nord-est de la ville. Le jeudi, les dames se rendent dans une mosquée hors des murs : c'est un pélerinage de plaisir. Dans les crues du Nil on se sert de légers bateaux semblables aux gondoles vénitiennes. Les amusemens consistent à voir des danseuses et des danseurs de corde. On joue aux échecs et aux dames polonaises. Les jours de fêtes, on donne au peuple le spectacle de feux d'artifices. La population du Caire est de 300,000 ames.

Alexandrie est, après le Caire, la ville la plus importante de cette contrée antique. Elle est dans la basse Egypte, et située sur la côte du Levant, à l'embouchure occidentale du Nil; les Turcs la nomment

Scanderia. Elle fut fondée par Alexandre. C'était autrefois une des plus magnifiques villes du monde, et en même temps des plus commerçantes. Il ne lui reste presque rien de son ancienne grandeur. On y voit cependant encore la colonne de Pompée, et deux obélisques superbes chargés d'hiéroglyphes, qu'on appelle les Aiguilles de Cléopâtre.

Lieux remarquables. [On distingue, sur la côte du *Delta*, à l'est d'Alexandrie, Rosette ou Raschid, qu'on découvre au milieu des forêts de dattiers, de bananiers et de sycomores qui l'environnent. Elle est placée sur les bords du Nil, qui, sans les dégrader, baigne tous les ans les murailles des maisons, mieux bâties en général qu'à Alexandrie; les étages, qui vont toujours en avançant l'un sur l'autre, finissent par se toucher, ce qui rend les rues fort obscures et fort tristes. Le Delta, qui est sur la rive opposée du fleuve, est une île délicieuse qui forme un jardin d'une lieue d'étendue; ce qui rend aussi très-agréables les maisons bâties sur le bord du fleuve. Aboukir est un petit port sur la Méditerranée, fameux, dans ces derniers temps, par le combat naval entre les Anglais et les Français, et par quelques batailles. Damiette, encore plus à l'est, se trouve sur la branche orientale du Nil. La ville qui porte ce nom n'est point celle dont saint Louis se rendit maître. Cette dernière a été détruite, et l'on a construit la nouvelle à une lieue de l'ancienne, mais sur le même bras du Nil. Elle offre la forme d'un croissant. On y fabrique des toiles, et sur-tout des serviettes bordées de franges de soie. Il y a environ 40,000 habitans.

Dans l'intérieur du *Delta* est Damanhur, capitale de la province de Bahirra. Terané et Menuf, non loin du lac Natron. Mahalla, capitale du *Gharbin*, et Manzure, plus près de la côte.

Dans la *moyenne Egypte*, outre le Caire que nous avons décrit, on distingue Gizeh et Medun, près desquelles se trouvent les fameuses pyramides. A l'ouest, *Fayoum*, capitale d'une province de même nom, dans le voisinage du lac Keroun. Vers l'est et dans le désert est Djofar, fréquenté par les caravanes, qui, du Caire, se rendent à Suez.

Dans la *haute Egypte*, plus au midi, on remarque Girgé, ou mieux Dschirdsché, près du Nil, qui tire son nom d'un monastère dédié à saint George. Presque à la même latitude, mais sur la côte du golfe Arabique, est Cosséir, port qu'enrichit le commerce du café. En retournant sur les bords du Nil, le village de Luxor est remarquable comme occupant le même emplacement que l'ancienne Thèbes. Esne ou Assiout est une des villes les plus importantes de la haute Egypte. Aschmina est la résidence d'un émir et possède la plus belle église cophte qui existe dans toute l'Egypte. Assouan ou Syène est la dernière ville de l'Egypte vers le midi, et c'est là que le Nil offre sa première cataracte.]

Commerce. Quoique l'Egypte ait cessé d'être le centre du commerce de l'Orient et le grenier de Rome, cependant le Delta exporte encore une grande quantité de riz, et la haute Egypte fournit quelques cargaisons de froment. Ce pays envoie du lin en Syrie et des esclaves noirs à Constantinople. Nous avons parlé des autres articles de commerce dans la description du Caire. Autrefois Alexandrie était l'entrepôt général de l'Europe. De cette ville, les marchands passaient par Rosette au Caire. Les exportations particulières consistaient en safran et en séné. On importait environ 800 balles de gros drap d'Europe. Le commerce de Damiette est peu important.

CHAPITRE III.

GÉOGRAPHIE NATURELLE.

Climat. — Aspect du pays. — Oasis. — Sol et agriculture. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Végétaux, animaux. — Métaux.

Climat. L'Egypte est connue pour avoir un climat qui lui est particulier. Il n'y pleut presque jamais. La chaleur y est extrême, sur-tout depuis mars jusqu'en novembre. La saison froide, ou plutôt une sorte de printemps, a lieu pendant les autres mois (1). La maladie principale est une espèce d'ophthalmie ; la cécité y est fort commune. Quelques-uns l'attribuent à l'extrême chaleur et au défaut de pluie. Il en résulte, selon eux, que l'air est continuellement imprégné d'une poussière subtile, rendue plus mordante encore par la qualité nitreuse du sol. Cependant il paraît qu'on doit regarder l'habitude de dormir en plein air sur des terrasses, et exposé à la rosée de la nuit, comme la cause principale de la cécité. Lorsque cette maladie se déclare, elle est bientôt augmentée par l'éclat du soleil que réfléchissent la blancheur des murs des maisons et le sable des déserts. [Gaëtan Sotira a prouvé que la peste est une maladie particulière à l'Egypte, et qu'elle n'y est point apportée de Constantinople, comme l'ont cru Prosper Albin, Bruce, Savary et Volney; mais il n'explique point d'une manière aussi satisfaisante l'origine de ce fléau : il ne dit point non plus pourquoi les Grecs et les Romains n'ont fait aucune mention de cette maladie en Egypte, pourquoi ils se sont tous accordés à nous dépeindre cette contrée comme la plus salubre qui fût au monde (*a*).]

Aspect du pays. L'aspect de l'Egypte change suivant les différentes provinces ; mais en général le sol y est plat et uniforme. Alexandrie est comme une île au milieu d'un désert, au lieu que le Delta offre une

(1) Volney, t. 1, p. 69. (*a*) *Mémoires de l'Institut d'Egypte.*

plus riche végétation et des prairies inondées. Le palmier et le dattier, qu'on trouve partout, forment un coup-d'œil peu varié et ennuyeux; mais dans les environs de Raschid, des bosquets d'orangers réjouissent l'œil par des scènes agréables et diverses. La plus grande partie de l'Egypte ne présente que le tableau d'une vallée fertile, étroite, arrosée par le Nil, bornée de chaque côté par des roches nues et des monts arides. C'est sur-tout sur le bord oriental que se trouvent les villes et les parties cultivées; par-derrière sont de vastes chaînes qui s'étendent jusqu'à la mer Rouge. Elles abondent en marbre et en porphyre; mais elles manquent d'eau et ne sont habitées que par des Bédouins. A travers ces montagnes est un chemin solitaire qui conduit à Cosséir sur la mer Rouge.

Oasis. A l'ouest, les montagnes de l'Egypte aboutissent à un vaste désert sablonneux où l'on rencontre deux oasis. [On nomme ainsi des terrains placés, comme des îles, dans une mer de sable. Ce nom dérive du mot *ouahé*, qui, en langue copthe, signifie encore aujourd'hui habitation (*a*). Hérodote, Ptolémée, Pline et les anciens en général, ne donnaient le nom d'oasis qu'à celles qui dépendaient de l'Egypte, quoiqu'ils connussent le pays d'Ammon ou Syouah, et probablement plusieurs oasis. La position de ces diverses oasis est aujourd'hui bien déterminée. On peut observer que les deux oasis des anciens sont des vallées alongées et composées de groupes d'îles, tandis que les autres pays auxquels on applique aujourd'hui le même nom, tels que Syouah, le Fezzan, etc. sont une étendue non interrompue de pays cultivables, dont la forme est ovale ou arrondie. La grande oasis a environ 85 milles de long; elle est traversée par les caravanes qui se rendent d'Egypte en Abyssinie. La petite est bien moins connue, parce qu'elle n'est sur le chemin d'aucune caravane. Elle produit d'excellentes dattes.]

Sol et agriculture. Les descriptions qu'on a faites de l'aspect de l'Egypte pendant l'inondation, tiennent plus de la poésie que de l'histoire. Elles ne peuvent s'appliquer, avec quelque exactitude, qu'à la partie du Delta. Le reste de l'Egypte est, à la vérité, coupé par des canaux; mais l'irrigation n'y a lieu que par le secours des machines. Suivant un voyageur moderne, le sol y est généralement si riche, qu'il n'a pas besoin d'engrais: c'est un terreau noir de la meilleure qualité, d'une nature visqueuse et onctueuse, où l'on ne trouve point de pierre. Si on le laisse sans culture, il se fend jusqu'à la profondeur de plusieurs pieds, par l'intensité des rayons du soleil (1). Du Caire à Assouan ou Syène, la distance est d'environ 308 milles. Dans tout cet espace, les bords, rongés sans doute par le Nil dans la longue suite des siècles,

(*a*) Langlès, *Voyages de Hornemann*, 2 vol. in-8°. Paris, J. G. Dentu, 1803.
(1) Browne, p. 64.

s'élèvent en talus. On n'y découvre aucune plante naturelle; mais ce talus est couvert d'une infinité de légumes qu'on y a semés. Il n'y a point d'agriculture moins compliquée que celle de l'Egypte. On y récolte sur-tout du blé et l'orge. Celle-ci sert de nourriture aux chevaux. A peine connaît-on l'avoine en Asie et en Afrique. Dans le Delta, les récoltes principales consistent en riz, maïs et lentilles. Les terres appartiennent principalement au gouvernement et aux mosquées. Les tenanciers ne sont point attachés au sol. A l'expiration de leur bail, ils peuvent quitter.

Rivières. Le seul fleuve de l'Egypte est le Nil, que nous avons déjà décrit dans notre tableau général de l'Afrique. Sa plus grande largeur est d'environ un tiers de mille, et sa profondeur à peu près de 12 pieds. Ne recevant point de rivières dans le long espace qu'il parcourt, il n'offre presque aucun des caractères des autres fleuves. Il avait autrefois sept bouches, dont trois aujourd'hui n'existent plus. Son eau est fangeuse, et d'un rouge sale quand il déborde; même en avril et en mai, il est trouble. Il commence à grossir le 19 juin, les pluies ayant commencé, en Abyssinie, en avril. L'inondation cesse en octobre. Ce fleuve abonde en poissons, sur-tout en saumons et en anguilles. L'hippopotame est inconnu aujourd'hui en Egypte, et même le crocodile ne se rencontre plus qu'au sud d'Assiout.

Lacs. Il y a plusieurs lacs considérables dans la partie septentrionale de l'Egypte. Le plus étendu est celui de Menzala ou Menzaleh, qui ne communique avec la mer que par deux bouches praticables, celle d'Ybeh et celle de Omm-Faredjé, qui sont les bouches Mendezienne et Tanitique des anciens. Viennent ensuite le lac de Bourlos et celui d'Edko. Le premier est le moins éloigné du lac Menzaleh à l'ouest. Celui d'Edko est vis-à-vis le lac Bourlos, à l'ouest de la branche du Nil, qui passe à Rosette. Il n'existe que depuis 1778 ou 1780, ayant été produit par le débordement des eaux que retenait une digue rompue à cette époque. Le lac Madieh suit ce dernier à l'ouest. Il est au sud de la jetée de terre où se trouve Aboukir. Les Anglais ayant coupé le canal d'Alexandrie près de Beda à l'ouest, le lac Madieh n'en forme qu'un avec le lac Maréotis. Il paraît que ces rassemblemens d'eau près des bouches du Nil n'ont pas été connus de Ptolémée; peut-être sont-ils dus à des dépôts de sable charrié par le fleuve, lesquels auront exhaussé le lit de la mer; il s'ensuivrait qu'au lieu de s'accroître, comme on l'établit dans quelques théories, le Delta, au contraire, aurait souffert une diminution. Le lac Maréotis, au sud d'Alexandrie, est presque entièrement desséché (1). Au reste, ce sont plutôt des lagunes que des

(1) *Voyez* Baldwin's *Recollections*, p. 182 et 203, in-12, 1801. — *Mémoires de l'Institut d'Egypte.*

lacs, et leur forme et leur grandeur varient suivant que les eaux de la mer pénètrent plus ou moins dans les terres. Le lac que l'on nomme Keroun, situé dans un canton curieux de l'Egypte, nommé Fayoum, lequel forme une avance à l'ouest, a 30 milles de long sur 6 milles de large. Il ne paraît point dû à l'art, comme quelques-uns l'ont supposé. Le Moeris des anciens est probablement le Bathen, long et large canal au sud-est. Nous ne devons point omettre les lacs Natron, ainsi nommés parce qu'ils produisent du natron, sorte de substance saline. Ils sont situés dans le désert vers l'ouest près d'un canal remarquable, que l'on croit avoir été anciennement un bras du Nil, et que l'on appelle encore aujourd'hui Bahr-Belamé ou rivière sans eau.

Montagnes. En décrivant les montagnes de l'Egypte, nous avons fait observer qu'elles s'étendaient le long des bords du Nil, sur-tout entre ce fleuve et la mer Rouge. Dans la basse Egypte et sur le bord occidental du Nil, elles sont en général de nature calcaire, et composées, pour la plus grande partie, de ce qu'on appelle pierre de taille. Les pyramides sont construites de cette espèce de pierre, parsemée de coquilles, comme celle qu'on rencontre dans le voisinage de Bath (1). La roche sur laquelle les pyramides reposent, est de la même substance. Dans la haute Egypte, vers la mer Rouge, les montagnes consistent en granit et porphyre. Sur la route de Cosséir, on trouve des roches élevées et escarpées, dont la vue inspire l'effroi. Elles sont principalement de granit rouge et de porphyre rouge et vert; ce dernier est l'ophite ou la serpentine des anciens, nom beaucoup plus convenable, puisque le mot porphyre renferme, dans sa signification, la couleur rouge ou pourpre. On y trouve aussi le célèbre vert antique ou marbre vert avec des taches brunes et blanches. Ce vert antique se rencontre dans le voisinage de la serpentine, sous un schiste bleu. Les mêmes montagnes offrent du marbre rouge et du marbre de plusieurs autres couleurs. Près de Syène, Pococke a remarqué des carrières de granit rouge, d'où ont été tirés les anciens obélisques. On les taillait dans le roc de toute leur longueur, en forme de marches, pour la commodité du travail et la facilité du transport jusqu'au Nil.

Végétaux. La riche vallée du Nil est depuis tant de siècles sous la domination de l'homme; elle peut compter tant de millions de moissons, qu'il serait bien difficile de distinguer ses productions indigènes des végétaux que l'industrie a pu y introduire à différentes époques, comme objets de nécessité ou d'agrémens, et qui auront fini par s'y naturaliser. Partout où s'étend l'inondation, les eaux auront entraîné de l'Ethiopie et de l'Abyssinie un grand nombre de semences mêlées avec le limon, qui, se développant chaque année dans cet engrais,

(1) Browne, p. 173.

peuvent aisément, quoiqu'étrangères, être prises pour des plantes indigènes. Nous ne parlerons donc que de celles qui paraissent les plus importantes, soit à cause de leur ancienne renommée, soit à cause de l'usage dont elles sont aujourd'hui; et nous ne rechercherons pas avec trop de scrupule si elles appartiennent originairement au pays, ou si elles y ont été naturalisées. Le lotus et le papyrus ont toujours fait partie des ornemens appropriés au dieu du Nil. Le premier est une espèce de lys d'eau qui, lorsque l'inondation cesse, couvre les canaux et les étangs de ses larges feuilles, parmi lesquelles des fleurs, en forme de coupe, d'un blanc éclatant ou d'un bleu de ciel, reposent sur la surface des eaux avec une grace inimitable. Le papyrus, consacré à la littérature, après avoir disparu des bords du Nil, a été retrouvé dans le souchet à papier; il croît aussi dans les mares qui avoisinent le Delta. Le gouet colocase, si renommé anciennement, se cultive aussi en Egypte, à cause de ses grosses racines nourrissantes. Le sycomore d'Egypte, venu vraisemblablement de la côte d'Arabie, est estimé des Egyptiens à cause de son fruit, de l'épaisseur de son ombre et de la vigueur avec laquelle on le voit s'élever, même sur les confins sablonneux du désert. Le palmier-dattier, le pistachier, le platane oriental, l'arbre à chapelet ornent les rives du Nil, et sont cultivés dans le voisinage de la plupart des villes. Le cyprès ombrage les anciens lieux de sépulture, et les racines du caprier serpentent parmi les débris des monumens élevés tour à tour sur cette terre antique par les Egyptiens, les Grecs et les Romains. Le séné, l'acacie du Nil, le henné paraissent également appartenir de première origine à l'Egypte. C'est avec cette dernière plante que les femmes préparent la couleur jaune avec laquelle elles se teignent les ongles. On y cultive avec soin et avec succès les arbres ou arbustes d'Europe auxquels nous devons les meilleurs fruits, tels que l'amande, l'orange, l'abricot, la grenade, la figue et la pêche. Les melons de toutes les espèces y sont parfaits, et forment une partie importante de la nourriture des habitans. On trouve mêlés avec ces productions des climats tempérés, le bananier, la canne à sucre et quelques plantes qui ont été importées des contrées situées sous le tropique (1).

Animaux. On a souvent décrit les animaux de l'Egypte. [Le mouton qu'on nourrit dans l'Egypte inférieure est l'*ovis laticaudata*. Il y a aussi une espèce de chèvre qui est la *capra mambrica*. On rencontre dans les plaines de sable beaucoup de gazelles; la plus ordinaire est le pasan, *antilope orix*. On y trouve l'hyène et le chakal adive de Buffon. L'*aquila heliaca* ou l'aigle de Thèbes, qui est l'aigle sacré des anciens Egyptiens, diffère spécifiquement de l'aigle commun, et

(1) Forskal, *Flor. ægypt. arab.*—Sonnini.—Volney.—Browne.

paraît ne se trouver que dans la haute Egypte (*a*). Les Egyptiens élèvent une grande quantité d'abeilles, qu'ils font voyager sur le Nil, pour les faire jouir de l'avantage des différens climats et des différentes productions de la haute et basse Egypte. L'ibis des anciens est un oiseau d'un genre voisin des courlis. On en distingue de deux espèces, le blanc et le noir ou bronzé. Ce dernier est le plus commun, et arrive tous les ans d'Abyssinie lors des crues du Nil (*b*).]

Minéraux. L'Egypte n'est pas riche en mines. Il ne paraît pas même que jamais elle ait produit aucun métal. Vers la mer Rouge, une montagne porte le nom de montagne des Emeraudes; et aujourd'hui même en Perse, les plus belles de ces pierres précieuses s'appellent émeraudes du Saïd ou de la haute Egypte; mais il y a long-temps qu'on n'en exploite plus les mines. [Suivant les écrivains orientaux, la mine d'émeraudes est placée dans le désert qui confine à la ville d'Assouan. Il faut huit jours d'une marche ordinaire pour se rendre de Kous à la mine des émeraudes. Elle est au centre d'une chaîne de montagnes qui règnent à l'orient du Nil, au nord d'un énorme rocher appelé Karkaschendah, qui fait partie de cette même chaîne, et qui s'élève au-dessus de toutes les autres montagnes. Le désert qui environne les mines est éloigné de tout endroit habité. On ne trouve de l'eau qu'à la distance d'une demi-journée de marche, encore n'est-ce qu'une mare formée par les eaux des pluies (*c*).] Indépendamment des lacs de natron, il y a en Egypte des sources minérales : on trouve près du Caire une source d'eau salée à laquelle on attribue différentes vertus salutaires. Toute l'Egypte peut être regardée comme un grand théâtre de curiosités naturelles.

(*a*) Savigny, *Système des oiseaux de l'Egypte et de la Syrie*, p. 25, in-folio.
(*b*) Savigny, *Histoire naturelle et mythologique de l'Ibis*. Paris, 1805, in-8°.
(*c*) Quatremère, *Mémoires géog. et hist. sur l'Egypte*, extraits des manuscrits orientaux, t. II, p. 174, in-8°, 1811.

NUBIE, DONGOLA, SENNAAR, DARFOUR.

Entre l'Egypte et l'Abyssinie est une contrée qui s'étend depuis le 11e degré jusqu'au 24 de latitude nord, et depuis le 33e jusqu'au 36e degré à l'orient de Paris. Les anciens la nommaient *Ethiopie*. Les géographes arabes lui ont donné, avec plus d'exactitude, le nom de *Nubie*. L'île de Méroë était formée par la jonction de l'*Astaboras* avec le Nil. Il n'est pas hors de vraisemblance que le canal méridional décrit par Ptolémée ait disparu par l'empiétement du désert. [La grande cataracte du Nil se trouve dans cette contrée au 22e deg. de latitude.]

Nubie. De vastes solitudes à l'est et à l'ouest occupent aujourd'hui la plus grande partie de la Nubie, qui n'est qu'un pays misérable, habité par un peuple malheureux (1). Il y a cependant sur le Nil deux ou trois états qui ont quelque importance, savoir : le Dongola au nord, le Sennaar au sud, et le Darfour à l'est.

Dongola. Le Dongola a pour capitale Dongola, sur le Nil. C'est une ville dont les rues sont, dit-on, à moitié désertes, et encombrées du sable que les eaux y charrient des montagnes voisines.

Sennaar. Le Sennaar est habité par une nation qui diffère peu des nègres et qui est originaire des contrées situées à la source du Barh-el-Abiad, ou du Nil. Ces peuples descendirent cette rivière en canots en 1504, attaquèrent et défirent le prince arabe nommé Ved-Aguid, qui était en possession de cette contrée. Ils fondèrent la ville de Sennaar dans l'endroit où elle se trouve actuellement. Ils se firent ensuite mahométans pour faire plus avantageusement le commerce avec le Caire. Lorsque M. Browne visita le Darfour, les esclaves dans le Sennaar s'étaient révoltés et avaient usurpé le gouvernement. D'après ce que dit Bruce, il paraît que les femmes, du moins celles du roi, ont la coutume de se percer la lèvre inférieure pour y passer un anneau d'or ; ce qui la fait pendre jusqu'au menton : elles en noircissent l'intérieur avec de l'antimoine ; elles portent aussi d'énormes pendans d'oreilles (*a*).]

[M. Bruce indique, d'après des observations faites avec soin, la ville de Sennaar, capitale de toute la Nubie, à 13 deg. 34 min. 36 secondes de latitude nord, et à 33 deg. 30 min. 30 secondes de longitude à l'orient de Greenwich. Cette ville est située sur la branche occidentale du Nil, qui, par ses crues subites, y cause souvent beaucoup de dégâts. Elle est très-peuplée ; les maisons y sont bâties en terre, sui-

(1) Voyages de Poncet, médecin français, en 1698, insérés dans les Voyages des Jésuites, par Lokmann, p. 192 et 203. (*a*) Bruce's *Travels*, p. 361, in-8°.

vant la mode du pays. La principale nourriture des habitans du Sennaar est le doura : on y sème aussi du blé et du riz ; mais on vend ces deux dernières productions à la livre, même dans les années d'abondance. On se sert de sel fossile, dont le sol est imprégné ; on en extrait une grande quantité dans les environs d'Halfaïa. Le Sennaar est sur-tout remarquable par ses chevaux, dont la race est superbe, et qui sont un important objet de commerce. On y trouve aussi la giraffe (*a*).]

Darfour. [Plus à l'est, est le Darfour, que M. Browne nous a fait connaître. Ce petit Etat, situé entre le 11e et le 16e deg. de lat. sud, et entre le 23e et le 27e dég. de longit. à l'orient de Paris, ne renferme pas, suivant lui, plus de 200,000 habitans. Il paraît qu'il n'y a que 150 ans que les peuples de cette contrée ont adopté la religion mahométane, et ont formé un état distinct : ils sont de la secte de Malek. Ils étaient auparavant séparés en tribus errantes. La population, originairement formée de nègres indigènes, y est mêlée d'Ethiopiens, d'Egyptiens et d'Arabes. On y pratique la circoncision. La langue berbère paraît être celle du pays. L'autorité est exercée par un sultan, et le gouvernement y est despotique. Il n'y a dans le Darfour qu'environ douze villes, dont Cobé est la capitale. On y compte à peu près 6,000 habitans. Le millet, le blé et diverses sortes de légumes forment la principale culture du pays. Chaque année, pour honorer l'agriculture, le prince creuse de sa main plusieurs trous où il sème du grain. Le Darfour ne produit pas de chevaux. Il en existe de très-beaux dans le pays; mais on les tire du Dongola. Près de Cobbé, on trouve en grande quantité le chakal et l'hyène; on y trouve aussi le léopard, le lion, le loup, beaucoup de chèvres, de moutons, de bœufs, dont la chair est bonne. M. Browne nomme encore au nombre des animaux de ces contrées l'éléphant, le rhinocéros, la giraffe, l'hippopotame et le crocodile. Le buffle y est toujours dans l'état sauvage ; on le chasse et on le mange. Les caméléons y sont communs.

On y trouve du fer, de l'albâtre et du marbre; la pierre y est rare. Le Darfour, peu étendu et peu intéressant en lui-même, méritait cependant d'être décrit : c'est le pays le plus au centre de l'Afrique qu'aucun voyageur européen ait encore visité.]

(*a*) Bruce's *Travels*, t. VI, p. 381 et 430.

AFRIQUE SEPTENTRIONALE,

OU ÉTATS MAHOMÉTANS AU NORD.

Cette division s'étend depuis les confins de l'Egypte vers le 24e deg. de longitude orientale au 12e deg. de longitude occidentale, jusqu'à l'extrémité ouest de l'état de Maroc. Elle comprend tous les états mahométans au nord, dont les principaux sont Tripoli, le Fezzan, Tunis, Alger, et enfin le royaume de Maroc, le plus considérable de tous.

CHAPITRE PREMIER.

Tripoli. — Désert de Barca. — Oasis de Syouah. — Oasis d'Audjelah. — Désert d'Haroudjé. — Fezzan.

Tripoli. De tous ces états, celui de Tripoli est le plus étendu et le moins connu; son territoire s'étend depuis le golfe de Cabes, ou la petite Sirte de l'antiquité, jusqu'aux confins de l'Egypte, depuis le 6e deg. de longitude à l'orient de Paris jusqu'au 24e, et entre le 29e et le 34e deg. de latitude nord. Il comprend l'Afrique propre et l'ancienne Libye; mais il est en grande partie désert. Il ne paraît pas que la ville de Tripoli soit ancienne; peut-être est-ce le port de *Pissidon* de Ptolémée. La métropole de l'Afrique arabe était Cairoan, environ à 50 milles au sud de Tunis. C'était là que résidaient les gouverneurs envoyés par les califes de Damas. Vers l'an 800, ils s'emparèrent de l'autorité royale, et la dynastie de Fatimites passa d'Afrique en Egypte. Les Zéyrites régnèrent ensuite à Cairoan. Tripoli fut assiégée par les Egyptiens vers l'an 877 de notre ère, et une seconde fois en 1050. En 1146, les Normands établis en Sicile s'en emparèrent, et dominèrent sur cette côte jusqu'en 1159. Il y a peu de temps que les Turcs en sont maîtres : ce n'est que depuis 1514, lorsque Barberousse s'empara d'Alger; mais ils ont continué d'exercer leur autorité, particulièrement à Tripoli, où le bey est regardé comme sujet immédiat de la Porte. Un pacha turc y surveille sa conduite, et les taxes imposées concurremment par ces deux pouvoirs ont ruiné le pays. Charles-Quint s'était aussi emparé de Tripoli, qu'il avait donné aux chevaliers de Malte; mais ils n'en furent pas long-temps en possession. La famine est assez ordinaire dans ce pays, et le pillage des Arabes ajoute encore à ces calamités. Aujourd'hui le bey est honoré, ou peut-être déshonoré, de la qualité de pacha, et il en remplit les fonctions. Le fils aîné du

prince porte le titre de bey. Les Arabes, tributaires de cet état, s'insurgent souvent. Le mois de décembre, lorsque l'herbe fournit une provision abondante, est ordinairement le temps des guerres. Cette contrée produit l'olivier, le dattier, l'épine blanche et le genêt d'Espagne. On y voit peu de champs de blé. Vers Mezurata, la végétation offre de plus riches ressources. On ne sait rien de l'ancienne Cyrène, lieu autrefois illustre. [Tripoli, la capitale de cet état, est remarquable par son port, ses bains chauds et son commerce. Non loin de là est le nouveau Tripoli, nommé aussi Mistsie, composé de maisons de plaisance et de beaux jardins. Vers l'est, près du cap Mezurata, est une forteresse qui porte le nom du cap.]

Désert de Barca. [Les voyages de M. Hornemann ont jeté quelque jour sur les contrées qui sont au sud de Tripoli, et sur cette vaste solitude connue sous le nom de désert de Barca. Une chaîne de montagnes se dirige à l'ouest des lacs de natron, au sortir de l'Egypte, et s'étend jusqu'à l'oasis d'Audjelah.]

Oasis de Syouah. [En suivant ces montagnes à l'ouest, on rencontre d'abord l'oasis de Syouah, qui forme un petit état indépendant, et dont les habitans parlent la langue berbère. Il paraît prouvé que c'est là le pays d'Ammon des anciens, et que les ruines d'Oummibida sont celles du temple même de Jupiter-Ammon. Ces ruines sont assises sur une roche calcaire, et présentent des hiéroglyphes en relief. Le terrain cultivable de l'oasis de Syouah a environ 6 milles de long, sur 4 milles de large. Une grande partie de cet espace est remplie de dattiers. Il y croît aussi des grenadiers, des oliviers, des abricotiers, des bananiers. On y cultive du riz, dont le grain est rougeâtre, et diffère de celui du Delta. Le reste du terrain fournit assez de blé pour la consommation des habitans. Il y a des sources d'eau chaude qui ressemblent beaucoup à celle qui a été décrite par Quinte-Curce. Syouah peut fournir 1,500 hommes en état de porter les armes. Ce pays est le Santariah d'Abulfeda. On a prétendu qu'on y trouvait le zèbre.]

Oasis d'Audjelah. [L'oasis d'Audjelah, regardée avec raison comme l'*Augilas* d'Hérodote, contient trois villes ou villages. La ville d'Audjelah couvre un mille de circonférence; elle est mal bâtie. Les édifices publics présentent un aspect très-misérable. C'est la résidence d'un bey qui dépend du pacha de Tripoli.]

Désert d'Haroudjé. En avançant vers l'ouest on trouve le désert montueux nommé Haroudjé. Suivant le major Rennell, c'est le *mons Ater* de Pline.

Fezzan. [En sortant du Haroudjé on entre dans le Fezzan, pays intéressant par sa fertilité, et considéré par le major Rennell et le

savant Larcher, comme l'ancien pays des *Garamantes*. Le Fezzan a l'état de Tripoli au nord, le désert de Barca à l'est, et le Zaara ou grand désert à l'ouest et au sud. Il est situé entre le 25e et le 30e deg. de latitude nord, et entre le 11e et le 17e deg. à l'orient de Paris. La plus grande longueur du pays cultivé du nord au sud est d'environ 255 milles, et sa plus grande largeur de 200 milles de l'est à l'ouest; mais on comprend dans son territoire la région montagneuse de Haroudjé du côté de l'est, et d'autres déserts situés au sud et à l'ouest. Ce petit état renferme, suivant Hornemann, 101 villes ou villages, dont Mourzouk est la capitale. Les autres villes principales après celle-ci sont : Sokna, Hur, et Wadan au nord (qu'il ne faut pas confondre avec le petit pays de Wadan, mentionné par Léon l'africain et les géographes arabes, au sud-est et dépendant du Fezzan); Gatron, au sud; d'Hujermah, à l'ouest; et Zouylah, à l'est. Dans aucune saison, le climat du Fezzan n'est ni agréable ni tempéré. La chaleur est extrême en été, et lorsque le vent souffle du sud, elle est à peine supportable pour les habitans. L'hiver serait doux, s'il ne régnait, durant cette saison, un vent du nord, froid et pénétrant, qui oblige les naturels à se réfugier au coin du feu. Les pluies sont rares et peu considérables, les ouragans sont néanmoins fréquens. Depuis octobre jusqu'en avril, Mourzouk est le rendez-vous des différentes caravanes. L'état est gouverné par un sultan dont le pouvoir est despotique, mais il est tributaire du pacha de Tripoli. M. Hornemann évalue la population du Fezzan à 60 ou 70 mille ames. Les habitans sont mahométans. Les Fezzanais s'enivrent fréquemment avec du jus de dattier.]

CHAPITRE II.

Tunis. — Villes. — Gadamès. — Alger. — Mœurs.

Tunis. A l'ouest de Tripoli est le royaume de Tunis. [Il est situé entre le 33e et le 38e degré de latitude sud, et entre le 6e et le 9e deg. de longitude à l'orient de Paris.] C'est le centre de l'Afrique septentrionale : c'était autrefois la partie occidentale de l'Afrique ancienne, et le siége principal de la puissance carthaginoise. Dans le moyen âge, l'état de Tripoli était soumis à celui de Tunis, dont Barberousse s'était emparé en 1533. Pendant l'été, le bey de Tunis réside dans la partie septentrionale. En hiver, il se retire dans la partie du midi, où il y a un lac d'une grande étendue, qui est le *Palus Tritonis* de l'antiquité. La principale rivière est la Mejerda, qui est la *Bagrada*, citée par les

auteurs classiques. La chaîne de l'Atlas semble se terminer au cap Bon. Elle y porte le nom de montagnes de Megala, Uselett, etc.

[Le royaume de Tunis (*a*) commence à l'est, à l'île de Gerbi, et se termine à l'ouest, à la rivière Zaino, nommée aussi Tusca ou Susca. La partie du midi est sablonneuse, peu montueuse, stérile et comme desséchée par un soleil ardent; celle qui est proche de la mer est riche en oliviers, et présente un grand nombre de villes et de villages bien peuplés. Mais la partie qui est à l'ouest est remplie de montagnes et de collines arrosées par de nombreux ruisseaux, dont les environs sont extrêmement fertiles, et produisent les plus belles et les plus abondantes moissons. La rivière de Méjerda même n'est pas navigable dans l'été. Le sol est imprégné de sel marin et de nitre, et les sources d'eau douce y sont plus rares que celles d'eau salée.

Les caravanes de Tombouctou apportent des esclaves, des plumes d'autruche, de l'ivoire, de l'ambre; celles de Salé, de l'or, ainsi que celles de Gadamès qui amènent aussi des esclaves nègres. Comme à Alger, la population de Tunis consiste principalement en Turcs, ou leur postérité; en un mélange de Maures, de Kabyles ou habitans indigènes des montagnes; en renégats, en Juifs, en esclaves nègres, en chrétiens libres et esclaves.

Tunis est gouverné par un seul bey, et n'est point partagé en différentes provinces, comme Alger et même Tripoli.

On trouve des ruines de monumens antiques près de Zowan, Spitola, Cassa, Phradise, Hammamet, Chaspa : Desfontaines mentionne surtout avec admiration un grand et bel amphithéâtre près d'Elgem. On trouve aussi çà et là quelques vestiges d'un ancien aqueduc carthaginois, qui servait à tirer de l'eau des sources du mont Zowan; mais il ne reste presque plus de trace de Carthage. Près de la rivière de Méjerda, nommée *Bagrada* par les anciens, on voit encore quelques ruines d'Utique, qui se trouvent aujourd'hui à 4000 toises environ du rivage, quoique cette ville ait été autrefois un port de mer.]

Les productions minérales de ce pays sont l'albâtre, le cristal, l'argile, le fer, le plomb. Le bétail y est petit, et les chevaux paraissent y avoir dégénéré. Les brebis du Zaara sont aussi hautes que des daims. Il y a des lions, des panthères, des hyènes, des chakals et d'autres animaux féroces. Le royaume de Tunis a des manufactures de velours, de soiries, de toiles, et de bonnets rouges à l'usage du peuple. En général, les Tunisiens passent pour le peuple le plus poli des états barbaresques; avantage dont ils sont probablement redevables à la situation de leur pays, qui, pendant plusieurs siècles, a été le siége des souverainetés d'Afrique. Les principales exportations de l'état de Tunis consistent

(*a*) *Flora atlantica, Prefat.*

en étoffes de laine, bonnets rouges, poudre d'or, plomb, huile, marroquin. Il se faisait avec la France un commerce considérable. L'état n'est point divisé en différentes provinces et il est gouverné par un bey.

Villes et cités. Les villes de cet état sont :

[Tunis, capitale, avec un port. Cette ville a environ trois milles de circonférence et contient près de dix mille maisons, et peut-être 50,000 ames. Sa population consiste en Turcs; en un mélange de Maures, de Kabyles ou habitans indigènes des montagnes; en renégats, juifs, esclaves nègres, chrétiens libres et esclaves. La peste de 1789 a enlevé près de la moitié des habitans, dont alors on portait le nombre à 150,000 (*a*). La ville n'a d'autre eau douce que celle de la pluie, que l'on conserve dans des citernes. Les autres villes sont Barda, Biserta, et Porto-Farina, située au nord-ouest sur la Méditerranée. Elle a un port excellent. Les habitans l'appellent Char-el-Malahh. Souza ou Souze est une ville commerçante, bâtie sur un rocher. Elle a un château et un bon port sur la Méditerranée. Dans l'intérieur est Cairouan ou Kairvan. Les princes arabes y résidèrent long-temps. C'est la patrie de plusieurs auteurs de cette nation. Gadamès, oasis située au midi de Tunis vers le 29e deg. de latitude, avait autrefois un commerce florissant; mais il est tombé depuis que les caravanes ne s'y arrêtent plus en se rendant de Tripoli à Tombouctou. Elles s'arrêtent à Agadet.]

Alger peut être regardé comme le dernier état mahométan sur la Méditerranée; car Maroc s'étend principalement sur l'Atlantique. Dans le treizième siècle, l'Afrique était divisée en petites souverainetés qui subsistent encore aujourd'hui avec quelques changemens. En 1514, Barberousse prit Alger, qui devint ensuite un repaire fameux de pirates. Un des deys eut la hardiesse de déclarer que son pays était un nid de brigands, dont il était le chef. Il est aussi étonnant que ridicule de voir que ce petit Etat exige des tributs de toutes les puissances maritimes de la chrétienté, tandis que deux vaisseaux de guerre, entretenus à frais communs, pourraient bloquer le port d'Alger, faire cesser les vexations de ces forbans, et abolir pour toujours leurs pirateries. La principale rivière du royaume d'Alger est la Chellif, qui prend sa source du côté septentrional de l'Atlas, comme le Wal-Jedi prend la sienne dans la partie méridionale. Le premier est le *Chinala* des anciens, l'autre est le *Zabus*. Le royaume d'Alger comprend principalement la Numidie, et une partie de l'ancienne Mauritanie, bornée au sud par la Gétulie, et par la partie de la chaîne de l'Atlas, qui porte les noms de Lowat et d'Ammer. Ces montagnes cependant, suivant Shaw, ne sont que d'une hauteur médiocre, et les chaînes plus élevées

(*a*) Brun's *Afrika*, t. VI, p. 312.

de l'Atlas sont vers l'ouest dans le royaume de Maroc. Le Jurjura ou Turjura est la plus haute montagne de Barbarie : elle a environ 8 lieues de longueur, dans une direction nord-est et sud-ouest. Elle est hérissée de rocs et coupée de précipices ; mais elle n'est couverte de neige que pendant l'hiver. Cette montagne est environ à 50 milles au sud-est d'Alger, et forme peut-être une partie de la chaîne Atlantique, qui, dans cette direction, semblerait se terminer plus à l'ouest qu'on ne l'a supposé ci-dessus. Les productions du royaume d'Alger sont en général les mêmes que celles du royaume de Tunis. On y trouve beaucoup de rivières et de sources salées ; et il y a, près du lac Marks, une montagne de sel. Il y a aussi des eaux minérales. Les tremblemens de terre y sont assez communs.

[Shaw donne pour limite à cet état avec celui de Maroc, la montagne Trara, qui s'étend du nord au sud, et dont la pointe septentrionale forme le cap Hone, nommé par les habitans Hunein ou Mellack ; d'autres l'étendent jusqu'à la petite rivière de Mulloiha ou Malva ; mais le pays qui se trouve entre les deux états est le désert Angara, qui est peu ou point peuplé ; il sert encore, comme du temps de Léon l'Africain, de retraite aux lions, aux autruches et aux Arabes, qui y dépouillent les voyageurs sans défense. Du côté du midi, l'état d'Alger ne s'étend guère que jusqu'à la rivière Aldju-Du. Il est partagé en quatre provinces : celle de Mascara à l'ouest, celle d'Alger au nord-est de celle de Mascara, dont la ville et les environs forment seuls une province ; celle de Titeri, entre Alger, et celle de Constantine, qui est la dernière vers l'est, et confine à Tunis.

Le gouvernement est à la fois despotique et aristocratique. L'armée, qui est composée de Turcs, choisit le dey ou souverain : son pouvoir arbitraire paraît être cependant mitigé par les principaux officiers qui composent le divan, dont les membres sont choisis parmi les plus anciens guerriers. L'armée est composée d'environ 6,500 Turcs ; mais, en cas de guerre, Alger pourrait mettre sur pied 16,000 hommes. Les revenus se montent à environ cinq à six millions de francs (*a*).]

Villes. Les villes de cet état sont :

Alger, capitale. C'est la ville la plus riche de l'Afrique septentrionale ; mais le port est peu sûr et peu profond, et l'entrée en est dangereuse par un vent du nord. Il y a des bains publics et de magnifiques mosquées. Ses habitans exercent le métier de pirates. Louis XIV fit deux fois bombarder cette ville, pour la punir de n'avoir pas respecté le pavillon français. Elle est bien fortifiée, et riche par son commerce. Elle a des manufactures de velours de soie, de toiles et de bonnets

(*a*) *Nachricthen und Bemerkungen uber die Algierchen staaten*, t. 1. p. 24 et 8., Altona, 3 vol. in-8°, 1799 et 1800.

rouges. Le docteur Shaw pense que c'est l'ancienne *Icosium* (1).

[Constantine est une ville forte au sud-est. Bona a un port sur la Méditerranée : son territoire abonde en jujubiers. Il y a près de Bona des eaux minérales très-chaudes, qui sont connues sous les noms d'Hamoun et de Microustin (*a*). Le Bastion de France, endroit fortifié pour protéger le commerce français et la pêche du corail, était au nord-est de Bona, est aujourd'hui abandonné et n'est plus qu'une ruine. Bugie est bien fortifiée, son port est plus spacieux et plus profond que celui d'Alger; mais il ne paraît pas parfaitement sûr : il est peu fréquenté par les Européens. Tremeçen est située dans une plaine fertile, autrefois la capitale d'un petit état de même nom. Oran est le meilleur port de l'état d'Alger; il est spacieux, sûr et profond : cette ville a long-temps appartenu aux Espagnols : elle a été rendue à l'état d'Alger en 1791, ainsi que celui de Marzalquivir.

Les sciences et les arts sont, à Alger, dans un état déplorable. Les Algériens ne sont pas même très-habiles dans l'art de bâtir des vaisseaux. La chasse est pour eux une occupation importante; ils se réunissent en automne et en hiver, au nombre de 50 à 60, pour chasser le lion, le léopard et autres animaux féroces. Les antiquités consistent en différentes ruines, dont les plus remarquables sont près de Constantine, Bona, etc.]

CHAPITRE III.

MAROC.

Description générale.—Villes.—Antiquités.—Darah.—Sijelmissa.

[L'état de Maroc, y compris celui de Fez, est situé entre le 29e et le 36e degré de latitude nord, et entre le 3e et le 13e deg. de longitude à l'ouest de Paris.] Un voyageur anglais a publié tout nouvellement une relation intéressante de l'empire, ou plutôt du royaume de Maroc. Cet empire prétendu est composé de plusieurs petits royaumes, à peu près comme l'était l'Angleterre du temps de l'heptarchie. Il paraît que c'est dans le quatorzième siècle que la dénomination d'empereur a commencé d'avoir lieu, lorsque le sultan de Maroc se vit, pendant un court espace de temps, souverain de tous les états du nord de l'Afrique. Son vrai titre est celui de schérif ou cheref, dérivé, dit-on, d'un descendant de Mahomet, qui s'empara du trône vers l'an 1500. Le royaume de Fez, après avoir été un état indépendant durant le treizième siècle, est aujourd'hui réuni à celui de Maroc. Celui de Tre-

(1) Shaw's *Travels*, p. 68. (*a*) Desfontaines, *Flora atlantica*.

meçen a aussi été joint à l'état d'Alger. Les souverains de Maroc étant de la maison de Mérini, furent appelés al-Merinis. Les Espagnols et d'autres auteurs, par corruption, les ont nommés rois de Balmerin. Ils sont devenus, dans ces derniers temps, les plus puissans des princes africains. Dans les mains d'un peuple industrieux, le pays de Maroc ou la Mauritanie pourrait devenir un état important; mais, soit ignorance, soit défaut de police, les ports de l'ouest, suivant la relation de M. Lemprière, sont obstrués par des sables. Ainsi, l'empire de Maroc peut être effacé de la liste des puissances maritimes ou pirates. On y trouve des landes d'une grande étendue. La chaîne de l'Atlas y déploie majestueusement ses nombreux sommets et sa grandeur agreste. La principale rivière est la Mulluva, qui sépare cet état de celui d'Alger. Cependant plusieurs cantons sont fertiles, particulièrement celui de Tafilet, sur le côté sud-est de la chaîne Atlantique. Dans les mois d'été, la chaleur est tempérée par des brises qui viennent de l'Atlas toujours couvert de neige. Les Maures des villes sont assez civilisés, sur-tout dans la classe commerçante. Les Arabes errans y sont hospitaliers; mais les Brèbes ou Brebers, qui ont donné leur nom à la Barbarie, passent pour une race féroce et indomptable. Ils sont indigènes : retranchés dans leurs montagnes et leurs roches inaccessibles, ils défient le gouvernement, et obéissent, pour la plupart, à des scheiks qu'ils élisent. La principale nourriture est du *coscou* ou *couscou*, c'est-à-dire, des morceaux de pâte de la grosseur des grains de riz, broyés dans une passoire de terre, cuits ensuite à la vapeur de la viande ou de végétaux bouillis, et servis avec du beurre et des épices. Ce mets, dans lequel rien n'est perdu, pas même la vapeur reçue par la pâte, est le plat favori du paysan, comme du monarque. Les animaux domestiques sont les mêmes qu'en Europe, à l'exception du chameau. On tire de la Guinée des dromadaires d'une grande vitesse. Le bœuf et le mouton y sont petits, mais d'un fumet excellent. Le pays abonde en volailles et en pigeons; les canards y sont rares, et l'on n'y connaît ni les oies, ni les poulets d'inde. Il y a beaucoup de gibier. Comme on n'y tourmente point les cicognes, elles y sont communes. On trouve des mines de fer dans les chaînes de l'Atlas; mais elles y demeurent inutiles, par la négligence et la maladresse des Maures. On travaille le cuivre près de Tarudant. Autrefois les Portugais occupaient plusieurs postes sur les côtes, tels que Santa-Cruz au sud et Tanger au nord. Les Espagnols possédaient Ceuta. Le principal port mahométan est Tetuan: ce n'est, à dire vrai, qu'une rade, mais la ville est dans une situation pittoresque.

[Les Maures, quoique issus des Arabes, diffèrent cependant d'eux sous plusieurs rapports, et mènent une vie errante. Les Arabes s'adonnent

davantage à la culture. Il est très-remarquable que les Arabes ne font usage du tabac d'aucune manière, en quoi ils se distinguent des Turcs. Les Maures et les Arabes sont de la secte mahométane connue sous le nom de Maléki. Le langage des Brebers qui vivent dans les montagnes est entendu par toutes ces tribus indigènes depuis l'oasis Siwah jusqu'à l'extrémité du mont Atlas. Ils se nomment eux-mêmes *Amzigh*. L'habillement des Maures a de la singularité : non-seulement les femmes se peignent les joues et le menton d'un rouge foncé, mais elles se font encore une longue marque noire sur le front, une autre sur le bout du nez, et quelques-unes sur les joues. Les femmes du harem sont ignorantes et ne s'amusent que d'enfantillages. Leurs occupations se bornent à causer dans les cercles et à manger du couscou. L'éléphantiasis, cette lèpre des pays chauds, est malheureusement très-commune dans ces contrées.]

Un auteur estime la population du royaume de Maroc à 6 millions, tandis qu'un autre prétend qu'elle ne s'élève pas à 2 millions, tant les données sont incertaines à cet égard. [M. Jackson, négociant anglais, qui a résidé long-temps à Mogadore, d'après les renseignemens tirés des archives mêmes de l'empereur de Maroc, affirme que la population de cet empire, y compris la province de Tafilet, renferme 14,000,886 individus (*a*).]

On évalue les revenus du roi à un million de piastres.

L'armée, en temps de paix, est d'environ 24,000 hommes, dont 6,000 forment la garde du roi.

Villes. [Les villes de cet état sont : [Maroc, ou mieux Méracach, l'une des capitales de l'empire, bâtie par Abu-Techifren, premier roi des Almoravides. Elle est située dans une plaine fertile qu'embellissent encore des groupes d'arbres et d'arbustes parsemés çà et là ; plusieurs ruisseaux limpides qui descendent de l'Atlas, l'arrosent et y entretiennent la fraîcheur. Elle est fort étendue et entourée de murs de tabby, sorte de mélange de pierre et de mortier, qui devient aussi dur que de la roche : les principaux bâtimens sont le palais et les mosquées. Le premier est composé de pavillons détachés, comme il est ordinaire dans le Levant. Il y a un quartier considérable habité par les juifs. Cette ville, florissante autrefois, a perdu une partie de son lustre depuis que les souverains ont transféré leur cour à Mequinez. Maroc a 20,000 habitans. On y fabrique le plus beau marroquin de couleur jaune.] Mequinez est située dans une belle plaine, et l'on y jouit d'un air pur : c'est là que le souverain fait le plus souvent sa résidence. On y compte environ 10,000 habitans. *Fez*, autre capitale de l'empire, et qui l'est aussi d'un royaume du même nom, était une des plus belles villes de l'Afri-

(*a*) Jackson's *Account of the empire of Marocco*. London, 1810.

que. On peut la regarder comme un composé de trois villes, savoir, Beleyde, le vieux Fez et le nouveau Fez. Les toits des maisons sont plats, et l'on y couche en été. Fez a deux colléges, de beaux palais et des jardins magnifiques. On y compte un grand nombre de mosquées décorées de colonnes de marbre. L'on y trouve toute sorte de marchandises, et on y fabrique les meilleurs marroquins rouges. On porte la population de cette ville à 3,000 habitans. Salé est un port obstrué de sable. Ses habitans se sont rendus célèbres dans la piraterie; le consul de France résidait dans cette ville, qui renferme, dit-on, 16,000 habitans, presque tous descendans des Maures qui ont autrefois occupé l'Espagne. On trouve encore sur la côte de l'Océan Mogador, nommé Souera par les Arabes, Sainte-Croix ou Aguadir, et Larrach.

Sur la côte de la Méditerranée et dans le détroit, on trouve quelques places qui étaient possédées par les Espagnols. Telles sont Melille, ainsi nommée de la quantité de miel qu'elle produit; Ceuta, place forte et port sur le détroit : elle fut prise sur les Maures par Jean, roi de Portugal; Tetouan, ancienne ville située dans une plaine fertile, près de la Méditerranée : elle est entourée de vergers et défendue par un château antique. Il s'y trouve beaucoup de juifs : c'est le principal port mahométan. Tanger, autrefois *Tingis*, a un port sur le détroit de Gibraltar. Les consuls d'Espagne et d'Angleterre y ont fait bâtir deux beaux hôtels.

Au sud de l'Atlas est Tafilet, qui n'a environ que 1500 maisons, mais qui est remarquable comme le lieu du rendez-vous des caravanes qui traversent le désert.

Antiquités. Il y a dans l'état de Maroc quelques monumens antiques. Le principal est ce qu'on appelle le *Château de Pharaon*. Il consiste dans un arc de triomphe et les ruines d'un ancien édifice, avec des colonnes d'ordre corinthien. Des restes d'inscriptions latines prouvent que c'est un ouvrage des Romains. Les arts et les sciences sont à Maroc dans une nullité absolue. Les prêtres et les gens d'affaires sont les seuls qui sachent écrire (*a*).]

Sijelmissa. Au sud de ces états mahométans, se trouvent divers pays qui ne sont pas encore bien connus, tels que Drah, Sijelmissa ou Segulmessa, et le pays des Dattes, ainsi appelé, parce que ce fruit forme la principale nourriture de ceux qui l'habitent. Plusieurs auteurs donnent à ce dernier le nom de Bile-dul-gerid, mot qui, suivant eux, signifie la terre des dattes; mais le docteur Shaw dit que le mot est blaid-al-jerid, qui veut dire pays sec.

Nous parlerons des parties les plus centrales vers la fin de cette courte

(*a*) Lempriere, p. 112.—Chenier, t. I, p. 46.—Windhus, *A journey to Mequinez*, in-8°, 1721.—Brun's *Afrika*, t. VI, p. 68, 69 et 157.—*Saugnier*, p. 53.

description de l'Afrique. Il suffira de faire observer ici qu'à l'exception des districts les plus barbares, la religion mahométane s'étend jusqu'à la grande chaîne centrale des montagnes, c'est-à-dire jusqu'à 10 deg. de l'équateur : or on doit regarder comme bien misérables les contrées où les Mahométans ont introduit les arts et la civilisation, puisqu'en Europe même et en Asie ils sont les artisans de la barbarie et de la destruction.

CHAPITRE IV.

Végétaux et animaux de l'Afrique septentrionale.

Végétaux. Le vaste territoire occupé aujourd'hui par les Etats Barbaresques, s'étend depuis les frontières de l'Egypte jusqu'à la mer Atlantique dans une direction, et dans l'autre depuis la Méditerranée jusqu'au grand désert. Il renferme des contrées si fécondes autrefois en productions végétales, que leur fertilité était passée en proverbe. Le sol, comme dans presque tout le reste de l'Afrique, est léger, sablonneux, et entremêlé de rochers, quoique les vallées du mont Atlas, et celles où coulent quelques ruisseaux qui vont se jeter dans la Méditerranée, soient couvertes d'un terreau profond, riche et bien arrosé. De là vient que l'on trouve les plantes indigènes les plus communes sur les rivages, où elles prennent racine dans le sable, tandis que les forêts et les lieux marécageux recèlent les plus rares. Plusieurs espèces de plantes grasses et salines, quelques bulbeuses, des gramens à longues racines, entremêlés çà et là avec la soldanelle, l'héliotrope et le panicaut, couvrent le rivage plat et aride, et empêchent que le vent n'en enlève les sables. Les intervalles secs et rocailleux qui se trouvent entre les vallées de l'intérieur, ont quelque ressemblance avec les landes de l'Espagne. Comme dans ces landes, on y voit épars de tous côtés, des bosquets de liége et de chêne verd, à l'ombre desquels croissent en abondance et se développent dans une grande perfection la sauge, la lavande, et d'autres plantes aromatiques. Le genêt arborescent, diverses espèces de cistes, la mignonette, le sumac, la bruyère en arbre, l'aloës, l'agave, plusieurs sortes d'euphorbe et de cactiers; toutes les plantes, en un mot, qui peuvent supporter la chaleur et la sécheresse, recouvrent et ornent les anfractuosités des rochers, et fournissent une nourriture et un abri aux chèvres qui les habitent. Les vallées et les clairières sont embaumées, et présentent un aspect enchanteur. Outre le laurier, le mirte, le grenadier, l'olivier, le jasmin, le laurose com-

mun, qui sont communs dans l'Afrique et au sud de l'Europe, on y trouve dans l'état vraiment sauvage le pin d'Alep, le genevrier rouge, le dattier, le pistachier, l'oranger, et le rosier blanc musqué, dont la fleur surpasse, par la douceur de son parfum, celui même qu'exhale la fleur de l'oranger. Les forêts du nord de ces contrées sont peuplées de plusieurs sortes de chênes, de l'arbre à mastic. On y trouve le genevrier sauvage, le thuya articulé, le sumac pentaphylle, le cyprès, le laurier-rose.

On cultive dans cette partie de l'Afrique le blé dur, l'orge, l'avoine, le maïs, le tabac, et le riz dans les terrains inondés. Les habitans de ces contrées conservent leur blé pendant plusieurs années, en l'ensevelissant dans de grandes fosses creusées en terre dans des lieux secs. Le blé se seme en automne et se récolte en avril ou en mai; le maïs, le sorgho, se sement au printemps et se récoltent en hiver.

Animaux. [Il y a dans l'état de Maroc de très-beaux chevaux, dont on conserve la généalogie comme en Arabie : on s'y sert, pour les transports, de chameaux, de mulets et d'ânes. Le bétail est petit. Il y a des chèvres et des brebis en grande quantité. Les chats, les chiens, et toutes les volailles de l'Europe y sont très-multipliés. L'autruche y vit dans l'état de domesticité. On y élève beaucoup d'abeilles.

La panthère est un animal de ces contrées. On en a parlé dans tous les temps, et ce n'est cependant que depuis peu qu'elle a été décrite d'une manière claire et précise. L'once et le léopard de Buffon ne semblent que la panthère à des âges différens. Le bubale, animal du genre des antilopes, appartient aux déserts du nord de l'Afrique. L'éléphant et le sanglier d'Afrique, les deux espèces d'hyène, le furet qui se tient dans les buissons, quelques espèces de singes telles que le mône et le magot, se trouvent aussi dans l'Afrique septentrionale.].

AFRIQUE OCCIDENTALE,

RENFERMANT LA SÉNÉGAMBIE SUPÉRIEURE, LA SÉNÉGAMBIE, LA GUINÉE, LA GUINÉE INFÉRIEURE OU MÉRIDIONALE, LA CIMBEBASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Etendue et divisions. — Idée générale des habitans de l'Afrique occidentale.

Etendue et divisions. [Cette grande division, dont les côtes seulement sont connues, s'étend depuis l'extrémité de la chaîne de l'Atlas vers le 31e deg. de latitude nord jusque vers le 31e deg. de latitude sud, et se trouve comprise entre le 20e deg. de longitude à l'ouest de Paris, jusqu'au 15e à l'est. Nous la diviserons en plusieurs parties sous les noms de Sénégambie supérieure, Sénégambie propre, Guinée, et Guinée inférieure ou méridionale.

Idée générale des habitans de l'Afrique occidentale. Toute cette côte de l'Afrique, jusque près du cap de Bonne-Espérance, est habitée par cette race d'hommes connue sous le nom de nègres. Ce n'est pas seulement la couleur de la peau, la forme et les traits du visage qui distinguent les véritables nègres des autres races d'hommes. La nature leur a imprimé un caractère plus marqué et plus durable : c'est celui de la charpente osseuse de leurs têtes, qui n'est pas semblable à celle des autres races d'hommes, et sur-tout à celle des Européens. Tel est le caractère distinctif des nègres, qui diffèrent d'ailleurs entre eux par les traits de leur visage, autant que par la forme de leurs gouvernemens, la bizarrerie de leurs coutumes et de leurs superstitions, et la diversité de leurs langues. Toutes ces choses ont été décrites par un grand nombre d'auteurs. Les nègres ne forment en général que des sociétés peu nombreuses, qui se livrent des guerres perpétuelles. Ils ont peu d'industrie, ce qui paraît dû autant à leur indolence naturelle qu'à la faiblesse de leurs facultés intellectuelles.

Ils aiment passionnément la danse, et on peut affirmer, dit un voyageur, qu'après le coucher du soleil, toute l'Afrique danse. Tous les villages retentissent du son des instrumens et des chants de la multitude. La mélodie de ces chants est monotone et mélancolique, et toujours d'un mouvement fort lent. Ce penchant pour la danse, pour l'oisiveté et le bavardage, est commun à tous les nègres. Le goût des

boissons enivrantes leur est commun avec presque tous les peuples non civilisés.

« Le climat et le caractère, dit un voyageur récent, sont d'accord pour rendre les noirs de l'Afrique singulièrement heureux. Doué d'une insouciance que rien n'égale, d'une extrême légèreté, d'une indolence, d'une paresse incroyables et d'une grande sobriété, le nègre vit sur son sol natal dans la plus douce apathie, sans connaître le mal du besoin, ni le chagrin des privations, ni les soucis de l'ambition. Là, les besoins physiques sont en petit nombre, et les besoins moraux sont nuls. »

Vingt jours de travail par an suffisent à la culture des champs, qui produisent tout ce qui est nécessaire à l'homme. Dans la plus grande partie de l'Afrique, un village entier choisit un terrain, le défriche, l'ensemence; la récolte est faite en commun, et se partage dans la proportion des familles; les anciens font les parts, sans qu'il survienne la moindre altercation; ou bien, elle est déposée dans des magasins publics, fermés et surveillés, et distribuée ensuite suivant les besoins. L'eau est la boisson ordinaire des nègres. Quand ils se régalent, c'est avec du vin de palmier ou de cocotier, ou du vin de bananes. A leurs pieds, l'indigo et le coton croissent sans culture. Les femmes recueillent la quantité de coton nécessaire à chaque famille, on en fait des toiles, on les teint avec l'indigo; le nègre se trouve ainsi habillé à peu de frais. Quelques pièces d'arbres, des branches à peine dégrossies, de la paille ou des feuilles, constituent leurs maisons. Si le feu ou quelque ouragan la détruit, le possesseur n'en prend pas le moindre souci; en huit jours ce domicile est rétabli. La nourriture ordinaire des nègres est le miel, le riz, le maïs, la patate, l'igname et la racine de manioc (*a*).]

CHAPITRE II.

SÉNÉGAMBIE.

Sénégambie supérieure. — Sénégambie proprement dite. — Archipel des Bissagos.

Sénégambie supérieure. [Toute la côte qui s'étend depuis le 31e deg. de longitude jusqu'au 17e, ou depuis le Cap-Blanc jusqu'aux montagnes au nord du Sénégal, a été appelée Sénégambie supérieure. C'est sur ces côtes que se fait le commerce des esclaves. Ceux qu'on achète sur les bords du Sénégal se nomment Mandingues, d'après une contrée située dans l'intérieur, d'où on les tire. Ceux de la côte d'Or se nomment en général Koromantis, et ceux vers Bénin se nomment

(*a*) Golberry, Fragmens d'un *Voyage en Afrique*, t. II, p. 343.

Êboes. Ces côtes sont fréquentées par les Maures, pasteurs errans dans le désert de Zaara. Ils reconnaissent la suprématie de l'empereur de Maroc, mais ne lui obéissent qu'autant qu'ils y trouvent leurs intérêts. Les Européens font avec ces peuples un commerce de gomme; l'établissement de Portendick, formé par les Hollandais, et celui d'Arguin ont été disp[illegible] par plusieurs nations européennes avec un acharnement inconcevable. L'affreux portrait que Mungo Park trace du sot orgueil, de la perfidie et de la barbarie des Maures des environs de Tombouctou, s'accorde parfaitement avec celui qu'a donné Brisson de ceux qui habitent ces côtes (*a*).

Sénégambie. [Toute la contrée arrosée par les fleuves du Sénégal et de la Gambie a été heureusement nommée Sénégambie, et s'étend, depuis les rives septentrionales du Sénégal jusqu'au Rio-Grande, ou à la rivière de Nunes. Cette contrée s'étend entre le 17e et le 11e deg. de latitude nord.

Labat et Demanet (*b*) prétendent que le Sénégal et la Gambie communiquent ensemble, et que la Gambie n'est qu'un bras du Sénégal; mais cette idée a été rejetée par d'Anville, qui a tracé sur sa carte ces deux fleuves, comme distincts l'un de l'autre.

De toutes les parties de cette côte, la Sénégambie est celle dont l'intérieur est le mieux connu et en même temps celle qui a été le plus souvent visitée et décrite. Elle est principalement habitée par les Jalofs ou Yolofs et les Foulahs. Les Jalofs sont remuans et guerriers : ils passent pour les mieux faits des nègres. Les Foulahs, qui habitent près de la Gambie, ont généralement le teint basané, les cheveux soyeux et les traits agréables : ils semblent être venus de la Mauritanie. Les Français avaient autrefois dans ce pays les établissemens les plus nombreux et les plus considérables : le fort Saint-Louis et Podor, sur le Sénégal; dans l'intérieur des terres, au royaume de Galam, les forts Saint-Joseph et Saint-Pierre; l'île Gorée, nommée par les naturels Barsaguiche, près du Cap-Verd; Albreda, Joal, sur le fleuve de la Gambie; Bintam, sur la rivière des Cérèbes, et l'île Bissaux. Tous ces établissemens sont maintenant en ruines ou entièrement abandonnés, et il ne reste de tout cela que l'île Saint-Louis, simple comptoir sans colonie, gouvernée militairement, et dont les états en 1801, font monter la population à dix mille habitans, composés en grande partie d'esclaves. C'est au nord de l'île de Saint-Louis que les Maures recueillent la gomme dans les trois forêts de Sakel, d'Eliebaret, d'Alfalak. Les Anglais ont quatre comptoirs sur la Gambie : un à Vintain, un autre à Joukakonda, et le troisième à Pisania; ce dernier est le plus avancé dans les terres.

La saison des pluies, dans cette contrée, est depuis juin jusqu'en no-

(*a*) Brun's *Afrika*, t. IV, p. 241. — Durand, *Voyage au Sénégal*. — Hornemann, *Voyages*. (*b*) Labat, t. II, p. 174. — Demanet, t. I, p. 10.

vembre ; le vent souffle alors du sud, et il produit souvent des ouragans terribles ; le vent de l'est amène le beau temps et la sécheresse.

Il est quelques peuplades de nègres des bords du Sénégal, qui mangent une espèce de terre ; et nous avons déjà vu des exemples semblables dans la Nouvelle-Calédonie et en Amérique. Il paraît que, même en Europe, dans la haute Lusace, les pauvres mêlaient à leur pain une terre grasse, blanche et farineuse.]

Archipel des Bissagos. A l'embouchure du Rio-Grande est l'archipel des Bissagos, qui contient environ dix-huit à vingt îles, dont la plus considérable est Bulam. Les habitans sont très-noirs, et ressemblent à ceux du Congo. L'île Bissanx, où était l'établissement français, fait aussi partie de ce groupe.

CHAPITRE III.

GUINÉE.

Divisions. — Rivières. — Etablissemens anglais. — Côte-d'Or. — Etablissemens danois. — Bénin. — Religion.

[La Guinée proprement dite comprend toute la côte qui s'étend depuis le Rio-Grande, c'est-à-dire, entre le 10e et le 5e deg. de latitude jusqu'à Cross-River, vis-à-vis l'île de Fernando. Cette côte se dirige entièrement de l'est à l'ouest entre le 4e et le 17e deg. de longitude à l'ouest de Paris. Ce nom de Guinée exprime ordinairement toute la côte occidentale d'Afrique, où l'on fait la traite des nègres. Il est fort ancien, et on le retrouve sur les cartes manuscrites, dressées bien avant qu'on eût découvert les contrées dont il est ici question (*a*). Le commerce des esclaves commença en 1517, en vertu d'une patente de l'empereur Charles V, obtenue à la demande de Las-Casas, ce célèbre protecteur des sauvages américains.

Divisions. La Guinée, dans le sens restreint que nous lui donnons, comprend les Foulahs de Guinée, Sierra-Léone, les côtes dites de Poivre, du Ven, des Dents ou d'Ivoire, d'Or, des Esclaves, Coto et Popo, Ouidah, Adra, le royaume de Dahomey, celui de Bénin, de Ouary ou d'Owyhère.

Rivières. La Guinée renferme deux fleuves, le Mesurada et le Rio-Grande dont le cours est peu connu. Le second est tracé sur les cartes comme prenant sa source dans les montagnes de Kong. Le Rio-Grande prend la sienne dans les montagnes qui sont au sud de Tombou, sous le neuvième parallèle nord ; il parcourt plus de 300 lieues sous deux noms différens : les Portugais l'ont remonté jusqu'à une cataracte située à 90 lieues de son embouchure, et les Anglais ont reconnu son cours au-

(*a*) *Voyez* la traduct. franç. de Pinkerton, t. VI, p. 386.

dessus de cette cataracte : alors le fleuve porte le nom de Lonzo. Les Portugais ont beaucoup d'établissemens sur les bords de cette rivière, et y font un très-bon commerce (*a*).

Les Foulahs de Guinée (on eût dû éviter cette ressemblance de nom) diffèrent beaucoup de ceux qui habitent les bords de la Gambie. Tombou, capitale de leur pays, contient 7,000 habitans. Ils peuvent lever 16,000 hommes de cavalerie. On dit qu'il y a chez eux des mines de fer travaillées par des femmes.

Etablissemens anglais Les Anglais, en 1787, ont fondé à Sierra-Léone une colonie ; mais elle a été attaquée récemment par les sauvages. Ils ont encore des établissemens sur la côte d'Or, au Cabo-Corso, à Queen Ann'sfort, à Anamaboa, à Tantunguer, à Simpa ou Wimbah, à Acéra, où est le fort Saint-James.

Côte-d'Or, établissemens danois. Le chef-lieu des établissemens danois est Christianbourg, et leurs comptoirs sont à Elmina près du fleuve Benja, à 5 deg. 20 min. de latitude ; à Cormantin où est le fort d'Amsterdam, à Axam où est celui de Crevecœur ; à Pampran, à 6 milles de Christianbourg ; à Friedensbourg ; et d'autres encore sur la rivière Volta. Quoique Isert ne se soit avancé qu'à 10 milles de Christianbourg sur la côte d'Or, son voyage est curieux. Les contrées qu'il a visitées durant sa courte excursion dans l'intérieur sont très-belles, très-fertiles et très-bien peuplées ; elles sont en général boisées, mais cependant plus salubres que les rivages ; elles sont agréablement mélangées de montagnes, de vallons et de collines. L'eau douce, qui est rare et mauvaise sur le rivage, y est excellente et en abondance. De toutes les contrées de la côte de l'Afrique occidentale, la côte d'Or paraît être celle qui éprouve la chaleur la plus intense. Isert, près du Rio Volta, a vu le thermomètre de Réaumur monter à 28 deg. et demi dans l'intérieur de la chambre, et à 48 deg. un tiers à l'air libre ; ce qui surpasse de 10 deg. la plus forte chaleur observée par Adanson sur les bords du Sénégal (*b*).

Le grand nombre d'éléphans qui se trouvent sur la côte des Dents ou d'Ivoire, y sont, dit-on, attirés par la quantité de cannes à sucre qui croissent sauvages, et dont ils sont très-friands.

Les habitans de la côte d'Or se nourrissent principalement de maïs ; ceux de Sierra-Léone, de riz ; et ceux de Sénégambie, de millet.

Bénin. Le royaume de Bénin est, dit-on, très-considérable, et le monarque qui y règne peut mettre sur pied une armée de 100,000 hommes. Le gouvernement semble être une aristocratie singulière de trois chefs qui ont droit de surveillance, même sur les opérations du roi. On porte des cordons de corail comme des marques d'honneur ; mais ce corail est une terre d'un rouge pâle comme du marbre rouge tacheté,

(*a*) Golberry, t. II, p. 221. (*b*) Isert, *Reise*, p. 33.

et il y en a aussi d'une espèce bleue. Bénin, la capitale, n'est qu'un village dont les maisons sont construites en argile; il n'y a point en ce pays de pierre plus grosse que le poing d'un homme. Cette particularité a aussi été observée au Congo, de même que dans quelques districts à l'est des Andes en Amérique. Les habitans se distinguent par leur propreté et leur honnêteté. Ils reconnaissent une Divinité suprême, pleine de bonté, à laquelle ils ne rendent aucun culte, parce qu'on ne peut ni l'influencer, ni l'irriter, ni l'appaiser; mais ils offrent des sacrifices à des esprits d'un rang inférieur, et même à des esprits malins, à l'effet de se garantir de leur inimitié. La rivière de Bénin paraît être considérable, d'après le récit de Bosman; mais elle se divise en plusieurs branches. Le climat de ce pays est pernicieux.

Religion. Observons que le mahométisme chez les nègres ne s'étend pas plus loin que le cap Mesurada, quoiqu'on en retrouve encore des traces beaucoup plus bas, dans le royaume d'Angola; ce qui pourrait bien provenir du commerce qui a existé, ou qui existe peut-être encore entre cette contrée et l'orient de l'Afrique, par le moyen des caravanes.

CHAPITRE IV.

GUINÉE INFÉRIEURE OU MÉRIDIONALE, CIMBÉBASIE.

Loango.— Congo et Angola. — Pays des Cimbébas.

La Guinée inférieure, ou la Guinée méridionale, nommée aussi par les Français Ethiopie occidentale, comprend toute la côte depuis l'embouchure de *Cross-River,* un peu au-dessus de Malembe, jusqu'au Cap-Négro ou la rivière Bambaroque, ou depuis le 4e deg. de latitude nord jusqu'au 16e deg. de latitude sud. La grande étendue de côtes qui se présente ensuite, et qui s'étend entre cette rivière et la rivière Orange, au nord du pays des Hottentots, est très-peu connue. Quoique la Guinée inférieure ne le soit pas beaucoup, cependant on distingue dans l'intérieur quelques pays : tels sont Loango, Cacongo, Angoy, Congo, Angola, Benguela. La principale rivière de ces contrées est le Zahïr ou Zaïre, ou Barbela ou rivière de Congo. Elle est très- rapide, et porte, ainsi que la rivière de Bénin, nombre d'îles flottantes, qui ont jusqu'à cent verges de long. Son embouchure a deux lieues de large.

Loango. Le Loango est un pays assez étendu, au nord du Congo, et sur lequel il a été publié des relations par Pigafetta et autres. Ce pays est représenté comme ayant une longueur prodigieuse, dans l'Afrique de Dapper, sur laquelle celle d'Ogilby est principalement traduite.

Le peuple y est industrieux ; car il y a des tisserands, des forgerons, des potiers, des charpentiers et des constructeurs de canots. Les objets d'exportation sont les dents d'éléphans, le cuivre, l'étain, le plomb et le fer. Le bas peuple est assujéti à une sorte d'esclavage ; mais il a la faculté d'émigrer. Le goût pour la magie y domine, comme c'est l'usage parmi les tribus africaines. La relation la meilleure et la plus récente que l'on ait sur le Loango, est celle composée par Proyart, d'après les mémoires de Bellegarde et autres missionnaires français qui habitaient le pays en 1769. La capitale, Bouali, est appelée Loango par les Français. La saison de la sécheresse commence en avril et finit en octobre ; mais la plus grande chaleur se fait sentir dans la saison de la pluie, ou pendant les six autres mois. Le climat est très-pernicieux aux étrangers (1).

Dapper nous apprend qu'à *Anzico*, royaume situé au nord-est, sous la ligne, les marchés sont approvisionnés de chair humaine ; il dit même que l'on dévore tous les morts (2). Les habitans font avec le bois de sandal blanc une pommade pour se frotter le corps et conserver leur santé. Ils adorent le soleil et la lune, parce que celui-là fait mûrir les productions de leur sol, et que celle-ci les éclaire pendant la nuit. Leur roi se nomme *Micoco*.

Congo et Angola. Les royaumes de Congo et d'Angola ont été célébrés dans les relations des Portugais, et sont les plus intéressans de tous ceux que présente cette vaste étendue de territoire. La dernière relation du Congo semble être celle de Jean-Antoine Cavazzi, capucin missionnaire, qui ne paraît pas exempt de superstition et de fanatisme. Ce qu'il raconte de la cruauté des Jagas et de celle de leur reine Zinga, est si extraordinaire, qu'il n'est pas possible d'y ajouter foi. En octobre commence dans ce pays ce qu'on peut appeler le printemps ; mais les pluies abondantes continuent pendant deux ou trois mois. Vers la fin de janvier on fait une moisson. Les pluies les plus douces commencent en mars et continuent jusqu'en mai, époque d'une seconde saison de sécheresse, ou d'une seconde moisson. Sur la côte de Guinée, la saison pluvieuse est depuis mai jusqu'en septembre. Ce qu'on appelle hiver commence en juillet.

Les maisons sont des chaumières rondes, même celles de la capitale, appelée San-Salvador par les Portugais. Cette ville est dans une situation tout-à-fait romantique ; elle est construite sur le sommet d'une montagne isolée, au milieu d'une plaine, et dont les flancs sont arrosés et fécondés par les sources qui en découlent. Les naturels du Congo ont la couleur des nègres sans en avoir les traits ; ils ressemblent plutôt, sous ce rapport, aux Européens ; ils ont quelquefois les cheveux d'un brun rougeâtre très-foncé, et les yeux d'un vert foncé, ou couleur de mer. On

(1) Proyart, p. 174. (2) *Univers. hist.*, t. XIII, p. 266.

ouvre les tombeaux une fois chaque année, et on en tire les ossemens des morts pour les revêtir d'ornemens. Cette coutume semble particulière à l'Afrique et à l'Amérique.

Près du Rio-del-Rey, à 10 milles du vieux Calabar, commence la terre élevée d'Amboze, où il y a, dit-on, des montagnes qui rivalisent en hauteur avec le pic de Ténériffe : il n'y croît aucun palmier. Cette terre est habitée par les Calbongos. A l'orient du petit état de Matamba, séparé de celui de Benguela par la rivière de Loango ou Coanza, sont aussi, à ce qu'on prétend, de hautes montagnes et d'épaisses forêts.

[Les Français faisaient autrefois sur cette côte la traite des nègres, dans les trois ports de Cabende, Malembe et Loango. Les Portugais paraissent être les seuls qui y aient des établissemens, et les naturels aiment mieux traiter avec eux qu'avec les Anglais et les Hollandais. Les établissemens des Portugais sont à Loando de Saint-Paul, à Saint-Philippe de Benguela, et à Saint-Salvador, où réside le roi de Congo. Wadstroëm regarde ce dernier endroit, ainsi que la contrée adjacente, comme le lieu le plus sain du monde entier après l'île de Ceylan, et le plus propre à y fonder une colonie (*a*).]

En 1776, il existait encore à Kilongo, dans le Loango, des missionnaires français qui avaient fondé une colonie. C'est du royaume de Gabon, près du cap Lopès-Gonzalve, que les Anglais tirent leur bois de sandal rouge.

Cimbébasie. [Depuis le cap Negro jusqu'à la baie de Frio, on peut à peine dire que la côte soit habitée; mais elle appartient aux Cimbébas, nation noire, dont le roi s'appelle *Mataman*.

On connaît fort peu les contrées qui suivent, jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux nations ou tribus appelées les grands et les petits namakas, dont les usages ont été fort vantés par Le Vaillant, qui prétend aussi avoir observé d'autres tribus, appelées Korakas et Houzouanas. Les derniers, suivant sa relation, sont actifs et audacieux; ils ont le teint plombé et le nez plus plat que les Hottentots; ils se couchent souvent sur la terre, et ils n'ont pour armes que des arcs et des flèches.]

CHAPITRE V.

Végétaux. — Animaux et minéraux de l'Afrique occidentale.

[Il n'est peut-être pas, sur toute la surface du globe, de contrée où la végétation soit plus abondante et plus variée, où il existe une plus grande diversité de quadrupèdes, d'oiseaux, et d'insectes singuliers.

(*a*) Brun's *Afrika*, p. 61.

Végétaux. A la tête des arbres de ces contrées, est ce colosse énorme du règne végétal, l'immense baobab. Le savant Isert (*a*) en a observé plusieurs espèces du même genre, quoique les botanistes n'en aient encore décrit qu'une. Son fruit, surnommé le pain de singe, sert à la nourriture des nègres, qui épient religieusement, au lever du soleil, le réveil de ses fleurs; il pare de ses voûtes verdoyantes et surbaissées la cime stérile du Cap-Verd, qui, dit-on, a tiré de là son nom; et son tronc caverneux sert quelquefois de temple ou de salle d'assemblée à une peuplade entière (*b*). Il y en a de 24 pieds de hauteur sur 34 de diamètre, et de 104 pieds de tour. Les autres arbres les plus remarquables de ces contrées sont l'élaïs de Guinée, dont on fait de l'huile et une espèce de beurre; le cocotier; différentes espèces de citronniers, d'orangers; le papayer, le tamarin, le palmier sang-dragon; une nouvelle espèce de robinia; le manglier; un arbre ressemblant au tulipier; le précieux schea ou arbre à beurre, une des principales richesses du royaume lointain des Bambaras et des Bambouks: il est probablement du genre des croton; dans l'intérieur, sont les différentes espèces de mimosa, qui fournissent la gomme (*c*).

Parmi les arbustes et arbrisseaux, nous nommerons le cotonier, l'espèce de poivre appelé malaguette, qui a donné son nom à une des côtes; le piment, le poivre d'Espagne, la canne à sucre, nommée agvire par les natifs du Congo: les nègres se contentent d'en sucer le suc pour appaiser leur soif, et elle ne sert, dans ces contrées, qu'à nourrir les animaux. Les autres arbrisseaux remarquables sont, l'icaquier d'Amérique, le liseron du Brésil, la scævola lobelie, la flagellaire de l'Inde, *pendanus odoratissimus*; dans l'intérieur des terres, les différentes espèces d'acacia, qui fournissent la gomme; enfin le *caracharius olitorius*, l'*hibiscus tiliaceus* et *esculentus*, et le *cleome pentaphylla*, qui tous les quatre sont cultivés et servent à la nourriture des habitans; et aussi, suivant Mungo Park, le *rhamnus lotus* des lotophages, et le *rhamnus palma christi*, qui ne croît nulle part peut-être plus beau et en plus grande abondance que sur les bords du Sénégal.

Les plantes herbacées qui servent aussi à la nourriture, sont l'igname, le manioc ou cassave; la patate, qui est plus petite que l'igname; l'indigo, la grosse fève qui produit le dolique ligneux; le délicieux ananas, qui croît dans les endroits les plus déserts, et enfin différentes espèces de melons, de courges. Le tabac se trouve par-tout et en grande abondance. Les nègres aiment tellement à fumer cette plante, qu'ils supportent plus facilement la faim que la privation de cette jouissance. Enfin nous nommerons encore l'indigo, l'*amomum zinziber* et *zerumbet*, *pitsia stratiotes*, des aloës. Les balsamines, la *gloriosa superba*, les tu-

(*a*) Isert, p. 149. (*b*) Golberry, t. II, p. 94. (*c*) Adanson, *Académie des anciens*, 1777.

béreuses, les lys, les amaranthes, et une foule d'autres fleurs, y étalent toute la pompe du règne végétal.

Les graminées sauvages, ou cultivées, sont différentes espèces de millet, le houque bicolor, le houque noir, le houque pendant, le doura, le sorgho; il y a une espèce de millet qui rend jusqu'à 160 pour un. On trouve encore le riz et le maïs, qui y a été transporté d'Amérique; la massette australe, espèce de roseau, etc.

Animaux. On ne voit en aucun lieu du monde une plus grande quantité d'éléphans, de singes et de gazelles, de chevrotins, de rats et d'écureuils; ils sont en troupes innombrables. Sur toute l'étendue de l'Afrique, l'éléphant vit sauvage, et n'est nulle part apprivoisé. Il est vrai que l'espèce d'éléphant d'Afrique est plus petite et moins courageuse que celle d'Asie, remarque qui n'avait pas échappé aux anciens; mais ses défenses sont beaucoup plus grosses, l'ivoire est plus dur et moins sujet à jaunir: il fournit presque tout celui du commerce. L'espèce de singe la plus remarquable est celui nommé kimpanzay dans le Congo; c'est le jocko de Buffon, qu'il a confondu, ainsi que plusieurs autres naturalistes, avec l'orang-outang des Indes. Le kimpanzey est, après l'orang-outang, le singe qui se rapproche le plus de l'homme par sa conformation physique; mais il égale et surpasse peut-être l'orang-outang par son intelligence. Un auteur récent assure qu'il n'est pas commun (*a*). De tous les singes, le plus hideux, c'est le mandrill, qui varie avec l'âge, et dont Linné a mal à propos fait deux espèces (*b*); suivant l'assertion d'un habile naturaliste, il ne s'est encore trouvé qu'en Guinée et au Congo. Les autres singes sont le pithèque, le magot, le singe-porc, l'hamadryade, le macaque, le diane, le moustac, le callitriche ou singe verd, le blanc nez; en un mot, presque tous les singes de la famille des guenons, dont ces contrées paraissent être la patrie natale. Nous n'oublierons pas deux animaux remarquables, voisins des singes, qu'on n'a encore trouvés que dans la Sénégambie, le lemur galago et le petit lemur. Parmi les antilopes et les gazelles, le kob, le nanguer, le nagor, habitent les bords des fleuves du Sénégal, et probablement aussi ceux du Zahïr et autres fleuves de cette côte: il en est de même du kével et de la corinne; ces antilopes vont par troupes composées de plus de mille individus. L'hyène maculée ou tigrée est celle qu'on trouve dans ces contrées, tandis que l'hyène ordinaire est la plus commune dans le nord de l'Afrique. Le rhinocéros à deux cornes ne paraît pas rare dans l'intérieur du pays. La girafe y a été vue par Mungo Parck et plusieurs autres voyageurs. Les zèbres s'y rencontrent par troupes, et les nègres les chassent pour la peau et la chair, ainsi que le bœuf cafre. Les lions y sont com-

(*a*) Grandpré, *Voyage à la côte occidentale d'Afrique*, t. 1, p. 26. Paris, J. G. Dentu, 2 vol. in-8°, 1801. (*b*) Cuvier, *Ménagerie du Muséum*, art. *Mandrill*.

muns ; il y a aussi beaucoup de panthères ou d'animaux d'espèces voisines, mais ils sont mal connus. Le poto est commun en Guinée ; et un voyageur affirme que les nègres du Sénégal prennent la zibeth toute jeune et l'apprivoisent. L'hippopotame se trouve fréquemment dans les rivières, et y devient monstrueux. Les cachalots et les lamantins fréquentent leurs embouchures, ainsi que les crocodiles. L'espèce de sanglier élevé en domesticité dans ces contrées, est le cochon d'Ethiopie. Il n'y a qu'une espèce de chien, qui y est fort commune ; ils sont de la taille des braques, mais paraissent tenir un peu de l'espèce du mâtin ; ils ont le poil court, rude et roux, comme dans tous les pays chauds, et n'aboient pas. Les chevaux, surtout à la côte d'Or, sont petits et laids ; les Maures de l'intérieur en ont de très-beaux, et sont toujours à cheval. On voit quelques chameaux, mais en petit nombre. L'âne paraît être l'animal dont les nègres font le plus d'usage. Ils élèvent des bœufs, des buffles, des moutons et des chèvres.

L'oiseau-trompette ou monocéros se trouve dans toutes les basses-cours des nègres avec l'oie armée, l'oie d'Egypte, la pintade, et la plupart des volailles connues en Europe. Parmi la multitude d'oiseaux qu'offrent ces contrées, on remarque l'aigrette, dont les plumes sont un objet de commerce. Les perroquets sont en quantité innombrable. De même que tous les pays situés sous la zone torride, l'Afrique occidentale est aussi affligée par d'énormes serpens et par des nuées de sauterelles. Isert a distingué à la côte d'Or plus de vingt espèces différentes de ces insectes. Les caméléons sont aussi très-communs. Les abeilles sauvages sont en quantité prodigieuse ; leur miel et leur cire sont pour les nègres un objet de commerce. Les termites, improprement nommées fourmis blanches, déploient, dans les forêts solitaires, leur étonnante industrie. Golberry a vu dans les bois de Lamayava, à Albrida, sur les bords de la Gambie, des édifices pyramidaux de ces insectes, dont la hauteur était de 16 à 17 pieds, et dont la base occupait un espace de 100 à 120 pieds carrés (*a*). Le kauris ou la coquille, *cyprea moneta*, qui sert de monnaie dans toutes ces contrées, aussi bien que dans plusieurs pays de l'Inde, se pêche sur la côte du Congo et d'Angola.

Minéraux. Au nombre des objets les plus dignes d'attention, on doit compter les mines d'or de Bambouk, entre le Sénégal et la Gambie ; elles sont situées près des villages de Natakon, de Sémayla, de Nambia, de Kombadyrie ; il y a aussi de riches mines d'or sur la côte d'Or, à Kim, à cinq journées de Christianbourg. L'argent se trouve au Congo et à Angola. Le pays de Bambouk produit aussi du fer, que les Bamboukains savent fondre et mettre en usage. Les montagnes du royaume de Mayombe sont ferrugineuses, et le fer est très-abondant dans le royaume d'Angola.

(a) Golberry, *Fragmens sur l'Afrique*, t. II.

Le cuivre est commun dans le royaume de Mayombe et près du fleuve Zahir, au Congo, à Angola. On trouve aussi, dans ces deux dernières contrées, le plomb et le mercure, ainsi que le granit, le quartz, le porphyre, le marbre blanc et coloré, le jaspe, la jacinthe, et une pierre nommée *tarryya*, que l'on dit tomber du ciel lorsqu'il tonne. Il y a dans ces contrées des déserts de sable et des espaces de terrain qui ne présentent pas une seule pierre; dans certains endroits, le sol est recouvert de sel gemme dont les couches ont quelquefois trois pieds de profondeur. Les nègres, comme les Egyptiens, font aussi de belles poteries avec cette terre blanche et onctueuse, si commune dans ces régions. C'est sur-tout dans les rivières près du golfe des îles de *los Idolos*, que se trouve cette glaise grasse déjà citée, qu'ils mêlent comme du beurre avec leurs alimens.

Les montagnes de la côte, depuis le Cap-Verd jusqu'à la Gambie, offrent des indices évidens de volcans, et sont en grande partie composées de cette lave compacte basaltique, improprement appelée basalte, puisqu'il est bien reconnu aujourd'hui que le basalte, ou la pierre d'Ethiopie des anciens est le trapp des minéralogistes modernes, qu'ils conviennent tous n'être pas le produit du feu (*a*).]

(*a*) Golberry, t. 1, p. 433, 459, 280 et 368.—Grandpré, t. 1, p. 38.

RÉGION
DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Territoire du cap. — Ville du cap. — Population primitive. — Climat. — Rivières. — Montagnes. — Animaux. — Végétaux. — Boussouhanas.

Territoire du cap. Le territoire du cap de Bonne-Espérance, lorsque les Anglais s'en emparèrent en 1795, fut trouvé beaucoup plus étendu qu'on ne l'avait cru; car il a 550 milles anglais de long sur 233 de large; ce qui forme une surface de 128,150 milles anglais carrés. Le nombre des blancs, si l'on en excepte ceux qui habitent la ville du Cap, n'y est pas au-delà de 15,000, et la totalité peut être d'environ 20,000. L'établissement hollandais fut formé en 1660. Au sud-est de la ville du Cap, il y a quelques petits vignobles qui produisent le fameux vin de Constance, et même, dans les cantons les plus éloignés, il y a des plantations de tout genre; mais on trouve de grands espaces qui paraissent voués à une stérilité éternelle, et qui ne consistent qu'en des chaînes de montagnes, ou en plaines unies d'une glaise compacte mêlée de sable, que l'on appelle communément karroos.

Ville du Cap. Le Cap, ville bien bâtie et bien fortifiée, est le chef-lieu de la colonie. Les Hollandais firent cet établissement sur un terrain qu'ils acquirent d'un des chefs du pays en 1750. Depuis ce temps, ils se sont avancés considérablement dans le pays. Cette capitale est située près du cap de Bonne-Espérance à la pointe méridionale de l'Afrique. Les maisons y sont construites en briques, et les rues tirées au cordeau. C'est l'endroit de relâche et de rafraîchissement de la plupart des vaisseaux européens qui vont aux Indes. Il y a un bel hôpital et des magasins remplis de toutes sortes d'agrès. Les Hollandais ont porté au Cap les productions de l'Europe. Les Anglais s'étaient emparés de cette place importante en 1795, et l'avaient rendue, en vertu du traité d'Amiens; ils l'ont prise de nouveau en 1806.

Population primitive. M. Barrow a visité les Koussis à l'est (1); il croit que cette race est répandue dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'à l'Atlantique. Leur figure est européenne; ils sont grands et bien faits, mais noirs ou bronzés; ils ont les cheveux crépus; ils sont gais, spirituels, intelligens. Les Tamboukies sont au nord-est des Koussis. Les Nemakas sont de la même race que les Hottentots; mais les Damaras, sur les montagnes de Cuivre et au nord de la rivière d'Orange et du tropique du capricorne, sont de la race des Koussis, que notre auteur soupçonne être d'origine arabe, attendu qu'ils diffèrent beaucoup des Hottentots et des nègres, et qu'ils se sont familia-

(1) Barrow's *Travels*.

risés avec l'art de fondre le cuivre et avec d'autres arts grossiers. Le pays des Damaras est si aride et si sablonneux, qu'on ne peut y nourrir de bétail. Les Hottentots ou habitans indigènes de cette extrémité méridionale de l'Afrique, sont en général d'une couleur brune foncée, ou d'un jaune brun sur tout le corps, mais qui n'atteint pas le blanc des yeux, qui est pur. Ils ont la tête grosse, les pommettes des joues très-proéminentes, les yeux grands, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents très-blanches, les mains et les pieds petits en comparaison du reste du corps. Ils sont droits, bien faits et d'une assez grande taille. Leurs cheveux sont laineux, courts, naturellement frisés, et aussi noirs que l'ébène; leur barbe est rare. Les femmes, beaucoup plus petites que les hommes, ont les traits plus délicats; mais l'ensemble de leur figure est le même: elles sont également bien faites. Ces peuples sont pasteurs et errans; leurs mœurs et leurs habitudes ont été décrites jusqu'à satiété. [Ils ne connaissent point le mot hottentot, et se nomment eux-mêmes Quaiquœ. Les Housouanas qui sont plus au nord, sont les mêmes que les Boschemans, et forment une race particulière, remarquable par le renflement adipeux de leur partie postérieure, et par le tablier de peau qui recouvre les parties naturelles des femmes; ce qui n'est point due à aucune coutume particulière (*a*).]

Climat. La saison sèche, au cap de Bonne-Espérance, est depuis octobre jusqu'à la fin d'avril: alors le vent souffle constamment de l'est-sud-est. La saison des pluies est depuis le mois de mai jusqu'à la fin du mois d'août; le vent souffle alors constamment du nord-ouest. C'est dans les mois de juin et de juillet qu'il pleut le plus, et dans ceux de janvier, de février et de mars que règne le temps le plus beau et le plus serein; mais il n'est aucun mois de l'année qui soit entièrement exempt de pluies ou de mauvais temps. Les plus fortes chaleurs se font sentir depuis novembre jusqu'en mars, lorsqu'il n'y a pas de vents; le thermomètre alors est quelquefois monté au Cap, à 35 degrés, échelle de Réaumur.

Rivières. La rivière d'Orange, appelée aussi Gro[illegible] ou Great river, semble prendre naissance vers le 30e degré de latitude sud, et le 26e de longitude orientale. Elle coule ouest et nord, jusqu'à ce qu'elle se jette dans la mer entre les grands et petits Nemakas. Elle a des cataractes considérables, et déborde comme le Nil. Sur ces rivages, on trouve des cornalines, des calcédoines, des agates et des variolites. La pluie qui survient dans les grandes montagnes qui sont au-delà des Cafres et des Tamboukies, grossit, par les torrens tributaires qu'elle occasione, la rivière d'Orange, qui coule au pied de ces montagnes.

Montagnes. Les chaînes des montagnes s'étendent de l'est à l'ouest; elles ont probablement des branches latérales qui se dirigent du nord au

(*a*) *Voyez* Barrow, et un Mémoire de Péron.

sud. La première chaîne est éloignée de la mer de 20 à 60 milles. La seconde, appelée Zwart-Berg ou montagnes Noires, est plus élevée, plus hérissée, et se trouve à peu près à la même distance que la première. La troisième est le Nieuweld, qui avec la seconde renferme un grand karroo ou désert; elle s'élève comme une terrasse d'environ 300 milles en longueur de l'est à l'ouest, et a 80 milles de large. Le pays est plus fertile vers l'océan Indien que vers l'océan Atlantique; et il paraît qu'il en est de même dans toute l'Afrique; car l'Abyssinie est à l'est, et le Zaara à l'ouest. Les principaux mouillages des vaisseaux marchands sont False-Bay ou la baie fausse au sud, et Table-Bay ou la baie de la Table au nord. Celle-ci s'ouvre vers la ville du Cap. Les montagnes qui sont dans le voisinage du Cap sont d'un schiste bleu et d'une glaise dure, mêlée de boules de granit. Sur le granit et la glaise, se trouve une pierre siliceuse surmontée d'un quartz granulé. Cette description peut s'étendre à la plupart des montagnes intérieures; mais celles qui portent le nom de montagnes de Cuivre, vers le 29e deg. 40 min. de latitude sud, fournissent une grande quantité de ce métal sous la forme d'un minerai vitreux. Il est mis en fonte par les Damaras, nation de Cafres ou de Koussis, qui est dans le voisinage.

Animaux. On trouve dans ces contrées le lion, qui, suivant Barrow et Sparmann, est un animal lâche et rusé (*a*), quelques loups, des hyènes et diverses espèces d'antilopes, des zèbres, des couagas. Les rivières sont fréquentées par une grande quantité d'hippopotames.

Végétaux. La botanique de l'Afrique méridionale est plus riche, et offre plus de choses rares que celle d'aucune autre contrée. La classe seule des plantes bulbeuses peut être regardée comme un des caractères particuliers de la flore du cap; car nulle part elles ne sont ni plus abondantes, ni plus variées, ni plus belles. Quelle plume pourrait décrire les innombrables variétés des ixia, leurs belles couleurs, leur parfum exquis? Qui pourrait compter les superbes espèces d'iris, de morea, de glayeuls, d'amarillys, d'hémanthes, de pancrais, qui, après les pluies d'automne, parent les prairies et le pied des montagnes des plus belles et des plus vives couleurs dont l'imagination puisse se former l'idée? Dans les autres saisons, le guaphale, les xeranthemum brillans et *speciosissimum*, remarquables par leurs fleurs rouges, bleues, ou d'un blanc soyeux; le geranium odorant, et mille autres sortes de plantes et de bruyères, forment une scène dont rien n'égale la magnificence, et sur laquelle l'œil erre avec délice. Au milieu des déserts pierreux croissent les plantes grasses, la stapélie, la ficoïde, l'euphorbe, le cotylet et l'aloës. Quelques-unes s'élèvent à la hauteur des arbres, et, mêlées avec le saule pleureur, ou les diverses espèces d'acacia, ombragent les bords des torrens produits ou grossis passagèrement par les pluies. C'est sur-tout à l'est, sur les

(*a*) Barrow's *Travels*.—Sparmann, t. 1, p. 183.

frontières de l'établissement, que l'on trouve les forêts. Elles fournissent le bois de fer, le chêne d'Afrique, le bois d'hassagaï, le bois jaune, quelques espèces de palmier sagou, le gayac à fleurs d'écarlate, et la strelitz de la reine, d'une beauté incomparable.

Boussouhanas ou *Betjouanas*, *Litakou*. Des voyageurs, à la tête desquels se trouvait M. Roggweld, ont pénétré récemment jusqu'à la capitale des Boussouhanas, qui se momme Litakou, et qui, d'après leurs observations, est à 27 degr. 30 min. de latitude sud, et à 25 deg. de longitude orientale. Une rivière qui, dans les temps des pluies, doit, d'après la grandeur de son lit, être fort large, traverse cette ville, qui est aussi grande que la ville du Cap, y compris tous les jardins de la baie de la Table. Les maisons sont rondes, régulières, et au nombre d'environ 2 ou 3 mille. La population a été estimée entre 10 et 15 mille ames (1).

Barrolous. [Un Hottentot qui avait voyagé encore plus au nord, a dit à un des compagnons de M. Roggweld, qu'il existait un peuple nombreux, nommé Barrolous, à dix journées de chemin plus au nord; que les Barrolous sont très-bons, très-jovials et très-industrieux; qu'ils exploitent des mines de fer et de cuivre; qu'ils sont très-habiles à sculpter le bois et l'ivoire; que la capitale est plus grande que Litakou, et qu'enfin leur pays est partout fertile et bien cultivé. Le docteur Lichtenstein, qui a visité depuis cette même contrée, prétend que les commissaires anglais se sont trompés sur la position de Litakou, et il dit que cette capitale des *Mourouhlongs*, située sur la rivière Setabi, est à un deg. plus à l'ouest, et à deux degrés trop sud; mais Lichtenstein ne paraît pas avoir entendu prononcer le nom de Litakou, et il est possible qu'il ait cru à tort avoir visité la même ville que les commissaires anglais. Lichtenstein indique les *Macquinis* comme la tribu la plus riche et la plus puissante : ce sont eux qui fournissent aux autres le fer et le cuivre. Leur langue est douce et sonore. Ils mangent toute sorte de viande, même celle de l'hyène : mais ils ont les poissons en horreur, et cependant leurs rivières en fourmillent. Leur boisson ordinaire est le lait; ils se vêtissent de peaux de civettes et de chakals. Pour souliers ils préfèrent le cuire de girafe : ils portent souvent un chasse-mouche fait de plumes d'autruche ou de queue de renard. Les femmes se voilent la poitrine et laissent le ventre à découvert; leurs bracelets sont en cuivre et en ivoire; les hommes ont peu de barbe et ne la laissent croître qu'en temps de guerre. La petite vérole exerce chez eux de grands ravages, quoiqu'ils ne paraissent pas l'avoir reçue par le contact des Européens. La circoncision est en usage, et les prêtres font cette opération. Ces peuples croient que l'ame est dans le cœur; ils nomment Dieu *Mourihmo* (a).

(1) Barrow, p. 380. (a) *Annales des voyages*, t. v, p. 331.

AFRIQUE ORIENTALE.

Etendue. — Divisions générales. — Baie de Delagoa. — Mocaranga. — Mozambique. — Côtes de Zanguebar et d'Ajan.

Etendue. [Cette grande division s'étend depuis le 12e degré de latitude nord jusqu'au 34e de latitude ; elle est trop peu connue pour pouvoir permettre de classer avec quelque degré de certitude les diverses parties qui la composent.]

Divisions générales. En quittant les possessions coloniales et en se dirigeant à l'est, on rencontre d'abord les Cafres, ou plutôt les Koussis et les Tamboukies, au-delà desquels cessent les connaissances géographiques, et règne une profonde obscurité. Après ce qu'on appelle la côte de Natal, on trouve la baie de Delagoa. Plus au nord, et vis-à-vis la grande île de Madagascar, sont Sabia, Soffala et Mocaranga, régions connues principalement par les relations portugaises. Les côtes de Mozambique et de Zanguebar, sur la dernière desquelles est la ville de Mélinde, ont été visitées par Vasco de Gama. Viennent ensuite les côtes d'Ajam et d'Adel, presque désertes. La dernière borde l'Abyssinie et complète le circuit de l'Afrique.

Baie de Delagoa. On a publié récemment une relation de la baie de Delagoa et des contrées adjacentes. Cette baie est fréquemment visitée par les vaisseaux employés, dans les parties méridionales, à la pêche de la baleine. Une des principales rivières qui entrent dans la baie est celle de Mafumo. Les naturels qui habitent ses bords au nord et au sud, suivent des coutumes différentes. Les premiers portent des casques de paille singulièrement faits. Sur la rive sud, il y a quatorze chefs soumis à un roi appelé *Capelleh*. L'autorité de ce roi s'étend à 200 milles anglais dans l'intérieur des terres, et environ à 100 milles le long du rivage de la mer, distance que les naturels évaluent en journées de 20 milles chacune. Le bétail et la volaille y abondent, et s'y donnent presque pour rien. Les objets les plus recherchés sont les toiles bleues, le vieux drap, les anneaux de cuivre, le fil-d'archal de la même matière, les grains de verre, le tabac, les pipes, etc. Le poisson y est commun et excellent, et l'île des Daims fournit des tortues. Le sol est un riche terreau noir. On y sème du riz et du maïs en décembre ou en janvier. La saison sèche dure depuis avril jusqu'en octobre. Le pays possède plusieurs sortes d'arbres à fruits et des plantes utiles, particulièrement la canne à sucre ; mais il n'y a ni chevaux ni ânes, ni buffles. Les animaux sauvages sont le tigre, le rhinocéros, l'antilope, le lièvre, le lapin, le sanglier. Parmi les oiseaux on

trouve la pintade, les perdrix, les cailles, les oies sauvages, les canards et quelques petits oiseaux chanteurs. Les naturels sont cafres, c'est-à-dire idolâtres et point mahométans. Leur teint est d'un noir luisant. Ils sont grands et robustes, vont presque nus et se tatouent. C'est au reste un peuple gai et doux. Ils aiment avec passion les promenades sur la rivière: aussi y a-t-il entre eux un roi de l'eau, qui n'est subordonné qu'au Capelleh. Ce pays, semblable au reste de l'Afrique, n'est pas très-peuplé. M. White, du journal duquel nous avons emprunté ces détails, suppose que le nombre des habitans établis le long de cette large baie, peut être depuis 6 jusqu'à 10 mille (1).

Mocaranga. L'état le plus civilisé et le plus puissant de ces contrées paraît être celui de Mocaranga, nommé mal à propos Monomotapa, cette dénomination servant à désigner les monarques et non le royaume. Il est enclavé à l'ouest et au nord par la grande rivière de Cuama ou de Zambezi; la partie occidentale, qui est la plus grande, s'appelle *Mocaranga*, et la partie orientale *Botonga; Sofala* et *Sabia* sont considérés comme faisant partie de cette monarchie. La résidence du roi était à Zimbao, à environ 200 milles dans l'intérieur. Suivant les naturels, la grande rivière de Zambezi prend sa source dans un vaste lac, et reçoit son nom d'un village peu éloigné de sa source. Elle est très-rapide, et a une lieue de large en quelques endroits. A 30 lieues de distance de la mer elle se divise, et forme un delta de cinq branches principales, dont la plus forte se nomme Luabo. Elle reçoit le Suabo, venant des montagnes de Lupata; elle inonde le pays en avril, comme le Nil.

[Nous ferons cependant observer qu'un savant portugais, M. Correa de Serra, assure que par le nom de Mocaranga on désigne spécialement un vaste pays situé au nord du poste de Chicova, pays qui présente une plaine élevée où les Portugais vont chercher de l'or.]

On dit que le sol de toutes ces contrées est fertile, quoique les plaines soient exposées à de grandes chaleurs. Les montagnes nommées Lupata ou l'épine du monde, forment une grande chaîne qui s'étend du nord au sud, et qui est couverte d'une neige éternelle. Les peuples de cette contrée vont presque nus, comme ceux de la côte occidentale; ils sont superstitieux et croient à la magie et aux enchantemens. Suivant des relations qui peuvent passer pour douteuses, le roi, les jours de cérémonie, porte suspendue à son cou une petite bêche, emblème de l'agriculture. Les enfans des grands sont retenus à la cour comme ôtages; et le roi envoie chaque année, un officier dans les provinces. Il est alors d'usage parmi le peuple, que chacun témoigne sa fidélité en éteignant le feu de son foyer, et en le rallumant à la torche de l'officier. La garde de l'empereur est, dit-on, composée de femmes légèrement armées. Les Portugais

(1) White, *Journal of a voyage from Madras*, in-4°, 1800.

ont dans le pays deux forteresses, et un poste près des montagnes de Fura, qui, dit-on, abondent en or. Il est fâcheux qu'ils ne publient point de relations de leurs établissemens; elles auraient de l'intérêt, et jetteraient quelque lumière sur la géographie encore obscure de ce continent.

Mozambique, côtes de Zanguebar et d'Ajan. Les Maures ou Arabes sont établis en grand nombre sur les côtes d'Ajan et de Zanguebar, et semblent avoir inventé le terme de Cafre. Ce mot en arabe signifie non croyant, d'où il résulte que cette dénomination devrait être bannie de la géographie, comme vague et peu convenable. Le royaume de Mozambique, ou Mozambico, est regardé comme dépendant du roi de Portugal, qui y possède une ville du même nom, située dans une île, et dont le gouverneur est soumis au vice-roi de Goa. Zanguebar est un pays marécageux et malsain, mais qui abonde en éléphans. Il est surtout habité par les Mocuas, en partie payens et en partie mahométans. Mozambique est un pays bas, resserré par une chaîne de montagnes assez semblables au pays de Malabar dans l'Inde. Le petit royaume de *Quiloa* dépend aussi du Portugal. En 1631, les Portugais furent chassés de celui de *Mombasa*; mais ils y rentrèrent en 1729. *Mélinde*, état mahométan, est aussi en partie dans leur dépendance. La côte d'Ajan est principalement mahométane, et fait un commerce considérable d'or, d'ivoire et d'ambre gris. *Brava*, petit pays aristocratique, paie un tribut aux Portugais, qui n'ont ou empiéter sur *Magadoxo*, ni sur le royaume d'*Adel*. Ce dernier était autrefois sous la dépendance de l'Abyssinie; mais vers le milieu du seizième siècle ses habitans se sont soustraits au joug des Abyssins, et se sont presque rendus maîtres de leur pays. Il paraît qu'aujourd'hui les Gallas interceptent toute communication entre les deux états. [Les moutons d'Adel sont couverts d'un poil presqu'aussi dur que des soies de cochon; leur queue est très-grande et très-large, et pèse jusqu'à 25 livres. Il y en a une espèce particulière, blanche et à tête très-noire, qui paraît exister aussi dans les Alpes d'Italie et au Tibet (*a*).]

La géographie de ces côtes, où les Portugais ont seuls des établissemens, est extrêmement obscure. Toute la côte, depuis le cap Guadarfui jusqu'à Magadoxo, est occupée par des Arabes mahométans dont le teint est olivâtre et non noir; l'intérieur est habité par des naturels qui sont cafres ou non croyans, pour nous servir de l'expression des Arabes. Il paraît cependant que du côté de Magadoxo le mahométisme a pénétré très-avant dans les terres.

(*a*) Voyez les *Notes sur la Géog. de Pinkerton*, t. IV, p. 269, et t. VI, p. 413.

AFRIQUE CENTRALE.

Vues générales. — Voyages de Mungo Park. — Voyages de Browne. — Voyages de Hornemann. — Voyages de Jackson. — Voyages de Roggeweld. — Connaissances anciennes. — Ptolémée. — Les Arabes. — Conjectures.

Vues générales. L'intérieur de l'Afrique offre des lacunes considérables en géographie, tant dans les parties septentrionales que dans les parties méridionales. Les soins que prend la Société africaine, non seulement en recueillant toutes les notices récentes, mais en encourageant les voyageurs zélés pour l'avancement de la science, ont déjà beaucoup contribué à perfectionner nos connaissances à cet égard. Quoique ces efforts louables n'aient point encore obtenu tout le succès qu'on aurait pu désirer; cependant une faible lueur commence à poindre sur cette partie de la science, et il faut espérer que les voyages de M. Hornemann procureront des éclaircissemens importans sur les articles restés douteux. Un célèbre géographe, le major Rennell, a déjà mis en œuvre, d'une manière satisfaisante, les riches matériaux rassemblés jusqu'à ce jour. Son recueil de cartes des parties septentrionales de l'Afrique, dressées depuis 1790 jusqu'en 1800, si l'on a égard à l'obscurité du sujet, offre des choses très-curieuses sur les progrès de la géographie africaine.

Quoique les voyages de M. Browne n'aient été entrepris que pour satisfaire son goût personnel et sa passion pour les mœurs orientales, ils ont aussi contribué essentiellement à améliorer la géographie de l'Afrique. Non seulement ils nous ont fait connaître le Darfour et le Kordofan, mais ils ont jeté beaucoup de lumières sur la source et le cours du Bahr-el-Abiad, ou vrai Nil. Ils ont d'ailleurs parfaitement éclairci quelques faits relatifs aux parties occidentales, et particulièrement à l'existence d'une rivière considérable, qui prend naissance dans les montagnes de Kumri, et se dirige au nord-ouest. Tout porte à croire que c'est le Gir de Ptolémée et le Nil des Nègres d'Edrisi. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que la source du Nil et la rivière qui se dirige à l'ouest, telles qu'elles viennent d'être découvertes, offrent une ressemblance frappante avec les cartes de Ptolémée : d'où il résulte, ce nous semble, un préjugé favorable, ou plutôt un témoignage d'une grande autorité en faveur des autres positions établies par ce célèbre et ancien géographe.

Toutes les découvertes nouvelles cependant, quoiqu'appuyées de

sentiment de Ptolémée, ne jettent encore qu'une faible clarté sur la moitié septentrionale de ce vaste continent, jusqu'à la chaîne centrale de Kong, continuée dans des directions nord-est et sud-est, à travers les montagnes de Kumri, et sur celles qui sont au sud de l'Abyssinie, et qui s'étendent peut-être jusqu'à la côte d'Ajan, sur le rivage oriental. L'intérieur de la moitié méridionale de ce grand continent est aussi un sujet digne de la curiosité et des recherches des savans; jusqu'aujourd'hui il est encore moins connu que toute autre partie de l'Afrique. Avant de se livrer aux conjectures qui concernent l'intérieur de l'Afrique, il convient de fixer le point où s'arrêtent les connaissances positives obtenues jusqu'ici.

Voyages de Mungo Park. D'après les voyages de M. Park, et la carte dressée par le major Rennell, il paraît que les trois grandes rivières, la Gambie, le Sénégal et le Joliba ou Niger, ont leurs sources dans une chaîne de montagnes élevées, vers le 11e deg. de latitude nord; et comme Browne place les montagnes de Kumri, qui donnent naissance au Nil et au Bahr-Kulla, au 7e deg. de latitude nord, il semble suffisamment prouvé que cette grande chaîne traverse le continent, d'autant plus que M. Park a été à portée de vérifier cette conjecture, au moins pour toute l'étendue où il a pénétré. Ce voyageur habile et entreprenant a suivi le cours du Joliba, depuis le 7e deg. 30 min. de longitude occidentale, jusqu'à Silla au 3e deg. 30 min., qui a été le point le plus éloigné de son voyage. Sans faire mention de ses observations intéressantes et curieuses au sujet de la situation actuelle des contrées qu'il a parcourues, et des mœurs de ceux qui les habitent, nous lui sommes redevables des connaissances que nous avons du royaume maure de *Ludamar*, où il fut détenu dans une ville nommée Benowm, et de celui de Birou ou Beero, dont la capitale est Walet; enfin du célèbre royaume de Tombouctou, qui est à l'est. Au sud de ceux-là, sont les royaumes nègres de *Kaarta* et de *Bambara*. La capitale de ce dernier est Sego, au-delà de laquelle, à une distance d'environ 70 milles au nord-est, est Silla. Les principaux objets qui sont relatifs à la géographie, et que M. Park remarqua sur sa route, sont la rivière de Joliba et la ville de Sego. Le mot *Joliba* signifie grand amas d'eau. Lorsque notre voyageur découvrit cette rivière, elle coulait lentement vers l'est; sa largeur égalait celle de la Tamise à Westminster. Peu de temps après, il arriva à Ségo, capitale de Bambara: cette ville est divisée en quatre parties, qui sont environnées de hauts murs de terre; il y en a deux sur le côté nord de la rivière, et deux sur le côté sud. Les maisons sont carrées et ont des toits plats; elles sont construites avec de l'argile; quelques-unes ont deux étages; plusieurs sont blanchies. On y voit des mosquées. Cependant les rues

sont étroites, et les voitures à roues y sont inconnues. On donne à cette ville 30,000 habitans, mais ordinairement ces calculs sont exagérés. Le roi réside sur la rive méridionale. Les habitans traversent la rivière dans des canots formés de deux gros arbres creusés et réunis par leurs extrémités.

Dans le royaume de Ludamar, M. Park apprit d'un schérif qui arrivait de Walet, capitale de Birou, avec du sel et d'autres articles, que Houssa était la plus grande ville qu'il eût vue, et que Walet était plus considérable que Tombouctou. A Silla, M. Park recueillit quelques renseignemens de marchands maures et nègres, qui l'informèrent qu'à deux journées de chemin à l'est, était une ville nommée Jenné, située sur la rivière dans une petite île; que le lac de Dibbi ou Dark était au-delà de cette ville, aussi à deux jours de chemin; qu'en le traversant de l'ouest à l'est, les canots perdaient la terre de vue pendant un jour entier. En sortant de ce lac, la rivière se partage en plusieurs courans, qui se terminent en deux larges branches. Ces branches se réunissent à Kabra, à une journée de Tombouctou, et forment le port de cette cité ou ville. A la distance de onze journées de Kabra, la rivière passe au sud de Houssa, qui est éloignée du Joliba de deux journées. Les naturels ne savent rien de plus sur le reste du cours de cette grande rivière, ni sur la manière dont elle se termine. A l'est de Houssa est le royaume de *Kassina*. Le roi actuel de Tombouctou se nomme Abu-Abrahima : on dit qu'il est riche, et que ses femmes sont vêtues de soie. Le royaume de *Houssa* est d'une plus grande importance. Au sud du Niger sont les royaumes ou plutôt les districts de *Gotto*, à l'occident desquels sont *Baëdo* et *Manian*. On dit que les habitans de ce dernier pays sont cannibales. Tels sont les renseignemens que M. Park a pu se procurer sur l'ouest. Ils se terminent à Houssa, vers le 6e deg. de longitude orientale de Paris.

Voyages de Browne. Du côté de l'est, les informations prises par M. Browne s'étendent jusqu'au 19e deg. de longitude, de sorte qu'il y a là une lacune de 13 deg. ou 780 milles. Malheureusement cet espace comprend la portion la plus intéressante de l'Afrique septentrionale, et particulièrement l'embouchure du Niger. Au nord-ouest du Darfour, la lacune est encore plus considérable. Il y a des mines de cuivre au sud de Cobé, à la distance de vingt-trois jours de chemin; au-delà, et à sept journées et demie, est le Bahr-el-Abiad. A l'ouest est la rivière de Kulla, dont les bords, suivant M. Browne, sont couverts d'un grand nombre d'arbres à piment. Les canots de passage la traversent, partie avec des crocs, partie avec une double rame. Les arbres ayant le pied dans une terre grasse sans cesse humectée, y deviennent si gros, que dans leur tronc on creuse un canot capable de contenir dix personnes

Les naturels de Kulla sont en partie nègres, et en partie rouges ou couleur de cuivre. Le pays est principalement fréquenté par les Jelabs ou marchands de Bergou et du Darfour, qui viennent y acheter des esclaves. A l'ouest de Bornou, M. Browne eut connaissance d'Afnou, mot nègre qui signifie Soudan ou Nigritie en général, mais qui, dans son sens particulier, désigne un pays abondant en argent : là se trouve un canton reculé du pays payen, appelé Gnoum-Gnoum, où le peuple mange les prisonniers qu'il fait à la guerre. Mais il ne se peut guère que ce pays soit le Maniana de Park, et il est possible que les montagnards du sud aient retenu, comme il est assez ordinaire, leurs féroces et anciens usages.

Voyage d'Hornemann. Le voyage de M. Hornemann, publié par la Société africaine, a ajouté à ces connaissances quelques nouvelles informations sur l'intérieur de l'Afrique. Il en résulte que les royaumes de Houssa et de Bornou, composés de petits états séparés, occupent l'espace qui s'étend le long du Niger, depuis le territoire de Tombouctou, jusqu'au Darfour du côté de l'est, et se prolonge vers le nord à une distance assez considérable de ce fleuve. Le reste de l'intervalle compris au nord est occupé par les Tibbos ou Tibbous et les Touariks, deux nations considérables. Elles entourent le Fezzan de tous côtés, excepté au nord; et leur territoire se termine aux états maritimes situés le long de la Méditerranée, depuis le désert qui borne l'Egypte à l'ouest, jusqu'au mont Atlas. Les Tibbos occupent la partie orientale, et les Touariks l'occidentale. Au sud, des Arabes errans possèdent l'espace intermédiaire entre les Tibbos et l'empire de Bornou. Quant à l'embouchure du Niger, c'est toujours un problème. Seulement M. Hornemann a appris d'un homme qui avait vu M. Browne dans le Darfour, que le Niger communique avec le Nil ; mais que cette communication était peu de chose avant la saison des pluies. Le major Rennell dans sa dernière carte, fait couler le Niger directement à l'est, en s'éloignant peu du 15e deg., et allant se perdre dans le lac Ouankara ou Wankara, entre le 13e et le 18e deg. de longitude, à l'orient de Paris.

Voyages de Jackson. [Les renseignemens donnés par M. Jackson, qui a fait un long séjour à Mogodor, confirment en partie ceux que s'est procurés M. Hornemann. Il paraît constant que Tombouctou est la capitale de l'Afrique centrale, et qu'il s'y rend, pour affaires de commerce, des caravanes des points les plus éloignés de l'Afrique. Celles qui partent de Fez passent pan Akka, par Tagazza, ensuite par l'oasis de Tandeny et par celui d'Aravan. Quelques-unes de ces caravanes se dirigent d'abord le long de la côte, et passent par Agadir ou Arguin. La première route est la plus courte ; mais comme il faut traverser le grand désert, on court de grands dangers si les sources des oasis, sur lesquelles on

compte pour renouveler ses provisions d'eau se trouvent taries. C'est ainsi que périt toute entière, en 1805, une caravane de 2000 hommes et de 1800 chameaux, qui se rendait de Tombouctou à Tafilet. Un énorme tas d'ossemens indique encore la place où elle cessa d'exister. Tombouctou communique encore au nord avec Tunis; au nord-est, avec le Caire; à l'ouest, avec Benown et les autres états arabes du Sénégal; au sud, avec la riche côte de Guinée; enfin, s'il faut ajouter foi aux rapports unanimes des marchands maures, les caravanes se rendent de Tombouctou, vers l'est, d'oasis en oasis jusqu'à Kaschna et à Ouangara sur le Niger, et elles parviennent jusqu'à Bournou, ou, en tirant au nord, jusqu'au Fezzan. Les toiles d'Irlande et de Silésie, la soie des Indes écrue, du sucre raffiné, du corail, du sel, des épices, et des étoffes fabriquées à Maroc et à Tafilet sont les articles principaux importés à Tombouctou par les caravanes venant des états barbaresques. Elles en rapportent de la poudre d'or, des lingots et des anneaux de ce métal, de l'ivoire, de la gomme, et des nègres que l'on achète à Tombouctou des marchands esclaves venant de Ouangara, Houssa et autres parties de l'intérieur (*a*).]

Voyages de Roggeweld et autres. [Le voyage de Roggeweld a, comme nous l'avons vu, fait connaître l'existence d'un peuple nombreux vers le 27e deg. 30 min. de latitude; et, si l'on en croit des nouvelles récentes, on aurait depuis pénétré, en passant par Litakou, jusqu'à Mozambique. On dit que sur la route on a rencontré des chameaux sauvages : ce serait alors la seule contrée connue où il en existerait de tels, car jusqu'ici on n'a trouvé cet animal que dans l'état domestique.]

Connaissances anciennes. Voilà jusqu'où s'étendent les faibles rayons des connaissances modernes : au-delà tout est système et conjecture; mais au milieu de cette incertitude, il y a deux sources d'instruction qui méritent la préférence, jusqu'à ce qu'on obtienne des informations plus précises : ce sont les ouvrages de Ptolémée, qui écrivit avant que les nègres fussent imbus du mahométisme, et après que les armées romaines eurent pénétré jusqu'au Niger; et les écrits des auteurs arabes, qui, à raison des progrès de la croyance mahométane, doivent s'être procuré les meilleures observations sur ce continent. Ptolémée néanmoins, à cause de son profond savoir et de son exactitude, doit obtenir une préférence décidée sur les assertions, souvent fabuleuses et presque toujours inexactes, des géographes arabes.

Ptolémée. L'erreur ou, si l'on veut, l'inexactitude la plus remarquable

(*a*) James Grey Jackson's *Account of the empire of Marocco*, etc. *And of Tombouctou the great emporium of central Africa*, London, 1810, d'après un extrait de cet ouvrage par M. L. de Seyelinges, dans le *Mercure de France* du 10 novembre 1810, p. 82.

de la Carte de Ptolémée, consiste en ce qu'il place la source du Niger dans la montagne de Thala, ou, ce qui revient au même, en ce qu'il suppose que ce fleuve se perd à l'ouest dans un lac qu'il appelle *palus nigritis:* d'où il résulte que, suivant l'opinion de ce grand géographe, le Niger coule de l'est à l'ouest; mais en cela il se trompe, et confond ce fleuve avec le Gir. Dans sa carte, cette dernière rivière sort des montagnes au sud-est, et correspond avec la Bahr-Kulla; mais il ne connaît point sa source éloignée. Cette rivière est un autre grand trait de la description de Ptolémée, qui a échappé aux géographes modernes. D'Anville cependant, en 1749, l'a introduite dans sa carte, avec l'habileté et l'intelligence qui lui sont particulières. Elle est représentée par Ptolémée comme recevant le tribut de deux autres rivières qui sortent de deux lacs. Parmi les diverses villes qui sont sur ses bords, se trouve une métropole appelée *Gira;* sur le Niger il y en a une autre nommée *Nigira.*

Nous avons déjà fait observer que ce géographe avait omis le Zaara ou grand désert, et que la partie intérieure de sa carte avait été tracée d'après des itinéraires, tandis que la côte occidentale l'avait été d'après des expéditions maritimes. Ses latitudes au sud, sont également fautives. Il place les sources du Nil et les montagnes de la Lune au 13e deg. de latitude méridionale, tandis qu'elles doivent être vers les 6e ou 7e de latitude septentrionale; erreur d'environ 20 deg. ou 1,200 milles géométriques.

Les Arabes. Après avoir ainsi examiné les principaux points de la géographie africaine de Ptolémée, il nous reste à considérer celle des Arabes, qui ne mérite pas autant de nous arrêter. Le plus célèbre de leurs auteurs est Edrisi; il écrivait en Sicile dans le douzième siècle; mais son attention minutieuse à décrire l'Afrique orientale lui a mérité le surnom de géographe de Nubie. Par une étrange bévue, les villes dont fait mention cet auteur, qui a écrit il y a environ 650 ans, ont été insérées dans les cartes modernes, et peut-être n'en existe-t-il plus une seule. En mettant de côté cet inconvénient, il résulte d'un examen exact des écrits d'Edrisi, que si son Nil des nègres qu'il dit couler à l'ouest, a été pris par d'autres pour le Niger, lui-même n'a eu aucune connaissance de cette rivière; et que ce Nil des nègres est le Gir de Ptolémée, lequel va se jeter dans un lac intérieur, où était l'île d'Ulil, éloignée de l'embouchure de cette rivière d'une journée de navigation. Un autre géographe arabe place dans cette île la ville capitale de tout le Soudan. Il paraît qu'à ce lac et à cette île se terminent les connaissances d'Edrisi, et qu'il ne sait rien de ce qui concerne l'Afrique centrale.

Conjectures. Les découvertes les plus curieuses à faire et en même

temps les plus importantes, sont ce qui a rapport à la rivière de Gir et aux lacs, marais ou déserts qui reçoivent cette rivière et le Niger : le dernier sur-tout est un objet d'un grand intérêt en géographie, parce qu'il était inconnu du temps de Ptolémée, comme il l'est encore aujourd'hui. Peut-être que dans une plaine de niveau, ces grandes rivières se divisent en diverses branches, qui se perdent insensiblement dans les sables; mais Ptolémée et les géographes arabes indiquent un grand lac central qui ne peut guère avoir échappé aux recherches, à moins que l'on ne suppose que sa partie septentrionale soit environnée de déserts, et la méridionale, de montagnes élevées et inaccessibles, couvertes de forêts, ou habitées par des animaux féroces; de sorte que les voyageurs ne pouvant passer que par la partie septentrionale et l'île d'Ulil, il leur est impossible de prendre aucune connaissance de l'extrémité méridionale.

Comme, dans l'Asie, les principaux obstacles aux découvertes n'étaient pas les déserts sablonneux de Cobi et de Chamo, mais les montagnes inaccessibles du Tibet; de même en Afrique il paraît que les empêchemens devraient naître des hautes montagnes et non des déserts de sables, puisque les caravanes les traversent fréquemment dans toutes les directions. Il est probable aussi que ces montagnes sont couvertes de forêts épaisses et embarrassées d'un taillis épineux, fort commun dans cette partie du monde; que d'ailleurs elles sont habitées par des tribus aborigènes d'une extrême férocité, et fourmillent de lions, de tigres et de panthères. C'eût été une chose utile pour les naturels, que, dans cette partie du monde, comme en Asie et en Europe, des armées victorieuses fussent venues établir de grands empires, et qu'au prix d'un désastre momentané elles leur eussent procuré les bienfaits du commerce et les avantages de la civilisation.

Les guerres continuelles qui ont lieu entre les petites tribus et cette chaîne de montagnes impraticables, nommées Lupata ou l'épine du Monde, forment d'autres obstacles non moins propres à arrêter la marche des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique méridionale. Aussi la carte de d'Anville, quoique dressée il y a un demi-siècle, offre-t-elle tout ce que l'on connaît jusqu'aujourd'hui de ces contrées, du moins avec quelque certitude. Par une fatalité singulière, l'Afrique, le moins connu de tous les continens, est tombée en partage aux Portugais, plus insoucians sur les recherches géographiques, et en général moins avides de connaissances qu'aucune autre nation européenne.

La chaîne de montagnes qui traverse cette partie de l'Afrique du nord au sud, ou peut-être les deux chaînes qui, à une distance considérable supportent le plateau élévé au centre, et d'où il ne descend aucune de ces immenses rivières que l'on trouve dans l'Amérique septentrionale,

forment un des principaux traits caractéristiques de cette partie du monde. Il faut ajouter à cela un lac d'une grande étendue, que l'on nomme lac *Maravi*, auquel la carte de d'Anville donne plus de 300 milles en longueur, sur une largeur inégale. Peut-être que ce lac, de même que celui de Baïcal, se trouve au pied du plateau d'un côté, tandis que de l'autre, celui d'Aquilunda, d'une bien moindre étendue, occupe la même position. Les rivières de Barbela dans le Congo, et de Zambezi dans le Mocaranga, forment aussi des traits caractéristiques que d'Anville semble avoir tracés en 1731, dans sa Carte générale d'Afrique, avec autant de précision que l'a permis l'imperfection des matériaux, et dans ses cartes particulières du Congo, d'Angola et de Mocaranga. La navigation du Zambezi est interrompue pendant environ 20 lieues par des cataractes, à la distance de 140 lieues de la mer. On trouve au nord, où du moins on y trouvait, les Numbos, race de cannibales qui, avec les Zimbas et les Jacas, sauvages d'une égale cruauté, ont désolé une grande partie de l'Afrique méridionale. Si les Portugais conservent leurs possessions, il est vraisemblable qu'en 2002 on n'en saura pas davantage qu'aujourd'hui, où l'on n'est guère plus avancé qu'en 1602, époque où Lopez et Pigaffetta ont publié leurs relations. Il est probable que l'Afrique est aussi riche en métaux précieux que les autres continens, et l'on conçoit difficilement par quelle singulière destinée l'Amérique se trouve remplie de colonies européennes, tandis que l'Afrique est négligée. De petits établissemens sur les côtes n'effectueront jamais rien de grand; l'Afrique ne peut être tirée de cet état d'anéantissement que par une puissante colonie européenne. Assurément cette entreprise serait digne de quelque grande nation. Il serait beau, ce semble, de rendre à l'humanité un aussi grand service que celui de faire sortir cet immense continent de l'état de dégradation où il est, de lui procurer les avantages qui résultent de la civilisation, et de lui faire prendre sur le globe le rang qui convient à son importance.

En attendant, il doit au moins nous être permis de former des vœux pour que d'habiles et zélés voyageurs aillent reconnaître ces régions lointaines. Aux yeux du philosophe, la gloire des découvertes vaut bien celle des conquêtes; et si nous ne pouvons propager la civilisation, si nous ne pouvons faire partager à ces contrées qui en ont été privées jusqu'ici, les bienfaits qui résultent du perfectionnement de l'espèce humaine et de l'établissement d'un gouvernement bien ordonné, rien n'empêche du moins que nous n'apprenions à en apprécier les avantages, en comparant notre situation avec celle de tant de peuples plongés encore aujourd'hui dans les ténèbres de l'ignorance, et gémissant sous le joug de la barbarie.

ILE DE MADAGASCAR.

Géographie historique. — Description générale.—Population primitive. — Mœurs et gouvernement. — Villes et lieux remarquables. — Climat. — Sol et agriculture. — Rivières. — Lacs. — Montagnes. — Forêts. — Eaux minérales. — Végétaux. — Animaux.

Géographie historique. Cette île célèbre a environ 840 milles de longueur sur 220 de largeur moyenne. [Elle est située entre le 12e et le 26e degr. de latitude, et entre le 41e et demi et le 47e degré 40 min. de longitude à l'orient de Paris.] Elle est regardée comme l'une des plus grandes du monde, quoiqu'en apparence elle soit moins étendue que Papou, et surtout que la Nouvelle-Hollande, si néanmoins cette dernière peut être mise au rang des îles. Il paraît que les anciens n'ont point connu Madagascar; car Ptolémée termine sa Géographie de l'Afrique orientale à l'île de Pemba (1). Le premier qui ait fait mention de Madagascar d'une manière positive, est Marc-Paul, qui, au treizième siècle, en parle sous le nom qu'elle porte aujourd'hui, d'après les renseignemens qu'il s'était procurés chez les Arabes. Entre autres singularités, il cite un gros oiseau qui est appelé *ruc* par les Arabes, et *cando* chez les modernes. Il paraît que la religion mahométane a fait quelques progrès à Madagascar; mais les découvertes des Arabes en Asie et en Afrique forment, en géographie, un objet fort important, sur lequel il serait à souhaiter que quelque savant bien versé dans le langage oriental s'occupât de faire des recherches. Cette île paraît avoir échappé à la connaissance de Gama, qui côtoya les rivages d'Afrique. On dit qu'elle fut découverte en 1506 par Lorenzo Almida, d'où peut-être vient le nom d'île de Saint-Laurent qu'elle a porté. Sous le règne de Henri IV, des navigateurs français lui donnèrent le nom d'île Dauphin. Les Français y ayant à diverses reprises tenté des établissemens, c'est à eux qu'on doit la connaissance exacte des parties de cette île qu'ils ont parcourues, au lieu que celles où les Portugais ont abordé n'offrent encore qu'obscurité.

Description générale. M. Rochon nous apprend que Madagascar peut contenir environ 200 millions d'acres d'excellentes terres arrosées par des rivières ou des ruisseaux qui descendent d'une longue chaîne de montagnes. Cette chaîne court dans la même direction que l'île, et sépare la côte orientale de la côte occidentale, en s'approchant néanmoins plus près de la première. Les deux montagnes les plus hautes sont Vigagora au nord, et Botistmeni au sud. L'aspect de l'île est frappant, et présente

(1) Ptolém., *Géogr.*, lib. 3, cap. 39.

des scènes grandes et pittoresques, que diversifient des précipices, des cataractes et d'immenses forêts. Le lin, d'après la description qu'on en a donnée, approche de celui de la Nouvelle-Zélande. Les autres productions sont la canne à sucre, le coco, les bananes, le tabac, l'indigo, le poivre, la gomme-laque, le benjoin, l'ambre, l'ambre gris, etc. La diversité des plantes y est prodigieuse. Le bétail, les buffles, les brebis y sont en abondance. Il n'y a ni lions, ni tigres, ni éléphans, ni chevaux. On y rencontre plusieurs minéraux précieux, entr'autres des lits de pur cristal de roche, que par erreur on a nommé caillou de Brésil : on s'en sert souvent pour divers instrumens d'optique. On prétend qu'on y trouve trois espèces de mines d'or, des topazes, des saphirs, des émeraudes et du jaspe tacheté, communément appelé pierre-de-sang. [On y trouve en quantité des tourmalines noires d'Haüy, le schorl de Madagascar des anciens naturalistes.] Les naturels sont d'une taille au-dessus de la moyenne, et de race et d'origine différentes; les uns sont nègres, d'autres ne sont que bruns ou couleur de cuivre; mais le teint de la plupart est olivâtre, et il paraîtrait que les Arabes auraient, dans des temps fort anciens, pénétré très-avant en Afrique. L'établissement du fort Dauphin est à l'extrémité sud-est de l'île. Les Français connaissent particulièrement la partie méridionale. Presque tous les villages sont bâtis sur des éminences, et entourés de deux rangs de fortes palissades, au-dedans desquelles il y a un parapet de terre de 4 pieds de hauteur, et quelquefois un fossé de 10 pieds de large sur 6 de profondeur. Les chefs ne sont distingués que par des bonnets rouges que porte le commun des Maures, et dont il y a une manufacture à Tunis. Leur autorité n'est pas considérable; cependant ils sont quelquefois regardés comme les propriétaires du sol, et on leur paie un petit cens. L'écriture n'est point inconnue à Madagascar; il y a même quelques livres d'histoire écrits dans la langue du pays; mais leurs savans, qu'ils nomment *ombiases*, ne se servent que de caractères arabes. Dans la province de Matatan, il y a beaucoup de magiciens très-redoutés des ignorans Madégasses. Le papier dont on fait usage se fabrique avec du papyrus, qu'ils appellent, dans leur langage, sanga-sanga; pour encre, ils se servent de la décoction d'une écorce. On dit que l'île fut conquise par les Arabes, il y a environ 300 ans; mais leur établissement dans l'île et dans l'Afrique méridionale doit être à peu près aussi ancien qu'en Abyssinie, et l'on n'y trouve que de faibles traces de mahométisme. Suivant le récit de M. Rochon, la tradition de plusieurs tribus annonce une origine arabe qui remonte très-haut. Les nobles se nomment roandriens, et les anacandries sont descendus de ceux-ci et de femmes noires. Les noirs natifs sont classés en qualité de descendans des anciens chefs, et conservent le droit de tuer les animaux, usurpé dans les autres castes par les roandriens, qui regardent la

profession de boucher comme la plus honorable. La classe qui suit ne peut point tuer d'animaux, mais elle a quelques priviléges, dont les *ontzoa* ou la troisième classe sont privés. Les *ondéves* ou hommes perdus sont esclaves de naissance. Ce peuple croît que sept femmes, créées dans l'origine, ont été les mères des différentes castes, et dans leurs traditions on trouve quelque faible ressemblance avec celles des Indous. La polygamie n'est permise qu'aux chefs. Les femmes sont jolies et d'une humeur gaie; elles sont chéries de leurs maris (1).

[Des relations récentes nous ont, depuis la publication du Voyage de M. Rochon, procuré de nouvelles lumières sur cette île (*a*). Elle paraît divisée en douze districts principaux.

Population primitive. La population primitive est composée de deux races distinctes de nègres à cheveux crépus, grands et forts, qui habitent principalement près des côtes, et d'une autre race d'hommes petite, basanée et non noire, qui ont les cheveux plats et longs, et les traits du Malais. Ils se noircissent de même les dents, s'arrachent la barbe et sont, comme les Malais, fourbes et perfides.

Mœurs, gouvernement. Les bœufs et les esclaves sont les principaux objets de commerce de ces peuples. C'est dans la province d'Ancove, située au centre de l'île, que se fait le grand commerce d'esclaves. Des marchands arabes en transportent aussi à Foulepointe, du pays des Séclaves, situé à l'ouest, en traversant la chaîne de montagnes qui divise l'île du nord au sud. Les habitans d'Ancove habitant un pays peu fertile, sont par cette raison plus industrieux et savent seuls exploiter et travailler le fer. Ils fabriquent aussi des toiles de calins et des peignes, qui sont fort recherchés. Le gouvernement, chez les nombreuses nations madégasses, est oligarchique : tout se décide dans les cabanes ou assemblées des chefs, et cependant chaque chef conserve son indépendance. Néanmoins au nord-ouest le pays des Séclaves est gouverné despotiquement. En 1792 il était sous la domination d'une reine nommée Ravahiny, qui faisait sa résidence à Bombétoc Cet état, peu connu, paraît être le plus considérable de l'île et sur-tout le plus étendu, mais il est peu peuplé. Les Arabes et les Européens qui veulent y commercer abordent à Mouzangaye, vers le 15e degré de latitude sud. Les Madégasses enterrent leurs morts avec pompe et posent une pierre élevée sur leur tombe. L'usage de la circoncision est universel chez eux. Ils sont vindicatifs et hospitaliers, prodigues et voluptueux, pleins d'aptitude naturelle, et offrant ce mélange d'indolence et d'activité particulier aux nègres. Le serment de sang qui unit deux hommes par des liens indissolubles, est chez eux une

(1) Rochon, *Voyage à Madagascar*, p. 397.

(*a*) Fressange.—Lislet-Geoffroy.—Du Maine. — Capmartin, dans les *Annales des voyages*, t. II, p. 1, 43, et t. III, p. 5, 20 et 53.

belle institution, qui, quoiqu'unie à des pratiques bizarres, rappelle les temps héroïques. Dans le pays des Andrantsayes, situé dans les montagnes au sud de l'île, il naît souvent des hommes d'une très-petite taille : c'est ce qui a donné lieu à la fable de la race des Quimos.

Lieux remarquables. Une des principales villes de l'île est celle de Mouzangaye, capitale des Séclaves, sur la côte nord-ouest ; elle renferme plus de 6000 Arabes et Indiens. Il y a des mosquées à l'usage des différentes sectes, des maisons d'éducation, des gens de tous métiers, et des ateliers de tout genre. Les Anglais abordent souvent à la baie de Saint-Augustin, située du même côté de l'île, immédiatement sous le tropique, à l'entrée de la rivière Dartmouth, mais la côte orientale est infiniment plus fréquentée. Presque tout le commerce des Européens et des nations de l'Orient se concentre à Foulepointe, qui est à l'est. Tamatave, qui est plus au midi que Foulepointe, serait, dit-on, encore plus favorable pour un établissement. En continuant d'aller au midi, on trouve Andévourante, qui est, dit-on, très-peuplé, et peut fournir 10,000 combattans. Le fort Dauphin, au sud-ouest, est depuis long-temps ruiné ; mais on aborde avec facilité et l'on trafique avantageusement dans la baie de Sainte-Luce, qui est un peu plus au nord.

Climat. Le climat de cette île, qui s'étend en longueur du nord au sud, n'est pas le même dans toute son étendue; sur la côte nord-ouest on éprouve une chaleur brûlante depuis mai jusqu'en septembre, et il y règne alors une grande sécheresse. Du côté de l'est, dans la province d'Antsianaxe, aux sources de la Manangouré, l'air est salubre et frais, on éprouve même un froid très-vif depuis le mois de juin jusqu'en septembre. Dans le pays d'Ancaye, les vents du sud-est règnent depuis avril jusqu'en octobre : ils sont froids le matin ; depuis octobre jusqu'en mars, la mousson du nord souffle avec violence et est accompagnée d'orage, de tonnerre, et quelquefois de tremblemens de terre suivis ou précédés par des pluies abondantes ; en général les bords de la mer sont malsains.

Sol et agriculture. L'aspect du sol est très-varié, les bois sont en grand nombre sur les bords de la mer, mais l'intérieur présente aussi de grandes et vastes plaines ; il y en a une chez les Benzouzouns qui a 25 lieues de circuit. La principale culture est le riz, dont on exporte une grande quantité dans le district de Banivoule. Le riz se plante en octobre et en novembre, ainsi qu'à l'Ile-de-France.

Rivières. Madagascar est arrosé par un grand nombre de rivières qui la plupart sont dégarnies de poisson, à cause de l'abondance des caïmans. La principale rivière du côté de l'est est celle de Manangouré, qui forme un petit delta vis-à-vis l'île Sainte-Marie, et qui prend sa source dans une montagne voisine du petit quartier d'Anzaffé : les noirs prétendent que cette rivière a un flux et un reflux sensibles. Sur la

côte ouest est celle de Dartmouth ou d'Ongla, qui se décharge dans la baie de Saint-Augustin.

Lacs. Il y a un lac formé par la rivière Manangouré, dans la province d'Antsianaxe, qui a, dit-on, vingt-cinq lieues de tour. Entre Tamatave et Andévourante, il y quatre autres petits lacs le long de la côte qui communiquent entre eux; le plus grand a 11 lieues de tour et vingt brasses de profondeur.

Montagnes. Les montagnes les plus hautes qui sont dans le pays d'Ancove, ont environ 1800 toises de hauteur. Elles se nomment montagnes d'Ambotismême; plus au nord elles prennent le nom d'Anquiripy.

Forêts. Il y a à Madagascar plusieurs grandes forêts. Une des plus considérables est celle qui sépare la province d'Antsianaxe du pays appelé Banivoule. On estime qu'elle a environ 25 lieues de long.

Eaux minérales. On trouve dans cette île plusieurs sources minérales. Une, entr'autres, au pied des montagnes, qui donne naissance à la rivière d'Andévourante, atteint souvent un degré de chaleur au i fort que celui de l'eau bouillante. On en a observé une autre au sud dans le milieu de la vallée d'Amboule, qui sort en jaillissant d'un sable mouvant, assez chaude pour faire cuire un œuf.

Végétaux. La connaissance que nous avons des plantes de Madagascar, nous vient principalement d'un petit nombre d'auteurs français, entr'autres de Flacourt. Parmi celles qui servent à la nourriture, on trouve le riz, la banane, l'igname, le *lotus*, différentes espèces de haricots, des citrouilles, des melons d'eau et le cocotier. Les fruits consistent en pommes de pin, en tamarins, en oranges et en grenades. Le poivre, le bétel, le gingembre, la canelle et le sucre y croissent en abondance. Le figuier d'inde s'y plaît de même que l'ébénier, le bambou, le cotonnier et l'indigo. Depuis plusieurs années, on s'est procuré quelques plantes de Madagascar. Parmi ces espèces, les plus intéressantes sont, le mûrier de Mauritanie à fruit verd, et le *gummiphora madagascariensis*, dont la sève devient concrète, et se transforme en une gomme élastique, semblable au caoutchouc de Cayenne.

Animaux. [Il est plusieurs quadrupèdes qu'on n'a encore trouvés que dans cette contrée: tel est le singulier animal nommé l'aye-l'aye, qui diffère assez de tous les autres écureuils pour former un genre à part; tels sont encore les makis. Les bœufs de Madagascar sont des zébus; ils deviennent énormes: suivant Bucquoy, il y en a qui pèsent quelquefois jusqu'à 7 ou 800 livres. Cet auteur en a vu de trois espèces, les uns avec des cornes, les autres sans cornes; et d'autres qui ont, à ce qu'il prétend, des cornes pendantes et qui ne paraissent tenir qu'à la peau.]

PETITES ILES D'AFRIQUE.

Iles Pemba. — Iles Amirantes. — Iles Seychelles. — Iles Comore. — Ile de France. — Ile Bonaparte. — Terre de Kerguelen. — Ile Sainte-Hélène. — Ile de l'Ascension. — Ile Saint-Thomas. — Iles du Cap-Verd. — Iles Canaries. — Iles de Madère.

Iles Pemba, îles Amirantes. Nous décrirons ces îles en allant de l'est à l'ouest. Celles de la mer Rouge sont trop peu importantes pour trouver place dans un tableau général. Nous avons déjà parlé de l'île de Socotra en traitant de l'Arabie, dont elle fait partie. Les îles de Pemba, de Zanzibar et de Monfia sont à l'opposite de la côte de Zanguebar. On dit que Pemba a environ 100 milles de circonférence, et qu'elle est gouvernée par un roi qui paie tribut au roi de Portugal, dont les deux autres îles sont aussi sujettes. A une distance considérable à l'est, sont les îles Mahé, les îles Seychelles et les Amirantes. Elles sont entremêlées de quelques rochers, et peu considérables. Les Français avaient envoyé quelques colons aux îles Seychelles.

Iles Comore. Les îles de Comore sont au nombre de quatre ; elles sont d'une étendue considérable, particulièrement celle qu'on nomme Angaziza ou la grande Comore. Celle d'Anzouan, appelée aussi Heuzuan, Juhanna, a un très-bon port, qui est quelquefois visité par les vaisseaux qui vont dans l'Inde ; elle est peuplée d'Arabes. Ces îles sont gouvernées par des chef payens ou mahométans, tributaires du Portugal. On dit qu'elles sont fertiles en riz, en oranges, limons, sucre, coco et gingembre. Les naturels font quelque commerce avec les Portugais de Mozambique. Les animaux domestiques [sont la chèvre et le bœuf à deux bosses. On trouve dans les forêts le maki brun (*a*).]

Ile de France. A l'est de Madagascar, sont les îles Maurice ou de France, celle de Bonaparte, autrefois nommée île de Bourbon, établissemens français bien connus dans le monde commercial. L'île de France a un port passable ; c'est le centre des forces et du commerce de la France dans les mers d'Orient. Elle a beaucoup de montagnes, et quelques-unes ont 400 toises de hauteur perpendiculaire. Elle est à 35 ou 40 milles de l'île de la Réunion. La culture de l'indigo paraît y avoir prévalu. Il y a dans cette île une grande quantité de singes de la petite espèce, qui font beaucoup de tort aux plantations.

Ile Bonaparte. L'île Bonaparte, précédemment appelée l'île de Bourbon, laquelle pendant la révolution française on a donné le nom d'île de la Réunion, a environ 50 lieues de circonférence. C'est en 1654 qu'une colonie y fut

(*a*) Epidariste Collin, *Essai sur les îles Comore*. — *Annal. des voy.*, t. XIII, p. 141.

établie. Cette île est un cône tronqué, de 1,700 toises de hauteur perpendiculaire, au-dessus du niveau de la mer. Elle a un volcan fameux et d'un accès difficile, sur une montagne à une lieue du rivage. Ses éruptions sont presque continuelles. L'île Maurice ou de France fut d'abord possédée par les Hollandais, qui l'abandonnèrent en 1712. C'est en 1734, sous le gouvernement de M. de la Bourdonnais, que l'établissement français commença à y prendre quelque consistance. On y fait chaque année deux récoltes de froment et de blé d'Inde; mais le manioc y est la nourriture des nègres. L'île Bonaparte produit des cannes à sucre. Elle a environ 75 milles de long sur 42 de large. Dans l'une et dans l'autre, il y a un nombreux bétail. En 1776, M. Poivre était gouverneur de ces îles. Il y a introduit la culture du clou de girofle avec beaucoup de succès. L'avantage de mettre à la tête de ces établissemens des hommes d'une haute instruction, se démontre par la culture de l'arbre à pain, de la muscade et de la canelle, dont l'importante introduction dans ces îles est due aux soins de cet excellent administrateur.

Terre de Kerguelen. Beaucoup plus loin au sud, est la terre de Kerguelen, ainsi nommée d'un moderne navigateur français, mais à laquelle le capitaine Cook donna le nom d'île de la Désolation. Cette terre doit être placée parmi les îles de l'Afrique, parce qu'elle approche plus de ce continent que de l'Australasie, qui peut cependant réclamer les petites îles d'Amsterdam et de Saint-Paul, qui ne sont fréquentées que pour la pêche du veau marin. Cook décrit la terre de Kerguelen dans son dernier Voyage : nous y renvoyons le lecteur. Elle rivalise en stérilité et en aspect sauvage avec la Nouvelle-Géorgie et la Thulé méridionale. En avançant vers l'ouest, on trouve diverses îles désertes, environnées de glaces flottantes de l'océan Antarctique, et particulièrement découvertes par Marion en 1772. Les relations modernes ne parlaient plus de l'île de Tristan d'Acunha. [Mais on dit que les Anglais viennent d'y former un établissement, et lui ont imposé le nom de l'île de la Relâche (*Ile of Refreshment.*) Suivant M. du Petit-Thouars, cette île est située à 13 deg. 14 min. de longitude, et 37 deg. 12 min. : elle a environ 4 ou 5 lieues de tour. Formée de montagnes qui ont au moins 1,000 toises de haut, elle n'offre que sur les bords de la mer quelques lisières de terre cultivable; cependant les sommets les plus élevés se couvrent d'une belle verdure. Un arbuste du genre *phyllica* forme des bosquets touffus dans les plaines : il y a de l'eau très-bonne. A une distance de 5 lieues est une autre île qu'on nomme l'Inaccessible, et plus au sud deux îlots dont le plus grand est nommé île du Rosignol (*a*).]

Ile Saint-Hélène. Dans le sud de ces régions, dominent le froid et la désolation. En allant vers le nord, la scène s'améliore. Sainte-Hélène est

(*a*) *Annales des voyages*, t. v, p. 119.

une belle île habitée par environ 300 familles anglaises. Elle a une petite garnison et un fort où réside le gouverneur. Il y a aussi un village et une église dans la vallée de la Chapelle. Les colons s'y occupent de leur bétail, de leurs porcs et de leur volaille ; mais lorsque les vaisseaux des Indes orientales arrivent, chaque maison devient une petite hôtellerie. Cette île intéressante fut découverte par les Portugais, qui la peuplèrent d'animaux et y firent des plantations ; mais il n'y avait aucun établissement, lorsque vers l'an 1600 les Anglais en prirent possession. Il n'y a qu'un port, l'accès en est difficile.

Ile de l'Ascension. L'île de l'Ascension, entre l'Afrique et le Brésil, fut découverte en 1508. Elle a un excellent port, fréquenté par les vaisseaux qui sont en retour, et qui y trouvent des tortues et des oiseaux de mer. Cette île est d'une étendue assez considérable ; mais elle est montagneuse, et son sol est composé d'un sable stérile.

Ile de Saint-Thomas. En approchant du rivage d'Afrique au nord du Congo, après avoir passé l'île de Saint-Mathieu, où les Portugais ont un petit établissement, on trouve d'abord celle d'Annabon, et ensuite celle de Saint-Thomas, l'île du Prince et celle de Fernando-Po. L'île de Saint-Thomas fut découverte par les Portugais vers 1460. Ils s'y établirent en dépit du climat, qui est extrêmement malsain ; mais le sol y est profond et très-fertile : les animaux domestiques y sont en grande quantité, et le produit du sucre y est prodigieux. Il y a un évêque qui est suffragant de Lisbonne. La ville de Pavoacan est sur le côté oriental de l'île. L'île du Prince n'est pas moins fertile ; elle a un bon port et une ville d'environ 200 maisons sur le rivage septentrional : elle est habitée par 40 Portugais et 3,000 esclaves nègres. Fernando-Po paraît n'avoir aucun port commode ; cette île est abandonnée aux chèvres et aux veaux marins. Les Espagnols s'en disent possesseurs, mais ils ne le sont que de nom.

Iles du Cap-Verd. Diverses autres îles s'élèvent à portée des côtes de l'Afrique. On peut compter parmi elles les Bissagos dont nous avons déjà parlé, et la petite île de Gorée, établissement français, protégé par le promontoire du Cap-Verd. Il est probable que dans les temps anciens ces îles étaient encore plus nombreuses ; mais les sables qui ont obstrué les embouchures de plusieurs rivières, ont dû réunir au continent celles de ces îles qui en étaient voisines. Le premier groupe de ces cantons qui mérite d'être remarqué, est celui qui est vis-à-vis le Cap-Verd, d'où il a pris son nom. Les îles qui le composent furent découvertes par les Portugais en 1446. Elles sont au nombre de dix. Les deux plus considérables sont celles de Saint-Iago au sud-est, et de Saint-Antoine au nord-ouest. L'air y est chaud et malsain ; la plupart sont pierreuses et stériles. Le principal commerce consiste en sel et en peaux de chèvres. Quelques-unes

produisent du riz, du maïs, des bananes, des limons, des oranges, des citrons, du coton et des cannes à sucre. Il y a des volailles en abondance. Ribira, la capitale, dans l'île de Saint-Iago, a un évêché.

Iles Canaries. Assez loin au nord, les Canaries ou îles Fortunées des anciens, forment, de l'est à l'ouest, un autre groupe intéressant. Elles furent conquises par les Français, en 1402, sous le célèbre Jean de Bethencourt, appelé par la suite le roi des Canaries. [Il paraît qu'elles étaient connues des modernes depuis 1326. Elles sont tracées sur des cartes qui remontent à cette époque, et sur quelques autres qui datent de 1367 et 1384. On y trouve de même l'île de Madère, sous le nom d'*Isola di Legname;* celle de Ténériffe porte le nom d'*Isola del Inferno.*]

Parmi ces îles, celle qui porte proprement le nom de Canarie est plus petite que Fuerta Ventura et Ténériffe. La dernière est la plus remarquable, et, suivant Glas, elle tire son nom de *thener*, montagne, et de *iffe*, blanche. Dans le nouveau Voyage astronomique de Verdun de La Crenne, il y a une relation exacte du pic de Ténériffe. Sa hauteur, mesurée par Borda, est de 1,901 toises. On dit qu'on le voit à la distance de 80 lieues. Il faut que ce soit une erreur. Un sommet élevé de 1,900 toises ne peut être visible à la mer que de 40 lieues. On ne peut monter au sommet, à cause des neiges, que depuis le milieu de juillet jusqu'à la fin d'août. D'abord on trouve des pierres ponces, ensuite de la pierre obsidienne très-belle et de différentes couleurs, enfin de la lave brisée. Le sommet ressemble à un cône placé sur une table, ou plutôt sur une petite base. On ne peut y grimper que du côté du sud, par un petit sentier en zigzag. Le froid y est extrême; les ongles des voyageurs deviennent noirs, leurs mains et leurs pieds enflent, lorsqu'ils le gravissent. Au milieu du plateau qui termine le cône tronqué, est un autre cône renversé et profond, appelé le chaudron. Il a environ 50 verges de diamètre, et il est bordé de roches hideuses et calcinées, la plupart rouges ou blanches. La profondeur perpendiculaire est d'environ 150 pieds. Au fond, on aperçoit des taches rouges, sur une sorte de terre blanche qui ressemble à du plâtre, et qui est mêlée de soufre. Autour sont de petites bouches depuis un jusqu'à quatre pouces de diamètre, lesquelles, à de courts intervalles, exhalent une fumée chaude et fétide. Le trou le plus large, d'environ 8 pouces de diamètre, est en dedans du cratère. Il en sort un bruit semblable au mugissement d'un taureau, et la fumée est si chaude, qu'elle brûle à l'instant le poil de la main. Cependant les roches les plus voisines de cet endroit sont couvertes d'une mousse aussi humide que celles qui seraient à côté d'une cascade. Les Espagnols donnent aux anciens habitans des Canaries le nom de Guanches. Ces peuples n'avaient point l'usage du fer. Leurs armes et leurs instrumens étaient faits d'une matière qu'ils nom-

maient *tabona*, et qui est la pierre obsidienne noire. Les principaux arbres des Canaries sont des oliviers sauvages, des cyprès, des lauriers et des pins de deux espèces. Quelques auteurs ont rapporté qu'il y avait dans l'île de Fer un arbre qui rassemblait les vapeurs, de sorte que les habitans pouvaient se fournir d'eau en recueillant les gouttes formées sur ses feuilles. Le produit de ces îles est le froment, l'orge et l'avoine. C'est sur-tout à Ténériffe et à Palma que l'on récolte l'excellent vin de Canarie. Ces deux îles fournissent aussi du sucre en grande quantité. Gomera est célèbre par sa soie. L'arbre qui produit la gomme appelée sang de dragon, n'y est pas rare. On y trouve la plupart des animaux domestiques de l'Europe. La capitale des sept îles habitées est la ville de Palma, dans l'île de Canarie; mais Ténériffe est la plus peuplée. On évalue le nombre des habitans de toutes ces îles à 140,000, dont 60,000 appartiennent à Ténériffe. C'est dans cette île que le gouverneur réside habituellement, quoique l'audience royale, dont il est président, soit établie dans la capitale des Canaries. Il se fait avec Ténériffe un commerce intérieur considérable; le vin est principalement exporté par les Anglais. On exporte aussi de Canarie et de Fuerta Ventura des pierres à filtrer, qui forment un assez bon commerce (1).

Ile de Madère. L'île de Madère est particulièrement remarquable par ses excellens vins. Elle a environ 18 lieues de long sur 7 de large. Funchal en est la capitale. C'est une jolie ville dans une vallée fertile, au sud-est de l'île. Le gouverneur et l'évêque y font leur résidence. Elle 11,800 habitans. On en compte 64,000 dans toute l'île. Le principal commerce se fait avec l'Angleterre, qui exporte 10 ou 12 milles pipes de vin chaque année. Le reste, qui consiste en 7,000 pièces, est consommé dans le pays. Les marchands les plus riches sont des Anglais ou des catholiques irlandais. L'intérieur consiste en hautes montagnes, visibles à la distance de 20 lieues. Au nord-est est la petite île de Porto-Santo, qui n'est célèbre que dans l'histoire des découvertes portugaises. Cependant cette île est fertile; elle a un bon port où relâchent quelquefois les vaisseaux des Indes orientales.

(1) *Histoire de la première découverte des Canaries*, Paris, 1630. — Glas's, *History of the Canary Islands*. London, in-4°. — *Voyage de Verdun de La Crenne*, t. 1, p. 58.

I

La gé
qu'elle
placem
jusqu'à
Consta
en Emp
appelée
de la ge
dique la
et qui o
cend jus
siècle, e
gouvern
verte de

La gé
des peu
époques
grands e
prendre
nous ont
cependan
que des
nations q

Les pr
ciens ; m
naissons
leur ont s
vant les
fut même
dition d'
géographi
quelque
trop infor
cependan
mais depu
ne se rele
été pousse
d'atteindr

Nous co

n°

PRÉCIS
DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE,
PAR M. BARBIÉ DU BOCAGE.

INTRODUCTION.

La géographie ancienne fait partie de la géographie politique, parce qu'elle a pour but d'éclairer l'histoire, et qu'elle nous fait voir l'emplacement des anciens peuples et des anciennes villes. Elle remonte jusqu'à l'origine des temps historiques, et elle descend jusqu'à ceux de Constantin-le-Grand, et même jusqu'à la division de l'Empire romain en Empire d'orient et Empire d'occident. La géographie qui la suit est appelée géographie du moyen âge, parce qu'elle est intermédiaire de la géographie ancienne et de la géographie moderne. Celle-ci indique la marche de tous les peuples qui ont envahi l'empire romain, et qui ont fondé ceux que l'on voit aujourd'hui. Cette géographie descend jusqu'à la découverte de l'Amérique, vers la fin du quinzième siècle, et après celle-là vient la géographie moderne, qui traite des gouvernemens actuels et de leur histoire, à peu près depuis la découverte de l'Amérique.

La géographie ancienne est donc relative à la plus ancienne histoire des peuples. Elle indique les divers mouvemens des nations, à ces époques reculées; elle traite de la fondation des villes, et elle parle des grands empires qui existaient alors : mais on est convenu de ne comprendre sous ce nom de géographie ancienne que les connaissances qui nous ont été transmises par les Grecs et les Romains, en y admettant cependant celles des Hébreux : c'est pourquoi nous ne traiterons ici que des pays qui étaient connus de ces peuples, sans nous occuper des nations qui se donnent d'ailleurs une origine très-reculée.

Les premiers peuples navigateurs paraissent avoir été les Phéniciens; mais comme ils ne nous ont rien laissé par écrit, nous ne connaissons leurs découvertes que par les Grecs, qui les ont suivis, et qui leur ont succédé dans le commerce de la Méditerranée. Il paraît qu'avant les Grecs, la géographie était bien peu perfectionnée; et ce ne fut même que dans l'Ecole d'Alexandrie, quelque temps après l'expédition d'Alexandre-le-Grand, que l'on songea à construire des cartes géographiques avec quelque régularité. C'est de cette époque, en quelque façon, que part la science géographique; auparavant elle était trop informe, et ses moyens étaient trop incertains. Cette science fit cependant des progrès assez rapides jusqu'au règne des Antonins, mais depuis elle fut négligée comme toutes les autres sciences, et elle ne se releva que du temps des Arabes, et enfin de nos jours, où elle a été poussée à un point de perfection où elle ne pouvait jamais espérer d'atteindre chez les anciens.

Nous comprendrons donc sous le nom de géographie ancienne toutes

les connaissances géographiques que nous ont transmises les Grecs et les Romains jusqu'au temps de Constantin-le-Grand; et l'on verra, qu'elles étaient encore bien peu étendues à cette époque : car elles ne renfermaient qu'une bonne partie de l'Europe, environ le tiers de l'Asie, et la partie septentrionale de l'Afrique. Les anciens n'avaient point, comme nous, de grands moyens pour faire des découvertes par mer; leurs vaisseaux étaient petits, en comparaison des nôtres : ils ne pouvaient se risquer facilement dans l'Océan; et d'ailleurs ils n'avaient point l'usage de la boussole. Les connaissances ne venaient donc que lentement, souvent par terre, et il fallait de grandes expéditions militaires pour en accroître le domaine. Par cette raison, la science géographique des anciens resta long-temps bornée à celle des pays qui bordent les côtes de la Méditerranée; ensuite des voyages et des expéditions dans l'orient leur procurèrent la connaissance de la Perse et de l'Inde, et enfin les parties de la Grande-Bretagne et de l'Irlande ne furent bien connues que lorsque les Romains eurent établi leur domination de ce côté.

Les connaissances géographiques des anciens se trouvaient donc renfermées à peu près entre le tropique du cancer et le cercle polaire arctique. La chaleur qu'il fait au midi du tropique, et le froid qui règne au nord du cercle polaire, leur faisaient croire en général, que les parties au-delà de ces cercles ne pouvaient être habitées; ils en conclurent que la terre habitable s'étendait en longueur de l'ouest à l'est, et en largeur du midi au nord : et ce fut là l'origine des mots longitude et latitude que l'on emploie encore dans la manière de calculer les degrés sur la terre.

Cependant les Grecs et les Romains naviguaient sur la Méditerranée; ils se risquaient même dans les mers extérieures, comme le golfe arabique, le golfe persique, la mer caspienne, et encore sur l'Océan atlantique; mais c'était avec beaucoup de précautions, et ils n'allaient jamais très-loin. Dans la Méditerranée, ils avaient presque toujours les terres en vue; néanmoins ils imaginèrent d'indiquer les endroits d'où venaient les vents, par ce que l'on appelle une rose de vents. Les noms qu'ils donnaient à ces vents étaient différens de ceux que nous leur donnons aujourd'hui, et même en cela les Romains différaient des Grecs: c'est pourquoi nous allons donner ici une correspondance de leurs principaux vents.

Le nord était appelé	Boreas *ou* Aparctias	par les Grecs,	Septentrio *ou* Aquilo	par les Romains
Le sud,	Notos		Auster	
L'est,	Euros *ou* Apeliotes		Subsolanus	
L'ouest,	Zephyros		Favonius	

Ils appelaient vents étésiens des vents qui venaient régulièrement dans certaines saisons, mais qui variaient suivant la direction des côtes.

Pour bien entendre tout ce que les anciens ont rapporté sur la géographie des différens pays qu'ils connaissaient, il faut aussi prendre une idée des mesures itinéraires qu'ils employaient pour en déterminer la grandeur et l'étendue.

Les Romains employaient le mille, qui revient à. 756 toises françaises.
Les Grecs employaient deux sortes de stades.
Le stade olympique, qui revient à. . . . . 94 toises 5 pieds.
Le stade pythique, qui revient à. 76
Les Perses employaient la parasange, qui revient à. 2,268
Les Egyptiens employaient deux sortes de schœnes.
Le grand schœne, qui revient à. 4,536
Le petit schœne, qui revient à. 3,024

Quoique les anciens ne connussent point les limites de leur continent, cependant ils regardaient la terre comme tout entourée d'eau, et ils appelaient cette masse d'eau *Océan*. Ensuite ils divisaient cet Océan en plusieurs mers : ils ne donnaient point à la mer Méditerranée le nom de *Méditerranée*, mais ils l'appelaient la *mer intérieure*, ou *notre mer, nostrum mare*.

Ils divisaient la portion de la terre qu'ils connaissaient, en trois parties, l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique*, que les Grecs appelaient *la Lybie*.

PREMIÈRE PARTIE.

EUROPE.—*Europa*.

Les anciens ne connaissaient bien de l'Europe que les parties méridionale et occidentale qui étaient comprises dans l'empire romain. Ils avaient quelques notions de la partie du milieu, mais les parties septentrionale et orientale leur étaient absolument inconnues.

CHAPITRE PREMIER.

ESPAGNE.—*Hispania, Iberia*.

La partie la plus occidentale de l'Europe, comprise dans l'empire romain, est l'Espagne, appelée par les Grecs *Iberia*, et par les Romains *Hispania*. Cette contrée fut peuplée par les Ibères ou Ibériens, que quelques-uns font venir de la Colchide en Asie, d'autres de l'Inde, mais qui paraissent être venus de l'Italie. L'intérieur a été habité par des Gaulois ou Celtes qui, par leur mélange avec les Ibères, ont formé ce que l'on a appelé depuis les Celtibériens, et sur les côtes étaient divers établissemens des Phéniciens et des Carthaginois.

Les principales rivières de l'Espagne sont l'*Iberus*, ou Ebre, qui se jette dans la Méditerranée ; le *Durius*, aujourd'hui Douro ; le *Tagus*, le Tage ; l'*Anas*, la Guadiana ; et le *Bœtis*, le Guadalquivir, qui se jettent dans l'Océan.

Ses principales montagnes sont le mont *Idubeda*, qui enveloppait les sources du *Durius* et du *Tage*, et qui peut être représenté par les montagnes de Burgos et celles de Cuença ; l'*Orospeda*, qui était à la source du *Bœtis*, et qui peut être représenté par les montagnes qui séparent le royaume de Murcie de l'Andalousie et du royaume de Grenade, et le mont *Marianus*, aujourd'hui la Sierra-Morena.

Ses principaux caps sont, sur la Méditerranée, le *Dianium promontorium*, aujourd'hui le cap Saint-Martin; le *Charidemum*, aujourd'hui le cap de Gâte; et sur l'Océan, le cap *Sacrum*, aujourdhui de Saint-Vincent, et l'*Artabrum* ou *Nerium*, aujourd'hui le cap Finistère.

Les Romains, après avoir conquis presque toute l'Espagne, partagèrent ce pays en deux provinces très-distinctes, l'*Espagne citérieure* et l'*Espagne ultérieure*. Sous Auguste, la province ultérieure fut divisée en deux parties; l'une fut appelée la *Bétique*, et l'autre la *Lusitanie*, et l'Espagne citérieure fut nommée *Tarraconnoise*, du nom de *Tarraco* sa capitale.

Les principales villes de cette dernière partie sont *Tarraco*, Tarragone, qui était le chef-lieu du gouvernement romain dans cette province. C'était une ville fondée par les Ibériens. *Barcino*, Barcelone, avait été fondée, dit-on, par Amilcar Barca, père d'Annibal. *Emporiæ*, aujourd'hui Ampurias, était une ville moitié ibérienne et moitié grecque; *Ilerda*, aujourd'hui Lerida, était la capitale des *Ilergètes*, nation puissante. *Osca*, aujourd'hui Huesca, était une ville grande et riche. *Pompelo*, aujourd'hui Pampelune, était la capitale des *Vascones*, peuples qui passèrent vers le sixième siècle dans la Gaule, et qui donnèrent leur nom à la Gascogne. *Calagurris*, Calahorra, qui en est peu éloignée, sur l'Ebre, est la patrie de Quintilien.

Dans les montagnes de la Biscaye et des Asturies, habitaient les *Cantabres*, peuple sauvage qui était divisé en plusieurs tribus, et qui donna de la peine aux Romains pour le réduire : encore ne le fut-il pas entièrement. Les Romains le firent descendre dans la plaine, pour adoucir ses mœurs, et ils lui construisirent des villes, comme celle de *Julioobriga*, vers la source de l'Ebre, aujourd'hui le Val de Viesso; mais ces peuples reprirent bientôt leur manière de vivre, et ils se contentèrent de rester attachés à leurs vainqueurs. Les Basques descendent d'eux. Les *Astures* n'étaient pas moins barbares que les *Cantabres*; ils ne furent pas moins difficiles à dompter, et les Romains leur construisirent également dans la plaine la ville d'*Asturica-Augusta*, aujourd'hui *Astorga*, et celle de *Legio Septima Gemina*, aujourd'hui Léon, dans laquelle ils placèrent une légion militaire pour surveiller la contrée. La ville de *Lucus-Asturum* est aujourd'hui en ruines près d'Oviedo, et celle de *Flaviobriga* est représentée par celle de Bilbao.

A l'ouest des *Astures* étaient les *Callaïci* ou *Callœci*, qui ont donné leur nom à la Galice. Ces peuples avaient des mœurs assez âpres, et étaient adonnés au brigandage. Il y avait dans leur pays des eaux minérales, et on y trouvait des mines d'or, de cuivre et de plomb. Leurs principales villes étaient *Bracara-Augusta*, aujourd'hui Braga, sur les frontières du Portugal, et *Lucus-Augusti*, aujourd'hui Lugo. Ils en avaient aussi sur le bord ou à peu de distance de la mer, comme *Calle*, appelée aujourd'hui Porto, près de l'embouchure du *Durius* : de la réunion des noms de Porto et de Calle on a fait celui de Portugal; *Tyde*, aujourd'hui Tui, un peu au-dessus de l'embouchure du *Minius*; et près du promontoire *Artabrum*, *Brigantium*, qui est aujourd'hui Betanços. Tout près de cette ville était un grand port que l'on appelait *Magnus portus*, et qui est aujourd'hui celui de la Corogne.

A l'orient des Callaici était la ville de *Pallantia*, aujourd'hui Palencia, et celle de *Clunia*, aujourd'hui en ruine, sous le nom de Corugna. Cette dernière était le chef-lieu d'un district. La ville de *Numance* est également aujourd'hui détruite. Cette ville est célèbre par la résistance qu'elle offrit aux Romains, dont elle combattit les armées pendant quatorze ans. Elle ne fut prise que par Scipion Emilien, après un long siége, pendant lequel les habitans ne voyant plus de ressource, prirent le parti désespéré de mettre le feu à leur ville et de se tuer sur les décombres. Tout le monde périt, et aujourd'hui il ne reste plus que très-peu de vestiges de cette ville. Dans les environs de Numance et de *Clunia*, étaient les villes de *Cauca* et de *Segovia*, qui conservent leurs noms; celle de *Segontia* s'appelle aujourd'hui Sigouenza.

A l'orient de Numance se trouvaient les *Celtibères* ou *Celtibériens*, nation puissante et qui possédait une grande partie de l'intérieur de l'Espagne. Sa principale ville était *Ergavica* qui paraît être détruite aujourd'hui et dont on soupçonne l'emplacement dans les montagnes vers la source du Tage. Les autres villes des Celtibères étaient *Bilbilis*, aujourd'hui Baubola, près Calatayud, dont était natif le poète Martial, et où il mourut; *Turiaso*, qui s'appelle Taraçona; *Cascantum*, qui conserve le nom de Cascante, et *Valeria* qui était une colonie romaine et que l'on appelle encore actuellement Valera.

Les *Edetani* qui étaient à l'orient des Celtibères, possédaient les villes de *Cæsaraugusta*, Saragoçe sur l'Ebre; de *Celsa*, aujourd'hui Xelsa; de *Turbula*, aujourd'hui Teruel; de *Segobriga*, aujourd'hui Segorbe; de *Edeta*, aujourd'hui Leria; de *Valentia*, aujourd'hui Valence, et enfin de *Sagonte*, dont les malheurs ne sont pas moins connus que ceux de Numance. La destruction de cette ville par Annibal fut la cause de la seconde guerre punique. Elle fut rebâtie par les Romains, mais aujourd'hui elle est en ruines, et ses vestiges sont connus sous le nom de Murviedro (*Muri veteres*). Vers l'embouchure de l'Ebre étaient d'autres peuples qui possédaient les villes de *Dertosa*, aujourd'hui Tortose et d'*Indibilis*, aujourd'hui Xert.

Dans le centre de l'Espagne se trouvaient d'autres nations, les *Carpetani* et les *Oretani*, dont les principales villes étaient *Toletum*, aujourd'hui Tolède, très-ancienne ville; *Complutum*, aujourd'hui Alcala; *Contrebia*, aujourd'hui Santavert; *Libora*, aujourd'hui Talavera; *Consaburus*, aujourd'hui Consuegra; *Oretum*, aujourd'hui Almagro; et *Libisosa*, aujourd'hui Lesuza. Enfin, en se rapprochant de la côte, on trouvait les *Contestani*, dont les principales villes étaient *Carthago nova*, aujourd'hui Carthagène, ville fondée par Asdrubal, non pas le frère d'Annibal, mais un autre Asdrubal, qui avait succédé à Amilcar dans le commandement des armées puniques en Espagne. C'est un très-bon port. *Sætabis* est aujourd'hui Xativa; *Dianium* est aujourd'hui Denia; *Lucentum*, Alicante; *Ilicis*, Elche; *Orcelis*, Orihuela; et enfin il y avait près de la mer un canton appelé *Spartarius campus*, à cause d'une grande quantité de joncs appelés spartes, qu'il produisait et qu'il produit encore; on en faisait des cordages estimés.

Sur les côtes de cette province étaient les îles *Baleares* ou *Gymnesiæ*, ainsi appelées parce qu'elles fournissaient d'excellens frondeurs et armés à la légère, pour le service des troupes romaines. Elles étaient au nombre

de deux, l'une appelée *Major*, aujourd'hui Majorque, et l'autre, nommée *Minor*, aujourd'hui Minorque. Dans la première il y avait deux villes fondées par les Romains, dont l'une conserve encore son ancien nom de *Palma*; et dans la seconde de ces îles est un bon port, qui doit son nom de *Port-Mahon* à l'amiral carthaginois Magon, qui y relâcha avec sa flotte dans la deuxième guerre punique. Auprès de ces îles en étaient deux autres, que l'on appelait *Pityuses* ou îles des pins, à cause de la grande quantité de ces arbres qu'elles produisaient. Ce sont aujourd'hui les îles d'Iviça et de Formentera.

L'Espagne ultérieure, comme nous avons dit, fut coupée en deux sous Auguste, la *Bétique* et la *Lusitanie*. La Bétique était une province très-riche, à cause de ses mines et de la fertilité de son sol; ce qui avait engagé particulièrement les Phéniciens à s'y établir. Les peuples en étaient plus policés et moins sauvages que ceux des autres parties de l'Espagne. Cette province était arrosée par le *Betis*, qui lui donnait son nom, et elle comprenait à peu près ce qui forme aujourd'hui l'Andalousie et le royaume de Grenade.

Ses principales villes étaient *Basti*, aujourd'hui Baza, que l'on croit avoir donné le nom aux peuples appelés *Bastitani*. *Castulo*, aujourd'hui Cazlona, à peu de distance de laquelle Scipion l'africain défit Asdrubal. *Iliturgis*, aujourd'hui Arjona, que le même Scipion prit d'assaut, et dont les soldats égorgèrent tous les habitans. *Corduba*, aujourd'hui Cordoue, ville qui fut réparée par les Romains et qui donna le jour aux deux Senèque et au poète Lucain; *Astigis*, aujourd'hui Ecija; *Astapa*, aujourd'hui Estepa la Vieja, qui se défendit contre les Romains avec le même courage que Numance, et qui eut le même sort; *Hispalis*, grande ville qui conserve aujourd'hui sa dignité sous le nom de Séville; *Italica*, aujourd'hui Séville la vieille, ville construite par Scipion l'africain et qui a produit l'empereur Trajan; *Eliberis*, qui était près de Grenade. Sur la côte, *Murgis*, aujourd'hui Almeria; *Abdera*, aujourd'hui Adra; *Menoba*, aujourd'hui Almuneçar; *Malaca*, aujourd'hui Malaga, qui doit sa fondation aux Phéniciens; et près de cette ville *Munda*, auprès de laquelle César remporta une victoire signalée sur les fils de Pompée. Encore sur la côte, *Calpé* et *Carteia*, villes voisines et que l'on confond souvent, dont l'une était située sur l'emplacement de Gibraltar, et l'autre sur celle de Rocadillo; *Gades*, aujourd'hui Cadix, ville fondée par les Tyriens et près de laquelle était un temple célèbre, que l'on disait avoir été élevé par ces peuples à Hercule, mais où la divinité n'avait aucun des attributs de ce dieu. Néanmoins les Grecs s'emparèrent de cette idée et bâtirent sur cette opinion la fable de leur Hercule allant en Espagne pour enlever les bœufs de Gérion. Ils donnèrent même au détroit de Gibraltar, que l'on appelait communément *fretum gaditanum*, le détroit de Gades, celui de *fretum herculeum* ou détroit d'Hercule.

Dans l'intérieur des terres vers la partie inférieure du cours du *Betis*, étaient les *Turdetani*, peuples assez policés et riches. L'île de *Tartessus* se trouvait dans leur pays, et leur principale ville était *Asta-Regia*, aujourd'hui en ruines, où ces peuples tenaient leurs assemblées. Dans la partie de la Bétique la plus éloignée de la mer était une contrée appelée *Bœturia*, où se trouvait une mine de vif-argent et de minium, que les Romains exploitaient. Cette mine a donné aujourd'hui

le nom de Almaden à la ville voisine, que l'on appelait alors *Sisapo*.

La *Lusitanie* comprenait ce qui forme aujourd'hui presque tout le royaume de Portugal et une partie de l'Estramadure et du royaume de Léon en Espagne. Cette province prenait son nom des *Lusitaniens*, peuples qui en habitaient la partie située entre le Tage et le Douro, et qui, selon toute apparence, étaient d'origine ibérienne. Ces peuples passaient pour être rusés, curieux, légers et inconstans, et sur-tout grands voleurs. Les Romains eurent de la peine à les subjuguer.

Les principales villes des Lusitaniens étaient *Olisipo*, Lisbonne, dont les Grecs attribuaient la fondation à Ulysse, quoique ce héros n'eût jamais été de ce côté; *Scalabis*, aujourd'hui Santarem, chef-lieu d'un canton; *Conimbriga*, aujourd'hui Coïmbre; *Talabriga*, aujourd'hui Torocas, et *Lama*, aujourd'hui Lamego. A l'orient des Lusitaniens étaient les *Vettones*, grande nation turbulente et dont les principales villes étaient les deux *Lancia*, l'une surnommée *Oppidana*, et l'autre *Transcudana*. La première est aujourd'hui Guarda, et la seconde Ciudad Rodrigo; *Salmantica*, aujourd'hui Salamanque, qui fut assiégée et prise par Annibal, qui en chassa tous les habitans; *Norba-Cœsarea*, aujourd'hui Alcantara, ainsi appelée à cause d'un pont que Trajan y fit construire sur le Tage; *Emerita-Augusta*, aujourd'hui Mérida, qui fut colonie romaine sous Auguste, et le séjour du gouverneur de la province; et *Metallinum*, aujourd'hui Médellin, autre colonie romaine.

Au midi du Tage étaient les *Celtici*, nation gauloise, qui possédait les villes de *Pax-Julia*, aujourd'hui Beja, colonie romaine; d'*Ebora*, aujourd'hui Evora; de *Midobriga*, aujourd'hui Armenha; de *Salacia*, aujourd'hui Alcaçer-do-sal; et de *Cetobriga*, qui était près de l'endroit où est aujourd'hui Setuval. La partie méridionale de la Lusitanie s'appelait *Cuneus*, le Coin : c'est aujourd'hui l'Algarve. On y trouvait les villes de *Lacobriga*, qui existait près de Lagos; celle d'*Ossonoba*, qui était près de Faro; et celle de *Balsa*, que l'on croit avoir été près de Tavira.

CHAPITRE II.

Gaule. — *Gallia, Celtica.*

La Gaule, appelée par les Romains *Gallia*, et par les Grecs *Celtica*, était habitée par une nation très-nombreuse, que l'on croit être venue de la Scythie d'Asie, mais à une époque si reculée, qu'elle se perd dans la nuit des temps. Cette nation aurait ensuite peuplé en partie l'Espagne, l'Italie, la Grande-Bretagne; elle se serait étendue dans la Germanie et l'Illyrie, d'où elle aurait passé en Asie. Les Gaulois étaient grands, blonds, forts et courageux, mais ignorans à l'excès, curieux, légers et fanfarons. Leur régime paraît avoir été féodal, et ils avaient une religion particulière, et des prêtres qu'ils appelaient Druides. Leurs fréquentes émigrations les affaiblirent au point, que plusieurs autres peuples s'emparèrent d'une partie de leur pays. Les Aquitains pas-

sèrent de l'Espagne en Gaule, à travers les Pyrénées; plusieurs nations germaniques vinrent s'établir dans la Belgique, et les Grecs s'emparèrent des côtes situées sur la Méditerranée. Lorsque Jules-César fit la conquête des Gaules, ce pays était divisé en trois parties, l'Aquitaine, la Celtique et la Belgique, contrées qui avaient chacune leurs coutumes et leur langage particulier : la langue grecque était en usage dans les colonies grecques de la Méditerranée.

La Gaule est bornée à l'orient par la chaîne des Alpes et par le Rhin, au nord et à l'occident par la mer Atlantique, et au midi par les Pyrénées, qui la séparent de l'Espagne et par la Méditerranée.

Ses principales rivières sont le Rhin, *Rhenus*, *Mosa*, la Meuse, *Sequana*, la Seine, *Liger*, la Loire, *Garumna*, la Garonne, et sur la Méditerranée, *Rhodanus*, le Rhône.

Ses principales montagnes sont les Alpes, qui la séparent de l'Italie, le *Vogesus*, la Vosge ou les Vosges, le *Cebenna*, les Cévennes, et les Pyrénées.

Ses principaux caps connus des anciens sont le promontoire *Itium*, aujourd'hui le cap Gris-Ness, et le *Gobœum*, aujourd'hui cap Finistère de Bretagne.

Lorsque Jules-César fit la conquête entière de la Gaule, les Romains possédaient déjà dans ce pays une assez grande contrée, prise sur la Celtique, et qu'ils appelaient *Provincia Romana*, d'où est venu le nom Provence. Auguste ensuite divisa la Gaule en quatre grandes parties, l'Aquitaine, qu'il fit plus étendue qu'elle ne l'était; la Narbonnoise, qui était la province romaine; la Lyonnoise, qui comprenait le reste de la Celtique, et la Belgique qui était au nord. On divisa, encore depuis, la Gaule en dix-sept provinces particulières, mais nous nous en tiendrons aux quatre grandes parties, et nous commencerons notre description par la Narbonnoise ou la Province romaine.

Cette province était appelée aussi *Gallia Braccata*, à cause d'un haut-de-chausses à longs poils que portaient les habitans, et le reste de la Celtique se nommait *Gallia Comata*, parce que ses habitans laissaient croître leur chevelure. La principale ville de la Narbonnoise, ou plutôt celle qui faisait le siége du gouvernement des Romains, était *Narbo-Martius*, aujourd'hui Narbonne, ainsi surnommée du nom du consul Martius, qui y avait amené la première colonie que les Romains eussent établie dans la Gaule au-delà du Rhône. L'empereur Auguste y tint les états de la Gaule, en l'an 17 avant J. C. *Tolosa*, Toulouse, capitale des peuples appelés *Volcæ-Tectosages*, ville très-riche; *Carcaso*, Carcassone; *Bœterra*, Beziers, colonie romaine; *Agatha*, Agde, ville grecque, colonie de Marseille; *Luteva*, Lodève; *Nemausus*, Nîmes, colonie romaine, capitale des *Volcæ-Arecomici*; chez les *Sardones*, au midi, *Ruscino*, aujourd'hui la Tour de Roussillon près Perpignan, et *Illiberis* ou *Helena*, aujourd'hui Elne; et chez les *Helvii*, le long du Rhône, *Alba-Augusta*, aujourd'hui Alps.

Une autre partie de la Narbonnoise comprenait les villes de *Vienna*, Vienne, capitale des *Allobroges*, et depuis colonie romaine; de *Geneva*, Genève, sur le lac *Lemanus*, aujourd'hui le lac de Genève; de *Cularo* ou *Gratianopolis*, aujourd'hui Grenoble; de *Valentia*, Valence, chez les *Segalauni*; de *Vasio*, *Vaison*, chez les *Vocontii*; d'*A-*

rausio, Orange, et d'*Avenio*, Avignon, chez les *Cavares*. Près d'*Arausio* les Romains furent défaits par les Cimbres et les Teutons. On y voyait aussi *Arelate*, Arles, colonie romaine, ville riche; et *Massilia*, Marseille, grande ville grecque, colonie des Phocéens, très-florissante, et qui avait apporté les lettres dans les Gaules.

Dans une autre partie se trouvaient les villes de *Aquæ sextiæ*, Aix, grande ville, colonie romaine, autrefois appartenant aux peuples *Salyes*, et près de laquelle Marius extermina les Ambrons et les Teutons; *Telo-Martius*, Toulon, bon port, ville grecque, colonie de Marseille; *Forum-Julii*, Fréjus, colonie romaine, port aujourd'hui comblé, la patrie de Julius Agricola; *Antipolis*, Antibes, ville grecque, colonie de Marseille; *Reii*, capitale des peuples *Albiæci*, aujourd'hui Riez; *Apta-Julia*, Apt, et *Segustero*, Sisteron.

On trouvait encore dans une autre partie *Ebrodunum*, Embrun, capitale des peuples appelés *Caturiges*, un des plus puissans des Alpes; *Brigantio*, Briançon, près de laquelle est le passage de l'Alpe Cottienne, aujourd'hui le mont Genèvre; *Dinia*, Digne, et *Nicæa*, Nice, ville grecque, colonie de Marseille au-delà du Var.

Dans une autre partie des Alpes, on trouvait *Darantasia*, aujourd'hui Monstier en Tarantaise, capitale des *Centrones*, et plus loin, les *Nantuates*, les *Veragri* et les *Seduni*, dont le nom se conserve dans la ville de Sion en Valais. Dans cette partie, se trouvaient les deux passages des Alpes appelés l'*Alpe grecque*, aujourd'hui le petit Saint-Bernard, et l'*Alpe pennine*, aujourd'hui le grand Saint-Bernard.

La province appelée Lyonnoise comprenait une grande partie de l'ancienne Celtique, et s'étendait jusqu'à l'océan Atlantique: elle devait le nom à la ville de Lyon, *Lugdunum*, qui avait été bâtie par les Romains, au confluent de la Saône et du Rhône, et qui faisait la demeure du gouverneur de la province. L'empereur Auguste y séjourna long-temps. Elle se trouvait sur le territoire des peuples appelés *Segusiani*, dont la capitale était un endroit appelé par les Romains *Forum*, aujourd'hui Feurs, sur le bord de la Loire. Près de ces peuples, à ce qu'il paraît, étaient les *Insubres*, dont une colonie avait fondé la ville de Milan en Italie. La capitale des *Ædui* est appelée *Bibracte* par César; puis elle prit le nom d'*Augustodunum*, d'où l'on a fait celui d'Autun. Cette ville fut célèbre dans la suite par les écoles qui s'y établirent, et dans lesquelles toute la noblesse de la Gaule était instruite dans les lettres. On trouvait encore chez ces peuples les villes de *Cabillonum* et de *Matisco*, aujourd'hui Chalons et Mâcon-sur-Saône; celle de *Noviodunum* ou *Nevirnum*, Nevers. Autres de cette dernière étaient les Boiens, restes malheureux des peuples de ce nom, qui avaient passé en Allemagne et en étaient revenus; chez les *Mandubii*, dépendans des *Ædui*, était *Alesia*, aujourd'hui Alise, ville célèbre par le siége qu'en fit César, et dont la reddition détermina l'assujétissement de toute la Gaule. Chez les *Lingones* était *Andomatunum*, appelée ensuite *Lingones*, d'où l'on a fait Langres. Ces peuples étaient de ceux qui avaient envoyé des colonies en Italie.

Dans une autre partie de la Lyonnoise, on trouvait chez les *Senones* les Sénonois, *Agedincum*, appelée ensuite *Senones*, puis Sens. C'était une grande ville, et qui fut long-temps la métropole d'une partie de

cette province. Les Sénonois étaient un des peuples qui avaient envoyé des colonies en Italie. On trouvait encore chez eux *Autissiodurum*, Auxerre. Chez les *Tricasses* était *Augustobona*, appelée ensuite *Tricasses*, aujourd'hui Troyes; chez les *Meldi*, *Iatinum*, ensuite *Meldi*, Meaux, et chez les *Parisii*, *Lutecia*, ensuite *Parisii*, d'où l'on a fait Paris. Cette ville était encore peu de chose du temps de Jules-César; mais sous l'empereur Julien qui y fit quelque séjour, elle prit de l'accroissement, et ce prince y fit construire un palais, dont les restes sont aujourd'hui appelés les Thermes. Chez les *Carnutes* on trouvait *Autricum*, ensuite appelée *Carnutes*, et aujourd'hui Chartres; et chez les *Aureliani*, *Genabum*, ensuite *Aureliani*, aujourd'hui Orléans sur la Loire, qui tirait ce nom, à ce que l'on pense, de l'empereur Aurélien.

Une troisième partie de la Lyonnoise, qui répond à peu près à l'ancienne Normandie, comprenait les villes de *Rotomagus*, Rouen, chez les *Veliocasses*, aujourd'hui le Vexin; *Juliobona*, Lillebonne, chez les *Caleti*, le pays de Caux; *Mediolanum*, ensuite appelée *Eburovices*, le Vieil-Evreux, chez les *Aulerci-Eburovices*; *Noviomagus*, ensuite *Lexovii*, Lisieux, chez les *Lexovii*; *Saii*, Séez, chez les peuples du même nom; *Arægenus*, ensuite *Bajocasses*, Baïeux; *Crociatonum* et *Constantia*, Valognes et Coutances chez les *Unelli*; et enfin *Ingena*, ensuite *Abrincatui*, Avranches.

Dans la quatrième partie de la Lyonnoise se trouvaient les villes de *Cæsarodunum*, ensuite *Turones*, Tours, grande ville; *Juliomagus*, ensuite *Andecavi*, Angers; *Suindinum*, ensuite *Cenomani*, le Mans, chez les *Aulerci-Cenomani*, qui avaient été des peuples puissans, et qui avaient envoyé des colonies en Italie. *Nœodunum* chez les *Diablintes*, aujourd'hui Jublins; *Condate*, ensuite *Rhedones*, aujourd'hui Rennes en Bretagne; *Condivicnum*, ensuite *Namnetes*, Nantes sur la Loire; *Dariorigum*, ensuite *Veneti*, Vannes, chez les peuples *Veneti*, que quelques auteurs pensent être la souche des *Veneti* d'Italie; le temple de Mars chez les *Curiosolites*, dont le nom se conserve dans celui de Corseult, et la ville de *Vorganium*, ensuite appelée *Osismii*, que l'on croit être Carhaix. Le *Brivates portus* est Brest.

Tout le canton de la Lyonnoise, qui bordait la mer, était appelé *Armoricanus tractus*, d'après un nom celtique qui indiquait qu'il était voisin de la mer.

Dans la partie orientale de la Lyonnoise étaient plusieurs peuples que, dans la distribution générale de la Gaule en dix-sept provinces, on comprit sous le nom de *Maxima Sequanorum*, et qui paraissent avoir été Celtes. Ces peuples sont les *Sequani*, ou Francs-Comtois, et les *Helvetii* ou habitans de la Suisse. Les *Sequani* avaient pour principale ville *Vesontio*, Besançon, entourée par le Doubs, *Dubis*. Les *Sequani* étaient une grande nation. Chez les *Helvetii* on trouvait *Aventicum*, Avenche; *Noiodunum*, ensuite appelée *Colonia-Equestris*, lorsque les Romains y eurent mené une colonie, et qui conserve son premier nom sous la forme de Nion, sur le lac de Genève; *Vindonissa*, qui n'est plus qu'un petit lieu appelé aujourd'hui Windisch; et chez un peuple voisin des *Helvetii*, et qui était toujours lié avec lui, les *Rauraci*, la ville de *Augusta*, aujourd'hui ruinée, et qui a fait place à celle de *Basilia*, ou Basle sur le Rhin.

La province appelée Aquitaine, suivant le réglement d'Auguste, comprenait une grande partie de l'ancienne Celtique, mais dans la suite elle fut divisée en trois portions, dont une, la Novempopulanie, représentait assez bien l'Aquitaine primitive. Nous commencerons par les deux portions prises sur la Celtique.

Dans l'une de ces parties on trouvait les *Bituriges*, peuple puissant qui avait été maître de toute la Gaule, et qui avait envoyé de fortes colonies tant en Italie qu'en Allemagne. Ce peuple se divisait en deux parties, les *Bituriges-Cubi*, dont la capitale était *Avaricum*, Bourges; et les *Bituriges-Vivisci*, qui avaient été s'habituer aux environs de Bordeaux. Les *Arverni* étaient aussi un peuple puissant. Ils habitaient l'Auvergne et avaient pour capitale, d'abord *Gergovia*, que César assiégea inutilement, et ensuite *Augustonemetum*, aujourd'hui Clermont. Les *Vellavi* avaient pour capitale *Revessio*, aujourd'hui Saint-Paulien, dans le Velai; les *Gabali*, *Anderitum*, aujourd'hui Javols, dans le Gevaudan; et les *Ruteni*, *Segodunum*, aujourd'hui, Rhodez, dans le Rouergue. La ville de *Divona*, aujourd'hui Cahors, était la capitale des *Cadurci*, et chez ces peuples on trouvait encore celle d'*Uxellodunum*, aujourd'hui le Puech d'Issolu, que César assiégea, et qu'il prit en coupant la communication de la ville avec une source voisine. Les *Lemovices* avaient pour capitale *Augustoritum*, aujourd'hui Limoges.

Dans une autre partie de l'Aquitaine étaient les *Bituriges-Vivisci*, dont nous avons déjà parlé et qui avaient pour capitale *Burdigala*, aujourd'hui Bordeaux, la patrie du poète Ausone. Les *Santones* avaient pour capitale *Mediolanum*, aujourd'hui Saintes, et les *Pictones*, *Limonum*, aujourd'hui Poitiers. La principale ville des *Petrocorii* était *Vesunna*, aujourd'hui Périgueux, et celle des *Nitiobriges*, nation vraiment Aquitaine, *Aginnum*, aujourd'hui Agen.

La troisième partie de l'Aquitaine ou la Novempopulanie renfermait les *Elusates*, dont la capitale était *Elusa*, aujourd'hui Euse; les *Ausci* qui leur succédèrent en dignité dans la province, et dont la capitale était *Climberris*, ensuite *Ausci*, aujourd'hui Auch; les *Lactorates*, dont la capitale *Lactora*, est aujourd'hui Lectoure; les *Convenæ*, dont la capitale était *Lugdunum*, aujourd'hui Saint-Bertrand de Cominges; les *Consoranni*, qui avaient pour capitale *Consoranni*, aujourd'hui Saint-Lizier de Couserans; les *Bigerrones* dont *Turba*, aujourd'hui Tarbes, était la capitale; les *Osquidates* chez lesquels on trouvait *Iluro*, aujourd'hui Oleron; les *Tarbelli* qui habitaient le département des Landes et dont *Aquæ-Augustæ-Tarbellicæ*, aujourd'hui Dax ou Acqs, était la capitale. La ville de Baionne s'appelait alors *Lapurdum*. Enfin les *Vasates* avaient pour capitale *Cossio*, aujourd'hui *Bazas*, et l'on trouvait au midi de Bordeaux, dans les landes, sur le bord de la mer, dans le pays de Buies ou de Buch, des restes des Boiens qui avaient fourni tant de colonies à l'Italie et à l'Allemagne.

On comprenait, en général, sous le nom de Belgique toute la partie de la Gaule qui était au nord de la Seine et de la Marne. Cette partie avait été envahie par des peuples germains venus d'au-delà du Rhin; cependant toutes les nations qui l'occupaient n'étaient pas également germaines: il y en avait plusieurs qui étaient purement celtes.

Une des plus puissantes dans cette partie, était les *Treveri*, qui était

d'origine germaine, et dont la capitale était la ville d'*Augusta-Treverorum*, aujourd'hui Trèves, séjour du gouverneur de la Belgique, et qui le fut momentanément de plusieurs empereurs romains; les *Mediomatrici* avaient pour capitale *Divodurum*, aujourd'hui Metz; les *Leuci* avaient *Tullum*, aujourd'hui Toul; et les *Verodunenses*, *Verodunum*, aujourd'hui Verdun.

Dans une autre partie de la Belgique on distinguait les *Remi*, dont la capitale, *Durocortorum*, est aujourd'hui Rheims; les *Catalauni* avaient pour capitale *Duro-Catalaunum*, aujourd'hui Châlons-sur-Marne; les *Suessiones*, *Noviodunum*, aujourd'hui Soissons, ville forte, que César assiégea; *Nœomagus* aujourd'hui Vez, était la capitale des *Vadicasses*; *Augustomagus* ou Senlis, celle des *Silvanectes*; et l'on distinguait chez les *Bellovaci*, d'abord la ville de *Bratuspantium* qui était leur place forte, et ensuite celle de *Cæsaromagus*, aujourd'hui Beauvais, qui était leur capitale. Chez les *Ambiani* était *Samarobriva*, ou Pont sur la Somme, aujourd'hui Amiens, qui était leur capitale, et où César tint les états de la Gaule. Les *Veromandui* avaient pour capitale *Augusta Veromanduorum*, aujourd'hui Saint-Quentin; les *Atrebates* avaient *Nemetacum*, aujourd'hui Arras, et les *Morini*, *Taruenna*, Térouenne, aujourd'hui détruite. On trouvait chez ces derniers peuples deux ports d'où l'on passait facilement dans la Grande-Bretagne; le premier, *Itius portus*, aujourd'hui Wissan, est comblé : c'est celui dans lequel s'embarqua Jules-César; et le second, *Gesoriacum*, ensuite *Bononia*, est celui de Boulogne, dans lequel s'embarqua l'empereur Claude. Les Nerviens avaient pour capitale *Bagacum*, aujourd'hui Bavai, lieu presqu'en ruines. Le territoire de ces peuples s'étendait jusqu'à l'embouchure de l'Escaut, *Scaldis*.

A la Belgique on avait annexé deux provinces que l'on appelait les Germanies, parce qu'elles étaient peuplées de Germains qui avaient passé le Rhin. Dans la partie qui était le plus haut sur le cours de ce fleuve, se trouvaient les *Triboci* dont *Argentoratum*, aujourd'hui Strasbourg, était la ville principale; les *Nemetes* avaient pour capitale *Noviomagus*, aujourd'hui Spire; les *Vangiones*, *Borbetomagus*, aujourd'hui Worms, et les *Caracates*, *Mogontiacum*, aujourd'hui Mayence, près de laquelle fut assassiné l'empereur Alexandre Sevère. Dans la Germanie inférieure, sur le bord du Rhin, étaient les *Ubii*, nation germaine, à laquelle Agrippa fit passer ce fleuve, et qui habitèrent dans la suite la ville de *Colonia Agrippina*, qu'Agrippine, femme de l'empereur Claude, fonda dans ce canton; cette ville est aujourd'hui celle de Cologne. Dans l'intérieur, les *Eburones* furent entièrement détruits par Jules-César, et ils furent remplacés dans la suite par les *Tungri*, nation germaine, dont la capitale, appelée d'abord *Atuatuca*, fut ensuite nommée *Tungri*, d'où l'on a fait Tongres. Les *Aduatici* étaient aussi des peuples germains, restes des Cimbres qui avaient passé par là. Ces peuples étaient devenus assez puissans du temps de Jules-César; ils habitaient aux environs de la forêt des Ardennes. Au nord étaient les *Menapii*, qui occupaient un grand espace de terrain, mais qui n'avaient pour toutes demeures que des cabanes. Sur le Rhin se trouvaient les *Gugerni*, nation germaine à laquelle Agrippa avait également fait passer ce fleuve. Au nord et vers les embouchures du Rhin était l'île des Bataves, nation

germaine dont le nom se conserve dans celui de Betuwe. Cette nation était très-brave et ses villes principales étaient *Batavodurum oppidum*, aujourd'hui Batenbourg; *Noviomagus*, aujourd'hui Nimègue; *Batavodurum*, aujourd'hui Durstedt, et *Lugdunum Batavorum*, aujourd'hui Leyde. La partie occidentale de l'île des Bataves était occupée par un peuple féroce et cruel et appelé les *Caninefates*.

CHAPITRE III.

Grande-Bretagne. — *Britannia, Albion.*

La Grande-Bretagne, appelée par les Romains *Britannia*, et par les Grecs *Albion*, est une grande île située en face des côtes de la Gaule, dont elle n'est séparée que par un détroit que l'on appelait autrefois *Fretum Gallicum*, et que l'on nomme aujourd'hui le Pas-de-Calais. Cette île fut peuplée par des nations de la Gaule qui y conservèrent leur langue et leur religion, en sorte que les Bretons étaient frères des Gaulois. Ils avaient les mêmes usages, les mêmes lois, mais ils étaient un peu plus féroces. Ils n'adoucirent leurs mœurs que lorsque les Romains les eurent subjugés et eurent réduit la plus grande partie de leur île en province romaine. Le nord resta toujours abandonné aux barbares.

Cette île a une forme à peu près triangulaire, et ses trois caps principaux étaient, selon les Anciens, celui de *Cantium*, dans la province de Kent à l'orient, le *Bolerium* ou *Antivestæum*, au couchant, aujourd'hui le cap Lands-End et le promontoire *Orcas*, au nord, aujourd'hui Dungsby-Head. Ses principales rivières étaient *Tamesis*, la Tamise, et *Sabrina*, la Saverne. Il n'y a de montagnes que dans la partie occidentale de cette île, et dans la partie du nord, où l'on remarquait le mont *Grampius*, appelé encore aujourd'hui les Grampians.

La province romaine était habitée par les *Cantii*, chez lesquels on trouvait la ville de *Durovernum*, aujourd'hui Canter-Bury. Ces peuples avaient encore les ports de *Lemanis*, aujourd'hui Lyme, dans lequel aborda César; de *Dubris*, Douvres et de *Rutupiæ*, aujourd'hui Sand-wick, dans lequel l'empereur Claude mit pied à terre, lors de la première conquête d'une partie de l'île. Les *Regni* venaient ensuite, de là les *Atrebates*, puis les *Belgæ*, qui avaient pour capitale *Venta*, aujourd'hui Wint-Chester, et dans le territoire desquels on trouvait encore des bains chauds appelés *aquæ solis*, et aujourd'hui Bath. Les *Durotriges* suivaient, et ensuite venaient les *Dumnonii*, qui étaient les peuples les plus occidentaux de l'île. Leur capitale était *Isca*, aujourd'hui Ex-Chester. Leur pays qui est aujourd'hui celui de Cornwall, produit le meilleur étain de l'Angleterre; et il y a apparence que par cette raison les Anciens le comprenaient avec les îles Scylli ou Sorlingues, sous le nom d'îles *Cassiterides*, où ils venaient chercher ce métal.

Chez les *Trinobantes* était *Londinium*, aujourd'hui Londres, et *Camalodunum*, aujourd'hui Col-Chester, qui fut la première colonie

des Romains dans la Grande-Bretagne. Les *Catyeuchlani* avaient pour capitale *Verulamium*, aujourd'hui détruite, et celle des *Iceni*, habitans des comtés de Norfolck et de Suffolck, était *Venta*, aujourd'hui Caster, près de Norwich; dans le pays de ces derniers peuples était *Camboritum*, Cambridge. Chez les *Dobuni* on trouvait la ville de *Clevum*, aujourd'hui Glocester; et dans la partie montagneuse de l'île appelée aujourd'hui le pays de Galles, les *Silures*, qui étaient d'origine espagnole, et dont la capitale, appelée aussi *Venta*, est aujourd'hui Caer-Vent. Chez ces peuples, les Romains avaient placé une légion dans une de leurs villes appelée *Isca*; ce qui a fait donner à cette ville le nom de Caer-Leon. Dans le même pays, les *Demetæ* avaient pour capitale *Maridunum*, qui est aujourd'hui appelée Caer-Marten. Au nord les *Ordovices* étaient voisins de l'île *Mona*, dans laquelle était un fameux temple de Druides. Cette île est appelée aujourd'hui Angleseý.

A l'orient des *Ordovices* étaient les *Cornavii*, dont la principale ville, *Deva*, aujourd'hui Chester, faisait la résidence d'une légion romaine. *Lindum* également colonie romaine, aujourd'hui Lincoln, était la capitale des *Coritani*. Les *Parisii* occupaient un petit coin de terre entre l'embouchure de l'*Abus*, aujourd'hui l'Humber et la mer; mais ils n'avaient point de ville remarquable. Les *Brigantes*, grand peuple que je crois être venu de l'Irlande, avaient pour principales villes *Eboracum*, aujourd'hui Yorck, célèbre par le séjour et la mort de deux empereurs romains, Septime Sévère et Constance Chlore, et *Lugovallum*, aujourd'hui Carlisle, qui était située près d'un retranchement ou mur que l'empereur Hadrien avait fait bâtir pour séparer la province romaine de la partie laissée aux barbares. Dans la suite, l'empereur Septime Sévère fit construire un autre mur plus au nord, et voisin de la Calédonie; en sorte qu'il enferma dans la province romaine plusieurs peuples qui n'y étaient pas compris auparavant, et qui en général étaient appelés *Mœatæ*. Un camp qui parait avoir été romain, et qui était appelé *Alata-Castra*, entre ces deux murs, a donné naissance à la ville d'Edenbourg en Ecosse, selon quelques auteurs, et selon d'autres, il doit être placé près d'*Inverness*, dans la partie la plus nord de la Grande-Bretagne. A l'occident de la partie que nous venons de décrire était une assez grande île nommée *Monabia*, et qui est aujourd'hui connue sous le nom d'île de Man.

La partie septentrionale et montagneuse de l'île de la Grande-Bretagne, que l'on appelle aujourd'hui Ecosse, était habitée par les *Caledonii*, peuple sauvage et féroce, auquel les Romains firent la guerre, mais qu'ils ne purent subjuguer. Ce peuple n'avait point de villes, ne demeurait que sous des tentes. Les hommes allaient nus et ils se peignaient tout le corps. Ils étaient grands et d'un blond ardent, ce qui fait présumer à Tacite qu'ils étaient originaires de la Germanie. Ils se servaient de l'épée et d'une sorte de lance particulière; ils ne vivaient que de racines ou du produit de leur chasse. Dans la suite ils se civilisèrent, lorsque les Scots ou Ecossais vinrent de l'Irlande s'emparer de leur pays, et ils avaient même déjà, à cette époque, bâti quelques villes que l'on retrouve aujourd'hui.

Au-delà du mur de Septime Sévère était celle appelée *Victoria*

aujourd'hui Sterling, située au pied du mont *Grampius*, et qui pouvait avoir été bâtie en mémoire de la victoire remportée par J. Agricola sur les Calédoniens. Les *Horestæ* et les *Tæzali* étaient des peuples faisant partie de la Calédonie, et entre deux se trouvait la rivière de *Deva*, aujourd'hui la Dée, et à son embouchure la ville de *Devana*, aujourd'hui Aberdéen. Dans le nord de la Calédonie étaient des peuples appelés *Cantæ*, et d'autres nommés *Cornabii*, comme ceux de la province romaine. Au nord du promontoire *Orcas* étaient les îles *Orcades* qui ont conservé leur nom, et plus loin l'île *Thule*, la plus reculée du monde selon les Anciens, qui est représentée par le groupe des îles Schetland. Au couchant de la Calédonie on voyait les îles *Ebudes*, aujourd'hui les îles Western.

Au couchant de la Bretagne était une grande île, appelée *Hibernia* par les Romains, et *Ierne* par les Grecs. Elle fut peuplée par des nations venues de l'Espagne, et par d'autres qui y passèrent de la Bretagne. Celles-ci prirent le dessus, en sorte que les mœurs des habitans de l'Hibernie étaient à peu près semblables à celles des Bretons. Quelques auteurs les ont crus antropophages; mais Tacite n'en dit rien de semblable. Les Romains avaient le projet de faire la conquête de cette île, mais ils n'en trouvèrent jamais l'occasion. L'île était divisée entre plusieurs petits princes qui se faisaient souvent la guerre. La principale nation de cette île était les *Brigantes*, qui en occupaient la partie méridionale. On y trouvait des *Manapii*, et une ville appelée *Manapia* qui est aujourd'hui Vexford. La principale, qui était dans l'intérieur, portait le nom de *Iernis*, et on croit qu'elle est représentée par des ruines qui sont près de Castul. La ville d'*Eblana* est Dublin; et une ville qui paraît être Armagh. La plus grande rivière de cette île était le [illegible], aujourd'hui *Shannon*, qui arrosait une autre ville royale que on présume être aujourd'hui celle de Limmerick.

CHAPITRE IV.

Germanie ou Allemagne. — *Germania.*

Sous ce nom de Germanie, les anciens renfermaient tous les pays qui étaient habités par des nations germaines d'origine, et par conséquent cette contrée avait une bien plus grande étendue que l'Allemagne de nos derniers temps, et ils y comprenaient même ce qu'ils connaissaient de la Scandinavie ou de la Suède. Ce pays était borné à l'ouest par le Rhin, *Rhenus;* au midi par le Danube, *Danubius* ou *Ister*. A l'est il s'étendait au-delà de la Vistule, *Vistula*, et au nord il avait pour bornes la mer Baltique, que les anciens appelaient la *mer des Suèves*, ou le *golfe Codanus*, et la partie de la Suède qu'ils ne connaissaient pas.

Les principales rivières de la Germanie étaient l'*Amisia*, l'Ems; le *Visurgis*, le Weser; l'*Albis*, l'Elbe; le *Viadrus*, l'Oder; et la *Vistula*, Vistule. Dans l'intérieur, on distinguait *Mænus*, le Mein, et *Sala*, aujourd'hui la Sale, qui se jette dans l'Elbe.

Presque tout ce pays était couvert de bois, et une grande forêt qui s'étendait au loin, en partant du Rhin, était appelée la *forêt Hercynienne*. La principale montagne portait le même nom, et à l'endroit où elle atteignait la mer, à l'ouest de Dantzik, on l'appelait le mont *Sevo*.

Cette contrée était âpre et sauvage, et les mœurs des habitans répondaient à son aspect. Les Germains étaient grands et vigoureux, et plusieurs fois ils firent sentir aux Romains les effets de leur courage. Ils avaient une langue particulière, qui est aujourd'hui la langue allemande, et qui a donné naissance à plusieurs autres. Ces peuples étaient divisés par cantons; mais ils n'avaient point de demeures fixes, et ils se transportaient souvent d'un pays dans un autre. De cet état de fluctuation il arriva enfin qu'ils se jetèrent sur l'empire romain, qu'ils détruisirent en grande partie, et dont ils ravagèrent les provinces. Depuis long-temps des Gaulois avaient fait des irruptions dans leur pays, et, à leur tour, ils s'emparèrent de la partie du nord de la Gaule, où, par leur mélange avec les Gaulois, ils formèrent ce que l'on a appelé les Belges.

Les Germains étaient divisés en plusieurs grands corps de nations, qui se subdivisaient en nations particulières. De ces grandes divisions, les *Ingœvones* habitaient les bords de l'Océan; les *Istœvones* comprenaient toutes les nations qui bordaient le Rhin jusqu'à une certaine distance; les *Hermiones* occupaient tout l'intérieur de la contrée, et ils se subdivisaient en *Vandali* ou *Vindili*, et en *Suevi;* et au-delà étaient les *Bastarna* ou *Peucini*, qui s'étendaient jusqu'au *Tyræs* ou Dniester, et même jusqu'au Danube.

Les Germains les plus voisins du Rhin, vers ses embouchures, étaient les *Frisii* ou Frisons, qui entrèrent dans la confédération des peuples qui furent depuis appelés Francs, et qui, en s'emparant de la Gaule vers le commencement du cinquième siècle, fondèrent la monarchie française. Ces peuples habitaient la Hollande : ils avaient dans leur pays un grand lac qui était formé par une branche du Rhin qui y passait; aujourd'hui ce lac est bien augmenté, et c'est une mer que l'on appelle le Zuy-der-zée. Au-delà de ces peuples étaient les *Cauci*, entre l'Ems et l'Elbe, grande nation qui était renommée pour sa justice, et qui habitait les pays d'Oldenbourg et de Bremen. Au-dessus des Frisons, sur le Rhin, étaient les *Bructeri*, nation qui fut bien affaiblie par ses voisins, mais qui se releva et fit partie de la ligue des Francs. Elle habitait une portion de la Hollande et du pays de Clèves. Les *Chamavi* occupaient les environs de Lingen, et on croit que les *Angrivarii* ont donné leur nom à l'Angrie ou Angarie, située aux environs de Minden. Les Chérusques sont célèbres par la sanglante défaite qu'ils firent éprouver aux Romains, sous Auguste, l'an 9 de l'ère chrétienne. Trois légions furent entièrement perdues, et Varus, leur chef, fut réduit à se tuer; elles avaient été attaquées dans un bois appelé *Teutsoburgiensis Saltus*, qui était près de Paderborn. Dans la suite les Romains, commandés par Germanicus, prirent leur revanche dans une plaine appelée *Idistavisus Campus*, qui est aujourd'hui la plaine de Hastenbek. Les *Chassuari* habitaient les environs de Gottingue. Les Sicambres, qui occupaient la partie qui est au midi de la Lippe, aux environs de Dortmund, étant pressés par leurs voisins, furent reçus dans les armées romaines;

transportés en Gaule, mais une partie resta dans le pays. Enfin, les *Catti*, grande nation qui s'étendait depuis le Mein jusqu'à l'Elbe, eut souvent la guerre avec les Romains, et Drusus triompha d'eux. Une petite nation, les *Mattiaci*, qui dépendaient des *Catti*, avaient pour chef-lieu ou lieu d'assemblée un endroit appelé *Mattium*, que Germanicus brûla et que l'on croit avoir été sur l'emplacement de la ville de Marpurg. Dans le pays de ces *Mattiaci* se trouvaient des sources chaudes, aujourd'hui Wisbaden, que les Romains s'approprièrent et qu'ils enfermèrent ensuite dans une petite province prise sur la Germanie, et qui était défendue, contre le reste des peuples de la contrée, par un mur qui allait du Rhin au Danube. On voit encore aujourd'hui les restes de ce mur. La plupart des nations que je viens de nommer formèrent ce que l'on appela dans la suite la ligue des Francs.

La ligue des *Alemanni* se forma particulièrement dans la petite province romaine dont je viens de parler. Il parait qu'elle fut un composé de Gaulois et de Germains, qui allèrent occuper cette province lorsque ses anciens habitans l'eurent abandonnée. Cette ligue se fondit ensuite avec les Suèves, et elle n'eut d'autre effet que de faire donner par les Francs le nom d'Allemagne à toute la Germanie, quoique les habitans actuels ne reconnaissent point cette dénomination, et se disent Teutsch ou Teutons. Les terres de cette province furent appelées *Decumates Agri*, parce que les Romains en prenaient tous les ans le dixième du produit. Cette province comprenait toute la Souabe au nord du Danube, et on y trouvait des sources chaudes appelées aujourd'hui Baden. C'était dans cette province que le Danube prenait sa source.

Plus loin se trouvaient les peuples appelés *Hermunduri*, qui étaient alliés des Romains, et qui s'étendaient depuis le Danube jusqu'à l'Elbe. Ils occupaient la partie supérieure du royaume de Bavière et toute la Saxe. Les *Narisci* étaient resserrés entre la Bohême et le Danube, mais bientôt ils obtinrent des Romains de passer au midi de ce fleuve. La Bohême elle-même avait d'abord été occupée par un peuple gaulois, les *Boii*, qui y ont laissé leur nom; mais en ayant été chassés par les Marcomans, ces peuples se retirèrent dans la Vindélicie, province romaine, à la plus grande partie de laquelle ils ont donné le nom de Bavière. Les Marcomans venaient des *Decumates Agri*, qui ayant été envahis par les Romains, les Marcomans, pour se soustraire au joug de ces derniers, quittèrent leur pays et se jetèrent sur la Bohême, dont ils chassèrent les *Boii*. Plus loin étaient les Quades, nation sauvage et contre laquelle, ainsi que contre les Marcomans, l'empereur Marc-Aurèle fit long-temps la guerre. Ils occupaient la Moravie, qui prend son nom de la rivière de Morava, appelée autrefois *Marus*.

Au nord de la Bohême et de la Moravie se trouvait la grande nation des Suèves, *Suevi*, qui était divisée en plusieurs peuplades particulières. La plus considérable était celle des *Semnones*, qui occupait la Lusace. Au revers des montagnes des Marcomans et des Quades étaient les *Marsigni*, les *Gothini*, les *Osi* et les *Burii*, qui par conséquent occupaient la Silésie. Les *Gothini* étaient d'origine gauloise, et les *Osi* étaient des peuples qui venaient de la Pannonie. Les *Lygii* étaient une nation puissante qui apparemment habitait la partie de la Pologne qui est à l'ouest de la Vistule. Ils eurent dans la suite plusieurs villes,

dont une, appelée *Calisia*, est sans doute Kalitz. Cette nation était divisée en plusieurs petits peuples particuliers. Les *Langobardi* ou Lombards, qui ont depuis illustré leur nom en fondant un royaume en Italie, habitaient sur la Sprée, aux environs de Berlin.

Sous le nom de Vandales ou *Vindili* étaient compris les *Gothones*, que l'on croit être les ancêtres des Goths, et qui occupaient la partie inférieure du cours de la Vistule, près de la mer; les *Rugii*, qui habitaient aux environs de Rugen-wald, dans la Poméranie ultérieure; les *Burgundiones*, qui occupaient le district de Netz en Pologne, et qui sont venus fonder le royaume de Bourgogne en France; les Hérules, qui détruisirent l'empire romain d'occident et qui occupaient la Poméranie suédoise; les *Lemovii* et les *Varini*, qui habitaient le Meklenbourg et les environs de Lubeck.

La Chersonnèse cimbrique, aujourd'hui le Jutland, et ses environs étaient occupés par la grande nation des *Ingævones*, qui prit dans la suite le nom de *Saxones*, d'où est venu celui de la Saxe. A l'entrée de cette Chersonnèse, dans le Holstein et le duché de Sleswick, étaient les Cimbres, qui lui donnaient son nom et qui s'affaiblirent si bien par les incursions qu'ils firent dans la Gaule et dans l'Italie, qu'ils étaient réduits à un très-petit peuple. Il en était de même des Teutons, de qui pourtant toute la nation allemande a pris son nom. Dans cette Chersonnèse, dans la province d'Anglen, se trouvaient les *Angli*, qui passèrent dans la Grande-Bretagne avec les Saxons, et qui donnèrent leur nom au royaume d'Angleterre. Au-devant de l'embouchure de l'Elbe, était une île avec un temple dédié à la terre, qui paraît être l'île d'Heligoland.

Les îles du Danemarck étaient occupées, au rapport de Tacite, par les *Suiones*, qui avaient une puissante marine. Une de ces îles était appelée *Basilia* ou *Baltia*, et il y a apparence que c'est l'île de Funen, qui est entourée des deux Belts; une autre portait le nom de *Eningia*, et il y a lieu de croire que c'est celle de Zeeland; enfin, à l'orient de celles-ci, était une grande terre que les anciens prenaient pour une île, et dont toute l'étendue, dit Pline, n'était pas encore reconnue de son temps. Les anciens la nommaient *Scandia*, ou *Scanzia* et *Scandinavia*, et ce nom existe encore dans celui de Skane ou Scanie, qui est la province la plus méridionale de Suède. Pline place dans cette terre les *Hilleviones*, dont le nom se conserve dans celui de Hall-land, et il y a apparence qu'il faut y placer aussi les *Sitones* de Tacite, qui sont peut-être les Suédois.

Les anciens ne connaissaient rien au-delà de cette partie méridionale de la Scandinavie; ils s'imaginaient que la mer qui était au-delà était glacée, et par cette raison ils l'appelaient *Mare Pigrum*; et selon les Cimbres, disent-ils, *Mori-Marusa*, ce qui signifie la *Mer-Morte*. Cette mer, à ce qu'il paraît, peut être représentée par celle qui se trouve entre le Jutland, la Norwége et la Suède, et par la partie supérieure de la Mer Baltique.

Les *Bastarnæ* ou *Peucini*, qui formaient une des grandes nations de la Germanie, étaient répandus à l'orient de la Vistule jusqu'au *Tyras* ou Dniester, et même ils s'étendaient jusqu'au Danube. Les *Peucini* n'étaient, en quelque façon, qu'une partie des *Bastarnæ*, et

ils habitaient vers le midi. On prétendait qu'ils tiraient leur nom d'une île qui est formée par deux branches du Danube, et que l'on appelait *Peuce*. Les autres divisions de cette grande nation étaient les *Atmoni* et les *Sidones*. Ces derniers paraissent être les mêmes que les *Sideni* de Ptolémée, qui les place sur les bords de la Mer Baltique, d'où ils auront passé dans la Scandinavie, dans laquelle ils auront formé les *Sitones* ou les Suédois. La nation des *Bastarnæ* était mêlée avec beaucoup de peuples Sarmates : c'est pourquoi il en sera encore question dans la description de la Sarmatie.

CHAPITRE V.

ILLYRIE,

Comprenant *Rhætia*, *Vindelicia*, *Noricum*, *Pannonia* et *Illyricum*.— Partie de l'Allemagne, de la Hongrie, et la Dalmatie.

Ces pays, quoique formant presque tous des provinces séparées dans l'empire romain, peuvent être néanmoins compris sous un même titre. Ils étaient bornés au nord et à l'orient par le Danube et la Mœsie, au couchant par le pays des Helvétiens, et au midi par l'Italie et la Mer Hadriatique. Ils étaient peuplés d'un grand nombre de nations gauloises d'origine, de quelques-unes germaines, et d'une plus grande quantité de nations slavones ou sarmates.

La Rhétie occupait la partie des Alpes qui comprend ce que l'on appelle aujourd'hui le pays des Grisons et le Tyrol. Les Rhétiens, disait-on, étaient une colonie de Toscans; mais ils avaient bien dégénérés, car ils étaient devenus barbares et cruels. Ils étaient divisés en plusieurs petites peuplades particulières, dont les principales étaient les *Sarunetes*, qui occupaient le val de Sargans sur le Rhin. Auprès de ces peuples était la ville de *Curia*, aujourd'hui Coire, la principale de la Rhétie. Les *Lepontii* occupaient le val de Leventina, à la source du Tesin, et possédaient la ville d'*Oscela*, aujourd'hui Domo d'Ossola, en Italie. Les *Vennones* occupaient la Valteline, vers les sources de l'Adda; les *Camuni* habitaient le val de Camonica, et les *Brixentes* ont donné leur nom à la ville de Brixen, quoique leur chef-lieu fût appelé *Sabio*, aujourd'hui Seben. Le petit château de *Terioli*, dans ce canton, a donné son nom au Tyrol; la ville de *Tridentum* est aujourd'hui Trente, et celle de *Feltria* conserve son nom.

La Vindélicie est voisine de la Rhétie, au nord. Elle comprend la partie de la Bavière, qui est au midi du Danube, et une partie de la Souabe. Ce pays renfermait plusieurs peuples, dont quelques-uns étaient d'origine gauloise, et ce fut encore dans cette contrée que se retirèrent les Boiens, lorsqu'ils furent chassés de la Bohême par les Marcomans. Les principales villes de la Vindelicie étaient *Brigantia*, Bregentz, qui avait été bâtie sur le lac de Constance, *Samulocenis*, aujourd'hui Saulgen, en Souabe; *Cambodunum*, aujourd'hui Kempten; *Damasia*, qui fut depuis appelée par Auguste, lorsqu'il y eut établi une colonie romaine, *Augusta Vindelicorum*, aujourd'hui Augs-

bourg ; *Regina*, aujourd'hui Ratisbonne, appelée mieux en allemand Regensburg ; *Batava Castra*, aujourd'hui Passau ; *Pons æni*, aujourd'hui Muldorf, sur l'Inn ; et enfin *Veldidena*, dont le nom se conserve dans un lieu appelé Vilten, près d'Inspruck, dans le Tyrol.

Le *Noricum* répondait à ce que l'on appelle aujourd'hui la Haute et en grande partie la Basse-Autriche, la Styrie et la Carinthie. Ce pays avait d'abord formé un royaume. Il était occupé par plusieurs nations, dont un grand nombre était d'origine gauloise, entr'autres les *Boii* ou *Boiens*, qui formaient une division de ceux qui s'étaient établis dans la Bohême, et qui étaient très-nombreux. La ville de *Boiodurum*, aujourd'hui Innstadt, sur la rive droite de l'Inn, à son embouchure dans le Danube, conservait leur nom. *Lauriacum* était une grande ville où les Romains avaient une flotte en station sur le Danube; ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit lieu appelé Lorch. *Ovilabis* est aujourd'hui Wels, sur le Traun ; *Juvavum* est Saltzbourg ; et *Virunum* sur la Drave, *Dravus*, est aujourd'hui un petit lieu appelé Wolkmarkt, un peu au dessous de Clagenfurt. *Noreia*, aujourd'hui Saint-Léonhart, était occupée par les *Boii*, et *Celeia*, peu loin de la Save; *Savus* est aujourd'hui Cilley.

La Pannonie comprenait toute la partie de la Hongrie qui est sur la rive droite du Danube, une petite partie de la Basse-Autriche, toute l'Esclavonie et la Croatie autrichienne. Ce pays était peuplé par plusieurs nations différentes dont plusieurs étaient gauloises, quelques-unes germaines, et le plus grand nombre sarmates. C'était dans ce pays que s'étaient arrêtés les Gaulois qui étaient partis de la Gaule sous la conduite de Sigovèse, et ce fut de là qu'ils sortirent dans la suite pour ravager la Grèce, d'où ils passèrent dans l'Asie mineure. Les principales nations gauloises qui étaient établies dans ce pays étaient les *Tectosages*, les *Taurisci* et les *Scordisci*, restes de ceux qui avaient pillé Delphes et qui s'étendaient jusque dans la Mœsie. Dans quelques autres parties de la province étaient des nations germaines, tels que les *Aravisci*, qui avaient chassé les *Osi*, lesquels s'étaient retirés dans la Silésie. Les principales villes de cette contrée étaient, en suivant le Danube, *Vindobona*, Vienne, dans laquelle l'empereur Marc-Aurèle tomba malade ; *Carnuntum*, aujourd'hui Altenbourg, petit lieu, mais qui était autrefois une grande ville et le chef-lieu de la province ; *Sabaria*, aujourd'hui Sarvar, grande ville, qui fut détruite par un tremblement de terre ; *Bregetio*, également en ruines, où mourut l'empereur Valentinien premier ; *Aquincum* ou *Acincum*, aujourd'hui Bude, appelée Ofen par les Allemands ; *Mursa*, aujourd'hui Essek, sur la Drave, près de laquelle se livra une grande bataille entre l'empereur Constance et Magnence, qui affaiblit tellement l'empire romain, qu'elle donna lieu à l'invasion des peuples barbares ; *Acunum* est aujourd'hui Peter-Vardein ; *Acimincum*, Slankemen ; et *Taurunum*, près de l'embouchure de la Save, un petit lieu appelé Tzeruinka. Ensuite, en remontant la Save, on trouvait *Sirmium*, une des plus grandes villes de l'Empire, dont il reste peu de vestiges, et où naquit et mourut l'empereur Probus. Un peu plus haut était *Cibalis*, aujourd'hui Swilei, qui donna la naissance à Valentinien premier, et près de laquelle l'empereur Constantin-le-Grand défit Licinius, son concurrent ; et

enfin *Siscia*, aujourd'hui Sisseg. Sur la Drave se trouvaient *Petovio*, aujourd'hui Petau, sur les frontières du Noricum, et *Jovia*, aujourd'hui appelée Legrad.

L'*Illyricum* ou Illyrie, comprenait la Croatie au midi de la Save, la Bosnie, la Dalmatie et une partie de l'Albanie supérieure. Ce pays était peuplé par plusieurs nations illyriennes ou sarmates, et par quelques-unes gauloises. Les principales étaient les *Iapodes* ou *Iapydes*, qui étaient d'origine gauloise; les *Ardyéens*, qui habitaient la Dalmatie, et qui s'étendaient jusque dans la Bosnie, et les *Autariates*, qui occupaient la Haute-Albanie, et qui furent détruits par les *Scordisques*. L'*Illyricum* se divisait en trois parties, la *Liburnie*, la *Dalmatie* et le pays des *Labeates*, qui habitaient les environs du lac *Labeatis*, aujourd'hui de Zenta. La *Liburnie* peut être représentée par la Croatie, au midi de la Save, et par une partie de la Dalmatie. Ses villes principales étaient, sur le bord de la mer, *Flanona*, aujourd'hui Fianona; *Tersatica*, aujourd'hui Tersatz, près de Fiume; *Senia*, aujourd'hui Segna, et *Iadera*, la capitale des Liburniens, aujourd'hui Zara. Dans les terres on trouvait *Metulum*, aujourd'hui Metuc vetus, au siége de laquelle Auguste n'étant que triumvir, se distingua, et dont les habitans aimèrent mieux se brûler dans leur ville que de se rendre aux Romains; et *Arubium*, aujourd'hui Modrus, dont les habitans en firent autant. Dans la *Dalmatie* on trouvait les villes de *Scardona*, qui conserve encore son nom; de *Tragurium*, aujourd'hui Trau, et de *Salona*, aujourd'hui en ruines, mais célèbre par la retraite de l'empereur Dioclétien, qui, après avoir abdiqué l'Empire, y cultivait un jardin de ses propres mains. Auprès de cette ville était un château appelé *Aspalathos*, dans lequel mourut ce même Dioclétien, et qui a donné naissance à la ville de Spalato d'aujourd'hui. *Andetrium* était une ville forte, qui paraît être représentée par la forteresse de Clissa; *Narona* est aujourd'hui en ruines à l'ouest du fleuve *Naro*, appelé aujourd'hui la Narenta; et *Delminium*, qui était la capitale de la Dalmatie, est aujourd'hui Duvno. Plus loin, la presqu'île *Hyllis*, aujourd'hui le Sabioncello, faisait partie du pays des *Enchéléens*, qui occupaient tout le territoire de Raguse. Sur la côte on trouvait *Epidaurus*, qui était une ville grecque, aujourd'hui Ragusi-Vecchio. Dans les terres, *Dioclea* était la patrie de Dioclétien; et plus près de la côte, *Scodra*, à l'embouchure du lac *Labeatis*, est aujourd'hui Scutari, capitale de la Haute-Albanie. Enfin, sur le fleuve *Drilo*, aujourd'hui le Drin, à l'orient de son embouchure, sur les frontières de la partie de l'Illyrie qui fut depuis comprise dans la Macédoine, était la petite ville grecque de *Lissus*, aujourd'hui Alessio.

Les îles qui se trouvent devant la côte de l'Illyrie sont en grand nombre. Les plus occidentales étaient appelées îles *Absyrtides*, nom que l'on rapportait à Absyrthus, frère de Médée, que cette princesse, dit-on, avait mise en pièces. Ces îles étaient particulièrement celles de *Crespa*, aujourd'hui Cherso; d'*Apsorus*, aujourd'hui Ossero; d'*Arba*, aujourd'hui Arbé; de *Curicta*, aujourd'hui Veglia; et de *Cissa*, aujourd'hui Pago. Celle de *Scardona* s'appelle aujourd'hui Isola-Grossa; et celle d'*Issa*, qui contenait une colonie grecque, s'appelle aujourd'hui Lissa; celle de *Pharus*, aujourd'hui Liesina, contenait également

une colonie grecque, ainsi que *Corcyra*, surnommée la Noire, aujourd'hui Curzola, et celles de *Brattia* et de *Melita* sont appelées aujourd'hui Brazza et Meleda.

CHAPITRE VI.

Italie. — *Italia, Hesperia.*

Cette contrée, qui est en grande partie baignée par les eaux de la mer, est bornée, au nord et à l'ouest, par la chaîne des Alpes qui la séparent du *Noricum*, de la Rhétie et de la Gaule. On comprend dans sa description celle des îles de Sicile, Sardaigne et Corse qui sont adjacentes. L'Italie a en général la forme d'une botte. La mer, qui la baigne vers le nord, était autrefois appelée *Hadriaticum mare*, la Mer Hadriatique, et aujourd'hui on l'appelle le golfe de Venise; la mer qui la baigne au midi était appelée *Mare Tuscum* ou *Tyrrhenum*, Mer Tyrrhénienne ou Etrusque, et aujourd'hui mer de Toscane.

Les Grecs appelaient cette contrée *Hespérie*, parce qu'elle était au couchant de la Grèce; ils lui donnèrent aussi le nom d'*OEnotrie* et d'*Ausonie*, à cause de différens peuples qui l'avaient habitée; enfin on l'appela *Italia*, du nom d'un roi appelé *Italus*, qui n'est guère connu d'ailleurs. Le nom même d'*Italia* n'était proprement appliqué qu'au pays qui est situé au midi du *Rubicon*, et la partie septentrionale était appelée *Gaule cisalpine*, c'est-à-dire en-deçà des Alpes (relativement à Rome), parce que cette contrée était peuplée d'un grand nombre de nations gauloises.

Il paraît qu'en général la plupart des nations qui habitaient l'Italie, étaient d'origine gauloise, ou descendaient des Gaulois. Dans la partie du nord, sur les côtes voisines de la Gaule et jusqu'en Toscane, habitaient les Liguriens, qui peuvent être d'origine espagnole, et qui s'étaient fondus de bonne heure avec les Gaulois. De ceux-ci, c'est-à-dire des Gaulois, venaient les Ombriens, et d'eux descendaient les Sabins, des Sabins les Samnites; de ceux-ci les Lucaniens, et enfin des Lucaniens les Brutiens, qui n'étaient que des pâtres révoltés. A une autre époque, d'autres Gaulois vinrent s'emparer de la Cisalpine qu'ils trouvèrent occupée par les Toscans, nation que l'on croit être venue de la Rhétie, et qui avait dépouillé les Liguriens d'une partie de ses possessions, et ce furent ces Gaulois qui s'emparèrent de Rome, l'an 387 avant J. C. Long-temps avant cette époque, les *Veneti*, nation qui paraît illyrienne, s'étaient déjà rendus maîtres de ce qu'on a appelé depuis l'état de Venise, et à des époques encore plus éloignées, des nations grecques, tels que les OEnotriens, les Peucétiens et les Pélasges avaient fondé plusieurs villes dans le milieu de l'Italie, qui furent depuis habitées par les Romains. Vers la partie inférieure de l'Italie, les *Siculi*, nation illyrienne qui avait pénétré dans ce pays, furent chassés par les Pélasges, et obligés de se retirer en Sicile à laquelle ils donnèrent leur nom; d'autres Illyriens, les *Apuli*, se confondirent avec les Grecs qu'amenèrent dans ce pays plusieurs chefs venant de l'ex-

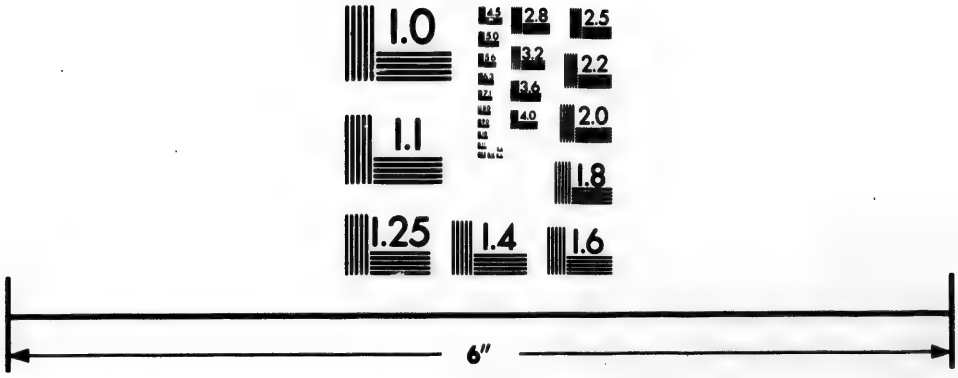
pédition contre Troie, et enfin un grand nombre de colonies grecques, du corps hellénique, qui étaient venues s'établir sur les côtes, furent subjuguées par les Romains. Toutes ces nations participaient du caractère des différens peuples dont elles tiraient leur origine.

L'Italie est traversée, dans toute sa longueur, par une chaîne de montagnes qui prend son origine des Alpes, et que l'on appelait autrefois *Apenninus Mons*, et aujourd'hui les Monts Apennins. Ses principales rivières sont : le Pô, *Padus*, qui sépare la Gaule cisalpine, dans toute sa longueur, en deux parties que l'on appelait autrefois Gaule cispadane et Gaule transpadane, relativement à Rome; et le Tibre, *Tiberis*, qui passe à Rome. Ses principaux caps étaient ceux de *Leucopetra*, aujourd'hui del Armi, au bout méridional de l'Italie, et *Iapygium*, aujourd'hui de Leuca dans la partie la plus orientale. On y remarquait les golfes *Ligusticus*, aujourd'hui de Gênes, et celui de *Tarente* portant encore le même nom.

La *Gaule cisalpine* était aussi appelée *Gallia Togata*, parce que les Romains en avaient gratifié les habitans du droit de porter la toge romaine : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui en général la Lombardie, à cause des Lombards, nation de la Germanie qui est venue s'y établir dans le milieu du sixième siècle de l'ère chrétienne. Les principaux peuples de la Gaule cisalpine étaient, en prenant du couchant, les *Taurini*, d'origine ligurienne, et dont la capitale était *Augusta Taurinorum*, aujourd'hui Turin. Au couchant de Turin, dans les Alpes, était *Segusio*, aujourd'hui Suse, ville qui fut la résidence d'un petit roi, appelé Cottius, aimé d'Auguste. Dans le val d'Aoste étaient les *Salassi*, nation gauloise qui fut exterminée par les Romains, qui construisirent dans le pays la ville d'*Augusta Prætoria*, aujourd'hui Aouste ou Aoste. Plus bas étaient les *Libici*, d'origine ligurienne, chez lesquels on trouvait *Eporedia*, aujourd'hui Ivrée; *Vercellæ*, aujourd'hui Vercel, et *Novaria*, aujourd'hui Novare. Plus loin étaient les *Insubres*, nation gauloise qui vint dans ce pays avec Bellovèse, et qui fonda la ville de *Mediolanum*, aujourd'hui Milan. On trouvait encore dans leur pays *Ticinum*, depuis *Papia*, aujourd'hui Pavie, sur la rivière du Tésin, près de laquelle Annibal vainquit les Romains; et plus haut, près de Milan, les *Raudii Campi* dans lesquels Marius vainquit et anéantit en quelque façon la nation des Cimbres. Il y avait encore chez ces peuples la ville de *Laus Pompeia*, aujourd'hui Lodi Vecchio. Du côté des montagnes étaient les *Orobii*, chez lesquels on trouvait la ville de *Comum*, aujourd'hui Côme, la patrie de Pline le jeune, et celle de *Bergomum*, aujourd'hui Bergame, villes bâties par les Gaulois. Plus bas, chez les *Cenomani*, nation également venue de l'intérieur de la Gaule, on trouvait *Cremona*, Crémone, colonie romaine; *Brixia*, Brescia, ville gauloise, et *Mantua*, Mantoue, ville d'origine toscane, et célèbre par la naissance et le tombeau de Virgile. Entre Crémone et Mantoue était la petite ville de *Bedriacum*, près de laquelle Vitellius vainquit l'empereur Othon, et lui arracha l'Empire.

Au midi du Pô, presque toutes les nations étaient liguriennes, à l'exception de celles qui étaient à l'orient. A l'occident, le plus près des Alpes, étaient les *Vagienni* dans le val de Viozenna, dont la

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

capitale, *Augusta Vagiennorum*, n'est plus qu'un petit lieu appelé Vico. Les *Statielli* occupaient le val du Tanaro, et leurs villes étaient *Aquæ Statiellæ*, aujourd'hui Aqui; *Alba Pompeia*, aujourd'hui Alba, dont était natif l'empereur Pertinax, et *Asta*, aujourd'hui Asti. Plus loin, sur le bord du Pô, était la ville d'*Industria*, que les Gaulois appelaient *Bodincomagus*, c'est-à-dire habitation près du Pô, parce qu'ils nommaient cette rivière *Bodincus*. Aujourd'hui elle est en ruines. Le *Forum Fulvii*, surnommé *Valentinum*, est aujourd'hui Valence; *Dertona* est aujourd'hui Tortone, et *Iria* est Voghera. Peu loin de-là est *Clastidium*, aujourd'hui Schiatezzo, près de laquelle les Gaulois furent battus par les Romains. Sur le bord de la côte étaient les *Intemelii* et les *Ingauni*, dont les villes *Albium Intemelium* et *Albium Ingaunum*, sont aujourd'hui Vintimille et Albingue. La ville de *Vada Sabatia* est aujourd'hui un petit lieu appelé Vai, près de Savone; et *Genua*, aujourd'hui Gênes, a toujours été la plus grande ville de ce canton. A l'orient de Gênes, *Segeste* est aujourd'hui Sestri, et le *Portus Veneris*, aujourd'hui Porto-Venere, est à l'entrée de ce que l'on appelle le golfe de la Spetzia. Plus haut, les *Apuani Ligures* avaient une ville appelée *Apua*, qui est aujourd'hui Pontremoli, et près de là est le fleuve *Macra*, aujourd'hui Magra, qui séparait la Gaule cisalpine de l'Italie proprement dite, de ce côté.

Plus au nord, sur le cours et au midi du Pô, se trouvaient des nations gauloises, qui étaient venues s'habituer dans ce canton à différentes époques. Les *Ananes* ou *Anamani* occupaient les territoires de Parme et de Plaisance. Les principales villes que l'on trouvait chez eux, étaient *Placentia*, Plaisance, colonie romaine sur le Pô, à l'embouchure de la Trébie, rivière près de laquelle Annibal défit entièrement l'armée romaine; *Florentia*, aujourd'hui Fiorenzuola; *Parma*, Parme; *Brixellum*, Bresello. Plus loin, on trouvait *Regium Lepidi*, aujourd'hui Reggio; *Mutina*, Modène, qui fut en vain assiégée par Marc Antoine, et *Bononia*, appelée auparavant *Felsina*, qui devait sa fondation aux Toscans, mais qui, ayant été prise par les Boiens, nation gauloise, changea de nom, et devint la capitale de ces peuples. Cette ville était peu éloignée d'une rivière appelée *Rhenus*, aujourd'hui le Reno, dans une des îles de laquelle se forma le fameux triumvirat d'Octave, d'Antoine et de Lépide; et vers les sources de cette rivière, dans les Apennins, était une forêt appelée *Litana Silva*, qui avait encore été fatale aux Romains. Plus loin, le *Forum Cornelii* est aujourd'hui Imola; *Faventia* est Faenza; *Forum Livii*, Forli, et *Cesena* conserve son nom. Près de là est le *Rubicon*, petite rivière que l'on appelle aujourd'hui Fiumesino, et qui formait la limite entre la Gaule cisalpine et l'Italie. On sait que lorsque César l'eut passée, il ne lui fut plus possible de cacher ses projets ambitieux contre Rome. Plus haut, vers les embouchures du Pô, étaient les *Lingones*, autre nation gauloise, qui avait toujours été jointe avec les *Boii* contre les Romains, et dans le territoire de laquelle on trouvait *Forum Allieni*, qui est aujourd'hui Ferrare. A l'une des embouchures du Pô, était *Spina*, ville grecque, bâtie par les Pélasges, aujourd'hui détruite; et un peu plus bas *Ravenna*, aujourd'hui Ravenne, ville célèbre pour avoir été la demeure de l'exarque ou commandant que les Empereurs

d'orient envoyaient pour gouverner ce qu'ils possédaient en Italie, et dans laquelle Auguste avait fait construire un port qui est aujourd'hui comblé.

Une partie de la Gaule cisalpine était occupée par ce que l'on appelait la *Vénétie*. Cette partie prenait son nom des *Veneti*, nation illyrienne qui était entrée en Italie de ce côté, et qui avait chassé les *Euganéens* dans les montagnes. Sous le nom de *Vénétie* nous comprendrons l'Istrie, et les habitans des Alpes carniques qui faisaient partie de l'Italie. La ville de la Vénétie la plus voisine du Pô était *Atria* ou *Hadria*, aujourd'hui Adria, d'origine toscane, et qui avait donné son nom à la mer Hadriatique. *Patavium*, aujourd'hui Padoue, était la capitale des *Veneti*, et elle est célèbre pour avoir donné la naissance à l'historien Tite-Live. Une autre ville de la Vénétie était *Verona*, Vérone, sur l'*Athesis*, aujourd'hui Adige, qui a donné le jour au poëte Catulle, à l'architecte Vitruve, et à Pline le naturaliste. Cette ville était d'origine gauloise, aussi bien que celle de *Vicentia*, Vicence. Celle d'*Altinum* n'est plus qu'un petit lieu appelé Altino; *Tarvisium* est aujourd'hui Trévise; *Opitergium* est Oderzo; *Concordia*, aujourd'hui détruite, conserve néanmoins son nom. Il n'est point mention de Venise avant l'entrée des Huns en Italie; mais son emplacement était connu dans l'antiquité sous le nom de *Portus Venetus*. Au nord de la Vénétie étaient les *Carni*, qui habitaient la partie des Alpes appelée de leur nom Alpes carniques, et qui l'ont également donné à la Carniole. Les principales villes de ce canton étaient *Aquileia*, grande ville qui fut détruite par Attila, roi des Huns, et qui ne put se relever depuis; *Forum Julii*, qui est aujourd'hui Ciudad di Friuli; *Vedinum*, qui est Udine, et *Julium Carnicum*, qui est aujourd'hui un petit lieu appelé Zuglio. Un peu plus loin, au-delà d'un petit fleuve appelé *Timavus*, était *Tergeste*, aujourd'hui Trieste. Venait ensuite l'Istrie qui avait été ajoutée à l'Italie. Ses principales villes étaient *Ægida*, aujourd'hui Capo d'Istria, ville forte; *Parentium*, aujourd'hui Parenzo, et *Pola*, la plus grande, qui conserve son nom, et dans laquelle il y a de beaux restes d'architecture romaine. Cette partie était séparée de l'Illyrie ou *Illyricum* par le petit fleuve *Arsia*, qui conserve également son nom. On avait aussi ajouté à l'Italie un petit canton pris sur le *Noricum*, et qui comprenait les villes d'*Æmona*, aujourd'hui Laybach, et de *Nauportus*, aujourd'hui le Haut-Laybach.

L'Italie proprement dite était la partie qui est située au midi du *Rubicon* et de l'embouchure du fleuve *Macra*, en suivant la chaîne de l'Apennin. La partie la plus méridionale était appelée la *Grande-Grèce*, à cause de la grande quantité de Colonies grecques qui étaient établies sur ses côtes. Dans la partie septentrionale de l'Italie, on trouvait d'abord l'*Etrurie* ou *Tuscie*, appelée *Tyrrhénie* par les Grecs, et aujourd'hui Toscane. Cette contrée avait d'abord été occupée par les Liguriens, ensuite par les Ombriens, puis par les Pélasges qui y avaient fondé plusieurs villes; les Tyrrhéniens vinrent ensuite s'y habituer, et quelque temps après les Toscans s'en emparèrent et en furent les derniers habitans. Ils y formèrent douze villes ou cités, d'où naquirent toutes les autres villes. Au nord, la Toscane était

occupée par des peuples liguriens, entr'autres par les *Mugelli*, dont le nom se conserve dans la vallée de Mugello. Sur le bord du *Macra* était la ville de *Luna*, qui ne présente plus que quelques vestiges; celle de *Luca* est aujourd'hui Lucques; *Pisæ*, qui fut fondée par les Pélasges, est Pise; *Pistoria*, près de laquelle Catilina fut tué, est Pistoie; et *Florentia* est aujourd'hui Florence, la plus grande ville de la Toscane. Plus au midi, *Sena Julia* est aujourd'hui Sienne; et en tirant vers le Tibre, *Arretium*, aujourd'hui Arezzo, était une des douze villes ou cités des Toscans, ou Etrusques, ainsi que *Cortona*, aujourd'hui Cortone, qui devait sa fondation aux Ombriens. *Perusia*, aujourd'hui Pérouse, était également une des douze villes des Toscans, et près de cette ville se trouvait le *lac de Trasimène*, aujourd'hui Lago di Perugia, sur les bords duquel Annibal battit, pour la seconde fois, complétement l'armée romaine. *Clusium*, aujourd'hui Chiusi, était une autre des douze villes des Etrusques, où régnait Porsenna, qui fit la guerre aux Romains; *Volaterræ*, une des douze, aujourd'hui Volterra, était la patrie de Perse le poëte; le *Portus Herculis Labronis* ou *Liburni* est aujourd'hui Livourne; *Vetulonii*, qui était la plus célèbre des douze villes Etrusques, ne laisse presque point de vestiges, et on n'en trouve guère plus de *Populonium*, ville voisine située sur le bord de la mer. En face de cette ville, était l'île d'*Ilva* ou *AEthalia*, aujourd'hui l'île d'Elbe, fameuse par ses mines de fer. Plus loin, dans les terres était *Ruselle*, une des douze, aujourd'hui Roselle; et sur le bord de la mer *Télamon*, près de laquelle les Romains vainquirent les Gaulois, et ensuite *Cosa*, qui devait son origine aux Pélasges, et qui a laissé peu de vestiges. *Vulsinii*, aujourd'hui Bolsena sur le lac de ce nom, était une des douze villes étrusques, ainsi que *Tarquinii*, qui a donné l'origine aux Tarquins, et qui n'est plus qu'un petit lieu appelé la Turchina. *Falerii*, aujourd'hui Falari, lieu en ruines, était également une des douze, ainsi que *Veii* qui résista long-temps aux Romains, et qui n'offre plus que quelques vestiges. *Cære*, appelée *Agylla* par les Grecs, également une des douze, est aujourd'hui Cer-Veteri. La ville de *Centum-Cellæ* fut construite par l'empereur Trajan pour former un port sur cette côte, et c'est aujourd'hui celle appelée Civita Vecchia; enfin le *Portus Augusti* était un premier port qui avait été construit par l'empereur Claude, à l'embouchure du Tibre, et qui est aujourd'hui comblé. Le lieu s'appelle Porto.

L'*Ombrie*, qui était à l'orient de la Toscane ou Etrurie, prenait ce nom des Ombriens qui avaient possédé une grande partie de l'Italie, mais qui ensuite avaient été resserrés successivement par les Pélasges ou Aborigènes, par les Toscans, et enfin par des nations gauloises qui étaient venues en partie habiter son territoire. C'est pourquoi je comprendrai dans la description de l'Ombrie le pays qu'occupaient les *Senones*, peuple venu de la Gaule, des environs de Sens. Ce furent ces derniers Gaulois qui s'emparèrent de Rome; mais ensuite les Romains les assujétirent, et la nation disparut entièrement. Au midi du *Rubicon*, sur le bord de la mer, était la ville d'*Ariminum* aujourd'hui Rimini, qui devait sa fondation aux Ombriens; *Pisaurum*, est aujourd'hui Pesaro; *Fanum Fortunæ*, Fano; et *Sen*

Gallica, qui fut fondée par les Sénonois, Sinigaglia. Dans l'intérieur des terres, *Forum Sempronii*, sur le *Metaurus*, célèbre par la défaite d'Asdrubal, frère d'Annibal, est aujourd'hui Fossombrone; *Urbinum Hortense* est Urbino; *Æsis* est Iesi; *Tifernum-Tiberinum* est Citta di Castello; *Iguvium*, Gubio; *Nuceria*, Nocera; *Camerinum*, Camerino; *Tuder*, Todi; *Spoletum*, Spolete, où fut tué l'empereur Julius Æmilianus qui n'avait régné que trois mois. *Narnia*, qui avait été appelée auparavant *Nequinum*, est Narni: c'est la patrie de l'empereur Nerva; et *Ameria*, aujourd'hui Amélia, est celle de Sextus Roscius, en faveur duquel Cicéron prononça un plaidoyer.

Les *Sabins* étaient au midi des Ombriens; ils habitaient ce que l'on appelle aujourd'hui la Sabine. Les Sabins descendaient des Ombriens, et de leur souche venaient presque tous les peuples de la Basse-Italie. Les Sabins sont assez célèbres dans l'Histoire romaine, pour que je n'en rapporte rien ici. Leur principale ville était d'abord *Cures*, aujourd'hui un petit lieu appelé Corrèse, d'où était Numa, un des rois de Rome. C'était du nom de cette ville que les Romains étaient appelés *Quirites*. *Reate*, aujourd'hui Riéti, était une autre ville ancienne, et dans laquelle mourut l'empereur Tite. *Cutiliæ*, petite ville bâtie par les OEnotriens, avait auprès d'elle un lac que l'on regardait comme le point central de l'Italie. *Amiternum*, aujourd'hui en ruines près de la ville d'Aquila, était la plus ancienne ville des Sabins, et la patrie de Salluste. *Phalacrine*, auj. Val Falacrina, avait donné le jour à l'empereur Vespasien; et *Nursia*, auj. Norsia, était la patrie de Sertorius.

Plusieurs petits peuples qui étaient aux environs des Sabins tiraient d'eux leur origine. Les *AEqui* ou *AEquicoli* avaient pour capitale *Carseoli*, qui est aujourd'hui en ruines; les *Hernici* avaient *Anagnia*, aujourd'hui Anagni. Les *Marsi*, nation brave, habitaient les environs du *lac Fucin*, aujourd'hui Lago di Celano, et ils avaient pour villes *Marrubium*, aujourd'hui en ruines, et *Alba Fucentis*, aujourd'hui Alba. Les *Peligni* avaient *Corfinium*, aujourd'hui San-Perino, petit lieu, et *Sulmo*, aujourd'hui Solmona, la patrie d'Ovide. Les *Marrucini* avaient *Theate*, aujourd'hui Chieti, et les *Vestini*, *Pinna*, aujourd'hui Civita di Penna. Au nord de ces peuples étaient les *Picentes* qui habitaient le *Picenum*, aujourd'hui la Marche d'Ancône. Ils avaient pour villes principales *Hadria*, aujourd'hui Atri, qui avait été fondée par les Etrusques; *Asculum*, aujourd'hui Ascoli; *Firmum*, aujourd'hui Firmo; *Auximum*, aujourd'hui Osimo, et sur la côte, *Ancône*, ville grecque qui conserve le nom d'Ancône, et qui avait été construite sur un cap près duquel est le seul bon port de ce canton.

Au midi de tous ces peuples et à l'orient du Tibre, était le *Latium* ou pays des Latins, qui comprit dans la suite celui des *Volsci*, et qui est aujourd'hui ce qu'on appelle la Campagne de Rome. Les Latins étaient d'origine grecque ou œnotrienne, et ils étaient composés de plusieurs petits peuples, parmi lesquels on distinguait les *Rutuli*. Lorsque les Romains se furent emparés de ce pays, Rome en fut censée la capitale. Cette ville, qui devait sa première fondation, dit-on, à Evandre qui avait été chassé du Péloponnèse, ne consistait d'abord que dans quelques chétives habitations sur le *Mont*

Palatin ; mais lorsque Remus et Romulus s'y furent retirés avec tous les pâtres de la contrée, ils lui donnèrent une plus grande étendue, et par la suite elle comprit sept collines différentes : ce qui lui fit donner le nom de *Septicollis*. Cette ville devint la maîtresse de presque tout le monde connu alors ; et quoiqu'elle ait éprouvé bien des revers, elle est encore la seconde ville de l'Empire français, et le titre du fils aîné de l'Empereur. De cette ville partaient un grand nombre de chemins qui s'étendaient dans toutes les parties de l'Empire romain, et dont on voit encore des vestiges en bien des endroits. *Ostie* était une ville et un port qui avaient été fondés à l'embouchure du Tibre par Ancus Martius. *Laurentum*, la capitale du roi Latinus, est aujourd'hui Torre di Paterno ; *Lavinium*, fondée par Enée, est aujourd'hui un petit lieu appelé Pratica ; *Alba-Longa*, fondée par Ascagne, fils d'Enée, fut la capitale d'un royaume qui précéda la fondation de Rome ; les Romains la détruisirent, et aujourd'hui c'est un petit lieu appelé Palazzolo. *Tusculum*, qui fut la capitale des Latins en général, est aujourd'hui Frascati ; *Preneste*, où Marius se tua, est aujourd'hui Palestrine ; et *Tibur*, aujourd'hui Tivoli, est célèbre par ses agrémens et par son site. *Ardea*, aujourd'hui Ardéa, était la capitale des Rutules.

Les Volsques ou *Volsci* s'étendaient jusqu'au *Liris*, aujourd'hui Garigliano, et même par-delà. Leurs principales villes étaient *Antium*, sur le bord de la mer, aujourd'hui Anzio ; *Suessa Pometia*, qui n'a pas laissé de vestige, non plus que *Corioli ; Circeii*, qui était autrefois une île, et que l'on disait avoir été la demeure de Circé, est aujourd'hui le Monte-Circello. Cette montagne est entourée, de plusieurs côtés, par les *paludes pomptinæ*, les marais Pontins, qui étaient peut-être plus couverts d'eau autrefois qu'ils ne le sont à présent. *Terracina*, auparavant *Anxur*, est aujourd'hui Terracine ; *Gajeta* est Gaëte, près de laquelle fut tué Cicéron. Plus loin, à l'embouchure du *Liris*, était *Minturnes*, où Marius se tint long-temps caché ; elle est aujourd'hui en ruines, et au-delà était *Sinuessa*, appelée autrefois *Sinope* par les Grecs, qui l'avaient habitée, et près de laquelle venaient ces vignes qui fournissaient le fameux vin de *Falerne ;* elle est également en ruines. Dans l'intérieur des terres étaient *Aquinum*, aujourd'hui Aquino, la patrie de Juvénal, et *Arpinum*, aujourd'hui Arpino, celle de Marius et de Cicéron. En face de la côte des Volsques était l'île *Pontia*, aujourd'hui Ponza, dans laquelle l'empereur Tibère fit périr Drusus Néron son petit-neveu ; et celle de *Pandataria*, aujourd'hui Ventotiène, dans laquelle moururent Julie et Agrippine, fille et petite-fille d'Auguste.

La Campanie, qui vient ensuite, fut habitée par les *Aurunci* et les *Ausones*, par les *Sidicini* qui furent appelés *Osci*, par les Tyrrhéniens ou Etrusques, par des peuples venus du *Picenum*, et enfin par des Grecs. La première ville du côté des Volsques était *Suessa Aurunca*, aujourd'hui Sezza. *Teanum Sidicinum* est aujourd'hui Tiano ; *Venafrum*, Venafro. Plus loin, au midi du *Vulturnus*, était *Capoue*, dont les délices énervèrent l'armée d'Annibal. Cette ville n'est plus dans l'emplacement où elle était ; elle se trouve sur le bord du *Vulturnus*, en face de l'endroit où était *Casilinum*. Sur le bord de la mer, était

Liternum, aujourd'hui Patria, où mourut Scipion l'Africain. Plus loin, était *Cumæ*, la plus grande ville grecque de la contrée, dont il reste à peine des vestiges. C'est là que se trouvait l'antre de la Sibylle, et où mourut Sylla. *Baiæ*, Baies, lieu célèbre par ses bains, est l'endroit où mourut l'empereur Hadrien. Auprès de cet endroit était le *cap Misenum* qui avait pris, dit-on, ce nom du trompette d'Enée, et où Auguste entretenait une flotte. Devant ce cap se trouvaient les deux îles, *Prochyta* et *Pithecusa*, aujourd'hui de Procida et d'Ischia, qui étaient habitées par des Grecs. Plus dans le fond du golfe de Naples, que l'on appelait le *Crater*, parce qu'il ressemblait au cratère d'un volcan, on trouvait *Neapolis*, Naples, qui était appelée par les Grecs *Parthenope*. Cette ville est remarquable par la grotte du Pausilippe, à l'entrée de laquelle se trouve un des tombeaux de Virgile. Plus près du cap Misène, était *Puteoli*, actuellement Pouzoles, autrefois appelée *Dicearchia* par les Grecs. C'était le port de Cumes. Près de cet endroit étaient les lacs *Averne* et *Lucrin*, dont M. Agrippa voulut faire un seul port; mais aujourd'hui le premier est redevenu un lac, et le second est comblé par une montagne de cendres qui s'y est formée. Plus loin est le *Mont Vésuve*, qui, dans sa première éruption, l'an 79 de l'ère chrétienne, couvrit les villes d'*Herculaneum* et de *Pompeii*, que l'on a découvertes dernièrement. Pline l'ancien mourut dans cette éruption. *Surrentum* est aujourd'hui Sorrento; et en face du *cap de Minerve*, était l'île *Capreæ*, aujourd'hui Capri, habitée par des Grecs, et célèbre par les débauches et la mort de Tibère. *Salernum*, aujourd'hui Salerne, était sur le territoire des Picentins et dans l'intérieur des terres. *Nuceria* est Nocera, et *Nola* Nole, où mourut Auguste.

Le *Samnium* prenait ce nom des *Samnites*, que l'on disait être issus des Sabins. Ses principales villes étaient *Caudium*, qui n'a point laissé de vestiges, mais qui rappelle les fourches caudines; *Beneventum*, appelée auparavant *Maleventum*, qui avait été fondée par Diomède: c'est aujourd'hui Bénévent; *Compsa*, aujourd'hui Conza, qui était une ville forte; *Equus-Tuticus*, aujourd'hui Castel-Franco, qui avait été également fondée par Diomède; *Bovianum*, aujourd'hui Boiano, qui était la capitale des Samnites; *AEsernia*, aujourd'hui Isernia; et *Aufidena*, aujourd'hui Alfidena. Au *Samnium* il faut joindre le pays des *Frentani*, qui n'étaient qu'une division des Samnites. Ils habitaient une partie de l'Abruzze et de la Capitanate. Leurs principales villes étaient *Anxanum*, aujourd'hui Lanciano; et *Histonium*, aujourd'hui un petit lieu nommé Vasto di Amone.

Au *Samnium* succédait l'*Apulie*, qui prenait ce nom des *Apuli*, nation illyrienne qui avait passé en Italie on ne sait à quelle époque, et que les Grecs appelaient *Iapygie*. Cette contrée comprenait le pays des *Dauniens*, que Diomède avait amenés avec lui de Grèce; des *Peucétiens* qui étaient également d'origine grecque, et des *Messapiens* et des *Salentins* qui étaient venus de ce même pays à l'issue de la guerre de Troie. Les *Calabri*, nation que l'on croit illyrienne, habitaient les environs de Brindes. Les principales villes des Apuliens, qui s'étaient fondus avec les Dauniens, étaient *Larinum*, aujourd'hui Larino, sur la frontière des *Frentani*; *Teanum Apulum*, aujourd'hui lieu en

ruines, sous le nom de Civitate ; *Luceria*, aujourd'hui Lucera, ville fondée par Diomède. *Argos Hippium*, appelée ensuite *Argyrippa*; puis *Arpi*, nom que ce lieu conserve encore aujourd'hui, était la capitale des Dauniens, et elle avait été également fondée par Diomède. *Sipuntum*, aujourd'hui lieu en ruines près de Manfredonia, lui devait également sa fondation. Près de là était le *Mont Garganus*, aujourd'hui le Mont Sant-Angelo ; et au nord de cette montagne, trois petites îles portaient le nom de *Diomède*, et aujourd'hui celui de Tremiti. On prétend que ce héros avait son tombeau dans l'une d'elles. Plus au midi, *Salapia* rapportait également sa fondation à Diomède; mais des Rhodiens étant venus s'établir postérieurement dans cette ville, lui firent changer d'emplacement, et elle n'en est pas moins encore en ruines aujourd'hui. Les plaines des environs portaient le nom de *Plaines de Diomède*, et ce fut dans ces plaines que se livra la fameuse bataille de *Cannes*, que remporta Annibal sur les Romains, et qui mit Rome à deux doigts de sa perte. La ville de *Canusium* où se retira le reste de l'armée romaine, est aujourd'hui Canosa. Cette ville, ainsi que celle de *Venusia*, aujourd'hui Venosa, et qui est la patrie d'Horace, devaient leur fondation à Diomède. Chez les Peucétiens, on trouvait *Barium*, aujourd'hui Bari, et *Egnatia*, aujourd'hui Torre d'Agnazzo. Chez les Messapiens étaient *Tarentum* ou *Taras*, comme prononçaient les Grecs, aujourd'hui Tarante, grande ville qui devait sa fondation aux Lacédémoniens, et qui était une des plus puissantes colonies grecques en Italie ; et *Brundusium*, aujourd'hui Brindes, bon port, où mourut Virgile. Enfin chez les Salentins on trouvait *Hydruntum*, Otrante; *Callipolis*, aujourd'hui Gallipoli, et *Rudiæ*, près Lecce qui était la patrie du poëte Ennius.

La *Lucanie* prenait ce nom des Lucaniens, qui tiraient leur origine des Samnites. Les principales villes des Lucaniens étaient *Grumentum*, aujourd'hui Armento, et *Potentia*, aujourd'hui Potenza. Sur les côtes étaient plusieurs colonies grecques, et entr'autres sur le golfe de Tarante, *Metaponte*, aujourd'hui en ruines, qui fut fondée par Epeus qui avait construit le fameux Cheval de Troie, et où mourut Pythagore ; *Héraclée*, également en ruines, dont était Zeuxis le peintre ; *Sybaris*, qui était renommée par la mollesse de ses habitans. Cette dernière ville ayant été détruite par les Crotoniates, on construisit sur son emplacement une autre ville appelée *Thurium*, dans laquelle l'historien Hérodote et l'orateur Lysias allèrent se fixer. Elle est aujourd'hui également détruite, et on en trouve peu de vestiges. Sur la côte de la mer Tyrrhénienne, on trouvait *Pæstum*, appelée par les Grecs *Posidonie*, et qui a laissé de beaux restes d'antiquité. Plus loin était *Helea* ou *Hyele*, appelée aussi *Velia*, ville fondée par les Phocéens, et qui a donné naissance à Zénon le pythagoricien. C'est aujourd'hui Castello à Mare della Brucca. Plus bas encore était *Buxentum*, appelée par les Grecs *Pyxus*, et actuellement Policastro.

Le *Bruttium*, ou pays des Brutiens, est aujourd'hui la Calabre. Ce pays renfermait de grandes forêts qui existent encore, et que l'on appelle Sila. Les villes des Brutiens étaient *Consentia*, aujourd'hui Cosenza et *Mamertum* ou *Mamertium*, aujourd'hui Oppido, d'où venaient les Mamertins, qui s'emparèrent de Messine en Sicile. Sur les côtes, on

près des côtes, se trouvaient plusieurs villes grecques, telles que *Pandosie* sur le bord de l'*Achéron*, ville qui n'a point laissé de vestiges; *Temesa*, aujourd'hui Torre di Nocera; *Terina*, aujourd'hui Santa-Euphemia; *Hipponium*, appelée aussi *Vibo Valentia*, aujourd'hui Bivona; et en face de la Sicile *Rhegium*, aujourd'hui Régio, fondée par les Chalcidiens. Cette ville fut souvent détruite par des tremblemens de terre. Sur l'autre côté, c'est-à-dire du côté du golfe de Tarante, était la ville de *Petelia*, aujourd'hui Strongoli, fondée par Philoctete; celle de *Crotone*, aujourd'hui Cotrone, fondée par les Achéens, et la patrie de ce fameux athlète, nommé Milon, qui fut dévoré par les loups. Auprès de cette ville se trouvait le promontoire *Lacinium*, aujourd'hui le cap delle Colonne, sur lequel était un célèbre temple de Junon, qu'Annibal pilla, et devant le cap plusieurs îles au travers desquelles on distingue celle que l'on appelait d'*Ogygie* ou de *Calypso*, qui n'est plus qu'un rocher. Plus bas était la ville de *Scylletium* ou *Scylacium*, la patrie de Cassiodore, et que l'on appelle aujourd'hui Squillace; et plus près de *Rhegium*, celle de *Locri-epi-Zephyrii*, fondée par les Locriens qui avaient été au siége de Troie, sous la conduite d'Ajax, fils d'Oïlée, et qui avait reçu ses lois de Zaleucus, philosophe pythagoricien, dont on connaît la rigueur. Aujourd'hui elle est en ruines, sous le nom de Motta di Burzano.

En face de la partie inférieure de l'Italie est l'île de Sicile, qui, à cause de sa figure, a été appelée par les Grecs *Trinacria*, c'est-à-dire l'île aux Trois-Pointes. Elle n'est séparée de l'Italie que par un bras de mer très-étroit que l'on appelait le *Détroit de Sicile*, et que l'on nomme aujourd'hui le Phare de Messine. Les premiers habitans de la Sicile furent les *Elymes*, peuples venus de l'Italie; ensuite les *Sicani* y passèrent, également de l'Italie, après être venus d'Espagne; et enfin les *Siculi* y vinrent aussi d'Italie, chassés par les Pélasges, et ils donnèrent leur nom à l'île. Les Phæniciens pendant ce temps formaient quelques établissemens sur les côtes, et les Grecs vinrent ensuite peupler presque toute l'île par leurs colonies. Les Carthaginois disputèrent long-temps la possession de la Sicile aux Grecs, et ensuite aux Romains; mais enfin ils en furent chassés par ceux-ci, qui firent de cette île une province de leur Empire. La pureté de l'air de la Sicile et sa température avaient contribué à augmenter le nombre de ses habitans, et la fertilité de ses terres la faisait appeler *le Grenier de Rome* Les Grecs y avaient formé plusieurs petits États, dont quelques-uns étaient devenus très-puissans, tels que les royaumes de Syracuse et d'Agrigente. L'île est traversée, dans toute sa partie septentrionale, par une chaîne de montagnes appelée en général par les anciens *Monts Nébrodes* et *Monts Heræi*, et sur la côte orientale est le *Mont Ætna*, volcan célèbre que l'on appelle aujourd'hui dans le pays le Mont Gibel, mais auquel les Européens ont conservé le nom de Mont Etna.

Les principales villes de la Sicile étaient les suivantes: *Messana*, aujourd'hui Messine, qui avait été fondée par les *Siculi*, sous le nom de *Zancle*. Ce fut la première possession des Romains dans cette île. Près de cette ville, de chaque côté du *Détroit de Sicile*, étaient deux rochers que l'on appelait *Charybde* et *Scylla*, et qu'il était difficile de franchir, en sorte qu'après avoir évité l'un avec beaucoup de dan-

gers, souvent on était brisé par l'autre. De là est né le proverbe, *tomber de Charybde en Scylla*. Sur la côte orientale, *Tauromenium* est aujourd'hui Taormina; *Catana* est aujourd'hui Catane, célèbre par la piété des deux frères Amphinomus et Anapius; et un peu plus au midi, sont les plaines que l'on appelait *Lestrygonii-Campi*, et que l'on disait avoir été habitées par les *Lestrygones*, sortes de pirates ou d'antropophages dont il est question dans Homère, ainsi que des *Cyclopes*, que l'on plaçait dans le Mont Etna. Dans ces plaines était la ville de *Leontini*, aujourd'hui Lentini, qui avait formé une République grecque particulière, assez puissante. Plus haut, *Murgentium*, aujourd. Ergetio, devait sa fondation à des peuples particuliers, nommés *Morgentes*; *Hybla major*, aujourd'hui Paterno, était célèbre par son miel, et *Agyrium*, aujourd'hui San-Filipo d'Argirone, est la patrie de l'historien Diodore. Plus bas sur la côte, était *Syracusæ*, aujourd'hui Syragusa, l'une des plus grandes villes de la Grèce, et la principale de la Sicile: elle fut la capitale des Etats des Gélon, des Hiéron, des Denys, tyrans de Syracuse, et la patrie du poète Théocrite et d'Archimède le géomètre, qui la défendit contre les Romains. Aujourd'hui cette ville ne consiste plus que dans un quartier que l'on appelait autrefois *Ortygia*. Plus au midi était *Helorum*, dont il n'existe plus que des vestiges sous le nom de Muri-Ucci, et près de cette ville était une petite rivière appelée *Asinarus*, sur les bords de laquelle l'armée que les Athéniens avaient envoyée pour conquérir la Sicile, fut complétement battue, et entièrement détruite. Le cap le plus méridional de la Sicile était appelé *Pachynum*: c'est aujourd'hui le cap Passaro.

Sur la côte méridionale de la Sicile, se trouvait la ville de *Camarina*, colonie de Syracuse, dont le nom se conserve dans celui de Camarana. Elle est aujourd'hui en ruines. Celle de *Gela* est également détruite, et on en voit des vestiges près de Terra Nova. Le fleuve *Himera*, auj. Fiume Salso, qui vient ensuite, sépara pendant long-temps les possessions des Carthaginois en Sicile d'avec celles des Syracusains. A peu de distance du cours de cette rivière, dans l'intérieur de l'île, était la ville de *Enna*, aujourd'hui Castro-Giovanne, près de laquelle on disait que Pluton avait enlevé Proserpine. Plus près de la côte était *Agrigentum*, appelée par les Grecs *Acragas*, et aujourd'hui Girgenti-Vecchio, qui était une des plus grandes villes de la Sicile. Elle est célèbre par son tyran Phalaris. *Selinus*, près du fleuve *Hypsas*, aujourd'hui Belici, n'offre que des ruines; *Mazarum*, aujourd'hui Mazara, paraît avoir été fondée par des Phéniciens, et *Lilybæum*, aujourd'hui Marsalla, sur le cap Boeo, le plus occidental de l'île, a souvent appartenu aux Carthaginois. Plus au nord, en face de *Drepanum*, aujourd'hui Trapano, étaient les îles *AEgades*, près desquelles se livra un fameux combat naval entre la flotte des Carthaginois et celle des Romains, et qui termina la première guerre Punique. Au-dessus de *Drepanum* était le *Mont Eryx*, célèbre par un temple de Vénus, et plus loin on trouvait *Segeste*, appelée auparavant *Egeste*, ville fondée par des Troyens, et qui est aujourd'hui en ruines. *Panormus*, aujourd'hui Palerme, sur la côte septentrionale de l'île, était habitée par des Grecs et des Phéniciens. *Himera* fut détruite de bonne heure et ses habitans se transportèrent dans un lieu appelé *Thermæ*, à cau-

des eaux chaudes, et qui s'appelle aujourd'hui Termini. *Himera* est la patrie du poète Stésichore. *Cephalœdis* s'appelle aujourd'hui Cefalu; *Tyndaris* est aujourd'hui Tyndari, et *Mylæ* s'appelle Melazzo. Ce fut peu loin de cette dernière ville, que Auguste détruisit la flotte de Sextus Pompée. La pointe la plus orientale de l'île était appelée le *cap Pelorum*, et aujourd'hui on le nomme le cap Faro, à cause du phare de Messine.

Au nord de la Sicile sont plusieurs petites îles que l'on appelait *Æoliæ*, parce qu'on y plaçait le séjour d'Eole, roi des vents, et *Vulcaniæ*, comme dédiées à Vulcain, parce que plusieurs renferment des volcans. Aujourd'hui on les nomme les îles de Lipari, du nom de la plus grande d'entr'elles qui était appelée autrefois *Lipara*, et dans laquelle était une ville d'origine grecque. Au midi de la Sicile se trouvent plusieurs autres îles, dont les plus considérables sont Malte, autrefois *Melita* et *Gaulos*, appelée aujourd'hui Gozzo. Ces deux îles avaient été peuplées par les Phéniciens; elles ont de bons ports, et la capitale de *Melita* s'appelle aujourd'hui Rabatto.

En face de la Toscane sont deux autres grandes îles, la Corse et la Sardaigne. La première était appelée par les Latins *Corsica*, et par les Grecs *Cyrnos*. Cette île est montagneuse, et le caractère des habitans participait de l'âpreté du sol. Elle avait été peuplée d'abord par des Liguriens, ensuite des nations de l'Espagne étaient venues s'y mêler, et les Grecs y fondèrent plusieurs villes. Dans la suite les Carthaginois s'emparèrent de l'île et en traitèrent durement les habitans; mais ils furent délivrés de ce joug par les Romains, qui firent de cette île une province de leur Empire. Les principales villes en étaient les suivantes : *Mariana*, qui devait ce nom à Marius, et qui s'appelait auparavant *Nicœa*; elle est aujourd'hui en ruines. *Alalia*, appelée ensuite *Aleria*, qui est également en ruines, et qui fut fondée par des Phocéens. Elle reçut ensuite une colonie romaine qu'y envoya Sylla. *Mantinorum Oppidum* paraît être aujourd'hui Bastia, et *Urcinium* est Ajaccio. Cette île est séparée de celle de Sardaigne par un détroit que les anciens appelaient *Taphros* ou le *Fossé*, et que l'on nomme aujourd'hui le Détroit de Bonifaccio.

L'île de Sardaigne fut appelée autrefois *Ichnusa* par les Grecs, parce qu'ils trouvaient qu'elle ressemblait à la plante du pied d'un homme; mais elle dut son nom de Sardaigne, *Sardinia*, dit-on, à un certain Sardus qui y amena une colonie d'Afrique. Cette île fut peuplée ensuite par des colonies ibériennes ou espagnoles; les Corses y passèrent de l'île *Corsica*; des Grecs vinrent, à différentes époques, l'habiter, et même des Troyens s'y trouvèrent mêlés avec les Grecs. Les Phéniciens formèrent plusieurs établissemens sur les côtes méridionales, et les Carthaginois enfin y fondèrent plusieurs villes, jusqu'à ce que cette île passa au pouvoir des Romains. Son territoire est fertile, mais l'air y est malsain. Ses principales villes étaient, au midi, *Calaris* ou *Caralis*, aujourd'hui Cagliari, fondée par les Carthaginois, ainsi que *Olci*, près de l'île *Plumbaria*, aujourd'hui de St.-Antiocho, qui n'a laissé que des vestiges. Sur la côte occidentale étaient *Neapolis*, ville grecque qui conserve encore son nom; *Bosa* qui conserve également son nom : sur la côte septentrionale *Turris Libissonis*, aujourd'hui

Porto de Torre, ville romaine, dont les environs conservent encore le nom de Romangia; *Tibula*, aujourd'hui Longo Sardo, qui était habitée par des Corses; et sur la côte orientale, *Olbia*, aujourd'hui Terra-Nova, qui devait sa fondation aux Grecs. Dans l'intérieur, on trouvait *Luquido*, aujourd'hui Lugodori, et *Forum Trajani*, aujourd'hui Fordongiano.

CHAPITRE VII.

La Grèce. — *Græcia, Hellas.*

Ce pays, que nous prenons ici dans sa plus grande étendue, fut nommé *Græcia* par les Romains, mais les habitans s'appelaient eux-mêmes Hellènes, et le nom d'*Hellas* qu'ils donnaient à la contrée, en resserrait beaucoup plus les limites; car sous ce nom ils n'y comprenaient point la Macédoine, la partie de l'Illyrie qui en était voisine, et l'Epire. Cependant, les rois de cette dernière contrée et ceux de la Macédoine descendaient de leurs anciens héros : ainsi on peut renfermer ces pays dans la Grèce. Le nom de *Græcia* vient d'un ancien peuple appelé *Græci*, qui avait habité la Thessalie, qui de là s'était porté en Epire, et peut-être en Italie, où les Romains l'avaient connu le premier de tous les peuples de la Grèce. Le nom d'*Hellènes* venait aux Grecs, d'Hellen fils de Deucalion, auquel beaucoup de nations de la Grèce faisaient remonter leur origine. Ces nations se divisaient en trois classes, les *Ioniens*, les *Eoliens* et les *Doriens*, auxquels s'en rattachaient plusieurs autres. On ne sait d'où venaient les plus anciens habitans des parties septentrionales de cette contrée : les uns les font Celtes d'origine, d'autres Germains, d'autres Sarmates ou Slaves, et d'autres Scythes; mais il n'y a rien de certain à cet égard, ou du moins toutes ces nations s'y trouvaient à peu près mêlées. Les côtes de la partie méridionale sur-tout furent en plusieurs endroits occupées par des colonies phéniciennes, qui y portèrent les lettres de l'alphabet et la civilisation. Bientôt toute la nation prit le nom de *Pélasges*, qu'elle porta en différentes contrées, et qui fit ensuite place à celui d'*Hellènes*. Les Grecs se sont illustrés dans la guerre, dans les lettres et dans les arts, au point que lorsqu'ils furent subjugués par les Romains, on dit qu'ils triomphèrent de leur vainqueur, en le forçant d'adopter toutes leurs connaissances. Les Romains partagèrent ce pays en deux provinces qu'ils appelèrent la *Macédoine* et l'*Achaïe*. La première comprenait la Macédoine proprement dite, la partie de l'Illyrie qui y touche à l'occident, l'Epire et la Thessalie, et l'Achaïe comprenait tout le reste de la Grèce.

La partie de l'*Illyrie* qui était voisine de la Macédoine, est la première de la Grèce dans laquelle les Romains s'établirent. Elle était bornée au nord, en général, par le cours du *Drilo*, aujourd'hui le Drin; à l'orient, par des montagnes qui la séparaient de la Macédoine et au midi des montagnes la limitaient encore avec l'Epire. Elle était habitée par des peuples Slaves d'origine, et auj. on l'appelle la Basse-

banie, par opposition à la Haute-Albanie, qui est l'ancienne Epire. Elle a sans doute pris ce nom des *Albani*, petite nation que Ptolémée place dans cette contrée, et qui a une langue particulière. Les principaux peuples de cette partie de l'Illyrie étaient autrefois les *Taulantii* et les *Dassaretii*. Ces derniers avaient pour capitale *Lychnidus*, ville située près d'un lac d'où sort le *Drilo*, et qui n'est point aujourd'hui Ochrida, comme on l'a cru. Elle était sur le chemin de *Dyrrhachium* à *Thessalonique*, que l'on appelait la *Voie Egnatienne* : elle n'a point laissé de vestiges, et Ochrida, sa voisine, a été construite de ses ruines. *Pellium* était une autre ville des Dassarétiens, que je crois être aujourd'hui Gortcha. Sur la côte se trouvaient plusieurs villes grecques, et entr'autres *Dyrrhachium* qui avait été d'abord appelée *Epi-damne*, et où abordaient volontiers les Romains lorsqu'ils venaient d'Italie en Grèce : elle s'appelle aujourd'hui Durazzo. Un peu au midi de cette ville, était le petit lieu de *Petra*, près duquel Pompée, assiégé dans son camp par César, sut lui échapper, et plus loin est une grande rivière appelée autrefois *Genusus*, et aujourd'hui Scombi. Plus au midi, on en trouve une autre, appelée *Apsus*, aujourd'hui Crevasta ; et enfin près de l'*Aoüs*, aujourd'hui la Voïussa, était la ville d'*Apollonie*, fondée par les Corinthiens et les Corcyréens, et qui se soutint longtemps à cause de ses bonnes lois ; néanmoins elle est aujourd'hui en ruines sous le nom de Pollina. Auprès de cette ville était un lieu nommé *Nymphæum*, dans lequel on trouvoit des eaux bitumineuses. Plus près de la côte, *Aulon* est aujourd'hui Valona ; et dans le fond d'un golfe, *Oricum* n'est plus qu'un petit lieu appelé Orico.

L'*Epire*, qui était au midi, est aujourd'hui la Haute-Albanie. Ce pays était séparé de la Thessalie par le *Mont Pindus*, aujourd'hui Metzovo ; et au sud, il était borné par le *golfe d'Ambracie*, aujourd'hui le golfe d'Arta, qui le séparait de l'Acarnanie. Ce pays est très-élevé : il était composé de plusieurs peuples différens, tous indépendans les uns des autres, et dont quelques-uns avaient des rois. Ils furent tous réunis sous le gouvernement de Pyrrhus, mais ils se divisèrent bientôt, et les Romains ne purent les assujétir qu'en faisant brûler soixante et dix villes en un jour. Tous ces peuples étaient en général d'origine grecque. Au nord, les *Chaones* ou Chaoniens habitaient les montagnes appelées *Acroceraunia*, et aujourd'hui de la Chimera. Une des principales villes de ce canton était *Buthrotum*, ville fondée par Helenus, fils de Priam, et où il reçut Enée à son passage en Italie : aujourd'hui elle est en ruines. Plus au midi, sur la côte, étaient les *Thesprotes*, dont la capitale, *Ephyra*, fut depuis appelée *Cichyrus* ; elle était située près du lac *Achérusie*, dans lequel se rendent le *Cocyte* et l'*Achéron* ; et ces deux fleuves forment ensuite le port que l'on appelait *Glykys-limen* ou le Port-Doux, et qui conserve encore ce nom. Thésée voulut enlever la femme du roi des Thesprotes, et il fut retenu pendant long-temps prisonnier par ce roi dans une des îles du lac Achérusie : en sorte que l'on disait qu'il était resté aux Enfers par ordre de Pluton, et qu'il en fut tiré par Hercule. *Pandosie*, sur le fleuve *Achéron*, était la principale ville de la *Cassopie*, canton qui est remplacé par celui de Souli. Plus près du *golfe d'Ambracie*, était la ville de ce nom, la première des villes de la Grèce proprement dite, et qui était une co-

lonie des Corinthiens. Elle fut pendant quelque temps la capitale de Pyrrhus, roi d'Epire, et elle est aujourd'hui en ruines. Il en est de même de la ville de *Niccpolis*, bâtie par Auguste en mémoire de la bataille d'Actium, et que l'on appelle aujourd'hui Preveza-Vecchia. Le *golfe d'Ambracie*, aujourd'hui d'Arta, est une mer assez étendue, mais qui a peu de profondeur. La rivière qui prend son nom de la ville d'Arta, était autrefois l'*Inachus*, et sur cette rivière habitaient les *Perrhebes*, nation venue de la Thessalie. Dans l'intérieur du pays, étaient les *Molosses*, nation puissante qui habitait les plaines de Ianina, et dont la capitale était *Passaro*, aujourd'hui en ruines. Chez ces peuples était la ville de *Dodone*, fameuse par l'oracle de Jupiter, mais dont la position est incertaine; enfin, sur les bords de l'*Aoüs* étaient les *Paraveens*, qui habitaient le canton de Préméthi. Au-devant de l'Epire, était l'île de *Corcyre*, aujourd'hui Corfou, habitée d'abord par les *Phéaciens*, peuples venus de la Sicile, et qui fut ensuite occupée par les Corinthiens, qui y fondèrent la ville de *Corcyre*, dans une presqu'île que l'on appelle aujourd'hui Chersopoli : cette ville est en ruines. C'était dans cette île qu'étaient les jardins d'Alcinoüs.

La *Macédoine* était bornée, au nord, par les *Monts Scardus* et *Orbelus*, qui la séparaient de la *Dardanie*; à l'orient, par le *Mont Pangée* qui faisait sa limite entre elle et la Thrace; au midi, par le *Mont Olympe* et les *Monts Cambuniens*, qui la séparaient de la Thessalie; et à l'ouest, par des montagnes, continuation du *Pinde*, qui la limitaient d'avec l'Epire et l'Illyrie. Cette contrée, qui était assez étendue, était arrosée par trois grands fleuves qui en réunissaient plusieurs autres. Ces trois fleuves étaient, à l'orient, le *Strymon*, aujourd'hui le Carasou; au milieu l'*Axius*, aujourd'hui le Vardar, et au midi l'*Haliacmon*, aujourd'hui Indgé-Carasou. Un grand nombre des nations qui habitaient la Macédoine, était de race illyrienne ou slave; plusieurs étaient grecques, et une autre partie était d'origine thrace. Ce pays fut d'abord divisé en quantité de petits royaumes indépendans; mais Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, les subjugua tous, et forma un Etat puissant, qui donna bientôt le moyen à son fils d'envahir celui des Perses en Asie. La capitale de la Macédoine était *Pella*, où naquit Alexandre. Cette ville était située sur le bord d'un lac, et la citadelle était bâtie dans une île : aujourd'hui cette ville est en ruines, et on l'appelle Palatia ou les Palais. *Pella* était dans la contrée appelée *Bottiée*. Les autres villes de cette contrée étaient *Ægæ* ou *Edessa*, qui avait été autrefois la capitale de la Macédoine, et où se trouvaient les tombeaux des rois; et *Beræa*, aujourd'hui Veria ou Cara-Veria. Au-dessus de ces deux dernières villes, était un peuple appelé *Bryges*, dont les Phrygiens d'Asie, disait-on, tiraient leur origine. Sur le bord de la mer, un autre canton, la *Piérie*, avait pour principales villes *Dium*, aujourd'hui en ruines, et *Pydna*, appelée autrement *Citron*, dans laquelle Cassandre fit périr Olympias, la mère d'Alexandre : aujourd'hui on l'appelle encore Kitros. Plus dans l'intérieur des terres, l'*Elymée* avait pour principale ville *Elymia*, qui était aux environs de Sorvitza; dans la *Stymphalie* était une ville du nom d'*Europus*, qui était aux environs de Grevéna; et plus haut vers les sources de l'*Haliacmon* était l'*Orestide*, qui prenait ce nom d'Oreste, disait-on,

et dans laquelle était une ville appelée *Celethrum*, qui est aujourd'hui Castoria. Plus au nord était l'*Eordée*, dont la principale ville était *Eordeu;* et plus encore dans les montagnes était la *Lyncestide*, dont la principale ville fut d'abord appelée *Lyncus*, et ensuite *Héraclée* : c'est aujourd'hui la ville de Monastir. Toute la partie qui s'approchait de l'*Axius*, avait porté le nom de *Péonie*, et ensuite de *Pélagonie*, parce qu'elle était peuplée de *Péoniens*, nation d'origine illyrienne, comme le prouvent les noms de ses villes, ou Teucrienne, comme le dit Hérodote, et qui avait porté du secours à Priam au siége de Troie. Ses principales villes étaient *Doberus*, et *Stobi* qui devint colonie romaine, et qui est aujourd'hui en ruines. L'*Almopie* avait pour principales villes *Almonia* et une autre *Europus*, dont on ne connaît pas l'emplacement; et dans l'*Emathie* on trouvait *Gortyne* et *Atalante*, dont les situations sont également inconnues.

A l'orient de l'*Axius*, était la *Mygdonie*, dont les principales villes étaient *Physca* et *Lete*, et au-dessus était la *Crestonie* qui était habitée par des Pélasges. Vers le bord de la mer, était l'*Amphaxitide* qui comprenait les villes d'*Anthemus*, aujourd'hui détruite, et de *Thermæ* appelée ensuite *Thessalonica*, du nom de Thessalonique, femme de Cassandre, et qui est aujourd'hui Salonique, l'une des plus grandes villes de la Turquie d'Europe. La *Chalcidique*, ainsi appelée, parce qu'elle renfermait un grand nombre de colonies des Chalcidiens d'Eubée, était située entre les deux golfes, *Thermaïque*, aujourd'hui de Salonique, et *Piérique* ou du *Strymon*, aujourd'hui de Contessa. Sa principale ville fut d'abord *Olynthe*, ville grecque, autrefois très-puissante, mais qui fut détruite de fond en comble par Philippe, père d'Alexandre. Les autres villes étaient *Potidée*, qui fut depuis appelée *Cassandria*, lorsque Cassandre l'eut repeuplée, et qui est aujourd'hui en ruines sous le nom des Portes de Cassandre; *Torone* est également en ruines sous le nom de Toron; *Acanthus* est appelée auj. Hierisos; une ville appelée *Uranopolis*, et bâtie du temps de Cassandre, est auj. en ruines; *Stagire*, la patrie d'Aristote, qui était située près du port Libezade, a subi le même sort, et une ville d'*Apollonie* ne présente plus aujourd'hui que des ruines sous le nom de Palœo-Chori. Dans cette province était le *Mont Athos*, situé dans une presqu'île, sur le bord de la mer, qui offre un sommet si élevé, qu'il se distingue de plus de 25 lieues en mer. On l'appelle aujourd'hui Monte-Santo ou la Montagne Sainte, à cause de la quantité de couvens que les Grecs y ont formés. A l'orient de la *Chalcidique* est la vallée du *Strymon*, grande rivière qui en reçoit une autre que l'on appelait le *Pontus*, et que l'on nomme aujourd'hui la Zerma. A l'occident du *Pontus* était la *Bisaltie*, dans laquelle il n'y avait point de ville remarquable. Plus haut était la *Sintique*, contrée qui prenait ce nom des *Sinti*, peuples qui étaient venus de l'île de Lemnos, et les principales villes étaient *Heraclea-Sintica*, dont on ne connaît point l'emplacement, et *Paræcopolis*, aujourd'hui Petrich. Plus bas, entre le *Pontus* et le *Strymon* était l'*Odomantique*, contrée qui était peuplée de Péoniens, et qui avait pour principale ville *Siris*, aujourd'hui Serès. Enfin, entre le *Strymon* et la mer était l'*Edonide*, dont les principales villes étaient les suivantes : *Amphipolis*, appelée auparavant *Novem viæ*, située sur le *Strymon*

même, et qui fut fondée par les Athéniens : c'était une ville forte, et dont Philippe, père d'Alexandre, fit un des boulevards de son Empire. Elle est aujourd'hui en ruines, et remplacée par un petit village appelé Jeni-Keui. A l'embouchure du *Strymon* était *Eïon*, le port d'*Amphipolis*, qui est également aujourd'hui en ruines. Plus haut, dans les terres se trouvait *Philippi*, qui avait été appelée autrefois *Datus* et *Crenides*, et qui avait pris son nouveau nom de Philippe, père d'Alexandre, qui y faisait fouiller de riches mines d'or. Ce lieu est célèbre par la bataille qui s'y livra entre les troupes d'Octave et d'Antoine, et celles de Brutus et de Cassius, meurtriers de César, qui furent défaits et obligés de se tuer. Cette ville est aujourd'hui en ruines. Dans la plaine était la ville de *Drabescus*, qui n'est point Drame. Sur la côte était *Neapolis*, qui est aujourd'hui la Cavale, et dans le *Mont Pangée*, appelé aujourd. Castagnatz, étaient les *Pieres*, nation brave, et qui avait été obligée de quitter la *Piérie* sur le *golfe Thermaïque*, chassés par les Macédoniens. En face de cette partie de la Macédoine était l'île de *Thasos*, aujourd'hui Tasso, qui renfermait une ville grecque, et des mines très-riches. *Thasos* était la patrie du peintre Polygnote.

Au midi de la Macédoine, était la *Thessalie*. Elle était bornée au nord par les *Monts Cambuniens* et le *Mont Olympe*; au couchant, le *Mont Pindus* la séparait de l'Epire; au midi, le *Mont OEta*, aujourd'hui Coumaïta, la limitait avec la Phocide, et à l'est elle était baignée par la mer. Cette contrée avait fait partie de la Grèce proprement dite, ou *Hellas*. Elle avait d'abord formé un grand lac; mais lorsque les eaux se furent frayées un chemin au travers de la vallée de *Tempe*, elle devint habitable, et il y arriva plusieurs nations, tant de la Grèce que de l'Epire. Les principales étaient les *Pélasges* qui vinrent du Péloponnèse, ainsi que Deucalion, qui amena des *Curetes* et des *Léleges*, et dont le fils, Hellen, donna son nom aux Grecs. Les *Doriens* habitèrent long-temps dans ce pays, et l'on peut dire qu'il fut le berceau de la nation grecque. Il était arrosé par une grande rivière appelée le *Pénée*, et aujourd'hui la Salampria. Ses principales villes étaient *Larissa*, aujourd'hui Larisse, fondée par des Pélasges, et qui faisait partie des états d'Achille; *Phalanna* et *Gyrton*, sur le cours du Pénée, dont on ne connaît point les ruines; *Gonnus* qui est au-dessus de la vallée de *Tempe*, et qui est appelée aujourd'hui Goniga. Cette vallée, la plus délicieuse de la Thessalie, avait aussi sa partie d'horreur; car en certain endroit le Pénée y roulait sur des rochers, en faisant un bruit effroyable. Sur le *Mont Olympe* était une ville de *Dodone*, où était le plus ancien oracle de Jupiter, que l'on avait ensuite transporté en Epire. La ville d'*Oloosson* est aujourd'hui Alessona; *Atrax* n'a point de position connue; *Pharcadon* est aujourd'hui Zarco; *Metropolis* est Gardichi; *Pellina*, Boïdanar; et *Tricca*, Tricala. *Gomphi*, qui fut mise au pillage par César, est aujourd'hui Stagi, située près des monastères que l'on appelle Météora. Au midi du Pénée était *Pharsale*, aujourd'hui Phersala, célèbre par la bataille entre César et Pompée, qui décida du sort de la République romaine. *Melitæa* est aujourd'hui Melitia, *Cranon* est Crania; et *Pheræ*, où demeurait Admète dont Apollon garda les troupeaux, est aujourd'hui Velestini. Sur le bord, ou à peu de distance de la mer, *Iolcos*

est aujourd'hui en ruines, et il en est de même de la ville de *Demetrias*, qui avait été bâtie auprès par Démétrius Poliorcète, et qui était une des plus fortes villes de la Grèce. *Pagasæ*, où fut construit le navire Argo, est aujourd'hui remplacée par le château de Volo. *Thebæ* de la *Phthiotide* est aujourd'hui en ruines près d'Armyro; *Pteleum*, près du *cap Aphetæ*, est aujourd'hui Phthelio, et *Larissa-Cremaste*, la plus ancienne des villes de ce nom dans la Thessalie, est aujourd'hui également en ruines. De l'autre côté du *golfe Pélasgique* ou *Pagasétique*, c'est-à-dire de Volo, se trouvait le *Mont Pélion*, qui conserve son nom, et qui était dédié à Jupiter. Cette montagne forme un cap qui était appelé *Sepias*, et aujourd'hui de St.-George, près duquel une grande partie de la flotte de Xerxès fut brisée. Plus au nord était le *Mont Ossa*, qui est appelé aujourd'hui Kissabo. A l'orient du *cap Sepias* sont plusieurs petites îles, telles que *Sciathos*, *Scopelos*, *Halonesos*, *Péparethos*, qui contenaient chacune une ville grecque.

Dans une autre vallée de la Thessalie, qui était arrosée par le *Sperchius*, aujourd'hui appelé Potami-tis-Hellados, on trouvait *Hypata*, aujourd'hui Patratziki ou la petite Patras, dont les habitans étaient renommés pour la magie; *Lamia*, aujourd'hui Zeitoun, qui a donné son nom à la guerre Lamiaque. Plus haut, sur la montagne, était *Thaumaci*, aujourd'hui Thaumaco, et sur la côte *Echinus*, aujourd'hui Achino. Au midi du *Sperchius*, était encore *Heraclea* qui fut construite par les Lacédémoniens, et à peu de distance des ruines d'une ancienne ville de *Trachis*, qui avait été fondée par Hercule. Cette ville d'*Heraclea* est également détruite aujourd'hui. Près de cette ville était le *tombeau* ou *bûcher d'Hercule*, dans le *Mont OEta*; et à peu de distance, au midi, le fameux défilé des *Thermopyles*, qui fut si bien défendu contre Xerxès par Léonidas et ses trois cents Spartiates.

Au midi de l'Epire et de la Thessalie, était l'*Achaïe* des Romains, qui comprenait presque toute la Grèce, et qui prenait ce nom des Achéens, les derniers des Grecs qui osèrent résister à leurs vainqueurs. Le gouverneur était un proconsul qui faisait son séjour à Corinthe. Cette province peut se diviser en deux parties, celle du nord qui renfermait l'*Acarnanie*, l'*Etolie*, la *Locride*, la *Phocide*, la *Béotie*, l'*Attique* et la *Mégaride* y compris les îles adjacentes, que l'on peut appeler la *Grèce propre*, et qui était séparée du *Péloponnèse* par les golfes *Saronique* et de *Corinthe*. Toute la Grèce était bornée à l'ouest par la *Mer Ionienne*, à l'orient par la *Mer Egée*, et au midi par celle de *Libye*.

La partie la plus occidentale de la Grèce propre était l'*Acarnanie*, que l'on appelle aujourd'hui le Xero-Mero; elle était séparée de l'Étolie par le fleuve *Acheloüs*, aujourd'hui Aspro-Potamo; et on peut comprendre dans sa description, celle des îles de *Leucade*, aujourd'hui Saint-Maure; d'*Ithaque*, aujourd'hui Thiaki, et de *Cephallénie*, aujourd'hui Céfalonie. Ulysse, qui était roi d'Ithaque, possédait en même temps toutes ces îles, et même une partie du continent. Les principales villes de l'Acarnanie, sur le *golfe d'Ambracie*, étaient *Argos Amphilochicum*, aujourd'hui en ruines; *Anactorium*, aujourd'hui Azio, lieu également en ruines; et à l'entrée du golfe, *Actium*,

qui n'était qu'un bourg près duquel s'est donnée la fameuse bataille navale entre Octave et Antoine : ce lieu s'appelle aujourd'hui Punta. Dans l'île de *Leucade* était une ville appelée *Leucas*, qui est aujourd'hui en ruines, près du bourg d'Amaxichi. A l'extrémité opposée de cette île était un rocher qui s'avançait dans la mer, d'où l'on disait que les amans malheureux se précipitaient, afin d'oublier leurs amours. Cette pointe est appelée aujourd'hui Capo Ducato. L'île d'*Ithaque* renfermait une ville du même nom, mais qui ne paraît pas avoir été au même endroit où l'on montre aujourd'hui les ruines du palais d'Ulysse. L'île de *Céphallénie* devait ce nom à Céphale, mari de Procris, et grand-père d'Ulysse : elle contenait quatre villes, dont la principale était *Same*, qui est aujourd'hui en ruines. Dans le continent de l'*Acarnanie*, à l'embouchure de l'*Acheloüs* était *OEniadæ*, aujourd'hui Trigardon ; et plus haut sur le cours de cette rivière, *Stratos* qui était la capitale de la contrée, et qui est aujourd'hui en ruines.

A l'orient de l'Acarnanie était l'*Etolie* que l'on appelle aujourd'hui le Karlé-Satzak. Ce pays fut d'abord habité par des *Léleges* ou *Curetes* qui y passèrent de l'île de Crète ou du Péloponnèse, et ce furent ces peuples qui, emmenés par Deucalion dans la Phocide et la Thessalie, formèrent ce que l'on a appelé depuis les *Doriens*. Cette contrée est arrosée par une grande rivière que l'on appelait autrefois *Evenus*, et aujourd'hui Fidari. Ses principales villes étaient *Thermus*, dont on ne connaît pas aujourd'hui la position correspondante ; *Calydon*, qui est en ruines sous le nom d'Hebræo-Castro, et *Dulichium*, qui est aujourd'hui Natolico. Dans les montagnes, au nord de l'Etolie, sur les frontières de l'Epire, était l'*Athamanie* qui contenait plusieurs villes.

La *Locride* se divisait en trois parties, les *Locriens-Ozoles* ou *Puants*, qui prenaient ce surnom d'une source qui sortoit d'auprès du tombeau du centaure Nessus ; les *Locriens-épi-Cnémidiens* qui prenaient celui-ci d'une montagne qui était dans leur pays, et les *Locriens-Opontiens*, ainsi surnommés du nom de leur capitale. Chez les *Locriens-Ozoles* étaient *Naupacte*, aujourd'hui Lépante, ville qui devait son origine aux Doriens, qui y avaient construit leurs vaisseaux pour retourner dans le Péloponnèse, et *Amphisse*, aujourd'hui Salone ; chez les *Locriens-épi-Cnémidiens* était *Thronium*, qui n'a laissé que des ruines dans un défilé ; et chez les *Locriens-Opontiens*, *Oponte*, qui est aujourd'hui la ville de Talanda.

La *Phocide* comprenait la *Doride*, qui appartenait en propre aux Doriens. Ce pays était arrosé par le fleuve *Céphise*, que l'on appelle aujourd'hui Gavrios. Il était en partie occupé par le *Mont Parnasse*, appelé aujourd'hui Iapora, dont la plus haute sommité, nommée *le Lycorée*, conserve encore ce nom sous la forme de Lyacoura. Ses principales villes étaient les suivantes : *Delphes*, bâtie au pied du Mont Parnasse, et réduite aujourd'hui à un petit village appelé Castri. Cette ville était célèbre par les oracles d'Apollon, la divinité protectrice de toute la Grèce. *Delphes* était censée située au milieu de la Grèce, et la Grèce au milieu du monde. Les autres villes étaient *Elatée*, aujourd'hui Elefta, village, et ruines, à peu de distance de Turco-Chorio ; *Daulis*, aujourd'hui Daulia, où régnait Térée ; *Anticyre*, aujourd'hui Aspra-Spitia, célèbre par son ellébore ; *Hyampolis*, aujourd'hui en ruines,

qui devait son nom aux *Hyantes*, et *Lilée* à la source du *Céphise*, appelée aujourd'hui Lampeni. Dans la *Doride* étaient quatre petites villes qui ne méritent pas d'être nommées.

La *Béotie* était au sud-est de la Phocide. C'est une plaine élevée, qui est entourée de montagnes, et dont le milieu est occupé par un grand lac, que l'on appelait autrefois le *lac Copaïs*, et aujourd'hui de Livadia ou de Topoglia. Ce lac se décharge dans la mer par des embouchures souterraines, dont on attribuait le travail à Hercule. Le terrain de la Béotie est gras et fertile, mais l'air en est épais et bruméux; ce qui rendait autrefois, disait-on, les esprits lourds et grossiers : cependant cette province a produit Pindare et Corinne. Les principales montagnes de cette contrée étaient l'*Hélicon*, aujourd'hui le Zagara-vouni, consacré aux Muses, et dans lequel on trouvait la fontaine *Hippocrène;* le *Mont Ptoüs*, aujourd'hui Cokino, sur lequel était un temple d'Apollon, et le *Mont Cithéron*, aujourd'hui Elatea, qui séparait la Béotie de l'Attique. La principale ville était *Thebœ*, aujourd'hui Thiva, fondée par Cadmus, venant de Phénicie, qui avait bâti la citadelle; Amphion et Zéthus avaient construit les murailles de la ville. Cette dernière fut détruite par Alexandre-le-Grand, et il ne resta plus que la forteresse. Cette ville a produit Pindare, Epaminondas et Pelopidas. Les autres lieux remarquables étaient *Thespiœ*, petite ville, aujourd'hui Erimo-Castra, qui a donné le jour à Phryné, fameuse courtisane; *Ascra*, petit bourg sous l'Hélicon, aujourd'hui Neo-Chorio, qui a vu naître Hésiode; *Leuctra*, également bourgade, aujourd'hui Parapogia, village, célèbre par la défaite des Lacédémoniens par Epaminondas; *Plateæ*, petite ville, aujourd'hui Cocla, non moins célèbre par la destruction complète de l'armée des Perses; *Tanagra* qui conserve son nom, la patrie de Corinne; *Oropus*, aujourd'hui Oropo; le *port d'Aulis*, en face de l'île d'Eubée, appelé aujourd'hui Micro-Vathi ou le petit Port, dans lequel s'embarqua la flotte d'Agamemnon pour Troie; *Anthedon*, qui n'a point de position moderne correspondante; *Copæ*, qui donnait son nom au *lac Copaïs; Haliarte*, sur le bord de ce lac, qui fut détruite par les Romains; *Coronea*, aujourd'hui en ruines, dans les plaines de laquelle Agésilas défit les Thébains; *Labadea*, aujourd'hui Livadia, où était l'antre de Trophonius; *Cheronœa*, aujourd'hui Capræna, où Philippe, père d'Alexandre, remporta la célèbre bataille qui asservit la Grèce : cette dernière ville était la patrie de Plutarque; et enfin *Orchomenus*, aujourd'hui Scripous, ville renommée autrefois par ses richesses, et près de laquelle Sylla vainquit Archelaüs, général de Mithridate.

Au sud-est de la Béotie était l'*Attique*, province presque toute entourée de la mer, et qui répond à peu près aujourd'hui au territoire de la ville d'Athènes. Ce pays est en général sec et stérile, c'est pourquoi ses habitans s'étaient adonnés à la navigation; et ils faisaient un si grand commerce par mer, qu'ils étaient devenus le plus riche peuple de la Grèce; ils avaient même étendu leur puissance sur plusieurs îles de l'Archipel, et ils crurent pouvoir faire la conquête de la Sicile; mais ils furent battus, comme nous l'avons dit. Les Athéniens, qui habitaient presque tous la ville d'*Athènes*, mais qui avaient des propriétés dans le reste de l'*Attique*, étaient en général bons soldats, braves, vifs,

entreprenans et spirituels, mais curieux, bavards à l'excès, ingrats, légers et inconstans. Ils eurent de grands capitaines, mais ils les maltraitèrent presque tous par l'exil ou d'autres peines afflictives. On connaît les noms de Miltiade, Thémistocle, Cimon et d'autres. Ils eurent de grands hommes d'état, tels que Pisistrate, Solon, Périclès et d'autres; de grands philosophes, tels que Socrate, Platon et d'autres; d'excellens poëtes, tels que Eschyle, Sophocle, Euripide et d'autres; de grands orateurs, tels que Démosthènes et Eschine; de grands historiens, tels que Thucydide, Xénophon et d'autres; et de célèbres artistes, tels que Dédale, Panænus, Phidias, Ictinus et d'autres. Les Athéniens se disaient *Autochthones* ou originaires du pays; mais ils étaient *Pélasges*, venus, à ce qu'il paraît du Péloponnèse. Cécrops amena dans la contrée une colonie de *Phéniciens*, qui y apporta le culte de Minerve, protectrice de la ville d'Athènes et de la contrée. Cette ville fut détruite plusieurs fois, d'abord par les Perses; ensuite Lysandre, général des Lacédémoniens, força les Athéniens d'abattre les longs murs qui joignaient la ville à leurs ports; et enfin Athènes, ayant été prise d'assaut par Sylla, ce général romain y mit le feu en plusieurs endroits, et l'abreuva de sang. Depuis ce temps elle resta sans murailles, mais l'empereur Hadrien la combla de ses faveurs, et plusieurs monumens dont on voit aujourd'hui les ruines sont dus à sa magnificence. En général, sous les Empereurs romains, Athènes devint une école célèbre, où la jeunesse romaine venait s'instruire dans les lettres grecques. Aujourd'hui cette ville ne remplit pas la moitié de de son ancienne enceinte, et le reste est occupé par les débris de sa splendeur passée; elle avait trois ports, *le Pirée*, *Munychie* et *Phalère*, auxquels elle communiquait par les longs murs, de manière que lorsque l'ennemi était maître du territoire, les Athéniens montaient sur leurs vaisseaux, allaient ravager les côtes de ceux qui les attaquaient, et par là les forçaient de retourner chez eux. Le *Pirée* porte aujourd'hui le nom de Port-Lion. Près d'Athènes est le *Mont Hymette*, qui est encore renommé par son miel. La pointe méridionale de l'Attique s'appelait le *cap Sunium*, aujourd'hui on le nomme Capo Colonni, à cause de 17 colonnes qui sont les restes d'un temple de Minerve. Près de ce cap était une petite montagne, appelée *Laurium*, qui fournissait des mines d'argent; et à l'orient, dans la mer, une petite île appelée aujourd'hui Macronisi ou l'île Longue, que l'on nommait autrefois l'*île d'Hélène*, parce qu'on prétendait que cette princesse y était morte en revenant de Troie. Au nord-ouest d'Athènes se trouvait le *Mont Pentélique* qui fournissait et qui fournirait encore un beau marbre blanc aux architectes et aux statuaires. Au nord de cette montagne était la *Plaine de Marathon*, dans laquelle Miltiade, à la tête de dix mille Athéniens, battit plus de cent mille Perses. Au couchant d'Athènes, était la petite ville d'*Eleusis*, aujourd'hui Lefsina, célèbre par les Mystères de Cérès, auxquels se fit initier l'empereur Hadrien; et au-devant de cette ville, se trouvait l'*île de Salamine*, aujourd'hui Coulouri, près de laquelle la flotte des Grecs, composée de trois cens quatre-vingts vaisseaux, et commandée par Eurybiade et Thémistocle, défit et détruisit entièrement celle des Perses, composée de douze cents. Dans les montagnes du côté de la Béotie, était la petite ville

d'*Eleuthères*, qui avait formé pendant long-temps une république particulière, et qui est aujourd'hui en ruines.

La *Mégaride*, qui avait autrefois fait partie de l'Attique fut occupée par les Doriens, et elle fit un état particulier. La ville de *Mégare* conserve encore son nom, mais elle est presqu'en ruines : c'est la patrie d'Euclide. Cette ville avait un port qui s'appelait *Nisée*, et près de là étaient les *roches scironiennes*, ainsi appelées de Sciron, qui, dit-on, après s'être fait laver les pieds par les voyageurs qui passaient, les jetait d'un coup dans la mer. Ces roches sont encore appelées Kaki-Scala, la Mauvaise Echelle ou le Mauvais Chemin : c'est une corniche semblable à celle de la côte de Gênes.

A l'orient de l'Attique et de la Béotie est l'*île d'Eubée*, aujourd'hui Négrepont, qui faisait partie de la province d'Achaïe. Cette île n'est séparée de la terre ferme que par un bras de mer très-étroit que l'on appelait *Euripe*, et qui est couvert d'un pont. De ce nom d'*Euripe*, on a fait celui d'*Evripo*, ensuite *Egripo*, et de là *Négrepont*. L'île d'Eubée fut peuplée d'abord par des *Léleges* et des *Curetes*, et ensuite elle reçut plusieurs colonies d'Athènes. Elle contenait quatre villes principales, dont la première et la plus considérable était *Chalcis*, bâtie près de l'Euripe, et que par cette raison on appelle aujourd'hui Négrepont : c'était une des plus fortes villes de la Grèce, et elle est encore aujourd'hui la demeure d'un pacha. Un peu au midi était la ville d'*Erétrie*, qui fut détruite par les Perses, qui en emmenèrent les habitans dans la Susiane; elle se releva depuis, mais elle est aujourd'hui en ruines sous le nom de Palæo-Castro. Dans la partie méridionale de l'île d'Eubée, était *Carystos*, aujourd'hui Carysto, célèbre par son marbre; et au nord on trouvait *l'Histiée*, qui, après avoir été détruite, fut rebâtie sous le nom d'*Orée*, dénomination qu'elle conserve encore aujourd'hui. A peu de distance de cette dernière ville, était un cap appelé *Artemisium*, à cause d'un temple de Diane qui était dessus, près duquel la flotte de Xerxès fut battue par Thémistocle.

Au midi de la Grèce propre, était le *Péloponnèse*, grande presqu'île, que l'on appelle aujourd'hui la Morée. Elle ne tient à la terre ferme que par un isthme de quarante stades ou deux lieues de longueur, que l'on appelle encore aujourd'hui l'*isthme de Corinthe*, du nom de la ville la plus voisine. Elle renfermait plusieurs contrées qui étaient célèbres dans l'antiquité. Les principales étaient la *Corinthie*, la *Sicyonie*, la *Phliasie*, l'*Achaïe proprement dite*, l'*Elide*, la *Messénie*, la *Laconie*, l'*Arcadie* et l'*Argolide*. Ses principaux caps étaient, au couchant, le *Chelonites*, aujourd. capo Tornèse; au midi le *Ténare* et le *Malée*, aujourd. les caps Matapan et de St.-Ange; et au levant, le *Scyllœum*, aujourd'hui capo Skyllo. Ses principales montagnes étaient le *Mont Cyllène*, sur les frontières de l'Achaïe et de l'Arcadie, que l'on appelle aujourd. le Mont Tricala; le *Mont Lycée*, sur les frontières de l'Arcadie et de la Messénie, que l'on appelle aujourd'hui les Mont Mintha, et le *Mont Taygète* dans la Laconie, que l'on appelle aujourd'hui Penta-Dactylon ou les cinq doigts, parce qu'il présente cinq sommités bien distinctes. Ses principales rivières sont l'*Alphée*, appelée aujourd'hui la Rofia, et l'*Eurotas*, appelé aujourd'hui Iri ou Vasili-Potamo, c'est-à-dire le fleuve royal. Cette contrée est montagneuse, mais on y trouve

d'assez belles plaines, et en général elle est fertile. Cette presqu'île fut d'abord habitée par les *Telchines*, les *Curetes* et les *Leleges* qui venaient de l'île de Crète et de l'Asie mineure; ensuite vinrent plusieurs colonies d'Egyptiens et de Phéniciens qui les civilisèrent, et Pélops arriva de l'Asie mineure, et lui donna son nom. Ce fut de cette presqu'île que partirent les *Pélasges*, qui allèrent peupler le reste de la Grèce, et c'était encore de ce pays que les *Doriens* tiraient leur origine. Ces derniers y rentrèrent après la guerre de Troie, et ils y formèrent plusieurs Etats puissans sous la conduite des descendans d'Hercule, héros auquel presque toutes les grandes maisons de la Grèce se faisaient gloire de remonter.

La partie la plus près de l'Isthme était la *Corinthie*, qui prenait ce nom de sa capitale, *Corinthe*, ville renommée pour ses richesses, et qui fut détruite de fond en comble par le consul Mummius; elle fut rétablie par Jules César qui y envoya une colonie romaine. Aujourd'hui elle est presque ruinée, et il n'existe plus sur son emplacement qu'une bourgade, appelée encore Corintho; mais au-dessus, sur une haute montagne, était une forteresse que l'on appelait l'*Acro-Corinthe*, qui existe encore, et où le gouverneur de la province de l'Achaïe, pour les Romains, faisait son séjour. Cette ville avait deux ports, l'un sur le *golfe Saronique*, et l'autre sur celui de *Corinthe*; et dans l'*Isthme* se célébraient, tous les quatre ans, des jeux en l'honneur de Neptune. La *Sicyonie* avait pour capitale *Sicyone*, la plus ancienne ville de la Grèce, qui était située à peu de distance du golfe de Corinthe, et dont l'emplacement n'est plus occupé que par un petit village appelé Basilico, presque tout entouré de ruines. Dans *la Phliasie* était *Phlionte*, ville aujourd'hui également en ruines, et célèbre par son attachement pour les Lacédémoniens.

L'*Achaïe proprement dite* n'était qu'un composé de plusieurs vallées, situées le long des torrens qui se jettent dans le *golfe de Corinthe*. Les habitans de cette province avaient été autrefois maîtres de presque tout le Péloponnèse; mais à l'arrivée des *Doriens*, ils se retirèrent dans ce pays, dont ils chassèrent les *Ioniens*, qui passèrent en Asie. Depuis, les *Achéens* combattirent contre les Romains, et ce furent les derniers peuples de la Grèce qui défendirent leur liberté. Ils étaient divisés en douze cantons, qui avaient chacun sa ville particulière. Les principales étaient *Pellene*, aujourd'hui réduite à un village appelé Doucha; *Ægira*, aujourd'hui en ruines; sous le nom de Xylo-Castro; *Ægium*, qui était la principale, et où mourut Aratus, chef de la ligue des Achéens, dont on voit les ruines près de Vostitza; *Patræ*, qui fut colonie romaine, et qui est aujourd'hui Patras; et *Dymé* également colonie romaine, et qui est aujourd'hui en ruines.

L'*Elide* occupait la partie occidentale du Péloponnèse. Ce pays renferme beaucoup de plaines très-fertiles; ses habitans étaient presque tous Eoliens, et ce fut dans cette partie que vint habiter Pélops, lorsqu'il fut chassé de l'Asie-Mineure. Il amena avec lui des Achéens de la Thessalie, qui de là se répandirent dans tout le Péloponnèse. La principale ville de cette contrée était *Elis*, qui a donné le jour à Pyrrhon, philosophe, chef de la secte des Sceptiques. Aujourd'hui elle est en ruines, et l'on trouve sur son emplacement deux petits villages,

dont un est appelé Caloscop ou Bellevue. Cette ville avait un port qui n'était pas éloigné du cap Chelonites, et que l'on appelait *Cyllene;* aujourd'hui la ville qui accompagnait ce port est en ruines, et on nomme encore la rade Chiarenza. Plus au midi, sur l'Alphée, était *Olympie - Pise*, qui n'était pas proprement une ville, car il y avait peu d'habitans; mais c'était le rendez-vous de tous les Grecs, qui s'y assemblaient tous les quatre ans pour célébrer les Jeux Olympiques. Cette solennité, lorsqu'elle fut bien établie, servit à régler l'ordre des temps. On disputait dans ce lieu le prix de la course du char et celui de la course à pied, et la récompense du vainqueur était une couronne d'olivier. Cet endroit était consacré à Jupiter Olympien, qui y avait un temple magnifique. Aujourd'hui ce lieu est en ruines, près d'un petit village nommé Miraca. En général, toute la partie montagneuse de l'Elide était appelée la *Triphylie*. Dans cette contrée, on trouvait *Scillonte*, petit village dans lequel se retira Xénophon, lorsqu'il eût été banni d'Athènes, et *Lepreum*, petite ville près de l'*Anigrus*, rivière que l'on appelle aujourd'hui Mavro-Potamo, et que l'on disait qu'Hercule avait fait passer par les étables d'Augias pour les nétoyer. En face de l'Elide, était l'île de *Zacynthe*, aujourd'hui de Zante, dans laquelle était une ville de même nom, et au midi de celle-ci deux rochers appelés les îles *Strophades*, aujourd'hui Strivali, dans lesquelles on disait que s'étaient arrêtées les Harpies.

La *Messénie* était séparée de l'Elide, par le fleuve *Neda*, appelé aujourd'hui Nedina. Cette contrée fut d'abord peuplée par des *Léleges*, ensuite par des *Eoliens*, puis par une des trois branches des *Doriens*. Ce pays offre quelques plaines assez agréables, sur-tout celles du *Pamisus*, rivière la plus large du Péloponnèse, et que l'on appelle aujourd'hui Pirnatza. Ses principales villes, en suivant la côte, étaient *Cyparissia*, aujourd'hui Arcadia. *Pylos*, qui fut le séjour de Nestor, et qui est aujourd'hui le vieux Navarins, appelé autrement Zonchio. Au-devant de cette dernière ville était l'île *Sphactérie*, aujourd'hui Sphagia, dans laquelle les Athéniens enfermèrent les meilleures troupes des Lacédémoniens, qui furent obligées de se rendre. Plus au midi, *Mothone*, dans laquelle Agrippa fit périr Bogud, roi de Mauritanie, est aujourd'hui Modon, et devant son port les îles *OEnusses* sont aujourd'hui les îles Sapiences. Passé le cap *Acritas*, appelé aujourd'hui le cap Gallo, on trouvait *Asiné*, aujourd'hui en ruines, près le village de Saratcha, qui avait été fondée par les *Asinéens* d'Argolide. *Coroné* n'est point Coron; mais on en trouve les ruines près d'un village appelé Balliada. Dans l'intérieur de la Messénie, *Messene*, qui avait été fondée par Epaminondas, est aujourd'hui en ruines, sous le nom de Mavra-Matia; et le mont *Ithome* qui est au-dessus, se nomme aujourd'hui le mont *Vulcano*. Une plus ancienne ville des Messéniens était *Andanie*, qui fut ruinée de bonne heure. Plus près de la côte, étaient *Pheræ*, aujourd'hui en ruines, sous le nom de Palæa-Chora près de Calamata, et *Gérénie*, aujourd'hui Zarnata, où fut élevé Nestor.

La *Laconie* était à l'orient de la Messénie. Une grande partie de son territoire était occupée par le *mont Taygète;* mais on y trouvait la belle vallée de l'*Eurotas*. Ce pays fut d'abord habité par des *Léleges* :

ensuite par des *Achéens*, puis par les *Doriens*, qui y fondèrent la monarchie de Sparte. La principale ville était appelée *Sparte* ou *Lacédémone*, du nom d'un de ses anciens rois. Elle était située sur le bord de l'*Eurotas*, et elle ne fut entourée de murs que postérieurement au siècle d'Alexandre; ses habitans se croyaient jusque-là assez forts pour la défendre. En effet, les Spartiates étaient extrêmement braves et courageux; ils menaient une vie dure et étaient toujours dans les camps: par ce moyen ils acquirent une prépondérance marquée sur tous les peuples du Péloponnèse, et se rendirent dignes de commander à tous les Grecs. Tant qu'ils observèrent les lois de Lycurgue, leur législateur, leurs mœurs furent pures; mais lorsque le luxe s'introduisit chez eux, ils dégénérèrent bientôt et furent asservis par des tyrans, puis par les Romains. La ville de *Sparte* est aujourd'hui détruite: son emplacement porte le nom de Palæa-Polis, ou Palæo-Castro, et de ses ruines on a construit la ville de Misitra ou Mistra, qui en est éloignée d'environ trois quarts de lieue. Au midi de Sparte, était *Amyclæ*, aujourd'hui Sclavo-Chori, célèbre par un temple d'Apollon. Au nord, on trouvait *Sellasie*, dont on ne connaît pas la position moderne correspondante, et près de laquelle Cléomène, un des derniers rois de Sparte, fut vaincu par Antigone, roi de Macédoine. *Gythium* était le port Sparte; aujourd'hui cette ville est en ruines sous le nom de Palæa-Polis. *Theuthrone* est également en ruines près du port Pagania; sur le cap Ténare était une grotte, par laquelle on disait qu'Hercule avait tiré le chien Cerbère des Enfers; et la ville de *Tylos* ou *OEtylos*, est aujourd'hui le bourg de Vitulo dans le pays des *Maïnotes*. A l'orient de l'*Eurotas* était la ville d'*Helos*, qui fut détruite de bonne heure par les Lacédémoniens, qui en réduisirent tous les habitans en esclavage, sous le nom d'*Ilotes*: elle est aujourd'hui remplacée par un village appelé Tsyli. *Asopus* est aujourd'hui Esapo, village; et sur la côte orientale, *Epidaurus-Limera* ne présente plus que des ruines, sous le nom de Palæa-Emvasia, situées tout près de la ville de Napoli de Malvoisie actuelle; enfin *Prasiæ* ou *Brasiæ* est aujourd'hui le bourg de Prasto. Plusieurs villes de la côte furent détachées par Auguste, du gouvernement de Lacédémone, et formèrent ce que l'on appela les villes libres des *Eleuthero-Lacones*. En face de la Laconie, au midi, était l'île de *Cythère*, qui en dépendait, et dans laquelle était une ville de même nom, qui est aujourd'hui en ruines: cette île était consacrée à Vénus; mais comme elle n'offre qu'un aspect âpre et pierreux, on dit que cette déesse la quitta bientôt pour se retirer en Cypre.

L'*Arcadie* est située dans le milieu du Péloponnèse. C'est un pays montueux, mais qui offre de belles vallées. Ce pays fut peuplé par des *Léleges* et des *Pélasges*, qui vinrent de l'Argolide. Les mœurs des Arcadiens étaient très-simples; et ces peuples s'adonnaient beaucoup à la vie pastorale et à la musique. Ils envoyèrent plusieurs colonies au loin, et même en Italie. La première ville de l'Arcadie, du côté de la Laconie, était *Tégée*, grande ville dont on trouve les ruines sous le nom de Palæa-Polis, à peu de distance de Tripolitza, la capitale actuelle de la Morée. *Mantinée* est célèbre par la bataille que gagna Épaminondas sur les Lacédémoniens, et dans laquelle il perdit la vie. Cette

ville est aujourd'hui en ruines, sous le nom de Goritza. *Orchomene*, qui est appelée la riche en troupeaux par Homère, n'est plus qu'un village appelé Kalpaki : *Stymphale* se nomme aujourd'hui Zaraka ; *Pheneos* est Phonia ; *Clitor* s'appelle aujourd'hui Calivia di Carnèse, ou les Cabanes de Carnèse ; et *Psophis* est en ruines, près de la ville de Dimitzana. *Hérée*, sur l'Alphée, est aujourd'hui Iri ; *Phigalée* est Davia, village accompagné de ruines ; et enfin *Megalopolis*, ou la grande ville, fondée par Epaminondas pour tenir les Lacédémoniens en bride, n'est pas Leondari, comme on l'a cru pendant long-temps, mais un petit village appelé Sinano, tout entouré de ruines magnifiques. *Megalopolis* est la patrie de Philopœmen, célèbre général des Achéens, et celle de Polybe l'historien.

L'*Argolide* était à l'orient du Péloponnèse. Sous ce nom on comprend non seulement les états d'Argos, mais encore l'*Hermionide*, la *Trézénie*, l'*Epidaurie* et l'île d'*Egine*, qui formaient des Républiques particulières et indépendantes. Toute cette province avait été peuplée d'abord par des *Telchines* venus de l'île de Crète ; ensuite Inachus, puis Danaüs y amenèrent des *Egyptiens* et des *Phéniciens ;* et ce fut la première contrée civilisée de la Grèce. Les peuples y prirent d'abord le nom de *Pélasges*, et sous ce nom ils se répandirent dans toute la Grèce, mais bientôt ils le quittèrent pour celui de *Danaéens* ; enfin ils devinrent *Achéens* ; et lors de la rentrée des Héraclides dans le Péloponnèse, ils formèrent un des trois Etats *Doriens* du Péloponnèse. *Argos*, la plus grande ville de cette contrée, était une des plus anciennes de la Grèce : elle devait sa fondation à Inachus ou à Phoronée, son fils, qui avait consacré tout le pays à Junon. Du temps de la guerre de Troie, elle était une des principales de la Grèce, et elle a envoyé beaucoup de colonies tant en orient qu'en occident. Cette ville a fourni plusieurs grands hommes, et entr'autres Télésille, femme poëte, qui défendit sa patrie contre les attaques des Lacédémoniens. Aujourd'hui *Argos* est un gros bourg qui conserve encore son nom. Au midi d'Argos était un petit lieu appelé *Lerna*, qu'on nomme aujourd'hui les Moulins, et qui est célèbre par l'hydre qu'Hercule y tua. Vers le nord, était *Mycène*, qui était la capitale des états d'Agamemnon, et qui est aujourd'hui en ruines, près d'un petit lieu appelé Karvathos : les murs de cette ville, ainsi que ceux de plusieurs autres de l'Argolide, avaient été bâtis, dit-on, par les *Cyclopes*, qui étaient des ouvriers en pierres ; leurs constructions étaient très-solides. A l'orient d'Argos, était *Tirynthe*, qui avait été aussi bâtie par les Cyclopes, disait-on. Cette ville était un des apanages d'Hercule, qui y fit pendant long-temps son séjour ; elle est aujourd'hui en ruines, sous le nom de Palæo-Nauplia ; auprès était la ville de *Nauplia*, aujourd'hui Napoli de Romanie, une des plus fortes places de la Morée, et qui était le port d'Argos. Au nord de *Mycène*, dans les montagnes, était le village de *Némée*, près duquel Hercule tua un lion qui ravageait la contrée, et où dans la suite se célébrèrent des jeux renommés dans la Grèce : ce lieu est en ruines et on l'appelle les Colonnes. A l'orient de *Némée* sont les ruines de *Cleonæ*, près d'un bourg appelé aujourd'hui Klegna. Au midi d'Argos, sur les confins de la Laconie, était la contrée appelée *Cynurie*, qui fut souvent un objet de dispute

entre les Argiens et les Lacédémoniens : elle était aussi appelée le *Canton de Thyrée*, du nom d'une petite ville qui est aujourd. représentée par le village d'Astro.

A l'orient de l'Argolide était l'*Hermionide*, dont la principale ville, *Hermione*, est aujourd'hui en ruines, près d'un village appelé Castri. Cette ville faisait face à une grande île appelée autrefois *Hydrea*, et aujourd'hui Hydra, qui n'est qu'un grand rocher, mais dont les habitans sont aujourd'hui les plus habiles navigateurs de l'Archipel. Au nord de l'*Hermionide* était la *Trézénie*, dont la principale ville, *Trézène*, est aujourd'hui le bourg de Damala. Cette ville est célèbre par la mort d'Hippolyte, fils de Thésée. En face de la *Trézénie* était l'île *Calaurée*, aujourd'hui l'île Poro, qui était consacrée à Neptune, et où Démosthène fut obligé de s'empoisonner pour ne pas tomber vif entre les mains de ses ennemis. Plus au nord, était l'*Epidaurie*, dont la principale ville, *Epidaure*, était célèbre par le temple d'Esculape qui en était à peu de distance : cette ville est aujourd'hui en ruines sous le nom d'Epitavro, et le temple est également détruit : ses ruines s'appellent Iero, ou Gerao. En face de l'*Epidaurie* est l'île d'*Egine*, qui fut peuplée par des *Myrmidons* venus de la Thessalie. Les Eginètes furent célèbres par leur marine, qui excita la jalousie des Athéniens, au point que ceux-ci détruisirent la ville d'*Egine* : aujourd'hui l'île s'appelle Engia, et la ville est en ruines. L'île d'Egine a produit plusieurs bons sculpteurs ; et, suivant quelques auteurs, c'était la patrie d'Onésicrite, le pilote de la flotte d'Alexandre, que quelques autres disent être de l'île d'*Astypalée*.

Toutes les îles de la *mer Egée*, aujourd'hui l'Archipel, faisaient partie de la Grèce ; mais ces îles appartiennent les unes à l'Europe et les autres à l'Asie. Parmi celles de l'Europe, la plus considérable est l'île de *Crète*, aujourd'hui Candie, qui ferme, pour ainsi dire, la *mer Egée* au midi. Cette île fut d'abord habitée par des *Telchines* qui paraissent être venus de l'Asie-Mineure ou de la Syrie. Ces peuples prirent ensuite le nom de *Curetes*, et avec leurs prêtres qu'ils appelaient *Dactyles*, ils apportèrent le culte de Jupiter dans la Grèce : aussi, disait-on que Jupiter était né dans l'île de Crète. Les *Phéniciens* firent aussi quelques établissemens dans l'île de Crète, et les *Grecs* eux-mêmes y refluèrent de la Grèce, lorsqu'elle devint trop peuplée. Cette île est célèbre par son roi Minos qui commandait à presque toutes les îles de la *mer Egée*, et dont le gouvernement sage et les lois équitables le firent placer, par les Grecs, dans les Enfers, pour juger les ames des morts. Cette île, qui est très-étendue en longueur, offre plusieurs caps : celui qui est à l'orient se nommait autrefois *Samonium*, et aujourd'hui on le nomme le cap Salomon. Au couchant, en sont deux bien distincts : le *Corycus*, qui s'avance au nord, et que l'on appelle aujourd'hui le cap Buso ; et le *Criu-Metopon*, ou *Front-de-Bélier*, au midi, que l'on nomme aujourd'hui le cap Crio ou de Saint-Jean : sa plus haute montagne est le *Mont Ida*, que l'on appelle aujourd'hui Ida ou Psiloriti. Cette île était très-peuplée ; car on disait qu'elle contenait cent villes ; mais nous ne ferons mention que de quelques-unes des principales. *Cnossus* était la plus considérable de toutes : elle avait été bâtie par Minos, et elle était la patrie d'Epimé-

nide, qui purifia les Athéniens après le meurtre de Cylon : elle est aujourd'hui en ruines près d'un couvent grec appelé Enadieh. La ville de Candie actuelle, qui n'en est pas très-éloignée, était autrefois le *port Panorme*. *Rhithymna* est aujourd'hui Retimo ; *Minoa*, qui n'était qu'une petite ville, est aujourd'hui la Canée ; et *Cydonia*, qui était une des plus importantes de l'île, est aujourd'hui en ruines près d'un village nommé Acladia ; *Aptera* est également en ruines à peu de distance du port Kisamo ; et *Polyrrhenia* n'est plus qu'un village appelé Versamachia. Vers la partie méridionale de l'île était *Gortyna*, qui n'était pas moins puissante que *Cnossus*, et qui est aujourd'hui également en ruines près d'un village appelé Novi-Castelli. Auprès de cette ville était le *Labyrinthe de Crète*, que l'on croit retrouver dans une carrière du mont Ida. Dans la partie orientale de l'île, au milieu des terres, était *Lyctos*, une des plus grandes villes de Crète, et qui est aujourd'hui le bourg de Lassiti. Cette ville avait un port appelé aussi *Minoa*, et qui est aujourd'hui le Castel-Mirabello. Sur la côte méridionale se trouvait *Hiera-Pytna*, qui est aujourd'hui Girapetra, et à l'extrémité orientale *Itanus*, qui est aujourd'hui en ruines, sous le nom de Palæo-Castro. Au midi de l'île de Crète était l'île *Claudos*, que l'on appelle aujourd'hui le Gozzo di Candia.

Au nord de cette même île de Crète était un grand groupe d'îles, que l'on appelait *les Cyclades*, et qui n'a point de nom collectif aujourd'hui. On appelait ainsi ces îles, parce qu'on les croyait rangées en cercle autour de celle de *Delos ;* mais elles n'ont point du tout cette figure. Chacune de ces îles formait une ou même plusieurs républiques particulières ; celle qui est le plus au sud-ouest, était celle de *Melos*, appelée aujourd'hui *Milo*. L'ancienne ville est aujourd'hui en ruines, sous le nom de Castro : c'était la patrie de Diagoras, philosophe de la secte Eléatique, qui, le premier, osa nier l'existence de Dieu. A l'orient, était l'île de *Cimolos*, aujourd'hui Kimoli, ou l'île de l'Argentière ; et plus loin celles de *Pholegandros* et de *Sicinos*, aujourd'hui les îles de Policandro et Sikino : celle de *Ios*, aujourd'hui Nio, était célèbre par la mort d'Homère. Celle de *Thera*, aujourd'hui Santorin, a été formée par un volcan qui existe encore dans une petite île voisine ; celle d'*Anaphé*, aujourd'hui Nanfio, fut ainsi appelée, parce qu'elle apparut, dit-on, aux Argonautes lorsqu'ils passèrent par là : celle d'*Astypalæa*, aujourd. de Stampalia, est peut-être la patrie d'Onésicrite, le pilote du vaisseau d'Alexandre, lorsque ce conquérant descendit l'Indus ; celle d'*Amorgos*, aujour. Amorgo, renfermait plusieurs villes : celle de *Naxos*, aujourd. Naxia, était la plus grande et la plus agréable des Cyclades : elle était consacrée à Bacchus, qui y avait trouvé Ariane. Celle de *Paros*, qui conserve encore son nom, était renommée par son beau marbre blanc : c'était la patrie du poète Archiloque ; celle de *Siphnos*, aujourd'hui Siphanto, était justement décriée pour les mœurs de ses habitans. Celle de *Seriphos*, aujourd'hui Serpho, n'est qu'un rocher dont les habitans, disait-on, avaient été pétrifiés par la présence de la tête de Méduse ; celle de *Cythnos* s'appelle aujourd'hui Thermia, à cause de ses eaux chaudes ; et celle de *Ceos*, aujourd. Zia, renfermait quatre villes qui formaient autant de républiques particulières. Il y avait dans cette île une loi fort singulière, qui ordonnait

de tuer tous les vieillards qui auraient atteint l'âge de soixante ans et qui se trouveraient dans l'île : c'était la patrie des poètes Simonide et Bachylide. L'île d'*Andros* s'appelle aujourd'hui Andro; il y avait dans cette île, disait-on, une fontaine qui donnait du vin en un certain jour de l'année. L'île de *Gyaros*, aujourd'hui Joura, n'est qu'un rocher inhabité, sur lequel les Romains reléguaient les criminels d'état. *Tenos*, qui est très-peu éloignée d'*Andros*, est aujourd'hui appelée Tine : elle était consacrée à Neptune. *Syros*, qui est en face, est nommée Syra : c'est la patrie du philosophe Phérécyde. *Myconos* est aujourd'hui Myconi, sous laquelle on disait que Jupiter avait enseveli les Géans. *Rhenea*, qui était très-voisine de *Delos*, renfermait les tombeaux des habitans de cette dernière île; et enfin *Delos*, qui était la plus petite des Cyclades, n'en était pas moins la plus célèbre par le culte que l'on y rendait à Apollon, qui, disait-on, y était né, et par les fêtes que l'on y célébrait tous les ans en l'honneur de ce dieu, et auxquelles venaient assister tous les peuples de la Grèce. Cette île et celle de Rhénée sont appelées aujourd'hui les deux Délos. Au nord des Cyclades est un rocher que l'on appelait autrefois *Æx* ou la *Chèvre*, et que l'on nomme aujourd'hui Caloiero, ou le bon vieux : c'était lui qui donnait son nom à la *mer Egée*. L'île de *Scyros* qui est plus au nord, est célèbre par le séjour d'Achille déguisé en fille, et par la mort de Thésée; aujourd'hui on la nomme *Skyros*. *Lemnos* est aujourd'hui Lemno ou Stalimène : cette île était consacrée à Vulcain, qui, disait-on, y était tombé du ciel. Auprès était l'île *Chryse*, dans laquelle Philoctète, disait-on également, fut mordu par un serpent : elle est aujourd'hui sous les eaux et forme un bas-fond très-remarquable. *Imbros*, qui fut peuplée par des Pélasges, est aujourd'hui Imbro; et l'île de *Samothrace*, célèbre par le culte des Cabires, est aujourd'hui appelée Samothraki.

CHAPITRE VIII.

La Thrace,

Comprenant *Thracia*, *Mœsia* et *Dacia*. — Partie de la Turquie d'Europe et de la Hongrie.

Les Anciens, sous le nom de *Thraces*, comprenaient plusieurs peuples qui avaient la même origine, tels que les *Thraces proprement dits*, les *Mysiens* ou *Mœsiens*, et les *Getes* ou *Daces*. D'abord la Thrace était renfermée entre l'*Ister* ou le *Danube*, au nord; et la *mer Egée*, ou l'Archipel au midi, et entre les *nations Péoniennes* à l'occident, et le *Pont-Euxin* ou la mer Noire à l'orient; mais lorsque les Getes eurent passé le Danube, et se furent établis dans ce que l'on appelle aujourd'hui la Valaquie, la Moldavie et une partie de la Hongrie, on donna le nom de *Thrace au-delà de l'Ister* aux pays qu'ils habitaient. M. d'Anville prétend que les *Getes* venaient du pays

de Gète dans la Tartarie; mais à quelle époque ces peuples seraient-ils venus en Europe? c'est ce que l'on ne sait point, non plus que le chemin qu'ils ont pris pour y arriver. Dans tous les cas, leur entrée dans ce pays paraît très-antérieure à celle des Scythes qui ont occupé la petite Tartarie. La Thrace se divise donc en trois parties : la *Thrace proprement dite*, la *Mœsie* et la *Dace*.

La *Thrace proprement dite* fait aujourd'hui partie du Roum-iili : elle était bornée au nord par le *mont Hæmus*, aujourd'hui Balkan, qui la séparait de la Mœsie; à l'ouest, elle était limitée par le *mont Pangée*, aujourd'hui Castagnatz; au sud, elle était baignée par la *mer Egée*, et à l'est par le *Pont-Euxin*. Ses principales rivières sont l'*Hebre*, aujourd'hui la Maritza, et le *Nestus*, aujourd'hui le Carasou. Une grande montagne qui la traverse inégalement est le *mont Rhodope*, célèbre dans la Fable par la malheureuse aventure d'Orphée. Les Thraces étaient sauvages comme leur pays; mais à mesure qu'il se peupla, il s'y forma des royaumes dont le principal, celui des *Odryses*, dura jusqu'à la réduction de la Thrace en province romaine. Les Thraces s'étaient emparés autrefois de presque toutes les côtes de la Grèce jusqu'en Attique; mais ils en furent chassés par les Hellenes. Philippe, roi de Macédoine, les subjugua, et la Thrace forma le royaume d'un des lieutenans d'Alexandre-le-Grand, qui l'étendit jusqu'à l'Ister; mais ce royaume fut bientôt détruit, et chaque peuple se gouverna en son particulier : il y avait beaucoup de nations gauloises. Les côtes étaient peuplées de colonies grecques, et vers l'ouest les Thraces étaient mêlés avec plusieurs nations péoniennes.

En partant de la Macédoine, la première ville que l'on rencontrait à peu de distance de la côte, était *Ulpia Topiris*, qui devait son prénom à Trajan. Cette ville paraît être la même que celle qui était appelée autrefois *Pistyrus;* mais on ne connaît point sa position correspondante actuelle. Plus haut, sur le *Nestus*, était une ville de *Nicopolis*, qui avait été bâtie par Trajan et qui conserve son nom. Sur le bord de la mer, *Abdera*, la patrie de Démocrite, est aujourd'hui en ruines, sous le nom de Polystylo; *Dicæa* est également en ruines sous le nom de Château de Bouroun, et plus loin, une ville appelée d'abord *Pyrsoalis*, ensuite *Maximianopolis*, du nom de l'empereur Maximien, puis sous le Bas-Empire, par corruption, *Mosynopolis*, ne présente plus non plus que des ruines, sous le nom de Messina, près du bourg de Gumerdgine : c'était près de cet endroit qu'était le *Scapte-Hyle* appelé aujourd'hui Skipsilar, où étaient des mines d'or et où Thucydide écrivit son histoire. *Maronea* est aujourd'hui Marogna; *Ænos* est aujourd'hui Eno. En remontant l'Hebre, *Cypsela* est aujourd'hui Ipsala; et *Trajanopolis*, qui doit ce nom à l'empereur Trajan, le conserve encore. Dans la *Chersonnèse de Thrace* était *Cardia*, qui fut détruite de bonne heure, et à côté de laquelle Lysimaque construisit la ville de *Lysimachia*, dont il fit la capitale de son royaume; aujourd'hui cette ville est, comme la première, en ruines, près d'un bourg appelé Boulaïr. Cette *Chersonnèse de Thrace* avait formé les états de Miltiades, fils de Cimon, qui y avait mené plusieurs colonies athéniennes. Ses principales villes étaient *Elæus* ou *Eléonte*, aujourd'hui en ruines près du nouveau château d'Eu-

rope ; et *Sestos* également en ruines, près d'un château nommé Zémenic. *Callipolis*, aujourd'hui Gallipoli, est une ville plus récente, mais qui est pourtant antérieure à l'ère chrétienne. La Chersonnèse de Thrace est tellement rapprochée du continent de l'Asie, que la mer ne forme plus en cet endroit qu'un assez long détroit que l'on appelait autrefois l'*Hellespont*, et que l'on nomme aujourd'hui le détroit des Dardanelles : ce fut par là que Xerxès entra en Europe. Il se livra, dans ce détroit, deux fameux combats entre les Athéniens et les Lacédémoniens, dont le dernier termina la guerre du Péloponnèse, et mit Athènes à deux doigts de sa perte.

Ce détroit donne entrée dans une mer que l'on appelait autrefois la *Propontide*, et que l'on appelle aujourd'hui la mer de Marmara. Dans cette mer, sur les côtes de la Thrace, on trouvait les villes de *Ganos*, aujourd'hui Gano ; de *Bisanthe*, appelée ensuite *Rhædestus*, et aujourd'hui Rodosto ; de *Perinthus*, appelée ensuite *Héraclée*, et qui est aujourd'hui en ruines sous le nom d'Erekli ; de *Selymbria*, aujourd'hui Sélivrie ; et enfin celle de *Byzantium*, grande ville, et qui a fait place à celle de *Constantinople*. La ville de *Byzance* occupait à peu près ce qui est aujourd'hui renfermé dans les murs du sérail. Constantin-le-Grand, en construisant la ville de *Constantinople*, l'assit sur sept collines comme celle de Rome, et il l'étendit le long du port, qui est un des plus beaux et des plus sûrs qu'il y ait au monde. Cette ville, par sa position, est faite pour être la capitale d'un grand empire, et elle commande aux trois mers qui l'environnent. Elle est située sur le détroit que l'on appelait autrefois le *Bosphore de Thrace*, et que l'on nomme aujourd'hui le canal de Constantinople. Ce détroit communique de la *Propontide*, ou mer de Marmara au *Pont-Euxin*, ou à la mer Noire, et ce fut par ce détroit que Darius, roi de Perse, fit passer ses troupes pour les mener contre les Scythes d'Europe. A l'entrée de ce détroit, du côté du Pont-Euxin, sont plusieurs petites îles que l'on appelait autrefois *Cyanées*, et qui paraissent être les restes d'un volcan.

Au-delà de ce détroit, dans la mer Noire ou Pont-Euxin, sur la côte de la Thrace, étaient les villes suivantes : *Dercon*, appelée aujourd'hui Derkous, qui n'était qu'une bourgade où aboutissait un long mur, que l'empereur Anastase avait fait construire pour protéger le territoire de Constantinople, et qui est aujourd'hui en ruines. *Salmydessus* n'est plus aujourd'hui qu'un petit lieu appelé Midieh, et auprès était une ville appelée *Byzia*, qui était la capitale de la contrée appelée *Astique*, et qui conserve encore le nom de Vyzia. Cette contrée était autrefois habitée par des peuples barbares qui pillaient tous ceux qui faisaient naufrage sur leurs côtes. Plus au nord, *Thynias* est aujourd'hui appelée Iniada ; *Apollonie*, grande ville grecque, a pris depuis le nom de *Sozopolis*, et aujourd'hui on l'appelle Sizeboli. Dans le fond d'un golfe, à peu de distance de la mer, *Debeltus*, qui fut colonie romaine, est aujourd'hui un petit lieu appelé Zagora, et en suivant de nouveau la côte, on trouvait les villes d'*Anchialus* et de *Mesembria*, qui sont appelées aujourd'hui Ahiolou et Misevria. Au-dessus de cette dernière était la chaîne du *mont Hæmus*, qui, dans cet endroit, venait aboutir à la mer, et était surmonté d'un temple de Jupiter.

Dans l'intérieur du pays étaient la ville de *Cabyle*, bâtie par Philippe, père d'Alexandre, qui est peut-être celle appelée aujourd'hui Iamboli, et que l'on trouve nommée *Diampolis* dans le moyen âge; celle de *Beroea*, également bâtie par le même Philippe, et qui paraît avoir conservé son nom; et enfin sur l'*Hebre* même, au confluent des trois rivières qui sont *Hebrus*, la Maritza; *Tonzus*, la Tunja; et *Harpessus*, l'Arda, la ville d'*Hadrianopolis*, aujourd'hui Andrinople, que l'on dit avoir été fondée par l'empereur Adrien sur l'emplacement d'une plus ancienne ville appelée *Orestias*, et que je crois être la même que celle qui fut aussi nommée *Uscudama*, et qui était la capitale des *Odryses*. Les environs d'Andrinople furent le champ de bataille où l'empereur Constantin et Licinius se disputèrent l'Empire. Un peu au midi d'Andrinople, sur l'Hebre, était la ville de *Didymothicos*, aujourd'hui Demotica, et plus haut vers les sources de cette rivière se trouvait la ville de *Philippopolis*, bâtie par Philippe, père d'Alexandre, sur l'emplacement d'une plus ancienne, appelée *les Trois Collines*, et dans laquelle il avait placé, ainsi que dans celle de *Cabyle*, les Phocéens sacriléges qui avaient pillé le temple de Delphes. Il l'appela d'abord *Poneropolis*, ou la *Ville des Méchans*; mais les habitans lui donnèrent son nom, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Cette ville était dans le pays des *Bessi*, nation sauvage et guerrière, chez laquelle on trouvait un Oracle de Bacchus. Au midi des Besses étaient les *Satræ*, et plus au couchant sur le *Strymon*, se trouvaient les *Mædi* ou *Mædobithyni*, nation thrace, qui avait donné l'origine aux *Thyniens* et aux *Bithyniens* : leur capitale ayant été détruite par Alexandre, encore jeune, il la rebâtit et l'appela *Alexandropolis*; mais elle ne paraît pas avoir porté ce nom long-temps, car on la trouve bientôt appelée *Iamphorina* : c'est peut-être aujourd'hui l'endroit appelé Nerocop, que l'on dit être un repaire de brigands.

La *Mœsie* s'étendait du *mont Hæmus* à l'*Ister*, et elle répondait assez bien à ce que l'on appelle aujourd'hui la Servie et la Bulgarie. On l'appelait aussi *Mysie*, et l'on disait que ce nom lui venait des Mysiens d'Asie qui y étaient passés avec les Teucriens dans des temps antérieurs à la guerre de Troie. Dans tous les cas, ces nations de Mysiens et de Teucriens paraissent avoir été peu nombreuses, et s'être, bientôt après leur expédition, fondues avec les habitans du pays. Dans des temps qui ne sont pas très-reculés, les *Triballi*, nation thrace, occupaient la Servie, et ils donnèrent le nom à la *Plaine Triballique*, que l'on reconnaît dans celle de Cossovo. Dans la suite, poussés apparemment par les nations gauloises qui s'étaient fixées dans la Pannonie, les *Triballes* s'avancèrent vers l'Orient et occupèrent presque toute la Bulgarie, que les *Getes* venaient de quitter. Les autres peuples thraces de cette contrée étaient les *Crobyziens*, les *Treres* et les *Tilatéens*. La Servie alors fut occupée par les *Scordisques*, nation gauloise formée des débris de ceux qui avaient pillé le temple de Delphes, et qui ne fut assujétie que par les Romains. Dans les montagnes étaient les *Dardaniens*, que l'on peut croire issus des *Teucriens*; et au revers méridional, du côté de la Macédoine, les *Peoniens*, qui étaient de race illyrienne ou slavonne. Vers les embouchures du Danube, le Dobrudzé fut abandonné à des nations scythes :

en sorte que ce canton forma, dans la suite, une petite province de l'Empire Romain, sous le nom de *Scythia*; et au milieu de la Mœsie il s'en forma une autre, appelée *Dacia-Aureliani*, lorsque ce prince abandonnant la Dace, conquise par Trajan, en retira les troupes et les colonies, et les plaça dans cette contrée.

Les principales villes de la *Mœsie*, du temps des Romains, étaient, en suivant le cours du Danube, *Singidunum*, ville gauloise; aujourd'hui Belgrade; *Viminacium*, aujourd'hui en ruines, qui fut la capitale d'une des provinces de la Mœsie; un peu au-dessous de cette dernière ville se trouvait la *Cataracte du Danube*, que l'on voit aujourd'hui près de Orsova : les Grecs l'appelaient *Clissoura*, parce que dans cet endroit le fleuve est resserré comme dans une espèce de défilé. Un peu plus bas était le *pont de Trajan*, en face d'un endroit appelé *Zernes* : ce prince l'avait fait construire pour communiquer facilement avec la Dace qu'il venait de conquérir; aujourd'hui il est en ruines, et on en retire des parties de pilotis à moitié pétrifiées. *Bononia* est aujourd'hui Vidin; *Ratiaria*, qui fut une des métropoles de la Mœsie, est aujourd'hui Artzar; *OEscus*, la capitale des *Triballi*, qui était située à l'embouchure de l'*OEscus*, ou *Oscius*, aujourd'hui l'Isker, est en ruines sous le nom de Igigen; *Nicopolis ad Istrum*, bâtie par Trajan, conserve le nom de Nicopoli. *Durostorus* est aujourd'hui Dristra ou Silistrie; *Axiopolis* est Rassovat; *Carsum* est Hirchova; *Trosmi* doit avoir été aux environs de Matchin, et *Ægissus* est aujourd'hui Tultza. Ce fut, à ce qu'il paraît, entre *Trosmi* et *Ægissus*, à peu près à l'endroit où est aujourd'hui Isaktchi, que Darius jeta un pont sur le Danube, pour marcher contre les Scythes. Ce pont était au-dessous de l'île *Peuce*, qui est une grande île noyée, formée par des branches du Danube qui se détachent du grand lit de ce fleuve devant Silistrie et qui forment plusieurs canaux. On prétend que les *Peucini*, qui faisaient partie des *Bastarnæ*, grande nation germaine, prenaient leur nom de cette île; mais cela est douteux, parce qu'il est difficile de croire qu'elle ait pu être habitée constamment. Le Danube se jetait autrefois dans le *Pont-Euxin*, ou la mer Noire, par sept embouchures : aujourd'hui il n'y en a plus que quatre principales. Au-devant de ces embouchures, dans le Pont-Euxin, est une petite île qui était consacrée à *Achille*, et que l'on appelle aujourd'hui l'île aux Serpens.

Sur les côtes du Pont-Euxin, ou à peu de distance, on trouvait *Istropolis*, ville bâtie par les Milésiens, et chef-lieu d'une république assez puissante. Aujourd'hui on appelle ce lieu *Istère*. Plus sur le bord de la mer, *Constantiana* est aujourd'hui Kiustendza, et Mankalia est l'ancien *Tomi*, le lieu d'exil d'Ovide. *Callatis* est aujourd'hui Chablefer; *Dionysopolis* ou *Cruni* est Baltchik, et on reconnaît la position d'*Odessus* dans celle de Varna. A peu de distance de cette ville, était *Marcianopolis*, qui tirait ce nom de la sœur de l'empereur Trajan, et on en trouve aujourd'hui les ruines dans un lieu appelé *Devné*. Dans l'intérieur des terres on trouvait *Nicopolis ad Hæmum*, qui est aujourd'hui en ruines sous le nom de *Eski-Stamboul*, près de Schiumla. Cette ville, à ce qu'il paraît, était située sur le *Panysus*, rivière torrenteuse, que l'on reconnaît dans le Kamtchik-Soui ou la rivière du

Fouet. Plus encore dans l'intérieur du pays et sur la Iantra, était une autre ville appelée *Nicopolis ad Iatrum*, et qui est différente des deux de ce nom qui se trouvaient déjà dans cette contrée. Cette ville est également en ruines sous le nom de *Nicoup*; mais plus haut sur la même rivière, *Ternobum*, qui fut la capitale des Bulgares dans le moyen âge, conserve encore le nom de Ternovo. *Sardica* est aujourd'hui en ruines près de Sophia; et *Naissus*, le lieu de la naissance de l'empereur Constantin, est aujourd'hui Nissa. *Ulpianum* ou *Justiniana secunda*, la patrie de l'empereur Justin, dans la *Dardanie*, est aujourd'hui Urkup ou Precop, qui se trouvait dans la *Péonie*, et qui n'était auparavant qu'un village sous le nom de *Justiniana prima*. *Tauresium*, où naquit Justinien, s'appelle actuellement Giustendil. Une autre ville de la Péonie était *Ulpia Pautalia*, dont on ne connaît point la position correspondante; *Bylazora* pourrait être Egri-Palanka, et *Scupi*, ville de la Dardanie, est aujourd'hui Uskup ou Scopia.

La *Dace*, qui était au nord du Danube, était occupée par les *Daces* et les *Getes*, soit que sous ces deux noms on comprît une même nation, ou que ce fût deux parties de la même nation. Dans tous les cas, ces peuples parlaient la même langue, ils étaient réunis sous le même gouvernement, et il paraît qu'ils avaient à peu près la même origine. M. d'Anville fait venir les *Getes* du pays de *Gété*, dans la Tartarie, et les *Daces* des *Dahæ*, à l'orient de la mer Caspienne. On ne sait à quelle époque ces peuples sont venus en Europe, mais ce ne peut être que dans un temps très-reculé, car ils y étaient déjà lorsque les *Scythes* vinrent s'établir au nord du Pont-Euxin. Les *Getes* étaient au midi du Danube, confondus avec les Thraces, qui avaient la même langue et la même origine qu'eux, lorsque Darius passa ce fleuve pour aller porter la guerre chez les Scythes; mais peut-être avaient-ils été obligés de céder la partie du nord aux Scythes, lorsque ceux-ci étaient arrivés dans le pays. Ils la reprirent bientôt après l'expédition de Darius, et l'on voit que les *Getes* étaient établis au nord du Danube du temps de Philippe et d'Alexandre, rois de Macédoine. Ils ne possédèrent d'abord que ce que l'on appelle aujourd'hui la Valaquie; mais ensuite ils s'étendirent dans la Transylvanie, dans une partie de la Hongrie, et même dans la Moldavie, dont ils chassèrent apparemment les Scythes.

Les *Getes* ou *Daces* avaient des rois puissans qui firent la guerre à plusieurs des successeurs d'Alexandre et aux Romains, et ils ne furent subjugués que par l'empereur Trajan, qui fit de leur pays une province romaine. Ce prince y plaça plusieurs colonies latines; mais comme elles étaient continuellement exposées aux insultes des barbares, Aurélien prit le parti de ramener les citoyens romains au midi du Danube, et il abandonna le pays. Il paraît que bientôt après les *Goths*, nation germanique, s'en emparèrent, et c'est pour cela que beaucoup d'auteurs ont confondu mal à propos ces peuples avec les *Getes*. Les *Getes* et les *Daces* avaient une religion particulière, qui était pourtant en quelque façon commune à presque toutes les nations thraces. Ils croyaient à l'immortalité de l'ame, et ils révéraient comme un Dieu leur législateur et grand-prêtre Zalmoxis, dont ils prétendaient que l'ame se reproduisait dans la personne de ses successeurs. Ils étaient très-braves, et les plus justes des Thraces, dit Hérodote. Les esclaves que les Grecs et les

Romains faisaient sur cette nation, étaient appelés *Getes* ou *Daves*.

Lorsque l'empereur Trajan eut vaincu Décébale, le dernier de leurs rois, il plaça une colonie romaine dans la capitale du pays qui s'appelait *Zarmizegethusa*, et qui prit de lui le surnom de *Ulpia-Trajana*. Cette ville était dans la Transylvanie, on en trouve les ruines appelées Var-Hel par les Hongrois, et Gradisca par les Slavons; ce qui signifie l'emplacement d'une ville. *Tibiscus*, dans la partie basse de la Hongrie, est aujourd'hui Temesvar, et auprès de cette ville sont de grands retranchemens que les Romains avaient faits pour protéger la *Dace* contre les incursions des peuples voisins. *Apulum*, aussi colonie romaine, est aujourd'hui Albe Julie; *Salinæ* est aujourd'hui Torda, où l'on trouve des mines de sel; *Napoca* est Doboca, et *Ulpianum*, Colosvar. *Rhuconium* est Regen; *Uti-Dava*, Udvar, et *Docirana*, Dorna. Dans la Valaquie, *Castra-Trajana* paraît être Ribnik; *Castra-Nova*, Caracal, et *Zernes*, en face du port de Trajan, est aujourd'hui Tchernes. Plus loin, *Ardeiscus* est Argis. Dans la Moldavie, le *Iassiorum municipium* est Iassi; *Prætoria Augusta*, Roman; *Susidava*, Suczava; *Netin-Dava*, Suyatin sur le *Porata* ou *Pyretus*, aujourd'hui le Pruth; *Palloda*, Birlad, et *Petrodava*, Piatra. Près de cette ville était une montagne qui faisait le séjour de leur grand-prêtre, et que l'on appelait *Cokajon mons* : aujourd'hui on le nomme Kaszon. Cette province s'étendait jusqu'au fleuve *Tyras* ou *Danaster*, aujourd'hui le Dniester, et jusqu'au Pont-Euxin ou la mer Noire. Dans la partie qui était voisine du Pont-Euxin, on trouvait des déserts qui étaient appelés *la solitude des Getes*; et sur la côte, à l'embouchure du *Tyras*, la ville grecque de *Ophiusa*, qui était aussi appelée *Tyras*. Cette ville n'a pas laissé de vestiges; elle était aux environs de l'endroit où est aujourd'hui Akkerman.

CHAPITRE IX.

SARMATIA, EUROPÆA et ASIATICA.—*Prusse, Pologne, et grande partie de la Russie d'Europe.*

Je comprends dans ce chapitre la *Sarmatie d'Europe* et *d'Asie*, parce que ces deux pays étant habités par des peuples censés de même race, et le *Tanaïs* ou Don qui les sépare, ne formant qu'une limite idéale entr'eux, je pense qu'il serait beaucoup mieux de borner l'Europe au Phase, ou à peu près, comme le faisaient quelques auteurs anciens; ensuite par le *Caucase*, puis par la *mer Caspienne*, et de là par le cours du Jaik et la chaîne des Monts Ourals, qui forment la limite naturelle entre l'Europe et l'Asie.

Ce grand pays, dont les anciens ne connaissaient point la partie septentrionale, était habité par des peuples nomades qui se poussaient et repoussaient sans cesse. Ce fut par ce pays que passèrent toutes les nations de l'Asie qui vinrent peupler ou ravager l'Europe, et le plus ou le moins de séjour qu'elles y firent y croisa tellement leur situation, qu'elles étaient extraordinairement mêlées. Il paraît que ce fut à travers ce pays

que vinrent les Celtes, ensuite les Germains, puis les Slaves ou Illyriens, de là les Thraces, et enfin les Scythes. Ceux-ci s'arrêtèrent dans la partie méridionale de cette contrée, et ils ne passèrent pas le Danube ; mais ils chassèrent devant eux les peuples qui occupaient la contrée qu'ils envahirent, et ils les forcèrent de refluer en différens pays. Les Cimmériens et les Trères, deux nations, l'une germaine d'origine et l'autre thrace, qui occupaient l'espace compris entre le Danube et le Tanaïs, passèrent entre le Caucase et la mer Noire, et se réfugièrent dans l'Asie mineure qu'elles ravagèrent ; les Scythes eux-mêmes entrèrent dans la Médie, qu'ils subjuguèrent pour quelque temps, et ils firent sortir de cette contrée plusieurs nations, et entr'autres des Mèdes que l'on dit être venus s'habituer sur le Tanaïs, et avoir formé la grande nation des Sarmates. Cependant les nations illyriennes ou slaves existaient déjà à cette époque ; elles avaient sans doute été reculées vers l'occident par les Scythes, mais par la suite elles reprirent le dessus, et il n'est presque plus question des Scythes dans cette contrée, du temps de la domination des Romains.

Les principaux peuples de cette contrée étaient les suivans, les *Iazyges*, nation sarmate, qui occupait une partie de ce qu'avaient autrefois envahi les Scythes entre le Dnieper ou *Borysthènes* et le *Tanaïs* ou Don, et dont une portion séparée, placée en Hongrie entre le *Tibiscus*, la Teisse et le *Danube*, portait le nom de *Iazyges Metanastæ*, ou de *Iazyges transplantés*. Les *Roxolani*, après avoir erré en plusieurs endroits, se fixèrent aux environs de Kiew, et avec l'État normand de Nowogorod, ils formèrent ce que l'on a appelé depuis le grand-duché de Russie. Les *Bastarnæ*, dont nous avons déjà parlé, étaient une grande nation germaine, dont les *Peucini* formaient une partie, et qui s'étendaient depuis le Dniester jusqu'à la Vistule. Vers les embouchures de cette dernière rivière était une autre nation germaine, et que l'on appelait les *Æstii*. Elle était voisine des *Guttones* ou *Gothones*, et c'est chez elle que l'on trouvait le succin ou l'ambre jaune, substance végétale, très-recherchée des anciens comme des modernes. Ces peuples habitaient dans la Prusse et non dans l'Estonie, comme on l'a cru jusqu'à cette heure. Auprès de ceux-ci étaient les *Venedi*, nation sarmate que l'on a souvent confondue avec les *Vandales*, parce qu'ils en ont occupé le territoire lorsque ceux-ci se furent jetés sur l'Empire romain. Plus loin au nord, étaient les *Fenni*, nation particulière qui a son langage particulier, et qui paraît avoir peuplé le nord de l'Europe et de l'Asie. Ces peuples occupaient la Livonie et l'Estonie. Sur cette côte on rencontrait quatre rivières qui sont appelées par Ptolémée *Chronus*, *Rubo*, *Turuntus* et *Chesinus*, et qui peuvent être le Pregel, le Niemen ou la Windau, la Dwina et la Perna. Un cap dans ce canton portait le nom de *Rubeas*, et ce peut être celui qui est au midi du golfe de Livonie. Ce golfe même représentera le *Cylipenus sinus* de Pline, et enfin l'île *Latris* qui était à l'entrée de ce golfe, sera l'île d'OEsel. Ce sont là les vraies limites des connaissances des anciens sur la *mer des Sueves* ou *le golfe des Venèdes*, car c'était ainsi qu'ils appelaient la mer Baltique.

A l'orient des *Venedi*, les anciens plaçaient les *Agathyrsi* qui avaient autrefois habité dans la Transylvanie, les *Borussi* qui ont pu donner leur nom à la Prusse, et plus au midi, dans la Pologne, les *Castoboci*,

qui firent des courses dans la Grèce du temps de l'empereur Antonin. A l'orient de ceux-ci, ils disaient exister des *Hamaxo-bii*, ce qui ne désigne pas autre chose que des Nomades; et vers les sources du *Tanaïs* ou Don, ils plaçaient une chaîne de montagnes qu'ils appelaient les *monts Riphées*, mais qui n'existe pas, parce qu'il n'y a pas proprement de chaîne de montagnes dans la Russie d'Europe. Cependant on peut prendre pour ces montagnes les hauteurs d'où coulent tous les fleuves de la Russie, et alors ces montagnes n'auront rien d'affreux que la rigueur du climat dans lequel elles se trouvent, et que les Grecs et les Romains ne visitaient pas souvent. Les monts Ourals peuvent être les *monts Hyperboréens*, et les peuples appelés *Perierbidi* peuvent se placer, comme l'a fait M. d'Anville, dans la Permie. Au nord de tous ces pays étaient les *Arimphæi*, selon Pline; ce qui placerait ces peuples vers Vologda; mais cette position n'est pas sûre. Plus au midi, les *Neuri* étaient vers la source du *Tyras*, et vers celle du Bog ou de l'*Hypanis* qui se jette dans le *Borysthènes*, et plus loin se trouvaient les *Budini*, qui paraissent avoir changé de demeure; enfin, sur le Volga appelé *Rha* par les anciens, étaient les *Geloni*, nation grecque, devenue barbare, qui avait une ville appelée *Gelonus*; les *Thyssagetæ* qui paraissent être d'origine thrace, et plus loin dans le pays des Kirguis, les *Iyrcæ*, ou plutôt *Turcæ*, nation tartare. Entre le Don et le Volga, au nord du Caucase, étaient les *Sauromatæ*, nation issue des Amazones et des Scythes, et par conséquent tartare.

Les *Scythes* eux-mêmes venaient de la grande Boukarie. Ils avaient eu quelques démêlés avec les *Massagetes*, leurs voisins; ils quittèrent le pays, et vinrent s'établir au nord du *Pont-Euxin*. Sur leurs côtes, il y avait plusieurs colonies grecques. Une des plus célèbres était la ville d'*Olbia* ou *Borysthenis*, qui fut fondée par des Milésiens. Elle portait le nom de *Borysthenis*, parce qu'elle était construite à l'embouchure du *Borysthènes*. Aujourd'hui à peine en reste-t-il des vestiges près de Gloubacof, le port de la ville de Cherson actuelle. Auprès de cette ville était un canton appelé *Hylæa*, que l'on disait être couvert d'arbres, et dans lequel il n'en existe pas un aujourd'hui. Sur la côte de cette contrée sont deux langues de terre que l'on appelait autrefois la *Course d'Achille*, *Dromos Achillis*, et qui forment aujourd'hui plusieurs petites îles, appelées Tendra. Plus haut, sur le cours du *Borysthènes*, sont les cataractes ou Porowis, que les anciens appelaient *Gerrhus* ou *Gerrhi*, au-dessous desquelles les Scythes avaient placé les tombeaux de leurs rois, qui s'y voient encore. Sur le bord de la mer, la ville de *Carcinitis* donnait son nom à un golfe qui, avec un marais venant du *Palus Mœotis*, formait l'isthme de la Chersonnèse Taurique. Cet isthme était coupé par un *fossé*, qui est remplacé aujourd'hui par la ville de Precop.

La *Chersonnèse Taurique* est aujourd'hui appelée la Crimée, du nom des *Cimmériens* qui l'ont habitée autrefois, et qui y avaient construit une ville de *Cimmerium*, qui est encore appelée Eski-Krim. Le nom de *Taurique* lui vient des *Taures*, nation scythique, qui en habitait les montagnes qui sont situées au midi. Les Taures étaient très-barbares, et ils égorgeaient tous les étrangers qui abordaient sur leurs côtes. On connaît la fable d'Iphigénie, qui était devenue prêtresse de Diane dans ce pays. Il y avait plusieurs villes grecques dans cette presqu'île, entr'au

tres celle de *Chersonnesus*, qui fut bâtie par les habitans d'Héraclée de Bithynie, et qui fut long-temps puissante. Aujourd'hui elle est en ruines près de celle de Sevastopol. Le cap le plus méridional de la Chersonnèse Taurique s'appelait *Criu-Metopon* ou *front de bélier*, et aujourd'hui on le nomme Karadjé-Bouroun ou pointe noire. A l'orient de cette presqu'île s'était formé un petit royaume qui s'étendait également en Asie, au-delà du *Bosphore Cimmérien*, et que l'on appelait le *royaume du Bosphore*. Ce petit état, qui eut pour roi le grand Mithridate, subsista pendant long-temps, et jusque fort avant sous l'empire romain. Il était composé de plusieurs villes grecques, et de quelques nations barbares. Le souverain n'était en apparence que le protecteur des villes grecques, mais dans la réalité il en était entièrement le maître. Sa principale ville était *Panticapæum*, ville grecque, bâtie sur le *Bosphore Cimmérien*, que l'on appelle aujourd'hui détroit de Caffa. Cette ville est en ruines auprès de la forteresse de Kertche. Une autre ville de ce petit état, dans la Chersonnèse, était *Theodosia*, qui est aujourd'hui Caffa. De l'autre côté du *Bosphore*, ce petit royaume comprenait ce que l'on appelle aujourd'hui l'île de Taman, et la *Sindique*, qui était une contrée au midi de l'*Hypanis* ou *Vardanius*, rivière, que l'on appelle aujourd'hui le Couban. La principale ville dans l'île de Taman était *Phanagoria*, ville grecque, qui est aujourd'hui en ruines, et dans la *Sindique* était le *Sindicus portus*, qui est aujourd'hui le port de Sogoundgiak. Sur le *Palus Méotide*, aujourd'hui la mer d'Asof, dans la Scythie était la ville de *Cremni*, où avaient abordé les *Amazones* qui, avec les *Scythes*, formèrent la nation des *Sauromates*; et au fond de cette mer, à l'embouchure du *Tanaïs* même, était la ville de *Tanaïs*, portant le même nom que la rivière, et que l'on nomme aujourd'hui Asof.

Après le petit *royaume du Bosphore*, sur la côte du *Pont-Euxin*, étaient les *Cercetæ*, peuples qui paraissent avoir formé par la suite les Tcherkess ou Circassiens; ensuite venaient les *Achæi*, que les Grecs croyaient issus de ceux qui avaient accompagné Jason dans son expédition de la Colchide; auprès d'eux étaient les *Zichi*, nation barbare, chez laquelle Mithridate redouta de passer, et dont le pays s'appelle encore Ziketi. Enfin, près de la Colchide étaient les *Heniochi*, auxquels les Grecs donnaient également une origine grecque, quoique ce ne fussent que des pirates. Ces peuples furent remplacés par les *Abasgi* qui venaient de la Colchide, et on appelle encore cette nation les Abkas. Tous ces peuples sont couverts au nord par le *mont Caucase*, auquel les Européens conservent son nom, mais dont la plus haute sommité s'appelait le *mont Corax*, et aujourd'hui on l'appelle le mont Elbourz. Il y a trois passages dans cette chaîne de montagnes pour entrer en Perse; le premier est près de la *Sindique*, en suivant le pied des montagnes, et il n'a pas de nom; le second se trouve au milieu de la chaîne: on l'appelait autrefois *les Pyles* ou *les Portes Caucasiennes*, et il donnait entrée dans l'*Ibérie* ou la Géorgie; aujourd'hui on le nomme Vladi Caucas; et le troisième, qui longe les bords de la *mer Caspienne*, s'appelait autrefois *les Pyles* ou *les Portes Albaniennes*, parce qu'il menait dans l'Albanie; et on le nomme aujourd'hui le défilé de Derbent. Vers le milieu de cette chaîne de montagnes du côté du nord, étaient plusieurs peuples sauvages et guerriers, et entr'autres les *Alani*,

nation sarmate, nombreuse, qui fit souvent trembler les Romains. La *mer Caspienne* ou *Hyrcanienne* bordait la Sarmatie au sud-est, et elle recevait plusieurs rivières qui venaient de cette contrée, telles que le *Rha*, aujourd'hui le Volga, appelé aussi *Lycus* par Hérodote, et le *Daix*, aujourd'hui Jaik, appelé *Oarus*, à ce que je crois, par le même Hérodote.

DEUXIÈME PARTIE.

Asie. — *Asia.*

Les anciens connaissaient à peine la moitié de l'Asie, et les parties orientale et septentrionale leur étaient absolument inconnues.

CHAPITRE PREMIER.

Arménie,

Comprenant *Colchis*, *Iberia*, *Albania* et *Armenia*. — La Mingrélie, l'Imirette, la Géorgie et l'Arménie.

Ces pays qui ont fait partie de l'Empire romain étaient habités par des nations d'origine fort différente. Situés au-dessous du mont Caucase, ils servirent de passage à plusieurs peuples pour entrer en Asie, et quelques-uns s'y fixèrent. Pour prendre une idée du mélange de ces peuples, il suffit de savoir que Mithridate, roi du Pont, qui régnait sur la Colchide et jusque sur le Bosphore Cimmérien, avait appris vingt-deux langues pour communiquer avec les peuples de son empire.

La *Colchide* s'étendait d'abord depuis le pays des *Abasgi* jusqu'aux environs de Trébizonde, mais ensuite elle fut limitée au fleuve *Apsarus*. Ses habitans étaient une colonie d'Egyptiens, au rapport d'Hérodote, et ils étaient noirs; mais il paraît qu'ils ont bien changé de couleur depuis. Ensuite on voit dans ce pays les *Lazi*, nation sauvage autant que les montagnes qu'elle habite. La Colchide est aujourd'hui représentée par les pays de Mingrélie, d'Imirette et de Guriel. Les principales villes de cette contrée étaient *Phasis*, ville grecque, à l'embouchure du *Phase*, rivière qui charie de l'or: la rivière s'appelle aujourd'hui Fachs ou Rion, et la ville Poti. Plus haut, sur la même rivière, était la ville d'*Æa*, où régnait Æetes, père de Médée, et d'où les Grecs enlevèrent la Toison d'or. Aujourd'hui on n'en connaît point la position; mais celle de *Cyta* dans laquelle Médée était née, paraît être Cotatis. *Dioscurias*, autre ville grecque, sur le bord de la mer, appelée aussi *Sebastopolis*, est aujourd'hui Iskouriah. Dans l'intérieur du pays au nord, étaient les *Suani*, nation puissante, originaire de l'Arménie, qui existe encore sous le nom de Suaneti, et au midi étaient les *Moschi*, qui habitaient les montagnes du Guriel.

L'*Ibérie*, aujourd'hui la Géorgie, était habitée par les *Sapires*, nation dont on ne connaît point l'origine ; mais une colonie d'Ibériens d'Espagne étant venue s'y fixer, au rapport de Strabon, le pays prit le nom d'*Ibérie*. Cette contrée était assez riche, ayant servi pendant quelque temps de passage aux marchandises de l'Inde qui remontaient le *Cyrus*, aujourd'hui le Kur, grande rivière qui l'arrose. Les principales villes de l'*Ibérie* étaient *Armozica*, située au-dessus d'un détroit, près du fleuve *Cyrus*, et qui était sans doute dans le territoire d'Akalziké et *Zalissa*, que l'on croit être la ville de Tiflis, la capitale de la Géorgie.

L'*Albanie* répond au Chirvan et au Dagh-Istan. Les peuples de cette province étaient pasteurs, et on pense qu'ils ont donné l'origine aux Albanais de l'Europe, dans laquelle Pompée, dit-on, en aurait transporté une colonie après les avoir vaincus. Ils avaient plusieurs villes qui étaient situées près de la mer Caspienne, telles que *Cabalaca*, qui était leur capitale, et qui est aujourd'hui Kablasvar, à l'embouchure du Samour, autrefois *Albanus*, la plus grande rivière de la contrée. *Getara* me paraît être Abcheron ; *Baruca* est Bakou, et *Mamechia*, ou plutôt *Camechia*, paraît être Chamaki. Dans les montagnes entre l'Albanie et l'Ibérie était un peuple nombreux, d'origne scythique, appelé les *Legæ*, qu'on retrouve aujourd'hui sous le nom de Lesguis.

L'*Arménie* était la plus considérable de toutes les contrées décrites dans ce chapitre. Elle comprenait tous les pays qui renferment les sources du *Tigre*, de l'*Euphrate*, du *Cyrus*, et tout le cours de l'*Araxe* jusqu'à sa jonction avec le *Cyrus*, et même jusqu'à la mer Caspienne. C'est dans cette contrée que la plupart des critiques placent le jardin d'*Eden* ; dans tous les cas, le climat en est bien changé, car le pays est très-froid, et il est couvert de neige une partie de l'année. Cependant plusieurs nations sont venues s'y habituer en différentes occasions : les *Phrygiens*, dit-on, y ont apporté leur langue, et ensuite le mélange des *Arméniens* avec les *Syriens* et les *Arabes* en a fait une nation toute particulière. L'*Arménie* fut d'abord soumise aux Perses, ensuite elle eut ses rois, puis elle fut assujétie par les Romains, puis par les Parthes, qui y placèrent sur le trône un des successeurs des Arsacides. Cette contrée consiste en plusieurs vallées très-élevées, et entourées de très-hautes montagnes.

Dans la partie du nord était la vallée de l'*Araxe*, qui comprenait *Artaxata*, une des deux villes capitales de l'Arménie, et la plus ancienne. Elle avait été fondée par le roi Artaxias, d'après les conseils d'Annibal, dans une presqu'île formée par la jonction d'une petite rivière avec l'Araxe. Elle n'offre plus aujourd'hui que des ruines. En face de cette ville, au midi de l'Araxe, était le *mont Ararat*, appelé aujourd'hui Macis ou Agri-dag, sur lequel on disait que l'arche de Noë s'était arrêtée. Dans la même vallée de l'Araxe, on trouvait encore la ville de *Naxuana* aujourd'hui Nakchivan, que la tradition rapporte avoir été bâtie la première après le déluge universel, et plus haut était *Chorsa*, que l'on reconnaît dans la ville de Kars. Dans la vallée de l'*Acampsis*, aujourd'hui le Tourak, rivière qui se jette dans le Pont-Euxin, on trouvait la contrée appelée *Hispiratis*, qui renfermait des mines d'or, et qui conserve encore le nom de Ispira. L'Araxe, vers le haut de son cours,

offrait la contrée de *Phasiane*, que les Turcs appellent aujourd'hui Pasin et Pasin-sufla, et qui rappelle le nom de *Phasis* sous lequel les Dix-mille passèrent ce fleuve. *Theodosiopolis* aujourd'hui Hassan-Kaleh, et *Artze* aujourd'hui Arz-Roum, dans ce canton, sont des villes du moyen âge; mais un petit lieu appelé Ginnis, vers l'une des sources de l'*Euphrate*, parait représenter l'ancienne ville de *Gymnias*, que les Dix-mille rencontrèrent la dernière dans les terres avant de parvenir à la mer; *Elegia*, dans le même canton, où étaient des eaux chaudes, est aujourd'hui Eledgia.

Cette source de l'*Euphrate* n'est point celle que rencontrèrent les Dix-mille dans leur marche, non plus que Corbulon. Celle-ci est plus méridionale, et forme une vallée beaucoup plus longue que celle d'Arz-Roum; elle vient d'un lieu appelé Diadin, qui est l'ancienne *Daudyane*, et les Turcs appellent la rivière qu'elle forme, Morad-Siaï ou l'eau du Désir. Cette rivière reçoit le *Teleboas*, que les Dix-mille rencontrèrent avant d'arriver à l'Euphrate, et qui arrose un canton appelé Mouch, et qui autrefois portait le nom de *Moxoene*. Entre cette branche de l'Euphrate et celle qui vient d'Arz-Roum, était la contrée appelée *Acilisène*, et que l'on appelle aujourd'hui Ekilis. Plus bas et au-dessous de la jonction de ces deux branches était la *Sophène*, grande contrée que l'on appelle aujourd'hui Zoph, et qui contenait la ville d'*Arsamosata*, aujourd'hui Simsat. On y trouvait aussi celle d'*Artagera* ou *Artagicerta*, aujourd'hui Ardis, au siége de laquelle Caïus, petit-fils d'Auguste, fut blessé.

Dans les différentes vallées qu'arrosent les sources du *Tigre* on trouvait *Carcathio-certa*, qui fut depuis appelée *Amida*, et qui est aujourd'hui Diarbekir. C'était une place forte du temps de l'Empire grec. *Martyropolis* n'est qu'une ville du moyen âge. La vraie source du Tigre que rencontrèrent les Dix-mille était appelée *Diglito*. Elle passe à travers différens lacs, quelquefois sous terre, et vient arroser une ville qui était d'abord appelée *Thospia*, et qui ensuite prit le nom d'*Arzaniorum oppidum*, d'où l'on a fait celui d'Arzen d'aujourd'hui. Plus loin, la ville de *Tigranocerta*, la seconde capitale de l'Arménie, bâtie par le grand Tigrane, fut prise et ruinée par Lucullus presqu'aussitôt après sa fondation; mais elle se releva depuis. Néanmoins elle est aujourd'hui en ruines sous le nom de Sered. A peu de distance de cette ville était la *Gorydène*, contrée qui était habitée par les *Carduchi*, nation libre, au milieu de laquelle les Dix-mille furent obligés de passer, et où ils eurent beaucoup à souffrir. Cette contrée, qui fait aujourd'hui partie du Kurdistan, avait reçu son nom, disait-on, de Gordys, fils de Triptolème, qui y avait mené des Argiens; et en effet on trouvait à peu de distance de là, sur le bord du Tigre, une ville de *Larissa*, qui pouvait avoir été fondée par ces Grecs. Plus au nord, la ville d'*Artemita* est aujourd'hui celle de Van, située sur le bord d'un lac auquel celle-ci donne actuellement son nom, mais qui était autrefois appelée *Arsissa*, apparemment du nom d'une autre ville appelée *Arzès*, qui était également sur ses bords, et que l'on nomme aujourd'hui Argich. L'Arménie est en général traversée par le *mont Taurus*, dont la principale branche prenait autrefois, dans ce pays, le nom de *mont Niphates*. Elle est presque toujours couverte de neige.

CHAPITRE II.

ASIE MINEURE OU ANATOLIE.—*Asia inferior*, et vulgairement *Asia minor*.

Les anciens ne connaissaient point le nom d'*Asie mineure* que nous donnons à la partie de l'Asie qui s'avance le plus à l'occident, et qui est comprise entre la mer Méditerranée et le Pont-Euxin ou la mer Noire. Les Grecs divisaient l'Asie en *Asie supérieure* et *Asie inférieure*, et ils n'étendaient cette dernière que jusqu'à l'*Halys*, parce que cette rivière avait fait la limite de plusieurs gouvernemens, et les Romains la divisaient en *Asie en deçà du Taurus* et *Asie au-delà*, parce qu'ils avaient pris cette chaîne de montagnes pour bornes entre leurs États et ceux d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie. Nous étendons, avec tous les géographes, cette dénomination jusqu'à l'Euphrate, parce que cette division est bien plus naturelle, et qu'elle nous rapproche de l'Arménie que nous venons de décrire. Ce pays fut peuplé par des nations fort différentes, comme nous le dirons à l'article de chaque contrée en particulier; mais dès l'origine il fut souvent ravagé par les Cimmériens et les Trères, qui venaient de la Chersonnèse Taurique, le long des côtes du Pont-Euxin, par la Colchide, et qui finirent par s'y fondre avec les autres peuples.

La première contrée qui touchait à l'Arménie, était, sur les côtes du Pont-Euxin, le *Pont*, *Pontus*, sans doute ainsi appelé, à cause de sa situation sur le bord de la mer. Cette contrée avait été démembrée de la *Cappadoce* dont elle faisait d'abord partie, et elle était habitée par la même nation. C'étaient des *Syriens* ou *Assyriens* que l'entrée des Scythes dans la Médie et la Syrie avait fait refluer vers le nord. Outre cela, la province du *Pont* avait empiété sur l'ancienne Paphlagonie, et la partie des montagnes était habitée par des peuples du genre de ceux qui occupaient la Colchide. Ces peuples étaient les *Sannes*, les *Macrons*, les *Mosynæques*, les *Chalybes*, les *Tibareniens*, et en général tous ceux que les Grecs désignaient sous le nom d'*Hepta-cometæ*, ou des *sept peuples* ou *bourgades*. Le Pont forma un royaume qui fut très-florissant sous Mithridate-le-Grand, mais qui devint bientôt une province romaine.

Les principales villes de cette contrée étaient *Trapezus*, aujourd'hui Trébizonde, grande ville grecque, colonie de Sinope, et qui est célèbre pour avoir formé, dans le moyen âge, la capitale d'un empire détaché de l'empire grec, et qui a survécu à celui de Constantinople; *Cerasus*, appelée ensuite *Pharnacia*, et que l'on nomme aujourd'hui Kérésoun. Cette ville, qui était également une colonie de Sinope, paraît d'abord avoir été bâtie plus près de *Trapezus*; mais dans la suite, sans doute, elle fut transférée dans l'endroit où on la voit aujourd'hui. C'est de cette ville, dit-on, que Lucullus apporta le cerisier en Europe. *Cotyora*, également colonie de Sinope, est aujourd'hui Boujouk-kaleh; *Polemonium*, qui doit ce nom à Polémon, roi du pays, est aujourd'hui

Vatiza; et *Themiscyra*, la capitale du pays qu'avaient occupé les Amazones sur le Thermodon, était aux environs du lieu appelé aujourd'hui Tchartchembeh. Plus loin, sur la côte, était *Amisus*, grande ville grecque, que l'on nomme aujourd'hui Samsoun. En remontant dans l'intérieur du pays, *Eupatoria* qui fut fondée par Mithridate, fut achevée par Pompée, qui lui donna le nom de *Magnopolis*; et plus haut, sur le cours de l'*Iris*, aujourd'hui le Iechil-Irmak, *Amasea*, grande ville, la patrie de Strabon, est aujourd'hui Amasieh. *Phazemon* est Marsivan, et *Pimolis* est Osmandgick, au passage de l'*Halys*, aujourd'hui le Kizil-Irmak. *Zela*, près de laquelle Mithridate battit les Romains, est aujourd'hui Zileh, et *Comana Pontica* est aujourd'hui un petit lieu nommé Almons. Enfin *Neo-cæsarea* est aujourd'hui Niksar.

La *Cappadoce*, *Cappadocia*, était habitée par la même nation que le Pont, c'est-à-dire, par des *Syriens*. Le peuple était serf, et ce pays forma de bonne heure un royaume; cependant il devint une province sous l'Empire de Perse, et ce ne fut qu'à la mort d'Alexandre que le roi reprit ses droits. Dans la suite ce roi ayant été chassé de ses états par le grand Mithridate, les Romains laissèrent les Cappadociens libres de se choisir un gouvernement; mais ils préférèrent le gouvernement monarchique, et élirent un souverain, dont les successeurs les gouvernèrent jusqu'au temps de Tibère, que la Cappadoce fut réduite en province romaine. Les principales villes de cette contrée étaient *Mazaca* surnommée *Cæsarea*, aujourd'hui Kaisarieh, qui était située au pied du *mont Argée*, montagne élevée, d'où l'on prétendait que l'on voyait la mer Méditerranée et le Pont-Euxin. Cette montagne se nomme aujourd'hui Ardgeh. *Mazaca* est la patrie de saint Basile, l'un des pères de l'Eglise. *Nyssa*, aujourd'hui Nous-shehr, eut pour évêque saint Grégoire, frère de saint Basile; *Garsaura*, lieu riche en troupeaux, est aujourd'hui Ak-serai; *Cybistra* est aujourd'hui Bustereh; *Nôra*, château dans lequel s'enferma Eumenès, paraît être un lieu nommé Bour; *Archelaïs*, colonie romaine, dans laquelle fut tué l'empereur Macrin, est aujourd'hui Erekli; *Nazianzus* a donné la naissance au grand saint Grégoire, surnommé de Nazianze. Dans la *Cataonie*, *Tyana* est la patrie d'Apollonius, fameux imposteur; et *Comana*, lieu célèbre par le séjour d'un pontife, est aujourd'hui Elbostan.

La partie orientale de la Cappadoce qui approchait le plus de l'Euphrate était peuplée d'Arméniens, et en conséquence on l'appelait la *petite Arménie*. Cette contrée fit souvent un état particulier. Ses principales villes étaient *Melitene*, aujourd'hui Malatia, qui devait sa fondation à Trajan; *Cabira*, ensuite *Sebaste*, aujourd'hui Siwas, qui ne devint une ville que sous le commandement de Pompée. *Novus*, aujourd'hui Hesen-now ou Kodj-hisar, n'était qu'un château dans lequel Mithridate avait renfermé tous ses effets précieux, et qui fut pris par Pompée. *Nicopolis*, appelée autrement *Tephrice*, et aujourd'hui Divriki, fut fondée par Pompée après une victoire contre Mithridate; *Sinibra* ou *Sinoria*, était un autre château fort, appartenant à Mithridate; et *Satala*, aujourd'hui Arzingan, la dernière ville de cette contrée, était gardée par une légion romaine.

A l'ouest du Pont, sur les côtes du Pont-Euxin, était la *Paphlagonie*. *Paphlagonia*, contrée habitée par des peuples venus de l'Egypte ou de

la Phénicie, selon les uns, ou de la Phrygie selon les autres. Les côtes en étaient occupées par des colonies grecques. Ce pays fut d'abord gouverné par des rois, qui étaient vassaux de celui de Perse; mais dans la suite il fit partie de l'empire d'Alexandre, puis de celui des Romains. Les peuples en étaient grossiers, imbécilles et superstitieux, mais bons cavaliers; en général, ils s'occupaient de l'exploitation des mines que renferme la contrée. Les principales villes de la Paphlagonie étaient sur le bord de la mer; *Sinope*, qui conserve son nom, colonie de Milet, ville très-florissante, qui servait de capitale au grand Mithridate, et qui donna le jour à Diogène le Cynique; *Cinolis*, qui est aujourd'hui Kinoli; *Aboni-tichos*, appelée aussi *Ionopolis*, qui est aujourd'hui Ineboli. Après cette ville vient le *cap Carambis*, aujourd'hui Kerempi, qui est très-élevé; puis la ville de *Cytorus*, que l'on appelle aujourd'hui Kudros, et enfin celle de *Sesamus*, depuis appelée *Amastris*, du nom d'une princesse descendante des rois de Perse, et que l'on nomme aujourd'hui Amasreh. Ensuite on trouvait le fleuve *Parthenius*, appelé aujourd'hui Bartin. Dans l'intérieur des terres, sur une rivière appelée *Amnias*, était la ville de *Pompeiopolis*, qui avait été fondée par Pompée, comme son nom l'indique, et qui était la capitale de la province. Aujourd'hui on l'appelle Tach-kouprou ou le Pont de pierre. *Germanicopolis* est peut-être aujourd'hui Zeferambol, et *Docea* est Tousieh.

La *Galatie*, *Galatia*, était au midi de la Paphlagonie. Cette province fut formée par des Gaulois, restes de ceux qui avaient pillé le temple de Delphes, et qui passèrent en Asie. Ces Gaulois étaient au nombre de trois nations différentes, les *Tolistoboii*, les *Tectosages* et les *Trocmi*. Après avoir ravagé toute l'Asie mineure, elles se firent céder par plusieurs souverains différens cantons pris sur la Phrygie, la Bithynie, la Paphlagonie et la Cappadoce, et elles en formèrent une province, que de leur nom on appela *Galatia*. Ces Gaulois furent subjugués par les Romains, et Auguste réduisit la Galatie en province romaine. Les *Tolistoboii*, qui habitaient le plus au couchant, avaient pour principales villes les suivantes : *Pessinus*, grande ville, autrefois de la Phrygie, située sur le *Sangarius*, et qui était célèbre par le culte de la mère des Dieux. On ne connaît pas sa position correspondante actuelle; *Germa*, qui portait le surnom de *Colonia*, parce qu'on y avait établi une colonie romaine. *Dadastana*, bourg, dans lequel mourut l'empereur Jovien. *Gordium*, appelée ensuite *Juliopolis*, qui était une des plus anciennes villes de la Phrygie, et dans laquelle Alexandre trancha le nœud Gordien; et *Amorium*, aujourd'hui Amoria, dont était natif Esope le fabuliste. Les *Tectosages* habitaient au milieu des deux autres nations, et ils avaient pour principales villes *Ancyra*, aujourd'hui Angora, grande ville, la capitale de la province, et qui reçut de grandes faveurs d'Auguste; *Gorbeus*, aujourd'hui Gorbaga, qui n'était qu'un château dans lequel Déjotarus, tétrarque, ou roi de la Galatie, fit périr Castor, son gendre, avec toute sa famille, et *Eccobriga*, lieu situé au passage de l'*Halys*. Les *Trocmi*, qui habitaient le plus à l'orient, avaient pour capitale *Tavium*, que l'on croit être aujourd'hui Tchoroum, ville prise sur le Pont, et celle de *Gangra*, aujourd'hui Kiangari, prise sur la Paphlagonie, et dans laquelle le roi Déjotarus faisait son séjour habituel.

La *Bithynie*, *Bithynia*, était au couchant de la Paphlagonie et au nord-ouest de la Galatie. Cette province était peuplée de plusieurs nations qui étaient d'origine thrace, tels que les *Maryandini*, les *Bebryces*, et ensuite les *Bithyni*, qui étaient venus des bords du Strymon dans la Macédoine. Ces derniers formèrent un royaume qui fut assez florissant, et qui occupa presque toute l'ancienne province, que, du temps d'Alexandre et antérieurement, on appelait la *petite Phrygie*. Nicomède, le dernier roi, laissa ses états aux Romains, qui en firent une province de leur empire. Les côtes de la Bithynie étaient presque toutes occupées par des colonies grecques. La première ville que l'on rencontrait dans cette province, sur le Pont-Euxin, en venant de la Paphlagonie, était *Tium*, ville grecque, appelée aujourd'hui Falios, du nom d'une rivière voisine qui portait autrefois le nom de *Billæus*. Sur cette rivière on trouvait *Bithynium*, appelée depuis *Claudiopolis*, et aujourd'hui Bastan, qui était la patrie d'Antinoüs, le favori de l'empereur Hadrien; et vers ses sources, Boli représente la ville d'*Hadrianopolis*. Ensuite sur la côte, était *Heraclea*, grande ville, colonie des Mégariens, et que l'on appelle aujourd'hui Erekli. Près de cette ville se trouve un cap ou presqu'île, que l'on appelait autrefois *Acherusia*, dans laquelle se trouvait un antre, par où l'on disait qu'Hercule était descendu aux enfers. Ce cap s'appelle aujourd'hui le cap Baba. Plus loin était la ville de *Prusa sur l'Hypius*, aujourd'hui appelée Uskubi, et l'on arrivait à l'embouchure du *Sangarius*, aujourd'hui la Sakaria. Plus au couchant étaient le *port Calpe*, aujourd'hui Kerpeh, et enfin le *Bosphore de Thrace*, qui, comme nous avons dit, sépare l'Europe de l'Asie. Sur ce détroit on trouvait *Chrysopolis*, qui est aujourd'hui Scutari; et un peu plus loin sur la *Propontide*, aujourd'hui la mer de Marmara, la ville de *Chalcedon*, que l'on appelait la ville des aveugles, parce qu'ayant été fondée avant *Byzance*, ses fondateurs n'avaient pas choisi la position plus avantageuse de cette dernière. *Chalcédon* ou *Chalcédoine* n'est plus aujourd'hui qu'un petit village appelé Kadi-keui. Sur les côtes de la *Propontide* on remarquait *Libyssa*, aujourd'hui Gebizeh, où est encore le tombeau d'Annibal, et dans le fond du golfe de Nicomédie, *Nicomedia*, grande ville, fondée par un roi de Bithynie, sur l'emplacement d'une plus ancienne, appelée *Olbia*. Aujourd'hui les Turcs la nomment Is-Nikmid. A peu de distance de celle-ci, dans les terres, sur un grand lac, était celle de *Nicœa*, qui avait été auparavant appelée *Ancore*; et dans le fond d'un autre golfe était celle de *Cius*, que l'on appelle aujourd'hui Ghio ou Kemlik. Sur le même golfe, *Myrlea* fut depuis appelée *Apamea*, et aujourd'hui on la nomme Moudania. Peu loin de là était une ancienne ville qui avait été la capitale de la petite Phrygie, et le séjour du satrape qui gouvernait cette contrée pour les Perses. On l'appelait *Dascylium*, et on n'en retrouve plus que le nom sous la forme de Diaskillo; mais un peu plus dans l'intérieur des terres, était *Prusa*, ville fondée par un Prusias, roi de Bithynie, et qui aujourd'hui, sous le nom de Brousa, est une des plus grandes villes de la Turquie. Au-dessus de cette dernière ville est une très-haute montagne que l'on appelle encore *Olympus*, comme celle de la Thessalie. Enfin, sur les confins de la Bithynie et de la Mysie étaient la ville d'*Apollonia*, située sur un lac que traverse le *Rhyndacus*

et que l'on appelle aujourd'hui Abouillona, et celle d'*Hadriani* qui conserve son nom dans celui d'Edrenos.

Au midi de la Bithynie et de la Galatie, était la Phrygie, *Phrygia*, que les plus anciens auteurs appellent la *grande Phrygie*, pour la distinguer de la *petite Phrygie*, qui était composée d'une petite partie de la Mysie, de toute la Bithynie et d'une grande partie de la Galatie. Cette province fut peuplée, comme la petite Phrygie, par des peuples venus, dit-on, de la Macédoine, et il paraît que leur langue avait quelque affinité avec la langue slave. Elle était entièrement située au milieu des terres, et elle consiste en de grandes plaines, les unes très-fertiles, et les autres couvertes d'une croûte de sel qui empêche de les cultiver. La partie fertile qui avoisinait la Lydie était appelée *Katakekaumènè* ou la brûlée, parce qu'elle était souvent secouée par des tremblemens de terre. Cette contrée fit partie du royaume de Crésus, ensuite elle appartint aux Perses, à Alexandre; elle fit partie du royaume de Pergame, et enfin elle devint une province romaine.

Ses principales villes étaient, au couchant, *Laodicea*, aujourd'hui Eski-hissar, ville qui faisait la résidence du gouverneur de la province pour les Romains. Elle avait été autrefois appelée *Diospolis*; elle est aujourd'hui en ruines. A peu de distance de cette ville, était celle d'*Hierapolis*, ainsi appelée à cause de la grande quantité de ses temples; elle est également en ruines sous le nom de Pambouk-kalasi ou du château de coton. *Colossæ* est aujourd'hui Chonos; *Cybira la grande* parait être un lieu appelé Buruz; *Sagalassus* est Sadjaklu, et *Apamea*, surnommée *Cibotus*, est aujourd'hui en ruines sous le nom de Dinglar. Cette ville, qui était la capitale de la province sous les successeurs d'Alexandre, était située vers les sources du Méandre. Elle avait succédé elle-même à une autre qui avait tenu le premier rang du temps des Perses, et que l'on appelait *Celænæ*. Celle-ci était située sur la hauteur, et *Apamea* était dans la plaine, à peu de distance. Vers le nord étaient *Nacolea*, dont on ne connaît point la position actuelle, mais près de laquelle l'empereur Valens défit et tua Procope, qui avait usurpé la couronne impériale; *Cotyœium*, qui est aujourd'hui Kutaieh; *Dorylæum*, aujourd'hui Eski-shehr; et *Midaium* sur le Sangare, dans laquelle Sextus Pompée fut arrêté par le parti d'Antoine. A l'orient se trouvaient *Synnada*, dont on ne connaît pas non plus la position moderne correspondante, mais qui fut une des principales villes dans ce canton. Auprès de cette ville était le bourg d'*Ipsus*, près duquel se livra la sanglante bataille entre les successeurs d'Alexandre, où Antigone fut tué. *Antiochia ad Pisidiam*, c'est-à-dire, *près de la Pisidie*, est aujourd'hui Ak-shehr ou la ville blanche. *Thymbrium* parait être l'endroit où se donna la fameuse bataille entre Crésus et Cyrus, roi des Perses, qui décida du sort de l'empire des Lydiens, et *Tyriæum*, aujourd'hui Artik-khan, fut celui où Cyrus le jeune fit la revue de son armée.

A la Phrygie se joint la *Lycaonie* qui en avait fait partie autrefois, et qui avait été envahie par un peuple sauvage, les *Lycaoniens*, qui habitaient les montagnes voisines. Les principales villes de cette contrée étaient *Iconium*, aujourd'hui Konieh, située près d'un lac, qui fut depuis la demeure d'une dynastie particulière de Turcs; *Laodicea*

combusta, aujourd'hui Jurekiam-Ladik; *Laranda*, qui est aujourd'hui en ruines près de la ville de Karaman; le château de *Coropassus*, aujourd'hui Kou-hissar, qui était sur le bord de l'*Halys*; le village de *Sabatra*, où l'on manquait d'eau bonne à boire, et enfin on trouvait dans cette province un grand lac ou marais salé, que l'on appelait *Tatta*, et que l'on nomme aujourd'hui Touzla.

A l'ouest de la Phrygie et de la Bithynie était la Mysie, *Mysia*, qui comprenait une grande partie de l'ancien pays des *Mysiens*, et une partie de la *petite Phrygie*, dans laquelle était renfermée la *Troade*. Les habitans de ce pays étaient, dans l'intérieur, les *Mysiens*, qui étaient issus des Lydiens, et sur les côtes, des *Léleges*, des *Pélasges*, des *Thraces*, des *Crétois*, qui prirent le nom de *Teucriens* et de *Dardaniens*, et enfin, en remplacement de ceux-ci, des *Eoliens* qui vinrent habiter la contrée après la destruction de Troie. Les Mysiens étaient d'abord un peuple libre; mais, dans la suite, leur territoire fit la principale et la première partie du royaume de Pergame, et ce fut après avoir subi tous ces changemens qu'il passa aux Romains.

Les principales villes de cette contrée, en partant de la Bithynie, étaient *Hiera-Germa*, appelée aujourd'hui Ghermasti, qui était peu éloignée d'une rivière appelée *Macestus*, aujourd'hui le Sousougherli, que plusieurs auteurs ont pris mal à propos pour le Granique. *Miletopolis* me paraît être aujourd'hui vers l'emplacement de Mouhalitch; *Cyzicus*, grande ville, qui était située dans une île, est actuellement jointe au continent par l'effet des attérissemens. Cette ville résista à toutes les forces réunies de Mithridate, mais aujourd'hui elle est en ruines. Une île voisine, dans la Propontide ou mer de Marmara, est celle de *Proconnesus*, célèbre par son marbre, et que l'on appelle aujourd'hui de Marmara. Dans le continent, *Zeleia*, ville, est aujourd'hui Biga. Le fleuve *Æsepus* que l'on rencontre ensuite, est appelé aujourd'hui Satal-déré; et sur cette rivière, vers le haut de son cours, était la ville de *Scepsis*, dans laquelle régna Enée, selon Homère, et qui est aujourd'hui en ruines. Plus loin, le *Granique*, célèbre par la victoire d'Alexandre sur les Perses, est appelé aujourd'hui Oustvola. A peu de distance de l'embouchure de cette rivière, était *Priapus*, ville consacrée à Priape, et que l'on appelle aujourd'hui Caraboa. *Parium*, qui fut colonie romaine, est aujourd'hui Camanar. Là commence l'Hellespont. *Lampsacus*, la patrie d'Anaximènes, précepteur d'Alexandre, n'est point Lampsaki, comme on l'a cru, mais un petit village appelé Tcherdak, qui n'en est pas très-éloigné. *Percote* est aujourd'hui Bergas; *Arisba* est en ruines, et il en est de même d'*Abydos*, qui était située au plus étroit de l'Hellespont. *Dardanus*, ville qui a donné son nom aux Dardanelles, n'existe plus non plus, et dans la Troade tout est également en ruines. L'ancienne ville de *Troie* ou *Ilium*, qui fut détruite par Agamemnon, n'offre plus que quelques vestiges dans un endroit appelé aujourd'hui Bounar-bachi, à la source du Scamandre d'Homère; et la *nouvelle Ilium*, qui fut construite par les Eoliens plus près de la mer, n'en offre pas davantage, dans un lieu appelé Hissardgick. Le nom de *Scamandre* fut transporté par ces Eoliens au *Simoïs* d'Homère, grande rivière ou grand torrent, que l'on appelle aujourd'hui Mendéré-sou, et ils donnèrent celui de *Simoïs* à un petit

torrent que l'on nomme Tumbreck-tchaï. Sur le cap *Sigée*, aujourdhui de Iegni-hissari, ou des nouveaux châteaux, se trouvent les tombeaux d'Achille, de Patrocle, et de Festus, affranchi de l'empereur Caracalla, et les ruines de la ville de *Sigeum*, construite par les Mytilénéens. Plus au midi, sur la *mer Egée*, était la ville d'*Alexandria Troas*, appelée d'abord *Sigia*, puis *Antigonea*, et enfin *Augusta Troas* par Auguste, qui y envoya une colonie romaine. Aujourd'hui elle est en ruines, et on l'appelle Eski-Stamboul. Ensuite venait le *cap Lectum*, qui terminait la Troade au midi. On l'appelle aujourd'hui le cap Baba.

Après ce cap était l'*Eolide* proprement dite, qui comprenait une partie des côtes de la Mysie et plusieurs îles particulières. On comptait douze villes principales de l'Eolide dans le continent, et sept dans les îles, qui formaient une confédération particulière. Outre cela, il y en avait plusieurs autres qui dépendaient plus ou moins de cette confédération. Les principales villes de l'Eolide dans le continent, en suivant la côte, étaient *Assus*, ville actuellement en ruines, celle de *Gargara* également en ruines, et celle d'*Antandros*, qui conserve son nom, et qui est située au-dessous du plus haut sommet du *mont Ida*. Dans le fond d'un golfe, *Adramytium* conserve le nom d'Adramyti. Plus au midi, *Atarnea* était une bourgade dépendante des Mytilénéens. On l'appelle aujourd'hui Dikeli-keui. *Pitane* est aujourd'hui Sandarli. *Elæa*, qui était le port de Pergame, est aujourd'hui en ruines, et il en est de même de *Grynium* et de *Myrina*. *Cyme*, qui était la principale de toutes les villes éoliennes dans le continent, n'a pas été plus épargnée, et on en voit les ruines au fond du golfe de Sandarli. Ensuite, au midi de l'*Hermus*, venaient *Temnos*, qui est aujourd'hui Menemen, et *Smyrna*, qui n'est point la Smyrne actuelle, mais une autre, qui était située dans la plaine de Bournabat, et qui fut abandonnée lorsque Alexandre eut construit la nouvelle. Cette ville appartenait à la confédération éolienne, mais elle lui fut bientôt enlevée par les Ioniens : en sorte qu'elle fit dorénavant partie de la confédération ionienne, dont il sera question par la suite. Les îles qui dépendaient de la confédération éolienne étaient celle de *Tenedos*, qui renfermait une ville de même nom, encore existante aujourd'hui ; celle de *Poro-sélène*, aujourd'hui Musco-nisi, avec une ville actuellement en ruines ; et celle de *Lesbos* qui en renfermait cinq et même six. L'île de *Lesbos* s'appelle aujourd'hui Mételin, du nom corrompu de sa ville principale, *Mytilène*, qui était la seconde capitale de l'Eolide. Les autres villes les plus célèbres de l'île étaient *Methymna*, aujourd'hui Molivo, et *Eressus*, aujourd'hui Eresso, la patrie de Théophraste. En face de *Mytilène* étaient les petites îles *Arginussæ*, aujourd'hui îles de Janot, renommées par une victoire navale que les Athéniens remportèrent sur les Lacédémoniens. Dans l'intérieur de la Mysie, était la ville de *Pergamus*, située à peu de distance de la rivière du *Caïcus*, qui fut la capitale d'un royaume assez florissant, et qui devint celle de la province lorsqu'elle tomba au pouvoir des Romains. C'est encore une grande ville, que l'on appelle Pergamo. Un peu plus haut, sur le Caïque, était une ville appelée *Germa*, dont on voit les ruines près du bourg de Somma ; et dans le fond de la province sur les frontières de la Bithynie, était une contrée appelée *Abrettena*, qui était consacrée à Jupiter.

Au midi de la Mysie, était la Lydie, *Lydia*, dont les peuples, appelés les *Lydiens*, avaient été nommés auparavant les *Mæoniens*. Ces peuples avaient la même origine que les Mysiens et les Cariens, leurs voisins; ils avaient la même langue, dont le fond était grec, et ils avaient des cérémonies religieuses qu'ils pratiquaient en commun. Les côtes de la Lydie avaient d'abord été occupées par des *Cariens* et des *Léleges* qui s'étaient portés dans les îles de l'Archipel, et de là dans le Péloponnèse. Ces peuples, en poussant leurs incursions vers l'occident, prouvent assez qu'ils venaient de l'orient. On ne sait de quelle contrée ils sortaient, mais il y a apparence qu'ils avaient traversé toute l'Asie mineure. Dans la suite, les *Ioniens* venus de Grèce s'emparèrent des côtes de la Lydie, et d'une partie de celles de la Carie, et y formèrent une confédération à peu près semblable à celle de l'Eolide. Cette confédération fut en quelque façon détruite sous les successeurs d'Alexandre, et l'Ionie fut alors partagée entre les provinces de Lydie et de Carie.

Les principales villes de la Lydie étaient d'abord *Sardes*, qui fut la capitale d'un empire assez riche et florissant, puis celle d'une vice-royauté sous les Perses; mais ensuite elle fut obligée de céder son rang à *Ephèse*, qui devint le séjour du gouverneur de cette province pour les Romains. Aujourd'hui cette ville est en ruines sous le nom de Sart. Elle était arrosée par le *Pactole* qui ne roule plus des sables d'or, et elle avait au-dessus d'elle le mont *Tmolus*, qui était renommé pour ses vignes. Au nord de Sardes était la vallée de l'*Hermus*, aujourd'hui le Sarabat, grande rivière qui se jette dans le golfe de Smyrne, et augmente le terrain à son embouchure. Entre cette rivière et une autre qui s'y joint, est un grand lac que les anciens appelaient *Gygæus*, près duquel on voit encore les tombeaux des anciens rois de Lydie. Près de là était une ville appelée *Hyrcania*, qui avait été fondée par des Hyrcaniens que les Perses avaient transplantés des bords de la mer Caspienne, et c'est peut-être aujourd'hui le village de Marmara. Plus au nord, *Thyatira*, ainsi appelée par les Macédoniens, et qui portait, avant, le nom de *Pelopia*, est aujourd'hui Ak-hissar ou le château blanc. *Apollonis* est Bouillona, et *Hiera-Cæsarea*, qui était une ville persane, comme *Hyrcania*, était appelée avant, par les Grecs, *Hiera-come*. Aujourd'hui on ne connaît point sa position correspondante. Sur l'Hermus, Magnésie, située au pied du mont Sipyle, en prenait le nom de *Magnesia sipyli*, et c'est encore aujourd'hui une grande ville sous le nom de Magnisa. Ce fut près de cette ville qu'Antiochus-le-Grand fut battu par les Romains. Dans la plaine du *Caytre*, rivière appelée aujourd'hui Koutchouk-Minder ou le petit Méandre, était *Metropolis*, dont on voit les ruines près du village de Tourbali; *la ville des Caystriens*, aujourd'hui Tireh, qui n'est mentionnée que par les médailles, et celle d'*Hypœpa*, dont les ruines sont appelées Tapoï. Dans la vallée du *Méandre* même, appelé aujourd'hui Bojouk-Minder ou le grand Méandre, on trouvait *Magnesia*, surnommée *Mæandri*, à cause de sa situation, quoiqu'elle fût sur une petite rivière que l'on appelait le *Léthée*, et qui se jetait dans le Méandre. On sait que cette ville fut donnée par un roi de Perse à Thémistocle pour son entretien, et que ce général y mourut. Elle est aujourd'hui en ruines sous le nom de Inébazar. Un peu plus haut dans cette vallée était

Tralles, ville considérable, qui existe encore sous le nom de Guzel-hissar; *Nysa*, qui était appelée autrefois *Athymbra*, et dans laquelle Strabon le géographe fit ses études, est aujourd'hui Nasli; *Antiochia ad Mæandrum*, qui portait d'abord le nom de *Pythopolis*, est aujourd'hui Jeni-shehr; *Tripolis* sur le Méandre est en ruines, et *Philadelphia*, plus près de Sardes, qui doit ce nom à un frère d'Eumènes, roi de Pergame, est aujourd'hui Alah-shehr, et enfin *Attalea* de Lydie, est aujourd'hui Italah.

Les côtes de la Lydie étaient occupées, comme nous avons dit, par les *Ioniens*, qui y formèrent une confédération composée de douze villes, situées tant dans le continent que dans les îles voisines, et à laquelle ils en ajoutèrent une treizième, lorsqu'ils eurent enlevé Smyrne aux Eoliens. La première de ces villes sur le continent, en prenant par le nord, était *Phocæa*, la mère de Marseille, et de plusieurs autres villes sur les côtes de la Gaule et de l'Espagne, que l'on appelle aujourd'hui Foilleri. Smyrne, *Smyrna*, dans le fond du golfe de ce nom, que l'on croit être la patrie d'Homère, fut rebâtie par Alexandre au pied du mont *Pagus*, et c'est la Smyrne actuelle. *Clazomenæ*, qui est aujourd'hui en ruines, était située dans une petite île du golfe de Smyrne, que l'on appelle l'île de Saint-Jean. *Erythræ* est aujourd'hui en ruines sous le nom de Ritre; *Teos*, la patrie d'Anacréon, s'appelle Bodroun, et est également en ruines; *Lebedos* n'est pas mieux traitée, et depuis long-temps le lieu est désert; *Colophon* n'existe plus que dans un de ses ports, qui est appelé aujourd'hui Zillé; et Ephèse, *Ephesus*, elle-même, qui a été une très-grande ville et très-florissante, n'offre plus que des débris de son ancienne splendeur sous le nom d'Aio-tsoluc ou Agios Theologos, qui est le nom que les Grecs donnent à saint Jean l'évangéliste, fondateur de l'église d'Ephèse. Un peu au midi d'Ephèse était un endroit appelé *Panionium*, où *toute l'Ionie*, qui n'était qu'un village, mais où se réunissaient, tous les ans, des députés des douze villes de l'Ionie, pour faire des sacrifices en commun. Cet endroit se nomme aujourd'hui Changli. Il était au-dessous du mont *Mycale*, aujourd'hui le mont Samsoun, fameux par la victoire que la flotte des Grecs remporta auprès sur celle des Perses, le même jour que leurs troupes de terre battirent celles de Mardonius à Platée. Après le mont Mycale venait *Priène*, la patrie de Bias, qui est aujourd'hui en ruines sous le nom de Samsoun; ensuite *Myus* qui était à l'embouchure du Méandre, et qui fut détruite de bonne heure, les habitans ayant été obligés de quitter leur ville, à cause des moucherons qui les incommodaient; enfin *Miletus*, la principale ville de l'Ionie, la patrie de Thalès et d'Anaximandre, est également aujourd'hui en ruines, près d'un petit village appelé Palatsha. Cette ville très-riche, qui a peuplé de ses colonies presque toutes les côtes du Pont-Euxin, était située, ainsi que *Myus*, dans la Carie, et sur un golfe qui est aujourd'hui comblé. Auprès de cette ville, sur le cap *Posidium*, était un célèbre temple d'Apollon, desservi par des prêtres que l'on appelait *les Branchides*, et qui rendaient des oracles, très-révérés des Ioniens. Aujourd'hui ce temple n'offre plus que de belles ruines sous le nom d'Iotan. Dans les îles étaient la ville de *Chios*, aujourd'hui Chio, dans l'île de même nom, qui prétendait aussi avoir donné le jour à Homère,

et celle de *Samos*, aujourd'hui en ruines dans l'île de même nom, qui était consacrée à Junon, et qui était la patrie de Pythagore. Il y avait quelques autres petites îles au loin devant l'Ionie, comme celle de *Psyra*, aujourd'hui Ipsera, et celle d'*Icaros*, aujourd'hui Nicaria, peuplée par une colonie de Milet.

Au sud de la Lydie était la Carie, *Caria*, qui n'était pas moins peuplée que la Lydie. Les Cariens, comme nous avons dit, avaient la même origine que les Lydiens; ils se servaient de la langue grecque, comme eux, et ils avaient des sacrifices qui leur étaient communs avec les Lydiens et les Mysiens, et qui avaient lieu dans la ville de Mylasa en Carie. Les Cariens avaient exercé long-temps la piraterie, ils avaient été maîtres de toutes les Cyclades; mais Minos leur avait fait la guerre, et les avait forcés de rentrer dans leur pays. Leurs côtes étaient peuplées de *Léleges*, avec lesquels ils s'étaient fondus; les Phéniciens y avaient aussi fait quelques établissemens. Les Cariens étaient braves, et vendaient leurs services militaires à ceux qui voulaient les payer. Les *Ioniens* et les *Doriens* vinrent habiter leurs côtes, et il se forma en Carie un royaume assez puissant, qui dura pendant quelque temps sous la protection du roi de Perse. Dans la suite, la Carie devint une province de l'empire d'Alexandre, puis des Romains, et il paraît que le gouverneur résidait à Halicarnasse, et dans la suite à Aphrodisias. Les Romains avaient donné aux Rhodiens, pour les récompenser de leur fidélité envers eux, une contrée de la Carie en face de leur île, que l'on appelait par cette raison *Peræa Rhodiorum*, la *Pérée des Rhodiens*.

Les principales villes de l'intérieur de la Carie étaient *Mylasa*, ville qui conserve son nom, et qui était ornée d'un grand nombre de temples. C'était la patrie d'Hecatomnus, le premier roi de Carie, et d'Hybreas l'orateur. Elle avait un port dans le golfe Céramique. *Idrias*, qui fut depuis appelée *Stratonicea*, est aujourd'hui Eski-hissar. C'est dans cette ville que Mithridate vit la belle Monime pour la première fois. *Alinda*, aujourd'hui Moglah, était une place forte que tenait Ada, qui fut chassée du trône de Carie par son frère Pixodare, et qu'Alexandre voulut bien appeler sa mère. *Tabæ* est aujourd'hui Tabas; *Aphrodisias*, qui fut dans la suite la principale ville de cette contrée, était d'abord appelée *Megalepolis*: aujourd'hui elle est en ruines sous le nom de Gheira. *Bolbæ* fut depuis appelée *Heraclea*; *Alabanda*, grande ville, est aujourd'hui Bouz-dogan; et *Orthosius* est Carpuseli. Sur la côte, la ville de *Latmos*, qui fut aussi depuis appelée *Heraclea*, est aujourd'hui en ruines. Cette ville était située au-dessous du mont *Latmos*, très-haute montagne, dans laquelle on disait que Diane venait toutes les nuits visiter Endymion. *Iasus*, au fond d'un golfe, est aujourd'hui Assem-kalasi; et *Bargylia*, qui donnait son nom à ce golfe, est en ruines. *Caryanda*, dans une île, la patrie de Scylax le géographe, est aujourd'hui inconnue; et *Myndus*, petite ville avec de grandes portes, est aujourd'hui Myndes.

Après ces villes venait la *Dorida*, qui était d'abord composée de six villes principales, et qui ne le fut plus que de cinq lorsque celle d'Halicarnasse se fut retirée de la confédération. Ces six villes étaient d'abord celle d'Halicarnasse, *Halicarnassus*, une des plus grandes de la Carie,

la demeure de Mausole, roi de Carie, auquel Artémise sa femme éleva un superbe tombeau qui passait pour une des merveilles du monde. Aujourd'hui ce tombeau est entièrement détruit. Halicarnasse a donné le jour à Hérodote l'historien, et à Denys, qui est surnommé d'Halicarnasse. Cette ville est aujourd'hui en ruines, et il n'existe plus sur son emplacement qu'un château appelé Boudroun. La seconde ville de la Doride en terre ferme était Cnide, *Cnidos*, ville célèbre par la statue de Vénus de Praxitèle, et par les jeux qui se célébraient aux environs en l'honneur d'Apollon. Aujourd'hui elle est en ruines sous le nom de Porto-Genovèse ou port génois. Elle a produit Ctésias, médecin et historien, et Eudoxe l'astronome. Les quatre autres villes de la Doride étaient dans les îles de *Cos* et de *Rhodes*. Celle qui était dans l'île de *Cos* existe encore sous le nom de Stanco, que l'on donne à l'île et à la ville. Elle a produit Hippocrate, le père de la médecine, et Apelle, le peintre d'Alexandre. Les trois autres qui étaient dans l'île de *Rhodes* étaient les villes de *Lindos*, *Camiros* et *Ialysos*. De ces trois villes, la première existe encore sous le nom de Lindo, mais les deux autres sont en ruines. Les habitans de ces trois villes, à une époque qui remonte à environ 400 ans avant Jésus-Christ, se réunirent pour former une nouvelle ville dans un autre endroit de l'île, mais sans abandonner les leurs. Cette ville devint en effet puissante par la suite; elle prit le nom de l'île, et ce fut elle qui donna des lois à la marine. Elle est célèbre par le siége qu'elle soutint contre Demetrius Poliorcète, et par son colosse, qui était consacré à Apollon ou au Soleil. Cette ville est encore la capitale de l'île, qui fut d'abord habitée par des Telchines, qui y vinrent, dit-on, du Péloponnèse, par des Crétois, et enfin par les Doriens qu'y amena Tlepolème, le plus jeune de tous les fils d'Hercule. Danaüs, en venant dans la Grèce, avait abordé à *Lindos*, où ses filles avaient consacré une statue à Minerve.

En reprenant la côte dans le continent, *Loryma* était une petite ville avec un port que l'on appelle aujourd'hui le port Chevalier. Le port *Cressa* qui suit, est aujourd'hui le port Marmarice, où s'est arrêtée la flotte de l'amiral Nelson; le port *Physcus* est aujourd'hui le port Fisco; et la ville de *Caunus*, qui faisait une république particulière, est aujourd'hui la ville de Quingi. Cette ville était décriée pour l'insalubrité de son air; néanmoins elle a produit Protogène, peintre célèbre. Plus loin était *Calynda*, ville qui formait un état particulier; et dans le fond du golfe du *Glaucus Criassus* est aujourd'hui Cari. Les autres îles qui sont en face des côtes de la Carie, sont, en prenant par le nord, *Patmos*, où fut relégué saint Jean l'évangéliste, et qui conserve encore son nom; *Leros*, qui s'appelle encore Lero; *Calymna*, que l'on appelle Calmine. Entre celles de Cos et de Rhodes, étaient *Nisyros*, aujourd'hui Nisari; *Telos*, aujourd'hui Piscopia; et *Syme*, aujourd'hui Simi, renommée par ses plongeurs; enfin au midi de Rhodes, se trouvaient *Carpathos*, aujourd'hui Scarpanto, peuplée de plusieurs villes, et *Casos*, aujourd'hui Caso.

En suivant la côte méridionale de l'Asie mineure, à l'orient de la Carie, était la *Lycie*, qui avait d'abord été habitée par des peuples venus de la Cilicie, et que l'on appelait *Myliens* ou *Solymes*; mais dans la suite il arriva sur ses côtes des colonies de Crète et même d'Athènes,

qui forcèrent les anciens habitans de se retirer dans les montagnes, et qui prirent le nom de *Termiles*, et ensuite de *Lyciens*. Tous les peuples grecs de cette contrée formèrent une confédération, et ils eurent des lois assez sages, et qui les empêchèrent de se livrer à la piraterie, comme leurs voisins. Les principales villes de la Lycie étaient, en partant de la Carie, *Telmissus*, ville toute peuplée de devins, et qui est aujourd'hui en ruines près celle de Macri. Le mont *Cragus*, qui vient ensuite, renferme un volcan que l'on appelait la *Chimæra*, et que l'on prétend que Bellérophon combattit. Au pied de cette montagne étaient *Pinara* et *Tlos*, deux des principales villes de la Lycie, mais dont on ne connaît point aujourd'hui les positions correspondantes. *Xanthus*, qui était la capitale du pays, et que l'on nomme aujourd'hui Eksénidé, était située sur un fleuve de même nom. Cette ville, étant assiégée par Brutus, le meurtrier de César, tous les habitans se dévouèrent à la mort, et firent de leur ville une seconde Numance. *Patara*, aujourd'hui Patera, qui était sur le bord de la mer avec un bon port, était célèbre par un oracle d'Apollon. *Cisthene*, petite île avec une ville, colonie des Eoliens, est aujourd'hui Castel-Rosso; *Myra*, qui conserve encore son nom, fut métropole dans la Lycie, et *Limyra* s'appelle Fenica. Le *cap Sacré* qui vient ensuite, est couvert par trois petites îles que l'on appelait les îles *Chelidoniæ*, et qui par cette raison ont fait donner aujourd'hui à ce cap le nom de cap Chelidoni. Ce cap, qui est très-élevé, était regardé par les anciens comme le commencement du *mont Taurus*, qui se dirige d'abord vers le nord, et ensuite vers l'orient jusqu'au fond de l'Asie. Après le *cap Sacré*, en remontant vers le nord, on trouvait sur la côte *Olympus*, ville grecque, appelée aujourd'hui Porto Venetico, et dont s'emparèrent les pirates sous la République romaine; et plus haut, *Phaselis*, grande ville, colonie dorienne, et que l'on croit être aujourd'hui Fionda. Cette ville était près d'un défilé étroit entre la mer et la montagne, que l'armée d'Alexandre ne put passer qu'en mettant le pied dans l'eau. Ce défilé donnait entrée dans la Pamphylie, et on l'appelait *Climax* ou l'*Echelle*.

La *Pamphylie* était habitée, comme la Lycie, par des peuples qui paraissent être d'origine cilicienne; mais dans la suite, après la guerre de Troie, vinrent des Grecs qui s'emparèrent des côtes et d'une assez grande partie du pays, en sorte que les anciens habitans furent repoussés dans les montagnes, et formèrent, à ce qu'il paraît, les *Pisidiens*, les *Isaures*, et peut-être les *Lycaoniens*. Ces trois derniers peuples étaient fort indépendans dans leurs montagnes, et les Grecs qui s'étaient établis sur la côte se livrèrent à la navigation, et souvent à la piraterie. Les principales villes de la Pamphylie étaient sur la côte; *Olbia*, que l'on croit être aujourd'hui Satalie; *Attalea*, ville construite par un roi de Pergame, et qui est aujourd'hui en ruines, au-delà d'une rivière que l'on appelait *Catarrhactes*, et qui tombe encore en cascades dans la mer. Dans un enfoncement, à quelque distance de la mer, était *Perga*, qui était la capitale de la province, sur un fleuve appelé *Cestrus*, et que l'on croit être aujourd'hui Karahissar. *Aspendus*, grande ville sur l'*Eurymedon*, paraît être Menougat, et ce fleuve *Eurymedon* est célèbre par les deux victoires que Cimon

l'Athénien remporta en un seul jour sur la flotte et sur l'armée de terre des Perses. *Cibyra la petite* paraît être Iburar; *Side*, colonie de Cyme en Eolide, et qui fut une seconde capitale de la Pamphylie, est aujourd'hui en ruines près d'un village appelé Sataliadan; et le château de *Coracesium* que Pompée prit sur les pirates, paraît être la ville d'Alayah d'aujourd'hui, qui est avantageusement située dans une presqu'île. Par de là, le *Melas*, qui était la dernière rivière de la Pamphylie du côté de la Cilicie, est aujourd'hui appelé Alara-souï. Dans l'intérieur des terres, *Termessus*, la principale ville des *Solymes* et de la petite contrée appelée *Cabalia*, est aujourd'hui en ruines près du village d'Estenaz; *Cremna*, dans la Pisidie, dont les Romains firent une colonie romaine, est vraisemblablement aujourd'hui Kebrinaz, et on ne connaît point la position de *Selga*, la plus grande ville de cette contrée, qui pouvait mettre sur pied vingt mille hommes, et qui devait sa fondation aux Lacédémoniens. Dans l'*Isaurie* on trouvait *Isaura*, qui fut détruite par le consul P. Servilius, puis rebâtie à quelque distance, et qui est peut-être aujourd'hui la ville de Bei-shehri.

A l'orient de la Pamphylie était la Cilicie, *Cilicia*, qui était habitée par un peuple particulier. Des Argiens, sous la conduite de Triptolème, vinrent se joindre à lui; mais bientôt Cilix, phénicien, arrivant avec une plus forte colonie, lui donna son nom. Ce peuple s'étendait jusque dans la Cappadoce. La Cilicie forma pendant long-temps un royaume qui fut assujéti au roi de Perse, mais qui forma bientôt une des provinces de l'empire d'Alexandre; enfin, sous les Romains, la Cilicie conservait quelques princes particuliers, néanmoins ils y envoyaient un gouverneur, et tel fut Cicéron, qui fut obligé de faire la guerre aux peuples des montagnes. La Cilicie se divisait en deux parties: la *Cilicia Trachea* ou *montueuse*, et la *Cilicia Campestris* ou *des plaines*. La première était au couchant, et elle fut le repaire des pirates que Pompée alla attaquer jusque dans leurs ports, et dont il purgea la Méditerranée.

Les principales villes de cette partie étaient *Selinus*, à l'embouchure d'un fleuve de même nom, qui fut depuis appelée *Trajanopolis*, parce que l'empereur Trajan y mourut, mais qui a repris son ancien nom, et qui s'appelle aujourd'hui Selenti. *Antiochia ad Cragum* est aujourd'hui *Antiochetta*; *Charadrus* est aujourd'hui Charadro; *Anemurium*, sur un cap de même nom, très-rapproché de l'île de Cypre, est Anemur; *Celenderis*, petit port, est aujourd'hui Celindro; et *Seleucia Trachea*, la capitale de cette partie de la province, est aujourd'hui Selefkeh. Dans l'intérieur des montagnes était *Olba*, ville qui renfermait un temple de Jupiter, fondé, disait-on, par Ajax fils de Teucer, et dont le pontife était souverain. Sur les frontières de la province était *Homonada*, place forte, appelée aujourd'hui Ermenak. Dans la partie orientale, ou la *Cilicia Campestris*, était d'abord sur la côte la petite ville de *Corycus*, aujourd'hui Courco, près de laquelle se trouvait un antre où Typhon, disait-on, avait enfermé Jupiter; puis venait une petite île appelée *Eleusa*, dans laquelle un roi de Cappadoce fit bâtir une ville qu'il appela *Sebastopolis* en l'honneur d'Auguste; et plus loin était *Soli*, qui avait été fondée par des Rhodiens, et où Pompée plaça des pirates qu'il avait reçus à composition. Par cette

raison, cette ville prit le nom de *Pompeiopolis*; les habitans en parlaient si mal le grec, que de là est venu le terme de solécisme. On ne connaît point aujourd'hui sa position. Il en est de même d'*Anchiale*, grande ville bâtie par Sardanapale, et dans laquelle on voyait le tombeau de ce prince. Auprès de cette ville était un château fort, appelé *Quinda*, dans lequel les successeurs d'Alexandre renfermaient leurs trésors, et qui est peut-être ce que l'on appelle aujourd'hui le château des Géans. Plus loin, *Tarsus*, qui était la capitale de la province, était une grande ville, bâtie d'abord par les Grecs, et ensuite réparée par Sardanapale. Elle était située sur le *Cydnus*, dont la fraîcheur des eaux manqua d'être funeste à Alexandre, et sur lequel, comme l'on sait, Marc Antoine donna des fêtes brillantes à Cléopâtre. Aujourd'hui on l'appelle Tarsous. Au nord de cette ville, était un défilé que l'on appelait *Ciliciæ Pylæ*, et qui donnait entrée dans la province. A l'orient de *Tarsus* on trouvait *Adana*, ville qui conserve son nom; et plus loin *Mopsuestia*, ville qui devait sa fondation au devin Mopsus, et que l'on appelle aujourd'hui Messis. *Mallus*, ville grecque, est aujourd'hui Mallo; et *Anazarbus*, qui porta depuis le nom de *Cæsarea*, est aujourd'hui Anzarba. Plus dans l'intérieur des terres, *Germanicia* est aujourd'hui Marash; et sur la côte *AEgæ*, est aujourd'hui Aiasse; et *Issus*, la dernière ville de la Cilicie, du côté de la Syrie, qui a été illustrée par la victoire qu'Alexandre remporta sur Darius, n'est plus aujourd'hui qu'un village appelé Oseler. Après cette ville venait un défilé qui était défendu par un château, et que l'on appelait les *Portes de Syrie*, *Pylæ Syriæ*: aujourd'hui on nomme ce château Merkes.

CHAPITRE III.

Assyrie. — *Assyria*.

Comprenant *Phœnice*, *Palæstina*, *Syria*, *Mesopotamia*, *Assyria propriè dicta*, *Babylonia* et *Susiana*. — La Syrie, la Palestine, les pachaliks de Moussoul, de Bagdad, et le Chozistan.

Toutes ces contrées étaient comprises par les anciens sous le nom général d'*Assyrie*, soit parce qu'elles avaient presque toutes fait partie de l'ancien empire des Assyriens ou de celui des Assyriens-Babyloniens qui lui avait succédé, soit qu'elles fussent habitées par des peuples à peu près de même race. Sous ce nom, elles formaient une grande vice-royauté du temps de l'empire des Perses, et ce ne fut que sous Alexandre qu'elles firent des provinces détachées, sans liaison entr'elles.

A l'orient de la *Cilicie* étaient la *Syrie* et la *Mésopotamie*, que les Orientaux appelaient *Aram*, parce que ces deux provinces étaient peuplées par les *Aramœi*, que les Hébreux disaient descendre d'Aram, fils de Sem. Sur la côte de la Syrie était un autre peuple, les *Phéniciens*, que les Hébreux appelaient *Cananéens*, et qu'ils disaient descendre de Canaan, fils de Cham; et dans la Palestine, les Hébreux eux-mêmes,

qui descendaient de Héber, arrière-petit-fils de Sem par Arphaxad. Tous ces peuples parlaient les dialectes d'une langue qui leur avait été commune; mais il paraît que leur génie était bien différent. Les Syriens et les Hébreux ne furent pendant long-temps que des pasteurs; mais les Phéniciens s'adonnèrent de bonne heure au commerce, et ils peuplèrent toute la Méditerranée de leurs colonies; ils firent même la conquête d'une partie de l'Egypte, qu'ils ne gardèrent pas long-temps à la vérité, et ils furent enfin subjugués par tous les conquérans de l'Asie. Toutes les villes de la Phénicie étaient situées sur la côte ou à peu de distance, et elles étaient, chacune, gouvernées par un roi dont l'autorité paraît avoir été très-limitée.

La première ville de la Phénicie après les *Pyles syriennes*, que l'on appelait aussi quelquefois *phéniciennes*, était *Myriandrus*, auprès de laquelle Alexandre bâtit, depuis, la ville d'*Alexandria*, que l'on surnomma *Cata Isson*, parce qu'elle était en face d'*Issus*, et qui est auj. Alexandrette. Plus au midi se trouvait *Laodicée*, qui était une ville ancienne, mais à laquelle Seleucus Nicator fit prendre le nom de *Laodicea*, de celui de sa mère : c'est aujourd'hui Ladikieh. *Gabala* est auj. Gebileh; *Balania* est Balnias; et *Marathus*, dans laquelle Alexandre reçut des députés de Darius, Merakia. *Aradus*, ville puissante, était dans une île, appelée aujourd'hui Ruad, et *Antaradus*, sur le continent, est aujourd'hui Tortose. *Orthosia* est Ortosa, et *Arce*, depuis appelée *Demetrias*, est auj. Akkar. *Tripolis*, qui était sur la côte, est aujourd'hui Tripoli de Syrie : c'était le séjour du gouverneur de la Phénicie pour les Perses. Au midi de cette ville, *Botrus* est Botroun, *Byblus* est Gebaïl, et *Berytus*, une des plus anciennes villes de la Phénicie, est aujour. Berout. *Sidon*, qui vient ensuite, fut long-temps la plus grande et la plus riche ville de la Phénicie : on l'appelle aujourd'hui Seïde. *Sarepta* est Sarfand, et *Tyr*, qui fut d'abord bâtie dans le continent, fut ensuite transportée dans une île, où n'ayant rien à craindre des armées de terre, elle se livra au commerce, et peupla la Méditerranée de ses flottes. Elle fut la mère de Carthage; mais Alexandre ayant formé une chaussée qui joignait l'île à la terre ferme, il prit la ville, et depuis ce temps elle n'a fait que déchoir : aujourd'hui on l'appelle Sour. *Aco* ou *Acco*, depuis appelée *Ptolemaïs*, est aujourd. Saint-Jean d'Acre. *Joppé*, qui était le port de Jérusalem, est aujourd'hui Jafa; *Ascalon* est auj. en ruines, et *Gaza*, au siége de laquelle Alexandre fut blessé, conserve encore son nom.

En face de la Phénicie, était l'île de *Cypre*, qui était presque toute peuplée de Phéniciens, auxquels pourtant s'étaient joints quelques Grecs venus de plusieurs contrées. Cette île, qui était très-habitée, était divisée en plusieurs cantons, qui avaient, chacun, leur roi particulier, comme les villes de la Phénicie, et dont quelques-uns néanmoins étaient Grecs. Cette île, en général, était consacrée à Vénus. Ses principales villes étaient *Salamis*, qui fut fondée par Teucer, frère d'Ajax, et qui ayant été depuis appelée *Constantia*, conserve encore le nom de Costanza, quoique détruite. La seconde ville de l'île était *Paphos*, qui changea d'emplacement, mais qui n'en conserva pas moins le culte de Vénus, dont la statue ne consistait qu'en un cône de marbre blanc. Elle est également aujourd'hui en ruines, sous le nom

de Baffa. Les autres villes de l'île étaient *Citium*, aujourd. Chiti, la patrie du philosophe Zénon, le chef de la secte des Stoïciens; *Amathûs*, auj. Limmeson antica, ville phénicienne, où était un fameux temple de Vénus; *Solæ*, qui devait sa fondation aux conseils de Solon et que l'on appelle aujourd'hui Solia; *Cerinia*, qui est auj. Cérine; *Chitrus*, qui est auj Palæo-Chitro, et, dans le milieu de l'île, *Idalium*, aujourd. Dalin, qui était remarquable par un bois très-agréable, consacré à Vénus.

En revenant dans le continent, au midi de la Syrie, était la *Palestine*, qui était habitée par les *Hébreux*. Le nom de *Palestine* vient de celui des *Philistins*, petit peuple qui habitait la côte et qui était de même race que les Phéniciens. Je ne parlerai point de la division de ce pays entre les douze Tribus d'Israel : il me suffira de dire que, du temps des Romains, la partie méridionale portait le nom de *Judæa*, d'où est venu celui des Juifs; que la partie du milieu s'appelait *Samaria*; que celle du nord se nommait *Galilæa*, et enfin que celle qui était au delà du Jourdain portait le nom de *Peræa*. Dans la partie méridionale était *Hierosolyma* ou *Jérusalem*, ville célèbre par le temple que Salomon y avait fait élever, et pour avoir été le théâtre des principales actions de Jésus-Christ. Elle est appelée par Hérodote *Cadytis*, c'est-à-dire *la sainte*, dans la langue du pays. Cette ville fut ruinée par l'empereur Tite, mais Hadrien la releva, et par cette raison elle fut appelée *Ælia capitolina;* mais aujourd'hui elle a repris son ancien nom, sous lequel elle est encore révérée par les Turcs. Au midi de Jérusalem était le bourg de *Beth-lehem*, dans lequel naquit J. C., et encore plus au sud était *Hébron*, où demeurait Abraham, et que l'on dit avoir été bâtie peu de temps après le déluge. Cette ville existe encore sous le nom de Cabr-Ibrahim, ou le tombeau d'Abraham. Plus près de la côte, *Gerara* était la capitale d'un roi qui fit enlever la femme d'Abraham; *Lydda*, qui fut ensuite appelée *Diospolis*, est aujourd'hui Lod; *Antipatris* n'a pas de lieu correspondant aujourd'hui, et *Hierichus* ou *Jéricho* est auj. Eriha. Dans la *Samarie* était *Samaria*, capitale du royaume d'Israel, qui fut détruite plusieurs fois, et ensuite rebâtie par le roi Hérode, sous le nom de *Sebaste*. Elle est auj. de nouveau en ruines; mais ces ruines portent encore le nom de Sébaste. A peu de distance de cette ville, était *Sichem*, qui avait été la première capitale d'Israel, et qui fut ensuite appelée *Neapolis*, nom qu'elle conserve dans celui de Nabolos; et sur la côte était *Cæsarea*, ville bâtie par le même roi Hérode, qui fut le séjour des gouverneurs de la Palestine pour les Romains, et qui est auj. en ruines. Dans la *Galilée* on trouvait *Legio*, auj. Legune, où était une légion romaine; le *Mont-Carmel*, près duquel mourut Cambyse, roi de Perse, en revenant de la conquête de l'Egypte. *Bethsan*, qui fut ensuite appelée *Scythopolis*, parce que quelques-uns des Scythes qui avaient conquis la Médie et la Syrie y restèrent. Auj. on l'appelle Baïsan. *Tiberias* est aujourd'hui Tabarieh; *Sepphoris*, ensuite appelée *Diocæsarea*, est Sefouri, et auprès est le village de *Nazareth*, appelé encore Nazara. *Paneas*, aux sources du Jourdain, fut ensuite appelée *Cæsarea Philippi;* mais aujourd'hui elle a repris le nom de Banias. Au delà du Jourdain était la *Pérée*, que l'on appelait aussi quelquefois *Arabie*. On y trouvait les villes de *Machœrus*, auj.

Masera ; de *Esbus* ou *Hezebon*, auj. Hesbon; de *Gadara*, aujourd. Kedar; et celle de *Rabbath-Moab*, appelée aussi *Areopolis*, qui était la capitale des *Moabites*, et que l'on nomme encore auj. Maab ou El-Raba. Celle de *Rabbath-Ammon*, qui fut aussi appelée *Philadelphia*, était la capitale des *Ammonites* : on la nomme aujourd'hui Amman. Enfin celle de *Bostra*, dans l'*Auranitide*, est encore appelée Bosra. C'était une colonie romaine qui a produit l'empereur Philippe. Le fleuve du Jourdain, *Jordanis*, qui traverse la Palestine, se nomme auj. Nahr-el-Arden, et il se jette dans un lac que les anciens appelaient *Lacus asphaltites*, à cause du bitume qui y surnage, et que l'on nomme aujourd'hui la Mer-morte.

La *Syrie* était au nord de la Palestine et à l'orient de la Phénicie; elle s'étendait jusqu'à l'Euphrate, et elle n'était séparée de l'Arabie que par des déserts : on l'appelle aujourd. Sham. David, roi de Judée, en conquit une partie; mais elle rentra bientôt en la puissance des Assyriens. Elle fit partie du royaume des Séleucides, et enfin elle tomba au pouvoir des Romains, qui en firent une province de leur empire. Dans les premiers temps, Damas, *Damascus*, en fut la capitale. C'était une grande ville, située dans un terrain fertile, sur les frontières du désert; elle est encore capitale d'un pachalik. Au-dessus de Damas sont deux chaînes de montagnes que l'on appelle et que l'on appelait le *Liban* et l'*Anti-Liban*, qui offrent des vallées agréables. Dans une de ces vallées était *Heliopolis*, auj. Baalbek, ville qui conserve les restes d'un très-beau temple consacré au Soleil. Sur l'*Oronte*, rivière qui coule vers le nord, et que l'on appelle Nahr-el-Asi, était *Emesa*, auj. Hems, ville qui donna le jour à Héliogabale, qui fut d'abord prêtre du soleil, et ensuite empereur romain. Plus au nord était *Arethusa*, que l'on appelle auj. Restan; ensuite *Epiphania*, qui était appelée par les habitans *Hemath*, et qui conserve ce nom dans celui de Hamah. *Larissa* est auj. Shizar; *Apamea*, où Seleucus Nicator faisait garder ses éléphans, est auj. Famieh; *Seleuco-Belus* est Shagr, et enfin Antioche, *Antiochia*, qui fut bâtie par le même Seleucus Nicator, fut pendant long-temps une des plus puissantes villes de l'Orient. Ce fut dans cette ville que les disciples de J. C. prirent le nom de Chrétiens : aujourd'hui elle est en ruines sous le nom d'Antakia. Auprès de cette ville était un faubourg très-agréable, appelé *Daphné*, duquel la ville prit le surnom de *Epi-Daphnes*, pour la distinguer de toutes les autres Antioches. Au-dessus de cette ville était le *Mont-Casius*, qui est très-élevé, et à l'embouchure de l'Oronte se trouvait la ville de *Seleucia-Pieria*, qui servait de port à Antioche, et qui est aujourd. presqu'en ruines sous le nom de Suveidieh. Dans l'intérieur des terres, *Chalybon*, qui fut depuis appelée *Beræa*, est auj. Halep; *Chalcis* est Kinnesrin; *Cyrrhus* n'est plus qu'un petit lieu appelé Corus; *Zeugma*, qui prenait ce nom d'un pont qui était situé sur l'Euphrate, n'est plus qu'un château appelé Roum-Kalah, et *Hierapolis* ou la *ville sainte*, qui prenait ce nom d'un temple d'Atergatis très-riche et qui portait, avant, celui de *Bambyce* ou *Mabog*, le conserve sous la forme de Menbigz. *Barbalissus* est aujourd'hui Bélès; *Resapha*, qui fut depuis appelée *Sergiopolis*, porte encore le nom de Resafa; et *Thapsacus*, où l'armée des Dix-mille et celle d'Alexandre passèrent l'Euphrate,

me paraît être Racca-Vasith, en face de la ville de Racca actuelle. *Gadirtha* peut être El-der, et *Oruros* est Gorur; enfin, au milieu des déserts, *Palmyre*, appelée par les Syriens *Tadamora*, et que l'on dit avoir été construite par Salomon, est auj. en ruines sous le nom de Tadmor. On sait que cette ville, sous Odenat et sa femme Zénobie, forma un état puissant, qui servit long temps de barrière entre l'Empire Romain et celui des Perses Sassanides. Au nord de la Syrie était une petite contrée que l'on appelait la *Comagène*, et que l'on nomme auj. Kamash. Elle forma un royaume qui fut le partage, à ce que l'on croit, des derniers des Séleucides, mais qui fut bientôt réuni par les Romains au reste de la province. La capitale de ce petit royaume était *Samosata*, sur l'Euphrate, la patrie du philosophe Lucien, et que l'on appelle aujourd. Semisat.

A l'orient de la Syrie, était la *Mésopotamie*, ainsi appelée par les Grecs, mais que les habitans du pays nommaient *Aram-Naharaïm* ou *la Syrie des rivières*, parce qu'elle se trouvait entre l'Euphrate et le Tigre : auj. on la nomme Gezira, d'un terme arabe qui signifie île, parce que ces peuples n'ont point de mot pour exprimer une presqu'île. Au nord, cette province était couverte par le *Mont-Masius*, auj. Karadgeh-dag, qui la séparait de l'Arménie; et au midi elle s'étendait jusqu'à la Babylonie. Elle fit partie des états de presque tous les conquérans de l'Asie, et enfin elle fut partagée entre les Romains et les Parthes, qui s'en disputèrent souvent la possession. La partie méridionale était habitée par des *Arabes Scenites*. La première contrée que l'on y trouvait en venant de la Syrie, était l'*Osroene*, qui devait ce nom à un prince nommé Osroès ou Orrhoes, qui profitant des troubles qui agitaient l'empire de Syrie, se fit un état particulier, qui dura fort avant jusque sous l'empire romain. Cette contrée avait porté autrefois le nom d'*Anthemusias*. La ville principale en était *Edesse*, qui était aussi appelée *Calli-rhoë*, nom dont on a fait ceux de *Rhoa* ou *Orrhoa*, d'où est venu par corruption celui d'Orfa, que porte cette ville actuellement. Du temps des Romains, elle était peuplée de Syriens et d'Arabes. Au nord de cette ville était celle de *Saura*, qui est auj. Severik et sur le bord de l'Euphrate, celle d'*Apamea* en face de *Zeugma*, et un peu plus bas celle de *Birtha*, où l'on passe auj. ce fleuve, et que l'on appelle le Bir. Dans l'intérieur des terres, *Carræ* ou *Charræ* ou *Carrhæ*, est la ville de *Harran* de l'Ecriture, dont elle conserve le nom. On sait que c'est de là qu'Abraham vint dans la Palestine, et que c'est dans cette ville que se retira Crassus, aussitôt après sa défaite, qui avait eu lieu près d'un petit endroit appelé *Ichnæ*. Il sortit bientôt de cette ville, et se retirant vers les montagnes d'Arménie, il fut atteint par les Parthes dans un petit lieu appelé *Sinnaca*, où il fut tué. Son armée fut complétement battue, et les Romains perdirent dans cette affaire vingt mille hommes, qui furent tués, et dix mille qui furent faits prisonniers. *Nicephorium*, sur l'Euphrate, était une ville qui avait été bâtie par Seleucus Nicator en face de *Thapsaque*, mais que Seleucus Callinicus augmenta et à laquelle il ajouta son nom. Auj. on la nomme Racca. *Circesium* était à l'embouchure du *Chaboras* dans l'Euphrate, et on l'appelle auj. Karkisia. On croit que cette ville est la même que celle qui est appelée *Carchemis* dans l'Ecriture,

près de laquelle Nabuchodonosor, roi de Babylone, battit Nechao ou Necos, roi d'Egypte. En remontant le *Chaboras*, *Resaïna*, ville très-ancienne, qui fut une colonie romaine, est auj. Ras-aïn; et au-dessous du *Chaboras* on trouvait le *Monument de Gordien*, appelé auj. Zoxo-sultan, et qui n'est qu'un tertre élevé sur le corps de Gordien le jeune, qui fut assassiné en cet endroit par les intrigues de Philippe, qui se fit nommer empereur à sa place. *Anatho* était une ville dans une île de l'Euphrate, dont l'empereur Julien s'empara; mais auj. Anah est en face, sur la rive méridionale du fleuve. *Neharda* est auj. Hadith-Unnour; *Pombeditha* est Juba. En remontant le Tigre, *Birtha*, place très-forte, est auj. Tecrit; *Hatra*, que Trajan et Septime Sévère assiégèrent en vain, est auj. Hatder, et *Labbana*, en face de *Ninive*, est Mosoul ou Eski-Mosoul, située un peu au-dessus. Dans l'intérieur, *Singara* est auj. Sinjar, ville qui fut souvent disputée entre les Romains et les Perses; et plus haut sur le *Mygdonius*, *Nisibis*, grande ville qui fut appelée par les Grecs *Antiochia Mygdoniæ*, est auj. presqu'en ruines, sous le nom de Nisibin.

A l'orient du Tigre était l'*Assyrie proprement dite*, qui devait ce nom, suivant les Hébreux, à Assur, fils de Sem et frère d'Aram. En effet, la langue des Assyriens avait de l'affinité avec celle des Syriens, et ces peuples ont été souvent confondus. Les Assyriens étendirent leur empire sur presque toute l'Asie; ils subjuguèrent les Babyloniens, qui étaient des Assyriens comme eux, et il paraît qu'ils donnèrent leurs caractères d'écriture à tous les peuples de l'Orient. L'*Assyrie proprement dite* était bornée au nord par les montagnes des *Carduques* ou de la *Gordyene*; à l'orient, le *mont Zagros* la séparait de la *Matiana* et de la *Médie*; le *Tigre* la séparait, à l'ouest, de la *Mésopotamie*, et au midi elle s'étendait plus ou moins suivant les circonstances, en prenant sur la *Babylonie*. Aujourd'hui on l'appelle le Kurdistan, du nom des Kurdes ou habitans de la *Gordyene*, qui s'y sont répandus et l'habitent presque entièrement. Par la suite, l'*Assyrie proprement dite* forma un petit royaume sous le nom d'*Adiabene*, qui fut sous la protection des Parthes. La principale ville de l'*ancienne Assyrie* était *Ninive*, qui fut bâtie peu de temps après Babylone, mais qui était plus étendue. Elle fut détruite de bonne heure, et on n'en retrouve plus que quelques vestiges, avec un village appelé Nunia, en face de Mosoul. Un peu au-dessous sur le Tigre étaient deux villes appelées *Mespila* et *Larissa*, qui dès le temps de la retraite des Dix-mille, étaient déjà en ruines, et qui par leurs noms paraissent être des villes grecques, dont on pourrait attribuer la fondation aux Argiens venus dans ce pays avec Gordys, fils de Triptolème. Plus loin dans l'intérieur du pays, était Arbeles, *Arbela*, capitale du royaume de l'Adiabene, et entre cette ville et l'emplacement de celle de Ninive était le village de *Gaugamela*, près duquel Alexandre remporta une victoire complète sur l'armée de Darius, laquelle mit fin à l'empire de Perse. On l'appela la *bataille d'Arbeles*, du nom de la ville la plus voisine. Au midi d'Arbeles était *Memnis*, ville que rencontra Alexandre, qui est peut-être la même que *Corcura* de Ptolémée et que l'on appelle aujourd'hui Kerkouk. Plus près d'Arbeles était *Demetrias*, et, dans les montagnes, *Siazuros* est auj. Sherzour. A l'occident du Tigre, *Cœnæ* est auj. Senu.

Au midi de l'Assyrie était la *Babylonie*, qui était habitée par des *Assyriens* et par les *Chaldéens*, peuple que quelques-uns croient être venu des environs de la Perse, et que d'autres disent être les premiers habitans de Babylone. Les Hébreux font remonter l'origine des Chaldéens jusqu'à Arphaxad, un des fils de Sem. La langue des Chaldéens avait quelque rapport avec celle des Syriens et des Hébreux, et par conséquent il devait y avoir de l'affinité entre ces peuples. Il paraît que les Chaldéens s'étendirent d'abord assez avant au nord dans la Mésopotamie; mais dans la suite on ne comprit plus sous le nom de *Chaldée* que la partie inférieure des cours de l'Euphrate et du Tigre, et les environs de Babylone. Ces peuples s'étant rendus célèbres dans l'astronomie, les Babyloniens choisirent leurs prêtres parmi eux, et il paraît qu'à certaines époques ils se divisèrent en plusieurs sectes. La *Babylonie* était une province qui était plus ou moins étendue suivant les circonstances : nous la prendrons dans sa plus grande dimension. Sa partie septentrionale ou qui était à l'orient du Tigre, se nommait *Sitacene*, et la partie méridionale conservait le nom de *Chaldée*.

Dans la partie septentrionale était, sur le Tigre, *Opis*, ville jusqu'à laquelle Alexandre remonta cette rivière, et que M. d'Anville croit avoir été depuis appelée *Antiochia*. Ses ruines sont peut-être celles que l'on appelle Esteblat. *Carcha* et *Sumera* sont auj. Kark et Samira ou Serramen-raï, et en descendant, *Sitace*, la capitale de cette province, n'est point Karkuf, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais on en voit encore les ruines près du village de Herbé, dans une île formée par un canal dérivé du Tigre et qui rejoint cette rivière un peu au-dessus de Bagdad. C'est cette île que les anciens appelaient *Mesenes*, mais je ne saurais dire si ce fut cette même ville qui fut ensuite appelée *Apamea Mesenes*. Dans cette île se trouvaient des *bourgades de Cariens*, qui avaient été transplantés là, de la Carie. Bagdad est une ville du moyen âge, qui ne paraît que sous le nom d'*Irenopolis*. Au midi de Bagdad, était *Seleucia*, sur le Tigre, que Seleucus Nicator avait construite pour ruiner Babylone. En effet il en vint à bout; mais Séleucie, à son tour, fut ruinée par le voisinage de *Ctésiphon*, que les Parthes construisirent auprès et dont ils firent la capitale de leur empire. Auj. toutes ces villes sont également ruinées; on connaît l'emplacement de celles de *Séleucie* et de *Ctésiphon*, par le nom d'Al-Modain, ou les deux villes, que portent leurs ruines; et celle de *Ctésiphon* se distingue par un monument encore existant, que l'on appelle Takt-Kesra, ou le trône de Chosroës. La rivière de Diala, qui se jette dans le Tigre, un peu au-dessus de ces ruines, m'a paru être le *Gyndes*, qui fut saigné par Cyrus; et cette rivière porte encore, dans l'antiquité, les noms de *Silla* et de *Delas*. En la remontant, on trouvait les villes de *Artemita*, qui fut depuis appelée *Chalasar*, et que M. d'Anville croit être la même que celle qui fut nommée *Dastagerda*, dans le moyen âge : on l'appelle auj. Dascara-el-Melik. Elle a produit un historien grec, nommé Apollodore. Dans les environs, était une ville de *Sambana*, par laquelle passa Alexandre, qui est peut-être la même que celle qui fut depuis appelée *Apollonia*, et que l'on nomme auj. Cheraban. Plus haut, *Celonæ*, où Alexandre rencontra des Thébains qui avaient été emmenés de leur patrie par Xerxès, est auj. en ruines

près de Casr-Chirin, et *Albania* doit être Holuan. Ensuite venaient les *Pyles* ou *Portes Zagriennes*, qui donnaient entrée dans la *Médie*, et que l'on retrouve encore au-dessus d'un petit village appelé Zarpil.

Dans la partie méridionale, qui était particulièrement baignée par l'Euphrate, on trouvait sur les frontières de la Mésopotamie, mais sur la droite du fleuve, une ville appelée *Is* ou *Aeiopolis*, où sont encore les sources de bitume qui ont servi à construire les murs de Babylone : on la nomme aujourd'hui Hit. Un mur séparait la Babylonie de la Mésopotamie, et il s'étendait de l'Euphrate au Tigre : on l'appelait le mur *de la Médie* ou de *Sémiramis*, parce que la Médie s'était étendue jusque-là autrefois, et qu'il avait été construit par Sémiramis. Auj. on n'en connaît point les vestiges, mais on en a découvert un autre, qui est beaucoup plus rapproché de Babylone. Au nord de cette ville et à peu de distance, à travers différens canaux, se trouvait le village de *Cunaxa*, près duquel Cyrus le jeune perdit la vie en combattant contre son frere Artaxerxe Mnemon, à la tête des dix mille Grecs, que Xenophon ramena ensuite dans leur pays. Près de cet endroit, sur l'Euphrate, était la ville de *Peri-Saboras*, appelée auj. Peri-Sabour ou Anbar, et enfin on arrivait à *Babylone*, l'une des plus grandes et des plus anciennes villes du monde. Elle fut fondée par Belus, que l'on croit être Nimrod, et elle fut augmentée et embellie par Sémiramis et par Nabuchodonosor. Elle était de forme carrée et on lui donne environ douze lieues de tour. Elle n'était pas entièrement remplie de maisons, et il y avait des terrains labourés dans son enceinte. Ses édifices étaient en briques et ses murs en terre. Du temps des rois parthes, ce n'était plus qu'un parc où ces princes allaient prendre le plaisir de la chasse : Auj. à peine en trouve-t-on quelques vestiges sous le nom de Babil. On ne voit sur son emplacement que des monceaux de terre que fouillent les Arabes pour en arracher les briques, qui servent à la construction des habitations voisines. Ce fut dans cette ville que mourut Alexandre le grand, au retour de ses victoires. A peu de distance au sud-ouest de Babylone, était la ville de *Borsippa*, chef-lieu d'une secte des Chaldéens, que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Brouss. Un peu plus loin était *Vologesia*, auj. Mesched-Hosein, et plus au midi *Alexandria*, qui fut depuis appelée *Hira*, et qui fut le séjour d'un prince arabe : auj. on la nomme Mesched-Ali. Plus loin, dans des marais, étaient les *tombeaux des rois assyriens* de Babylone, qu'Alexandre alla visiter, et ces marais se terminent à la ville d'*Orchoë*, auj. Semavat, qui renfermait une autre secte de Chaldéens. A la jonction de l'Euphrate et du Tigre, se trouvait la ville de *Digba*, qui paraît avoir été appelée ensuite *Apamea*, et que l'on nomme auj. Korna. Plus bas, le *Tigre* traversait autrefois un marais, que l'on appelait le *Lac chaldaïque*, et qui est auj. desséché, et entre l'embouchure même du Tigre et l'ancienne branche de l'Euphrate, se trouvait la ville de *Diridotis*, appelée aussi *Teredon*, dont on ne connaît point aujour. l'emplacement. C'était aussi vers cet endroit qu'était située *Ampé*, où Darius plaça les Milésiens qu'il avait arrachés de l'Ionie.

La *Susiane* ou *Cissie* était à l'orient de la Babylonie. Elle devait ce dernier nom, dit-on, à Cus, fils de Cam ; et en effet elle s'appelle encore le Khozistan. Le nom de *Susiane* est proprement celui des en-

virons de la ville de Suses. Dans les montagnes se trouvaient les *Cossæi*, qui retracent encore ce nom de Cus. Ce pays portait encore un autre nom : c'était celui d'*Elymaïs*, qu'il prenait, disait-on, de Elam, l'un des fils de Sem. L'*Elymaïde* même s'étendait jusque dans la Médie, et elle occupait toutes les montagnes qui bordent le Tigre. Les *Cosséens* et les *Uxiens* ou *Outiens* occupaient toute la partie orientale de la *Cissie*. Les principales villes de cette contrée étaient Suses, *Susa*, l'une des capitales de la Perse, et dans laquelle les rois de Perse passaient l'hiver, parce que le climat en est chaud. C'est là qu'ils conservaient leurs trésors, dont Alexandre s'empara. Cette ville n'est point Tuster, comme on l'avait imaginé, mais Sous, ville dans laquelle on montre encore le tombeau de Daniel. Elle était sur l'*Eulæus* ou *Choaspes*, rivière qui vient de la Médie, et dont les eaux sont si pures, que les rois de Perse en faisaient porter partout avec eux. A 210 stades de Suses, vraisemblablement au nord, était *Ardericca*, bourgade dans laquelle Darius avait placé les Erétriens qu'il avait faits prisonniers en Grèce; mais on ne sait en quel endroit était ce lieu. Dans l'*Elymaïde* était *Soloce*, grande ville, qui fut depuis appelée *Seleucia*, et aux environs de laquelle était un fameux temple de Jupiter Belus, qui fut pillé par Antiochus IV et par les Parthes. Sur le Tigre, *Aracca*, qui est peut-être l'*Erech* de l'Écriture, était située en face de l'endroit où est Wasith; et *Babytace*, près de laquelle étaient des mines d'or, se trouvait aux environs de Busodra. Plus bas, vers l'embouchure du Tigre et auprès du *Lac chaldaïque*, Alexandre fit bâtir une ville, qu'il appela d'abord *Pellæus pagus* et ensuite *Alexandria*. Cette ville ayant été détruite, Antiochus-le-Grand la rétablit et lui donna son nom; mais ayant souffert de nouveau, un Arabe nommé Pasines la rebâtit et s'en fit un état particulier, qui dura assez long-temps. Alors on appela cette ville *Spasini Charax*, et son terrain s'accrut par le desséchement du marais. Elle fut la patrie de Denys le Périégete. Cette ville paraît avoir été dans l'endroit où est auj. un château appelé Koutmneter. A l'orient de Suses était la rivière appelée *Pasitigris*, par laquelle remonta la flotte de Néarque, et qui me paraît être la rivière de Dorach, et enfin l'*Arosis*, qui séparait la Susiane de la Perse, et qui est la rivière de Tab ou d'Endian. Dans les montagnes étaient les *Cosséens* et les *Uxiens* ou *Outiens*, peuples libres, qui faisaient payer au roi de Perse son passage, mais qu'Alexandre réduisit.

CHAPITRE IV.

Arabie.—*Arabia*.

Cette contrée, qui est située au midi de l'Assyrie, est une grande presqu'île entourée de la mer de trois côtés, et que par cette raison les Arabes actuels appellent Gezirah ou l'île. Elle a à l'orient le *Golfe persique*, au couchant le *Golfe arabique*, et au midi la *Mer Erythrée* auj. la Grande-Mer des Indes. Cette presqu'île, qui renferme de grands déserts arides, est peuplée de plusieurs nations, qui menent, pour la

plupart, une vie errante, mais dont quelques-unes, pourtant, ont des demeures fixes. Ces dernières rapportent leur origine à Jectan ou Kahtan, fils d'Heber, descendant de Sem, et par conséquent elles sont sœurs des Hébreux. Les peuplades errantes se font gloire de sortir d'Ismael, fils d'Abraham, et d'autres, comme les *Madianites*, prétendent être issues de Madian, fils d'Abraham et de Cethura. Tous ces peuples ont donc la même origine que les Hébreux : et en effet leur langue est à peu près la même. Les descendans de Jectan, en général, habitent l'*Arabie heureuse*, les descendans d'Ismael occupent toute l'*Arabie déserte*, et les *Madianites* habitaient aux environs de l'*Arabie pétrée*. Jamais ces peuples n'ont été subjugués que partiellement, et au contraire ils ont fait la conquête d'une grande partie de l'Asie, de toute l'Afrique septentrionale, et ils se sont même établis dans plusieurs contrées de l'Europe. On voit que ce pays se divise naturellement en trois parties, l'*Arabie pétrée*, l'*Arabie heureuse*, et l'*Arabie déserte*. L'*Arabie pétrée* est le plus au couchant sur le Golfe arabique et au midi de la Palestine ; l'*Arabie heureuse* comprend toutes les côtes sur le Golfe arabique et, au midi, sur la grande mer Erythrée, et l'*Arabie déserte* renferme tous les grands déserts de l'intérieur de la presqu'île et ceux qui s'étendent jusque sur le Golfe persique et jusque dans la Mésopotamie. Cependant les anciens comprenaient souvent sous le nom d'*Arabie heureuse* toute la presqu'île qui est resserrée entre les Golfes arabique et persique, et qui renferme bien des déserts, et sous celui d'*Arabie déserte* ils ne comprenaient que les déserts qui se trouvent renfermés entre la Syrie, la Mésopotamie et la Chaldée. C'est cette dernière division que nous suivrons. Les Arabes paraissent s'être étendus de bonne heure dans la Perse, et c'étaient eux qui étaient les conducteurs des caravanes dans tout cet empire, avant le regne d'Alexandre.

L'*Arabie pétrée* fut subjuguée par David, par les Perses et par les Romains. Cette contrée renfermait l'*Idumée*, qui était habitée par un peuple pasteur, les *Idumeens*, descendus d'Esaü, frère de Jacob. Ces peuples étaient voisins de la Palestine ; les *Amalécites* en occupaient partie. A l'orient de cette contrée étaient les *Nabathéens*, nation nombreuse, qui descendait de Nabajoth, fils aîné d'Ismael, et qui s'étendait jusque sur le *Golfe arabique*. Elle avait une ville capitale, qui était appelée *Petra*, et qui fut en vain assiégée par Demetrius Poliorcete : auj. cette ville s'appelle Krac. Sur le Golfe arabique était *Ælana*, appelée, dans les Livres Saints, *Ailath*, et qui conserve encore ce nom. Auprès se trouvait le port d'*Asiongaber*, ensuite appelé *Bérénice*, où Salomon équipait des flottes pour aller chercher de l'or à Ophir. On présume que ce port était celui qui est appelé auj. Minet-Iddahab, c'est-à-dire le port de l'or. Plus au midi, sur le Golfe arabique, était *Madian*, appelé *Modiana* par Ptolémée, qui était le chef-lieu des *Madianites*, qui avaient régné sur cette contrée avant les *Nabathéens*. Ce lieu est appelé auj. Megar-el-Chouaïb, c'est-à-dire la grotte de Jethro, parce que c'est là qu'on prétend qu'habitait Jethro, beau-père de Moïse. Plus au midi encore, chez les Nabathéens, était le *Leucecome* ou le *bourg blanc*, appelé aussi *Avara*, et auj. Haura, où était une douane pour les Romains. Dans la presqu'île qui est entre les gol-

fes d'*AElana* et d'*Heroopolis*, était *Pharan*, auj. Deir-faran ; sur la côte ou trouvait *Phœnicon*, qui est appelée *Elim* dans l'Ecriture, et qui est auj. Tor, et dans l'intérieur du pays étaient les monts *Sinaï* et *Horeb*, dans lesquels le Seigneur se manifesta à Moïse. On appelle auj. le *mont Sinaï* Gebel-tour.

L'*Arabie heureuse*, comme nous avons dit, était renfermée entre les Golfes arabique et persique; mais nous avons vu que les Nabathéens s'étendaient assez loin sur le Golfe arabique, puisque le bourg appelé *Leuce-come* était dans leur territoire. Ce fut de ce bourg que partit Ælius Gallus, sous Auguste, pour faire une expédition dans l'Arabie heureuse. Il prit et pilla plusieurs villes; mais les maladies et les fatigues détruisirent son armée, et il revint sans avoir pu faire aucune conquête réelle. Derrière les *Nabathéens*, dans l'intérieur des terres, étaient les *Thamudeni* ou *Thamuditæ*, tribu d'Arabes que l'on appelle encore auj. Thamud; les *Oaditæ* retrouvent leur nom dans Wadi-al-Kora, *Thæma* est auj. Tima; les *Maaddeni* sont auj. les habitans de Maaden-al-Nokra ; la ville de *Iathrippa* est auj. Iathrib ou Médine; *Iambia* est l'ancien Iambo, et sur la côte un port appelé *Charmotas* paraît être celui d'Al-Charm. Plus au midi, *Macoraba* est la Mekke, très-ancienne ville, qui, selon les Arabes, fut fondée par Abraham, et qui paraît être en même temps la ville de *Mariaba* ou *Marsyaba* des *Rhamanitæ*, qu'Ælius Gallus assiégea inutilement pendant six jours. Au midi de cette ville étaient les *Minæi*, peuples chez lesquels on commençait à trouver les aromates, et dont la capitale était *Carana*, auj. Carn-al-Manazil. Plus bas, étaient les *Sabæi*, dont la capitale était *Saba*, auj. Sabbea, d'où l'on prétend qu'était venue la reine de Saba à Jérusalem pour voir Salomon ; et c'est dans ce pays que M. Gossellin place *Ophir*, où les flottes de ce prince allaient chercher de l'or. On trouve encore dans ce canton une ville appelée Doffir. *Musa*, autrefois un lieu d'entrepôt sur la côte, est auj. dans les terres, et conserve le même nom ; et *Ocelis*, à l'embouchure du golfe, est auj. Ghela. Cette embouchure était autrefois appelée *Dira* ou *Diræ*, ce qui signifie un *passage resserré comme un col de montagne*, et auj. on l'appelle Bab-el-Mandeb, ou la porte de deuil ou d'affliction. Après cette ouverture, sur la côte méridionale de l'Arabie, étaient les *Homérites*, grande nation, qui subjugua les *Sabéens*, et réunit le pays au sien. Les *Homérites* sont appelés *Hémiarites* par les Orientaux. Ils avaient d'abord pour capitale Mareb, nommée par les anciens *Mariaba*; mais ensuite ils eurent *Aphar*, qui est appelée auj. Dafar. Leur pays produisait des aromates, ainsi que celui des Sabéens. Sur la côte était une montagne appelée *Cabubathra*, que M. Gossellin croit être Aden; ensuite venait *Arabia felix*, entrepôt célèbre où l'on apportait toutes les marchandises de l'Inde et de l'Egypte, et qui fut soumis momentanément aux Romains. Cet entrepôt n'est point Aden, comme on l'avait cru jusqu'à cette heure, mais Hargiah, dans le fond de la baie de Cava-Canim. Après cette place de commerce était le pays des *Adramitæ*, qui est auj. l'Hadramaut, et plus haut dans les terres, celui des *Chatramotitæ*, qui présente à peu près la même dénomination. Dans ce pays, *Cane* est Kesem, et *Sabbatha*, selon M. Gossellin, est Schibam. Enfin vient le cap *Syagros*, qui n'est point le Raz-al-Hhad,

comme on l'a cru, mais le cap de Fartak. En face de ce cap, au midi, est l'île de Socotora, que les anciens appelaient *Dioscoridis insula*. Cette île appartient plus à l'Afrique qu'à l'Asie; mais comme elle était autrefois soumise à un des souverains de l'Arabie, les anciens l'attribuaient à l'Asie. Les Arabes prétendent qu'elle a été peuplée par une colonie de Grecs. Après le cap *Syagros*, venait la contrée qui produit l'encens et qui était habitée par les *Sachalitæ*, dont le nom se conserve dans celui de Seger. *Hasichon* est auj. Hasec; l'*île de Sérapis* est la grande Maceira, et M. Gossellin croit que l'une des petites îles voisines est la *Panchaïe* d'Evhemere; enfin le Ras-al-Hhad paraît être les *Didymi montes* de Ptolémée. Ensuite vient le pays des *Omanitæ*, qui est le Oman d'aujourd'hui, et la ville de *Omanum* est celle de Oman. *Vodona*, dans les terres, est Vodana, et le *mont Sabo* est celui qui forme le *cap Maceta*, auj. le cap Moçandon, à l'entrée du Golfe persique. La côte de l'Arabie, sur le Golfe persique, était occupée par des *Ichthyophages* ou *mangeurs de poissons*, et sur cette côte on trouvait les îles de *Tylos* et d'*Arados*, d'où quelques auteurs prétendent que les Phéniciens sont sortis pour aller habiter les côtes de la Méditerranée. Ces îles sont celles de Bahraïn, dans lesquelles se fait la pêche des perles. Sur cette côte *Gerrha* était une ville commerçante, et elle paraît être auj. El-Katif. Dans l'intérieur des terres, *Alata* est peut-être El-Ahsa ou Lahsa; *Iabris* est Iabrin; *Cariatha* est Cariataïn, et les *Themi* sont sans doute la tribu d'Arabes connue auj. sous le nom de Beni-Tâmim, d'où sont sortis dernièrement les Wahabis.

Au nord de l'*Arabie heureuse* était l'*Arabie déserte*, qui s'étendait jusque dans la Mésopotamie, et qui était peuplée par des hordes errantes, comme elle l'est encore aujourd'hui. Ces Arabes étaient appelés les *Arabes scénites* ou *vivant sous des tentes*, et auj. on les nomme Arabes Bédouins. Ces Arabes changent sans cesse de demeure, et ils font métier d'attaquer les voyageurs. Cependant c'est dans cette partie que s'était formé sur les bords de l'Euphrate, comme je l'ai dit, le royaume de *Hira*, qui était dévoué aux Perses. Dans la partie occidentale parurent de bonne heure les Sarrazins, *Saraceni*, qui n'étaient d'abord qu'une petite tribu, mais qui ensuite s'accrurent au point de remplir de leur nom toute cette partie. On les a souvent appelés *Hagareni*, du nom de Hagar, mère d'Ismael. Au nord était une route qui conduisait directement de Damas dans la Babylonie, que Procope appelle *Strata regio* ou *la région pavée*, et que je crois être simplement le lit d'un torrent rempli de cailloux, qui va se jeter dans l'Euphrate.

CHAPITRE V.

Perse.

Comprenant *Persis*, *Carmania*, *Gedrosia*.—Le Farsistan, le Kerman et le Mekran.

La *Perse proprement dite* n'était qu'une province du grand empire de Perse qui fut détruit par Alexandre. A l'empire des Assyriens en Asie

succéda celui des Mèdes, et ensuite celui des Perses, qui n'habitaient qu'une province des deux premiers. Les *Perses* avaient été autrefois appelés *Cephènes* et *Artéens*, selon Hérodote; mais, suivant les Livres Saints, ils descendent de Elam, fils de Sem, dont l'*Elymaïde* a pris le nom. Leurs usages étaient tout différens de ceux des Medes; mais il parait que sous l'empire de ceux-ci ils adoptèrent leur religion et leurs mœurs. Les *Perses* étaient divisés en tribus, dont quelques-unes étaient nomades, et la plus noble était celle des *Pasagardes*, dont était la famille des Achéménides, qui enleva l'empire aux Medes. Sous Alexandre, la Perse ne fut qu'une province de ses vastes états, mais elle redevint bientôt un royaume particulier, soumis aux Parthes, jusqu'à ce qu'elle arrachât de nouveau à ceux-ci le sceptre de l'Asie, et qu'elle formât un nouvel empire presqu'aussi puissant que le premier. Celui-ci ne fut détruit que par les califes. La *Perse proprement dite* était à l'orient de la Susiane ou Cissie. Elle avait au nord la Médie, à l'orient la Carmanie, et au sud le Golfe persique : aujour. on l'appelle le Fars ou Farsistan. Pour y entrer en sortant de la Susiane, il fallait passer par un défilé que l'on appelait les *Pyles susides* ou *persiques*, ensuite on arrivait à *Persepolis*, sa capitale, qui est appelée auj. *Isthakar* et qui parait avoir porté ce nom dès les plus anciens temps; car celui de *Persepolis* ne lui a été donné que par les Grecs, et signifie seulement *la ville des Perses*. Les rois de la dynastie des Achéménides y passaient l'automne, et ils y avaient un superbe palais, auquel Alexandre mit le feu. On en voit aujourd'hui les restes, qui sont appelés Tchehel-minar, ou les quarante colonnes. Auprès de cette ville était le lieu de la sépulture des rois de Perse, que l'on appelait le *Mont royal*, et que l'on nomme aujourd'hui Nakchi-Rustan. Alexandre, en arrivant à cette ville, rencontra encore un bourg peuplé de Grecs qui avaient été transplantés de leur patrie. La plaine dans laquelle était située *Persepolis* est arrosée par deux rivières qui se joignent. Elles ne se rendent point à la mer; mais elles tombent dans un lac qni en absorbe les eaux. L'une était appelée *Araxes* et se nomme auj. Bend-Emir, et l'autre, qui portait le nom de *Medus*, apparemment parce qu'elle venait de la Médie, s'appelle Abi-Kuren. A la tête de cette rivière, en effet, se trouvait un passage qui donnait entrée dans la Médie et que l'on appelait *la grande échelle*, parce que ce chemin, pratiqué dans les montagnes, était taillé en forme d'échelle. Ce passage n'était point sur la route qui conduit à Ispahan, mais il devait être un peu plus à l'ouest, vers le haut du cours du Zindehroud. La ville qui remplace auj. *Persepolis* est celle de Chiraz, qui n'en est pas éloignée et qui est une des plus grandes villes de la Perse actuelle. Au midi de *Persepolis*, était la ville de *Pasagardæ* ou *Pasargadæ*, qui renfermait le tombeau dé Cyrus, que les soldats d'Alexandre pillèrent : auj. on l'appelle Pasa ou Fasa-kuri. Plus près de la mer, *Taoce* paraît être la ville de Taüg; *Hieratis* est Kierazin; la rivière de *Bagradas* m'a paru être la même que le *Cyrus*, qui arrosait la *Cœle-Persis*, et je la reconnais dans celle qui se jette à la mer et que l'on appelle le Nabon, et la ville de *Ila* doit être celle de Gilla. En face de cette côte étaient plusieurs îles, telle que celle de *Sophtha*, qui est auj. Karek, et celle de *Catæa*, qui est Keich.

A l'orient de la Perse proprement dite, était la *Carmanie*, grande province, mais dont plus de la moitié est couverte de déserts; auj. encore on l'appelle le Kerman. La partie habitable, qui est celle située du côté de la mer, se nomme le Mogostan. Alexandre commença à faire des fêtes lorsqu'il arriva dans cette province, après avoir traversé les déserts de la Gédrosie. Elle était habitée par une tribu de Perses qu'Hérodote appelle les *Germaniens*. Sa principale ville était *Carmana*, la capitale, qui s'appelle encore auj. Kerman, ou Sirjan. Sur le bord de la mer, était *Sidodona*, petite ville pauvre, dont on ne connaît pas bien la position correspondante. A peu de distance de là était l'île *Oaracta*, auj. Vroct ou Kismis, dans laquelle était le tombeau du roi Erythras, qui avait donné son nom à la mer Erythrée; ensuite venait l'île *Organa*, appelée aussi *Ogyris*, qui est auj. celle d'Ormus. Elle était autrefois déserte, et elle ne fut peuplée que lorsque les habitans de la contrée appelée *Harmozia* dans le continent s'y furent réfugiés en fuyant les Mogols, qui s'emparèrent de leur pays dans le treizième siècle. Cette contrée était à l'embouchure d'une rivière appelée *Anamis*, que l'on nomme auj. de Mina, et le pays porte encore le nom de Hormuz. Ce fut à l'embouchure de cette rivière que Néarque, l'amiral de la flotte d'Alexandre, fit tirer ses vaisseaux à terre et reposer ses troupes, et que pendant ce temps il alla trouver Alexandre, qui était à *Salmus*, ville dans l'intérieur des terres, et qui le croyait mort. Cette ville de *Salmus* est auj. Memaun, et le fleuve *Achindana*, qui n'en était pas loin, est appelé auj. Div-roud. La Carmanie était séparée, au midi, de la Gédrosie par le *cap Carpella*, auj. le cap de Jask, près duquel était un lieu nommé *Badis*, qui était dans la rade que forme ce cap. A peu de distance était une montagne remarquable, que l'on appelait la *Montagne de Sémiramis*, et que l'on nomme auj. le mont Elbourz. Dans le milieu des déserts de la Carmanie était une petite contrée fertile, appelée *Modomastice*, que l'on appelle auj. Mastih.

Après la Carmanie venait la *Gédrosie*, que l'on appelle aujour. le Mekran. C'est un pays couvert de sables, peu peuplé, et qui n'offre que des déserts. Cependant il y a d'assez grandes rivières, mais elles n'ont d'eau que dans le temps des pluies. Le pays produit quelques aromates. L'armée d'Alexandre eut beaucoup à souffrir dans la traversée de cette province, et Cyrus et Sémiramis, qui en tentèrent le passage avant lui, y perdirent presque toutes les leurs. La côte située sur la *mer Erythrée* était habitée par un peuple *ichthyophage*, qui était peu nombreux. La principale ville de cette province était *Pura*, qui est auj. Purg ou Foreg, et qui est située dans sa partie occidentale. Sur la côte étaient plusieurs bourgades, telles que *Canasida* ou *Tisa*, qui est auj. Tiiz, appelé aussi Mekran; le *port Cophas*, qui est celui de Goadel, et *Cysa* près du *port Mosarna*, qui est appelé auj. Passence. Dans l'intérieur, *Chodda* paraît être la ville de Kidjé, et le fleuve *Zoromba* est la rivière de Nehenk, comme celui de *Candriaces* est auj. le Kurenk. Au nord de cette province, étaient les monts *Bagoûs* et *Becius*, et à l'orient ceux appelés *Parsici*, qui la séparaient des *Horitæ*. Dans ces dernières montagnes, était un défilé, que les *Horitæ* voulurent défendre contre Alexandre, mais que ce conquérant passa malgré eux.

CHAPITRE VI.

Arie.

Comprenant *Media*, *Parthia*, *Aria*, *Drangiana* et *Paropamisadæ*.— L'Irak-Adjemy, le Khoraçan et le Sedjestan.

J'ai donné à ce chapitre le titre de *Arie*, parce qu'il comprend la description de plusieurs contrées qui étaient habitées par des peuples Ariens d'origine; cependant il s'y en était mêlé plusieurs autres qui étaient d'origine différente. Les *Medes*, selon Hérodote, avaient été appelés *Ariens*, et, sans parler des conquêtes des rois medes, il parait que les Ariens avaient eu pendant quelque temps une puissance assez prépondérante en Asie; car Strabon et quelques autres auteurs appellent du nom d'*Ariane* toute la partie orientale de la Perse, à partir des Pyles caspiennes, qui aurait même compris la Carmanie et la Gédrosie. Néanmoins, comme cette division de l'Asie n'a pas été généralement suivie, je m'en tiendrai à celle que j'ai établie. Les *Medes*, comme nous venons de voir, étaient de la nation des *Ariens*; mais il parait qu'ils en étaient la souche : car, suivant l'Ecriture, ils tiraient leur nom de Mâdaï, l'un des fils de Japhet. Ce fut dans cette contrée que s'établit le culte du feu, et l'institution des Mages, que les Perses adoptèrent ensuite, et après eux tous ceux qui leur succédèrent dans cette partie de l'Asie, jusqu'à l'établissement du Mahométisme. Cette religion dut son établissement à Zoroastre, qui était de la ville de *Thebarmaï*, que l'on croit être auj. Urmiah. La province dans laquelle elle se trouve, renferme encore un grand nombre de Pyrées, et elle conserve le nom d'Adzer-Baïdjan, qui signifie le pays du feu.

La première province, que nous comprenons sous le titre de *Arie*, est la *Médie*, qui était fort étendue : elle avait au nord, l'Arménie et la mer Caspienne, à l'ouest l'Assyrie et la Babylonie, au sud la Susiane ou Cissie et la Perse, et à l'est de grands déserts la séparaient de la Parthie et de plusieurs autres contrées. Le sol de cette province est très-élevé, et sa situation est si avantageuse, que Polybe disait que la Médie semblait être faite pour commander à toute l'Asie. Les Medes étaient divisés en plusieurs tribus, dont l'une était celle des *Mages*. La partie du nord de la Médie, à la mort d'Alexandre, devint un royaume particulier, qui subsista jusqu'après l'ère chrétienne : on l'appelait la *Médie atropatène*, du nom de son fondateur, et aujourd'hui elle est assez bien représentée par ce que l'on appelle l'Adzer-Baïdjan. Cette province renfermait ce que l'on appelait autrefois la *Matiana*, et un grand lac qui n'a point d'issue, et qui en occupe une grande partie, portait autrefois le nom de lac *Mantianes*. Depuis, il fut appelé *Spauta*, et aujourd'hui on l'appelle le lac d'Urmiah, du nom d'une ville qui en est voisine. Dans cette province, la ville de *Gaza* ou *Ganzaca*, que l'empereur Heraclius prit sur les Perses, pourrait être Tauris; mais on peut également rapporter cette

ville à quelques ruines qui en sont voisines. Taucis alors serait la ville de *Gabris* ou plutôt *Tabris* de Ptolémée, et plus au nord *Morunda* est évidemment Marend, et *Core* est Kours. *Thebarmai* est Urmiah. Dans la *grande Médie* était *Ecbatana*, grande ville, la capitale du royaume des Medes, et qui fut l'une des quatre principales de l'empire des Perses : auj. on l'appelle Hamadan, et on y voit encore la petite dérivation d'un ruisseau que fit, dit-on, Sémiramis pour amener l'eau à la ville. Au-dessus, est une inscription en caractères semblables à ceux de Persepolis et de Babylone. Sur les confins de la Babylonie était *Carina*, auj. Kerend; ensuite venait la *Bagistane*, qui était une contrée dans laquelle Sémiramis avait planté des jardins, et fait sculpter sur la roche des monumens que l'on retrouve encore. On les appelle auj. Bisutoun : ils sont voisins de la ville de Kirmanchah. J'ai lieu de croire que c'était aussi dans les environs de cette ville qu'était la *plaine Niséenne*, dans laquelle on nourrissait particulièrement les chevaux destinés au service du roi de Perse. La ville de *Concobar*, dans laquelle était un temple de Diane, est auj. celle de Kenghever, dans laquelle on retrouve les ruines en pierres de ce temple. Au midi de cette partie de la Médie étaient les contrées de *Corbiene*, de *Messabatene* et de *Gabiene*, entourées de déserts, et qui avaient été attachées à l'*Elymaide*. La *Corbiene* paraît être les environs de Khorrem-abad d'auj. Au nord d'Ecbatanes, devait être la ville de *Praaspa*, au siége de laquelle Marc Antoine échoua, et que l'on croit avoir été aux environs de Sultanié, et *Thamneria* de Xenophon m'a paru être Tavrin. Le fleuve *Amardus*, qui passait par là, devait ce nom aux *Amardes* ou *grands Mardes*, dont il arrosait le territoire, et on le nomme auj. le Kizil-ozein, ou Isperud. A l'orient d'Ecbatanes, était *Ragæ* ou *Rages*, grande ville qui fut appelée *Europus* par les Macédoniens, et *Arsacia* par les Parthes. Elle est auj. en ruines sous le nom de Raï. Cette ville était assez près des *Pyles caspiennes*, dont il sera question par la suite. *Chaona* est. auj. Kom, et la contrée appelée *Articene* est auj. l'Ardistan. Un peu au midi était la *Paretacene*, qui était assez étendue et qui était habitée par une tribu de Medes. Ce pays forma quelquefois une province particulière. On y trouvait la ville de *Tabæ*, qui était aux environs de l'endroit où est auj. Ghulpaigan; *Aspadana*, qui est auj. Ispahan; et l'*Ecbatanes des Mages*, construite par Darius pour les Mages, qu'il avait transplantés dans ce canton. Cette ville est, sans doute, celle de Gnerden, dans laquelle est encore un fameux Pyrée de Guèbres ou anciens adorateurs du feu, près d'une grande montagne nommé Elbourz, qui jette du feu. Les *Isatichæ* habitaient apparemment aux environs de Iezd.

Au nord de la Médie, sur les bords de la mer Caspienne, étaient les *Cadusii*, que l'on avait aussi appelés *Caspii*, et que l'on appela postérieurement *Gelæ*. Ils habitaient ce que l'on appelle auj. le Ghilan. Ces peuples étaient peu soumis, et Parménion devait les réduire, lorsqu'Alexandre le fit assassiner. Cyrus, cependant, les avait assujétis, et il avait fondé chez eux une ville de *Cyropolis*, qui est appelée auj. Kurab. Une autre ville plus septentrionale était celle d'*Arsarata*, qui est auj. Astara. Près des Cadusiens étaient les *Amardes* ou *grands Mardes*, qui furent réduits par Alexandre, et à l'orient de ceux-ci,

les *Tapyres* ou *Tapures*, dont le nom se conserve dans celui de Taberistan. Ces derniers peuples, avec ceux de l'Hyrcanie, formèrent, du temps d'Alexandre, une seule province, qui eut le même gouverneur. L'*Hyrcanie* bordait également la mer Caspienne et souvent elle lui donnait son nom. Ce pays est représenté auj. par les provinces de Corcan ou d'Asterabad et de Dahistan. Sa capitale était d'abord *Zadracarta*, qui est appelée *Hyrcania* par Ptolémée, et qui peut être la même que la *Syringis* de Polybe, et que l'on appelle auj. Djorjan ou Korkan; mais lorsque les Tapures furent réunis à l'Hyrcanie, le gouverneur se tint à *Tapé*, capitale des Tapures, qui était heureusement située, et qui est peut-être la même que la ville de *Tambrace* de Polybe : auj. on l'appelle Amol. Dans le nord de l'Hyrcanie, était une contrée appelée *Astabena*, dans laquelle était une ville nommée *Asaac*, qui fut la première capitale du royaume des Parthes, et qui peut être Ashor. Cette partie de l'Hyrcanie est appelée auj. le Dahistan, du nom des *Dahæ*, peuple scythe qu'Arsace premier amena avec lui dans cette contrée; mais, avant, elle était occupée par les *Derbices*, auxquels Cyrus fit souvent la guerre. Au sortir de la Médie, on entrait dans le pays des *Tapyres* et dans l'*Hyrcanie* par le défilé appelé les *Pyles caspiennes*. Ce défilé a dix lieues de longueur; il est creusé par des ravins qui en rendent le passage très-difficile; mais vers le milieu de sa longueur, il offre, du côté de l'orient, une ouverture, par laquelle Alexandre entra dans le pays des Parthes. Cette ouverture est défendue par un château appelé Khavar ou Chovar, dont le nom représente la contrée appelée *Choara* ou *Choarene*, et peut-être ce château est-il celui de la ville d'*Apamea*, qui était dans cette contrée. *Semina* est sans doute Semnan; et aux environs de cet endroit devait être le bourg de *Thara*, dans lequel Bessus arrêta Darius, qu'il fit bientôt assassiner. *Hecatom-Pylos*, à l'entrée des déserts, qui fut pendant un temps la capitale des Parthes, me paraît être Damegan. Les *Parthes* habitaient d'abord plus au nord. C'était une nation scythe, mais dans la suite elle vint s'établir jusque dans les déserts qui sont entre la Médie et l'Arie, et enfin sous les successeurs d'Alexandre elle commença à former un royaume, qui devint puissant par la suite et qui fit souvent trembler les Romains. Dans la partie du midi et au milieu des déserts, était la *Tabiene*, contrée dont le nom se conserve dans deux villes appelées auj. Tabas, et au nord se trouvaient plusieurs autres villes, telles que *Apavarctica*, qui est peut-être auj. Abyourd ou Baverd, et *Parthaunisa*, qui fut appelée aussi *Nisæa*, et où étaient les tombeaux des rois parthes. Cette ville porte encore le nom de Nesa, et il y a apparence qu'elle fut d'abord appelée *Alexandropolis*. Plus au midi, *Saphri* est auj. Seraks. Dans ce canton étaient les *Barcanii*, peuples braves. Toute la Parthie porte auj. le nom de Khoraçan.

L'*Arie proprement dite* est le territoire de Herat. Dans cette contrée, la ville de *Susia* est auj. celle de Sauzan, *Bitaxa* est Badkis et *Artacoana*, autrement *Aria*, qui était la capitale de la province, du temps d'Alexandre, n'est point Herat, comme on l'a cru jusqu'à cette heure, mais Fuchendg, qui est une très-ancienne ville. Celle de Herat représente la ville d'*Alexandrie* qu'Alexandre fonda dans ce canton,

et qui effaça bientôt celle d'*Artacoana*. Les habitans de Herat sont encore dans l'opinion que leur ville a été bâtie par Alexandre. Cette ville était arrosée par une rivière que l'on appelait *Arius*, et qui est auj. nommée Heri-roud. A peu de distance de cette rivière, dans un lieu nommé *Taguria*, il se livra un sanglant combat entre Antiochus III et Euthydême, roi de Bactriane, où les deux partis n'eurent point d'avantage. Le fleuve *Arius* se rend dans un lac que l'on appelait le *Lac arien*, et qui prend auj. le nom de Zereh, d'une ville qui est sur ses bords, et que l'on appelait autrefois *Zaris*. Ce lac reçoit plusieurs rivières, et entr'autres une, appelée autrefois *Pharnacotis*, apparemment parce qu'elle passait par un lieu appelé *Phra*, que l'on reconnait auj. dans le nom de Ferah. Au midi du Lac arien, était la *Drangiane*, habitée par les *Drangæ* ou *Zarangœi*, qui avaient beaucoup des usages des Perses. Dans la suite, cette province, ainsi que quelques contrées voisines, ayant été envahies par des *Saces* ou *Scythes*, elle prit le nom de *Sacastania*, d'où est venu celui de Sedjestan, qu'elle porte auj. Sa ville principale était *Prophthasia*, auj. Zarang, à peu de distance du fleuve *Etymander*, que l'on appelle auj. Hind-Mend, et qui se jette dans le Lac arien. Ce fut dans cette ville qu'Alexandre, sur un assez léger soupçon, sacrifia Philotas, fils de Parménion, et par suite la mort du fils entraîna celle du père. Dans cette province étaient les *Agriaspes Evergetes*, peuples que l'on disait avoir été ainsi surnommés, parce qu'ils avaient rendu de grands services à Cyrus l'ancien; mais ce titre est grec, ce qui ferait croire que c'étaient des peuples transplantés. Leur capitale se nommait *Agriaspe*, et auj. on l'appelle Dergasp. *Abeste* est auj. Bost. A l'orient de la Drangiane était l'*Arachosie*, qui, avec le pays des *Paropamisadæ*, forme celui que l'on appelle auj. des Afghans, nation que l'on dit être sortie de la Géorgie. Ces pays sont élevés et il y fait très-froid. L'*Arachosie*, en particulier, porte auj. le nom d'Arrokhage. Ce ne sont que des vallées creuses, à travers lesquelles coule un fleuve qui se rend dans un lac. Ce fleuve était appelé autrefois *Arachotus*, et auj. on le nomme Karé. Il arrosait une ville du même nom, dont on attribuait la fondation à Sémiramis, et qui est vraisemblablement celle appelée auj. Rokhage. Un peu plus haut sur cette rivière, Alexandre fonda une autre ville, qu'il nomma *Alexandria* ou *Alexandropolis*, et que l'on appelle encore Skanderié d'Arrokhage. Au nord de l'Arachosie était le pays des *Paropamisadæ*, nation habitant les montagnes, et qui paraît avoir été remplacée par les *Saces* ou *Scythes*, qui ont donné leur nom au Sedjestan. Ce pays formait un gouvernement du temps d'Alexandre, qui le donna à Oxyarte, son beau-père. On y trouvait la ville d'*Alexandrie*, que Alexandre avait fondée au pied du Caucase, disait-on, et que je crois être auj. Candahar. Il y avait aussi une autre ville appelée *Carura* ou *Ortospanum*, qui n'en était pas loin, et qui se trouvait sur la route qui, d'*Alexandrie des Ariens*, conduisait dans l'Inde. On ne connait pas son lieu de correspondance actuelle. *Nicæa* est auj. Naggour. Au nord de cette province, était le *Mons Paropamisus*, qui la séparait de la Bactriane, et auquel les compagnons d'Alexandre donnèrent le nom de *Caucase*, pour faire leur cour à ce prince, qui désirait traverser cette montagne. On y trouvait une caverne, que les Macé-

doniens transformèrent en l'*antre de Prométhée*, pour donner plus de vérité au nom qu'ils lui imposaient. Cette chaîne n'est pas autre chose que la continuation du *Taurus*, qui s'étend vers le levant.

CHAPITRE VII.

Bactriane.

Comprenant *Bactriana* et *Sogdiana*.— Le pays de Balkh et la grande Boukharie.

Sous le nom de *Bactriane* plusieurs auteurs anciens comprenaient la *Bactriane* et la *Sogdiane*, comme étant peuplées de nations de même race, c'est-à-dire Ariens d'origine, mais mêlées d'un très-grand nombre de Scythes. Cette contrée fut soumise par Sémiramis, par Cyrus et par Alexandre; mais sous les successeurs de celui-ci, les Grecs, qui commandaient dans la Bactriane, s'étant révoltés, formèrent un royaume puissant, dont les souverains réduisirent à leur obéissance plusieurs nations scythes, et firent dans l'Inde des conquêtes plus considérables que celles qu'y avait faites Alexandre lui-même. Cependant ce royaume ne dura pas long-temps : il fut détruit par les Scythes, qui s'emparèrent du pays : une partie passa au pouvoir des Parthes, et les provinces de la Perse et de l'Inde retournèrent à leurs anciens possesseurs. Depuis, ce pays a presque toujours été occupé par des Scythes.

La *Bactriane proprement dite* était au midi de l'*Oxus*, grande rivière qui descend du Paropamise et se jette dans le *Lac oxien*, qui est auj. la mer d'Arall. Cette rivière s'appelle auj. le Gihon ou Dgeihoun. Autrefois elle se rendait à la mer Caspienne ; mais auj. elle est tellement saignée, qu'à peine verse-t-elle quelques eaux dans la mer d'Arall. Les marchandises de l'Inde, pendant un certain temps, étaient conduites par ce fleuve dans la mer Caspienne, d'où, en remontant le Cyrus, on les embarquait de nouveau sur le Phase, qui les menait au Pont-Euxin. La *Bactriane* comprenait la *Bactriane proprement dite* et la *Margiane*. Sa capitale était *Bactra*, qui avait été appelée autrefois *Zariaspa*, et que l'on nomme auj. Balkh. Ce fut l'endroit où Alexandre fit mutiler Bessus. *Cariata* est le lieu où fut arrêté Callisthenes. *Aornos* est Talkan; le Tokarestan est l'endroit où habitaient les *Tochari;* le Gaur m'a paru être celui où habitaient des *Mardes*, et *Drapsaca* est peut-être Bamian. Dans la *Margiane*, *Antiochia*, qui avait été d'abord appelée *Alexandrie*, est auj. Merou-chaïdjan. Ce fut dans cette ville que furent gardés les prisonniers romains que les Parthes firent à la défaite de Crassus. Vers le haut du cours du *Margus*, qui arrosait la Margiane, et que l'on appelle auj. Marg-ab, était *Maruca*, que l'on nomme auj. Merou-erroud, et à l'ouest de la Margiane, sur les confins du pays des Parthes, étaient des peuples appelés *Comani*, qui habitaient un désert.

Au nord de l'Oxus était la *Sogdiane*, dont le nom se conserve dans

la vallée de Sogd, où est Samarcand. Cette contrée s'étendait jusqu'au *Jaxartes* ou *Araxe*, autre rivière considérable, qui était appelée *Silis* par les Scythes, et à laquelle les compagnons d'Alexandre donnèrent le nom de *Tanaïs*. Elle est appelée auj. Sihon ou Sir. Cette rivière se rend dans le *Lac oxien* ou Arall, et autrefois elle allait jusqu'à la mer Caspienne ; mais aujourd'hui cette partie de son cours est interrompue. La capitale de la Sogdiane était *Maracanda*, auj. Samarcand, sur la rivière *Polytimetus*, que l'on appelle le Sogd, comme la vallée, et où Alexandre tua Clitus. Samarcand fut la capitale de l'empire de Tamerlan. Dans une vallée voisine de celle du Sogd, étaient la ville de *Nautaca*, qui est aujourd'hui celle de Kech, celle de *Basistis*, qui est aujourd'hui Bachda, et celle de *Marginia*, qui est aujourd'hui Meimarg. Plus près du passage de l'Oxus, était une ville, dans laquelle Xerxès avait placé les *Branchides*, qui lui avaient livré les trésors du temple d'Apollon Didyme en Ionie, et que les Milésiens de l'armée d'Alexandre détruisirent de fond en comble, et aux environs se trouvait la forteresse appelée la *Roche sogdienne* ou *oxienne*, qu'Alexandre emporta, et dans laquelle il fit prisonnière Roxane, qu'il épousa ensuite. On croit aujourd'hui que c'est la forteresse de Chadman. *Oxiana*, au passage de l'Oxus, paraît être Termed, et une ville d'*Alexandrie*, qui était sur cette rivière, pourrait être Sali-Serai. Sur le Jaxartes, *Cyropolis* ou *Cyreschata*, fondée par Cyrus, est Cogend, à moins que cette ville moderne ne représente celle d'*Alexandria*, ou *Alexandreschata*, qui fut bâtie par Alexandre auprès de celle de *Cyreschata*. En face de ces deux villes, de l'autre côté du Jaxartes, on montrait les autels de Bacchus, d'Hercule, de Sémiramis, de Cyrus et d'Alexandre, qui faisaient voir que ces héros n'avaient pas été plus loin. Plus dans l'intérieur de la Sogdiane, était la *Paretacene*, différente de celle de la Médie et habitée par les *Parœtaci*, nation scythique. Cette contrée était divisée en plusieurs cantons, tels que celui de *Gabaza*, dans lequel était une ville de *Gabæ*, qui est auj. appelée Kaüos, la *Bubacene*, le *Xenippa*, et le canton de *Naura*, dans lequel se trouvait la *Roche chorienne*, qui se rendit à Alexandre par l'entremise d'Oxyarte, père de Roxane : le canton de *Naura* porte encore le nom de Nour. A l'occident de la Sogdiane, entre les deux fleuves, étaient les *Aspasiacæ*, nation scythe, qui donna du secours aux Parthes ; plus haut se trouvait la *plaine Amyrgium*, d'où venaient les Scythes qui s'établirent au nord du Pont-Euxin, et encore plus au nord étaient les *Attasii*, autre nation scythe. A l'ouest, dans des îles formées par l'Oxus, étaient les *Chorasmii*, qui étaient gouvernés par un roi, et dont le pays s'appelle encore le Kharasm ou le Khovaresm. Ils avaient une ville capitale, qui était appelée *Chorasmia* et *Gorgo*, et qui est vraisemblablement l'ancienne Urghenz. Entre les bouches de l'Oxus, dans les déserts, devaient être les *Dahæ*, grande nation scythe, que Arsace, roi des Parthes, plaça dans le nord de l'Hyrcanie, partie à laquelle elle donna le nom de Dahistan, qu'elle porte aujourd'hui. Vers les sources de l'Oxus et du Jaxartes étaient les *Sacæ*, nation scythe nomade, dont le nom se conserve dans celui de Sakita que porte le pays. Ce nom était celui que les Perses donnaient à tous les Scythes en général. Auprès des *Sacæ* étaient les *Comedi*, qui habi-

taient un pays élevé et froid, à travers lequel on était obligé de passer pour aller chez les Issedons et dans la Sérique : aujourd'hui ce pays est peu connu.

CHAPITRE VIII.

Scythie.

Comprenant *Scythia* et *Serica*, —partie de la Tartarie indépendante et partie de l'empire de la Chine.

Les anciens comprenaient sous le nom de *Scythie* tous les pays qu'ils connaissaient au nord du Pont-Euxin, de la mer Caspienne et même de l'Inde : c'est pourquoi j'ai renfermé sous ce titre la *Sérique*, qui était peuplée de nations d'origine à peu près semblable. J'ai parlé des Scythes d'Europe : ainsi je ne m'occuperai que de ceux d'Asie. En général, les Scythes étaient censés descendre de Magog, fils de Japhet, et ils étaient divisés en un très-grand nombre de tribus, qui portaient toutes des noms différens. Presque toutes ces tribus ou hordes étaient nomades et la plupart des Tartares qui en sont issus, conservent le même genre de vie. Ptolémée partage la Scythie d'Asie en deux parties, la *Scythie en deçà de l'Imaüs*, et la *Scythie au delà de l'Imaüs*, montagne que l'on reconnaît dans celle qui part des sources de l'Indus, s'étend au nord, et est appelée Imeïa-Parubadam, ou Belur-tag. Les principales nations, dans la première partie, en partant de la Sogdiane, étaient d'abord, au nord du Jaxartes, les *Massagetes*, grand peuple puissant, et qui habitait les plaines à l'orient de la mer Caspienne. Cette nation eut souvent des démêlés avec Cyrus, premier roi de Perse, qui voulait la subjuguer ; mais elle resta toujours libre. Les Scythes que l'armée d'Alexandre combattit, étaient les *Scythes abiens* ou *nomades*. Tout ce pays est occupé aujourd'hui par les hordes des Kirghis Kaisaks. Au nord de ces peuples et à l'orient des *Thyssagetes* dont nous avons parlé dans la description de la Sarmatie, étaient les *Iyrcæ*, ou peut-être *Turcæ*, qui habitaient aux environs d'Orembourg et encore à l'orient de ceux-ci des *Scythes*, qui s'étaient séparés des *Scythes royaux*, qui demeuraient au nord du Pont-Euxin, et qui formaient apparemment une petite horde particulière. Ces *Scythes royaux* étaient sans doute dans les steppes d'Issim. Encore plus à l'orient après quelque distance, était une horde sacrée, que l'on appelait les *Argippéens*, qui vivait au pied de hautes montagnes, qui se livrait aux pratiques religieuses, et qui était l'arbitre de ses voisins. Ces Scythes me paraissent être ceux qui desservaient le temple d'Ablaï-kit à peu de distance de l'Irtich, et qui peut être fort ancien. Tous ces peuples, depuis le Pont-Euxin, étaient très-connus des Grecs habitant cette mer, et Hérodote nous assure que ceux-ci venaient trafiquer jusque-là. Ces *Argippéens* étaient voisins des *Issedons*, et les *Issedons* confinaient avec les *Massagetes*. Au-dessus des *Argippéens*, c'est-à-dire au nord, on placait des *Ægipodes*, ou des peuples *à pieds de chèvre*

et encore plus au nord, des *peuples qui dormaient six mois*, mais Hérodote relègue tout cela au pays des fables. Dans la *Scythie au-delà de l'Imaüs*, il y avait des peuples avec des demeures fixes : tels étaient les *Issédons*, chez lesquels Ptolémée marque plusieurs villes. Ces peuples étaient divisés en deux parties, dont une portion habitait dans la Sérique. Ceux qui étaient dans la Scythie au-delà de l'Imaüs, demeuraient apparemment dans la Soungarie et dans le pays des Kalmouks. On trouvait chez eux la ville d'*Auxacia*, que l'on reconnaît encore dans celle de Ac-sou, et celle de *Issedon Scythica* est sans doute Harachar. Au-dessus de ces peuples, à l'ouest, était la *Casia regio*, dont on reconnaît le nom dans celui de Kachgar, et qui paraît avoir été soumise aux rois de Perse. Les peuples appelés *Chatæ* étaient ceux des environs de Koten, et les *Chauranæi* étaient ceux des environs de Karia. Au nord des *Issédons*, on plaçait les *Arimaspes*, qui, disait-on, n'avaient qu'un œil, et qui faisaient une guerre continuelle aux *Grypæ* ou *Grifons*, pour avoir l'or de leur contrée. Au-dessus de ces différens peuples on plaçait encore les *Hyperboræi*, mais Hérodote dit positivement qu'il ne croit point à tout cela.

Plus à l'orient était la *Sérique*, dans laquelle les marchands, du temps des empereurs romains, allaient commercer. Cette contrée était très-étendue, et Ptolémée nous a conservé quelques détails de la route que l'on suivait pour y arriver. Il paraît que l'on passait par la contrée de *Casia* ou Kachgar, par la ville d'*Auxacia* et par le pays des *Issédons*. Les *Seres* étaient renommés pour la justice de leur gouvernement : leur pays produisait la soie, que l'on transportait dans l'Inde ou à *Bactra*, et qui de là se répandait dans la Perse et dans l'Empire romain. Néanmoins, les vers à soie ne furent connus que fort tard des Romains, et ce furent deux religieux qui les apportèrent de l'Inde à l'empereur Justinien. La capitale de la Sérique est appelée par Ptolémée *Sera metropolis*, ou la *ville capitale des Seres*. Ce nom n'est pas propre à la faire reconnaître ; mais on a lieu de croire, comme l'a présumé M. Hager, que c'était la ville de Sigan-Fou, qui était la capitale de la Chine à cette époque. M. d'Anville avait placé cette ville à Kantcheou ; mais Kantcheou n'a jamais été une ville capitale : et d'ailleurs je pense qu'elle peut très-bien représenter l'*Issedon Serica*, qui était alors au pouvoir des Chinois. En effet, tout ce que Ptolémée a compris dans la Sérique convient parfaitement aux possessions des Chinois dans ce temps-là, qui, comme l'on sait par leur histoire, avaient poussé leurs conquêtes jusque dans l'Eygur. Alors le fleuve *Ottorocoras*, ou le *Bautisus*, seront représentés par le Kara-Mouren ou le Hoang-ho, c'est-à-dire la rivière Jaune, le *Bautes* sera la rivière qui passe près de Sigan-Fou, et les *monts Casii* seront ceux qui viennent tomber sur le Hoang-ho, en passant au midi de Kantcheou-Fou. *Piada* sera peut-être Sotcheou, *Damna* sera Hamil, et les *monts Annibi* seront les monts Altay, vers la source de l'Irtich. On prétend même que les peuples appelés *Annibi* dans Ptolémée, ne sont pas autre chose que les *Huns*, que l'on sait avoir premièrement habité ces montagnes, d'où ils se sont répandus dans d'autres contrées.

CHAPITRE IX.

INDE.

Comprenant *India* et *Sinarum Regio*, — l'Inde et partie du Royaume de Siam.

J'ai renfermé dans ce chapitre la description du pays des *Sinæ*, parce que la partie que les anciens en connaissaient, était si peu étendue, qu'elle ne mérite pas de faire un chapitre particulier. L'Inde est une grande contrée, qui était bornée au nord par les monts *Emodus* ou *Imaüs*, que l'on appelle aujourd'hui Himmaleh, à l'ouest par la Perse, à l'est par le pays des Sines, c'est-à-dire par le royaume de Siam, et par quelques provinces de la Chine, et au midi par la *grande mer* ou *Mer Erythrée*, que l'on appelle aujourd'hui la mer des Indes. Les Indiens se croient le plus ancien peuple de la terre; mais leurs monumens à eux-mêmes prouvent qu'ils venaient de la Perse ou de la Bactriane. Et en effet leur langue primitive, le sanscrit, a de l'affinité avec le zend, la langue de la partie septentrionale de la Perse. Leur pays était peu connu avant l'expédition d'Alexandre, et à cette époque les Indiens ne faisaient point usage de l'écriture : en sorte que tout se conservait, chez eux, par tradition. Cependant le pays était très-peuplé, et il s'y forma à différentes époques de grands empires, mais qui n'eurent point de durée. Il ne paraît pas que les Perses aient rien possédé dans l'Inde, à l'orient de l'*Indus* : Alexandre assujétit tout le pays qui est arrosé par les rivières qui tombent dans ce fleuve. Seleucus Nicator paraît avoir été jusqu'à *Palibothra*, sur le Gange. Bientôt il se forma dans cette partie un grand royaume, auquel toute l'Inde fut assujétie. Les rois de la Bactriane conquirent une grande partie de l'Inde, et s'étendirent jusqu'aux embouchures de l'*Indus*; mais des Scythes, qui détruisirent, à leur tour, le royaume de la Bactriane, s'établirent aussi sur les bords de cette rivière. Dans la partie méridionale se formèrent plusieurs Etats, dont les souverains envoyèrent des ambassades à Auguste et à plusieurs autres empereurs romains. Les Indiens avaient une grande réputation de justice, et ils se vantaient de n'avoir jamais porté les armes hors de leur pays, comme de n'avoir jamais été subjugués avant Alexandre. Ils reconnaissaient que Bacchus les avait civilisés, et ils disaient que ce héros était venu des pays à l'occident de l'*Indus*. Ils étaient divisés en sept castes, dont il ne reste plus que quatre aujourd'hui : et leur religion ancienne était celle de Bouddah ou de Bacchus, qui paraît avoir fait place, peu de temps après l'ère chrétienne, à celle de Vichnou et Brama.

Lorsqu'Alexandre eut conquis la partie occidentale de l'Inde, il la divisa en plusieurs provinces, auxquelles il donna des gouverneurs particuliers. La partie du nord du cours de l'*Indus*, qui est très-fertile, comprit deux provinces, celle des *Indiens citérieurs*, et celle des *Indiens ultérieurs*. Le pays des *Indiens citérieurs* était celui qui était au couchant de l'*Indus* et qui avait fait partie des Etats des Assyriens,

des Medes, des Perses, et qui fut encore subjugué par Alexandre. Il renfermait plusieurs peuples particuliers, qui avaient chacun leur petit prince. D'abord, près du pays des *Paropamisadæ*, sur le fleuve *Cophes*, aujourd'hui Cow, on trouvait la ville de *Nysa*, qui se gouvernait aristocratiquement, et dans laquelle les compagnons d'Alexandre reconnurent le culte de Bacchus, tel qu'il se pratiquait dans la Grèce : aussi Ptolémée appelle-t-il cette ville *Dionysopolis* ou *Nagara*, et aujourd'hui on la nomme Noughz ou Deva-Naoucha-Nagar, c'est-à-dire la ville du divin Bacchus. Nagar, en terme sanscrit, signifie une ville. Sur le *Malamantus*, auj. la Kameh, était *Peucela*, aujour. Paichavour, et plus haut, sur une rivière appelée *Evaspla*, *Arigæum*, qui est peut-être Caboul. Plus à l'orient étaient les *Assaceni*, peuple puissant, dont la capitale, *Massaga*, fut prise par Alexandre, et tous ses habitans massacrés; mais ensuite il y plaça une colonie, dont on garde encore le souvenir dans le pays. Cette ville est aujourd'hui appelée Achnagar. Deux autres villes fortes de ce pays étaient *Bazira*, auj. Bijore, et *Ora*, dont on ne connait point la position correspondante. A l'orient des *Assaceni*, étaient les *Gandarii*, chez lesquels se trouvait la ville de *Caspatyrus*, sur l'*Indus*, où s'embarqua dit-on, Scylax pour descendre ce fleuve par ordre de Darius Hystaspe. L'*Indus* était appelé *Sindus* par les habitans, au rapport de Pline, et il est encore appelé Sind dans le pays. C'est une des plus grandes rivières de l'Asie et elle a donné son nom à l'Inde. Plus bas, sur la partie occidentale de son cours, étaient les *Astaceni*, différens des *Assaceni*, et chez lesquels se trouvait une forteresse appelée *Aornos*, que l'on disait n'avoir pu être prise par Hercule, et qu'Alexandre emporta. Cette position me parait être la même que celle qui est appelée *Pentagramma* dans Ptolémée, et elle doit avoir été aux environs de l'endroit qui est appelé aujourd'hui Khanepour. Dans les montagnes, *Sabissa* ou *Capissa* était une ville qui fut détruite par Cyrus. Elle devait être aux environs de Chatzan. A l'orient de l'*Indus* était la province des *Indiens ultérieurs*, qui renfermait aussi un grand nombre de peuples particuliers. Il y avait plusieurs royaumes, tels que celui de *Taxile* qui possédait la ville de *Taxila*, aujourd'hui Attock, dans laquelle l'armée d'Alexandre passa l'Indus; celui d'*Abissare*, que je crois avoir été dans le Cachemire, et ceux des *deux Porus* qu'Alexandre réunit en un pour les donner au Porus fidèle, après qu'il l'eut vaincu. Ce prince, par ce moyen, possédait la plus grande partie du Pendjab, ou du pays des cinq rivières, et sa capitale était *Lahora*, auj. Lahore sur l'*Hydraotes*, que l'on appelle auj. le Ravi. La ville de *Spatura* sur l'*Acesines*, auj. le Tchenaub, est peut-être celle qu'Alexandre bâtit sur ce fleuve, et celle de *Nicæa* qu'il construisit sur l'*Hydaspes*, après sa victoire contre Porus, était située en face de l'île Jamad. Celle de *Bucephala*, qu'il fonda en l'honneur de son cheval, était à peu de distance au-dessous, de l'autre côté du fleuve. L'*Hydaspes*, sur lequel s'embarqua Alexandre pour descendre l'*Indus*, est aujourd'hui appelé Behut ou Jilhum. Les peuples appelés *Glausæ* occupaient le pays habité auj. par les Ghickers, et les *Cathæi*, nation libre, s'étendaient jusqu'à l'*Hyphasis*, terme de l'expédition d'Alexandre, et que ses troupes ne voulurent point passer. Cependant ce conquérant fit construire au delà

des *autels* pour les dieux, et un *camp*, dans lequel les lits des soldats et les mangeoires des chevaux étaient plus grands qu'à l'ordinaire, afin de donner une idée gigantesque de son expédition. Ce fleuve est auj. appelé Beyah, et ces autels devaient être aux environs de Firozepour. L'*Hyphasis* reçoit l'*Hesydrus*, qui est auj. le Setledge. Plus loin était la ville de *Serinda*, d'où l'on apporta les vers à soie à Justinien, et que l'on appelle aujourd'hui Sir-Hind. De ces environs sort une rivière, que l'on appelait le *Tutapus*, et que l'on nomme aujour. le Sursouty. Toutes ces rivières se réunissaient autrefois avant de se jeter dans l'*Indus:* mais aujourd'hui elles forment deux branches, dont la nouvelle passe par la ville de Moltan, qui n'est pas l'ancienne ville des *Malli*, dans laquelle Alexandre fut blessé, mais qui était dans le territoire des *Oxydracœ*. Ces derniers peuples étaient au couchant de l'*Acesines*, comme les *Malli* étaient à l'orient. A la jonction de l'*Acesines* et de l'*Indus*, Alexandre construisit une ville d'*Alexandria*, qui fut apparemment le séjour du gouverneur de la contrée : aujour. on l'appelle Veh.

La partie inférieure du cours de l'*Indus* formait une province particulière, que l'on peut appeler l'*Inde maritime*. Dans cette partie, Alexandre, après avoir reçu la soumission des *Sogdi*, fit bâtir près de leur capitale une ville du nom d'*Alexandria :* aujourd'hui on appelle ces deux villes Buckor et Sukor. Plus bas, la capitale de *Musicanus* reçut quelques accroissemens et prit également le nom d'*Alexandria :* auj. c'est Sehwan ou Hozikan. Les villes de *Sindomana* et d'*Harmatelia* étaient à quelque distance du fleuve, et on ne connaît point leur emplacement actuel. La seconde était peuplée de *Brachmanes* que Alexandre reçut à composition. La ville de *Pattala* était aussi la capitale d'un Etat assez considérable. Elle était située dans un endroit où l'*Indus* se partage en deux bras pour se rendre à la mer, et elle donnait à l'*île* ou *delta* que formaient ces deux bras, le nom de *Pattalene :* auj. ses ruines paraissent être celles que l'on appelle de Braminabad, près Tatta. Ce fut de là qu'Alexandre descendit à la mer. On a cru qu'il avait navigué les deux grandes branches de l'*Indus*, l'une, la plus orientale et l'autre la plus occidentale; mais on s'est trompé : il n'a visité que les deux branches les plus occidentales, dont l'une, la plus grande, paraît être celle appelée aujourd'hui Divel-Sindy. L'autre, plus petite, est celle qui passe à Lahery-Bender, et par laquelle déboucha la flotte de Néarque. Sur cette branche, était la ville de *Xylenopolis* ou *la ville de bois*, que fit construire Alexandre pour protéger sa flotte et construire de nouveaux vaisseaux. A peu de distance de cette dernière embouchure, était le *port d'Alexandre*, dans lequel la flotte de Néarque resta vingt-quatre jours, et qui est auj. le port de Crotchey. Ce havre était dans le pays des *Arabii* ou *Arabitæ*, nation libre, qui habitait assez avant dans l'intérieur des terres, et dont le territoire porte encore le nom de Araba. Plus loin étaient les *Oritæ* ou *Horitæ*, nation également indienne, dont le bourg principal était *Hora*, que je crois être le même que la ville appelée *Rambacia*, que Alexandre prit, et qu'il repeupla après l'avoir détruite : auj. ce bourg s'appelle Haûr. A l'orient des embouchures de l'*Indus*, était la contrée *Syrastrene*, que l'on appelle aujourd'hui le pays de Coutch. Au midi,

est un enfoncement de mer que l'on appelle auj. le golfe de Cutch et qui prenait autrefois le nom de *Canthi-Colpus*. Dans le fond de ce golfe se jette une rivière, que les anciens nommaient *Mophides*, et qui porte actuellement le nom de Paddar. C'est sur cette rivière qu'était la ville de *Minnagara*, la capitale du royaume des *Indo-Scythes*, qui paraît s'être étendu fort avant dans l'Inde septentrionale. Cette ville était vraisemblablement aux environs de Radunpour. Vers le haut de cette même rivière, *Gagasmira* est peut-être Agimere. Le Guzerat était appelé en particulier *Larice*, et le golfe de Cambaye s'appelait *Barygazenus Sinus*, du nom d'une ville appelée *Barygaza*, qui était la plus forte place de commerce de cette contrée. Cette ville est aujourd'hui Broach, au nord de Surate. A l'entrée du *golfe Barygazenus*, était l'île *Bæonus*, qui paraît être celle de Diu, et au fond du golfe était la ville de *Camanes*, qui est peut-être celle de Cambaye. Auprès, était une rivière que l'on appelait *Mais*, et qui conserve le nom de Mahy. La ville de *Barygaza* était sur une rivière appelée *Namadus*, que l'on nomme auj. la Nerbuddah. Vers le haut du cours de cette rivière était *Ozene*, ville qui faisait la résidence d'un prince souverain, et qui est sans doute Oujein. La rivière appelée auj. Tapti me paraît être celle qui est appelée *Nanaguna* par Ptolémée.

Toute la partie de l'Inde qui est au midi de *Barygaza* était appelée par les anciens *Dachin-abades*, c'est-à-dire, dans la langue du pays, *la région du Midi*, ce que signifie encore le mot de Decan. Nous appelons, en général, cette partie la presqu'île en deçà du Gange. La côte occidentale, appelée auj. de Malabar, se divisait en plusieurs contrées, qui appartenaient à différens souverains. Au midi de *Barygaza* était l'*Ariaca*, qui offrait les ports de *Calliena* et de *Semylla*. Celui de *Calliena* doit être celui appelé auj. Callion, au nord de l'île Salcette, et celui de *Semylla* était sans doute aux environs de Bombay. Ensuite venait la *côte des Pirates*, qui conserve encore ce nom, et dans laquelle on trouvait les ports de *Byzantium*, qui peut être auj. celui de Daboul, et de *Chersonnesus Cœnitarum*, ou de la *Chersonnèse des tueurs*, qui devait être aux environs de Goa. Plus au midi, était la contrée appelée *Limyrica*, qui avait pour souverain un nommé Ceprobothrus, et où on trouvait plusieurs places importantes de commerce, telles que *Naura*, qui est sans doute Onore, *Tyndis*, qui est Barcelore, et *Muziris*, qui est Mangalore. La capitale de Ceprobothrus était *Carura*, qui devait être située aux environs de Bedanore. Au midi, étaient des peuples appelés *Aii*, dont le nom se conserve dans la forteresse de Aïcotta; et chez ces peuples, qui faisaient partie des Etats de Pandion, roi de Maduré, on trouvait les villes de *Nelcynda*, qui est aujourd. Nelisuram, et de *Cottiara*, qui est peut-être Aïcotta même. *Cottiara* donnait sans doute son nom à la contrée appelée *Cottonara*, d'où venait un poivre estimé. Enfin on arrivait au *Cap Comaria*, qui était le plus méridional de l'Inde et que l'on appelle aujourd'hui le Cap Comorin. Sur la côte orientale était le *Colchicus Sinus*, qui prenait ce nom de la ville de *Colchi*, qui est auj. Kilkare. Dans ce golfe, on faisait autrefois la *pêche des perles*, comme aujourd'hui, et *Sosicure* est auj. Tutucorin. Dans les terres, *Modura* faisait la résidence de *Pandion*, roi puissant, qui, avec un autre,

nommé *Porus*, envoya une ambassade à l'empereur Auguste. Cette ville est auj. Maduré. Le pays est celui de *Pandæa*, qui avait pris ce nom, disait-on, d'une fille d'Hercule, et en effet on l'appelle encore Pandon-Mandel, ou le pays des Pandous ou Pandits. *Cori* était le nom d'une île et d'un promontoire situé en face de l'île de *Taprobane*, et auj. on appelle ce cap Ramanan-Coil, et l'île Ramiseram.

Celle de *Taprobane* a été figurée par Ptolémée seize fois aussi grande qu'elle l'est réellement; ce qui a empêché pendant long-temps de la reconnaître. Auj. on est certain que c'est celle de Ceilan, et le nom de *Salice*, qu'elle a porté, est le même que lui donnent les Orientaux, en l'appelant Selen-Dive, nom dont on a formé celui de Ceilan. Cette île est habitée par les Chingulais, qui conservent l'ancienne religion de l'Inde, c'est-à-dire celle de Bouddah. La plus grande rivière de l'île, appelée par Ptolémée *Ganges*, est aujour. le Mowil-Ganga. La ville de *Maagrammum*, sur cette rivière, qui était la capitale, est sans doute auj. Candy, la ville principale actuelle, et le *Mont Malea* est le Pic d'Adam, au centre de l'île. Vers le nord, la ville d'*Anurogrammum* ne présente plus que des ruines sous le nom de Anarodgurro : et *Palæ-Simundum*, ville dont le roi envoya une ambassade à l'empereur Claude, est auj. Jafana-Patnam. Devant cette île, en étaient plusieurs autres, suivant Ptolémée, qui en porte le nombre à 1378 : en sorte que, dans cette quantité, on ne peut reconnaître que les Maldives, qui sont en effet plus occidentales que Ceilan. En reprenant dans le continent de l'Inde, le *Cap Calligicum* est auj. appelé Calla-Medu ou Calymere; la ville de *Nigama* est celle de Nega-Patnam, celle de *Chaberis* est Caveri-Patnam, et le fleuve *Chaberis* est le Caveri. Plus au nord, le canton appelé *Paralia Soretanum* est ce que l'on nomme auj. la côte de Coromandel, que les Indiens appellent Sora-Mandalam. Dans l'intérieur du pays, la ville de *Sora Arcatis* est Arcate; sur la côte, *Maliarpha* est Meliapour, et les noms du canton de *Mesolia* et du fleuve *Mesolus* se retrouvent dans celui de Masulipatnam : en sorte que l'on peut croire que ce canton était auprès de la ville moderne, et que la rivière est la Kichtna, une des plus grandes de la presqu'île. A son embouchure est Sipeler, qui peut être l'ancienne *Palura*. C'est des environs de cette dernière ville que l'on s'embarquait pour aller dans la *Chersonnèse d'or*. Un peu plus au nord, est une autre grande rivière, que l'on appelle auj. Ganga-Godavery et que l'on peut croire avoir été confondue par les anciens avec le *Gange* même. Enfin, depuis cette rivière jusque près du vrai Gange, s'étendaient les *Gangaridæ-Calingi*, grande nation, issue, à ce qu'il parait, des *Gangaridæ*, qui étaient sur le Gange, et qui avait pour capitale une ville appelée *Parthalis*, dont on ne connait pas auj. la position. Ils habitaient ce que l'on appelle les Circars et le Cuttack, et la ville de Calinga-patnam conserve leur nom. Chez eux, la rivière d'*Adamas*, qui prenait ce nom, parce qu'elle passait auprès de mines de diamans, peut être celle appelée auj. Mahanada, qui passe à Sumbulpour, lieu d'où l'on tire des diamans.

Sur le *Gange* même, étaient les *Gangaridæ proprement dits*, nation puissante, qui habitait le Bengale. Elle était gouvernée par un roi, et avoit pour capitale *Gange*, dont on voit les ruines sous le

nom de Gour, sur le bord du Gange même, en face de Rajemal. Plus haut, sur cette rivière étaient les *Prasii*, nation nombreuse et qui a commandé à toute l'Inde. Elle habitait le Bahar et les pays de Bénarès et d'Allahabad. Elle avait pour capitale *Palibothra*, une des plus grandes villes de l'Inde, qui est auj. ruinée, et dont on trouve des vestiges près de Patna, sous le nom de Patelpouther. Cette ville faisait donner quelquefois à la nation le nom de *Palibothri*, ce qui, en langue sanscrite, signifie *les enfans des pasteurs*, et sous cette dénomination on reconnaît facilement les *Padæi* d'Hérodote, peuple pasteur qui habitait les bords du Gange, appelé par les habitans Padda. Cette ville était située en face de l'embouchure de l'*Erannoboas* dans le Gange, ce qui nous fait reconnaître cette rivière dans le Gagra ou Gogra, et à peu de distance de l'embouchure du *Sonus*, qui est aujour. la Soane. Une autre rivière qui se jetait dans le Gange un peu au-dessous de *Palibothra* était le *Condochates*, qui conserve ce nom dans celui de Gunduck. Le *Commenases* m'a paru être le Cosy, et le *Sittocestis* est la Testa. Au-dessus de *Palibothra*, le Gange recevait le *Jomanes*, dont on reconnaît facilement le nom dans celui de la Jumnah; et cette rivière en reçoit elle-même plusieurs autres, dont les principales sont le *Sambus*, que l'on appelle auj. Chumbul, et le *Caïnas*, que l'on appelle auj. la Cane. Cette rivière de *Jomanes* traversait un pays qui dépendait en grande partie des *Prasii*. Il était habité par un peuple appelé les *Suraseni*, qui révérait particulièrement Hercule. Le culte de cette divinité, qui n'est pas autre chose que le Crichna des Indiens, était établi dans les villes de *Methora* et de *Clisobora*, que l'on reconnait dans celles de Matura et de Delhi d'aujourd'hui. Celle d'*Agara* est auj. Agra. Sur le Gange, la ville de *Calinipaxa*, appelée autrement *Pazalæ*, paraît être celle de Canouge, qui est peut-être encore appelée *Canogiza* par Ptolémée. Enfin une ville de *Catadupe*, qui était près de quelque cataracte du Gange, pourraît être Deuprag ou Sri-nagar. Vers le bas du cours du Gange, était une contrée appelée *Cirrhadia*, qui produisait une espèce de canelle, et qui peut être auj. la contrée appelée Silhet ou Siret. Les anciens ne paraissent pas avoir connu plus que nous, jusqu'à ces derniers temps, le cours du Tsampou ou Brahma-Poutren; mais comme ils font mention d'un pays habité par des *Brachmani*, M. d'Anville a jugé à propos de placer ces peuples sur le haut du cours de cette rivière, aux environs de Lahsa. Après les embouchures du Gange, sur la côte, on trouvait une ville de *Baracura*, que M. Gossellin croit être Barracoun, et ensuite venait une contrée que l'on appelait *Argentea regio*, apparemment parce qu'on y trouvait des mines d'argent, et qui fait auj. partie du royaume d'Aracan. *Mareura* est peut-être la ville d'Aracan même, et après avoir longé une côte peuplée par des *antropophages*, on arrivait à la *Chersonnèse d'or*, que M. Gossellin reconnait très-bien dans la partie méridionale du royaume de Pegu arrosée par les branches de l'Iravatty, ou rivière d'Ava. Cette rivière même, dont le cours est mal tracé dans Ptolémée, paraît être la même que celle que ce géographe appelle *Daona*, et un lieu appelé auj. Dana-plu, sur l'Iravatty, représente assez bien la ville de *Daona*. Celle de *Sinda*, de Ptolémée, paraît à M. Gossellin être Sirian, et le fleuve *Serus* est le fleuve de Pegu. Dans le nord de cette dernière ri-

vière, *Rhandamarcotta*, d'où l'on rapportait du nard, pourrait être Ummerapoura, la principale ville de l'empire des Birmans. Enfin le *Magnus sinus*, ou le grand golfe, que l'on croyait ci-devant être le golfe de Siam, n'est plus que celui de Martaban.

Après l'Inde venait le pays des *Sinæ*, qui est auj. le royaume de Siam. Ces peuples prenaient leur nom des Tcin ou Chinois, qui habitaient d'abord dans la Sérique, mais qui vers l'an 230 avant J. C. envahirent toute la Chine méridionale ou le Mangi, et poussèrent même leurs conquêtes jusqu'à l'Inde. Ce fut alors que les Grecs connurent pour la première fois le nom de *Thinæ* ou *Sinæ*, comme ils le prononçaient, dont ils faisaient aussi la capitale de ce grand peuple, mais dans la suite ce nom fut restreint à une seule ville près de la côte, au midi de l'Inde, et M. Gossellin a très-bien reconnu la ville de *Thinæ*, de Ptolémée dans celle de Tana-serim. Cette ville était un peu dans l'intérieur des terres, sur deux rivières, l'une appelée *Senus*, et l'autre *Cotiaris*, et ces deux rivières sont celles qui baignent les murs de Tana-serim. Cette ville avait également un port, que l'on appelait *Catigara*, et qui est auj. celui de Merghi. Entre les limites de l'Inde et cette ville, on trouvait sur la côte *Tomara*, qui est auj. Mararco, *Aspitra*, qui est Martaban, et *Rhabana*, qui est Tavay. Après *Thinæ*, et son port, la côte, selon Ptolémée, qui suivait en cela l'opinion d'Hipparque, courait au midi, et ces auteurs croyaient même qu'elle retournait ensuite à l'occident pour se joindre au cap *Prasum*, en Afrique. Par ce moyen ils faisaient de la *Mer Erythrée* ou des Indes une mer particulière, qui n'avait point d'issue; mais cette opinion fut détruite par le Voyage de Vasco de Gama, qui, en 1497, navigua de l'Europe dans l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance. Les Grecs, antérieurs à Hipparque, avaient eu une toute autre idée de cette mer : ils étaient, en général, persuadés que l'*Océan* enveloppait toute la terre; ils croyaient que l'on pouvait naviguer autour de l'Afrique, si ce n'est dans la partie occupée par l'isthme de Suez, et en Asie, après les bouches du Gange, ils pensaient que la côte remontait au nord; que c'était sur cette côte qu'était la ville de *Thinæ*; que de là, assez au nord, le rivage, tournant vers l'ouest, venait se joindre aux côtes de la mer Baltique. Dans cet espace, ils imaginaient un canal ou détroit qui communiquait de l'Océan septentrional avec la *Mer Caspienne*, ce qui réduisait cette mer à n'être plus qu'un golfe. Cependant Ptolémée, et, bien antérieurement à lui, Hérodote, savaient que la mer Caspienne était une mer sans issue. Toutes ces connoissances, comme l'on voit, étaient mêlées d'erreurs et de vérités; ce qui démontre que l'on ne peut s'arrêter à aucune des opinions des anciens en particulier sur la figure de la terre habitée, parce que chaque découverte en faisait naître une nouvelle.

Dans cette mer, que Ptolémée croyait fermée et qu'il appelle la *Mer des Indes*, quoique d'autres auteurs la nomment la *Mer Erythrée*, il marque lui-même plusieurs petites îles qui avoisinaient la *Chersonnèse d'or* et le pays des *Sinæ*, et qu'il est bon de reconnaître. Ces îles sont les *Maniolæ* et celles de *Bonne fortune*, qui peuvent être représentées par la grande île d'Andaman et celles qui l'entourent : les *Barussæ* et les *Sindæ*, qui étaient habitées par des antropophages, seront les

petites Andaman ; les îles *Sabadibæ* seront celles de Car-Nicobar; les *îles des Satyres* seront en partie celles qui sont devant Merghi, et enfin l'île *Iabadii*, d'où l'on tirait de l'or, sera celle appelée Clara, ou do Mel, qui est un peu au midi.

TROISIÈME PARTIE.

AFRIQUE.—*Africa, Libya.*

Les Anciens ne connaissaient de l'Afrique que les parties les plus septentrionales, et celles qui sont arrosées par le Nil. Les Romains appelaient cette partie du monde *Africa*, et les Grecs *Libya*.

CHAPITRE PREMIER.

EGYPTE,

Comprenant *Ægyptus* et *Libya exterior*. —L'Egypte et le désert de Barca.

L'*Egypte* est appelée, dans les Livres Saints, *Misraïm*, du nom d'un des fils de Cham, et elle conserve ce nom dans celui de Missir que lui donnent les Turcs. C'est une longue vallée d'environ deux cents lieues de longueur, et qui n'est fertile que dans les endroits arrosés par le *Nil*. Ce fleuve prend sa source dans le milieu de l'Afrique, et c'est une des plus grandes rivières que connaissaient les anciens. Au mois de juin, il inonde les terres qu'il parcourt, et tous les terrains qu'il ne couvre point restent infertiles. Aussi toutes les villes de l'Egypte sont-elles situées sur le Nil, et les montagnes qui bordent la vallée de droite et de gauche, sont-elles abandonnées à des hordes errantes, peu nombreuses. L'Egypte est si abondante, qu'elle a été habitée de bonne heure. On prétend que ses habitans viennent de l'Ethiopie ou de l'Abyssinie; et en effet Hérodote les représente comme des nègres qui avaient les cheveux crépus et dont la langue avait de l'affinité avec celle des Ethiopiens. Depuis ils sont devenus basanés, apparemment par le mélange avec les peuples d'Europe et d'Asie, qui les ont subjugués. Ils ont cultivé les sciences et les arts jusqu'à un certain point, et ils avaient deux sortes d'écriture, l'une sacrée ou hiéroglyphique, et l'autre, vulgaire ou cursive. Ils étaient divisés en sept castes, et les Grecs ont puisé chez eux une partie de leur mythologie. L'Egypte a formé pendant long-temps un royaume particulier, qui a été assez florissant, mais par la suite elle a été assujétie par les Perses, par les Macédoniens, par les Romains, et ensuite par les Arabes : en sorte que depuis long-temps les Egyptiens ne sont plus libres. Ceux que l'on appelle les Coptes dans le pays, sont des restes des anciens habitans, qui avaient pris ce nom de la ville de *Coptos*, d'où les Grecs ont formé celui d'*Egyptiens*. Ce pays se divise naturellement en trois parties, l'*Egypte inférieure*, que l'on appelle aujourd'hui la *Basse-*

Egypte, et qui comprend *le Delta*, formé par les branches du Nil; l'*Heptanomide*, ou l'*Egypte du milieu*, appelée aujourd'hui Vostani, et l'*Egypte supérieure*, ou la *Thébaïde*, qui est aujourd'hui le Saïd.

L'*Egypte inférieure* s'étendait du sud au nord, depuis l'endroit où le Nil commençait à se diviser en plusieurs branches, jusqu'à la mer, et de l'est à l'ouest, depuis la Syrie ou la Palestine, jusqu'aux confins de la Lybie extérieure. La première ville que l'on rencontrait sur le bord de la mer, en venant de la Syrie, était *Rhinocorura*, aujourd'hui El-Arich. Ensuite, on trouvait *Ostracine*, qui est aujourd'hui en ruines, sous le nom de Straki, et plus loin était le lac *Sirbonis*, que l'on appelle aujourd'hui Sebakeh-Bardoil, ou le lac de Baudouin. Derrière ce lac, dans les terres, est le mont *Casius*, auprès duquel le grand Pompée fut assassiné : on l'appelle aujourd'hui le mont Katieh. Plus au couchant, était *Pelusium*, ville qui était une des clefs de l'Egypte, et qui était située à l'une des bouches du Nil, à laquelle elle donnait son nom. Aujourd'hui cette ville est en ruines, et on l'appelle Tineh. *Peluse* était la patrie de Ptolémée l'astronome et le géographe; aujourd'hui, la branche du Nil qui conduisait à cette ville est appauvrie, et à peine la distingue-t-on. Sur cette branche on trouvait *Daphnæ*, qui est aujourd'hui en ruines sous le même nom : ce lieu était autrefois un poste militaire; au-dessus était *Phacusa*, également en ruines; et plus haut, se voient encore celles de la grande ville de *Bubaste*, appelée *Pibeset* dans l'Ecriture; aujourd'hui on nomme ces ruines Basta. De cet endroit, sortait du Nil un canal qui était dérivé vers l'Orient, et qui allait arroser des terres situées dans l'Isthme de Suez. Ce canal avait été creusé par les anciens rois d'Egypte : il avait été renouvelé par Darius; mais ces princes n'avaient pas osé le conduire jusqu'au *Golfe Arabique*, de crainte que les eaux de la *mer Rouge* n'inondassent toute la Basse-Egypte. En effet, le niveau de la mer Rouge est bien supérieur à celui de la Méditerranée; cependant Ptolémée Philadelphe paraît avoir terminé ce canal jusqu'à la mer, et il semble même avoir employé, pour cet objet, des écluses. Aujourd'hui on retrouve, en grande partie, ce canal, qui sera décrit dans l'ouvrage de la commission d'Egypte. Il paraît que ce canal fut négligé plus d'une fois : en sorte, que l'empereur Adrien le fit réparer, et en prit la dérivation de beaucoup plus haut sur le Nil, c'est-à-dire de la ville du *Babylon*. Ce nouveau canal tira de celui qui l'avait fait construire, le nom de *Trajanus amnis*, et c'est le Khalitz qui passe aujourd'hui par la ville du Caire. Ce canal conduisait jusqu'au milieu de l'isthme, à la ville d'*Heroopolis*, qui est appelée *Pithom* dans l'Ecriture, et dont les ruines se nomment actuellement Aboukecheid : cette ville était censée être à la tête du *Golfe Arabique* ou *mer Rouge*, parce que les eaux de ce golfe refluant autrefois dans des lacs profonds qui sont au-dessous, ces lacs étaient regardés comme la tête de ce golfe. Les environs d'*Heroopolis* sont la terre de *Gessen* de l'Ecriture. La *branche Pélusiaque*, en la remontant, à partir de Bubaste, prenait une autre direction qu'aujourd'hui : elle partait du Nil, un peu au-dessous de Boulak, et elle est représentée par le canal que l'on appelle aujourd'hui Khalitz-abou-Menedgi. A l'orient de cette branche, le *Vicus*

Judæorum était auprès de Belbeis ; les ruines d'*Heliopolis*, ville autrement appelée *On*, sont celles de la Matarée, et *Babylon*, qui paraît avoir été construite par les Perses, porte encore le nom de Baboul, près le Vieux Caire.

Dans l'intérieur du Delta, *Sethrum*, qui fut depuis appelée *Heracleopolis parva*, est aujourd. en ruines, sous le nom de Delbout. Le *Canal Tanitique* est aujourd'hui le canal de Moez ; *Tanis*, qui fut la capitale d'un royaume particulier en Egypte, et le lieu où fut élevé Moïse, offre également de grandes ruines, sous le nom de San. La *branche Mendésienne* est aujourd'hui appelée le canal d'Achmoum ; *Panephysis* ou *Diospolis* était aux environs de Menzaleh ; *Mendes*, où l'on adorait un bouc, est aujourd'hui Achmoum-Tanah, et *Thmuis* est Tmaïé. *Leontopolis* est aujourd'hui Tel-Essabé ; *Athribis* est aujourd'hui en ruines, sous le nom d'Atrib. La *branche Phatmétique* ou *Phatnitique* est celle de Damiette : elle n'était pas aussi considérable autrefois qu'elle l'est à cette heure ; elle s'est accrue aux dépens de la *branche Sebennytique* qui se jette dans le lac de *Butus*, aujourd'hui appelé de Berelos. *Butus*, sur ce lac, paraît être aujourd'hui en ruines, sous le nom de Kom-Kasir, et *Pachnamunis* n'offre également que des ruines appelées Tekebi. Plus haut, *Onuphis* est aujourd'hui Banub, *Sebennytus* est Semenhoud ; *Busiris* est aujourd'hui un petit lieu appelé Abousir ; *Xois* est en ruines ; l'île *Prosopitis*, dans laquelle était *Atarbechis*, ou *Aphroditopolis*, est vraisemblablement l'île de Tanta ; et *Nicii* qui tenait le premier rang dans cette même île *Prosopitis*, est aujourd'hui Nikios. Sur la branche occidentale du Delta, qui était, en général, appelée *Agathosdœmon* ou du *Bon Génie*, ou à peu de distance, on trouvait les villes de *Letus* ou de *Latone*, qui est aujourd'hui le bourg d'Errahoué ; celle de *Terenuthis* est aujourd'hui Terraneh ; *Tava* est aujourd'hui Zaoueh ; *Andropolis* et *Gynœcopolis* sont Chabour et Selamoun ; *Saïs*, qui était une grande ville, est aujourd'hui en ruines, sous le nom de Sa ; *Naucratis*, qui en était peu éloignée, et qui était le port où abordaient les Grecs du temps des Egyptiens et des Perses, n'est plus reconnaissable ; et sur la *branche Bolbitine*, qui est aujourd'hui celle de Rosette, on trouvait *Metelis*, qui est aujourd'hui Metoubis ; et *Bolbitine*, petit bourg qui paraît être aujourd'hui Rosette même. Cette branche d'*Agathosdœmon* se prolongeait jusque près de la ville de *Canopus*, et son embouchure prenait le nom de *Canopicum ostium*; mais aujourd'hui cette embouchure s'est appauvrie : elle est coupée par plusieurs lacs, et c'est celle de Rosette qui est devenue la principale. La *Bouche Canopique* est aujourd'hui l'entrée du lac Madieh, et on voit les ruines de *Canopus*, sur un cap, un peu à l'ouest du château d'Aboukir. La ville de *Nicopolis*, bâtie par Auguste, n'était qu'un faubourg d'Alexandrie ; et Alexandrie elle-même n'est plus qu'un vaste terrain parsemé de quelques ruines et de citernes. Dans son étendue, on voit l'enceinte de la ville d'Alexandrie, reconstruite par les Arabes ; mais la ville actuelle est située sur un sol de nouvelle formation. En face de l'ancienne Alexandrie était une île appelée *Pharos*, dans laquelle Ptolémée Philadelphe fit construire une tour pour éclairer les vaisseaux la nuit, et qui en prit le nom de Phare. Il avait

fait construire une chaussée qui communiquait de l'île à la ville : cette chaussée s'est augmentée, des atterrissemens se sont formés des deux côtés ; et c'est sur ce terrain nouveau que la ville actuelle est construite. L'ancienne, qui avait été fondée par Alexandre, avait remplacé un lieu plus ancien appelé *Rhacotis*, qui était déjà une ville assez considérable. Alexandre voyant que l'Egypte n'avait pas de port, résolut de lui en former un ; il bâtit cette ville qui, sous les Ptolémée, devint une des plus puissantes et des plus commerçantes du Monde. Elle conserva sa prépondérance jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance, qui lui enleva tout le commerce de l'Inde. Un canal amenait l'eau du Nil jusqu'à cette ville, et sur ce canal était la ville d'*Hermopolis parva*, qui est aujourd'hui Demenhour. Derrière la ville d'Alexandrie était un grand lac appelé le lac *Mareotis*, qui était ci-devant à sec, mais que les Anglais viennent d'inonder, en coupant le canal d'Alexandrie : on l'appelle aujourd'hui Birk-Mariout ; il renfermait deux petites villes, *Marea* et *Apis*, dont on voit les ruines dans deux petites îles. Assez près de la côte, un lieu appelé *Taposiris* est aujourd'hui nommé Abousir ; et un assez grand golfe appelé *Plinthinètes*, qui bornait l'Egypte de ce côté, est aujourd'hui nommé le Golfe des Arabes. Dans l'intérieur des terres était la contrée appelée *Scithiaca*, qui fut depuis appelée le désert de Scété : c'est un vallon renfermant plusieurs petits lacs, d'où l'on tire du natron, sorte de bitume, qui a fait donner aussi le nom de *Nitria* aux habitations qui s'étaient formées en cet endroit ; aujourd'hui ce vallon n'est plus habité que par des moines, qui y ont plusieurs couvens. Auprès est une autre vallée qui paraît avoir été la décharge du lac *Mœris*, et qui forme un fleuve presque toujours à sec : les anciens nommaient ce fleuve *Lycus*, et les modernes le nomment Bahr-Bela-ma, ou le fleuve sans eau.

L'*Heptanomide* ou *Egypte du milieu*, s'étendait depuis la ville de *Babylon* jusqu'un peu au-dessus de celle d'*Antinoë* : elle comprenait d'abord la ville de *Memphis*, qui fut la seconde capitale de l'Egypte, et qui était située à peu de distance de la naissance du *Delta*. On a été pendant long-temps incertain sur sa position, parce qu'on n'en trouvait aucune ruine ; cependant M. d'Anville l'avait assez bien placée sur ses cartes ; et les travaux des Français en Egypte ont fini par en déterminer l'emplacement d'une manière indubitable. Cette ville, très-étendue, était située aux environs du village de Menf, qui rappelle le nom ancien. Elle était ornée de beaux temples dont les débris, tirés de dessous terre, seront décrits par la commission d'Egypte : il y en avait un qui était dédié à Alexandre. Auprès de cette ville sont les *Pyramides*, monumens gigantesques, élevées par les anciens rois d'Egypte pour leur sépulture, et qui attestent plus leur vanité que leur goût. En face de Memphis était une petite ville appelée *Troja*, selon les Grecs, aujourd'hui Tora : plus haut, *Aphroditopolis*, ou *la ville de Vénus*, est aujourd'hui Atfieh ; et dans le Fayoum, *Crocodilopolis* ou *Arsinoë* est aujourd'hui Medinet Fayoum. Dans ce canton, le *lac Mœris*, qui retenait les eaux du fleuve après l'inondation, est le Birket-el-Karoun ; et il y a apparence que, lors de la crue, les eaux remplissaient toute la vallée. A l'entrée était un *labyrinthe* que l'on attribuait au roi Mendès, et qui était à l'endroit

appelé aujourd'hui Haûara. Un autre *labyrinthe* situé dans la vallée du Nil, offrait douze palais pour douze princes particuliers; aujourd'hui il est en ruines, dans un endroit appelé Ahenas. Il en est de même de la ville d'*Heracleopolis magna*, qui n'en était pas éloignée. A l'orient du Nil, *Ancyrônpolis* est aujourd'hui Eggeron; à l'ouest, *Oxyrinchus* est Behnesé, et dans une île du fleuve même, *Cynopolis* ou *la Ville des Chiens*, était située en face de la ville de *Co*, que l'on appelle aujourd'hui Samalhout. Au-dessus de ces deux villes, on trouvait *Hermopolis magna*, ou *la Grande ville de Mercure*, appelée aujourd'hui Achmounein, qui a laissé de beaux restes d'antiquités; et presque en face, de l'autre côté du Nil, était *Antinoë*, qui, avant, avait été appelée *Besa*, et que l'empereur Adrien fit agrandir en l'honneur d'Antinoüs, son favori, qui y était mort : c'était une ville romaine, et qui offre encore de magnifiques ruines, près de l'endroit appelé Ensené. On comprenait dans l'Heptanomide *la grande* et *la petite oasis*, situées dans la Lybie, fort à l'ouest du Nil, et qui portent encore l'une et l'autre le nom de *El-Ouah*. Ces *oasis* sont comme de petites îles de terrain cultivable au milieu des déserts de sables : les Grecs les appelaient *les îles des Bienheureux*, parce que le voyageur fatigué était charmé de rencontrer un endroit où il pût se reposer; mais les Romains en faisaient un lieu d'exil.

L'*Egypte supérieure*, ou *la Thébaïde*, comprenait les villes de *Lycopolis*, aujourd'hui Siout; d'*Hypselis*, auj. Sciotb; d'*Antæopolis* ou de *la ville d'Antée*, aujour. Kau-il-Koubbara, qui offre de belles ruines; d'*Aphroditopolis*, différente de celle de l'Heptanomide, et que l'on appelle aujourd'hui Itfu; de *Chemmis*, que les Grecs appelèrent *Panopolis*, et que l'on nomme aujour. Akmim. Cette dernière ville était la patrie de Danaüs, qui mena une colonie à Argos dans la Grèce. *Ptolemaïs*, surnommée *Hermii*, qui était plus haut, était une ville grecque, fondée par les Ptolémée. On l'appelle aujourd'hui Menchié. *Abydus*, qui était la capitale du roi Memnon, est aujour. en ruines sous le nom de Madfuné qui, en arabe, signifie ensevelie; *Diospolis parva* est aujourd'hui Hou; et *Tentyra* ou *Tentyris* est aujourd'hui Denderah, célèbre par ses antiquités. *Cœnepolis* ou la *Ville-Nouvelle* paraît être Kéné, et *Coptos*, aujourd'hui détruite, était peu éloignée de la ville de Kept actuelle. C'était de *Coptos* que l'on partait pour aller au port de *Myos-Ormos* et à celui de *Bérénice* sur la mer Rouge, où les marchands avaient établi des magasins des objets qui venaient de l'Inde. Ils préféraient volontiers ces deux routes à celle par l'isthme de Suez, parce que la partie septentrionale du golfe arabique était difficile à naviguer. Ptolémée Philadelphe avait fait creuser des puits sur ces deux routes pour la commodité des voyageurs. Au-dessus de *Coptos* était *Apollinopolis parva*, aujourd'hui Kous, et presqu'en face se trouvait *Maximianopolis*, qui est aujourd'hui Nekkadi. Au-dessus de ces deux villes, se trouvait *Thèbes*, *Thebœ*, appelée aussi par les Grecs *Diospolis magna*, ou *la grande ville de Jupiter*. Ils l'appelaient encore *la Thèbes aux cent portes*, pour désigner sa grandeur, ou parce qu'elle avait cent portes d'où sortaient vingt mille soldats, comme s'exprime Homère. En effet, cette ville était immense; elle occupait les deux rives du Nil, et elle avait plus d'étendue que Paris. Elle devait sa fondation à Osiris;

elle avait été la première capitale de l'Egypte ; mais, dans la suite, elle eut beaucoup à souffrir de la part de Cambyse, de Ptolémée Philometor, et enfin elle fut détruite sous Auguste et réduite à n'être habitée que par villages. Il y en a encore plusieurs dans son enceinte, et les plus considérables sont ceux de Luxor et d'Aksor. Les ruines que cette ville offre sont magnifiques, et on y voit les restes d'un colosse de Memnon, qui, disait-on, rendait des sons, au soleil levant. Auprès sont les *tombeaux des anciens rois de Thèbes*, qui sont taillés dans le roc. A peu de distance au-dessus de cette ville de Thèbes était celle d'*Hermonthis*, que l'on appelle aujourd'hui Erment, et dans laquelle il y a de beaux restes d'antiquités. Plus haut sur le Nil, *Latopolis* est aujourd'hui Esné; *Elethyia*, ou *la ville de Lucine*, où il y avait un autel souillé de victimes humaines, est El-Kab; *Apollinopolis magna*, ou *la grande ville d'Apollon*, est Edfou; et *Ombos* est Koum-Ombou. Au-dessus de cette ville, *Syene* était la dernière de l'Egypte, et on l'appelle aujourd'hui Asouan. Les anciens la croyaient située sous le tropique même du Cancer, mais les dernières observations des Français ont prouvé qu'elle est plus septentrionale de près de trois quarts de degré. Ce fut là que fut relégué le poète Juvenal par l'empereur Néron, qui lui donna un commandement sur cette frontière. En face de *Syene*, était l'île d'*Eléphantine*, que l'on appelle aujourd'hui Geziret Asouan, et qui renferme beaucoup d'antiquités. Au-dessus est la *petite cataracte* du Nil, qui n'a rien d'effrayant, et sur laquelle de petits bateaux s'abandonnent volontiers sans se perdre. Enfin, encore au-dessus était l'île *Philæ*, appelée aujourd'hui Geziret-el-Birbé, ou l'île du Temple, qui était le dernier poste des Romains sur cette frontière. A l'orient de *Syene*, se trouvait le *Mont Basanites*, que l'on appelle aujourd'hui de Baran, d'où l'on tire une pierre noire ou basalte dont on faisait et dont on fait encore des vases et des ustensiles de ménage.

Relativement à la partie de l'Egypte située sur le *Golfe Arabique*, nous avons dit que les eaux de ce golfe refluaient autrefois dans des lacs profonds qui sont au milieu de l'isthme de Suez, et que par ce moyen ces eaux approchant de très près de la ville d'*Heroopolis*, cette ville était souvent censée être à la tête du golfe. Il y avait peu d'espace pour joindre le *canal d'Heroopolis* avec la *mer Rouge*, et c'est cet espace que Ptolémée Philadelphe coupa et dans lequel il fit faire une écluse. Il parait qu'il nettoya aussi l'espace qui sépare ces lacs de la mer Rouge, et qu'il y fit également une écluse, qui doit être aujourd'hui ensablée. Par ce moyen, il rendit quelquefois ces lacs doux, d'amers qu'ils sont naturellement, et il y fit couler une rivière ou un canal, qui fut appelé le *fleuve de Ptolémée*. Ce fut sur ce fleuve qu'il fit construire la ville d'*Arsinoë*, qui fut depuis appelée *Cleopatris*, et je pense avec M. Et. Quatremere que cette ville était à l'endroit où M. Dubois-Aymé a marqué des ruines au nord du château d'Adjéroth. Ce château sera, comme le même M. Dubois-Aymé l'a conjecturé, la station de *Phi-Hahiroth* des Hébreux, et ceux-ci auront passé la mer Rouge auprès de *Clysma*, qui est le kolzoum voisin de Suez. La pointe *Drepanum* sera le mont d'Ezzeit, et le *Myos-Ormos* ou le *Port de la Souris*, appelé autrement *Aphrodites portus* ou *le Port de Vénus*, sera le vieux Cosseir, comme le pense M. Gossellin. Le *Philoteras portus* peut être le Port-Blanc, et

le *Leuce* peut être celui de Chavna où l'on trouve les ruines d'une ancienne ville. Le *mont Smaragdus* ou *de l'Emeraude*, paraît être le Raz-al-Enf ou le cap Nose, d'autant plus que *l'île de Vénus* qui était au-devant, est aujourd'hui appelée l'île de l'Emeraude. Le *Lepte extrema* sera une des pointes de la montagne des Cheminées, et la ville de *Bérénice* où l'on se rendait par terre de *Coptos*, sera très-bien placée au port d'Abyssinie, au fond du *Golfe immonde*, qui conserve encore ce nom aujourd'hui. Plus au midi, une pointe appelée *Basium*, doit être le cap appelé aujourd'hui de Comol, et cette pointe était la dernière de l'Egypte sur cette côte. Tout ce rivage de la mer Rouge était habité par des *Arabes ichthyophages* mêlés avec des *Troglodytes*.

A l'ouest de l'Egypte était la *Lybie extérieure*, qui s'étendait jusqu'à la *Grande Syrte*, et qui fut souvent assujétie à ceux qui possédaient l'Egypte : cette contrée était peuplée, dans l'intérieur, par des nations issues des Egyptiens, et les côtes étaient occupées par des colonies grecques. La *Lybie extérieure* se divisait particulièrement en *Marmarique* et en *Cyrénaïque*. La *Marmarique* était habitée par plusieurs peuples, la plupart nomades, qui occupaient les petites îles ou *oasis* qui se trouvent au milieu du désert. De ce nombre étaient les *Hammoniens*, qui habitaient l'oasis de Siouah : ils avaient un *temple*, et un *oracle* très-renommé qu'Alexandre alla consulter, et depuis ce moment ce conquérant se dit le fils de Jupiter Hammon. Là, ce dieu était représenté, comme à Thèbes en Egypte, avec une tête de bélier, et Alexandre affecta de se faire peindre avec les cornes de cet animal : aujourd'hui ce temple est en ruines. Dans cette oasis se trouvait une *fontaine consacrée au soleil*, qui, disait-on, était froide le jour et chaude la nuit. Plus près de la mer étaient les *Adyrmachidæ*, qui avaient autrefois occupé la côte ; le pays qu'ils habitaient était appelé le *nome Lybique* ou la *Libye grecque*. En effet, tout le rivage de la mer était peuplé de petites colonies grecques, à travers lesquelles on distinguait la ville de *Parœtonium*, aujourd'hui Al-Baretoun, qui en était la principale. Elle avait un port, et on prétend qu'elle fut fondée par Alexandre. Au couchant de *Parœtonium* était une autre petite ville appelée *Apis*, dont le nom est égyptien. Sur cette côte, le *cap Deris* est appelé aujourd'hui Deras ; l'*Hermæa extrema*, qui paraît être la même chose que le *Catabathmus parvus*, ou *la petite descente*, est le cap de Ripa-Alba ; et le *port Pleunos* qui était au-dessous du *Catabathmus magnus*, est par conséquent le port de Amara. C'était au *Catabathmus magnus* que l'on faisait souvent commencer la *Cyrénaïque*, quoique cette province s'étendît plus ou moins suivant les conquêtes des Cyrénéens. Cette province tirait son nom de *Cyrène*, grande ville grecque, située sur une hauteur à peu de distance de la mer. Elle avait été fondée par les habitans de l'île de Thera dans l'archipel, et elle avait formé pendant long-temps un royaume ; depuis elle devint république, mais avec un gouvernement presque monarchique ; ensuite elle tomba, avec tout son territoire, au pouvoir des Ptolémée, rois d'Egypte, et enfin elle fut cédée aux Romains qui, de la Cyrénaïque et de l'île de Cypre, firent une province romaine. Depuis, la Cyrénaïque fut

annexée à l'Egypte. Cette ville, qui est aujourd'hui en ruines sous le nom de Kurin, a produit plusieurs personnages célèbres, tels que Aristippe le philosophe, chef de la secte cyrénaïque; Eratosthènes, l'astronome et le géographe; Carnéades, le philosophe et l'orateur, et Callimaque le poète : elle avait un port avec une ville qui était appelée *Apollonia*, et qui paraît avoir été ensuite nommé *Sozusa;* aujourd'hui ce port est appelé Marza-Susa. Ces deux villes, avec trois autres, formaient une confédération que l'on appelait la *Pentapole Cyrénaïque*, de laquelle dépendaient toutes les autres villes de la contrée. Ces trois autres villes étaient les suivantes : *Ptolemaïs*, qui dut ce nom à un des Ptolémée, et qui était auparavant le *port de Barce :* on l'appelle aujourd'hui Tolométa. *Arsinoë*, qui était appelée auparavant *Teuchira*, et qui conserve ce nom dans celui de Teukera; et *Bérénice* qui était aussi auparavant appelée *Hesperis*, et près de laquelle les Anciens plaçaient le *jardin des Hespérides :* elle s'appelle aujourd'hui Bernic. Il y avait encore quelques autres villes célèbres dans la contrée, telles que *Adriane*, qui est aujourd'hui Ben-gasi; *Barce* qui fut long-temps une grande ville, qui souffrit beaucoup lorsque son port devint un lieu important, mais qui aujourd'hui a repris une partie de son avantage, en donnant le nom au désert qui l'avoisine; un promontoire avancé dans la mer, qui portait le nom de *Phycus*, est aujourd'hui appelé Ras-al-Sem, ou, comme disent les pilotes européens, Rasat; *Darnis* est aujourd'hui Derne, ville la plus importante du canton. *Azyris* ou *Axylis* était une petite ville que les Cyrénéens avaient habitée avant de fonder Cyrène : on l'appelle aujourd'hui Folselli. *L'île Platée* où ils abordèrent d'abord, doit être l'île Bomba, et le *port de Ménélas* est celui des Salines; le *port Batrachus* ou *de la Grenouille* est aujourd'hui appelé Batraka, et par corruption Porto Patriarcha; enfin le *Catabathmus magnus* est aujourd'hui appelé Akabet-Assolom. Dans la partie occidentale de la Cyrénaïque, au fond de la Syrte, était un château appelé *Automala*, qui est sans doute le même qui est appelé aujourd'hui Tineh; et au midi de la Syrte les *Autels des Philènes*, qui déterminaient les limites des territoires de Cyrène et de Carthage. On connaît le dévoûment des frères Philènes, carthaginois, qui consentirent à être enterrés vifs dans cet endroit, pour étendre le territoire de leur patrie. Dans l'intérieur de la Cyrénaïque étaient plusieurs peuples, tels que les *Giligammæ*, qui habitaient les environs d'*Aziris* et du *port de Ménélas;* ensuite venaient les *Asbystæ*, les *Auschisæ*, derrière *Cyrène* et *Bérénice*, et plus dans l'intérieur, les *Nasamones*, grande nation qui s'étendait depuis le bord de la mer jusqu'à une oasis appelée *Augila*, qui conserve encore ce nom. Aux environs de la *Syrte*, les *Psylli*, nation qui, disait-on, avait le pouvoir de charmer les serpens, avait disparu, et les *Nasamones* s'étaient emparés de leur territoire, qui était sans doute aux environs de Zala. Toute la Cyrénaïque en général produisait une plante que l'on appelait le *silphium*, qui donnait un sucre à peu près semblable à celui de la canne. Les moutons étaient très-friands de cette plante, c'est pourquoi on était obligé d'entourer les terrains qui la produisaient : elle est représentée sur les médailles de Cyrène.

CHAPITRE II.

Afrique,

Comprenant *Libya interior*, *Africa propriè dicta*, *Numidia* et *Mauretania*. — Les Régences de Tripoli, Tunis et Alger; l'Empire de Maroc, et le pays des Dates.

Sous ce titre je renferme toutes les connaissances des Anciens dans la partie occidentale d'Afrique. Jusqu'à cette heure on a étendu ces connaissances dans l'intérieur de l'Afrique, au point de faire croire que les Anciens avaient connu les rivières du Sénégal et du Niger, ou Joliba, qui traverse le pays des Nègres; mais ce n'est que par une fausse application des détails de la carte de Ptolémée, que l'on a donné le nom de Niger au Joliba. Les connaissances des Anciens s'étendaient très-peu au midi du mont Atlas, et leurs navigations sur la côte n'allaient pas plus loin que les Iles Fortunées ou Canaries, comme l'a prouvé M. Gossellin. La *Libye intérieure* était située au sud et à l'ouest de la Cyrénaïque, et elle s'étendait au couchant jusqu'à l'*Océan atlantique;* mais comme les peuples qui habitaient aux environs de cette mer, étaient très-éloignés de la partie orientale, je ne ferai mention de ces peuples que lorsque j'aurai décrit toutes les contrées qui avoisinent les côtes de la Méditerranée. La partie la plus orientale de la *Libye intérieure*, qui était au midi des deux Syrtes, comprenait les *Garamantes*, peuple moitié nomade et moitié agriculteur. Ils habitaient une ville nommée *Garama*, que l'on appelle aujourd'hui Gherma, et qui est située dans la contrée de Fezzan. Deux autres villes dans cette même contrée, celles de Sebbah et de Mendrah, paraissent être celles de *Sabe* et de *Bedirum* de Ptolémée, et une montagne au midi, appelée aujourd'hui Eyre, paraît être celle de *Girgeris*, de Ptolémée, ou de *Gyris*, de Pline. Une autre montagne au nord, et qui est très-étendue, est le *mont Ater* ou la *montagne noire* de Pline. La contrée de *Phazania*, où habitaient les *Phazanii*, paraît avoir été plus au nord, selon le même Pline, et aux environs de la petite Syrte; mais peut-être ces peuples se sont-ils emparés du pays des Garamantes. Balbus porta les armes romaines dans toutes ces contrées. A l'ouest des Garamantes étaient les *Gindanes*, que M. le major Rennell place aux environs de *Cydamus*, ville à laquelle conduisaient deux routes romaines, et que l'on reconnaît dans celle de Ghedemes, dans laquelle sont encore quelques restes d'antiquité. A l'occident étaient les *Atarantes*, et ensuite les *Atlantes*, ou les habitans du mont Atlas. Tous ces peuples confinaient avec les *Ethiopiens troglodytes*, avec lesquels ils étaient toujours en guerre.

Au nord de cette partie orientale de la Libye intérieure, sur la côte de la Méditerranée, était ce que Ptolémée appelle l'*Afrique proprement dite*. Il étend ce pays depuis les confins de la Cyrénaïque jusqu'au fleuve *Ampsagas;* et, par ce moyen, il comprend une partie

de la *Numidie;* mais nous le bornerons simplement au fleuve *Rubricatus*, et alors il répondra entièrement aux régences de Tripoli et de Tunis. Cette côte comprend les deux *Syrtes*, la *grande* et la *petite*, c'est à-dire deux grands golfes remplis d'écueils et de bas-fonds, au milieu desquels il était, et il est encore difficile de naviguer. La *grande Syrte* est appelée aujourd'hui le golfe de Sidra, et la *petite*, le golfe de Cabes, du nom d'une ville qui est au fond. Au nord des *Garamantes*, le long de la côte, à partir des *Autels des Philènes*, étaient les *Macæ*, peuple libyen nomade, chez lequel on trouvait un lieu appelé *Macomades Syrtis*, aujourd'hui Sort; et plus loin était une tour appelée *Euphrantas*, bâtie par les Cyrénéens, et qui est aujourd'hui appelée Asnah. Plus à l'ouest, on trouvait un cap boisé, qui était appelé *Cephalæ*, ou *les Têtes*, et que l'on nomme aujourd'hui le cap Canan ou de Mesurata, à cause d'une ville de même nom, qui est au-dessus, et que l'on appelait autrefois *Tubactis*. La colline qui commence à ce cap était appelée par les Anciens la *Colline des Grâces*, et c'est de là que sortait le fleuve *Cinyphs*, qui coule dans une vallée charmante, et que l'on appelle aujourd'hui Wadi-Quaham. Dans l'intérieur du pays était la ville de *Gerisa*, appelée aujourd'hui Gherzé, et qui conserve des restes d'antiquité. A l'ouest des *Macæ* étaient les *Lotophages*, ou *mangeurs de lotos*, qui s'étendaient jusqu'à la petite Syrte. Le lotos paraît être l'arbuste que l'on appelle aujourd'hui le jujubier de Sidra. Il produit un fruit délicieux, et les Anciens lui attribuaient la propriété d'enivrer. Dans ce pays des Lotophages, il y avait plusieurs colonies phéniciennes, et entr'autres trois qui formaient une confédération, et que l'on appelait, par cette raison, la *Tripolitane*. Ces trois villes étaient *Leptis magna*, aujourd'hui Lebida; *Oea*, qui est aujourd'hui la ville de Tripoli même, et *Sabrata*, que l'on appelle Sabart ou le vieux Tripoli. *Leptis magna* est la patrie de l'empereur Septime-Sévère. *Pisida* est aujourd'hui Fissato. L'île *Meninx*, appelée autrement *Lotophagites*, et même *Girba*, est aujourd'hui Zerbi. C'est dans cette île que naquit l'empereur Trébonien-Galle. Au fond de la petite Syrte on trouvait les *Machlyes*, nation libyenne, qui habitait les environs du lac *Tritonis :* ce lac se nomme aujourd'hui El-lou-deah ou Faroun. On disait qu'il y avait plusieurs colonies grecques autour, et c'est de là, ajoutait-t-on, que le culte de Minerve était venu dans la Grèce. A l'ouest de ce lac étaient les *Ausenses*, qui prenaient peut-être ce nom de la ville de *Auza*, qui avait été fondée dans ces quartiers par les Tyriens; et au fond de la Syrte on trouvait une ville appelée *Tacape*, et aujourd'hui Gabes, près de laquelle étaient des eaux chaudes, que les Romains nommaient *Aquæ tacapinæ :* on les appelle aujourd'hui El-Hamma. Un peu plus dans l'intérieur du pays, un poste militaire des Romains, appelé *Turris Tamalleni*, est aujourd'hui Tamelem.

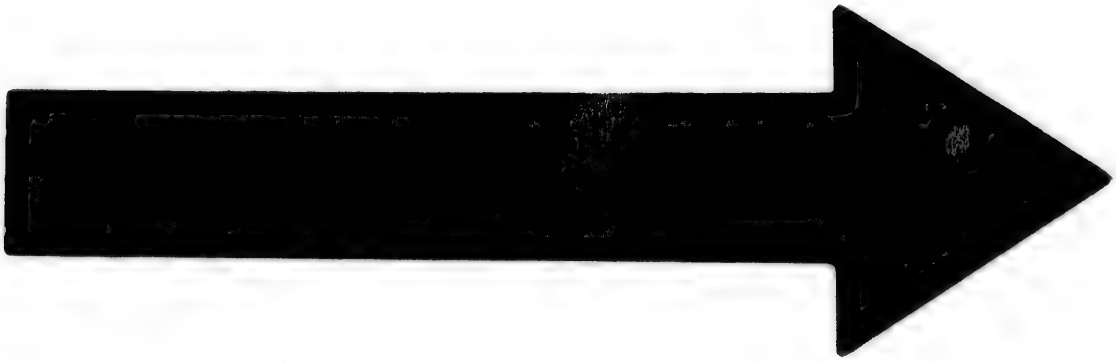
Au nord du lac *Tritonis*, les peuples n'étaient plus nomades. Ils avaient, pour la plupart, des demeures fixes, et ils cultivaient la terre: ils avaient, sans doute, pris ce genre de vie des nations étrangères qui étaient venues s'habituer parmi eux. La souche de tous les peuples qui habitaient originairement cette partie occidentale de l'Afrique, était les *Gétules*, grande nation libyenne, que les auteurs nous re-

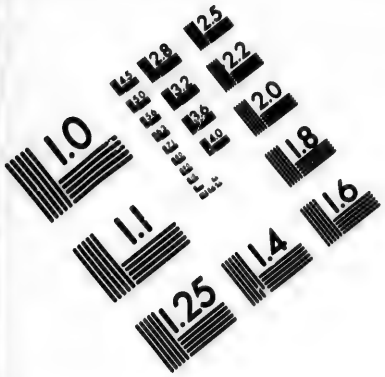
présentent comme agreste et sauvage, et occupant toute la chaîne du *mont Atlas*. Les *Numides* qui habitaient la partie de ce pays située sur la Méditerranée, depuis *Carthage* jusqu'au fleuve *Molochat*, descendaient d'eux; et les *Maures* ou *Maurusiens* qui habitaient à l'ouest de ce fleuve, sur l'Océan, tiraient également d'eux leur origine. Salluste nous dit que l'Hercule égyptien ou tyrien ayant amené avec lui, apparemment par mer, plusieurs nations, et entr'autres des *Perses*, des *Medes* et des *Arméniens*, pour faire la conquête de l'Espagne, et ayant péri dans un combat, fut enterré aux environs de Gades; qu'alors une partie de son armée, et particulièrement les *Perses*, les *Medes* et les *Arméniens*, passèrent en Afrique; que les *Perses* s'allièrent avec les *Gétules*, et formèrent ce que l'on a appelé depuis les *Numides*, et que les *Medes* et les *Arméniens* en ayant fait autant de leur côté, furent appelés *Maures* par les Libyens. Dans la suite vinrent des Phéniciens, qui fondèrent un grand nombre de colonies sur ces côtes, des Grecs s'y mêlèrent, et enfin lorsque les Romains se furent emparés du pays, ils y envoyèrent à leur tour de nouvelles colonies, et le divisèrent en plusieurs provinces qui furent soumises à leur empire. Toutes ces nations se partageaient en plusieurs tribus particulières, et le premier peuple agriculteur que l'on rencontrait après le lac *Tritonis*, était les *Maxyes*, qui prétendaient tirer leur origine des Troyens. Après eux venaient les *Zaveces*, qui étaient peut-être les mêmes que les habitans de la *Byzacène* ou du *Byzacium*, qui fut depuis appelé *Emporia*. Les peuples de cette contrée étaient appelés *Liby-Phéniciens*, parce que c'était un mélange de Libyens et de Phéniciens. Les principales villes de la *Byzacène* étaient *Byzacium* ou *Byzacina*, aujourd'hui Beghui; *Thenæ*, aujourd'hui Taineh, qui fut prise par César; *Taphrura*, qui est aujourd'hui Sfakes; *Tysdrus*, aujourd'hui El-Jem, où le vieux Gordien fut élevé à l'empire; *Turris Hannibalis*, aujourd'hui Africa et Mahdia, où le grand Annibal s'embarqua pour se retirer en Asie; *Thapsus*, aujourd'hui Demsas, colonie phénicienne, qui était une place très-forte; *Leptis minor*, aujourd'hui Lemta, qui était aussi colonie phénicienne; *Hadrumetum*, également colonie phénicienne, et qui était la principale ville de la *Byzacène*. Aujourd'hui on n'en connaît point l'emplacement, mais elle était voisine de la ville de Susa actuelle, qui est sans doute l'ancienne *Cabar-Susis*. Dans l'intérieur du pays, le *Vicus Augusti* a paru à M. d'Anville être la ville de Caïroan; *Sufetula* est aujourd'hui Sbaitla; *Septimunicia* n'a pas aujourd'hui de position correspondante; *Capsa*, au milieu des déserts, place où Jugurtha avait déposé ses trésors, est aujourd'hui Cafsa; *Thàla*, qui paraît être la même que *Telepte*, n'a pas non plus de position correspondante; et sur le lac *Tritonis*, et son prolongement qui était appelé *Libya palus*, ou le *Marais libyen*, étaient *Tisurus*, qui est aujourd'hui Toser, et *Nepte*, qui est aujourd'hui Nefta.

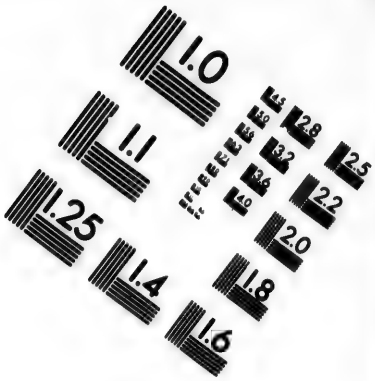
Au-dessus de la Byzacène se trouvait la *Zeugitane*, province la plus septentrionale de l'Afrique, et où l'on abordait en venant de la Sicile. Sa principale ville était *Carthage*, colonie de la ville de Tyr, et qui fut fondée, comme l'on sait, par Elisa, autrement appelée Didon. Cette ville était située sur une presqu'île, dans le golfe de Tunis,

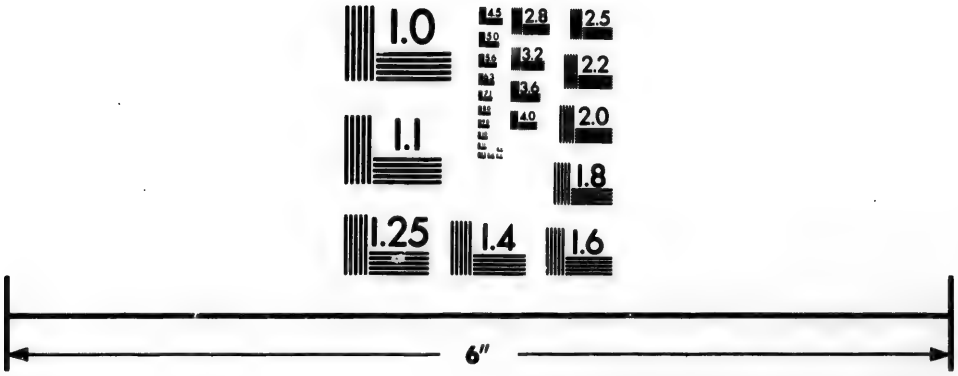
et elle avait deux ports; mais aujourd'hui ces deux ports sont comblés, l'isthme de la presqu'île est élargi, et il ne reste plus que très-peu de ruines de cette ville qui fut pendant long-temps la rivale de Rome. Les Phéniciens l'avaient appelée *Carthada*, ce qui, dans leur langue, signifiait *ville nouvelle;* mais les Grecs changèrent ce nom en celui de *Carchedon*, et les Romains en *Carthago*. Cette ville fut puissante sur mer, et elle hérita du commerce de Tyr, lorsque celle-ci eut à souffrir de ses voisins. C'était d'abord une république de marchands; mais lorsqu'elle devint militaire, elle s'assujétit presque toute l'Afrique septentrionale, l'Espagne, les îles de Corse et de Sardaigne, et une partie de la Sicile. Enfin elle attira l'attention des Romains, qui eurent deux guerres cruelles à soutenir contr'elle, mais qui finirent par la vaincre, et qui détruisirent Carthage de fond en comble. Depuis, cette ville fut rebâtie par Jules-César qui y envoya une colonie romaine, et elle fut le séjour du proconsul qui gouvernait la province. Elle fut détruite de nouveau par les Arabes, sur la fin du septième siècle. Cette ville a produit Térence, auteur comique, dont nous avons les ouvrages. De ses ruines s'est augmentée *Tunes*, appelée autrement *Tunetum*, qui est aujourd'hui Tunis, et la capitale de la Régence de ce nom. A l'est de Carthage était le promontoire *Hermæum* ou de *Mercure*, que l'on appelle aujourd'hui le cap Bon, et au midi de ce cap la petite ville d'*Aspis* ou de *Clypea*, aujourd'hui Aklibia, près de laquelle le consul M. Valerius défit les Carthaginois sur mer. Un peu plus au midi était la ville de *Neapolis*, aujourd'hui Nabel, et les *eaux chaudes* sont aujourd'hui appelées Hammamet. Au nord de Carthage était *Utique*, *Utica*, appelée *Ithyca* par les Grecs, autre colonie des Tyriens, plus ancienne que Carthage, et dont le nom, dans la langue phénicienne, signifiait *l'ancienne ville;* elle fut aussi colonie romaine : on l'appelle aujourd'hui Satcor. Elle est célèbre par la mort de Caton, surnommé, de cette ville, Caton d'Utique. Entre Utique et Carthage, se jetait à la mer le fleuve *Bagradas*, que l'on appelle aujourd'hui Mesjerda, et qui a changé un peu son embouchure. En remontant cette rivière on trouvait plusieurs villes, telles que *Tuburbo*, qui conserve son nom, et qui est différente d'une autre *Tuburbo*, que l'on surnommait *majus* ou *la grande*, et que l'on appelle aujourd'hui Tubernok. *Tucaborum* est Tucaber; *Bulla*, surnommée *Regia*, conserve son nom dans celui de la rivière appelée Wad-el-Bul; *Madaurus*, qui était la patrie d'Apulée, n'a point de lieu correspondant; *Sicca Venerea* est aujourd'hui Urbs, lieu appelé autrement Kef; *Tucca* est Tugga; *Zama Regia*, près de laquelle se livra la célèbre bataille entre Scipion et Annibal, n'a pas non plus de lieu correspondant, et *Ammedera* est peut-être Hedra. En reprenant le bord de la mer après Utique, *Hippo-Diarrhytos*, ou par abbréviation *Zarytos*, ville phénicienne, est aujourd'hui Ben-zert ou Biserte; et *Tabraca*, autre ville phénicienne, sur le fleuve *Rubricatus*, conserve son nom dans celui de la petite île de Tabarca. Le fleuve porte le nom de Wad-el-Berber, et la ville de *Vacca* ou *Vaga*, qui est située sur le haut de son cours, et qui est célèbre par une conspiration contre les Romains, est aujourd'hui Vègia.

Après le fleuve *Rubricatus* venait la *Numidie proprement dite*, ou la *Numidie Royale*, c'est-à-dire celle qui était gouvernée par des rois, et qui répondait à peu près, pour l'étendue, à la régence d'Alger d'aujourd'hui. Cette Numidie était composée de deux peuples particuliers très-distincts, les *Massyli* à l'orient, et les *Massæsyli* à l'occident; ce qui donnait lieu à une division de ce pays en deux royaumes, qui se réunissaient très-souvent en un seul. Tel fut le gouvernement de ce pays, soit qu'il fût allié des Carthaginois, soit qu'il le fût des Romains, jusqu'à ce que ceux-ci le réduisirent en provinces romaines. Ils en firent deux; la partie orientale conserva le nom de *Numidie*, et la partie occidentale fut nommée *Mauritanie Césarienne*, du nom d'une ville de *Cæsarea*, ainsi appelée en l'honneur d'Auguste. Dans la *Numidie orientale* on trouvait sur la côte *Hippo-Regius*, ville située près de l'emplacement de celle appelée aujourd'hui Bona. C'était une colonie phénicienne, qui, sous le christianisme, eut pour évêque saint Augustin. Plus loin était *Rusicade*, aujourd'hui Sgigada, et ensuite venait *Cullu*, qui conserve encore son nom. Là on arrivait au fleuve *Ampsagas*, aujourd'hui Wad-il-Kibir, qui séparait les deux Numidies. Dans l'intérieur du pays, *Cirta*, la capitale de toutes les Numidies et la résidence du roi Massinissa, devint colonie romaine, et prit, d'un partisan de César, le nom de *Sittianorum colonia*. Depuis, on l'appela *Constantina*, et c'est sous ce nom qu'elle est connue aujourd'hui. Elle possède de beaux restes d'antiquité. *Milevis* est aujourd'hui Mila; *Sigus* est Siguenic; *Tibilis* était remarquable par le voisinage de ses *eaux chaudes*, que l'on appelle aujourd'hui Hammam; *Tipasa* est aujourd'hui Tifas; *Tagaste*, le lieu de la naissance de saint Augustin, est aujourd'hui Tajelt, et *Tebeste* est Tebess. *Lambæsa* et *Lamasba* conservent leur nom, ainsi que *Bagaï*, qui était près du mont *Aurasius*, appelé aujourd'hui Dgebel-Auras. Dans la *Numidie occidentale*, c'est-à-dire dans la *Mauritanie Césarienne*, on trouvait sur la côte *Igilgilis*, aujourd'hui Jijeli ou Gigeri, qui fut colonie romaine; *Saldæ*, également colonie, qui est aujourd'hui Tedles; à peu de distance de la côte, *Tubusuptus*, aujourd'hui Burg, également colonie romaine; et, en reprenant le rivage, *Rusazus*, *Rusucurru* et *Rusgonia* sont encore des colonies romaines. La première n'a point de position correspondante aujourd'hui; la seconde est une petite ville appelée Hur, située au couchant d'Alger, et la troisième était sans doute sur le Raz-el-Amuch. Plus loin, *Icosium*, ville latine que les Grecs disaient avoir été bâtie par les compagnons d'Hercule, offre de belles ruines sous le nom de Sersel, et à peu de distance était la ville de *Césarée*, capitale de cette province, et qui lui donnait le nom de *Mauritanie Césarienne*. Cette ville était d'abord appelée *Iol;* mais Juba, à qui Auguste avait rendu le royaume de son père, la nomma *Cæsarea* en l'honneur de ce prince, et il en fit la capitale de ses Etats. Dans la suite elle reçut une colonie romaine, et elle a donné le jour à l'empereur Macrin; aujourd'hui on l'appelle Vacur. Au-delà, *Cartenna*, également colonie romaine, est aujourd'hui Tenez; ensuite vient l'embouchure d'une grande rivière qui était appelée *Chinalaph*, et qui conserve ce nom dans celui de Chellif. Plus loin, le *Portus Magnus* est aujourd'hui Arzeu, et le *Portus Divini* est celui d'Oran, que l'on appelle aujour-









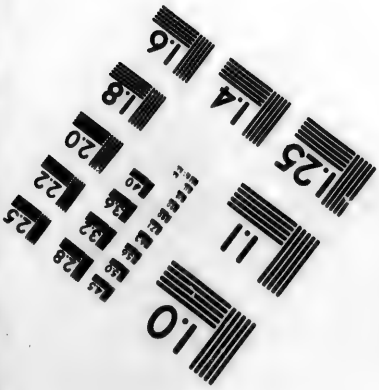


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

d'hui Marz-al-Kibir. Le *Metagonium promontorium* est aujourd'hui appelé le cap Harsgone, et à peu de distance dans les terres était *Siga*, grande ville, qui était la capitale du roi Syphax, avant qu'il se fût emparé des Etats de Massinissa. On l'appelle aujourd'hui Ned-Roma, et elle conserve des vestiges d'antiquité. De là on arrive au fleuve *Mulucha* ou *Molochat*, appelé aussi *Malva*, et qui séparait la Numidie de la Mauritanie, et ensuite les deux Mauritanies entr'elles; aujourd'hui on l'appelle Mulvia. Dans l'intérieur de la *Mauritanie Césarienne*, vers l'est, était *Sitifi*, grande ville qui conserve son nom dans celui de Setif; *Tubuna* est aujourd'hui Tubnah, et aux environs de cette ville étaient les *Musulani*, peuples qui se révoltèrent sous l'empire de Tibère. *Desena* est sans doute Deusen, sur les frontières du Zab; le château d'*Auzea* est peut-être Burg; les *Mazices* et leur château appelé *Medianum castellum*, étaient aux environs de Midroë; *Malliana* est Meliana; et *Succubar* est aujourd'hui Zuckar. *Tigavas* n'a point de position correspondante; mais *Mina* conserve son nom; *Regiæ* est aujourd'hui Tlemsen, et sur le bord du *Molochat*, M. d'Anville a placé un château appelé *Calaa*, qui est peut-être celui qui fut emporté d'assaut par Marius. On le nomme aujourd'hui Calaat-el-Wed ou le Château de la rivière.

A l'ouest de cette rivière était la *Mauritanie proprement dite*, qui est représentée par les royaumes de Fez et de Maroc. Lorsqu'on transporta à une partie de la Numidie le nom de *Mauritanie*, on fut obligé de distinguer ces deux provinces par des surnoms particuliers, et on donna à l'ancienne le nom de *Mauritanie Tingitane*, du nom de *Tingis*, qui était sa capitale. Le nom de la *Mauritanie*, en latin, est *Mauretania*, et les peuples en étaient appelés *Mauri* par les Latins, et *Maurusii* par les Grecs. Cette province s'étendait un peu sur la Méditerranée et en grande partie sur l'Océan. Sa ville principale était *Tingis*, aujourd'hui le vieux Tanger. Cette ville avait été fondée par les Phéniciens, ou, comme disaient les Grecs, par Antée, roi du pays, ou même, selon d'autres, par Sophaces, fils d'Hercule et de Tingis, femme d'Antée, que celui-ci avait épousée après avoir tué son mari. On montrait en effet dans cette ville le corps d'Antée, que l'on regardait comme celui d'un géant. Dans la suite, cette ville devint colonie romaine, et elle prit le nom de *Traducta Julia*. Elle était située sur le *détroit d'Hercule*, *Fretum Herculeum*, appelé autrement *Fretum Gaditanum*, et aujourd'hui le détroit de Gibraltar. Dans la partie orientale de ce détroit, en Afrique, se trouvait une montagne opposée à celle de *Calpe* en Europe; on l'appelait *Abyla*, et c'est celle de Ceuta d'aujourd'hui. Ces deux montagnes formaient ce que l'on appelait les *Colonnes d'Hercule*. Sur la côte de la Méditerranée ensuite on trouvait la ville de *Iagath*, qui répond à celle de Tetouan; celle de *Tænia longa* est aujourd'hui Targa; *Parietina* est Velez de Gomera; et celle de *Rusadir*, près d'un cap, est aujourd'hui Melilla. Sur la côte occidentale ou exposée à l'Océan, après *Tingis* on trouvait le cap *Soloë*, appelé aussi *Ampelusia* par les Grecs; ce qui signifie le *Cap des vignes*, nom que les Phéniciens rendaient par celui de *Cotes*. Ce cap est aujourd'hui le cap Spartel, qui donne entrée dans l'Océan. A la suite de ce cap, dans la carte de Ptolémée, est une très-longue côte

qui s'étend au midi, presque jusqu'à l'équateur. Mais M. Gossellin a très-bien prouvé que cette côte n'a été formée que par l'emploi de trois itinéraires mis au bout l'un de l'autre. Par conséquent il a retrouvé trois fois les mêmes objets dans la carte de Ptolémée, et par suite il a limité les connaissances des anciens aux environs du cap de Nun, ou tout au plus au cap Bojador. M. d'Anville les poussait beaucoup trop loin. Sur cette côte, *Zilis* ou *Zilia*, qui fut colonie romaine sous le nom de *Julia Constantia*, est aujourd'hui Az-zilia; *Lixa* ou *Lixus*, à l'embouchure d'un fleuve de même nom, fondée par les Phéniciens, et qui fut également colonie romaine, est aujourd'hui la ville de Larais à l'embouchure du fleuve Lucos. C'est dans cette dernière ville que l'on disait qu'avait régné Antée, et où l'on plaçait en dernier lieu le *jardin des Hespérides*. Dans l'intérieur des terres, *Babba*, qui fut également colonie romaine sous le nom de *Julia Campestris*, paraît être le lieu appelé aujourd'hui Naranja. *Banasa*, sur la côte, colonie sous le nom de *Valentia*, est aujourd'hui la vieille Mamore; *Sala* est aujourd'hui Salé; et encore, dans l'intérieur des terres, une autre colonie romaine appelée *Volubilis*, a laissé quelques vestiges d'antiquité dans un lieu appelé aujourd'hui Goualili. Sur la côte, M. Gossellin reconnaît dans l'île Fedal celle de *Cerne*, dans laquelle les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, fondèrent une colonie. Le port *Rutubis* ou le *grand port* lui a paru être celui de Mazagan. Le *promontoire du Soleil*, selon lui, est le cap Cantin, et auprès de ce cap étaient les *Gætuli Autololes*, que l'on avait placés très-loin de là. Enfin le cap Ger est le pied du *mont Atlas*; et les anciens, suivant lui, ont appelé ce cap *Surrentium*, *Usadium*, *Ryssadium*, et même le *promontoire d'Hercule*.

Le *mont Atlas* est une montagne très élevée et qui était en grande partie habitée par les *Gétules*, appelés aujourd'hui Berber. Sa chaîne s'étend jusqu'à la petite Syrte, et elle séparait la Mauritanie et la Numidie de la Libye intérieure. C'est de son nom que les anciens ont appelé la mer du Nord l'*océan Atlantique*; cependant les habitans ne l'appelaient que *Dyris*, et ils lui conservent encore ce nom dans celui de Daran qu'ils lui donnent aujourd'hui. Il le devait sans doute aux *Gætuli Daræ*, grande tribu de cette nation qui habitait le pays appelé encore aujourd'hui Daran ou Darah. Nous avons vu que les *Gétules* s'étendaient déjà dans la Mauritanie; ils habitaient en général tout le revers méridional du *mont Atlas*, et ils s'étendaient assez loin de ce côté pour confiner avec les Ethiopiens. Il y avait même des tribus de Gétules qui participaient à la couleur des Ethiopiens, et que, par cette raison, on appelait *Melano-Gætuli* ou les *Gétules noirs*. C'était dans ce pays des Gétules, sur le revers du mont Atlas, que le *Niger* prenait sa source, comme l'a très-bien prouvé M. Latreille dans une petite dissertation sur l'expédition du consul Suetonius Paulinus en Afrique. Ce *Niger* auquel parvint le consul peu de temps après avoir passé le mont Atlas, ne peut être le Joliba, comme on l'a cru jusqu'à cette heure. M. Latreille a démontré que ce ne pouvait être qu'une des rivières du Ségelmesse ou du Tafilet, ou même toutes ces rivières ensemble, dont les anciens n'ont fait qu'une seule, parce qu'ils connaissaient peu ce revers du mont Atlas. Il prétend que toutes ces rivières

ont même encore été confondues avec le Wad-Jiddi, qui est au midi de la régence d'Alger, et dont M. d'Anville a eu tort de faire une rivière appelée *Savus* par les anciens. Ce *Niger* doit encore être la *source du Nil* que les anciens plaçaient dans la Mauritanie, et qu'ils disaient se cacher souvent sous terre avant d'arriver dans les pays situés au-dessus de l'Egypte. Enfin il résulte de cette opinion, que les connaissances des Anciens ne s'étendaient que jusqu'au Zahara ou grand Désert, et qu'elles n'avaient jamais pu aller avec certitude au-delà. Le docteur Hasius, il y a déjà plus de cinquante ans, avait également annoncé cette idée, car il l'a exprimée sur ses cartes, où il fait sortir le Niger du revers méridional du mont Atlas. Sur ce *Niger*, Ptolémée place plusieurs peuples *éthiopiens*, c'est-à-dire *nègres*, et entr'autres ceux qu'il appelle *Nigritæ*, et dont la capitale était *Nigira*. Cette capitale peut être la ville de Sejelmesse elle-même, que l'on dit, dans le pays, avoir été bâtie par un général romain. La ville de *Tabudis*, qui, dans les cartes de M. d'Anville, prend sa place sur le Wad-Jiddi, doit être la même que la *Thabudis* de Ptolémée, et la *Tabidium* de Pline, qui figurait dans l'inscription du triomphe de Cornelius Balbus : ainsi toutes ces villes ne répondront plus à celle de Tibedou, qui est située trop avant au milieu des sables. En général les anciens croyaient tous ces déserts habités par les *Ethiopiens*, et ils plaçaient très au midi une grande contrée d'Ethiopiens appelée *Agisymba*, qui pourrait être le pays des nègres, et en particulier la contrée appelée aujourd'hui Asben. Dans la partie occidentale de la *Libye intérieure* étaient plusieurs peuples *éthiopiens* mêlés avec les *Gétules*, et qui habitaient sur le bord de la mer. Au sud du mont Atlas on trouvait d'abord les peuples appelés *Daratitæ*, qui prenaient sans doute ce nom du fleuve *Daratus*, que M. Gossellin reconnaît dans la rivière de Sus. Les *Pharusii*, que l'on disait être issus des Perses, étaient situés plus dans l'intérieur, et occupaient sans doute la contrée appelée aujourd'hui Guzzula ; et, en retournant au rivage, les *Perorsi* sont les Mouselmines d'aujourd'hui. Le cap de Nun a paru à M. Gossellin être le *cap* ou *la Corne du midi*, *Notu-Keras*, mentionnée par Hannon ; une montagne dans l'intérieur sera le *Théon-Ochema* ou *le Char des dieux* que vit ce navigateur ; et la rivière de Nun a paru également à M. Gossellin être le fleuve *Bar[illegible]tum* de Polybe, et le *Nunius* ou *Nuia* de Ptolémée. Il croit qu[illegible]ut près de là que Hannon se saisit de trois femmes que ce navigateur appelle des Gorilles, et que l'on pense être les mêmes que les Gorgones. C'étaient des femmes des habitans de cette côte, dont l'aspect sauvage avait prêté facilement à des contes ridicules. Enfin c'est là que M. Gossellin place l'*Hippodrome de l'Ethiopie*, qui était le terme des navigations des Anciens. Après ce point, les Anciens croyaient d'abord que la côte allait rejoindre celle du *golfe Arabique;* mais ensuite voyant qu'elle courait à l'ouest et faisant d'ailleurs une mer particulière de la mer des Indes, ils imaginèrent que cette côte allait fort loin dans l'ouest trouver des terres qui leur étaient inconnues. Ils appelaient les habitans de ces terres les *Ethiopiens hespériens* ou *occidentaux*.

En face des dernières terres qui leur étaient connues sur ces côtes, ils plaçaient les *îles Fortunées*, dont on n'avait eu qu'une légère con-

naissance pendant long-temps. On les appelait d'abord les *îles Atlantides* ou *Hespérides*, et c'est peut-être sur l'existence de ces îles que Platon a bâti son histoire des *Atlantes*, peuples sortis d'une grande île, dit-il, située au couchant des Colonnes d'Hercule, et qui auraient subjugué toute l'Europe. Quoi qu'il en soit de ce conte, ces îles étaient au nombre de sept; ce sont les Canaries d'aujourd'hui, et on les appelait *Fortunées*, à cause de la douceur de leur climat. Les deux les plus voisines du continent étaient nommées ensemble *Purpurariæ*, parce qu'elles produisent en abondance le murex, qui fournit la couleur de pourpre; ce sont les îles de Lancerote et de Fortaventure. La première était appelée en particulier *Junonia parva*, et la seconde *Aprositos*. L'île Canarie était appelée *Planaria* ou *Canaria*, et c'est celle qui a donné, en dernier lieu, le nom à tout le groupe. L'île de Ténériffe était appelée *Convallis* ou *Nivaria*, à cause de son pic; Gomere était appelée *Capraria*. Palme portait le nom de *Junonia*, et l'île de Fer se nommait en grec *Ombrios*, et en latin *Pluvialia*, parce qu'elle n'a d'autre eau que celle de la pluie.

CHAPITRE III.

Ethiopie,

Comprenant *Æthiopia supra Ægyptum* et *Barbaria vel Azania*. — La Nubie, l'Abyssinie et la côte d'Ajan.

Sous le nom d'Ethiopie, les Anciens comprenaient toutes les contrées de l'intérieur de l'Afrique, dont les peuples étaient noirs. Nous avons vu qu'ils étendaient cette dénomination jusqu'à l'Océan atlantique, mais ils ne connaissaient rien de l'*Ethiopie intérieure*, et ils n'avaient même que des notions très-imparfaites sur celle qui les avoisinait le plus, sur l'*Ethiopie au-dessus de l'Egypte*. Sous ce nom ils renfermaient ce que nous appelons aujourd'hui la Nubie et l'Abyssinie. Ce pays, selon eux, avait été peuplé par l'Arabie, et dans les Livres Saints il est appelé *Chus*, du nom de Chus, fils de Cham, qui avait d'abord habité le Khozistan, en Asie. L'*Ethiopie au-dessus de l'Egypte* était très-peuplée, et plusieurs auteurs prétendent que les habitans de l'Egypte en tiraient leur origine. Cette partie de l'Ethiopie forma un ou plusieurs royaumes suivant les circonstances, et il y en eut de très-puissans; car les Ethiopiens se rendirent maîtres de l'Egypte pendant un temps, et on cite un de leur roi, Tearco, qui est peut être le Tharaca de l'Ecriture, et qui aurait porté ses armes jusqu'en Espagne, par le détroit de Gibraltar. Les Ethiopiens étaient censés les plus justes des hommes, et par cette raison on croyait que les dieux leur accordaient une longue vie. Ils étaient gouvernés par des rois qui étaient soumis à des grands-prêtres, mais qui, au bout d'un certain temps, secouèrent ce joug. Ils avaient une langue particulière, qui avait pourtant beaucoup d'affinité avec l'égyptien, et qui est peut-être le ghez d'aujourd'hui.

Le principal royaume de l'*Ethiopie au-dessus de l'Egypte* était

celui de *Meroë*, dont la capitale portait le même nom. Elle est située sur le *Nil*, dans une grande île qui, disait-on, était formée par deux bras de l'*Astapus* et de l'*Astaboras* réunis, qui se jetaient ensemble dans ce fleuve par deux embouchures différentes. On ne retrouve plus cette île dans la géographie actuelle, mais on peut dire qu'on n'est pas assez instruit sur ce pays pour la révoquer en doute. Cette ville n'était point construite à la pointe septentrionale de cette île, comme la placent les cartes de Ptolémée; elle était située environ un degré plus haut, comme on le voit d'après un itinéraire de quelques personnes qui avaient été envoyées dans ce pays par l'empereur Néron. On croit qu'elle répond à un lieu appelé Nuabia, qui est mentionné dans les auteurs arabes, mais qui n'est guère plus connu aujourd'hui que Meroë; enfin elle paraît avoir été aux environs de l'île Kurgos, que marque Bruce, sur la carte de son Voyage. L'*Astapus* ne m'a point paru, comme à M. d'Anville, être le Bahr-el-Azac, ou la rivière Verte, c'est-à-dire l'Abawi, qui vient de l'Abyssinie : je pense que cette rivière est le Tacazé, et que l'*Astaboras* est le Mareb qui s'y joint, d'autant plus que l'*Astaboras* avait une dérivation dans le golfe arabique, et que nulle autre que le Mareb ne peut s'y jeter plus facilement. Il est vrai que Ptolémée fait sortir le fleuve *Astapus* d'un lac qu'il appelle *Coloë*, et qui paraît devoir être représenté par celui de Dembea; mais Strabon dit que l'*Astaboras* vient également d'un lac, et il y a lieu de croire que c'est celui de *Coloë*, que Ptolémée a mal à propos transporté à l'*Astapus*; car la ville de *Coloë*, qu'il place également mal sur l'*Astapus*, était située entre le *Golfe arabique* et la ville d'*Auxume*, et M. d'Anville la reconnaît pour être celle de Dobarua d'aujourd'hui, qui est située vers la source du fleuve Mareb. Il est possible qu'il y ait eu là un lac de même nom, s'il n'existe plus aujourd'hui. Alors le Bahr-el-Azac ou Abawi, sera une des deux premières branches du *Nil*, indiquées par Ptolémée comme sortant chacune d'un lac; et l'autre sera le Bahr-el-Abiad, ou rivière Blanche, dont on n'a eu une connaissance exacte que dans ces derniers temps, quoiqu'elle n'ait encore été visitée par aucun Européen. Cette idée est celle de M. Latreille, et elle se trouve confirmée par l'opinion du docteur Hasius, qui plaçait le lac *Coloë*, près de la ville du même nom, entre *Adulis* et *Auxume*. Le lac Dembea sera le *Pseboa* de Strabon, grand lac au milieu duquel était une île habitée; la ville *Maste* peut être celle de Gondar, et les monts Kumri, ainsi que ceux de l'Abyssinie, représenteront les *Montagnes de la Lune*, d'où sort le *Nil*. Au-dessus de l'île de *Meroë*, sur le Nil, en était une autre qui était habitée par les *Sebritæ*, autrement appelés *Automoles* par les Grecs; ce qui signifie *transfuges*, parce que c'étaient des Egyptiens qui, du temps de Psammetichus, avaient abandonné l'Egypte pour habiter ces contrées. Ils étaient soumis au roi de *Meroë*. Ils habitaient vraisemblablement aux environs de Sennaar. Depuis ils paraissent être descendus jusque dans l'île de *Meroë* même, où Ptolémée place une de leurs villes appelée *Esar* ou *Æsar*, et qui était aussi nommée *Sape*. On ne sait où elle était située, non plus que leur capitale appelée *Sembobitis*. Au couchant du *Nil* et de l'île de *Meroë*, étaient les *Megabari*, grande nation qui avait quelques villes, mais dont une partie était nomade, et se nourrissait de la chair des éléphans. Il

phans. Ils s'étendaient vraisemblablement dans le Kordofan. Plus loin étaient les *Nubei* ou *Nubæ*, qui habitaient sans doute les pays du prince de Ibbe, et entre le *Nil* et l'*Astapus* se trouvaient les *Memnones*, autre grande nation qui habitait une partie du Sennaar. Entre les deux premières branches du Nil, on recueillait du *cinnamomum*, qui est une sorte de canelle; et sur le cours de l'*Astapus* on trouvait de la myrrhe. A l'orient de cette dernière rivière était le royaume des *Auxumites*, dont la ville capitale, *Auxume*, est aujourd. en ruines sous le nom d'Axum. Elle offre de beaux restes d'antiquités, et assez semblables à ceux de l'Egypte. Cette ville fut une des premières chrétiennes de l'Abyssinie. Au-dessus de cette ville, dans les montagnes, était une province appelée *Semen*, qui fut conquise par Ptolémée Evergètes, comme le porte l'inscription d'*Adulis*, et qui conserve encore le même nom.

Au-dessous de l'île *Méroë*, le pays était plus habité, du moins aux environs des rives du *Nil;* car le reste était également abandonné à des nations nomades et sauvages. Après la jonction de l'*Astapus* et de l'*Astaboras* avec le *Nil*, on trouvait la ville de *Primis magna*, dont on ne connaît point la position correspondante, mais qui devait être aux environs du lieu que Bruce appelle Goos dans sa carte. A quelque distance au-dessous était *Napata*, ville plus célèbre pour avoir été la résidence d'une reine particulière appelée Candace, qui envoya des ambassadeurs à Auguste. Cette ville, qui était à trois journées de marche de la *mer Rouge*, avait été pillée par les Romains, qui portèrent leurs armes jusque-là. Aujourd'hui on ne connaît point l'emplacement de cette ville; mais il y a lieu de croire qu'elle n'était pas très-éloignée de Dongolah, qui a pris le rang qu'occupait *Napata* dans cette contrée. Au-dessous de *Napata* étaient plusieurs autres petites villes qui furent toutes également pillées par les Romains lorsque ceux-ci firent leur expédition contre la reine Candace; nous n'en citerons qu'un petit nombre. Celle appelée *Cambysis ærarium*, c'est-à-dire, le *trésor de Cambyse*, était située sur la rive occidentale, et elle prenait ce nom de la malheureuse expédition que fit Cambyse contre les Ethiopiens. On prétend qu'une grande partie de son armée fut ensevelie sous les sables, et il y a apparence que les soldats qui purent se sauver, fondèrent en cet endroit une ville, et s'y établirent avec le trésor qui leur resta. On ne sait point où cette ville était située précisément; mais il y a lieu de croire qu'elle était aux environs d'un lieu appelé Mocho, qui est le premier sur le *Nil*, auquel on arrive en venant d'Egypte par les oasis, comme avait fait Cambyse. En face de ce lieu, de l'autre côté du Nil, en est un autre nommé Argo, que M. d'Anville prend pour la ville qui est appelée *Arbos* dans Ptolémée; et un peu plus bas, du même côté, *Primis parva*, petite ville que P. Petronius fortifia, et que les Romains gardèrent pendant deux ans. Cette ville ne devait pas être au-dessous de la *grande cataracte* du Nil, comme M. d'Anville l'a placée sur ses cartes; car Strabon remarque qu'elle était voisine de l'endroit où l'armée de Cambyse avait péri. Je la placerais donc aux environs de l'île de Saï ou dans cette île même, parce que ce poste était facile à conserver. Immédiatement au-dessus de la *grande cataracte du Nil*, que l'on appelle aujourd'hui de Génadel, était *Stadisis*, ville

appelée *Tasitia* par Ptolémée, dont on ne connait point la position correspondante, et immédiatement au-dessous se trouvait l'île *Tachompso*, dans laquelle peut-être fut bâtie dans la suite la ville de *Pselcis*, qui était moitié égyptienne et moitié éthiopienne. Cette ville qui ne peut être Ibrim, mais qui était sans doute aux environs, fut souvent occupée par les troupes romaines. De là on arrivait à l'île *Philæ*, qui était le premier poste de l'Egypte. Dans cette partie du *Nil* que je viens de décrire, à l'occident de la rivière, au-dessus de la *grande Cataracte*, étaient des peuples appelés *Euonymitæ* par les Grecs, ce qui signifie *les bien nommés*, sans qu'on sache autrement leur nom. Il parait qu'ils habitaient aux environs de Selimé. Les *Nobatæ* occupaient le terrain qui est entre la *grande oasis* et le Nil, et les Romains, sous Dioclétien, leur cédèrent un terrain entre les deux cataractes du Nil, aux conditions qu'ils s'opposeraient aux *Blemmyes*, autre nation barbare qui était venue des environs d'*Auxume* s'établir dans les déserts situés à l'orient de l'Egypte et de la Nubie, et qui faisait souvent des courses en Egypte. Les *Blemmyes*, que les Romains eurent plus d'une fois occasion de mener dans leurs triomphes à Rome, faisaient horreur à voir. Ils semblaient n'avoir point de tête, et leurs yeux et leurs bouches paraissaient implantés dans la poitrine. Les *Nobatæ* sont sans doute ce que l'on appelle aujourd'hui les Al-Kennim, et les *Blemmyes* sont les Bedjah.

Sur la côte, le cap *Bazium*, comme je l'ai dit, est le dernier cap de l'Egypte. En face de ce cap, un peu plus au nord, est une île dont je n'ai pas fait mention, et que l'on appelait d'abord l'île *Ophiodes*, c'est-à-dire l'*île aux Serpens*. On y trouva des topases : alors un roi d'Egypte fit détruire les serpens, et on donna à l'île le nom de *Topazos*. M. Gossellin croit que c'est la même que celle qui est appelée *Agathonis insula* dans Ptolémée, et que l'on appelle aujourd'hui l'île Zemorget. Au midi du cap *Bazium* était celui de *Mnemium*, que l'on appelait ainsi à cause d'un grand nombre de tombeaux qui étaient dessus. On retrouve encore les tombeaux, et le cap s'appelle la Pointe de Calmes. Ce cap couvre un grand port que l'on appelait autrefois *Bathus portus*, on le *Port profond*, et que l'on nomme aujourd'hui de Magarzan. Un peu plus au midi était une ville bâtie par Ptolémée Philadelphe, et qu'il avait appelée, du nom de sa mère, *Bérénice*. On la surnommait *Pan-chrysos*, c'est-à-dire *toute d'or*, parce qu'elle était située au pied d'une montagne dans laquelle on exploitait des mines d'or qui existent encore. L'emplacement de cette ville n'est pas bien connu, mais on présume qu'elle était au port appelé auj. Alalaki ou Salaka, et peut-être ce port est-il encore le même que celui que les anciens appelaient *Soter*. Plus au midi, un autre cap nommé *Monodactylus-Mons*, est aujourd'hui le cap Ahehas, selon M. Gossellin, et c'est près de là que se jetait à la mer la dérivation du fleuve *Astaboras*. Jusque-là toute cette côte était peuplée d'*Ichthyophages*. Dans cet endroit commence une grande forêt qui parait s'étendre assez avant dans les terres, et qui borde la côte pendant un assez long espace de temps. Il paraît que c'est le lieu qu'avait choisi Ptolémée Philadelphe pour y faire la chasse aux éléphans ; il avait fait même construire une ville dans cet endroit, que l'on appelait *Ptolemais*, et que l'on avait surnommé *Epi-theras*, à

cause des chasses qui se faisaient aux environs. Elle avait été bâtie par Eumèdes, qui avait fait entourer secrètement une péninsule d'un fossé et d'une muraille. Il y avait auprès un marais que l'on appelait le *lac Monoleus*. On ne connaît point aujourd'hui l'emplacement de cette ville, parce que cette partie de la côte a été peu visitée; mais ensuite vient le golfe de Matzua, dans le fond duquel était l'ancienne *Adulis*, que l'on appelle aujourd'hui Arkiko. M. Gossellin croit que c'est une *seconde Adulis*, et c'est là que se trouvait la fameuse inscription rapportée par Cosmas, et qui fait mention des conquêtes de Ptolémée-Evergète. Au devant est une île que M. d'Anville prend pour l'île *Orine*, et M. Gossellin pour celle des *Mages*. On l'appelle l'île Dahlak. Dans l'intérieur du pays, un château appelé *Suche*, du nom de son fondateur, donnait peut-être le nom aux *Suchiim* ou *Troglodytes*, qui habitaient cette côte : on ne sait où il était. Plus au midi étaient des peuples appelés *Elii*, qui s'étendaient jusque sur l'*Astaboras* et l'*Astapus*, apparemment vers leurs sources; et d'autres qui se nourrissaient de racines et de fruits. Vers l'embouchure du golfe Arabique, était une autre ville que l'on appelait *Berenice-epi-dires*, et que l'on nomme aujourd'hui Bailul. Ses environs étaient peuplés de nations sauvages, parmi lesquelles quelques-unes se nourrissaient d'éléphans. Après cette ville venait celle de *Saba*, que l'on appelle aujourd'hui Assab; et enfin le détroit de *Diræ*, que l'on appelle de Babel-Mandeb.

Après le détroit, la mer s'ouvre de manière à former un golfe que les Anciens appelaient *Avalites sinus*. Ce golfe prenait son nom d'une ville d'*Avalites*, que M. d'Anville plaçait à Zeila, mais que M. Gossellin rapproche du détroit. Dans l'intérieur, les *Avalites* formaient une nation, et des *Nubæ*, différens de ceux dont il a déjà été question, en faisaient partie. Sur la côte méridionale de ce golfe, les rois d'Egypte avaient encore plusieurs lieux de chasse, et le pays produisait en général toutes sortes d'aromates. Il y avait quelques petites villes sur la côte, telles que celles de *Mælao*, que M. Gossellin place à Zeila. Celle de *Mosylon* était sur le cap de Mete, à l'embouchure d'une rivière appelée Soul ou Soal, et une autre qui était sur le bord d'une petite rivière que l'on appelait *Nilus*, était nommée *Niloptolemæum*. On ne connaît point l'emplacement de cette ville, mais la rivière paraît être celle appelée Da Pedra. Ensuite venaient le *Cap*, et le *Mont-Elephas*, qui est auj. le mont Fellis, puis le *Cap Aromata*, aujourd'hui le cap Guardafui, qui est le plus oriental de l'Afrique. Il y avait sur ce cap une petite ville de même nom, qui servait pour l'embarcation des aromates que l'on tirait de cette contrée, comme son nom l'indique. Après ce cap, la côte court au midi, et elle était peu fréquentée. On l'appelait *Barbaria*, et l'intérieur était nommé *Azania*, d'où est venu le nom de côte d'Ajan. Le pays produisait des éléphans, des rhinocéros et beaucoup d'autres animaux. Il paraît avoir été peuplé par des Arabes venus d'Arabie, et qui y avaient la souveraineté. Les points les plus remarquables de cette côte étaient une presqu'île qui était appelée *Zingis extrema*, et qui est aujourd'hui le cap d'Orfui. Le nom que les Anciens lui donnaient, rappelle celui des Zindges, qui occupent aujourd'hui la contrée, et que les Arabes ont étendu fort loin sous la forme de Zanguebar. Un autre cap, nommé *Noti-cornu*, ou la *Corne du Midi*, est le cap qui termine

au sud la baie de Bandel-Caus. Il borna pendant long-temps les connaissances des Anciens, qui s'étendirent enfin au-delà. On découvrit un *cap* et un *port* que l'on appela de *Serapion*, et qui paraît à M. Gossellin être aujourd'hui le cap des Basses ; de là on arrive à *Rapta*, qui était une ville principale dans ce canton. Elle était située sur une rivière appelée *Raptus*, à quelque distance de la mer, et son commerce consistait en dents d'éléphans. M. Gossellin pense que cette ville était à l'endroit appelé aujourd'hui Bandel-Veilho, ou le vieux port ; ce qui rappelle, dit-il, une ancienne ville qui pouvait exister autrefois dans ces contrées. Le *fleuve Raptus* lui paraît être la Doura, et le *cap Raptum* qui terminait la baie de Rapta au midi, est le cap de Bandel-Veilho. L'*île Menuthias*, que la carte de Ptolémée représente comme étant au large, lui paraît être une petite île à l'entrée de la rivière de Magadacho, et enfin il place le *cap Prasum*, ou *cap Vert*, qui terminait les connaissances des Anciens, au midi, au cap de Brava, un peu au nord de la ligne ; ce qui paraît très-convenable. M. d'Anville en général étendait ces connaissances beaucoup trop au midi. Les Anciens regardaient les habitans de la côte, depuis *Rapta* jusqu'au *cap Prasum*, comme des *Ethiopiens antropophages* et ils plaçaient vers les sources du *Nil* beaucoup de peuples fabuleux, comme les *Pygmées* qui se battaient contre les grues.

Au midi de l'Afrique, dans l'hémisphère méridional, quelques anciens plaçaient une autre terre qu'ils appelaient des *Antichthones*, ou des *gens opposés*, et ils séparaient cette terre de l'Afrique par l'*Océan*. Plusieurs auteurs, d'après cette idée, faisaient venir le *Nil* de cette terre méridionale, et ils pensaient qu'après avoir traversé l'*Océan*, il coulait dans notre continent ; mais lorsque l'on eut vu le ridicule de cette hypothèse, on fit venir le *Nil* de la partie occidentale de l'Afrique, et même de la Mauritanie, et on supposa que l'Afrique pouvait être tournée vers le midi. On produisit même des navigations autour de ce continent, et on appela cette mer l'*Océan austral*. Depuis, comme je l'ai dit, on changea d'opinion, on fit de la *mer des Indes* une mer par elle-même ; mais cette hypothèse ne fut pourtant pas générale : car le périple de la mer Erythrée, qui est à peu près du même temps que Ptolémée, fait entendre qu'après les découvertes qui venaient d'être faites, on avait lieu de croire que la côte d'Afrique tournait à l'occident, et que la *mer Erythrée*, ou la *mer des Indes*, communiquait avec l'*Océan occidental*.

FIN.

ERRATA,

CORRECTIONS SURVENUES PENDANT L'IMPRESSION,

ET NOTES ADDITIONNELLES.

PREMIÈRE PARTIE.

PAG. LIG.

6, 26, que tout, *lisez* que de tout.

7, 1, jusqu'au lac Volga, *lisez* jusqu'au Volga.

16, 11, 2° La Hollande divisée en 7 départemens, *lisez* 9 départem.

Il faut joindre à cette division le département de la Lippe, nouvellement formé, qui comprend tout le pays au nord de la Lippe, situé entre les confins du royaume de Hollande et l'Ems.

Id. 12, 5° Les duchés de Bremen, etc., formant 3 départemens.

Ils forment aujourd'hui quatre départemens. Depuis la création du département de la Lippe, cette portion de l'Empire français que j'ai nommée *France allemande*, a des limites naturelles et conformes à celles que j'avais conçues. Elle s'étend depuis l'Ems, qui la borne à l'ouest, jusqu'à la Baltique.

Id. 15, 4° La Corse, divisée en deux départemens.

La Corse ne forme plus aujourd'hui qu'un seul département, dont la capitale est Ajaccio. (*Même correction pour la p.* 25.)

Id. 27, 1° Les provinces illyriennes, etc., en deux divisions militaires.

Les provinces illyriennes sont actuellement divisées en six provinces civiles et une province militaire. Les provinces civiles sont: 1° Carniole; chef-lieu, Laybach. 2° Carinthie; chef-lieu, Willach. 3° Istrie; chef-lieu, Trieste. 4° Croatie civile; chef-lieu, Carlstadt. 5° Dalmatie; chef-lieu, Zara. 6° Raguse, dont le chef-lieu est la ville de même nom. 7° La Croatie militaire renferme le district de Zagra et le second Banat de Croatie, ci-devant à l'Autriche.

26, 14, *après ces mots*, le département de l'Ems occidental, *ajoutez:*

Le département de la Lippe, dont le chef-lieu est Munster, et qui est formé par une partie du duché de Munster, les possessions du prince de Salm, les duchés de Looz et de Corswaren, le comté de Bentheim, et de l'enclave de Steinfurth.

27, 12, Rome, 575,000 habitans.

Le département de Rome a 2,842,650 arpens carrés, ou 3,667,660 hectares. La population est évaluée à 586,000 individus.

32, 26, *après ces mots*, et à Cologne, *ajoutez:*

Il y a aussi à Paris un consistoire et 16 synagogues.

34, 34, relations, *lisez* révolutions.

36, 37, en 28 divisions militaires, *lisez* en 32 divisions militaires.

37, 2, *après ce mot*, 31° Groningue, *ajoutez:* 32° Hambourg.

Id. 39, *après ces mots*, contributions indirectes 35,330,000, *ajoutez:*

Les dépenses sont portées par le budjet de 1811, à 954 millions; la dette publique perpétuelle, y compris celle de Hollande, qui est de 28 millions, se monte à 98 millions; mais il sera fait un fonds d'amortissement pour la réduire à 80 millions. La dette viagère se monte à environ 18 millions, y compris celle de la Hollande; les

PAG. LIG.

pensions civiles et militaires à 13 millions; les pensions ecclésiastiques à 28,900,000. Ainsi la dette viagère et les pensions forment un total de 60 millions; les dépenses de la guerre sont évaluées à 360 millions, celles de la marine à 140 millions.

38, 24, *Universités.—Cités et villes*, lisez *Université.—Villes principales.—Lieux remarquables.*

43, 19, *effacez ces mots :* l'école impériale polytechnique.

46, 3, de soufre, *lisez* de sucre.

49, 3, *après ces mots*, compte 7,000 habitans, *ajoutez :*

Au sud ouest de Zutphen, dans le *département de la Lippe*, qui a une forme très-irrégulière, on trouve *Munster*, non loin de l'Ems, qui compte 12,800 habitans; on y fabrique des toiles et des draps; cette ville était le chef-lieu d'un duché de ce nom, dont la superficie était de 49 milles allemands carrés, et la population de 126,300 habitans: la paix de Westphalie a été conclue dans cette ville, en 1648. Plus au nord est Steinfurth, qui faisait partie du comté de *Bentheim*, quoiqu'enclavé entre Munster et Looz; le chef-lieu de ce comté, qui porte le même nom, au nord-est de Steinfurth, ne compte aujourd'hui que 1,500 habitans.

53, 35, *effacez ces mots :* Dans la première division nous nommerons.

57, 29, départemunt, *lisez* département.

63, 20, sur la Let, *lisez* sur la Tet.

66, 5, *après ces mots*, la rivière d'Ourcq à Paris, *ajoutez :*

Ce canal, lorsqu'il sera terminé, aura 94,000 mètres ou 24 lieues de long; il sera navigable. On a fait verser dans le bassin de la Villette les eaux de la Beuvronne, que le canal prend à Claye, et qui se jetaient auparavant dans la Marne, au-dessous du village d'Anet.

76, 19, aux Pyrénées, *lisez* aux Pyrénées espagnoles.

77, 30, j'ai oublié d'avertir, en note, que l'article intitulé *divisions en bassins* n'était pas de moi, mais de l'un des deux éditeurs de la seconde édition de cet ouvrage.

83, 12, *après ces mots*, et de l'Ardèche, *ajoutez :*

Mais les seules mines de cuivre en France dont l'exploitation soit utile, sont celles situées à Saint-Bel et à Chesy, dans le département du Rhône.

Id. Id. On a dit, *lisez* On dit.

86, 5, *effacez le mot* nécessairement.

Id. 28, à 10 deg. 50 min. de longit. ou 216 lieues, *lisez* elle est de 10 deg. 50 min. de longit. ou de 216 lieues.

96, 35, *effacez le mot* ville.

Id. 37, Rose et Girone, *lisez* Rose, Girone et Figuières.

127, 7, l'arbusier, *lisez* l'arbousier.

129, 8, d'Illyrie, *lisez* l'Illyrie.

136, 14, que de celui, *lisez* que celui.

140, 4, vers l'orient, *lisez* vers l'occident.

146, 25, montons, *lisez* moutons.

148, 37, *après ces mots*, son organisation actuelle, *ajoutez :*

D'après un décret du 5 août 1811, la Lenza est prise pour limite entre le royaume d'Italie et la France. Au nord-est, du côté des provinces d'Illyrie, Weissenfiels et Tarvis appartiennent au royaume d'Italie.

150, 3, *après ces mots*, bâtimens de transport, *ajoutez :*

Les dépenses pour l'année 1811 sont fixées à 131 millions; la dette

PAG. LIG.

perpétuelle est de 10 millions, et les rentes viagères de 11 millions; total, 21 millions. La liste civile est de 6 millions, et les rapports (*corresponsione*) avec la France sont évalués à 30 millions: 44 millions sont alloués pour les dépenses de la guerre et de la marine.

163, 4, *Monte-Crhisto*, lisez *Monte-Christo*.

168, 23, *après ces mots*, deux départemens de l'empire, *ajoutez :*

Les deux départemens de la Corse ont été réunis en un seul, qui porte le nom même de l'île, et dont la capitale est Ajaccio.

173, 24, de l'est de l'Autriche par le royaume d'Italie et la Bavière, et du nord par la Souabe, *lisez* elle est bornée à l'est par le royaume d'Italie et la Bavière, et au nord par la Souabe.

179, 5, de limites, *lisez* limitées.

Id. 9, est, *lisez* c'est.

Id. 24, est sur la Plessur, *lisez* elle est sur la Plessur.

180, 25, dans le Rhin, capitale du pays, *lisez* dans le Rhin : c'est la capitale du pays.

192, n° 24. Le Holstein-Oldenbourg, *lisez* le prince Waldeck.

202, 30, *après ces mots*, riches en minéralogie, *ajoutez :*

La mine d'Himmelsfurth est la plus riche des mines de la Saxe; elle produit dix mille marcs d'argent, et rapporte aux actionnaires 90,000 francs de profit net par an.

200, 39, haute Alsace, *lisez* haute Lusace.

204, 19, les payans, *lisez* les paysans.

206, 1, Wicliczka, *lisez* Wieliczka.

207, 8, 12,000 maisons, *lisez* 1,200 maisons.

213, *note pour les dernières lignes :*

Depuis la formation du département de la Lippe, cette division de la France allemande s'étend entre la Baltique et l'Ems, et cette rivière forme la limite à l'ouest.

221, 29, forment donc une, *lisez* forment une.

223, 27, jusqu'au 49e deg. 30 min., *lisez* jusqu'au 50e deg. 15 min. de lat. nord.

(*Voyez* la Carte de Coulon, en 1810, publiée par ordre du roi, en 1 feuille.)

230, 5, Chevarz, *lisez* Schwartz.

248, 15, *mettez* un point *après le mot* environs.

253, 22, et ses *Livoni* peuvent être, *lisez* et ses *Levoni*, qui sont les *Hilleviones* de Pline, peuvent être.

269, 12, *après ces mots*, ses eaux aux deux mers, *ajoutez :*

Arrowsmith, dans sa dernière carte d'Europe, nomme Sognefield la partie du Langfield qui est vers le parallèle de 61 deg. 30 min.; Hardengerfield, celle au midi du Fellfield, entre le 60 et le 61e deg. de latitude; et enfin Joglefield la partie qui est encore plus au midi, entre le 59 et le 60e deg. de latitude.

271, 10, straiotes, *lisez* stratiotes.

278, 6, Le Jaemtlandlappmark, que j'ai admis comme sous-division de la Laponie Suédoise, parce qu'il forme un des districts nommés Lappmarken, doit aussi être considéré comme la partie ouest du Jemtland ou de la Jemtie proprement dite, et est par conséquent dans le Norrland. On peut regarder ce district comme situé entre la Laponie suédoise et la Suède septentrionale, mais appartenant plus particulièrement à la première division. Il est borné au sud par le district d'Herjeadal; il a 30 milles

PAG. LIG.

allemands de long sur 3 à 4 de large, et dans quelques endroits 10 milles. Je ne trouve ce district distingué sur aucune des cartes de Suède que j'ai consultées, et M. Eyriès m'informe qu'il n'en est point fait mention dans les géographies suédoises qu'il a recueillies; mais les détails donnés par Ruhs, qui, si j'en suis bien informé est lui-même sujet de la couronne de Suède, et dont le livre est ce que nous possédons de plus exact sur cette contrée, prouve que je n'ai point eu tort de distinguer le Jaemtlandlappmark du Jaemtland ou de la Jemtie proprement dite. (*Voyez* Ruh's *Sweden*, p. 156 et 173.)

278, *à la fin du tableau, supprimez les* îles d'Aland, *qui appartiennent actuellement à la Russie.*

284, 16, qui, au nord de Tornéo, *lisez* qui est au nord de Tornéo.

288, 40, Swacku, *lisez* Swucku.

290, 10, les plus méridionales, *lisez* les plus septentrionales.

292, 5, *transportez tout ce qui concerne les* îles d'Aland *à l'article de la Russie, à laquelle elles appartiennent.*

295, 16, *Britanina*, lisez *Britannia.*

296, *dans les deux dernières accolades*, les six cantons, *lisez* les six comtés.

301, 10, *après ces mots*, est d'un million de francs, *ajoutez :*

Le budjet présenté en 1811 porte les subsides nécessaires à 49,555,379 liv. sterl. pour l'Angleterre et l'Ecosse, et pour l'Irlande à 13,615,713; total, 63,171,092 liv. sterl. Les dépenses pour la marine seule sont évaluées, dans ce budjet, à 20,276,144 liv. sterl.

392, 2, et à 4 milles, *lisez* et à 74 milles.

399, 31, mais les mines bien plus précieuses, *lisez* mais les mines les plus précieuses.

409, 13, Pailsley, *lisez* Paisley.

425, 25, Les ministres, les presbytériens, *lisez* Les presbytériens.

426, 13, *après ces mots*, était de 53,296,356 liv. sterlings, *ajoutez :*

Le budjet de 1811 porte les subsides de l'Irlande à 13,615,713 liv. sterl., et sa portion de dette publique à 89 millions de liv. sterl.

429, 22, sur lac Strangford, *lisez*, sur le lac ou golfe de Strangford.

448, 17, en 196, *lisez* en 1796.

454, 30, la Boureo, *lisez* la Bouseo.

J'observe aussi que la Seret est plutôt une rivière de la Moldavie que de la Walachie, et qu'elle n'appartient à cette dernière que vers son embouchure, à partir de Kaporesti jusqu'à Ibraïla. (*Voyez* Ruhedof, *Mappa specialis Walachiæ.*)

478, 8, Baniaduka, *lisez* Bania-Luka.

483, 30, et depuis, *lisez* ou depuis.

487, 30, *le renvoi pour la note* (*a*) *doit être transporté à la* ligne 37, *après le mot* Kœnigingraetz.

514, 26, montagne Vissava-Gora, *lisez* montagne de Vissa-Gora.

525, 7 *des notes*, Samson, *lisez* Sanson.

DEUXIEME PARTIE.

1, 18, l'océan Arctique, l'Asie, *lisez* l'océan Arctique. L'Asie, qui.

9, 19, *après ces mots*, village de Bounar-Bachi, *ajoutez :*

La position de *Pompeïopolis* à Tasch-Kouprou paraît démontrée

PAG. LIG.

par l'inscription et les ruines que M. de Fourcade, consul-général de France à Sinope, a trouvées dans ce dernier lieu. (Voyez le *Mém. sur Pompeïopolis*, dans les *Annal. des voyages*, t. XIV, p. 30.)

Id. 26, L'Egypte, soumise à l'aristocratie militaire des beys.

Les beys d'Egypte viennent d'être massacrés par la plus horrible des trahisons, et les Turcs paraissent en ce moment entièrement maîtres de ce pays.

11, 17, *après ces mots*, dans les environs de Tripoli, *ajoutez:*

A l'est de cette ville, dans les montagnes de Semmak, habitent les *Ismaélis* et les *Nosaïris*, deux sectes mahométanes autrefois puissantes, et comprises par les auteurs orientaux sous le nom général de *Baténis*. Le chef-lieu des Ismaélis est Mésiade, à 12 lieues ouest de Hamah, sur un rocher isolé, qui paraît avoir été l'endroit où résidait autrefois le chef des Assassins. A trois lieues ouest de Mesiade, est une forteresse nommée Kalamous, qui appartient aussi aux Ismaélis. Les Nosaïris sont plus puissans que ces derniers, et ils possèdent plus de 800 villages : leur chef-lieu est Safita, bourg situé à huit ou neuf lieues de Tripoli : c'est là que réside leur scheïck suprême. (Voyez le *Mém. sur les Ismaélis et les Nosaïris de Syrie*, dans les *Annal. des voyages*, t. XIV, p. 271.)

15, 17, *après ces mots*, semblables à ceux de Perse, *ajoutez:*

Pergame a encore de beaux restes d'antiquités, et est bâtie sur une montagne; c'est le lieu de la résidence de Hadgi-Omer-Aga, chef des Cara-Osmanides, famille digne d'admiration, qui soutient par l'union et la justice une autorité acquise par le courage et la prudence. (*Voyage pittoresque de la Grèce*, par Choiseul Gouffier, t. II, p. 88.) A l'est de Pergame est Kircagach, célebre par l'excellent coton que produisent ses environs; sa position est indiquée sur la carte d'Arrowsmith, intitulée *Constantinople and its environs*, qui contient toute l'Asie mineure. M. de Chateaubriand s'est donc trompé lorsqu'il a avancé qu'aucune carte antérieure à son Voyage n'en faisait mention. M. Pinkerton en avait parlé dans la première édition de sa Géographie, publiée en 1811. (*Voyez* Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 45.)

17, 9, après ces mots, *Aspect du pays*, ajoutez : *sol et agriculture.*

18, 6, *après ces mots*, D'autres veulent que ce soit plus à l'est, *ajout.:*

Arrowsmith, dans sa dernière carte d'Europe, publiée en janvier 1811, où l'Asie mineure se trouve dessinée avec soin, et d'après des matériaux récens, conserve le nom de Kisil-Ermak au courant d'eau qui vient de l'est et qui prend sa source près de Siva : il le nommait, dans ses cartes précédentes, rivière de Jangou.

20, 18, Kehik-Dag, *lisez* Kechik-Dag.

22, 30, l'on n'y connaît que la mine de cuivre de Tokat, *lisez* l'on n'y connaît que les mines de cuivre qui fournissent aux fabriques de Tokat, et qui se trouvent actuellement à Korek, Guerban, Maden et Argana, aux environs du lac de Gurdjik.

31, 10, La Sibérie ou Sibirie est divisée en deux grands gouvernemens; celui de Tobolsk à l'ouest, et celui d'Irkoutsk à l'est, *lisez* La Sibérie ou Sibirie est divisée en trois grands gouvernemens, celui de Tobolsk à l'ouest, celui d'Irkoutsk à l'est, et celui de Tomsk ou Kholyvan au milieu.

Nota. Cette faute est de l'original anglais, et n'existe pas dans mon texte, page 37, qui doit être mis entre crochets, à partir de *lieux remarquables* jusqu'à *manufactures et commerce.*

PAG. LIG.

36, 36, *après ce mot*, Tcherkass, *ajoutez :* située au nord du Don, et par conséquent en Europe.

37, 3, *après ces mots*, d'une province du même nom, *ajoutez:* ville située à l'ouest de la rivière Oufa, et qu'on doit considérer comme appartenant à l'Europe.

41, 3, du sud-ouest au nord-ouest, *lisez* du sud-ouest au nord-est.

Id. 35, *après ce mot*, considérable, *ajoutez :* de la Russie asiatique.

51, 5, Lachat, *lisez* Lachof.

53, 20, *supprimez ces mots :* qui sépare la Chine du pays du Tibet, *et mettez un point après* Kiang-Keou.

61, 37, des cheveux épais, *lisez* des cheveux épars.

Id. 42, *dans la note (a)*, De Guignes, t. II, p. 279, *lisez* t. II, p. 269.

65, 3, Tching-tou, *lisez* Tching-fou.

69, 30, on l'obtient sans beaucoup, *lisez* on obtient de riches récoltes sans beaucoup.

70, 21, sa largueur, *lisez* sa largeur.

71, 23, Il y a aussi un lac considérable assez au sud de Nankin, nommé Tay-Ho, qui est très-considérable, *lisez* Il y a aussi un lac considérable au sud de Nankin, nommé Tay-Ho.

72, 23, Nieuhoff, nommée, *lisez* Nieuhoff nomme.

79, 11, et changèrent leurs noms de Nieutché en celui de Mantchou.

Ma conjecture sur l'étymologie du mot mantchou, ainsi que toutes celles des savans qui m'ont précédé, semblent anéanties par l'assertion de M. Klaproth de Berlin, qui affirme que le mot *mantchou* est un composé de deux mots chinois signifiant *contrée pleine*, ou *pays très-peuplé.*

96, 4, dala-lamaï, *lisez* dalaï-lama.

104, 29, garantit, *lisez* garantissent.

119, 4, *supprimez ce mot :* aujourd'hui.

120, 15, cap Negrins, *lisez* cap Negraïs.

121, 26, Quelques-uns, *lisez* Quelques-unes.

124, 27, (le mirabolan), *lisez* (mirobolan).

127 et 128, *partout où il y a* étaim, *lisez* étain.

128, 36, *note* (1), 1927, *lisez* 1727.

133, 26, conjuctural, *lisez* conjectural.

140, 1, AN-NAN MÉRIDIONAL. Les Voyages les plus récens, comme les plus anciens, confirment le changement que j'ai cru devoir introduire. Outre Barrow ou Kœfler, dont les témoignages sont positifs à cet égard, je trouve, dans le sommaire des Voyages d'Alexandre de Rhodes, p. 34, Paris, in-12, 1653, le passage suivant: « Mes supérieurs me destinèrent aussitôt au royaume d'Annan, qui est divisé en celui de Tunquin et de la Cochinchine ». Dans le *Voyage aux Indes orientales*, de M. Renouard de Sainte-Croix, publié récemment, on trouve, t. III, p. 228: « Anam est le vrai nom du pays, et comprend en général le Tonquin et la Cochinchine. »

141, 42, *en note*, alors à Pondichéri, *lisez* en 1789 à Pondichéri.

144, 11, l'un d'eux, *lisez* l'un des usurpateurs.

196, 30, vers l'est, *lisez* vers le nord.

211, 21, avans, *lisez* avant.

213, 2, Alimurad, *lisez* Ali-Mourad.

214, 8, Hindon-Koh, *lisez* Hindou-Koh.

PAG. LIG.

224, 36, et plus de demi-lieue, *lisez* et plus d'une demi-lieue.

225, 21, Gomroun, *lisez* Gombroun.

229, 15, *après ces mots*, de la mer Caspienne, *ajoutez :*

La canne à sucre se cultive jusque dans le Mazanderan.

260, 28, *après ces mots*, les deux principaux villages, *ajoutez :*

Khaïbar, à 80 milles géographiques à l'est de Medine, est, dit-on, habité par des juifs indépendans.

266, 17, *après ces mots*, côte méridionale de l'Arabie, *ajoutez :* et à 80 milles seulement de la côte d'Afrique.

Id. 18, succrotin, *lisez* succotrin.

275, 23, par le 12e deg. de latit. nord, *lisez* par le 8e deg. de lat. sud.

284, 17, Bernard de Saint-Croix, *lisez* Renouard de Sainte-Croix.

285, 6, *après ces mots*, sous la ligne équinoxiale, *ajoutez :*

M. Renouard de Sainte-Croix, qui a visité cette même source, située dans le voisinage d'un lac curieux, n'y a vu ni plantes ni animaux ; il nie par conséquent le fait avancé par M. Sonnerat ; il en a écrit à ce dernier, qui non-seulement dans sa réponse affirme de nouveau ce qu'il a avancé, mais cite une autre observation de ce genre, faite par un Anglais. (Sainte-Croix, *Voyages*, t. II, p. 223.)

Il y a dans l'île de Luçon plusieurs mines d'or dans les environs de Mabulao, qui ont été visitées en 1806 par Henri Labonne, minéralogiste français. La plus riche est nommée cacatou par les Indiens, et se trouve dans un lieu nommé Bannuit, à deux heures de chemin de Mabulao : ce dernier lieu a environ 600 habitans, dont 500 Indiens, le reste Chinois. (Sainte-Croix, t. II, p. 267.) L'île de Luçon a plusieurs volcans : les plus remarquables sont ceux d'Albayes et de Camarines. Dans cette dernière province, en 1804, la terre trembla continuellement pendant quinze jours. (*Ibid.*)

Id. 10, *après ces mots*, à Sambuang au sud-ouest, *ajoutez :*

Les Espagnols, dit M. de Sainte-Croix, ont formé trois établissemens dans l'île de Mindanao, un à Carraga, sur la côte orientale, Milamis au nord, et enfin à Simbuang, qui est le plus considérable de tous.

289, 5, Boutan, *lisez* Bouton.

313, 17, Jusqu'ici la culture en a été tentée, *lisez* Jusqu'ici la culture du lin de la Nouvelle-Zélande a été tentée.

315, 22, irrigularité, *lisez* irrégularité.

323, 7, La plus grande des Marquises est Noa-Beva.

Nota. M. Pinkerton écrit Noabeva ; comme je n'ai point le Voyage des missionnaires où il a puisé, j'ignore s'il y a erreur ; mais il est certain qu'Arrowsmith, sur sa carte de l'Océan pacifique, a écrit Nouahivah (Nooaheeavah) ou île de Saint-Martin. Sotzman, dans sa carte jointe à l'ouvrage de M. Zimmermann, intitulé *Australien*, donne à cette île le nom de Baux ou de Henri de Saint-Martin, et M. Zimmermann y ajoute, dans son texte, les noms de Nukawiha ou Noohoovah. (Tom. I, p. 235.) L'auteur du Mémoire sur le tatouage nomme cette île Noukahiwa. (Voyez *Annal. des voyages*, t. XIV, p. 257.) Je ne rapporte ces variations que pour faire observer que le plus grand nombre des îles de l'Océanique offrent la même incertitude dans leur nomenclature.

327, 10, Roggewym, *lisez* Roggeween.

L'archipel Dangereux forme en quelque sorte la partie orientale du grand groupe des îles de la Société, de même que l'on commence à distinguer les îles les plus septentrionales par le nom d'archipel de la Mer mauvaise ; elles furent d'abord découvertes par

PAG. LIG.

Wallis en 1767 ; elles sont peu connues, de même que les îles de l'archipel Dangereux, qui furent en premier visitées par le Maire et Shouten en 1616. Quant aux îles de la Société proprement dites, on fait remonter leur première découverte à Quiros en 1606 ; mais on n'y fit aucune attention, et on peut dire que Wallis les découvrit de nouveau. Il visita Otahiti en 1766, Bougainville y alla en 1767, et Cook l'année suiv. (Zimmerm., *Australien*, t. 1, p. 457, 462 et 472.)

328, 36, *Iles Fidji.*

Les plus occidentales des îles Fidji sont nommées, sur quelques cartes, îles Blighs, du nom de ce navigateur. Entre les îles Fidji et la Nouvelle-Zélande sont trois ou quatre petites îles qui, réunies, portent le nom d'îles de Kermadec, et que l'on peut considérer comme les plus méridionales de toute la Polynésie.

332, 32, daus, *lisez* dans.

338, 37, *après ces mots*, à peine 6 millions d'habitans, *ajoutez:*

M. de Humboldt porte à 25,650,000 individus le nombre des habitans de toute l'Amérique, sans y comprendre les colonies russes et les indigènes indépendans. (Voyez l'*Essai politique sur le Mexique*, p. 852, édit. in-4°.)

345, 20, la Grande Bande, *lisez* la grande courbure.

352, 40, *après ces mots*, le nombre se monte à 875,626, *ajoutez:*

M. Galatin, ministre du trésor public dans les Etats-Unis, comptait, au premier octobre 1800, 5,305,486 individus ; il évaluait le territoire occupé par les blancs à 450,000 carrés, ce qui formait 11 individus par mille carré, ou 141 individus par lieue carrée ; mais la population est si inégalement répartie, que celle de Massachusets et de Connecticut, et celle de la partie méridionale de New-York, de l'intérieur de New-Jersey et du sud-est de la Transylvanie, excèdent 700 individus par lieue carrée. (Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, p. 853.)

356, 22, *après ces mots*, 776 maisons et 7000 habitans, *ajoutez:*

Dans la *Connaissance des temps* pour l'an 1812, Washington est placée un demi-degré trop à l'orient. Sa longitude est à 79 deg. 19 min., ou 79 deg. 25 min. (Humboldt, p. 860.)

Id. 24, Williams, *lisez* William.

357, 14, New-York compte 40,000 habitans, *lisez* New-York comptait 40,000 habitans avant 1800, *et ajoutez:*

La population de cette ville est dans un état d'accroissement vraiment surprenant ; en 1697, il y avait 4,302 habitans ; en 1791, 33,131 ; en 1801, 60,489 ; en 1805, 75,770, et enfin en 1807, on y comptait 83,530 habitans, dont 42,881 du sexe féminin, et 40,649 du sexe masculin. (Lambert's *Travels*, t. II, p. 192. London, in-8°, 1810.) New-York, par son importance commerciale et sa population, doit être considérée comme la véritable capitale des Etats-Unis.

Id. 32, On compte à Boston environ 24,000 ames.

Telle était la population en 1801. Aujourd'hui elle surpasse 30,000 habitans. (Lambert's *Travels*, t. II, p. 117.)

358, 30, au pied de la grande montagne, *lisez* au pied de Green-Mountains ou la Montagne-Verte.

Les villes sont peu considérables dans le Vermont, et presque toutes récentes. Rutland et Windsor paraissent être alternativement le siége du gouvernement ; cependant la dernière ne compte que 2,000 habitans. (Lambert's *Travels*, t. II, p. 477.)

PAG. LIG.

359, 7, *après ces mots*, l'entrepôt du Canada et des lacs, *ajoutez:*

Albany, en 1810, comptait 6,000 habitans. (Lambert, t. II, p. 131.)

360, 2, *après ces mots*, sur la rivière Ogéchée, *ajoutez:*

La population de Savannah, en 1810, était d'environ 6,000 habitans, et celle d'Augusta de 4,000. (Lambert, t. III, p. 37 et 41.)

361, 30, *après ces mots*, vaut environ un farthing, *ajoutez:*

D'après M. Gallatin, les exportations qui ont eu lieu dans les Etats-Unis en 1806, avant la mesure de l'embargo, se sont montées à 108,343,150 dollars. (Lambert, t. II, p. 399.—Humboldt, *Essai politique sur le Mexique*, p. 487.)

363, 28, Mechigan, Eric, *lisez* Michigan, Erié.

366, 16, *après ces mots*, chaîne extérieure qui regarde l'Océan, *ajout.:*

Les montagnes des Etats-Unis sont d'une médiocre élévation. D'après les mesures prises en 1811 par M. Jonathan Williams, la cime la plus élevée de Rockfishcap a 324 toises; la cime de la première chaîne de *Jackson's* ou *Warm-Spring mountain* a 336 toises, et la cime du second *Warm-Spring* a 391 toises.

372, 23, d'eux minérales, *lisez* d'eaux minérales.

375, 13, latitude sud, *lisez* latitude nord.

Id. 31, Canatagna, *lisez* Canatagua.

Id. 35, parallèle, *lisez* parallèle nord.

376, 40, l'intendauce, *lisez* l'intendance.

378, 38, inculte (2), *lisez* inculte (*a*).

381, 1, Gariès, *lisez* Garcès.

382, 30, En 1807, il s'est fait quelque changement dans le gouvernement militaire de ces provinces, qui ne sont plus entre les seules mains du commandant de Chihuaga. (Humboldt, *Essai sur le Mexique*, p. 153.)

383, 23, La superficie du royaume de la Nouvelle-Espagne est évaluée, par M. de Humboldt, à 118,478 lieues carrées. Le nombre des habitans étant de 5,837,100, cela fait 49 habitans par lieue carrée; mais le Mexique proprement dit en a 105, tandis que les provinces intérieures orientales et occidentales n'en comptent que 6.

384, 25, *après ces mots*, aux colonies américaines, *ajoutez:*

La dépense militaire absorbe le quart du revenu total. L'armée mexicaine est forte de 30,000 hommes, dont à peine un tiers sont des troupes de ligne, et plus de deux tiers des milices. (Humboldt, p. 828.)

Id. *après ces mots*, de treize et demi pour cent, *ajoutez:*

Le revenu brut s'élève à 20 millions de piastres, dont 5,500,000 du produit des mines d'or et d'argent; 4 millions de la Ferme du tabac, 3 millions des alcavalas, 1,300,000 de la capitation des Indiens, et 800,000 de l'impôt sur le pulque, ou suc fermenté de l'agave.

386, 21, jatropha fermenté, *lisez* jatropha fermentés.

387, 8, *après ces mots*, des fortunes considérables, *ajoutez:*

Dans toutes les parties de l'Amérique espagnole, il existe une antipathie prononcée entre les habitans des plaines et des régions chaudes, et ceux du plateau des Cordillères. (Humboldt, p. 709.)

389, 7, *après ces mots*, Sa population, de 137,000 habitans, *ajout.:* ou de 112,926, sans compter les militaires.

PAG. LIG.

392, 28, liqueureux, *lisez* liquoreux.

Id. 42, cerf, *lisez* buffle.

395, 2, *après ces mots*, on s'est occupé de leur amélioration, *ajout.* :

La route que l'on construit de Perote à la Vera-Cruz, pourra rivaliser avec celle du Simplon et du mont Cénis en Europe.

Id. 30, *après ces mots*, est d'une qualité nécessaire, *ajoutez* :

L'importation des marchandises étrangères est évaluée à 20 millions de piastres ; l'exportation en productions de l'agriculture et de l'industrie manufacturière de la Nouvelle-Espagne, se monte à 6 millions de piastres. Les mines produisent en or et en argent 23 millions de piastres, dont 8 à 9 millions étaient exportés pour le compte du roi.

396, 35, *après ces mots*, jusqu'à la fin de mai, *ajoutez* :

Le vomito negro ou la fièvre jaune, assez fréquente à la Vera-Cruz, n'attaque, dans les régions équinoxiales, que ceux nés dans les pays froids, et jamais les indigènes. (Humboldt, p. 776.)

397, 9, *après ces mots*, du côté du golfe du Mexique, *ajoutez* :

Dans le Mexique, la pente des Cordillères est couverte d'épaisses forêts, tandis que le plateau central est presque généralement aride et dénué de végétation.

Id. 10, *après ces mots*, des Etats-Unis qui est à l'ouest, *ajoutez* :

Sol et agriculture. « La banane, le manioc, le maïs, les céréales et les pommes de terre font la base de la nourriture du peuple. Les céréales, cultivées sous la zone torride, partout où le sol s'élève à douze ou treize cents mètres de hauteur, produisent vingt-quatre pour un. Le maguey (agave) peut être considéré comme la vigne des indigènes. La culture de la canne à sucre a fait depuis peu des progrès rapides. La Vera-Cruz exporte annuellement 5 millions et demi de kilogrammes, ou pour 1,300,000 piastres de sucre mexicain. On récolte du coton de la plus belle qualité sur les côtes occidentales. La culture du cacayer et de l'indigo est également négligée. La vanille des forêts de Quilate offre une récolte annuelle de 900 milliers. Le tabac est cultivé avec soin dans les districts d'Orizaba et de Cordova. La cire abonde dans le Yutacan. La récolte de la cochenille d'Oxaca est de 40,0000 kilogrammes par an. Les bêtes à cornes se sont extrêmement multipliées dans les *provincias internas* et sur les côtes orientales, entre Panuco et Huasacacalo. Les dîmes du clergé, dont la valeur désigne l'accroissement du produit territorial, ont augmenté de deux cinquièmes dans les dix dernières années.» (Humboldt, *Essai polit. sur la Nouv.-Espagne*, p. 826.)

398, 42. La hauteur de la Sierra Nevada de Puebla ou l'Iztaccihual, mesuré depuis plus exactement par M. Sonneschmidt, a donné seulement 2317 toises ou 4516 mètres.

399, 31, Quadalaxara, *lisez* Guadalaxara.

400, 30, 30 à 45 pieds, *lisez* 30 et 45 pieds.

401, 25, Porote, *lisez* Pérote.

Id. 40, son feuillage, *lisez* sa fleur.

406, 9, depuis le sud du lac Erie, *lisez* depuis le lac Erié au sud.

Id. 30, *après ces mots*, y sont au nombre de 126, *ajoutez* :

Lambert nous apprend qu'en 1808 il y avait 180 prêtres catholiques et 12 ministres protestans-anglicans et autres. « L'infatigable persévérance des prêtres catholiques, dit le voyageur anglais, et leurs vertus sans tache, ôtent tout espoir de voir les habitans du Canada changer jamais la religion de leurs pères. » (Lambert's *Tra-*

PAG. LIG.

vels through lower Canada and the united states in the years, 1806 et 1808, t. 1, p. 171, 345 et 348. London, in-8°, 1810.) Il y a quelques couvens. L'évêque protestant de Québec a 3,500 livres sterl. d'appointemens par an.

407, 15, *après ces mots*, exerce tous ses pouvoirs, *ajoutez :*

Pour être membre de l'assemblée, il faut avoir une propriété de 40 livres sterlings de revenu, et pour être électeur, il faut en posséder une de 10 liv. sterl.

Dans le Bas-Canada on suit dans les Tribunaux la coutume de Paris, telle qu'elle était en 1666, le droit romain dans les cas qu'elle n'a pas décidés, les édits, déclarations des anciens gouverneurs français du Canada, les actes du parlement d'Angleterre concernant le Canada, et le code criminel des Anglais dans toute sa teneur. (Lambert, t. 1, p. 191.)

Id. 18, *après ces mots*, les loyalistes dans le haut pays, *ajoutez :*

La population croît rapidement. Le nombre des catholiques était, en 1808, de 180,000, et celui des protestans de 20,000. (Lambert, t. 1, p. 357.)

408, 2, *après ces mots*, propriétaire anglais, *ajoutez :*

Education. L'éducation est assez négligée au Canada. Le commerce est l'objet de toutes les pensées. On n'y imprime guère que des almanachs; cependant on publie en anglais quatre gazettes, dont deux ne paraissent qu'une fois chaque semaine; il y a en outre, depuis deux ans, deux gazettes françaises. (Lambert, p. 328.)

Id. 22, *après ces mots*, de 240 pieds perpendiculaires, *ajoutez :*

Lambert donne à Québec 12,000 habitans, et en compte autant à Montréal.

409, 12, *après ces mots*, et provisions pour les troupes, *ajoutez :*

D'après le calcul de Lambert, les importations du Canada se sont montées, en 1808, à 610,000 liv. sterl., et les exportations à 1,156,000 liv. sterl. En 1807, on a exporté, pour l'Angleterre, 460,000 peaux d'animaux, et 286,703 pour les Etats-Unis; total, 746,000 peaux.

Id. 15, s'élve, *lisez* s'élève.

410, 4, *après ces mots*, d'un usage général dans le pays, *ajoutez :*

On cultive une grande quantité de melons de diverses sortes. Les Anglais y ont considérablement propagé la culture de la pomme de terre.

Id. 5, donnan, *lisez* donnant.

Id. 25, *après ces mots*, ne sont pas rares à Québec, *ajoutez :*

Les chevaux qu'on a tirés de Normandie, sont petits, mais vigoureux et vifs. Le premier cheval fut transporté dans le Canada le 16 juillet 1665. Le bétail y est petit et maigre, et il en est de même de la brebis, qui ne fournit qu'une laine grossière et rare. Les cochons sont nombreux et forment la principale nourriture des habitans. Les oiseaux de basse-cour s'y multiplient et sont excellens. (Lambert, t. 1, p. 143.) Les rivières abondent en truites, perches, esturgeons, anguilles et autres poissons excellens, entr'autres un que l'on nomme poisson doré.

414, 33, mais il n'y reste, *lisez* mais il ne reste.

425, 24, les uus, *lisez* les uns.

427, 21, (stony mountains), *lisez* (*stoney mountains*). *Même correction à la page* 428, *ligne* 34.

PAG. LIG.

427, 31, et même de couler un peu au sud, *lisez* et de même dévier un peu au sud-est.

429, 1, et les usages (*a*), *lisez* et les usages (1).

Id. 31, peu étendu (*b*), *lisez* peu étendu (2).

Id. 34, 35 et 38, Killistinons, *lisez* Killistinous.

431. 29, navigatenrs, *lisez* navigateurs.

436, 37, M. de Humboldt estime la population de l'île de Cuba a 324,000 individus libres, dont 234,000 blancs. (Humboldt, p. 748.)

437, 6, résidence d'un, *lisez* résidence du.

443, 34 et 35, On remarque à l'est de ces îles et au sud des îles du vent.] L'île de *la Trinité*, etc.; *commencez l'alinéa à* On remarque, etc., *et lisez :* On remarque à l'est de ces îles et au sud des îles du Vent, l'île de la *Trinité*, etc.

Id. 41, jusqu'à la fi, *lisez* jusqu'à la fin.

449, 36, dix-huit toises, *lisez* deux cent dix-huit toises.

450, 8, *substituez à la phrase qui se termine ainsi :* durant la saison des pluies,

Il paraît constant, d'après la dernière carte de l'Amérique méridionale d'Arrowsmith, publiée en janvier 1811, en six feuilles, que le grand lac Parima, qui occupe tant de place sur la carte de Lacruz, n'existe pas. La carte du géographe anglais paraît dressée, pour cette partie, d'après des documens très-authentiques et très-circonstanciés, et présente, à l'endroit où l'on plaçait le lac Parima, une foule de petites rivières dont les noms sont connus, qui sortent des montagnes voisines, et donnent naissance au Rio-Branco ou à la rivière Parime. Ce pays est peut-être inondé dans le temps des pluies, mais il n'y a pas un seul petit lac.

451, 32, de Tiuta, *lisez* de Tinta.

454, 38, rempli, *lisez* remplie.

455, 25, sur la carte la plus récente d'Arrowsmith.

Remarquez qu'il n'est question ici que de la carte antérieure à celle que j'ai citée; car, dans cette dernière, il n'y a pas la plus petite trace de ce lac.

460, 17, *après ces mots*, élévation commune est de 600 toises, *ajout.:*

A l'est du Rio-Negro cette chaîne prend les noms de Sierra-Juruguaca et de Sierra-Paracaina.

464, 18, Darieu, *lisez* Darien.

Id. 34, *après ces mots*, qu'il est à peu près d'un million, *ajoutez :*

La population de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade est de 1,800,000 habitans. (Humboldt, p. 748.)

469, 11, *après ces mots*, au-dessus du niveau de l'Océan, *ajoutez :*

Dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, depuis le 2e deg. 30 min. jusqu'au 5e deg. 15 min. de latitude boréale, la Cordillère des Andes est divisée en trois chaînes parallèles, qui se dirigent du nord au sud. La chaîne orientale sépare la vallée de la rivière de la Madeleine des plaines du Rio-Meta. Ses plus hautes cîmes sont le *Paramo de la Summa-Paz*, celui de *Chingasa*, de *Cerros San-Fernando* et de *Tuquillo;* aucune d'elles ne s'élève jusqu'à la région des neiges éternelles; leur hauteur moyenne est d'un peu plus de 2,000 toises, par conséquent plus grande que la montagne la plus élevée des Pyrénées. La chaîne centrale partage les eaux entre le bassin de la rivière de la Madeleine et celui du Rio-Cauca; elle atteint souvent la limite des neiges perpétuelles; elle la dépasse de beaucoup dans les cîmes colossales du Guanacas, du Bara-

PAG. LIG.

gan et du Quindiu, qui sont toutes élevées de plus de 2,000 à 3,300 toises. La chaîne occidentale des Andes sépare la vallée de Cauca de la province du Choco et des provinces de la mer du sud; son élévation est à peine de 700 toises; elle s'abaisse tellement entre les sources du Rio-Atracto et celles du Rio-San-Juan, qu'on a de la peine à suivre son prolongement dans l'isthme de Panama. Ces trois chaînes se confondent vers le nord, sous le parallèle de Muzo et d'Antioquia, par les 6 et 7e deg. de latitude boréale; elles forment aussi une seule masse au sud de Popayan, dans la province de Pasto. (Humboldt, *Vue des Cordillères*, p. 14.)

72, 5, La capitainerie générale de Caracas, formée de la partie orientale de la Terre-Ferme d'Amérique, comprend, etc.

Nota. Il faut absolument bannir de la géographie américaine ce mot de Terre-Ferme, employé ici, à l'exemple de beaucoup d'auteurs, comme dénomination générale, et le restreindre à la petite province de Panama ou de Terre-Ferme proprement dite, renfermée dans l'isthme de Panama, si l'on veut éviter beaucoup de confusion et d'erreurs. Ce mot de *Terre-Ferme*, qu'on dit avoir été appliqué par Christophe Colon à la portion de l'isthme de Panama où il aborda, ne se trouve point sur la première carte où figure la découverte du Nouveau-Monde. Cette carte, gravée sur cuivre, a été insérée dans le Ptolémée imprimé à Rome en 1508 (six ans après la découverte du continent par Colon). La côte qui s'y trouve tracée offre un assez grand nombre de points; mais aucun ne porte le nom de *Terre-Ferme*. L'intérieur est nommé *Terra sanctæ crucis* ou *Mundus novus*. Je dirai la même chose de la carte gravée sur bois, insérée dans le Ptolémée imprimé à Strasbourg en 1513, l'année même où Nunès traversa l'isthme de Panama et découvrit l'Océan atlantique. Ce nom de *Terre-Ferme* est pareillement inconnu à tous les éditeurs successifs de Ptolémée, qui publièrent des cartes entières du Nouveau-Continent; il l'est encore à Wytflet, qui le premier a donné un atlas complet des deux Amériques sous ce titre: *Descriptionis Ptolemaïca augmentis sive occidentis notitia* (imprimé à Louvain en 1598, in-folio, et en 1603, 2e édition). Dans ce livre intéressant, tout le nord de l'Amérique est désigné sous le nom de *Castilia nova* ou *Castilia aurifera*. On n'aperçoit pas non plus le nom de Terre-Ferme dans aucun des atlas d'Ortelius et de Mercator. Je trouve que cette dénomination n'a commencé à s'établir que dans des Histoires et des Voyages espagnols et français publiés de 1626 à 1655; elle a passé de là sur les cartes et dans les géographies publiées par les Sanson, ensuite sur les cartes de Delisle, et dans une foule d'autres ouvrages. Cependant ni les géographes d'Europe, ni même ceux d'Amérique n'ont jamais pu s'accorder sur la signification de ce mot, ni sur les provinces comprises dans cette division: il me serait même facile de prouver que quelques-uns ne sont pas d'accord avec eux-mêmes: ce défaut de précision dans les idées s'est propagé jusqu'aux géographes les plus modernes. M. Fabri (*Handbuch*, t. II, p. 384, éd. 1805) prétend que le mot de *Terra-Firma*, dans sa plus grande extension, renferme la Guiane espagnole et même la province de Quito. Gaspari veut que cette division ne comprenne que cette portion de l'Amérique méridionale renfermée entre l'équateur, l'Orenoque et l'Océan. (Gaspari, *Erddebeshreibung*, p. 190, édit. 1810.) M. Pinkerton, dans la seconde édition de sa Géographie, blâme M. Depons et l'historien Robertson d'avoir compris Caracas et Venezuela sous la dénomination de Terre-Ferme, et veut que ce mot ne serve à désigner que les trois provinces de Veragua, de Terra-Firma ou de Panama, et de Darien. C'est en effet à peu près ainsi que Lacruz et d'Anville, sur leurs cartes de l'Amérique méridionale, ont établi cette division. Un des griefs que M. de Humboldt (*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, p. 145) allègue contre M. Pinkerton, est la critique que ce dernier a osé faire de M. Depons à ce sujet. Arrowsmith, dans sa dernière carte de l'Amérique méridionale, en six feuilles, publiée en 1811, a, suivant nous, tranché très-sagement la difficulté, en bannissant entièrement ce nom

PAG. LIG.

de sa carte, et en ne donnant à la province de *Terra-Firma* que le seul nom de *Panama*. Si son exemple n'est pas universellement suivi, je crois du moins avoir démontré la nécessité de restreindre le nom de *Terre-Ferme* à la seule province de Panama.

473, 15, La capitainerie générale de Caracas se divise en six provinces : 1 Caracas ; 2 Macaraybo ; 3 Varinas ; 4 Coro ; 5 Nouvelle Andalousie ; 6 Nouvelle-Barcelone et Guyane. Ces six provinces renferment 900,000 habitans, dont 54,000 esclaves. (Humboldt, p. 748.)

481, 27, généralment, *lisez* généralement.
Id. 38, Rima, *lisez* Rimac.
483, 20, Guyalgagua, *lisez* Qualgaya.
Id. 21, elle est, *lisez* elles sont.
484, 41, fécondiité, *lisez* fécondité.
492, 28, au Chili, *lisez* du Chili.
494, 8, *après ces mots*, espèces de pierres précieuses, *ajoutez :*

M. de Humboldt évalue le produit des mines du Chili à 2,060,000 piastres.

Id. 10, Guayateca, *lisez* Quayatecas.
Id. 33, *après ces mots*, mangent habituellement de la viande, *ajout.* :

La ville de Castro, fondée en 1566, est la seule que renferme l'île de Chiloë ; elle est bâtie dans une plaine, et baignée au midi par le ruisseau de Gamboa : c'était le seul port où abordaient les vaisseaux lorsqu'en 1768 on reconnut celui de Santo-Carlos au nord. Ce dernier avait, en 1791, environ 200 maisons et une population de 1,100 individus. Tout cet archipel contient 25 îles, et est divisé en trois cures : Santo-Jago de Castro, qui contient 51 peuplades, Antonio de Chacao, qui en renferme 17, et Santo-Miguel de Calbuco, qui en possède 13. Les naturels, qui sont mélangés avec les Espagnols, parlent un langage particulier qu'on nomme *veliche*. Leurs cabanes sont en peaux, avec des toits de paille, et mal construites : les plus beaux édifices sont de bois. Le gouvernement de cet archipel, nommé par le roi, avait été mis en dernier lieu sous la direction du vice-roi de Lima, et ne résidait plus à Santo-Jago, mais à Santo-Carlos. (Voyez *De la provincia y archipelago de Chiloe por el padre Fray Pedro Gonzales des Agueroz*, p. 83, 109, 149, in-4°, 1791.)

501, 5, subordouné, *lisez* subordonné.
507, 42, arbrisseau sous l'équateur. Les lauriers, *lisez* arbrisseau. Sous l'équateur les lauriers.

511, 3, D'après la dernière carte de l'Amérique méridionale par Arrowsmith (1811), le Brésil se divise en 11 gouvernemens ou capitaineries. Sur la côte et en procédant du sud au nord, on a, 1° Governo do Rio-Grande, qui confine à la vice-royauté de Buenos-Ayres ; 2° ensuite la capitainerie générale do Rio-Janeiro vers l'est, qui est la plus petite division ; 4° ensuite Minas de Geraës, dont la capitainerie de Porto-Seguro, qui occupe toute la côte entre Rio-Doce et Porto Seguro, n'est qu'une sous-division ; 5° la capitainerie de Bahia, entre Rio-Pardo et Rio-Santo Francisco ; 6° la capitainerie générale de Pernambuco ou Fernambuco, dont les capitaineries de Rio-Grande et de Geara, situées au nord, ne sont que des sous-divisions ; 7° le gouvernement de Piauh, qui s'allonge dans l'intérieur, et n'occupe qu'un petit espace sur la côte entre Rio Francisco ou Paramirim et Rio-Parnaïba ; 8° la capitainerie générale de Maranham ; 9° ensuite l'immense capitainerie générale de Para, dont le gouvernement de Rio-Negro situé dans l'intérieur, et la Guyane portugaise, ne sont que des sous-divisions ; 10° dans l'intérieur il n'y a que la capitainerie générale de Matogrosso, à l'ouest de l'Araguay ; 11° et à l'est de cette rivière la capitainerie générale de Goyas.

PAG. LIG.

511, 4, Quatre, *lisez* Cinq.

Id. 18 M. Correa de Serra estime à quatre millions la population actuelle du Brésil. D'après le dénombrement fait en 1798, il y avait à cette époque 800,000 blancs, 1,000,000 Indiens et 1,500,000 nègres, ce qui fait en totalité 3,300,000. (Humboldt, p. 855.)

513, 2, *après ces mots*, en occupent une partie, *ajoutez:*

Après Rio-Janeiro et San-Salvador, on observe dans le Brésil, comme lieu remarquable, en procédant du sud au nord, la ville de *Saint-Paul*, dans le gouvernement de ce nom, et à la source du Rio-Tiete. Dans le *gouvernement de Geraes*, Santo-Joao del Rey, au nord Rica et ensuite Sabara; plus à l'ouest Pitangui; et retournant vers l'est, Villa do Principe, près de laquelle sont les mines de diamant: sur la côte, Villa de Espirito Santo; ensuite Villa do Bom Sussego, qui est au sud-ouest de Porto-Seguro. Dans la *capitainerie de Bahia*, on trouve, sur la côte, Villa de Santo-Jorge, au midi de San-Salvador, et Sergippe, au nord de cette ville. Dans la *capitainerie générale de Fernambuco*, Paraïba, sur la côte, au nord de Fernambuco: l'intérieur de cette province est peu peuplé et inconnu. Ville de Ocïras ou Mocha, située dans l'intérieur, au 7e degré de latitude sud, paraît être la capitale du gouvernement de *Piauh*. *Para*, où la marée s'élève au printemps à dix pieds de haut, est le chef-lieu du *gouvernement* de même nom. Les principaux lieux de *Matogrosso* sont dans l'intérieur, et voisins de la frontière de la vice-royauté de Buenos-Ayres; ce sont: Villa-Maria, sur le Paraguay, Santo-Pedro del Rey plus à l'orient, et Villa do Cuiaba plus au nord, et sur les bords de la rivière de ce nom. Ces trois villes sont situées dans le district de *Cuiaba*.

514, 9, *après ces mots*, des plus considérables du pays, *ajoutez:*

La chaîne qui à l'ouest contribue à former le bassin du Rio-Francisco, et qui se dirige du sud au nord, porte successivement, en procédant selon cette direction, les noms de Serro de Mognacu, de Canastra, de Marcella, d'Atria, de Tabatinga, de Pianhi et d'Ibiapaba, où elle est habitée par les Tapuyas et les Tobajores. Cette portion de la chaîne orientale du bassin du Rio-Francisco qui traverse du nord au sud la capitainerie de Bahia, porte le nom de Serra de Mangvira. Entre le 16 et le 19e deg. de latitude australe, est une autre chaîne qui court de l'est à l'ouest en inclinant vers le sud, et qui donne naissance aux rivières d'Araguay et de Tocantin. Cette chaîne, en allant de l'est à l'ouest, est connue sous les noms de Serra de San-Martha et de Serra-Sejada. L'Araguay a sa source dans cette dernière chaîne, vers 18 deg. 4 min. de latitude australe; elle coule droit vers le nord, et reçoit, vers le 6e deg. de latit., le Tocantin, qui lui enlève son nom. Quoiqu'ayant un cours moins étendu, ces deux fleuves réunis forment une vaste embouchure qui porte le nom de rivière de Para.

Id. 34, Arrowsmith, sur sa nouvelle carte, place Villa del Principe à environ 18 deg. et demi de latitude australe, et à 43 deg. à l'ouest du méridien de Greenwich. Le même géographe place des mines d'or sur le flanc ouest de la chaîne de montagnes du gouvernement de Saint-Paul, aux sources du Parana-Panema et du Taquari, entre 24 deg. et 24 deg. 30 min. de lat. australe, et entre 50 deg. et 50 deg. 20 min. de longit. à l'ouest du méridien de Greenwich.

515, 29, *après ces mots*, cette délicieuse contrée, *ajoutez:*

La cochenille du Brésil est le *grana sylvestre*. On a commencé à l'y soigner en 1770. (Humboldt, p. 856.)

518, 30, rivière de Caroni, qui coule au sud du lac Parima, *lisez* rivière Caroni, dont les sources sont voisines de celle du Rio-Branco, où l'on plaçait le lac Parima, qui n'existe pas.

PAG. LIG.

520, 22, les Espagnols ont plusieurs fois voulu envoyer des expédition vers le lac Parimé, aucune n'a réussi. *Ceci demande à être modifié.*

La route de don Joseph Solano, tracée sur la carte de Lacruz, prouv que l'on avait dès-lors visité ces contrées; et la manière dont Arrow smith a tracé sur sa carte l'endroit où l'on plaçait le lac Parimé ou Parim et le pays environnant, révelle l'existence d'un Voyage dont nous ne con naissons point les détails, mais qui a eu tout le succès possible.

Id. 520, *après ces mots*, bordé par des mangliers, *ajoutez:*

Les Anglais ont profité de la guerre actuelle pour s'emparer des Guian française et hollandaise.

521, 22, et font, *effacez* et.
523, 23, extrêmement, *lisez* singulièrement.
525, 26, Toutes les peuplades, *lisez* Tous les indigènes.
543, 29, Le Maleg est un autre fleuve considérable qui se joint à l'A bawi, etc.

Il y a bien ainsi dans M. Pinkerton (t. III, p. 828, 2e édit.); mais je crois que c'est une inadvertance de l'auteur. Quoique le cours du Male soit peu connu, cependant d'Anville et Arrowsmith s'accordent à le faire réunir au Bahr-el-Abiad ou au Nil, et non à l'Abawi ou Bahr-el Azrek.

Id. 37, à peu près comme le lac de Parima l'est par l'Orenoque.

Il faut effacer cette comparaison, puisqu'il est aujourd'hui prouvé que le lac Parima n'existe pas. *Voyez p.* 746.

548, 8, Le gouvernement turc a fait massacrer les beys, et a assuré ainsi son autorité par la plus horrible des trahisons.

558, 20, Cobé, *lisez* Cobbé.
562, 28, il ne reste plus de traces de Carthage.

De belles citernes qui se voient près de la tour d'Almenares ou la Roua de Mastinacès, sont encore considérées comme des ruines de cette ancienne ville. (Chateaubriand, t. III, p. 176 et 179.)

563, 21, Agadet, *lisez* Agadez.
564, 18, est le désert Angara.

Il est nommé désert d'Angad sur les cartes d'Arrowsmith et de d'Anville.

565, 35, Celui de Tremecen.

Cet état est nommé Tlemçen sur les cartes de d'Anville et d'Arrowsmith.

574, 27, du Ven, *lisez* du Vent.
577, 35, *après ces mots*, appelée San-Salvador, *ajoutez:* ou Banza.
584, 35, Sur ces rivages, *lisez* Sur ses rivages.
587, 4, de latitude, *lisez* de latitude sud.
598, 7, latitude, *lisez* latitude australe.
Id. 12, Ptolémée termine sa géographie de l'Afrique orientale à l'île de Pemba.

Nota. M. Gossellin a prouvé que les connaissances de Ptolémée se terminaient au cap Brava, qui est le *Prasum Promontorium.* (Voyez les *Recherches sur la géog. systém. et positive des anciens*, t. I.)

PAG. LIG.

603, 15, *après ces mots*, quelques colons aux îles Seychelles, *ajoutez :*

A l'est des îles Amirantes est le petit groupe de Chago ou de Diego Garcia, qui se lie aux Maldives par l'île de Diego Rayes.

Id. 34, *après ces mots* beaucoup de tort aux plantations, *ajoutez :*

Le rapport officiel sur les opérations du général Decaen, donne 14,000 blancs ou noirs libres, et 60,000 esclaves pour la population de l'île de France, en 1810, lorsqu'elle a été prise par les Anglais. Le port Napoléon renfermait 6,000 habitans. Les Anglais s'étaient précédemment emparés de l'île Bonaparte ou de Bourbon.

604, 22, les petites îles d'Amsterdam et de Saint-Paul.

Nota. Celle qui se nomme Amsterdam est la plus septentrionale. Le rédacteur des Voyages de Cook ayant par inadvertance appliqué le nom de Saint-Paul à l'île d'Amsterdam, a renversé l'ordre des noms de ces deux îles : cette erreur a été suivie par Arrowsmith et d'autres géographes, quoique plusieurs auteurs anglais et français en eussent fait presqu'aussitôt la remarque.

ADDITION A L'ERRATA,

ET NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

PREMIÈRE PARTIE.

PAG. LIG.

13, 23, l'Empire d'Allemagne, *lisez* les États de l'Allemagne.

14, 37, plusieurs états et régie, *lisez* plusieurs états ou régie.

81, 11 et 12, qui séparent la France et l'Espagne de la Suisse, *lisez* qui séparent la France de l'Espagne et de la Suisse.

83, 12, On a dit qu'on a, *lisez* On dit qu'on a.

102, 26 et 27, Celui de Guadarama a été poussé avec plus de vigueur. *Ces mots ont été transposés, et doivent être placés après* Santander (*même page, lig.* 31); *la fin de cet alinéa doit être lue ainsi :* Le canal de Guadarama a été poussé avec plus de vigueur; il part du voisinage de l'Escurial, et va joindre le Tage.

159, *Revenus et agriculture du royaume de Naples.*

D'après les informations certaines d'un personnage d'un haut rang, nous sommes instruits que, dans l'année 1809, le revenu de ce royaume s'était monté à soixante et dix millions de francs, et en 1812, on le croyait encore augmenté : mais ce royaume est forcé d'entretenir 30,000 hommes de troupes auxiliaires.

Le blocus continental a donné un rapide accroissement à la culture du coton, qui, dans beaucoup d'endroits, a remplacé celle du bled. On cultive cette plante précieuse dans les environs de Naples, dans la province de Salerne et ailleurs : le coton, filé dans plusieurs manufactures, a été trouvé excellent.

169, 17, a 25 à 50 lieues de tour, *lisez* a 25 à 30 lieues de tour.

179, 4 et 5, en deux portions de limites, *lisez* en deux portions limitées.

201, 23, Dans la *Saxe orientale*, au sud de Dresde, *lisez* Dans la Saxe *occidentale*, au sud de Dresde.

PAG. LIG.

210, 19 et 23, Calenbourg, *lisez* Calenberg.

230, 20, Ce royaume, *lisez* Le royaume de Wurtemberg.

Id. 33, 1795, *lisez* 1495.

234, *Divisions du grand duché de Bade.*

Depuis que ce paragraphe est imprimé, nous avons eu connaissance de la division du grand duché de Bade, en neuf cercles, d'après la nouvelle organisation faite le 15 novembre 1810.

CERCLES.	CHEFS-LIEUX *des cercles.*	CERCLES.	CHEFS-LIEUX *des cercles.*
1. Cercle *du Lac.*	Constance.	6. Cercle *de la Murg.*	Rastadt.
2.—*du Danube.*	Willengen.	7.—*de la Pfinz et de l'Enz.*	Dourlac.
3.—*de la Weise.*	Lerrach.	8.—*du Neckar.*	Manheim.
4.—*de la Treisam.*	Fribourg.	9.—*du Main et de la Tauber.*	Wertheim.
5.—*de la Kinzig.*	Offenbourg.		

280, *Gouvernement de la Suède.*

Depuis la diète de 1809, le monarque n'a plus le droit d'établir d'impôts sans le consentement des états, qui peuvent, en outre, délibérer sans son initiative. La diète doit être convoquée tous les cinq ans, et toutes les fois qu'une guerre vient d'être déclarée.

303, 11, Inigo Jones, *lisez* Wren.

387, 7, d'après le nom des rivières, *lisez* d'après le cours des rivières.

390, 21 et 22, *effacez les mots suivans :* Halifax compte 9,000 habitans.

DEUXIÈME PARTIE.

273, 2, Tritchinapali est la capitale de cette île. *Supprimez ces mots, réimprimés ici par erreur de la seconde édition de cet Abrégé.* Tritchinapali était la capitale du royaume de Maduré, dans l'Inde.

473, 19, Maracaïbo, *lisez* Macaraïbo : *cette faute se retrouve ailleurs, et exige partout la même correction.*

550, 30, Vers l'est et dans le désert est Djofar, *lisez* Vers l'est est le désert de Djofar.

Id. 37 et 38, Esneh ou Assiout, *lisez* Assiout.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Abréviations dont on s'est servi dans cette table:

La lettre *a* indique la première partie, la lettre *b* la deuxième.—Bourg, b.; canal, c.; cap, ca.; chaînes, ch.; déserts, d.; détroits, dé.; fleuves, fl.; golfes, g.; grand-duché, g. d.; îles, i; lacs, l.; mers, me.; montagnes, m.; peuples, p.; ports, po.; principautés, pp.; provinces, pr.; rivières, r.; royaumes, roy.; torrents, t.; villes, v.; villages, vi.

Aalborg, v. *a* 263
Aar, fl. *a* 182
Aarau, v. *a* 179
Aarhuus, v. *a* 263
Aalen, v. *a* 232
Abakan, riv. *b* 43
Abases, p. *b* 11
Abawi, fl. *b* 543
Abbeville, v. *a* 52
Abdiotes, p. *a* 522
Aberdeen, v. *a* 409
Abernethy, fl. *a* 416
Abitib, riv. *b* 420
Abhas, p. *b* 11
Abkases, p. *b* 34
Abkhouzen, riv. *b* 231
Abo, v. *a* 450
Abouillona, i. *b* 19
Abrantes, v. *a* 121
Abyssinie, *b*. 539
Abyssins, p. *b* 538, 540, 541
Acca, v. *b* 15
Achil, i. *a* 437
Achvary, l. *a* 414
Achray, l. *a* 414
Acqui, v. *a* 137
Acre, v. *b* 10
Adaman, i. *b* 128
Adamaniens, p. *b* 128
Adana, v. *b* 15
Aderbijan, p. *b* 209 223
Adige, r. *a* 131
Adria, v. *a* 151
Afghans, p. *b* 168-212-214
Africains, p. *b* 577-583
Africains occid. *b* 571
Afrique, *b* 529
Afrique centrale, *b* 590
Afrique occidentale, *b* 571
Afrique orientale, *b* 687
Afrique septentrion. *b* 559
Agen, v. *a* 59
Agra, v. *b* 188
Agrafa, m. *a* 517
Agram, v. *a* 478
Agrigente, v. *a* 165
Ahwaz, riv. *b* 229
Aia, v. *a* 505
Aiagha-Tag, m. *b* 232
Aios-Oros, m. *a* 517
Aix, i. *a* 85
Aix, v. *a* 62
Aix-la-Chapelle, v. *a* 54
Ajaccio, v. *a* 163
Akierman, v. *a* 446
Ak-tau, mont, *b* 248
Ala-Koula, monts, *b* 42
Aland, i. *a* 292
Alassona, v. *a* 565
Alata, v. *b* 542
Alay, riv. *b* 42
Alb, m. *a* 196
Alba, v. *a* 161
Albanais, p. *a* 489-499-506-507
Albanie, v. *a* 504
Albanie, p. *b* 268
Albanieno, p. *a* 154
Albano, l. *a* 131
Albany, riv. *b* 346-420
Albany, v. *b* 359
Albarracio, m. *a* 106
Albassan, v. *a* 504
Albech, v. *a* 232
Alby, v. *a* 63
Alderney, i. *a* 402
Alençon, v. *a* 58
Alep, v. *b* 10-11
Alessio, v. *a* 504
Aleuts, i. *b* 49
Alexandrette, v. *b* 10-16
Alexandrie, v. *a* 138. *b* 359-549
Alexandrowsk, v. *b* 36
Alger, v. *b* 564
Algériens, p. *b* 565
Algésiras, *b* 16
Algher, v. *a* 168
Alginskoïsirt, mont, *b* 42
Algonquins, p. *b* 429
Alicata, v. *a* 165
Alideck, monts, *b* 181
Aljamilla, m. *a* 109
Alkmaar, v. *a* 49
Allahabad, v. *b* 187
Allegany, mont, *b* 366
Allemagne, *a* 189-238
Aller, r. *a* 194-211
Aloni-Steno, m. *a* 519
Alpes, m. *a* 131
Alpes méridion. monts, *b* 180
Alphée, r. *a* 515
Alpujarras, m. *a* 109
Alt, r. *a* 424
Altamaha, riv. *b* 365
Altan-Nor, l. *b* 41
Altenkirchen, v. *a* 220
Altmark, v. *a* 213
Altona, v. *a* 262-264
Altorf, v. *a* 180
Altyn, l. *b* 41
Alvarado, fl. *b* 397
Amaberg, v. *a* 201
Amadie, v. *b* 16
Amalfi, v. *a* 160
Amarante, v. *a* 120
Amasia, v. *b* 14
Amasie, v. *b* 10
Amaxichi, v. *a* 157
Amazones, r. *b* 450-478-488
Amberg, v. *a* 228
Amboine, *b* 292
Amboine, v. *b* 290-292
Amboine, i. *b* 292
Ambotismème, m. *b* 602
Amedabab, v. *b* 192
Amersfoort, v. *a* 50
Amhara, m. *b* 544
Amiens, v. *a* 52
Amirantes, i. *b* 603
Amirauté, p. *b* 307
Amirauté, i. *b* 307
Amis, i. *b* 328
Amérique, *b* 333
Amérique méridion. *b* 463
Amérique septentrion. *b* 339-374-405
Amorgo, i. *a* 524
Amou, fl. *b* 249
Amou, r. *b* 250
Amour, fl. *b* 85
Amour, r. *b* 85
Amour, r. *b* 5
Ampelaki, v. *a* 505
Amshitka, i. *b* 50
Amsterdam, i. *b* 206
Amsterdam v. *a* 45
Anadir, fl. *b* 41
Anadolie, *b* 15
Anal, i. *b* 266
Anaphi, i. *a* 524
Anapli, v. *a* 510
Anarghia, v. *b* 16

Anatolico, v. *a* 506
Ancone, v. *a* 130-153
Ancove, p. *b* 600
Ancyre, v. *b* 13
Andaman, r. *b* 128
Anderab, v. *b* 248
Andrantsayes, p. *b* 601
Andrenovie, i. *b* 49-50
Andrinople, v. *a* 501
Andros, i. *a* 526
Androussa, v. *a* 509
Andévourante, v. *b* 601
Angara, riv. *b* 5
Angaziza, i. *b* 603
Angers, v. *a* 56
Anglais, p. *a* 301
Angles, p. *a* 293
Anglesea, i. *a* 401
Anglesey, i. *a* 401
Angleterre, *a* 293
Ango, m. *a* 75
Angora, v. *b* 10-13
Angoulême, v. *a* 59
Angra, v. *a* 126
Anguille, i. *b* 442
Anhalt-Bernbourg, v. *a* 237
Anhalt-Dessau, d. *a* 236
Anhalt-Koeten, *a* 237
Anklam, v. *a* 247
Ankécko, v. *b* 542
Annan, r. *a* 414
An-nan méridion. *b* 140
Annapolis, v. *b* 359
Annapolis, riv. *b* 412
Annecy, l. *a* 74
Anquiripy, m. *b* 602
Anspach, v. *a* 225-226-228
Anticosti, i. *b* 414
Antigoa, i. *b* 442
Antiparos, i. *a* 525
Antisana, m. *b* 469
Antivari, v. *a* 504
Anvers, v. *a* 47-50
Anzouan, i. *b* 603
Apalaches, monts, *b* 347
Apennin, m. *a* 132
Apesas, m. *a* 519
Apollonie, *b* 19
Appleby, v. *a* 390
Appenzell, v. *a* 179
Aprouague, riv. *b* 518
Apurimac, riv. *b* 451
Aquila, v. *a* 160
Aquitains, *a* 18
Araba, riv. *b* 230
Arabes, p. *b* 253-257-258-603
Arabie, *b* 252
Arabie déserte, *b* 252
Arabie heureuse, *b*. 252
Arabie pétrée, *b* 252
Arachnée, m. *a* 518
Arachosie, pr. *b* 210
Aral, l. *b* 4-249
Ararat, mont, *b* 7-19
Aras, fl. *b* 230
Araucaniens, p. *b* 491
Araucans, p. *b* 523
Araxes, fl. *b* 230-231
Arcadiens, p. *a* 499
Archipel, *a* 522
Archipel austral, *b* 267-271
Archka, i. *b* 50
Arcot, v. *b* 195
Ard, *a* 414
Ardennes, fl. *a* 79
Ardfert, v. *a* 429
Arendal, v. *a* 264
Arensberg, v. *a* 220
Aréquipa, v. *b* 482
Arezzo, v. *a* 140
Arfac, mont, *b* 304
Argentaro, m. *a* 517
Argent, r. *b* 454
Argentière, i. *a* 524
Argich, r. *a* 454
Argjun, mont, *b* 250
Argos, v. *a* 507
Argostoli, v. *a* 156
Argoun, mont, *b* 250
Aria, pr. *b* 210
Aria-Palus, l. *b* 210-231
Arkadia, v. *a* 509
Arkhangel, v. *a* 449
Arménie, *b* 7
Arménie persane, *b* 209
Arménie turque, *b* 14
Arméniens, p. *b* 217
Armag, v. *a* 430
Arnhem, v. *a* 50
Arno, fl. *a* 131
Arno, riv. *a* 146
Arnstadt, v. *a* 238
Arolsen, v. *a* 238
Arracan, p. *b* 151
Arran, i. *a* 418-437
Arras, v. *a* 52
Arrokage, v. *b* 226
Arrou, i. *b* 305
Arrowaks, p. *b* 521
Arta, r. *a* 515
Arta, v. *a* 504
Artemisio, m. *a* 519
Artemisius, m. *a* 519
Asam, pr. *b* 163
Ascanius, l. *b* 19
Ascension, i. *b* 605
Aschaffenburg, v. *a* 222
Archersleben, v. *a* 213
Asi, riv. *b* 18
Asie, *b* 2
Asie mineure, *b* 24
Aska, riv. *b* 110
Askeyton, v. *a* 429
Asmild, l. *a* 263
Asphaltite, l. *b* 18
Aspronisi, i. *a* 524
Aspropotamos, r. *a* 615
Astenberg, m. *a* 195
Astracan, v. *b* 35
Assyriens, p. *b* 8-211
Assomption, v. *b* 500
Assyriens, p. *b* 7
Atabaska, riv. *b* 346
Atanjauja, v. *b* 483
Athènes, v. *a* 506
Athlone, v. *a* 430
Athol, fl. *a* 416
Athos, m. *a* 517
Atropatena, p. *b* 209
Attoch, v. *b* 191
Atton, i. *b* 50
Atwaches, p. *b* 35
Auch, v. *a* 64
Augusta, v. *b* 359
Aungwa, v. *b* 119
Aurana, v. *a* 154
Aurich, v. *a* 215
Aurigny, i. *a* 402
Aurillac, v. *a* 59
Aurungabad, v. *b* 193
Ausbourg, v. *a* 225-229
Austerlitz, v. *a* 476
Australasie, *b* 267-294
Automate, i. *a* 524
Autriche, *a* 460
Autrichiens, p. *a* 470
Autun, v. *a* 55
Auxerre, v. *a* 56
Ava, r. *b* 114
Ava, v. *b* 119
Aveiro, v. *a* 121
Avellino, v. *a* 161
Averne, *a* 131
Avignon, v. *a* 61
Avlemona, pr. *a* 528
Avranches, v. *a* 57
Axou, v. *b* 239
Axu, v. *b* 239
Axum, v. *b* 542
Axumites, p. *b* 538
Ayora, m. *a* 106
Ayr, v. *a* 410
Azarist, v. *b* 244
Azerbaïdjan, p. *b* 209
Azof, v. *b* 36

B

Babelmandel, c. *b* 252
Babylone, v. *b* 16
Babylone, v. *b* 13
Bacher, *a* 482
Bachkirs, p. *b* 31
Bachkirs, m. *a* 456
Backnau, v. *a* 232
Bactriane, p. *b* 210
Bactriane, v. *b* 245

Badakskan, v. *b* 248
Bade, *a* 233
Baden, v. *a* 235-475
Badur, m. *a* 184
Baffa, v. *b* 25
Bagdad, v. *b* 13
Bahama, i. *b* 444
Bahia de Todos los Santos, v. *b* 512
Bahr-el-Abiad, riv. *b* 543
Bahrein, i. *b* 266
Bahr-el-Azrek, riv. *b* 543
Baïcal, l. *b* 249
Baïkal, l. *b*. 5-41
Baïrout, v. *b* 10
Bajazet, v. *b* 15
Baktegan, l. *b* 231
Balaton, l. *a* 482
Balbec, v. *b* 9
Balcan, m. *a* 516
Balcash, l. *b* 249
Bald-mountains, mont, *b* 347-366
Baldo, m. *a* 132
Bâle, v. *a* 178
Balk, p. *b* 210
Balk, p. *b* 238
Balk, v. *b* 248
Balkach, l. *b* 85
Balla-Gaut, mont, *b* 181
Ballenstadt, v. *a* 237
Balli, v. *b* 278
Balli, i. *b* 271-278
Ballon, m. *a* 74
Baloutches, p. *b* 226
Baltimore, v. *b* 57
Banca, i. *b* 271-275
Bamberg, v. *a* 228
Bamian, v. *b* 248
Bancok, p. *b* 130
Banda, *b* 293
Banda, v. *b* 290
Banda, i. *b* 293
Baniaduka, v. *a* 478
Bania-Lucca, v. *a* 503
Banivoule, f. *b* 602
Bankok, v. *b* 136
Bann, r. *a* 432
Bar-sur-Ornain, v. *a* 53
Bara, i. *a* 419
Baradé, riv. *b* 12
Barbade, i. *b* 442
Barboude, i. *b* 442
Barcelone, (nouvelle) v. *b* 474
Barcelone, v. *a* 95
Barda, v. *b* 563
Bardouniotes, p. *a* 509
Bardsey, i. *a* 401
Barentola, v. *b* 96
Bareuth, v. *a* 225
Bari, v. *a* 160
Barletta, v. *a* 160
Barnera, i. *a* 420
Baroach, v. *b* 193
Barra, i. *a* 420
Barren, i. *b* 129
Barreuth, v. *a* 226-228
Barrolous, p. *b* 586
Barrow, r. *a* 432
Barth, v. *a* 217
Basra, v. *b* 13-209
Bassora, v. *b* 13-16-209
Bastia, v. *a* 168
Batavi, p. *a* 17
Batavia, v. *b* 277
Batchian, i. *b* 291
Batchian, v. *b* 291
Bath, v. *a* 386
Bathans-Berg, m. *a* 185
Battock, m. *a* 415
Batz, v. *a* 477
Baughta, m. *a* 434
Bauzen, v. *a* 201
Bavarois, p. *a* 227
Bavière, *a* 223
Bayonne, v. *a* 63
Bazas, v. *a* 64
Beaumaris, v. *a* 390-401
Beauvais, v. *a* 52
Bedahs, p. *b* 101-198
Bedford, v. *a* 388
Beghih, l. *a* 516
Behut, riv. *b* 179
Beitstadt, l. *a* 268
Beja, v. *a* 122
Bejapour, v *b* 197
Belfast, v. *a* 429
Belgw, p. *a* 39
Belgique, 39-40-41
Belgrade, v. *a* 502
Belle-Isle, i. *a* 85
Bellinzone, v. *a* 180
Bellune, v. *a* 148-151
Belour (ch. du), *b* 6
Belour-Tag m. *b* 180-181
Belour-Tague, m. *b* 85
Belour, m. *b* 250
Belturbet, v. *a* 429
Benachie, m. *a* 416
Bénarès, v. *b* 187
Ben-Awn, m. *a* 416
Benbicula, i. *a* 420
Ben-Chasker, m. *a* 416
Ben-Chat, m. *a* 416
Bender-Abassi, v. *b* 225
Bender, v. *a* 446
Ben-Cliberg, m. *a* 415
Ben-Cruachan, m. *a* 416
Benevis, m. *a* 415
Benevento, v. *a* 130-161
Ben-Fostaige, m. *a* 416
Ben-Golich, m. *a* 416
Bengrim, m. *a* 416
Ben-Hop, m. *a* 416
Beni, riv. *b* 451
Benibourd, m. *a* 416
Beni-Gerbis, p. *b* 256
Beni-Kiab, p. *b* 233
Benin, v. *b* 575
Ben-Lawres, m. *a* 415
Ben-Ledy, m. *a* 415
Ben-Lomond, m. *a* 415
Ben-Lugal, m. *a* 416
Ben-Maddy, m. *a* 416
Ben-More, m. *a* 415
Benowm, v. *b* 591
Ben-Nevis, m. *a* 415
Ben-Nore, m. *a* 416
Ben-Ormoid, m. *a* 416
Ben-Verlich, m. *a* 415
Ben-Wevis, m. *a* 416
Berat, v. *a* 504
Berbice, riv. *b* 518
Berchtesgaden, v. *a* 230
Bergame, v. *a* 148-151
Bergen, v. *a* 217-262-264
Berg et Clèves (g. d. de), *a* 218
Berg-op-Zoom, v. *a* 50
Bergotrass, m. *a* 196
Berhampouter, fl. *b* 98
Berilli, v. *b* 187
Bering, i. *b* 50
Bering (d. de), *b* 5
Berlin, v. *a* 192
Bermudes, i. *b* 414
Bernburg, v. *a* 237
Berne, v. *a* 178
Beroé (l'ancienne), v. *b* 11
Berschek, mont, *b* 232
Berwick, v. *a* 390-409
Besançon, v. *a* 60
Bessarabie, *a* 446
Bethléem (bourg), *b* 14
Bettis, v. *b* 16
Betwa, riv. *b* 179
Beuly, r. *a* 414
Beveland, l. *a* 74
Beverio, l. *a* 131
Beziers, v. *a* 63
Biaks, v. *a* 503
Bialogorod, v. *a* 446
Bialystok, v. *a* 447
Biberach, v. *a* 232
Bielefeld, v. *a* 212
Bieliz, v. *a* 476
Biclo, l. *a* 455
Biesboch, l. *a* 74
Bigarrés (monts), *b* 42
Billiton, i. *b* 271
Birmans (emp. des), *b* 114
Birmans, p. *b* 115-118
Birmingham, v. *a* 385
Birnbaumer-Wald, m. *a* 482
Birr, v. *a* 430
Biserta, v. *b* 563
Blackwater, riv. *a* 432

Blaka, v. *a* 503
Blanc, l. *a* 74
Blanches, m. *b* 87-248-366
Blankenburg, v. *a* 213
Blankenhain, v. *a* 238
Bleues (rivières), *b* 179
Bleues (mont.) *a* 416. *b* 42-299
Bleu, l. *b* 85
Blockzberg, m. *a* 195
Blois, v. *a* 56
Blumlis, m. *a* 184
Boachiltive, fl. *a* 416
Bodgo (ch. du), *b* 6
Bodgo-Tola, mont, *b* 42
Boffin, i. *a* 437
Bog, fl. *a* 454
Bogdo, l. *b* 41
Bogdo-Alim, mont, *b* 42
Bohême, *b* 467-476
Bois-le-Duc, v. *a* 50
Bojana, r. *a* 514
Bokhage, v. *b* 226
Bokhara, v. *b* 245-247
Bole, riv. *b* 288
Bologne, v. *a* 129-150
Bolsena, l. *a* 131
Bombay, v. *b* 193
Bommel, i. *a* 273
Bonaparte, i. *b* 603
Boness, v. *a* 410
Bordeaux, v. *a* 46
Borée, m. *a* 519
Borgholm, v. *a* 285
Borgo, v. *a* 450-526
Borjian, v. *b* 209
Borneo, i. *b* 271-280
Borneo, p. *b* 281
Bornholm, i. *a* 273
Borromées, i. *a* 145
Borrowstowmss, v. *a* 410
Boschemans, p. *b* 584
Bosna-Seray, v. *a* 502
Bosnie, *a* 503
Boston, v. *b* 357
Boucarest, v. *a* 445
Boucharien, p. *b* 240-246
Boucharie (grande), *b* 245
Bouka (p. de l'île de), *b* 308
Bouleaux, fl *b* 44
Boulogne, v. *a* 52
Bourats, p. *b* 27-32
Boureo, r. *a* 454
Bourgaz, v. *a* 505
Bourges, v. *a* 60
Bourg-en-Bresse, v. *a* 61
Bourget, l. *a* 74
Bourgna, p. *a* 527
Bourgogne, c. *a* 65
Bourhampour, v. *b* 193
Bourlos, l. *b* 553
Bouro, i. *b* 290
Bouro, v. *b* 290
Boutan, p. *b* 90
Boyne, r. *a* 432
Boyouc-Minder, fl. *b* 18
Bradfield, v. *a* 390
Braemar, m. *a* 416
Braga, v. *a* 120
Braganza, v. *a* 121
Brandebourg, v. 247
Brandisi, v. *a* 130
Braunau, v. *a* 476
Brazza, i. *a* 154
Brechin, v. *a* 411
Brecon, v. *a* 389
Bréda, v. *a* 50
Brège, r. *a* 194
Bregenz, v. *a* 229
Breithorn, m. *a* 184
Brême, v. *a* 193-210-215
Brenta, r. *a* 131
Brésil, *b* 510
Breslau, v. *a* 241
Brescia, v. *a* 151
Bresse, v. *a* 148
Brest, v. *a* 57
Bretagne (la nouv.) *b* 306
Bretten, v. *a* 235
Briare, c. *a* 64
Brieg, v. *a* 248
Brigthelmstone, v. *a* 387
Brindisi, v *a* 162
Bristol, v. *a* 385
Brody, v. *a* 478
Broome, l. *a* 414
Bromberg, v. *a* 205
Bruch, v. *a* 475
Bruchsal, v. *a* 235
Bruges, v. *a* 51
Brûlée, i. *a* 524
Brunn, v. *a* 475
Brunswick, v. *a* 210-212
Bruxelles, v. *a* 46-50
Bruxelles (c. de), *a* 66
Bucharest, v. *a* 445
Bucharie (la petite), p. *b* 82
Buchorn, v. *a* 232
Buckingham, v. *a* 388
Bude, v. *a* 474
Budweiss, v. *a* 476
Buenos-Ayres, v. *b* 495-497
Bug, r. *a* 206
Bui-Kiang, mont, *b* 148
Bulgarie, *a* 502
Bundamir, fl. *b* 231
Bundeh, mont, *b* 181
Burghausen, v. *a* 230
Burlington, v. *b* 359
Burrampouter, riv. *b* 5-178
Bursa, v. *b* 13
Bute, i. *a* 418
Byndemyr, riv. *b* 231

C

Caalbe, v. *a* 213
Caboul, pr. *b* 212-214
Caboul, v. *b* 191
Cabrera, i. *a* 114
Cachan, v. *b* 224
Cachemire, v. *b* 190
Cachemire, pr. *b* 180
Cachemiriens, p. *b* 191
Cachgar, v. *b* 82-239
Cadao, r. *a* 125
Cadix, v. *a* 96
Cadore, v. *a* 148
Caen, v. *a* 57
Caermarten, v. *a* 389
Caernavon, v. *a* 390
Cafres, p. *b* 588
Cagliari, v. *a* 167
Cahors, v. *a* 59
Caire, v. *b* 548
Cairoan, v. *b* 559-563
Cairrgorn, m. *a* 416
Calais, v. *a* 51
Calamo, m. *a* 524
Calatafini, v. *a* 165
Calberge, v. *b* 197
Caldeiraon, m. *a* 108
Caldy, i. *a* 401
Calcutta, v. *b* 186
Calédonie (p. de la nouv.) *b* 309
Calédonie, f. *a* 410
Calenbourg, v. *a* 210
Calhein, l. *a* 414
Calmar, v. *a* 285
Calva, l. *a* 414
Calvaire, m. *b* 14
Calvi, v. *a* 168
Camarthen, mont, *b* 299
Cambalu, v. *b* 63
Cambaye, v. *b* 192
Camboge, pr. *b* 140
Camboge, v. *b* 162
Cambouri, pr. *b* 131
Cambray, v. *a* 51
Cambridge, v. *a* 388. *b* 358
Cambuniens, m. *a* 517
Camène (l'anc.), i. *a* 524
Camène (la nouv.) i. *a* 524
Campbeltown, v. *a* 411
Camphine, pr. *b* 130
Campo-Formio, *a* 151
Campo-Mayor, v. *a* 122
Canaries, l. *b* 606
Candahar, v. *b* 591
Candie, i. *a* 147-522
Canée, i. *a* 522
Canna, i. *a* 419
Canarie, p. *b* 606
Canton, pr. *b* 64

Canton, v. *b* 64
Cantorbéry, v. *a* 387
Cap, v. *b* 583
Cap-Breton, i. *b* 413
Cap de Bonne-Espérance, *b* 583
Cap-Epée, m. *a* 523
Cap-Français, v. *b* 438
Cap-Verd, i. *b* 605
Capo-d'Istria, v. *a* 148
Capoue, v. *a* 130-161
Capraïa, i. *a* 169
Capri, i. *a* 170
Cara, r. *a* 454
Caracas, pr. *b* 472
Caracas, v. *b* 474
Caracas, m. *b* 476
Caraïbes, i. *b* 440
Caraïbes, p. *b* 521
Carasus, l. *a* 516
Carcassone, v. *a* 63
Cardigan, v. *a* 389
Cargueirazo, m. *b* 469
Carlshamn, v. *a* 285
Carlshaven, v. *a* 212
Carlskrona, v. *a* 284
Carlsruhe, v. *a* 234
Carlstadt, v. *a* 286-478
Carmagnola, v. *a* 138
Carmanie, pr. *b* 209
Carn-Togher, m. *a* 433
Carolimo, i. *b* 319
Carolines (p. des îles), *b* 320
Carpathiens, m. *a* 456
Carrikfergus, v. *a* 429
Carslisle, v. *a* 390
Carthagène, v, *b* 466
Casan, v. *b* 35
Casbin, v. *b* 224
Caserte, v. *a* 161
Cashel, v. *a* 428
Caspiens, p. *b* 210
Cassel, v. *a* 210-211
Cassiquiare, riv. *b* 455
Castagnatz, m. *a* 517
Castle-Bar, v. *a* 429
Castle-Town, v. *a* 401
Castel-Rosso, i. *b* 24
Castres, v. *a* 63
Castri, v. *a* 506
Castro, v. *a* 527
Castro, i. *b* 23
Casueleta, m. *a* 107
Catane, v. *a* 165
Catanzaro, v. *a* 162
Cataringa, riv. *b* 282
Cattack, v. *b* 193
Catti, p. *a* 209
Caucase, m. *b* 6-7-11 16-19-20
Cavalla, v. *a* 505
Cavan, v. *a* 430
Caveri, riv. *b* 180
Cavo, m. *a* 133
Caxamarca, v. *b* 483
Cayes, v. *b* 438
Cayambé, m. *b* 469
Cayenne, v. *b* 516
Caynda, l. *b* 366
Cedar, l. *b* 365
Ceinture du monde, m. *a* 456
Celano, l. *a* 131
Célèbes, i. *b* 271-286
Celle, v. *a* 213
Celtes, p. *a* 18-87
Celtigne, v. *a* 504
Cenis, m. *a* 132-184
Céphalonie, i. *a* 156
Ceram, i. *b* 290
Cérigo, l. *a* 156-528
Cérina, v. *b* 25
Cerro de Potosi, m. *b* 505
Cervin, m. *a* 132
Cervio, m. *a* 184
Césène, v. *a* 153
Ceylan, i. *b* 205
Ceylan, *b* 198
Chajé, fl. *b* 249
Chaldée (anc.) *b* 13
Chalisenteli, mont. *b* 181
Châlons-sur-Mar., v. *a* 53
Chamaniens, p. *b* 30
Chambéry, v. *a* 61
Chami, v. *b* 83
Champlain, l. *b* 365
Chang, pr. *b* 141
Changai, m. *b* 6-42-85
Chang-Koïn, l. *b* 71
Chanka, v. *b* 244
Chantong, pr. *b* 64
Chapala, l. *b* 398
Charles-Town, v. *b* 357
Charleville, v. *a* 54
Charruas, p. *b* 522
Chartres, v. *a* 56
Chasseron, m. *a* 75
Chateauroux, v. *a* 60
Chatéen, v. *b* 82
Chatham, v. *a* 388
Chaumont, v. *a* 53
Chauve, m. *b* 366
Chellif, riv. *b* 563
Chelmos, m. *a* 519
Chelmsford, v. *a* 388
Chelun, riv. *b* 179
Chemnitz, v. *a* 201
Chêne-Blanc, mont. *b* 347
Chênes, f. *a* 197
Chenkoursk, v. *a* 449
Chensi, pr. *b* 64-65
Cherbourg, v. *a* 57
Cherso, i. *a* 154
Cherso, v. *a* 154
Chersonnèse, *b* 128
Chester, v. *a* 389
Chevarz, v. *a* 230
Cheviot, m. *a* 396
Chializ, v. *b* 239
Chiavari, v. *a* 137
Chiavena, v. *a* 180
Chica, i. *b* 101-110
Chicester, v. *a* 387
Chicuito, v. *b* 499
Chieti, v. *a* 160
Chili, *b* 490
Chiloé, i. *b* 494
Chimborazo, m. *b* 458-469
Chimerus-Mons, m. *a* 517
Chine, *b* 52-55-77
Chinois, p. *b* 60
Chio, i. *b* 23
Chiourana, riv. *b* 288
Chiquitos, l. *b* 504
Chiquitos, mont, *b* 460
Chirschowa, v. *a* 502
Chirvan, pr. *b* 208
Chiska, l. *b* 180
Chiwa, p. *b* 243
Chiwa, pr. *b* 243
Chiwa, v. *b* 243-244
Chosistan, pr. *b* 209
Choumboul, riv. *b* 179
Choumias, peup. *b* 163
Chouster, v. *b* 225
Christiana, v. *a* 264
Christiansand, v. *a* 264
Christineham, v. *a* 286
Chroin, l. *a* 414
Chuyo, i. *a* 527
Chulclan, riv. *b* 456
Chunab, riv. *b* 179
Chum-Tien-Fou, v. *b* 64
Chuo, v. *a* 180
Churchill, riv. *b* 346
Chypre, i. *b* 24
Cilaltepetl, mont, *b* 399
Cimbebas, p. *b* 578
Cimbébasie, *b* 578
Cimbres, p. *a* 190 253
Cimone, m. *a* 133
Cingalais, p. *b* 200
Cintra, m. *a* 107
Cinto, m. *a* 168
Ciourlou, v. *a* 505
Circassiens, p. *b* 7-11-34
Cirphis, m. *a* 518
Cithéron, m. *a* 518
Citta-Vecchia, v. *a* 171
Ciumla, v. *a* 503
Civitta Vecchia, v. *a* 142
Clagenfurth, l. *a* 475
Clare, v. *a* 430
Clare, i. *a* 437
Clear, i. *a* 437
Clerk, i. *b* 50
Clermont-Ferrand, v. *a* 60
Cloumell, v. *a* 428

Clyde, riv. *a* 413
Cobé, v. *b* 558
Coblentz, v. *a* 54
Coca, riv. *b* 451
Cochin, v. *b* 196
Cochinchine, fl. *b* 148
Cochinchine, pr. *b* 140
Cochinchinois, p. *b* 143-146
Coffre de parote, m. *b* 399
Coimbre, v. *a* 121
Col, i. *a* 419
Colberg, v. *a* 246
Colair, l. *b* 180
Colchester, v. *a* 388
Col-de-Cabre, m. *a* 75
Colerain, v. *a* 429
Colmar, v. *a* 55
Cologne, v. *a* 53
Colombo, v. *b* 202
Colonia del Sacra Mento, v. *b* 500
Colonias, m. *a* 517
Colonne, m. *a* 518
Colons, p *b* 511
Colons européens, *b* 511
Colonsa, i. *a* 418
Columbia, riv. *b* 345-346
Columbia, v. *b* 359
Combin, m. *a* 132
Côme, l. *a* 131
Côme, v. *a* 152
Comino, i. *a* 171
Commachio, v. *a* 151
Compagnie (terre de), *b* 113
Compiègne, f. *a* 79
Comul, riv. *b* 179
Con, l. *a* 414
Concacema, pr. *b* 130
Conception, v. *b* 492
Coni, v. *a* 138
Conispolis, v. *a* 504
Conivos, p. *b* 522
Conn, l. *a* 433
Connecticut, riv. *b* 365
Conon, riv. *a* 414
Constance, v. *a* 235
Constance, l. *a* 183
Constantinople, v. *a* 501, *b* 11
Continens int. *a* 5
Contraviesa, m. *a* 109
Contrées sauvages, *b* 416-521
Copenhague, v. *a* 261
Cophtes, p. *b* 546
Coquette, i. *a* 401
Coquimbo, v. *b* 491
Corax, m. *a* 518
Corcan, pr. *b* 209
Corck, v. *a* 428
Cordova, v. *b* 499
Corée, i. *b* 87
Coréens, p. *b* 87-88
Corfou, v. *a* 156
Corfou, i. *a* 147-155
Corinthe, v. *a* 508
Coro, v. *b* 474
Coron, *a* 509
Corrafin, l. *a* 433
Corriarock, m. *a* 416
Corrib, l. *a* 432
Corrientes, v. *b* 500
Corse, i. *a* 168
Corte, v. *a* 168
Corvo, i. *a* 126
Cos, i. *b* 24
Cosa, riv. *b* 179
Cosenza, v. *a* 130-162
Cotatis, v. *b* 18
Cotopaxi, m. *b* 469
Couchan, v. *b* 83
Couci, f. *a* 79
Coucou, v. *b* 83
Coukil, p. *b* 163
Coumayta, m. *a* 517
Courtray, v. *a* 51
Coutances, v. *a* 57
Coventry, v. *a* 389
Cracovie, v. *a* 205
Cramont, m. *a* 184
Crapacks, m. *a* 195
Cree, l. *a* 414
Crême, v. *a* 148
Cremone, v. *a* 151
Créoles, p. *b* 474-491-496
Crète, *a* 523
Crey, l. *a* 414
Crief, r. *a* 414
Croates, p. *a* 462
Croatie, *a* 478
Croia, v. *a* 504
Cromarty, v. *a* 411
Cronach, v. *a* 228
Cronius, m. *a* 519
Cronstadt, v. *a* 448
Cross-Fell, m. 395
Crotone, v. *a* 162
Cronstadt, i. *a* 459
Cruffel, m. *a* 415
Crumg, v. *b* 136
Ctésiphon, v. *b* 229
Cubagua, i. *b* 443
Cuença, v. *b* 467
Cuenca de Sagra, m. *a* 106
Cuinak, m. *a* 416
Cuivre, i. *b* 49
Culambach, v. *a* 228
Culmback, v. *a* 226
Cumana, v. *b* 474
Curacao, i. *b* 441-443
Curacao, v. *b* 443
Curia Regnitiana, v. *a* 228
Curisch-Haff, l. *a* 250
Curzola, i. *a* 154
Curzola, v. *a* 154
Cutais, v. *b* 16
Cuzco, v. *b* 432
Cyclades, *a* 523
Cyllène, m. *a* 518
Cynthus, m. *a* 525
Cypre, i. *b* 24
Cypriotes, p. *b* 25
Cyriaksburg, v. *a* 23
Cythere, i. *a* 52
Czacan, v. *a* 503
Czarnowitz, v. *a* 478
Czaslau, v. *a* 476
Czentoschau, v. *a* 205

D

Dacea, v. *b* 187
Daghistan, pr. *b* 208-222
Dago, i. *a* 459
Dahistan, pr. *b* 209
Dal elv. r. *a* 286
Dalmatie, *a* 154
Damaras, p *b* 583
Damas, v. *b* 12
Danemarck, *a* 252
Danneberg, v. *a* 210
Danois, p. *a* 252-259
Dantzick, v. *a* 193-216-242
Danube, fl. *a* 194-481-513
Daourie, mont. *b* 43
Darfour, *b* 558
Darmstadt, v. *a* 229
Dartmouth, v. *b* 601
Deal, v. *a* 388
Dean, f. *a* 396
Debretzin, v. *a* 475
Dee, riv. *a* 413
Delagoa, p. 58-
Delaware, riv. *b* 365
Delft, v. *a* 49
Delhy, v. *b* 188
Deli, m. *a* 525
Délos, i. *a* 525
Delphi, m. *a* 526
Delst, l. *b* 206
Delvino, v. *a* 504
Demavend, mont, *b* 232
Dembea, l. *b* 543
Demerari, riv. *b* 518
Démétriade, v. *a* 506
Denbigh, v. *a* 390
Dentrecasteaux, i. *b* 365
Deptford, v. *a* 388
Derbent, v. *b* 208-222
Derby, v. *a* 389
Derg, l. *a* 432
Désolation, i. *b* 604
Despoto-Dag, m. *a* 516-517
Dessau, v. *a* 237
Detmold, v. *a* 237

Deux-Ponts, v. *a* 54
Deventer, v. *a* 48
Devon, riv. *a* 414
Dia, i. *a* 523
Dia, m. *a* 525
Diarbekir, v. *b* 14
Diepholtz, v. *a* 210
Dieppe, v. *a* 52
Dieu, i. *a* 85
Digliggy, v. *b* 202
Digne, v. *a* 61
Digoin, c. *a* 65
Dijon, v. *a* 55
Dillembourg, v. *a* 219
Dimilzana, m. *a* 518
Dimilzana, v. *a* 508
Dinglo, v. *a* 429
Dingwal, v *a* 412
Diomède, l. *a* 172
Diukessbuhlen, v. *a* 228
Divrud, riv. *b* 230
Djeziré, v. *b* 16
Djihoun, riv. *b* 230
Djohor, pr. *b* 125
Djordjau, v. *b* 209
Djulamech, v. *b* 16
Dniéper, fl. *a* 453
Dniester, fl. *a* 454
Dobor, v. *a* 504
Dôle, m. *a* 75
Domea, v. *b* 156
Dominique, i. *b* 442
Don, fl. *a* 453
Don, riv. *a* 414
Donauwoerth, v. *a* 228
Donec, riv. *b* 163-179
Deneraile, v. *a* 429
Dongall, v. *a* 429
Dongola, *b* 557
Dongola, v. *b* 557
Don-Naï, pr. *b* 141
Don-Naï, fl. *b* 148
Dorchester, v. *a* 387
Dordrecht, v. *a* 49-50
Doré, l. *b* 41
Dornoch, l. *a* 414
Dornoch, v. *a* 412
Dortmund, v. *a* 219
Douai, v. *a* 51
Douero, fl. *a* 105
Douglas, v. *a* 401-410
Dourlac, v. *a* 235
Douvres, v. *a* 388
Douze Pins, m. *a* 434
Dowlatabad, v. *b* 193
Down-Palriék, v. *a* 429
Draguignan, v. *a* 62
Drakia, vi. *a* 506
Drau, riv. *a* 481
Drave, riv. *a* 481
Dravnik, v. *a* 503
Dresde, v. *a* 193-200
Drin, riv. *a* 514
Drin noir, riv. *a* 514
Dristra, v. *a* 502
Drogheda, v. *a* 429
Dromling, f. *a* 196
Drontheim, v. *a* 264
Druses, p. *b* 11
Dubitza, v. *a* 503
Dublin, v. *a* 427
Dubnilza, v. *a* 505
Dumbarten, v. *a* 410
Dumfermline, v. *a* 411
Dumfries, v. *a* 4 0
Dumvoritza, r. *a* 454
Duna, riv. *a* 454
Dundalk, v. *a* 429
Dundee, v. *a* 409
Dungarvan, v. *a* 428
Dunkeld, v. *a* 411
Dunkerque, v. *a* 51
Dunloghan, i. *a* 437
Dunsinnan, m. *a* 415
Duratzo, v. *a* 504
Durham, v. *a* 390
Dursey, l. *a* 437
Dusseldorf, v. *a* 218
Dwina, riv. *a* 454
Dyctée, m. *a* 523
Dzui, riv. *b* 249

E

Eask, l. *a* 433
Ebernsee, r. *a* 482
Ebre, riv. *a* 104
Ecbatane, v. *b* 224
Ecbatane, pr. *b* 209
Ecorchade, m. *a* 75
Ecossais, p. *a* 407
Ecosse, *a* 403-413
Ecosse (nouv.), *b* 411
Eden, r. *a* 414
Edimbourg, v. *a* 408
Edko, l. *b* 553
Eger, v. *a* 476
Eginq, r. *a* 527
Egra, v. *a* 476
Egripo, v. *a* 526
Egypte, *b* 546
Egyptiens, p. *b* 211
Ehingin, v. *a* 232
Eichstett, v. *a* 225-228
Eig, i. *a* 419
Eiger, m. *a* 184
Eimbeck, v. *a* 213
Eisleben, v. *a* 213
Ekatherinbourg, v. *b* 37
Elatea, m. *a* 518
Elbe, fl. *a*. 193-482
Elbe, i. *a* 169
Elbersfeld, v. *a* 218
Elbing, v. *a* 242-246
Elburz, *b* 6-20-43
Eleuts, p. *b* 78
Elgin, v. *a* 411
Elie, m. *a* 519, *b* 348
Elliehpour, v. *b* 193
Ellora, v. *b* 172
El-Scham-Scherif, v. *b* 12
Elseneur, v. *a* 262
Elton, l. *b* 41
Elvas, v. *a* 122
Ellwangen, v. *a* 232
Elwend, mont, *b* 7-20
Embrun, v. *a* 61
Emden, v. *a* 215
Eminch, m. *a* 516
Ems, r. *a* 194
En, l. *a* 414
Enara, l. *a* 454
Enckuysen, v. *a* 49
Encon, l. *a* 414
Engia, i. *a* 527
Ennard, l. *a* 414
Ennis, v. *a* 430
Enniskillen, v. *a* 429
Enos, v. *a* 505
Ens, v. *a* 475
Ephèse (l'anc.), v. *b* 13
Ephtalites, p. *b* 245
Epinal, v. *a* 55
Erekli, v. *a* 505, *b* 15
Erfurth, v. *a* 202-238
Eric, l. *b* 365
Eriches, v. *a* 510
Ericht, l. *a* 414
Erivan, pr. *b* 209
Erivan, v. *b* 209-223
Erivan, l. *b* 231
Erkico, v. *b* 542
Erlau, v. *a* 477
Erlangen, v. *a* 228
Ern, l. *a* 414-432
Erne, r. *a* 413
Ertageberg, m. *a* 482
Erymanthe, m. *a* 518
Erzeroum, v. *b* 14-15
Erzeburge, m. *a* 195
Eschwège, v. *a* 212
Esclavonie, *a* 477
Esclavons, p. *a* 153-154-461, *b* 203
Esk, r. *a* 414
Esker, fl. *a* 514
Eskimaux, p. *b* 417-419-422-429
Eslingen, v. *a* 232
Esnit, riv. *b* 42
Espagne, *a* 86 à 114
Espagnols, p. *a* 87-92, *b* 494-496
Espalmador, l. *a* 114
Essek, v. *a* 477
Essequebo, fl. *b* 518
Essex (c. d'), *a* 388
Estirabâd, v. *b* 209
Estrella, m. *a* 107-225

Estremoz, v. *a* 122
Etats hongrois, *a* 477
Etats-Unis d'Amérique, *b* 349
Etats-Unis (p. des), *b* 354
Etats vénitiens, *a* 146
Etats romains, *a* 141
Etif, l. *a* 414
Etna (f. de l'), *a* 134
Eugènes, m. *a* 133
Euphrate, fl. *b* 4-7-17-263
Euripo, v. *a* 526
Europe, *a* 6
Eurotas, fl. *a* 515
Evora, v. *a* 122
Evreux, v. *a* 58
Exeter, v. *a* 387

F

Faenza, v. *a* 152
Fahlun, v. *a* 285
Fai-Fo-Po, *b* 147
Fakonie, mont, *b* 110
Falaise, v. *a* 58
Falmouth, v. *a* 387
Famagouste, v. *b* 25
Famieh, v. *b* 10
Fanari, po. *a* 507
Fanoë, i. *a* 273
Faro, v. *a* 122
Fars, pr. *b* 209
Farsistan, pr. *b* 225
Fatsitio, i. *b* 111
Fayal, i. *a* 126-127
Fehrabad, v. *b* 209
Feldberg, m. *a* 196
Feltri, v. *a* 148
Femme Blanche, mont, *b* 398
Feneri, v. *b* 147
Fenestrelle, v. *a* 138
Fer (montagne de), *b* 347
Ferare, v. *a* 130
Fergana, pr. *b* 238
Fermo, v. *a* 153
Fermoy, v. *a* 428
Fernambouc, v. *b* 512
Fernamore, m. *a* 434
Fernando, i. *b* 528
Ferrare, v. *a* 152
Ferriter, l. *a* 437
Fez, v. *b* 567
Fezzan, *b* 560
Fezzanais, p. *b* 561
Fichtelberg, m. *a* 195
Fidji, i. *b* 328
Filabres, m. *a* 109
Filibé, v. *a* 502
Findorn, t. *a* 414
Finlandais, p. *a* 190-443
Finlande, *a* 450
Finnois, p. *a* 253
Finsteraarhorn, m. *a* 184
Fiorenzo, v. *a* 168
Fiumesino, r. *a* 131
Fizabade, v. *b* 187
Fleet, r. *a* 414
Flensbourg, v. *a* 263
Flessingue, v. *a* 50
Flinsberg, m. *a* 195
Flint, v. *a* 390
Florence, v. *a* 129-140
Florès, i. *a* 126
Flores, v. *a* 127
Florez, i. *b* 271
Florez, v. *b* 278
Flumendosa, riv. *a* 166
Fœmund, l. *a* 268
Foggia, v. *a* 160
Foix, v. *a* 63
Fo-Kien, pr. *b* 66
Fondi, v. *a* 130-161
Fondrio, v. *a* 152
Fontainebleau (f. d.), *a* 79
Fora, i. *a* 273
Forfar, v. *a* 411
Forli, v. *a* 152
Forth, r. *a* 413
Formentera, i. *a* 114
Formose, i. *b* 74
Formosiens, p. *b* 74
Foroë, i. *a* 274
Fortunée, l. *b* 25
Foule-pointe, v. *b* 601
Fousi Gawa, riv. *b* 109
Fousi, mont, *b* 110
Fou-Tcheou (*Fo-Kien*), v. *b* 65
Fou-Tcheou (*Kiang-Si*), v. *b* 65
Foyle, r. *a* 432
Français, p. *a* 38
France, *a* 16 à 85
France allemande, *a* 213
Francfort-sur-le-Main, v. *a* 193
Francfort (g. d. de), *a* 221
Francfort-sur-l'Oder, v. *a* 247
Franecker, v. *a* 48
Frankenhausen, v. *a* 238
Frauenfeld, v. *a* 179
Fraserburg, v. *a* 411
Frederic'stown, v. *b* 411
Frédericia, v. *a* 263
Fréjus, v. *a* 62
Freudenstadt, v. *a* 233
Freyberg, v. *a* 201
Freysing, v. *a* 229
Fribourg, v. *a* 180-235
Friedberg, v. *a* 220
Friedrichshal, v. *a* 264
Friedrichstadt, v. *a* 264
Frisch-Haff, l. *a* 250
Frisons, p. *a* 259
Fritzlar, v. *a* 212
Fuld, v. *a* 222
Fulde, riv. *a* 195
Furca, m. *a* 184
Furth, v. *a* 227-228
Fuse, riv. *a* 211
Fyen, v. *a* 263

G

Gabreta, f. *a* 483
Gadames, v. *b* 563
Gadrustan, pr. *b* 209
Gaete, v *a* 161
Gagra, riv. *b* 179
Galatin, riv. *b* 343
Gale, v. *b* 203
Galibis, p. *b* 521
Galla pagos, i. *b* 526
Gallegos, i. *b* 526
Gallegos, riv. *b* 456
Gallenstock, m. *a* 184
Galles, pp. *a* 384
Gallipoli, v. *a*, 162-505 *b* 360
Gallitzie orientale, *a* 4-8
Galloway, m. *a* 396
Galtée, m. *a* 453
Galway, v. *a* 429
Gand, v. *a* 47-50
Gange, fl. *b* 5-178
Gange (chute du), *b* 184
Gangoutra, *b* 184
Gants, mont, *b* 181
Gap, v. *a* 61
Garda, l. *a* 131
Gargano (f du), *a* 134
Gargano, m. *a* 132
Gari, l. *a* 414
Garigliano, r. *a* 159
Garomna, i. *a* 437
Garonne, riv. *a* 72
Gasa, v. *b* 16
Gasna, v. *b* 191
Gastouni, v. *a* 513
Gastouni, v. *a* 508
Gatron, v. *b* 561
Gaur, pr. *b* 214-238
Gaur, v. *b* 238
Gaza, v. *b* 10-16
Géans, m. *a* 483
Gédrosie, pr. *b* 209
Gefle, v. *a* 284
Geishorn, m. *a* 184
Geislingen, v. *a* 232
Gela, pr. *b* 209
Gelnhausen, v. *a* 222
Gemarke, v. *a* 218
Gemmi, m. *a* 184
Gênes, v. *a* 137-139
Genève, l. *a* 74-184
Genève, v. *a* 61
Genèvre, m. *a* 132

Georges, l. b 365
Géorgie, i. b 528
Géorgie, pr. b 208
Géorgie russe, b 36
Géorgie turque, b 34
Géorgiens, p. b 34
Gera, v. a 237
Geranius, m. a 518
Gérardmer, l. a 74
Gerasa, v. b 9
Gérez, m. a 107-125
Germ, pr. b 209
Germains, p. a 18-461
Geronthræ, v. a 510
Gesiréh, v. b 10
Gètes, p. b 208
Ghargon, p. b 163-164
Ghargon, v. b 163
Ghilan, pr. b 209-223
Ghisni, v. b 191
Giesly-Flue, m. a 75
Giessen, v. a 220
Giglio, i. a 169
Gihon, r. b 4-230
Gill, l. a 433
Gilolo, i. b 289
Gilolo, v. b 289
Girgenti, v. a 165
Gitormir, v. a 447
Glarus, v. a 180
Glascow, p. a 410
Glascow, v. a 408
Glatz, v. a 248
Globe int. a 3
Glocester, v. a 389
Glockner, m. a 196
Glogaw, v. a 248
Gluckstadt, v. a 264
Glubotin, m. a 516
Gmund, v. a 232
Gnesen, v. a 205
Gnoum, p. b 593
Goa, v. b 196
Goadwana, mont, b 181
Goahiros, p. b 521
Goatfell, m. a 418
Godaveri, riv. b 179
Goetha-elv, r. a 288
Gogenbach, v. a 235
Gogs, p. b 208
Golconde, ville, b 197
Goldberg, v. a 238
Golfe de Perse, b 4
Golos, v. a 506
Gomaun, mont, b 181
Gonda, v. a 50
Gondar, v. b 541
Goppingen, v. a 232
Gorcum, v. a 50
Gorée, i. b 605
Gorgona, l. a 169
Gori, v. b 36
Gorlitz, v. a 201
Goslar, v. a 213
Gotha, v. a 202
Gothenbourg, v. a 283
Gothland, i. a 291
Goths, p. a 461
Gotta, i. b 111
Gottingue, v. a 213
Gotto, i. b 111
Gouréliens, p. b 34
Gouriel, v. b 36
Gouriel, b 16
Gozzo, l. a 171
Graciosa, i. a 126
Gradacsaz, v. a 504
Gradiska, v. a 504
Grady, riv. a 414
Graetz, v. a 474
Grampiens, m. a 415
Gran, v. a 477
Graudenz, v. a 246
Grasan, m. a 482
Grasse, v. a 62
Gravesend, v. a 388
Graystor, m. a 456
Grecs, p. a 156-499
Green mountains, mont, b 366
Gréenock, v. a 410
Greenwich, v. a 388
Greifenberg, v. a 248
Greiz, v. a 237
Grenade, i. b 442
Grenade, m. a 108
Grenade, v. a 96
Greniers, mont, b 181
Grenoble, v. a 61
Gressenberg, m. a 432
Griefs-Walde, v. a 217
Grimin, m. a 482
Grimma, v. a 201
Grimsel, m. a 184
Groagh-Patrick, m. a 434
Grodno, v. a 447
Groenlandais, p. b 417
Groningue, v. a 48
Gros-Glockner, m. a 185
Grosse-Haff, l. a 250
Grossen, v. a 248
Gross-Wardein, v. a 477
Grubenhagen, v. a 210
Grünberg, v. a 248
Gruyère, v. a 180
Guadalaviar, riv. a 104
Guadalaxara, v. b 389
Guadalcanal, m. a 108
Guadalupe, m. a 108
Guadeloupe, i. b 441
Guadiana, riv. a 104
Guaicas, p. b 455
Guamanga, v. b 482
Guanaxuato, v. b 389
Guancavélica, v. b 483
Guanches, p. b 606
Guaranys, p. b 522
Guaraunos, p. b 521
Guatimala, v. b 389
Guayaquil, v. b 466
Guben, v. a 201
Guebres, p. b 215-216
Gueret, v. a 60
Guernesey, i. a 402
Gueule de vache, 184
Guiane française, b 516
Guiane hollandaise, b 516
Guidford, v. a 387
Guimaraens, v. a 121
Guinée inf. b 576
Guinée (la nouv.), b 302
Guisbury, v. b 412
Gumbinnen, v. a 246
Gumurgina, v. a 505
Gurgian, v. b 209
Gurgustan, pr. b 208
Gurrah, v. b 188
Gusiendil, v. a 505
Gustrow, v. a 117
Gynde, riv. b 230

H

Haarburg, v. a 216
Haarlem, v. a 49
Hagen, v. a 219
Haïk, l. b 544
Hallberstadt, v. a 213
Halifax, v. a, 390, b 412
Hall (en Souabe), v. a 232
Hall, v. a 230
Halle, v. a 213
Halmstad, v. a 286
Halys (l'ancien), fl. b 18
Hamadan, v. b 209-224
Hambato, v. b 467
Hambourg, v. a 192-214
Hami, ville, b 83
Hanau, v. a 222
Hanazo, fl. b 543
Hannistes, pr. b 67
Hanovre, a 210-211
Hanovre, v. a 212
Hanovre (la nouv.), b 307
Hant-ste-hou, l. b 71
Haor, riv. b 230
Haraschar, v. b 239
Harderwick, v. 50
Haricana, riv. b 420
Hartefell, m. a 415
Hartford, v. b 358
Hart-le-Pool, v. a 390
Harsvich, v. a 388
Harz, fl. a 196
Hasenmatt, m. a 75
Havanne, v. b 436
Havre (le), v. a 52
Hawach, fl. b 543
Hawizeo, v. b 209

Haynan, i. *b* 75
Hazarasp, v. *b* 244
Hean, v. *b* 155
Hébrides (nouv.), *b* 310
Hebron, v. *b* 16
Hébudes, i. *a* 418
Hechingen, v. *a* 236
Heidelberg, m. *a* 196
Heidelberg, v. *a* 234
Heilbronn, v. *a* 232
Heiligenstadt, v. *a* 212
Helgoland, i. *a* 273
Hélicon, m. *a* 518
Hellespont, fl. *b* 9
Helmstadt, v. *a* 213
Helsingfors, v. *a* 450
Helvétiens, p. *a* 174
Helvoetsluis, v *a* 50
Helwellyn, m. *a* 395
Hem, mont, *b* 189
Hemineg-dag, m. *a* 516
Héraclée (l'anc.), *b* 15
Hérat, v. *b* 226
Hereford, v. *a* 388-389
Hermites, i. *b* 307
Hermanstadt, v. *a* 478
Hermus (l'ancien), fl. *b* 18
Hernasba-Staër, l. *a* 288
Hernoesand, v. *a* 284
Herrnhut, v. *a* 201
Hersfeld, v. *a* 212
Hesse, *a* 209
Hesse-Darmstadt (gr. d. de) *a* 219
Hesidrus, riv. *b* 179
Hetzardara, mont, *b* 232
Hielmar, l. *a* 288
Hierapolis de Syrie, v. *b* 11
Hières, i. *a* 85
Higa de Monreal, m. *a* 106
Hildesheim, v. *a* 213
Hilla, v. *b* 16
Himmala, mont, *b* 180
Himmaleh, mont, *b* 181
Hindou-koh, mont, *b* 248
Hinkan, mont, *b* 85
Hinmend, riv. *b* 231
Hirabad, v. *b* 225
Hirchova, v. *a* 502
Hircshberg, v. *a* 248
Hircynie, f. *a* 483
Hirta, l. *a* 419
Hitteren, i. *a* 274
Hoan-ho, fl. *b* 5-71
Hoan-ho, l. *b* 71
Hoan-ho, riv *b* 39-71
Hoang-tcheou, v. *b* 65
Hœmus (ch. de), *a* 516
Hof, v. *a* 228
Hog, i. *a* 437
Hohan-ho, fl. *b* 70
Hohenzollerne-Siegmaringen (d. de), *a* 236
Hohenzollern-Hechingen (d. de), *a* 236
Holfsgeismar, v. *a* 212
Holin, v. *b* 83
Hollandais, p. *a* 39
Hollande (la nouv.), *b* 294
Holstein (d. de), *a* 264
Holyhead, v. *a* 401
Holzrutsche, c. *a* 233
Homburg, v. *a* 220
Homérites, p. *b* 538
Honan, pr. *b* 65
Hongrie, *a* 465
Hongrois, p. *a* 461
Hon-kouang, p. *b* 71
Hoorn, v. *a* 49
Hottentots, p. *b* 584
Hotoun-Sagalien, v. *b* 83
Hougley, v. *b* 187
Houssa, v. *b* 592
Housouanas, p. *b* 584
Hoya, v. *a* 210
Hoyai-ho, r. *b* 71
Hoyei-ho, riv. *b* 71
Hudson, riv. *b* 365
Hudson, v. *b* 359
Hué, pr. *b* 141 147
Huide, l. *a* 268
Hujermah, v. *b* 561
Hull, v. *a* 386
Humber, r. *a* 395
Huns, p. *b* 27-32-243
Huns blancs, *b* 243-245
Hur, v. *b* 561
Huron, l. *b* 343
Hurons, p. *b* 429
Husum, v. *a* 264
Hutingdon, v. *a* 388
Hydaspe (l'anc. fl.), *b* 179
Hydra, i. *a* 527
Hydrabad, v. *b* 197
Hydrastes, riv. *b* 179
Hydriotes, p. *a* 528
Hymette, m. *a* 518
Hyona, i. *a* 419
Hyphasis, riv. *b* 179
Hyrcanie, pr. *b* 209

I

Iagodina, v. *a* 503
Ianina, l. *a* 516
Ianina, v. *a* 502
Iapora, m. *a* 517
Ica, v. *b* 484
Icolm-kill, i. *a* 419
Icone, v. *b* 15
Ida, m. *a* 523, *b* 20
Idstein, v. *a* 220
Iedburg, v. *a* 409
Iedo, v. *b* 105-107
Ienigé, v. *a* 505
Iglau, v. *a* 476
Igliaco, r. *a* 515
Igman, m. *a* 516
Ilay, i. *a* 418
Iles asiatiques, *b* 271
Iles Pelew (p. des), *b* 317
Ili, *b* 42
Ili, riv. *b* 42
Illyriens, p. *a* 129
Ilmen, l. *a* 455
Ilmenaw, r. *a* 211
Ilzaccihuart, mont, *b* 398
Imandra, l. *a* 454
Imaüs, mont, *b* 83
Imbros, i. *a* 527
Imbst, v. *a* 230
Imériti e, *b* 16
Imériti ens, p. *b* 11-34
Immaüs, mont, 180-181
Indes occidentales, *b* 455
Indiens, p. *b* 13
Indostan, f. *b* 181
Indostan, pr. *b* 165-168
Indous, p. *b* 169-174
Indus, fl. *b* 178-179
Ingelfingen, v. *a* 232
Inglebourouq, m. *a* 396
Ingolstadt, v. *a* 228
Inistrahull, i. *a* 437
Inisture, i. *a* 437
Inn, r. *a* 481
Inowraclaw, v. *a* 205
Insou, i. *b* 101-110
Insou, p. *b* 112
Insterburg, v. *a* 246
Insulaires asiat. p. *b* 2
Inverness, v. *a* 412
Inverrary, v. *a* 411
Ionie anc. *b* 12
Ios, i. *a* 524
Ipswich, v. *a* 388
Irac-Ajemi, pr. *b* 209-224
Irak-Arabi, *b* 7-13-16
Iran, pr. *b* 207-223
Irbit, v. *b* 37
Irghiz, riv. *b* 249
Iri, fl. *a* 515
Irin-Oula, v. *b* 84
Irizéh, v. *b* 15
Irkoutsk, v. *b* 36-37
Irlandais, p. *a* 426
Irlande, *a* 322
Irlande (la nouv.), *b* 306
Irlande (pr. de la nouv.), *b* 306
Iron, mont, *b* 347
Iroquois, p. 429
Irraouadi, fl. *b* 121
Irtich, v. *b* 85
Irtich supér. mont, *b* 42
Irvin, v. *a* 410
Ischia, i. *a* 170
Ischia, v. *a* 170

Isenbourg, pp. *a* 236
Iseo, l. *a* 131
Iseran, m. *a* 132
Iskander, po. *b* 244
Iskodari, v. *a* 504
Iskouniah, v. *b* 16
Islandais, p. *a* 260
Islande, v. *a* 274
Islip, v. *a* 505
Ismid, v. *b* 15
Ismir, v. *b* 13
Isnick, l. *b* 19
Ispahan, v. *b* 209-221
Issoudun, v. *a* 60
Istrie, *a* 154
Istakar, v. *b* 209
Italio, r. *a* 144-149
Italie, *a* 128-172
Italiens, p. *a* 154-156
Ithome, m. *a* 518
Ivan, m. *a* 516
Iviza, i. *a* 114
Ivrée, v. *a* 138
Iwan, m. *a* 516

J

Jaegerndorf, v. *a* 476
Jaen de Bracamoros, v. *b* 467
Jaffa, v. *b* 16
Jaffna, v. *b* 202
Jaïck, riv. *b* 4
Jaik, v. *b* 37
Jalomnistra, r. *a* 454
Jamdro, l. *b* 98
Jangoma, pr. *b* 162
Janna-Maccassaa, v. *b* 286
Jan-Paudan, riv. *b* 288
Japon, *b* 101
Japonais, p. *b* 101-102-106
Jassa, v. *b* 10
Jassy, v. *a* 445
Jats, p. *b* 168
Jauer, v. *a* 248
Jaune, riv. *b* 70
Jaune, mont, *b* 232
Jauxa, r. *b* 452
Java, i. *b* 271-275
Jedogawa, riv. *b* 109
Jefferson, riv. *b* 345
Jekaterinoslaw, v. *a* 447
Jeniséik, v. *b* 37
Jenizza, l. *a* 516
Jenné, riv. *b* 592
Jersey, i. *a* 402
Jérusalem, v. *b* 10-14
Jessiens, p. *b* 112
Jesso, i. *b* 101-110
Jets, p. *b* 168
Jihon, fl. *b* 249
Joachimthal, v. *a* 476
Jodo, riv. *b* 109
Johor, pr. *b* 125
Joliba, riv. *b* 591
Jomba, riv. *b* 4
Jonkoeping, v. *a* 285
Joura, i. *a* 525
Juan-Fernandez, i. *b* 527
Juifs, p. *a* 156
Jujury, v. *b* 499
Jumna, riv. *b* 179
Jungfrauhorn, m. *a* 184
Junkseylon, i. *b* 139
Jupiter, m. *a* 525
Jura, i. *a* 418
Jura, m. *a* 74
Jurgura, m. *b* 564
Juskasjervi, *a* 284
Jutland, *a* 263

K

Kabardie (petite), *b* 34
Kaboul, v. *b* 225
Kabréra, l. *a* 528
Kacho, v. *b* 155
Kadiak, i. *b* 50
Kadiak, p. *b* 50
Kaffa, v. *a* 446
Kairvan, v. *b* 563
Kaisariéh, v. *b* 15
Kaisongfoco, v. *b* 65
Kaizaks, p. *b* 31
Kako-Vouniotes, p. *a* 499-509
Kalamata, v. *a* 509
Kalenberg, m. *a* 482
Kalisch, v. *a* 205
Kalkas, p. *b* 78
Kalmouks, p. *b* 27-32-78
Kalouga, v. *a* 448
Kalw, v. *a* 233
Kalzennellnbogen, comt. *a* 238
Kameh, riv. *b* 179
Kamenetz, v. *a* 447
Kamenz, v. *a* 201
Kamtchadales, p. *b* 27-34
Kamtchakdales, p. *b* 4-34
Kanagah, i. *b* 50
Kandahar, pr. *b*. 212-214-225
Kandahar, v. *b* 225
Kandi, v. *b* 201
Kan-kiang, riv. *b* 71
Kao-ly, i. *b* 87
Kaoyeou-hou, l. *b* 71
Karabogar, l. *b* 244
Karakoum (dés. de), *b* 233
Karakoum, v. *b* 83
Karaman, v. 15
Karamanie, *b* 15
Kara-Soui, riv. *b* 230
Kara-Tau, mont, *b* 250
Karatchiolan, v. *b* 16
Karek, i. *b* 236
Karin, v. *b* 82
Karitena, v. *a* 508
Karlsbad, v. *a* 476
Karlsburg, v. *a* 478
Karm, i. *a* 273
Kars, v. *b* 15
Karst, m. *a* 482
Kasan, v. *a* 449
Kasi, v. *b* 187
Kastoria, l. *a* 516
Kastoria, v. *a* 505
Kan-tcheou-fou, v. *b* 65
Kaysariéh, v. *b* 10-15
Kecho, v. *b* 155
Kehikdag, mont, *b* 20
Keidah, pr. *b* 125
Keisenlik, v. *a* 505
Kelheim, v. *a* 228
Kemaoun, mont. *b* 181
Kemoys, p. *b* 141
Kempten, v. *a* 49-225
Kempten (en Souabe), v. *a* 229
Ken, l. *a* 414
Ken, r. *a* 414
Kendale, v. *a* 390
Kenibalou, mont. *b* 282
Kennebec, riv. *b* 365
Kent (c. de), *a* 387
Kephissia, v. *a* 507
Kerata, m. *a* 518
Kerman, v. *b* 209-225-229
Kerman (dés. de), *b* 233
Kermanshah, v. *b* 209
Keroun, l. *b* 554
Kerrara, i. *a* 418
Kerson, v. *a* 446
Ket, v. *b* 245
Keten, v. *a* 237
Ketterin, l. *a* 414
Keuperly, v. *a* 505
Khans, p *b* 27
Kharism, pr. *b* 243
Kharkow, v. *a* 447
Khilan, pr. *b* 238
Khiva, v. *b* 244
Kholyvan, v. *b* 37
Khorasan, pr. *b* 210-226
Khorasmie, pr. *b* 210
Khotlan, v. *b* 248
Khousistan, pr. *b* 225
Kiang-keou, fl. *b* 5-70
Kiang-Nau, pr. *b* 64
Kiang-Si, pr. *b* 65
Kiatchta, v. *b* 37
Kiel, l. *a* 368
Kiel, v. *a* 264
Kieou-kang-fou, v. *b* 65
Kildare, v. *a* 429
Kilkenny, v. *a* 428
Killaoé, v. *a* 430
Killarney, v. *a* 429

Killarney, l. *a* 433-436
Killata, v. *a* 429
Killistinons, p. *b* 429
Killmalock, v. *a* 429
Kilmarnock, v. *a* 410
Kimara, m. *a* 517
Kin-douem, fl. *b* 121
King-ki-tao, v. *b* 87
Kingston, v. *b* 440
Kingston-Upon-hull, v. *a* 386
Kinning, mont. *b* 72
Kinnoul, m. *a* 409-415
Kinross, v. *a* 411
Kins, p. *b* 79
Kinsale, v. *a* 428
Kinsin, i. *b* 101
Kippure, m. *a* 433
Kirchtberg, v. *a* 232
Kirguises, p. *b* 27-31-237 241-243
Kirkudbright, r. *a* 414
Kirkwal, i 420
Kirmanschah, v. *b* 224
Kiska, i. *b* 50
Kisib-irmak, fl. *b* 18
Kisil-ozen, r. *b* 4-230
Kisma, i. *b* 236
Kissavo, m. *a* 517
Kissier, i. *b* 293
Kistna, riv. *b* 180
Kitzingen, v. *a* 222
Kiunt-Cheou, i. *b* 75
Kiev, v. *a* 447
Kiew, v. *a* 447
Kladava, v. *a* 503
Klattau, v. *a* 476
Klausenberg, v. *a* 478
Klivno, v. *a* 504
Klobuk, v. *a* 504
Knin, v. *a* 154
Knockmeldown, m. *a* 483
Knoxville, v. *b* 360
Koche, v. *a* 232
Koei-tcheou, pr. *b* 65
Kœnisberg, v. *a* 192-242
Kœnigingraetz, v. *a* 476
Kœverden, v. *a* 48
Koh-Zerdeh, mont. *b* 232
Koik, riv. *b* 11
Koiran, mont 98
Kokonor, l. *b* 85
Kollin, v. *a* 476
Kolmin-Changuien-Alin, m. *b* 87
Kolochina, v. *a* 510
Kom, v. *b* 224
Kommotau, v. *a* 477
Kongsberg, v. *a* 264
Koniéh, v. *b* 10-15
Konitza, v. *a* 504
Kourat, v. *b* 245
Korbach, v. *a* 238
Koriaks, p. *b* 27-34
Korna, v. *b* 17
Korsoer, v. *a* 263
Kosel. v. *a* 248
Kostroma, v. *a* 449
Kotbus, v. *b* 201
Koten, v. *b* 82
Kotun, v. *b* 82
Kouban, riv. *b* 7
Kou-fiang, v. *b* 65
Kouma, riv. *b* 4
Kounto, l. *a* 454
Kour, riv. *b* 4-230
Kourates, p. *b* 243
Kourdes, p. *b* 11
Kourdistan, *b* 7-16
Kourdistan, persan, pr. *b* 209
Kouriles, i. *b* 50-113
Kouriles p. *b* 50
Kouriles, chevelus, p. *b* 51
Kouroun, mont. *b* 19
Koussis, p. *b* 583
Kouwan, r. *b* 4
Krapaks, m. *a* 483
Krebs, v. *a* 475
Kremnitz, v. *a* 477
Krenk, riv. *b* 230
Kreutzbergame, m. *a* 196
Krivan, m. *a* 483
Kronstadt, v. *a* 478
Kroren, l. *a* 268
Krumau, v. *a* 476
Kulla, riv. *b* 592
Kursumblia, v. *a* 503
Kustrin, v. *a* 246
Kutahiéh, v. *b* 14
Kutaiéh, v. *b* 10
Kuttore, pr. *b* 214
Kzelibi-Bazav, v. *a* 503

L

Lacdives, i. *b*. 206
Lachofiennes, i. *b* 51
Lactacunga, v. *b* 467
Ladenburg, v. *a* 235
Ladikieh, v. *b* 16
Ladoga, l. *a* 454
Lafayette, v. *b* 359
Lagés, v. *a* 127
Laggen, l. *a* 414
Lagoa, v. *a* 122
La Haye, v. *a* 49
Lahore, v. *b* 190
Lakhi, mont. *b* 232
Lalliotes, p. *a* 519
Lamalmon, m. *b* 544
Lambayeque, v. *b* 484
Lambey, i. *a* 437
Lamégo, v. *a* 121
Lamouts, p. *b* 27
Lanark, v. *a* 410
Lancaster, v. *a* 390
Lancusa, v. *a* 205
Landau, v. *a* 55
Landsberg, v. *a* 246
Land's-heigt, mont. *b* 367
Landshut, v. *a* 229
Landskrona. v. *a* 285
Langres, v. *a* 53
Langanais, p. *b* 160
Lansdown, mont. *b* 299
Lantchang, v. *b* 160
Lantjam, v. *b* 160
Laodicée (anc.) v. *b* 16
Laon, v. *a* 52
Laos, p. *b* 159
Laponie Suédoise, *a* 264
Lapons, p. *a* 259-443
Lar, v. *b* 225
Larenda, v. *b* 9
Larissa, v. *a* 505
Laristan, pr. *b* 209-225
Larrons, (p. de l'île des) *b* 318
Larrons, i. *b* 318
Las Laxas, fl. *b* 398
Lassa, v. *b* 96
Latakiéh, v. *b* 10
Lauban, v. *a* 201
Lauenbourg, v. *a* 216
Lauffen, v. *a* 232
Lauffenburg, v. *a* 235
Laurent (S.), fl. *b* 345
Lauzanne, v. *a* 180
Laval, v. *a* 56
Laxford, l. *a* 414
Leao-toung, pr. *b* 87
Lecce, v. *a* 162
Lecco, l. *a* 131
Lech, r. *a* 194
Lechonie, v. *a* 506
Lectoure, v. *a* 64
Leeds, v. *a* 385
Leég, l. *b* 365
Leicester, v. *a* 389
Leignitz, v. *a* 248
Leipsick, v. *a* 196
Leira, v. *a* 121
Leith, v. *a* 408
Lecko, i. *b* 111
Léman, l. *a* 74
Lemberg, v. *a* 474
Lemgo, v. *a* 237
Lemnos, i. *a* 527
Lena, fl. *b* 5
Léna, riv. *b* 39-40
Leogane, v. *b* 438
Leondari, v. *a* 509
Leonforte, v. *a* 166
Léopold, v. *a* 474
Lépante, v. *a* 506
Lérins, l. *a* 85

Lerwichs, v. *a* 421
Lesbos, i. *b* 23
Lesgûis, p. *b* 35
Lesina, i. *a* 154
Lesina, l. *a* 131
Lesina, v. *a* 154
Leuk, v. *a* 180
Léuis, i. *a* 420
Leutmeritz, v. *a* 477
Leuwarden, v. *a* 48
Levek, v. *b* 160
Lewis, v. *a* 38
Leyde, v. *a* 49, *b* 206
Leyen, pp. *a* 235-236
Leythe, r. *a* 481
Liban, m. *b* 6-11-20
Libau, v. *a* 447
Liége, v. *a* 48
Liéges, f. *a* 197
Liéoukieou, i. *b* 111
Liéou-tchéoux, i. *b* 75
Lieutcheux, i. *b* 75
Lieutcheux, p. *b* 75
Liut-tcheou-tou, v. *b* 65
Lifford, v. *a* 429
Ligor, pr. *b* 131
Likeujo, i. *b* 75
Lille, v. *a* 46-50
Lilly, r. *a* 432
Lima, v. *b* 481
Limassole, v. *b* 25
Limburg, v. *a* 221
Limerick, v. *a* 428
Limisol, v. *b* 25
Limmat, r. *a* 182
Limoges, v. *a* 59
Lincoln, v. *a* 388
Lindau, v. *a* 229
Lindisfarn, i. *a* 401
Linkœping, v. *a* 285
Linlithgow, v. *a* 410
Linny, l. *a* 414
Linosa, i. *a* 172
Linz, v. *a* 475
Lion, po. *a* 507
Lipari, i. *a* 170
Lippe-Detmold (pp. de), *a*
Lippe-Schaumbour 1
2
Lisbonne, v. *a* 119
Lismore, i. *a* 418
Lismore, v. *a* 428
Litchfield, v. *a* 389
Little-Winnipeg, l. *b* 365
Livadia, v. *a* 506
Livadie, l. *a* 516
Liverpool, v. *a* 385
Livonie, *a* 446
Livourne, v. 130-140
Lobau, v. *a* 201
Lobel, m. *a* 482
Locarno, l. *a* 131
Loch-Awe, l. *a* 414
Loch-Dolen, l. *a* 414
Loch-Fainish, l. *a* 414
Loch-Leven, l. *a* 414
Loch-Ness, l. *a* 414
Lochy, l. *a* 414
Lodi, v. *a* 151
Lofoden, i. *a* 274
Loha, riv. *a* 211
Loil, l. *a* 414
Loire, fl. *a* 72
Loja, v. *b* 467
Lo-kiang, riv. *b* 71
Lombok, v. *b* 278
Lomm, v. *a* 503
Lomond, l. *a* 414
Lomnitz, m. *a* 483
Londonderry, v. *a* 429
Londres, v. *a* 303
Longford, v. *a* 430
Longemer, l. *a* 74
Long-Islang, i, *b* 373
Long-kiang, riv. *b* 71
Longue, i. *a* 527
Lons-le-Saulnier, v. *a* 61
Los-Xarayes, l. *b* 504
Loth, m. *b* 319
Lough-Erne, r. *a* 432
Lough-Foyle, l. *a* 432
Lough-Strangford, l. *a* 432
Lough-Svilley, l. *a* 432
Louisbourg, v. *a* 233
Louisiade, p. *b* 305
Louisville, v. *b* 360
Loulé, v. *a* 122
Louristan, *b* 209
Lousia, v. *a* 503
Louvain, v. *a* 50
Louvo, v. *b* 136
Lowicez, v. *a* 205
Lubben, v. *a* 201
Lubeck, v. *a* 215
Lublin, v. *a* 205
Lubnaig, l. *a* 414
Lucano, l. *a* 183
Lucarno, v. *a* 180
Lucayes, i. *b* 444
Luckau, v. *a* 201
Lucknow, mont, *b* 181
Lucknow, v. *b* 187
Lucerne, l *a* 183
Lucerne, v. *a* 179
Lucques, v. *a* 130-143
Lucques et Piombino, pp. *a* 145
Lucquois, p. *a* 143
Lucrin, l. *a* 131
Lugano, l. *a* 131
Lugano, v. *a* 180
Lund, v. *a* 285
Lunebourg, v. *a* 216
Lutten, f. *a* 196
Lutter, l. *a* 212
Luxembourg, v. *a* 54
Luzon, i. *b* 283
Lyakoura, m. *a* 517
Lycée, m. *a* 518
Lychnites, *b* 231
Lydoch, l. *a* 414
Lyon, v. *a* 45

M

Macao, v. *b* 65
Macaraïbo, l. *b* 476
Macaraïbo, v. *b* 474
Macarea, i. *b* 25
Macas, v. *b* 467
Macassars, p. *b* 287
Macerata, v. *a* 153
Machecoul, l. *a* 74
Mackensie (rivière d), *b* 346
Macnean, l. *a* 433
Macon, v. *a* 55-60
Macquinis, p. *b* 586
Macuah, v. *b* 542
Madagascar, i. *b* 598
Madégasses, p. *b* 600
Madeleine, r. *b* 456-468
Madère, i. *b* 607
Madieh, l. *b* 553
Madisson, riv. *b* 345
Madjicosemah, i. *b*. 75
Madras, v. *b*. 195
Madrid, v. *a* 94
Maelar, l. *a* 288
Magdebourg, v. *a* 213
Magellan, i. *b* 319
Magéroë, i. *a* 274
Magliz, v. *a* 503
Magnesie, *a* 505
Magogs, p. *b* 208
Magoula, v. *a* 510
Mahométans, p. *b* 211-548
Maï-Kaung, fl. *b* 98
Main, r. *a* 194
Maina, m. *a*. 519
Main-Land, l. *a* 420
Majorque, l. *a* 113
Makian, i. *b* 291
Makian, v. *b* 291
Makrinitza, v. *a* 505
Makriplaï, m. *a* 518
Makro-Nisi, i. *a* 527
Malacca, i. *b* 123
Malacca, v. *b* 126
Malais, p. *b*. 2-123-124-125
Malajoe, r. *b*. 123
Malamauco, i. *a* 147
Malaxa, m. *a* 523
Malaya, i. *b* 123
Maldives, i. *b* 206
Maldives (po. des), *b* 206

Maldonado, v. *b* 500
Malea, m. *b* 205
Maleca, m. *a* 523
Malevo, m. *a* 519
Malgara, v. *a* 505
Malgraves, i. *b* 320
Malmoe, v. *a* 285
Malouines, i. *b* 527
Malte, i. *a* 171
Mamelles de Caithness, m. *a* 416
Mamou-Daria, r. *b*. 4
Man, i. *a* 401
Manangouré, riv. *b*. 601
Manaar, i. *b* 206
Manchester, v. *a* 385
Manfredonia, v. *a* 160
Mangi, v. *b* 64
Mangerton, m. *a* 433
Manheim, v. *a* 234
Maniates, p. *a* 499-509
Manille, v. *b* 283
Maniotes, p. *a* 499
Mans, v. *a* 55
Mantchous, p. *b* 27-32-34 82
Mantchourie, pr. *b* 83
Mantinée, *a* 507
Mantouan, *a* 146
Mantoue, v. *a* 151
Mantora, riv. *b*. 452
Mapucho, riv. *b* 491
Mar, f. *a* 416
Maragnon, f. *b*. 450
Maragnon, v. *b* 512
Marais d'Irlande, *a* 434
Marathon, *a* 507
Marattes, p. *b* 167-197
Marawi, l. *b* 534
Marbourg, v. *a* 210
Marburg, v. *a* 212
Mardi, p. *b* 209
Mardin, v. *b* 16
Mardus, riv. *b* 230
Mardus, fl. *b* 231
Marechites, p. *b* 411
Maréotis, l. *b* 553
Margate, v. *a* 388
Margiana, pr. *b* 210
Marguerite, l. *b* 443
Margus (l'ancien), riv. *b*. 230
Mariana, v. *b* 512
Marienburg, v. *a* 246
Marienwerder, v. *a* 246
Marietta, v. *b* 360
Marikan, i. *b* 113
Maritz, fl. *a* 514
Marly, f. *a* 79
Maroc, v. *b* 565-567
Maroni, fl. *b* 518
Maronites, p. *b* 11
Marquises, i. *b* 322
Marquises (p. des i.), *b*. 322
Marsala, v. *a* 165
Marseille, v. *a* 45
Marsol, m. *a* 185
Marstrand, v. *a* 286
Martha's, i. *b* 373
Martinique, i. *b* 441
Maryborough, v. *a* 428
Mask, l. *a* 433
Massa, v. *a* 130
Massagetes, p. *b* 208
Massart, m. *b* 42
Masulipatam, v. *b* 195
Matmai, v. *b* 112
Matogrosso, v. *b* 512
Maudawai, riv. *b*. 282
Maudit, m. *a* 132
Maures, p. *b* 589
Maurice, i. *b* 603
Mavramathia, l. *b* 509
Maweralnahar, pr. *b* 245
Mayaco, l. *b* 398
Mayence, v *a* 54
Mayenfeld, v. *a* 180
Maygue, riv. *b* 121
Maynas, p. *b* 522
Mazzara, v. *a* 165
Mazenderan, pr. *a* 209-223
Mbayas, p. *b*. 522
Méandre, fl. *b* 18
Méchigan, l. *b* 365
Mecklenbourg, *a* 216
Mecque, v. *b* 259
Medes, p. *b* 208
Médine, v. *b* 259
Méditerranée, *a* 9
Medus, fl. *b* 231
Meinan, fl. *b* 138
Meissen, v *a* 201
Mékran (dés. de), *b*. 223
Mekran, p. 209-214-225
Mekschid, riv. *b*. 230
Malada, i. *a* 154
Melazzo, v. *a* 166
Melun, v. *a* 56
Melvin, l. *a* 433
Memmel, l. *a* 250
Memmel, v. *a* 246
Memmingen, v. *a* 229
Menale, m. *a* 519
Menapü, p. *a* 17
Mend, riv. *b* 230
Mende, v. *a* 59
Mendoza, v. *b* 499
Mendoza, riv *b* 456
Menteith, l. *a* 414
Menzala, l. *b* 553
Menzaleh, l. *b* 553
Meppen, v. *a* 215
Mer des Aigles, *b* 249
Mer des Antilles, *b* 398
Mer Arctique, *a* 11
Mer Baikal, *b* 343
Mer Baltique, *a* 10
Mer Blanche, *a* 10, *b* 450
Mer du Canada, *b* 343
Mer Caspienne, *b* 437
Mer de Durra, *b* 231
Mers équatoriales, *b* 269
Mer de Harlem, l. *a* 74
Mer d'Hudson, *b* 342
Mer du Japon, *b* 111
Mer Morte, *b* 18
Mer Noire, *a* 9
Mers Occidentales, *a* 11
Mer Rouge, *b* 3
Mer Sacrée, *b* 5
Mer du Ségistan, *b* 231
Mer du Sud, *a* 3
Meran, v. *a* 230
Merburck, v. *a* 475
Mérida, v. *b* 475
Mérimac, riv. *b*. 365
Merguen, v. *b* 84
Mergentheim, v. *a* 232
Merseburg, v. *a* 201
Mersey, r. *a* 395
Merzicka, m. *a* 517
Mesopotamie, anc. *b* 16
Mesopotamie, *b* 7
Messène, v. *a* 509
Messine, v. *a* 165
Mesurada, fl. *b* 574
Mételin, i. *b* 23
Metz, v. *a* 54
Metzovo, v. *a* 504
Mexicains, p. *b* 377-385
Mexico, v. *b* 387
Mey-Lin, mont. *b* 72
Mezen, r. *a* 454
Mézen, v. *a* 449
Mézières sur Meuse, v. *a* 54
Miaco, v. *b*. 107
Micikeli, m. *a* 517
Michel, m. *a* 132
Michigan, l. *b* 343
Micmacs, p. *b* 412
Miconi, i. *a* 525
Midi (C. du), *a* 65
Middelbourg, v. *a* 50
Middelfahrt, v. *a* 263
M'Gillicuddys'reeks, m. *a* 433
Milan, v. *a* 129-145-150
Milessou, m. *a* 482
Milo, i. *a* 524
Mindanao, i. *b* 285
Mindanao, v. *b*. 285
Minden, v. *a* 215
Mingen, v. *a* 232
Mingrelie, *b* 7-16
Mingreliens, *b* 11-34
Minho, fl. *a* 103
Minorque, v. *a* 113

Minsk, v. *a* 447
Mintha, m. *a* 518
Miosen, l. *a* 267
Miranda, v. *a* 121
Misnie, m. *a* 195
Mississipi, fl. 344
Missouri, fl. *b* 345
Mistra, v. *a* 509
Mittau, v. *a* 447
Modène (Etat de), *a* 136
Modène, v. *a* 152
Modica, v. *a* 166
Modon, v. *a* 509
Mœris, l. *b* 554
Mogan, pr. *b* 209
Mohang-leng, v. *b* 160
Mohileve, v. *a* 447
Moka, v. *b* 260
Mokantourou, l. *b* 50
Moldavie, *a* 445
Molina, m. *a* 106
Molise, v. *a* 160
Moluches, p. *b* 523
Moluques, i. *b* 271-290
Monaco, v. *a* 130
Monagham, v. *a* 430
Moncayo, m. *a* 106
Monchique, m. *a* 108-125
Mondego, r. *a* 125
Mondovi, v. *a* 137
Mondros, po. *a* 527
Monemvasia, v. *a* 510
Monfia, i. *b* 623
Mongolie, pr. *b* 83
Mongols, p. *b* 27-32-33
Monmouth, v. *a* 389
Moose, riv. *b* 420
Monréale, v. *a* 165
Mons, v. *a* 51
Montagne-Sainte, *a* 517
Montauban, v. *a* 63
Montblanc, *a* 75
Montbrison, v. *a* 60
Monte-Christo, i. *a* 169
Monténégrins, p. *a* 153-504
Monté-Nero, v. *a* 504
Monte-Video, v. 500
Montgomery, v. *a* 390
Mont-de-Marsan, v. *a* 64
Montmorenci, riv. *b* 408
Montpellier, v. *a* 62
Montross, v. *a* 411
Montserrat, i. *b* 442
Monserrat, m. *a* 106
Moracca, r. *a* 514
Morad, riv. *b* 17
Morasch, v. *b* 15
Morave, *a* fl. 514
Morave, v. *a* 482
Morben, m. *a* 416
Morée, *a* 507-518-519
Morgarten, m. *a* 179
Morikios, l. *a* 516
Morini, p. *a* 17
Morlaks, p. *a* 153
Mormond, m. *a* 415
Mortay, i. *b* 290
Mortay, v. *b* 290
Moskou, v. *a* 445
Mossdok, v. *b* 36
Mostar, v. *a* 504
Mosul, v. *b* 10-14
Motac, v. *b* 136
Motir, i. *b* 291
Motir, v. *b* 291
Mouchir, i. *b* 50
Moukden, v. *b* 83
Moulins, v. *a* 60
Moultan, v. *b* 191
Mourgal, riv. *b* 230
Mourne, m. *a* 433
Mourzouk, v. *b* 561
Mousarts, m. *b* 85
Moussol, v *b* 14
Mouzangaye, v. *b* 601
Moys, p. *b* 141
Mozzovo, m. *a* 517
Mowil-Ganga, r. *b* 204
Mulde, r. *a* 481
Mulhausen, v. *a* 55-213
Mulheim, v. *a* 219
Muli-wadi, riv. *b* 204
Mull, i. *a* 418
Mullingar, v. *a* 430
Munay, i. *b* 162
Munden, v. *a* 212
Munich, v. *a* 193-225-227
Munster, v. *a* 180
Munychie, po. *a* 507
Muraille de la Chine, *b* 56
Musart, m. *b* 42
Mycènes, *a* 508
Myrina, v. *a* 527
Mysol, i. *b* 290
Mysol, v. *b* 290
Mysori, l. *b* 305
Mytilène, i. *b* 23

N

Nagasaki, v. *b* 107
Nagles, m. *a* 433
Nagold, v. *a* 233
Nagpour, v. *b* 193
Nairn, v. *a* 411
Namur, v. *a* 51
Nancy, v. *a* 55
Nangasaki, v. *b* 107
Nankin, v. *b* 64
Nantes. v. *a* 46
Nantuket, i. *b* 373
Napchan, v. *b* 75
Naples, v. *a* 129-159
Naplouse, v. *b* 10
Napo, r. *b* 451
Napoléon, v. *a* 58
Napoli de Malvoisie, v. *a* 510
Napoli de Romanie, v. *a* 510
Narbonne, v. *a* 63
Narem, r. *a* 206
Narva, r. *a* 454
Narwa. v. *a* 448
Nassau (d. de), *a* 220
Natolie, pr. *b* 7-13-15
Natron, l. *b* 554
Nauhampatepetl, m. *b* 399
Naumburg, v. *a* 201
Navarins, pr. *a* 509
Naver, l. *a* 414
Navigateurs, i. *b* 328-329
Naxia, i. *a* 524
Naxos, i. *a* 524
Néagh, l. *a* 432
Necker, fl. *a* 194
Nedged, pr. *b* 252-263
Negrepont, i. *a* 526
Negres, p. *b* 529-558-571-576-593
Negritos del monte, p. *b* 284
Negumbo, v. *b* 203
Neiper, fl. *a* 453
Neisse, v. *a* 248
Nelson, r. *b* 420
Nelson, r. *b* 345
Nemi, l. *a* 131
Nephin, m. *a* 434
Nephtalites, p. *b* 243-245
Nerbudda, r. *b* 180
Nerisi, v. *a* 154
Nertchisk, m. *b* 43
Nervii, p. *a* 17
Nesse, r. *a* 414
Neubourg, v. *a* 229
Neu-Brandenburg, v. *a* 217
Neufchatel, l. *a* 183
Neufchatel, v. *a* 188
Neusiedler, l. *a* 482
Neustadt, v. *a* 201-232-475
Neu-Strelitz, v. *a* 217
Nevers, v. *a* 56
Nevis, i. *b* 442
Neusvark, v. *b* 359
Neuwbourg, v. *a* 401
News-Brunswick, pr. *b* 411
Newcastle, v. *a* 386
Newcastle, v. *a* 390
Newforest, f. *a* 36
Newmarket, v. *a* 388
Neuwport, v. *b* 373
Neuwradnor, v. *a* 390
New-Ross, v. *a* 428
Newry, v. *a* 430

Neuw-York, v. b 356
Nice, v. a 62
Nicaragua, l. b 398
Nicobar, i. b 128
Nicobariens, p. b 128-129
Nicomédie (pr. anc.), b 15
Nicomédie, v. b 10
Nicopol, v. a 502
Nicosie, v. a 166, b 25
Niemi, l. a 288
Niemen, r. a 454
Nieuhoff, mont, b 72
Nieutché, p. b 78-79
Nieuweld, m. b 585
Nigri-Oran-bugges, v. b 286
Nikkum, mont, b 260
Nil, fl. b 534-553
Nilab, fl. b 179
Nilunby-Neur, v. b 202
Nimbourg, v. a 216
Nimègue, v. a 53
Nimes, v. a 62
Ningouta, v. b 83
Ninive (anc.), b 14
Nio, i. a 524
Niort, v. a 58
Niphates, b 20
Nipon, l. b 101
Nisney-Novgorod, v. a 448
Nissava-Gora, m. a 516
Nisser, l. a 268
Nith, r. a 414
Nogafa, riv. b 109
Nogais, p. b 31
Noire (la cité), b 239
Noire (la rivière), b 230
Noire (la forêt), a 197
Noirmoutiers, i. a 85
Nole, v. a 161
Noli, v. a 130-137
Nordhausen, v. a 213
Nordlingen, v. a 228
Nordstrand, i. a 273
Norfolk (c. de), a 388
Norfolk, v. b 359
Norkœping, v. a 285
Noronha, i. b 528
North-Vist, i. a 420
Northampton, v. a 388
Norwège, a 252-264
Norwegiens, p. a 259
Norwich, v. a 386
Notasie, p. b 297
Notasie, i. b 294
Nottingham, v. a 389
Nou-kia, fl. b 98
Novaja-zemlia, t. a 459
Novare, v. a 152
Novgorod, v. a 455
Novgorod-Velichi, v. a 449
Novgrad-Volinsk, v. a 447
Novi, v. a 137-503
Novi-Bazar, v. a 503
Novivaros, v. a 503
Noyon, v. a 53
Nozen, m. a 518
Nubie, b 557
Nuremberg, v. a 193-225-227
Nyborg, v. a 263
Nyestadt, v. a 263
Nykœping, v. a 285
Nykoping, v. a 263
Nyland, a 450

O

Oakham, v. a 389
Oaxaca, v. b 389
Oberndorf, v. a 233
Ob-Glogau, v. a 248
Obi, riv. b 39
Oca, m. a 106
Océan, a 3
Océan, int. a 3
Océanique, b 267
Ocha, m. a 526
Ochill-Hills, m. a 415
Ochotsk, mont, b 43
Ochotzk, v. b 37
Ochrida, l. a 516
Ochrida, v. a 504
Ochringen, v. a 232
Odensee, v. a 263
Odenwald, m. a 196
Oder, i. a 194
Oder, fl. a 250
Odessa, v. a 446
Oedenburg, v. a 477
Oeland, i. a 291
Oels, v. a 248
OErebro, v. a 285
OEsel, i. a 459
OEster-Sund, v. a 284
OEta, m. a 517
OEstcher, m. a. 482
OEts-Cher, m. a 185
OEttingen, v. a 228
Offen, v. a 474
Offenbourg, v. a 236
Offenburg, v. a 235
Ogin-Gawa, riv. b 109
Ogin, riv. b. 110
Ogmo, v. b. 136
Ohi, fl. b. 5
Ohiem-Sce, l. a 195
Ohio, fl. b. 345
Oitz, l. b 110
Ojeran, l. a 268
Ojin, riv. b 110
Olchon, i. b 5
Oldenburg, v. a 215
Oleœros, i. a 525
Oleno, m. a 518
Oléron, i. a 85
Olinda di Fernambuco, v. b 512
Olivença, v. a 122
Olmutz, v. a 475
Olomaques, p. b 521
Olonetz, m. a 455
Olympe, m. a 517, b 20-25
Olympie, a 503
Omaguas, p. b 522
Oman, m. b 263
Ombrone, riv. a 140
Omnak, i. b 50
Omol, v. a 285
Onega, v. a 449
Onéga, l. a 454
Oneida, l. b 366
Oneille, v. a 137
Onnamak, i. b 50
Onolsbach, v. a 227
Oomi, riv. b 110
O-Porto, v. a 120
Oppelu, v. a. 248
Or, l. a 268
Orajaha, m. a 517
Orange, riv. b 584
Orange, v. a 161
Oransa, i. a 418
Orbitello, v. a 140
Orcades, i. a 420
Ore, r. a 414
Oregan, riv. b 340
Orel, v. a 448
Orenbourg, v. b 36
Orenoque, v. b 455
Orfa, v. b 16
Orient, v. a 57
Orientaux, p. a 499
Oristano, v. a 168
Oristano, r. a 166
Orizaba, m. b 348
Orléans (la Nouvelle), b 958
Orléans, v. a 56
Ormus, i. b 236
Oron, riv. b 18
Orontes, riv. b 18
Oro, m. a 168
Oropésa, v. b 499
Oropo, v. a 507
Orostschuck, v. a 502
Orsa, v. b 114
Ortona, v. a 130
Orvieto, v. a 140
Osaca, v. b 107
Oshrushna, pr. b 238
Osnabruck, v. a 215
Ossa, m. a 517
Ossètes p. b 35
Ossieri, v. a 168
Osteler, m. a 185

Ostende, v. *a* 51
Ostiaks, p. *b* 27
Ostracine, m. *a* 519
Ostrobothnie, *a* 450
Ostrovo, l. *a* 516
Otahiti, i. *b* 323
Otahitiens, p. *b* 324
Othrys, m. *a* 517
Otomaques, p. *b* 521
Otrante, v. *a* 130
Ouba, riv. *b* 42
Oubi, i. *b* 290
Oubi, v. *b* 288
Ouessant, i, *a* 85
Oufa, v. *b* 37
Ougein, v. *b* 188
Ougly, v. *b* 187
Oui-chan-hou, l. *b* 71
Oujani, r. *b* 4
Ouk, m. *b* 232
Ou-kiang, riv. *b* 71
Ouller, l. *b* 180
Oumalachka, i. *b* 50
Oumalachka (p. de), *b* 50
Oungan, m. *b* 85
Ourals, m. *a* 455, *b* 36
Ouralsk, v. *b* 37
Ourc (c. d'), *a* 66
Ourfa, v. *b* 16
Ourmia, l. *b* 231
Ousbecks, p. *b* 237
Oust-Mayo, v. *b* 37
Outario l. *b* 365
Owhyhée, i. *b* 321
Oyapok, fl. *b* 518
Oxemeria, v. *a* 526
Oxford, v. *a* 388
Oxus (l'ancien), r. *b* 230
Oxus, riv. *b* 4

P

Pader, r. *a* 212
Paderborn, v. *a* 212
Padoue, v. *a* 130-148-151
Pahang, pr. *b* 125
Pailsley, v. *a* 409
Palæo-Castro, v. *a* 528
Palæo-episcopi, *a* 507
Palæo-Vouni, m. *a* 518
Palaiovouni, m. *a* 518
Palanca, v. *a* 503
Palerme, v. *a* 165
Palitzer, l. *a* 482
Palkati, l. *b* 85-249
Paliar, riv. *b* 180
Pallantium, *a* 507
Palma, v. *a* 165, *b* 607
Palmarola, i. *a* 171
Paltè, l. *b* 98
Palus-Salza, l. *b*. 18
Pampas, p. *b* 522
Panaria, i. *a* 170
Pandataria, i. *a* 171
Pangée, m. *a* 517
Panjba, riv. *b* 179
Paoting, v. *b* 64
Panama, v. *b* 465
Papenburg, v. *a* 215
Paphos (anc.), *b* 25
Papous, p. *b* 302-305
Paps, m. *a* 416
Paques, i. *b* 327
Para, v. *b* 209-512
Paracels, i. *b* 150
Paradis, p. *a* 527
Paraiba, v. *b* 512
Paramaribo, v. *b* 517
Paranapitinea, l. *b*. 450
Parchim, v. *a* 217
Parda, fl. *a* 110
Parga, v. *a* 504
Pari, riv. *b*. 451
Parima, l. *b* 450
Parime, m. *b* 459
Paris, v. *a* 43
Parme, v. *a* 130-133-139
Parnasse, m. *a* 459
Parnassus, m. *a* 517
Parnes, m. *a* 518
Paropamisus, pr. *b* 210
Paros, i. *a* 525
Parramatta, v. *b* 296
Parras, l. *b* 398
Parthenius, m. *b* 519
Parthes, p. *b* 208-211
Parties du Monde int. *a* 2
Pasco, v. *b* 483
Pascuaro, l. *b* 398
Passau, v. *a* 225-229
Pasto, v. *b* 466
Pasvig, l. *a* 268
Patagons, p. *b* 523-525
Patna, v. *b* 187
Patomack, riv. *b* 365
Patras, v. *a* 508
Patza, v. *a* 503
Pau, v. *a* 63
Pauda, m. *a* 456
Pavie, v. *a* 152
Pawdenskon-kamen, v. *a* 456
Paxo, i *a* 156
Payen-Gant, m. *b* 181
Payoing, l. *b* 71
Paz, v. *b* 498
Pedée, riv. *b* 365
Pédue, v. *b* 83
Péebles, v. *a* 409
Peelsche-Morat, l. *a* 74
Pegnalara, m. *a* 107
Pégou, ro. *b* 114
Pégou, v. *b* 119
Pe-kiang, riv. *b* 71
Pekin, v. *b* 63
Pélasges, p. *a* 129
Pelées, m. *b* 347
Pelew, i. *b* 316
Pelew (p. de l'île), *b* 317
Pelion, m. *a* 517
Péloponèse, *a* 507
Pemba, i. *b* 603
Pembroke, v. *a* 389
Pénabscot, riv. *b* 365
Penamaco, v. *a* 121
Pendle, m. *a* 396
Pendle-Hill, m. *a* 395
Pennar, riv. *b* 180
Pennigant, m. *a* 395-396
Penta-Daktylon, m. *a* 519
Penteli, m. *a* 513
Pentellaria, l. *a* 171
Penza, v. *a* 448
Pérac, pr. *b* 125
Pérécop, v. *a* 446
Pergame, v. *b* 10
Périgueux, v. *a* 59
Perleberg, v. *a* 247
Perme, v. *a* 449
Pernitza, *b* 508
Pernot, r. *a* 454
Pérou (p. du), *b* 481
Pérou, *b* 479
Pérouse, l. *a* 131
Pérouse, v. *a* 143
Perpignan, v. *a* 63
Persans, p. *b* 13-218-219-227
Perse, *b* 207-228
Perse orientale, *b* 213-225
Persépolis, v. *b* 209
Perth, v. *a* 409
Perth-Amboy, v. *b* 359
Pesaro, v. *a* 130-153
Pescadores, i. *b* 75
Pesth, v. *a* 474
Pesti, v. *a* 162
Pé-tche-ly, pr. *b* 63-64
Pé-tche-ly. g. *b* 87
Petchora, r. *a* 454
Peterberg, v. *a* 238
Peterbourong, v. *a* 388
Peterhead, v. *a* 411
Peterwaradin, v. *a* 477
Petouna, v. *b* 83
Petrikau, v. *a* 205
Petriski, l. *a* 516
Peypus, l. *a* 455
Peyrah, pr. *b* 125
Phorzheim, v. *a* 235
Phalère, po. *a* 507
Pharsale, v. *a* 505
Phase, fl. *b* 16
Philadelphie, v. *b* 356
Philippopoli, v. *a* 502
Pholoë, m. *a* 518
Phouka, m. *a* 519
Pianosa, i. *a* 169
Piavosero, l. *a* 454

Piavi, riv *a* 131
Piazinsko, l. *b*. 41
Pic, i. *a* 127
Pic-Adam, mont, *b* 205
Pic de France, m. *a* 107
Pic de Trébinca, m. *a* 107
Picacho, m. *b*. 476
Pichincha, m. *b*, 465-469
Pico, m. *a* 107
Pico, i. *a* 126
Pico del Fraile, m. *b* 400
Pictes, p. *a* 403
Pié, mont, *b*. 72
Piémont, *a* 137
Pietrotza, m. *a*. 456
Pignerol, v. *a* 138
Pilau, v. *a* 246
Pilcomayo, riv. *b* 504
Pilika, r. *a* 206
Pilsen, v. *a* 476
Pimeria-alta, m. *b* 399
Pindus, m. *a* 517
Pinhel, v. *a* 121
Piombino, v. *a* 130-143
Pipli, pr. *b* 130
Pirée, po. *a* 507
Pirna, v. *a* 201
Pise, v. *a* 140
Pistoia, v. *a* 140
Piura, v. *b* 484
Piz-pisoc, m. *a* 185
Plaisance, v. *a* 130-138-139
Plan, l. *a* 195
Plata (la), v. *b* 498
Platensée, l. *a* 482
Platey-Kogel, m. *a* 185
Plauen, v. *a* 201
Pleskov, v. *a* 449
Plock, v. *a* 205
Plomb, m. *a* 415
Plymouth, v. *a* 386
Po, fl. *a* 130
Pogliesi, m. *a* 519
Poglizza, v. *a* 156
Poitiers, v. *a* 58
Polenza, v. *a* 162
Policandro, i. *a* 524
Poligo, l. *a* 524
Polino, i. *a* 524
Polonais, p. *a* 104-202-461
Polotzk, v. *a* 449
Poltawa, v. *a* 447
Polynésie, *b*. 268-316
Polyphengos, m. *a* 519
Poméranie, *a* 241
Poméranie suédoise, *a* 217
Pommes, m. *b* 41-42
Pomona, i. *a* 420
Pondichéri, v. *b* 195
Pong-hou. i. *b*. 75
Ponte-Corvo, v. *a* 161
Pontus, l. *a* 516
Ponza, i. *a* 171
Popayan, v. *b* 466
Popocatepetl, mont, *b* 398
Porcelon, pr. *b* 131
Poro, i. *a* 528, *b* 50
Porselouc, v. *b* 136
Portalègre, v. *a* 122
Portaria, v. *a* 506
Port-au-Prince, v. *b* 438
Portesoy, v. *a* 411
Portici, v. *a* 161
Portimao, v. *a* 122
Port Jackson, p. *b* 296-297
Portland, i. *b* 307
Port-Royal, v. *b* 440
Port-Saint-Pierre, v. *a* 402
Porto-Cavello, v. *b* 474
Porto-Farina, v. *b* 503
Porto-Ferrajo, v. *a* 169
Porto-Greco, v. *a* 160
Porto-Hercole, v. *a* 141
Porto-Longone, v. *a* 169
Porto-Rico, i *b* 440
Porto-Rico, v. *b* 440
Porto-Séguro, v. *b* 312
Ports, m. *a* 519
Portsmouth, v. *a* 386, *b* 358
Portugais, p. *a* 118
Portugal, *a* 115-127
Postdam, v. *a* 247
Poti, v. *b* 16
Potosi, v. *b* 498
Poulo-Condor, i. *b* 150
Pounah, v. *b* 196
Pouzzol, v. *a* 161
Poyang-hou, l. *b* 71
Pozen, v *a* 205
Pracels, i. *b* 150
Prague, v. *a* 474
Prasto, v. *a* 510
Precop, v. *a* 503
Presbourg, v. *a* 474
Prespa, l. *a* 516
Priel, m. *a* 185-482
Prinzlau, v. *a* 247
Pripaz, riv. *a* 454
Prisrend, v. *a* 504
Pristina, v. *a* 503
Privas, v. *a* 60
Prococatepec, mont, *b* 348
Prodano, l. *a* 528
Proté, i. *a* 528
Provinces Illyriennes, *a* 153
Prunecken, v. *a* 230
Pruse, v. *b* 13
Prusse, pr. *a* 239
Prusse méridionale, 248
Prusse septentrionale, *a* 246
Prussiens, p. *a* 244
Pruth, riv. *a* 454
Psiloriti, m. *a* 523
Puebla, v. *b* 389
Puelches, p. *b* 522
Pulicat, l. *b* 180
Puy, v. *a* 59
Puy-de-Dôme, m. *a* 75
Puy-de-Griva, m *a* 75
Puy-Marie, m. *a* 75
Puy-de-Sarvi, m. *a* 75
Pyrénées, m. *a* 76
Pyrgos, v. *a* 508
Pyrmont, v. *a* 238

Q

Quan-tong, pr. *b* 87
Quang-tcheou-fou, v. *b* 64
Quang-ton, pr. *b* 64
Quang-Ton, v. *b* 64
Quebec, v. *b* 408
Queda, pr. *b* 122
Quedlinburg, v. *a* 215
Queretaro, v. *b* 389
Quimper-Corentin, v. *a* 57
Quin-nong, v. *b* 140
Quito, v. *b* 465

R

Raab, riv. *a* 431
Raab, v. *a* 475
Rabanal, m. *a* 107
Rachlin, i. *a* 457
Rackama, l. *b* 18
Radicofani, m. *a* 533
Radissa, m. *a* 516
Radovich, v. *a* 505
Rahemah, l *b* 18
Rahzen, p. *a* 662
Ragusains, p. *a* 156
Raguse, v. *a* 154
Ralleig, v. *b* 359
Ramadan-Oglou-Balak-car, m. *b* 19
Ramiseram, i. *b* 206
Ramsgate, v. *a* 388
Randers, v. *a* 263
Rands-Sioe, l. *a* 267
Rappri, pr. *b* 130
Rasht, v. *b* 223
Rastadt, v. *a* 230-235
Rasvitsch, v. *a* 202
Rathnau, v. *a* 247
Ratibor, v. *a* 241-248
Raticola, mont, *a* 133
Ratisbonne, v. *a* 225-228
Ratlwik, m. *a* 289
Ratska, v. *a* 503
Raunoch, l. *a* 414
Rauvi, riv. *b* 179
Rava, v. *a* 205-503

Ravemburg, v. a 232
Ravenne, v. a 152
Ravensburg, v. a 229
Raza, i. a 419
Recht, v. b 209-223
Ree, l. a 432
Reggio, v. a 130-152-162
Reichenberg, v. a 476
Reims, v. a 53
Renards, i. b 50
Rendsburg, v. a 264
Renfrew, v. a 410
Rennes, v. a 57
Résineuv, f. b 44
Reuss, pp. a 337
Reuss, riv. a 182
Rewel, v. a 448
Rhé, i. a 85
Rheinsberg, v. a 247
Rhénie, i. a 525
Rhetymo, i. a 522
Rhin, fl. a 73-182-194
Rhingaw, m. a 194
Rhode-Island, i. b 373
Rhodes, i. b 24
Rhodez, v. a 59
Rhodope, m. a 516
Rhône, fl. a 72-183
Rhum, i. a 419
Rhunberg, m. a 482
Rialte, i. a 147
Riasan, v. a 448
Ribe, v. a 263
Richmond, v. b 359
Ried, v. a 230
Riesen-Gebirge, m. a 483
Riga, v. a 446
Rimini, v. a 130-152
Rindang, riv. b 125
Riobamba, v. b 466
Rio-Bravo, riv. b 346
Rio Bravo del norte, fl. b 397
Rio-Colerado, fl. b 397
Rio-Grande, fl. b 574
Rio-Quasacualco, fl. b 397
Rio de la Hacha, v. b 466
Rioja, v. b 499
Rio-Janeiro, v. b 512
Rio de los Sauzes, riv. b 456
Rio de Montezuma, fl. b 397
Rio de la Plata, riv. b 454
Rio de San Francisco, riv. b 456
Rio-Vermejo, riv. b 504
Rio-Yaqui, fl. b 398
Rio de Zacatula, fl. b 397
Riom, v. a 60
Rione, fl. b 16
Ripen, v. a 263
Riphé, f. a 457
Risé, v. b 15
Riswick, v. a 49
Rochefort, v. a 59
Rochelle, v. a 58
Rochester, v. a 388
Rochette, riv. b 230
Rodosto, v. a 505
Rodrigo, v. a 121
Roino, m. a 519
Rom, i. a 273
Romains, p. a 129
Rome, v. a 129-142
Romélie, pr. a 507-517
Rona, i. a 419
Ronas, i. a 421
Ronda, m. a 108
Rondolstadt, v. a 238
Rosa, m. a 132-184
Roscommon, v a 430
Rosee-Hill, v. b 296
Roskild, v. a 262
Rossa Senhora do Rosario, v. a 127
Rostock, v. a 217
Rothenburg, v. a 228
Rothenbürg, v. a 233
Rothsay, v. a 418
Rotondo, m. a 168
Rotterdam, v. a 49
Rottwail, v. a 233
Roufia, r. a 515
Rouen, v. a 46
Rovigo, v. a 148-151
Rud, riv. b 230
Rudesheim, v. a 220
Rudkioping, v. a 263
Rugen, i. a 217
Rugenwalde, v. a 246
Rulherglen, v. a 410
Ruppin, v. a 247
Russes, p. a 444
Russie asiatique, b 26
Russie centrale, a 448
Russie d'Europe, a 438
Russie méridionale, a 446
Russie septentrionale, a 448
Rustschuk, v. a 502
Ruthéniens, p. a 462
Ruzinacs, p. a 462
Rys, l. a 268

S

Saana, v. b 260
Saba, i. b 441
Sabatzch, v. a 503
Sabéens, p. b 13
Sabin, mont. b 43
Sable noir, dés. b. 233
Sacarie, r. b 18
Saco, r. b 365
Sacos, p. b 210
Sadao, r. a 125
Sado, r. a 125
Sagalica-oula, fl. b 85
Sagan, v. a 248
Saida, v. b 16
Sai Gong, v. b 147-148
Saihekf, i. b 101
Sakai, v. b 107
Saint-Agnès, i. a 401
Saint-André, v. a 411
Saint-Antoine, i. b 505
Saint-Asaph, v. a 390
Saint-Aubin, v. a 462
Saint-Barthélemy, i. b 142
Saint-Bernard, m. a 132
Saint-Brandon, m. a 433
Saint-Brienne, v. a 57
Saint-Charles, i. a 459
St.-Christophe, i. b 442
Sainte-Catherine, l. b 515
Sainte Croix, i. b 442
Sainte-Croix, r. b 365
Saint-Elie, m. a 526
Saintes, v. a 59
Saint-Etienne en Forez, v. a 60
Saint-Eustache, i. b 441
Sainte-Lucie, i. b 441-443
Ste.-Marie, i. a 126-401
Ste.-Marthe, v b 466-468
Sainte-Maure, i. a 156
Saint-Antoine, po. a 527
Saint-Hélène, i. b. 604
St.-Gothard, m. a 179-184
Saint-Germain, f. a 79
Saint-George-d'Arbore, i. a 528
St.-Georges, i. a 126-127
Saint-Georges, vi. a 506
Saint-Gennaro, m. a 133
Saint-Gall, v. a 179
Saint-François d'Atacama, v. b 499
Saint Helier, v. a 402
Saint-Iago, i. b 605
Saint-Jacques de Veraga, v. b 465
Saint-Jean, i. b 413-442
Saint-Jean, riv. b 411
Saint-Jean d'Acre, v. b 15
Saint-Kilda, i. a 419
Saint-Lô, v. a 57
Saint-Louis, v. b 512
Saint-Malo, v. a 57
Saint-Marcouf, i. a 85
Saint-Marin, v. a 153
Saint-Martin, i. b 441
Saint-Michel, i. a 126
St.-Nicolas, po. a 507-528
Saint-Nicolo, v. a 526
Saint-Omer, v. a 52
Saint-Oresto, m. a 133

Saint-Pétersbourg, v. a 445
Saint-Pierre, i. b 528
Saint-Pierre, mont, b 282
Saint-Quentin, c. a 65
St.-Thomas, i. b 442-605
Saint-Ubes, v. a 121
Saint-Vincent, i. b. 442
Sala, v. a 285
Salambria, r. a 515
Salanga, i. b 139
Salta, v. b 499
Salberg, v a 285
Salico, f. a 268
Salé, pés. b 233
Salem, v. b 358
Salerne, v. a 162
Salines, i. a 170
Salisbury, v. a 387
Salomon, i. b 308
Salomon, po. b 308
Salona, v. a 506
Saloniqui, v. a 502
Salonique, v. a 502
Saltée, l. a 437
Saluzzo, v. a 138
Salwati, l. b 304
Salvati, v. b 304
Salzbourg, v. a 225-229
Salzburger-Kopf, m. a 196
Salzwesel, v. a 213
Samarkand, v. b 247
Sambor, v. a 478
Samena, m. b 544
Samoco, m. a 516
Samoïedes, p. a 444, b 27 34
Samos, i. b 24
Samosate, v. b 17
Samothrace, i. a 527
Sampit, r. b 282
Sampou, fl. b 98
Sampou, r. b 5
Sana, v. b 260-484
Sandépora, v. b 160
San-Domingo, v. b 438
Sandjar, mont. b 11
Sandwich, i. b 320-528
Sandwich, p. b 321
Sandwich, v. a 388
Sangarius (l'anc.), b 18
Sangaris, fl. b 18
Sangay, m. b 469
Sangro, r. a 159
San-Juan de los lianos, v. b 467
San-Miguet, v. b 499
San-Salvador, v. b 512-577
Sans-Souci, v. a 247
San-Stephano, i. a 171
Santa-Cruz, p. b 310-311
Santa-Cruz, v. a 127
Santa-Fé, v. b 500
Santa-Fe-de-Bogota, v. b 465
Santa-Maria-Maggiore, v. a 161
Santarem, v. a 121
Santée, riv. b 365
San-Thomé, v. b 477
Santiago, fl. b 397
Sant-Iago de l'Estero, v. b 499
San-Iago, v. b 440-491
Santorin, i. a 524
Sapience, i. a 528
Sapins, f. a 197, b 44
Sarabat, fl. b 18
Sarajevo, v. a 502
Saranga, pr. b 210
Sarapoul, v a 449
Saratow, v. a 448
Sardaigne, a 167
Sarepta, v. p. b 36
Sargans, v. a 180
Sari, v. b 209-223
Sarjou, riv. b 179
Sark, i. a 402
Sarmates, p. b 208
Sartar, i. a 273
Sartène, v. a 168
Sarzane, v. a 137
Saskashawin, riv. b 346
Sassanides, p. b 211
Sassari, v. a 168
Satalie, v. b 15
Saules, riv. b 456
Sauvages, p. b 429-522-523
Sauvage, m. b 366
Savaunah, riv. b 365
Savannah, v. b 359
Savone, v. a 137
Sawolax, a 450
Saxe, pp. a 206
Saxe, roy. a 198
Saxe-Gotha, d. a 206
Saxe-Hildburghausen, d. a 207
Saxe-Koburg-Saafeld, d. a 207
Saxe-Lauenbourg, v. a 210
Saxembourg, i. b 528
Saxe-Meiningen, d. a 207
Saxe-Weimar, d. a 206
Sayansk, m. b 6-41-42
Scairsoch, m. a 416
Scalpa, i. a 419
Scamandre, fl. b 9
Scanderoun, v. b 10
Scanderouna, v. b 16
Searborough, v. a 390
Scendho, fl. b 179
Schabach, v. a 228-245
Schaffouse, v. a 179
Schaftsbury, v. a 318
Schat el Arab, fl. b 18
Schelenhorn, m. a 184
Schemnitz, v. a 477
Schemockonskie, m. a 456
Schil, r. a 454
Schiniang, v. b 83
Schiras, v. b 209-222
Schiraz, v. b 225
Schistab, v. 502
Schlangendl al, v. a 238
Schlangenberg, mont. b 42
Schleiz, v. a 237
Schlensingen, v. a 202
Schlossberg, m. a 195
Schmalkalden, v. a 212
Schneckopf, m. a 195
Schorndorf, v. a 232
Schreckhorn, m. a 184
Schrewsbéry, v. a 389
Schueeberg, m. a 195
Schwalbach, v. a 238
Schwartzbourg, pp. a 237
Schwedt, v. a 247
Schweidnitz, v. a 248
Schwerin, v. a 217
Scilly, l. a 400
Scio, i. b 23
Scomar, i. a 401
Scopelo, i. a 527
Scuraban, m. a 416
Scutari, l. a 516
Scutari, v. a 504
Scythei, p. b 7-8-208-210
Sebaste, anc. b 14
Sebenico, v. a 154
Sec-hou, l. b 71
Sédan, v. a 54
Sefid-Re l, riv. b 230
Sefintrod, riv. b 230
Segaliens, p. b 88
Segalien, i. b 88
Segedin, v. a 477
Ségistan, pr. b 209-214
Sego, v. b 591
Segura, riv. a 104
Segura, v. a 121
Seide, v. b 10
Seiks, b 168
Seine, riv. a 72
Séleucie, v. b 229
Seliger, l. a 450
Selinga, r. b 5-40 85
Selivria, v. a 505
Selkirk, v. a 400
Semench, m. a 456
Semendria, v. a 503
Semisat,
Semlin,
Sénégam
Sennaar,
Sennaar,
Sennaka
Sens, v.
Sept-Sœu
Seraglio
Sérégipp
Serès, v.
Serel, r.
Seringap
Seronge
Serpho,
Servi, i.
Servie, a
Serviens
Sestri, v
Setchuen
Setlege,
Setuval,
Sevastopo
Sévern,
Seville, v
Sewalic,
Seychelle
Shan, v.
Shannon
Shash, p
Shash, ri
Shatpour
Shebh-D
Sheffield
Shehy, m
Shelburn
Sheppy,
Shetland
Siam, l.
Siam, riv
Siam, v.
Siamois,
Siamoises
Siampa,
Siang-Ya
Siber, r.
Sibirie,
Sibylla,
Sicile, a
Sicyone,
Sidney,
Sidon (a
Siegen, v
Siegmari
Sienne,
Siennois
Sierra, m
Sierra-Be
Sierra de
Sierra de
Sierra-Ga
Sierra de

Semisat, v. b 17
Semlin, v. a 477
Sénégambie, b 572
Sennaar, b 557
Sennaar, p b 558
Sennaka, l. b 366
Sens, v. a 56
Sept-Sœurs, i a 459
Seraglio, v. a 502
Sérégippe, v. b 512
Serès, v. a 505
Serel, r. a 454
Seringapatam, v. b 195
Seronge, v. b 188
Serpho, i. a 525
Servi, i. a 548
Servie, a 503
Serviens, p. a 462
Sestri, v. a 130
Setchuen, pr. b 65
Setlege, riv. b 179
Setuval, v. a 121
Sevastopol, v. a 446
Sévern, riv. a 394, b 420
Seville, v. a 95
Sewalic, mont. b 181
Seychelles, i. b 603
Shan, v. b 130
Shannon, r. a 432
Shash, pr. b 210
Shash, riv. b 249
Shatpourta, mont. b 181
Shebh-Donard, m. a 433
Sheffield, v. a 386
Shehy, m. a 433
Shelburn, v. b 412
Sheppy, i. a 401
Shetland, i. a 481
Siam, l. b 138
Siam, riv. b 121
Siam, v. b 130 136
Siamois, p. b 130-134-135
Siamoises, m. b 138
Siampa, pr. b 140
Siang-Yang, v. b 65
Siber, r. a 211
Sibirie, b 37
Sibylla, m. a 133
Sicile, a 163
Sicyone, a 508
Sidney, v. b 296
Sidon (anc.), v. b 10-16
Siegen, v. a 219
Siegmaringen, v. a 236
Sienne, v. a 140
Siennois, m. a 140
Sierra, m. b 487
Sierra-Bermija, m. a 109
Sierra de Cordoba, m. a 108
Sierra de Gador, m. a 109
Sierra-Gatá, m. a 107
Sierra del Madero, m. a 106
Sierra de Luxar, m. a 109
Sierra de Marchal, m. a 108
Sierra-Ministra, m. a 106
Sierra-Moreno, m. a 108
Sierra-Nevada, m. a 109
Sierras de Paredes, m. a 107
Sihallion, m. a 415
Sihon, riv. b 42
Sikinos, i. a 524
Sikof, i. b 101
Silésie, a 241
Silhet, v. b 163
Silistrie, v. a 502
Silla, v. b 591-592
Simbirsk, v. a 448
Simferopol, v. a 446
Simoïs, for. b 9
Sinaï, mont. b 263
Sinamari, riv b 518
Sindé, fl. b 179
Sindeh, fl. b 179
Sin-gan-fou, v. b 64
Sinnaia Sopka, mont. b 42
Sine, b 209
Sinope, v. b 10-15
Sio, i. a 525
Siolki, mont. b 85
Sion, v. a 61-180
Siphanta, l. a 525
Siphno, i. a 525
Siradie, v. a 205
Siringos, m. a 525
Sirr, fl. b 249
Sirr, r. b. 4-42
Sistan, pr. b 209
Sistov, v. a 502
Sithanaka, i. b. 50
Sitanaka, p. b 50
Sivas, v. b 14
Skara, v. a 285
Skelligs, i. a 437
Skey, i. a 419
Skidaw, m. a 391
Skyato, l. a 527
Skyro, v. a 526
Slaney, r. a 432
Slave, l. b 344
Slavons, p. a 296
Sleswick, v. a 265
Sliebh-Bloom, m. a 433
Sliebh-Donard, a 433
Sliebh-Gallan, m. a 433
Sliebh-Snaght, m. a 433
Sliebh-Togher, m. a 433
Sligo, v. a 429
Slocherau, v. a 475
Slowacs, p. a 462
Sluckton, v. a 390
Smolensk, v. a 447
Smyrne, v. b 10-12
Snaasen, l. a 268
Snowdon, m. a 395-396
Soan, riv. b 179
Société, i. b 323
Socotra, i. b 266
Sogd, pr. b 238
Sogdiane, pr. b 210-211-238
Sogdiane, v. b 245
Soigne, f. a 79
Sokna, v. b 501
Soleure, v. a 179
Solho, i. b 87
Soliman-Koh, mont. b 233
Solingen, v. a 218-219
Sollinger, f. a 196
Sombres, mont. b 85
Sommer, i b 414
Sondershausen, v. a 238
Songkoi, riv. b 157
Sophia, v. a 503
Sophico, m. a 518
Sophie, v. a 502
Sora, v. a 130-160
Soracte, mont. a 133
Sorau, v. a 201
Sorento, v. a 161
Sorlingues, i. a 420
Soroë, i. a 274
Sonanetes, p. b 35
Soui, riv. b 230
Soumi, l. b 41
Soungarie, riv. b 85
Sour, v. b 10-16
Souring-kour, riv. b 230
Southampton, v. a 387
Sou-tcheou-fou, v. b 65
South-vist, i. a 420
Southwark, v. a 383
Soyeuses, m. a 456
Spalatro, v. a 154
Spandaw, v. a 247
Spanishtown, v. b 440
Sparte, a 510
Specie, i. a 528
Spelding-see, l. a 250
Spenderovia, v. a 503
Sperlinga, v. a 166
Spessart, f. a 196
Spey, r. a 414
Spezzia v. a 137
Sphachiotes, p. a 523
Sphactérie, i. a 528
Sphagia, i. a 528
Spirito-Santo, v. b 512
Spitzberg, l. a 469
Spolette, v. a 143
Squillace, v. a 162
Stade, v. a 216
Staffa, i. a 419
Stanchio, i. b 24
Stanovoï, mont. b 43

Stampalia, i. *a* 524
Stargard, v. *a* 241-247
Staunton, riv. *b* 365
Stavanger, v. *a* 264
Stawropol, v. *b* 36
Stendal, v. *a* 213
Steppe-Barabinien, *b* 241
Steppe d'Issim, *b* 241
Steppes de Russie, *b* 44
Sterzing, v. *a* 230
Stettin, v. *a* 241-247
Sthul-Weissemburg, v. *a* 477
Stingo, i. *b* 24
Stirling, v. *a* 410
Stiva, m. *a* 518
Stockholm, v. *a* 283
Stonchaven, v. *a* 411
Stoo, l. *a* 288
Stornaway, v. *a* 420
Strabund, v. *a* 217
Strasbourg, v. *a* 48
Straubing, v. *a* 229
Stromboli, i. *a* 170
Stromza, v. *a* 505
Sudétique, m. *a* 195
Suède, *a* 284
Suède méridionale, *a* 285
Suède, v. *a* 277
Suédois, p. *a* 281
Suffolk, c. *a* 388
Suhl, v. *a* 202
Suisse, *a* 173
Suisse, p. *a* 177
Sukhiens, mont. *b* 181
Sulisca, i. *a* 419
Sulmone, v. *a* 160
Sultanie, v. *b* 224
Sumatra, i. *b* 271-272
Sumba, i. *b* 271
Sumbava, i. *b* 271
Sumbava, v. *b* 278
Sunderland, v. *a* 390
Sundswal, v. *a* 284
Sunium, m. *a* 518
Supthia, pr. *b* 130
Surate, v. *b* 193
Surinam, riv. *b* 518
Suse, v. *a* 130-138
Susiane, pr. *b* 209
Susquehanna, riv. *b* 365
Suze, v. *b* 209
Swilley, r. *a* 432
Swir, riv. *a* 454
Sygathia, v. *b* 136
Sylt, i. *a* 273
Syra, i. *a* 525
Syracuse, v. *a* 166
Syredal, l. *a* 268
Syrie, *b* 7
Syros, i. *a* 525
Sytang, fl. *b* 121
Szluchow, v. *a* 246

T

Tal, l. *b* 180
Tala, riv. *b* 42
Tamarida, v. *b* 266
Tamatave, v. *b* 601
Tambow, v. *a* 448
Tamise, r. *a* 394
Tanaga, i. *b* 50
Tanagra, v. *a* 507
Tanais, fl. *a* 453
Tanasserim, *b* 130
Tanchoui, i. *b* 75
Tabago, i. *b* 441
Tabor, v. *a* 476
Tacarigna, l. *b* 477
Tacarigua, l. *b* 450
Tacna, v. *b* 484
Tacuz, fl. *b* 543
Tagals, p. *b* 283
Tage, riv. *a* 105-124
Tagliamento, riv. *a* 131
Taimourskoi, l. *b* 41
Tain, v. *a* 412
Takino, l. *a* 516
Tuncitaro, m. *b* 400
Tœplitz, v. *a* 477
Taorminio, v. 166
Taptée, riv. *b* 180
Tapuyer, p. *b* 522
Tarabolus, v. *b* 15
Tarabosan, v. *b* 15
Taraz, v. *b* 237
Tarbes, v. *a* 63
Tarenta, m. *b* 544
Tarente, v. *a* 130-162
Tarija, v. *b* 499
Tarma, v. *b* 483
Tartares, p. *b* 27
Taslitza, v. *a* 503
Tasmanie, *b* 313
Tasmanie, p. *b* 314-315
Tataney, v *b* 289
Tatar-Bazargik, v. *a* 500
Tatares, p. *b* 27-31-251
Tatares de Chiwa, p. *b* 243
Tatarie chinoïse, *b* 77
Tatarie indépendante, p. *b* 251
Tatarie indépendante, *b* 237
Tata, v. *b* 191
Tatta, l. *b* 18
Tauride, m. *a* 455
Tauris, v. *b* 209-223
Taurus, m. *b* 15-19
Tavira, v. *a* 122
Tawasthie, *a* 450
Tay, l. *a* 414
Taygete, m. *a* 519
Tay-Ho, l. *b* 71
Tayneu, v. *b* 64
Tayoan, i. *b* 74-79
Tchang-pe-chan, m. *b* 87
Tchani, l. *b* 41
Tchaslau, v. *a* 476
Tchekian, pr. *b* 65
Tcherkass, v. *b* 36
Tchernigow, v. *a* 447
Tchimolo, i. *a* 524
Tching-Tou, v. *b* 65
Tchiques, p. *b* 34
Tchirkasses, p. *b* 34
Tchoka, i. *b* 88
Tchoka, p. *b* 89
Tebris, v. *b* 223
Tebriz, v. *b* 209
Téchouks, p. *b* 6-27-34-41
Tedjen, riv. *b* 4-230
Tégée, *a* 507
Téhéran, v. *b* 221
Téhuelches, p. *b* 522
Téhuels, l. *b* 450
Teith, r. *a* 413
Tekiur-Dag, m. *a* 517
Teletzo, l. *b* 41
Telouts, p. *b* 27
Telo-Vouni, m. *a* 518
Temeswar, v. *a* 477
Tempêtes, l. *a* 288
Tendre, m. *a* 75
Ténériffe, v. *b* 607
Tengan, v. *b* 65
Tengis, l. *b* 85-249
Tennassée, mont. *b* 347
Tente, m. *a* 499
Teramo, v. *a* 162
Terceira, i. *a* 126
Terre de feu (habitans de la), p. *b* 527
Térek, riv. *b* 4
Terkou, v. *b* 206
Termed, v. *b* 218
Termini, v. *a* 165
Termoli, v. *a* 160
Ternate, v. *b* 291
Ternate, i. *b* 291
Terre-Neuve, i. *b* 414
Terra-Nova, v. *a* 166
Terni, v. *a* 143
Terskiri, l. *b* 98
Teschen, v. *a* 476
Testa, riv. *b* 179
Testis, v. *b* 35
Téviot, r. *a* 414
Thabristan, pr. *b* 209
Thaluau, fl. *b* 121
Thanet, i. *a* 401
Thase, i. *a* 527
Théaki, i. *a* 156
Theate, v. *a* 160
Theatyr-Dagh, m. *a* 455

Thebes, v. *a* 506
Theiss, r. *a* 431
Theodosia, v. *a* 446
Thérasia, i. *a* 524
Theriaki, p. *a* 498
Therma, m. *a* 527
Thermia, i. *a* 525
Thingros, l. *a* 516
Thiva, l. *a* 516
Thomar, v. *a* 121
Thorn, v. *a* 205-242
Thornax, m. *a* 519
Thur, r. *a* 183
Thuringe, fl. *a* 196
Thurso, v. *a* 412
Thyeuker-Meer, l. *a* 74
Tibet, *b* 90-94
Tibet (petit), *b* 100
Tibbos, p *b* 593
Tibre, fl. *a* 131
Tidore, i. *b* 291
Tidore, v. *b* 291
Tig no, v. *a* 446
Tisitt, v. *a* 246
Timor, i. *b* 271-278
Timor, v. *b* 278
Timorlant, i. *b* 305
Tind, l. *a* 268
Tine, i *a* 525-526
Tinguyones, p. *b* 284
Tipera, p. *b* 163
Tipperary, v. *a* 428
Tirana, v. *a* 504
Tirey, i. *a* 419
Titicaca, l. *b* 450
Tivoli, v. *a* 142
Tiz, v. *b* 225
Tobolsk, v. *b* 37
Tobolsk, v. *b* 35
Tocat, v. *b* 15
Tokai, v. *a* 477
Tokarestan, pr. *b* 238
Tollensée, r. *a* 217
Tombouctou, v. *b* 592-593
Tomoskos, v. *b* 36
Tomsk, v. *b* 36-37
Tondern, v. *a* 263
Tongouses, p. *b* 27-32-34
Tonhof, l. *a* 268
Tongousie, pr. *b* 83
Tong-Quin, f. *b* 158
Tonquinois, p. *b* 151-152-154
Tong-Quin, pr. *b* 151-157
Topaze, m. *a* 195
Topoglia, l. *a* 516
Tourgst, p. *b* 32
Torneo, l. *a* 288
Torneo-elv, r. *a* 288
Torneo, v. *a* 284
Torridon, l. *a* 414
Tortone, v. *a* 137
Tory, i. *a* 437
Toscane, *a* 139
Toster, v. *b* 209-225
Touariks, p. *b* 393
Toug-tint-hou, l. *b* 71
Toula, v. *a* 448
Touion, v. *a* 62
Toulouse, v. *a* 47
Tou-men, r. *b* 87
Touran, pr. *b* 245
Tournette, *a* 184
Tournay, v. *a* 51
Tours, v. *a* 58
Trachenberg, v. *a* 248
Tralée, v. *a* 429
Trani, v. *a* 160
Tranquebar, v. *b* 196
Transylvanie, *a* 478
Trapani, v. *a* 165
Trara, m. *b* 564
Trau, v. *a* 154
Traun, l. *a* 482
Trautenau, v. *a* 476
Travnik, v. *a* 503
Trebeccina, m. *a* 517
Trebigne, v. *a* 504
Trébisonde, v. *b* 10-15
Trimiti, i. *a* 172
Trenton, v. *b* 359
Trèves, v. *a* 54
Trevise, v. *a* 151
Triaditza, v. *a* 502-503
Tricala, m. *a* 518
Tricala, v. *a* 505
Trierty, l. *a* 433
Trieste, v. *a* 154
Trikala, m. *a* 518
Trikeri, vi. *a* 506
Trim, v. *a* 429
Trinité, i. *b* 442-443-528
Tripoli, v. *b* 10-11-15-559
Tripolitza, v. *a* 507
Trondjem, v. *a* 264
Troppaw, v. *a* 476
Troye, v. *b* 9
Troyes, v. *a* 53
Truxillo, v. *b* 484
Tsège-to, l. *a* 482
Tshoni, riv. *b* 42
Tsinan, v. *b* 64
Tsztchicar, v. *b* 83
Tubingen, v. *a* 233
Tulle, v. *a* 59
Tuméquia, m. *b* 476
Tunbridge, v. *a* 388
Tungri, v. *a* 17
Tunguragua, riv. *b* 451
Tunguragna, m. *b* 469
Tunis, v. *b* 503
Turcomanie, *b* 7
Turcomans, p. *b* 11
Turcs, p. *a* 489-492-495
Turfan, v. *b* 239
Turgai, riv. *b* 249
Turin, v. *a* 46-129-138
Turjura, m. *b* 564
Turkistan, pr. *b* 247
Turnau, v *a* 476
Turquie d'Asie, *b* 7
Turquie d'Europe, *a* 488
Tursan, v. *b* 83
Tver, v *a* 449
Tweed, r. *a* 413
Tygre, fl. *b* 4-7-17-263
Tyne, r. *a* 414
Typinsan, i. *b* 75
Tyr, anc. v. *b* 10-16
Tyri, l. *a* 267
Tyrol, *a* 226
Tzana, i. *b* 543
Tzana, l. *b* 543

U

Ucayal, riv. *b* 451
Uddewalla, v. *a* 286
Udine, v. *a* 148-150
Uleaborg, v. *a* 450
Ulm, v. *a* 232
Ulubad, l. *b* 18
Umeo, v. *a* 284
Ummerapoura, v. *b* 119
Uniga, riv. *b* 346
Unkel, v. *a* 220
Upsal, v. *a* 385
Urach, v. *a* 233
Urbion, m. *a* 106
Urcup, v. *a* 503
Urghenz, nouv. v. *b* 244
Urghenz, v. *b* 244
Usbeks-Araliens, p. *b* 243
Usbecks, p. *b* 210-246
Uscup, v. *a* 505
Usedom, v. *a* 247
Usingen, v. *a* 220
Ussitza, v. *a* 503
Ustica, i. *a* 170
Utrecht, v. *a* 50
Utawas, riv. *b* 419

V

Vaddahs, p. *b* 198-101
Vaihend, riv. *b* 231
Vaileva, v. *a* 503
Valaques, p. *a* 460
Valday (ch. du), *a* 455
Valdivia, v. *b* 492
Valence, v. *a* 61-95
Valenciennes, v. *a* 51
Valencia, l. *b* 450-477
Valencia, v. *b* 474
Valentia, i. *a* 437
Valette, v. *a* 171
Valladolid, v. *b* 389
Valogne, v. *a* 57
Valona, v. *a* 504

Valparayso, v. *b* 491
Van, v. *b* 15
Van, l. *b* 18
Vanachor, l. *a* 414
Vandales, p. *a* 462
Van-Diémen, *b* 309-310-314
Vannes, v. *a* 57
Varano, l. *a* 131
Varassova, m. *a* 517
Varinas, v. *b* 475
Varna, po. *a* 503
Vasili-Potamo, fl. *a* 515
Varsovie, v. *a* 193-202
Vati, po. *b* 24
Veiso, l. *a* 482
Velan, m. *a* 184
Vellino, m. *a* 133
Venda, m. *a* 133
Vedrinitza, m. *a* 517
Venetes, p. *a* 146
Venise, v. *a* 129-146-148-150
Venosa, v. *a* 160
Ventotiène, l. *a* 170
Verceil, v. *a* 138
Verden, v. *a* 210-215
Verdun, v *a* 53
Vergy, m. *a* 184
Verone, v. *a* 148-150
Verre, r. *a* 193
Vernon, v. *b* 359
Versailles, v. *a* 58
Vert, l. *a* 482
Vertes, mont. 366
Vesoul, v. *a* 60
Vesuve, m. *a* 133
Vevay, v. *a* 180
Viana, v. *a* 120
Viatka, v. *a* 449
Vicence, v. *a* 148-151
Vico, v. *a* 168
Vidin, v. *a* 503
Vienne, v. *a* 61-473
Viktov, i. *a* 274
Villa de Velas, v. *a* 127
Villa-Real, v. *a* 121
Villaviciosa, v. *a* 122
Villes anséatiques, *a* 214
Villers-Cotterets, f. *a* 79
Vineyard, i. *b* 373
Vintimille, v. *a* 137
Violent, m. *a* 75
Visen, v. *a* 121
Visiapour, v. *b* 197
Visigoths, p. *a* 87
Viskegrad, v. *a* 503
Viso, m. *a* 132-184
Vistule, l. *a* 250
Vitebsk, v. *a* 449
Viterbe, v. *a* 142
Vodi, m. *a* 518
Vodia, m. *a* 518
Vogelberg, m. *a* 185
Volga, fl. *a* 453
Volga, riv. *b* 4
Volkonski, f. *a* 457
Volo, v. *a* 506
Vologda, v. *a* 449
Volturno, r. *a* 169
Voluzaa (ch. de), *a* 517
Vonitza, v. *a* 506
Voscopoli, v. *a* 504
Vostitza, b. *a* 508
Vouni-tis-Mistras, m. *a* 519
Vrana, v. *a* 503
Vulcano, m. *a* 518

W

Wadau, v. *b* 561
Wahabis, p. *b* 255
Waigiou, i. *b* 304
Waigious, p. *b* 304
Waitzen, v. *a* 477
Wakefield, v. *a* 390
Walachie, *a* 445
Waldeck, pp. *a* 238
Walec, v. *a* 246
Wales, m. *a* 396
Walet, v. *b* 591
Wangen, v. *a* 232
Ward, m. *a* 421
Wardhus, i. *a* 274
Waresderne, v. *a* 478
Warwick, v. *a* 389
Wasa, v. *a* 450
Wasington, v. *b* 355
Wasserburg, v. *a* 229
Waterford, v. *a* 428
Watzmenn, m. *a* 185
Wechsel, m. *a* 185-482
Weilbourg, v. *a* 221
Weimar, v. *a* 202
Weissemburg, v. *a* 228
Weissenfels, v. *a* 201
Wells, v. *a* 387
Wener, l. *a* 288
Wernigérode, v. *a* 213
Weser, fl. *a* 193-194
West-Port, v. *a* 429
Westphalie, roy. *a* 208
Westeros, v. *a* 285
Westerwik, v. *a* 285
Weter, l. *a* 288
Wexford, v. *a* 428
Wexioé, v. *a* 285
Wharn, m. *a* 395
Wharnside, m. *a* 395-396
Whito, mont, *b* 366
Wiborg, v. *a* 263
Wick, v. *a* 412
Wicklow, m. *a* 428-433
Wielitschka, v. *a* 478
Wieprz, r. *a* 206
Wight, i. *a* 400
Wigtown, v. *a* 410
Wikten, i. *a* 274
Williamsbourg, v. *b* 359
Wilno, v. *a* 447
Winchester, v. *a* 387
Windsor, f. *a* 396
Windsor, v. *a* 387
Winipic, l. *b* 341
Winnipeg, l. *b* 343
Winterberg, m. *a* 195
Wirtemberg, m. *a* 196
Wisby, v. *a* 285-292
Wismard, v. *a* 217
Wissembourg, v. *a* 55
Wittemberg, v. *a* 201
Wladimir, v. *a* 448
Wollenbuttel, v. *a* 213
Wolgast, v. *a* 217
Woolvich, v. *a* 388
Worcester, v. *a* 389
Worosnech, v. *a* 443
Wully, mont, *b* 232
Wurtemberg, roy. 230
Wurtzbourg (gr. d. de), *a* 222
Wurtzbourg, v. *a* 222

X

Xicoco, i. *b* 101
Ximo, i. *b* 101
Xiria, m. *a* 518
Xucar, riv. *a* 104

Y

Yablonnoi, mont, *b* 6
Yablonnoy, mont, *b* 41
Yacouts, p. *b* 34
Yakouts, p. *b* 27-34
Yakoutsk, v. *b* 37
Yalou, riv. *b* 87
Yan-tst-Kiang, fl. *b* 71
Yarkand, v. *b* 82-239
Yarkand, r. *b* 85
Yarken, v. *b* 82
Yang-tcheou-fou, v. *b* 65
Yarmouth, v. *a* 388
Yaroslaw, v. *a* 448
Yenisei, v. *b* 39
Yenisei, fl. *b* 5
Yeuses, fl. *a* 197
Yévenes, m. *a* 103
Yezd, v. *b* 225
Yezidis, p. *b* 11
Ygorates, p. *b* 284
Yverdun, v. *a* 180
Yodo, riv. *b* 109
Yorck-sur-l'Ouse, v. *a* 390
Youhall, v. *a* 428
Youkagirs, p. *b* 27-34
Ypres, v. *a* 51

Ytan, r. *a* 414
Yulduc, v. *b* 239
Yumena, riv. *b* 179
Yunnan, v. *b* 65
Yuthia, v. *b* 136

Z

Zaablestan, pr. *b* 226
Zacalecas, v. *b* 389
Zagara, m. *a* 518
Zagathai, pr. *b* 245
Zagora, m. *a* 517
Zagora, v. *a* 505
Zagora, vi. *a* 506
Zagrab, v. *a* 478
Zagros, mont, 232
Zahir, riv. *b* 576
Zaizan, l. *b* 85
Zani, riv. *b* 42
Zanona, i. *a* 171
Zante, i. *a* 156
Zanzibar, i. *b* 603
Zara, v. *a* 154
Zaraka, l. *a* 516
Zarang, pr. *b* 225
Zarang, v. *b* 225
Zarco, v. *a* 505
Zarend, pr. *b* 225
Zarend, v. *b* 225
Zarex, m. *a* 519
Zawaja, l. *b* 544
Zélande (p. de la nouv.), *b* 312
Zélande (nouv.), *b* 311
Zell, v. *a* 235
Zenderoud, riv. *b* 230
Zéré, l. *b* 231
Zerend, l. *b* 231
Zia, i *a* 525
Zia, m. *a* 525
Zeiz, v. *a* 202
Ziesar, v. *a* 237
Zinueh, riv. *b* 230
Zittau, v. *a* 201
Zmaym, v. *a* 476
Zoui, v. *b* 248
Zouylach, v. *b* 561
Zug, v. *a* 179
Zuiderzée, l. *a* 74
Zurich, l. *a* 183
Zurich, v. *a* 178
Zutphen, v. *a* 49
Zwart-Berg, m. *b* 585
Zwickan, v. *a* 201
Zwol, v. *a* 48

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

Abasgi, p. 667
Abdera Hispaniæ. 614
Abdera Thraciæ. 659
Abeste. 701
Abiens, Scythes, p. 704
Aboni-Tichos. 673
Aborigènes, p. d'Italie. 634
Abissare, roy. 707
Abrettena, contrée. 677
Abrincatui. 618
Absyrtides, i. 629
Abus, riv. 622
Abydos. 676
Abydus AEgypti. 717
Abyla mons. 726
Acampsis, riv. 669
Acanthus. 645
Acarnanie, contrée. 617
Acco. 685
Acesines, riv. 707-708
Achæi, p. sur le Pont-Euxin. 667
Achaïe, dans sa plus grande étendue. 642-647
Achaïe proprement dite. 651-652
Achéens, p. 654-655
Achéens proprement dits, p. 652
Acheloüs, fl. 647
Achéron, riv. d'Italie. 639
Achéron, rivière d'Epire. 643
Acherusia, presqu'île. 674
Achérusie, l. 643
Achille, i. 662
Achillis Dromos. 666
Achindana, riv. 697
Acilisène, contrée. 670
Acimincum. 628
Aco. 685
Acragas. 640
Acritas, promont. 653
Acroceraunia, m. 643
Acro-Corinthe. 652
Actium. 647
Acunum. 628
Adamas, riv. 710
Adana. 684
Adiabene, contrée. 689
Adramitæ, p. 694
Adramytium. 677
Adriane. 720
Aduatici, p. 620
Adulis. 733
Adyrmachidæ, p. 719
Aea. 668
AEdui, p. 617
AEgades, i. 640
AEgæ Macedoniæ. 644
AEgæ Ciliciæ. 684
AEgida. 633
AEgipodes, p. 704
AEgira. 652
AEgissus. 662
AEgium 652
AEgyptus, contrée. 713
AEliopolis. 691
AElana. 693
AElana, g. 694
AElia Capitolina. 686
AEmona 633
AEni-Pons. 628
AEnos. 659
AEoliæ, i. 641
AEqui, p. 635
AEquicoli, p. 635
AEsar. 730
AEsepus, riv. 676
AEsernia. 637
AEsis. 635
AEstii, p. 665
AEthalia, i. 634
AEthiopia suprà AEgyptum, 729
AEtna mons. 639
AEx, ou la Chèvre, i. 658
Africa, ou Afrique, contrée. 713-721
Africa propriè dicta, contrée, ou Afrique proprement dite. 721
Agara. 711
Agatha. 616
Agathonis insula. 732
Agathosdæmon, branche du Nil. 715
Agathyrsi, p. 665
Agedincum. 617
Aginnum. 619
Agisymba, contrée. 728
Agriaspe. 701
Agriaspes-Evergetes, p. 701
Agrigentum. 640
Agrippina colonia. 620
Agylla. 634
Agyrium. 640
Ai, p. 709
Ailath. 693
Alabanda. 680
Alalia. 641
Alani, p. 667
Alata. 695
Alata-Castra. 623
Alba-Augusta. 616
Alba-Fucentis. 635
Alba-Longa. 636
Alba-Pompeia. 632
Albania. 691
Albani, ou Albanais d'Europe, p. 643-669
Albania, ou Albanie, contrée. 668-669
Albaniennes (pyles ou portes). 667
Albanus, riv. 669
Albiœci, p. 617
Albion, i. 621
Albis, riv. 623
Albium Ingannum. 632
Albium Intemelium. 632
Alemanni, p. 625
Aleria. 641
Alesia. 617
Alexandre (autels d'). 703-708
Alexandre (camp d'). 708
Alexandre, po. 708
Alexandreschata. 703
Alexandria Arachosiæ. 701
Alexandria ad lacum chaldaïcum. 692
Alexandria ad Jaxartem. 703
Alexandria ad Pallacopam. 691
Alexandria apud Mallos. 707
Alexandria apud Musicanum. 708
Alexandria apud Sogdos. 708
Alexandria cata Isson. 680
Alexandria Troas. 677
Alexandrie d'Egypte. 715
Alexandrie de la Margiane. 702
Alexandrie des Ariens. 700-701
Alexandrie du Caucase. 701

Alexandrie sur l'Oxus. 703
Alexandropolis Arachosiæ. 701
Alexandropolis Mædobithynorum. 661
Alexandropolis Parthiæ. 700
Alinda. 680
Alieni forum. 632
Allobroges, p. 616
Almonia. 645
Almopie, contrée. 645
Alpe cottienne, m. 617
Alpe grecque, m. 617
Alpe pennine, m. 617
Alpes, m. 616-617
Alpes carniques, m. 633
Alphée, riv. 651
Altinum. 633
Amalécites, p. 693
Amardes, p. 699
Amardus, riv. 699
Amasea. 672
Amastris. 673
Amathûs. 686
Amazones, p. 665-672
Ambiani, p. 620
Ambracie. 643
Ambracie, g. 643-644
Ameria. 635
Amida. 670
Amisia, riv. 623
Amisus. 672
Amiternum. 635
Ammedera. 724
Ammon (Rabbath). 687
Ammonites, p. 687
Amnias, riv. 673
Amorgos, i. 657
Amorium. 673
Ampe. 691
Ampelusia, promont. 726
Amphaxitide, contrée. 645
Amphipolis. 645
Amphisse. 648
Ampsagas, riv. 721-725
Amyclæ. 654
Amyrgium (plaine d') 703
Anactorium. 647
Anagnia. 635
Anamani, p. 632
Anamis, riv. 697
Ananes, p. 632
Anaphe, i. 657
Anas, riv. 611
Anastase (mur d'). 660
Anatho. 689
Anatolie, contrée. 671
Anazarbus. 684
Anchiale de Cilicie. 684
Anchialus Thraciæ. 660
Ancône. 635
Ancore. 674
Ancyra. 673
Ancyrônpolis. 717
Andanie. 653
Andecavi. 618
Anderitum. 619
Andetrium. 629
Andomatunum. 617
Andropolis. 715
Andros, i. 658
Anemurium. 683
Anemurium, promont. 683
Angli, p. 626
Angrivarii, p. 624
Anigrus, riv. 653
Annibi, monts. 705
Annibi, p. 705
Antæopolis. 717
Antandros. 677
Antaradus. 685
Anthedon. 649
Anthemus. 645
Anthemusias, contrée. 688
Antichthones, p. 734
Anticyre. 648
Antigonea. 677
Anti-Liban, mont. 687
Antinoë. 717
Antiochia ad Cragum. 683
Antiochia ad Pisidam. 675
Antiochia Babyloniæ. 490
Antiochia Epi-Dapnes. 687
Antiochia Mæandri. 679
Antiochia Margianæ. 702
Antiochia Mygdoniæ. 689
Antipatris. 686
Antipolis. 617
Antium. 636
Antivestæum, cap. 621
Antropophages, p. 711
Anurogrammum. 710
Anxanum. 637
Anxur. 636
Aornos Bactrianæ. 702
Aornos Indiæ. 707
Aoüs, riv. 643
Apamea Babyloniæ. 691
Apamea Cibotus. 675
Apamea Mesenes. 690
Apamea Mesopotamiæ. 688
Apamea Myrlea. 674
Apamea Parthiæ. 700
Apamea Syriæ. 687
Aparctias (vent). 610
Apavarctica. 700
Apetiotes (vent). 610
Apeninus mons. 631
Aphar. 694
Aphetæ, ca. 647
Aphrodisias. 680
Aphrodites portus. 718
Aphroditopolis Ægypti inferioris. 715
Aphroditopolis Heptanomidis. 716
Aphroditopolis Thebaïdis. 717
Apis Ægypti. 716
Apis Marmaricæ. 719
Apollonia Babyloniæ. 690
Apollonia Bithyniæ. 674
Apollonia Cyrenaïcæ. 720
Apollonie de la Chalcidique. 645
Apollonie d'Illyrie. 643
Apollonie en Thrace. 660
Apollonis. 678
Apollinopolis magna. 718
Apollinopolis parva. 717
Aprositos, i. 729
Apsarus, riv. 668
Apsorus, i. 629
Apsus, riv. 643
Apta Julia. 617
Aptera. 657
Apua. 632
Apuani Ligures. 632
Apuli, p. 630-637
Apulie, contrée. 637
Apulum. 664
Aqua-Augustæ-Tarbellicæ. 619
Aquæ Sextiæ. 617
Aquæ Solis. 621
Aquæ Statiellæ. 632
Aquæ Tacapinæ. 722
Aquæ Tibilinæ. 725
Aquileia. 633
Aquilo (vent). 610
Aquincum. 628
Aquinum. 636
Aquitaine, contrée. 616-619
Arabes, p. 669-693
Arabes ichthyophages, en Egypte. 719-732
Arabes Scenites, p. 688-695
Arabia ou Arabie, c. 692
Arabia Felix, v. 694
Arabie déserte, contr. 693-695
Arabie heureuse, contrée. 693-694
Arabie Pérée, contr. 686
Arabie Pétrée, contr. 693
Arabii, p. 708
Arabitæ. 708
Arabique, g. 714-718-728-730
Aracca. 692
Arachosie, contrée. 701
Arachotus, fl. 701
Arados, i. 695
Aradus. 685
Arægenus. 618

Aramæi, p. 684
Aram Naharaïm. 688
Ararat, mont. 669
Araucio. 617
Aravisci, p. 628
Araxe, riv. d'Arménie. 669
Araxe, riv. de Sogdiane. 703
Araxes, riv. de Perse. 696
Arba, i. 629
Arbela ou Arbeles. 689
Arbos. 731
Arcadie, contrée. 651-654
Arcadiens, p. 654
Arcaris Sora. 710
Arce. 683
Archelaïs. 672
Ardea. 636
Ardeiscus. 664
Ardennes, f. 620
Ardericca. 692
Ardyéens, p. 629
Arecomici Volcæ. 616
Arelate. 617
Areopolis. 687
Arethusa. 687
Argée, mont. 672
Argentea regio. 711
Argentoratum. 620
Arginussæ, i. 677
Argippéens, p. 704
Argolide, contrée. 651 655
Argos amphilochicum. 647
Argos du Péloponnèse. 655
Argos-Hippium. 638
Argyrippa. 638
Aria ou Arie, contrée. 698
Aria, v. 700
Ariaca, contrée. 709
Ariane, grande contr. 698
Arie proprement dite, c. 700
Arrien, l. 701
Arriens, p. 698
Arigæum. 707
Arimaspes, p. 705
Ariminum. 634
Arimphæi, p. 666
Arisba. 676
Arius, riv. 701
Armenia ou Arménie, contrée. 668-669
Arménie (petite). 672
Arméniens, p. 669-672-723
Armoricanus tractus. 618
Armozica. 669
Aromata. 733
Aromata, promont. 733
Arrosis, riv. 692
Arpi. 638
Arpinum. 636
Arretium. 634
Arsacia. 699
Arsamosata. 670
Arsarata. 699
Arsia, riv. 633
Arsinoë de la Cyrénaïque. 720
Arsinoë de l'Heptanomide. 716
Arsinoë sur le golfe Arabique. 718
Arsissa, l. 670
Artabrum, promont. 612
Artacoana. 700
Artagera. 670
Artagicerta. 670
Artéens, p. 696
Artemisium, prom. 651
Artemita Armeniæ. 670
Artemita Babyloniæ. 690
Articene, contrée. 699
Artze. 670
Arubium, v. 629
Arverni, p. 619
Arzaniorum oppidum. 610
Arzes. 670
Asaac. 700
Asbystæ, p. 720
Ascalon. 685
Ascra. 649
Asculum. 635
Asia ou Asie, contr. 668
Asia inferior, ou Asie inférieure, contrée. 671
Asia minor, ou Asie mineure. 671
Asia superior, ou Asie supérieure, contrée. 671
Asie au-delà du Taurus, contrée. 671
Asie en deçà du Taurus, contrée. 671
Asinarus, riv. 640
Asine. 653
Asiongaber. 693
Asopus. 654
Aspadana. 699
Aspalathos. 629
Aspasiacæ, p. 703
Aspendus. 682
Asphaltites lacus. 687
Aspis. 724
Aspitra. 712
Assaceni, p. 707
Assus. 677
Assyria ou Assyrie, c. 684
Assyria propriè dicta, ou Assyrie proprement dite, contrée. 684-689
Assyriens, p. 671-684-689-690
Assyriens-Babyloniens, p. 684
Assyriens (tombeaux des rois). 691
Asta. 632
Asta Regia. 614
Astabena, contrée. 700
Astaboras, riv. 730-732-733
Astaceni, p. 707
Astapa. 614
Astapus, riv. 730-733
Astigis. 614
Astique, contrée. 660
Astures, p. 612
Asturica-Augusta. 612
Asturum lacus. 612
Astypalæ, i. 657
Atalante. 645
Atarantes, p. 721
Atarbechis. 715
Atarnea. 677
Ater, mont. 721
Athamanie, contrée. 648
Athenes. 649
Athesis, riv. 633
Athos, mont. 645
Athribis. 715
Athymbra. 679
Atlantes, p. 721
Atlantes de Platon, p. 729
Atlantides, i. 729
Atlantique, océan. 721-727
Atlas, mont. 723-727
Atmoni, p. 627
Atrax. 646
Atrebates Britanniæ, p. 621
Atrebates Galliæ, p. 620
Atria. 623
Attalea Lydiæ. 679
Attalea Pamphyliæ. 682
Attasii, p. 703
Attique, contrée. 647-649
Atuatuca. 620
Aufidena. 637
Augila. 720
Augusta. 618
Augusta-Emerita. 615
Augusta Prætoria Daciæ. 664
Augusta Prætoria Juliæ. 631
Augusta Taurinorum, v. 631
Augusta Treverorum. 620
Augusta Vagiennorum. 632
Augusta Veromanduorum. 620
Augusta Vindelicorum, v. 627
Augusti lucus. 612
Augusti portus. 634
Augusti vicus. 723
Augustobona. 618
Augustodunum. 617
Augustomagus. 620
Augustonemetum. 619

Augustoritum. 619
Aulerci-Cenomani, p. 618
Aulerci-Eburovices, p. 618
Aulis, po. 549
Aulon. 643
Auranitide, contrée. 687
Aurasius mons. 725
Aureliani, p. 618
Aurelinani, v. 618
Aurunci, p. 636
Ausa. 722
Auschisæ, p. 720
Ausci, p. 619
Ausci, v. 619
Ausenses, p. 722
Ausones, p. 636
Ausonie, contrée. 630
Auster, vent. 610
Autariates, p. 629
Autissiodurum. 618
Autochthones, p. 650
Autololes Gætuli, p. 727
Automala. 720
Automoles, p. 730
Autricum. 618
Auxacia. 705
Auximum. 635
Auxume. 731
Auxumites, p. 731
Auzea. 726
Avalites, p. 733
Avalites sinus. 733
Avalites. 733
Avara. 693
Avaricum. 619
Avenio. 617
Aventicum. 608
Averne, l. 637
Axiopolis. 662
Axius, riv. 644
Axylis. 720
Azania, contrée. 729-733
Azyris. 720

B

Babba. 727
Babylon, d'Egypte. 715
Babylone. 691
Babylonia ou Babylonie, contrée. 684-690
Babytace. 692
Bacchus (autels de.) 703
Bactra. 702-705
Bactriana ou Bactriane, contrée. 702
Bactriane proprement dite, contrée. 702
Badis 697
Bæterra. 616
Bætis, riv. 611-614
Bæturia, contrée. 614
Bagacum. 620
Bagaï. 725
Bagistane, contrée. 699
Bagoüs mons. 697
Bagradas d'Afrique, r. 724
Bagradas de la Perse, riv. 696
Baiæ. 637
Bajocasses. 618
Balania. 685
Baléares, i. 613
Balsa. 615
Battia, i. 626
Bambotum, riv. 728
Bambyce. 687
Banasa. 727
Baracura. 711
Barbalissus. 687
Barbaria, contrée. 729-733
Barcanii, p. 700
Barce. 720
Barcino. 612
Bargylia. 680
Barium. 638
Baruca. 669
Barussæ, i. 712
Barygaza. 709
Barygazonus sinus. 709
Basanites mons. 718
Basilia, p. 618
Basilia, i. 626
Basistis. 703
Bastarnæ, p. 624-626 665
Basti. 614
Bastitani, p. 614
Batava Castra, v. 628
Batavodurum. 621
Batavorum oppidum. 621
Bathus portus. 732
Batrachus, po. 720
Bautes, riv. 705
Bautisus, fl. 705
Bazira. 707
Bazium, prom. 719-732
Bebryces, p. 674
Becius mons. 697
Bedirum. 721
Bedriacum, v. 631
Belgæ de la Bretagne, p. 621
Belgique, contrée. 616-619
Bellovaci, p. 620
Beneventum. 637
Béotie, contrée. 647-649
Berenice, prius Asiongaber. 693
Bérénice d'Egypte sur le golfe Arabique. 717-719
Berenice Cyrenaicæ. 720
Bernice-epi-dires. 733
Berenice pau-chrysos. 732
Bergomum, v. 631
Beroea, Macedoniæ. 644
Beræa, Syriæ. 687
Beroea, Thraciæ. 661
Berytus. 685
Besa. 717
Bessi, p. 661
Beth-lehem. 686
Bethsan. 686
Bétique, contrée. 612-614
Bibracte. 617
Bienheureux (îles des). 717
Bigerrones, p. 619
Bilbilis. 613
Billæus, riv. 674
Boitha, sur l'Euphrate. 688
Birtha, sur le Tigre. 689
Bisaltie, contrée. 645
Bisanthe. 660
Bitaxa. 700
Bithyni ou Bithyniens, p. 661-674
Bithynia ou Bithynie, contrée. 674
Bithynium. 674
Bituriges, p. 619
Bituriges-cubi, p. 619
Bituriges vivisci, p. 619
Blemmyes, p. 732
Bodincomagus. 632
Bodincus, riv. 632
Boeonus, i. 709
Boii ou Boiens, p. 617-619-625-627-628-632
Boiodurum, v. 628
Bolbæ. 680
Bolbitine. 715
Bolbitine, branche du Nil. 715
Bolerium, prom. 621
Bonne-Fortune, i. 712
Bononia, Galliæ. 620
Bononia, Italiæ. 632
Bononia, Mæsiæ. 662
Borbetomagus. 620
Boreas, vent. 610
Borsippa. 691
Borussi, p. 665
Borysthènes, riv. 665-666
Borysthenis. 666
Bosa. 641
Bosphore, roy. 667
Bosphore cimmérien. 667
Bosphore de Thrace. 660-674
Bostra. 687
Botrus. 685
Bottiée, contrée. 644
Bovianum. 637
Bracara-Augusta. 612
Brachmanes, p. 708
Brachmani, p. 711

Branchides, prêtres du temple d'Apollon. 679
Branchides, v. 703
Brasiæ. 654
Brattia, i. 630
Bratuspantium. 620
Bregetio, v. 628
Bretagne (grande), contrée. 621
Bretons, p. 621
Brigantes de la Bretagne, p. 622
Brigantes de l'Hibernie, 623
Brigantia, v. 627
Brigantio. 617
Brigantium. 612
Britannia ou Grande-Bretagne, i. 621
Brivates portus. 618
Brixellum. 632
Brixentes, p. 627
Brixia, v. 631
Bructeri, p. 624
Brundusium. 638
Brutiens, p. 630-638
Bruttium, contrée. 638
Bryges, p. 644
Bubacene, contrée. 703
Bubaste. 714
Bucephala. 707
Budini, p. 666
Bulla regia. 724
Burdigala. 619
Burgundiones, p. 626
Burii, p. 625
Busiris. 715
Buthrotum. 643
Butus. 715
Butus, l. 715
Buxentum. 638
Byblus. 685
Bylazora. 663
Byzacène, contrée. 723
Byzacina. 723
Byzacium. 723
Byzacium, contrée. 723
Byzantium ou Byzance, en Thrace. 660-674
Byzantium dans l'Inde, 709
Byzia. 660

C

Cabalaca. 669
Cabalia, contrée. 683
Cabar-Susis. 723
Cabillonum. 617
Cabira. 672
Cabubathra mons. 694
Cabyle. 661
Cadurci, p. 619
Cadusii, p. 699
Cadytis. 686
Cænæ. 689
Cænepolis. 717
Cænitarum Chersonnesus. 709
Cære. 634
Cæsaraugusta. 613
Cæsarea-Mazaca. 672
Cæsarea Ciliciæ. 684
Cæsarea Mauretaniæ. 725
Cæsarea Palestinæ. 686
Cæsarea Philippi. 686
Cæsarodunum. 618
Cæsaromagus. 620
Caïcus, riv. 677
Caïnas, riv. 711
Calaa. 726
Calabri, p. 637
Calagurris. 612
Calaris. 641
Calaurée, i. 656
Calédonie, contrée. 622
Caledonii, p. 622
Caleti. 618
Calingi - Gangaridæ, p. 710
Calinipaxa. 711
Calisia. 626
Callæci, p. 612
Callaici, p. 612
Callatis. 662
Calle. 612
Calliena. 709
Calligicum, prom. 710
Callipolis Italiæ. 638
Callipolis Thraciæ. 660
Calli-Rhoé. 688
Calpé. 614
Calpe mons. 726
Calpé, po. 674
Calydon. 648
Calymna, i. 681
Calynda. 681
Calypso, i. 639
Camalodunum. 621
Camanes. 709
Camarina. 640
Cambodunum, v. 627
Camboritum. 622
Cambuniens, monts. 644-646
Cambysis ærarium. 731
Camechia. 669
Camerinum. 635
Camiros. 681
Campanie, contrée. 636
Camuni, p. 627
Canal du Nil au golfe Arabique. 714-718
Cananéens, p. 684
Canaria, i. 729
Canasida. 697
Candriaces, riv. 697
Cane. 694
Caninefates, p. 621
Cannes. 638
Canogiza. 711
Canopicum ostium, ou Bouche canopique. 715
Canopus 715
Cantabres, p. 612
Cantæ, p. 623
Canthi-Colpus, g. 709
Cantii, p. 621
Cantium, cap. 621
Canusium. 638
Capissa. 707
Capoue. 636
Cappadocia ou Cappadoce, contrée. 671-672
Cappadociens, p. 672
Capraria, i. 729
Capreæ, i. 637
Capsa. 723
Caracates. p. 620
Caralis. 641
Carambis, prom. 673
Carana. 694
Carcaso. 616
Carcathio-Certa. 670
Carchemis. 688
Carcinitis. 666
Cardia. 659
Carduchi, p. 670
Caria, contrée. 680
Cariata. 702
Cariatha. 695
Cariens, p. 678
Cariens (bourgade des) en Babylonie, 690
Carina. 699
Carmana. 697
Carmania ou Carmanie, contrée. 695-697
Carmel, mont. 686
Carni, p. 633
Carnutum, v. 628
Carnutes, p. 618
Carnutes, v. 618
Carpathos, i. 681
Carpella, cap. 697
Carpetani, p. 613
Carræ ou Carrhæ. 688
Carseoli. 635
Carsum. 662
Carteia. 614
Cartenna. 720
Carthada. 724
Carthago ou Carthage, 723-724
Carthago nova. 613
Carura Indiæ. 709
Carura, Paropamisadurum. 701
Caryanda. 680

Carystos. 651
Cascantum. 613
Casia, contrée. 705
Casii, monts. 705
Casilinum. 636
Cassus, m. d'Egypte. 714
Casius, mont de Syrie. 687
Casos, i. 682
Caspatyrus. 707
Caspienne, mer. 664-668. 702-712
Caspiennes (pyles ou portes). 699-700
Caspii, p. 699
Cassandriæ. 645
Cassiterides, i. 621
Cassopie. 643
Castoboci, p. 665
Castra nova. 664
Castra Trajana. 664
Castuto. 614
Catabathmus magnus. 719-720
Catabathmus parvus. 719
Catadupe. 711
Calæa, i. 696
Catalauni, p. 620
Catana. 640
Cataonie, contrée. 672
Cataracte du Danube. 662
Cataracte (grande) du Nil, 731-732
Cataracte (petite) du Nil. 718
Catarrhactes, riv. 682
Cathæi, p. 707
Catigara. 712
Catti, p. 625
Caturiges, p. 617
Catyeuchlani, p. 622
Cauca. 613
Caucase, mont. 664-667
Caucase, montagne, autrement Paropamisus. 701
Caucasiennes (pyles ou portes). 667
Cauci, p. 624
Caudines, fourches. 637
Caudium. 637
Caunus. 681
Cavares, p. 616
Caystre, riv. 678
Caystriens, v. 678
Cebenna, mont. 616
Celænæ. 675
Celeia v. 628
Celenderis. 683
Celethrum. 645
Celonæ. 690
Celsa. 613
Celtes, p. 665
Celtibères ou Celtibériens. 611-613
Celtica ou Celtique, c. 615 616-617
Celtici, p. 615
Cenomani de la Gaule, p. 618
Cenomani d'Italie, p. 631
Centrones, p. 617
Centum-Cellæ. 634
Ceos, i. 657
Cephalæ, prom. 722
Céphallénie, i. 647-648
Cephalœdis. 641
Céphènes, p. 696
Céphise, fl. 648
Cerasus. 671
Cercetæ, p. 667
Cerinia, c. 686
Cerne, i. 727
Cesena. 632
Cestrus, riv. 682
Cetobriga. 615
Chaberis. 710
Chaberis, riv. 710
Chaboras, riv. 688-689
Chalasar. 690
Chalcedon ou Chalcédoine. 674
Chalcidique, contrée. 645
Chalcis Eubœæ. 651
Chalcis Syriæ. 687
Chaldaïque, l. 691-692
Chaldée, contrée. 690
Chaldéens, p. 690
Chalybes, p. 671
Chalybon. 687
Chamavi, p. 624
Chaona. 699
Chaones, p. 643
Char des Dieux, m. 720
Charadrus. 683
Charax Spasini. 692
Charidemum, pro. 612
Charmotas portus. 694
Charæ. 688
Charybde, rocher. 639
Chassuarii, p. 624
Chatæ, p. 705
Chatromotitæ, p. 694
Chauranæi, p. 705
Chelidoniæ, i. 682
Chelonites, prom. 651
Chemmis. 717
Cheronæa. 649
Chersonnèse Cimbrique. 626
Chersonnèse d'or, contrée. 710-711
Chersonnèse de Thrace. 659
Chersonnèse Taurique. 656
Chersonnesus. 667
Chérusques, p. 624
Chesinus, riv. 665
Chimæna, volcan. 682
Chinalaph, riv. 725
Chios. 679
Chitrus. 686
Choara, contrée. 700
Choarène, contrée. 700
Choaspes, riv. 692
Chodda. 697
Chorasma. 703
Chorasmii, p. 703
Chorienne, roche. 703
Chorsa. 669
Chronus, riv. 665
Chryse, i. 658
Chrysopolis. 674
Chus, contrée. 729
Cibalis, v. 628
Cibyra (la grande). 675
Cibyra (la petite). 683
Cichyrus. 643
Cilicia ou Cilicie, contrée. 683
Cilicia Campestris, contrée. 683
Cilicia Trachea, cont. 683
Ciliciæ Pylæ, ou Portes de la Cilicie. 684
Cimbres, p. 617-620-626
Cimbrique (Chersonnèse). 626
Cimmériens, p. 665-666-671
Cimmerium. 666
Cimolos, i. 657
Cinolis. 673
Cinyphs, riv. 722
Circeii. 636
Circesium. 688
Cirhadia, contrée. 711
Cirta. 725
Cissa, i. 629
Cissie, contrée. 691-692
Cisthene. 682
Cithéron, mont. 649
Citium. 686
Citron. 644
Cius. 674
Clastidium. 632
Claudiopolis. 674
Claudos, i. 657
Clazomenæ. 679
Cleonæ. 655
Cleopatris. 718
Clevum. 622
Climax, défilé. 682
Clisobora. 711
Clissoura. 662
Clitor. 655
Clunia. 613
Clusium. 634

Clypea. 724
Clysma. 718
Cnidos. 681
Cnossus. 656
Co. 717
Cocyte, riv. 643
Codanus, golfe. 623
Cœle Persis, contrée. 696
Cokajon, monts. 664
Colchi. 709
Colchicus sinus. 709
Colchis ou Colchide, contrée. 668
Coloë. 730
Coloë, l. 730
Colonia Agrippina. 620
Colonia-Equestris. 618
Colophon. 679
Colossæ. 675
Comagène, contrée. 688
Comana. 672
Comana-Pontica. 672
Comani, p. 702
Comaria, prom. 709
Comedi, p. 703
Commenases, riv. 711
Complutum. 613
Compsa. 637
Comum, v. 631
Concobar. 699
Concordia. 633
Condate. 618
Condivicnum. 618
Condochates, riv. 711
Conimbriga. 615
Consaburus. 613
Consentia. 638
Consoranni, v. 619
Consoranni, p. 619
Constantia Cypri. 685
Constantia Galliæ. 618
Contantiana. 662
Constantina. 725
Constantinople. 660
Contestani, p. 613
Contrebia. 613
Convallis, i. 729
Convenæ, p. 619
Copaïs, l. 649
Copæ. 649
Cophas, po. 697
Cophes, riv. 707
Coptos. 717
Coracesium. 683
Corax mons. 667
Corbiène, contrée. 699
Corcura. 689
Corcyra Illyriæ, i. 630
Corcyre. 644
Corcyre, près de l'Epine, i. 644
Corduba. 614
Core. 699
Corfinium. 635
Cori, prom. 710
Cori, i. 710
Corinthe. 652
Corinthe, golfe. 647-652
Corinthe (isthme de). 651-652
Corinthie, contrée. 651-652
Corioli. 636
Coritani, p. 622
Cornabii, p. 623
Cornavii, p. 622
Corne du Midi, prom. d'Afrique dans la mer des Indes. 733
Corne du Midi, prom. d'Afrique dans l'Océan Atlantique. 728
Cornelii forum. 632
Coroné. 653
Coronea. 649
Coropassus. 676
Corsica, i. 641
Cortona. 634
Corycus. 683
Corycus, prom. 656
Cos. 681
Cos, i. 681
Cosa. 634
Cossæi ou Cosséens, p. 692
Cossio. 619
Cotes, prom. 726
Cotiaris, riv. 712
Cottiara. 709
Cottonara, contrée. 709
Cotyæum. 675
Cotyora. 671
Cragus, monts. 682
Cranon. 646
Crater, golfe. 637
Cremna. 683
Cremni. 667
Cremona, v. 631
Crespa, i. 629
Cressa, po. 681
Crestonie, contrée. 645
Crête, i. 656
Crétois, p. 676
Criassus. 681
Criu Metopon Cretæ, prom. 656
Criu Metopon Tauricæ Chersonnesi. 667
Crobyziens, p. 661
Crociatonum. 618
Crocodilopolis. 716
Crotone. 639
Cruni. 662
Ctesiphon. 690
Cularo. 616
Cullu. 725
Cumæ. 637
Cunaxa. 691
Cuneus, canton. 613
Cures. 635
Curetes, p. 646-648-651-652-656
Curia, v. 627
Curicta, i. 629
Curiosolites, p. 618
Cutiliæ. 635
Cyanées, i. 660
Cybistra. 672
Cyclades, i. 657
Cyclopes, de Sicile. 640
Cyclopes, p. 655
Cydamus. 721
Cydnus, riv. 684
Cydonia. 657
Cylipenus sinus. 665
Cyllène, mont. 651
Cyllène, po. 653
Cyme. 677
Cynopolis. 717
Cynurie, contrée. 655
Cyparissia. 653
Cypre, i. 685
Cypsela. 659
Cyrénaïque, contrée. 719
Cyrène. 719
Cyreschata. 703
Cyrnos, i. 641
Cyropolis ad Jaxartem. 703
Cyropolis Cadusiorum. 699
Cyrrhus. 687
Cyrus Armeniæ, riv. 669-702
Cyrus Persidis, riv. 696
Cyrus (autels de). 703
Cysa. 697
Cyta. 668
Cythère, i. 654
Cythère. 653
Cythnos, i. 657
Cytorus. 6[illegible]
Cyzicus. 67[illegible]

D

Dacia ou Dace, contrée. 658-659-663
Dacia Aureliani contrée. 66[illegible]
Dachin-Abades. 709
Dactyles, prêtres crétois. 656
Daces, p. 658-66[illegible]
Dadastana. 6[illegible]
Dahæ, p. 663-700 70[illegible]
Daix, riv. 66[illegible]
Dalmatie, contrée. 62[illegible]

Damascus. 687
Damasia, v. 627
Damna. 705
Danaéens, p. 655
Danaster, riv. 664
Danubius ou Danube, riv. 623-658-665
Daona. 711
Daona, riv. 711
Daphnæ, en Egypte. 714
Daphné. 687
Daræ-Gætuli, p. 727
Darantasia. 617
Daratitæ, p. 728
Daratus, riv. 728
Dardanie, contrée. 644-663
Dardaniens d'Europe, p. 661
Dardaniens d'Asie, p. 676
Dardanus. 676
Dariorigum. 618
Darnis. 720
Dascylium. 674
Dassaretii. p. 643
Dastagerda. 690
Daudyana. 670
Daulis. 648
Dauniens, p. 637
Daves, p. 664
Debeltus. 660
Decumates Agri. 625
Delas, riv. 690
Delminium, v. 629
Delos, i. 657-658
Delphes. 648
Delta de l'Indus. 708
Delta du Nil, i. 714-715
Demetæ, p. 622
Demetrias Assyriæ. 689
Demetrias Syriæ. 685
Demetrias Thessaliæ. 647
Derbices, p. 700
Dercon. 660
Deris, promont. 719
Dertona. 632
Dertosa. 613
Desena. 726
Deva. 622
Deva, riv. 623
Devana. 623
Diablintes, p. 618
Diampolis. 661
Dianium. 613
Dianium, promont. 612
Dicæa. 659
Dicæarchia. 637
Didymi montes. 695
Didymothicos. 661
Digba. 691
Diglito, source. 670
Dinia. 617
Diocæsarea. 686
Dioclea. 629
Diomède, i. 638
Diomède (plaines de). 638
Dionysopolis Indiæ. 707
Dionysopolis Thraciæ. 662
Dioscoridis insula. 695
Dioscurias. 668
Diospolis Ægypti inferioris. 715
Diospolis magna. 717
Diospolis parva. 717
Diospolis Palestinæ. 686
Diospolis Phrygiæ. 675
Dira ou Diræ, dét. 694-733
Diridotis. 891
Dium. 644
Divini portus. 725
Divodurum. 620
Divona. 619
Doberus. 645
Dobuni, p. 622
Docea. 673
Dodone. 644
Doride d'Asie, contrée. 680-681
Doride d'Europe, contrée. 648
Doriens, p. 642-646-648-651-653-654-655-680
Dorylæum. 675
Drabescus. 646
Drangæ, p. 701
Drangiana ou Drangiane, contrée. 698-701
Drapsaca. 702
Dravus, riv. 628
Drepanum. 640
Drepanum prom. Ægypti. 718
Drilo, fl. 629-642-643
Dromos Achillis. 666
Dubis, riv. 618
Dubris, po. 621
Dulichium. 648
Dumnonii, p. 621
Durius, riv. 611
Duro-Catalaunum. 620
Durocortorum. 620
Durostorus. 662
Durotriges, p. 621
Durovernum. 621
Dymé. 652
Dyris mons. 727
Dyrrhachium. 643

E

Eaux chaudes en Afrique. 724
Eaux chaudes en Germanie. 625
Eblana. 623
Ebora. 615
Eboracum. 622
Ebrodunum. 617
Ebudes, i. 623
Eburones, p. 620
Eburovices, v. 618
Ecbatana Mediæ. 699
Ecbatanes des Mages. 699
Eccobriga. 673
Echelle (la grande), défilé. 696
Echinus. 647
Eden, jardin. 669
Edessa Macedoniæ. 644
Edesse en Mésopotamie. 688
Edeta. 613
Edetani, p. 613
Edonide, contrée. 645
Egée, mer. 656-858
Egeste. 640
Egine, i. 655-656
Egnatia. 638
Egnatienne, voie. 643
Egypte, contrée. 713
Egypte inférieure, contrée. 713-714
Egypte du milieu, contrée. 714-716
Egypte supérieure, contrée. 714-717
Egyptiens, p. 655-713
Eion. 646
Elæa. 677
Elæus. 659
Elatée. 648
Elegia. 670
Eleonte. 659
Eléphantine, i. 718
Elephas mons. 733
Elephas, prom. 733
Elethyia. 718
Eleusa, i. 683
Eleusis. 650
Eleutheres. 651
Eleuthero-Lacones, p. 654
Eliberis. 614
Elide, contrée. 651-652
Elii, p. 733
Elim. 694
Elimberris. 619
Elis. 652
Elusa. 619
Elusates, p. 619
Elymaïs ou Elymaïde, contrée. 692-696 699
Elymée, contrée. 644
Elymes, p. 639
Elymia. 644
Emathie, contrée. 645
Emerita-Augusta. 615
Emesa. 687
Emodus, mont. 706

Emporia, contrée. 723
Emporiæ. 612
Enchéléens, p. 629
Eningia, i. 626
Enna. 640
Eolide, contrée. 677
Eoliens, p. 642-653-676
Eordea. 645
Eordée, contrée. 645
Ephesus ou Ephèse. 678-679
Ephyra. 643
Epi-damme. 643
Epidaure (du Péloponèse.) 656
Epidaurie, contrée. 655-656
Epidaurus Illyriæ, v. 629
Epidaurus-Limora. 654
Epiphania. 687
Epire, contrée. 643
Eporedia, v. 631
Equus-Tuticus. 637
Erannoboas, riv. 711
Erech. 692
Erétrie. 651
Ergavica. 613
Erythræ. 679
Erythrée, mer. 692-697-706-712-734
Eryx mons. 640
Esar. 730
Esbus. 687
Espagne, contrée. 611
Espagne citérieure. 612
Espagne ultérieure. 612
Etésiens, vents. 610
Ethiopie, contrée. 729
Ethiopie au-dessus de l'Egypte. 729
Ethiopie intérieure, contrée. 729
Ethiopiens, p. noirs. 728
Ethiopiens antropophages 734
Ethiopiens hespériens ou occidentaux. 728
Ethiopiens troglodytes, p. 721
Etolie, contrée. 647-648
Etrurie, contrée. 633
Etymander, fl. 701
Eubée, i. 651
Euganéens, p. 632
Eulæus, riv. 692
Euonymitæ, p. 732
Eupatoria. 672
Euphrantas turris. 722
Euphrate, riv. 669-670-691
Euripe, dét. 651
Europa, contrée. 611
Europus Almopiæ. 645
Europus Mediæ. 699
Europus Stymphaliæ. 644
Euros, vent. 610
Eurotas, vallée. 653
Eurotas, riv. 651-654
Eurymédon, riv. 682
Evaspla, riv. 707
Evenus, riv. 648

F

Falerii. 634
Falerne. 636
Faventia. 632
Favonius, vent. 610
Felsina. 632
Feltria, v. 627
Fenni, p. 665
Firmum. 635
Flanona, v. 629
Flaviobriga. 612
Florentia Etruriæ. 634
Florentia Galliæ - Cisalpinæ. 632
Fortunæ fanum. 634
Fortunées, i. 728-729
Forum. 617
Forum Allieni. 632
Forum Cornelii. 632
Forum Fulvii. 632
Forum Julii, Galliæ. 617
Forum Julii, Venetiæ. 633
Forum Livii. 632
Forum Sempronii. 635
Forum Trajani. 642
Frentani, p. 637
Frisii, p. 624
Fucin, l. 635
Fulvii forum. 632

G

Gabæ. 703
Gabala. 685
Gabali, p. 619
Gabaza, contrée. 703
Gabiene, contrée. 699
Gabris. 699
Gadara. 687
Gadès. 614
Gadirtha. 688
Gaditanum fretum. 614-726
Gætuli-Antololes, p. 727
Gætuli-Daræ, p. 727
Gagasmira. 709
Gajeta. 436
Galatia ou Galatie, contrée. 673
Gallia, contrée. 615
Gallia Braccata, cont. 616
Gallia Comata, c. 616
Gallia Togata, contrée. 631
Gallicum fretum. 621
Galilæa ou Galilée, contrée. 686
Gandarii, p. 707
Gangaridæ, p. 710
Gangaridæ Calingi, peup. 710
Gange. 710
Gange, grande rivière de l'Inde. 710
Gange, rivière, la 2e de ce nom dans l'Inde. 710
Gange, insulæ Taprobanæ, riv. 710
Gangra. 673
Ganos. 660
Ganzaca. 698
Garama. 721
Garamantes, p. 721
Gargara. 677
Garganus mons. 638
Garsaura. 672
Garumna, riv. 616
Gaugamela. 689
Gaule, contrée. 615
Gaule cisalpine, cont. 630
Gaulois. 611-615-621-624-628 630-634-673
Gaulos, i. 641
Gaza Mediæ. 698
Gaza Palestinæ. 685
Gedrosia ou Gédrosie, c. 695-697
Gela. 640
Gelæ, p. 699
Geloni, p. 666
Gelonus. 666
Genabum. 618
Geneva. 616
Genua. 632
Genusus, riv. 643
Géographie anc. 609
Géographie du moyen âge. 609
Gerara. 685
Gérénie. 653
Gergovia. 619
Gérisa. 722
Germa. 677
Germa colonia. 673
Germa (hiera). 676
Germains, p. 620-622-624-628-665
Germania ou Germanie, contrée. 623
Germanicia. 684
Germanicopolis. 673
Germaniens, p. 697
Germanies, provinces de la Gaule. 620

Gerrha. 695
Gerrhi ou Gerrhus, cataractes du Borysthènes. 666
Gesoriacum portus. 620
Gessen (terre de). 714
Getara. 669
Getes, p. 658 663
Gétes (la solitude des). 664
Gétules, p. 722-723-727-728
Gétules noirs. 727
Giligammæ, p. 720
Gindanes, p. 721
Girba, i. 722
Girgéris, mont. 721
Glaucus (golfe du). 681
Glausæ, p. 707
Glykys-limen, po. 643
Gobæum, prom. 616
Golfe immonde. 719
Gomphi. 646
Gonnus. 646
Gorbeus. 673
Gordien (monument de). 689
Gordium. 673
Gordyene, c. 670-689
Gorgo. 703
Gorgones ou Gorilles. 728
Gortyna Cretæ. 657
Gortyne de Macédoine. 645
Gothini, p. 625
Goths, p. 626-663
Gothones, p. 626 665
Grâces (colline des). 722
Græci, p. 642
Græcia, contrée. 642
Grampius, mont. 621
Grand port en Mauritanie. 727
Granique, riv. 676
Gratianopolis. 616
Grèce, contrée. 642
Grèce (grande), c. 633
Grèce propre, c. 647
Grifons, p. 705
Grumentum. 638
Grynium. 677
Grypæ, p. 705
Gugerni, p. 620
Guttones, p. 665
Gyaros, i. 658
Gygæus, l. 678
Gymnesiæ, i. 613
Gymnias. 670
Gynæcopolis. 715
Gyndes, riv. 690
Gyris mont. 721
Gyrton. 646
Gythium. 654

H

Hadria Piceni. 635
Hadria Venetiæ. 633
Hadriani. 675
Hadrianopolis Bithyniæ. 674
Hadrianopolis Thraciæ. 661
Hadriaticum mare, ou mer Adriatique. 627-630
Hadrien (mur d'). 622
Hadrumetum. 723
Hæmus mons. 659-660
Hagareni, p. 695
Haliacmon, fl. 644
Haliarte. 649
Halicarnassus. 680
Halonesos, i. 647
Halys, riv. 671-672
Hammon (temple et oracle de Jupiter). 719
Hammoniens, p. 719
Hamaxobii, p. 666
Hannibalis turris. 723
Harmatelia. 708
Harmozia, contrée. 697
Harpessus, riv. 661
Harran. 688
Hasicon. 695
Hatra. 689
Hebre ou Hebrus, r. 659-661
Hébreux, p. 686
Hébron. 686
Hecatom-Pylos. 700
Helea. 638
Helena. 616
Hélène, i. 650
Hélicon, mont. 649
Heliopolis AEgypti. 715
Heliopolis Syriæ. 687
Hellas, contrée. 642-646
Hellenes, p. 642
Hellespont. 660
Helorum. 640
Helos. 654
Helvetii, p. 618
Helvii, p. 616
Hemath. 687
Hemiarites, p. 694
Heniochi, p. 667
Hepta-Cometæ, contrée. 671
Heptanomide, contr. 714 716
Heraclea Bithyniæ. 674
Heraclea Cariæ. 680
Heraclea Latmi. 680
Heraclea Trachiniæ. 647
Heraclea-Sintica. 645
Héraclée d'Italie. 638
Héraclée de la Lyncestide. 645
Héraclée de Thrace. 660
Heracleopolis magna. 717
Heracleopolis parva. 715
Heræi montes. 639
Herculaneum. 637
Hercule (autels d'). 703
Hercule (colonnes d'). 726
Hercule (dé. d') ou Herculeum fretum. 714-726
Hercule (prom. d'), en Mauritanie. 727
Hercule (tombeau et bûcher d'). 647
Herculis labronis, vel Liburni portus. 634
Hercynienne (f. et m.). 624
Hérée. 655
Hermæa extrema, prom. 719
Hermæum, prom. 724
Hermione. 656
Hermiones, p. 624
Hermionide, c. 655-656
Hermonthis, 718
Hermopolis magna. 717
Hermopolis parva. 716
Hermunduri, p. 625
Hermus, riv. 678
Hernici, p. 635
Heroopolis. 714
Heroopolis. 718
Heroopolis (canal d'). 718
Heroopolis g. 694
Hesperia ou Hespérie, c. 630
Hespérides, i. 729
Hespérides (jardin des). 720-727
Hespe[illegible] 720
Hesyd[illegible] iv. 708
Hezeb[illegible] 687
Hibernia ou Hibernie, i. 623
Hiera-Cæsarea. 678
Hiera Come. 678
Hiera-Germa. 676
Hierapolis Phrygiæ. 675
Hierapolis Syriæ. 687
Hiera-Pytna. 657
Hieratis. 696
Hierichus. 686
Hierosolyma. 686
Hilleviones, p. 626
Himera. 640
Himera, riv. 640
Hippocrène, fontaine. 649
Hippo-Diarrhytos ou Zarytos. 724
Hippodrome de l'Ethiopie. 728

Hipponium. 639
Hippo-Regius. 725
Hira. 691
Hira, roy. 695
Hispalis. 614
Hispania, contrée. 611
Histiée. 651
Hora. 708
Horeb, m. 694
Homérites, p. 694
Homonada. 683
Horestæ, p. 623
Horitæ, p. 697-708
Huns, p. 705
Hiampolis. 648
Hyantes, p. 649
Hybla major. 640
Hydaspes, riv. 707
Hydraotes, riv. 707
Hydrea, i. 656
Hydruntum. 638
Hycle. 638
Hylea, canton. 666
Hyllis, presqu'île. 629
Hymette, mont. 650
Hyppæpa. 678
Hypanis Sarmatiæ, r. 667
Hypata. 647
Hyperboræi, p. 705
Hyperboréens, monts. 666
Hyphasis, riv. 707-708
Hypsa, riv. 640
Hypselis. 717
Hyrcania Hyrcaniæ. 700
Hyrcania Lydiæ. 678
Hyrcanie, contrée. 700
Hyrcanienne, mer. 668
Hyspiratis, contrée. 669
Hystonium. 637

I

Iabadii insula. 713
Iabris. 695
Iadera. 629
Iagath 726
Ialysos. 681
Iambia. 694
Iamphorina. 661
Iapodes, p. 629
Iapygie, contrée. 637
Iapygium, prom. 631
Iassiorum Municipium. 664
Iasus. 680
Iathrippa. 694
Iatinum. 618
Iatrus, riv. 663
Iazyges, p. 665
Iazyges Metanastæ. 665
Ibères ou Ibériens d'Espagne, p. 611
Iberia, Europæa, cont. 611
Iberia ou Ibérie, contrée d'Asie. 667-668-669
Iberus, riv. 611
Icaros, i. 680
Iceni, p. 622
Ichnæ. 688
Ichnusa, i. 641
Ichthyophages, Arabes en Egypte, p. 719-732
Ichthyophages sur le golfe Persique, p. 695
Ichthyophages de la Gédrosie, p. 697
Icomum. 675
Icosium. 725
Ida Cretæ, mont. 656
Ida Troadis, mont. 677
Idalium. 686
Idistavisus campus, p. 624
Idrias. 680
Idubeda, mont. 611
Idumée, contrée. 693
Iduméens, p. 693
Ierne, i. 623
Iernis. 623
Igilgilis. 725
Iguvium. 635
Ila. 696
Ilerda. 612
Ilergètes. 612
Iles, au nombre de 1378, devant Taprobane. 710
Ilicis. 613
Iliturgis. 614
Ilium (ancienne.) 676
Ilium (nouvelle.) 676
Illiberis. 616
Illyricum ou Illyrie, contrée. 627-629-633
Illyrie, voisine de la Macédoine. 642
Illyriens, p. 629-630-644-665
Ilotes, p. 654
Iluro. 619
Ilva, i. 634
Imaüs, mont. 704-706
Imbros, i. 658
Inachus, riv. 644
Inde ou India, cont. 706
Inde maritime, cont. 708
Indes (mer des). 712-734
Indibilis. 613
Indiens citérieurs, p. 706
Indiens ultérieurs, p. 706-707
Indo-Scythes, p. 709
Indus, riv. 706-707-708
Industria. 632
Ingævones, p. 624-626
Inganni, p. 632
Ingena. 618
Insubres Galliæ, p. 617
Insubres Juliæ, p. 631
Intemelii, p. 632
Iol. 725
Iolcos. 646
Ionienne, mer. 647
Ioniens, p. 642-652-678-679-680
Ionopolis. 673
Ios, i. 657
Ipsus. 675
Irenopolis. 690
Iria. 632
Iris, riv. 672
Is. 691
Isatichæ, p. 699
Isaura. 683
Isaures, p. 682
Isaurie, contrée. 683
Isca Dumnoniorum. 621
Isca Silurum. 622
Issa, i. 629
Issedon Scythica. 705
Issedon Serica. 705
Issédons, p. 704-705
Issus. 684
Istævones, p. 624
Ister, riv. 623-658
Isthakar. 696
Istrie, contrée. 633
Istropolis. 662
Italia ou Italie, cont. 630
Italica. 614
Italie proprement dite, contrée. 630
Itanus. 657
Ithaque. 648
Ithaque, i. 647-648
Ithome, mont. 653
Ithyca. 724
Itium, prom. 616
Itius portus. 620
Iyrcæ, p. 666 704

J

Jaxartes, riv. 703
Jéricho. 686
Jérusalem. 686
Jomanes, riv. 711
Joppé. 685
Jordanis, riv. 687
Jovia. 629
Judæa, contrée. 686
Judæorum-Vicus. 715
Julia Campestris. 727
Julia Constantia. 727
Julia Pax. 615
Julia Sena. 634
Julia Traducta. 276
Julii forum, Galliæ. 617
Julii forum, Venetiæ. 633
Juliobona. 618
Juliobriga. 612

Juliomagus. 618
Juliopolis. 673
Julium Carnicum. 633
Junonia, i. 729
Junonia parva, i. 729
Justiniana prima. 663
Justiniana secunda. 663
Juvavum. 628

K

Katakekaumène, c. 675

L

Labbana. 689
Labeates, p. 629
Labeatis, l. 629
Labyrinthe de Crète. 657
Labyrinthe de Mendes. 716
Labyrinthe des 12 princes. 717
Lacédémone. 654
Lacinium, prom. 639
Lacobriga. 615
Laconie, contrée. 651-653
Lacs amers. 718
Lactora. 619
Lactorates, p. 619
Lahora. 707
Lama. 615
Lamasba. 725
Lambæsa. 725
Lamia. 647
Lampsacus. 676
Lancia oppidana. 615
Lancia transcudana. 615
Langobardi, p. 626
Laodicea Phrygiæ. 675
Laodicea-Combusta. 676
Laodicée de Syrie. 685
Lapurdum. 619
Laranda. 676
Larice, contrée. 709
Larinum. 637
Larissa Assyriæ. 670-689
Larissa Syriæ. 687
Larissa Thessaliæ. 646
Larissa-Cremaste. 647
Latmos. 680
Latmos, mont. 680
Latone, v. 715
Latopolis. 718
Latium, contrée. 635
Latitude. 610
Laurentum. 636
Laurium mons. 650
Lauriacum. 628
Laus Pompeia. 631
Lavinium. 636
Lazi, p. 668
Lebadea. 649
Lebedos. 679
Lectum, prom. 677
Legæ, p. 669
Legio. 686
Legio-Septima Gemina. 612
Léleges, p. 646-648-651 652-653-654-676-678 680
Lemanis, po. 621
Lemanus, l. 616
Lemnos, i. 658
Lemovices, p. 619
Lemovii, p. 626
Leontini. 640
Leontopolis. 715
Lepontii, p. 627
Lepreum. 653
Lepte extrema, prom. 719
Leptis magna. 722
Leptis minor. 723
Lerna. 655
Leros, i. 681
Lesbos, i. 677
Lestrygonii Campi. 640
Lestrygons, p. 640
Lete. 645
Léthée, riv. 678
Letus. 715
Leucade, i. 647-648
Leucas. 648
Leuce-Come. 693-694
Leuce portus. 719
Leuci, p. 620
Leucopetra, cap. 631
Leuctra. 649
Lexovii. 618
Lexovii, p. 618
Liban, mont. 687
Libici, p. 631
Libisosa. 613
Libissonis turris. 641
Libora. 613
Liburnie, contrée 629
Libya ou Libye, contrée. 713
Libya exterior, ou Libye extérieure, c. 713-719
Libya interior, ou Libye intérieure, c. 721-728
Libya palus. 723
Libye (mer de). 647
Libye grecque, c. 719
Liby-Phéniciens, p. 723
Libyque (nome). 719
Libyssa. 674
Liger, riv. 616
Liguriens, p. 630-633-641
Ligusticus, g. 631
Lilée. 649
Lilybœum. 640
Lilybœum, prom. 640
Limonum. 619
Limyra. 682
Limyrica, contrée. 709
Lindos. 681
Lindum. 622
Lingones. 617
Lingones Galliæ, p. 617
Lingones Italiæ, p. 632
Lipara, i. 641
Liris, riv. 636
Lissus, v. 629
Litana Silva. 632
Liternum. 637
Livii Forum. 632
Lixa. 727
Lixus. 727
Lixus, riv. 727
Locride, contrée. 647-648
Locriens-epi-Cnémidiens, p. 648
Locri-epi-Zephyrii. 639
Locriens-Opontiens, p. 648
Locriens-Ozoles, p. 648
Lombards, p. 626-631
Londinium. 621
Longitude. 610
Loryma. 681
Lotophages, p. 722
Lotophagites, i. 722
Luca. 634
Lucanie, contrée. 638
Lucaniens, p. 630-638
Lucentum. 613
Luceria. 638
Lucrin, l. 637
Lucus Asturum. 612
Lucus Augusti. 612
Lugdunum AEduorum. 617
Lugdunum Batavorum. 621
Lugdunum Convenarum. 619
Luguvallum. 622
Luna. 634
Lune (m. de la). 730
Luquido. 642
Lusitanie. 612-614-615
Lusitaniens, p. 615
Lutecia. 618
Luteva. 616
Lycaonie, contrée. 675
Lycaoniens, p. 675-682
Lycée, monts. 651
Lychnidus. 643
Lycie, contrée. 681
Lyciens, p. 682
Lycopolis. 717
Lycorée, mont. 648
Lyctos, 657
Lycus AEgypti, riv. 716
Lycus Sarmatiæ, r. 668
Lydda. 686
Lydia ou Lydie, c. 678
Lydiens, p. 678

Lygii, p. 625
Lyncestide, contrée. 645
Lyncus. 645
Lyonnoise, contrée. 616
Lysimachia. 659

M

Maddeni, p. 694
Maagrammum. 710
Mabog. 687
Macæ, p. 722
Macédoine, contrée. 642-644
Macestus, riv. 676
Maceta, cap. 695
Machlyes, p. 722
Machærus. 686
Macomades Syrtis. 722
Macoraba. 694
Macra, riv. 632-633
Macrons, p. 671
Madaurus. 724
Madian. 693
Madianites, p. 693
Mæatæ, p. 622
Mædi ou Mædo-Bithyni, 661
Mæoniens, p. 678
Mæotis ou Méotide, palus, mer. 666-667
Mages, p. 698
Mages, i. 733
Magelli, p. 634
Magnésia Mæandri. 678
Magnesia sypili. 678
Magnopolis. 672
Magnus sinus. 712
Magnus portus (Hisp.) 612
Magnus portus, Numidiæ. 725
Mahon, port. 614
Mais, riv. 709
Major, i. 614
Malaca. 614
Malamantus, fl. 707
Malao. 733
Malea, mont. 710
Malée, prom. 651
Maleventum. 637
Maliarpha. 710
Malliana. 726
Malli, p. 708
Mallus. 684
Malva, riv. 726
Mamechia. 669
Mamertius, p. 638
Mamertium. 638
Mamertum. 638
Manapia. 623
Manapii, p. 623
Mandubii, p. 617
Maniolæ, i. 712
Mantianes, l. 698
Mantinée. 654
Mantinorum oppidum. 641
Mantua. 631
Maracanda. 703
Marathon, plaine. 650
Marathus. 685
Marcianopolis. 662
Marcomans, p. 625
Mardes, p. 702
Mardes (grands), p. 699
Marea. 716
Mareotis, lac. 716
Mareura. 711
Margiane, contrée. 702
Marginia. 703
Margus, riv. 702
Mariaba Homeritarum. 694
Mariaba Rhamanitarum. 694
Mariana. 641
Marianus, mont. 611
Maridunum. 622
Marmarique, contrée. 719
Maronea. 659
Marrubium. 635
Marrucini, p. 635
Mars, temple. 618
Marsi, p. 635
Marsigni, p. 625
Marsyaba. 694
Martyropolis. 670
Maruca. 702
Marus, riv. 625
Maryandini, p. 674
Masius, mont. 688
Massæsili, p. 725
Massaga. 707
Massagetes, p. 666-704
Massilia. 617
Massyli, p. 725
Maste. 730
Matiana, contrée. 689-698
Matisco. 617
Mattiaci, p. 625
Mattium, p. 625
Mauretania, ou Mauritanie, contrée. 721-726
Mauri ou Maures, p. 723-726
Mauritanie - Césarienne. 725
Mauritanie proprement dite. 726
Mauritanie Tingitane. 726
Maurusii ou Maurusiens, p. 723-726
Maxima Sequanorum, c. 618
Maximianopolis AEgypti. 717
Maximianopolis Thraciæ. 659
Maxyes, p. 723
Mazaca Cæsarea. 672
Mazarum. 640
Mazices, p. 726
Méandre, riv. 678
Mèdes, p. 665-698-723
Media ou Médie, c. 689-691-698
Medianum Castellum. 726
Médie Atropatène, c. 698
Médie (grande), c. 699
Médie (mur de la). 691
Mediolanum Eburovicum. 618
Mediolanum Italiæ. 631
Mediolanum Santonum. 619
Mediomatrici, p. 620
Medus, riv. 696
Megabari, p. 730
Megalepolis. 680
Megalopolis. 685
Mégare. 651
Mégaride, c. 647-651
Melano-Gætuli, p. 727
Mélas, riv. 683
Meldi. 618
Meldi, p. 618
Melita Illyrici, i. 630
Melita Italiæ, i. 641
Melitæa. 656
Melitene. 672
Melos, i. 657
Memnis. 689
Memnones, p. 731
Memphis. 716
Menapii, p. 620
Mendes. 715
Mendésienne, branche du Nil. 715
Ménélas, po. 720
Meninx, i. 722
Menoba. 614
Menuthias, i. 734
Mer (grande). 700
Mer intérieure. 611
Meroë. 730
Meroë, i. 730
Mesembria. 660
Mesenes, i. 690
Mesolia, contrée. 710
Mesolus, riv. 710
Mesopotamia ou Mésopotamie, contrée. 684-688
Mespila. 689
Mesures itinéraires 610-611
Messabatene, contrée. 699
Messana. 639
Messapiens, p. 637
Messène. 65[illegible]

Messénie, c. 651-653
Metagonium, prom. 726
Metallinum. 615
Metaponte. 638
Metaurus, riv. 635
Metelis. 715
Methora. 711
Metropolis Ioniæ. 678
Metropolis Thessaliæ. 646
Metulum. 620
Midaium. 675
Midobriga. 615
Miletopolis. 676
Miletus. 679
Milevis. 725
Mille romain. 611
Mina. 726
Minœi, p. 694
Minerve (cap. de), en Italie. 637
Minnagara. 709
Minoa Cydoniatarum. 657
Minoa Lychiorum. 657
Minor, i. 614
Minius, riv. 612
Minturnes. 636
Misenum, prom. 637
Misraïm, contrée. 713
Mnemium, prom. 732
Moab (Rabbath). 687
Moabites, p. 687
Modiana. 693
Modomastice, c. 697
Modura. 709
Mœris, l. 716
Mœsia ou Mœsie, c. 658-659-661-662
Mœsiens, p. 658
Mœnus, riv. 623
Mogontiacum. 620
Molochat, riv. 723-726
Molosses, p. 644
Mona, i. 622
Monabia, i. 622
Monodactylus mons. 732
Monoleus, l. 733
Mophides, riv. 709
Mopsuestia. 684
Morgentes, p. 640
Mori-Marusa, me. 626
Morini, p. 620
Morunda. 699
Mosa, riv. 616
Mosarna, po. 697
Moschi, p. 668
Mosylon. 733
Mosynopolis. 659
Mosynœques, p. 671
Mothone. 653
Moxœne, c. 670
Mulucha, riv. 726
Munda. 614
Munychie, po. 650
Murgentium. 640
Murgis. 614
Mursa, v. 628
Musa. 694
Musicanus (capitale de) 708
Musulani, p. 726
Mutina. 632
Muziris. 709
Mycale, mont. 679
Mycène. 655
Myconos, i. 658
Mygdonie, contrée. 645
Mygdonius, riv. 689
Mylæ. 641
Mylasa. 780
Myliens, p. 681
Myndus. 680
Myos-Ormos, po. 717-718
Myra. 682
Myriandrus. 685
Myrina. 677
Myrlea. 674
Myrmidons, p. 656
Mysia ou Mysie d'Asie, c. 676
Mysie d'Europe, c. 661
Mysiens d'Asie, p. 661-676
Mysiens d'Europe, p. 658
Mytilène. 677
Myus. 679

N

Nabathéens, p. 693-694
Nacolea. 675
Nagara. 707
Naissus. 663
Namadus, riv. 709
Namnètes. 618
Nanaguna, riv. 709
Nantuates, p. 617
Napata. 731
Napoca. 664
Narbo-Martius. 616
Narbonnoise, pr. 616
Narisci, p. 625
Narnia. 635
Narona. 629
Nasamones, p. 720
Naucratis. 715
Naupacte. 648
Nauplia. 655
Nauportus. 633
Naura Indiæ. 709
Naura Sogdianæ, c. 703
Nautaca. 703
Naxos, i. 657
Naxuana. 669
Nazareth. 685
Nazianzus. 672
Neapolis Africæ. 724
Neapolis Italiæ. 637
Neapolis Macedoniæ. 646
Neapolis Palestinæ. 686
Neapolis Sardiniæ. 641
Nebrodes montes. 639
Neda, fl. 653
Neharda. 689
Nelcynda. 709
Nemausus. 616
Némée. 655
Nemetacum. 620
Nemètes, p. 620
Neo-Cæsarea. 672
Nepte. 728
Nequinum. 635
Nerium, prom. 612
Nerviens, p. 620
Nestus, riv. 659
Netin-Dava. 664
Neuri, p. 666
Nevirnum. 617
Nicæa Bithyniæ. 674
Nicæa Corsicæ. 641
Nicæa Galliæ. 617
Nicæa Indiæ. 707
Nicæa Paropamisadarum. 701
Nicephorium. 688
Nicii. 715
Nicomedia. 674
Nicopolis AEgypti. 715
Nicopolis Armeniæ minoris. 672
Nicopolis Epiri. 644
Nicopolis ad Hæmum. 662
Nicopolis ad Iatrum. 663
Nicopolis ad Istrum. 662
Nicopolis ad Nestum. 659
Nigama. 710
Niger, riv. 727-728
Nigira. 728
Nigritæ, p. 728
Nil, grande rivière. 713-714-715-718-728-730-734
Niloptolemæum. 733
Nilus, rivière des Avalites. 733
Ninive. 689
Niphates mont. 670
Nisæa. 700
Nisée, po. 651
Niséenne, plaine. 699
Nisibis. 689
Nisyros, i. 681
Nitiobriges, p. 619
Nitria. 716
Nivaria, i. 729
Nobatæ, p. 732
Nœodunum. 618
Nœomagus. 620
Noiodunum. 618
Nola. 637
Nora. 672
Norba Cæsarea. 615

Norcia. 628
Noricum, contrée. 627-628-633
Nostrum Mare. 611
Noti-Cornu, prom. 733
Notos, vent. 610
Notu-Keras, prom. 728
Novaria. 631
Novem-Populanie, c. 619
Novem Viæ. 645
Noviodunum AEduorum. 617
Noviodunum Suessionum. 620
Noviomagus Batavorum. 621
Noviomagus Lexoviorum. 618
Noviomagus Nemetum. 620
Novus. 672
Nubæ, p. à l'ouest du Nil. 731
Nubæ, p. partie des Avalites. 733
Nubei, p. 731
Nuceria Campaniæ. 637
Nuceria Ombriæ. 935
Nuia, riv. 728
Numance. 613
Numidia ou Numidie, c. 721
Numidie occidentale. 725
Numidie orientale. 725
Numidie, proprem. dite, contrée 725
Numidie royale. 725
Numides, p. 723
Nunius, riv. 728
Nursia 635
Nymphæum. 643
Nysa Indiæ. 707
Nysa Lydiæ. 675
Nyssa. 672

O

Oaditæ, p. 694
Oaracta, i. 697
Oarus, riv. 668
Oasis (grande et petite). 717
Océan. 611-712-734
Océan atlantique, mer. 721-727
Océan austral. 734
Océan occidental. 734
Ocelis. 694
Odessus. 662
Odomantique, cont. 645
Odryses, p. 659-661
Oea. 722
OEniadæ. 648
OEnotrie, contrée. 630
OEnotriens, p. 630
OEnusses, i. 653
OEta, mont. 646-647
OEscus. 662
OEscus, riv. 662
OEtylos. 654
Ogygie, i. 639
Ogyris, i. 697
Olba. 683
Olbia Bithyniæ. 674
Olbia Pamphyliæ. 682
Olbia Sardiniæ. 642
Olbia Sarmatiæ. 666
Olisipo. 615
Oloosson. 646
Olympe de Thessalie, mont. 644-646
Olympie-Pise. 653
Olympus. 682
Olympus Bithyniæ, mont. 674
Olynthe. 645
Omanitæ, p. 695
Omanum. 695
Ombos. 718
Ombrie, contrée. 634
Ombriens, p. 630-634
Ombrios, i. 729
On. 715
Ontiens, p. 692
Onuphis. 715
Ophiodes, i. 732
Ophir, contrée. 694
Opis. 690
Opitergium. 633
Oponte. 648
Opontiens Locriens, p. 648
Ora. 707
Orbelus, mont. 644
Orcades, i. 623
Orcas, prom. 621
Orcelis. 613
Orchoë. 691
Orchomene d'Arcadie. 655
Orchomenus Bœotiæ. 649
Ordovices, p. 622
Orée. 651
Orestias. 661
Orestide, contrée. 644
Oretani, p. 613
Oretum. 613
Organa, i 697
Oricum. 643
Orine, i. 733
Oritæ, p. 708
Orobii, p. 631
Oronte, riv. 687
Oropus. 649
Orospeda, mont. 611
Orrhoa. 688
Orthosia. 685
Orthosias. 680
Ortospanum. 701
Ortygia. 640
Oruros. 688
Osca. 612
Oscela. 627
Osci, p. 636
Oscius, riv. 662
Osi, p. 625-628
Osismii. 618
Osquidates, p. 619
Osroene. 688
Ossa, mont. 647
Ossonoba. 615
Ostie. 636
Ostracine. 714
Ottorocoras, fl. 725
Ovilabis, v. 628
Oxiana. 703
Oxien, l. 702-703
Oxienne, roche. 703
Oxus, riv. 702
Oxydracæ, p. 708
Oxyrinchus. 717
Oœne. 709
Ozoles, Locriens. 648

P

Pachnamunis. 715
Pachynum, prom. 640
Pactole, riv. 678
Padæi, p. 711
Padus, riv. 631
Pæstum. 638
Pagasæ. 647
Pagasétique, golfe. 647
Pagus, mont. 679
Palæ-Simundum. 710
Palestina ou Palestine, c. 684-686
Palatin, mont. 636
Palibothra. 706-711
Palibothri, p. 711
Pallantia. 613
Palloda. 664
Palma. 614
Palmyre. 688
Palura. 710
Palus mæotis ou Méotide, mer. 666-667
Pamisus, riv. 653
Pamphylie, contrée. 682
Panchaïe, contrée. 695
Pandæa, contrée. 710
Pandataria, i. 636
Pandion, roy. 709
Pandosie d'Italie. 639
Pandosie d'Epire. 643
Panéas. 686
Panephysis. 715
Pangée, mont. 664-646-654

Panionium. 679
Pannonia, contrée. 627
Panopolis. 717
Panorme en Crète. 657
Panormus Siciliæ. 640
Panticapæum. 667
Panysus, riv. 662
Paphlagonia, contrée. 672
Paphos. 685
Parætaci, p. 703
Parætonium. 719
Paralia Soretanum, c. 710
Parasange (mesure). 611
Paravéens, p. 644
Parentium. 633
Parétacène de la Médie, contrée. 699
Parétacène de la Sogdiane, contrée. 703
Parietina. 726
Parisii Britanniæ, p. 622
Parisii Galliæ, p. 618
Parium. 676
Parma. 632
Parnasse, mont. 648
Paropamisadæ, p. 701-707
Paropamisus mons. 701
Paros, i. 657
Parsici, monts. 697
Parthalis. 710
Parthaunisa. 700
Parthes, p. 700
Parthenius riv. 673
Parthenope. 637
Parthia, contrée. 698-700
Pasagardæ ou Pasargadæ. 696
Pasagardes, p. 696
Pasitigris, riv. 692
Passaro. 644
Patara. 682
Patavium. 633
Patmos, i. 681
Patræ. 652
Pattala. 708
Pattalene, i. 708
Pautalia-Ulpia. 663
Pax Julia. 615
Pazalæ. 711
Pélagonie, contrée. 645
Pélasges, p. 632-632-633-634-642-645-646-650-652-654-655-676
Pélasgique, golfe. 647
Peligni, p. 635
Pélion, mont. 647
Pella. 644
Pellæus pagus. 692
Pellene. 652
Pellina. 646
Pellium. 643
Pelopia. 678
Péloponnèse, c. 647-651
Pelorum, cap. 641
Pélusiaque (branche ou bouche). 714
Pelusium ou Péluse. 714
Pentapole cyrénaïque, confédération. 720
Pénée, riv. 646
Pentagramma. 707
Penthélique, mont. 650
Péonie, contrée libre. 663
Péonie de Macédoine, c. 645
Péoniennes, nations. 658
Péoniens, p. 645-661
Peparethos, i. 647
Peræa Rhodiorum, c. 680
Percote. 676
Pérée ou Arabie, c. 686
Perga. 682
Pergamus. 677
Perierbidi, p. 666
Perinthus. 660
Peri-Sabora. 691
Perles (pêche des). 709
Perorsi, p. 728
Perrhebes, p. 644
Perse ou Persis, contrée. 695
Perse, proprement dite, contrée. 695-696
Persepolis. 696
Perses, p. 696-723
Persique, golfe. 692
Persiques (pyles ou portes). 696
Perusia. 634
Pessinus. 673
Petelia. 639
Petovia. 629
Petra Arabiæ Petreæ. 993
Petra Illyriæ. 643
Petrocorii, p. 619
Petrodava. 664
Peuce, i. 627-662
Peucela. 707
Peucétiens, p. 630-637
Peucini, p. 624-626-662-665
Peuples qui dorment six mois. 705
Phacusa. 714
Phalacrine. 635
Phalanna. 646
Phalère, po. 650
Phanagoria. 667
Pharan. 694
Pharcadon. 646
Pharnacia. 671
Pharnacolis. 701
Pharos AEgypti, i. 715
Pharsale. 646
Pharus Dalmatiæ, i. 629
Pharusii, p. 728
Phasiane, contrée. 670
Phase, riv. 668-702
Phasis. 668
Phasis, l'Araxe d'Arménie, riv. 670
Phatnætique ou Phatnitique, branche du Nil. 715
Phazania, contrée. 721
Phazanii, p. 721
Phazelis. 682
Phazemon. 672
Phéaciens, p. 644
Phenéos. 655
Phéniciennes (pyles ou portes). 685
Phéniciens, p. 611-614 639-641-650-655 656 680-683-684-685-695 723 724-726
Pheræ Peloponnesiacæ. 653
Pheræ Thessalicæ. 646
Phigalée. 655
Phi-Hahiroth. 718
Philadelphia Lydiæ. 679
Philadelphia Palestinæ. 687
Philæ, i. 718-719
Philènes (autels des). 720-722
Philippi. 646
Philippopolis. 661
Philoteras portus. 718
Phocæa. 679
Phocide, contrée. 647-648
Phœnice, contrée. 684
Phœnicon. 694
Pholegandros, i. 657
Phliasie, contrée. 651-652
Phlionte. 652
Phrygia ou Phrygie, c. 675
Phrygie (grande), c. 675
Phrygie (petite), c. 674-675-676
Phrygiens, p. 644-669
Phthiotide, contrée. 647
Phycus, prom. 720
Physca. 645
Physcus, po. 681
Piada. 705
Pibeset. 714
Picentes, p. 635
Picentins, p. 637
Picenum, contrée. 635-636
Pictones, p. 619
Pieres, p. 646
Piérie, contrée. 644-646
Piérique, g. 645
Pigrum Mare. 626
Pimolis. 672
Pinara. 682

Pindus ou Pinde, mont. 643-644 646
Pinna. 635
Pirates (côtes des). 709
Pirée, po. 650
Pisæ. 634
Pisaurum. 634
Pise-Olympie. 653
Pisida. 722
Pisidiens, p. 682
Pistoria. 634
Pistyrus. 659
Pitane. 677
Pithecusa, i. 637
Pithom. 714
Pityuses, i. 614
Placentia. 632
Planaria, i. 729
Plateæ. 649
Platée, i. 720
Pleunos portus. 719
Plinthinetes, g. 716
Plumbaria, i. 641
Pluvialia, i. 729
Pola. 633
Polemonium. 671
Polyrrhenia. 657
Polytimetus, riv. 703
Pombeditha. 689
Pompeii. 637
Pompeiopolis Ciliciæ. 684
Pompeiopolis Paphlagoniæ. 673
Pompelo. 612
Pomptinæ paludis. 536
Poneropolis. 661
Pons AÈni. 628
Pont-Euxin, mer. 666
Pontia, i. 636
Pontus, riv. 645
Pontus ou le Pont, c. 671
Populonium. 634
Porata, riv. 664
Poro-Selene, i. 677
Portus Divini. 725
Portus Veneris. 632
Porus (roy. des deux). 707
Posidium, prom. 679
Posidonie. 638
Potentia. 638
Potidée. 645
Praaspa. 699
Prætoria Augusta. 664
Prasiæ. 654
Prasii, p. 711
Prasum, prom. 712-734
Preneste. 636
Priapus. 676
Priène. 679
Primis magna. 731
Primis parva. 731
Prochytha, i. 637
Proconnesus, i. 676
Prométhée (antre de). 702
Prophthasia. 701
Propontide, mer. 660-674
Prosopitis, i. 715
Provincia romana in Gallia. 616
Prusa. 674
Prusa sur l'Hyppius. 674
Pseboa, l. 730
Pselsis. 732
Psophis. 655
Psylli, p. 720
Psyra, i. 680
Pteleum. 647
Ptolemaïs Cyrenaïcæ. 720
Ptolemaïs Epitheras. 732
Ptolemaïs Hermii. 717
Ptolemaïs Phænices. 685
Ptolémée, fl. ou canal. 718
Purpurariæ, i. 729
Puteoli. 637
Pydna. 644
Pygmées, p. 734
Pylos. 653
Pyramides, tombeaux. 716
Pyrénées, monts. 616
Pyretus, riv. 664
Pyrsoalis. 659
Pythopolis. 679
Pyxus. 638

Q

Quades, p. 625
Quinda. 684
Quirites (les Romains.) 635

R

Rabbath-Ammon. 687
Rabbath-Moab. 687
Ragæ ou Rages. 699
Rambacia. 708
Rapta. 734
Raptum, prom. 734
Raptus, riv. 734
Ratiara. 662
Raudii Campi. 631
Rauraci, p. 618
Ravenna. 632
Reate. 635
Regiæ. 726
Regina. 628
Regium Lepidi. 632
Regni, p. 621
Reii, p. 617
Remi, p. 620
Resaina. 689
Resapha. 687
Revessio. 619
Rha, riv. 666-668
Rhabana. 712
Rhacotis. 716
Rhædestus. 660
Rhætia ou Rhétie, c. 627
Rhamanitæ, p. 694
Rhandamarcotta. 712
Rhedones. 618
Rhegium. 639
Rhenea, i. 658
Rhenus Galliæ, riv. 616-623
Rhenus Italiæ, riv. 632
Rhinocorura. 714
Rhithymna. 657
Rhoa. 688
Rhodanus, riv. 616
Rhodes. 681
Rhodes, i. 681
Rhodope, mont. 659
Rhuconium. 664
Rhyndacus, riv. 674
Riphées, monts. 666
Romains (mur des), en Germanie. 625
Romains (retranchemens), en Dace. 664
Rome. 635
Rotomagus. 618
Rouge (mer.) 714-718
Roxolani, p. 665
Royal, mont. 696
Rubeas, prom. 665
Rubicon, riv. 630-632-633
Rubo, riv. 665
Rubricatus, riv. 722-724
Rudiæ. 638
Rugii, p. 626
Rusadir. 726
Rusazus. 725
Ruscino. 616
Rusellæ. 634
Rusgonia. 725
Rusicade. 725
Rusucurru. 725
Ruteni, p. 619
Rutubis, po. 727
Rutuli ou Rutules, p. 635-636
Rutupiæ, po. 921
Ryssadium, prom. 727

S

Saba Africæ. 738
Saba Arabiæ. 694
Sabadibæ, i. 713
Sabæi, p. 694
Sabaria. 628
Sabatia-Vada. 632
Sabbatha. 694
Sabe. 721
Sabéens, p. 694
Sabins, p. 630-635
Sabio, v. 627
Sabissa. 707

Sabo, mont. 695
Sabrata. 722
Sabrina, riv. 621
Sacæ ou Saces, p. 701-703
Sacastania, contrée. 701
Sachalitæ, p. 695
Sacré, prom. de Lycie. 682
Sacrum, prom. Hispaniæ. 612
Sætabis. 613
Sagalassus. 675
Sagonte. 613
Saii. 618
Saii, p. 618
Sais. 715
Sala. 727
Sala, riv. 623
Salacia. 615
Salamine, i. 650
Salamis. 685
Salapia. 638
Salassi, p. 631
Saldæ. 725
Salentins, p. 637
Salernum. 637
Salice, i. 710
Salinæ. 664
Salmantica. 615
Salmus. 696
Salmydessus. 660
Salona, v. 629
Salyes, p. 617
Samaria. 686
Samaria ou Samarie, c. 686
Samarobriva. 620
Sambana. 690
Sambus, riv. 711
Same. 648
Samnites, p. 630-637
Samnium, contrée. 637
Samonium, prom. 556
Samos. 680
Samos, i. 680
Samosata. 688
Samothrace, i. 658
Samulocenis, v. 627
Sangarius, riv. 673-674
Sannes, p. 671
Santones, p. 619
Sape. 730
Saphri. 700
Sapires, p. 669
Saraceni, p. 695
Sardes. 678
Sardica, p. 663
Sardinia ou Sardaigne, i. 641
Sardones, p. 616
Sarepta. 685
Sarmates, p. 627-629-632-665
Sarmatia Europæa, et Asiatica, ou Sarmatie d'Europe et d'Asie, contrées. 627-664
Saronique, g. 647-652
Sarunetes, p. 627
Satala. 672
Satræ, p. 661
Satyres, i. 713
Saura. 688
Sauromatæ ou Sauromates, p. 666-667
Savus Illyrici, riv. 628
Savus Libyæ, riv. 728
Saxones, p. 626
Scalabis. 615
Scaldis, riv. 620
Scamandre, riv. 676
Scandia, i. 626
Scandinavia ou Scandinavie, i. 623-626
Scanzia, i. 626
Scapte-Hyle. 659
Scardona. 629
Scardus, monts. 644
Scepsis. 676
Schœne, grand. 611
Schœne, petit. 611
Sciathos, i. 647
Scillonte. 653
Scironiennes, roches. 651
Scithiaca, contrée. 716
Scopelos, i. 647
Scordisci ou Scordisques, p. 628-629-661
Scodra. 629
Scupi. 663
Scylacium. 639
Scylla, rocher. 639
Scylletium. 639
Scyllæum, cap. 651
Scyros, i. 658
Scythes, p. 663-665-666-667-701-703-704-706-709
Scythes Abiens, p. 704
Scythes nomades, p. 704
Scythes, détachés des Scythes royaux. 704
Scythia ou Scythie, contr. 704
Scythia, pr. romaine. 662
Scythie en-deçà de l'Imaüs. 704
Scythie au-delà de l'Imaüs. 704-705
Scythopolis. 686
Sebaste Cappadociæ. 672
Sebaste Palæstinæ. 586
Sebastopolis Colchidis. 668
Sebastopolis Ciliciæ. 683
Sebennytique, branche du Nil. 715
Sebennytus. 715
Sebritæ, p. 730
Seduni, p. 617
Segalauni, p. 616
Segeste Liguriæ. 632
Segeste Siciliæ. 640
Segobriga. 613
Segodunum. 619
Segontia. 613
Segovia. 613
Segusiani, p. 617
Segusio, v. 631
Segustero. 617
Seleucia Pieria. 687
Seleucia Trachea. 683
Seleucia ad Tigrim ou Séleucie. 690
Seleuco-Belus. 687
Selga. 683
Selinus Ciliciæ. 683
Selinus Siciliæ. 640
Sellasie. 654
Selymbria. 660
Sembobitis. 730
Semen, contrée. 731
Semina. 700
Semnones, p. 625
Semiramis (autels de). 703
Semiramis (montagne de). 697
Semiramis (mur de). 691
Sempronii forum. 635
Semylla. 709
Sena Gallica. 634
Sena Julia. 634
Senia. 629
Senones. 617
Senones Galliæ, p. 617
Senones Italiæ, p. 618-634
Senus Hiberniæ, riv. 625
Senus Indiæ, riv. 712
Sepias, cap. 647
Sepphoris. 686
Septentrio, vent. 610
Septicollis, urbs Roma. 636
Septime Sévère (mur de) dans la Bretagne. 622
Septimanicia. 723
Sequana, riv. 616
Sequani, p. 618
Serametropolis. 705
Serapionis portus. 734
Serapionis promontorium. 734
Sérapis, i. 695
Seres, p. 705
Sergiopolis. 687
Serica ou Sérique, c. 704-705
Serinda. 708
Seriphos, i. 657
Serpens (île aux). 732
Serus, riv. 711

Sesamus. 673
Sestos. 660
Sethrum. 715
Sevo, mont. 624
Siazuros. 689
Sicambres, p. 624
Sicani, p. 639
Sicca Venerea. 724
Sichem. 686
Sicile, i. 639
Sicile, dét. 639
Sicinos, i. 657
Siculi, p. 630-639
Sicyone. 652
Sicyonie, cont. 651-652
Side. 683
Sidicini, p. 636
Sidodona. 697
Sidon. 685
Sidones, p. 627
Siga. 726
Sigée, prom. 677
Sigeum. 677
Sigia. 677
Sigus. 725
Sila, forêt. 638
Silis, riv. 703
Silla, riv. 690
Silures, p. 622
Silvanectes, p. 620
Simoïs, riv. 676
Sinæ. 712
Sinæ, p. 706-712
Sinaï, m. 694
Sinda. 711
Sindæ, i. 712
Sindicus portus. 667
Sindique, contrée. 667
Sindomana. 708
Sindus, riv. 707
Singara. 689
Singidunum. 662
Sinibra. 672
Sinnaca. 688
Sinope Italiæ. 636
Sinope Paphlagoniæ. 673
Sinoria. 672
Sinti, p. 645
Sintique, contrée. 645
Sinuessa. 636
Siphnos, i. 657
Sipuntum. 638
Sirbonis, lac. 714
Siris. 645
Sirmium, v. 628
Sisapo. 615
Siscia. v. 629
Sitace. 690
Sitacene, contrée. 690
Sitifi. 726
Sitones, p. 626-627
Sittianorum colonia. 725
Sittocestis, riv. 711
Slaves, p. 665
Smaragdus mons. 719
Smyrna antiqua. 677
Smyrna nova. 679
Sogdi, p. 708
Sogdiana ou Sogdiane, contrée. 702-703
Sogdienne, roche. 703
Solæ. 686
Soleil (promontoire). 727
Soleil (fontaine consacrée au). 719
Soli. 683
Soloce. 692
Soloë, prom. 726
Solymes, p. 681-683
Sonus, riv. 711
Sophène, contrée. 670
Sophtha, i. 696
Sora arcatis. 710
Soretanum Paralia, contrée. 710
Sosicure. 706
Soter portus. 732
Sources chaudes (en Germanie). 625
Sources chaudes (autres en Germanie.) 625
Sozopolis. 660
Sozusa. 720
Spartarius campus. 613
Sparte. 654
Spartiates, p. 654
Spasini Charax. 692
Spatura. 707
Spauta, lac. 698
Sperchius, riv. 647
Sphactérie, i. 653
Spina. 632
Spoletum. 635
Stade olympique. 611
Stade pythique. 611
Stadisis. 731
Stagire. 645
Statielli, p. 632
Stobi. 645
Strata regio. 695
Stratonicea. 680
Stratos. 648
Strophades, i. 653
Strymon, fl. 644-645
Strymon, golfe. 645
Stymphale. 655
Stymphalie, contrée. 644
Suani, p. 668
Subsolanus, vent. 610
Succubar. 726
Suché. 736
Suchiim, p. 733
Suessa aurunca. 638
Suessa Pometia. 636
Suessiones, p. 620
Suèves (mer des). 665-623
Suevi ou Suèves, p. 624-625
Sufetula. 723
Suindinum. 618
Suiones, p. 626
Sulci. 641
Sulmo. 635
Sumera. 660
Sunium, cap. 650
Suraseni, p. 711
Surrentium, prom. 727
Surrentum. 637
Susa. 692
Susia. 700
Susiana ou Susiane, contrée. 684-661
Susidava. 664
Susides (pyles ou portes). 666
Syagros, prom. 694-695
Sybaris. 638
Syène. 718
Syme, i. 681
Synnada. 675
Syracusæ. 640
Syrastrène, contrée. 708
Syria ou Syrie, contrée. 684-687
Syriæ Pylæ, ou pyles ou portes syriennes. 684-685
Syriens, p. 669-671-672-685-689
Syringis. 700
Syros, i. 658
Syrte (grande). 719-722
Syrte (petite). 722

T

Tabæ Cariæ. 680
Tabæ Mediæ. 699
Tabidium. 728
Tabiene, contrée. 700
Tabraca. 724
Tabris. 699
Tabudis. 728
Tacape. 722
Tachompso, i. 732
Tadamora. 688
Tænia Longa. 726
Tæzali, p. 623
Tagaste. 725
Taguria. 701
Tagus, riv. 611
Talabriga. 615
Tambrace. 700
Tamalleni turris. 722
Tamesis, riv. 621
Tanagra. 649
Tanaïs. 667
Tanaïs Sarmatiæ, riv. 664-665-666

Tanaïs Sogdianæ, riv. 703
Tanis. 715
Tanitique, canal ou branche du Nil. 715
Taphros, ou le fossé, dét. 641
Taphrura. 723
Tape. 700
Taposiris. 716
Taprobane, i. 710
Tapures ou Tapyres, p. 700
Taras. 638
Tarbelli, p. 619
Tarente, g. 631
Tarentum. 638
Tarquinii. 634
Tarraco. 612
Tarraconnoise, c. 612
Tarsus. 684
Tartessus, i. 614
Taruenna. 620
Tarvisium. 633
Tatta, lac ou marais. 676
Tasitia. 732
Tautantii, p. 643
Taoce. 696
Taures, p. 666
Tauresium. 663
Taurini, p. 631
Taurique Chersonnèse. 666
Taurisci, p. 628
Tauromenium. 640
Taurunum. 628
Taurus, mont. 670-682-702
Tava. 715
Tavium. 673
Taxila. 707
Taxile, roy. 707
Taygète, mont. 651-653
Teanum Apulum. 637
Teanum Sidicinum. 636
Tebeste. 725
Tectosages, p. 616-628-673
Tégée. 654
Telamon. 634
Telchines, 652-655-656-681
Teleboas, riv. 670
Telepte. 723
Telmissus. 682
Telo-Martius. 617
Telos, i. 681
Temesa. 639
Temnos. 677
Tempé, vallée. 646
Ténare, prom. 651-654
Ténédos, i. 677
Tenos, i. 658
Tentyra. 717
Tentyris. 717
Téos. 679
Tephrice. 672
Teredon. 691
Terenuthis. 715
Tergeste. 633
Terma. 639
Terioli. 627
Termessus. 683
Termiles, p. 682
Ternobum. 663
Terracina. 636
Terre (île dédiée à la). 626
Tersatica. 629
Teuchira. 720
Teucriens, p. 645-661-676
Teuthrone. 654
Teutoburgiensis Saltus. 624
Teutons. 617-626
Thabudis. 728
Thæma. 694
Thala. 723
Thamneria. 699
Thamudeni ou Thamuditæ, p. 694
Thapsacus ou Thapsaque. 687-688
Thapsus. 723
Thara. 700
Thasos, i. 646
Taumaci. 647
Theate. 635
Thebæ Bœoticæ. 649
Thebæ Phthioticæ. 647
Thebæ, Thèbes aux cent portes. 717
Thébaïde, contrée. 714-717
Thebarmaï. 698-699
Thèbes en Egypte, tombeau des rois. 718
Themi, p. 695
Themiscyra. 672
Thenæ. 723
Theodosia. 667
Theodosiopolis. 670
Theon-Ochema mons. 728
Thera, i. 657
Thermæ Himerinæ. 640
Thermæ Macedoniæ. 645
Thermaïque, g. 645
Thermodon, riv. 672
Thermopyles (défilé des). 647
Thermus. 648
Thespiæ. 649
Thesprotes, p. 643
Thessalie, contrée. 646
Thessalonica ou Thessalonique. 643-645
Thinæ. 712
Thmuis. 717
Thospia. 670
Thrace ou Thracia, c. 658
Thrace au-delà de l'Ister. 658
Thrace propr. dite, c. 659
Thraces, p. 658-664-676
Thraces propr. dits. 658
Thronium. 638
Thule, i. 623
Thurium. 638
Thyatira. 678
Thymbrium. 673
Thynias. 660
Thyniens, p. 661
Thyrée. 656
Thyrée, canton. 656
Tyrrhenum Mare. 630
Thyssagetæ ou Thyssagètes, p. 666-704
Tibaréniens, p. 671
Tiberias. 686
Tiberis, riv. 631
Tibilis. 725
Tibiscus. 664
Tibiscus, riv. 665
Tibula. 642
Tibur. 636
Ticinum. 631
Tifernum-Tiberinum. 635
Tigavas. 726
Tigranocerta. 670
Tigre, riv. 669-670-691
Tilatéens, p. 661
Timavus, riv. 633
Tingis. 726
Tipasa. 725
Tirynthe. 655
Tisa. 697
Tisurus. 723
Tium. 674
Tlos. 682
Tmolus, mont. 678
Tochari, p. 702
Toletum. 613
Tolistoboii, p. 673
Tolosa. 616
Tomara. 712
Tomi. 663
Tonzus, riv. 661
Topazos, i. 732
Topiris-Ulpia. 659
Torone. 645
Toscans, p. 627-630-633
Trachis. 647
Traducta-Julia. 726
Tragurium, v. 629
Trajan (pont de). 662
Trajana Ulpia. 664
Trajani forum. 642
Trajanopolis Ciciliæ. 683
TrajanopolisThraciæ. 659
Trajanus amnis, canal. 714

Tralles. 679
Trapezus. 671
Trasimène, lac. 634
Trébie, riv. 632
Trères, p. 661-665-671
Treveri, p. 619
Trézène. 656
Trézénie, contrée. 655-656
Triballi ou Triballes, p. 661-662
Triballique, plaine. 661
Triboci, p. 620
Tricca. 646
Tricasses. 618
Tricasses, p. 618
Tridentum. 627
Trinacria, i. 639
Trinobantes, p. 621
Triphylie, contrée. 653
Tripolis Lydiæ. 679
Tripolis Syriæ. 685
Tripolitane (confédération). 722
Tritonis, lac. 622 623
Troade, contrée. 676
Troas, Alexandria et Augusta. 677
Trocini, p. 673
Troglodytes, sur les côtes d'Egypte. 719-733
Troglodytes-Ethiopiens, p. 621
Troie. 676
Trois collines (les). 661
Troja d'Egypte. 716
Trosmi. 662
Tubactis. 722
Tubuna. 726
Tuburbo. 724
Tuburbo majus. 724
Tubusuptus. 725
Tucaborum. 724
Tucca. 724
Tuder. 635
Tullum. 620
Tunes ou Tunetum. 724
Tungri. 620
Tungri, p. 620
Turba. 619
Turbula. 613
Turdetani, p. 614
Turcæ, p. 666-704
Turiaso. 613
Turones. 618
Turris Libissonis. 641
Turuntus, riv. 665
Tuscie, contrée. 633
Tusculum. 636
Tuscum Mare. 630
Tutapus, riv. 708
Tyana. 672
Tyde. 612
Tylos Peloponesi. 654
Tylos, i. 695
Tyndaris. 641
Tyndis. 709
Tysdrus. 623
Tyr. 685
Tyras. 664
Tyras, riv. 624-626-644 666
Tyriæum. 675
Tyrrhénie, contrée. 673
Tyrrhénienne, mer. 638
Tyrrhéniens, p. 633

U

Ubii, p. 620
Ulpianum Daciæ. 664
Ulpianum Mœsiæ. 663
Ulpia Pautatia. 663
Ulpia Topiris. 659
Ulpia-Trajana. 664
Unelli, p. 618
Uranopolis. 645
Urbinum Hortense. 635
Urcinium. 641
Usadium, prom. 727
Uscudama. 661
Utica. 724
Uti-Dava. 664
Uxiens, p. 692
Uxillodunum. 619

V

Vacca. 724
Vada Sabatia. 632
Vadicasses, p. 620
Vaga. 724
Vagienni, p. 631
Valentia Galliæ. 616
Valentia Hispaniæ. 613
Valentia Mauretaniæ. 727
Valentia (Vibo) Italiæ. 639
Valentinum. 632
Valeria. 613
Vanali ou Vandales, p. 624-665
Vangiones, p. 620
Vardanius, riv. 667
Varini, p. 626
Vasates, p. 619
Vascones. 612
Vasio. 616
Vedinum. 633
Veii. 634
Veldidena. 628
Velia. 638
Veliocasses, p. 618
Vellavi, p. 619
Venafrum. 636
Venèdes, g. 665
Venedi, p. 665
Veneris portus. 632
Veneti. 618
Veneti Galliæ, p. 618
Veneti Italiæ, p. 618-630-633
Vénétie, contrée. 633
Venetus portus. 633
Vennones, p. 627
Venta Belgarum. 621
Venta Icenorum. 622
Venta Silurum. 622
Vents, leurs noms chez les Anciens. 610
Vénus, i. 719
Venusia. 638
Veragri, p. 617
Vercellæ. 631
Verodunenses, p. 620
Verodunum. 620
Veromandui, p. 620
Verona. 633
Verulamium. 622
Vesontio. 618
Vestini, p. 635
Vesunna. 619
Vésuve, m. 637
Vettones, p. 615
Vetulonii. 634
Viadrus, riv. 623
Vibo-Valentia. 639
Vicentia. 633
Victoria. 622
Vienna. 616
Ville royale, en Hibernie. 623
Ville royale, en Hibernie (autre.) 623
Viminacium. 662
Vindelicia ou Vindélicie, contrée. 627
Vindili, p. 624
Vindobona, v. 628
Vindonissa. 618
Virunum. 628
Vistula ou Vistule, riv. 623
Visurgis, riv. 623
Vocontii, p. 616
Vodona. 695
Vogesus mons. 616
Voie Egnatienne. 643
Volaterræ. 634
Volcæ-Arecomici, p. 616
Volcæ-Tectosages, p. 616-628-673
Volsci ou Volsques, p. 635-636
Vologesia. 691
Volubilis. 727
Vorganium. 618
Vulcaniæ, i. 641
Vulsinii. 634
Vulturnus, riv. 636

X

Xanthus. 682
Xanthus, riv, 682
Xenippa, contrée. 703
Xois. 715
Xylenopolis. 708

Z

Zacynthe. 653
Zadra-Carta. 700
Zagriennes (pyles ou portes). 691
Zagros, mont. 689
Zalissa. 669
Zama Regia. 724
Zancle. 639
Zarangæi, p. 701
Zariaspa. 702
Zaris. 701
Zarmizegethusa. 664
Zavecès, p. 723
Zela. 772
Zeleia. 676
Zephyros, vent. 610
Zernès. 662-664
Zeugitane, contrée. 723
Zeugma. 687-688
Zichi, p. 667
Zilia. 727
Zilis. 727
Zingis extrema. 733
Zoromba, riv. 697

FIN.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE-GENEVIÈVE

ERRATA

DU PRÉCIS DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE.

PAG. LIG.

611, 34, *Tage*, lisez *Tagus*.

614, 15 et 44, *Betis*, lisez *Bætis*.

619, 32, *Climberris*, lisez *Elimberris*.

621, 2, *Batavodurum*, lisez *Batavorum*.

624, 24, *Bastarna*, lisez *Bastarnæ*.

Id. *Id.* *Tyræs*, lisez *Tyras*.

Id. 44, *Teutsoburgiensis*, lisez *Teutoburgiensis*.

637, 15, *Dicearchia*, lisez *Dicæarchia*.

639, 30, Phæniciens, *lisez* Phéniciens.

646, 4, Jeni-Keui, *lisez* Ieni-Keui.

PAG. LIG.

654, 22, *Theuthrone*, lisez *Teuthrone*.

664, 15, port, *lisez* pont.

665, 6, d'origne, *lisez* d'origine.

670, 37, *Gorydène*, lisez *Gordyène*.

675, 23, *Cybira*, lisez *Cibyra*.

Id. 36, trouvaient, *lisez* trouvait.

678, 38, *Caytre*, lisez *Caystre*.

684, 18, *Cæserea*, lisez *Cæsarea*.

696, 49, telle, *lisez* telles.

698, 15, s'établit, *lisez* s'établirent.

719, 9, *Basium*, lisez *Bazium*.

Id. 30, *Lybique*, lis. *Libyque*.

720, 24, *Azyris*, lisez *Aziris*.

.

, lisez *Teu-*

pont.
ez d'origine.
lisez *Gor-*

ez *Cibyra*.
lisez trou-

z *Caystre*.
lisez *Cæsa-*

telles.
sez s'établi-

ez *Bazium*.
s. *Libyque*.
ez *Aziris*.